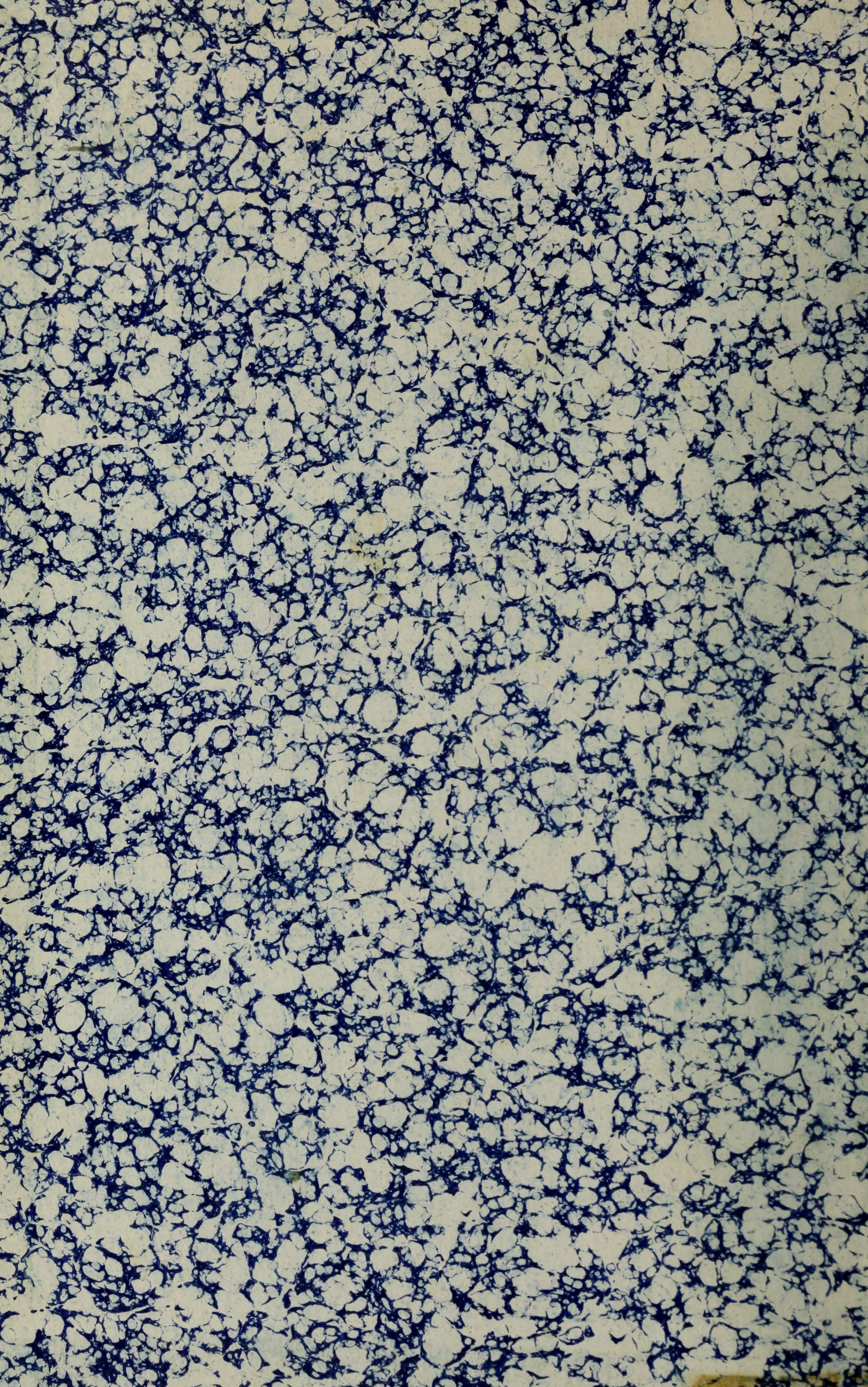








HISTOIRE

DE LA

DERNIÈRE GUERRE DE RUSSIE

LAGNY. — TYPOGRAPHIE DE VIALAT



J. Schroeder del. et sc.

KRONSTADT

(Vue générale)

HISTOIRE

DE LA DERNIÈRE

GUERRE DE RUSSIE

(1853-1856)

DANS LA MER NOIRE ET LA MER D'AZOV
DANS LA MER BALTIQUE ET LA MER BLANCHE, ET DANS L'OCÉAN PACIFIQUE

En Moldo-Valaquie et en Boulgarie
Dans la péninsule de Crimée et le gouvernement de Kherson, dans l'Asie subcaucasienne et l'Arménie turque

ÉCRITE AU POINT DE VUE POLITIQUE, STRATÉGIQUE ET CRITIQUE

SUR LES DOCUMENTS COMPARÉS FRANÇAIS, ANGLAIS, RUSSES, ALLEMANDS ET ITALIENS

ET D'APRÈS LA CORRESPONDANCE DU COLONEL DU GÉNIE GUÉRIN
Chef d'état-major du génie à l'armée d'Orient

ET DE NOMBREUX RENSEIGNEMENTS MANUSCRITS
AVEC UN PRÉCIS DES PROGRÈS MILITAIRES DE LA PUISSANCE RUSSE

PAR

LÉON GUÉRIN
HISTORIEN DE LA MARINE, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

TOME SECOND



PARIS
DUFOUR, MULAT ET BOULANGER, ÉDITEURS
(se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger)
6, rue de Beaune, près le Pont-Royal
(ANCIEN HÔTEL DE NESLE)

1858


LIBRARY
JUN 1 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

HISTOIRE

DE LA

DERNIÈRE GUERRE DE RUSSIE

1853-1856

CHAPITRE PREMIER

Les Sinistres. — Première période d'hiver.

Conséquences de la bataille d'Inkerman. — Abandon du projet d'assaut. — Nouveaux travaux des assiégeants et des assiégés. — Arrivée de la brigade du général Mayran. — Les Turcs réoccupent la Dobroudja. — Omer-Pacha, prêt à envahir la Bessarabie, en est empêché par la diplomatie. — Premiers sinistres sur la mer Noire. — Tempête du 14 novembre 1854. — Désastres qu'elle cause dans les camps des alliés. — Désastres maritimes. — Perte du vaisseau *le Henri IV* et de la corvette *le Pluton*. — Pertes des alliés sur mer. — Situation des armées après la tempête du 14 novembre. — Commencement des souffrances de l'hiver. — Suite des travaux d'attaque et de contre-attaque. — Changement dans le système des batteries d'attaque des alliés. — Nouvelles batteries des Français. — Affaire du capitaine anglais Tryon à la tête des rifles. — Innombrable quantité de projectiles envoyés par la place assiégée. — Les Russes abandonnent leurs principales positions sur la gauche de la Tchernaïa et se concentrent sur la droite. — Le général Osten-Sacken est investi du commandement de Sébastopol. — Il organise *l'offensive dans la défensive*. — Système de sorties constantes et d'embuscades. — Petites sorties faites de la place, en décembre 1854, avec des chances diverses. — Distribution de croix et de médailles militaires à la fin de décembre. — Avancements dans l'armée d'Orient — Les négociations diplomatiques à la fin de l'année 1854. — Traité du 2 décembre entre la France, l'Angleterre et l'Autriche. — La diplomatie autrichienne continue à jouer toutes les autres. — Tout en parlant de paix on prend de nouvelles mesures pour continuer la guerre avec acharnement. — Nouveau manifeste de l'empereur Nicolas. — Ordre donné à Omer-Pacha de se rendre en Crimée avec son armée. — L'Autriche domine la situation, tout en ne prenant aucune part aux événements militaires.

C'était une victoire sans doute pour les alliés que la bataille d'Inkerman, mais venue si mal à propos et ayant coûté si cher, surtout aux Anglais, qu'il aurait été beaucoup plus heureux que les Russes eussent épargné aux vainqueurs l'occasion de les battre. Elle fut considérée comme si intempestive par les généraux en chef, peu certains même, dans les premiers moments, comme on l'a vu, de n'avoir pas éprouvé une défaite, qu'ils tinrent, dès le lendemain, un conseil de guerre, duquel il résulta, à l'unanimité des voix, qu'on devait ajourner, jusqu'à l'arrivée des renforts, l'assaut projeté pour ce même jour, 6 novembre (1). C'était à cette résolution nouvelle que la lettre de l'empe-

(1) Assistaient au conseil, avec les deux généraux en chef, du côté des Français, les généraux Bosquet, Forey, Bizot, Martimprey, le colonel Trochu et le vice-amiral

reur Napoléon III, en date du 22 novembre, rapportée à la fin du précédent chapitre, faisait allusion, quand elle félicitait le général Canrobert « d'avoir résisté à l'impatience des troupes demandant l'assaut dans des conditions qui auraient entraîné des pertes trop considérables. » L'assaut qui aurait certainement échoué, même sans la bataille d'Inkerman, avec le peu de forces en hommes et en artillerie dont on disposait, aurait pu devenir un désastre pour les alliés, au lendemain de cette bataille qui a fait dire à certains écrivains stratégistes, que les généraux en chef auraient dû lever le siége de Sébastopol après cet événement et transporter hors de la Crimée le théâtre de la guerre (1).

Quoi qu'il en soit, au lieu d'attaquer l'ennemi, on prit la résolution de se fortifier de plus en plus contre lui. La dernière sortie faite contre

Bruat; du côté des Anglais, les généraux Burgoyne, England, Airey, Rose, et le contre-amiral Lyons.

(1) Le général hongrois Klapka, qui, dans son aperçu critique sur la guerre d'Orient jusqu'en juillet 1855, s'est montré fort pessimiste à l'égard des alliés et qui n'a sans doute pas jugé à propos de donner une fin à son ouvrage, parce qu'il a été trompé dans le résultat, — la levée tardive du siége qu'il indiquait comme certaine, — s'explique ainsi sur les conséquences immédiates de la bataille d'Inkerman et sur ce que, selon lui, les alliés auraient eu de mieux à faire :

« Les alliés étaient sauvés, mais à quel prix ! Ils pourraient bien s'écrier, comme Pyrrhus : « Une autre victoire semblable et notre perte est certaine. » Si les commandants alliés réfléchirent que la victoire avait été suspendue à un fil, que le prince Menschikof, avec sa supériorité numérique, pouvait plus facilement qu'eux supporter des pertes d'hommes, qu'il pouvait dans quelques jours renouveler son attaque contre leurs positions, tandis que les renforts qui leur étaient promis se trouvaient encore en mer ou dans les garnisons de France et d'Angleterre; s'ils considérèrent que l'hiver arrivait sans qu'on s'y fût convenablement préparé; et si, malgré toutes ces circonstances décourageantes, ils ne désespérèrent pas de l'issue favorable de leur entreprise et persistèrent à faire le siége, alors il est difficile de dire si l'on doit plus admirer leur courage que déplorer le défaut de prévoyance qui, plus tard, les empêcha de voir les périls de cette malheureuse expédition pour eux-mêmes, et sa désastreuse influence sur les événements en général. Des dépêches de Londres et de Paris approuvèrent la fatale décision des généraux alliés; et le public, n'ayant pas une idée exacte des difficultés et de la grandeur de l'entreprise, encouragé en outre dans ses espérances et dans son attente par les continuelles dissertations spéculatives de la presse, demanda à grands cris la prise de la forteresse. L'abandon de l'entreprise après la bataille d'Inkerman et le rembarquement des armées auraient équivalu à un aveu de la faute commise lorsqu'on avait si tardivement commencé l'expédition. Et cependant cet aveu seul aurait pu sauver les braves troupes d'un désastre dont on se voyait déjà menacé à distance. Une démarche en apparence si humiliante aurait sans doute exigé un grand courage moral. Les soldats prouvèrent jusqu'à quel point ils possédaient ce courage, en se soumettant, avec le plus grand dévouement et la plus entière abnégation, aux ordres de leur gouvernement; tandis que les commandants des armées prouvèrent combien ils en manquaient, lorsqu'ils imposaient à leurs

l'extrême gauche des attaques françaises engagea le génie à élever dans le prolongement de ces attaques, à l'extrémité nord des contre-forts compris entre la baie de la Quarantaine et celle de Streletska, une espèce de ligne de circonvallation, consistant en une redoute de cinquante mètres, devant la maison dite du Rivage, en une sorte de cavalier avec chemin couvert et en un épaulement de quarante mètres de largeur, destiné à une batterie de campagne. Désormais on eut soin d'avoir, au dépôt de la tranchée, des bataillons de réserve prêts à se porter sur les points attaqués. Deux bataillons du corps d'observation, relevés matin et soir, eurent charge d'établir des retranchements à la droite des Anglais. Les boyaux de communication entre les parallèles s'ouvraient, s'élargissaient ou se rectifiaient à mesure que l'ennemi les enfilait avec de nouvelles batteries.

Totleben continuait en effet son œuvre gigantesque et, immédiate-

troupes des devoirs qui non-seulement dépassaient leur pouvoir, mais encore entraînaient la perte d'une partie considérable de ces mêmes troupes. Si, dans de telles circonstances, les armées alliées ne furent pas anéanties, ce ne fut pas par le fait de la sagacité de leurs gouvernements et de leurs chefs, mais uniquement par suite de l'inactivité des Russes.

« Plus les alliés avaient besoin de repos après la bataille d'Inkerman, continue le général Klapka, plus il était de l'intérêt des Russes de ne pas leur en laisser, mais de frapper le plus tôt possible un second et décisif coup. Malgré leurs pertes considérables, les Russes disposaient encore de forces suffisantes pour l'essayer. Le prince Menschikof avait dû nécessairement considérer que l'hiver offrait les chances les plus favorables contre les alliés ; et s'il leur laissa encore cette chance d'échapper, on doit l'attribuer à son manque de jugement et de résolution, ou à des raisons particulières émanant des conférences de Vienne et aux perspectives de paix qui s'y rattachaient naturellement. Il est possible aussi que le prince Menschikof eût reçu des ordres de Saint-Pétersbourg de s'abstenir de nouvelles attaques contre les assiégeants, afin de ne pas pousser la France et l'Angleterre à une démarche désespérée, et de ne pas changer une guerre de cabinets, jusqu'ici purement locale, en une lutte générale de nations et de principes. »

Ici le général Klapka nous paraît être tombé dans les plus inadmissibles divagations. A qui fera-t-il croire que l'empereur Nicolas ordonna, le lendemain d'Inkerman, au prince Menschikof de ne pas battre les alliés quand il le pouvait, et cela par déférence pour la conférence de Vienne? Les Russes n'attaquèrent pas de nouveau, parce qu'ils s'épuisaient au moins autant que les alliés, parce qu'en définitive ils avaient été battus, parce que s'ils recevaient des renforts, les alliés en recevaient aussi et devenaient de plus en plus inexpugnables dans leurs retranchements. Le général Klapka aurait voulu, comme bien d'autres d'ailleurs, une guerre par la Pologne, par la Bessarabie, par l'Asie subcaucasienne et transcaucasienne aussi, une guerre même de nations et de principes, comme il s'exprime ; et cette idée fixe l'égare dans beaucoup de ses appréciations, trompées par l'événement final, mais dont néanmoins il faut parfois tenir compte au point de vue stratégique, comme émanant d'un homme d'expérience militaire.

ment après la bataille d'Inkerman, il établit, en avant du bastion du Mât, une batterie d'un profil élevé, ayant cinq embrasures destinées à contre-battre les batteries françaises n°s 12 et 13. En opposition aux francs-tireurs des alliés qui, abrités derrière des sacs à terre, le plus près possible de la place, inquiétaient sans cesse les assiégés, la défense, de son côté, posta devant les parallèles franco-anglaises, dans les ravins et à l'abri des plis de terrain, des tireurs choisis qui firent aussi beaucoup de mal aux assiégeants. Il y eut depuis lors de redoutables tirailleurs russes embusqués contre la gauche et contre la droite des approches des alliés, d'un côté où s'éleva par la suite l'ouvrage du Deux-Mai et dans la position du Cimetière; de l'autre, jusque dans les excavations creusées au-dessous même des batteries des Anglais. Le service des francs-tireurs était, pour les alliés et les Russes, des plus périlleux. Du côté des Français, sur trois cents zouaves ou chasseurs à pied qui le faisaient, plus de moitié furent atteints, dans ce temps, par le feu de l'ennemi; mais, comme l'écrivait le général Canrobert; « pour un brave qui tombait, dix se présentaient pour obtenir l'honorable faveur de le remplacer. »

Il y avait toujours quelques petites affaires à Eupatoria. Les Russes qui, le 3 novembre, avaient tenté, sans y réussir, d'enlever les troupeaux des Tatars réfugiés au milieu des alliés, revinrent plus nombreux le 7 du même mois; ils étaient deux mille, accompagnés de quatre pièces de canon; le chef d'escadron Osmont, commandant de la place, fit une sortie, dans laquelle il perdit sept hommes et eut son cheval tué sous lui; mais l'ennemi fut repoussé avec des pertes plus fortes qu'il n'en avait fait éprouver aux Français.

Le 12 novembre il arriva en Crimée une brigade de renfort qui, avec la brigade Bazaine,— 1er et 2e régiments de la légion étrangère, colonels Vienot et de Caprez, deux batteries montées, une compagnie du génie, — devait former la 6e division de l'armée d'Orient, sous les ordres du général Pâté.

Cette brigade était celle du général Mayran, composée du 6e bataillon de chasseurs à pied commandant Fauvart-Bastoul, du 23e léger et du 28e de ligne, colonels de Brégeot et Sencier. Elle s'était arrêtée en Grèce, pour faire voir aux Hellènes et à leur souverain qu'on était toujours prêt à leur imposer le repos et le respect. Partie d'Athènes, le 7 novembre, à bord de la frégate *l'Asmodée* et des avisos *le Chaptal*, *le Brandon* et *le Solon*, elle avait emporté avec elle les témoignages de reconnaissance des autorités helléniques pour les services qu'elle

avait eu occasion de rendre dans des sinistres et durant le choléra. Le contre-amiral Le Barbier de Tinan, aussitôt après le départ du général Mayran, avait repris le commandement des forces de mer et de terre restées au Pirée et à Athènes. Deux mille quatre cents Français environ et cinq cents Anglais furent chargés du maintien de la tranquillité en Grèce.

Le jour même où la brigade Mayran débarquait en Crimée, les alliés eurent une alerte, occasionnée par des mouvements du corps d'armée du général Liprandi. Lord Raglan, qui redoutait une nouvelle attaque des Russes, envoya demander quelques renforts au général Canrobert. Celui-ci dépêcha vers le col de Balaklava, où étaient campés les highlanders et trois bataillons turcs ou tunisiens, une colonne formée de deux bataillons et demi, disposés de manière à faire croire aux Russes que la position allait être occupée par des forces considérables. On s'observa de part et d'autre jusqu'au soir. Après quoi les troupes françaises rejoignirent leur corps, moins un demi-bataillon du 1er de zouaves destiné à rester avec les Anglais.

A cette époque les troupes ottomanes restées le long du Danube, sous les ordres d'Omer-Pacha, reprenaient possession de la Dobroudja. Quelques-uns de ces partis de cosaques et de volontaires grecs qui naguère avaient, ombre vaine d'une armée insaisissable, si malheureusement entraîné l'armée française à leur poursuite dans de putrides marais, furent attaqués et battus par le 3e régiment de la garde du sultan et les bachi-bouzouks, commandés par Ali-Pacha et le colonel Achmet-Bey. L'ennemi s'étant replié à la suite de ces rencontres, les Turcs occupèrent Baba-Dagh, Toultscha, Isaktscha et Matschinn. Ils s'assurèrent aussi de la ligne du Sereth. Sadik-Pacha, commandant l'avant-garde de l'armée du mouchir, adressa aux Moldaves une proclamation pour leur annoncer l'entrée des troupes ottomanes dans la Moldavie, mais en même temps pour leur recommander de ne pas se relâcher de leur zèle envers les troupes de l'empereur d'Autriche, le *puissant allié du sultan.*

On parla dans ce temps du prochain passage du Prouth par trente mille Turcs qui avaient reçu l'ordre de s'avancer sur Fokschani et Braïlov, et l'on paraissait s'attendre à l'envahissement de la Bessarabie par Omer-Pacha. L'empereur Napoléon faisait sans doute encore allusion à ces bruits, quand il écrivait au général Canrobert dans sa lettre du 24 novembre : « Une diversion puissante va s'opérer en Bessarabie. » C'était toujours compter sans l'Autriche et la conférence de Vienne.

On verra bientôt que le gouvernement français allait jusqu'à se flatter de l'alliance immédiatement offensive de l'Autriche, qu'il croyait avoir enfin décidée, par un traité en forme tout près d'être signé.

Pendant que d'une illusion déçue, en France et en Angleterre, en France surtout, on passait à une illusion nouvelle, d'autres genres de calamités que ceux qu'elle avait éprouvés jusqu'alors frappaient l'armée d'Orient et plus spécialement les escadres. Depuis la fin d'octobre, le temps, qui jusque-là s'était montré doux et radieux, avait changé du tout au tout ; il était brumeux, humide, parfois glacial. L'horizon de la mer était semé de grains épais, et la surface naguère bleue des flots avait pris un ton gris de fer, sous un ciel plombé. Déjà des tempêtes avaient causé de grands désastres dans la mer Noire, et l'expérimenté commandant du *Henri IV*, pressentant une catastrophe pour son vaisseau sur la rade d'Eupatoria, faisait savoir à l'amiral Hamelin qu'il se considérait comme en perdition dans cette position lorsque viendrait un fort coup de vent du sud-ouest. Durant la nuit du 29 au 30 octobre, le vaisseau de ligne égyptien *le Moustapha-Djéhat*, monté par l'amiral Hassan-Pacha, et la frégate *Bahiré*, de même nation, s'étaient perdus, l'un dans le voisinage d'Entada, l'autre sur la pointe de Kara-Bournou, en revenant de la côte de Crimée vers le Bosphore ; trois cent trente-six hommes seulement, sur treize cents que portaient ces deux bâtiments, avaient pu échapper aux flots ; Hassan-Pacha était au nombre des victimes. Mais le 14 novembre 1854 devait être marqué par un sinistre plus général et plus terrible.

Le 13 pourtant avait été encore une journée d'espérances, du moins pour les hommes d'énergie, à en juger par un fragment de lettre datée de ce jour :

« Nous commençons à recevoir des renforts ; l'armée française est forte actuellement de cinquante mille hommes, les Anglais sont à peu près seize mille, puis nous avons huit mille Turcs et Tunisiens qui font nombre. Nous attendons encore de nouvelles troupes, et nous allons, il faut l'espérer, recevoir aussi des renforts d'artillerie et des approvisionnements en munitions qui nous relèveront un peu de notre infériorité sous ce rapport. Alors notre faute pourra avoir été bonne à quelque chose. Avec quatre-vingt-dix mille hommes, nous pourrons, du même coup, attaquer la ville et chasser les ennemis de leurs positions sur la rive droite du port, positions d'où ils nous auraient fort inquiétés dans la place. Mieux que cela, nous pourrons peut-être avoir avec

eux une affaire décisive qui terminera la lutte ; car aujourd'hui la majeure partie de leur armée est en Crimée. L'état sanitaire de nos troupes est bon, leur moral est excellent. Par la mer nos approvisionnements sont toujours bien assurés. Le gouvernement, trompé d'abord par les illusions qu'on lui avait fait partager, annonce pour la mauvaise saison une masse d'objets de campement dont une partie arrive déjà. Si nous le voulons bien, la Crimée est perdue pour les Russes (1). »

Durant la nuit du 13 au 14 novembre, on fut tenu en éveil par une bruyante canonnade de la place, qui faisait croire à une nouvelle attaque de l'armée du prince Menschikof (2). Quand le jour se leva le lendemain, assombri par des nuages profonds qui parcouraient le ciel en tous sens, ce fut pour éclairer des luttes d'un autre genre : celles des hommes, non plus entre eux, mais contre les éléments déchaînés. Le sang cessa de couler, mais les désastres continuèrent, en changeant d'aspect, sous la main puissante qui s'étendait, comme pour les châtier, sur les fratricides des hommes et des peuples.

Un vent violent du sud-ouest, celui que redoutait le commandant du *Henri IV*, chassait devant lui des flots de pluie ; de sinistres tourbillonnements semblaient déjà près de soulever les tentes du sol où elles étaient fixées, et de les emporter dans les airs. Beaucoup d'entre elles, affaissées par cette pluie diluvienne, n'offrant plus de pentes suffisantes pour l'écoulement des eaux, s'abattirent sur les lits où l'on se tenait encore couché. Ce fut le réveil du camp. Les tentes qui servaient d'hôpitaux aux Anglais furent, en raison de leur hauteur, les premières renversées, laissant à découvert les pauvres malades, les malheureux blessés, exposés presque nus au vent qui sifflait et aux torrents de pluie. Les premiers efforts des soldats valides furent pour ces infortu-

(1) *Correspondance du colonel Guérin, en date du* 13 *novembre* 1854.

(2) On a déjà pu remarquer dans le dernier extrait que nous avons donné, en note, du *Journal manuscrit d'un officier d'état-major,* à propos de la bataille d'Inkerman, combien peu on était renseigné souvent sur ce qui se passait de plus considérable à dix minutes de soi, comme dit ce journal. En voici une nouvelle preuve. Le correspondant du *Times* écrivait du camp anglais devant Sébastopol, le 14 novembre, et il a répété dans sa correspondance réunie en volumes : « qu'une sortie avait eu lieu, dans la nuit du 13, contre les lignes françaises; que les Russes avaient été reçus dans les tranchées avec une énergie qui les avait obligés à fuir sous la protection des canons de la ville. « On dit, ajoutait le correspondant, que les Français sont entrés dans une partie des lignes ennemies en poursuivant les Russes et ont encloué des canons. » Il en est à la guerre des événements de terre comme des événements de mer. Il ne faut demander au soldat ou au spectateur que ce qui s'est passé sur le terrain étroit où il se trouvait, comme au marin que ce qui s'est passé sur son vaisseau.

nés, auxquels ils cherchèrent quelques autres abris. Deux grandes baraques en bois, établies à l'ambulance du quartier général du général Canrobert, pour les blessés français, furent littéralement rasées du sol; par un bonheur inespéré, on n'eut, sur ce point, à déplorer que deux morts. Les magasins de vivres et d'habillement de l'armée ne furent pas mieux traités. Les hauteurs, les plaines et les ondulations entre les ravins, tout à l'heure encore animées par des lignes de tentes blanches et propres, ne présentaient plus que l'aspect torrentueux d'une inondation emportant toutes choses avec soi. Les petites tentes-abri résistèrent un peu plus que les autres, en raison de leur moindre hauteur, mais bientôt les pieux se rompirent, et elles furent enveloppées dans la ruine commune. Le sol ne laissait plus voir qu'une surface de boue noire et collante couverte des débris enroulés des tentes. Les chevaux erraient à l'aventure, ayant arraché les piquets qui les retenaient et traînant leurs longes. Les soldats couraient çà et là, cherchant quelques refuges contre l'ouragan derrière des pans de murs qui parfois s'écroulaient sur eux, ou, réunis en groupes sombres, ils jetaient de fauves regards sur la place, en disant : « Ne vaudrait-il pas mieux nous élancer contre les batteries et en finir; peut-être réussirions-nous, et alors nous aurions des abris ; et après tout, mourir pour mourir, mieux vaut encore que ce soit dans la poudre à canon que dans la fange (1). » On en voyait qui, pourchassés par un vent terrible, impuissants à lui résister, se jetaient à plat ventre à terre pour ne pas être renversés violemment ; beaucoup le furent, entre autres le colonel d'état-major Magnan, qui eut la jambe fracturée. Telle était la fureur du vent, qu'elle renversa jusqu'à des voitures chargées, jusqu'au caisson d'ambulance du grand quartier général français. Les tranchées n'étaient plus que des canaux qui débordaient, et desquels les malheureux soldats s'échappaient à travers les terres détrempées. L'aspect général des camps des alliés était celui d'un immense désastre auquel il fallait la plus héroïque résignation pour résister. La résignation, comme on le sait, ne fit pas défaut dans cette guerre, qui souvent ne le céda pas en calamités à la première guerre de Russie, quoique l'issue en ait heureusement été bien différente.

Les camps de l'armée russe qui tenait la campagne n'avaient pas d'ailleurs un sort meilleur que ceux des alliés. L'ennemi eut assez de se défendre de l'ouragan, sans songer à attaquer les assiégeants. La ville

(1) Voir *la Guerre*, par Russell, et diverses autres correspondances de l'époque.

même eut considérablement à souffrir ; les toitures en zinc des magasins de la marine et de plusieurs casernes de Sébastopol furent enlevées ; les croix qui surmontaient les églises se tordirent en s'inclinant sur leur base ; la houle pénétra jusque dans le port et détruisit la passerelle du fort Saint-Paul. Plusieurs petits navires russes furent obligés de s'échouer.

Mais le spectacle navrant qu'offrait la terre était cruellement dépassé par les scènes d'horreur que présentait la mer. Le vent, ayant commencé à souffler violemment du sud-ouest vers huit heures du matin, les flots n'avaient pas tardé à devenir monstrueux. Les bâtiments français et anglais avaient mouillé tout ce qu'ils possédaient de chaînes et d'ancres. Mais bientôt les chaînes furent brisées, et les désastreux abordages commencèrent. Par moments les vaisseaux montraient leurs quilles suspendues au faîte de la lame, puis s'engouffraient jusqu'à hauteur de leurs batteries supérieures. L'arrière des bâtiments semblait se défoncer sous les secousses des gouvernails, qui finissaient par se démonter et se perdre. Quand parfois le vent mollissait, c'était pour reprendre bientôt avec plus de rage. Les coups de roulis et de tangage étaient épouvantables ; nul ne pouvait rester sur le pont sans se cramponner au plat-bord ou à quelque mât. Des grains de grêle et de neige, arrivant par rafales, coupaient la figure et glaçaient les mains des malheureux matelots qui auraient eu si grand besoin de toutes leurs forces.

Dans les ports de Kamiesch et de Balaklava, mais surtout dans ce dernier, les vaisseaux chassaient sur leurs ancres. A travers les rares éclaircies, on ne découvrait que des sinistres : c'étaient des bâtiments qui s'entre-choquaient violemment et se brisaient, des transports qui dérivaient et faisaient côte, des navires qui s'entr'ouvraient et s'engloutissaient corps et biens. Les bâtiments anglais rangés naguère en ligne dans le port de Balaklava, comme dans un bassin, furent chassés vers le fond de la baie ; en se réunissant près du *Sans-Pareil,* ils envoyèrent ce vaisseau de ligne à près de cent mètres de son mouillage et le firent échouer par l'arrière. Des vaisseaux de ligne de la marine britannique furent démâtés ou gravement avariés. Cinq transports et treize bâtiments du commerce échouèrent dans la baie de la Katcha ; heureusement ils étaient vides ; sept autres transports anglais qui, chargés de vivres, de munitions, d'habillements chauds et de fourrage, attendaient leur tour de débarquement à l'entrée du port de Balaklava, périrent corps et biens ; quarante hommes seulement de leurs nom-

breux équipages gagnèrent la terre. Parmi ces transports était le superbe steamer *le Prince*, ayant cent cinquante hommes au moins à bord, qui apportait, avec une grande quantité de vêtements d'hiver pour l'armée, un appareil de guerre destiné à opérer contre la place. L'ingénieur Inglis, qui s'était rendu sur ce vapeur pour surveiller le débarquement de la machine, n'échappa pas à la mort. La perte du *Prince* et des autres bâtiments chargés fut irréparable pour l'armée anglaise, qui n'eut pas, pendant plusieurs semaines, de quoi se couvrir. Deux frégates turques et plusieurs navires de la même nation périrent encore. Le vaisseau-amiral ottoman n'évita une perte certaine qu'en abattant sa mâture. Le port de Kamiesch, quoique secoué jusque dans ses eaux les plus profondes, fut, comme à l'arrivée devant Sébastopol, un port de salut (1) dans cette désastreuse tempête qui dura tout un jour et toute une nuit. Au cap Chersonèse, à Eupatoria et jusque sur les côtes d'Odessa, ce n'étaient que sinistres. Un transport anglais coula bas en vue d'Odessa même, avec son équipage et deux cent cinquante prisonniers russes qu'il emmenait à Constantinople. Le bâtiment français *le Sané*, se rendant à Kamiesch, fut si violemment battu par l'ouragan à la hauteur du cap Chersonèse, qu'un canon de 30 long, amarré sur le gaillard d'avant, fut, dans le roulis, emporté par-dessus le bord, avec affût, pitons et palans, effleurant à peine dans sa chute la muraille extérieure du navire. *Le Danube* sombra à dix lieues du même cap; mais presque tout son équipage fut sauvé après des peines inouïes. *La Perseveranza*, du port de Livourne, navire frété par le gouvernement français et qui portait de Varna en Crimée un détachement de vingt-cinq hussards et de vingt-cinq chevaux, s'ouvrit en deux et présenta longtemps la scène désespérante de malheureux cherchant à se rattacher à la vie sur ses tristes débris. Dix-neuf des pauvres hussards furent sauvés. De tous côtés l'incendie se promenait sur les eaux, les naufragés brûlant eux-mêmes leurs navires perdus plutôt que de les abandonner aux cosaques attirés par nuées sur les côtes pour profiter de ces sinistres. Bien des infortunés tombèrent entre des mains ennemies. La rade d'Eupatoria présentait un spectacle effrayant. Elle fut, ce jour-là, bien fatale à la France. Tout ce qu'avait prévu l'expérience du commandant du *Henri IV* arriva. On vit

(1) Le capitaine de vaisseau Anne-Duportal, commandant supérieur de la marine à Kamiesch, se signala, par son zèle et ses excellentes mesures, en cette circonstance comme en beaucoup d'autres. Il fut nommé commandeur de la Légion d'honneur le 2 décembre 1854.

d'abord quinze transports au moins, tant français qu'anglais, aller à la côte. Puis ce furent deux autres catastrophes.

La corvette à vapeur *le Pluton*, commandée par le capitaine Fisquet, et mouillée, depuis le 10 novembre seulement, devant Eupatoria, faisait des efforts prodigieux pour se sauver, quand un gros brig anglais, démâté, ses chaînes rompues, l'élongea par bâbord. A mesure que la corvette dépassait le brig, chaque lame alternativement la lançait au-dessus de lui et la laissait retomber sur son doublage en cuivre. Dans ces chocs réitérés, les vergues du *Pluton* furent brisées, ses porte-manteaux, ses leviers en fer pour la mise à l'eau des canots-tambours furent tordus ; le tambour bâbord et l'arrière craquèrent tout à la fois. La machine pourtant continua de marcher, les aubes furent dégagées, et l'on se flattait encore d'échapper à une catastrophe, quand, malgré la grande voile et malgré la machine, la corvette, ne pouvant revenir au vent, finit par talonner, et peu après se coucha du côté du large pour ne plus se relever. Elle était ensablée à quatre-vingt mètres de la plage, les bordages du pont disjoints, l'arrière se séparant de l'avant. Chaque lame, en déferlant, montait sur le pont jusqu'au bord opposé. Enfin, l'entre-pont était noyé. Dans cette extrémité, l'équipage tout entier et une partie du matériel furent du moins sauvés, grâce au dévouement et à la présence d'esprit des officiers. C'était le prélude d'un plus grand malheur encore.

Le Henri IV, bien que retenu par quatre fortes ancres, les seules qui lui restassent (1), ne put tenir contre la fureur de l'ouragan. Son équipage était considérablement amoindri par suite des détachements qu'il avait fournis, tant pour le siége de Sébastopol que pour la garnison d'Eupatoria ; les maladies avaient aussi beaucoup contribué à l'affaiblir. Il n'y avait que peu d'hommes valides ; de sorte que les travaux les plus ordinaires à bord étaient devenus très-difficiles, et que ceux qui exigeaient une grande force ne pouvaient être faits. Telle était la situation du personnel du *Henri IV*, quand la chaîne de tribord, dans une violente rafale, cassa net comme verre. Ce fut, à neuf heures du matin, le tour de la chaîne de bâbord. Le commandant Jehenne en vint alors à l'appel de l'ancre de veille de tribord, dont la chaîne tint bon jusqu'à cinq heures dix minutes du soir, instant terrible où elle fut cassée dans un affreux coup de tangage. Celle de bâ-

(1) Il en avait perdu une première à Baltchik, par suite de rupture de chaîne en dérapant, et une seconde par le fait d'un boulet dans le bombardement du 17 octobre 1854.

bord, réduite à elle seule, ne tint pas une minute après, et ce fut avec un indescriptible sentiment d'effroi que l'équipage entendit la double secousse qui lui apprenait que tout espoir de résister à la tempête était perdu et qu'il fallait se résigner à aller à la côte, comme venaient de le faire sous ses yeux *le Pluton,* un bâtiment de guerre turc portant pavillon de contre-amiral, et de nombreux transports. Le commandant Jehenne, avec le sang-froid d'un marin consommé, prit les mesures nécessaires pour aller du moins s'échouer le moins loin possible de la ville d'Eupatoria, et pour pouvoir communiquer avec celle-ci par la bande de terre qui sépare le lac Sasik de la mer, sans être inquiété par les cosaques. La nuit était très-obscure quand *le Henri IV* commença à toucher. D'énormes brisants, le prenant par la hanche de bâbord, le portèrent peu à peu dans une direction presque parallèle au rivage, à soixante mètres au plus duquel il échoua définitivement, s'inclinant légèrement sur tribord.

Il n'était pas défoncé; les pompes ordinaires suffisaient pour étancher l'eau de la cale; la mâture était intacte; on pouvait encore conserver un reste d'espoir de le sauver, espoir qui devait être déçu. Le commandant Jehenne procéda au sauvetage des malades, — ceux-ci étaient au nombre de cent dix, — en établissant un va-et-vient avec la terre. Mais tant qu'il eut la moindre l'espérance de le sauver, il n'évacua pas son vaisseau. Jusque dans sa propre détresse, pensant à secourir la ville d'Eupatoria sur laquelle, dans la même journée du 14, s'étaient avancés six mille cavaliers ennemis et seize pièces de canon (1) pour mettre à profit de ce côté les malheurs des alliés, il fit passer des munitions au commandant supérieur de la place. Il chargea le vapeur *le Lavoisier* qui, lui aussi, avait eu une de ses chaînes cassées et n'avait tenu sur l'autre qu'au moyen de sa machine, d'aller faire connaître sa situation à l'amiral Hamelin. « Je n'évacuerai pas mon vaisseau, écrivait ce digne officier, l'un des plus savants et en même temps l'un des plus modestes que possède la marine française, tant qu'il en restera un morceau pour me porter et y faire flotter les couleurs nationales. J'attends les secours qu'il vous sera possible de m'envoyer, amiral, afin de sauver, en fait de vivres et de matériel d'armement, tout ce que je pourrai. Ne pouvant déposer ces objets sur une terre ennemie, il me faut des bâtiments pour les recevoir et les porter aux autres vaisseaux

(1) M. Launoy, dans une lettre datée du *Berthollet,* rade d'Eupatoria, le 9 janvier 1855, et adressée au *Moniteur,* dit que les Russes comptaient, dans cette occasion, sept mille hommes de troupes et quatorze pièces d'artillerie.

de l'escadre. » Certes la perte du *Henri IV* était une perte bien grande; mais heureusement elle ne serait que matérielle, et quoiqu'on en ait beaucoup plus parlé que des autres, elle ne saurait entrer en balance avec celle du *Prince* ou de tout autre bâtiment qui avait perdu ses passagers et son équipage. Que de deuils inconnus! Et combien d'autres et de bien plus grands encore à demi effacés par l'éloignement du théâtre de la guerre!

On vient d'indiquer en passant qu'un corps de six mille cavaliers russes avait essayé, à la faveur de la tempête, d'attaquer Eupatoria. Il avait son quartier général à environ deux kilomètres de cette ville, de laquelle il s'était rapproché plus encore, avec des canons, à l'heure du sinistre. Le commandant Fisquet du *Pluton* pensa que, dans ce moment, sa corvette échouée pouvait rendre un dernier service. Il fit branle-bas de combat : il chargea les petites armes et dirigea deux pièces sur des escadrons de cosaques qui s'avançaient à l'est. Mais le chef d'escadron Osmont, commandant d'Eupatoria, dont le zèle se signala de toutes manières dans ces cruelles circonstances, en même temps qu'il envoyait des secours aux bâtiments en détresse et qu'il prenait soin des équipages jetés à la côte, ne perdait pas de vue la défense de la ville confiée à sa garde. Les belles dispositions qu'il fit à l'aide des trois à quatre compagnies d'infanterie française et du petit détachement de troupes turques qui formaient alors toute la garnison d'Eupatoria suffirent, avec quelques fusées à la Congrève lancées à propos, pour éloigner promptement les ennemis.

Longtemps les baies voisines de Sébastopol furent encombrées des débris flottants du grand sinistre, longtemps des cadavres de naufragés furent poussés sur la plage désolée. La marine prit des mesures pour qu'un désastre plus complet ne vînt pas la frapper et compromettre le sort de l'armée d'Orient. Il fut décidé que la moitié seulement des vaisseaux et frégates de France et d'Angleterre s'abriterait dans les ports de Kamiesch, Kasatch et Balaklava, et que l'autre moitié serait dirigée sur le Bosphore. Des criques de Kamiesch et de Kasatch, on fit de vrais ports français, dont les abords furent hérissés de canons et dont une chaîne flottante barra l'entrée à toute tentative qu'auraient faite des brulôts. Les vaisseaux, frégates, corvettes et transports s'y ancrèrent à quatre amarres. Un aqueduc fut construit plus tard par les marins pour donner de l'eau de source à Kamiesch et à Kasatch. Les Russes, qui avaient considéré ces abris comme sans importance, à cause de leur peu d'étendue et de profondeur, ne cachèrent pas la surprise qu'ils

éprouvaient de les voir transformés en ports marchands et militaires tout à la fois (1).

Pendant la dernière quinzaine de novembre, il plut presque continuellement. Les plaines se changèrent en marécages, les ravins en torrents. On campa dans la boue. Les tentes, relevées péniblement, étaient souillées de fange, et l'intérieur comme l'extérieur ressemblait à un cloaque. Parfois, pour les garantir du vent glacial, on élevait autour d'elles de petits murs de pierre ou de terre. On commençait à arracher jusqu'aux racines des taillis pour allumer çà et là des feux et s'y réchauffer. Les chevaux décharnés des Anglais, naguère si superbes, étaient enfoncés, par files, jusqu'au-dessus du sabot, dans un sol gras, et inclinaient tristement leur tête, n'ayant plus d'autre abri contre le vent et la pluie qu'une couverture en lambeaux. Le cheval qui tombait une fois, se relevait rarement; il étendait ses jambes dans une dernière convulsion, et restait mort sur le sol. Quelquefois, pour terminer l'agonie de ces pauvres animaux, on leur envoyait une balle dans la tête. Des chiens s'élançaient sur ces proies bientôt putrides, et de ces carcasses qu'ils dévoraient jusqu'aux entrailles, ils faisaient momentanément leur abri et leur hideux festin. Ces chiens avaient été les hôtes des fermes et des villas du plateau de Chersonèse; depuis le siége, ils avaient pris domicile dans les charniers de la cavalerie anglaise. Peu à peu ils disparurent. Des soldats tirèrent dessus pour se vêtir de leur peau. Les corbeaux et les aigles, hôtes des airs, ne rencontrèrent plus d'animaux terrestres qui leur disputassent le champ de la mort et du carnage.

A la suite de la tempête du 14 novembre, le refroidissement de la température devint si vif, que l'on commença à constater des cas de congélation parmi les soldats; il y en eut trois cent cinquante en moins de quinze jours, rien que dans le camp français. Le choléra n'avait pas cessé; il en fut constaté quatre cent cinquante cas dans le mois, seulement dans l'armée française, dont cent vingt-neuf entraînèrent la mort. Il y avait aussi des scorbutiques et des fiévreux. Une alimentation grossière, les pluies, le froid, les fatigues, le feu de l'ennemi firent entrer dans les hôpitaux français, en novembre, sur un effectif de cinquante-six mille deux cent trente-sept hommes en moyenne, plus de cinq mille quatre cents soldats (2). En octobre, il en était entré trois

(1) *Batailles de terre et de mer*, par le contre-amiral Bouët-Willaumez.

(2) Nous avons défalqué du chiffre de cinq mille huit cent quatre-vingt-deux hommes

mille huit cent huit, sur un effectif de quarante-six mille hommes. Sur les entrées de novembre, douze cent quarante-trois hommes sortirent guéris, trois mille sept cent quarante-deux furent évacués sur Constantinople, six cent quatre moururent en Crimée. Les tués sur le champ de bataille ne sont pas compris dans ces chiffres. A la place des baraques hospitalières que l'ouragan du 14 novembre avait détruites, on creusa, pour abriter les malades et les blessés, des fosses étroites et longues, de la profondeur d'un mètre; on les surmonta d'un toit solide en planches posées sur de fortes traverses et recouvertes de terre tassée jusqu'aux deux tiers de leur inclinaison; deux ouvertures, l'une comme auvent, l'autre comme entrée, furent pratiquées aux extrémités de chaque baraque, espèce de taupinière, dit le docteur Scrive, leur inventeur, assez semblable aux cabanes des paysans boulgares, cela indépendamment des hôpitaux sous tentes et en attendant les abris qui devaient arriver de France. Vers ce temps, on commença à recevoir dans le camp français, comme adoucissement à des peines si grandes, des vêtements et des chaussures pour l'hiver, des sabots, des bas, des chaussons et des gants de laine, des guêtres et des paletots de peau de mouton, et surtout des capotes à collet et à capuchon qui prirent le nom de criméennes. Le gouvernement français faisait tout ce qui était humainement possible pour adoucir le sort de l'armée dans ce siége d'une longueur si imprévue où on l'avait malheureusement engagée. Le général Canrobert se montrait réellement, par ses soins, par son intérêt de chaque instant, dans ces tristes circonstances, le père du soldat. Ce fut sa gloire, elle en vaut bien une autre.

Jusqu'au 18 novembre, jour où fut atteint mortellement le lieutenant du génie Chatelain, les batteries des assiégés et des assiégeants gardèrent à peu près le silence. De part et d'autre, on fut au soin de réparer les désastres du 14. Il fallut des peines inouïes pour épuiser l'eau qui remplissait les tranchées, les boyaux de communication et les batteries des alliés.

Quoique les Russes, au moins ceux de l'armée qui tenait la campagne, n'eussent pas moins souffert de la tempête que les Français, les Anglais et les Turcs, quoique le choléra eût choisi depuis quelque temps leurs rangs de préférence pour sévir avec force, quoique les villages jusqu'à vingt-cinq lieues de Sébastopol, sur la route de Péré-

entrés dans les hôpitaux français du siége, que donne le docteur Scrive, pour novembre, quatre cent cinquante blessés russes qu'il y avait compris.

kop, fussent encombrés de leurs blessés et de leurs malades, et qu'enfin leurs vêtements, leur nourriture, leurs ambulances laissassent tout à désirer, ils travaillaient avec une persistance d'autant plus digne d'éloges que leur misère était plus grande, à la défense du boulevard de la Russie méridionale et de leur superbe arsenal de la mer Noire. Devant les bastions que menaçaient les alliés, leur illustre Totleben fit placer des arbres coupés pour servir de piéges et de mines. Il dirigea son attention sur l'aile gauche de sa ligne de défense, — attaque de droite des alliés, — aile qui jusqu'alors n'avait encore été que très-médiocrement fortifiée. Sur la hauteur de Malakof, à la place de la tour qui avait été renversée, il construisit la redoute Kornilof ; au pied de cette position qui dominait la Karabelnaïa, il éleva un parapet pour couvrir les francs-tireurs, et il le mit en communication, au moyen d'une tranchée, avec les batteries voisines. C'est ainsi qu'en peu de temps le bastion Kornilof, appelé par les alliés Malakof, fut transformé en un ouvrage fermé, et devint le principal point de défense du flanc gauche de Sébastopol. Les bastions n°s 2 et 3, — Petit-Redan et Grand-Redan, — furent aussi augmentés. A cette même époque, on continua les travaux aux bastions n°s 4 et 5, — bastion du Mât et bastion Central. — Des batteries furent établies contre les ouvrages de la ligne de circonvallation des alliés, ouvrages qui, dans le courant de novembre, furent augmentés d'une manière considérable.

En effet, si les Russes entassaient travaux sur travaux, les alliés agissaient de même de leur côté, malgré l'inclémence du temps et toutes les misères auxquelles ils étaient aussi en proie. On continuait de cheminer et d'élever des batteries avec une persévérance que rien ne détournait du but. Du côté des hauteurs où se tenait le corps d'observation du général Bosquet, on mena à fin la ligne de circonvallation destinée à mettre ce corps à couvert de tentatives analogues à celles faites contre le plateau d'Inkerman. Elle présentait son front à l'orient et se développait du nord, côté d'Inkerman, au sud, côté de Kadikioï et de Balaklava, traversant la route de Voronsof où elle avait la redoute du Télégraphe, et se reliant aux travaux des Anglais. C'était une ligne vraiment formidable de batteries et de redoutes, avec des escarpes en pierre, placées au sommet du mont Sapoune et aux chemins y conduisant. Les chemins allant à Balaklava étaient assurés par des ouvrages dans lesquels il y avait quarante pièces en batterie. Le camp de l'attaque anglaise à droite était défendu par trois redoutes dont deux étaient destinées à répondre aux batteries du fond

de la baie et du phare d'Inkerman. Les Anglais avancèrent, dans ce temps, de huit cents mètres environ vers l'extrémité du port sud (1).

Il fut décidé en principe, vers la fin du mois de novembre, que tout le système des batteries d'attaque des alliés, particulièrement des Français, serait changé; que l'on supprimerait les batteries n°s 5, 6, 8 et 9, et que l'on en créerait dix-neuf, armées de quatre-vingt-cinq canons, dix-huit obusiers et vingt mortiers, ensemble cent trente-deux bouches à feu, soit de siége, soit de marine (2). Ces batteries devaient être

(1) C'est par là que les Russes placent la colline Verte, différente du mamelon Vert; par là aussi que quelques plans placent la batterie Verte, appartenant aux Russes, qui lui donnaient un autre nom.

(2) ARMEMENT DES BATTERIES DE L'ATTAQUE FRANÇAISE, A LA FIN DE 1854.

Voici l'armement détaillé des dix-neuf batteries françaises, avec leur objet à chacune.

N° 1. — (Marine.) Sept canons de 30 longs, et deux obusiers de 22 centimètres, devant tirer, partie sur la porte existant entre le bastion de la Quarantaine et le bastion Central, partie sur le redan de gauche.

N° 2. — (Marine.) Six canons de 30 longs et deux obusiers de 22 centimètres, devant agir contre le bastion Central, contre le retranchement à gauche et contre un retranchement fort avancé sur la droite de l'attaque française.

N° 3. — Quatre mortiers de 27 centimètres, devant tirer contre la batterie située à la droite du bastion Central.

N° 4. — (Marine.) Six canons de 30 longs, destinés à contre-battre la batterie du bastion Central, le bastion du Mât et les batteries élevées auprès de ces deux grands ouvrages.

N° 5. — Supprimé.

N° 6. — Supprimé.

N° 7. — (Marine.) Six canons de 30 longs, pour tirer sur la batterie de la gorge du bastion du Mât et sur celle élevée au point culminant en arrière d'une autre batterie nommée par les Français de la Terrasse, celle-ci récemment élevée au-dessous du bastion du Mât.

N° 8. — Supprimé.

N° 9. — Supprimé.

N° 10. — (Marine.) Sept canons de 30 longs, devant agir contre la face gauche du bastion du Mât et les flancs adjacents.

N° 11. — (Marine.) Treize canons de 30 longs et deux obusiers de 22 centimètres, pour le même objet que la batterie n° 10.

N° 12. — Quatre canons de 24, deux mortiers de 22, deux obusiers de 22 centimètres pour agir contre les batteries à gauche du ravin Central.

N° 13. — Six canons de 16, pour agir contre la batterie à droite du même ravin.

N° 14. — Quatre mortiers de 27 centimètres, contre la batterie dite par les Français de la Terrasse ou du Boulevard.

N° 15. — Huit canons de 24, contre la batterie à gauche du ravin Central.

N° 16. — (Marine.) Six canons de 30 longs, destinés à battre en brèche la face droite du bastion du Mât.

N° 17. — (Marine.) Six canons de 30 longs, pour battre le fond du ravin et les vaisseaux du port.

N° 18. — Trois canons de 16 et trois obusiers de 22 centimètres, pour agir contre la

construites par le génie et armées dans le courant de décembre.

Depuis le 18 novembre, avant que le nouveau système des batteries de l'attaque française eût reçu son exécution, le feu avait recommencé de part et d'autre, mais mollement et sans résultats notables.

Les Russes poussaient toujours quelques reconnaissances, qui tenaient en éveil les avant-postes des alliés. Ils avaient dès lors, comme on l'a vu, organisé un système d'embuscades très-dangereux, au moyen de grands trous creusés en avant des lignes des alliés, et dont la terre rejetée du côté de ceux-ci servait de parapet aux tireurs qui y étaient postés, soit encore au moyen de cavernes situées dans les terrains rocheux ou de bicoques abandonnées par les bergers. Ils avaient établi de ces sortes d'embuscades sur le versant oriental du Grand-Ravin, du côté de l'attaque britannique; depuis vingt-quatre heures, par un feu incessant, elles incommodaient les batteries de gauche des Anglais, et fatiguaient beaucoup les travailleurs et les gardes de tranchée de l'attaque de droite française, qu'elles prenaient d'enfilade, lorsque, sur la demande du général Canrobert, lord Raglan résolut d'y mettre ordre.

A sept heures du soir du 20 novembre, le capitaine anglais Tryon fut envoyé avec trois compagnies du 1er bataillon de la brigade des rifles, — une centaine d'hommes environ, — pour débusquer de leurs repaires trois cents de ces tireurs russes. Parvenue, sans qu'on eût soupçonné son approche, à trente mètres environ des embuscades, la petite colonne des rifles se précipita, la baïonnette en avant, sur les ennemis; elle les délogea vivement de leurs embuscades, d'où ils n'eurent le temps d'emporter ni leurs couvertures ni leurs capotes. Les Russes ainsi débusqués et se repliant sous les murs de la place, avertirent celle-ci, par leurs cris, qu'elle pouvait ouvrir son feu sans les at-

batterie à gauche du bastion du Mât, les batteries en arrière et les flancs à gauche.

N° 19. — (Marine.) Quatre canons de 30 longs, pour battre le bastion du Mât et les batteries voisines à gauche.

N° 20. — Trois canons de 16 et trois obusiers de 22 centimètres, pour agir, comme le n° 18, contre le bastion à gauche du bastion du Mât, les batteries en arrière et les flancs à gauche.

N° 21. — Quatre mortiers turcs de 32 centimètres, pour agir contre la parallèle entre les forts Saint-Paul et Saint-Nicolas et les batteries en arrière du bastion du Mât.

N° 22. — Quatre mortiers turcs de 32 centimètres, pour le même objet que le n° 21.

N° 23. — Trois obusiers de 29 centimètres et trois mortiers turcs de 32 centimètres, pour agir contre la batterie de la Terrasse.

Une batterie mobile de deux mortiers de 22 et de six mortiers de 15 centimètres devait lancer des obus et des grenades contre le fossé du bastion du Mât.

teindre. Plusieurs batteries ennemies tirèrent alors à mitraille du côté d'où venait l'attaque. Les rifles s'établirent derrière un petit mur, dans des trous placés à cent cinquante mètres à peu près des ouvrages les plus avancés des attaques anglaises, pendant qu'à la faveur du feu de la place, les Russes se formaient en colonnes pour reprendre leurs positions perdues. Ils l'entreprirent en effet, mais les carabines de précision des rifles éclaircirent tout d'abord leurs rangs. Ils essayèrent ensuite une charge à la baïonnette, mais ce fut aussi à la baïonnette qu'on les reçut; ils vinrent se briser contre les pointes d'acier des Anglais, et abandonnèrent définitivement leurs embuscades aux rifles, qui payèrent leur succès de la perte de vingt-cinq des leurs et surtout du vaillant et regrettable capitaine Tryon, atteint mortellement d'une balle à la tête (1). Les ennemis essayèrent, à quelques jours de là, d'établir de nouvelles embuscades dans le cimetière de droite en face des Anglais, et logèrent quelques petits postes dans des maisons avoisinantes; mais le feu des canons et des tirailleurs alliés les obligèrent à renoncer à ce dessein.

Le corps de cavalerie russe, composé de deux régiments de dragons, quatre de lanciers, mille à douze cents cosaques, avec trente-deux pièces de campagne, qui avait son quartier général à deux kilomètres d'Eupatoria, bloquait cette ville du côté de la terre et détruisait tout dans la campagne avoisinante. A ses attaques incessantes, le commandant Osmont n'avait jusqu'ici opposé que d'impétueuses sorties et un système de batteries en terre, encore médiocrement armées; mais, dans le courant du mois de novembre, le capitaine du génie Fervel fut spécialement chargé de diriger et d'augmenter les fortifications d'Eupatoria, qui renfermait, comme on l'a vu, dans sa vaste enceinte trente-cinq mille personnes et de nombreux troupeaux, par suite de l'émigration tatare. Le capitaine Fervel construisit à Eupatoria une enceinte continue, des batteries, des redoutes fermées, des redans et des épaulements protégés, du côté de l'orient, par un large fossé que remplissait d'eau une dérivation du lac Sasik. Dans le même temps arrivèrent, de Kamiesch et de Balaklava, des bataillons turcs destinés à renforcer la garnison. L'importance de la position

(1) A l'occasion de cet événement, le général Canrobert adressa des remerciements publics à lord Raglan, et porta le fait d'armes du capitaine Tryon et de ses rifles à la connaissance de l'armée française, par un ordre du jour. Il était sage de ne rien négliger de ce qui pouvait exciter l'esprit du soldat et entretenir les liens de confraternité des armées alliées dans des circonstances si difficiles.

d'Eupatoria, relativement aux communications de l'ennemi entre Simphéropol, Baktchi-Seraï et Pérékop, s'accroissait à cette époque dans l'esprit des généraux alliés.

Le 25 novembre, un détachement du génie accomplit, avec le concours d'une centaine de zouaves, l'opération aussi hardie qu'importante d'aller couper la chaussée qui conduisait d'Inkerman à Sébastopol, en longeant la baie, chaussée qui jusqu'alors avait servi aux assiégés pour amener leurs vivres et leurs munitions dans la place.

Celle-ci continuait à envoyer contre les alliés beaucoup plus de projectiles qu'elle n'en recevait d'eux. Le général Canrobert écrivait, sous la date du 28 novembre 1854, que, d'après les calculs des officiers d'artillerie, les assiégés avaient tiré quatre cent mille coups de canon et brûlé deux cent mille kilogrammes de poudre, depuis l'arrivée des alliés devant leurs murs. Heureusement les résultats du tir étaient loin d'être en rapport avec cette effrayante consommation. Sauf dans les heures de bataille, les assiégeants perdaient alors peu de monde chaque jour par le feu de l'ennemi. Presque tous les coups passaient par-dessus les parapets et allaient tomber au loin. Il y avait des parties de la campagne littéralement jonchées de projectiles, quoique les alliés ne perdissent pas, en moyenne, plus d'une vingtaine d'hommes par jour, tués ou blessés, on le répète, les heures de combat non comprises (1).

(1) Voici une lettre intéressante sur cette période du siége, en date du 22 novembre 1854. Elle est tirée de la Correspondance du colonel Guérin :

« Depuis dix-huit jours, époque à laquelle les travaux du génie étaient poussés à cent cinquante mètres du bastion d'attaque, — le bastion du Mât, — les opérations sont comme suspendues; à peine tirons-nous quelques coups de canon; les Russes, malgré leur prodigalité à l'endroit des projectiles d'artillerie de toutes sortes, se sont presque mis à l'unisson avec nous. Depuis leur tentative du 5 novembre, — journée d'Inkerman, — contre notre gauche et la droite des Anglais, dont la suite leur a été assez funeste, bien que nous nous fussions à peu près laissé surprendre, ils n'ont pas fait de nouvelles attaques. Personne ne sait le mot de cette inaction. Les Anglais, qui se sont bornés à canonner la place à mille ou douze cents mètres de distance, sans faire, comme nous, des cheminements pour se rapprocher, ne sont pas en mesure d'attaquer le faubourg de la rive droite du port sud, — la Karabelnaïa, — en même temps que nous attaquerions la ville sur la rive gauche du même port. Ils sont d'ailleurs réduits à seize ou dix-huit mille hommes, et craignent que l'armée russe de secours ne tombe sur leur droite pendant que l'on attaquerait la ville. Ce n'est pourtant qu'une demi-raison : car, agissant isolément, nous refuserions un peu notre droite et nous porterions nos efforts un peu plus sur la gauche. Il y a donc encore d'autres causes; notre artillerie est très-faible; elle est presque aû dépourvu de pièces et de munitions, l'artillerie russe ayant fort endommagé son matériel. La supériorité présente de celle-ci, la persévérance infatigable avec laquelle l'ennemi répare

Après s'être flatté pendant quelques jours du retour d'un temps moins défavorable, les alliés furent au contraire assaillis dans les premiers jours de décembre par d'incessants déluges de pluie, qui du reste gênèrent aussi considérablement les Russes. La Tchernaïa déborda, au point de rendre les communications très-difficiles entre les corps d'armée du prince Menschikof qui se trouvaient sur les deux rives. Dans ces circonstances, le quatrième corps, maintenant com-

chaque nuit les dégâts qu'il éprouve le jour, les batteries nouvelles qu'il construit incessamment soit pour remplacer celles qui souffrent trop, soit pour nous riposter plus avantageusement, ont peut-être bien influencé un peu le moral. Toujours est-il que nous restons là tout près de l'ennemi, n'opposant plus guère à son canon que les fusils de nos tirailleurs, sans grande perte d'ailleurs de part et d'autre. Il est à présumer que l'on attend à la fois des instructions et des renforts. Notre armée s'est déjà sensiblement augmentée; elle n'est pas de moins de quatre-vingt mille hommes, dont cinquante mille Français, le reste Anglais et Turcs. — S'il nous arrivait encore quinze à vingt mille hommes, alors, laissant vingt mille hommes devant la place, on pourrait attaquer les positions des Russes sur la rive droite du grand port; ce ne serait pas le plus mauvais parti actuellement; car alors l'investissement de la place serait complet; elle serait séparée de toute communication avec l'armée de terre et sans doute ne tiendrait plus longtemps.

« Un ouragan violent du sud-ouest, avec accompagnement de pluie et de grêle, a mis sens dessus dessous nos tentes, ce qui est la moindre des choses; mais ce qui est plus grave, c'est qu'il a jeté à la côte une dizaine de grands transports anglais, quatre ou cinq des nôtres, plus l'un de nos meilleurs vaisseaux, *le Henri IV*, et une corvette à vapeur. Les équipages de ces deux bâtiments de guerre ont été sauvés: on dit aussi que *le Henri IV* pourra être relevé; mais, malgré tout, la perte matérielle éprouvée par suite de cette tempête est de quelque chose comme vingt-cinq millions, dont plus de moitié pour les Anglais. Les vents de cette direction sont heureusement fort rares; autrement notre flotte n'y résisterait pas. Il paraît que les vents d'hiver sont surtout nord-ouest, est, sud-est; contre ceux-ci nos vaisseaux sont assez abrités.

« Malgré tout cela, nous restons pleins de confiance dans notre position inexpugnable, d'où nos quatre-vingt mille hommes peuvent défier tout l'empire russe ; notre état sanitaire est parfait (il s'était en effet amélioré à cette époque, mais malheureusement pas pour longtemps, et encore dans le camp français seulement, car dans le camp anglais il mourait soixante hommes par jour) ; nos approvisionnements sont suffisants ; le matériel de campement seul manque un peu ; s'il n'arrivait pas promptement, nos soldats souffriraient. Je ne doute pas que nous ne voyions arriver bientôt de nouvelles troupes et de nouveau matériel.

« L'expédition de Crimée ne peut plus se réduire à la prise de Sébastopol; il faut que nous ayions une rencontre décisive avec les Russes. Ce n'est plus désormais sur le Danube que sera le principal théâtre de la guerre. Au printemps prochain, les Russes renouvelleront connaissance avec nos soldats de l'Alma, et, d'après ce que nous avons vu de la valeur relative de leur infanterie, il est probable qu'ils seront rudement menés lorsque les mille à douze cents bouches à feu de Sébastopol ne seront plus là pour racheter leur infériorité. Il paraît que nous allons avoir courrier de France tous les jours ; rien que par cette voie, nous pourrions recevoir chaque mois quinze à dix-huit mille hommes. »

mandé en chef par Dannenberg, qui occupait les positions de Kamara, reçut ordre de repasser la rivière et de venir se joindre au gros de l'armée russe, du côté de Tchorgoun. Après avoir incendié leurs abris et le village de Kamara, les troupes russes de la gauche de la Tchernaïa, renonçant au système mamelonné qui complétait l'ensemble de leur défense, allèrent en conséquence s'établir sur la rive droite, leur gauche au-dessus de Tchorgoun, leur droite sur la route de Mackensie. Elles ne conservèrent sur la rive gauche, dont les alliés redevenaient ainsi à peu près seuls maîtres sans combat, qu'un poste d'observation dans une position heureusement choisie. L'ennemi se fortifia sur ce point en même temps que du côté d'Inkerman, craignant sans doute que les alliés, s'appuyant sur les ouvrages de circonvallation du corps d'observation du général Bosquet, ne franchissent à leur tour la Tchernaïa pour attaquer leur armée dans la campagne.

A cette époque, arriva d'Odessa le général-adjudant baron Osten-Sacken qui devait remplacer le général Dannenberg dans le commandement du quatrième corps d'infanterie russe. Le prince Menschikof lui confia spécialement la défense de la place, dont la garnison renforcée s'élevait alors à cinquante-huit bataillons, indépendamment des marins. Le baron Osten-Sacken, voyant combien il était difficile aux alliés, dans cette saison, de couvrir leurs tranchées à demi ruinées par les pluies torrentielles, et jugeant qu'il pourrait se servir de la proximité même des travaux des assiégeants pour les mieux troubler, fonda son système de protection de la place, dit le capitaine Anitschkof, *sur une offensive dans la défensive,* en ce qu'il résolut de multiplier les sorties. Par ce moyen, il espérait forcer les alliés à maintenir à toute heure un nombre considérable de troupes dans les tranchées, et les fatiguer ainsi au plus haut degré. Le système général de défense de la place favorisait d'ailleurs ce plan : car Sébastopol n'avait ni profonds fossés, ni escarpes maçonnées qui missent des entraves aux sorties nocturnes. Pour les favoriser encore, les assiégés ouvrirent, entre le bastion Central et la baie de la Quarantaine, des contre-approches avec logements, et ils placèrent des parapets sur toute leur ligne de défense, pour couvrir les tireurs qui devaient inquiéter les nombreux travailleurs des tranchées des alliés. D'audacieux partisans, récemment arrivés du Caucase, seraient l'élément principal de ces attaques incessantes. Du reste, le général Osten-Sacken ne pouvait s'attribuer à lui seul l'honneur du plan ; car il était mis, comme on l'a vu, depuis longtemps en œuvre, et, naguère encore, l'ennemi en avait usé.

Les principaux héros russes de cette petite guerre devaient être les officiers Golovinski, Birioulef, Titof, Hinski, Actachof, Rudakovsti, Savalischin, le sergent Beitner et le matelot Koschka.

Une agression eut lieu, pendant la nuit du 2 au 3 décembre, contre la tranchée française. Une petite colonne russe força les postes avancés, pénétra dans un des cheminements allant de la deuxième à la troisième parallèle, où elle fut enfin arrêtée par un détachement du 39e, qui la rejeta de la tranchée après avoir tué son chef et lui avoir fait éprouver quelques autres pertes.

La nuit du 5 au 6 décembre fut signalée par une sortie du même genre. Les Russes rencontrèrent encore un détachement du 39e, commandé par le capitaine Paris, qui, prévenu de leur approche, les attendait de pied ferme, et, au lieu d'avoir à soutenir leur charge, les chargea bientôt lui-même avec un avantage marqué.

Les assiégés avaient laissé subsister un étroit chenal pour le passage de leurs vapeurs, lorsqu'ils avaient ajouté à la défense du port et de la ville en coulant une ligne de vaisseaux. Dans la journée du 6 décembre, croyant sans doute que la presque totalité des flottes alliées s'était retirée vers le Bosphore, ils voulurent profiter de cette passe pour montrer le pavillon russe sur la mer et aller inquiéter les navires placés en vedette du côté de la baie de Streletska. Il était trop tard ; c'était le 14 novembre, au milieu de la grande tempête, quand le vent si contraire aux alliés favorisait une sortie du port, qu'il aurait fallu en agir ainsi. La frégate et la corvette à vapeur *le Vladimir* et *la Chersonèse,* capitaines Boutakof et Roudnev, ne se furent pas plus tôt hasardées hors du chenal que, signalées par la corvette à vapeur française *la Mégère,* capitaine Devoulx, mouillée en avant-garde, elles virent cingler au-devant d'elles une division navale qui les ramena promptement au port.

Cette sortie inattendue ayant appris aux amiraux alliés qu'il existait une passe dont ils pourraient peut-être eux-mêmes profiter, le hardi vice-amiral Bruat demanda quelques officiers pour aller, dès le soir, à la découverte avec lui. A la nuit, plusieurs chaloupes françaises glissèrent rapidement sur les eaux en silence, et franchirent audacieusement la passe. La chaloupe du *Charlemagne,* qui portait l'intrépide amiral Bruat, touchait même déjà la chaîne fermant l'entrée du port de guerre, quand, aux premières lueurs du jour, la reconnaissance fut aperçue par les sentinelles, qui donnèrent sur-le-champ l'alarme. Soudain les batteries du côté de la mer et du port lancèrent une nuée de projectiles, dont plusieurs atteignirent la chaloupe de l'amiral Bruat. Tou-

tefois la petite flottille put se retirer sans graves avaries et sans perte d'hommes, après avoir atteint son but : la reconnaissance de la passe.

Ce même jour, 6 décembre, le corps de cavalerie russe qui bloquait Eupatoria attaqua de nouveau cette ville, et de nouveau fut vigoureusement repoussé. Le 9 décembre, les premières troupes ottomanes appartenant à l'armée d'Omer-Pacha, arrivèrent à Eupatoria sous la conduite de Méhémet-Férik-Pacha. Ce mouvement, qui ne devait pas discontinuer jusqu'à la venue d'Omer-Pacha lui-même, se rattachait à des circonstances dont il sera bientôt question.

Les sorties des défenseurs de Sébastopol avaient lieu presque sans interruption, d'après le système du général Osten-Sacken. Durant la nuit du 10 au 11 décembre, le commandant Golovinski, à la tête de quatre cent soixante-cinq chasseurs, appuyés par deux compagnies du régiment Katharinbourg et deux obusiers de montagne, sortit du bastion du Mât, et partagea ensuite ses troupes en deux colonnes, l'une sous les ordres d'un officier de marine, prenant par la droite ; l'autre, qu'il dirigeait lui-même, prenant par la gauche de la troisième parallèle des Français. La première de ces colonnes ne se crut pas plus tôt établie sur un terrain propice, qu'elle tira à mitraille, de ses deux obusiers, sur les travailleurs, qu'elle essayait de prendre d'écharpe ; mais elle rencontra des troupes d'élite qui l'eurent bientôt forcée à se replier. Plus heureuse, la colonne Golovinski n'eut d'abord affaire qu'à des conscrits du 42e de ligne (1), qui, peu familiarisés encore avec ces surprises nocturnes, et voyant leurs rangs s'éclaircir sous les coups de l'ennemi, se rejetèrent en désordre dans l'intérieur de la parallèle. Le capitaine Louis Clément les arrête enfin, les rallie, les encourage et les ramène devant les Russes, pendant qu'un détachement de travailleurs du 22e léger, — à présent 97e de ligne, — prend les armes et lui vient en aide. Le brave capitaine Clément fait une charge vigoureuse, mais est percé de trois coups de baïonnette. La colonne Golovinski redouble d'ardeur et fait éprouver aux Français des pertes considérables, relativement au petit nombre de troupes engagées. Elle ne se retire qu'après avoir tué près de cent cinquante hommes, emmené sept prisonniers, dont un officier, et désorganisé toute la batterie mobile de deux mortiers de 22 et de six mortiers de 15 centimètres destinée à

(1) C'est ce régiment, faisant partie de la 5e division, brigade de La Motterouge, que le médecin en chef de l'armée recommandait de ménager extrêmement, dans un rapport précédemment cité, comme : « Composé de *très-jeunes recrues*, offrant aux causes morbides beaucoup plus de prise que les vieux soldats. »

lancer des obus et des grenades contre le fossé du bastion du Mât. Quatre de ces pièces étaient enclouées, et trois étaient emportées par l'ennemi. Ce hardi coup de main n'avait coûté aux Russes que quinze des leurs.

Le lendemain il y eut une sortie, mais sans résultat, contre les ouvrages anglais. Dans le même temps, l'aspirant de marine Titof II, à la tête du 40e équipage de la flotte et de vingt chasseurs, sortit par la redoute Noire de la place, située entre le bastion Central et le bastion du Mât, et fit une tentative à peu près aussi négative contre les tranchées françaises. On ne saurait dire si cette guerre de chicane et de détails était plus utile aux assiégés qu'aux assiégeants, ceux-ci accoutumant, par suite, leurs conscrits à se tenir sur l'alerte. Ces braves petits conscrits s'habituant ainsi très-promptement au feu et à toutes les circonstances de la guerre de siége, ne le cédèrent bientôt pas au plus vieux soldats. Sous ce rapport, le système d'*offensive dans la défensive* du baron Osten-Sacken devint fort utile aux alliés.

Les fréquentes sorties des Russes engagèrent le général Canrobert à créer trois compagnies spéciales, de cent cinquante soldats chacune, divisées en brigades de cinq hommes, sous la dénomination d'*éclaireurs volontaires,* ayant pour mission de connaître tout ce qui se passerait en avant des retranchements ennemis, d'avertir des sorties que ferait la place et de les inquiéter, d'enlever les postes et partis qui se seraient avancés en dehors des fortifications, de détruire les abris des tireurs, les obstacles susceptibles d'arrêter la marche des colonnes assiégeantes, d'attaquer les fougasses ou petites mines, et d'enclouer les pièces de l'ennemi (1). Les divisions du corps de siége fournirent immédiatement

(1) « Le service des éclaireurs, disait le général en chef français, se divise en deux parties bien distinctes qu'il ne faut pas confondre. La première, invariable : celle des petits postes placés çà et là en avant des tranchées qu'il faut toujours y maintenir; c'est là le service de toutes les nuits qui ne doit pas avoir d'interruption. La seconde, celle des coups de main, composée de plusieurs brigades, peut se modifier suivant les circonstances; le commandant du génie de service pourra en réclamer l'exécution. »

Voici comment un officier d'éclaireurs volontaires décrivait son service : « Quand la nuit est bien complète, chacun passe par-dessus la tranchée et s'avance en silence, pose son fusil en avant, le rejoint, puis le pose plus en avant et ainsi de suite, toujours allant sur les pieds et les mains à la fois. Les officiers dirigent la marche. Quand ils sont près de l'embuscade, au cri de : A la baïonnette ! tout le monde se dresse, s'élance, franchit l'obstacle; puis, à grands coups d'épaule et de crosse, le parapet de l'embuscade est renversé. Alors on rentre au plus vite sous la mitraille que la place envoie toujours trop loin. Du silence, de la baïonnette, puis, vainqueurs ou découverts, une rentrée rapide, voilà tout le secret. »

le nombre de volontaires désiré pour ce périlleux service. Organisées le 17 décembre, et installées à la maison du Clocheton, les trois compagnies commencèrent leur service dès le lendemain. Les soldats baptisèrent ces intrépides éclaireurs, dont bien peu devaient survivre à leur gloire, connue seulement de leurs camarades, des noms d'*Enfants perdus* et d'*Infernaux*. Ils firent bien du mal aux Russes.

Les Anglais, depuis les rudes journées de Balaklava et d'Inkerman, se tenaient sans cesse sur le qui-vive, et se croyaient à chaque moment sur le point d'être attaqués de nouveau. Ils communiquèrent leurs inquiétudes au général Canrobert, à qui les continuelles sorties de l'ennemi devaient d'ailleurs inspirer la crainte d'une nouvelle attaque générale. La Saint-Nicolas, fête du czar, qui tombait le 18 décembre, semblait aux deux généraux en chef devoir être marquée par quelque événement considérable. Les alliés se tinrent tout prêts à recevoir l'ennemi; mais il ne vint pas ce jour-là, ayant su sans doute qu'on l'attendait en bonne position.

La 20 décembre, le général Canrobert et lord Raglan firent pousser, de concert, une reconnaissance avec deux colonnes, l'une française, l'autre anglaise, pour se rendre compte des forces dont les Russes disposaient sur la Tchernaïa. Le général d'Allonville conduisait la colonne française, composée du 4e chasseurs d'Afrique et du 6e dragons. Il parvint promptement aux mamelons à redoutes de la vallée de Balaklava, enlevés par l'ennemi le 25 octobre. Un peloton de chasseurs se porta en tirailleurs sur le mamelon Canrobert; soutenu par un escadron, il en fit l'escalade et força à la retraite un détachement d'infanterie russe qui s'y trouvait. Le capitaine d'état-major Saget, chargé de reconnaître le terrain, put, par suite, remplir sa mission en poussant de la hauteur de Kamara jusque vers la rive en face de Tchorgoun, sans être inquiété par un fort parti de cosaques qu'on apercevait sur la droite et par un gros d'infanterie qui, à la gauche, se montrait sur la route conduisant à la vallée de la Tchernaïa. La colonne anglaise, commandée par le colonel Cameron et composée du 42e écossais et d'un bataillon de rifles, auxquels s'était joint un demi-bataillon de zouaves, fouilla les hauteurs en avant de l'extrémité droite des positions de Balaklava. L'ennemi, qui d'ailleurs n'était nulle part en force sur la rive gauche de la Tchernaïa, se replia pour ainsi dire sans coup férir.

Dans la nuit même qui suivit cette reconnaissance, nuit du 20 au 21 décembre, les Russes firent une nouvelle sortie par colonnes, l'une, sous les ordres du capitaine de corvette Hinski, s'avançant vers la tran-

chée française, les autres, sous les ordres des lieutenants Birioulef et Actachof, et du sergent Beitner, se dirigeant, en suivant le Grand-Ravin, sur la ligne britannique. Les petites colonnes chargées d'attaquer les Anglais opérèrent sur plusieurs points à la fois. L'une d'elles arriva tout près de la sentinelle de l'extrême gauche, la tua à coups de baïonnette et pénétra dans un ouvrage en terre, pendant que la droite anglaise était en butte à une attaque du même genre. Après une lutte de trois quarts d'heure, le lieutenant-colonel Waddy, commandant la garde de tranchée, vint à bout de les chasser ; mais ils avaient blessé le major Moller et plusieurs hommes, et ils emmenaient prisonniers deux officiers, le capitaine Frampton et le lieutenant Clarke, avec trente-trois soldats, suivant les récits russes, onze seulement, suivant les récits anglais. C'est alors que la colonne du capitaine Hinski, après avoir tâté le terrain sur plusieurs points de la ligne française, se décida enfin à faire l'attaque d'un ouvrage appelé le T, à cause de sa forme et que le commandant du génie Guérin faisait construire à cette époque dans la direction du Cimetière de gauche ; mais, depuis trois quarts d'heure qu'il entendait la fusillade sur sa droite, le commandant Courson se tenait sur ses gardes avec son 2e bataillon du 5e léger, qui, bien que composé de très-jeunes soldats, fit une contenance dont de vieilles barbes se seraient fait honneur. Ces braves jeunes gens, qui méritèrent d'être mis à l'ordre du jour du corps de siége, avec cet avis qu'en récompense de leur conduite ils concourraient à l'avenir avec les plus anciens régiments à la garde des postes les plus exposés, se couchèrent sur les parapets, attendant immobiles et en silence l'approche de l'ennemi, et, quand celui-ci croyait les surprendre, ils se levèrent, le fusillèrent à bout portant, puis le chargèrent à la baïonnette. Par là, les Russes furent mis en pleine déroute, sans avoir occasionné le plus léger mal.

Le duc de Cambridge et le prince Napoléon avaient quitté la Crimée, malades, après la bataille d'Inkerman. Par suite, le commandement de la 1re division anglaise, — garde royale, — allait passer à lord Rokeby; et le commandement de la 3e division française allait bientôt appartenir au général Pâté.

Les commandants en chef des escadres des alliés dans la mer Noire transmirent, le 22 décembre, leur autorité, l'un au vice-amiral Bruat, l'autre au contre-amiral sir Edmond Lyons, nommés pour leur succéder. Un décret, en date du 2 décembre, avait élevé à la dignité d'amiral les vice-amiraux Hamelin et Parseval-Deschênes, celui-ci ancien

commandant en chef de l'escadre de la Baltique, et au grade de contre-amiral les capitaines de vaisseau Rigault de Genouilly et de Chabannes, employés dans la mer Noire, ainsi que le capitaine Clavaud, ancien chef d'état-major général de l'escadre de la Baltique (1).

L'effectif de l'armée française en Crimée s'était élevé, en décembre, à soixante-cinq mille cent soixante-dix-neuf hommes, sur lesquels six mille trois cent quarante étaient entrés dans les hôpitaux, dont cinq cents blessés par le feu, cinq cents congelés, trois cent cinquante-deux cholériques, cent scorbutiques, quatre-vingt-six typhiques et quatre mille sept cent soixante individus atteints de maladies moins graves. Douze cent cinquante-sept sortirent guéris, deux mille neuf cent quarante-neuf furent évacués sur Constantinople, sept cent cinquante-quatre moururent. C'était un bon mois relativement. Les Anglais et les Turcs étaient loin d'être aussi favorisés. Chez ces derniers la maladie avait pris, depuis le 4 décembre, le caractère d'une véritable peste, et chez les premiers la mort sévissait d'une manière épouvantable. Il avait beau arriver des renforts aux Anglais à chaque instant, leurs rangs n'augmentaient pas. Leurs chevaux disparaissaient aussi à tel point, qu'il en restait à peine soixante à la brigade de cavalerie légère.

Dans la nuit du 28 au 29 décembre, les 1re et 2e compagnies d'éclaireurs volontaires, conduites par les capitaines Roussel et Goetzmann, enlevèrent et rasèrent plusieurs embuscades russes. Mais, l'une des nuits suivantes, les ennemis, sortis en trois petites colonnes, à la tête de l'une desquelles était le lieutenant Birioulef, prirent leur revanche, en cernant vingt hommes préposés à la garde de l'emplacement de ces mêmes embuscades. Ceux-ci cherchèrent à se dégager en chargeant à la baïonnette; dix d'entre eux purent rejoindre leur compagnie; les dix autres tombèrent au pouvoir de l'ennemi, après avoir combattu jusqu'à extinction de forces au poste qui leur avait été assigné (2). La veille, le lieutenant du génie Brissaud avait été tué.

Le 30 décembre, les alliés poussèrent une nouvelle et plus forte re-

(1) Nous avons donné, en note, dans la chapitre de Bomarsund, les autres promotions maritimes faites à la suite des événements de 1854 dans la Baltique, et, à la fin du chapitre du bombardement du 17 octobre, les autres promotions faites également dans la marine, pour services rendus dans la mer Noire.

(2) Le voltigeur Schoch, du 97e de ligne (ancien 22e léger), fit preuve de courage et de dévouement, en allant chercher sur le terrain occupé par l'ennemi et en rapportant dans la tranchée un chasseur à pied du 1er bataillon (francs-tireurs), qu'une blessure grave avait mis dans l'impossibilité de rejoindre. Le général Canrobert lui conféra la médaille militaire par un ordre spécial.

connaissance, pour compléter celle qui avait été faite dix jours auparavant. Le général de division Morris, ayant sous ses ordres les généraux d'Allonville et Espinasse, partit au point du jour par le col de Balaklava, conduisant, avec quelque artillerie, une brigade de cavalerie, une brigade d'infanterie, celle-ci ayant mis sac à bas pour plus de célérité. Le colonel Desaint suivait avec deux officiers de la brigade topographique pour lever le terrain. La colonne de cavalerie se dirigea vers Kamara, laissant à droite les ruines du village de ce nom, et bientôt elle se trouva en face de trois sothnies de cosaques, tandis que l'artillerie se mettait en batterie, que l'infanterie du général Espinasse maintenait à gauche cinq à six mille Russes qui s'appuyaient sur Tchorgoun, et que, d'autre part, le général Colin Campbell, avec une brigade d'infanterie anglaise, couronnait les hauteurs en avant de Balaklava, garantissant les Français sur la droite. L'ennemi, après avoir eu un de ses canons démontés et fait une vaine fusillade à longue distance, se retira dans différentes directions, et la colonne poursuivit son exploration. Le général Morris, ayant traversé l'un des cours d'eau qui tombent dans la Tchernaïa par la rive gauche, envoya le colonel Pajol, avec deux escadrons, du côté du village d'Alsou, situé sur cette rivière au-dessus de Tchorgoun, déboucha, avec le gros de sa cavalerie, par la route d'Yalta, dans une vallée qui le mena à Varnoutka, village qu'il trouva abandonné par les Russes ; puis il poussa jusqu'au col voisin, à proximité d'un château appartenant à l'un des membres du cabinet de Pétersbourg. De là, ses regards purent embrasser la vallée de Baïdar dans toute son étendue. La reconnaissance ne rentra que vers sept heures du soir, après avoir constaté l'état du terrain situé au delà de Kamara et du défilé de Tchorgoun, terrain montueux et entrecoupé de vallées, avec des parties fertiles et une belle route macadamisée. Voilà où l'on en était en fait de connaissances topographiques après trois mois et demi de séjour en Crimée. Comment aurait-on pu entreprendre une campagne stratégique, quand on ne connaissait pas même le pays à quatre à cinq lieues de la côte ?

Cette campagne stratégique, bien des officiers la désiraient pourtant et la considéraient comme le seul moyen de réduire Sébastopol avec avantage et de finir la guerre en Crimée. Voici une lettre qui l'atteste, en faisant connaître la véritable situation des alliés à la fin de décembre.

« Il ne s'est passé rien d'important depuis le 5 novembre, — journée d'Inkerman. — Le génie a continué à envelopper la place de plus en plus près, et il a maintenant presque terminé tout ce que l'on

peut faire dans la partie des attaques dévolue aux Français. Nous allons probablement venir en aide aux Anglais qui n'ont fait que quelques petits cheminements incomplets, dans lesquels on est à peine à couvert. Ces diables d'Anglais sont bien les plus braves soldats que l'on puisse trouver; ils se font tuer sans sourciller; mais ils ne savent pas se débrouiller comme nos troupes. Aussi souffrent-ils beaucoup plus que nous. L'artillerie française a construit avec le concours du génie un assez grand nombre de batteries nouvelles, mais qui observent le plus parfait silence. Il est évident que, pour le moment, on ne songe pas du tout à l'assaut. On attend sans doute le complément des renforts; déjà la 7e division, — général Dulac, — est presque tout entière ici. En l'état actuel des défenses préparées à loisir par l'ennemi, sans que notre canon l'inquiète, on trouvera peut-être qu'au lieu d'un assaut difficile donné à une ville hérissée de retranchements successifs; au lieu d'une guerre de rues meurtrière qui nous conduirait à être assiégés nous-mêmes et bombardés par l'ennemi posté sur les hauteurs de la rive droite du port, *pour n'avoir en définitive en notre possession qu'un monceau de ruines,* il vaudrait mieux débusquer les Russes des positions qu'occupe sur la rive droite leur armée de secours, et faire dépendre la reddition de la ville d'une bataille, si meurtrière qu'elle puisse être. On pourrait peut-être faire mieux encore, et, portant un corps d'armée sur les derrières des Russes, *couper leurs communications* et les réduire à mettre bas les armes, ou tout au moins à accepter le combat sur le terrain que nous choisirions; car l'armée russe, qui aura déjà beaucoup de peine à vivre pendant l'hiver à cause du mauvais état des communications, serait alors dans l'impossibilité de se ravitailler. Quoi qu'il en soit, les opérations sérieuses semblent devoir être rejetées au mois d'avril. Aussi s'occupe-t-on, malheureusement un peu trop tard, d'installer l'armée pour passer l'hiver; elle est actuellement à peu près toute sous des tentes; des baraques sont attendues prochainement. Il est fâcheux qu'on se soit laissé tromper par l'espoir d'un succès trop facile. Cet espoir, on pouvait l'avoir quand on a débarqué; mais, depuis le 17 octobre, on devait être fixé sur les difficultés que l'on voyait s'accroître chaque jour (1). »

(1) *Correspondance du colonel Guérin, sous la date du* 27 *décembre* 1854.

Le lecteur aura remarqué comme nous avec quelle insistance le colonel revient sur la nécessité d'une campagne stratégique, afin de ne pas conquérir en définitive que des ruines; il aura aussi remarqué cette autre observation si sage : « qu'il faudrait prendre l'ennemi sur ses derrières et lui couper les communications. » On y vint en partie

L'année 1854 fut close en Crimée par une solennité militaire, dont l'occasion était la première distribution de décorations faite par le général en chef français, en vertu des pouvoirs extraordinaires et discrétionnaires qui lui avaient été délégués à cet effet.

Les nominations faites dans la Légion d'honneur par le général Canrobert avaient cela d'excellent qu'elles étaient le fidèle écho des opinions de l'armée d'Orient sur le mérite de chacun des décorés, et qu'elles avaient été exemptes de l'inconvénient de passer par toutes les intrigues bureaucratiques. Mais, comme les droits du général en chef s'arrêtaient à la nomination au grade d'officier de la Légion d'honneur inclusivement, quelques nominations durent venir de Paris. Elles se bornèrent d'ailleurs à la promotion des généraux Morris et d'Autemarre à la dignité de grand officier; des généraux Cassaignolles, de Martimprey et Bizot, du colonel de Loverdo et du lieutenant-colonel Raoult, du corps d'état-major, au grade de commandeur, et à quelques nominations au grade d'officier. Le général en chef de l'armée d'Orient éleva au grade d'officier de la Légion d'honneur, dans le corps du génie, le lieutenant-colonel Duboys-Fresney, le commandant Guérin (1), directeur du parc, et le commandant Dubost; dans l'artillerie, le colonel Mazure, alors directeur du parc de l'artillerie, le lieutenant-colonel de Blois de La Galande, sous-directeur, les chefs d'escadron de Berkheim, Mitrécé, Liédot, de Tryon et le capitaine Duprey-Desiles; dans le corps d'état-major, les commandants Vico, Dauvergne, Osmont et le capitaine Leroy; dans l'infanterie de ligne, les colonels Niol, Beuret, Jannin, Goze, Adam, Breton, Malher; les lieutenants-colonels Comignan, Lévy, les chefs de bataillon de Maussion, de Mallet, Guignard, Martenot, Tixier, Caubert; les capitaines Blot, de Chard, Marty et Bertrand; dans la cavalerie, le commandant Abdelal; dans le corps de l'intendance, le sous-intendant Creurer, et dans le corps médical, le médecin principal Scoutetten. Les nominations au grade de chevalier de la Légion d'honneur furent nombreuses et bien gagnées. Il y eut onze croix pour le corps d'état-ma-

par l'expédition de Kertch ; mais combien de temps après ! Il est difficile d'avoir eu plus de vues et de don de prévision, justifié par l'événement, que n'en eût le colonel Guérin dans toute cette campagne, où il aurait été si désireux de voir les généraux français déployer un peu de stratégie.

(1) Nous donnons ici à chacun le titre qu'on lui connaissait encore en Crimée. Plusieurs des officiers dont les noms suivent étaient promus dès lors, comme on va le voir, à des grades plus élevés dans l'armée; mais leur nomination, d'ailleurs proposée et attendue, n'était pas encore officielle en Crimée, quoique déjà signée à Paris.

jor (1) ; une pour l'intendance (2); quatre pour l'aumônerie (3); trois pour la gendarmerie détachée à l'armée d'Orient (4) ; treize pour le génie (5); trente-quatre pour l'artillerie (6); quarante-trois pour les régiments de ligne (7); vingt-neuf pour les régiments légers (8); dix-sept pour

(1) Capitaines Ducos, Mircher, Broye, Piquemal, Hautz, Courier, de Laboissière, Lavisse, Follope ; lieutenants Tordeux et Boussenard.

(2) Sous-intendant Bagès.

(3) Aumôniers Castaing, G'Salter, Weber et Gondard. Le père Gloriot, de la compagnie de Jésus, aumônier des hôpitaux à Constantinople, fut en outre décoré, à Paris même, dans un voyage qu'il fit en France : « Je suis bien aise, monsieur l'abbé, lui dit l'empereur, de vous apprendre que si vous avez reçu la décoration de la Légion d'honneur, c'est à la demande de la garnison entière de Gallipoli. » Le 7 décembre, un autre aumônier du plus grand dévouement et du plus grand mérite, le jeune abbé Ferrari, avait succombé à une attaque de choléra, en faisant le service du transport des blessés et des malades de Kamiesch à Constantinople, et par suite son nom manquerait à l'ordre de la Légion d'honneur, qui n'aurait pas compté de plus digne membre.

(4) Capitaine Potié, gendarmes Rostaing et Billy.

(5) Capitaines Roulet, Aubry, de Villenoisy, de Foucault, Chaper, Hudelist, Garnier; lieutenant Boyre; sous-officiers Sénéchal, Brénot, Bézard ; caporal Dehaye ; sapeur Éliot.

(6) Capitaines Lagroy, Gaillard, d'Artiguelongue, Debrives, Maignien, Bigarne, Hatzfeld, de Magallon, Larroque, Minot, Thoumas, Schnéegans; lieutenants Joubert, Lebelin, Ducos, Clairin, Abrial, de Girardin; sous-lieutenants Dagues, d'Esclaibes; sous-officiciers Grandcompain, Catteillot, Magnin, Escallier, Hénique, Lefebvre, Bellegarde, Rousseau, Michaud; brigadier et soldats Hainaut, Quéré, Richier, Mazenc, Leyma.

(7) Capitaines Rapet, Thiénot, Cognes ; sous-lieutenant et peu après lieutenant Ricci; sergent-major et peu après sous-lieutenant Besombes, du 6ᵉ de ligne ; — capitaines Sore, Rousseau et Guyon, du 7ᵉ de ligne; — capitaines Péricaud, de Vautré; sous-lieutenant et peu après lieutenant Dabbadie, sous-officier Barboteau, soldat Depret, du 19ᵉ de ligne; — capitaine Cusset et lieutenant Lemayre, du 20ᵉ; — capitaine Védère, sergent Rémy, du 21ᵉ; — capitaines Gagnier, Champion; sous-lieutenants et peu après lieutenants Delsollier et Marié; sous-officiers Wielle et Ribreu, caporaux Oller et Godard, du 26ᵉ; — capitaine Michel, sous-lieutenant et peu après lieutenant Besson, du 28ᵉ; — capitaines Taphanel et Paris ; lieutenant Labarre, sous-lieutenant et peu après lieutenant Roche; soldats Ruetsch, du 39ᵉ; — capitaine Lechaix, du 42ᵉ; — capitaines Mertz, Adam ; sergent Thomas, du 46ᵉ; — capitaine Léandre; sous-lieutenant Burel, chef de musique Gorneaux, du 50ᵉ; — capitaine Richer; sous-lieutenant et peu après lieutenant Lagneaux; soldats Chauveau et Lejay, du 74ᵉ.

(8) Capitaines Quinet, Messelot, Brunet; sergent Serullaz ; soldat Dufournaud, du 5ᵉ léger (80ᵉ de ligne); — capitaines Benoît, Guillaumé; lieutenants de Bermon, de Gourville, Laffargue; sergents Klipfel et Grégoire ; soldat Giroux, du 7ᵉ léger (82ᵉ de ligne); — capitaine Loysel; lieutenants Pierron, Ribeaucourt; sous-lieutenant Schwartz ; sergent Hourbeigth ; soldats Aubry et Guillemin, du 20ᵉ léger (95ᵉ) ; — capitaines Ravon, Cabanel; sous-lieutenant Facquey; sergent-major Rackel; soldats Vauret, Jean, Lambert et Bernnard, du 22ᵉ léger (97ᵉ) ; — capitaine Allard, du 23ᵉ léger (98ᵉ).

les chasseurs à pied (1); dix-neuf pour les zouaves (2); sept pour la légion étrangère (3); trois pour les tirailleurs algériens (4); dix pour la cavalerie (5); deux pour les équipages militaires (6); huit pour le service de santé (7).

Le général Canrobert distribua en outre cinq cent soixante-dix médailles militaires dans l'armée de terre (8). S'il eût été possible d'en donner à tous ceux qui s'y étaient dès lors acquis des droits, le nombre en eût été décuplé. Chaque soldat, pour ainsi dire, dans cette guerre, montrait des qualités qui auraient fait honneur aux plus vieilles et solides troupes de la première république et du premier empire français.

Vers la même époque, des promotions et des mutations assez nombreuses avaient été faites ou se faisaient dans les rangs de l'armée de

(1) Capitaine Dumont et lieutenant Eugène Colonel, du 1er bataillon; — capitaine Masse, lieutenant Augier, sergent-major Jay, du 3e; — capitaines Clinchant, de Geslin; lieutenant Vermot; sous-lieutenant de Vernou; sergents Guyot et Rigaut, du 5e; — capitaine Bobet; sergent Bouveret; sapeur Morisot, du 9e; — lieutenant Garnier; sergent Bertrand; sapeur Malher, du 19e bataillon.

(2) Capitaines Casseigne, Veyron-Lacroix; sous-officiers Boyé et Bellan; soldat Leguay, du 1er de zouaves; — capitaines Borel, Dequisot, Morand; sous-lieutenant et peu après lieutenant Jeanningros; sergents Mouchet et Berger, du 2e; — capitaines Sarrette, Champeaux, Candolive; lieutenants Dru, Garidel; sous-officiers Rossignon, Radout; soldat Roudil, du 3e de zouaves.

(3) Capitaines Bounetou, Monin; sergent Laurent; soldat Saumweber, du 1er régiment de la légion étrangère; — commandant L'Hériller; capitaine Brébion; sergent-major Castillon, du 2e régiment.

(4) Capitaines Irlande, Rolland; sergent-major Jodocius, des tirailleurs algériens.

(5) Lieutenant Durdully; sous-lieutenants Guerre porte-étendard, Stupffel; sous-officier Wittmann du 1er chasseurs; — capitaine Burtin; sous-lieutenant Tribout et sous-lieutenant porte-étendard Léonard, du 4e chasseurs; — capitaine Chichet, du 6e dragons; — capitaine Lenormand, du 4e hussards; — capitaine de Lajaille, du 5e hussards.

(6) Lieutenant Églin, brigadier Lamy.

(7) Médecins principaux Scrive, Bruneau, Lenoir; aides-majors Fratini, Lambert, Comte, Hounau; pharmacien Rateau.

(8) Soixante-sept à l'artillerie; quatorze au génie; onze au 1er chasseurs d'Afrique; quinze au 4e chasseurs d'Afrique; quatre au 4e hussards; quatre au 6e dragons; neuf à la gendarmerie; trois au train des équipages; six au service des hôpitaux; treize à la légion étrangère; vingt et une aux tirailleurs algériens, presque tous portant des noms arabes; douze au 1er de zouaves, dix-huit au 2e, vingt au 3e; quatorze au 1er bataillon de chasseurs à pied, douze au 3e, sept au 5e, trois au 6e, treize au 9e, dix au 19e; six aux nouvelles compagnies d'éclaireurs; dix-huit au 6e de ligne, cinq au 7e, quarante-sept au 19e, sept au 20e, sept au 21e, cinquante-quatre au 26e, cinq au 27e, quatre au 28e, seize au 39e, neuf au 42e, cinq au 46e, quatorze au 50e, vingt-huit au 74e; huit au 5e léger, trente-trois au 7e, quatorze au 20e, dix-sept au 22e, et deux au 23e.

Crimée, dont il n'est pas inutile de rappeler quelques-unes, qui furent en général la récompense de services signalés rendus depuis la guerre. Dans le corps du génie, le colonel Tripier avait été promu au grade de général (1); les commandants Guérin et Richer à celui de lieutenant-colonel; les capitaines Martin (Gustave) et Sarlat, à celui de commandant (2). Dans le corps de l'artillerie, le colonel Lebœuf avait été nommé général (3); le lieutenant-colonel Roujoux, colonel (4); les commandants Barral, Malherbe et Prud'homme de La Boussinière étaient élevés au grade de lieutenant-colonel (5); les capitaines Petitpied, Toussaint, Danié, Perrin, à celui de commandant (6). Dans le corps d'état-major, le colonel Trochu avait été nommé général (7). Dans les zouaves, les commandants Dubos et Montaudon, du 3e régiment, étaient nommés lieutenants-colonels (8), le premier au 6e de ligne, sous les ordres du colonel de Goze, le second pour faire partie de la garde impériale, déjà instituée par décret du 1er mai 1854. Dans les chasseurs à pied, le commandant Nicolas-Nicolas était promu au grade de lieutenant-colonel et dirigerait en second le 26e de ligne (9). Dans l'infanterie de ligne, les colonels Vergé, du 27e, Beuret, du 39e, Niol, du 26e, furent nommés généraux de brigade (10). Leurs successeurs seraient les colonels Adam (Charles-Joseph), Comignan et de Sorbiers. Les commandements des 6e, 7e, 19e, 20e, 21e, 46e et 50e de ligne, appartiendraient bientôt aux colonels de Goze, Decaen, — celui-ci remplaçant le colonel de Pecqueult de Lavarande (11), — Orianne, Lefèvre, Gault, Raguet de Brancion. Ceux des 5e et 9e bataillons de chasseurs à pied passeraient aux chefs de bataillon nouvellement promus Garnier et de Cornulier de Lucinière. Malgré les misères et les lenteurs infinies du siége, on

(1) 25 novembre 1854.

(2) 23 décembre 1854. Le lieutenant-colonel Guérin continua encore quelque temps à diriger le parc du génie, dont l'importance s'accroissait chaque jour.

(3) 24 novembre 1854.

(4) 29 décembre 1854.

(5) 24 novembre 1854.

(6) 18 décembre 1854.

(7) 24 novembre 1854.

(8) 18 octobre 1854. Jusqu'à l'arrivée de leur nomination en Crimée, ils avaient continué à servir comme chefs de bataillon dans le 3e de zouaves.

(9) 24 janvier 1855.

(10) 10 janvier 1855.

(11) Le colonel de Pecqueult de Lavarande venait d'être nommé colonel de zouaves de la garde; trois mois à peine après (23 mars 1855), il fut fait général de brigade et continua à servir en Crimée jusqu'à sa glorieuse mort. — Le commandant de Maussion fut nommé lieutenant-colonel du 7e de ligne.

se disputait en France à qui aurait l'honneur de commander les régiments dont les chefs avaient péri ou s'étaient élevés en grade. Vers cette époque aussi, on apprenait en Crimée que, par décret du 24 octobre 1854, les régiments d'infanterie légère étaient réunis aux régiments d'infanterie de ligne, pour prendre leurs numéros d'ordre à la suite de ceux-ci, le 1er léger devenant 76e d'infanterie de ligne, et ainsi de suite jusqu'au 27e léger, qui devenait 102e de ligne (1). Le même décret reportait la dénomination d'infanterie légère aux bataillons de chasseurs à pied. Le commandant Vaissier, qui avait presque toujours tenu la tête du 7e léger (82e de ligne) depuis que la guerre était sérieusement engagée, fut nommé lieutenant-colonel de ce régiment. Il n'y eut point dans ce temps de mouvements marqués dans les rangs supérieurs de la cavalerie française qui servait en Crimée. Un grand nombre de promotions furent faites, à titre de récompense d'un autre genre, mais non moins méritée, que les croix et médailles dans les grades inférieurs de l'armée, en conséquence des pouvoirs donnés au général en chef. Bien des sous-officiers conquirent à bon droit, dans ce temps, l'épaulette d'officier; bon nombre de capitaines gagnèrent l'épaulette de commandant. Par malheur, ces rapides avancements se faisaient toujours au prix de la perte d'amis, de camarades. Triste destinée que celle de l'armée, quand il faut acheter si cher la récompense de services rendus! Il était des régiments, comme le 27e de ligne par exemple, où le corps des officiers était déjà presqu'entièrement renouvelé, et où il restait peu des sous-officiers et même des soldats débarqués en Orient avant l'expédition de la Dobroudja (2).

(1) Les exercices et les services des régiments d'infanterie de ligne et d'infanterie dite légère étaient depuis longtemps les mêmes. La différence n'était plus que dans quelques petits détails d'uniforme. Plus tard, par décret du 16 avril 1856, les 101e et 102e de ligne, — anciens 26e et 27e légers, — seraient licenciés, et le nombre des régiments de ligne serait fixé à cent.

(2) Dans ce temps, — décembre 1854 et janvier 1855, — furent promus, au 6e de ligne, capitaines : Guillain, Pilard, Germain, Piétri; lieutenants : Mathieu, Ricci, Beaujois, Petit-Jean, Guffroy; sous-lieutenants : Laguire, Lasiès, Rainaud, Moreaux, Cognes, Besombes, Chotard, Carriol; — au 7e de ligne, capitaines : Fontaine, Fouquet; lieutenants : Didier, Gérard, Illartein; sous-lieutenants : Grandperrier, Poirel; — au 19e de ligne, chef de bataillon : Briquet; capitaines : Pernot, Degolat, Miguelgorry; lieutenants : Petit, Espinasse, Walter, Bauzil, Quirins, Conigliano, Seguin, Olinger, Dabbadie; sous-lieutenants : Médier, Bichler, Jay, Wizzanova, Lucoule, Tramond; — au 20e de ligne, capitaines : Joannet, Scholer, Castaigne, Chorgnon; lieutenants : Lavergne, Bonnet, Crochon, Roux; sous-lieutenants : Senès, Plait, Duluc, Potelleret; — 21e de ligne, chef de bataillon : Rousseau (9 février 1855); capitaine :

Cependant les plumes de la diplomatie semblaient tenir à honneur d'user autant d'encre dans les chancelleries de l'Europe, que les épées versaient de sang sur le champ clos de la Crimée. Les œuvres pénibles qu'elles enfantaient ne faisaient qu'embrouiller la question et envelopper les alliés d'illusions et de déceptions. L'Autriche seule gagnait du terrain en resserrant, de plus en plus, la guerre dans le cercle de Sé-

Guigon; lieutenants : Pittie, Cazin, de Tentinian; sous-lieutenants : Cornu, Mathieu, Martin, Job; — 26e de ligne, chefs de bataillon: Moréno, dit Petit (28 décembre 1854), Genneau (9 février 1855); capitaines : Haulon, Simon, Simonnin, Saclier; lieutenants: Cochet, Delsollier, Marion, Parent, Marié, Cerf; sous-lieutenants : Guiot, Bonnerd, Rose, Maillard, Faure; — 27e de ligne, capitaines : Belville, Deguerche; lieutenants: Vaquet, Kastus, Lahaussois; sous-lieutenants : Marignac, Minart, Defaucamberge, Davesiès de Pontès (en septembre et octobre 1854, le corps des officiers avait été en grande partie renouvelé dans ce régiment, à la suite de l'expédition dans la Dobroudja); — 28e de ligne, lieutenant-colonel : Martineau-Deschenez (24 janvier 1855); capitaine : Fornier de Violet; lieutenants : Ribaudeau, de Vathaire de Fort, Thibaut; sous-lieutenants : Ruault, Champy; — 39e de ligne, capitaines : Laviolette, Bachelier (qui disparut peu après, supposé prisonnier); lieutenants : Roche, Lallement, Delachambre, Beaugrand, Eissen, Blumendhal, Véro, de Renneville; — 42e de ligne, lieutenant-colonel : de Mallet (24 janvier 1855); chef de bataillon : Pacaud (24 décembre 1854); capitaines : Breton, Pellaton, Lafrique, Ottmann, Bink; lieutenants : Rippert, Le Tanneur, Puissant, Blin, Cambeur, Poulvé, Cahen; sous-lieutenants: Louis, Rosselet, Taquoy, Puyon de Pouvouwille (le corps d'officiers du 42e avait jusqu'ici infiniment plus souffert des maladies que du feu); — 46e de ligne, capitaines: Darmesin, Lévy; lieutenants : Recouvreur, Bavère, Picot; sous-lientenants : Roussel, Gallois, Grizot, Caroujat, Ballue, Franc (il y avait eu de nombreuses promotions peu auparavant dans ce régiment); — 50e de ligne, capitaine : Besnier; lieutenant : Voidy; sous-lieutenants : Boudard, Celler, Bloch, Pacra, François, Pottier; — 74e de ligne, chef de bataillon : Thomas (22 janvier 1855); capitaines : Perrin, Migot, Sicard, Vareillaud; lieutenants : Bourguignon, Macary, André, Petitjean, Turlin; sous-lieutenants : Daligaud, Debreyne, Daubas, Damville, Bernard, Delataste; — 80e de ligne (ancien 5e léger), capitaines : Schérer, Albert, Pagès, Hugonneau-Beaufet, Hébert; lieutenants : Jourjon, Dezerre, de Bigaud des Fouchères, Joyeux, Guigne, Lormeau; sous-lieutenants : Valeau, de Barral d'Arènes, Boullieu; — 82e de ligne (ancien 7e léger), colonel : de Castagny (24 janvier 1855); lieutenant-colonel : Armand-Alexandre Adam (24 janvier 1855); capitaines : Polonus, Gilbert de Gourville, Laxagues; lieutenants : Henriet, Trinquard, Demard, Artus, Ségard; sous-lieutenants : Abry, Max, Béranger, Boscaren, Bonnin, Bourdin; — 95e de ligne (ancien 20e léger), capitaines : Guillemin, Chauveau, Grenier, Lestorey; lieutenants : Cassan, Barthès, Marchioni, Augier de La Jallet, Schwartz; sous-lieutenants : Adrian, Morand, Anthoine-Prélard; — 97e de ligne (ancien 22e léger), capitaines : Lacombe, Messager, Lexagne; lieutenants : Jeunehomme, Cambard, Féline; sous-lieutenants : Sido, Pécheur, Malher; — 98e de ligne (23e léger), capitaines : Espaignac, Roussel, Gianella dit Genella; lieutenants : Doussau, Chamussy, Solmin, Bruzon, Le Marchand de La Vieuville, Vialay; sous-lieutenants : Labbé, Léchaudé, Friol, Deulneau, Coulombeix.

1er de zouaves, capitaines : Dormoy, Rousson, Bernard, Dariste, Bonnet; lieutenants : Guenet, Massenot, Colette, Romieu, Payan; sous-lieutenants : Ozenfant, Ziégler, de La Fourncrie, Goedorp, Bousset; — 2e de zouaves, capitaines : de La Vaissière, Javary,

bastopol, où tout à l'heure elle allait faire dépêcher Omer-Pacha lui-même avec les restes de son armée qu'elle avait puissamment contribué à disloquer. Les troupes françaises et anglaises, les troupes ottomanes, celles aussi de la Russie s'étant toutes éloignées, par le fait de ses intrigues, de la Moldo-Valaquie, de la Bessarabie, enfin de toute la ligne du Danube, elle pouvait, à bon droit désormais, se considérer comme prépondérante de ce côté, peser d'un poids énorme, rien que

Lesur, Morand, Labretaigne du Mazel; lieutenants : Petitbeau, Jeanningros, Vial de Sabligny; sous-lieutenants : Touret, Beysser, Bouchard, Coiffé, Escourson; — 3e de zouaves, capitaines : Cambon, Valet, Bérard, Stahl; lieutenants : Brande, Chevalier, Turc, Rouet, Ritter; sous-lieutenants : Savelli, Renauld, Brognet, Lamy.

Chasseurs à pied, 1er bataillon, sous-lieutenants : Boll, de Piolenc (de nombreuses promotions avaient été faites en août, septembre et octobre 1854); — 3e bataillon, lieutenants : de Vernou de Bonneuil, de Marqué; sous-lieutenant : Rinaldi; — 5e bataillon, chef de bataillon : Garnier (28 décembre 1854); capitaine : de Montessuy; lieutenants : Copry, Pottier; sous-lieutenants : Jambon, Ganot; — 6e bataillon, capitaines : Brian, Outhier; lieutenant : Selver; sous-lieutenants : Celle-Duby, Carrand; — 9e bataillon, chef de bataillon : de Cornulier de Lucinière (28 décembre 1854); lieutenant : Barbot; sous-lieutenant : Martin; —19e bataillon, capitaines : Grandami, Suire; lieutenants : Gondallier de Tugny, Grandmange; sous-lieutenants : Bailly, Dutertre.

Légion étrangère, 1er régiment, chef de bataillon : Blendowski (28 décembre 1854); capitaines : Lachenal, de Talleyrand-Périgord; lieutenants : Angéli, Scheffer; sous-lieutenants : Lecas, Boutreux-Lanoë, Lèbre; — 2e régiment, capitaines : Gabrielli, Randon; lieutenant : Futscher; sous-lieutenants : Giuganti, Vidal, Vauve, Jean-Jean, Royer.

Tirailleurs algériens, capitaines : Monassot; lieutenant français : Veron; lieutenants indigènes : Ahmed-ben-Abed-el-Djadi, Saïd-ben-Mohamed (croix d'honneur); sous-lieutenant français : Loyer; sous-lieutenants indigènes : Abd-el-Kader-ben-Selimen, Ben-Aauda-ben-Kaddour (décoré).

Dans l'artillerie, il y eut, du 29 décembre 1854 au 10 janvier 1855, dix-neuf promotions au grade de capitaine, et le 29 décembre 1854, trente-deux promotions au grade de sous-lieutenant; mais il est difficile de distinguer si elles appartiennent toutes à l'armée d'Orient, et c'est pourquoi nous nous abstenons de citer les noms, quoique à regret.

Dans le génie, il y eut, le 29 décembre 1854, deux promotions au grade de sous-lieutenant : Mandagout et Hennequin.

Cavalerie. 1er chasseurs d'Afrique, capitaines : Guyot, de Talleyrand-Périgord (Louis-Alexis-Adalbert); lieutenant : Esnault; sous-lieutenant : Luizet (il y avait eu, de la fin de juillet au 1er octobre, quelques promotions dans ce régiment, entre autres celle du capitaine du Preuil au grade de chef d'escadron); — 4e chasseurs d'Afrique, sous-lieutenant : Mégras (quelques promotions avaient eu lieu en août, septembre et octobre).

Les promotions que nous venons d'indiquer dans l'armée de Crimée sont celles en général qui datent de la fin de décembre 1854 et du mois de janvier 1855; il en est d'autres de la même époque qui ne se retrouvent déjà plus sur l'*annuaire militaire* de 1855, parce que les titulaires ont disparu des cadres de l'armée. Parmi les noms

par des équivoques et des semblants d'alliance, dans la balance des événements futurs; enfin prendre, sans coup férir, une attitude tour à tour menaçante ou rassurante pour chacun, suivant ses intérêts. Les diplomates alliés étaient joués, comme il y a eu peu d'exemples pareils dans l'histoire des négociations européennes.

Le 2 décembre 1854, un traité dit d'alliance avait été signé entre la France, l'Autriche et la Grande-Bretagne, dont les ratifications s'étaient échangées à Vienne, le 14 du même mois. Il contenait sept articles. Par le premier, les trois parties contractantes s'obligeaient mutuellement et réciproquement à n'entrer dans aucun arrangement avec la Russie, avant d'en avoir délibéré en commun. L'Autriche, partie non militante, s'assurait ainsi que l'on ne ferait aucun traité sans son concours. Par le second article, l'empereur d'Autriche, ayant fait occuper par ses troupes, comme il le disait formellement, en vertu d'un traité conclu le 14 juin 1854 avec le sultan, les principautés de Moldavie et de Valaquie, s'engageait *à défendre* la frontière de ces principautés contre tout retour des forces russes, et les troupes autrichiennes *occuperaient, à cet effet, les positions nécessaires pour les garantir contre toute attaque;* cela ne devait pas porter préjudice au libre mouvement des troupes anglo-françaises ou ottomanes sur ces mêmes territoires, disait l'article 2, contre les forces militaires ou le territoire de la Russie. Mais l'Autriche avait dès lors prévu le cas, et aucune force anglo-française ou ottomane ne prendrait une attitude militante dans la Moldo-Valaquie jusqu'à la fin de la guerre; on pourrait bien parler, se voyant joué, d'envoyer des troupes de ce côté, mais on s'en tiendrait aux paroles devant des forces considérables et d'une alliance plus que douteuse dont l'Autriche disposerait de ce côté. Le troisième article était une merveille de la diplomatie autrichienne, moins grande pourtant qu'un traité secret dont il va être question tout à l'heure. Par cet article, l'Autriche, qui ne s'obligeait à rien vis-à-vis des alliés, obli-

que nous venons de citer, un petit nombre n'appartenaient peut-être pas précédemment à l'armée d'Orient et étaient nouveaux venus en Crimée; mais la grande majorité des nouveaux promus, et sans distinction tous ceux qui l'avaient été par le général Canrobert, s'étaient acquis leurs droits sur ce sol arrosé de tant de sang.

A côté des listes de promotions, il y en aurait une autre à donner, celle des officiers morts et des blessés qui ont successivement disparu, pendant la guerre, des régiments ayant appartenu à l'armée d'Orient. Le travail mériterait d'en être fait à part; mais ces fastes mortuaires sont toujours attendus. Nous tâcherons d'y pourvoir de notre mieux : car les morts et les blessés ont au moins autant de droits que les survivants et les derniers venus à tenir leur place dans l'histoire de cette guerre.

geait les gouvernements de France et d'Angleterre à la défendre les armes à la main, dans le cas où elle serait attaquée par la Russie (1). Le quatrième article, corroboration du premier, interdisait aux alliés, dans le cas où des hostilités éclateraient entre l'Autriche et la Russie, d'accéder à aucune ouverture ou proposition tendant à la cessation de ces hostilités, sans, au préalable, s'en être entendu avec le gouvernement autrichien. Le cinquième article, chef-d'œuvre d'atermoiements et d'équivoques, disait que, dans le cas où le rétablissement de la paix générale ne serait point assuré dans le cours de la présente année (1854), les trois parties contractantes *délibéreraient sans retard sur les moyens efficaces pour obtenir l'objet de leur alliance.* Elles devaient en effet délibérer longtemps. Enfin, le sixième article, couronnant l'œuvre de déception, déclarait que l'Autriche, la France et la Grande-Bretagne *recevraient avec empressement l'adhésion de la cour de Prusse, dans le cas où elle engagerait sa coopération à l'accomplissement de l'œuvre commune.* Le septième article était de pure formalité et relatif à l'échange des ratifications dans un délai convenu.

Le gouvernement autrichien poussa, dans le même temps, l'intelligence des affaires et de la situation jusqu'à se faire garantir par la France, avec l'assentiment de l'Angleterre, en vertu d'un traité secret, ses possessions en Italie pendant le cours de la guerre. Il y a lieu de croire que si ce traité eût été connu dans le royaume de Sardaigne, on n'aurait pas vu le gouvernement de cet État si empressé à entrer bientôt dans l'alliance anglo-française, ou que tout au moins il eût rencontré, dans son parlement, une invincible réprobation. Il reste encore bien des choses à éclaircir sur l'époque de la dernière guerre de Russie, mais peu à peu le domaine de l'histoire s'élargira sur cette époque, comme sur toutes celles qui ont précédé. Chaque année apporte un aperçu nouveau, et le temps approche d'ailleurs où les gouvernements n'auront plus intérêt à dissimuler les détails, même les plus occultes, de leurs tendances et de leurs actes durant les années dont on retrace ici l'histoire, avec toute la conscience désirable, mais non pas encore avec toute la connaissance de certains détails que les his-

(1) « Les hostilités venant à éclater entre l'Autriche et la Russie, S. M. l'empereur des Français, S. M. l'empereur d'Autriche et S. M. la reine du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande se promettent mutuellement leur alliance offensive et défensive dans la guerre actuelle, et emploieront, à cet effet, selon les nécessités de la guerre, des forces de terre et de mer dont le nombre, la qualité et la destination seront, s'il y a lieu, déterminés par des arrangements subséquents. »

toriens futurs, ayant entière liberté d'appréciation, mettront utilement en œuvre.

La reine d'Angleterre fut la première à célébrer les avantages attendus du traité d'alliance avec l'Autriche (1). L'empereur des Français s'exprima ainsi, devant le Sénat et le Corps législatif, dans la séance d'ouverture de la session, le 26 décembre 1854 : « Un grand empire, rajeuni par les sentiments chevaleresques de son souverain, *s'est détaché de la puissance qui, depuis quarante ans, menaçait l'indépendance de l'Europe.* L'empereur d'Autriche a conclu un traité défensif aujourd'hui, *offensif bientôt peut-être,* qui unit sa cause à celle de la France et de l'Angleterre. »

Dans le même discours d'ouverture, le chef de l'État annonça que l'armée française de terre se composait de cinq cent quatre-vingt-un mille soldats et de cent treize mille chevaux, la marine de soixante-deux mille matelots embarqués ; qu'il demanderait, comme l'année précédente, une levée de cent quarante mille hommes, afin de pourvoir aux vides occasionnés par la guerre et les libérations; enfin qu'il demanderait l'autorisation de souscrire un nouvel emprunt national (2).

Dès le lendemain une loi d'emprunt de cinq cents millions était présentée au Sénat et au Corps législatif, qui l'adoptaient par acclamation. Cet emprunt devait être d'autant plus promptement couvert par les souscriptions nationales, qu'il se présentait, comme celui de deux cent cinquante millions, du mois de mars précédent, sous la forme d'une excellente affaire pour les petites fortunes, si nombreuses en France depuis l'heureuse et féconde division du territoire. Ce n'est que depuis cette division que la France passe à bon droit pour l'État le plus vraiment riche de l'Europe, et qu'elle a pu faire face à toutes les éventualités. Jamais un pays aristocratiquement partagé entre un certain nombre de familles n'aurait comblé, avec la facilité que l'on a vue, les dettes imposées par les traités de 1815, par les indemnités votées sous la restauration, ni couvert, comme on en était témoin depuis un an, des emprunts nationaux qui devaient finir par dépasser de beaucoup un milliard, indépendamment des impôts ordinaires et extraordinaires.

(1) « C'est avec satisfaction que je vous annonce que, — conjointement avec l'empereur des Français, — nous avons conclu avec l'empereur d'Autriche un traité dont j'attends d'importants avantages. » (*Discours prononcé par la reine Victoria dans la séance d'ouverture du parlement anglais, le 12 décembre* 1854.)

(2) *Moniteur universel* des 26 et 27 décembre 1854.

La loi de levée de cent quarante mille hommes ne devait pas être votée avec moins d'empressement que celle d'emprunt. Il fut aussi décidé que les militaires libérables au 31 décembre 1854 resteraient sous les drapeaux jusqu'à ce qu'ils eussent été remplacés par les soldats de la nouvelle classe. Personne dans l'armée française ne se plaignit de cette mesure ; tout le monde au contraire y souscrivit avec cœur et dévouement. Le soldat français, même quand il y a droit, ne désarme pas pendant la guerre contre l'étranger.

Le gouvernement prussien, sollicité d'accéder au traité du 2 décembre, répondit par un refus. L'Autriche n'en fut que médiocrement contrariée ; ce refus lui faciliterait les moyens d'éluder le traité, qui d'ailleurs engageait la France et l'Angleterre vis-à-vis d'elle, sans l'engager elle-même vis-à-vis de celles-ci. La Prusse fut par suite exclue, dans la personne de M. d'Arnim, de la conférence tenue à Vienne, le 28 décembre, dans laquelle le comte de Buol, pour l'Autriche, le baron de Bourqueney, pour la France, et lord Westmoreland, pour l'Angleterre, déterminèrent l'interprétation des garanties, au nombre de quatre, exigées de la Russie, pour traiter de la paix. Les protocoles recommencèrent à courir les chancelleries. Le gouvernement russe formula une contre-proposition qui ne fut admise par les parties contractantes du 2 décembre qu'à titre de renseignement. Un délai de quatorze jours, à partir du 30 décembre, fut donné à la Russie pour accepter, oui ou non, les conditions qui lui étaient faites à nouveau.

L'empereur Nicolas y avait répondu d'avance par un manifeste, en date du 28 décembre, concluant en ces termes : « Russes, nos fidèles enfants, vous êtes accoutumés, quand la Providence vous appelle à une œuvre grande et sainte, à ne rien épargner, ni votre fortune acquise par de longues années de travail, ni votre vie, ni votre sang, ni celui de vos enfants. La noble ardeur qui a enflammé vos cœurs dès l'origine de la guerre ne saurait s'éteindre dans aucune situation, et vos sentiments sont aussi ceux de votre souverain. Nous tous, monarque et sujets, nous saurons, s'il le faut, répétant les paroles de l'empereur Alexandre dans une année semblable à celle-ci, *le fer à la main, la croix dans le cœur,* faire face aux rangs de nos ennemis, pour défendre les biens les plus précieux au monde, la sécurité et l'honneur de la patrie. »

Ce manifeste était appuyé par l'envoi incessant de nouveaux renforts russes sur le théâtre de la lutte, pendant que la France et l'Angleterre, faisant avec raison plus de fondement sur leurs armées que sur l'équi-

voque alliance avec l'Autriche, embarquaient sans discontinuer de nouvelles troupes pour la Crimée, et se préparaient, pour le printemps de 1855, à une nouvelle campagne maritime dans la Baltique.

L'Autriche, malgré les désirs instants des généraux alliés qui opéraient devant Sébastopol, s'étant opposée à une diversion de l'armée d'Omer-Pacha en Bessarabie, le sultan décida, d'accord avec ces mêmes généraux, que le mouchir se transporterait en Crimée, avec cinquante mille hommes, pour inquiéter l'armée russe sur ses derrières. La lettre vizirielle qui transmettait cette décision à Omer-Pacha était en date du 24 décembre 1854.

Ainsi, malgré la diplomatie et ses interminables protocoles, malgré le traité du 2 décembre, l'année finissait en présageant la prolongation plus acharnée que jamais d'une guerre lointaine et vraiment malheureuse pour toutes les parties qui y étaient engagées.

L'Autriche, forte de sa position en Moldo-Valaquie, forte de ses traités publics et occultes, continuait à prendre ses mesures pour recueillir les résultats de la lutte dont elle devait rester spectatrice.

CHAPITRE II.

Deuxième période d'hiver. — Les sorties.

Persévérance et résignation du soldat français. — Souffrances croissantes. — Affreuse situation des Anglais et des Turcs. — Traits de caractère du soldat français. — Maladies et mortalité au camp, en janvier 1855. — Transport des malades de Crimée à Constantinople et à Scutari. — Horrible aspect des hôpitaux de Constantinople et de Scutari. — Service des tranchées devant Sébastopol pendant l'hiver. — Curieuse esquisse de ce service, faite par un capitaine du génie. — Arrivée de renforts aux assiégés. — Négociations du gouvernement anglais pour prendre à sa solde un corps de vingt mille étrangers. — Sorties successives des Russes en janvier 1855. — Usage que font les Russes de lacets et de gaffes pour saisir les assiégeants. — Sortie dans la nuit du 14 au 15 janvier. — Échange de procédés courtois entre les assiégés et les assiégeants. — Les Français commencent à s'occuper des attaques de droite, dans l'insuffisance de nombre des soldats anglais. — Discussion au sujet du siége direct et du siége indirect. — Arrivée du général du génie Niel en Crimée. — Son influence sur un nouveau plan d'attaque par la droite, par Malakof et le faubourg de la Karabelnaïa, de préférence à l'attaque par la gauche, par le bastion du Mât et la ville même. — Nouveaux travaux des assiégeants et des assiégés. — Sortie du 1er février 1855. — Mort du commandant du génie Sarlat. — Opinion de Vauban, rappelée par le colonel Guérin, sur la manière la plus sage de recevoir les sorties des assiégés. — Grande émotion, en Angleterre, sur la façon dont la guerre est conduite. — Chute de lord Aberdeen et du duc de Newcastle. — Symptômes d'un redoublement d'énergie dans la poursuite de la guerre contre la Russie. — Traité par lequel le royaume de Sardaigne s'engage à prendre part à cette guerre.

Il était loin le temps où Machiavel, tout en rendant justice à la puissance et à la grandeur du royaume de France, pouvait écrire ces lignes : « Les Français sont de leur nature plus courageux que robustes, et quand on peut résister à leur premier choc, ils deviennent si faibles et perdent tellement courage, qu'ils sont semblables à des femmes. En outre ils ne peuvent supporter ni les incommodités, ni les maux d'aucune sorte, et, avec le temps, ils négligent tellement toutes choses, qu'il est facile de les vaincre dans leur désordre... Toutefois, celui qui veut vaincre les Français doit éviter leur première impétuosité ; car, en tirant les choses en longueur, on en triomphera. Et à ce sujet César dit qu'au premier choc les Français, — Machiavel confond à dessein les Français et les Gaulois, — sont plus que des hommes, et à la fin moins que des femmes (1). » Les Français, tels que l'émancipation de 1789 les a

(1) I Francesi sono per natura più fieri che gagliardi o destri, e in un primiero im-

faits, sont non-seulement les mêmes à la fin qu'au commencement d'une bataille, mais les mêmes encore à la fin qu'au commencement d'une guerre. Les privations les plus grandes, les plus cruelles maladies, les plus longues épreuves élèvent, loin de l'abaisser, leur caractère; leur fermeté s'ébranle d'autant moins que le péril est plus sérieux et plus continu. Le siége de Sébastopol, autant au moins que les guerres les plus rudes de la république et de l'empire, autant que les pénibles et interminables campagnes d'Afrique, en apporterait une preuve convaincante et digne d'une éternelle mémoire. La révolution de 1789, en donnant

peto, chi può resistere alla ferocità loro, diventano tanto umili, e perdono in modo l'animo, che divengono vili come femmine. Ed anche sono insopportabili de' disagi, ed incomodi, et con il tempo trascurano le cose in modo, che è facile con il trovarli in disordine, superarli..... E però chi vuole superare i Francesi si guardi dal primo loro impeto; che con lo andargli intrattenendo, per le ragioni dette di sopra, gli supererà. E però Cesare disse : i Francesi essere in principio più che uomini, e in fine meno che femmine. (*Opere di Nicolo Machiavelli, Ritratti delle cose della Francia.*)

Le même auteur a écrit ailleurs :

« Tite-Live dit souvent que les Français, — Machiavel traduit toujours *Galli* par *Francesi,* — sont au commencement du combat plus vaillants que des hommes, et qu'à la fin ils le sont moins que des femmes. Lorsqu'on en cherche la raison, beaucoup s'imaginent que c'est le naturel de cette nation, ce que je crois aussi; mais il ne faut pas en conclure que ce naturel qui les rend si braves dans le commencement, ne puisse pas, au moyen d'une bonne direction, se maintenir jusqu'au bout. » (*T. Livio più volte dice, che i Francesi sono nel principio della zuffa più che uomini, e nel successo di combattere riescono poi meno che femmine. E pensando donde questo nasca, si crede per molti che sia la natura loro cosi fatta, il che credo sia vero; ma non è per questo che questa loro natura, che gli fa feroci nel principio, non si potesse in modo con l'arte ordinare, che la gli mantenesse feroci infino nell' ultimo.*) Machiavel cite plusieurs exemples à l'appui de cette réflexion qui était comme un pressentiment de ce que seraient les Français en presque toutes les circonstances plus tard. Alors ce que Machiavel présentait comme cas exceptionnel serait la règle générale dans l'armée française, toujours plus impétueuse que les autres et néanmoins aussi solide et persistante au feu qu'aucune autre. Le même Machiavel dit quelque part encore que si les rois de France avaient su mettre à profit l'esprit militaire du fond de la nation, rien n'aurait pu leur résister, mais qu'en n'armant que la noblesse, dans la crainte d'un péril imaginaire, et en se servant de soldats étrangers et mercenaires, ils se sont privés volontairement de leurs forces naturelles et principales. Il cite à ce propos Charles VII, que le besoin de reconquérir sa couronne perdue, malgré le secours insuffisant et à cause même du concours de la seule noblesse, força d'armer contre les Anglais la bourgeoisie et le peuple qui purgèrent de la présence de l'étranger le sol français, envahi et livré sous des seigneurs ambitieux et révoltés; puis Louis XI licenciant les bonnes compagnies d'infanterie exclusivement française levées sous son père, pour confier la couronne, non à la garde des nobles, mais de corps étrangers qui, malgré toute l'habileté, toute la duplicité de sa politique, ne l'empêchèrent pas de faillir succomber, à plus d'une reprise, sous l'effort du duc de Bourgogne. Ce n'est vraiment que depuis 1789 que Chateaubriand a pu dire : la France est un soldat; auparavant, on pouvait dire seulement : la noblesse de France est un preux chevalier.

aux Français de toutes classes l'estime de soi-même, a doublé sa force morale, puissance bien autrement grande que la brutale force physique. On le vit bien dans cette guerre pénible, où les corps les plus frêles souvent résistèrent mieux, grâce à l'énergie morale, que les corps les plus robustes, à toutes les intempéries, à toutes les épidémies, à toutes les détresses. Si vous voulez savoir ce que vaudra un homme à la guerre, dans des campagnes longues et difficiles, ne demandez pas quelle est la force de son corps, mais quelle est la force de son cœur.

Le mois de janvier s'annonça de la façon la plus calamiteuse. L'atmosphère se refroidit sensiblement, dit le médecin en chef de l'armée d'Orient, et le thermomètre descendit, dans la nuit du 4 au 5, à six degrés centigrades au-dessous de zéro. Un vent violent, qui régna pendant la journée du 5, chassa, sous la forme de poussière très-fine, la neige accumulée sur la terre, ce qui incommoda beaucoup les hommes. Plusieurs soldats moururent dès lors de congélation et d'asphyxie par le froid. Ce temps horrible dura quinze jours, sans interruption, pendant lesquels un grand nombre de militaires, atteints de congélation à tous les degrés, entrèrent aux ambulances (1). Les cas de choléra, de typhus, de scorbut prirent, d'autre part, une certaine recrudescence et, des fièvres de toutes sortes s'en mêlant, les hôpitaux des alliés en Crimée présentèrent le plus sombre tableau (2).

(1) « Notre armée d'Orient, dit le docteur Baudens, inspecteur général du service de santé à cette armée, possédait trois sortes d'établissements de santé, correspondant à trois degrés de traitement. Les infirmeries et les ambulances de tranchée étaient les premiers asiles des malades et des blessés; ceux qui étaient atteints assez gravement passaient aux ambulances divisionnaires; enfin les hôpitaux, situés loin du théâtre de la guerre, recevaient les malades dont l'état demandait une longue cure et des soins prolongés. Ce n'est qu'après la prise de Sébastopol qu'on a pu établir définitivement les infirmeries régimentaires. Jusque-là l'instabilité des bivouacs en avait empêché la complète installation. Au début de la guerre, les ambulances divisionnaires étaient sous tente. »

(2) « Nos soldats ont une double épreuve à supporter, écrivait dans ce temps le P. de Damas, un des aumôniers de l'armée, et je ne sais en vérité laquelle des deux demande une résignation plus magnanime. Il est terrible assurément pour des fils, pour des maris, pour des pères, d'affronter la balle ennemie et de s'exposer de sang-froid à livrer tout ce qu'on aime à la douleur et au deuil; mais le courage est soutenu par l'amour du pays, par l'œil intelligent du chef, par l'espérance de la victoire et aussi par la douce pensée d'une récompense probable; tandis qu'en face de la maladie la position est bien autrement cruelle. Mourir sans gloire et sur la terre étrangère, c'est bien dur pour une âme ardente et passionnée. Quel spectacle navrant que celui d'une armée ainsi torturée !..... Plusieurs officiers sont sans chevaux et presque sans linge..... Cependant il faut camper dans un pays où manquent les

Lorsqu'on était arrivé devant Sébastopol, la campagne présentait encore un certain aspect de culture. Les grands seigneurs russes avaient commencé à la couvrir de vergers et surtout de vignes dont les plans provenaient de la Bourgogne. Mais depuis que le temps était devenu mauvais et froid, toute trace de végétation disparaissait rapidement devant les impérieux besoins de l'armée, et déjà il fallait extraire du sol les racines des halliers et des vignes elles-mêmes pour chauf-

abris et le bois nécessaire pour en construire, sur une plage ingrate qui n'offre aucune ressource. Et le choléra est là. Il a passé la mer, il a suivi les vainqueurs de l'Alma; il se dresse menaçant; il se prépare à frapper..... Si vous soulevez la toile d'une de ces tentes élevées les unes à côté des autres pour former une ambulance, vous serez saisi d'une pitié profonde pour les malheureux qu'elle recouvre. Seize hommes y sont couchés côte à côte; une natte étendue sur la terre humide leur sert de lit; ils ont conservé leurs vêtements : avec quoi se réchaufferaient-ils? Une moitié de couverture est tout leur bagage. Ils ont la tête appuyée sur leur sac; ils sont renversés sur le dos. Des crampes leur raidissent les membres et répandent sur leurs traits une expression désespérante, ou bien la violence du mal a épuisé leurs forces; ils sont immobiles, les yeux fixes et sortant presque de leurs orbites; leur bouche est ouverte, et, s'ils la ferment en vous voyant, c'est pour vous dire ce mot échappé avec peine d'une poitrine haletante : « à boire! » Mais voyez encore, sous cette autre tente, que se passe-t-il? Tandis que l'infirmier donne ses soins à d'autres infortunes, ce malade en délire s'est dépouillé de ses vêtements; il est étendu sans mouvement sur la terre nue; il est mort. Cependant son malheureux camarade, sur le point d'expirer à son tour, a cherché instinctivement une position plus douce; vous le trouverez tout à l'heure à demi nu, luttant avec la mort, la tête appuyée sur le cadavre voisin..... La mitraille ennemie ne cesse de pleuvoir. Pour s'abriter contre le feu, il faut descendre dans la tranchée pleine d'eau et se tenir immobile derrière le pli du terrain; mais le froid va devenir un ennemi presque aussi terrible que le feu, et cette garde durera vingt-quatre heures. N'importe! Le soldat y restera ferme, afin de préserver le reste de l'armée des sorties de la place. De temps en temps, un obus éclatant au milieu de la troupe intrépide, renversera quelques hommes par terre en les tuant ou en les mutilant. Aussitôt quatre camarades emporteront les blessés sur un brancard pour les confier aux soins des docteurs, et, sans frémir, ils reviendront à leur poste où le même sort les attend peut-être. Mais enfin, direz-vous, ils se reposent, ces hommes, au bout de vingt-quatre heures de tranchée. Le repos, n'en parlons point : il est rare en temps de guerre. Le soldat, revenu au camp, aura d'autres gardes à monter; puis viendront les corvées : il faut aller à une lieue de là pour chercher de l'eau ou pour arracher les dernières racines des arbres, afin de faire bouillir la petite marmite. Peut-être pleuvra-t-il encore sur le dos de l'homme fatigué, et quand il rentrera, il ne pourra changer de vêtements, il n'aura pas même la ressource de se sécher devant un grand feu, car le bois est rare et on l'épargne même pour la cuisine. Voilà une légère esquisse des fatigues du soldat. Avouons qu'il faut du courage pour résister, pendant plus de deux mois d'hiver, à de pareilles fatigues, et admirez avec moi la grandeur d'âme et la magnanimité de ces hommes..... Il faut avoir vu de ses yeux, dit le même correspondant dans une autre lettre, l'horreur d'un hiver passé sous la tente, dans l'étroite enceinte d'un camp dévasté, pour s'en faire une juste idée. Les tentes sont assurément une admirable invention, mais trop souvent leur faiblesse

fer les ambulances et préparer la nourriture du soldat. Quant aux hommes à demi valides, ils n'avaient d'ordinaire, pour réchauffer leurs membres transis, que des vêtements imbibés de neige, que des apparences de couvertures mouillées à les tordre pour en rejeter l'eau, quand elles n'étaient pas roidies par la gelée; car si une certaine partie des effets d'hiver arrivèrent en temps opportun à l'armée, la plus grande quantité ne parvint que tardivement. On n'avait pas cru en France que l'armée hivernerait devant Sébastopol.

aide aux fureurs de la tempête. Je ne parle pas même de ces vents impétueux auxquels rien ne résiste et qui, dans un espace de deux heures, gonflent les toiles, arrachent les piquets fixés en terre, et, dispersant au loin les lambeaux des pavillons déchirés, laissent toute une armée exposée pendant douze heures à une pluie froide et pénétrante; je prends les choses dans leur état ordinaire. Voyez-vous, à travers les fentes de la toile, la neige qui pénètre fine et glaciale sous l'impulsion du vent? Elle couvre petit à petit les hommes étendus à terre et qui demandent à la nuit quelque repos en échange des fatigues et des émotions du jour. Bientôt ils seront glacés, et leurs vêtements transpercés entretiendront sur leurs membres une humidité mortelle. Que feront-ils pour se préserver de semblables rigueurs? Dehors, ils trouveront le froid, le vent et une neige tourbillonnante; dedans, ils ne seront guère mieux. Sans doute, au dehors, ils auront la ressource de marcher pour se réchauffer; mais ont-ils la force de prendre du mouvement? Depuis vingt-quatre heures ils étaient occupés à travailler péniblement dans la tranchée, à remuer la terre ou à transporter des boulets sous le feu incessant de la place; ou bien c'étaient de forts et courageux soldats du train employés sans relâche à conduire péniblement, à travers les frimas, des chevaux chargés de provisions pour le ravitaillement de l'armée. Ces hommes peuvent-ils demander moins que de légers instants de sommeil qui leur permettent de renouveler leurs forces pour se livrer demain à de nouveaux labeurs? Si ces tentes, ainsi exposées à la neige, contiennent non plus seulement des hommes valides mais des malades attaqués de la poitrine, tourmentés par la fièvre et la dyssenterie, ou torturés par des blessures profondes, ou encore privés d'un membre qu'il a fallu amputer pour arrêter la gangrène et les progrès de la mort, combien la position est plus navrante! Il neige, et de méchantes couvertures de laine sont insuffisantes pour arrêter la neige et le froid. La nuit entière se passera dans d'affreuses angoisses; le jour, sauf le bienfait de la lumière, ne leur apportera guère de soulagement. Il faudrait à ces malheureux un breuvage dont la chaleur bienfaisante raviverait un peu l'ardeur d'un sang qui s'éteint; or, comment le leur donner? La cuisine se fait sous une mauvaise tente; on remplit avec de la tisane un bidon de fer-blanc; et puis un infirmier va faire la distribution d'une tente à l'autre. Mais avant qu'il soit arrivé à la centième, le calorique aura presque entièrement disparu, et le pauvre moribond versera dans sa poitrine glacée une eau presque plus froide encore qu'elle-même. Cependant il s'estimerait bien heureux si cette tisane froide lui était au moins donnée toutes les fois qu'une soif ardente le dévore. Mais la ration proportionnelle de chacun doit forcément être limitée. Des bœufs, pendant toute la journée, fendent péniblement la neige pour aller chercher de l'eau à trois quarts de lieues de l'ambulance. Ils l'apportent dans des tonneaux; quel que soit le nombre de leurs courses, le produit est nécessairement peu considérable; or, devant cette impossiblité de mieux faire l'administration devra presque compter les gouttes d'eau une à une. »

Les Anglais souffraient plus encore que les Français à cette époque. Ils n'avaient pas alors pris cette *superbe revanche* dont parle le médecin en chef de l'armée française et qui devait leur donner une incontestable supériorité d'organisation dans l'hiver suivant. Les Anglais ont besoin de temps et de méthode pour faire bien les choses ; mais alors personne ne les égale dans leurs mesures d'ordre et d'arrangement. Pris au dépourvu par la guerre, ils eurent horriblement à souffrir. Leur armée, déjà si affaiblie par le feu de l'ennemi, comptait au 2 janvier environ trois mille cinq cents malades devant Sébastopol seulement, sans compter cinq mille individus évacués sur Scutari. Presque tous les généraux anglais du début de la guerre avaient disparu de la scène. Sir Georges Brown, le duc de Cambridge, le comte de Cardigan, sir Georges Cathcart, sir de Lacy Evans, le général Tylden, le général Strangways, les généraux Bentinck, Buller, Goldie, Adams, Torrens, Cator, lord de Ross, avaient été enlevés les uns passagèrement, les autres définitivement à l'armée. Il en était à peu près de même de tous les colonels, des officiers supérieurs, et même des officiers de tous grades en général. On pouvait en dire autant des soldats, qui avaient été presque entièrement renouvelés. Les malheureux enfants qu'on envoyait d'Angleterre pour remplacer les vieilles troupes disparues, ne servaient pas même de pâture au canon ; ils mouraient avant d'avoir eu à essuyer le feu de l'ennemi. La brigade des gardes de la reine, naguère si superbe, comptait à peine neuf cent cinquante hommes, en y comprenant les domestiques ; mille hommes de cette brigade avaient encore été absorbés par les maladies depuis la bataille d'Inkerman. Avant la fin de janvier, il ne lui resterait pas plus de cinq cents soldats valides. « Pensez, écrivait le correspondant d'un journal célèbre, pensez à ce que doit être une tente élevée pour ainsi dire au fond d'un marais, dans laquelle douze à quatorze malheureux, mouillés, transis jusqu'aux os, doivent chercher un abri, après douze heures de veille dans une tranchée qui ressemble à un canal, et puis réfléchissez à l'état dans lequel doivent être ces pauvres gens à la fin d'une nuit et d'un jour passés sous un tel abri, couchés les uns contre les autres, sans pouvoir changer de vêtements, sous des couvertures imbibées d'eau. » Le lieutenant-colonel Bruce Hamley, de l'artillerie royale, dans son *Histoire de la campagne de Sébastopol,* s'exprime ainsi : « Dans les mois de décembre et de janvier, le nombre des malades du camp anglais seulement varia de deux à trois mille, et si l'on y comprend ceux de Balaklava et de Scutari, ou ceux renvoyés en Angle-

terre, la liste des malades dont l'armée anglaise était privée, — les tués, on le voit, et même, on peut le croire, les blessés sont en dehors de ce chiffre, — s'élevait à quatorze mille. Les renforts arrivant étaient impuissants à combler ce vide. Il fallait, à tout prix, que les tranchées fussent gardées, et les mêmes hommes y passaient quelquefois trois nuits successives. Il fallait apporter chaque jour de Balaklava des provisions pour nourrir l'armée. Les travaux de siége avaient été tels, que, jusqu'à la fin de décembre, nos moyens de transport ne nous avaient pas permis d'accumuler un seul jour de provisions en avance. On voyait donc chaque jour des hommes et des chevaux, affaiblis par la fatigue, traverser les routes défoncées par la pluie et la neige, entre Balaklava et le camp, et souvent attendre, dans la boue jusqu'aux genoux, que leur tour de chargement fût venu. Il arrivait quelquefois que les hommes de quelques divisions étaient pendant deux jours privés de la ration de rhum et de viande, et ne recevaient que du biscuit et du café ; il n'était pas rare qu'on n'eût qu'une demi-ration. A toutes ces privations s'ajoutait le manque d'abri contre les pluies torrentielles, le grésil et la gelée (1). »

(1) Après avoir tracé ce tableau, l'auteur cherche à excuser l'administration anglaise de la guerre, tant décriée à cette époque par la presse britannique dont l'usage est, comme l'on sait, de stimuler, en l'aiguillonnant par des reproches souvent exagérés, le zèle des administrateurs ; ce qui, il faut le reconnaître, dans les circonstances, produisit l'effet attendu, de véritables prodiges pour l'hiver suivant, où l'administration anglaise laissa en arrière l'administration française, tandis que le silence eût été des plus regrettables.

L'auteur, après avoir fait remarquer que l'administration anglaise avait été prise au dépourvu par la guerre, qu'elle avait eu tout à créer, à organiser, ajoute : « La supériorité de la condition de l'armée française a été citée comme une preuve que nous étions en pire état que nous n'aurions dû l'être. Il n'est nullement certain que nos alliés fussent mieux pourvus que nous-mêmes. Il est difficile de comparer avec exactitude la condition des deux armées, parce que les Français représentent systématiquement leurs affaires sous le jour le plus favorable. Il n'y a pas de doute que, pendant la première période de la campagne, les Français n'aient souffert plus que nous des maladies. Ce fut le contraire durant l'hiver. On en trouve facilement la raison. Des renforts nombreux et continuels envoyés de France allégeaient les travaux du siége, et donnaient une abondance d'hommes pour la construction de la route de Kamiesch au camp. Tandis que nos hommes, à cause de leur petit nombre, passaient deux ou trois nuits de suite dans les tranchées, les Français passaient quatre nuits sur cinq dans leurs tentes. (Ici l'auteur est complétement dans l'erreur.) En six jours ils pouvaient communiquer avec Marseille, et, en six ou huit jours de plus, recevoir les provisions et les secours qu'on trouvait soudainement nécessaires. On a dit que nous aurions dû insister pour que le travail du siége fut proportionné à la force respective des deux armées. Mais au commencement du siége *nous dépassions en nombre les Français,* qui nous offrirent le choix de l'attaque de droite, avec Bala-

Si la situation des Français était navrante, si celle des Anglais était affreuse, la situation des Turcs défiait alors toute description. Les ambulances des Musulmans, suivant les expressions d'un témoin oculaire, étaient plutôt des cimetières qu'un lieu de soulagement pour les malades. Les rigueurs de l'hiver, les fatigues persistantes de la guerre atteignaient d'autant plus les Turcs et les Tunisiens, qu'ils étaient habitués à un ciel plus ardent et à une existence plus molle. D'ailleurs, comme on l'a déjà fait remarquer, ce n'étaient pas les soldats d'Omer-Pacha qui étaient devant Sébastopol, et cependant, ils ne manquèrent pas non plus de persévérance.

Quant à la constance du soldat français, elle était admirable et revêtait toutes les formes. Pendant ces temps de terribles épreuves, les plaintes, s'il y en eût, furent si faibles qu'elles n'eurent pas d'écho, sauf, circonstance bien rare, lorsque le soldat croyait qu'un de ses chefs craignait d'affronter les mêmes périls et les mêmes fatigues que lui dans la tranchée. Bien peu de chefs manquèrent à ce devoir, dont le général Canrobert donnait à tous et à chaque instant le noble exemple. Le soldat prenait même parfois assez gaiement sa situation. « La vertu ne s'est pas démentie au creuset de la tribulation, écrivait un des aumôniers de l'armée; pendant ces journées douloureuses,

klava pour port, ou de l'attaque de gauche, avec Kamiesch. Nous choisîmes la droite, principalement pour conserver Balaklava qui était entre nos mains et dont le port était rempli de nos bâtiments. Quand les Français reçurent des renforts, ils avaient une bien plus grande étendue de tranchées à occuper que nous, parce que la nature du terrain leur permettait de s'approcher davantage de la place. Toutes les troupes françaises, à l'exception de la division Bosquet, qui était postée près de la route de Voronsof, campaient en arrière de leurs lignes, où, quoique convenablement placées pour le secours des tranchées et l'approvisionnement par Kamiesch, elles étaient à une grande distance de tous les points menacés d'une attaque; (l'auteur n'entend certainement pas dire ici d'une sortie de la place, car l'armée française, étant alors beaucoup plus rapprochée de celle-ci par ses travaux, y était exposée, mais d'une attaque de l'armée de secours.) Il aurait sans doute été désirable qu'elles eussent contribué dans une proportion plus large à couvrir la position, et, après la bataille d'Inkerman, les Français envoyèrent en effet des troupes de toutes armes pour renforcer notre 1re et notre 2e divisions; ils placèrent une brigade d'infanterie dans les lignes de Balaklava. Au commencement de février, les Français, comptant alors plus de soixante-dix mille hommes, ce qui était cinq fois plus que nos forces effectives, occupèrent toute l'étendue des lignes et des ouvrages de campagne sur les collines autour d'Inkerman, tandis que nous armions les batteries avec nos canons et que nous fournissions des artilleurs pour les servir. Si l'armée avait été toute française ou toute anglaise, chaque renfort aurait allégé ses travaux; mais, en l'absence de toute stipulation à ce sujet, il était naturel que les Français n'employassent leur supériorité numérique à soulager nos hommes et à avancer nos travaux, qu'autant que cela ne nuirait pas aux leurs. »

pas une plainte, à ma connaissance, n'est sortie de la bouche de nos soldats (1). » Il était bien difficile toutefois que les correspondances ne se ressentissent pas quelquefois de la situation douloureuse de l'armée,

(1) Le P. de Damas, de l'illustre famille de ce nom, fils d'un lieutenant général, membre de la compagnie de Jésus, ancien aumônier de l'armée d'Orient, rapporte à ce propos de nombreux traits de caractère, dont voici quelques-uns, empruntés à sa correspondance, publiée dans la Collection des précis historiques du P. Terwecoren, tome VI.

TRAITS DE CARACTÈRE DU SOLDAT FRANÇAIS EN CRIMÉE,

Racontés par le P. de Damas, aumônier de l'armée d'Orient.

« Pourquoi pleurer ? disait un officier supérieur à un soldat auquel on venait d'amputer la jambe. Vous guérirez; vous irez aux Invalides, ou bien vous aurez une pension du gouvernement jusqu'à la fin de vos jours. — Non, non, mon colonel, ce n'est pas là une consolation, répondait le soldat. L'armée continuera à s'exposer pour la France, et je serai condamné à l'inaction. Voilà mon malheur ! »

« Vous voulez me couper les jambes, s'écriait un jeune soldat, auquel un obus avait fracturé les deux cuisses. Eh bien! faites-moi souffrir le double, mais conservez-moi l'usage de mes membres. Ce n'est pas pour moi, c'est pour ma mère. » Et en prononçant ces dernières paroles sa voix prit un tel accent de douleur et d'amour filial, que le docteur n'eut pas le courage de faire l'opération. Il en laissa le soin à son collègue et se retira tout ému dans une tente voisine. « Il a demandé au nom de sa mère, me disait le médecin; à ce nom, le cœur m'a manqué. »

« Allons au feu, camarades, disait plaisamment un jeune soldat; pour notre récompense, nous aurons une balle dans la tête, ou les Invalides avec une jambe de moins et des douleurs de plus. »

« Non, mon colonel, on ne va pas là pour de l'argent, » répondait l'autre jour un de nos braves à l'officier généreux qui lui offrait sa bourse après une action d'éclat. Il avait raison; et, sans s'en douter, il était l'interprète de l'armée toute entière. »

« Eh bien! mon pauvre zouave, vous avez été bien malheureux dans cette dernière affaire? disait l'aumônier à un soldat amputé de deux membres. — Malheureux! mais non. Au contraire, j'ai eu une chance étonnante. J'étais dans la tranchée, une bombe arrive qui me brise la jambe. Je tombe par terre; la bombe éclate et me fracasse l'épaule. J'en suis quitte pour une jambe et un bras coupés, quand j'aurais dû mourir sur le coup. »

« Voici deux braves troupiers assis derrière une tente où ils essayent de se ranimer au soleil. « Nous sommes malades, dit l'un d'eux; cela ne va pas, camarade. — C'est vrai, répond l'autre éclopé. Tout de même, si le général nous disait : « Mes enfants,

moins douloureuse pourtant encore qu'elle ne le fut après le siége, quand tout le monde en France croirait l'armée délivrée de ses plus grands maux, et néanmoins ces correspondances tendaient en général beaucoup plus à raffermir le cœur d'un père, d'une mère, d'une épouse et de ses enfants, d'un frère, d'une sœur, de tout ce que l'on avait de cher au monde enfin, qu'à le désoler par d'affreuses peintures qui auraient eu de la peine d'ailleurs à atteindre la vérité. Nombre d'officiers, parmi lesquels le frère si regretté dont la correspondance nous guide sur d'autres détails et de qui la frêle santé, soutenue par l'énergie morale et la passion du devoir, traverseraient les cruelles épreuves de l'hiver, nombre d'officiers s'abstenaient même entièrement de parler dans leurs lettres des misères de l'armée et de leurs propres infortunes. A quoi bon? pensaient-ils; on les connaîtra toujours assez tôt. Interrogés sur la triste réalité, ils répondaient par le silence. Heureux quand ce n'était pas celui de la tombe. Ils laissaient ainsi le plus souvent le champ libre à tout ce qu'il pouvait plaire aux

nous aurons demain un coup de chien, il faut monter à l'assaut. » Eh bien! nous trouverions le moyen de le suivre pour montrer aux Russes ce que savent faire les malades français. — Tu as raison, camarade, réplique vivement le premier interlocuteur. Quand on aura donné le signal de l'assaut, les popes russes ne diront plus à leurs soldats que les Français ont les mains gelées. Nous jouerons à la main chaude ce jour-là. »

« Voyez ce jeune tambour, auquel un boulet vient de fracasser les deux bras. Quelques lambeaux de chair soutiennent encore ses mains à ses épaules; le sang coule, les os broyés sortent par morceaux aigus à travers les chairs. Debout, il prie ses camarades de le débarrasser de son tambour; et, comme on veut le soutenir et l'accompagner jusqu'à l'ambulance : « — Non, non, mes amis, dit-il, ne quittez pas le champ de bataille. On a besoin de vous contre l'ennemi. Seul, je trouverai mon chemin. » Et il va se mettre résolûment entre les mains des médecins. La blessure de ce jeune héros était cependant bien grave, puisque deux heures après il tombait sans vie. »

« Que faites-vous? crie au médecin cet autre soldat renversé à terre par une balle qui lui est entrée fort avant dans la jambe. Vous voulez couper mon pantalon pour aller plus vite et me faire souffrir moins longtemps. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Allez moins vite et laissez-moi mon pantalon tout entier, pour que, quand vous aurez pansé ma blessure, je puisse retourner au feu. »

« Voici une salle remplie de blessés. On vient d'apporter ces hommes à dos de mulets. Je les trouve étendus dans la baraque destinée à leur servir d'infirmerie. Celui-ci a un œil de moins; celui-là tient suspendu par une bande de toile sa mâchoire fracassée; à ce troisième il manque un bras; le quatrième n'a plus qu'une jambe, et

gouvernements d'écrire pour rassurer leurs pays sur la situation sanitaire de l'armée et sur les suites de l'expédition. Par malheur bien des familles déjà frappées dans leurs affections les plus chères, ne pouvaient accéder à ces notes si continuellement réfutées par l'implacable mort. Toutefois, le premier effet était de raffermir l'esprit public des masses, s'il avait besoin de l'être, et ce qu'il eût été impossible de faire admettre dans une guerre peu éloignée de la frontière, pouvait, jusqu'à un certain point, être reçu comme positif, à neuf cents lieues de distance du théâtre des événements, par la multitude des esprits irréfléchis et peu désireux d'approfondir les choses et les situations. L'esprit public est si mobile et passe si rapidement de l'exaltation au découragement, que c'est sinon un devoir, souvent au moins une nécessité pour les gouvernements d'user de tous les moyens pour le maintenir en équilibre. Mais il appartient à l'histoire de rectifier les choses et de rétablir l'exactitude, quand, les événements étant passés, la vérité

ainsi de suite. « Bonjour, mes enfants. — Ah! monsieur l'aumônier, quelle mine nous devons faire ainsi étalés en rangs d'oignons! me répond en souriant un pauvre garçon auquel on a coupé le bras et la jambe. Dans nos villages, lorsque le moindre accident arrive ou qu'un vieux bonhomme succombe à quatre-vingts ans, toutes les bonnes femmes lèvent les mains au ciel; elles pleurent et se lamentent; elles ont l'air de se demander comment un événement aussi naturel a pu arriver. Ah! bien, elles auraient joliment à faire dans ce pays-ci, en face de tant de jeunes gens mutilés par le feu de l'ennemi. — Oh! reprend un second blessé, pleurer, c'est bien de cela qu'il s'agit à la guerre. Nous sommes ici pour combattre, être blessés ou mourir s'il le faut, mais sans regrets. »

—

« Lorsque j'entre dans une salle de malades, s'il y en a un seul qui, pendant la journée précédente, se soit livré à la tristesse, tous ses camarades me l'indiquent à la fois. — « Monsieur l'aumônier, allez donc à celui là; il pense à son pays et il pleure. Relevez-lui le courage. Nous le lui avons bien dit, mais il ne nous écoute pas. Répétez-le-lui, afin qu'il le comprenne. » Ainsi parlent ces hommes. Ce qu'ils disent, ils le font. Pour eux, la mort n'est véritablement qu'un passage. Aussi, continuellement en présence de camarades qui vont mourir ou qui meurent, sous le coup d'une maladie qui les menace eux-mêmes, ils envisagent leur dernière heure avec une tranquillité indéfinissable. Ce matin, je m'arrêtais auprès du lit d'un homme dont la maladie venait de se compliquer d'une rechute fort grave. — « Monsieur l'aumônier, me dit-il, faites-moi la charité de me donner un citron pour relever le goût de ma tisane. — Volontiers, je vous le ferai acheter. — Ah! merci! Eh bien! vous me l'apporterez demain matin, quand vous repasserez..... » Et puis, se reprenant comme un homme qui a réfléchi, mais sans changer de voix et avec un naturel charmant : « Ah! mais demain matin je serai mort. Apportez-le-moi ce soir, je vous prie. — Mais non, vous ne serez pas mort, mon enfant. — Vous croyez, monsieur l'aumônier? Eh bien! soit, alors : le citron pour demain matin. »

sans déguisements ne peut plus avoir d'influence fâcheuse sur eux.

C'est pourquoi, — sans tenir compte d'une note du 2 février 1855, qui s'abstenait de parler des hôpitaux de Crimée regorgeant de malades, et des anciens hôpitaux de Gallipoli et de Varna, où avaient expiré tant de victimes du choléra, pour ne fixer l'attention que sur ceux de Constantinople et de la côte d'Asie dans des périodes courtes et favorables à chacun, — on peut estimer aujourd'hui, d'après le relevé des lugubres tablettes du médecin en chef de l'armée d'Orient, qu'indépendamment des malades laissés en Turquie avant le départ pour la Crimée, indépendamment de ceux que déposaient en passant les divisions et les brigades qui se rendaient au théâtre de la guerre, indépendamment des évacués de septembre, mois de la bataille de l'Alma, les hôpitaux de Constantinople seulement avaient reçu, en évacués du camp français de Sébastopol, quatorze mille soixante-six malades, d'octobre à la fin de janvier : dix-neuf cent quarante-quatre en octobre, trois mille sept cent quarante-deux en novembre, deux mille deux cent quarante-neuf en décembre, et six mille cent trente et un en janvier. Plût au ciel qu'il eût été vrai que, dans les hôpitaux militaires français en Turquie, la mort n'eût frappé que mille coups en un fort long laps de temps, et que le chiffre des malades y eût constamment oscillé entre trois mille cinq cents et quatre mille, sans jamais être dépassé, ainsi que le disait la note du 2 février 1855, au lieu de présenter en moyenne par mois, comme évacués de la Crimée, cinq mille sept cent trente-trois malades, c'est-à-dire cent quatre-vingt-dix par jour. Bientôt même cette moyenne s'élèverait à trois cent cinquante par jour ! comme l'a constaté ouvertement depuis le médecin en chef de l'armée. Il y avait d'ailleurs alors dans nos villes, on se le rappelle, tant de crêpes de deuil qui trahissaient la triste vérité !

Et tous les malades, à beaucoup près, n'étaient pas évacués sur Constantinople et la côte d'Asie. Ainsi, pour s'en tenir en ce moment au mois de janvier 1855, la situation médicale se repartissait ainsi : blessés par le feu, six cent vingt-huit ; congelés, deux mille quatre-vingt-quatre ; cholériques, quatre cent quarante-huit ; scorbutiques, quatre cent cinquante-deux ; typhiques, cent cinquante-quatre ; autres blessés, fiévreux, etc., cinq mille trois cent vingt-six ; sortis guéris, dix-neuf cent seize ; décédés, neuf cent onze ; évacués sur Constantinople, six mille cent trente et un. L'inspecteur général du service de santé à l'armée d'Orient fait remarquer que les malades évacués sur Constantinople étaient ceux qui exigeaient une cure longue et des soins persis-

tants (1). Quoique les infirmeries régimentaires ne fussent pas encore convenablement installées, il restait bien un certain nombre de malades dans ces infirmeries dont parle le même inspecteur, tandis que le relevé du médecin en chef ne constate naturellement que les entrées à

(1) ÉVACUATION DES MALADES DE CRIMÉE SUR CONSTANTINOPLE.

L'histoire des évacuations sur Constantinople pourrait fournir bien des pages douloureuses; mais il faut s'en tenir à un aperçu général, correspondant à la période dont il est présentement question.

« Au jour fixé pour le départ, dit le P. de Damas, un nombreux troupeau de mulets stationnait dès le matin autour de l'ambulance ; sur chaque mulet était un bât fort industrieusement organisé. De chaque côté du bât étaient adaptés de petits siéges sur lesquels on asseyait les moins malades, ou bien de petits lits en fer dans lesquels on étendait les amputés, ou ceux encore que la violence du mal empêchait de se tenir assis. Le triste chargement une fois opéré, des hommes valides venaient prendre successivement la bride des mulets, et l'on se mettait en marche. Il y avait quelque chose de touchant à voir cette longue file d'hommes, jeunes encore, aux traits altérés par la souffrance, enveloppés dans leur couverture et cheminant à pas lents à travers la campagne aride et nue, sur laquelle on était campé. Quelquefois de tristes épisodes rendaient cette marche horriblement pénible. Autant que possible, on choisissait de beaux jours pour organiser les caravanes. Mais, en Crimée, le temps est changeant ; et, au moment où l'on s'y attendait le moins, une affreuse bourrasque venait assaillir le convoi. La neige tombait, et le vent la faisait tourbillonner avec une sorte de fureur. Alors le froid et l'humidité gagnaient les pauvres malades, et. si la tempête continuait, leurs souffrances devenaient bien dures. Arrivés sur le port, ils n'avaient pas même le moyen de parvenir jusqu'au vaisseau préparé pour les recevoir. La mer était trop forte, et l'embarquement eût été dangereux. Alors, on les déposait sous des tentes dressées sur le rivage; on les enveloppait de couvertures, et chacun s'efforçait de leur faire oublier par de bons soins la mauvaise fortune de la matinée.... Les malades étaient placés sur de grandes barques appelées chalands. Des matelots intelligents descendaient dans le chaland; ils prenaient les blessés un à un et les hissaient avec précaution sur le navire. Une infirmerie flottante était improvisée comme par enchantement. Les plus malades étaient sur des lits. Les moins souffrants étaient étendus à terre sur des paillasses ou des matelas. Les officiers trouvaient des lits dans des cabines à part..... Pendant la traversée, les médecins du bord faisaient régulièrement la visite des malades, et toutes les précautions étaient prises pour que rien ne manquât en fait de soulagements à la souffrance...... La mer Noire n'est pas aussi terrible que les anciens poëtes ont bien voulu la faire..... Aussi, bien souvent, le trajet de Kamiesch à Constantinople se faisait sans peine, et les malades n'en étaient point incommodés. Mais à certains jours exceptionnels, quelques-uns des convois souffrirent cruellement.... De temps en temps, les malades succombaient pendant la traversée.... Lorsque la nuit était venue, lorsque tout était calme dans la population flottante, on procédait à la cérémonie des funérailles. Il y a quelque chose de solennel dans cette action pleine d'enseignements, ajoute celui auquel nous empruntons ces intéressants détails. Un prêtre est sur le tillac, quelques matelots apportent et déposent à ses pieds les restes de ce qui fut un homme. Le cadavre est enveloppé d'un linceuil blanc. A peine si la lueur scintillante des étoiles permet de distinguer les mouvements qui s'opèrent. Le vaisseau marche toujours. Le bruit des roues et celui de la machine se

l'hôpital devant Sébastopol et les sorties de celui-ci. Les hôpitaux français de Constantinople étaient bien tenus. La mortalité y était beaucoup moins grande que dans ceux que les Anglais avaient installés à

font entendre d'une manière monotone. Les matelots placés aux quatre coins du navire viennent d'annoncer la première heure de la nuit par le salut accoutumé : « Bon quart devant, bon quart derrière, bon quart à tribord, bon quart à bâbord. » Le prêtre prononce les dernières prières. Il demande à Dieu de traiter avec indulgence l'âme qui vient de paraître à son tribunal; il fait des vœux pour que le jugement lui soit favorable, et puis il bénit le corps du défunt dans l'espérance de la résurrection future; il bénit la mer qui doit lui servir de sépulture; enfin, il se résume dans cette parole dernière si expressive dans sa brièveté : Amen! Ainsi soit-il! O mon Dieu! Et le cadavre glisse sur la planche. Il a atteint la mer et une pierre attachée à ses pieds l'emporte au fond du gouffre. »

SERVICE DES AUMÔNIERS A L'ARMÉE D'ORIENT.

C'est une histoire de la dernière guerre aussi complète qu'il nous est permis de la faire que nous essayons de donner. A ce titre, les détails qui concernent chaque corps engagé d'une manière ou d'une autre dans cette guerre nous semblent utiles à recueillir, aussi bien ce qui concerne le corps des aumôniers et celui des médecins, que ce qui appartient au service exclusivement militaire. Nous empruntons encore au P. de Damas les détails suivants sur le service des aumôniers à l'armée d'Orient :

« L'aumônerie était ainsi constituée : un aumônier supérieur était attaché à l'état-major général de l'armée; un prêtre lui était adjoint pour le suppléer au besoin et remplir sous ses ordres un certain nombre de fonctions auxquelles il n'aurait pu suffire. En outre, chaque division militaire avait son aumônier ; et, selon les exigences du temps, de nouveaux prêtres devaient être préposés au service religieux des hôpitaux qui se formaient et se multipliaient avec le nombre des blessés ou des malades. Les pères Lazaristes, depuis longtemps fixés à Constantinople, avaient accepté un surcroît de travail en prodiguant leurs soins aux soldats dans les hôpitaux où les sœurs de la Charité donnaient journellement l'exemple de l'abnégation et du dévouement. Les aumôniers de division visitaient chaque jour, et plusieurs fois par jour, les malades de leur division dans leur ambulance respective; et chaque fois qu'un nombre considérable de pauvres infirmes était embarqué, un aumônier montait avec eux sur le navire pour les assister pendant la traversée. Une ambulance avait été formée sur la plage de Kamiesch, et tous les malades de l'armée dirigés sur Constantinople y étaient envoyés pour attendre le jour et l'heure de leur embarquement. Un prêtre encore avait été attaché à cette ambulance, et j'avais eu le bonheur, dit le P. de Damas, d'être choisi pour cette fonction. Une partie des journées des aumôniers se passait à visiter les malades dans les ambulances. Ils allaient d'une tente à l'autre, consolant ceux qui souffraient, réconciliant les mourants avec Dieu et leur donnant le sacrement de l'extrême-onction. Pour cela il fallait beaucoup de temps. On devait se glisser sous une foule de tentes dressées les unes auprès des autres, ramper, c'est le terme, entre les infirmes couchés à terre, côte à côte, soulever les couvertures qui voilaient les visages et se rendre compte de l'état sanitaire de chacun. Ce n'était pas une petite affaire; et si la pluie, le vent ou la neige venait ajouter à la difficulté du pèlerinage, on comprendra que la fatigue était assez grande après deux visites journalières dans les ambulances. »

Scutari, sur la côte d'Asie (1). Cependant il était bien peu, de ceux qui y entraient, sur les services desquels l'armée de Crimée pût de longtemps compter.

Le service, le travail et la garde des tranchées étaient d'autant plus pénibles que le nombre des malades augmentait dans le temps même où il aurait été le plus utile qu'il diminuât ; l'excès des fatigues aurait

(1) HÔPITAUX FRANÇAIS DE CONSTANTINOPLE ET HÔPITAUX ANGLAIS DE SCUTARI, PENDANT L'HIVER DE 1854-1855.

Un officier anglais, — le lieutenant-colonel Bruce Hamley, de l'artillerie royale, — qui visita l'hôpital de Péra au commencement de l'année 1855, trouva à la porte un char couvert, rempli de bières et traîné par des bœufs. Outre les chambres et les salles, les galeries étaient pleines de malades. Des deux côtés, les lits étaient élevés sur une estrade au-dessus du sol. Chaque homme avait sous lui une épaisse paillasse. A la tête du lit était une planche portant les flacons de médicaments destinés au malade, et, sur une carte, au pied du lit, on voyait une sorte de description de la blessure ou de la maladie. Des sœurs de charité allaient et venaient entre les lits. Une des galeries était consacrée à des blessés russes en convalescence. La différence la plus marquée entre les hôpitaux français et anglais, c'est que dans les premiers les individus étaient classés suivant la nature de leur maladie, tandis que dans les seconds ils étaient confondus. Une pièce était occupée par les fiévreux, une autre par les blessés, etc. Cette classification utile avait d'abord été essayée aussi dans les hôpitaux anglais ; mais l'encombrement y était promptement devenu tel, qu'il avait fallu y renoncer. L'un des médecins français que le lieutenant-colonel Bruce Hamley rencontra, dans l'hôpital de Péra, lui dit qu'à cette époque, sur quatorze cents malades environ, la mort lui enlevait sept à huit hommes par jour. C'était bien peu relativement aux hôpitaux anglais vers le même temps. L'hôpital de Péra était d'ailleurs le plus favorisé. L'officier auquel nous empruntons ces détails crut remarquer que « les dignes alliés de son pays, fidèles à montrer en toute occasion le plus beau côté de leurs arrangements, » mettaient dans une salle à part leurs blessés les plus maltraités et ne les montraient pas aux étrangers. C'est qu'en effet, s'il est dans le caractère français de supporter courageusement les plus horribles plaies, il est dans le même caractère de ne pas les étaler. La souffrance à sa pudeur aussi.

Les Anglais avaient un autre mode de transport que les Français pour les blessés que l'on amenait des ambulances du camp aux navires. Ils se servaient d'espèce d'omnibus, garnis intérieurement de planches sur lesquelles on pouvait étendre les malades trop faibles pour se tenir assis. Ce système leur paraissait plus confortable que celui des mules d'ambulance des Français. Mais comme le nombre de ces voitures fut longtemps trop limité pour la quantité des blessés et des malades, il fallut employer les chevaux de la cavalerie, et alors le spectacle du transport des pauvres patients par ce moyen fut déchirant. On voyait ces êtres infortunés, gémissant sous la douleur, exténués, ne présentant souvent qu'un souffle de vie et un aspect cadavéreux, s'affaisser sur le cou des chevaux qui les conduisaient lentement au port, et se laisser aller en tous sens sur la selle comme des ballots inertes. Il arrivait trop souvent, dit le lieutenant-colonel Hamley, qu'en atteignant le rivage, ils ne trouvaient pas les moyens de transport à leur disposition ; beaucoup mouraient avant d'être embarqués, et un plus grand nombre encore dans la traversée de Crimée à Scutari, sur la côte d'Asie, où les Anglais avaient leurs hôpitaux. La traversée était souvent

seul suffi, sans l'hiver, pour rendre la situation du soldat déjà bien dure.

Laissons raconter par un jeune capitaine du génie ce qu'était alors la vie des gens valides devant Sébastopol, dont le siége menaçait d'être, par sa longueur, le pendant de celui d'Ilion. A la journée d'un officier, on pourra se faire une idée, en donnant aux choses un caractère plus humble et plus pénible encore, de ce qu'était celle d'un soldat.

« Le tour de service des officiers du génie revenait tous les trois jours et durait vingt-quatre heures chaque fois. La veille, on allait prendre les ordres du général, puis on essayait de faire, sous la tente,

pour les blessés et les malades une plus terrible torture que tout ce qu'ils avaient précédemment enduré.

Le principal hôpital de Scutari, qui auparavant avait été une caserne pour les Anglais eux-mêmes, présentait, comme ceux des Français à Constantinople, des chambres, des salles et des galeries remplies de malades. Les visiteurs marchaient partout entre deux rangs de lits où se montraient les physionomies les plus tristes et les plus saisissantes. La maigreur de quelques-uns des malades, dit l'écrivain militaire anglais que nous avons déjà plusieurs fois cité, la maigreur de quelques-uns des malades, dont on découvrait la poitrine à travers leur chemise entr'ouverte, avait quelque chose d'effrayant; ils étaient plus semblables à des cadavres qu'à des êtres vivants, avec leur tête de squelette étendue sur un oreiller blanc; quelquefois leurs mains osseuses se promenaient vaguement sur leurs tempes creusées, pendant que leurs grands yeux anxieux et plus creux encore regardaient dans le vide. Les uns, enveloppés déjà des ombres de la mort, ne laissaient plus apercevoir que le blanc de l'œil sous leur paupière presque fermée; d'autres avaient franchi le passage et n'attendaient plus qu'un tombeau. Près de ce lit se tenait une femme, le front penché sur le visage du malade ou du blessé, dont elle épiait le moindre regard, le moindre souffle; c'était une épouse, une mère ou une sœur, venue de loin pour tâcher de raviver l'image même de la mort. Près de quelques autres lits, c'étaient des sœurs de charité catholiques, drapées de noir et le front voilé, qui promenaient leurs soins d'une couche à l'autre. Dans une tour, à l'extrémité d'une galerie, habitaient les dames anglaises venues pour secourir aussi les malades; elles n'étaient encore que huit du culte protestant; il y avait alors un beaucoup plus grand nombre de sœurs catholiques; dans le seul hôpital principal de Scutari on n'en comptait déjà pas moins de quarante vers le mois de janvier 1855. Elles prodiguaient leurs soins, sans distinction de religion. Outre l'hôpital principal, il y avait encore trois établissements du même genre pour les Anglais à Scutari et aux environs.

Le cimetière des Anglais, sur la côte d'Asie, se trouvait à peu de distance de l'embouchure du Bosphore, dans une situation riante naguère, aujourd'hui pleine de mélancolie. D'abord on y avait élevé des tombes isolées, bien tracées et couvertes de gazon. Là gisaient ceux que la mort avait enlevés, lorsque l'armée anglaise avait fait sa première halte sur cette côte; mais, depuis, le nombre des victimes s'était tellement accru, qu'il avait fallu les enfouir sans tant de formes. Pour ceux habitués à voir les morts traités avec respect et conduits solennellement à leur dernière demeure, il y avait quelque chose de bien répulsif, dit le lieutenant-colonel Hamley, dans le

une provision de repos. Le lendemain, à six heures du matin, venait le soldat, une lanterne à la main, qui vous réveillait et vous disait : « Capitaine, voici le jour qui commence, il est temps de se lever. » Surpris quelquefois au plus beau d'un rêve heureux, où l'on se voyait en France, au milieu des soins et des tendresses de la famille, on se levait avec la perspective de vingt-quatre heures de fatigue et celle de ne pas revenir peut-être avec tous ses membres dans sa tente, d'aller même à l'ambulance du Clocheton ou dans l'autre monde. Tout cela composait un petit-lever assez sérieux.

« Cependant on était debout et l'on descendait au camp inférieur où l'on trouvait ses camarades de service, assis autour d'une table

spectacle d'un enterrement en masse, où le nombre des morts dépassait de beaucoup celui des vivants, autour de la large fosse. Dans la cour même de l'hôpital, était une petite maison sans fenêtres, car les hôtes de ce séjour n'avaient plus besoin de lumière. Là étaient apportés sur des brancards ceux que la mort avait frappés ; là, ils étaient entassés, chacun dans son linceul, comme des sacs dans un grenier, en attendant qu'un grand araba, traîné par des bœufs, vînt les chercher par monceaux à la fois, pour les conduire à leur dernière demeure. Cette demeure, c'était un trou de dix pieds de profondeur, sur quatorze en carré, creusé chaque jour, pour recevoir chaque après-midi ceux qui étaient décédés dans les vingt-quatre heures Autour de la fosse, on n'avait pas le temps de faire des cérémonies, chaque pauvre corps, hâtivement descendu de l'araba, ployé en deux quand la mort était récente, raide et droit quand il était refroidi depuis plus longtemps, était jeté, inconnu, sans nom et dépouillé de la dignité de la mort, au milieu de la foule des cadavres. Une rangée était couchée, une autre la recouvrait ; et ceux qui déposaient ces funèbres lignes de cadavres, obligés de descendre dans la fosse, laissaient sur les linceuls mêmes qui enveloppaient les formes humaines l'empreinte fangeuse de leurs pieds. Soixante et un corps furent enterrés ensemble le jour où le lieutenant-colonel Hamley visita ce lieu. C'était la moyenne de chaque jour à Scutari à cette époque. Un ecclésiastique attendait que tous les cadavres fussent placés dans la fosse pour prononcer les dernières prières. Il n'était pas retiré, que déjà on creusait une autre fosse pour les besoins du lendemain.

A cet effrayant tableau de ce qu'était un cimetière d'hôpital, construit et tenu dans toutes les règles, à une grande distance déjà du théâtre de la guerre, on peut juger de ce que furent les immenses charniers de la Crimée, anglais, français, turcs et russes, quand d'innombrables tronçons humains, coupés, dispersés par la mitraille, quand des milliers de corps renversés par le fer et le feu pour ne plus se relever, se joignirent aux victimes plus innombrables encore du choléra, du typhus et de toutes les maladies qu'engendre une guerre longue et fixée, rivée à la même place, comme à un boulet, comme à un fatal destin.

Sans doute ce destin, à force de courage et de persévérance, finit par être glorieux ; mais, s'étendant sur un plus large théâtre, il eût été plus glorieux encore et peut-être il aurait coûté moins cher. On verra bientôt d'ailleurs que le chef de l'État, en France, n'approuvait pas entièrement le système de guerre légué par le maréchal de Saint-Arnaud, et que, s'il eût opéré lui-même, son plan aurait été tout autre, comme il devait l'indiquer au mois d'avril 1855.

disposée pour le premier déjeuner. On faisait promptement et gaiement ce repas matinal, qu'un autre ne suivrait peut-être pas, et l'on montait à cheval pour gagner l'extrémité de la tranchée.

« Arrivé aux environs du Clocheton ou de la ligne de baraques démolies, on commençait à voir passer les projectiles dans l'air, ou à les regarder ricocher en avant, en entendant leur bruit sourd. Dès lors, on était tout entier à son service, et le sentiment du devoir et je ne sais quel plaisir du danger remplaçait les idées quelque peu lugubres du matin. On parvenait ainsi jusqu'en vue de la place, où on laissait ses chevaux et son ordonnance, pour cheminer à pied dans la tranchée. Bientôt on trouvait le camarade qu'il fallait relever de garde ; on lui serrait affectueusement la main ; il vous montrait le travail à faire et vous souhaitait *bonne chance,* — c'est-à-dire la vie sauve, — avant de regagner le camp et sa tente.

« Le travail du jour consistait à élargir les tranchées, à renforcer les parapets, à remplacer les gabions que le canon avait abattus et à réparer les brèches faites par l'explosion des obus. Des troupes étaient là pour aider le génie à repousser les sorties qu'aurait pu tenter la place, et Dieu sait qu'elle ne se privait pas d'en faire à cette époque. Midi approchant, on pensait au second déjeuner, quand l'ennemi vous laissait en paix. C'était un nouveau moment de réunion avec les camarades, mais celui-ci dans la tranchée même, sous les boulets et les obus ; il n'en avait peut-être que plus de charmes ; le sentiment du danger est une sorte d'ivresse qui exalte, c'est un vertige. La table est un gabion renversé, les siéges installés autour sont des sacs à terre, siéges commodes vraiment qui valent bien les chaises. Le repas était d'ordinaire fort gai ; là, sous la mitraille, on parlait comme d'une chose extraordinaire du fait de ce caporal écrivant sur un papier qui fut couvert de poussière et de sable au souffle d'un boulet passant dans le voisinage. Et pendant que l'on devisait, il n'était plat, assiette, ni tasse qui ne reçut, sur la table improvisée, quelque grain de terre, quelque débris de bois soulevé par la pluie de balles et de biscaïens qui ne cessait de labourer le sol, et quelquefois, hélas! celui qui souriait encore, en venant de lancer quelque mot joyeux aux convives, tombait à la renverse et sanglant, frappé à l'improviste par un projectile. Alors, plus de rires, — on avait perdu un ami, — mais seulement du courage : jamais, même dans ces circonstances si cruelles, le courage ne faisait défaut. Il n'était pas de minute qu'un ou deux boulets ne passassent au-dessus ou à côté de la table du petit festin. Quant aux balles, dont

le sifflement était continuel, on y faisait peu d'attention ; elles produisaient en général plus de bruit que de mal, quoiqu'il y en ait eu de bien fatales dans la tranchée ; les boulets eux-mêmes n'inquiétaient que médiocrement. Le véritable danger était dans les bombes et les obus, les unes tombant en pluie dans la tranchée, les autres y roulant et y éclatant, après avoir traversé le parapet.

« Les balles étaient pour la plupart cylindro-coniques et munies d'ailettes qui, frôlant l'air, faisaient un bruit assez semblable à celui de gros insectes qui volent ; les soldats, à cause de cela, les appelaient *les mouches ;* les embuscades et les tirailleurs russes en faisaient pleuvoir une quantité prodigieuse sur la tranchée des alliés ; le plus souvent elles s'enfonçaient dans le parapet ; si elles tombaient sur une pierre, elles ricochaient en se déformant et en faisant entendre comme un gémissement prolongé, ou encore comme le cri d'un chat qui s'étrangle. La mitraille se composait de biscaïens de toutes dimensions ; elle passait comme une volée d'oiseaux au-dessus de la tranchée ; les soldats l'appelaient *les pigeons*. Mais il est une variété de l'espèce que l'on a appelée *la mitraille noire ;* c'étaient de petits boulets de la grosseur du poing : lancés sous de grands angles, ils tombaient presque verticalement et sans bruit, assommant soudain les travailleurs et les gardes de tranchée. Quelquefois les Russes les remplaçaient par des pierres, par des fonds de verre et de la grosse ferraille. Les moindres boulets étaient de 24 et de 30 ; il y en avait considérablement de 68 qui arrivaient de plein fouet jusqu'à trois kilomètres de la place. Les obus étaient de 80, c'est-à-dire de 22 à 25 centimètres de diamètre ; c'était un beau projectile qui, la nuit, sillonnait majestueusement les ténèbres et allait roulant et éclatant à deux kilomètres de son point de départ avec un bruit terrible. Il y avait des obus à la Scharpelenne ; ils éclataient à moitié chemin, avec un bruit sec et strident, vomissant de grosses balles entassées dans leur corps ; c'étaient de dangereux visiteurs qui firent bien des victimes. Les bombes étaient de toutes dimensions ; quelques-unes étaient énormes ; on les voyait venir de loin, et il était assez facile de s'en préserver en se couvrant de quelque abri avant qu'elles éclatassent. La bombe était-elle à dix ou quinze pas, il importait de se baisser et de se couvrir d'une façon quelconque ; plus loin, mieux valait regarder fixement la visiteuse et suivre les mouvements de ses éclats qui ne pouvaient arriver sur vous qu'après avoir décrit une courbe facile à éviter. Les plus dangereuses étaient celles qui éclataient en l'air ou à leur arrivée dans la tranchée. Enfin, les

Russes avaient imaginé ce que les soldats français appelaient *les paniers de salade,* c'est-à-dire une vingtaine de petites bombes de la grosseur d'une grosse orange chacune, qui éclataient en l'air et tombaient en même temps sur un espace restreint; elles étaient dangereuses de jour, parce qu'on ne les voyait et on ne les entendait pas; plus d'un soldat a marché dessus et en a vu éclater entre ses jambes.

« C'est au milieu de tout ce déluge de plomb et de fer que l'on passait sa vie à la tranchée. D'abord, c'était une préoccupation, plus tard c'était un amusement, plus tard encore ce n'était rien : on n'y prêtait aucune attention, et l'on n'entendait plus même le concert de la place, tonnerre toujours roulant; on était comme le voyageur étonné d'abord du bruit de la locomotive qui l'emporte et qui bientôt se berce et s'endort à ce bruit monotone. On devenait comme fataliste à la manière des Turcs, et l'on se prenait à penser que si l'on devait être touché par la mort, ce serait aussi bien au camp et sous la tente, qu'au milieu du feu le plus terrible.

« L'après-midi se passait à la tranchée comme le matin. C'était l'heure de la visite du général du génie, du général Bizot, qui arrivait suivi de ses aides de camp, examinait le terrain en avant des tranchées, et indiquait à l'officier chargé du travail quels étaient les ouvrages à tracer pour la nuit et de quels points il fallait *se défiler.*

« Lorsqu'on avance sur un ouvrage, le chemin le plus court serait de diriger la tranchée en droite ligne; mais de cette manière on serait *enfilé,* c'est-à-dire que les batteries de la place verraient sur toute sa longueur; il faut donc dévier la direction de la tranchée en dehors des points dangereux d'une quantité dont le coup d'œil et l'habitude apprennent à juger.

« Quelquefois on sortait du parapet, on plantait des jalons et l'on marquait des points de repère. Si l'on était trop près de la place ou des embuscades, on se contentait de remarquer un buisson, un rocher, ou même un cadavre russe, facile à reconnaître à la nuit tombante.

« Venait le soir, et l'on dînait comme on avait déjeuné. Puis, on se portait vers l'ouvrage à tracer pour la nuit et l'on étudiait le terrain sur lequel on devait cheminer.

« Il est un moment précis du crépuscule où la lumière pénètre encore assez dans la pénombre pour que l'on puisse découvrir le terrain à quelques pas devant soi, sans être aperçu de plus loin; c'est ce moment, entre chien et loup, comme on dit vulgairement, qu'il



SCÈNE DANS LA TRANCHÉE

faut saisir pour faire le tracé. On a essayé de beaucoup de manières de réussir dans cette opération importante et périlleuse, et l'on a fini par s'arrêter à celle qui suit, comme à la plus commode :

« On plantait un piquet sur le parapet d'où l'on voulait déboucher, et, armé d'un cordeau de cent à deux cents mètres de longueur que l'on déroulait en marchant, on se portait dans la direction de l'objet remarqué le matin. Arrivé là, on plantait un piquet, auquel on attachait le cordeau que l'on tendait en le tirant à soi; puis l'on regagnait, à petit bruit, la tranchée par un autre chemin.

« Il était bien important d'opérer sans être découvert ou au moins de tenir cachés piquets et cordes, pour que l'ennemi n'entravât pas le travail. La nuit venue, on envoyait un sergent ou un caporal avec deux ou trois hommes, qui reconnaissaient le cordeau et passaient sur toute sa longueur des pelles tour à tour. Ce travail, fait de nuit et à petit bruit, était rarement aperçu par les Russes.

« Pendant ce temps, on rassemblait les travailleurs qui arrivaient du camp et on les partageait en brigades de chacune cinquante hommes que l'on avait soin de compter. Ces hommes portaient le fusil en bandoulière et une pioche dans la main droite. On s'assurait encore si les gardes de tranchée étaient tous exacts à la consigne, et l'on plaçait des postes en avant de l'ouvrage à faire. Les gardes se couchaient par terre, la baïonnette au canon, et l'on plaçait devant eux des sentinelles embusquées derrière des pans de murs, des buissons ou des tas de pierres sèches. Tout cela devait être fait avec intelligence et célérité ; il importait de n'en confier le soin qu'à des officiers, si l'on ne pouvait le faire soi-même.

« Après quoi, on allait prendre la droite de la brigade de cinquante hommes, pour la guider sur le terrain ennemi. Il était bon de faire une petite brèche dans le parapet de la tranchée pour faciliter le passage. On laissait un sapeur pour compter les travailleurs et donner des outils à ceux qui en manquaient. Les cinquante hommes de la brigade ayant défilé un à un et chaque soldat étant arrivé devant sa pelle, on le prenait par la main ou on lui touchait l'épaule pour lui montrer son outil, en lui disant de se coucher devant. Lorsque le cinquantième soldat était placé, on parcourait la ligne pour s'assurer qu'il n'y avait pas de vides et que les hommes avaient déposé leurs armes derrière eux. On donnait ensuite le signal de *haut le bras*. Aussitôt les travailleurs se levaient ensemble et commençaient à piocher la terre devant le cordeau ; ils la jetaient en avant d'eux, et, au bout de quinze à vingt mi-

nutes, ils se trouvaient couverts jusqu'à mi-corps contre les coups de la place.

« Le plus souvent, celle-ci ne voyait pas les travailleurs et ne les inquiétait pas par un feu trop vif. Dans ce cas, on retournait à la tranchée chercher une seconde brigade, pour la conduire et la placer de la même manière que la première ; puis successivement une troisième et une quatrième, jusqu'à ce qu'on eût couvert d'hommes tout le cordeau et toute la ligne de pelles.

« Restait alors à parcourir la ligne, à encourager son monde et à presser le travail jusqu'à ce que la tranchée eût atteint une profondeur convenable.

« A cette époque du siége, — décembre et janvier, — la place ne paraissait pas s'apercevoir des travaux que l'on faisait contre elle, et semblait plutôt s'occuper des immenses ouvrages de défense qu'elle élevait de son côté, que d'entraver la marche des sapes et des parallèles. Elle se bornait, à part les sorties, à envoyer les balles de ses tirailleurs et des volées d'obus et de mitraille, qui, lancées presque au hasard, atteignaient peu de monde. Elle tirait aussi des bombes dont, comme on l'a vu, la courbe gigantesque était un objet de distraction plus que de crainte pour les travailleurs.

« Vers neuf à dix heures, le feu cessait presque complétement. Seulement, au milieu de ce calme apparent, à un signal donné, on voyait tout à coup s'illuminer les crêtes des forts et des batteries, et soudain l'on entendait gronder une furieuse canonnade ; les bombes et les obus partaient de tous côtés et s'élevaient comme un feu d'artifice, tombant ensuite, ricochant en avant et en arrière, tandis que de véritables nappes de mitraille passaient dans l'air, avec le bruit d'un ouragan sifflant et continu. On ne comptait pas les coups ; c'était un véritable feu de file à boulets au lieu de balles.

« C'était le moment de descendre dans la tranchée pour s'y abriter, si la chose était possible. Alors, on voyait les hommes se blottir de leur mieux dans le trou même qu'ils étaient en train de creuser dans la terre. La tempête de fer et de feu durait cinq à six minutes, quelquefois un quart d'heure ; puis tout rentrait dans le calme et l'on pouvait reprendre le travail interrompu. Ces alertes se renouvelaient deux ou trois fois par nuit.

« Dans d'autres moments, c'étaient des bataillons entiers qui faisaient des feux de deux rangs pendant une demi-heure. Souvent de fortes embuscades recommençaient ce manége tous les quarts d'heure,

au signal donné par un coup de canon parti du bastion Central.

« Souvent aussi il arrivait que les sentinelles avancées croyaient apercevoir devant elles une troupe qui marchait silencieusement à travers les ombres de la nuit. Alors, le mot *aux armes!* dit à voix basse, circulait dans les rangs des travailleurs et des hommes de garde. Soudain, chacun s'armait de son fusil, et le cou tendu, l'œil fixe, veillait du côté indiqué. Si un maladroit faisait feu, vite son voisin l'imitait, puis le peloton, puis la garde avancée et la réserve. Pendant un quart d'heure, c'était une fusillade sans but, c'étaient des balles qui fendaient l'air en avant, en arrière et sur les côtés. Les officiers avaient bien du mal à faire cesser ce tumulte quelquefois dangereux pour ses auteurs.

« Quand les Russes faisaient une sortie, ils avaient bien soin de n'être pas aperçus de la tranchée des assiégeants. Ils s'y précipitaient inopinément, frappaient les soldats endormis, s'emparaient, s'ils le pouvaient, des pièces de petit calibre, enclouaient les autres, et disparaissaient en un clin d'œil, laissant des cadavres et des blessés au milieu des soldats français qui, dans leur surprise et leur confusion, se tuaient quelquefois les uns les autres.

« Dans certaines de leurs sorties, les Russes employaient des bâtons à harpons ou gaffes et de grosses cordes, avec des nœuds coulants au bout, au moyen desquels ils saisissaient les soldats, même les officiers isolés, et les entraînaient à eux, renversés et déchirés sur le sol (1).

« En général, les sorties étaient repoussées. On les attendait à

(1) « J'en ai vu, dit l'officier qui nous a confié ces détails manuscrits, j'en ai vu de ces nœuds coulants que des soldats ennemis, couchés, morts dans les tranchées, tenaient encore entre leurs mains. »

Le général Canrobert écrivit à ce sujet au gouverneur de Sébastopol, général Osten-Sacken, se plaignant que des soldats et des officiers eussent été entraînés à l'aide de cordes ou de bâtons à crochets. « Il m'est peut-être permis de dire, ajoutait-il, en me servant d'une vieille expression française, que ce ne sont point là des armes courtoises. Il vous appartient d'apprécier. »

Le général Osten-Sacken ne pouvait nier le fait; mais, comprenant parfaitement combien était peu digne cette manière de combattre, semblable à celle des peuples sauvages, il tourna la question, et parla, dans sa réponse embarrassée, de la manière dont étaient traités les officiers français faits prisonniers. Ce n'était pas là ce qu'on lui demandait dans l'occasion. Il eût été bien difficile à l'ennemi de se montrer barbare envers les prisonniers français, quand les prisonniers russes, officiers et soldats, étaient traités avec tant d'égards et de soins que souvent il leur eût été difficile d'en trouver de semblables dans leur patrie. Les alliés faisaient cette guerre avec une générosité sans exemple.

quelques pas de la tranchée, et, de là, on se précipitait sur l'ennemi à la baïonnette. S'il fuyait, on le poursuivait en lui envoyant des coups de fusil.

« La nuit, dans la tranchée, se passait au milieu de ces alertes et de ces combats qui entrecoupaient les travaux. Les occupations, variées de coups de pioche et de coups de fusil, ne manquaient pas. Malgré cela, lorsque apparaissait l'aube du jour après ces longues nuits de décembre et de janvier, et que l'heure arrivait de retourner au camp, ce n'était pas sans un certain charme qu'on en reprenait le chemin. On allait à pied jusqu'à un rendez-vous abrité contre le canon ; là on retrouvait son cheval, et une demi-heure après on était dans son lit, savourant avec délices ce que les philosophes regardent comme la plus grande jouissance physique : le repos après un long travail.

« Si les vingt-quatre à vingt-six heures de service passaient plus vite qu'on n'aurait pu le supposer d'abord, les quarante heures de repos qui les suivaient s'écoulaient plus rapidement encore. Couché à neuf heures du matin, on se levait à six heures du soir pour le dîner. La table était servie sous une tente turque autour de laquelle des caisses servaient de tabourets. Le feu pétillait dans la cheminée construite sous la tente. Le repas se composait de viandes de distribution grillées, de miroton, de pommes de terre frites et de haricots secs. Si, rare fortune, on avait pu trouver un chou ou des carottes, c'était grand gala sous la tente, où se déployait un luxe de fer battu. On invitait quelques voisins à ce régal de légumes frais. Puis venait le café.

« C'était l'heure des récits de ce qu'on avait vu la veille et des nouvelles du camp. La causerie se prolongeait jusqu'à huit ou neuf heures du soir. Alors, si on était propriétaire d'une lanterne, on regagnait sa tente à la lumière, autrement on s'y rendait en tâtonnant. Dans tous les cas, on allait se coucher, remerciant Dieu de vous avoir encore conservé la vie dans cette journée. En entendant la pluie qui fouettait les toiles de la tente, le sifflement des boulets qui traversaient l'espace, on pensait aux camarades qui étaient dehors exposés, comme on l'avait été soi-même, à toutes les intempéries, à tous les projectiles ; on se trouvait, par la comparaison, dans une situation presque céleste, la paupière s'affaissait peu à peu et l'on s'endormait sans trop de soucis.

« Dans les rangs inférieurs, on se montrait en effet médiocrement tourmenté à l'armée quand on était en santé. La vue continuelle de la mort et du néant de toutes choses finissait par produire une sorte d'insouciance de la vie et de la mort.

« Le second jour de rentrée au camp n'était pas positivement un repos. La matinée se passait dans les soins du service et du ménage, soins difficiles et qui exigeaient à eux seuls une bonne dose d'intelligence et d'activité. En effet, il fallait trouver des vivres, du bois, de l'eau, se construire une cuisine, des fourneaux, se faire des réserves pour les jours de neige où le bois manquait, pour les jours de pluie et de vent où il était impossible d'allumer le feu; il fallait s'occuper de ses vêtements, faire réparer les avaries de la veille, sous peine de s'en aller bientôt en lambeaux et nu sous un ciel glacé, sur un sol couvert de neige. L'après-midi, on visitait ses amis, on faisait une promenade à la maison du Ravin, d'où l'on découvrait toute la place, les lignes anglaises, le port avec les vaisseaux russes, la rive gauche de la baie avec le fort Constantin et les autres défenses de Sébastopol, surmontées de panaches de fumée; et l'on étudiait la position où l'on irait le lendemain, le terrain sur lequel on aurait à cheminer.

« Voilà quelle était la vie de l'officier du génie qui n'avait pas les embarras d'une direction, d'un grand commandement devant Sébastopol.

« Mais que si un ordre vous arrivait de quitter le camp et d'aller prendre quelque service à distance du théâtre de la guerre, alors les choses changeaient d'aspect pour l'officier, qui d'acteur devenait ainsi spectateur. Chaque détail qui ne l'avait jusqu'alors que médiocrement frappé lui semblait nouveau et palpitant d'intérêt. Là où l'on avait passé indifférent, on sentait courir dans ses veines comme un léger frisson. Ces sentiers tracés sur la neige durcie, on les voyait marquetés de taches de sang, le sang d'un ami peut-être ; ces pauvres blessés qu'on transportait sur des brancards, on s'associait par la pensée à leurs souffrances; ce sol, qui sous chacun de vos pas recouvrait un cadavre, on ne le foulait plus sans tressaillir ; le champ de bataille vous apparaissait dans toute sa sanglante horreur, et l'on emportait des hommes et des nations qui s'entr'égorgent une idée bien faite pour vous rendre misanthrope.

« Cependant, une sortie terrible venait d'avoir lieu; de part et d'autre on avait jonché la terre de nouveaux cadavres. Tout à coup un drapeau blanc paraissait sur le sommet du bastion du Mât. L'ennemi demandait un armistice. Une musique douce et mélancolique, un air de cor résonnait derrière les remparts, et allait se répétant de poste en poste pour s'éteindre dans l'intérieur de la ville.

« A peine le bruit du cor avait-il cessé que l'on montait sur les gra-

dins des parallèles ; les tirailleurs des embuscades sortaient de leurs trous pour regarder ce qui se passait : on se saluait de part et d'autre ; on se tendait une main amie ; on échangeait quelques paroles courtoises. Et qu'au milieu de cet armistice, un général s'avançât vers son ennemi de tout à l'heure, qui dans un instant le serait encore ; qu'il le pressât sur sa poitrine et l'embrassât : alors l'exemple était suivi par les officiers, par les soldats, et l'on assistait à une scène pleine d'émotions, qui vous aurait réconcilié avec l'humanité, si l'on n'y avait pas vu, avec la réflexion, une des plus sanglantes ironies de la tragi-comédie humaine. Car ces généraux, ces officiers, ces soldats qui s'étaient donné tant de marques d'affection, ils ne se connaissaient plus après qu'ils avaient enlevé les cadavres des leurs et que le drapeau blanc était abattu ; ceux qui venaient d'échanger des saluts sympathiques et cordiaux n'étaient plus occupés qu'à charger leurs armes pour se tuer les uns les autres ; ceux qui s'étaient embrassés s'égorgeaient. Voilà la guerre par son plus beau côté, la guerre de la civilisation (1).

« Souvent on voyait l'intrépide et dévoué général Bizot dirigeant le général en chef dans les tranchées. « Vous tenez le fil d'Ariane, » disait un jour le général Canrobert à son respectable guide. Et, en effet, c'était un immense labyrinthe que le génie avait construit. A cette époque du siége, le général Bizot soutenait presque à lui seul le poids de cette lourde opération, obligé encore de porter tous ses calculs, tous ses travaux sur l'attaque de gauche, puisque les Anglais étaient seuls en possession de l'attaque de droite, jugée déjà par beaucoup et depuis par tout le monde la plus favorable. Sans cesse on le voyait

(1) Voici comment de son côté le colonel Guérin, dans une lettre en date du 18 janvier 1855, raconte ces entrevues :

« De temps en temps, les Russes qui comptaient sur les rigueurs de la saison comme sur un puissant auxiliaire, tentent de petites sorties nocturnes sur les parties les plus avancées de nos tranchées ; c'est ce qu'ils ont fait deux fois en huit jours par des neiges intenses. Mais, *nos petits soldats*, malgré leurs mains engourdies par le froid, ne laissent pas que de les recevoir assez rudement ; de part et d'autre, et généralement plus de leur côté que du nôtre, des morts et des blessés restent sur le terrain ; tout cela sans résultat. Assez souvent on voit l'assiégé hisser un drapeau blanc, signal pour parlementer. Deux officiers, accompagnés de quelques hommes, s'avancent l'un vers l'autre ; on se salue, quelquefois même on se donne une poignée de main, et celui des deux qui sait la langue de son adversaire, c'est-à-dire l'officier russe, y joint quelques compliments. On remet un pli, contenant des lettres des prisonniers, ou bien une dépêche d'Osten-Sacken au général Forey, commandant du siége, pour demander à enlever des morts, le tout accompagné de compliments à l'adresse du digne chef qui commande à de si valeureux soldats. Puis, on se tourne le dos, et un instant après la fusillade recommence. »

passer dans les tranchées, s'approcher des embuscades; ni son âge, ni son rang ne l'arrêtaient ; il n'entendait pas même siffler les balles qui effleuraient sa joue, et ne se décidait à se retirer un peu que sur les instances de ses officiers. Voulant avoir sa part de tous les dangers, il montrait un courage qui touchait à la témérité. Succombant sous le faix de ses fatigues et de ses soucis, il passait ses jours à la tranchée, ses nuits dans l'insomnie, peu récompensé de ses vieux et de ses nouveaux services, et chargé d'une responsabilité qui n'aurait pas dû lui incomber. Paris voulait voir enlever Sébastopol en un coup de main ou au moins que l'on assignât un jour à la chute de cette ville, comme lorsqu'il s'agissait d'Anvers, place réduite à ses propres ressources, entourée d'une armée six fois plus nombreuse que la garnison, resserrée dans un infranchissable cercle de fer. Mais à Sébastopol, rien de semblable. Deux armées étaient en présence : l'une nombreuse et bien approvisionnée, appuyée sur une ville qui s'abritait derrière trois mille canons bien servis ; l'autre campée sur un plateau nu, minée par le froid, par les maladies, souvent au dépourvu de provisions de guerre, recevant ses poudres, ses projectiles, ses renforts de neuf cents lieues de distance, et ne pouvant pas espérer d'avoir un effectif assez nombreux pour jamais opérer l'investissement complet et dans les règles d'une place dont la configuration ne ressemblait à aucune autre. Voilà quelle était la situation des alliés, et particulièrement des Français, devant Sébastopol au commencement de l'année 1855. La tâche était rude et ne semblait pas approcher de son terme. »

Après avoir laissé en quelque sorte la plume à des témoins oculaires de genres différents, les uns militaires, les autres médecins ou aumôniers, pour tracer le tableau général de la situation des alliés en Orient à cette époque, reprenons le fil des événements de détails à partir des premiers jours de janvier.

Si les alliés faisaient de grandes pertes, ils recevaient, pour combler leurs vides et s'augmenter même, des renforts incessants. L'armée française voyait arriver peu à peu deux nouvelles divisions, la 7e et la 8e. La 7e était sous les ordres du général Dulac ; elle se composait de la brigade du général Boussingen, formée du 17e bataillon de chasseurs à pied, commandant Douay, du 85e de ligne, colonel Javel, et du 57e, colonel Dupuis; et de la brigade du général Bisson, formée des 10e et 61e de ligne, colonels de La Serre et Lefebvre; de deux batteries montées, commandant Dupin, et d'une compagnie du génie, commandant Masson. La 8e division, sous les

ordres du général de Salles, se composait de la brigade du général Faucheux, formée du 10e bataillon de chasseurs à pied, commandant de La Bastide, et des 18e et 79e de ligne, colonels Dantin et Grenier; et de la brigade du général Duval, formée des 14e et 43e de ligne, colonels de Négrier et Broutta; de deux batteries montées, commandant Pariset; et d'une compagnie du génie, commandant Calop. La 7e division reçut ordre de prendre ses positions près du quartier général français, de manière à former une réserve tantôt pour le corps de siége, tantôt pour le corps d'observation. La 8e division eut pour destination de renforcer le corps de siége. Afin d'équilibrer autant que possible la force des divisions, le 19e bataillon de chasseurs à pied fut envoyé de la 2e brigade de la 1re division à la 1re brigade de la 5e division (Levaillant).

Cependant c'était une chose douloureuse à penser que l'armée française qui, si ses huit divisions eussent été au complet, aurait présenté un effectif d'environ quatre-vingt-seize mille hommes, — bien que ses trois dernières divisions ne fissent en quelque sorte que d'arriver, bien encore que l'on n'eût pas cessé d'essayer à combler les vides de chaque régiment des cinq premières, — ne donnât à la fin de janvier, en défalquant les malades du mois non guéris et les nouveaux morts, que soixante et onze mille trois cent vingt-six hommes (1). Cette armée fut jusqu'au bout le tonneau des Danaïdes; elle se vidait à mesure qu'on y versait. On en aura plus tard, en avril par exemple, relativement au commencement de mars, des exemples bien plus frappants.

Il en était de même et pire encore de l'armée anglaise. Malgré le continuel envoi de troupes fraîches, elle ne s'éleva pas, dans le courant de janvier, à un chiffre de quinze mille hommes valides (2). Dans cette situation le gouvernement britannique préparait, par l'entremise de

(1) L'effectif était, en janvier 1855, d'après le médecin en chef de l'armée, de soixante-dix-huit mille cinq cent deux hommes; c'est sur ce chiffre que neuf mille quatre-vingt-douze hommes entrèrent aux hôpitaux dans le mois, et que dix-neuf cent seize seulement sortirent guéris. Ces hommes guéris compris, on arrive à notre chiffre.

(2) Le général Klapka prétend que, d'un rapport authentique, résulte la preuve suivante de la situation des alliés pendant cet hiver.

« L'état effectif des Anglais à leur débarquement en Crimée montait à vingt-six mille hommes; — après la bataille d'Inkerman il n'était plus que de quatorze mille; — à la fin de décembre, il était descendu à huit mille; — et à la fin de février, cinq mille hommes et quatre-vingts chevaux survivaient seuls aux effets de la guerre et des maladies.

« Les Français, quoiqu'ils eussent augmenté graduellement le nombre de leurs di-

son ambassadeur à Constantinople, les éléments d'une convention qui mettrait à sa solde et sous la conduite d'officiers anglais un corps d'armée turc.

Vers le même temps, le gouvernement français décrétait la formation d'une seconde légion étrangère devant fournir, comme la première, deux régiments d'infanterie. Il décidait en outre qu'un nouveau contingent de soixante-quinze hommes serait prélevé sur chaque régiment d'infanterie resté en France, et que des détachements de la garde impériale, récemment créée, partiraient pour la Crimée, sous les ordres du général Uhrich ; il importait à l'honneur de la nouvelle garde de montrer au feu quelques-uns de ses bataillons, pendant que l'armée proprement dite était en proie aux plus rudes et aux plus longues souffrances.

A cette époque le contingent ottoman se renouvelait et s'augmentait; mais on devait continuer à n'en tirer qu'un médiocre parti. Le 5 janvier, Omer-Pacha arriva inopinément au camp des alliés, s'aboucha un moment avec les généraux français et anglais, et repartit dès le lendemain pour Varna, afin de presser l'embarquement de l'armée avec laquelle il se rendrait à Eupatoria.

Cependant le général Osten-Sacken poursuivait à peu près sans relâche son système de sorties contre les assiégeants. Le 5 janvier, quatre cents hommes du régiment de Minsk, conduits par leur colonel, essayèrent, mais en vain, d'enclouer les pièces des batteries françaises établies aux abords du ravin. Dans la nuit du 5 au 6, le lieutenant Savalichin, à la tête de cent cinquante hommes des équipages de la marine russe, soutenus par de l'infanterie, dirigea une attaque contre l'ouvrage appelé le T ; mais il tomba au milieu d'un poste du 46e de ligne qui l'attendait de pied ferme et qui fusilla ses hommes à bout portant ; l'arrière-garde de la colonne de sortie, qui se composait d'infanterie, se replia incontinent sous les murs de la place, qui crut pou-

visions, étaient cependant, à la réouverture du siége, incapables de mettre en ligne plus de soixante mille hommes.

« Des douze mille Turcs qui s'étaient joints à l'expédition, plus de sept mille furent perdus. »

Malgré l'authenticité dont on argue pour ce rapport, nous pouvons sans crainte en affirmer l'exagération, comme celle, dans un sens contraire, des rapports d'une vérité non moins équivoque qui estimaient à cent trente-cinq mille hommes, à la date du 22 janvier, les forces des alliés, ainsi réparties : vingt-sept mille Anglais, quatre-vingt mille Français, six mille marins débarqués, vingt-deux mille Turcs, Égyptiens et Tunisiens. L'armée devait être bien étonnée d'apprendre, par voie de France ou d'Angleterre, qu'elle était si forte.

voir lancer ses projectiles au hasard sans inconvénient pour les siens; les marins russes, pris alors entre deux feux, se retirèrent dans un grand désordre, laissant sur les talus six morts et dix-sept blessés. Dans la soirée du 7 janvier, trois à quatre cents ennemis se précipitèrent avec tant d'impétuosité sur les tranchées françaises, que la tête de leur colonne put escalader le parapet et entrer dans la parallèle sans coup férir. Le commandant Julien, avec trois compagnies du 46e de ligne, était de garde du côté attaqué et, n'ayant pu prévenir l'envahissement de la tranchée, attendait en silence que les Russes se fussent engagés un peu plus avant dans l'étroit boyau. Alors, il se précipita sur eux de front, tandis que le sous-lieutenant Kerdudo, jeune homme d'à peine vingt et un ans, avec une compagnie de voltigeurs de réserve, les attaquait de flanc. Dans l'impossibilité d'évoluer, les Russes furent culbutés, et le jeune Kerdudo, l'épée à la main, les poursuivit jusqu'à ce que le feu de la place lui fit une loi de ramener ses braves voltigeurs dans la tranchée. Le général en chef conféra la croix de la Légion d'honneur au sous-lieutenant Kerdudo qui, tout jeune encore, disait l'ordre écrit à cet effet, avait montré l'aplomb et l'énergie d'un vieux soldat, en entraînant ses voltigeurs (1).

Dans la nuit du 11 au 12 janvier, vers deux heures, deux cent cinquante Russes, sous les ordres du lieutenant-colonel Makarof, accompagné des lieutenants Actachof et Birioulef, laissant à leur gauche le T, tentèrent un coup de main sur la partie de la parallèle française qui couvrait les batteries nos 16, 17 et 18, et dont la garde était confiée à la 4e compagnie du 1er bataillon du 80e régiment de ligne, commandée par le lieutenant Espanet. Cet officier, après avoir essuyé le premier feu, lança ses hommes sur les Russes, attaqua ceux-ci à la baïonnette et les mit en fuite, après leur avoir tué ou blessé sept hommes; mais il reçut lui-même deux coups de baïonnette dans l'action. La croix de la Légion d'honneur fut immédiatement sa récompense.

Dans la nuit suivante, du 12 au 13, après un feu très-vif de l'artillerie de la place, une colonne de trois cents Russes, profitant du mo-

(1) Le même ordre du général Canrobert conférait six médailles militaires à des sous-officiers et soldats du 46e.

« Il résulte des déclarations des blessés laissés entre nos mains, disait au sujet de cette affaire le général Canrobert, que, depuis deux jours, le fanatisme des Russes était surexcité par la voix de leurs prêtres, qui leur avaient annoncé que rien ne résisterait à leur élan, et que les mains des soldats français, glacées par le froid, ne permettraient pas à ceux-ci de se servir de leurs armes. »

ment où les éclaireurs volontaires français détruisaient des embuscades sur la gauche de la troisième parallèle, entreprirent d'enlever le poste du ravin, surprirent quelques sentinelles et en capturèrent six. Les autres sentinelles cherchèrent un refuge dans la tranchée où l'ennemi les suivit de près, passant par-dessus les parapets. Là, les Russes trouvèrent quarante hommes de la 1re compagnie du 2e bataillon du 95e de ligne, qui, sous les ordres du sous-lieutenant Augier de La Jallet, leur envoyèrent, à six pas de distance, une décharge en pleine poitrine, puis se jetèrent sur eux, jouant de la baïonnette et de la crosse de fusil. Cependant le nombre des assaillants rendait la lutte bien inégale, quand le lieutenant Lebrun, avec quarante hommes du poste de soutien, accourut en aide au sous-lieutenant de La Jallet et détermina la retraite de l'ennemi qui éprouvait déjà quelque hésitation. Le sous-lieutenant de La Jallet, qui avait sauvé deux de ses hommes en tuant de sa main leurs adversaires, reçut, en cette occasion, la décoration de la Légion d'honneur, qu'il avait bien méritée (1). Dans le même moment, une sortie avait lieu aussi contre les travaux des Anglais. De ce côté les Russes surprirent et firent prisonnier un petit détachement, puis s'avancèrent avec tant d'élan sur les gardes de tranchée, que les détachements des 20e et 50e d'infanterie britannique furent obligés de se retirer pour ainsi dire sans tirer un coup de feu. Ils se rallièrent pourtant et, se sentant soutenus à l'arrière-garde, ils revinrent contre l'ennemi qu'ils ramenèrent jusqu'auprès de la place, mais après avoir eu un officier et neuf hommes grièvement blessés, six tués et quatorze faits prisonniers. En général, les Russes pouvaient se considérer comme ayant eu l'avantage dans ces petites affaires, où leur but était atteint quand ils avaient mis les alliés en émoi, gêné leurs travaux et enlevé quelques hommes.

Les ennemis tentèrent quelque chose de plus considérable durant la nuit du 14 au 15 janvier. La température variait depuis quelques jours avec une incroyable rapidité ; le thermomètre qui, le 13, s'était élevé à une chaleur d'été, faisant fondre glaces et neiges en torrents, retomba dès le lendemain soir à cinq degrés au-dessous de zéro. Une neige épaisse, poussée par un vent de bise, fouettait et glaçait les visages et les mains des gardes de tranchée. Au milieu de la bourrasque, le bruit des pas se perdait entièrement et le moment était opportun pour une surprise. Trois colonnes russes sortirent, vers deux heures du ma-

(1) Huit médailles furent conférées, à la suite de cette affaire, dans le 95e de ligne.

tin, de Sébastopol : la plus forte, de cinq cents hommes, sous les ordres de l'adjudant du grand-duc Constantin, Iouschof, et du capitaine Siroboiaski, se dirigea vers l'extrémité droite de la troisième parallèle des Français, tandis qu'une seconde se proposait de menacer la gauche, et que la troisième se préparait à servir de réserve. La troisième parallèle était gardée par le 2e bataillon du 74e de ligne, aux ordres du commandant Agard de Rouméjoux. La première colonne, dont un peloton avait des lacets et des harpons en guise d'armes, ne fut découverte qu'au moment où elle escaladait les parapets de la tranchée et où une partie de ceux qui la composaient s'élançait à la prise d'un cheminement. Le cri : Aux armes ! se fit soudain entendre, et, chacun se tenant prêt pour la lutte, l'ennemi fut combattu aussitôt qu'aperçu. Le capitaine Bouton, qui était à la tête d'une section de grenadiers du 74e à l'entrée du cheminement menacé, commanda le feu contre les Russes, mais tomba lui-même mortellement atteint au milieu de ses braves soldats, qui s'étaient sacrifiés comme les Spartiates aux Thermopyles. Le caporal Guillemin, un grenadier du même nom et deux autres, Maurer et Galtier, survivaient seuls encore de ce détachement, et, par leur magnifique contenance, suspendaient l'envahissement du boyau de communication. Pendant ce temps, le gros des assaillants s'était porté sur le point occupé par la 1re compagnie du 2e bataillon du 74e, commandée par le capitaine Castelnau. Là, une épouvantable mêlée s'est engagée. L'intrépide Castelnau a reçu dix coups de baïonnette, qu'il combat encore ; il succombe enfin sous le treizième, en montrant à ses valeureux soldats le drapeau du 74e, qu'il les prie de défendre. Le lieutenant Rigaud s'élance, avec ses hommes, sur les Russes, pour venger la mort de son capitaine. Une section de la 2e compagnie du même bataillon accourt, le sous-lieutenant Brachet en tête, pour soutenir la 1re. Brachet, qui devançait sa section, se trouve tout à coup face à face avec un officier russe qui avait, comme lui, le sabre à la main ; un duel a lieu sur-le-champ, dans lequel l'officier français, atteint d'abord d'un coup de pointe au bras droit, finit par étendre à ses pieds son adversaire. Une section de la 3e compagnie des volontaires, conduite par le lieutenant Boutet et le sergent Haguais, vint aussi prendre une part glorieuse au combat, ainsi qu'une compagnie de voltigeurs du 95e de ligne. Le commandant Agard de Rouméjoux, du 74e, debout depuis le commencement de la lutte sur le haut du parapet, combattait de sa personne comme un soldat, et convoquait, par ses cris et son exemple, tous les siens à soutenir

l'honneur du drapeau, quand un coup de baïonnette, qui heureusement ne devait pas être mortel, le blessa au-dessous du cœur. En moins d'un quart d'heure, la troisième parallèle s'était transformée en une mare de sang, et une batterie à droite de cette parallèle était encombrée de cadavres russes et français se raidissant déjà sous le froid et portant sur leurs visages des blessures béantes. L'ennemi se retira, après avoir tué ou blessé plus de monde qu'on ne lui en avait enlevé. Les réserves réunies en avant du bastion du Mât couvrirent la retraite des Russes, qui laissaient sur les talus extérieurs dix cadavres, et dans la tranchée cinq tués, au nombre desquels leur brave capitaine, qui tenait encore le marteau et les clous destinés à enclouer les canons. Les Français comptaient dix-neuf tués, dont deux capitaines, et trente-sept blessés, dont trois officiers. Le général Canrobert distribua de premières récompenses à ceux qui s'étaient le plus signalés dans la nuit du 14 au 15 janvier. Le commandant Agard de Rouméjoux fut fait officier de la Légion d'honneur. Le capitaine Landois, le sous-lieutenant Brachet et le caporal Guillemin, du 74e de ligne, furent faits chevaliers. Le lieutenant Rigaud ne devait pas tarder non plus à être décoré et serait promu capitaine. Onze médailles militaires furent immédiatement distribuées ; et, au nombre de ceux qui les avaient le plus glorieusement acquises, on remarquait les trois grenadiers du 74e, Guillemin, Maurer et Galtier.

Longtemps après cette action de détail, le bastion du Mât continuait à faire un feu violent, et les tirailleurs finlandais envoyaient encore une grêle de balles de leurs embuscades placées à quarante pas à peine des tranchées françaises, quand le drapeau parlementaire fut hissé et le son du cor se fit entendre. L'ennemi, qui d'ordinaire se montrait peu soucieux de relever lui-même ses morts, demandait un armistice pour cet objet ; mais c'était particulièrement en vue du capitaine de distinction par sa famille et par sa valeur personnelle qui était resté dans la tranchée. On répondit à la demande du chef d'état-major du général Osten-Sacken qu'on n'autoriserait l'enlèvement des morts qu'à la condition qu'on les porterait jusqu'au fossé de la place. Il y eut un moment d'incertitude de la part du parlementaire, qui ne voulait pas laisser reconnaître de si près les retranchements russes ; il consentit pourtant à ce que l'on vînt jusqu'aux abattis qui les précédaient d'une cinquantaine de mètres. Mais le général Forey, consulté à ce sujet, rappela qu'il avait été interdit d'envoyer des parlementaires du côté du bastion des attaques, et se fit faire des excuses sur ce man-

quement aux conventions. Après quoi, les cadavres russes furent remis par la gauche des lignes françaises de contrevallation (1).

Dans le même temps, le prince Menschikof écrivit au général Canrobert pour le prévenir, d'une manière courtoise, que les travaux des tranchées étaient sur le point d'entamer un terrain du cimetière de Sébastopol, où l'on avait jadis enterré des pestiférés. Après avoir consulté le corps médical, le général Canrobert décida que l'on passerait outre, tout en faisant remercier le prince Menschikof de son avertissement.

Il est difficile d'apprécier le sens de diverses démarches et prévenances dont les Français commencèrent, à cette époque, à être l'objet de la part des généraux et des officiers russes. Était-ce piége cachant plus d'un but perfide? Était-ce réellement courtoisie autorisée par le gouvernement russe comme témoignage d'estime pour les Français et moyen d'amener une réconciliation? On ne le sait pas encore, quoique bien des bruits étranges aient eu cours dans ce temps. En tout cas on peut affirmer que si les Russes avaient eu l'intention de surprendre un seul instant la bonne foi d'une partie des assiégeants vis-à-vis de l'autre, ils se seraient brisés comme verre devant la loyauté de l'armée française. Quant aux Anglais, il semblait que le mot d'ordre des Russes fût de se montrer aussi discourtois vis-à-vis d'eux que courtois vis-à-vis des Français.

Cependant, les travaux des Anglais restant en suspens par suite du manque de bras, les Français commencèrent à en prendre une part. Ceux-ci firent d'abord une route venant de Kadikioï et passant par le camp de la cavalerie britannique. Ce n'était que le prélude de travaux

(1) A ce sujet, le colonel Guérin écrivait : « L'officier russe qui, dans cette circonstance, était, je crois, le chef d'état-major d'Osten-Sacken, dit son nom au colonel français qui s'était avancé vers lui ; ce nom ayant rappelé le souvenir d'un général qui avait joué un rôle dans les guerres de l'empire, l'officier russe s'est montré fort sensible à ce souvenir de son père, et, serrant affectueusement la main du colonel français, il lui a exprimé le désir de le retrouver dans des jours meilleurs. Les Russes qui ont cette urbanité, ceux qui ont goûté les plaisirs de notre capitale et vécu au milieu de notre civilisation, voient, je pense, avec regret la Russie engagée dans cette guerre ; mais, à côté de ceux-ci, il y a le vieux Russe fanatique qui a cru sérieusement à la conquête de la civilisation par la barbarie. Dans trois mois commencera une campagne qui dissipera bientôt l'illusion de ce vieux parti moscovite. Il verra bien que l'industrie et le commerce sont des mines plus fécondes que celles de l'Oural, et que la France, si petite quand on compare son étendue à celle de la Russie, peut transporter et nourrir à plus de six cents lieues de distance une armée de cent mille hommes plus facilement que le colosse du Nord ne peut le faire sur un point de son vaste empire. »

plus importants et bientôt de l'occupation des attaques de droite par les Français même, concurremment avec les Anglais.

Le 18 janvier, un vent violent menaça de renverser de nouveau toutes les tentes; on ne s'en plaignit pas, parce qu'il paraissait devoir déterminer la fonte des neiges dont on était littéralement enveloppé depuis huit jours. « Il faut convenir, écrivait dans ce temps le colonel Guérin, qu'au milieu de notre civilisation, dans laquelle tout le monde aspire au bien-être, la guerre est un singulier anachronisme. *Nous faisons tous,* à ce sujet, des réflexions philosophiques qui ne seront pas sans quelque influence sur le nouveau droit des gens qui tend à remplacer l'*ultima ratio regum* d'autrefois. »

On discutait toujours dans le camp sur les chances de l'expédition de Crimée et sur la manière dont on la continuerait. Il y avait les partisans du siége direct et les partisans du siége indirect. Les stratégistes et ceux qui avaient regretté que l'on n'eût pas commencé les opérations par le nord de la place étaient en général pour ce dernier système (1).

(1) Le colonel Guérin, partisan de ce système depuis le commencement de l'expédition, s'exprime ainsi dans sa lettre, pleine de vues militaires, du 18 janvier 1855 :

« Tu me rappelles ce que je t'ai écrit dans le temps d'une attaque qui couperait la retraite de l'armée russe qui opère en Crimée. Je pense bien qu'aujourd'hui l'on n'a pas d'autre idée que celle-là, et que la reddition de Sébastopol doit être le résultat d'une grande bataille et non la suite d'un siége lent et difficile où nous perdrions beaucoup de monde *pour ne rester maîtres en définitive que d'un monceau de ruines que ferait l'ennemi lui-même en se retirant.* (Des ruines, c'est en effet ce dont on devait rester maître après la prise de Malakof; l'opinion du colonel Guérin fut ainsi justifiée par l'événement plusieurs mois après.) Autant je suis persuadé que, poussée vivement au lendemain de la bataille de l'Alma, l'attaque de Sébastopol avait *des chances* de réussite (on voit que pour les plus favorables à cette opinion qui ne connaissaient pas toutes les ressources dont disposait dès lors la place, ce n'étaient que des chances, et encore à la condition que le maréchal de Saint-Arnaud n'eût pas perdu onze jours, comme il le fit, après l'Alma), autant je la trouverais aujourd'hui inutilement meurtrière. Quinze mille Turcs sont à Eupatoria; Omer-Pacha, avec un autre corps d'égale force, y arrivera prochainement. Portons nous-mêmes cinquante mille hommes sur les derrières des Russes, et force sera bien à l'armée de secours qui protége Sébastopol de se replier à la hâte vers le nord pour ne pas perdre ses communications. Réduite à elle-même et bientôt à bout de vivres et de munitions, il faudra bien que la place se rende. Tel devra être, à mon avis, le plan de campagne pour le printemps prochain. Il reste bien quelques difficultés d'exécution. Aura-t-on des moyens de transport suffisants pour opérer dans l'intérieur ? Nos troupes sont habituées en Algérie à porter au besoin huit jours de vivres dans leur sac; mais les Anglais sont moins faciles à nourrir et ont besoin de traîner à leur suite toutes sortes d'*impedimenta* (d'empêchements), qui les obligent à faire en deux jours la route que nous faisons dans une journée. Il faudrait que les Anglais fussent laissés devant la place avec deux divisions françaises et que le reste de notre armée, — soixante-dix à quatre-vingt mille

L'opinion du gouvernement français, sans qu'ils s'en doutassent, aurait été assez d'accord avec eux, dans le principe, pour l'attaque par le nord, qui *seule permettait d'investir la place,* dit un document historique publié dans *le Moniteur* du 11 avril 1855 ; cette opinion était près de se montrer favorable, avec eux aussi, quoique dans des conditions peut-être différentes, à une campagne stratégique, c'est-à-dire au siége indirect, accompagné d'une menace incessante par le côté sud de la place, devant laquelle se maintiendrait toujours un corps d'armée imposant. On reviendra bientôt sur cette opinion qui, dès lors, était celle de beaucoup d'hommes compétents. L'attaque, par le côté dévolu aux Anglais, c'est-à-dire par la Karabelnaïa, était aussi considérée, dès avant ce temps, par ces mêmes hommes, comme d'une importance capitale. Le colonel du génie Guérin ne cesse d'insister sur ce point dans sa correspondance, pour ainsi dire, depuis le premier jour du siége, après avoir exprimé ses regrets qu'on n'eût pas attaqué par le nord.

Malgré le vent violent du 18 janvier, qui avait fait espérer un dégel immédiat, le froid fut encore assez vif pour que, dans la nuit du 19 au 20, l'ennemi tentât un nouveau coup de main contre les tranchées françaises, où il savait que l'on enlevait chaque matin beaucoup de soldats congelés. Deux petites colonnes, commandées par le major Roudakovski, les capitaines Poïpof et Liapnnof et les lieutenants

hommes, — tînt seul la campagne, en combinant ses mouvements avec ceux d'Omer-Pacha, sans toutefois les trop subordonner les uns aux autres. Si nous continuons à opérer de concert sur le même champ de bataille sans unité de commandement, je ne tiens pas le succès pour assuré. La victoire de l'Alma a plus été due à l'élan et à la bravoure de nos soldats qu'à des combinaisons stratégiques. Il ne faudrait pourtant pas se fier trop exclusivement à la valeur des troupes. Les Russes, qui ne pèchent pas, comme nous, par le défaut d'unité de vues, nous ont prouvé une fois de plus, au siége de Sébastopol, que si leurs débuts sont, suivant la remarque, presque toujours faibles, ils ont la persistance et l'énergie de volonté avec lesquelles on répare les échecs. Au progrès qu'a fait la direction de leur défense, il semblerait qu'elle a changé de mains et qu'ils ont de nouveaux ingénieurs et de nouveaux officiers d'artillerie. Sur un champ de bataille, il pourra bien en être de même. L'élan et la spontanéité de nos soldats, surtout des troupes de l'Algérie, qui ont fait jusqu'ici notre supériorité, ont bien aussi leurs inconvénients et leurs dangers devant un ennemi qui présenterait plusieurs lignes avec des résistances successives à l'entraînement des Français. La stratégie ne sera donc pas à dédaigner dans nos opérations, non plus que la fermeté dans le commandement, si nécessaire pour utiliser cet entrain, cette rapidité de mouvements qui sont les plus nets de nos avantages... Attendons donc les événements, et espérons que l'on avisera au moyen d'éviter dans l'avenir les irrésolutions qui nous obligent à faire une seconde campagne pour obtenir le résultat que Napoléon I[er] n'eût pas manqué d'atteindre en une seule. »

Titof et Savalischin, se portèrent contre l'aile gauche et le centre de ces tranchées. Arrivée à la ligne de circonvallation, près de la baie de la Quarantaine, la première colonne, forte d'environ deux cent cinquante à trois cents hommes, trouva le commandant L'Hériller qui l'attendait sur le parapet avec quatre compagnies du 2e régiment de la légion étrangère. L'ennemi chercha en vain, de ce côté, à pénétrer dans la tranchée. Pendant que la lutte était engagée sur le parapet même, le commandant L'Hériller sortit soudain de la parallèle, avec deux de ses compagnies, pour tourner les Russes et les rejeter dans la baie de la Quarantaine. En apercevant ce mouvement, ceux-ci se retirèrent sur leurs réserves, qu'on distinguait dans la direction du bastion de la Quarantaine et qui paraissaient être assez nombreuses. Cette attaque sur la gauche des Français avait eu lieu à minuit. La seconde colonne ennemie se précipita sur les ouvrages avoisinant le T, où était de garde un bataillon du 46e de ligne, commandé par le capitaine Thomas. Le brave capitaine sort de ses positions, se jette sur les Russes avec son bataillon, et les poursuit à la baïonnette jusqu'à la hauteur de leurs embuscades. Mais s'étant laissé entraîner trop loin, l'officier Désécots et dix grenadiers tombèrent au pouvoir de l'ennemi. La nuit du 19 au 20 janvier coûta aux Français, outre les prisonniers, sept hommes tués et trente-deux blessés. Dans les deux attaques, les Russes laissèrent sur le travers des tranchées quinze cadavres, entre autres celui du capitaine prince Poïpof, et on les vit, tout le reste de la nuit, enlever des blessés et d'autres morts sur les terrains où on les avait poursuivis. Le lendemain, un parlementaire apporta au camp français des nouvelles de plusieurs officiers prisonniers dans Sébastopol et réclama le corps du prince Poïpof. Le général Forey lui fit répondre que les officiers russes étant revêtus de la même capote que les soldats, le corps du prince avait été inhumé le matin avec les autres cadavres. Usant des pouvoirs que l'empereur lui avait donnés, le général Canrobert promut le capitaine Thomas (Alexandre-Édouard), du 46e de ligne, au grade de chef de bataillon dans le 74e; il nomma chevaliers de la Légion d'honneur, le sous-lieutenant Combeaud, aussi du 46e, le lieutenant Saussier et le grenadier Hogelucht, l'un et l'autre du 2e régiment de la légion étrangère (1).

(1) Le général Canrobert distribua en outre sept médailles militaires, dont une au caporal du 3e du génie Collin. Ce dernier, dit l'ordre du général en chef, se trouvant accidentellement dans la tranchée, a pris, avec son détachement, une part des plus honorables au combat du 46e de ligne.

Le dégel eut lieu le 21 janvier. Les ambulances étaient encombrées de congelés qui s'étaient élevés, à cette date, au chiffre de deux mille cinq cents, dont huit cents, dit le médecin en chef de l'armée, succombèrent soit en Crimée, soit à Constantinople (1). Les établissements hospitaliers devenaient insalubres par suite du passage incessant des malades, et du séjour que beaucoup étaient obligés d'y faire. Les évacuations par mer, quoique très-fréquentes, ne suffisaient plus pour prévenir l'encombrement et, par suite, le développement des miasmes délétères. Ce fut alors que l'on commença à signaler des influences typhiques qui, plus tard, devaient prendre un terrible développement.

Sur les entrefaites, le général Niel, aide de camp de l'empereur, qui avait commandé le génie à la prise de Bomarsund, arriva, le 27 janvier, en Crimée, avec une mission spéciale. Après avoir reconnu le terrain, il fut d'avis, comme beaucoup d'officiers de son arme qui avaient exprimé plus ou moins ouvertement la même opinion, que le front d'attaque actuel des Français était le moins favorable, et qu'il conviendrait d'avancer, avec la parallèle, contre Malakof, entre le ravin des Docks ou de la Karabelnaïa et celui de Kilen ou du Carénage ; il proposa en conséquence d'appuyer cette attaque par l'ouverture d'autres parallèles de soutien sur la gauche de ce dernier ravin. Le nouveau plan proposé était puisé dans les considérations suivantes : par la prise du faubourg de la Karabelnaïa, dont Malakof était la clef, les assiégeants obtiendraient plus tôt que par celle de la ville proprement dite l'objet qu'ils se proposaient, savoir, l'anéantissement de la flotte, des docks et autres établissements maritimes qui se trouvaient tous sur la partie orientale de la baie du sud ; ensuite l'occupation du faubourg de la Karabelnaïa avait de grandes chances d'amener l'évacuation immédiate de la ville par les assiégés, menacés de s'y voir écrasés et de perdre leurs communications avec le côté nord de la rade ; enfin, par cette manière de procéder, on éviterait d'avoir une série de siéges intérieurs et meurtriers à faire dans une place déjà coupée au dedans par une ligne

(1) Le même médecin en chef ne présente pourtant dans son mouvement des malades, du 1er au 31 janvier 1855, que treize décès par suite de congélation dans les hôpitaux de Crimée en janvier. Tout le reste, qu'il conviendrait d'ajouter à son chiffre de neuf cent soixante et onze décès dans ces mêmes hôpitaux, a dû périr ailleurs. Voilà donc déjà quinze cent cinquante-sept décès constatés pour janvier seulement. Le docteur Scrive disant aussi que trois cents hommes furent tués sur place par le feu, en janvier, on arrive au chiffre de mil huit cent cinquante-sept morts pour les Français seulement, dans ce mois où il n'y eut pourtant que de petites affaires de détail, comme combats.

de fortifications et dont on supposait toutes les rues minées, toutes les maisons susceptibles de présenter une défense.

Jusque-là, le corps du génie français n'avait pas eu, comme on l'a dit souvent, à choisir, et il avait dû tirer le meilleur parti possible des attaques de gauche qui lui étaient dévolues, comme celles de droite l'étaient exclusivement aux Anglais. A un moment d'ailleurs où le corps de la place ne présentait pas encore tous les obstacles que l'on accumula au dedans comme au dehors, on aurait pu réussir aussi, et sans perdre plus de monde que n'en devaient coûter la prise du mamelon Vert, des ouvrages du mont Sapoune et de Malakof, non par le bastion du Mât lui-même comme le pensait le général Canrobert, mais par un point de la gauche que le colonel Guérin avait pressenti et indiqué entre ce bastion et le bastion Central. Aucun obstacle sérieux ne se présentait sur ce point : on pouvait passer par un ravin au moyen duquel on se fût trouvé à l'abri du feu de ces deux bastions; il n'y avait pas même encore de fossé à cet endroit, l'ennemi n'en fit un que dans le courant du mois de mai. Le colonel Guérin proposa plus d'une fois d'attaquer de ce côté, qui, la place prise, fut reconnu en effet, mais trop tard, être d'un accès peu difficile. Cela ne l'empêchait pas, comme on l'a pu voir déjà plusieurs fois dans les extraits de sa correspondance, d'avoir été en principe partisan d'une attaque par le côté nord; puis, une fois cloué au côté sud, d'une attaque très-active par la droite du port et la Karabelnaïa. Son opinion, comme celle de l'habile commandant de Saint-Laurent et de nombre d'autres officiers distingués de son arme, était que l'on commettait une faute immense en laissant les Russes accumuler des travaux contre la droite des alliés, et qu'il était urgent de mettre les Anglais en demeure d'abandonner en partie la conduite de ce front d'attaques aux ingénieurs français, puisqu'ils ne pouvaient marcher avec leurs propres ressources. Le général Bizot n'avait certainement pas été non plus sans comprendre les avantages d'une attaque par le côté de la Karabelnaïa, au moins comme devant marcher simultanément avec l'attaque de gauche; car on le voyait incessamment préoccupé, avec ses officiers, des moyens d'arracher à sir John Burgoyne et aux Anglais la concession d'une partie de l'attaque de droite (1).

Au général Niel, qui montrait la position de Malakof comme domi-

(1) Les officiers du génie qui écrivaient sans cesse, comme le colonel Guérin, que l'on ne pouvait pas marcher ni espérer voir la fin du siége, si les Anglais n'avançaient

nant tout le système de défense, le général Canrobert et lord Raglan objectaient que, pour une attaque de Sébastopol du côté du sud-est, on rencontrerait de bien plus grandes difficultés que du côté du sud-ouest, par où les tranchées françaises dominaient dès lors en partie les ouvrages de l'ennemi. Selon eux, entre les ravins de la Karabelnaïa et du Carénage, on était privé de cet avantage, et d'ailleurs le sol, de ce côté, se présentait encore plus pierreux et dépourvu de terre. Le général Niel pouvait répliquer qu'indépendamment de l'avantage de pousser l'attaque sur la position culminante de Malakof, les alliés, par le siége de la partie sud-est, pouvaient donner à leur parallèle une telle extension qu'ils seraient en situation d'agir, de ce côté, d'une manière concentrique contre les batteries russes, ce qui n'avait pas lieu dans le front d'attaque précédent. Après de longs débats, la proposition du général Niel fut, dit-on, adoptée, à la condition toutefois que l'on continuerait en même temps les travaux du siége contre le bastion du Mât et le bastion Central à gauche, et contre le Grand-Redan, situé aussi à gauche du mamelon Vert et de Malakof, quoique compris dans l'attaque de droite.

Toutefois, les Russes étaient loin d'estimer alors que la prise de Malakof, si elle avait lieu, entraînerait fatalement l'évacuation de la partie sud de Sébastopol et du corps de la place. L'attaque de gauche devait continuer à les inquiéter autant au moins que celle de droite ; et ils ont pu soutenir, non sans fondement, que si le corps de la place n'avait pas été à peu près réduit déjà par le canon et par l'anéantissement de la garnison lors de la dernière attaque de Malakof, la prise de cette position ne les aurait pas empêchés de prolonger leur dé-

pas sur la droite, pendant que les Français avançaient sur la gauche, n'étaient sans doute que les échos du général Bizot.

Le 18 janvier, le colonel Guérin écrivait encore : « Nous allons pousser un peu, dès que le temps le permettra, les attaques de droite du côté des Anglais. Ils n'ont pour ainsi dire rien fait pour s'approcher de la place depuis l'établissement de leurs premières batteries. *Après beaucoup de pourparlers*, ils consentent enfin à nous laisser faire. »

Le 9 février suivant, le colonel Guérin écrivait en outre à ce même sujet : « La continuation de nos attaques est subordonnée à celle des Anglais, et il a fallu une série indéfinie de *conférences, memorandums, protocoles* pour amener lord Raglan et le général Burgoyne à accepter notre assistance dans la continuation de leurs attaques sur la droite. C'est enfin décidé. »

On voit que c'était déjà une vieille idée, une vieille combinaison de la part des ingénieurs français. Le colonel Guérin en parle à plusieurs reprises dans sa correspondance d'octobre et de novembre 1854.

fense. En deux mots, la perte de Malakof, que devait précéder celle du mamelon Vert, serait une des causes les plus déterminantes, mais non la seule cause déterminante de l'abandon de la partie sud.

Aussi le général Niel, tout en insistant pour que l'on étendît encore sur la droite les cheminements déjà si développés, malgré le danger que cela présentait, demandait-il en outre, comme moyen principal de finir le siége, l'investissement de la place dès que l'on aurait pu réunir les forces suffisantes à cet effet. On a vu que cette opinion était celle de beaucoup des officiers du génie qui prenaient part au siége, et que ceux-là mêmes qui désiraient qu'un mouvement stratégique eût lieu, au printemps, de l'autre côté de la Tchernaïa, entendaient de la sorte opérer ou suppléer l'investissement; car, investir dans le sens étroit du mot était devenu non pas impossible, mais fort difficile, écrivait le colonel Guérin, les hauteurs de la rive droite du port qu'il se serait agi d'enlever, dans ce cas, se hérissant déjà d'autant de canons que l'enceinte de la ville.

Restait à décider les Anglais à faire l'abandon aux Français d'une partie considérable de l'attaque de droite. Il y avait longtemps que le général Canrobert, vis-à-vis de lord Raglan, et le général Bizot, vis-à-vis de sir John Burgoyne, étaient en pourparlers à cet égard sans obtenir entière satisfaction. L'amour-propre britannique et la nécessité étaient aux prises, et ce ne devait être que dans les premiers jours de février que la nécessité l'emporterait définitivement.

Vers ce temps, le génie, en creusant des puits dans le roc sur le revers de la troisième parallèle française pour examiner le terrain et savoir si les Russes n'y auraient pas préparé des galeries de mines, rencontra un banc d'argile d'un mètre d'épaisseur dans lequel on commença à cheminer à couvert devant le bastion du Mât. La distance à franchir était de cent soixante-dix mètres. Quand le capitaine Berrier, qui commandait les mineurs, eut conduit sa galerie à environ cent dix mètres, les Russes, qui s'étaient aperçus du travail et avaient pratiqué une contre-galerie pour donner le camouflet, firent jouer, pendant la nuit, un fourneau de mines qui occasionna quelques accidents et donna lieu à des traits de dévouement (1). Ainsi commença la guerre de mines devant Sébastopol.

(1) Deux des mineurs avaient été tués. Le lieutenant du génie Coste essaya de faire retirer les corps de ces infortunés; mais deux autres de ses hommes furent asphyxiés par la fumée et perdirent connaissance. Le lieutenant Coste avait sauvé l'un, et l'on se consultait sur ce qu'on pourrait faire pour l'autre, quand le capitaine

Le 31 janvier, un grand mouvement eut lieu dans les camps russes et dans Sébastopol; il était occasionné, dit-on, par le retour dans la ville assiégée des deux grands-ducs Nicolas et Michel. Il y avait lieu de croire que cet événement serait célébré par quelque tentative petite ou grande contre les positions des assiégeants. Aussi se prépara-t-on à la recevoir du côté des Français, où les éclaireurs volontaires, couchés par groupes en avant des approches, se tinrent en éveil durant toute la nuit du 31 janvier au 1er février.

Le génie, qui avait avancé le travail de la communication en arrière des ruines du Lazaret et démoli ces restes de constructions, s'occupait activement de prolonger jusqu'au port sud la troisième parallèle à l'extrême droite de l'attaque française, dans le but de réunir par là cette parallèle avec la seconde et avec une partie du cheminement tendant vers le ravin. La rencontre du roc à trente centimètres au-dessous du sol nuisait beaucoup à la rapidité de ce travail, dont les assiégés ne parurent bien comprendre toute l'importance que le 31 janvier, ce qu'ils firent voir en dirigeant, à dater de cette journée, sur les travailleurs, une grande quantité de bombes et de mitraille. Tout indiquait que c'était sur ce cheminement que la première sortie de l'ennemi aurait lieu.

En effet, vers une heure du matin du 1er février, la neige ayant recommencé à tomber et l'obscurité étant profonde, le lieutenant de vaisseau Birioulef, qui déjà s'était signalé bien des fois par de pareils coups de main, s'avança, à la tête d'une masse compacte d'environ quatre cents hommes, contre les nouveaux travaux, en cours d'exécution, à l'extrémité droite de la troisième parallèle. Le commandant du génie Sarlat, officier d'un grand mérite et d'une bravoure superbe, était, cette nuit-là, de tranchée, et avait à la fois la direction des travaux et des troupes de ce côté. Il était dignement secondé sous tous les rapports par le capitaine Fourcade (Prosper), appartenant à la même arme. Quand l'ennemi fut à portée, les éclaireurs volontaires d'élite du 7e régiment de ligne, aux ordres du capitaine Rousseau, se dressèrent tout à coup, engagèrent le feu et retardèrent un moment la marche de la colonne. Mais l'intrépide Birioulef, excitant les siens de la voix et de l'exemple, eut bientôt fait franchir aux Russes ce premier obs-

Berrier arriva avec le lieutenant Mengin-Lecreulx. Le capitaine Berrier, sans hésiter, entra dans le boyau, parvint jusqu'au malheureux, le plaça sur le chariot qui servait à retirer les terres de la galerie, et, avec l'aide du lieutenant Mengin, réussit à le rappeler à la vie, après avoir éprouvé lui-même un court évanouissement.

tacle, et les amena jusque sur la parallèle. Là, il trouva une partie des travailleurs détachés des divers régiments qui commençaient à se rassembler à l'appel énergique du commandant Sarlat et du capitaine Fourcade, pendant que deux compagnies du 1er bataillon du 42e de ligne, qui était de garde, accouraient pour prendre part à l'action. Accueillis d'abord par une vive décharge, les Russes furent ensuite reçus sur les baïonnettes et presque aussitôt la lutte s'établit corps à corps sur le parapet même et dans la tranchée. Le brave capitaine du génie Fourcade eut la cuisse cassée par une balle au moment où il se jetait dans la mêlée avec ses travailleurs. Amputé, il ne devait survivre que bien peu à son infortune. Le capitaine Rémy, du 42e, reçut aussi des blessures qui devinrent promptement mortelles; le lieutenant Wagner, du même régiment, fut blessé et fait prisonnier (1). Le capitaine Rousseau et le lieutenant Vuillemot, de la compagnie des éclaireurs volontaires du 7e de ligne, ne semblent pas avoir eu un sort meilleur (2). Le lieutenant du génie Guilhot prit incontinent la place du capitaine Fourcade, et ne se fit pas moins remarquer que lui à la tête des détachements de travailleurs, parmi lesquels se signalaient celui de la 4e compagnie, 2e bataillon du 3e régiment du génie, celui du 9e bataillon de chasseurs à pied, conduit par le lieutenant Barbot, et ceux des 21e, 39e et 74e de ligne. Le lieutenant Bacigaloup, bravement secondé par le lieutenant Noll et l'adjudant-sous-officier Jugla, remplaça le capitaine Rémy à la tête du détachement du 42e. Le combat continuait à l'arme blanche, à coups de crosse de fusil et à coups de pierres. C'était une mêlée épouvantable, où, de part et d'autre, on laissait bien des morts et bien des blessés sur le carreau, relativement au petit nombre d'hommes engagés. Les Russes, entendant venir des renforts, se retirent, mais en bon ordre, emmenant trois officiers ainsi que des soldats prisonniers, et faisant toujours face aux Français qui marchent sur eux la baïonnette en avant, après avoir franchi le parapet. Deux pièces de campagne, qui envoient à l'ennemi quatre volées de mitraille, ne le font pas reculer plus promptement que ne l'ordonne le lieutenant Birioulef. Impatientées de voir cette lenteur de la retraite, les 2e et 3e compagnies du 1er bataillon du 46e se laissent entraîner jusque sous

(1) Le lieutenant Wagner (Éléonore-Jacques), figura encore comme prisonnier de guerre sur l'*annuaire militaire* de 1855, mais il disparut de celui de 1856.

(2) Le capitaine Rousseau, du 7e de ligne, ne figure déjà plus sur l'*annuaire* de 1855. Le lieutenant Vuillemot (Henri-Charles), inscrit encore dans l'*annuaire* de 1855, disparaît de celui de 1856.

le canon des remparts, qui leur fait éprouver de nouvelles et sensibles pertes. Mais un malheur plus grand, résultat d'une fatale méprise, devait leur arriver. Comme elles revenaient à la tranchée, à travers l'obscurité, rapportant leurs derniers blessés, une compagnie du même régiment et divers autres détachements qui étaient venus comme renforts, les prirent pour des ennemis et firent sur elles un feu meurtrier. Aux cris des blessés et des mourants, l'erreur fut reconnue et des scènes déchirantes se passèrent entre d'infortunés camarades qui se pressaient sanglants dans les bras les uns des autres. Ce n'était pas la première fois que de semblables méprises avaient lieu dans les rencontres nocturnes. Pour comble de regrets, l'intrépide commandant du génie Sarlat étant monté sur la banquette et se montrant au-dessus du parapet, au moment où ces malheureuses troupes rentraient dans la tranchée, fut tué raide par une balle qu'il reçut dans la tête. Cette perte et celle du capitaine Fourcade, qui devait suivre de près, furent vivement senties non-seulement par le corps du génie, mais par toute l'armée. Le commandant Sarlat venait à peine d'être élevé à son nouveau grade, à cause de ses talents et de son courage signalé. Le génie lui fit des funérailles dignes de la haute estime qu'il inspirait. Les généraux Niel et Bizot conduisaient le deuil, accompagnés de tous les officiers de leur arme et de beaucoup d'autres. Le général Niel qui, à peine arrivé en Crimée, commençait déjà la triste série de ses oraisons funèbres sur la tombe de ses camarades, prononça, en quelques mots touchants et noblement sentis, l'éloge mérité du défunt. Bientôt ce serait le tour du malheureux capitaine Fourcade, qui expira le 12 mars.

L'affaire du 1er février 1855 coûtait aux Français six de leurs officiers au moins, dont deux du génie, et un nombre de soldats assez considérable pour qu'on n'ait pas cru devoir en faire connaître le chiffre : grande faute, car elle a autorisé les Russes à écrire dans leurs relations qu'ils avaient rempli la tranchée de cadavres français. A partir du jour où l'on croirait devoir dissimuler les pertes des alliés, il serait permis à l'ennemi, sans que l'histoire puisse lui en contester la vérité, de les porter aux chiffres que bon lui semblerait. Triste chose d'ailleurs pour une armée quand on commence à craindre d'en faire connaître les pertes, et c'est ce que l'on verrait trop souvent par la suite, tant du côté des alliés que du côté des Russes.

Aux douleurs qu'avait fait éprouver cette funeste nuit, et que le général Canrobert exprime dans son ordre du jour du 4 février, relatif à

cette affaire (1), succédèrent les récompenses décernées aux braves qui survivaient. Le général en chef conféra le grade de capitaine au lieutenant du génie Guilhot et au lieutenant Bacigaloup du 42e de ligne, le grade de sous-lieutenant à l'adjudant-sous-officier Jugla, du même régiment. Il nomma chevaliers de la Légion d'honneur le lieutenant Noll, aussi du 42e, et le sergent du génie Gerlat. Il distribua en outre vingt et une médailles militaires, à l'occasion de cette affaire dans laquelle les Français avaient fait des pertes relativement trop grandes pour pouvoir s'attribuer l'avantage.

Presque toujours, l'ennemi se targuait d'avoir eu le dessus dans ces sorties nocturnes, et peut-être n'était-ce pas sans raison ; car, on le répète, son but était atteint lorsqu'il avait détruit quelque bout de parallèle, encloué quelques canons, désorganisé quelques travaux commencés, jeté le désordre parmi les travailleurs, ou seulement tué du monde et enlevé quelques postes. « On pourrait perdre moins d'hommes et faire éprouver autant de dommage à l'ennemi, en abandonnant tout de suite les tranchées avancées et en se bornant à fusiller les assaillants de la parallèle en arrière, ainsi que le prescrit Vauban, notre maître en fait de siéges, écrivait le colonel Guérin à propos d'une affaire beaucoup plus meurtrière encore qui eut lieu quelque temps après celle dont on vient de parler ; mais nos soldats ont l'habitude ici de ne pas reculer et de se porter au contraire en avant des tranchées, à moins que, surpris ou n'étant pas en nombre, ils ne soient absolument contraints de lâcher pied (2). »

(1) « Le principal effort de l'ennemi, disait cet ordre, a été soutenu par la compagnie d'éclaireurs volontaires d'élite du 7e régiment de ligne, — voltigeurs du 1er bataillon ; — les 2e et 3e compagnies du 1er bataillon du 42e régiment de ligne ; les détachements de travailleurs des 21e, 39e, 74e régiments de ligne ; le 9e bataillon de chasseurs à pied, et par un détachement du génie de la 4e compagnie, 2e bataillon du 3e régiment.

« Au milieu d'eux se faisaient distinguer le chef de bataillon du génie Sarlat, intrépide soldat autant qu'ingénieur distingué, dont nous avons à déplorer la perte et auquel je donne de légitimes regrets ; le capitaine du génie Fourcade, grièvement blessé ; le capitaine Rémy, du 42e, mort de ses blessures ; le lieutenant Wagner, du même régiment ; le capitaine Rousseau, de la 2e compagnie d'éclaireurs volontaires d'élite ; le lieutenant Vuillemot, de la même compagnie.

« Je signale encore à l'armée, comme ayant fait preuve de résolution, les sergents Gerlat et Peltier, le sapeur Merme, le maître ouvrier Monchat, du 3e régiment du génie ; — le lieutenant Barbot, le chasseur Gesswingt ; — le sergent Hinzelman, du 9e bataillon de chasseurs à pied ; — le voltigeur Paris, du 7e de ligne ; — le voltigeur Bellier, du 21e ; — le fusilier Pauliac, du 42e ; — le caporal Badet, du 74e. »

(2) Lettre du 27 mars 1855.

Pendant que l'Autriche continuait à se jouer de la France et de l'Angleterre, ces deux puissances, paraissant reconnaître enfin de quelle indigne comédie leur bonne foi était victime, venaient de prendre le parti d'attirer dans leur coalition un des États les plus intéressants de l'Europe par ses qualités guerrières et ses aspirations libérales, malgré le déplaisir que cette accession ne pourrait manquer de causer à la cour de l'empereur François-Joseph. C'est avoir déjà nommé le royaume de Sardaigne, aussi grand par le cœur qu'il l'est peu par son territoire et le nombre de ses habitants, et qui, âme et bras de l'indépendance italienne, sera un persistant souci, une continuelle menace pour l'Autriche, tant qu'elle n'aura pas abandonné les territoires lombardo-vénitiens. On ignore quelles espérances on donna au roi de Sardaigne pour l'entraîner dans l'alliance anglo-française; mais il est certain qu'il crut y entrevoir pour son pays autre chose que de la considération militaire de plus à donner à ses troupes en les envoyant combattre à côté des Français et des Anglais. Quoi qu'il en soit, dès le 10 janvier 1855, le roi de Sardaigne s'engagea par un traité auquel ne manquait plus que l'approbation constitutionnelle du parlement piémontais, approbation qui serait bientôt acquise, à fournir pour les besoins de la guerre contre la Russie un corps de quinze mille hommes à sa solde et sous le commandement en chef d'un général sarde. Par un article additionnel, la France et l'Angleterre prirent à leur charge les frais d'embarquement et de transport. Le ministre de la guerre du roi de Sardaigne, général de division Alfonso de La Marmora, devait prendre le commandement en chef de ce corps d'armée et avoir sous ses ordres son frère le général Alessandro de La Marmora et le général Giuseppe Durando.

Dans ce même temps, l'Autriche demanda à la diète de Francfort la mobilisation de la moitié des contingents fédéraux de l'Allemagne, qui devaient présenter un effectif d'environ cinq cent vingt-cinq mille hommes. Elle savait d'avance que sa demande serait repoussée ; ce n'était qu'une vaine satisfaction qu'elle donnait aux deux puissances occidentales, si toutefois ce n'était pas une menace d'arbitrage armé destiné à peser sur elles aussi bien que sur la Russie.

Le peuple, le parlement et la presse britanniques montraient un mécontentement très-vif de la manière dont la guerre était conduite, de l'imprévoyance de l'administration militaire et des désastres qui leur semblaient en avoir été la conséquence. Deux membres du cabinet de Saint-James étaient surtout, dans ces circonstances, l'objet des cri-

tiques et des plus amers reproches. Lord Aberdeen, quoique bon Anglais, n'avait pu se laver entièrement de secrètes tendances favorables à son ancien ami l'empereur Nicolas, et le duc de Newcastle, ministre de la guerre, était impitoyablement accusé de n'avoir rien compris à l'administration de la guerre, et d'avoir ainsi perdu l'armée anglaise. L'un et l'autre tombèrent devant une proposition d'enquête présentée par un membre du parlement et que soutint le président même du conseil des ministres, lord John Russell, abandonnant ses deux collègues sur ce terrain.

Un nouveau cabinet fut formé, dont le comte Granville eut la présidence, et où lord Panmure eut le ministère de la guerre. Lord John Russell entra dans le cabinet comme ministre des colonies, le comte de Clarendon comme secrétaire d'État des affaires étrangères, et le vicomte Palmerston, qui en devait être l'âme, comme premier lord de la trésorerie. Le peuple anglais ne fut encore qu'à demi satisfait ; il aurait voulu dès lors que lord Palmerston eût ouvertement la direction pleine et entière des affaires ; il n'avait foi qu'en son activité et en sa volonté d'humilier la Russie. Aussi le belliqueux et passionné ministre, dont l'âge avancé n'affaiblissait aucune des qualités politiques, ne devait-il pas tarder à rester maître, avec le concours de l'opinion publique et du parlement, de toute la situation en Angleterre, malgré les répugnances qu'il inspirait à certains cabinets de l'Europe. Sous son active et impatiente influence, l'armée anglaise devait se relever de ses infortunes et présenter avant la fin de la guerre un aspect plus imposant qu'au début, tandis que les flottes britanniques, s'accroissant rapidement dans des proportions inouïes, seraient en mesure, mais trop tard, de faire enfin trembler sérieusement Kronstadt et Saint-Pétersbourg.

CHAPITRE III.

Attaques de droite. — Eupatoria. — Troisième période d'hiver. — Ouvrages-Blancs.

Notification du blocus de tous les ports russes de la mer Noire et de la mer d'Azov. — Nouvelle organisation de l'armée d'Orient en trois corps. — Nomination du général Pélissier au commandement en chef du 1er corps, à la place du général Forey. — Les Français sont définitivement chargés d'une partie des attaques de droite. — Le commandant du génie de Saint-Laurent et le colonel d'artillerie de La Boussinière. — Arrivée d'Omer-Pacha et d'une partie de l'armée ottomane du Danube à Eupatoria. — Départ du général Niel pour Constantinople. — Travaux d'approche des Français sur Malakof et travaux de contre-approche des Russes. — Lettre du colonel Guérin sur la situation en février. — Attaque d'Eupatoria par une armée russe. — Succès d'Omer-Pacha. — Nouveaux sinistres en mer. — Naufrage de *la Sémillante*. — Maladies et mortalité dans le mois de février 1855. —La redoute Selenginsk construite par les Russes sur le mont Sapoune.— Retour du général Niel en Crimée. — Première et malheureuse tentative des Français pour enlever la redoute Selenginsk.— Aspect à vol d'oiseau de Sébastopol et de ses abords à la fin de février 1855.

Les amiraux Bruat et Lyons notifièrent le blocus de tous les ports russes de la mer Noire et de la mer d'Azov, à l'exception de ceux qu'occupaient les alliés, à partir du 1er février 1855. L'occupation du détroit de Kertch aurait eu bien plus de valeur que cette notification ; il était inouï qu'on n'y eût pas encore pensé.

Le mois de février vit arriver de nombreux renforts aux alliés, particulièrement aux Français et aux Ottomans. L'effectif de l'armée française s'éleva dans ce mois à quatre-vingt-neuf mille neuf cent trente-neuf hommes, les malades compris, il est vrai. Cela formait neuf divisions d'infanterie et une de cavalerie.

Sur les entrefaites, arriva de Paris un arrêté de nouvelle organisation de l'armée qui fut rendu public du 7 au 9 février 1855.

Dans cette organisation, le général Canrobert conservait son commandement en chef, et son état-major se composait du général de brigade de Martimprey, chef d'état-major général ; du général de division Thiry, commandant en chef de l'artillerie ; du général Bizot, commandant en chef du génie, ayant pour chef d'état-major le colonel Duboys-Fresney ; de l'intendant en chef Blanchot, intendant général.

L'armée était divisée en trois corps, ce qui faisait croire à des opérations stratégiques pour le printemps (1).

Le général Forey allait perdre le commandement du corps de siége, où, malgré d'incontestables qualités militaires, il ne s'était peut-être pas entouré de toutes les sympathies désirables de la part du soldat. On le voyait peu et l'on s'en plaignait. Ses relations avec les chefs de service étaient devenues très-difficiles, et même presque nulles. Le général Pélissier, attendu sur le navire *l'Assyrien,* était destiné à lui succéder.

L'état-major du nouveau commandant en chef du premier corps ou corps de siége, se composerait désormais du général de brigade Rivet, chef d'état-major; du général de brigade Lebœuf, commandant de l'artillerie ; du général de brigade Dalesme, commandant du génie, ayant le colonel Jourjon pour chef d'état-major, et du sous-intendant Bondurand.

Le corps de siége était formé de quatre divisions. La 1re division, restant encore sous le commandement du général Forey, qui devait souffrir cruellement de son changement de position, se composait de la brigade du général Niol (5e bataillon de chasseurs à pied, commandant Garnier, 19e et 26e de ligne, colonels Manèque et de Sorbiers), et de la brigade du général d'Aurelle de Paladines (39e et 74e de ligne, colonels Comignan (2) et Breton, puis Montera). Cette division comptait six mille deux cent quatre-vingt-sept hommes de troupes et deux cent trente et un officiers. — La 2e division, aux ordres du général Levaillant, se composait de la brigade du général de La Motterouge (9e bataillon de chasseurs à pied, commandant de Cornulier de Lucinière; des 21e et 42e de ligne, colonels Lefèvre et Lesergeant d'Hendecourt), et de la brigade du général Couston

(1) « La nouvelle organisation de l'armée en plusieurs corps donne à croire que l'on a pour le printemps prochain un plan de campagne dont la reddition de Sébastopol sera une des conséquences. C'est à mon avis la chose la plus raisonnable aujourd'hui. Éloigner l'armée russe de secours, la chasser de la Crimée et attendre que la ville, privée de subsistances par un blocus étroit, soit obligée à se rendre... Le siége ne devra plus être alors qu'un investissement de plus en plus étroit. C'est une grande bataille qui doit décider aujourd'hui la question. Il y a déjà huit divisions françaises ici; la 9e est à Constantinople. C'est avec cent cinquante mille hommes que l'on pourra commencer la campagne au printemps. Omer-Pacha a dès à présent une partie de ses troupes à Eupatoria, à quinze lieues au nord de Sébastopol. » (*Correspondance du colonel Guérin, lettre du* 9 *février* 1855.)

(2) Le lieutenant-colonel Comignan fut nommé colonel de ce régiment le 14 mars 1855 à la place du général Beuret (Georges), nommé général de brigade le 10 janvier précédent.

(46e et 80e de ligne, colonels Gault et Laterrade). Cette division n'était forte que de cinq mille neuf cent quatre-vingt-quatre hommes de troupes, avec deux cent trente-cinq officiers. — La 3e division, aux ordres du général Pâté, se composait de la brigade du général Georges Beuret (6e bataillon de chasseurs à pied, commandant Fauvart-Bastoul; 28e et 98e de ligne, colonels Sencier et Brégeot), et de la brigade du général Bazaine (1er et 2e régiments de la légion étrangère). La 3e division était forte de sept mille sept cent soixante-quatorze hommes de troupes, avec deux cent trente-quatre officiers. — La 4e division, aux ordres du général de Salles, se composait de la brigade du général Faucheux (10e bataillon de chasseurs à pied, commandant de La Bastide; 18e et 79e de ligne, colonels Dantin et Grenier), et de la brigade du général Duval (14e et 43e de ligne, colonels de Négrier et Broutta). Elle présentait un effectif de sept mille sept cent soixante-quinze hommes de troupes, avec deux cent trente-trois officiers.

Ainsi vingt-huit mille sept cent cinquante-trois hommes, y compris les officiers, formaient le corps de siége de l'armée française devant Sébastopol. C'était bien peu pour quatre divisions, surtout avec les renforts incessamment reçus et sans qu'on en eût encore défalqué les malades que donnerait le mois de février, comme en avaient donné les mois précédents.

Le général Bosquet, dont on parlait depuis quelque temps dans l'armée comme d'un général en chef possible, en même temps que du général Pélissier (1), conservait le commandement en chef du 2e corps. Son état-major se composait du général de brigade Trochu, chef d'état-major; du général de brigade Eugène Beuret, commandant de l'artillerie; du colonel Frossard, destiné à passer promptement général, commandant du génie, et du sous-intendant de Molines.

Le 2e corps était formé également de quatre divisions. La 1re division, aux ordres du général Bouat, se composait de la brigade du général Espinasse (1er bataillon de chasseurs à pied, commandant Aymard; 7e de ligne, colonel de Pecqueult de Lavarande, puis Decaen,

(1) L'opinion de l'armée ne fut pas pour rien dans le choix d'un futur général en chef. Les échos ne purent manquer d'en arriver jusqu'à Paris. « On croit généralement, je ne sais sur quel fondement, écrivait le colonel Guérin le 18 janvier 1855, que le commandement en chef passera entre les mains du général Bosquet ou dans celles du général Pélissier, actuellement en Algérie, deux hommes de formes un peu abruptes, mais rachetant cela par des qualités militaires éminentes et reconnues. »

et 1er de zouaves, colonel Collineau (1)), et de la brigade du général Vinoy (20e et 27e de ligne, colonels Orianne et Adam). La 1re division du 2e corps présentait un effectif de huit mille six cent soixante-dix-neuf hommes de troupes, avec deux cent soixante et onze officiers. C'était l'ancienne division Canrobert; elle avait été presque entièrement renouvelée. — La 2e division, sous les ordres du général Camou, se composait de la brigade du général d'Autemarre (50e de ligne, colonel de Saint-Pol, puis Brancion, et 3e de zouaves, colonel de Bonnet Maurelhan-Polhes (2)), et de la brigade du général Vergé (3e bataillon de chasseurs à pied, commandant Tixier; 6e de ligne, colonel Goze; 82e de ligne, colonel de Castagny). La 2e division du 2e corps était, à cette époque, la plus complète de toutes; elle comptait dix mille huit cent vingt-cinq hommes de troupes, avec trois cent vingt-cinq officiers. — La 3e division, aux ordres du général Mayran, se composait de la brigade du général de Monet (19e bataillon de chasseurs à pied, commandant Caubert; 2e de zouaves, colonel Cler, puis Saurin; 4e régiment d'infanterie de marine (3), colonel Bertin-Duchâteau), et de la brigade du général de Failly (95e de ligne, colonel Labadie, puis Danner, et 97e de ligne, colonel Malher). La 3e division du 2e corps était forte de huit mille cinq cent douze hommes de troupes, avec deux cent quarante-trois officiers. — La 4e division, aux ordres du général Dulac, se composait de la brigade que commandait naguère le général Boussingen, presque aussitôt enlevé à l'armée qu'appelé en Crimée (17e bataillon de chasseurs à pied, commandant Douay; 57e et 85e de ligne, colonels Dupuis et Javel), et de la brigade du général Bisson (10e et 61e de ligne, colonels de La Serre et Lefebvre).

Cette division était forte de sept mille cent quinze hommes, avec deux cent quarante-neuf officiers.

Le deuxième corps de l'armée française présentait donc à cette

(1) A partir de la fin de mars seulement; il était auparavant lieutenant-colonel au 2e de zouaves.

(2) Ce ne fut que dans le courant d'avril 1855, que le colonel de Bonnet, ancien lieutenant-colonel du 100e de ligne, auparavant 25e léger, prit le commandement du 3e de zouaves, qui avait pour lieutenant-colonel M. Paër, dès avant la mort du colonel Tarbouriech.

(3) On venait de former, des trois régiments d'infanterie de marine, quatre régiments, sans pour cela augmenter le nombre des soldats de cette arme. Dans cette nouvelle organisation, la plus grande partie de l'ancien 3e de marine qui était en Crimée forma le 4e régiment.

époque un effectif, malades encore en Crimée compris, de trente-six mille deux cent dix-neuf hommes, avec les officiers.

Le troisième corps, ou corps de réserve, était placé sous le commandement direct du général en chef de l'armée, et se composait d'une division d'infanterie et d'une division de cavalerie.

La division d'infanterie était sous les ordres du général Brunet et se composait de trois brigades : la brigade du général Cœur (4e bataillon de chasseurs à pied, commandant de Fontanges de Couzan; 86e et 100e de ligne, colonels Hardy et Duprat de Larroquette); la brigade du général Lafont de Villiers (49e de ligne, colonel Latrille de Lorencez; 91e de ligne, colonel Picard), et une brigade encore incomplète de la garde impériale, commandée par le général Uhrich. La division d'infanterie du corps de réserve ne s'élevait pas à cette époque à plus de sept à huit mille hommes.

La division de cavalerie, commandée par le général Morris, était formée du 4e régiment de hussards, colonel Gallais; des 1er et 4e chasseurs d'Afrique, colonels de Ferrabouc et Coste de Champéron, puis de Cauvigny, et du 6e dragons, colonel Ressayre. Ces quatre régiments de cavalerie ne donnaient que deux mille cinq cent quatre-vingt-cinq cavaliers et cent quarante officiers.

Les parcs et réserves de l'artillerie, aux ordres des colonels Mazure, de Blois, Forgeot et Roujoux, présentaient quatre mille vingt hommes de troupes.

Les parcs et la réserve du génie restaient encore pour quelque temps sous la direction et le commandement du colonel Guérin, qui allait avoir à s'occuper passagèrement de préparer l'organisation d'un second parc sur la droite des attaques sans pour cela cesser de prendre une part plus ou moins directe aux travaux du siége, même quand son devoir ne l'y appelait pas officiellement. Il lui eût semblé trop pénible de ne pas continuer à courir les mêmes dangers que ses camarades et à donner au soldat l'exemple de la persévérance et du courage (1).

(1) Nous avons ouï raconter cent traits de présence d'esprit et de courage personnel du colonel Guérin par des sous-officiers et soldats du génie. Un mineur nous a rapporté le suivant : On avait formé un nouveau dépôt de tranchée qui exigeait l'emploi de tous les hommes du génie qui restaient disponibles. Le colonel s'étant rendu auprès des soldats punis, dit au sergent qui les gardait : « Faites-moi sortir ces gaillards-là et qu'ils aillent un peu au travail et au feu. — Ils répondent qu'ils n'ont pas encore pris leur café, dit le sergent. — Ni moi non plus, je n'ai pas pris le mien, repartit le colonel, et nous allons marcher ensemble. » Il était grand matin et l'ennemi

L'armée anglaise se réorganisait, mais difficilement. Ses meilleures troupes n'étaient remplacées, comme on a déjà eu l'occasion de le dire, que par des jeunes gens absolument inaguerris, que la maladie enlevait presque aussitôt qu'ils arrivaient.

Mais l'armée turque, quoique ayant énormément souffert, était assez à portée de recevoir de prompts renforts pour se maintenir toujours à peu près au même chiffre devant Sébastopol. Elle prenait surtout une physionomie imposante devant Eupatoria, où Omer-Pacha était attendu d'un jour à l'autre. Les Russes, inquiétés par cette arrivée successive de troupes ottomanes qui, de là, menaçaient leurs communications entre Simphéropol, Baktchi-Seraï et Pérékop, et pouvaient se porter, à un jour donné, sur le côté nord de Sébastopol pour aider à l'investissement de la place, entreprirent de resserrer Eupatoria, et de prévenir toute réunion par terre entre l'armée ottomane qui s'y rassemblait et le gros des alliés. Les Turcs, au nombre de dix mille fantassins et de douze escadrons de cavalerie, essayèrent, le 3 février, de

ne tirait pas encore ; de sorte qu'en donnant cet ordre en apparence sévère, nous disait le mineur du génie, le colonel avait en vue de ménager la vie du soldat. On partit donc, et l'on traversa un ancien camp russe. Arrivé à un certain endroit, le colonel, monté sur son cheval, se mit à espacer lui-même les hommes, à cinquante mètres les uns des autres, la pioche en l'air, pour prendre la direction. Il faisait un épais brouillard qui ne permettait pas de distinguer la perche du bastion du Mât. Quand on fut parvenu aux tranchées, le colonel descendit de cheval et se dirigea tout seul du côté du Mât ; puis il revint à ses hommes pour leur prescrire, du côté des batteries en terre, un travail qui avait pour objet de détruire le mât du bastion, qui ne servait pas seulement aux Russes à hisser le pavillon parlementaire, mais qui permettait à une vigie presque constamment postée à son sommet pendant le jour, d'avertir la place des mouvements des Français et d'indiquer par où l'on pourrait tirer avec avantage. Il fallut se mettre au travail sous le feu même du bastion qui commençait à tirer à boulets et à mitraille; on n'était couvert par rien, et les travailleurs hésitaient. Alors le colonel Guérin, prenant une pioche des mains de l'un d'eux, — de celui-là même de qui nous tenons ce détail et qu'il fit médailler depuis, — se détacha seul en avant, fit sauter avec la pioche quelques éclats de rocher, et leur dit : « Tenez, voilà comment il faut faire, plus on est près, plus les dragées passent par-dessus la tête. » Et tout le monde, le voyant si bravement donner l'exemple, se mit à l'œuvre avec ardeur et dévouement, d'autant que l'on savait qu'avec le colonel Guérin aucun acte de courage n'était perdu. Chaque soir, son premier soin, quand il revenait des travaux, nous disait un sous-officier du génie, était de s'informer auprès des chefs de compagnies des hommes qui s'étaient bien montrés, et il ne laissait pas de trêve au général qu'il ne les eût fait récompenser. Nous avons rencontré pour notre part un grand nombre de soldats, de sous-officiers et même d'officiers qui nous ont dit, montrant leur poitrine où brillait une médaille ou la croix : « C'est au colonel Guérin que je dois cela. » Ces braves le devaient avant tout à eux-mêmes : car le colonel Guérin ne fit jamais donner une récompense que toute l'armée ne reconnût méritée.

les déloger d'un village voisin ; mais ils n'y réussirent pas, et, menacés eux-mêmes de se voir couper la retraite par la cavalerie russe, ils rentrèrent dans Eupatoria sans avoir rien accompli.

Devant Sébastopol, il venait d'être décidé que de grands travaux d'approche seraient exécutés par les Français dans la direction de la tour Malakof ou bastion Kornilof, avec le but de s'emparer de cette position et d'écraser ensuite le faubourg de la Karabelnaïa. Le général Canrobert et le général Bizot en confièrent l'exécution aux officiers et aux troupes du génie qui faisaient partie du corps d'armée du général Bosquet, de même que le soin d'installer et de servir les nouvelles batteries fut laissé aux officiers et soldats d'artillerie de ce même corps. Ces travaux importants donnèrent l'occasion au commandant du génie de Saint-Laurent et au colonel d'artillerie de La Boussinière, qui en eurent en grande partie la direction, de déployer sur un théâtre de premier ordre d'éminentes qualités, qui du reste étaient déjà appréciées de tous les hommes compétents de l'armée. Le colonel de La Boussinière et le commandant de Saint-Laurent, doués d'un pareil courage, d'un talent supérieur, étaient bien faits pour être associés et se comprendre. On se rappelle que le commandant de Saint-Laurent, avec la rare sagacité qui le distinguait, avait proposé, dès le commencement du siége, de faire passer la parallèle par le mamelon Vert, qui conduisait à Malakof, comme Malakof conduisait à la Karabelnaïa. Le chef d'escadron d'état-major Besson fut nommé major de tranchée pour les nouveaux travaux projetés.

Le second parc du génie français fut établi au moulin dit des Anglais, qui, situé près du point culminant du ravin du Carénage, dominait la baie de ce nom et le port militaire, regardant le bastion Malakof, placé en flèche en avant de la Karabelnaïa. Un nouveau parc d'artillerie française fut installé du même côté.

Pendant que le premier corps conservait ses positions aux attaques de gauche, une partie du corps du général Bosquet en prenait de nouvelles.

La division Mayran s'établit en arrière et près du moulin des Anglais ; la division Dulac quitta le camp qu'elle occupait près du grand quartier général français, pour le laisser à la garde impériale et pour prendre position en arrière des ouvrages de circonvallation, entre la division Mayran et la division Camou. Cette dernière et la division Bouat restaient dans leurs anciennes positions.

Dans ce nouvel ordre de choses, les Français allaient se trouver char-

gés de deux attaques considérables contre Sébastopol : la première à gauche, s'étendant, comme par le passé, de la baie de la Quarantaine au contre-fort occidental du Grand-Ravin ; la seconde, devant le mamelon Vert et Malakof, depuis la droite des Anglais, qui restaient attaquants au centre, jusqu'au ravin du Carénage, séparés seulement par celui-ci du promontoire qui forme l'extrémité du mont Sapoune sur la grande baie de Sébastopol.

Ce ne fut pas encore sans bien des pourparlers que les Anglais consentirent à permettre à leurs alliés de s'étendre aussi loin sur la droite. Toutefois, le 7 février, douze cents hommes du génie français commencèrent par là des travaux sous l'habile direction du commandant de Saint-Laurent qui, ce jour même, prévint le général Bosquet que les Russes s'occupaient très-activement de leur côté à augmenter leurs moyens de défense sur la position dite du Phare. En effet, Totleben faisait élever sur cette position cinq épaulements qui couvraient dix-sept canons et trois mortiers, dressés contre la batterie française du fond du port sud en cours de construction. A la demande du colonel de La Boussinière, le génie se mit en devoir de terminer ce dernier ouvrage, afin de ralentir les travaux des ennemis et d'éteindre le feu de cinq batteries russes.

Pendant que le deuxième corps organisait ses dépôts de tranchée pour le génie et l'artillerie près du moulin des Anglais, et que le commandant de Saint-Laurent élargissait la parallèle du Carénage commencée par les Anglais, le génie et l'artillerie du premier corps continuaient leurs travaux aux attaques de gauche, activaient le plus possible la construction des nouvelles batteries et pressaient l'armement de plusieurs qui étaient déjà élevées de ce côté.

La saison toutefois ne permettait pas de marcher comme on l'aurait désiré, et il y avait peut-être une exagération peu adroite à montrer les opérations du siége comme étant poursuivies, pendant l'hiver, avec la même activité en quelque sorte que durant la belle saison. L'armée eût sans doute préféré que l'on présentât alors au pays ses travaux comme à peu près suspendus par la force même des choses : car on pouvait s'étonner à bon droit que si l'armée marchait toujours avec la même ardeur, elle avançât si peu (1).

(1) SITUATION DU SIÉGE EN FÉVRIER 1855, D'APRÈS LA CORRESPONDANCE DU COLONEL GUÉRIN.

« Toujours rien de nouveau ; c'est du reste ce que j'avais prévu ; il ne me parais-

Les Russes, assez rudement traités dans plusieurs de leurs sorties du mois de janvier, modérèrent un peu leurs attaques de ce genre en février, pour s'occuper de se fortifier de plus en plus. Ils firent toutefois des mouvements de troupes sur la rive gauche de la Tchernaïa et les hauteurs qui dominent la vallée de Balaklava. Le 8 février, ils réoccupèrent les collines et les ravins du côté de Tchorgoun et de Kamara, et parurent se mettre en devoir d'élever des retranchements dans cette direction.

Sur les entrefaites, Omer-Pacha arriva à Eupatoria, le 9 février, jour où le général Canrobert publiait devant Sébastopol la nouvelle réorganisation de l'armée française. Eupatoria renferma dès lors dans sa vaste enceinte, outre les anciens habitants, outre les nombreux Tatars qui y étaient venus chercher un refuge et la petite garnison française, un corps d'armée de trente à trente-cinq mille Turcs.

Deux jours après le débarquement du généralissime ottoman, qui avait sous ses ordres Méhémet-Pacha, Berham-Pacha, Téfick-Pacha et le général égyptien Sélim-Pacha, le corps d'armée russe qui observait Eupatoria fit un mouvement offensif et s'empara d'abord d'un ci-

sait pas possible de faire pendant l'hiver des opérations sérieuses. Je trouve que l'on a tort de tenir le pays dans une anxiété permanente en lui donnant à croire que les travaux du siége se continuent avec activité pendant l'hiver. Il me semble qu'autant pour l'honneur de l'armée que pour rassurer le pays, il eût mieux valu dire tout d'abord que les opérations étaient suspendues pendant la mauvaise saison.

« Il est vrai que la prise de Sébastopol aurait fort arrangé la diplomatie et très-probablement levé les dernières hésitations de la Russie ; et c'était là une raison pour les gouvernements de désirer que les attaques fussent poussées avec activité.

« Mais non-seulement il est bien difficile de rien entreprendre quand le mauvais temps peut à chaque instant tout interrompre et tout compromettre, il faut encore avoir les moyens de reprendre l'offensive et des ressources suffisantes pour assurer le succès. Or, en France, on ne paraît pas se figurer combien tous ces préparatifs entraînent de lenteurs. On se figure que tout est terminé lorsque du ministère est parti l'ordre de nous envoyer des vivres, des munitions, des baraques. Il s'en faut bien qu'il en soit ainsi : malgré les immenses ressources de Marseille et de Toulon, il faut encore assez longtemps pour tout préparer et tout réunir ; puis viennent les mécomptes de la navigation d'hiver; puis enfin tout ce matériel immense vient s'entasser dans un port de trop peu d'étendue où, faute de moyens de débarquement, des navires restent souvent plus d'un mois avec leur chargement.

« C'est ainsi que les baraques qui auraient été si bien accueillies ici au commencement de l'hiver, nous arrivent seulement depuis une quinzaine de jours (cette lettre est du 2 mars), à une époque où l'on ne juge plus utile de les faire dresser. Ce n'est pas en effet une petite affaire que de transporter à sept ou huit kilomètres l'énorme quantité de bois qu'exige un baraquement, lorsque les chevaux suffisent à peine au transport des vivres et des munitions.

« Nous avons commencé à pousser les attaques du côté des Anglais, ceux-ci ayant

metière tatar situé à l'orient de la place; mais une vigoureuse sortie de la garnison en eut bientôt délogé l'ennemi. Ce n'était de la part de celui-ci qu'une manière de tâter le terrain : il devait revenir au premier jour à la charge, comme on le verra tout à l'heure.

Le général Niel venait de partir de Sébastopol pour Constantinople, après avoir donné ses excellents avis et acquis la conviction qu'en la situation de l'armée anglaise, avec les obstacles de toutes sortes que l'on avait rencontrés et le peu de moyens dont on avait pu disposer, il eût été difficile de marcher plus vite qu'on ne l'avait fait par le siége direct. D'après le plan concerté entre le général Bizot et lui, on devait continuer à pousser encore les tranchées en avant, mais en silence, c'est-à-dire sans protéger et couvrir les travaux par le feu des batteries des assiégeants. L'attention de la place en était, par suite, moins éveillée; mais l'assiégé y gagnait lui-même de pouvoir sans danger augmenter et avancer ses ouvrages de contre-approches.

Le 15 février, les Français poussèrent ainsi le prolongement de la deuxième parallèle anglaise du côté droit et s'avancèrent vers le bastion Malakof (1).

dû reconnaître, après deux mois de protocoles, ni plus ni moins que cela ne se fait à Vienne, qu'ils n'étaient pas en état de s'en charger. Cette attaque, *si simple à l'origine du siége,* est malheureusement devenue assez difficile aujourd'hui par suite des travaux de défense considérables exécutés par les Russes.

« Cependant, si réellement on doit donner l'assaut, il faut que cette attaque marche concurremment avec celle du sud-ouest. Donnera-t-on l'assaut? Tous les quinze jours à peu près on dit que ce sera dans huit jours. Le général Bizot paraît y croire. Pour moi je persiste à n'y pas croire pour le moment, tout bonnement parce que cet assaut me semble être actuellement une mauvaise opération.

« Désormais, que l'assaut réussisse ou non, il faut bien reconnaître que la gloire de notre succès n'effacera pas l'honneur de la défense. Ce qui me paraîtrait digne de nous, ce serait de couper les communications des Russes en faisant débarquer quatre-vingt mille hommes soit à Eupatoria, *soit sur un autre point,* et de faire dépendre la prise de Sébastopol d'une grande bataille pouvant, d'un seul coup, *enlever toute la Crimée à la Russie.* Omer-Pacha est déjà à Eupatoria avec trente mille Turcs. Encore un peu, et nous verrons bien si cette idée qui paraît fort simple n'est pas celle du gouvernement.

« Il y a encore un plan un peu moins hardi, qui consisterait à investir complétement la place de Sébastopol en occupant les hauteurs de la rive droite du port. Moins hardi en apparence, il serait, je crois, d'une exécution plus difficile que le précédent : car on aurait affaire à des batteries presque aussi solidement établies que celles qui défendent la ville de notre côté. »

(1) Le correspondant du *Times* dit qu'il y eut, dans la nuit du 14 au 15 février, une sortie contre les Français; que ceux-ci eurent trente-cinq hommes tués, blessés ou disparus, et que les Russes en perdirent au moins autant dans leur retraite précipitée. Aucun document français n'en parle.

Aussitôt que ces travaux furent aperçus par les Russes, les généraux Osten-Sacken et Totleben adoptèrent des mesures énergiques. Elles consistaient en un système de contre-approches et de fortifications de campagne qui furent établies devant l'aile gauche de la ligne de défense russe, et avaient pour objet de faciliter la surveillance des nouvelles attaques françaises. C'est alors que fut arrêté le plan des ouvrages à construire vers l'extrémité du mont Sapoune, au-dessus du contrefort oriental du ravin du Carénage. Les assiégés leur donneraient les noms de redoutes Selenginsk et Volinsk, tirés de ceux des régiments qui seraient chargés de les construire, et les alliés les connaîtraient sous le nom d'Ouvrages-Blancs. On reviendra, au moment prochain de son exécution, sur ce plan, que facilitaient sans doute les nouvelles positions qu'avait dû prendre le corps d'observation du général Bosquet, laissant dégarnie toute la partie du mont Sapoune qui forme promontoire sur la grande baie et sur celle du Carénage. Quoi qu'en aient pu penser et dire quelques écrivains militaires, et entre autres le général Klapka, qui, sous ce rapport, devait recevoir de l'événement final une critique bien faite pour détruire tout l'échafaudage de ses calculs et l'empêcher de donner une conclusion à son ouvrage (1), le nouveau plan d'attaque adopté depuis l'arrivée du général Niel était une menace terrible contre la place. Le génie de Totleben, plus sûr que celui du général hongrois en fait de siéges, ne s'y trompa pas une minute.

Cependant les Russes, de plus en plus inquiets de voir leur armée de secours, déjà menacée en arrière et en flanc par celle d'Omer-Pacha, en situation d'être tournée et enveloppée par un double mouvement stratégique du corps du général Bosquet et de celui du généralissime

(1) Voici l'étrange opinion que développait le général Klapka au mois de juillet 1855.

« Le général Niel, un des officiers les plus distingués du génie français, fut envoyé à Sébastopol pour concerter, avec le général Bizot, un plan pour la continuation des travaux du siége. Ces deux officiers généraux convinrent de pousser encore en avant les tranchées, mais en silence, c'est-à-dire non sous le couvert de leurs batteries. Il n'est pas étonnant que cette manière de procéder, tout en causant de grandes pertes aux alliés, laissât les Russes maîtres de construire des contre-approches et de nouvelles lignes de fortifications en arrière et en avant de leurs anciens ouvrages. Dans l'origine, les Français dirigeaient leurs opérations contre la ville proprement dite, et les Anglais contre le faubourg — la Kàrabelnaïa — près du port et des arsenaux. Les Russes s'occupaient à peine de cette dernière attaque, *qui en effet n'avait pas d'importance*, et il arriva ainsi que, lorsqu'en conséquence de la diminution des Anglais les Français prirent toute la ligne, ils rencontrèrent là très-peu d'ouvrages extérieurs. *C'est ce qui conduisit le général Niel à l'erreur de choisir Malakof pour le principal objet*

ottoman, tentèrent une nouvelle et considérable attaque contre Eupatoria.

Le lieutenant général Chroulef, après avoir rassemblé depuis six jours toutes les réserves de Pérékop, de Simphéropol et même une partie de celles de l'armée du prince Menschikof, s'était vu à la tête d'un corps d'armée particulier, composé de vingt-cinq mille fantassins, six régiments de cavalerie, commandés par le général Korf, et quatre sothnies de cosaques de cent chevaux chacune; il avait en outre quatre-vingts pièces d'artillerie en position et quelques troupes d'artillerie à cheval qui étaient en réserve. C'est avec ces moyens qu'il résolut d'emporter Eupatoria, ville qui ne ressemblait en rien à une place forte, et dont les travaux d'enceinte étaient à peine encore ébauchés par le capitaine du génie Fervel. Elle formait tout au plus alors un camp retranché.

Omer-Pacha s'y tenait avec ses trente à trente-cinq mille hommes, tant Turcs qu'Égyptiens, ayant en général appartenu à sa belle armée du Danube, dissoute par les intrigues de l'Autriche qui, dans le même temps, laissait les Monténégrins se soulever de nouveau contre la Porte. On y voyait encore, avec quelques milices tatares et un petit détachement de marins anglais, commandé par le capitaine Hastings, du vapeur le *Curaçao,* un petit corps de deux cents Français tiré de l'infanterie de marine et de l'équipage du *Henri IV,* vaisseau dont on n'avait pas pu décidément opérer le sauvetage. Le chef d'escadron Osmont commandait la petite garnison française. Plusieurs bâtiments à vapeur des alliés étaient en rade d'Eupatoria. C'étaient *le*

de son attaque. Les Russes toutefois ne s'aperçurent pas plus tôt de l'intention réelle des assiégeants, qu'ils se mirent à l'œuvre pour élever des contre-approches, et en quelques jours ils eurent fortifié leurs défenses de ce côté de la même manière que celles établies en avant de la ville même. »

Nous ne relèverons pas, dans cet extrait de l'ouvrage critique du général hongrois, l'erreur d'avoir taxé de faute l'attaque par Malakof et d'avoir présenté cette attaque comme étant sans importance. L'événement, on le répète, a mis désormais le général dans l'impossibilité de justifier son opinion et d'en continuer le développement. Mais nous ferons observer, comme faits matériels, incontestables, qu'il est inexact de dire que les Russes avaient dédaigné de se fortifier du côté de la Karabelnaïa jusqu'au moment où les Français poussèrent l'attaque sur la droite. Il est réel malheureusement qu'on les avait déjà beaucoup trop laissés s'y fortifier. C'est une opinion que ne cesse d'exprimer le colonel Guérin dans sa correspondance. Il regrette toutefois, dans des lettres subséquentes, qu'on ne se soit pas vigoureusement opposé aux grands travaux qu'ils ajoutèrent, contre la droite des attaques, en février.

Véloce, français, capitaine Dufour de Montlouis, *le Curaçao, le Furious, le Valorous,* la canonnière *la Viper,* anglais, et *le Schefaer,* navire ottoman.

A la faveur de la nuit du 16 au 17 février, le général Chroulef établit devant Eupatoria une espèce de parallèle en terre rapportée, dans le but de mettre à couvert ses canons et ses tirailleurs. Composée d'une série de travaux éloignés de vingt à trente mètres les uns des autres et dont chacun pouvait couvrir une pièce avec ses servants, cette parallèle courait d'ouest en est, passant à quatre cents mètres d'une batterie française dite la Couronne des Moulins et à sept cents mètres de la ville. Dans les intervalles des travaux principaux de la parallèle, on creusa des trous pour recevoir des tirailleurs. Ces préparatifs faits avec la prestesse ordinaire que montrent les Russes à remuer la terre, quatre-vingts petites batteries furent mises en place, et, à cinq heures du matin, l'ennemi put commencer un feu général sur toute la ligne.

Derrière l'artillerie russe, le général Korf étendit en ligne les six régiments de cavalerie qui étaient sous ses ordres ; puis venaient trente-six bataillons d'infanterie. C'était un appareil formidable, mais qui n'était pas de nature à effrayer Omer-Pacha.

Ce ne fut pendant assez longtemps qu'une canonnade de part et d'autre. Le lieutenant de vaisseau Las Cases dirigeait le feu des batteries de la marine française établies à terre. Enfin, au bout de deux heures, l'ennemi ayant tâté les différents points de l'enceinte d'Eupatoria, résolut de livrer l'assaut vers le nord-est, du côté des cimetières consacrés aux chrétiens et aux juifs.

Les Russes s'avancèrent alors jusqu'à quatre cents mètres de la ville. Profitant des pans de murs pour s'abriter de temps à autres, cinq bataillons d'infanterie s'approchèrent avec des madriers, des échelles et tout le matériel destiné à combler le fossé et à escalader l'enceinte.

Au lieu de s'agiter en présence de ce mouvement significatif de l'ennemi, la ville ralentit au contraire son feu, et laissa la longue colonne russe s'approcher jusqu'à vingt mètres ; puis, de cette distance, elle la salua d'une épouvantable volée de toutes ses pièces, auxquelles les vapeurs de la rade, entre autres *le Véloce,* dont Omer-Pacha eut fort à se louer, joignirent le feu de leurs obusiers. L'effet fut immédiat, et la colonne russe ébranlée, arrêtée dans sa marche, se replia bientôt en désordre.

Toutefois, après un moment d'hésitation, ses chefs la ramenèrent à l'attaque pour franchir le fossé. Mais soudain un bataillon turc s'élance hors de la ville et aborde vivement les Russes à la baïonnette, à la façon des zouaves. En même temps, un escadron de cavalerie ottomane passe au galop entre le lac Sasik et Eupatoria, et charge avec une extrême vigueur la colonne russe par le flanc. Ce double mouvement, aussi hardiment exécuté que bien combiné, acheva la déroute des Russes qui perdirent leurs positions et environ trois cents hommes.

La canonnade n'avait pas cessé ; elle redoubla d'ardeur du côté de l'ennemi qui la fit converger sur la Couronne des Moulins, ouvrage élevé à la hâte et armé seulement de quelques pièces. Ainsi concentré, le feu des Russes fut meurtrier. Le général de division égyptien Sélim-Pacha, et, autour de lui, les colonels Rousten-Bey et Ali-Bey tombèrent mortellement atteints. Sélim-Pacha qui n'avait, pour son honneur, rien de commun avec le commandant en chef de la garde du sultan, dont la conduite avait été si odieuse dans l'Asie subcaucasienne, était le seul des anciens Mamelouks qui eût échappé au massacre du Caire ordonné par Méhémet-Ali-Pacha ; son courage et ses qualités guerrières l'avaient élevé haut dans l'estime des Musulmans ; une balle lui entra par la bouche et lui fracassa la partie supérieure de la colonne vertébrale, au moment où il observait par-dessus le parapet les mouvements de l'ennemi qui commençait à faire définitivement retraite. Les tireurs russes devenaient d'une adresse terrible, et déjà le cédaient à peine aux plus habiles tireurs français. Le lieutenant de vaisseau Las Cases, en dirigeant le feu de la batterie de marine la plus avancée, reçut une blessure ; douze soldats ou marins français furent tués ou blessés. L'armée ottomane comptait quatre-vingt-dix tués, dont sept officiers, et deux cent soixante-dix blessés, dont dix officiers, plus soixante-dix-neuf chevaux tués et dix-huit blessés. Le général Chroulef reconnaissait avoir eu de son côté cinq cents hommes mis hors de combat et avoir perdu trois cents chevaux. On a lieu de croire que ses pertes étaient plus fortes que son rapport ne les déclara.

Omer-Pacha manquait de cavalerie pour poursuivre l'ennemi qui, d'ailleurs, avait une artillerie formidable. Il laissa donc le général Chroulef opérer sa retraite par trois directions différentes, par le pont du lac Sasik, par Tip-Mamaï et par la route de Pérékop.

C'était un honorable début en Crimée pour le généralissime ottoman, et l'on s'étonne qu'après ce fait d'armes il n'ait été tiré aucun parti con-

sidérable de sa présence et de son concours par les généraux en chef français et anglais. C'est un point qui, tôt ou tard, s'éclaircira, et dans lequel il est dès à présent possible d'entrevoir qu'Omer-Pacha était peu satisfait de la façon dont on avait traité le corps d'armée d'Achmet-Pacha devant Sébastopol, et qu'il ne voulait pas se laisser absorber de la même manière par des généraux dont il ne jugeait pas la capacité prodigieusement supérieure à la sienne. La triple et bientôt quadruple alliance armée péchait, comme cela devait nécessairement avoir lieu, par le défaut d'ensemble et de parfaite entente. C'était en grande partie la force des Russes qui, de leur côté, agissaient comme un seul homme.

Le mois de février fut encore un mois d'affreux sinistres maritimes, mais moins cette fois dans la mer Noire que dans la Méditerranée. La frégate à voiles de premier rang *la Sémillante*, de 60 canons, après avoir pris part à la campagne dans la Baltique, fut déchargée de presque tous ses canons et armée en transport, à Toulon, sous les ordres du commandant Jugan, officier expérimenté. Elle était destinée à porter à l'armée d'Orient, outre des approvisionnements, trois cent quatre-vingt-treize passagers militaires, tous hommes d'élite, tirés des régiments restés en France pour être versés dans le 85ᵉ de ligne, et de la 3ᵉ batterie du 3ᵉ d'artillerie. Trois officiers, le lieutenant d'artillerie Bolzinger, le lieutenant Maisonneuve et le sous-lieutenant Androt, faisaient partie de ces détachements. L'équipage du bâtiment était de deux cent quatre-vingt-douze hommes, sans compter l'état-major, composé du capitaine de frégate Jugan, des lieutenants de vaisseau Bernard et Denans, de l'enseigne Lahalle, du sous-commissaire de marine Lenoble, du chirurgien-major Le Bos, de l'aumônier Carrières, et de l'aspirant de première classe Michel. *La Sémillante* reçut en matelots, militaires, états-majors, personnel administratif et civil, au moins six cent quatre-vingt-treize personnes; plusieurs récits ont même élevé ce chiffre à huit cents. L'équipage était suffisant, chacun des passagers, en cas d'événement, pouvant prêter un concours efficace. On était dans la première quinzaine de février et le vent soufflait avec violence du nord-ouest, quand, sur un avis venu de Paris, mais certainement sous la réserve du temps plus ou moins favorable dont on ne pouvait juger à distance, le vice-amiral Dubourdieu, préfet maritime à Toulon, donna l'ordre au commandant de *la Sémillante* de prendre la mer. Le commandant Jugan, inquiet du temps affreux que le vent présageait, se rendit chez le préfet maritime pour lui soumettre

ses observations à cet égard ; mais on dit que, sur un mot devant lequel un homme de cœur n'hésite plus, il sortit incontinent et donna l'ordre de mettre à la voile. Le commandant Jugan partit en effet le jour même, avec la conscience qu'il courait à sa perte. En approchant des passages de la Corse et de l'île de Sardaigne, *la Sémillante,* qui déjà sans doute avait eu cruellement à souffrir des grains successifs auxquels elle était en butte depuis sa sortie de Toulon, fut battue par un ouragan si terrible, soufflant d'ouest-sud-ouest, que, de mémoire de marin, on ne se rappelait pas en avoir vu de pareil, même dans le funeste détroit de Bonifacio. Il n'y avait pas de frégate au monde capable de présenter le travers à une aussi épouvantable tempête. Pour comble de malheur, l'un des feux les plus importants du détroit de Bonifacio, celui de Ratazzi, n'avait pas été allumé, ou du moins était éteint. C'était dans la nuit du 14 au 15 février. *La Sémillante* paraît avoir louvoyé toute cette nuit dans une lutte horrible. La matinée du 15 fut plus affreuse encore, s'il était possible, que la nuit même. Les bouches de Bonifacio ne présentaient plus qu'un immense brisant dans lequel se perdaient les écueils et la côte ; il n'y avait plus, pour les yeux épouvantés, ni passes, ni rochers. La mer était tellement déchaînée et l'embrun si épais et si élevé, que *la Sémillante* dut en être inondée et couverte à une grande hauteur, de manière à ce que personne à bord ne pût distinguer l'extrémité du mât de beaupré. Le commandant Jugan, se voyant perdu, disposa son rôle d'équipage pour le confier à la mer, et, après avoir permis à ses hommes de se déshabiller, il entreprit, selon toute probabilité, de se jeter à la côte pour les sauver. Dans un dernier effort d'énergie, restant seul couvert de son uniforme, comme il fut retrouvé depuis, il essaya même de sauver sa frégate en donnant dans le redoutable détroit de Bonifacio. Effort aussi noble et généreux qu'inutile et désespéré ! Vers onze heures du matin, le chef du phare de la Testa aperçut une frégate qui, par ses manœuvres pénibles, semblait fort avariée dans son gouvernail et tout son gréement ; elle venait du nord-ouest, se dirigeant, à sec de voiles, vers la plage de Reina-Maggiore, près du cap de la Testa, où il pensait qu'elle allait se briser, lorsqu'il la vit hisser sa trinquette, — espèce de voile latine triangulaire, — et courir sur bâbord en donnant dans les bouches de Bonifacio. Était-il possible de porter quelques secours à la malheureuse frégate ? On ne le sait ; le chef du phare de la Testa ne paraît pas l'avoir pensé. Il perdit presque aussitôt de vue le bâtiment au milieu d'une pluie épaisse

et noire dans laquelle le ciel et la mer se confondaient. *La Sémillante* alla se briser dans la partie sud de l'îlot de Lavezzi, où se trouvent plusieurs petites criques qui ne sont point indiquées sur les cartes marines, et dans lesquelles on a retrouvé depuis ses débris. Chose inouïe, à peine croyable, personne, absolument personne n'échappa à ce naufrage si voisin des côtes de l'île de Sardaigne. On fut quelque temps sans savoir ce qu'était devenue *la Sémillante;* ce ne fut guère que quinze jours après sa perte qu'on en eut des nouvelles. Alors, on apprit que les criques de Lavezzi présentaient le spectacle affreux de groupes de cadavres putréfiés, poussés tour à tour et repoussés au gré des vents et des flots; on apprit que, parmi ces cadavres, il s'en était trouvé un encore tout boutonné dans son uniforme de commandement; c'était celui du brave et infortuné Jugan, vieux type de dévouement de la marine française, que la mort avait saisi lorsqu'il s'occupait du salut de tous ses hommes, sans songer au sien et à tous les chers objets que le chef de famille pouvait laisser derrière lui; dans ce grand danger, sa patrie et sa famille avaient été sur sa frégate. On reconnut aussi le corps de l'aumônier à ses bas de soie; lui-même il était encore à demi vêtu et l'on voyait qu'il avait été le dernier à essayer de se sauver; il n'avait probablement pensé enfin à sa propre vie que sur l'ordre du commandant, résolu à sacrifier la sienne. Le lieutenant de vaisseau Bourbeau fut envoyé, sur le vapeur *l'Averne,* pour constater la catastrophe et en recueillir les tristes débris. C'est de lui qu'on tient les seuls détails du naufrage qu'il ait été possible de connaître; ils lui furent communiqués par les habitants de la côte et surtout par le chef du phare de la Testa. Le commandant de *l'Averne* procéda au sauvetage de tout ce qu'on pouvait apercevoir encore de *la Sémillante.* Quatre mortiers et une certaine quantité de fer et de cuivre furent transportés de Lavezzi à Bonifacio. Quant aux infortunés qui, en si grand nombre, étaient partis de Toulon, et dont les cadavres infectaient l'air, on les inhuma pieusement dans deux cimetières à Lavezzi, au moins tous ceux que l'on put retrouver. Chaque tombe fut surmontée d'une croix, et deux grandes croix encore, faites avec les débris des bouts-dehors de *la Sémillante,* furent placées en tête des deux cimetières, l'une dans l'ouest, l'autre dans l'est de l'îlot fatal. Sur la principale des tombes, on inscrivit cette modeste et navrante épitaphe : « Ci-gît Jugan, capitaine de frégate, commandant *la Sémillante,* naufragé le 15 février 1855. » Vers le même temps, le bâtiment de guerre français *le Tage* s'échoua à l'entrée de la baie de Kamiesch, mais il fut

heureusement relevé. La marine anglaise perdit la corvette à vapeur *l'Hécla* sur le Mal-Bey, près de Gibraltar, et de nombreux sinistres eurent lieu. Mais aucun ne se présenta avec le sombre caractère de celui de *la Sémillante,* disparaissant sans qu'un seul être, sur sept à huit cents, échappât pour donner le récit d'une si affreuse catastrophe.

Pendant que la mer semblait disputer à la terre les nombreuses victimes de cette guerre, les abords de Sébastopol continuaient à servir de tombe immense aux assiégeants et aux assiégés. Les cas de scorbut et de typhus augmentèrent dans le mois de février. Ce mois donna un chiffre de huit mille cent quatre-vingt-quatorze militaires français, dont sept cent trente blessés par le feu, entrés dans les hôpitaux de Crimée. Mille dix-sept seulement sortirent guéris; neuf cent soixante-onze moururent en Crimée même; sept mille huit cent quinze furent évacués sur Constantinople. L'ambulance de la 1re division du 1er corps, installée sur un mauvais terrain, s'était infectée de typhus de la manière la plus inquiétante ; on la transporta ailleurs ; mais les médecins militaires Foucault, Verneau, Ancinelle, Senaux succombèrent à l'invasion, et plusieurs de leurs confrères faillirent, dès ce mois, avoir le même sort ; atteints par le nouveau fléau, ils ne purent, dans tous les cas, continuer leur précieux service à l'armée de siége.

Les Anglais et les Turcs firent aussi de nouvelles et bien grandes pertes. Presque tout le 63e régiment d'infanterie britannique périt par le scorbut. Les ravages dans l'armée anglaise continuaient à être dans une proportion relativement beaucoup plus considérable que dans l'armée française. Le brave général Brown, en partie remis de ses blessures, revint, dans le courant de février, prendre le commandement de sa division. Dans le même temps, lord Lucan fut rappelé en Angleterre. Sa présence était devenue peu nécessaire en Crimée où il commandait naguère la cavalerie britannique qui, depuis, avait été complétement anéantie. On essaya de lui imputer les malheurs arrivés à celle-ci ; mais il les rejeta vertement et non sans preuves sur les ordres qu'il avait reçus.

Les assiégés avaient creusé une mine en avant du bastion du Mât qui continuait à être le point privilégié d'attaque du général Canrobert, quoiqu'il présentât d'immenses difficultés, et que, si on s'en fût emparé, on eût trouvé en arrière ravins sur ravins. Le 19 février, ils simulèrent une sortie de ce côté pour attirer la garde de tranchée de la troisième parallèle ; mais on se douta de leur projet, et on ne leur donna pas l'occasion de faire sauter la mine. Toutefois, dans cette

journée du 19 février, le feu de la place fut très-violent, et les vapeurs de la baie y joignirent le leur.

Les deux généraux en chef avaient concerté en secret, pour la nuit du 19 au 20, une reconnaissance du côté de Kamara et de Tchorgoun, à la fois pour se rendre compte des forces de l'ennemi et pour enlever un corps de cinq à six mille hommes isolé sur la rive gauche de la Tchernaïa. De grands préparatifs avaient été faits pour cette reconnaissance que devaient conduire, du côté des Français, le général Bosquet, ayant avec lui le général Vinoy et quatre mille hommes, et, du côté des Anglais, sir Colin Campbell, à la tête de dix-huit cents hommes. Jusqu'à onze heures du soir le temps n'avait pas été trop défavorable ; mais vers une heure du matin, et au moment où les troupes étaient rassemblées pour le départ, le vent tourna au nord, et un grésil glacial, auquel se mêlaient par rafales des tourbillons de neige, vint paralyser les mouvements et offusquer les yeux du soldat. Le général Canrobert envoya un officier au camp anglais pour annoncer à sir Colin Campbell qu'il serait impossible aux Français de se mettre en marche. Le porteur de l'avis s'égara quelque temps à travers cette nuit épaisse, et quand il arriva au quartier général de lord Raglan, sir Colin Campbell était déjà parti de son camp, voisin de Balaklava. Lord Raglan dépêcha après lui un de ses officiers qui, en passant au milieu des tentes du corps d'observation des Français, vit le général Vinoy et lui apprit ce qui se passait. Le général Vinoy, ne voulant pas laisser sir Colin Campbell seul engagé dans cette marche pleine d'audace et de périls, fut d'avis de se mettre en mouvement, avec l'assentiment du général Bosquet. L'aide de camp de lord Raglan alla annoncer ces nouvelles à sir Colin Campbell qu'il rencontra en pleine marche sur Kamara et Tchorgoun. Le brave général anglais se montra d'abord fort contrarié du contre-ordre donné par le général Canrobert ; mais l'annonce du mouvement en avant du général Vinoy le consola, et il reprit sa marche avec cette belle et grande ardeur qui ne l'abandonnait jamais. Bientôt il vit les zouaves suivre de près, par les hauteurs, ses rifles et ses highlanders. L'ordre était donné de s'avancer sans tirer un seul coup de fusil pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi. Mais quelques sentinelles russes appartenant au piquet de Kamara ayant été enlevées, leurs camarades s'en aperçurent ; les vedettes et les cosaques se replièrent en déchargeant leurs armes dans l'obscurité et le tambour fit entendre ses roulements. Dans une légère éclaircie, on crut pouvoir évaluer les forces de l'ennemi, sur ce point, à cinq mille

hommes, dont l'arrière-garde paraissait s'appuyer à d'importantes réserves. La surprise était manquée. En outre, sauf à de rares intervalles, on ne voyait pas à quatre pas devant soi; les soldats étaient tellement saisis par le froid que leurs mains ne pouvaient fixer la baïonnette au bout du fusil; de nombreux cas de congélation avaient lieu subitement dans tous les rangs; enfin la neige s'amoncela à une telle hauteur qu'il devint impossible d'avancer, et que l'ennemi fut totalement dérobé à la vue des alliés qui ne se distinguaient plus même entre eux. Il fallut se décider à revenir n'ayant rien accompli; mais ce ne fut pas sans une peine extrême. Il était onze heures du matin quand les Anglais rentrèrent dans leurs quartiers. Les Français, plus rapprochés des leurs, les avaient retrouvés plus tôt.

La nuit suivante, une petite colonne de trente-cinq tirailleurs russes s'avança sur les sentinelles anglaises postées en avant des batteries du major du génie Chapman. Au « qui vive! » que crièrent les rifles des embuscades, le chef de cette poignée d'hommes répondit audacieusement : « Russes! » Mais, à la première décharge qui fut lancée contre eux, ces Russes se replièrent immédiatement sur leur réserve et rentrèrent dans leurs lignes.

Ce fut dans la nuit du 22 au 23 février, pendant que les alliés se débarrassaient à grand'peine des neiges qui obstruaient leurs campements, que les Russes commencèrent à construire la redoute Selenginsk, sur le versant du mont Sapoune, qui forme le côté oriental de la baie et du ravin de Kilen ou du Carénage, à un kilomètre soixante-sept mètres de ce ravin. Le général Totleben fit exécuter si promptement le commencement de ce travail, que les assiégeants n'essayèrent pas de le troubler, et qu'ils se bornèrent à rester toute la nuit sous les armes.

Justement, le 23 février, le général du génie Niel débarquait de nouveau à Kamiesch sur un ordre qu'il avait reçu à Constantinople; il avait mission de coopérer, avec le général Bizot, à la conduite du siége, au point de vue de son arme. A cette époque, arriva aussi devant Sébastopol le général du génie anglais sir Harry Jones, qui avait concouru avec le général Niel à la prise de Bomarsund et qui parut entrer dans ses idées relativement au nouveau plan d'attaque à suivre.

Le jour même du retour du général Niel, le général Canrobert ayant eu connaissance du nouveau travail des ennemis sur le mont Sapoune, décida qu'une attaque aurait lieu, dans la nuit suivante, pour les en déloger. Le deuxième corps fut chargé de l'opération, et le général

Bosquet désigna pour la diriger le général de division Mayran, ayant le général de brigade de Monet sous ses ordres, avec deux bataillons du 2e de zouaves, colonel Cler, commandants Lacretelle et Darbois; un bataillon du nouveau 4e régiment d'infanterie de marine, commandant Mermier; un bataillon du 6e et un bataillon du 10e de ligne, l'un et l'autre sous les ordres du lieutenant-colonel Dubos. Le capitaine du génie Valesque et le lieutenant d'artillerie Delafosse devaient prêter le concours de leur spécialité à l'attaque.

Les Russes avaient pris d'excellentes précautions pour préserver leur nouvel ouvrage. Ils avaient disposé en avant une longue ligne de petits postes abrités par un mur qui bordait une partie de la route de Sébastopol, en un lieu où elle s'infléchit avec le sol; des embuscades précédaient et flanquaient cette ligne que protégeaient en arrière de petits carrés de troupes en situation de bien recevoir un assaut. Le régiment d'infanterie Selenginsk se trouvait dans la redoute même ; le régiment Volinsk couvrait les travaux, et douze cents cosaques occupaient les embuscades d'avant-poste. Le général-major Ghrouschtschef avait le commandement de ces troupes et de la défense.

A une heure et demie du matin, les Français sortirent de leurs tranchées en colonnes d'attaque, les deux bataillons de zouaves sur les ailes, celui de droite conduit par le colonel Cler et le commandant Lacretelle ; celui de gauche, par le commandant Darbois, le bataillon d'infanterie de marine au centre, ayant à sa tête le général de Monet, qui avait le commandement direct de l'attaque, et deux bataillons du 6e et du 10e de ligne en réserve, sous les ordres du colonel Dubos.

A deux heures du matin, les patrouilles du régiment de cosaques n° 8 signalèrent, du côté des Russes, l'approche des colonnes françaises. Celle de droite, passant sans s'y être arrêtée entre les embuscades ennemies et sans recevoir un coup de fusil, était parvenue jusqu'à la gabionnade des assiégés ; celle de gauche avait vu sa marche embarrassée et retardée par de nombreux ravins et des murs en pierres sèches; enfin, la colonne du centre était allée se heurter de front contre des embuscades dont elle eut à essuyer un feu meurtrier qui tout de suite la jeta dans un certain désordre.

Les Russes étaient partout prêts à recevoir l'attaque. Leurs tirailleurs, après s'être en partie repliés, donnèrent le temps, par un feu solidement entretenu, au général-major Ghrouschtschef de venir, avec deux bataillons du régiment Volinsk, sur la droite de la redoute Selenginsk. La colonne de droite qui s'était avancée, comme on l'a vu, avec

une apparence de bonheur jusque sur la ligne extrême des Russes, était tombée ainsi dans un piége. Tout à coup, elle fut prise d'écharpe et de front par une fusillade à bout portant, qui fit déjà bien des victimes. Néanmoins les compagnies d'avant-garde des deux colonnes de zouaves ayant continué à marcher sur la redoute, ne tardèrent pas à se trouver en face des petits carrés d'infanterie disposés pour la défense et à s'engager avec eux dans un combat à la baïonnette et à coups de crosses de fusil. Les officiers Baratchard et Barthet furent blessés en ce moment, ainsi que plusieurs sous-officiers et simples zouaves. La colonne du centre, aux ordres du général de Monet, ayant donné trop à gauche, n'avait pas cessé, pendant ce temps, d'être décimée par le feu des embuscades ennemies. Le brave général, atteint de plusieurs coups, dont l'un lui avait fracassé l'index et le pouce de la main droite et dont deux autres lui avaient blessé le bras et la main gauche, remit par prudence le commandement de l'attaque au colonel Cler; mais il n'en continua pas moins à marcher en avant avec ses troupes, ayant auprès de lui le commandant Mermier, le capitaine du génie Valesque et le lieutenant d'artillerie Delafosse. « Votre salut est dans l'ouvrage, suivez-moi ! » cria-t-il à ses troupes, et il s'élança sur la capitale du retranchement et sur les bataillons russes qui déjà étaient aux prises avec l'avant-garde française.

Le colonel Cler, prenant ses dispositions avec toute la célérité qu'exigeait la circonstance, donna l'ordre au commandant Lacretelle de charger sur la droite avec son bataillon de zouaves, et au commandant Darbois de charger avec le sien sur la gauche, tandis que lui-même, avec quelques compagnies, il entreprendrait de franchir le fossé du retranchement ennemi. Cette triple attaque se fit avec une soudaineté remarquable; en un clin d'œil, les parapets furent escaladés ou tournés à leur centre et sur leurs flancs.

L'impétuosité des zouaves et des troupes de marine aurait eu besoin d'être soutenue par une forte réserve. Au moyen des réflecteurs et des pots à feu dont ils éclairaient le combat, les Russes se furent bientôt aperçus du petit nombre des assaillants. Quand le général Ghrouschtschef vit que les Français commençaient à pénétrer dans la redoute, il fit avancer ses deux bataillons du régiment Volinsk sur son aile gauche et il se jeta avec eux au milieu de l'action, déjà fortement engagée dans le fossé, sur le flanc et sur les derrières. Pendant ce temps, le 3e bataillon et la 12e compagnie de fusiliers du même régiment Volinsk soutenaient avec vigueur l'attaque d'une des

colonnes françaises. Les têtes de ces colonnes, reçues par le feu des bataillons ennemis établis sur la gorge des retranchements, virent tomber alors sept de leurs officiers et un grand nombre de sous-officiers et de soldats. La position des zouaves devenant très-critique, le colonel Cler ordonna à ses hommes de se placer dans le fossé qui n'avait qu'un mètre de profondeur, et qu'un masque de gabions protégeait du côté de la campagne. Mais dans cette situation, il se vit en outre en butte aux coups des batteries de la place et à ceux des bâtiments à vapeur de la grande baie qui tiraient à toutes volées, sans paraître se soucier d'atteindre des amis en même temps que des ennemis. Nombre de Russes furent victimes de ce feu redoublé en même temps que les Français. Les premiers semblaient d'ailleurs puiser dans cette situation une nouvelle fureur ; ils se portaient, la baïonnette en avant, jusque sur le haut du fossé, ou lançaient, de l'intérieur du retranchement, sur les zouaves, des pierres, des gabions, tout ce qu'ils trouvaient sous leur main.

Accablés par le nombre et par une grêle de projectiles, les Français durent songer à la retraite. Mais les Russes ne la leur laissèrent pas faire aisément, et d'assaillis devinrent à leur tour assaillants. Le général Ghrouschtschef, à la tête du régiment Volinsk, conduisit contre les zouaves et le bataillon de marine une rude attaque à la baïonnette, pendant que le colonel Sabaschinski, avec un bataillon de Selenginsk, s'élançait par une ouverture de la face droite et inachevée de la redoute, et que le colonel Svischtschevski accourait de son côté, tambours battant, avec d'autres troupes, sur la route des Sapeurs, par où les Français s'étaient engagés.

Néanmoins, malgré le signal de la retraite donné par le général Mayran, le colonel Cler ne se décidait qu'avec une peine extrême à l'abandon d'une position dans laquelle il avait perdu l'élite de son régiment et où les Français laissaient plus de cent morts, dont huit officiers, et trente et un prisonniers, dont cinq officiers. D'ailleurs, le chemin lui était coupé par le bataillon du colonel Sabaschinski. En entendant sonner la retraite pour la seconde fois, le colonel Cler réunit autour de lui tous ceux de ses hommes qui occupaient encore le fossé, enflamma leur courage par d'énergiques paroles, et leur dit que quant à lui il mourrait plutôt que de donner à la Russie le spectacle d'un colonel des zouaves prisonnier de guerre. Alors, les débris des zouaves serrent leurs rangs et se précipitent à travers les bataillons ennemis pour s'ouvrir un chemin. Le capitaine Sage et le sous-lieute-

nant Sévestre tombent morts aux pieds de leur colonel dans cet héroïque élan qui coûte encore la vie à bien des braves. Mais enfin la trouée est faite; le salut du colonel et l'honneur du régiment sont assurés (1). Ceux d'entre les zouaves qui étaient restés à la droite et à la gauche du retranchement suivirent le mouvement du colonel Cler. Le digne capitaine du génie Valesque était ramené du champ du combat atteint d'une blessure dont il mourrait quelques jours après.

La réserve française, aux ordres du lieutenant-colonel Dubos, (un bataillon du 6e et un bataillon du 10e de ligne), s'était avancée pour prendre part à la lutte, et soutenir les deux bataillons de zouaves et le bataillon d'infanterie de marine qui se livraient à des efforts désespérés. Avec l'aide de cette réserve, le général de Monet et le colonel Cler rétablirent un moment le combat, et deux fois, de l'aveu des écrivains russes, ils furent sur le point de reprendre l'offensive. S'ils n'eussent eu affaire qu'aux troupes du général Ghrouschtschef, il n'est pas certain que le résultat définitif fût resté à l'avantage de celles-ci; mais, dans leur retraite, les Français n'avaient pas cessé d'être en butte au feu de plusieurs bastions de la place et des vapeurs *Vladimir, Chersonèse* et *Gromonosz,* qui leur enlevaient des files entières d'hommes. Toutefois, les Russes renoncèrent à poursuivre plus loin les petites colonnes françaises qui rentrèrent dans leurs tranchées bien cruellement diminuées.

L'ennemi évalua ses propres pertes à soixante-cinq hommes tués, et à cinq officiers et deux cent trente-six soldats blessés; il estima celle des Français à six cents hommes hors de combat. Le général Canrobert ne parla que de quatre-vingt-quatorze hommes des siens qui avaient glorieusement succombé. Le silence du général en chef et des feuilles officielles ne donnent pas la possibilité de contester un chiffre, qui d'ailleurs ne paraît pas prodigieusement exagéré, quand, d'après des renseignements présentés comme certains, on écrivit dans le temps que les deux bataillons du 2e de zouaves avaient eu à eux seuls cinq officiers tués, un prisonnier, treize blessés, dont plusieurs péri-

(1) On raconte qu'au moment où l'on rentrait dans le camp, un soldat ayant émis des doutes sur la délivrance du colonel Cler, les zouaves du 2e voulurent retourner sur leurs pas pour s'assurer de son sort et le délivrer s'il était aux mains de l'ennemi. Un autre soldat ayant affirmé l'avoir vu rentrer dans le camp, les zouaves renoncèrent à leur projet, mais en jurant de brûler la cervelle à leur camarade s'il les avait trompés. «Un drapeau et un colonel de zouaves ça ne se prend pas,» disait un soldat d'un de ces régiments.

rent des suites de leurs blessures, soixante-deux soldats tués et cent trente-sept blessés, ensemble deux cent dix-huit hommes hors de combat (1).

Cette attaque avait été combinée avec des forces très-insuffisantes. C'était une faute déjà expiée en partie, que l'on payerait encore bien plus chèrement par la suite, quand il faudrait faire une grande attaque des ouvrages du mont Sapoune.

On s'explique peu que le général Canrobert, après cet échec non douteux, ait proclamé dans un ordre du jour, en date du 27 février 1855, devant Sébastopol, que le but qu'il se proposait avait été atteint.

« Quel but ? demandent avec raison les historiens étrangers de cette guerre. Si le but des Français était de détruire les travaux russes de campagne et de rejeter les troupes de leurs ennemis au delà du ravin du Carénage, non-seulement ce but n'avait pas été atteint, mais au contraire les Russes purent désormais en toute sûreté achever la redoute Selenginsk, en entreprendre une nouvelle, celle de Volinsk, les relier entre elles par des tranchées, les couvrir par des travaux avancés et s'établir solidement sur le mont Sapoune. » Mais le général Canrobert n'avait cherché, dit-on, — chose qui aurait été tout simplement déraisonnable en la situation, — qu'un résultat moral. Ce résultat, dans tous les cas, les Russes croyaient l'avoir conquis au moins autant

(1) Une relation dit que l'on eut en tout quatre officiers tués, quinze blessés, trois faits prisonniers, et deux cents hommes hors de combat. Ce n'est pas même, comme on le voit, le chiffre des pertes du 2e de zouaves. M. de Bazancourt se borne à dire : « nos pertes furent sensibles, » et à donner, en note, celles des zouaves.

Nous avons déjà indiqué qu'en l'absence de publications officielles, ce serait un curieux et triste travail comparatif à faire que celui des *annuaires de* 1854, 1855, 1856 et 1857 par chaque régiment qui a pris part à la guerre. Nous le faisons de temps à autres, comme point de repère de nos pertes, pour quelques régiments. Ainsi, en comparant l'état des officiers du 2e de zouaves qui figurent sur l'*annuaire de* 1854 et qui ont complétement disparu de celui de 1855, publié à la fin de mai, on trouve manquant à l'appel neuf capitaines : Couppel-Dulude (blessé à l'Alma, tué ensuite dans la tranchée), Banon (tué quelque temps après dans une autre affaire, étant chef de bataillon), Desquinot, Sage, Lefaivre, Fernier, Borel, Lavirotte, Rebolle (pour la plupart morts par suite de la même affaire du 23 au 24); sept lieutenants et sous-lieutenants : Oizan, Bartel, Doux, Édouard-Joseph Delafosse, Émile-Joseph Marin, Plazolles (victimes en général aussi de cette affaire), Jean-Louis Esmieu (blessé à l'Alma, mort ensuite); en tout seize officiers manquant d'un annuaire sur l'autre. A quoi il faudrait ajouter ceux qui n'ont pu figurer sur aucun annuaire, entre leur nomination et leur mort, tels que le jeune sous-lieutenant Sévestre, tué dans la nuit du 23 au 24 février. — Le capitaine Pierre, du 2e de zouaves, fut fait prisonnier dans cette nuit, mais fut ensuite échangé.

que lui. Ces deux affirmatives auraient correspondu à une négative, s'il était permis, après examen, de contester aux assiégés l'avantage dans l'affaire du 23 au 24 février (1). Il faut le reconnaître : battus dans toutes les grandes circonstances, les Russes avaient souvent le dessus dans les petites. Ils possédaient, au plus haut degré, l'art de prolonger leur défense par les affaires de détail et par une persévérance qui n'avait d'égale que dans celle des assiégeants (2).

Les Russes poursuivirent leurs travaux sur le mont Sapoune et sur la hauteur de Malakof, et s'occupèrent avec la même activité de relier

(1) Le change que l'on essaya de donner sur cette affaire ne parut pas singulier qu'à l'ennemi. Voici comment le correspondant du *Times* s'en exprime avec une courtoise ironie :

« L'opinion générale des Anglais sur le résultat défavorable de l'attaque des Français contre la nouvelle redoute russe, près de Malakof, a été modifiée par un ordre du jour du général Canrobert, où il parle des opérations de la nuit du 23 au 24 février comme d'un grand succès. Nous sommes bien aise de voir que nos alliés n'ont pas considéré l'impossibilité de conserver le terrain occupé par les Russes comme un malheur. »

(2) Le général Canrobert récompensa noblement le courage malheureux à la suite de cette affaire. Le commandant Lacretelle (Charles-Nicolas) et le capitaine Blanchet, des zouaves, le commandant Guépard, du 6ᵉ de ligne, et le capitaine du génie Valesque (celui-ci grièvement blessé, mourut le 28 février), furent nommés officiers de la Légion d'honneur. Le commandant Dalidan (disparu de *l'annuaire* 1856), du 10ᵉ de ligne, les capitaines Labretoigne du Mazel, du 2ᵉ de zouaves, Reboul, du 2ᵉ lanciers, officier d'ordonnance du général de Monet, les lieutenants et sous-lieutenants Baratchard, Rambaud, des zouaves, Morville, de l'infanterie de marine, les sous-officiers Vignau, Aigrot, Fombon, Thierriat, le soldat Gardé, tous des zouaves, le sergent Roulet, du 6ᵉ de ligne, furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

Dans le même temps, le général en chef distribua dix-neuf médailles militaires dans le 2ᵉ de zouaves, deux dans le 6ᵉ de ligne, une dans le 10ᵉ, deux dans le 1ᵉʳ d'artillerie, trois dans le 3ᵉ du génie, une dans le 2ᵉ du génie, quatre dans les équipages de la flotte, deux dans l'infanterie de marine.

Le capitaine de zouaves Banon fut promu chef de bataillon au 3ᵉ de son arme. Les lieutenants de zouaves Guillerault et Frasseto, furent nommés à la place de deux des capitaines de leur régiment morts dans l'action ; les sous-lieutenants Dousseau, Fayout, Villain, aussi du 2ᵉ de zouaves, passèrent lieutenants ; les sous-officiers Sillan, Vincendon, Pradier, Pépin, Labrune, de Cetto, Bosc, furent nommés sous-lieutenants au même régiment de zouaves, à la suite de l'affaire du 23 au 24 février. Il restait encore bien des vides à remplir, même après ces nominations. Nombre de braves, tels que le lieutenant d'artillerie Honoré Delafosse, le capitaine Sage et bien d'autres des zouaves, de l'infanterie de marine, des 6ᵉ et 10ᵉ de ligne, ne figuraient pas dans la liste des récompensés, ils étaient au nombre des morts. Plusieurs de ceux qui ne comptaient encore que parmi les blessés les suivraient de près dans la tombe et, comme le capitaine du génie Valesque, jouiraient peu des honneurs qu'on déposait sur leur lit de souffrances. Dans un armistice qui eut lieu quelques jours après le combat pour enterrer les morts, un officier russe annonça que, sur cinq officiers français pris dans la redoute, un seul survivait, le capitaine de zouaves Pierre (Pierre-François).

ces ouvrages entre eux. Ils introduisirent aussi de nouveaux et nombreux convois dans la place, ce qui donnait lieu à de fréquents mouvements de troupes dans les camps du plateau du Belbeck et dans ceux de Tchorgoun, pour la protection de ces convois. Les alliés, à la vue de semblables mouvements, se crurent plus d'une fois menacés de sérieuses attaques et firent des prises d'armes en conséquence. Dans la nuit du 27 au 28 février, pendant que les Russes poussaient vivement leurs travaux de défense de Malakof, on parut vouloir de nouveau les troubler dans cette opération avec des forces plus imposantes qu'on n'en avait employé du 23 au 24 du même mois ; mais, après un assez grand mouvement de troupes dans le camp français, on les laissa faire, et ce fut une grande faute. Les Russes, enhardis par leur dernier succès et par l'inaction qui semblait en être résultée momentanément pour les alliés; parurent dès lors se disposer à intervertir les rôles, et à devenir d'assiégés assiégeants, au moyen de travaux considérables de contre-approches.

Dans ce temps, l'artillerie française essaya des fusées d'un nouveau modèle, les unes incendiaires, les autres explosives. Leur effet ne parut pas répondre complétement à l'attente. Elles firent, pour le moment du moins, peu de mal à l'ennemi.

L'aspect que présentaient Sébastopol et ses abords à la fin de février a été ainsi décrit par un témoin oculaire qui prit ses premières perspectives du terrain en arrière des positions de gauche de l'armée française.

La ville proprement dite, l'extrémité du ravin des Docks, les bâtiments de l'amirauté, le côté nord du port et les plateaux qui s'étendent vers le Belbeck et en arrière d'Inkerman pouvaient être embrassés d'un même coup d'œil. Un pont de bateaux était établi entre le faubourg de la Karabelnaïa et la ville, et il était couvert d'hommes incessamment occupés à transporter les munitions, à rouler des barils et à faire passer des caisses d'un côté à l'autre du port sud ou port militaire. Outre cela, plusieurs grandes gabarres, sous voiles et pleines d'hommes, étaient employées au service des communications entre les deux rives ; les galères de l'arsenal de marine, nageant sous les coups égaux de nombreux rameurs tous vêtus de jaquettes blanches, remorquaient des bateaux plats chargés de provisions et de munitions, et les conduisaient au côté sud-ouest de la place. Les vaisseaux de guerre russes, avec leurs grands pavillons blancs, traversés par la croix bleue de Saint-André, flottant au haut des mâts, étaient rangés sur

une même ligne, du côté nord de la grande baie, entre le fort Constantin et le fort Michel. Les mâts et les vergues de perroquet de deux de ces vaisseaux étaient abaissés; un bâtiment à deux ponts se montrait du côté sud de la grande baie, présentant le travers à Sébastopol, et, plus loin, du côté d'Inkerman, les mâts de trois autres bâtiments s'élevaient au-dessus des édifices de cette ville. C'étaient *le Vladimir, le Chersonèse* et *le Gromonosz,* qui avaient été si funestes aux Français dans l'affaire du 23 au 24 février. L'intérieur de Sébastopol proprement dit semblait parfaitement intact. Toutefois, on ne voyait plus ni femmes, ni enfants, ni oisifs dans les rues; il n'y avait plus absolument que des militaires ou des marins. Hors de la ville, on distinguait de grands murs de terre, crénelés, hauts de plus de trois mètres et d'une épaisseur considérable, qui présentaient, à des intervalles réguliers, des embrasures avec des bouches de canons. Un fossé large et profond régnait en avant de ces murs qui, partout où le terrain le permettait, présentaient des flèches et des angles destinés à faire un feu d'écharpe le long de leur front, et un feu croisé au centre de chaque ligne d'attaque ou d'approche. En avant de la plupart de ces ouvrages de terre, du côté des attaques françaises et anglaises, et à une certaine distance des batteries, une sorte de faubourg composé de chaumières blanchies à la chaux était çà et là resté debout par groupes et présentait l'image de la désolation, particulièrement en arrière du bastion du Mât; par là, ce n'était plus qu'un informe amas de poûtres et de plâtras. Les ouvrages avancés que les Russes avaient abandonnés à mesure que les Français s'en étaient approchés, étaient encore debout, mais sans qu'on pût se rendre compte s'il y restait ou non des pièces d'artillerie. Il eût été d'ailleurs d'une difficulté extrême aux assiégeants de les occuper, parce qu'ils étaient placés sous le coup immédiat d'autres ouvrages situés en arrière et parfaitement gardés. Les Russes pourraient même trouver, à l'occasion, dans ces ouvrages avancés et plus délaissés en apparence qu'en réalité, de redoutables abris pour tirer sur les Français par les embrasures, sans qu'il fût facile à ceux-ci de les atteindre. Les assiégés en effet avaient opéré très-habilement leur retraite des positions avancées, en élevant préalablement leurs nouveaux ouvrages derrière l'espèce de faubourg dont on a parlé, et, une fois ces derniers terminés, en faisant retirer les troupes de la ligne intérieure, puis en faisant sauter les maisons qui avaient servi de protection à leurs travailleurs, pour ouvrir le feu de leur seconde ligne de batteries. Ils paraissaient avoir d'inépuisables dépôts de gabions, grâce

aux broussailles que leur fournissaient les montagnes du sud de la Crimée, tandis que les assiégeants étaient menacés d'en manquer bientôt complétement après cet hiver qui avait épuisé jusqu'à la racine les halliers du plateau de Chersonèse.

En face des incroyables masses de terre bordées de gabions que les Russes avaient élevées avec une rapidité vraiment prodigieuse, couraient parallèlement à celles de l'ennemi les lignes des Français. La parallèle la plus rapprochée de la place n'était pas armée de canons, mais elle présentait une ligne d'excellents tirailleurs. Des zigzags et des chemins couverts, c'est-à-dire des tranchées coupées à angle d'une parallèle à l'autre, conduisaient de parallèle en parallèle. C'était par là que les troupes de tranchée trouvaient un chemin à peu près sûr, sinon agréable, pour vaquer à leur service. Les soldats de tranchée, les armes en faisceaux, étaient assis par groupes autour de leurs feux de bivouac, les uns fumant, les autres prenant le café, pendant que des détachements de travailleurs, la bêche à la main, continuaient les ouvrages d'approche de ce siége dont personne ne prévoyait au juste la fin. Ceux-là étaient occupés à remplir de terre les gabions; ceux-ci à incliner les parapets, à leur donner plus d'épaisseur et à réparer les embrasures; d'autres creusaient les fossés. Si l'on jetait un regard plus à gauche encore, on voyait la mer sombre et menaçante avec un triste horizon de nuages, une forêt de mâts du côté de Kamiesch et deux vapeurs vigilants qui surveillaient l'entrée de la rade de Sébastopol. Si l'on se portait ensuite à droite, toujours en arrière de l'attaque de gauche des Français, on apercevait, — outre les hauteurs qui dominent Inkerman, outre le plateau du Belbeck et la partie nord de la place, — l'attaque des Anglais, la nouvelle attaque des Français et l'arrière du formidable bastion de Malakof ou de Kornilovski. On était à la fois frappé des gigantesques travaux que les Russes faisaient de ce côté et du côté nord de la grande baie. Les tranchées, les batteries, les redoutes, les ouvrages de terre dont on entourait le fort du Nord sur une échelle considérable, dénotaient dès lors de la part des assiégés l'intention de se retirer de ce côté quand la partie sud ne serait plus tenable.

Cela semblait dès cette époque donner raison aux partisans de l'investissement sur ceux du siége direct qui, même par la prise de Malakof et la chute du faubourg de la Karabelnaïa et de la ville de Sébastopol proprement dite, ne verraient pas, devant l'histoire, le triomphe complet de leur système; car si la paix n'arrivait pas opportunément pour eux, ils n'auraient effectivement conquis que des ruines fumantes

du sang des alliés autant que de celui des Russes, et ils se verraient dans la nécessité de recommencer un nouveau siége au nord, ou d'évacuer la Crimée sans l'avoir conquise, sans même la bien connaître en dehors de leur constant objectif. Tant de sacrifices en hommes et en argent pour une ville, sans ses défenses et ses réduits du côté nord, c'était cruellement cher! La Crimée tout entière, dans une belle campagne stratégique qui eût entraîné la reddition de Sébastopol sud et de Sébastopol nord, aurait sans doute moins coûté. A défaut de stratégistes au sommet des armées alliées, la guerre se continuerait donc devant l'objectif, comme on disait, de front, à coups d'hommes et à coups de canons. Triste nécessité qu'on s'était imposée, et de laquelle on ne savait ou l'on ne pouvait se débarrasser! Les batailles de l'Alma et d'Inkerman disaient assez pourtant combien il eût été plus facile de triompher définitivement des Russes en rase campagne que derrière leurs murs.

CHAPITRE IV.

Les embuscades.

Mort de l'empereur Nicolas Ier. — Avénement de l'empereur Alexandre II. — Réouverture et suspension des conférences de Vienne. — Projet de l'empereur Napoléon III de se rendre en Crimée. — Plans de campagne élaborés à Paris. — Situation de plus en plus difficile des alliés en Crimée. — Lignes de Kamiesch. — Travaux des Français du côté de Malakof. — Ouvrages des Russes en opposition à ces travaux. — Les Ouvrages-Blancs, la lunette de Kamtschatka ou du mamelon Vert. — Les embuscades de droite. — Combat de nuit du 14 au 15 mars. — Combat de nuit du 15 au 16 mars. — Combat du 17 au 18 mars. — Les assiégeants sont assiégés. — Lettre du colonel du génie Guérin à ce sujet. — Sortie du 22 au 23 mars. — Audace des assiégés. — Lettre du colonel du génie Guérin à ce sujet et au sujet d'une campagne stratégique. — Situation des assiégeants. — État sanitaire de l'armée en mars 1855. — Promotions et récompenses dans l'armée. — Envoi d'un corps d'armée de réserve à Maslak. — Pertes énormes dans le corps du génie. — Mort du commandant de Saint-Laurent. — Bombardement d'avril. — But étrange que se propose le général Canrobert par ce bombardement. — On est obligé de diminuer le feu, faute de munitions. — Omer-Pacha au col de Balaklava. — Embuscades de gauche. — Combats de nuit du 10 au 11 et du 11 au 12 avril. — Combat du 13 au 14 avril. — Citations à l'ordre du jour et récompenses. — Mort du général du génie Bizot. — Attaques de droite. — Situation de la place pendant le bombardement. — Attaques de gauche. — Mines et contre-mines. — Reconnaissance poussée par Omer-Pacha sur Kamara et la Tchernaïa. — Embuscades de droite. — Combat de nuit du 19 au 20 avril. — Embuscades de gauche. — Combat du 24 au 25 avril. — Origine de l'ouvrage dit du Deux-Mai. — Occupation, par les Français, d'une partie du cimetière de gauche. — Fin du bombardement d'avril. — Réflexions diverses sur ce bombardement et sur les ouvrages en terre. — État sanitaire à la fin d'avril. — Projet d'expédition sur Kertch. — Articles du *Moniteur* des 11 et 16 avril 1855. — Une flotte à vapeur anglaise ouvre la campagne de 1855 dans la Baltique. — Situation en Asie, dans les premiers mois de 1855. — Réouverture et rupture des conférences de Vienne.

L'Europe apprit presque en même temps, au commencement du mois de mars, la maladie et la mort de l'empereur Nicolas Ier. Atteint d'une légère indisposition le 14 février, il s'était obstiné, malgré les avis de son médecin, à se rendre à une parade qui avait eu lieu, par un froid excessif, le 22 du même mois; à son retour, il avait été saisi d'un frisson et dès lors la fièvre ne l'avait plus quitté. L'irritation dont il n'avait pu se défendre en apprenant la défaite d'une de ses armées par Omer-Pacha, à l'attaque d'Eupatoria, avait encore aggravé son mal. Instruit de sa position critique par le docteur Mandt, il ne s'était plus dès lors occupé que de sa famille, qu'il chérissait, et de son avenir dans l'autre monde; il avait même refusé de prendre connaissance des dernières dépêches de Crimée. Toutefois, avant d'expirer, le 2 mars, à

midi vingt minutes, il avait dit à l'impératrice (1) de recommander au roi de Prusse de rester fidèle à l'alliance russe, et il avait adressé quelques conseils à son jeune successeur. « Votre tâche sera lourde, mon fils, » lui avait-il dit, assure-t-on. L'opinion publique dans le monde entier est si malheureusement prévenue, par suite de la mort violente d'un grand nombre de souverains et de princes de la famille impériale en Russie, que, malgré les détails circonstanciés de la maladie et de la fin de l'empereur Nicolas, elle ne fut pas absolument sans croire à une mort tragique, comme elle avait cru à une mort atroce pour son prédécesseur Alexandre Ier. L'empereur Nicolas, disait cette opinion assez disposée de sa nature à dramatiser les choses, surtout quand elles touchent à la personne d'un souverain puissant, l'empereur Nicolas a été exposé sur un lit de parade le visage enfoncé, caché sous un grand chapeau, comme son père Paul Ier. L'opinion publique s'égarait présumablement dans la circonstance ; l'empereur Nicolas, quelque soit la manière dont on l'ait exposé sur le lit funèbre, paraît être mort comme on vient de le rapporter. On peut être autocrate et mourir de la fièvre comme les simples hommes. Ainsi avait fini ce souverain qui, toujours boutonné, éperonné, l'épée à la main, s'était prétendu et peut-être cru le représentant de celui qui a dit : « Quiconque se sert de l'épée périra par l'épée. » Voilà comment les doctrines les plus pures peuvent être et sont en effet souvent travesties selon les intérêts mondains de certains de leurs prédicateurs.

Le successeur de Nicolas Ier, Alexandre II Nicolaiévitsch, s'annonçait comme un prince prudent et réfléchi ; sa physionomie un peu rêveuse, comme certaines de ses impressions (2), indiquait une bonté qui pourtant était loin de sembler exclure la fermeté, la résolution ; son langage, quoique naturellement des plus réservés, des plus contenus, dénotait une éducation qui n'était pas étrangère aux progrès de son siècle. Mais ne nous hâtons pas de tirer d'inductions de la physionomie et des premières paroles des princes : c'est en parlant d'eux surtout qu'il convient de dire que l'avenir est à Dieu.

(1) Charlotte-Louise, fille aînée du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, devenue Alexandra-Féodorovna, après avoir reçu un nouveau baptême, selon le rite grec, et avoir épousé l'empereur Nicolas.

(2) Nous nous rappelons avoir vu Alexandre II, encore sous l'œil de son gouverneur, à Francfort, s'arrêter devant un tableau représentant un sujet des plus poétiques et mélancoliques; se détournant de son *cicerone*, qui lui parlait en allemand, et nous montrant ce tableau qui lui appartenait, si notre mémoire est fidèle, il nous dit avec cette physionomie rêveuse dont nous parlons : « Voilà qui est beau ! »

Le cœur d'Alexandre II passait pour favorable à la paix, mais, à moins d'être réduit à la dernière extrémité, un souverain ne commence pas son règne par une paix capable de l'avilir dans l'esprit de son peuple; il trouve l'épée hors du fourreau et l'y tient, au moins jusqu'à ce qu'une occasion se présente de l'y faire rentrer honorablement. La paix, dans la situation des Russes et des alliés en Crimée, après tant de sacrifices et d'efforts sans résultat décisif de part ni d'autre, était impossible dans l'opinion des armées, si elle était possible et même bien désirable aux yeux de l'humanité décimée, ensanglantée. Quelle idée aurait-on prise de la France et de l'Angleterre si, après avoir envoyé leurs forces de mer et de terre les plus imposantes à neuf cents lieues de la patrie pour réduire une seule place forte, et, par elle, la Russie, il est vrai, elles rappelaient ces forces sans qu'elles eussent accompli leur tâche? Quelle idée aurait-on eu de l'empire des czars et de son nouveau souverain si, pour obtenir une paix plus prompte, ils vouaient d'eux-mêmes à la destruction une ville qui, depuis cinq mois déjà, luttait avec tant de persévérance, tant de courage et d'habileté que l'on pouvait douter à qui des assiégés ou des assiégeants resterait en définitive la victoire, et que même un grand nombre d'illustrations militaires penchaient à croire que les chances les plus favorables étaient désormais du côté des premiers. « Il n'y a ni empereur des Français, ni empereur de Russie qui puisse penser à traiter dans les conditions actuelles, » écrivait, au commencement de mars, le colonel Guérin. Cette opinion était celle des armées belligérantes; elle était une volonté, presque un ordre, contre lequel les sentiments pacifiques du jeune czar se seraient brisés, s'il les avait intempestivement proclamés. Il fut sage et mesuré; il annonça, dans une proclamation, qu'il soutiendrait, comme son père, l'honneur et les intérêts de la Russie; il agit en conséquence, mais en même temps il se prêta à des ouvertures de paix; il alla même au-devant avec l'intention, tout porte à le croire, de traiter aussitôt que se présenterait le moment propice, de manière à ce que la dignité, l'honneur fussent saufs de chaque côté. De nouvelles conférences furent ouvertes à Vienne, dès le 15 mars, en vue de la paix. Suspendues vers la fin du mois, elles devaient se rouvrir en avril.

En attendant l'heure encore trop éloignée de la pacification, la guerre continua aussi active, aussi ardente que du vivant de Nicolas Ier.

Un moment même le bruit courut que Napoléon III irait l'animer de sa présence, mais dans la situation de la France ce projet ne pouvait

avoir de suite (1). Tout le monde le comprit. Il est certain pourtant que s'il eût pu être mis à exécution, la guerre aurait pris une tournure toute différente; sa sphère se fut inévitablement élargie, et l'on ne se serait pas plus longtemps rivé à l'*objectif* de Sébastopol. Sans abandonner complétement le siége, on aurait tenté une grande campagne, dont la chute de Sébastopol et peut-être la conquête de toute la Crimée eût été la conséquence, comme le désiraient nombre d'officiers distingués de l'armée, non peut-être absolument avec le plan conçu en dernier lieu à Paris, mais enfin avec un plan stratégique quelconque. Le nouveau plan élaboré à Paris ne devait d'ailleurs arriver au général en chef de l'armée française de Crimée que dans le mois de mai, et, on le verra, d'une manière aussi peu opportune qu'elle aurait pu être avantageuse deux mois plus tôt.

Une armée russe, maintenant commandée par les généraux de Vrangel et Korf, menaçait toujours Eupatoria et empêchait Omer-Pacha de lier des opérations par terre avec l'armée des alliés qui assiégeait Sébastopol. Omer-Pacha se maintenait, mais il était neutralisé et pour ainsi dire bloqué du côté de la terre, quoiqu'à distance respectueuse. Du reste tout se bornait à de petites reconnaissances et à des escarmouches devant Eupatoria, depuis l'attaque du 17 février. Dans une de ces escarmouches, qui eut lieu le 3 mars, le comte Jelinski, qui servait dans l'armée d'Omer-Pacha sous le nom d'Iskender-Bey, comme le comte Kosielski sous un autre nom musulman, fut atteint de plusieurs coups de lance et de sabre qui n'empêchèrent pas ce brave officier de se disposer à reparaître bientôt sur la scène des combats. Réduit à l'inaction dans Eupatoria, Omer-Pacha se disposa à se rendre à Kamiesch, lord Raglan et le général Canrobert ayant réclamé son concours direct pour leurs opérations ultérieures.

Les alliés étaient réellement tombés de l'état offensif à l'état défensif devant Sébastopol. On les voyait pour le moins aussi préoccupés de se préserver d'une agression que d'avancer leur attaque. C'est alors que, d'après les conseils envoyés de Paris par le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, on créa les lignes de défense de Kamiesch, sur une étendue d'environ huit kilomètres, dont l'extrémité nord s'appuyait à la baie de Stréletska et dont l'extrémité opposée atteignait la côte sud du promontoire de Chersonèse; ces lignes garantissaient, avec la partie la

(1) « Des intérêts plus graves me forcent à rester en France. » (*Lettre de Napoléon III au général Canrobert, en date du 28 avril* 1855.)

plus occidentalement avancée de ce promontoire, dans une surface de trois mille hectares, les baies de Peschana, de Kamiesch, de Kazatch et le cap même de Chersonèse. L'épaisseur du parapet de la première ligne était de quatre mètres; le fossé qui le couvrait avait trois mètres de largeur sur deux de profondeur. Cette première ligne fut renforcée par huit redoutes établies à une distance de huit à quinze cents mètres les unes des autres, chacune présentant un parapet de six mètres d'épaisseur et un fossé de quatre mètres de largeur sur trois de profondeur.

On compléta ce système de défense au moyen d'autres coupures et travaux secondaires en dedans des lignes. Ces précautions étaient prises, non-seulement en vue d'une défensive immédiate, mais dans la prévision d'un rembarquement possible, qui, à la faveur des retranchements établis en avant de Kamiesch, pourrait s'opérer sous la protection d'un petit nombre de troupes. Il y avait bien loin de cette situation, si peu prévue en octobre, à la prise de Sébastopol par un coup de main (1).

Les Anglais ne négligeaient point la défense de Balaklava. Ils établirent, entre le port de cette ville et leurs attaques de Sébastopol, un chemin de fer qui commença à rendre de grands services dans le courant du mois de mars.

Cependant, les Français se fortifiaient sur leur flanc droit devant Sébastopol. Pour prévenir les sorties des redoutes Volinsk et Selenginsk, que nous appellerons désormais les Ouvrages-Blancs, ils construisirent, à six cent quarante mètres environ de ces ouvrages, deux redoutes appelées, par opposition, Ouvrages-Noirs. Ils firent en même temps de grands efforts pour se rapprocher du bastion Malakof, au moyen de la batterie dite du Carénage et d'autres travaux entre le ravin du même nom et celui des Docks, pour pouvoir s'établir bientôt sur le mamelon Vert, à une distance de cinq cent quatre-vingt mètres de ce bastion.

De leur côté, les Anglais commencèrent, à l'extrémité gauche de leur troisième parallèle, la construction d'une batterie qui, placée dans une position hardie, devait favoriser l'action de la batterie française n° 26, dirigée contre les défenses du port sud. Le 6 mars, jour où la nouvelle

(1) Plusieurs officiers du génie furent successivement employés aux lignes de Kamiesch, entre autres les capitaines Teissier et Péret. Le commandant Fervel y travailla aussi, quoiqu'il ait plus particulièrement eu les honneurs des travaux d'Eupatoria, où il resta presque toujours jusqu'au mois de septembre 1855. Le général Dalesme fit, dit-on, le tracé des lignes de Kamiesch.

de la mort de l'empereur Nicolas parvint en Crimée, deux des vapeurs ennemis cherchèrent à contrarier les travaux que les alliés faisaient de ce côté; mais la batterie du fond du port, construite par les Français et servie par les Anglais, leur détacha quelques boulets rouges et une trentaine d'obus qui les obligea à quitter leur mouillage.

Pendant que les Français travaillaient péniblement avec la sape et la mine dans le roc vif, pour s'approcher du mamelon Vert, les Russes les prévinrent en établissant sur ce mamelon même, dans la nuit du 10 au 11 mars, une lunette qui reçut le nom de Kamtschatka, de celui du régiment aux mains duquel elle était due. Le fameux mamelon Vert, par lequel le commandant de Saint-Laurent avait proposé dans le principe de faire passer la parallèle des assiégeants, et que le colonel Guérin signalait depuis longtemps dans sa correspondance comme une position dont on aurait pu aisément s'assurer tout de suite, était donc devenu un redoutable obstacle qui, désormais, rendrait d'une difficulté extrême l'approche de Malakof, et dont l'occupation coûterait à elle seule des torrents de sang. Les obstacles, ils semblaient vraiment sortir comme par enchantement de sous terre, tant au sud qu'au nord de la baie de Sébastopol.

A cette époque aussi, l'entrée de la rade, en prévision d'une attaque des flottes alliées, fut couverte par une seconde ligne de bâtiments submergés.

Omer-Pacha eut une conférence, le 12 mars, à Kamiesch, avec les généraux en chef et les amiraux français et anglais. Il y fut convenu que le généralissime ottoman amènerait vingt mille hommes environ de son armée devant Sébastopol, qui seraient remplacés à Eupatoria par une division égyptienne attendue de Constantinople. De la sorte, il y aurait encore à Eupatoria un corps d'armée de trente mille hommes, que l'on supposait très-suffisant pour défendre cette ville et pour retenir une partie des forces de ce côté, afin de couvrir Simphéropol.

L'ennemi avait établi trois embuscades en avant de la parallèle Malakof, et déjà elles avaient causé la regrettable mort du jeune capitaine du génie Guilhot, qui naguère avait conquis son nouveau grade par sa vaillante conduite. Cette perte et celle de plusieurs autres braves militaires émurent vivement l'armée, et l'ordre d'enlever les trois embuscades fut donné pour être exécuté le soir du 14, à six heures. Le général Bisson, commandant de tranchée, chargea de cette opération deux compagnies d'élite du 100e de ligne (ancien 25e léger). Le capitaine Joseph Champanhet, à la tête de ses grenadiers, emporta les embuscades

à la baïonnette. Mais, à dix heures du soir, une colonne de quatre cents Russes sortie de Sébastopol en reprit deux, lorsque déjà le colonel du génie Frossard y avait établi ses travailleurs. A cinq heures du matin, favorisés par le feu des batteries de la place qui retentissait avec autant de fureur que s'il se fût agi de repousser un assaut général ou d'appuyer les opérations d'une armée entière, les Russes essayèrent de reprendre aussi leur troisième embuscade. Le capitaine Champanhet, qui l'occupait, la défendit avec une vigueur et une résolution remarquables. Toutefois, il aurait fini par succomber sous le nombre, si le commandant Gibon, avec trois cents tirailleurs algériens, ne lui était venu en aide, et, après une brillante charge à la baïonnette, n'avait pas rejeté l'ennemi dans le ravin. La perte des Français fut évaluée à soixante-cinq hommes tant tués que blessés et prisonniers de guerre. Les Russes durent éprouver aussi des pertes assez fortes si, comme le dit l'ordre du jour du général Canrobèrt, leur commandant fut grièvement blessé et leur commandant en second tué. Le silence que gardent les auteurs russes sur cette affaire donne lieu de croire qu'elle ne fut pas favorable aux assiégés, bien qu'ils restassent maîtres en définitive de deux des embuscades, sur les trois qu'on avait entrepris de leur enlever.

Dans la nuit suivante, du 15 au 16, le général de Failly, qui était de tranchée, chargea le colonel de Brancion, du 50e de ligne, avec le 2e bataillon du 3e de zouaves, formé en cinq détachements, de s'emparer de nouveau des deux embuscades reprises par l'ennemi. Le brave colonel eut le succès qu'on attendait de lui et de l'élan des zouaves. Aussitôt le colonel du génie Frossard, dont la valeur et l'habileté étaient déjà l'objet de l'attention de la droite, depuis sa récente arrivée au siége, se mit en devoir, avec l'assistance du major de tranchée Besson, de faire profiter à l'attaque les postes qui venaient d'être conquis sur les assiégés.

Mais, pendant ce temps, le major Roudakovski, à la tête de sept cents hommes des régiments et des équipages de la flotte russe, sortait du bastion de la Quarantaine, et s'avançait par les tranchées de l'extrême gauche des attaques françaises, où étaient de garde une compagnie du 10e bataillon de chasseurs à pied et une compagnie du 2e régiment de la légion étrangère, l'une et l'autre dirigées par le commandant L'Hériller. Averties par leurs vedettes, ces deux compagnies attendirent avec sang-froid les assaillants jusqu'à quelques mètres seulement du parapet de la tranchée, les fusillèrent un moment à bout portant, puis les reçurent sur leurs baïonnettes, sans commettre la faute, dit le gé-

néral Canrobert, de les poursuivre au loin. Cependant le major Roudakovski ne fut pas sans faire éprouver aux Français des pertes assez graves dont on s'est abstenu de donner le chiffre ; et malgré les belles dispositions du commandant L'Hériller, malgré la ténacité des capitaines Honoré Bertrand et Chardin, avec la compagnie de la légion étrangère, du lieutenant Geoffroy et du sous-lieutenant Bedes, à la tête de la compagnie du 10e bataillon de chasseurs à pied, le nombre aurait peut-être fini par l'emporter sur la seule vaillance, si, à la nouvelle que des troupes de la division Pâté se mettaient en mouvement, les Russes ne s'étaient retirés en toute hâte avec une perte de treize morts et de cinquante-sept blessés (1).

L'ennemi possédait encore trois embuscades sur le front du mamelon Vert. Il fut décidé que, dans la nuit du 17 au 18 mars, on en attaquerait deux, placées en arrière de celles qu'on possédait déjà. Les auteurs étrangers prétendent que l'on avait un objet plus grand, qu'il s'agissait d'une attaque sur la lunette même du mamelon Vert, et que neuf bataillons de la division Mayran furent commandés à cet effet. L'intrépide colonel Vaissier, du 82e de ligne, qui s'était si brillamment conduit à la bataille d'Inkerman, fut tué vers le soir en allant lui-même reconnaître le terrain et relever un poste de tirailleurs établi dans une des embuscades précédemment enlevées. Peu après les batteries françaises ouvrirent leur feu contre la lunette de Kamtschatka, et deux compagnies du 3e de zouaves, sous les ordres du commandant Dumoulin et des capitaines Dubois et Bouis, soutenues par leur régiment, par le 86e de ligne et le 4e bataillon de chasseurs, s'élancèrent à l'attaque des embuscades occupées par les tirailleurs du régiment Iakoutsk. Aussitôt que le colonel russe Svischtschevski les aperçut, il sortit du retranchement avec trois compagnies du régiment Volinsk pour marcher sur les zouaves à la baïonnette, les pousser sur les embuscades et les placer ainsi entre deux feux. Les zouaves, surpris par ce mouvement offensif, se replièrent et rentrèrent dans leur parallèle. Alors les batteries françaises recommencèrent leur feu, et les zouaves du commandant Dumoulin, renforcés par quelques troupes fraîches, retournèrent à l'assaut. Ce que voyant le colonel Bjali, il sortit à son tour des retranchements russes avec un bataillon du régiment d'Iakoutsk et deux compagnies du régi-

(1) Dans cette affaire, le narrateur russe nous fait connaître le nombre des assaillants plus élevé que ne l'ont donné les écrits français; il nous apprend aussi les pertes des Russes, que le général Canrobert n'a connues que très-vaguement. Quant aux pertes des Français, nulle indication.

ment de Tomsk, et courut en aide au colonel Svischtschevski. Les zouaves furent une seconde fois repoussés, laissant cinquante cadavres des leurs au-dessous de la lunette du mamelon Vert, et neuf prisonniers, dont un officier, aux mains des Russes. Ceux-ci les poursuivirent et se jetèrent avec eux jusque dans la tranchée française, où eut lieu un combat terrible auquel prirent part un second bataillon de chasseurs et une partie du 86e de ligne. Après une lutte acharnée, dans laquelle les Français firent encore de regrettables pertes, les Russes, malgré leur supériorité numérique, durent se retirer des travaux de l'attaque française de droite en cours d'exécution, après avoir eu, au rapport de leurs auteurs, quinze hommes tués, dont un officier supérieur, et quatre-vingt-sept blessés. Du côté des Français, l'ensemble des pertes faites dans cette malheureuse affaire n'a pas été rendu public. Le capitaine Bouis, du 3e de zouaves, fut tué, et sept officiers, dont un d'état-major, reçurent des blessures qui, pour plusieurs, entraînèrent bientôt la mort. Après avoir accusé longtemps la Russie de dissimuler ses pertes, on l'imitait en s'abstenant souvent de donner les chiffres exacts de celles que l'on faisait, et quelquefois même en n'en donnant aucun (1).

(1) Il est impossible de se faire une idée de l'affaire du 17 au 18 mars sur l'ordre du jour du général Canrobert, en date du 21 mars, le seul document officiel que l'on ait jusqu'ici publié en France. Aussi les écrivains français qui ont parlé de l'affaire du 17 au 18 mars l'ont-ils fait avec un vague extrême. M. de Bazancourt s'est abstenu de parler de ce combat de détail, comme de plusieurs autres. L'ordre du général Canrobert tendrait à faire croire que les Français avaient été seulement assaillis, et non d'abord assaillants. Les écrits allemands, anglais et russes, comparés aux nôtres, nous permettent de jeter le jour de la vérité sur toutes ces petites affaires.

A propos des dernières affaires de nuit, le général Canrobert nomma officiers de la Légion d'honneur : le colonel de Brancion, du 50e de ligne, le commandant Gibon (Émile-Armand), des tirailleurs algériens, et le commandant Dumoulin, du 3e de zouaves ; — chevaliers de la Légion d'honneur : le lieutenant de chasseurs à cheval de Livio, aide-major de tranchée ; — les capitaines Jules Martin et Dubois ; les lieutenants et sous-lieutenants Vittino-Paoli (disparu de l'*annuaire de* 1856), Maguin, de Villaret-Joyeuse, et le sergent Grégoire, du 3e de zouaves ; — les lieutenant et sous-lieutenant Gaurichon et de Mornac (disparu de l'*annuaire de* 1856), du 100e de ligne ; — le capitaine Bonnemain et le lieutenant Mahmoud-bel-Hadji-Mahmoud, des tirailleurs algériens ; — le capitaine Chardin et le sous-lieutenant Pacorel, du 2e régiment de la légion étrangère ; — le lieutenant Eugène Geoffroy, le sous-lieutenant Bedes (tous deux disparus de l'*annuaire de* 1856) ; le soldat Claverie, du 10e bataillon de chasseurs à pied ; — le caporal du génie Girard, du 2e de son arme ; — le lieutenant de Joinville et le sergent Stauffer, du 86e de ligne. — Le général en chef conféra, aux mêmes occasions, le grade de sous-lieutenant aux sous-officiers Luberte, du 10e bataillon de chasseurs à pied, et Delageneste, de la légion étrangère ; Léons (disparu de l'*annuaire de* 1856), du 86e de ligne ; et Chame, du 3e de zouaves.

Les Anglais avaient habilement profité de ce que l'attention des Russes était portée sur le mamelon Vert, pour ouvrir, dans la nuit même du 17 au 18 mars, leur troisième parallèle entre le ravin des Docks ou de la Karabelnaïa, et la branche du Grand-Ravin appelée par les Russes Laboratornaja, à cinq cent quatre-vingt-treize mètres de l'angle avancé du Grand-Redan, ouvrage des plus formidables qui était maintenant armé de deux cent cinquante bouches à feu d'un calibre extraordinaire.

Le corps du génie français, malgré les obstacles de toutes sortes qu'il rencontrait, ne faisait pas voir une moindre activité sur la droite que sur la gauche des attaques. Le colonel Frossard, les commandants de Saint-Laurent, Dumas, Masson et tous leurs officiers faisaient assaut de dévouement dans la direction et la conduite des travaux de la nouvelle attaque, pendant qu'à la gauche les colonels Duboys-Fresney, alors chef d'état-major du génie, Jourjon, Richer et Guérin poussaient vigoureusement les travaux de l'attaque principale (1).

A cette époque, les Français réunirent leur ligne de droite ou d'Inkerman à celle des Anglais qu'ils avaient de ce côté à gauche, par des parallèles dont la plus avancée passait à environ quatre cent cinquante mètres devant le mamelon Vert; la ligne des retranchements des alliés allait ainsi, sans autre interruption que le Grand-Ravin, depuis la batterie en face du phare d'Inkerman, à leur extrême droite, jusqu'à la baie de la Quarantaine à l'extrême gauche.

Malgré cela, les alliés étaient de plus en plus dans la situation d'assiégés. Les contre-approches russes n'avançaient pas avec moins de rapidité que les attaques françaises qui se voyaient menacées, à moins de quatre-vingt-douze mètres de distance, par les embuscades des ennemis, bases incessantes d'ouvrages plus considérables.

« Ce n'est plus à proprement parler un siége que nous faisons, écrivait, en date du 16 mars, le colonel Guérin. Nous attaquons une armée ennemie qui nous enveloppe et qui, par sa droite, s'appuie à un retranchement formidable. Or, c'est précisément ce point formidable que nous attaquons. Ce n'est pas nous qui investissons; nous sommes au

(1) Le général Canrobert, dans la circonstance, décerna, par un ordre spécial, la croix d'officier de la Légion d'honneur au capitaine du génie Mouhat, sorti des rangs des soldats, qui opérait sous la direction immédiate du colonel Jourjon.

Des croix de chevaliers furent décernées, dans le courant de mars 1855, aux capitaines du génie Péret, Goury, Berrier, Bressonet, au lieutenant Fescourt et au sergent Teissier. Quinze médailles militaires récompensèrent en outre les services du génie durant le même mois.

contraire investis comme devrait l'être l'assiégé qui continue à recevoir journellement des vivres, des munitions, et à élever de nouveaux retranchements. Nous sommes il est vrai nous-mêmes dans une position inexpugnable, mais cela ne suffit pas. Nous sommes venus ici pour faire essuyer à la Russie un échec capital, et nous ne semblons pas pour l'instant en prendre le chemin. Le général Pélissier, qui est arrivé au camp et a pris le commandement du premier corps et de l'attaque de gauche, semble trouver que jusqu'à présent les généraux français et anglais ont plus parlementé entre eux qu'agi. Il est positif que nous aurions besoin d'une énergique direction. Sous ce rapport, comme sous celui de l'artillerie, l'ennemi nous est momentanément supérieur, il faut bien l'avouer. Heureusement qu'il suffit d'une occasion pour nous relever ; car notre armée en masse vaut mieux que celle des Russes. »

Les Russes formaient aussi de nouvelles embuscades en face des attaques de gauche. Le génie les signalait dès lors comme un danger. On entreprit, dans la nuit du 18 au 19 mars, d'en enlever quelques-unes qui avaient été établies à peu de distance du front de l'ouvrage appelé le T. Les batteries françaises ayant soudain ouvert un feu violent, les assiégés parurent croire à un assaut ; la générale battit et le tocsin sonna dans Sébastopol, où l'on reconnut bientôt que ce n'était qu'un moyen de favoriser l'attaque des embuscades. Dans le combat qui eut lieu en avant du T, on fit encore quelques pertes de part et d'autre, et chacun resta ou rentra dans ses positions.

Le 19 mars, les alliés essayèrent leurs batteries de droite contre le faubourg de la Karabelnaïa qui, si l'on en croit les récits russes, souffrit peu de ce prélude de bombardement. Toutefois, dans cette journée, les assiégés eurent à déplorer la perte du contre-amiral Istomin, commandant la 4e subdivision des fortifications de la défense. Il fut tué dans la lunette de Kamtschatka ou du mamelon Vert. La mort du brave et zélé jeune amiral qui donnait les plus hautes espérances, était un véritable malheur pour la flotte et pour la garnison russes, selon les expressions du général Osten-Sacken. Les restes de ce personnage éminent furent déposés dans la cathédrale de Sébastopol, consacrée à saint Vladimir, auprès de ceux du brave amiral Kornilof.

Sur les entrefaites, l'adjudant général prince Michel Gortschakof, qui avait commandé précédemment l'armée russe sur le Danube, vint prendre le commandement en chef de l'armée de Crimée, à la place du prince Menschikof qui, dès le 2 mars, en raison du délabrement de

sa santé, avait été obligé de mettre ses troupes sous les ordres du général Osten-Sacken.

A la même époque, sir John Burgoyne eut pour successeur dans le commandement en chef du génie anglais le général sir Harry Jones. Le général Burgoyne était un officier de mérite, mais dont l'influence avait été très-paralysante pour les alliés ; il s'était beaucoup trop montré disposé à parlementer, quand le général Bizot l'avait pressé d'agir (1). Toutefois, on assure qu'il n'avait pas eu un rôle suffisamment précisé au siége où on l'avait plutôt placé comme un conseil que comme un directeur.

Le 21 mars, lendemain de l'arrivée du prince Michel Gortschakof à Sébastopol, la lunette du mamelon Vert fut armée et la construction de la partie antérieure de la ligne de défense de ce côté fut achevée par les Russes, que les correspondants anglais comparaient à d'industrieux et actifs essaims d'abeilles. Les Ouvrages-Blancs et le mamelon Vert formèrent, dès lors, la 5e division de la ligne de défense de Sébastopol. La lunette du mamelon Vert était devenue à elle seule une place d'armes considérable.

Cependant, les Français s'étaient approchés jusqu'à quatre-vingt-cinq mètres environ des embuscades, placées à cent soixante-dix mètres en avant de la lunette du mamelon Vert et qui avaient été pour eux l'objet de tant de sanglants combats de détail. Ils s'en emparèrent le 22 mars, par le seul fait pour ainsi dire des approches du génie qui, malgré le feu de la lunette, poussa, dans la journée même, ses travaux encore en avant.

Fort inquiets de cette activité du côté de l'attaque, les assiégés résolurent d'apporter des obstacles à l'ouverture de communications plus rapprochées pour la nuit suivante, de faire une sortie considérable pour reprendre les embuscades et de jeter le désordre dans les travaux des assiégeants. On a dit en outre qu'il s'agissait de célébrer le retour momentané dans la place du grand-duc Michel, que la fin de son père et l'avénement de son frère avaient naguère appelé à Pétersbourg, avec le grand-duc Nicolas.

Quoi qu'il en soit, le prince Michel Gortschakof ordonna que, dans la nuit du 22 au 23 mars, deux fortes colonnes iraient attaquer à la fois les derniers ouvrages construits par les Anglais.

(1) Ce qui faisait dire plaisamment au général Pélissier, ennuyé de ces pourparlers : « Sir John Burgoyne a l'honneur d'exposer à sir Bizot, et sir Bizot a l'honneur de répondre à sir Burgoyne, etc. »

Le lieutenant général Chroulef qui, après la mort d'Istomin, avait reçu le commandement de la 4e subdivision de la ligne de défense, serait à la tête de la principale colonne, composée du régiment d'infanterie Doujeprovski, arrivé de la veille à Sébastopol, de deux bataillons du régiment Volinsk, du régiment Kamtschatka, de deux bataillons du régiment Ouglitz, du 44e équipage et d'un détachement du 35e de la flotte. Cette colonne sortirait de la lunette du mamelon Vert, avec mission de se porter sur les travaux de droite des Français pour les détruire.

L'autre colonne opérerait sa sortie par le Grand-Redan et se partagerait en deux divisions. La première division se composerait de quatre compagnies de volontaires grecs ou albanais formés par le prince Mousouri, de deux cent soixante hommes des équipages de la flotte et d'un bataillon du régiment Minsk, sous les ordres du capitaine Boudischtschef. Cette division aurait charge d'attaquer les approches anglaises protégées par les batteries Gordon, entre le ravin des Docks et celui de Laboratornaja en face du Grand-Redan. La seconde division, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Birioulef, serait formée de quatre cent soixante-quinze hommes des équipages de la flotte, du régiment d'Okhotsk et d'un bataillon du régiment Volinsk. La mission de cette division serait d'appuyer une reconnaissance plus étendue des ouvrages anglais, particulièrement vers les batteries Chapman, situées entre le ravin de Laboratornaja et la branche du Grand-Ravin appelée par les Anglais vallon des Ombres de la Mort, sur un terrain dominant le fond du port militaire et naguère couvert de jardins et de verdure, ce qui lui faisait donner le nom de mont Vert ou de colline Verte (1), position différente de ce que les Français appelaient le mamelon Vert et les Russes la lunette de Kamtschatka.

Entre six et sept heures du soir du 22 mars, au moment où l'obscurité pouvait déjà cacher son mouvement, le lieutenant général Chroulef assembla ses bataillons, et, vers neuf heures, il descendit du mamelon Vert, avec sa colonne, sur les embuscades conquises par les Français.

A l'attaque française de droite, il y avait alors de garde, — outre deux compagnies de travailleurs du 86e récemment arrivé d'Afrique, capitaines Lafont et Bonne, — du côté de l'est, un bataillon du 6e qui ne de-

(1) Les batteries du major Chapman menaçaient surtout le fond du port militaire, défendu par les batteries Nikonof, Stal, Pérékomski et plusieurs autres à l'est et à l'ouest, parmi lesquelles, à l'est la batterie appelée par les Français batterie Verte, et à l'ouest la batterie du Jardin.

vait pas prendre part à l'action à cause de son éloignement à l'extrémité de la ligne, un bataillon du 82ᵉ, commandant Daguerre, et quatre compagnies du 4ᵉ bataillon de chasseurs à pied, commandant de Fontanges de Couzan; à l'ouest ou à gauche relativement aux Français, le 2ᵉ bataillon du 3ᵉ de zouaves, commandant Banon; plus, il y avait en réserve, dans le ravin de la Karabelnaïa, une partie du 86ᵉ de ligne dont deux des compagnies étaient, comme on vient de le dire, employées au travail de la tranchée. Le général d'Autemarre avait le commandement supérieur de la tranchée, ayant pour adjoint le colonel Jannin, ancien chef du 82ᵉ, pour le moment chef du 1ᵉʳ de zouaves, dont il était détaché pour ce service spécial que chaque colonel faisait à tour de rôle. Les chefs et les troupes de tranchée pouvaient recevoir assez promptement l'appui du général Brunet, à la division duquel appartenaient le 86ᵉ de ligne et le 4ᵉ bataillon de chasseurs à pied. Le génie était sous les ordres du commandant Dumas.

Le bataillon du 3ᵉ de zouaves, qui avait distingué le premier les mouvements de l'ennemi, attendait couché et en silence, sur l'ordre du commandant Banon, que les Russes fussent à portée. Au moment indiqué, le bataillon se leva et, par deux décharges successives, il suspendit un instant la marche de la colonne Chroulef, dont les premiers rangs étaient cruellement éclaircis. Mais ayant promptement reformé leurs premières lignes et passant sur les corps de leurs morts et de leurs blessés, les Russes bravèrent cette terrible fusillade et chargèrent avec impétuosité. Les deux compagnies de travailleurs du 86ᵉ de ligne, qui avaient laissé leurs armes dans la tranchée, s'étaient promptement repliées pour s'en saisir. Alors un combat des plus sanglants s'engagea sur tout le terrain situé entre le ravin des Docks et celui du Carénage, pendant que d'autre part la première division de la seconde colonne ennemie se jetait, avec son commandant Boudischtschef, sur les tranchées Gordon, et que la deuxième division de la même colonne, commandée par Birioulef, se précipitait sur les tranchées Chapman des Anglais.

Le combat s'étendait ainsi sur presque toute la ligne des attaques de droite des alliés, et, par la largeur de son échelle comme par le nombre des troupes qui s'y trouvaient mêlées, prenait des proportions considérables.

Les troupes de Boudischtschef surprirent si étrangement les détachements des 7ᵉ et 97ᵉ fusiliers anglais qui étaient de garde à la tête des tranchées du major Gordon, qu'elles furent d'abord accueillies comme

françaises. Ce ne fut qu'en voyant tomber les sentinelles les plus rapprochées de la parallèle sous la baïonnette ennemie qu'on reconnut l'erreur et qu'on se mit sur la défensive. Le chef des volontaires grecs tua d'un coup de pistolet le capitaine Browne, du 7e fusiliers, et fut immédiatement tué lui-même. Le capitaine Vicars, du 97e, après avoir formé ses hommes en toute hâte, chargea l'ennemi à leur tête et tomba presque aussitôt mortellement atteint. Les Anglais, attaqués sur les flancs de leurs ouvrages, et voyant ceux-ci pris à revers, furent obligés de s'ouvrir un chemin en combattant pour se replier sous la protection de leurs batteries. Le 7e fusiliers eut à défiler devant un corps nombreux de Russes qui lui fit essuyer son feu. Le 34e eut la douleur de voir son brave lieutenant-colonel Kelly frappé d'une balle et emmené prisonnier. Le major du génie Gordon, qui, dans ces cruelles circonstances, montrait un sang-froid et un courage poussé jusqu'à un dédain marqué de la vie, fut frappé presque en même temps de deux balles; heureusement elles n'étaient pas mortelles, et il continua à donner ses ordres. Les Anglais ayant enfin réussi à se replier sous la protection de leurs batteries, les ennemis s'établirent sur le haut des parapets de leur tranchée avancée et sur le bord occidental du ravin des Docks, d'où ils purent fusiller les Français tout à leur aise. Les volontaires grecs, fiers de leurs succès sur les Anglais, coururent avec ardeur sur les approches françaises.

Cependant, après une lutte acharnée sur l'extrémité de l'aile gauche des embuscades, les bataillons de Chroulef vinrent à bout de s'emparer de trois de celles-ci. Leur aile droite tourna même l'aile gauche des zouaves qui était la plus exposée en outre aux coups sûrs des volontaires grecs. Le commandant Banon, combattant en héros à la tête de son bataillon, tomba mortellement frappé d'une balle en pleine poitrine. Le commandant du génie Dumas, qui, debout sur un gabion, défendait ses tranchées comme un lion son repaire, fut atteint de deux balles et ensuite percé de coups de baïonnette; en cet état, il cherchait encore à s'éloigner, quand les Russes l'achevèrent odieusement par de nouveaux coups de baïonnette; non contents de cela, ils le dépouillèrent de ses vêtements qu'ils s'arrachèrent les uns aux autres. Le courage et le talent du commandant Dumas marchaient de front et avaient attiré l'attention de l'armée; sa perte fut mise au nombre des plus regrettables. Le brave capitaine Letors de Crécy, des zouaves, la jambe fracassée, le bras coupé, la tête fendue d'un coup de sabre, et la poitrine traversée de plusieurs coups de baïonnette, mais respirant encore,

fut emporté du champ de bataille par les Russes, comme un trophée. Pris entre plusieurs feux, les zouaves firent des pertes considérables.

Pas un peut-être même n'aurait échappé, si déjà le 82e de ligne ne s'était avancé de la droite, suivi peu après du détachement du 4e bataillon de chasseurs à pied, pendant que deux compagnies d'élite du 86e, conduites par le capitaine Montois, accouraient de leur côté pour charger sur la gauche.

Les Anglais, non-seulement avaient été surpris sur leur droite et forcés par Boudischtschef de se replier sous la protection des batteries Gordon, mais en outre s'étaient vus tournés sur leur gauche dans leur troisième parallèle et pris à revers par Birioulef, qui chassait devant lui, jusque sous le canon des batteries Chapman, les détachements des 20e, 21e et 57e d'infanterie britannique; mais ils firent tout à coup, avec l'aide de leurs réserves de tranchées, un des plus énergiques retours offensifs dont on ait été témoin dans cette guerre. Si ce magnifique mouvement leur fut utile, il ne servit pas moins aux Français mêmes, qui allaient, par suite, se voir débarrassés d'un grand nombre de leurs assaillants. Les Russes furent expulsés, avec plus de rapidité encore qu'ils ne l'avaient prise, de toute la partie avancée des tranchées anglaises; mais ils l'avaient bouleversée, ils y avaient encloué trois mortiers, et ils emmenaient prisonnier, avec le colonel Kelly, le capitaine du génie Montague, de service aux ouvrages Chapman.

Le combat persistait avec fureur sur les approches françaises. Couvert de morts et de blessés, trois fois le terrain qui s'étendait des tranchées de droite au mamelon Vert fut pris et repris. Le colonel de tranchée Jannin, tout sanglant, la figure meurtrie, déchirée à coups de pierre, le crâne labouré par une balle, donnait l'exemple de la persévérance au milieu des positions les plus critiques. Le capitaine Masselot, les lieutenants Graland et Mangin, du 82e, furent tués. Les capitaines Malafaye, Benoît et d'autres officiers de ce régiment, qui compta trois cent vingt hommes hors de combat, furent blessés. Le capitaine Malafaye, dont le sang coulait par dix blessures, tomba en cet état au pouvoir de l'ennemi (1). Le brave capitaine Montois et plusieurs officiers du 86e étaient au nombre des morts ou des mourants. Le général d'Autemarre appela le reste du 4e bataillon de chasseurs à pied, et le lança au son du pas de charge, par le ravin, sur le flanc droit des

(1) Plus heureux que le capitaine Letors de Crécy, qui mourut dans d'horribles souffrances à Sébastopol, il se rétablit et ne fut pas perdu pour l'armée.

Russes qui pourtant ne lâchèrent pas pied. Ils occupaient encore la parallèle avancée, se répandaient dans les boyaux de communication, les coupaient et les comblaient sans qu'on pût les en chasser. Mais les Français ne cessaient pas non plus de tenir bon et faisaient payer chèrement à l'ennemi les ravages qu'il apportait dans leurs lignes. Une dernière charge à la baïonnette décida enfin les Russes, vers une heure du matin, à se replier en bon ordre et en entretenant encore la fusillade, pendant qu'ils enlevaient du champ de bataille leurs morts, leurs blessés et leurs prisonniers. Ils restaient en possession de trois des embuscades. Les Français en occupaient encore un pareil nombre (1).

Les Russes, en se retirant des approches françaises, réunirent leurs colonnes pour tenter un dernier effort sur les attaques des Anglais dont les réserves s'étaient mises en mouvement ; mais par là aussi ils furent définitivement obligés de lâcher prise.

Ce terrible combat de nuit coûtait aux Français, d'après une première dépêche, six cents hommes hors de combat ; le général rabattit ensuite ses pertes, dans un rapport officiel, à trois cents ou trois cent vingt tués et blessés ; puis le journal du corps de siége les releva à douze officiers tués, douze blessés, quatre disparus, cinq cents hommes hors de combat et quatre-vingt-trois disparus (2), en tout six cent

(1) A la suite immédiate de ce combat, furent nommés officiers de la Légion d'honneur le commandant de Fontanges de Couzan, du 4e bataillon de chasseurs à pied, et le capitaine Brincourt, du 3e zouaves; chevaliers : les capitaines Gouzi, Lalanne, le lieutenant Rouet, le sous-lieutenant Turc, le sergent Gavillot, les caporaux et soldats Outtier, Vincent, Lediot, Pillet, tous du 3e de zouaves; — le sergent-clairon Bernard, du 1er de zouaves; — le capitaine de Bonnet de Maureilhan-Polhes, le sergent de grenadiers Soulier, du 82e; — les capitaines Jean Lafont, Bonne, le lieutenant Baudichon, le sous-lieutenant Bihel, le sergent Quinquin, le soldat Grosclaude, du 86e; — les capitaines Grandjean et Thouvenin, du 4e bataillon de chasseurs à pied; le sergent Caujolles, des grenadiers de la garde; — le capitaine aide-major de tranchée Minot, du 100e; — les capitaines d'état-major Dantin et Perratin ; — le capitaine de Poilloue de Saint-Mars, du 91e. — Le général Canrobert, par le même ordre du jour, promut au grade de lieutenant le sous-lieutenant Jamais, du 82e; — à celui de sous-lieutenant: les sous-officiers Mille, du même régiment; Maison, du 4e bataillon de chasseurs à pied; Preuilho, qui ne paraît pas avoir joui de son avancement.

Ces promotions figurent sur l'*annuaire de* 1855, sauf celle du sergent-major Preuilho. Le sous-lieutenant Mille (Louis-Marie-Amédée) disparaît de l'*annuaire de* 1856. Sur ce dernier *annuaire*, le sous-lieutenant Maison (Eugène) s'est encore élevé d'un grade à la date du 20 novembre 1855.

(2) On est naturellement inquiet sur l'exactitude des chiffres du docteur Scrive, en fait de blessés, et non de malades, quand on le voit, même après les déclarations authentiques du général Canrobert et du journal du corps du siége, réduire à trois cent quatre-vingt-dix tués et blessés la perte des Français dans cette nuit (*Voir* p. 148 de sa *Relation*). Le docteur, quoique présent, était donc très-mal instruit de nos pertes.

onze hommes tant officiers que soldats tués, blessés ou prisonniers de guerre. Ce dernier chiffre ne peut encore être exact, quoique tendant à se rapprocher de la vérité, puisque le 82e à lui seul eut trois cent vingt hommes hors de combat, dont trois officiers tués et au moins trois blessés (1). Les Anglais, de leur côté, eurent environ cent hommes tant tués que blessés et prisonniers. La perte totale des alliés s'élevait donc à peu près à sept cents hommes.

Celle des Russes était beaucoup plus forte, ce qui se conçoit aisément, si l'on songe qu'ils avaient eu à combattre les Français et les Anglais dans leurs retranchements. Du côté de l'attaque française, de l'aveu de leurs auteurs, ils eurent sept officiers et trois cent soixante-neuf soldats tués, dix-sept officiers et neuf cent vingt-deux soldats grièvement blessés, seize officiers et deux cent trente-cinq hommes contusionnés(2); en tout, quarante officiers et quinze cent vingt-six soldats hors de combat. Du côté de l'attaque anglaise, ils comptèrent, d'après les mêmes déclarations, deux officiers et dix hommes tués, quatre officiers et soixante hommes blessés.

Le général Canrobert put dire avec raison, dans son ordre du jour du 26 mars, que la nuit du 22 avait été glorieuse pour les troupes du deuxième corps dont cinq bataillons avaient soutenu l'effort d'une colonne formidable. Mais le résultat net et même le résultat moral étaient néanmoins très-fâcheux, puisque tout était à recommencer à

(1) Les officiers tués du 82e (ancien 7e léger) étaient le capitaine Messelot (Louis), le lieutenant Graland (Louis), le sous-lieutenant Mangin, — qui ne figurait pas au régiment comme officier en 1854.

Les autres officiers du 82e, précédemment perdus en Crimée, étaient le lieutenant Gaultier de Montgaultier; les sous-lieutenants Sauvin (porte-drapeau), Simon, et le médecin-major Michel, morts le lendemain de la bataille de l'Alma, la plupart du choléra; — le capitaine Botta; les sous-lieutenants Mayer, Champion, de Bermont, tués à Inkerman; — le lieutenant-colonel Vaissier, le lieutenant Garet, tués le 17 mars. En tout, jusqu'au 24 mars, douze officiers et un médecin morts. Il y avait eu en outre dans ce régiment au moins treize officiers blessés (les contusionnés ou peu gravement atteints en dehors), dont dix à Inkerman et trois dans la nuit du 22 au 23 mars. Les pertes de ce régiment furent encore considérables. Les renseignements manuscrits que nous avons eus sur le 82e et sur d'autres régiments, se sont trouvés être si concordants avec le calcul comparatif que nous avions fait des *annuaires de* 1854 *et* 1855, que nous en inférons l'exactitude approximative de nos calculs pour presque tout le reste.

(2) Anitschkof fait observer, à cette occasion, que, contrairement aux rapports des généraux russes, quand il s'agit de leur propre armée, les généraux français et anglais ne tiennent aucun compte dans leurs pertes des hommes atteints de contusions ou de blessures légères qui leur permettent de reprendre assez promptement leur service.

la tête des attaques, que l'on avait fait des pertes bien cruelles (1), et que l'ennemi s'enhardissait dans ses contre-approches.

Le 24 mars, il y eut un armistice de quelques heures pour enlever les morts et les blessés restés sur le champ de bataille.

Pendant quelques jours, aucune nouvelle attaque n'eut lieu de part et d'autre ; car de part et d'autre on avait été cruellement éprouvé dans les dernières rencontres. Les Français continuèrent leur travail à la sape volante, tandis que les Russes complétaient l'armement des redoutes du mont Sapoune et du mamelon Vert, et rattachaient, par des cheminements et des tranchées, leurs embuscades en avant de ces redoutes, ainsi que celles situées en avant du Grand-Redan, à leur système général de défense. « La construction de cette ligne de contre-approche à trois cents sagènes (six cent trente-neuf mètres) en avant de la contrescarpe et à cent quatre-vingts sagènes (trois cent quatre-vingt-trois mètres) de la parallèle des assiégeants, dit avec un certain orgueil national le narrateur russe de cette guerre, mérite quelque attention. L'histoire des siéges fournirait difficilement un second exemple d'une offensive aussi audacieuse de la part des assiégés. »

Cette audace, les officiers du génie français ne la leur contestaient pas plus que, depuis un certain temps, l'activité de leurs ingénieurs : car voici ce qu'écrivait le colonel Guérin, à la date du 27 mars 1855 :

« On ne fait plus rien de nouveau du côté des attaques de la ville. Les efforts se sont portés du côté du faubourg (la Karabelnaïa), où sont les Anglais, et à leur droite encore les troupes françaises du deuxième corps concourent aux attaques de Malakof, attaques qui eussent été un jeu d'enfant quand nous sommes arrivés devant Sébastopol, mais qui sont devenues aujourd'hui d'une extrême difficulté. Les Russes font preuve aujourd'hui d'une audace qu'ils étaient loin d'avoir au début du siége ; ils dressent ouvrages contre ouvrages, et quelquefois à demi-portée de fusil de nos tranchées. Ce sont presque tous

(1) Le 3e de zouaves perdit en morts ou blessés, depuis le commencement de la guerre jusqu'en mai 1855 seulement, toujours réserve faite d'un très-petit nombre de retraites de vieux officiers prises en pleine guerre : *chef de bataillon :* Banon ; *capitaines:* Champeaux (Hippolyte-René-Julien), Delabarre-Nanteuil, Bouis (Joseph-François-Désiré), Letors de Crécy (Louis-Charles) ; *lieutenants :* Bentz (Joseph-Constant), Paoli (Vittino), Pernot (Ovide-Célestin) ; *sous-lieutenants :* Lefranc (Alfred-Joseph), Gautier (Joseph-Edgar) ; en tout dix officiers manquant sur l'*annuaire militaire de* 1855, paru en juin ; à quoi il faut ajouter quelques officiers, élevés du grade de sous-officier à celui de sous-lieutenant depuis la guerre, et qui, ayant pu disparaître avant la publication de l'*annuaire de* 1855, n'ont figuré sur aucun.

les jours des embuscades à enlever ou des sorties à repousser pour avancer de quelques pas. Dans la nuit du 22 au 23 mars, ils ont fait une sortie considérable, dans laquelle ils ont perdu, il est vrai, beaucoup plus de monde que nous; mais qui n'en a pas moins apporté un retard réel dans nos travaux. Nous eussions pu perdre moins de monde et leur faire éprouver autant de dommage en abandonnant tout de suite nos tranchées avancées et en nous bornant à les fusiller de la parallèle en arrière, ainsi que le prescrit notre maître en fait de siéges, Vauban; mais nos soldats ont l'habitude ici de ne pas reculer et de se porter au contraire en avant des tranchées, à moins que, surpris et accablés par le nombre, ils ne soient contraints de lâcher pied. Dans la nuit du 22 au 23, ce n'est qu'après plus d'une demi-heure de lutte qu'ils ont commencé à reculer. Il aurait mieux valu que, dès le premier abord, ils eussent opéré volontairement leur retraite sur la parallèle. Ce n'est en somme un succès pour personne; mais avec une série de retards semblables, il n'y a pas de raison pour en finir. C'est qu'à vrai dire, comme je l'ai déjà écrit, nous ne faisons plus un siége; nous attaquons un ennemi d'une force numérique à peu près égale à la nôtre, appuyant sa droite à une position formidable hérissée de canons, et nous l'attaquons par le point où il est le plus fort. Pour faire un siége avec chances de succès, il faut investir complétement la place, ne pas permettre à l'ennemi de renouveler incessamment ses vivres, ses munitions, sa garnison, de porter quand il lui plaît, sans dégarnir un seul point de la défense, huit à dix mille hommes là où elle veut tenter un effort. Investir, dans le sens étroit du mot, est devenu aujourd'hui très-difficile, car les hauteurs de la rive droite du port qu'il s'agirait d'enlever ne sont guère moins hérissées de canons que l'enceinte de la ville. Mais on pourrait porter par Eupatoria un corps de cinquante à soixante mille hommes qui intercepterait la route de Sébastopol, et, comme l'armée russe ne saurait rester dans une pareille situation, elle devrait à tout prix rétablir sa communication en nous livrant bataille. Dans ce cas, ce serait à nous de choisir notre terrain, et si, dans une pareille circonstance, opérant entre Simphéropol et Eupatoria, de concert avec Omer-Pacha, nous n'obtenions pas un succès prompt et complet, nous ne serions plus dignes de notre réputation militaire. Est-ce là ce que l'on fera? Je n'en sais rien, mais, je le répète, sauf à me voir démenti par les événements, c'est une bataille et non un assaut qui devra nous livrer à la fois le sud et le nord de Sébastopol et qui laissera entre nos mains autre chose que des

ruines (1). J'estime que la position d'Omer-Pacha à Eupatoria suffit pour assurer complétement la base d'opération d'un corps d'armée de cinquante mille Français qui irait se mettre à cheval sur la route de Simphéropol à Sébastopol. On parle de deux nouvelles divisions qui doivent venir de France. Pourquoi ne les ferait-on pas débarquer immédiatement à Eupatoria, en même temps que le corps d'armée du général Pélissier? Ne nous resterait-il pas encore ici cinq divisions françaises, plus la brigade de la garde, pouvant offrir ensemble, si on les complète, un effectif de quarante-cinq mille hommes? N'y avons-nous pas en outre vingt-cinq mille Anglais? N'y attendons-nous pas quinze mille Piémontais? Nous serions donc encore plus de quatre-vingt mille hommes devant Sébastopol, où nous avons repoussé les Russes le 5 novembre (bataille d'Inkerman), alors que nous ne comptions pas plus de cinquante mille hommes, anglais et français. Mais il faudrait se hâter de compléter nos effectifs et d'organiser nos moyens de transport. Le mois de mars, qui a été magnifique, n'a pas été convenablement employé de notre côté. Les Russes, qui évidemment n'ont pas pu remplir leurs magasins pendant l'hiver, ne manquent pas de profiter du beau temps pour compléter leurs approvisionnements. On sait qu'il leur arrive des convois considérables. La saison actuelle ne répond guère à ce qu'ont écrit sur la Crimée divers voyageurs qui sans doute se sont trop pressés de conclure du particulier au général, quand ils ont écrit que le froid se prolongeait jusqu'à la fin d'avril. Depuis près d'un mois le temps est très-doux et l'on a eu à peine quelques gouttes d'eau. Nous ne pouvons plus avoir à redouter qu'une chose pendant un mois encore : les coups de vent équinoxiaux. Puis nous aurons cinq à six mois de temps favorable à la navigation dont on profitera sans doute pour ne pas laisser aborder un seul bateau russe, ce qu'il n'a pas été possible d'empêcher

(1) Il est impossible de ne pas remarquer cette persistance de larges vues, que l'événement n'a pas trompées dans la correspondance du colonel Guérin. Ce n'est pas la partie sud de Sébastopol en ruines, impossible à occuper solidement sous le feu des forts du nord qu'il voudrait que l'on prît : c'est Sébastopol debout, sud et nord à la fois, capitulant, avec son armée de secours, avec sa garnison, avec la Crimée tout entière, à la suite d'une grande bataille. Ingénieur de premier ordre, le colonel Guérin montrait ainsi les vues d'un chef d'armée. Il n'est pas étonnant qu'on ait écrit de l'armée d'Orient, aussitôt après sa mort, qu'il serait arrivé promptement au plus haut degré de la hiérarchie militaire. Peut-être n'y serait-il pas parvenu avec rapidité dans le système d'avancement actuel, particulièrement dans son arme; mais dans un de ces temps difficiles où les mérites et les services hors ligne plus que l'ancienneté de grade font l'avancement, il eût bientôt conquis sa vraie place dans l'armée, au milieu des meilleurs généraux divisionnaires.

pendant l'hiver. On attend impatiemment des bateaux d'un faible tirant d'eau destinés à intercepter les communications des Russes par la mer d'Azov. Il est fâcheux qu'ils ne soient pas encore prêts. Nous avons en ce moment environ quatre cent cinquante bouches à feu disposées à tirer sur Sébastopol ; mais ce n'est pas assez pour continuer le feu aussi longtemps que cela serait nécessaire, car l'artillerie russe ne sera pas réduite au silence en quelques heures. Ceux qui se bercent de l'idée contraire seront promptement désillusionnés. On dit, depuis deux mois, que le feu va s'ouvrir dans quinze jours, dans huit jours, dans trois jours. En attendant, sous le prétexte que toutes les batteries doivent ouvrir le feu en même temps, nous avons permis aux Russes de faire tout à leur aise en plein jour de nouveaux ouvrages de défense et des embuscades de tirailleurs qui fatiguent beaucoup nos hommes. »

Le général en chef français imputait en partie ces malheureux retards aux Anglais; mais la réalité était que l'absence d'une seule et énergique tête dirigeant le siége et les armées combinées se faisait de plus en plus sentir, et mettait les alliés dans la position la plus critique. Il y avait déjà deux têtes de généraux en chef s'entendant médiocrement devant Sébastopol, sans compter celles des généraux en chef de corps d'armée qui ne se consultaient souvent qu'elles-mêmes; il allait en arriver, dans la personne d'Omer-Pacha, une troisième, très-peu disposée à recevoir une direction de personnages qui n'auraient pas, par une supériorité de talents démontrée, par une grande initiative, conquis une incontestable autorité. L'appel d'Omer-Pacha devant Sébastopol était une double faute, en ce que ce troisième généralissime compliquerait encore les difficultés d'une direction d'ensemble, et en ce que, le retirant d'Eupatoria, on semblait renoncer à opérer sur le flanc et sur les derrières des Russes, comme cela aurait pu être tenté. Mais, on le répète, il n'entrait aucune combinaison stratégique dans les plans des généraux en chef; tout se bornait pour eux aux lenteurs d'un siége sans blocus, sans investissement, à des approches successives sur le côté sud de la place, à des préparatifs de nouveau bombardement, et, en dernière extrémité, à des affaires de front à coups d'hommes. Heureusement que les hommes étaient des héros aussi solides que des murs.

Les généraux en chef français et anglais prodiguaient d'ailleurs leur personne avec un courage bien capable de soutenir la constance et d'enflammer le zèle de leurs troupes. Le général Canrobert, durant le rude hiver qu'on venait de passer, avait même montré les qualités d'un

bon et paternel administrateur d'armée. Si la persistance, le cœur, le dévouement, le courage à toute épreuve eussent suffi pour enlever Sébastopol, dans les mauvaises conditions où l'on était, personne mieux que le général Canrobert n'aurait rempli cette tâche; mais tout annonçait dès lors que, pour décider les Anglais à accepter d'un général français une certaine direction, il faudrait l'ascendant de l'âge, d'une vieille expérience et surtout d'une énergie capable d'agir au besoin sans concours étranger.

Tout se préparait en vue d'un second bombardement. L'artillerie armait ses nouvelles batteries avec la même ardeur que le génie mettait à les construire (1).

Le médecin en chef de l'armée de Crimée constata l'entrée de sept mille cinq cent quatre-vingt-cinq individus aux hôpitaux français du siége pendant ce mois, dont quatorze cent quatre-vingt-quatre blessés par le feu (2), sept cent soixante-dix scorbutiques, quatre-vingt-deux typhiques, et cinq mille deux cent quarante-trois blessés de différentes manières, fiévreux, etc. Sur ce nombre mille soixante-quatre sortirent guéris, cinq mille quatre cent quarante-sept furent évacués sur Constantinople et cinq cent deux moururent dans les hôpitaux de Crimée, toujours indépendamment des tués sur le champ de bataille ou dans la tranchée. Il n'y avait donc en mars, malgré l'heureux changement de température, qu'une diminution de six cent neuf entrées aux hôpitaux sur le mois précédent.

De nombreuses promotions eurent lieu, pendant le mois de mars, dans l'armée d'Orient. Il est nécessaire de mentionner les principales, pour qu'on se rende compte du changement de position et du

(1) Le général en chef récompensa les excellents services des lieutenants-colonels d'artillerie de La Boussinière et Lefrançois, et du commandant Toussaint, par la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il nomma, dans la même arme, chevaliers de la Légion d'honneur : le commandant Liégeard; les capitaines Lafon, Charles, Jeuffrain, Rébillot, de Maintenant, de Tinseau, de Cayrol, Suter; le lieutenant Demay; le sous-lieutenant Faucheur; les sous-officiers Lemée, Larroutis, Crolot, Joly et Mosser. Il distribua en outre, à cette époque, vingt-cinq médailles militaires dans l'artillerie.

(2) Ce chiffre rectifie un peu celui de trois cent quatre-vingt-dix tués et blessés que le même auteur a donné précédemment pour la nuit du 22 au 23 mars, par un *lapsus plumæ* sans doute. Reste encore la question de ce chiffre général de *blessés*, fiévreux, etc., que le docteur donne dans ses comptes de chaque mois. Ces autres blessés mériteraient un détail. On pouvait être blessé autrement que *par le feu* et très-grièvement blessé, dans cette guerre où les coups de pierre, de crosses de fusil, de *baïonnette*, jouèrent un si terrible rôle. La baïonnette, qui n'est pas un coup de feu, tue aussi bien qu'une balle.

rôle nouveau de quelques chefs. Les généraux de brigade d'Allonville, d'Aurelle de Paladines, d'Autemarre d'Ervillé, de Monet et Dalesme, — ce dernier du génie et récemment appelé à se rendre en Crimée, — furent nommés généraux de division. Le général d'Autemarre reçut le commandement de la 1re division du corps de siége, à la place du général Forey, dont la situation, depuis longtemps fort délicate, était devenue plus embarrassée encore depuis que le général Pélissier lui avait succédé, pour l'avoir sous ses ordres, à la tête de ce corps d'armée. Les colonels Cler, Coste de Champéròn, de Cissey, de Saint-Pol, Wimpffen, Labadie, de Pecqueult de Lavarande et Breton, furent nommés généraux de brigade. Les lieutenants-colonels Collineau, Saurin et de Bonnet Maurelhan-Polhes furent appelés, comme colonels, au commandement des 1er, 2e et 3e de zouaves; le lieutenant-colònel Rose fut nommé colonel des tirailleurs algériens; les lieutenants-colonels Decaen et Montéra, se virent placés, avec le grade de colonel, à la tête des 7e et 74e de ligne. Enfin, les commandants Agard de Rouméjoux et de Chabron furent promus lieutenants-colonels (1).

De continuels renforts étaient expédiés à l'armée d'Orient tant de France que d'Angleterre. Outre cela, un corps d'armée particulier, composé de deux divisions aux ordres des généraux d'Aurelle et Herbillon, se formait autour du village turc de Maslak, à huit kilomètres environ de Constantinople, sur la rive droite du Bosphore, pour agir séparément et se porter, au premier ordre, en tel lieu qu'on lui indiquerait. Dès que le bruit s'était répandu que l'empereur des Français

(1) Aux récompenses déjà citées que le général Canrobert décerna à ses troupes durant le mois de mars, il faut ajouter les croix d'officier de la Légion d'honneur données au colonel Pajol et au commandant Hecquart, du corps d'état-major; au commandant Castex, des tirailleurs algériens, et au colonel de Lamartinière, du 9e cuirassiers; les croix de chevalier distribuées aux capitaines Brice, du 2e chasseurs d'Afrique, de Bastide et Fralize, des 9e et 6e cuirassiers, Bigotte, du 6e de ligne, de Blanry, du train; aux lieutenants Machine, du 1er hussards, Aïssa, des tirailleurs algériens; aux sous-lieutenants Clair, du 20e de ligne, Charles Desaint, du 100e; aux sous-officiers Wattecamps, de la légion étrangère, Jalabert, du 7e dragons, Stal, du 26e de ligne, Heimburger, du 19e, Roy, des zouaves, et Berger, simple zouave. Il fut aussi donné en mars vingt-six médailles militaires aux chasseurs à pied, quarante-huit aux zouaves, quatorze à la légion étrangère, treize aux tirailleurs algériens, cinquante-trois dans les régiments de ligne, et seize dans la cavalerie.

Le corps du service de santé de l'armée qui avait eu bien de malheureux blessés à soigner, à amputer dans le courant du mois de mars, reçut cinq croix de chevalier de la Légion d'honneur, données aux médecins et chirurgiens Ving, Raymond, Billon, Lantoin, et au pharmacien Roger.

se rendrait en Orient, la plus grande partie de la nouvelle garde impériale, dont la Crimée n'avait encore reçu que quelques détachements, avait eu ordre de partir, sous le commandement du général Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, pour se joindre au corps de Maslak. Ce corps devait être dans le principe le noyau d'une armée de soixante à quatre-vingt mille hommes; s'il eût été promptement jeté sur les derrières des Russes dans la Bessarabie, par où ceux-ci se rendaient à Odessa, puis en Crimée, il aurait fait, avec le concours d'une partie de l'armée ottomane, une puissante diversion, plus que cela même peut-être, une campagne décisive. Il aurait pu obtenir aussi de grands résultats si on l'eût rapidement dirigé soit sur l'Asie caucasienne, soit sur l'Arménie où les Russes se préparaient à la conquête du pakalik de Kars. Enfin, si on ne voulait l'utiliser ni en Bessarabie, ni en Asie, il aurait pu être, en Crimée même, efficacement et immédiatement employé à la grande opération stratégique, combinée avec la continuation du siége de Sébastopol, qui était dans la pensée de beaucoup de bons esprits. Mais les hésitations, les tergiversations augmentaient loin de diminuer, et, de destinations en destinations, le corps d'armée de Maslak, composé de vingt-deux mille hommes, devait finir, comme les autres, par aller se river à la borne de Sébastopol.

Le mouvement stratégique qu'on aurait pu tenter d'Eupatoria fut abandonné dès le mois de mars. Omer-Pacha envoya, le 7 avril, à Kamiesch, la division turque d'Ismaïl-Pacha, qui fut suivie, le 11, par la division égyptienne Menekli, embarquée le 9 de Constantinople. Omer-Pacha en personne devait aller prendre le commandement de ce corps d'armée, en vue des opérations qui semblaient devoir être la conséquence du bombardement dont l'ouverture était fixée au 9 avril. Le 13 il marcherait sur Kadikioï et irait prendre position au col de Balaklava.

En attendant, l'état-major du génie français faisait les plus regrettables pertes. Le commandant Masson reçut, le 2 avril, une balle dans le côté ; son existence se prolongea treize jours dans les plus cruelles souffrances. Le commandant de Saint-Laurent fut immédiatement envoyé pour le remplacer dans la tranchée ; il revenait d'accomplir sa mission, quand, ce même jour, 2 avril, ayant eu la fatale idée de regarder par-dessus le parapet, il fut à son tour mortellement atteint ; il survécut trente-six heures, mais sans recouvrer sa connaissance. La perte de ces deux intrépides et habiles commandants fut vivement

sentie. Le commandant de Saint-Laurent était un officier de premier ordre, une tête pleine de combinaisons, puissamment organisée; il y avait en lui l'étoffe d'un excellent général du génie et, depuis son arrivée devant Sébastopol, son coup d'œil avait été parfait. C'était lui, on s'en souvient, qui, le premier, avait signalé le mamelon Vert et, par suite, Malakof, comme moyens décisifs d'attaque. Il mourut au moment où sa nomination au grade de lieutenant-colonel allait lui parvenir.

Cependant tout semblait disposé pour le bombardement. A la seule attaque de gauche des Français, trois cent deux bouches à feu, dont une grande quantité d'obusiers et de mortiers, étaient destinées à battre le côté de la ville. L'attaque de droite comptait deux cent neuf bouches à feu, dont soixante-neuf servies par les Français et plus spécialement destinées à battre le mamelon Vert en avant de Malakof, ainsi que les Ouvrages-Blancs; les batteries anglaises, qui avaient aussi pour objet de battre le mamelon Vert et Malakof, devaient en outre diriger une partie de leur feu sur le Grand-Redan et sur les batteries du fond du port du sud. C'étaient donc cinq cent onze pièces en position qui allaient couvrir de leurs projectiles toute la partie méridionale de Sébastopol, ville, faubourg et ouvrages avancés, ainsi que la rade et le port militaire.

Certes, il y avait loin de ce projet de bombardement, avec plus de cinq cents pièces, à celui du 17 octobre 1854, avec des moyens si insuffisants qu'on ne sait comment les qualifier; et pourtant l'opération telle qu'on la concevait en ce moment était encore fort au-dessous du but que l'on se proposait. Ce qui est difficile à comprendre, après la leçon reçue le 17 octobre, c'est que l'on allait commencer le feu sans s'être muni des ressources nécessaires pour le continuer, et que, dès le deuxième jour, il faudrait lésiner sur la quantité des projectiles et de la poudre.

Néanmoins, le 9 avril, à cinq heures moins un quart du matin, par un vent violent et une pluie battante, les Français ouvrirent le feu, et, à six heures vingt minutes, les Anglais commencèrent le leur. La place, qui sans doute ne s'attendait pas à cette tempête de projectiles pour ce jour-là, fut près de vingt minutes avant de répondre. Mais rien ne lui manquait; elle était prête à tout événement, et bientôt son artillerie se fit entendre, quoique faiblement encore, du côté de la Karabelnaïa et de Malakof. Les assiégés étaient instruits que l'idée du général Canrobert était de donner l'assaut, si assaut il y avait, par

le bastion du Mât, et leur première attention se porta de ce côté. Ils eurent peu à se préoccuper, cette fois, d'un bombardement du côté de la mer; il n'y avait pas lieu de croire que les flottes alliées exposeraient de nouveau, à peu près sans objet, leurs murailles de bois aux coups des murailles de pierre de Sébastopol. La conservation des flottes importait plus que jamais au salut des assiégeants, qui, à neuf cents lieues de leur patrie, voyaient si souvent leur rôle se transformer en celui d'assiégés. La Crimée ne pouvait être une conquête ni assez attrayante ni assez durable pour qu'on y brûlât ses vaisseaux. C'était déjà beaucoup trop qu'on y eût engagé tant d'héroïques phalanges, tant de sang et tant d'or. Napoléon Ier eût conquis trois à quatre royaumes avec la moitié de ce qui se dépensait en hommes et en finances devant le côté sud de Sébastopol. Vauban, Turenne et Condé, sous le règne de Louis XIV, n'en usèrent pas tant pour ajouter à la France plusieurs provinces et un nombre infini de places fortes conservées depuis la paix de Nimègue.

On avait été longtemps fondé à croire que le bombardement de Sébastopol, en avril 1855, avait le quadruple but de mettre hors de service l'artillerie de la place, de ruiner les défenses extérieures, de faciliter les nouveaux travaux d'approche du génie, et d'ouvrir des brèches par lesquelles, au moment opportun, on pourrait se précipiter dans la ville ou du moins dans quelque ouvrage important et dominant. Mais une lettre du général Canrobert, en date du 10 avril 1855, publiée après les événements (1), est venue confondre cette opinion qui paraissait toute naturelle. Le bombardement d'avril, suivant cette lettre, fut entrepris dans le but de faire attaquer les assiégeants par les assiégés. « Depuis l'arrivée près de nous d'Omer-Pacha et de ses divisions d'élite, écrivait le général en chef français, nous pensions que *ce qui pourrait arriver de plus avantageux aux armées alliées, serait d'être attaqué par l'armée russe* dans les excellentes positions qu'elles occupent; nous supposions depuis longtemps que son intention était de se porter sur nos lignes, à l'ouverture du feu contre la place. En conséquence, afin de tâter l'ennemi dans la ville et *de provoquer son agression extérieure,* nous avons jugé utile de faire ouvrir le feu hier avec la totalité des batteries françaises et anglaises. » Cet exemple d'un assiégeant impatient d'être lui-même assiégé, ne se retrouvera peut-être jamais dans l'histoire, et serait, nous nous ha-

(1) Par M. de Bazancourt, *Chronique de l'expédition de Crimée.*

sardons à le croire, bien difficile à expliquer, à justifier aux yeux de la science militaire.

Quoi qu'il en soit, on ne tarda pas à être complétement désillusionné sur les effets du nouveau bombardement. D'une part, les batteries en général étaient établies à une distance beaucoup trop grande de la place pour occasionner dans ses défenses tous les dégâts qu'on espérait, et, d'autre part, il fallut bientôt diminuer le feu, pour économiser les munitions (1). En troisième lieu, les ennemis, fort inquiets pour eux-mêmes et ne pouvant se douter du plan de les attirer à une attaque conçu par les deux généraux en chef des alliés, se tinrent sur la défensive. Le bombardement continua toute la journée du 9. A la chute du jour, les canons cessèrent leur feu; mais le tir des mortiers ayant moins besoin d'être ajusté, se prolongea avec une grande régularité pendant toute la nuit suivante. Le bastion Central, le bastion du Mât et plusieurs autres points de la place avaient été endommagés; un assez grand nombre de canons ennemis avaient été démontés; mais dès le lendemain tout se trouva à peu près réparé, et les assiégés, ayant pris leurs mesures pendant la nuit, furent en situation de fournir un feu beaucoup mieux nourri que la veille, tandis que les alliés ralentiraient déjà sensiblement le leur.

Indépendamment du projet de se faire attaquer par les assiégés, il y en avait un plus compréhensible et plus sérieux, qui était d'enlever des embuscades russes établies les unes en face du T, les autres en face du Cimetière de gauche. On ne put essayer de l'exécuter dans la première journée du bombardement, à cause de la pluie qui tomba à torrents. L'opération qui avait en partie pour but de permettre au génie d'embrasser dans ses ouvrages avancés un côté du Cimetière et les avant-postes ennemis, fut remise au lendemain. Le matin du 10 avril, la flotte des alliés s'approcha de l'entrée de la rade, puis s'éloigna

(1) « Le feu a produit l'effet que l'on devait en attendre, vu la distance prodigieuse à laquelle sont établies la plupart de nos batteries. Il fait évidemment beaucoup de mal à l'assiégé, puisque les coups qui manquent ses batteries atteignent la ville. Mais il faut que nos batteries se portent plus en avant dans les places que leur offrent nos tranchées, pour détruire les ouvrages au point de les rendre facilement accessibles.

« Notre artillerie a échoué comme la première fois. Il n'en pouvait pas être autrement, en commençant le feu sans les moyens de le continuer. Cette fois-ci nous avions bien, je crois, la supériorité sur le point attaqué; mais au bout d'un jour nous avons dû piteusement diminuer notre feu, et commencer à tenir compte de nos munitions. » (*Correspondance du colonel Guérin, en date du 15 avril et du 5 mai.*)

dans la soirée sans avoir tiré un coup de canon; elle n'avait fait qu'un essai de diversion tacite. Les Russes se flattèrent d'avoir démonté cinquante pièces françaises dans la journée du 10. L'attaque des embuscades eut lieu à neuf heures du soir; quelques-unes furent enlevées; mais les travaux furent retardés par la pluie et la boue. L'ennemi eut assez de temps pour organiser une sortie avant que les embuscades fussent rasées; il s'élança sur les travailleurs français qui, surpris et saisis contre leur ordinaire d'une sorte de panique, au lieu de se replier en bon ordre dans leurs tranchées en arrière, laissèrent leurs instruments de travail et même une partie de leurs armes dans la première tranchée, jusqu'à laquelle ils furent poursuivis par les Russes. Tout présageait que ces attaques d'embuscades deviendraient des affaires de plus en plus considérables.

Le 11 avril fut un jour néfaste entre tous pour le génie, déjà si terriblement éprouvé. Un vétéran de l'arme, un homme vénéré, admiré de tous, le général Bizot, reçut dans la tête une blessure qui ne tarderait pas à être mortelle, en visitant une tranchée anglaise à parapet peu élevé. La crainte de le perdre s'étendit à tous les rangs des alliés qui le connaissaient pour l'avoir vu sans cesse au milieu d'eux, dans la tranchée, sous la mitraille et les bombes. Sa cruelle blessure fut la préoccupation de l'armée : une balle de ces funestes tirailleurs russes apostés dans les embuscades contre l'élite des officiers des alliés, contre les grosses épaulettes surtout, avait pénétré entre le conduit auditif du côté droit et le bord postérieur de l'os maxillaire inférieur; elle avait traversé les fosses nasales de part en part et s'était arrêtée dans l'épaisseur de la joue gauche, après avoir fracturé l'os molaire de ce côté. Néanmoins aucun organe important n'avait été lésé; la balle fut facilement extraite de la bouche. On put donc se flatter de l'espérance de conserver cette précieuse existence; mais ce ne devait être que l'illusion de cœurs qui prenaient leurs vœux ardents pour la réalité.

Le même jour, 11 avril, pendant que le bombardement continuait, mais avec mollesse, des troupes furent disposées pour une nouvelle attaque des embuscades de gauche. Un officier d'élite et des plus savants hommes du corps du génie, le commandant Mangin, devait diriger les importants travaux projetés sur l'emplacement de ces dangereux postes pour tourner ceux-ci à l'avantage des assiégeants. Le soir du 11, les troupes désignées,—le 46e de ligne, colonel Gault, en tête,—procédèrent à l'attaque des embuscades et en prirent quelques-unes; mais l'ennemi revint plusieurs fois et en nombre à la charge. Les troupes engagées du

46e de ligne virent en un instant soixante-treize des leurs mis hors de combat. Ce n'étaient pas les seules pertes des Français. On essaya néanmoins de se maintenir sur des positions conquises avec tant de peine.

Le commandant du génie Mangin poussait en conséquence les travaux de prise de possession avec une grande énergie; il faisait combler et détruire celles des embuscades que ne devait pas englober son tracé, lorsqu'il fut atteint d'une balle à la jambe, ce qui nécessita son entrée à l'ambulance. On avait perdu deux cent cinquante hommes, dont plusieurs officiers; le jour était sur le point de paraître : le travail fut suspendu. On était toutefois parvenu à ouvrir, sous la fusillade et la mitraille, près du Cimetière, une tranchée destinée à relier cette partie de l'attaque à la troisième parallèle.

Une explosion considérable fut produite dans le bastion de la Quarantaine par une bombe française, et la passerelle du fort Saint-Paul fut rompue par d'autres projectiles; les Russes la remplacèrent quelques jours après par un pont de bateaux. Dans la même journée du 12, une bombe pénétra dans un magasin de la 11e batterie française de marine, au milieu d'un amas d'obus chargés. Déjà un commencement d'incendie s'était déclaré et un désastre était imminent, quand le matelot Cogniec se précipita dans le magasin, jeta les obus dehors et vint à bout d'éteindre le feu, avec l'aide de l'aspirant de Leusse, précédemment signalé pour sa belle conduite, et de quelques autres braves marins (1).

(1) TRAITS DE DÉVOUEMENT.

Le général Canrobert conféra la croix d'honneur, par un ordre spécial, au matelot Cogniec et à l'aspirant de Leusse.

On parla, dans le même temps, du jeune aspirant de marine Abel de Libran, que l'on était toujours sûr de trouver au poste du danger. Cité par le commandant en chef dans un rapport, après avoir reçu deux blessures, en octobre 1854, il avait encore été blessé en février 1855.

Le général Canrobert mettait le soin d'un cœur généreux à récompenser même les traits de dévouement isolés. Nous avons déjà rapporté l'ordre du jour relatif au voltigeur Schoch, du 97e de ligne (page 112 de ce vol.). Le 7 février, il avait récompensé de la même manière le sergent Goguillou, du 42e, et le chasseur Place, du 3e bataillon des francs-tireurs qui, au péril de leur vie, étaient allés enlever d'auprès d'une bombe qui éclatait un de leurs camarades déjà blessé par ce projectile. — Le 2 mars, même récompense donnée au sergent Eyrond, du 1er régiment de la légion étrangère, pour avoir, au péril de sa vie, et quoique lui-même blessé, arraché à une mort certaine son sergent-major, tombé sous les balles des tirailleurs russes. — Le 9 mars, ordre du jour qui rend grâce au corps médical de ses nombreux traits de dévouement pour les blessés et les malades. — Le 22 mars, ordre relatif au fusilier Davoine, du 21e de

L'importance des embuscades s'accroissait de la difficulté de les prendre et surtout de les garder. Après une attaque aussi infructueuse que les précédentes, faite dans la nuit du 12 au 13 avril, il fut décidé que l'on tenterait, dès la nuit suivante, un effort plus considérable qui aurait pour but, outre la destruction des embuscades situées en face des attaques de gauche, de pousser les communications le plus possible sur trois points distincts, à savoir : sur le Cimetière, entre le bastion du Centre et celui de la Quarantaine; sur une position un peu plus à l'est, en face de la batterie française n° 34; et enfin en avant du T, position la plus orientale des trois, dans la direction du bastion du Centre. En avant du Cimetière se trouvaient alors cinq embuscades, et en avant du T, il y en avait quatre autres, qu'il s'agissait d'enlever à l'ennemi avant que le génie pût relier tout ou partie du terrain sur lequel elles étaient établies aux tranchées françaises situées en arrière.

Le général de brigade Rivet, chef d'état-major général du premier corps, ayant sous ses ordres les 14e, 42e, 46e de ligne, 2e régiment de la légion étrangère, et le 5e bataillon de chasseurs à pied, fut chargé de l'attaque en avant du T, mais n'y employa qu'une partie des troupes dont il disposait : quatre compagnies du 46e, commandant Julien, et une compagnie du 5e bataillon de chasseurs, lieutenant Copri, soutenues par deux compagnies d'élite du 42e de ligne, capitaine-commandant Nicolson-Beauregard, une compagnie du 14e, lieutenant Sauve, et un détachement du 2e de la légion étrangère, capitaine-commandant Robert.

Le général de brigade Breton, ayant pour adjoint le lieutenant-colonel Nicolas-Nicolas, de tranchée aux attaques de gauche (1), fut chargé

ligne, qui avait saisi de ses deux mains une bombe au moment où elle venait de tomber au milieu d'un groupe de soldats, et l'avait lancée sur le revers de la tranchée, où son explosion eut lieu une seconde après. — Même récompense, le 28 mars, pour un fait absolument pareil accompli par le grenadier Monrey, du 61e de ligne. — Le 7 avril, ordre relatif au sapeur Pierre Malet, du 20e de ligne, qui, ayant vu une bombe tomber auprès d'un chef de bataillon, s'était précipité sur cet officier, l'avait couvert de son corps pour l'arracher à la mort, et, dans l'accomplissement de cet acte de dévouement, avait été lui-même blessé.

(1) Le 26e de ligne, son régiment, servait aux attaques de droite, mais aucune de ses compagnies ne figura dans cette affaire, quoique, par une faute typographique, répétée dans plusieurs récits, on ait mis dans le rapport du général Canrobert, daté du 17 avril : « qu'à la gauche et en arrière, le travail du génie était protégé par trois compagnies du 26e, aux ordres du capitaine Michel. » Le capitaine adjudant-major Michel (Rémy-Clément) appartenait au 46e. La plupart de nos renseignements nous viennent de sources directes.

de procéder à l'enlèvement des embuscades les plus voisines du Cimetière, avec le 98e de ligne et le 9e bataillon de chasseurs à pied; mais il ne forma sa colonne d'attaque que de six compagnies du 98e, commandant Grémion, et de deux compagnies du 9e chasseurs, le surplus devant servir de réserve.

Les travaux du génie étaient confiés à la direction du commandant Martin qui s'occupait, depuis le matin du 13, en qualité de chef d'attaque, des préparatifs de l'opération, quand, à côté de lui, au milieu de la journée, le brave capitaine du génie Mouhat fut frappé d'un éclat d'obus, dans une amorce de communication qui, partant de la parallèle, devait être dirigée et prolongée, pendant la nuit, vers les embuscades. Le capitaine, salué en passant sur son brancard par le général Canrobert, fut transporté à l'ambulance, où il expira en arrivant. Ce vieux soldat, devenu officier distingué dans une arme spéciale à force de persévérance, de mérite et de courage, fut vivement regretté (1). Le commandant Martin devait être secondé en avant du T par le capitaine Ansous; en avant de la batterie n° 34, par le capitaine Ducrot; et, plus à l'ouest, au Cimetière, par les lieutenants Fescourt et Vaullegeard, tandis que, d'autre côté, toujours agissant sous sa direction, les lieutenants Le Coispellier et Dogny essayeraient de s'avancer à la sape pleine, c'est-à-dire en se couvrant à l'aide de gabions farcis de fascines, à droite et à gauche de la troisième parallèle.

A neuf heures précises du soir du 13 avril, le signal fut donné d'attaquer tout à la fois les embuscades désignées.

Le général Rivet envoya rapidement contre les embuscades du T le commandant Julien avec les quatre compagnies du 46e, que soutenaient le lieutenant Copri et sa compagnie du 5e bataillon de chasseurs à pied, au milieu de laquelle se fit bientôt remarquer le caporal Cerli. Le commandant du génie était sorti de la tranchée, à l'instant du signal, pour se porter sur les divers points de l'attaque. Les quatre embuscades en avant du T furent promptement enlevées; mais les Russes firent presque aussitôt, en nombre, un retour offensif des plus énergiques. Malgré le vigoureux concours des chasseurs à pied, les compagnies du 46e de ligne durent se replier un moment sur les tranchées. Toutefois, leurs chefs les eurent bientôt ramenées à la charge,

(1) Une heure auparavant, il plaisantait avec le commandant Martin sur l'influence de la date et du jour (un vendredi, 13) Quand le coup l'atteignit, il tendit la main avec calme à son chef, en lui disant : « Je crois, mon commandant, que c'est pour la dernière fois. »

avec l'appui des réserves. Un détachement du 2e régiment de la légion étrangère, lancé par le commandant L'Hériller et conduit par le capitaine Robert ; deux compagnies du 42e, dirigées par le capitaine Nicolson-Beauregard, et une compagnie du 14e, menée par le lieutenant Sauve, qui devait peu survivre à cette affaire (1), et qu'appuyait le capitaine Arnoux, du même régiment, vinrent alors prendre part à l'action. Ce fut entre ces divers détachements, entre les premiers assaillants et leurs soutiens, un véritable assaut de courage et de dévouement. Dans les compagnies du 46e de ligne, le commandant Julien, les capitaines Michel et Dubosquet, le lieutenant Ehrler et plusieurs autres tinrent la plus vaillante conduite. Dans la compagnie du 5e bataillon de chasseurs à pied, le lieutenant Copri était vigoureusement secondé par des sous-officiers et des soldats qui méritèrent de voir leurs noms cités à l'ordre du jour. Le capitaine Nicolson-Beauregard et sa compagnie du 42e se montrèrent aussi avec honneur. Les deux compagnies du 2e régiment de la légion étrangère, où le capitaine Robert fut on ne peut mieux secondé par le sous-lieutenant Bernard, se surpassèrent dans cette nuit ; dix noms qui leur appartenaient méritèrent les honneurs de l'ordre du jour. Les quatre embuscades en avant du T ayant été reconquises, l'effort des Russes, pour les ressaisir encore une fois, se brisa définitivement contre le rempart que ces braves détachements formaient de leurs corps au génie et à ses travailleurs détachés des divers régiments.

Pendant ce temps, sur l'ordre du général Breton, le commandant Grémion s'était, de son côté, élancé des tranchées françaises avec ses six compagnies du 98e, et avait abordé les postes russes à la baïonnette, sans tirer un coup de fusil. Deux de ses plus intrépides chefs de compagnie, les capitaines Marrast et Bouraiche (2), étaient tombés pour ne plus se relever, en donnant l'exemple du courage et du dévouement à leurs soldats qui allaient au feu pour la première fois. On

(1) Le lieutenant Sauve (Joseph), cité avec honneur dans le rapport du général Canrobert, en date du 17 avril, n'est plus mentionné dans l'ordre du jour du 19 du même mois, et disparaît de l'*annuaire de* 1856.

(2) Les mêmes que toutes les relations de cette affaire nomment Marrust et Bouresch. Le capitaine Marrast (Charles-François-Joseph) était capitaine du 23 décembre 1853 ; le capitaine Bouraiche figure encore comme lieutenant du 25 juin 1849, sur l'*annuaire de* 1854. Au reste, il n'y a pas que les relations qui défigurent complétement les noms ; les rapports et les ordres des généraux ont presque toujours servi de point de départ à ces erreurs que nous rectifions par un sentiment de devoir pour les morts et pour leurs familles.

ne s'en serait pas douté à voir la franche allure de ces braves jeunes gens qui, après avoir enlevé les cinq embuscades du Cimetière, ne reculèrent pas d'une semelle à l'approche et sous la fusillade des réserves russes. Toutefois, la partie fut devenue trop inégale, si les deux compagnies du 9e bataillon de chasseurs à pied, vieilles bandes bien aguerries, et que suivait d'un regard attentif le colonel de tranchée Nicolas, leur ancien chef de l'Alma, n'étaient accourues en aide aux intrépides nouveaux venus. Le capitaine Dusan se signala à leur tête, et son concours fut précieux aux compagnies du 98e, où se distinguaient, entre tous, le commandant Grémion, les capitaines Gianella et Lambinet, les lieutenants Séatelli, Dumas, Crucerey et Le Marchand de La Vieuville, le sous-lieutenant Friol, et plusieurs sous-officiers et soldats. Les cinq embuscades du Cimetière restèrent au pouvoir des Français, comme celles en avant du T.

Le commandant du génie Martin et ses braves officiers et sapeurs poussèrent leurs opérations sur tous les points conquis avec une rare activité que le succès couronna. Les sapes volantes, c'est-à-dire celles qui marchaient à l'aide des gabions portatifs ordinaires, réussirent à merveille; les neuf embuscades furent rasées; deux cents gabions furent posés aux zigzags du T, trois cent vingt du côté du Cimetière, et deux cent cinquante-cinq sur le retour de la parallèle. L'essai de progrès en avant au moyen de la sape pleine, d'ailleurs peu en usage, avait seul échoué. La croix d'officier de la Légion d'honneur récompenserait à quelques jours de là le commandant Martin de ses habiles et courageux services dans la nuit du 13 au 14 avril. Les soldats et les travailleurs rentrèrent ensemble à quatre heures du matin. Une partie du Cimetière de gauche était conquise.

Dans cette affaire importante, les Français avaient encore eu cinq officiers tués, douze officiers blessés, et deux cents sous-officiers et soldats environ mis hors de combat. Les pertes de l'ennemi sont restées inconnues (1).

(1) Si jamais on s'avise d'écrire l'histoire de la guerre de Crimée avec les correspondances des journaux de l'époque, particulièrement avec les lettres du correspondant du *Times*, réunies en volume, on sera exposé aux plus incroyables méprises, aux plus énormes erreurs. C'est ainsi que ce correspondant, sous la date du 14 avril, présente l'affaire que nous venons de raconter comme une considérable sortie des Russes qui auraient d'abord envahi les travaux avancés des Français, puis auraient été vigoureusement rejetés des tranchées. Il fait d'ailleurs le plus brillant éloge de la conduite des Français, qui auraient eu trois cents hommes hors de combat et auraient occasionné des pertes plus considérables à l'ennemi.

Les combats d'embuscades, qui avaient eu lieu du 10 au 14 avril, furent l'objet d'un ordre du jour du général en chef, très-flatteur pour ceux qui y avaient pris part, et de récompenses bien acquises (1).

Le 15 avril, le général Bizot expira dans une syncope, au moment où le docteur Bourguillon, son médecin, le soulevait du lit pour lui faire prendre quelque réconfortant. Un décret, qu'il ne lui avait pas été donné de connaître, venait de l'élever bien tardivement au grade de général de division. Il avait pu se tromper quelquefois dans ce siége étrange; il s'était trouvé d'ailleurs lié pendant longtemps d'une manière exclusive aux attaques de gauche qu'il avait poussées avec une énergie et une décision admirables, et on ne pouvait lui imputer le tort d'avoir laissé les Russes élever obstacles sur obstacles là où il n'y en avait pas au début du côté des attaques de droite, pendant plusieurs mois totalement dévolues aux Anglais. La mort de ce vétéran, de cet homme si actif, si dévoué, si contempteur de la vie en présence du devoir, si simple et si modeste dans l'accomplissement des actes les plus nobles, fut un véritable malheur public, un deuil pour l'armée entière, selon les expressions du général Canrobert. Les Anglais et les Otto-

(1) Le commandant et bientôt lieutenant colonel du génie Mangin, le capitaine Ducrot, les sergents Maillet, Duraix, Beaucourt, les caporaux Stinkesse, Besson, les soldats Wagner, Grault et Dufour, tous du génie, eurent leurs noms cités à l'ordre, pour ces diverses affaires.

Pour les affaires du 10 au 13 avril spécialement, furent cités à l'ordre : les capitaines Ragon-Laferrière (il y avait encore en avril 1855 deux capitaines de ce nom, chevaliers de la Légion d'honneur, dans le 42e de ligne, qui, l'un et l'autre, disparaissent de l'*annuaire* de 1855); Ducoin, du 14e (nommé peu après chef de bataillon); — les lieutenants Canale, du 14e; Braun, du 26e; — les sous-lieutenants Blancart et Saphores, du 9e bataillon de chasseurs à pied; Mourget, du 28e (nommé presqu'aussitôt après lieutenant); Leguen, du 43e (nommé peu après lieutenant); — les sous-officiers Mondy, Léotard, du 14e; Launay, du 46e; Salignan, du 10e bataillon de chasseurs à pied; Véber, du 28e de ligne; Hazard, du 80e (nommé peu après sous-lieutenant); — les soldats Cuzol, du 9e bataillon de chasseurs à pied; Vachias, du 21e de ligne; Nivault, du 28e; Garde, du 43e; Waimel, du 26e; Morin, du 80e.

Pour la nuit du 13 au 14 avril, furent cités à l'ordre : les généraux Rivet et Breton; — le lieutenant-colonel Nicolas-Nicolas, du 26e; — le chef-d'escadron Faure et le capitaine Campenon, de l'état-major; — le commandant Grémion, du 98e; le commandant Julien, du 46e; — les capitaines Gianella dit Genella, du 98e; Michel, du 46e; Nicolson-Beauregard, du 42e; Robert, de la légion étrangère; Dusan, du 9e bataillon de chasseurs à pied; — les lieutenants Séatelli (peu après nommé capitaine), Le Marchand de La Vieuville, du 98e; Le Bouédec (peu après nommé capitaine), du 46e; Copri, du 5e bataillon de chasseurs à pied; — le sous-lieutenant Bernard (nommé peu après lieutenant), de la légion étrangère; — l'adjudant Plumet (nommé peu après sous-lieutenant); le sergent-major Cazaux (nommé peu après sous-lieutenant); le

mans, lord Raglan et Omer-Pacha, avec la plupart des généraux de leurs corps d'armée, s'unirent au général Canrobert, à tous les généraux, à tous les officiers, à tous les soldats français, pour faire au général Bizot des funérailles où la solennité n'enleva rien à la douleur. Ce que le corps du génie en particulier éprouvait de sympathies pour ce chef respecté, admiré, ce qu'il sentit de regrets en le perdant, a été bien vivement exprimé sans doute par beaucoup, mais aucun n'a donné une idée plus simple à la fois et plus vraie de ce deuil intime que le colonel Guérin dans sa correspondance. Il y avait une parenté entre ces deux âmes également honnêtes, dédaigneuses de l'intrigue, ennemies de l'avancement qui n'aurait pas eu l'approbation de leurs camarades, également énergiques et dévouées, également stoïques et simples dans le sacrifice qu'elles faisaient au pays, au devoir accompli de leur vie terrestre, également naïves dans leur vertu et dans leur grandeur. Le commandant Masson expira aussi le 15 avril; ce fut un autre deuil encore pour le corps du génie dont les rangs supérieurs s'éclaircissaient avec une rapidité inquiétante (1).

La journée du 15 avril fut décidément fatale à ce corps si savant et

sergent Turette; les caporaux et soldats Thouroude, Le Duigout, Magnier, Chanau, Hervé, Thomas, Nivert, tous du 98e; — les sous-officiers et soldats Lemoine, Pérès, Brunel, du 9e bataillon de chasseurs à pied; — le sergent-major Maynel; les soldats Sevestre et Ertorteguy, du 5e bataillon de chasseurs à pied; — le sergent Guichard et le soldat Leclercq, du 42e; — les sous-officiers Brunet (peu après sous-lieutenant), Aubin, Levailler; le caporal Ybos; les soldats Bathmann et Lemouélic, tous du 46e; — les sous-officiers Peyffer et Trescow; les caporaux et soldats de Groot, Braggio, Gravers, du 2e de la légion étrangère.

Par le même ordre, en date du 19 avril, fut nommé officier de la Légion d'honneur, le commandant L'Hériller, de la légion étrangère; — furent nommés chevaliers : les capitaines Campenon et Régnier, de l'état-major; — le lieutenant Desborbieux, du 39e, officier d'ordonnance du général Breton; — le lieutenant Diquemarre, du 1er hussards, aide-major de tranchée; — le capitaine Arnoux, le sergent Moudy, du 14e de ligne; — le sergent Collet, du 21e; — le capitaine Latour, le sergent Véber, du 28e; — les capitaines Ragon-Laferrière et Nicolson-Beauregard, du 42e; — le lieutenant Ehrler, les sergents Gourdon et Ristori, le grenadier Lemouélic, du 46e; — le commandant Grémion; les capitaines Gianella dit Genella et Lambinet; les lieutenants Séatelli, Dumas, Le Marchand de La Vieuville, Crucerey; le sous-lieutenant Friol; les sous-officiers Cazeaux, Turette et Liébert, du 98e; — le lieutenant Copri et le caporal Cerli, du 5e bataillon de chasseurs à pied; — le capitaine Dusan; le sous-lieutenant Blancart, du 9e bataillon de chasseurs à pied; — le sergent Trescow, du 2e de la légion étrangère.

Plusieurs autres décorations, dont il sera fait mention plus tard, furent données à l'occasion des mêmes affaires, mais en dehors de l'ordre du jour, ainsi qu'un grand nombre de médailles.

(1) Le colonel Guérin, nous écrivait un de ses camarades, qui montait deux ou trois fois à cheval par jour pour visiter les travaux de la gauche en directeur, et qui

si dévoué. Le lieutenant-colonel du génie Duboys-Fresney eut la cuisse cassée d'un éclat de pierre, en débouchant de la droite de la troisième parallèle, près du bastion du Mât, par une tranchée de trente mètres en sacs à terre. L'absence, heureusement passagère de cet officier d'autant de mérite que de dévouement fut très-sensible à son arme ; la parallèle fut poussée ce même jour vers le Cimetière de gauche.

Sur la droite, les Anglais faisaient de leur côté des pertes regrettables. Les capitaines du génie Crafton et Green furent grièvement atteints. Plusieurs officiers de la marine et de l'artillerie britanniques furent ou tués ou blessés. Les narrations russes disent que, dans la journée du 14 avril, toutes les batteries anglaises de la colline Verte, différente, comme on l'a déjà fait observer, du mamelon Vert, furent mises hors de service par l'artillerie de la place.

Les Français et les Anglais, de concert aux attaques de droite, dirigeaient un feu très-actif sur le mamelon Vert et Malakof, qui ne tiraient que faiblement et dont les batteries paraissaient avoir souffert ; le Grand-Redan semblait aussi endommagé. Mais dans tout cela il n'y avait rien de décisif, et la place faisait autant de mal qu'elle en recevait.

« Chaque matin, dit Anitschkof, en cela d'accord avec beaucoup de correspondances anglaises et françaises, les alliés voyaient les batteries de Sébastopol dans le même état qu'avant le commencement du bombardement. Tout ce que leurs projectiles détruisaient pendant le jour était réparé durant la nuit, malgré les bombes. Toutes les vingt-quatre heures, il est vrai, quinze pièces russes en moyenne étaient démontées ; mais les inépuisables approvisionnements de l'arsenal et l'artillerie des vaisseaux submergés permettaient aux assiégés de remplacer sans cesse les pièces hors de service. » Les assiégeants n'en pouvaient pas dire autant : canons et munitions, tout était encore, de leur côté, en énorme disproportion avec le but.

Cependant les Russes avouent qu'ils avaient journellement en

visitait aussi très-souvent les travaux de la droite pour sa satisfaction, trouvait encore le temps de ne jamais manquer aux devoirs d'amitié et de deuil. Aussitôt qu'un officier du génie était blessé, il montait à cheval et allait le voir, à quelque distance que ce fût ; il ne manqua pas un seul convoi de ses camarades. Il se rendit deux fois auprès du général Bizot, et visita à diverses reprises, au 2e corps, le commandant Masson sur son lit de souffrances. En revenant d'accomplir ces derniers devoirs de l'amitié, il parcourait avec calme la tranchée, découvrait souvent, trop souvent, la moitié de son corps à l'ennemi, sans avoir l'air de penser qu'un sort pareil à celui des camarades qu'il regrettait pouvait l'atteindre.

moyenne, dans les huit premiers jours du bombardement, neuf officiers mis hors de combat, dont un tué et huit blessés, et cinq cent treize hommes également hors de combat, dont cent quatre-vingt-treize tués et trois cent vingt blessés, et qu'ensuite ils comptèrent encore quarante-huit tués et soixante-quinze blessés par jour. Cela nécessita l'appel dans la ville de la 8e division d'infanterie moscovite, pour relever les régiments qui avaient le plus souffert et qui furent évacués sur le côté nord pour prendre du repos (1).

Les alliés faisaient, de leur côté, des pertes importantes pendant ce bombardement. L'ouverture du feu, dit le docteur Scrive, coûta aux Français quinze cents tués et blessés. Indépendamment des hommes tués sur place, il y eut, en avril, dix-huit cents hommes grièvement blessés, dont deux cent six moururent dans les hôpitaux de Crimée. Les Anglais comptèrent aussi un assez grand nombre de tués et de blessés, particulièrement dans leur belle brigade de marine.

On allait ouvrir la quatrième parallèle aux attaques de gauche. Le colonel Jourjon, chef d'état-major du génie, et le commandant Calop, assistés des capitaines Feldtrappe et Duport, et des lieutenants Fescourt et Hinstin, avaient la direction de ce difficile travail. Le génie, après avoir reconnu l'extrême difficulté de s'approcher du bastion du Mât, avec la sape, à la surface du terrain sous le feu meurtrier de la place, résolut de faire servir les galeries de mines à l'ouverture de la nouvelle parallèle. Les capitaines Pingault et Berrier, avec la compagnie des mineurs, furent chargés de cette partie de l'opération. Ils préparèrent vingt et un fourneaux, dans lesquels vingt-cinq mille kilogrammes de poudre devaient être introduits. Pendant que les mineurs français poussaient leurs galeries en avant de la troisième parallèle de gauche, les Russes, de leur côté, avaient ouvert des contre-galeries; de telle sorte que, dès le 7 avril, ils avaient pu entendre très-distinctement le travail souterrain de leurs adversaires, et que, le 12, s'en croyant assez rapprochés pour les atteindre, ils avaient chargé l'extrémité d'une de leurs galeries et l'avaient fait sauter; mais ils

(1) Anitschkof, après avoir posé les chiffres que nous venons de donner, taxe de mensongers les rapports des généraux en chef alliés, qui, dit-il, ne portaient qu'à cent hommes par jour les pertes des Français, tant en tués qu'en blessés, et à quarante celles des Anglais. Le fait est que ces chiffres sont peu d'accord avec toutes les correspondances de l'époque, qui se récrient sur les pertes considérables des Anglais, en avril, spécialement dans la brigade de marine, et avec les données connues des pertes véritables des Français, surtout quand on a sous les yeux la *Relation médico-chirurgicale* du docteur Scrive.

n'avaient obtenu aucun succès; au contraire, cela avait simplement servi à donner l'éveil aux assiégeants et à leur permettre de calculer au juste la distance des assiégés. Le 15 avril, vers huit heures du soir, le feu fut mis aux poudres, mais ne se communiqua pas à tous les fourneaux. L'explosion donna cinq entonnoirs d'à peu près treize pieds de profondeur et quarante pieds de diamètre; toutefois ces fossés ne se reliaient pas entre eux, et ils étaient éloignés de cinquante à soixante pieds les uns des autres. A cette effrayante détonation qui fit un instant chanceler le sol, la place, croyant à une attaque générale, ouvrit un feu épouvantable.

Néanmoins le colonel Jourjon, avec les lieutenants Fescourt et Hinstin, alla aussitôt reconnaître les entonnoirs, dont la réunion devait former la quatrième parallèle de gauche et sa communication avec la troisième. Le brave capitaine Duport, chargé d'établir cette communication, fut tué raide en débouchant de la troisième parallèle. Aussitôt le lieutenant Hinstin le remplaça. Cependant, sous la conduite de leurs officiers, les troupes du génie et deux compagnies d'élite du 39e de ligne, appuyées à droite par deux compagnies du 14e, à gauche par deux compagnies du 26e, s'étaient précipitées sur les entonnoirs pour les couronner, c'est-à-dire pour les couvrir d'un parapet convenable. De leur côté, les artilleurs français, revenus à leurs pièces dont ils s'étaient éloignés un peu avant l'explosion, couvrirent de boulets et d'obus le bastion du Mât pour protéger le travail du génie, qui souffrit beaucoup, ainsi que les compagnies du 39e, pendant cette nuit. Malgré cela, le travail des communications était à peu près terminé au jour.

Le 16 avril, il y eut une grande inquiétude dans Sébastopol et à l'armée de secours de la place. Ce qui s'était passé la nuit, joint à la position prise par Omer-Pacha au col de Balaklava, faisait croire aux ennemis que les alliés se proposaient, pour cette journée, d'attaquer l'armée de secours et de procéder ainsi à un investissement indirect; on fit sortir une grande partie de la garnison pour se réunir aux troupes du dehors. En cette situation, un coup de main audacieux sur la place aurait eu quelques chances de succès, s'il eût été en effet combiné avec un mouvement contre l'armée russe; mais, loin d'y penser, les généraux en chef français et anglais, pendant qu'on redoutait une vigoureuse attaque de leur part, vivaient au contraire *dans l'espérance* d'être eux-mêmes sérieusement attaqués; et, en attendant, le général Canrobert concentrait ses efforts sur le bastion du Mât, malgré

tous les obstacles, pour ne pas dire toutes les impossibilités qu'il présentait à un assaut décisif.

Dans la nuit du 17 au 18, les Russes firent deux tentatives contre les embuscades françaises du bastion du Mât; mais des détachements du 74e de ligne les repoussèrent.

Durant cette même nuit, le génie vint à bout d'établir une communication extérieure entre les entonnoirs. Le lieutenant du génie Mengin-Lecreulx perdit un bras en allant examiner ce travail. Les entonnoirs les plus à droite furent pourvus d'une garnison fixe de cent hommes. Mais les Russes engagèrent alors contre la quatrième parallèle un combat souterrain de mines qui fut poussé, surtout à la fin d'avril et au commencement de mai, avec une grande vivacité. Le 18 avril, ils firent sauter, l'une après l'autre, des mines faiblement chargées qui nécessitèrent quelques réparations aux entonnoirs. Les Français durent ouvrir alors de nouvelles galeries pour mettre un terme à ces dommages.

Une forte reconnaissance, à petite distance, était projetée pour savoir ce que signifiait l'inaction de l'armée de secours du prince Gortschakof. Omer-Pacha devait la conduire. Le 19 avril, au matin, douze bataillons ottomans, quinze cents chevaux français, anglais et turcs, avec de l'artillerie de campagne, furent mis en mouvement. Omer-Pacha se dirigea sur Kamara, enleva sans peine les avant-postes russes, puis rencontra un terrain d'un accès plus difficile qu'on ne s'y était attendu. A huit heures et demie, il atteignit Kamara. A peu près dans ce moment, des chasseurs d'Afrique, des cavaliers anglais et turcs s'avancèrent vers la colline Canrobert, formant une ligne de tirailleurs que soutenaient des détachements à petite distance, tandis que les principaux corps de cavalerie arrivaient en colonnes compactes, avec l'artillerie sur leurs flancs. Ils eurent bientôt dépassé la colline Canrobert et couronnèrent les mamelons voisins, pendant que l'infanterie ottomane, les armes en faisceaux, occupait la hauteur de Kamara et que des ingénieurs levaient le plan de la contrée environnante. Omer-Pacha s'étant remis en mouvement, porta une partie de ses troupes vers une colline en face de la hauteur de Kamara, où un corps de cosaques était retranché. Quelques fusées tirées par les Français ayant fait explosion près d'eux, ces cosaques quittèrent leurs retranchements et se dérobèrent en toute hâte derrière la colline dont les alliés, l'infanterie turque en avant, gravissaient alors le versant escarpé, rocheux et stérile. Aussitôt les postes russes, dans la vallée de la Tcher-

naïa, du côté de Tchorgoun, firent une décharge qui n'atteignit personne. Les alliés purent planer sur le cours de la rivière, dont le passage parut médiocrement défendu en amont de Traktir. Les Russes, revenus de la crainte d'être attaqués en rase campagne, s'étaient concentrés tout auprès de Sébastopol, pour être plus en mesure de s'opposer au besoin à des colonnes d'assaut. Si, au lieu d'une reconnaissance, les alliés avaient porté, ce jour-là, des forces imposantes sur la Tchernaïa, ils auraient pu franchir cette rivière sans obstacles; ils auraient pu tourner les Russes et les surprendre; et, dans tous les cas, ils les auraient jetés dans une grande confusion qui aurait puissamment servi une attaque simultanée sur la place. Mais on n'avait pas étendu les vues jusque-là. Omer-Pacha ramena au col de Balaklava ses douze bataillons. Le petit corps de cavalerie et la peu nombreuse artillerie qui l'avaient accompagné retournèrent dans leurs positions. Très-peu de jours après, le généralissime ottoman, avec une partie de ses troupes, se rembarqua pour Eupatoria, que l'on disait menacé d'une grande attaque des Russes.

Pendant la nuit qui suivit cette reconnaissance, une affaire d'embuscades se passa entre le Grand-Redan et l'attaque anglaise. Un détachement du 77e régiment britannique, commandé par le lieutenant-colonel Egerton, sortit de la tranchée avancée, se jeta, sans tirer un coup de fusil, sur deux embuscades russes et les enleva à la baïonnette. Les tirailleurs qui y étaient apostés perdirent la vie, et les troupes qui les soutenaient furent repoussées. Les Anglais établirent des tirailleurs de leur nation dans les embuscades enlevées, et le gros de leur détachement rentra dans la tranchée avec le colonel Egerton qui rapportait dans ses bras le cadavre du capitaine Lemprière, un de ses officiers. En ce moment, les Russes rouvrirent leur feu; le colonel, qui était d'une taille fort au-dessus de l'ordinaire et dont la tête dépassait le parapet, reçut une balle dans la bouche qui le tua raide. Les ennemis, revenus en force, reprirent une des embuscades, non sans laisser beaucoup de morts et de blessés sur le carreau. Les Anglais continuèrent d'occuper l'autre embuscade, et, la nuit suivante, les Russes furent de nouveau chassés de celle qu'ils avaient reprise et que l'on rasa.

Dans la nuit du 21 au 22 avril, le génie fit encore une perte, dans la personne du capitaine en premier Hézette, qui fut tué tout auprès de son chef d'attaque, le commandant Martin, par un éclat d'obus.

Le bombardement continuait, mais d'une façon de plus en plus

tempérée, qui annonçait son extinction très-prochaine, tandis que la guerre d'embuscades paraissait devoir durer longtemps encore. Du côté du mamelon Vert et de Malakof, on semblait, il est vrai, y avoir renoncé pour quelque temps, en raison de son peu de succès; mais, du côté de la ville, le général Pélissier, ne fût-ce que pour donner un peu de champ à son besoin d'activité, poussait cette guerre de détails avec une persistance de chaque instant. Du reste, les embuscades étaient tellement rapprochées des attaques de gauche, elles gênaient tellement les travaux du génie, elles avaient déjà causé tant de pertes regrettables et tendaient si évidemment à se transformer en postes plus considérables, qu'il était impossible au commandant en chef de ces attaques de n'y pas porter la plus sérieuse attention. Le colonel Guérin, qui venait d'être investi des fonctions de chef d'état-major du génie au premier corps, partageait l'opinion du général Pélissier sur l'importance et le danger de ces postes avancés de l'ennemi; chaque jour il allait les observer, et revenait en signaler l'accroissement et les périls prochains.

Dans la soirée du 24 avril, un grand nombre de travailleurs ennemis sortirent du bastion du Mât, et entreprirent de creuser un chapelet de petites embuscades, propres à contenir chacune deux ou trois tirailleurs, à cent cinquante ou deux cents mètres en avant du bastion Central, un peu en deçà de celles qu'on leur avait enlevées dans la nuit du 13 au 14 avril. Aussitôt que les Français s'en aperçurent, ils s'élancèrent de leurs tranchées et repoussèrent les Russes à la baïonnette. Mais ceux-ci revinrent bientôt plus en forces, et, en se couvrant du canon de la place, ils réussirent à ouvrir quelques fossés. Cinq compagnies françaises, avec cent vingt travailleurs, coururent de nouveau sur l'ennemi, et un combat meurtrier s'engagea, qui dura jusqu'à trois heures du matin. Dix officiers français furent blessés, parmi lesquels le commandant Leverdier, du 91e de ligne, et le capitaine Crozals, du 80e, qui devait être perdu pour l'armée (1); le capitaine d'artillerie Garin fut tué raide ; deux cents Français environ furent mis hors de combat. Les Russes éprouvèrent une perte plus que double et se replièrent encore une fois ; leurs embuscades furent rasées (2).

(1) Le capitaine Crozals (Émile-Joseph-Paulin), ne figure déjà plus même sur l'*annuaire militaire* de 1855, où sont encore deux officiers de son nom.

(2) A cette occasion, ou vers ce temps, furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur, le commandant Leverdier, du 91e; les capitaines Philippot et Crozals, le sergent Schülz, du 80e; le sous-lieutenant Groualle, le sergent Mansuy, le soldat Dar-

On crut que c'était fini pour cette nuit; mais on se trompait fort, et, le matin du 25 avril, les Français, à leur grande surprise, virent les embuscades rétablies; il y en avait même une de plus (1). Elles prirent la nuit suivante du développement et du relief; le surlendemain elles se relièrent entre elles; enfin, elles devinrent promptement un petit ouvrage, et le colonel Guérin les signala comme étant sur le point de former une batterie et bientôt une place d'armes. Sans hésiter, il proposa l'enlèvement de l'ouvrage avant qu'il fût achevé (2); cet avis était aussi celui du général Pélissier; mais le général Canrobert, dont le cœur saignait de perdre tant de braves gens dans ces affaires de détail qui étaient toujours à recommencer, — parce qu'on ne se fortifiait pas suffisamment, chose d'ailleurs extrêmement difficile, sur le terrain des embuscades quand une fois on l'avait conquis, — se refusa pendant plusieurs jours à une nouvelle attaque. C'était échapper momentanément à un mal pour tomber dans un autre beaucoup plus grand : car, selon l'observation du colonel Guérin, tous ces petits postes, en se reliant, allaient former en avant du bastion du Centre, l'un des points vulnérables de la place, un obstacle considérable et qui serait difficile à enlever si l'on en venait à donner l'assaut du côté de la ville.

Les Français, par suite des dernières affaires, occupaient une partie du Cimetière de gauche, à l'extrémité duquel avaient lieu précédemment les entrevues des parlementaires. En conséquence une convention, en date du 24 avril, stipula que les communications par terre cesseraient, du côté de la ville, entre les assiégés et les assiégeants, pour l'échange des prisonniers; que cet échange se ferait à l'avenir par voie de mer; et que les seules relations admises par terre se borneraient à l'enlèvement et à l'inhumation des morts, sans que pour cela il fût nécessaire de faire cesser le feu dans les directions où l'on n'aurait pas à remplir ce pieux devoir et sans qu'aucune communication fût permise entre les personnes appelées à figurer dans l'opération.

Le 26 avril fut marqué pour le corps du génie par le coup mortel qui frappa le capitaine Coudray, du 2e régiment de l'arme. Dans la nuit précédente, le commandant Martin avait été aussi atteint, mais légèrement.

rier, du 21e. Dans ce temps aussi furent décorés, le capitaine Colombani, les lieutenants Marchal et Bouraud, le soldat Garrigues, du 43e de ligne, régiment qui avait fourni cent vingt travailleurs au génie dans la nuit du 24 au 25 avril, et qui avait pris part aux affaires du 10 au 13 du même mois.

(1) *Correspondance du colonel Guérin.*

(2) *Lettre d'un officier supérieur du génie, appartenant aux attaques de gauche.*

Le bombardement cessa, non pas entièrement, mais à peu près, le 29 avril, après avoir donné lieu à de nombreux actes de courage et de dévouement que le général Canrobert manquait rarement de récompenser (1). En quatorze jours qu'il avait duré, avec des intermittences et des ralentissements, deux cent mille projectiles de différentes sortes étaient tombés dans les diverses parties de la place. Les ouvrages en pierre avaient été assez notablement endommagés en plusieurs endroits; mais les ouvrages en terre avaient résisté d'une façon inattendue, au moins des généraux en chef (2).

(1) Aux récompenses déjà mentionnées pour le mois d'avril, il faut ajouter les suivantes :

Furent nommés officiers de la Légion d'honneur : le commandant du génie Martin; le lieutenant-colonel d'artillerie Malherbe; le chef de bataillon Pouget, du 39e de ligne; le capitaine de frégate Tricault; le lieutenant de vaisseau Rolland.

Furent nommés chevaliers, outre ceux que nous avons déjà cités, les capitaines d'état-major de La Soujeole et Davenet; le capitaine Lombard, du 1er régiment des grenadiers de la garde; le sous-lieutenant Lochner, du 15e de ligne; le lieutenant Poupard, du 18e; le capitaine de Gramont, du 19e; le capitaine Chaulan, du 26e; le sous-lieutenant Condeau, du 28e; le commandant Éterlin, les capitaines Vigouroux et Dufay (Édouard-Maximilien, qui disparaît de l'*annuaire de* 1856); le sous-lieutenant Berret, le sergent Triste et le soldat Blandin, tous du 39e; le commandant Thomas (Alexandre-Édouard), les capitaines Sicard (Pierre-Antoine-Victorin, qui disparaît de l'*annuaire de* 1856), Caron et Hubert de La Hayrie, le lieutenant Petitjean, les sergents Sayettat et Chagnat, le soldat Marbot, tous du 74e; le sergent Guiraud, du 79e; le commandant Barry, du 98e; le lieutenant Alavoine, de la légion étrangère; le sergent Supper, du 2e de zouaves; le sous-lieutenant Saphores, du 10e bataillon de chasseurs à pied; les sous-officiers Myon et Soufflet, les brigadiers et soldats Candegabe, Hueder, Mignot, Villautreix, tous du 1er régiment d'artillerie; le capitaine Chanel, du 2e; le capitaine Mauger, du 3e; le capitaine Jouffroy et le sous-officier Sorbière, du 4e; le sous-officier Chateau, du 5e; le lieutenant Rapp, le sous-officier Jonville, du 6e; les capitaines Bergère et Sémonin, le sous-officier Falque, du 8e; le lieutenant Mouron, du 11e; les capitaines de Saint-Germain et Blondin, du 13e; le capitaine Bellot, du 15e d'artillerie; le capitaine Coudray, le lieutenant Mengin-Lecreulx, les sous-officiers Dervier, Hervé, Caron, du génie; le capitaine de frégate Delacroix; les lieutenants de vaisseau Laurent, de Foucault, Rousseau, R. Duplessis; les enseignes de vaisseau Jehenne, de Mandat, Bergasse, Andréa; les aspirants de marine Cavoty, d'Abel et Bonnet; les capitaines d'artillerie de marine Besançon, Virgile, de Dampierre, Corréard; les marins débarqués Wyst, Stephan, Angeli, Baisset, Luneau, Querre et Buffard; l'aide-major Boueil, du service de santé.

Plus de deux cent quatre-vingts médailles militaires furent en outre conférées par le général Canrobert pour les services rendus pendant le mois d'avril 1855.

(2) Réflexions sur le bombardement de Sébastopol et sur les ouvrages en terre.

« Il faudra que la supériorité des canons et des artilleurs en nombre et en position soit bien décidée avant que nous puissions espérer de réduire au silence une artillerie installée dans des ouvrages de terre, avec de l'artillerie placée dans une condition analogue. Jusqu'à un certain point, le peu de dommage causé aux batteries des

Le 30 avril, à deux heures et demie du soir, les Russes firent sauter deux mines à la fois devant la batterie du Mât; elles endommagèrent les entonnoirs des Français et comblèrent en partie les chemins des galeries assiégeantes, qu'il fallut s'occuper de déblayer. Les assiégés profitèrent de ce temps pour charger cinq nouvelles mines, et lorsqu'elles furent terminées, ils firent une petite sortie contre les entonnoirs pour y attirer les troupes de la troisième parallèle française. Un détachement de la garde de tranchée accourut en effet pour renforcer la garnison des entonnoirs contre lesquels, à un signal convenu, les Russes

assiégeants par le feu des Russes est une preuve du médiocre effet produit sur les batteries également en terre des assiégés. Cependant, comme le feu des assiégeants converge sur des batteries derrière lesquelles se trouvent des maisons, des murs et des amas de pierre, où doivent être établies des troupes de la garnison, avec des travailleurs, on est fondé à croire qu'outre les pertes qu'ils font dans leurs batteries, les Russes doivent en éprouver de fréquentes par l'effet des obus et des boulets qui dépassent les batteries, ainsi que par les éclats de pierre que font voler les projectiles. Mais ces pertes ne seront pas un sujet de découragement pour l'ennemi tant qu'il pourra renouveler sa garnison au moyen de l'armée qui tient la campagne. C'est un massacre à peu près sans objet. En effet, nous ne faisons aux énormes ouvrages en terre des assiégés, épais de vingt à trente pieds, que très-peu de dommages sérieux. L'ennemi semble remonter ses pièces et en mettre de nouvelles en position avec autant de célérité que nous les démontons et les détruisons. Je ne crois donc pas, à en juger par ce dont j'ai été témoin, que nous puissions jamais réduire au silence une plus grande quantité de canons russes que nous ne l'avons fait entre le 17 et le 20 octobre 1854, et je suppose que personne ne s'attend à ce que nous fassions une brèche dans quelque partie que ce soit des ouvrages ennemis. Notre objet doit donc être de réduire le feu des batteries qui commandent les points choisis pour l'assaut. Pour juger de nos chances d'y réussir, il suffit de considérer ce qui a déjà été fait. Nous avons toujours réussi, au début, à réduire le feu des Russes; mais comme, en continuant, nous usons et nos canons et nos munitions, au point d'être obligés de diminuer le nombre de nos coups et les charges de poudre, notre supériorité décroît peu à peu jusqu'à ce qu'elle aboutisse à zéro et que l'ennemi recouvre la sienne. L'expérience de ce siége devrait produire un effet immense sur le système des fortifications; car il semble qu'elle ait démontré que les ouvrages en terre d'une bonne construction sont préférables aux ouvrages en maçonnerie. La solide construction de pierre de la tour Malakof a été lézardée, déchirée du haut en bas, dès le premier jour de l'ouverture du feu, et ne présente plus maintenant qu'un monceau de ruines; tandis que l'ouvrage en terre qui est au-dessous n'a nullement souffert. Le maximum de la pénétration d'une bombe de 13 pouces dans un ouvrage de terre compacte, est d'environ trois pieds; celle d'un projectile lancé par une pièce de 24 à sept cents yards (six cent quatre-vingt-dix mètres et demi) de distance, est de six pieds environ; celle d'un projectile lancé par une pièce de 56, à la même distance, est d'à peu près huit pieds (le pied anglais est de trente centimètres quatre cent soixante-dix-neuf millimètres); enfin, la pénétration d'un projectile lancé par une pièce de 68, est un peu plus grande. Mais en admettant que tous les coups que nous tirons pénètrent à leur maximum, quel résultat pouvons-nous espérer d'obtenir sur des ouvrages de terre de trente pieds d'épaisseur, que l'on peut augmenter en arrière et qui sont pro-

firent jouer leurs cinq mines ensemble, opération très-prompte et très-facile, si l'on se sert, pour la combustion, du courant galvanique. Mais on ne sache pas que l'explosion ait causé des pertes sérieuses aux Français. Ceux-ci firent une tentative, dans la nuit du 30 avril, pour compléter leurs galeries par-dessus terre ; mais ils furent obligés d'y renoncer devant une sortie et sous le feu de la place.

L'état sanitaire des alliés s'était sensiblement amélioré en avril, malgré quelques cas de choléra qui s'étaient manifestés depuis le milieu du mois dans la division Dulac, appartenant au corps d'armée du général

tégés par un ennemi possédant un nombre infini de travailleurs, de gabions, une masse inépuisable de terre, de sable et de bois?... Comment se fait-il que l'on ait entrepris de détruire par un bombardement la place la plus forte qui jamais ait été attaquée, sans s'être muni auparavant d'assez de moyens pour n'être pas obligé de cesser l'opération au bout de quelques jours? » (W. H. Russel, *the War*, sous la date du 30 avril 1855.)

Nous laissons à son auteur la responsabilité des réflexions qui précèdent, et nous passons à un autre écrivain anglais, que sa qualité d'officier d'artillerie rend sans doute plus compétent.

« Les Français nous avaient beaucoup pressés de commencer ce bombardement. On se demandait, avec raison, pourquoi on ne l'avait pas fait suivre d'un assaut, et, si l'assaut était convenu, pourquoi on le remettait sans cesse, pendant que nos munitions décroissaient et que nos artilleurs étaient épuisés; car ceux-ci passaient huit heures sur seize dans les batteries et en employaient deux autres à venir du camp et à y retourner, passant ainsi dix heures sur pied pour six heures de repos. Il était évident que, quand bien même nos munitions auraient été inépuisables, notre feu aurait promptement diminué par suite de ce manque de canonniers. Le tir était excellent, et, comme il était impossible de détruire les ouvrages en terre de l'ennemi ou même d'y faire d'importantes brèches, de la distance où nous étions placés, il semblait que quelques heures de plus ou de moins de bombardement ne pouvaient pas modifier beaucoup les difficultés d'un assaut. Cependant, bien que nous eussions encore des munitions pour continuer le feu pendant quelques jours, l'ordre fut donné de le diminuer peu à peu, et bientôt il reprit ses proportions ordinaires, sans résultat appréciable en raison d'une si grande dépense en hommes et en matériel. » (*The Story of the campaign of Sebastopol*, by lieut.-col. E. Bruce Hamley, captain, royal artillery.)

Voici maintenant l'opinion d'un critique acerbe, du général Klapka, que la passion emporte souvent à des erreurs considérables. C'est ainsi que, pour donner des leçons à l'auteur de l'article du *Moniteur* du 11 avril 1855, article dont il a déjà été question et sur lequel nous reviendrons tout à l'heure, il prétend, contre l'évidence, que le général Canrobert fit bien de choisir le bastion du Mât pour point principal d'attaque, et que les alliés eurent tort de ne pas borner leurs opérations à ce seul point. Le général, qui était d'opinion que l'attaque par Malakof ne pouvait aboutir, n'a pas jugé à propos, on le comprend, de continuer sa brochure critique, publiée peu après la première attaque de Malakof; il avait une idée bien plus absolue encore: il était persuadé que jamais Sébastopol ne tomberait. Le général Klapka est certainement un officier d'un grand mérite, comme l'a prouvé son rôle dans la guerre de la Hongrie contre l'Autriche; mais il faut convenir que ses critiques des opérations des alliés,

Bosquet. Sans les dix-huit cents blessés par le feu, les hôpitaux de l'armée française près de Sébastopol n'auraient pas reçu la moitié autant d'individus que le mois précédent, qui lui-même était déjà en décroissance sur le mois de février. Au total, en y comprenant les blessés, sur un effectif de quatre-vingt-onze mille deux cent cinquante-huit hommes, il n'y eut que cinq mille six cents entrées dans ces hôpitaux en avril ; treize cent quatre-vingt-dix-neuf individus sortirent guéris, cinq cent soixante-cinq moururent en Crimée, et quatre mille cinq furent évacués sur Constantinople. Malgré ces dispositions favorables, dues au changement de la température, l'effectif de l'armée, qui était,

surtout en ce qui a trait au siége de Sébastopol, prêtent elles-mêmes souvent et bien largement le flanc à des réflexions contraires à leur auteur, quoiqu'il faille assurément tenir compte de plusieurs opinions pertinemment et puissamment raisonnées dans son opuscule.

Quoi qu'il en soit, voici les réflexions que le second bombardement de Sébastopol lui suggère :

« Au commencement d'avril, les travaux de siége étaient assez avancés pour faire espérer le succès d'un nouveau bombardement. En conséquence, le 9 avril, toutes les batteries ouvrirent leur feu contre les ouvrages russes, et le continuèrent avec une vigueur soutenue pendant plusieurs jours. Le résultat ne fut ni plus considérable ni plus décisif que celui du premier bombardement, en octobre précédent. Les dommages causés aux ouvrages des assiégés furent réparés dès que le feu des alliés se ralentit, et la persévérance de la garnison fut entretenue par de continuels renforts venus du dehors. Quinze jours après, le télégraphe annonçait que les alliés avaient été obligés, faute de munitions, de discontinuer la canonnade ; en d'autres termes, le bombardement avait été sans succès..... *Immédiatement après* la nouvelle de cet insuccès, *le Moniteur* publia un article pour justifier l'expédition d'Orient. (Le général fait erreur de date, l'article parut le 11 avril, avant la nouvelle de l'infructueux bombardement, car le télégraphe sous-marin ne marchait pas encore). Cet article contient plusieurs assertions erronées... (L'auteur les combat à sa manière, puis revient au bombardement.) Les alliés crurent qu'ils avaient réussi à faire taire en partie les canons russes ; mais ils se trompaient beaucoup, car la cessation du feu de la place *n'était qu'une ruse.* (Voilà une idée qu'on ne trouve pas mentionnée dans les auteurs russes et qui appartient peut-être au général.) Les assiégés n'eurent pas plus tôt remarqué le médiocre effet des projectiles des assiégeants sur leurs ouvrages en terre et l'impossibilité de réduire au silence les nombreuses batteries des alliés, qu'ils retirèrent leurs pièces des embrasures, les réservant ainsi pour une occasion plus favorable; tandis que les assiégeants, par un usage prolongé, détruisaient leurs propres affûts et leurs propres pièces. »

Immédiatement après, le général Klapka fait cette réflexion, selon nous, beaucoup plus sage :

« En attaquant le côté sud de Sébastopol, les alliés se sont embarqués dans une entreprise qui n'a pas de but *stratégique*, et qui, en mettant en ligne de compte les difficultés qu'elle entraîne et qui en retardent tant l'issue, *ne promet pas une compensation proportionnée aux énormes sacrifices qu'elle leur a déjà coûtés et qu'elle leur coûtera encore.* »

en mars, de quatre-vingt-seize mille deux cent cinquante-huit hommes, tomba à la fin d'avril au-dessous de quatre-vingt-six mille, défalcation faite des tués, des morts à l'hôpital et des évacués sur Constantinople. Mais sur les entrefaites, on apprit que le corps en réserve à Maslak avait reçu l'ordre de se rendre tout entier en Crimée ; de sorte que, dans peu de temps, l'effectif de l'armée française devant Sébastopol se relèverait au chiffre imposant de cent sept mille sept cent soixante hommes.

L'armée anglaise, au moyen de renforts en général venus de l'Inde par l'isthme de Suez, était presque aussi nombreuse qu'à l'époque du débarquement en Crimée ; mais il fallait bien de la bonne volonté pour trouver aux régiments de Cipayes, par exemple, la même physionomie qu'aux admirables troupes qui avaient combattu à l'Alma, à Balaklava et à Inkerman. Le général Canrobert écrivit le 28 avril à son souverain que : « l'armée anglaise, toujours si solide, était redevenue aussi belle, aussi bien portante, aussi nombreuse qu'elle l'était aux premiers jours de son arrivée en Orient. » Il ajoutait : « qu'il continuait à vivre dans les termes les plus cordiaux avec lord Raglan, et que les deux armées ne cessaient d'être étroitement unies et de compter l'une sur l'autre. » En langage diplomatique, cela aurait signifié que l'on commençait à ne plus s'entendre ; mais la franchise du général ne permettait pas ce soupçon, même au moment où les plus graves difficultés allaient bientôt avoir lieu entre lord Raglan et lui : son amour de la conciliation et de la bonne harmonie ne lui laissait pas encore distinguer la réalité de sa situation.

Le gros de l'armée ottomane, qui s'était renforcée d'un bon nombre de troupes égyptiennes, occupait Eupatoria, où Omer-Pacha était retourné dès le 22 avril.

L'armée russe et la garnison de Sébastopol, de leur côté, reçurent des renforts considérables vers la fin de ce mois. Les 10e et 11e divisions d'infanterie furent complétées. Les 6e et 7e divisions de la même arme, des compagnies de sapeurs et d'ouvriers, trois régiments de dragons arrivèrent dans ce temps en Crimée, et deux brigades de la 14e division d'infanterie entrèrent dans la place. Enfin, peu après, la situation des Russes était celle-ci : dans Sébastopol, il y avait quatre-vingt-neuf bataillons et demi d'infanterie, trois sothnies de cosaques, avec soixante-quatre pièces de campagne ; aux environs de Sébastopol, on comptait quarante-cinq bataillons, trente-huit escadrons, quarante sothnies de cosaques, avec trois cent trente canons ; aux environs d'Eupatoria,

cinquante-quatre escadrons, vingt-quatre sothnies et quarante canons; dans la presqu'île de Kertch, six bataillons, trente-neuf escadrons, six sothnies, avec vingt-huit canons; à Pérékop, vingt bataillons, douze sothnies, avec vingt-deux canons.

Les braves et actifs amiraux Bruat et Lyons, ayant obtenu depuis le mois de février des renseignements exacts sur la situation des Russes le long de la mer d'Azov et n'ignorant pas qu'il serait possible aux bâtiments à vapeur de pénétrer dans cette mer peu profonde et inégale, avaient entrepris de faire comprendre aux deux généraux en chef l'importance d'une expédition dans le détroit de Kertch, ce qui, selon les expressions de certains critiques, devrait être le principe fondamental de tout plan de campagne contre la Crimée. Le maréchal de Saint-Arnaud et lord Raglan avaient manqué, selon ces critiques, aux plus simples règles de la guerre en n'envoyant pas immédiatement après leur débarquement, sinon au moment même où ils le faisaient, une division de vapeurs avec un petit corps de troupes à Kertch; le successeur du maréchal n'avait pas été mieux inspiré, depuis sept mois qu'il se consumait devant Sébastopol, sans paraître se préoccuper de la mer d'Azov, sur les côtes de laquelle l'ennemi avait ses principales voies d'approvisionnements et où il possédait dans la route d'Arabat-Genitchi, une importante ligne de retraite. Du fond de leur cabinet, des hommes d'études stratégiques signalaient depuis longtemps dans les feuilles publiques l'influence de cette ligne et de la mer d'Azov sur la durée du siége de Sébastopol, alors que les généraux en chef alliés ne paraissaient réellement pas s'en douter (1). Enfin, dans le courant du mois d'août, les amiraux Bruat et Lyons, impatients d'employer la marine autrement qu'à des transports dans l'intérêt de la guerre, avaient entraîné lord Raglan à leur avis; mais le général Canrobert resta opposé jusqu'au bout à l'expédition élémentaire sur Kertch. Il avait fini pourtant, uniquement pour maintenir la bonne harmonie, par y donner son consentement. Les préparatifs de l'expédition, dont on cachait soigneusement le but, se faisaient en conséquence depuis quelques jours. Une

(1) Un ancien officier distingué du premier empire, écrivain possédant à la fois un style éloquent et clair, et surtout une rare érudition militaire, M. de Saint-Ange, fils du célèbre traducteur d'Ovide, signala, entre autres, dans le *Journal des Débats*, l'utilité dont avait été la flèche d'Arabat aux Russes dans les campagnes des maréchaux de Munich et de Lascy, en Crimée, de 1736 à 1739, et indiqua les routes d'approvisionnements et de renforts de l'ennemi. Toute l'Europe a lu les articles stratégiques de cet écrivain aussi modeste que savant, qui ont été réunis en brochure dans le temps par la contrefaçon belge sous le titre de *Guerre d'Orient*.

escadre de vapeurs français et anglais fut chargée de porter à Kertch les généraux d'Autemarre et Brown, avec deux divisions de troupes de débarquement des deux nations et un petit corps ottoman. Mais on verra bientôt ce que l'absence de résolution fit de ce projet au moment où il avait déjà reçu un commencement d'exécution.

Telle était la situation des puissances belligérantes en Crimée à la fin d'avril. La partie était presque égale de part et d'autre; elle semblait toutefois pencher à cette époque en faveur des Russes, et en Europe beaucoup d'hommes compétents commençaient à ne plus croire au succès des alliés devant Sébastopol (1).

(1) LES ARTICLES DU MONITEUR DU 11 ET DU 16 AVRIL 1855.

Le gouvernement français ne pouvait ignorer les critiques auxquelles donnait lieu la conduite de la guerre et celle de la diplomatie. Quoique l'on n'eût plus pour s'édifier sur les affaires publiques les opinions contradictoires de la presse et de la tribune, on n'en parlait pas moins, comme bien on pense, dans ce pays où la communication des idées, des impressions diverses a été de tout temps un besoin, tantôt sérieux tantôt frondeur, auquel les gouvernements même les plus absolus, comme ceux de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV, par exemple, ont si peu échappé que l'histoire, investigatrice de sa nature, les a jugés contradictoirement autant avec les écrits interdits par eux et les documents inédits, qu'avec ce qui émanait d'eux-mêmes et de leurs partisans. Les publications dont la guerre avec la Russie était l'objet à l'étranger, étaient connues de beaucoup de monde en France et faisaient le sujet de toutes les conversations. Une brochure anonyme, qui se donnait comme émanant d'un officier général et dont on faisait remonter haut l'inspiration, d'ailleurs fortement déniée, faisait surtout beaucoup de bruit; elle critiquait, sans compensation d'éloges, sauf pour le soldat, toute la conduite de la guerre au double point de vue stratégique et administratif; enfin c'était un véritable acte d'accusation contre les généraux en chef qui avaient commandé jusqu'à cette époque. L'opinion publique courait risque de s'égarer. Le gouvernement crut devoir lui donner une direction et s'expliquer ouvertement sur sa participation aux événements militaires et diplomatiques. Le 11 avril, un exposé des opérations militaires parut dans *le Moniteur*, et, le 16 du même mois, un exposé de la question politique y fit suite. L'article militaire fut diversement apprécié, d'autant que quelques semaines auparavant le gouvernement, se louant d'être affranchi des entraves représentatives et parlementaires, s'était déclaré libre dans son action, responsable devant l'histoire et la conscience publique à propos de cette guerre (*Moniteur du* 17 *février* 1855), et que cet article renfermait une critique mesurée, mais ferme et raisonnée, des opérations du maréchal de Saint-Arnaud qui s'était, disait-on, écarté des instructions que le chef de l'État lui avait directement données. L'auteur anonyme, mais que chacun voulait reconnaître, prenait ensuite le soin d'initier le public aux détails d'un siége, pour mieux faire comprendre les difficultés de celui qui préoccupait tous les esprits et qui partout était le sujet des conversations. Il concluait par un éloge de la valeur, de la persévérance et du dévouement de l'armée. Ce qui ressortait clairement de cet article, c'est que le gouvernement désirait surtout dégager sa capacité militaire dans la conduite des opérations en Orient. L'article politique publié le 16 avril satisfit peut-être davantage l'opinion publique. Les questions y étaient clairement et nettement posées;

La Crimée et la mer Noire semblaient absorber, cette année, l'attention et les forces de la France et de l'Angleterre. Cependant, aussitôt que le dégel s'était annoncé dans la Baltique, une division navale anglaise, aux ordres du commodore Watson, avait appareillé de Spithead; elle était arrivée, le 1[er] avril, à la hauteur d'Elseneur, et, rompant souvent les glaces à coups de canon, elle s'avança peu à peu dans le Belt, encore tout obstrué. Peu après arriva, avec le gros de la flotte britannique, le contre-amiral Dundas, différent du vice-amiral du même nom qui avait commandé dans la mer Noire; le commandement en chef lui était dévolu et il avait sous ses ordres les contre-amiraux Seymour et Baynes. Cet armement naval, tout à vapeur, présentait ensemble une force de deux mille soixante-six canons et de dix huit mille cent quatre vingt cinq chevaux, indépendamment de cinq batteries flottantes de seize canons chacune, de huit galiotes à bombes d'un canon chacune, et de vingt-huit chaloupes canonnières portant deux ou trois canons chacune. Le gouvernement français, dont l'expédition d'Orient absorbait presque toutes les forces navales, ne devait envoyer, pour la campagne de 1855, dans la Baltique, qu'une division de trois vaisseaux et d'une corvette, sous le commandement du contre-amiral Pénaud. Cette petite division se fit même assez longtemps attendre, et ne rejoignit la flotte anglaise que plus de deux mois après le départ de celle-ci. La prétention qu'on semblait avoir eue en France, l'année précédente, de montrer sur toutes les mers un appareil naval capable de balancer celui de l'Angleterre, ne pouvait raisonnablement se maintenir, et l'on en était revenu à l'idée plus saine de ne pas tout prodiguer à la fois et de garder, à tout événement, quelques réserves dans les arsenaux. L'em-

la politique rétrospective et présente de la Russie y était élucidée en peu de mots et de manière à parfaitement éclairer les esprits. Par une habileté qui fut remarquée de tout le monde et dont le but évident était d'entraîner enfin l'Autriche à participer *militairement* aux événements, on y rappelait un document russe, en date du 19 avril 1812, bien fait pour éveiller les susceptibilités et les inquiétudes du gouvernement de l'empereur François-Joseph. Quelques mots flatteurs pour ce jeune souverain à propos des conférences de Vienne, dont on lui attribuait la pensée et le mérite, amenaient cette adroite mais malheureusement inutile conclusion, que « les puissances alliées savaient que si l'Autriche ne réussissait pas dans ce noble effort de son patriotisme européen, elle combattrait résolûment avec elles. » C'était une dernière illusion, mais, selon toute apparence, bien faible, un dernier effort peut-être pour entraîner ce gouvernement à prendre un parti militant. On n'y devait pas réussir. La cour d'Autriche n'est susceptible ni d'entraînement, ni d'enthousiasme; elle puise sa force dans son immobilité. Un second Galilée viendrait pour lui dire que le monde marche comme la terre tourne, qu'elle enverrait *ce fou* dans les cachots du Spielberg.

pereur des Français, faisant dans ce temps une visite à la reine de la Grande-Bretagne, pouvait apprécier par ses yeux les difficultés de se soutenir, sous le rapport maritime, au niveau de cette puissance qui, pendant l'hiver, avait armé un nombre prodigieux de bâtiments et qui, dans l'hiver suivant, en armerait un nombre bien plus extraordinaire encore. D'ailleurs le ministre de la marine Ducos venait de mourir et son successeur, l'amiral Hamelin, tout en maintenant aussi bien que lui l'honneur du pavillon français, allait faire rentrer la flotte dans ces prudentes conditions d'emploi à la mer, calculé sur la réserve, dont on ne peut se départir sans danger, et un de ses premiers soins serait d'approvisionner les arsenaux en grande partie dégarnis depuis l'ouverture de la guerre.

Les Autrichiens continuaient d'occuper la Moldo-Valaquie et leur attitude était celle de gens qui s'arrangeaient pour y rester le plus longtemps possible, sinon tout à fait. La Turquie, à qui la Grèce ne donnait plus d'inquiétude, était intérieurement assez tranquille. Cependant une insurrection, inspirée par la Russie, avait éclaté dans le Kourdistan (1); les Kourdes, commandés par Izdéchir-Bey, avaient osé attaquer en rase campagne une armée ottomane aux ordres du pacha d'Erzeroum; ils avaient été défaits, il est vrai, mais l'insurrection n'était pas encore complétement maîtrisée.

Aucun mouvement stratégique ne se remarquait encore en Asie entre les Russes et les Turcs qui semblaient vivre en état d'armistice. Toutefois le colonel anglais Williams s'occupait d'organiser un peu l'armée ottomane d'Asie et surtout de fortifier Kars, tandis que le colonel piémontais Calandrelli augmentait les moyens de défense d'Erzeroum. L'Asie subcaucasienne était en grande partie au pouvoir des Turcs, qui tenaient garnison à Poti, Anaklia et Redout-Kalé. Par là, les Russes ne se maintenaient qu'à Soudjouk-Kalé et Anapa. Schamyl et ses lieutenants, sans faire cause commune avec les Ottomans, rendaient la région des montagnes inabordable aux Russes qui, en revanche, pouvaient compter désormais sur l'appui des Géorgiens, si odieusement

(1) Le Kourdistan, région froide et montagneuse de l'Asie, se divise en Kourdistan turc et en Kourdistan persique. Le premier qui, dans l'antiquité, fit partie de l'Assyrie, forme les pakaliks de Chehrezour et de Mossoul, et une partie de ceux de Bagdad et de Van, qui comprennent plusieurs petites principautés kourdes. Les Kourdes sont en général musulmans, payent tribut à la Porte ottomane et sont nominalement compris dans l'empire turc; mais, à part cela, ils ont conservé leur liberté. Alertes, braves et pillards, ils sont très-redoutés.

et si impolitiquement traités par les Turcs. Le vieux général de grenadiers Mouravief, qui passait pour le plus habile tacticien de la Russie, reçut le commandement en chef de l'armée russe de l'Asie Mineure; il se montra promptement au sud de la ligne du Térek (1) et de celle du Kouban (2), et fit ses dispositions pour ouvrir la campagne aussitôt qu'il aurait rassemblé les forces nécessaires; car, pendant l'hiver, la majeure partie de celles dont la Russie avait disposé de ce côté pour la campagne de 1854 s'étaient rendues en Crimée. La mission de Mouravief était de pourvoir son gouvernement d'un moyen d'échange en s'emparant du pakalik de Kars, dont la possession par la Russie serait un commencement de menace, quoique bien éloigné encore, contre les possessions anglaises dans l'Inde.

Tel était l'aspect général des affaires de guerre au mois d'avril 1855. Celles de la diplomatie, qui avait rouvert ses séances à Vienne le 17 avril, aboutirent à une rupture de la conférence quelques jours après, mais sans solution aucune. Alors le gouvernement autrichien se mit à formuler des propositions à lui seul et à les présenter aux puissances, ressemblant assez à la mouche du coche qui s'imagine faire tout marcher avec son bourdonnement, se plaignant d'agir seule et d'avoir tout le soin (3). M. Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères, que l'on avait envoyé aux conférences pour y représenter la France en compagnie du baron de Bourqueney, se laissa envelopper dans les filets de la diplomatie autrichienne et eut la bonne foi de croire à la sincérité d'une puissance qui voulait se donner le mérite de tout diriger, de peser sur les événements, afin d'en tirer les profits sans faire de sacrifices. M. Drouyn de Lhuys ne fut pas approuvé par son gouvernement et donna sa démission de ministre. Le comte Walewski, ambassadeur à Londres, fut appelé à lui succéder, et son premier soin fut

(1) Rivière de la Russie méridionale qui descend du mont Kasbek, en Circassie, court au nord-ouest, arrose la Grande-Kabardah, tourne à l'est, limite les gouvernements de Géorgie, du Caucase et le Daghestan, puis arrive à Kisliar où elle se divise pour se rendre, par plusieurs bouches, à la mer Caspienne.

(2) *Hypanis* de Strabon, rivière de la Russie méridionale, qui descend du mont Elbourz, faisant partie du Caucase, coule au nord, puis au sud-ouest, à l'ouest, et tombe dans la mer Noire à la baie de Kouban.

(3) C'est bien aux diplomates autrichiens que l'on peut appliquer, durant cette guerre, la morale du fabuliste :

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires;
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

d'instruire les agents de la France à l'étranger, par une circulaire, du rejet des propositions de l'Autriche. Le gouvernement autrichien se montra fort ému de ce rejet et voulut avoir le dernier mot du débat. Il prétendit que si la France et l'Angleterre avaient accepté ses propositions et que la Russie les eût rejetées, après un dernier *ultimatum*, il aurait définitivement tiré l'épée. Outre que les propositions ne répondaient en rien à l'immense somme de sacrifices faite par les puissances occidentales, on devait savoir enfin à quoi s'en tenir sur les affirmations et les *ultimatum* de l'Autriche vis-à-vis de la Russie. Le gouvernement de l'empereur François-Joseph déclara qu'il abandonnait désormais à la France et à l'Angleterre la responsabilité des événements, mais « qu'il continuerait de protéger l'intégrité de l'empire ottoman contre *une nouvelle attaque*. » Ce qui signifiait que si la Russie tentait de lui disputer l'occupation de la Moldo-Valaquie, il s'y opposerait. Le ton superbe et protecteur de la note autrichienne ne pouvait avoir d'autre sens, ni d'autre portée.

CHAPITRE V.

Attaques de gauche. — Combats de mai 1855.

Contre-approches russes en face de l'attaque de gauche. — Travaux des Russes en avant du bastion Central. — Hésitations du général Canrobert à autoriser l'attaque des embuscades russes. — Esprit de décision du général Pélissier. — Le colonel Guérin est chargé de diriger les travaux du génie dans l'attaque projetée de l'ouvrage russe établi en avant du bastion Central. — Attaque de cet ouvrage et combat de nuit du 1 au 2 mai. — Succès des Français. — Le colonel Guérin établit, sous la mitraille de l'ennemi, l'ouvrage dit du Deux-Mai. — Retour offensif des Russes. — Combat de jour du 2 mai. — Nouveau succès des Français. — Résultats obtenus par les affaires du 1 au 2 mai. — Citations à l'ordre du jour et récompenses. — Projet sur Kertch. — Expédition envoyée, puis rappelée par le général Canrobert. — Importants travaux de contre-approches des Russes en face des attaques de droite. — Petits combats sur la droite. — Travaux du colonel Guérin sur la gauche. — Plan de campagne envoyé de Paris. — Tentatives inutiles du général Canrobert pour le faire adopter par lord Raglan. — Le général Canrobert donne sa démission de commandant en chef. — Le général Pélissier lui succède à la tête de l'armée française. — Conduite immédiatement énergique du nouveau général en chef. — Nouvelle organisation de l'armée. — Le projet sur Kertch est repris. — Résolution d'enlever tous les ouvrages avancés de l'ennemi. — Attaque dite du Cimetière. — Position des Russes de ce côté. — Le colonel Guérin est chargé de diriger les travaux d'attaque. — Un corps d'armée russe est préposé à la défense des contre-approches du Cimetière et de la Quarantaine. — Mouvements des colonnes françaises d'attaque. — Combat du 22 au 23 mai. — Succès incomplet des Français. — Le colonel Guérin insiste pour qu'on recommence l'attaque dès le soir du 23. — Le général Pélissier ordonne l'attaque. — Le colonel Guérin dirige encore les travaux du génie. — Combat du 23 au 24 mai. — Succès définitif. — Ordre du jour et récompenses. — Mouvements du corps d'observation sur la droite des attaques. — Développement des positions des alliés. — Occupation de la ligne de la Tchernaïa.

Le colonel Guérin, chef d'état-major du génie du premier corps (1), dont l'activité était devenue proverbiale comme le courage, ne cessait pas de surveiller le travail des Russes, et d'appeler l'attention des généraux sur l'ouvrage menaçant qui se formait, comme contre-approche, en avant du bastion Central. Cet ouvrage avait pour but, dit un rapport du général de Salles, d'écraser par des feux d'artillerie la batterie française n° 40 et les travaux environnants, ainsi que de battre les deux

(1) Dans la dernière quinzaine d'avril, le colonel Guérin avait été nommé chef d'état-major du génie au premier corps. Depuis ce moment, jusqu'à sa mort, ce fut lui qui donna aux chefs d'attaque de la gauche toutes les instructions relatives aux travaux du siége. Le commandant Cadart lui avait succédé dans la direction du parc du génie.

gorges qui séparaient cette batterie du bastion du Mât et d'une crête sur laquelle étaient établies les batteries nos 41 et 42. Il présentait déjà une double enceinte; déjà il avait reçu un commencement d'armement consistant en neuf mortiers portatifs, et renfermait des bataillons entiers. Soumis aux feux de la face gauche du bastion du Centre et de la flèche qui couvrait cette face, il était flanqué en outre par les feux croisés du bastion du Mât et de la Quarantaine, mais pas si bien néanmoins que le colonel Guérin n'estimât qu'une fois pris, on pourrait s'y maintenir et le retourner avec avantage contre l'ennemi. L'habile et brave ingénieur ne doutait pas que l'on n'obtînt ce résultat si l'on s'emparait de l'ouvrage. Le général Pélissier faisait plus que donner une entière approbation à cette opinion; elle était également sienne et il la prenait en main avec énergie, elle était dans l'ensemble de ses vues qui tendaient à enlever successivement tous les ouvrages extérieurs de l'ennemi et à mettre fin à cette situation vraiment humiliante, intolérable, d'assiégeants réduits à la défensive la plus resserrée. Cet aiguillon que le général Pélissier avait au cœur souriait au colonel Guérin, qui, à défaut de l'investissement indirect et stratégique, son idée permanente, faute d'assez de troupes pour l'investissement pur et simple, désirait ardemment que du moins on poussât le siége avec vigueur, soit à gauche, soit à droite, mais qu'on le poussât, et qu'on mît fin, par une énergique direction, à la position sans précédents dans laquelle on se trouvait, depuis sept mois que les forces militaires de la France et de l'Angleterre étaient rivées à cette borne et s'y épuisaient. Mais le général Canrobert, après tant de malheureuses affaires d'embuscades, persistait à ne pas vouloir en tenter de nouvelles. Le colonel Guérin disait que l'on n'aurait pas la peine de toujours recommencer si l'on se fortifiait immédiatement et solidement sur le terrain conquis. Le général Pélissier pressait le général Canrobert de céder sur ce point, qui lui semblait capital. Les pourparlers, les échanges de lettres entre le commandant en chef du premier corps et le général en chef de l'armée française furent très-actifs. Le général Canrobert ne se refusait pas d'une manière absolue aux sollicitations du général Pélissier; il ne disait ni oui ni non, et mettait à l'autorisation des conditions qui engageraient la responsabilité du commandant en chef du premier corps (1). Après avoir reçu, le 1er mai, une lettre de ce genre, le gé-

(1) « Mon cher général, je maintiens le sens de la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier, au sujet des ouvrages de contre-approche de l'ennemi, en avant de notre batterie 40, écrivait, le 1er mai, le général Canrobert au général Pélissier. Ces

néral Pélissier assembla ses officiers les plus expérimentés, les consulta, et tous tombèrent d'accord avec lui qu'il fallait agir sans délai contre le nouvel ouvrage de l'ennemi. Le colonel Guérin apporta dans cette délibération une ardeur pressante et une confiance entière dans le succès. Il fut choisi pour diriger les travaux si périlleux du génie dans l'attaque qu'on se proposait, et dont, avec l'agrément du général Dalesme, il avait en quelque sorte assumé la responsabilité en ce qui concernait son arme. Le général Pélissier écrivit sur-le-champ une nouvelle lettre au général Canrobert, dans laquelle on remarquait ces passages : « L'ouvrage a grandi; sous peu entièrement relié, il fera partie du corps de la place et nécessitera un siége comme le reste, un siége véritable, avec des sacrifices réellement plus grands que le coup de main que je vous ai proposé et que nos chefs de service jugent utile pour la sécurité de nos tranchées et de nos propres batteries. S'il m'était donné de décider, je n'hésiterais pas. » Il faisait observer que les Russes s'étendaient en outre vers la Quarantaine, et que c'était une véritable ligne de défense avancée qu'ils établissaient avec une activité et une audace inouïes. « Si l'on ne marche pas, disait-il, l'ennemi, enhardi, pourra marcher sur nous. »

Le général Canrobert céda enfin, mais pas encore pourtant d'une manière si entière qu'après l'avoir donnée, il ne retirât en quelque sorte son autorisation, par de nouveaux ordres de retard expédiés au moment où l'on allait passer à l'exécution. Ce ne fut pas sans user de beaucoup d'initiative et d'énergie que le général Pélissier put définitivement faire procéder à l'attaque dans la nuit du 1er au 2 mai.

Les troupes destinées à l'opération, depuis plusieurs heures déjà, avaient été réunies à la maison du Clocheton, mais en silence, pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi. Elles devaient s'avancer en trois colonnes.

La colonne de gauche, composée de six compagnies du 1er régiment de la légion étrangère, colonel Viénot et lieutenant-colonel Martenot de Cordoux; de huit compagnies du 43e de ligne, commandant Becquet de Sonnay, et de dix compagnies du 79e, colonel Grenier et lieutenant-colonel Hardy, était sous les ordres du général de brigade

ouvrages ne doivent être attaqués de vive force que si l'impossibilité de ne pas le faire vous était matériellement ou moralement démontrée. Dans ce cas seulement vous feriez agir, en employant toutes les dispositions que votre haute expérience vous suggérerait. Vous penseriez sans doute qu'il ne faut engager que peu de troupes, et les faire soutenir à point par des réserves solidement constituées. » (*Lettre du général Canrobert,* rapportée dans l'*Expédition de Crimée,* par le baron de Bazancourt.)

Bazaine. Elle avait pour mission de tourner l'ouvrage des Russes par sa droite. — La colonne du centre, formée de deux bataillons du 46e, colonel Gault, était sous les ordres du général de brigade de La Motterouge. Elle devait aborder l'ouvrage de front. — La troisième colonne, était composée du 9e bataillon de chasseurs à pied, commandé intérimairement par le capitaine Villermain, qu'appuyaient deux compagnies du 42e de ligne, sous les ordres du capitaine Ragon-Laferrière. Cette colonne avait ordre de tourner l'ouvrage par sa gauche, en se reliant à la colonne du centre. — Une réserve était organisée en arrière, dont faisait partie le 98e de ligne, colonel Brégeot. Le général de division de Salles avait le commandement supérieur des trois colonnes.

Le colonel Guérin, ayant pour chef d'attaque le capitaine Roullier, secondé en outre par les capitaines Feldtrappe, Ducrot, Meyère, et les lieutenants Hinstin et Blaise, était chargé de la direction en ce qui concernait la difficile et périlleuse opération de relier, dans la nuit même, aux tranchées françaises, l'ouvrage qu'on se proposait d'enlever aux Russes, et de l'organiser au profit des assiégeants contre les assiégés.

Le général Pélissier, le général de brigade Rivet, chef d'état-major du premier corps, les généraux du génie et d'artillerie Dalesme et Leboeuf, le colonel de Puibusque, chef d'état-major de la 4e division du premier corps, et un grand nombre d'officiers supérieurs ou autres, se mirent dans une position en arrière d'où ils pourraient suivre les diverses phases de l'attaque, et y prêter au besoin leur concours, tandis que le général Canrobert, du haut de l'Observatoire, se disposait aussi à y prendre part. Il était dix heures du soir. La lune se levait, et projetant ses lumineux rayons sur le Cimetière entre les ouvrages russes et la parallèle française, permettait d'agir avec ordre. Le général de Salles donna le signal de l'attaque. Soudain les colonnes s'élancèrent de la parallèle, précédées, selon l'habitude, par des officiers du génie, marchèrent au pas de course contre l'ouvrage, sans tirer un coup de fusil, et abordèrent les Russes à la baïonnette.

Le général de La Motterouge, avec la colonne du centre, attaqua le front de l'ouvrage; et le 1er bataillon du 46e, conduit par le colonel Gault, bien qu'accueilli par un feu violent, franchit la première ligne du retranchement; avant d'arriver à la seconde, il eut à essuyer un rude combat à la baïonnette, duquel toutefois il sortit vainqueur. Les Russes avaient couru au-devant du 2e bataillon du même régiment

français et faisaient des efforts désespérés pour lui barrer le passage; ils y réussirent un moment et firent éprouver des pertes cruelles au 46e. Moins heureux que dans les affaires d'avril, où ils s'étaient déjà signalés, le commandant Julien et le capitaine Dubosquet furent tués; le capitaine Eugène Adam, grièvement blessé, devait bientôt aussi être perdu pour l'armée avec plusieurs autres officiers de ce brave régiment. Le colonel Brégeot fut lancé, avec le 98e régiment en réserve, au secours du 46e, dont alors le 2e bataillon, vaillamment soutenu, put suivre le 1er jusqu'à la seconde ligne des retranchements ennemis.

En même temps la colonne de gauche, conduite avec autant d'habileté que d'énergie par le général Bazaine, s'était élancée contre le flanc droit de la position russe du Cimetière, où le colonel Viénot s'ensevelit dans son succès; et la colonne de droite, menée par le capitaine Villermain, s'était avancée du côté de la redoute qui flanquait au nord-est le bastion Central (1), par une colline se projetant en forme de langue entre le bastion du Mât et le bastion du Centre. Aux attaques de gauche et de droite, comme à celle du centre, la lutte fut un moment très-vive. Le 1er régiment de la légion étrangère, qui déjà venait de perdre son vaillant colonel, et maintenant était conduit par le lieutenant-colonel Martenot de Cordoux, eut plusieurs de ses officiers blessés, parmi lesquels le commandant Nayral, un des meilleurs de l'Alma. Ce régiment fut admirable d'élan et de courage. Le 9e bataillon de chasseurs à pied se couvrit de gloire, selon son habitude.

Les Russes, enfoncés sur tout le développement de l'ouvrage où ils laissaient un grand nombre de cadavres, se retirèrent sous le bastion Central, mais ne rentrèrent pas encore dans la place. Le colonel Gault occupa la deuxième ligne des retranchements ennemis, avec le 46e.

Un moment même, entraînés par l'enthousiasme du succès, les fougueuses colonnes d'attaque dépassèrent le but qui leur avait été assigné, et arrivèrent jusqu'aux escarpements du bastion Central, qu'elles tentèrent d'escalader. La chose n'aurait peut-être pas été impossible dans cette nuit où les Russes avaient été complétement surpris, si l'on se fût tenu prêt à pousser jusque-là et si les premières colonnes avaient été soutenues par d'autres en arrière (2). Il n'en était pas ici comme de l'entraî-

(1) Le bastion Central était flanqué au nord-est par un ouvrage appelé redoute Noire et au sud-ouest par la lunette Belkin.

(2) « Pour mon compte, je voudrais toujours qu'en entreprenant des coups de main de ce genre, on fût prêt à pousser plus loin, et je suis persuadé que l'on n'y perdrait

nement de la colonne de Lourmel dans la journée du 5 novembre, qui n'attaquait pas en principe et repoussait au contraire une agression très-vive où la surprise avait été du côté des Français. Toutefois, le bastion Central, même dans une surprise nocturne, n'était point une conquête facile à faire, et puisque d'ailleurs on n'avait pas les moyens de pousser l'attaque jusque-là, il était fâcheux que les troupes s'y fussent laissé entraîner. Des fougasses ou petites mines éclatèrent sous leurs pas, bouleversèrent le sol autour d'elles, enterrèrent plusieurs soldats, et l'on revint sur le premier terrain conquis, non sans laisser des cadavres sur les glacis de la place.

C'était déjà sans doute une belle victoire que d'être resté en maître dans l'ouvrage russe, mais elle eût été inutile et sans objet si le génie ne fût venu la compléter; cette opération calme et froide, qui n'avait pas pour elle l'ivresse étourdissante du combat, était certainement la plus difficile. On ne pouvait rester dans l'ouvrage totalement ouvert du côté de la place, et sur lequel les ennemis faisaient encore des retours offensifs avec un feu meurtrier de tirailleurs. Mais le terrain n'avait pas été plus tôt occupé, même partiellement, que le colonel Guérin s'était jeté dessus, avec les officiers et les troupes du génie et de nombreux travailleurs, presque tous du 14e de ligne, décidé à conserver chaque pouce du terrain, pour ainsi dire, à mesure qu'il était conquis. Par ses soins immédiats et ceux du capitaine Roullier, qui gagna dans cette affaire l'épaulette de commandant, les terrassements de la première ligne avaient été presque aussitôt tournés au profit de l'attaque. On avait trouvé dans l'ouvrage des outils en grand nombre, des armes, des poudrières, des tonneaux goudronnés et neuf mortiers portatifs à la Coëhorn propres à lancer des grenades, qui furent sur-le-champ envoyés au général Pélissier.

Après un premier et rapide examen de la position, le colonel Guérin, quoique assailli d'une grêle de balles, s'occupa, comme il l'eût fait dans une démonstration à l'école du génie, de faire retourner le parapet de l'ouvrage conquis contre ceux mêmes qui l'avaient élevé. Admirablement secondé par ses officiers, par de braves et intelligents sous-officiers et soldats, au nombre desquels les sergents Garbe et Dubois, qui perdit un bras dans cette affaire, il fit ouvrir une tranchée du côté du parapet opposé à celui de la place, et avec les terres enlevées

pas plus de monde. Ainsi, le 2 mai, je pense qu'en suivant l'ennemi, *qui avait été surpris,* on serait entré avec lui dans le bastion du Centre. » (*Lettre du colonel Guérin, en date du* 9 *juin* 1855, *particulièrement relative à l'attaque du mamelon Vert.*)

de cette tranchée, on donna plus d'épaisseur au parapet. Les troupes qui avaient composé les colonnes d'attaque purent dès lors s'abriter derrière le parapet retourné, qui maintenant dérobait leurs positions aux vues de la place; tandis que le 98e se portait en réserve dans la première ligne d'embuscades, soutenu plus en arrière par d'autres bataillons prêts à s'élancer des tranchées françaises. Mais cela ne suffisait pas : les troupes et les travailleurs ne pouvaient rester isolés. Le colonel Guérin, après cette opération préliminaire, s'occupa de faire relier la position aux tranchées françaises en arrière. Les gabions russes que l'on avait trouvés dans l'ouvrage étaient en général beaucoup plus grands que ceux des Français. Le colonel Guérin les laissa en place, et se servit de ceux qu'il avait fait préparer en grand nombre avec une célérité incroyable. On commença immédiatement à poser ceux-ci sur les lignes qu'il avait tracées; les cheminements se faisaient et l'ouvrage allait bientôt se relier avec le T.

Les troupes russes qui avaient été rejetées déjà par deux fois dans le fossé du bastion Central, à la vue de cette prise de possession définitive, firent un dernier et furieux retour pour y mettre obstacle. Elles furent une troisième fois repoussées, et rentrèrent alors dans le bastion.

La scène changea et n'en fut que plus terrible. Aussitôt que la place n'eut plus à craindre de tirer sur les siens, elle démasqua ses batteries et couvrit d'une grêle de mitraille, de boulets et d'obus le terrain sur lequel faisait travailler le colonel Guérin, en éclairant, de temps à autres, au moyen des pots à feu qu'elle lançait, les parties les plus obscures, pour reconnaître les positions des travailleurs.

Calme et comme étranger à cette tempête de fer et de feu dont il était littéralement enveloppé, « Guérin, écrivait à ce sujet un de ses frères d'armes, prouva une fois de plus que chez lui le sang-froid ne le cédait pas à la bravoure. » Son exemple était un encouragement pour tous; il avait d'ailleurs réellement accoutumé ceux qui servaient sous ses ordres à le croire invulnérable et à se croire pour ainsi dire invulnérables avec lui (1). De nombreuses balles déjà étaient passées dans ses vêtements sans atteindre son corps, son képi en avait reçu plusieurs

(1) On sait déjà que les soldats l'avaient surnommé le colonel *Trompe la Mort*. Un officier supérieur de la marine, détaché aux batteries de terre, nous disait : « Quand les marins de nos batteries le voyaient, ils semblaient ne plus craindre rien. Voilà le colonel Guérin, s'écriaient-ils, nous pouvons aller par là; il protége ceux qui le suivent. » Hélas! il y avait déjà huit mois que cela durait, et, comme nous le disait un autre officier : « il usait sa chance. »



Philippoteaux del. Legenisel sc.

LE COLONEL DU GÉNIE GUÉRIN

dans la nuit du 1er au 2 mai 1855

à lui seul, et sauf quelques éclats de pierre, quelques meurtrissures, il était toujours sorti sain et sauf des périls de chaque instant au-devant desquels il jugeait que son devoir l'appelait. Les chances favorables de la guerre, qu'il ne craignait pas d'user, après huit mois entiers de cette vie sans cesse exposée, devaient encore lui être fidèles pendant quelques semaines, au milieu des dangers les plus extraordinaires, comme pour lui laisser le temps et l'occasion de montrer, par de nouvelles conceptions appartenant à l'art de l'ingénieur et à celui du général d'armée, qu'il était de ceux, comme on l'écrivait alors, qui ont droit d'aspirer au plus haut degré de la hiérarchie militaire.

Le colonel Guérin poursuivit donc ses travaux de communication pendant toute la nuit « sous un feu d'artillerie, comme le dit le rapport du général en chef, tel qu'aucune place n'en avait certainement jamais fourni, » et, selon les expressions de ce même rapport, lui et les officiers qu'il dirigeait « montrèrent un calme, une énergie et une habileté qui furent admirés de tous (1). »

Cependant le général Lebœuf avait fait ouvrir le feu de plusieurs batteries françaises qui pouvaient contre-battre avec succès celles du bastion Central et des ouvrages environnants qu'il vint en partie à bout de dominer, et sous cette protection le génie put continuer avec plus de sécurité sa périlleuse entreprise, que secondait avec son activité ordinaire le major de tranchée Raoult.

Quand le jour parut, la communication, quoique naturellement encore imparfaite, était pourtant assez bien installée pour qu'on pût se rendre, sans trop de danger, de la tranchée française à l'ouvrage conquis. Quoiqu'elle ait subi depuis lors de grandes modifications, quoiqu'elle ait été presque entièrement transformée par le colonel Guérin lui-même, cette position importante conserva jusqu'à la fin du siége le nom d'ouvrage du Deux-Mai. Les Français s'étaient ainsi, d'un seul bond, avancés de cent cinquante mètres vers le bastion Central, dont on n'était plus éloigné que d'environ deux cent mètres.

(1) « Dès que l'ouvrage fut occupé, l'œuvre du génie commença pour retourner les parapets, dérober la position aux vues de la place, et enfin la relier par une communication avec la parallèle en arrière. Ces travaux furent exécutés ainsi qu'il avait été convenu d'avance, mais sous un feu d'artillerie comme aucune place n'en a certainement jamais fourni. Les officiers du génie, et surtout le colonel Guérin qui les dirigeait, ont montré un calme, une énergie et une habileté qui ont été admirés de tous. Ils ont été secondés avec le plus grand dévouement par les sous-officiers, les sapeurs et les travailleurs des divers corps, parmi lesquels ceux du 14e d'infanterie m'ont été signalés. » (*Rapport du général Canrobert,* inséré au *Moniteur* du 19 mai 1855.)

Il était huit heures du matin quand le colonel Guérin consentit à aller prendre quelque repos. Le commandant du génie Martin, dans lequel il avait une grande confiance, fut chargé de diriger la suite des travaux et, avec le concours du capitaine Péret et des lieutenants Vaullegeard, Fescourt et Dogny, s'occupa activement de faire approfondir, élargir et régulariser les boyaux de communication. Mais, à une heure et demie de l'après-midi, atteint d'un éclat d'obus à la poitrine, plus gravement que le 25 avril précédent, il dut renoncer pour quelque jours à son service. Le colonel Guérin revint bientôt après à l'ouvrage du Deux-Mai pour en poursuivre l'achèvement. Deux bataillons, l'un du 46ᵉ, l'autre du 98ᵉ de ligne, sensiblement affaiblis par l'attaque de la nuit, une compagnie du 43ᵉ et deux compagnies du 2ᵉ de la légion étrangère, en tout mille à douze cents hommes au plus, gardèrent pendant le jour la position et soutinrent les travailleurs ; ces troupes étaient elles-mêmes appuyées par de forts piquets du 1ᵉʳ régiment de voltigeurs de la garde impériale, des 43ᵉ et 80ᵉ de ligne, et du 10ᵉ bataillon de chasseurs à pied.

Une grande émotion régna dans la place par suite de la perte d'une position si rapprochée, et le gouverneur Osten-Sacken décida que, sans attendre la nuit suivante, on ferait une sortie pour la reprendre. Cent quatre-vingt volontaires d'élite se présentèrent pour se joindre à deux bataillons des régiments Kolivansk et Vladimir désignés pour commencer l'attaque, pendant que d'autres troupes se tiendraient prêtes à les suivre.

Les Russes espéraient à leur tour surprendre ceux qui les avaient surpris et qu'ils croyaient endormis dans leur triomphe.

Le colonel Guérin, avec les lieutenants Vaullegeard et Fescourt, était occupé à faire un tracé dans l'intérieur de l'ouvrage du Deux-Mai quand il reçut la visite et les félicitations des généraux Niel et Dalesme. A peine ceux-ci étaient-ils entrés, que, vers trois heures de l'après-midi, la colonne ennemie fit une subite irruption du bastion Central. Son avant-garde de volontaires s'avança en rampant et sans être aperçue, grâce aux ondulations du terrain, jusque sur la première ligne de défense, encore bien imparfaite, de l'ouvrage. Tout à coup, les Russes se dressèrent en poussant, selon leur habitude, de longs hourras, battant la charge, envoyant des coups de fusil, frappant à coups de crosse et lançant une nuée de pierres. Le colonel Guérin et ses deux éminents visiteurs restèrent d'une tranquillité parfaite au milieu du déluge de balles, attendant l'arrivée du capitaine Genty qui,

ayant franchi le parapet de la parallèle en arrière, avec une compagnie de voltigeurs de la garde, accourait, à travers champs, au secours des troupes de la première ligne qui se repliaient sur la seconde. Pendant que le lieutenant du génie Vaullegeard prenait bravement le fusil d'un mort pour se mettre en défense, le lieutenant Fescourt était envoyé par le colonel Guérin au colonel Martineau-Deschenez, commandant alors la tranchée (1), pour lui dire de ne pas faire tirer, tant que les premières troupes seraient engagées en avant. Le colonel Martineau fut rencontré au moment où, malgré une blessure assez grave qu'il venait de recevoir, il venait prendre lui-même part au combat à la première ligne ; il amenait avec lui le bataillon du 98e, commandant Grémion, qui se signala dans ce jour, comme dans la nuit précédente, comme dans celle du 13 au 14 avril ; le bataillon du 46e, où se distingua le capitaine Gérard, et les deux compagnies d'élite du 2e de la légion étrangère, conduites par l'intrépide capitaine Robert. Les généraux Niel et Dalesme et le colonel Guérin se retirèrent ensuite en passant derrière une gabionnade dentelée, sous les projectiles des Russes, qui arrivaient surtout dans cette direction, par où se trouvait le seul débouchement des troupes françaises de garde. Les Russes, dont les officiers montraient un superbe courage, ne reculèrent pas sur-le-champ, et soutinrent une lutte opiniâtre, dans laquelle le colonel Martineau-Deschenez et le commandant Grémion furent blessés, ainsi que dix-huit autres officiers français ; quatre même furent tués raides. L'acharnement devint tel qu'il fallut faire sortir de la tranchée française une nouvelle compagnie de réserve des voltigeurs de la garde, une compagnie du 10e bataillon de chasseurs à pied, où se fit remarquer le lieutenant Horcat, et deux compagnies du 80e de ligne, aux ordres du commandant de Courson.

La lutte allait se compliquer de l'arrivée d'une seconde colonne russe sortie par le bastion du Mât. Sans attendre qu'elle se fût approchée de la position disputée, le commandant Janningros, avec un bataillon du 43e de ligne, s'élança au-devant d'elle, et, bravement secondé par les capitaines Lagneaux, Charmes et Fadié, prévint ainsi son attaque. Enfin, les Russes lâchèrent pied, se retirèrent dans les bastions du Centre et du Mât, et renoncèrent définitivement à reprendre l'ouvrage qu'on leur avait enlevé pendant la nuit. Mais la place recom-

(1) Il était lieutenant-colonel du 28e de ligne, mais détaché au commandement de la tranchée ; son régiment ne figura pas dans ces affaires.

mença à tirer et fit encore quelques victimes. L'œuvre du génie n'en fut pas moins continuée sous la direction du colonel Guérin.

Les combats de nuit et de jour du 2 au 3 mai n'avaient coûté aux Russes, si l'on en croit leurs rapports, que deux cent quatre-vingt-treize morts, dont dix officiers, et cinq cent cinquante-cinq blessés, dont quinze officiers; en tout vingt-cinq officiers et huit cent vingt-trois hommes hors de combat. Le général Canrobert accusa, de son côté, onze officiers tués, « parmi lesquels, disait-il, le regrettable colonel Viénot et le commandant Julien, que sa bravoure avait fait distinguer dans l'armée, » cent cinquante-huit sous-officiers et soldats également tués; vingt-deux officiers et six cents sous-officiers et soldats blessés; en tout trente-trois officiers et sept cent cinquante-huit hommes hors de combat. Plusieurs officiers devaient peu survivre à leurs blessures ou être perdus pour l'armée, sinon pour leurs familles (1); mais d'autres seraient bientôt en état de reprendre leur

(1) Les officiers suivants qui figuraient au 46e de ligne, sur l'*annuaire* 1854, ont disparu de l'*annuaire* paru à la fin de mai 1855 :

Chefs de bataillon : Fournier (Jean), Sollier (Jacques-Marcel), Julien (Martial-Jules) : ce dernier figurait en 1854 comme capitaine au 28e ; — les capitaines Sicard (Esp.-Claire-Germain), Marinet (Antoine-François), Bouchet (Marie-François), Gallois (Auguste-Gabriel), Piccard (Fabien-François), Adam (Eugène), Dubosquet (Charles-Arthur-Ernest) ; — les lieutenants Godo (Louis-Joseph), Girard (Jean-Baptiste), Mignot (Jean-Baptiste-Auguste), Denier de La Belle-Ourie ; — sous-lieutenants : Martin (Pierre-Mascal), Roos (Étienne), Peltaut (Jean), Lollieux (Pierre-Joseph) ; en tout dix-huit officiers manquant d'un annuaire sur l'autre.

Nous ne voulons pas dire pour cela que tous fussent morts ou eussent été obligés de quitter le service à la suite de blessures graves. Il a bien dû y avoir trois à quatre retraites sans autre cause que le temps de service; mais aussi nous n'avons pu faire figurer dans ce compte les officiers passés dans l'intervalle des deux annuaires d'un autre régiment dans le 46e, comme le commandant Julien, qui appartenait l'année précédente au 28e en qualité de capitaine, et dont nous avons pu constater la mort, parce qu'elle fut signalée dans le temps; tandis que dans nos calculs nous ne tenons jamais compte que des officiers qui disparaissent complétement, non du régiment, mais de l'annuaire. Restent aussi les sous-lieutenants nommés dans l'intervalle des annuaires et dont quelques-uns n'ont figuré sur aucun.

Le 98e de ligne, qui avait fait ses premières armes en Crimée dans le mois d'avril et qui venait de se signaler encore au 2 mai, comptait à cette dernière époque, manquant de l'*annuaire* 1854 sur l'*annuaire* 1855, dans l'ordre suivant d'ancienneté : capitaines : Lalire (Onésime-Patient), Fournet (Joseph-Victor), Sirdet (Jean-Baptiste), Vial (André), Noguès (Dominique), Vincent (Louis-Constant), Alaizeau (Étienne-Napoléon), Vidalé (Victor), Marrast (Charles-Fournier-Joseph); — lieutenants : Bouraich, (tué capitaine), Colète (Aimé-Jacques-Louis) ; — sous-lieutenants : Lesire (Léon-Alexandre), Laffon (Jean-Noël); en tout treize officiers, dont quatre à cinq, parmi les plus anciens capitaines, avaient probablement pris leur retraite avant l'entrée en campagne.

service. Le lendemain, il y eut une suspension d'armes pour l'enlèvement et l'inhumation des morts. En somme, ce beau succès n'avait pas coûté aussi cher qu'on l'aurait pu craindre et devait prévenir bien des pertes du genre de celles que l'on faisait naguère journellement de ce côté.

C'est ainsi, dit un auteur étranger, que les Français étaient venus à bout d'achever, même devant le bastion Central, le chemin de leur deuxième à leur troisième parallèle, les retranchements conquis dans la nuit du 1er au 2 mai étant à peu près à la même hauteur que ceux de cette troisième parallèle devant le bastion du Mât. Toutefois, la communication entre l'ouvrage du Deux-Mai et les travaux exécutés en face de ce dernier bastion restaient encore à établir. C'est de quoi s'occupa si activement le colonel Guérin, que ce travail important devait être fini dès le 11 mai, malgré le feu incessant que ferait la place pour en empêcher l'exécution.

Le général en chef lança au sujet de ces affaires deux ordres du jour, l'un en date du 2, l'autre en date du 3 mai. Dans le premier, relatif à l'affaire de nuit, il rendait un juste hommage en particulier au génie, « dont les périlleux travaux avaient été dirigés avec une énergie remarquable par le colonel Guérin et avaient assuré l'établissement définitif dans l'ouvrage. » Dans le second, les noms de ceux qui s'étaient le plus distingués dans les affaires de nuit et de jour étaient signalés à l'armée entière et au pays. On y retrouvait le nom du colonel Guérin, dont le rapport du général en chef, envoyé au ministre de la guerre, faisait encore ressortir l'héroïsme et l'habileté. En outre, plusieurs promotions furent faites immédiatement dans l'armée, parmi lesquelles celle des lieutenants du génie Vaullegeard et Fescourt au grade de capitaine, et des croix et médailles militaires furent distribuées (1).

(1) Voici d'abord les noms qui figurent dans cet ordre du jour. Nous donnerons à la fin de ce chapitre toutes les nominations dans la Légion d'honneur, faites à l'occasion des affaires de mai 1855.

NUIT DU 1er AU 2 MAI.

GÉNÉRAUX : De Salles, de La Motterouge, Bazaine, Rivet, Dalesme, Lebœuf.

GÉNIE : (Pour les affaires de nuit et de jour) lieutenant-colonel Guérin; capitaines : Boullier et Ducrot; lieutenants : Hinstin et Le Coispellier; sergents : Garbe et Dubois; caporaux, maîtres-ouvriers et soldats : Andruet, Harmont, Couturier, Lambert, Pernot, Larcher.

OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR : Lieutenants-colonels : Raoult et de Puibusque; commandant : Faure; capitaines : Bouillé, Petit, Duval, Fourchaut, Boudet.

INFANTERIE DE LIGNE : Colonel Gault; capitaines Richard, Adam, Duplessy; sous-lieutenants Franc, Lambert et Grizot; sergents-majors Didelot, Taillefesse; sergent

Le résultat moral des affaires du 1er au 2 mai fut plus grand encore que le résultat matériel. La situation changea de face, et les choses reprirent leur état normal. Les alliés, à partir de ce jour, se maintinrent sur une énergique offensive, et les Russes rentrèrent généralement dans la défensive. Cette position, qu'on n'aurait jamais dû abdiquer,

Gasser; soldats Charpin, Brunet, Marrast, Lacombe; tous les précédents du 46e de ligne; — colonel de Brégeot; capitaines Deplanque et Fabrizius; sergent Derbort; caporal Gallet; soldat Leboron, du 98e; — lieutenant-colonel Martenot de Cordoux; commandant Nayral; capitaines de Bourgoing, Franzini, Demailly, Tourre et Aubry; lieutenants Girard, Guéniard et Verchère; sergent Beaumann; soldats Sklins, Afsens, Perkovski; tous du 1er de la légion étrangère; — sergent Gérard; caporal Boulot; soldats Marcel et Tarillot, du 42e; — commandant Becquet de Sonnay; capitaine Longeaud; lieutenant Louis; sous-lieutenants Bineau, Quesnay de Beaurepaire; soldats Joseph et Lalanne, du 43e; — colonel Grenier; lieutenant-colonel Hardy; capitaines Duprez, Baldini et Vignal; sergents-majors Dufo et Philippe; sergent Moulin; soldats Dezarneau, Lecorre, Billion, du 79e; — capitaine Villermain; sous-lieutenant Poilecot; sergent Bidault; soldat Maréchaux, du 9e bataillon de chasseurs à pied; — lieutenant de La Goublaye de Ménorval, du 82e de ligne; — capitaine Robert; sous-lieutenant Bernard; sergent Jacobs; soldats Herbelé et Nicomède, du 2e régiment de la légion étrangère. (On ne voit nulle part ailleurs que le 2e régiment de la légion étrangère ait pris part aux combats de la nuit du 1er au 2 mai, comme il le fit au combat de l'après-midi. Le général Canrobert, dans son premier ordre du jour et dans son rapport inséré au *Moniteur*, dit au contraire qu'il n'y eut de la légion étrangère que le 1er régiment qui prit part aux affaires de nuit. Néanmoins on retrouve des noms et en partie les mêmes dans chacune des deux listes que nous donnons. Peut-être y a-t-il double emploi, erreur du premier moment; peut-être aussi que le capitaine Robert (Ars.-Frédér.-J.-Ch.), avec ses compagnies du 2e, fut envoyé assez tôt dans l'ouvrage pour se mêler aux dernières phases du combat de nuit.)

COMBAT DU 2 MAI APRÈS-MIDI.

Commandant Grémion; lieutenants Louis et Astié; sergent Dargeler; caporaux et soldats Brousse, Mondon, Pannetier, Garnier, Bernardou, du 98e; — commandant Janningros; capitaines Charmes (Jean-François), Lagneaux et Fadié; lieutenant Charmes (François-Wistan, passé capitaine le 15 mai); sous-lieutenant Fournier; sergent Gaindrau; soldats Desperriers, Ramon, Viguier et Thomas, du 43e; — capitaine Robert; lieutenants Chave, Lambert et Pacorel; sergent Van Schwerin; soldats Kreles, Kueng, Sancha et Guinchet, du 2e régiment de la légion étrangère; — commandant de Courson; lieutenants Lormeau, Suzzarelli; sous-lieutenant Bouillieu; sergents Bouënel et Frugier; soldats Birion, Poullard et Godefroy, du 80e; — capitaine Girard (qui disparaît de l'*annuaire* immédiatement); lieutenant Larchey; sous-lieutenant Gallois (passé lieutenant le 15 mai); sergents Dumoulin, Martin, Biais; soldats Baget, Réveil, Bernard, du 46e; — lieutenant Horcat; soldats Chelsand et Pépin, du 10e bataillon de chasseurs à pied.

Nous avons rétabli autant que possible, d'après les *annuaires militaires* et les listes des décorations et médailles militaires, les noms de ces braves, dont la moitié sont défigurés au point d'être méconnaissables dans l'ordre du jour tel qu'il a été d'abord publié et reproduit. Une partie de ceux qui figuraient sur cet ordre survécurent de peu de jours à ce haut témoignage d'admiration pour leur valeur.

était reconquise par l'énergique insistance du général Pélissier, dont on pourrait, à la rigueur, faire dater du 2 mai le commandement en chef effectif, malgré la présence du général Canrobert, de plus en plus irrésolu dans ses projets.

Positivement alors, l'autorité de celui-ci recevait le plus rude échec moral auquel général en chef ait été jamais exposé.

L'expédition de Kertch, forte d'environ quarante bâtiments d'un faible tirant d'eau, emportant près de douze mille hommes, cette expédition à laquelle le général Canrobert n'avait donné son consentement qu'à la dernière extrémité, avait mis à la voile, quand, à la réception d'une dépêche télégraphique de Paris ainsi conçue : « Au reçu de cette dépêche, réunissez tous vos moyens pour vous préparer à attaquer l'ennemi extérieurement; concentrez immédiatement toutes vos forces, même celles de Maslak », le général français courut chez lord Raglan et lui annonça que l'ordre lui paraissait si impératif qu'il allait sur-le-champ expédier un aviso à vapeur à l'amiral Bruat, commandant la partie française de cette escadre, pour le faire revenir. L'étonnement, et, on peut dire, l'irritation contenue du général anglais furent extrêmes, comme bien on pense. Que signifiait pour lui cet ordre intempestif venu de Paris, qui se jetait en travers, non pas seulement des projets, mais des expéditions en plein cours d'exécution et qui annulait, sans commentaires, l'autorité, l'initiative de son collègue? Disons-le : le général Canrobert força le sens de cette dépêche malencontreuse; elle ne pouvait vouloir dire, elle ne disait pas de suspendre l'expédition de Kertch, dont le gouvernement ignorait le départ; elle exceptait naturellement, dans sa brièveté, le cas de force majeure, d'entreprise extérieure en cours d'exécution (puisqu'elle parlait d'attaquer extérieurement), surtout d'entreprise combinée avec les Anglais. Le jour où le général Canrobert ne comprit pas cela, ne comprit pas qu'il devait interpréter dans le sens du possible les ordres qui lui étaient expédiés sans explication de neuf cents lieues de distance, il cessa d'être l'éditeur responsable de ses œuvres, il cessa d'être général en chef; il rentra dans les conditions de l'obéissance passive d'un officier quelconque. Le gouvernement n'avait certainement pas voulu attenter à l'autorité du général Canrobert, à sa considération vis-à-vis du général en chef anglais, par cette dépêche. Et cependant le coup était porté, il l'était irréparablement. Lord Raglan résista d'abord avec une juste énergie; il se refusa au rappel de la division navale du contre-amiral Lyons et de la division de débarquement Brown, espérant encore

que son collègue hésiterait à passer outre ; mais le général Canrobert ne se montra ferme que dans l'inconséquence de sa conduite en l'occasion, à moins qu'il ne faille considérer sa volonté de forcer le sens de la dépêche comme une suite de son peu de sympathie pour cette expédition si absolument nécessaire. Il déclara qu'il rappellerait l'amiral Bruat et le général d'Autemarre, et, sur-le-champ, il dépêcha l'aviso *le Dauphin,* avec le lieutenant de vaisseau Martin, un de ses officiers d'ordonnance, qui joignit l'escadre à peu de distance de Kertch. A ceux qui savent ce qu'était le caractère bouillant et décidé de l'amiral Bruat, il est facile de se rendre compte des divers sentiments qui durent traverser l'esprit et le cœur de ce brave et habile officier général, d'autant que l'ordre formel de retour que lui envoyait le général Canrobert ne pouvait nullement s'adresser à son collègue l'amiral Lyons. C'était à faire croire à une rupture possible entre les deux nations ; en tout cas, cet ordre, déjà déplorable au point de vue stratégique, était, de plus, malheureux au point de vue politique : car il signalait ouvertement entre les deux généraux en chef l'absence totale d'entente ; il dénonçait la vérité que l'on avait pris tant de soin de cacher à l'Europe. Le brave amiral Lyons et le vieux général Brown, dont la gloire avait été payée de tant de blessures dans cette guerre, voulaient continuer l'expédition sans le concours des Français qui ne s'arrachaient à eux qu'avec un déchirement pénible et qui sentaient tout le ridicule de leur situation devant l'Europe et devant l'histoire, si les Anglais donnaient suite à leur projet. Heureusement lord Raglan, après avoir attendu que le général Canrobert eût réellement expédié son ordre, s'était décidé à envoyer, de son côté, un vapeur avec un avis de retour plein de regrets à l'amiral Lyons, qui alors seulement se décida à revenir. L'expédition rentra le 8 mai. Ce retour inopiné produisit dans tous les camps son effet naturel. Chacun en souffrit un peu pour soi. Tout le monde en fut péniblement affecté pour le général Canrobert qui, s'il n'avait pas déployé les qualités si peu communes d'un général en chef, qualités dont son collègue anglais n'avait d'ailleurs guère fait preuve non plus, avait montré celles d'un chef vaillant et dévoué, d'un administrateur actif et paternel. Il était aimé du soldat et méritait de l'être. On prévit dès lors que son abdication serait prochaine et définitive. Lord Raglan attendait l'occasion de lui faire payer cher la déconvenue qu'il venait d'éprouver par son fait et les dures critiques dont le retour de l'expédition de Kertch le rendrait l'objet, non-seulement de la part de l'armée britannique, mais de toute la presse

et de toute la nation anglaises. Cette occasion ne devait pas tarder à venir. D'ailleurs, le rappel de l'expédition de Kertch n'était pas la seule pierre d'achoppement qu'il y eût entre les deux généraux en chef. Le général Canrobert, qui n'avait cédé qu'à l'énergique insistance du général Pélissier pour l'enlèvement de la position du Deux-Mai sur la gauche, paralysait de plus aussi tous les efforts à droite depuis quelque temps, en refusant obstinément à lord Raglan l'attaque du mamelon Vert, dont l'importance, grandissant à vue d'œil, augmentait chaque jour les difficultés de la prise de Malakof.

Pendant ces tristes fluctuations, cette déplorable inertie du général en chef français, Totleben, en effet, ne négligeait rien pour s'opposer aux approches des alliés devant Sébastopol. Quatre nouvelles batteries, qu'il avait fait commencer le 23 avril sur le front des bastions du Mât et du Centre, furent achevées et armées les 4 et 5 mai. Il ne négligeait pas davantage de fortifier la place contre les approches de droite. Par là, les batteries françaises des hauteurs d'Inkerman avaient fait taire pour quelque temps la redoute Volinsk, et le génie avait profité de ce silence pour entreprendre de nouvelles approches dans la direction du promontoire de Sapoune. Les Russes élevèrent aussitôt, pour la défense de l'embouchure du ravin du Carénage dans la baie de ce nom, une batterie de mortiers entre la redoute Selenginsk et le bastion n° 1 de la place. Les Français l'appelèrent batterie du 2 mai. D'autre part, les batteries françaises disposées contre Malakof ayant concentré leur feu sur la lunette de Kamtschatka ou du mamelon Vert, et de plus une nouvelle batterie ayant été construite sur la partie de la parallèle la plus avancée de ce côté, les assiégés y répondirent sur-le-champ par l'érection d'une contre-batterie près de cette lunette.

Sur la gauche, où, dans ce temps, les travaux étaient comparativement d'une bien autre importance que sur la droite, le colonel Guérin et les officiers du génie luttaient d'activité avec l'ingénieur russe. C'était un duel d'approches et de contre-approches. Dans la nuit du 3 au 4 mai, le colonel fit prolonger les cheminements de l'ouvrage du Deux-Mai vers les travaux les plus avancés des approches sur le bastion du Mât, et trois cent quatre-vingts gabions furent posés sur les lignes qu'il avait tracées. Il fut bravement secondé, dans ce périlleux travail, par le lieutenant du génie Lulé-Dujardin, qu'il affectionnait et qu'il avait choisi à cause de ses talents, de son sang-froid et de son courage. Le colonel Guérin ne poursuivait pas seulement les travaux du

génie sur la droite de l'ouvrage du Deux-Mai; il les poussait à gauche, du côté du Cimetière, avec la plus grande activité. Les Russes, très-inquiets pour le bastion de la Quarantaine, commencèrent à fortifier les logements qu'ils possédaient en avant, et dont l'importance s'était considérablement accrue pour eux par la perte de ceux qu'ils possédaient naguère devant le bastion du Centre. Le 5 mai, le travail de la tranchée ayant été poussé jusqu'au pied du parapet des dernières embuscades russes de gauche, on découvrit plusieurs petites mines, et, en poursuivant les recherches, on en trouva, le lendemain, une plus considérable que, dans sa retraite devant les approches françaises, l'ennemi n'avait pas eu le temps de faire sauter.

Le traité offensif et défensif passé entre la France et l'Angleterre d'une part, et la Sardaigne de l'autre, recevait dans ce temps son exécution. Le général Alfonso de La Marmora débarqua, le 8 mai, à Balaklava, avec l'avant-garde piémontaise; le reste du contingent, porté à quinze mille hommes par le traité, arriva successivement et promptement. Ces braves, pour lesquels chacun éprouvait de la sympathie, avaient hâte d'aller au feu. Ils s'établirent tout d'abórd au village de Karani, à l'ouest de la route qui conduisait de Balaklava au quartier général de lord Raglan.

Le 11 mai, le colonel Guérin acheva de relier l'ouvrage du Deux-Mai, dont il augmentait promptement l'importance, aux travaux les plus avancés en face du bastion du Mât, convertissant ainsi dans l'intérêt de l'attaque la ligne extérieure défensive de l'ennemi, et la faisant communiquer avec sa troisième parallèle. La possession de l'ouvrage du Deux-Mai par les assiégeants appelait de leur part une attention plus grande sur les logements russes placés en regard du Cimetière, à peu près dans la prolongation de la troisième parallèle française vers son extrême gauche, et le colonel Guérin, dont l'influence s'était encore accrue, demandait déjà avec instance que l'on complétât son nouvel ouvrage par une prompte attaque et prise de possession des postes russes du Cimetière, assez improprement appelés embuscades, comme il le dit dans sa correspondance. Cette attaque entrait tout à fait dans les vues du général Pélissier, comme on le verra bientôt, et il ne tint pas dès lors à sa volonté qu'elle n'eût lieu avant que l'ennemi ne se fût fortifié plus considérablement en face et à quelques pas du Cimetière, dont les Français occupaient une partie depuis la nuit du 13 au 14 avril. Mais, à ce moment, le général Canrobert avait de nouveaux motifs de se montrer plus irrésolu que jamais.

Les assiégés, pendant ce temps, reprirent un peu de l'audace qu'ils avaient perdue depuis le 2 mai. Dans la nuit du 10 au 11 mai, ils firent une petite sortie contre les attaques anglaises ; elle fut repoussée avec pertes ; ils rentrèrent, au bout d'une demi-heure de combat, dans la place qui démasqua ses batteries en face des attaques de droite et fit un feu terrible ; mais la nuée de projectiles passa sans avoir atteint beaucoup de monde. Dans la nuit du 11 au 12, les approches anglaises furent de nouveau menacées. Une affreuse tempête régnait, accompagnée de torrents de pluie ; l'obscurité était complète. Une colonne russe arriva en rampant jusqu'auprès de la tranchée anglaise. Le 78e d'infanterie britannique, commandé par le colonel Macbeth, reçut le premier feu de l'ennemi qui, en partie, franchit le parapet et pénétra dans une batterie. Ce ne fut pas sans une peine extrême et sans que beaucoup de sang eût coulé de part et d'autre, que les Anglais vinrent à bout de rejeter les Russes de la gauche de leur tranchée.

La nuit suivante, du 12 au 13, le général Chroulef envoya cent soixante-cinq volontaires du régiment d'Okhotsk, soutenus par quatre compagnies de ce même régiment, avec mission d'attaquer de nouveau les tranchées de la droite des Anglais, les plus rapprochées du mamelon Vert. Les volontaires, divisés en deux petites colonnes, aux ordres du sous-lieutenant Rytof et de l'enseigne Gaverski, n'eurent pas autant de succès que leurs camarades de la nuit précédente. On était sur ses gardes, et ils furent promptement repoussés.

Le 13, les Russes ne se contentèrent pas de menacer l'extrémité gauche des Anglais. En même temps, ils firent, du côté du bastion de la Quarantaine, une sortie contre les approches françaises, dans le but de protéger leurs travailleurs, dont l'activité était extrême entre ce bastion et celui du Centre depuis les affaires du 1er au 2 mai. Le jeune Lulé-Dujardin qui venait d'être promu au grade de capitaine du génie, fut tué raide à cette date du 13 mai. C'était une noble carrière bien prématurément interrompue.

Dans ce temps, la guerre souterraine des mines et des contre-mines était en pleine activité. Du 14 au 18 mai, la compagnie des mineurs du capitaine Berrier fit jouer plusieurs fourneaux contre l'ennemi, et en même temps fut obligée de donner le camouflet aux mines des assiégés.

Sur les entrefaites, il arriva de Paris, non plus une brève dépêche, mais tout un plan de campagne conçu par le chef de l'État qui, en abandonnant son projet de venir prendre le commandement de l'armée

de Crimée, ne renonçait pas à mettre en pratique, par l'intermédiaire du général Canrobert, ses idées stratégiques, lesquelles donnaient raison aux partisans d'une campagne dans l'intérieur de la Crimée, combinée avec le maintien d'une force assez imposante encore devant Sébastopol. Les réserves de Maslak et de Constantinople, en partie formées de la garde impériale, avaient eu, pour cela surtout, ordre de se rendre en Crimée. C'était à ce plan qu'avait trait la fâcheuse dépêche télégraphique, si mal interprétée par le général Canrobert. La petite expédition de Kertch aurait été loin de nuire au plan dont il est question (1).

(1) PLAN DE CAMPAGNE ENVOYÉ DE PARIS, SUIVI DE RÉFLEXIONS.

Voici quelle était la combinaison datée de Paris, le 28 avril 1855 :

Elle posait sagement en principe qu'il fallait absolument sortir de la position défensive dans laquelle, à cette date, l'armée se trouvait, depuis six mois, devant Sébastopol. A cet effet, on aurait divisé les troupes alliées en trois armées : l'une de siége et les deux autres d'opérations. L'armée de siége, forte de soixante mille hommes, dont trente mille Français et trente mille Turcs, aurait bloqué Sébastopol ; la seconde armée, forte de cinquante-cinq mille hommes, dont vingt-cinq mille Anglais, quinze mille Piémontais, cinq mille Français et dix mille Turcs, sous les ordres de lord Raglan, aurait opéré à petite distance de Balaklava, et au besoin se serait emparée des hauteurs de Mackensie. La troisième armée, composée tout d'abord de quarante mille Français, enlevés au siége de Sébastopol, puis de soixante-cinq mille hommes quand on aurait reçu les vingt-cinq mille soldats des réserves de Constantinople et de Maslak, aurait fait une imposante diversion. En attendant l'arrivée de ces réserves, on aurait porté dans la vallée de Baïdar quarante mille Français, qui, commandés par le général Canrobert et soutenus par lord Raglan, auraient occupé depuis Skelia (tout à fait à l'extrémité orientale de la vallée de Dolina et vers le haut de la Tchernaïa) jusqu'à Tchorgoun, les quatre chemins qui traversent la Tchernaïa; ce qui aurait procuré aux alliés quatre têtes de pont, menaçant la gauche des Russes établis sur les hauteurs de Mackensie. Après ce mouvement, laissant lord Raglan maître de toutes les positions, sur la gauche de la Tchernaïa, depuis Skelia jusqu'à Tchorgoun, on réunissait, en arrière des lignes occupées par les Anglais, les quarante mille Français dont il vient d'être parlé, avec de la cavalerie et des moyens de transport, attendant dans cette situation, avec des vigies établies sur la falaise du côté de la mer, l'arrivée de la réserve de vingt-cinq mille hommes, qui, venant de Constantinople aurait eu l'ordre de reconnaître le cap Phoros, situé à peu près à la hauteur de Baïdar. Dans cette combinaison, le mouvement sur Baïdar, en rendant maître des passages sur la Tchernaïa, eût menacé la gauche des Russes et fait croire à l'intention de déloger de front ceux-ci des hauteurs d'Inkerman et de Mackensie; les ennemis seraient tenus en échec, et leur attention serait attirée sur Inkerman et Pérékop. On admettait que les projets restaient inconnus, et que si quelque chose venait les déranger rien ne serait compromis. Dans la supposition que rien ne s'opposerait au plan général, il se poursuivrait de la manière suivante : dès que la flotte portant la réserve des vingt-cinq mille Français de Constantinople serait reconnue, elle serait invitée à se rendre sur la plage d'Aloutcha (ou Aloushta, au pied du Temerdji et du Tchatir-

Le général en chef français n'eut pas plus tôt reçu le plan d'opérations venu de Paris, qu'il se disposa, selon les ordres qui lui étaient donnés, à le communiquer en conseil à lord Raglan et à Omer-Pacha. La réunion des trois généraux ayant eu lieu, la lettre de l'empereur

Dagh, *Mont de la Tente*) au point le plus favorable à une descente. Trois mille hommes, disposés d'avance pour débarquer les premiers, iraient incontinent s'établir à trois lieues d'Aloutcha, au delà du défilé d'Aïan (au-dessous du revers nord du Tchatir-Dagh opposé à celui d'Aloutcha, et vers les sources du Salghir). Tant que des cavaliers n'auraient pas donné la nouvelle de l'occupation du défilé, le reste des troupes ne quitterait pas les vaisseaux ; mais aussitôt qu'on aurait reçu des rapports favorables, l'avant-garde prendrait une bonne position au delà du défilé, s'y retrancherait et y attendrait l'armée; alors le reste des vingt-cinq mille hommes descendrait sur la plage d'Aloutcha, et, de leur côté, les quarante mille hommes réunis à Baïdar auraient ordre de filer par la grande route qui de ce lieu, après avoir traversé le pas de Phoros, va, en longeant la mer, à Yalta, puis à Aloutcha, d'où elle remonte au nord, entre le Tchatir-Dagh et le Temerdji, vers Simphéropol (nous mêlons quelques détails topographiques à ce plan pour que le lecteur puisse mieux s'en rendre compte). De cette sorte, en trois jours, c'est-à-dire deux jours après le débarquement du corps de réserve à Aloutcha, soixante-cinq mille Français se trouveraient réunis sous Simphéropol ; on s'emparerait de cette ville (à peu près ouverte), et l'on y laisserait une garnison suffisante, ou bien on occuperait sur la route en dernier lieu parcourue une bonne position qui assurerait les derrières de l'armée. En cet état, de deux choses l'une : ou l'armée de secours de Sébastopol, aux ordres du prince Gortschakof, abandonnerait ses fortes positions pour venir à la rencontre des soixante-cinq mille Français qui rabattraient de Simphéropol sur Baktchi-Seraï (par la grande route qui va de la première de ces villes à l'autre et ensuite à Sébastopol), et alors l'armée, aux ordres de lord Raglan, la pousserait l'épée dans les reins et s'emparerait de la position abandonnée par l'ennemi; ou bien le prince Gortschakof attendrait dans ses lignes l'arrivée des soixante-cinq mille Français, commandés en chef par le général Canrobert, et alors celui-ci s'avancerait de Baktchi-Seraï sur Sébastopol, en appuyant toujours sa gauche aux montagnes (situées à l'orient) ; il ferait sa jonction avec lord Raglan qui se serait avancé de Baïdar sur Albat (village sur la droite du Belbeck, à l'est de la bifurcation des routes conduisant de Baktchi-Seraï à Simphéropol et à Balaklava), il repousserait ensuite l'armée russe et la rejeterait, sinon dans la mer, dans Sébastopol. L'auteur de ce plan d'opérations estimait qu'il avait d'immenses avantages : l'armée, jusqu'à Simphéropol, situé à neuf lieues seulement d'Aloutcha, se trouverait toujours en communication avec la mer, elle aurait à traverser les contrées les plus saines et où se trouverait la meilleure eau de la Crimée ; elle occuperait des terrains accidentés où son infériorité en cavalerie serait moins sensible ; enfin, elle se trouverait tout à coup sur la ligne d'opérations des Russes dont elle couperait tous les approvisionnements en s'emparant, selon toute probabilité, de leur parc de réserve. Jusque-là, le stratégiste a raisonné dans l'hypothèse qu'aucun obstacle ne sera rencontré d'Aloutcha à Simphéropol. Mais, prévoyant ensuite le cas où l'on trouverait le défilé d'Aïan fortifié de manière à ne pouvoir être pris, les trois mille hommes d'avant-garde envoyés en reconnaissance de ce côté reviendraient à Aloutcha; tout le corps de réserve venu de Constantinople se rendrait à Balaklava, et la diversion qu'on voulait opérer à Simphéropol se ferait par Baïdar, mais, ajoute l'auteur de la combinaison, avec beaucoup moins d'avantages. Quant à la marche du corps de quarante mille

fut soumise à leur délibération, ou, pour mieux dire, à celle de lord Raglan et d'Omer-Pacha : car l'approbation du général Canrobert était acquise d'avance au projet, bien que ce projet condamnât implicitement toutes ses précédentes opérations, de même que celles de son

hommes enlevés au siége de Sébastopol qui se rendrait de Baïdar à Aloutcha, elle serait présumablement sans danger, puisque ce corps serait protégé par des montagnes presque infranchissables (les monts Yaila qui longent la mer à peu de distance) et qu'il serait fort éloigné de l'armée russe; de plus, pendant qu'il suivrait la route au bord de la mer, au-dessous du revers sud de ces montagnes, il pourrait être suivi par des bateaux à vapeur qui recueilleraient ses malades. Des dispositions de détail seraient prises pour assurer à la principale armée d'opérations seize jours de vivres, quand elle commencerait son mouvement.

Tel était le plan combiné à Paris. Son auteur se déclarait opposé à une diversion par Eupatoria, comme dangereuse et diamétralement contraire aux règles de l'art (ce qui ne dut pas sembler flatteur aux généraux qui, jusqu'à ce jour, avaient paru penser tout le contraire). L'opération dirigée de cette dernière ville sur Simphéropol ne pourrait avoir lieu qu'à travers un pays malsain, découvert, presque sans eau ; on serait sur un terrain où la nombreuse cavalerie ennemie aurait toutes les chances du succès ; on ferait une marche de seize lieues devant un ennemi qui, pouvant venir à la fois du nord et du midi, tomberait sur les colonnes alliées et leur couperait la retraite; on n'aurait aucun obstacle naturel pour y appuyer ses ailes; il faudrait traîner avec soi tous les vivres et toutes les munitions : car, dès que l'armée serait partie d'Eupatoria, la cavalerie russe qui bloquait auparavant cette ville harcèlerait les alliés sur leurs derrières et arrêterait tous les convois. Pire que cela : si l'armée de diversion d'Eupatoria trouvait quelque résistance à Simphéropol, et si, pendant ce temps, l'armée russe, par un changement-de front, se mettait à cheval sur la route parcourue par les alliés, ceux-ci seraient anéantis ou tout au moins affamés. D'ailleurs, ajoutait le stratégiste, il est de principe absolu qu'une marche de flanc n'est possible que loin de l'ennemi et quand on est à l'abri par des obstacles de terrain. Enfin, l'armée qui opérerait d'Eupatoria à Simphéropol n'aurait ni ligne d'opérations, ni flanquement assuré, ni retraite, ni champ de bataille favorable, ni moyens de se nourrir. Et, pour comble d'inconvénients, au lieu d'être homogène, composée de soldats d'une même nation, commandée par un seul chef, elle serait formée de Turcs en majeure partie, et, pour le reste, de quelques divisions alliées; l'unité, la sécurité, la confiance feraient défaut. On ne sait si Omer-Pacha eût connaissance de cette observation et si elle influa sur l'opposition que tout à l'heure on lui verra mettre au plan parti de Paris et dont la conclusion était que si, au lieu de marcher sur Simphéropol, l'armée partant d'Eupatoria se dirigeait tout droit sur Sébastopol, elle aurait à recommencer, dans de mauvaises conditions, la campagne faite après le débarquement en Crimée; qu'il lui faudrait enlever les formidables positions de l'Alma, de la Katcha et du Belbeck, entreprise impossible, car elle serait désastreuse.

Le plan émané du cabinet impérial avait, indépendamment de tout autre, un premier mérite : celui d'être la seule combinaison stratégique qui eût apparu d'une manière évidente, au sujet de la guerre d'Orient, dans les hautes sphères du commandement. Elle venait, il est vrai, tardivement, quand on prendrait peut-être, dans les rangs inférieurs, les mouvements de l'armée pour un commencement de levée du siége, lorsque les approches étaient arrivées pour ainsi dire à leur limite extrême et que l'officier et le soldat croyaient qu'on donnerait prochainement l'assaut. Mais ce n'é-

collègue d'Angleterre. Lord Raglan avait aussi une opinion arrêtée d'avance depuis le rappel de l'expédition de Kertch : c'était de rejeter tout ce qui serait présenté par le général en chef français. Il discuta en détail le projet venu de Paris, et le trouva, par des motifs plus spécieux

taient pas là des raisons qui dussent arrêter des généraux sages et résolus qui savent se mettre au-dessus de quelques plaintes momentanées pour atteindre de grands résultats. Nombre d'hommes éclairés dans l'armée croyaient d'ailleurs encore plus fermement que jamais à l'indispensabilité d'opérations stratégiques qui coûteraient beaucoup moins de sang peut-être qu'un siége prolongé encore de quelques mois et qu'une succession d'assauts donnés de front; opérations qui suppléeraient l'investissement, qui amèneraient présumablement, sinon la capitulation de l'armée russe, celle de Sébastopol et de ses défenses du nord, enfin la conquête de toute la Crimée. Ces hommes-là avaient encore un autre moteur : c'était quand le monde entier fixait des regards d'admiration sur les soldats français en critiquant leurs chefs principaux, à de rares exceptions près, de voir se relever dans l'opinion de l'Europe ces mêmes chefs qui laissaient presque croire que la grande école de guerre des Turenne, des Catinat, des Hoche, des Moreau et des Napoléon Ier s'était définitivement perdue dans la guerre d'héroïques, mais généralement peu savants coups de main d'Afrique *.

Ainsi, en principe, rien de plus sage que de ne pas vouloir que l'armée continuât à rester devant Sébastopol dans la position défensive où elle avait été pendant plus de six mois.

D'autre part, la combinaison par Aloutcha était savante et dénotait des études topographiques sur la Crimée qu'il était bien regrettable que l'on n'eût pas faites avant de s'embarquer de Varna pour la péninsule. L'auteur admettait sans doute qu'il pourrait être fait à son plan, combiné à neuf cents lieues du théâtre de la guerre, il est vrai après la mission spéciale du général Niel, quelques modifications provenant de la situation et des circonstances, modifications que, sur le terrain, il y aurait apportées lui-même, le cas échéant. Ainsi, l'expédition de Kertch, susceptible de se faire, au besoin, avec la marine seule, eût été un appoint utile qui n'aurait nui en rien à l'économie générale de ce plan; et l'auteur l'aurait admise d'autant plus volontiers que, dans le principe, il avait indiqué Kaffa, tout près du détroit de Kertch ou d'Iéni-Kalé, pour point préférable de débarquement d'une expédition en Crimée, comme cela avait été aussi dans la pensée du général Bizot.

* N'est-il pas triste de voir un des officiers spéciaux d'Angleterre, qui ont pris part à la guerre de Crimée, réduit à faire les aveux suivants :

« Nos plans restèrent toujours les mêmes; ils étaient très-simples et *dépourvus de toute science*. Avec une armée de deux cent mille hommes, nous persistâmes à attacher le succès à la prise de deux ouvrages que dix mille hommes pouvaient défendre, et notre attaque n'ayant pas réussi, cette armée fut paralysée pendant longtemps. En nous emparant de Sébastopol, nous ne gagnions rien de plus : car l'armée russe pouvait alors faire retraite par sa ligne de communications. Nous avions beaucoup plus de troupes qu'il n'en fallait pour conduire le siége et défendre le plateau. Cependant la partie superflue de nos troupes ne tenta aucune entreprise importante, tandis qu'on était en été et que les plus clairvoyants commençaient déjà à redouter un autre hiver de privations comme inévitable. Cependant l'armée russe était invisible; *sa situation et ses mouvements étaient inconnus;* mais il semblait que la simple inertie d'une force comme la nôtre devait repousser l'ennemi, et que tout mouvement des alliés, même entrepris aveuglément, devait nous conduire à la victoire. » (*The Story of the campaign of Sebastopol*, written in the camp, by lieut.-col. E. Bruce Hamley, captain, royal artillery. London, 1855.)

que fondés, à peu près impraticable. La part faite au généralissime anglais dans ce projet était peut-être un peu trop secondaire. Le général Canrobert, pensant que l'opposition de son collègue pouvait tenir à cela, s'inspira d'une noble abnégation qui l'honora beaucoup. Il offrit le commandement en chef à lord Raglan, et pressa Omer-Pacha de l'imiter. Lord Raglan n'accepta qu'à des conditions inadmissibles. Deux

Chose curieuse à faire observer : cette diversion, ou pour mieux dire cette savante campagne par Aloutcha, qui aurait dominé toute la guerre, était en germe dans l'esprit si actif du colonel Guérin, pendant qu'à son insu elle était en projet arrêté dans le cabinet des Tuileries. Seulement le colonel était réduit à prendre pour base, pour point de départ, la situation telle qu'elle se présentait dans le moment à ses yeux.

« On ne discontinue pas, on ne peut pas discontinuer les opérations du siége, écrivait-il dans une lettre en date du 5 mai ; car un échec moral aurait une triste influence non-seulement sur le siége, mais sur toute autre opération, en relevant la confiance des Russes et en diminuant la nôtre. Mais, avec l'adjonction des vingt-cinq mille hommes déjà réunis à Constantinople, nous pouvons continuer le siége et tenir la campagne. » Puis, dans la lettre suivante, se basant par nécessité sur l'expédition de Kertch, il dit : « De Kertch on pourrait venir à Kaffa, y faire débarquer une nouvelle division, marcher de là sur Aloutcha, s'y renforcer encore de trois divisions, se porter sur la route de Simphéropol à Sébastopol, y prendre position entre l'Alma et la Katcha à une journée de marche de la mer, ayant par conséquent toute facilité de se ravitailler, en même temps que l'on couperait la communication de l'ennemi. » (*Correspondance du colonel Guérin, en date du* 15 *mai* 1855.)

Le plan reçu de Paris condamnait peut-être trop énergiquement le mouvement par Eupatoria, qui, depuis quelque temps, avait pris beaucoup de consistance dans l'esprit des généraux alliés. La seule présence d'un corps turc à Eupatoria était par elle-même une diversion qui ne laissait pas d'inquiéter l'ennemi et de l'obliger à distraire une partie de ses forces de la défense de Sébastopol pour assurer ses derrières, son flanc, Simphéropol et la route de cette ville à Baktchi-Seraï; mais en admettant la possibilité de commencer un mouvement stratégique par Eupatoria, le peu de parti que les généraux alliés avaient tiré pendant sept mois de cette position, malgré l'importance qu'ils y attachaient, semblait réellement faire peser sur elle une condamnation. « L'importance stratégique de cette ville, a écrit le général Klapka, fut estimée beaucoup trop haut dans le camp des alliés. Dans les circonstances où ceux-ci se trouvaient, une armée ne pouvait opérer de ce point que si elle était assez forte pour faire à la fois un mouvement contre Pérékop, Simphéropol et Baktchi-Seraï. Tant que les Russes pouvaient tenir la campagne, les services d'un corps isolé à Eupatoria étaient restreints à la ville et à son camp fortifié. Les promenades exécutées par le corps d'Omer-Pacha d'Eupatoria à Balaklava (par mer), de là à Eupatoria et encore à Balaklava, jusqu'à sa réunion au corps d'observation de la Tchernaïa, sont la meilleure preuve du peu d'avantage d'entretenir une force considérable à Eupatoria..... Si les Turcs avaient été employés à la fois à une expédition contre Kertch et Kaffa, et si, soutenus par une escadre de la flotte, ils avaient pris des dispositions préparatoires pour des opérations importantes contre l'armée russe qui tenait la campagne, quel aspect différent auraient eu les affaires (*l'auteur écrivant au mois de juillet* 1855)! La possession de la péninsule de Kertch par les alliés, et la présence de trente mille Turcs à Kaffa, formant l'avant-garde d'une armée qui aurait suivi, eussent rendu la situation des Russes très-précaire en Crimée. »

conférences coup sur coup n'aboutirent pas seulement à l'abandon tacite du plan proposé, mais encore à un désaccord si complet, qu'il devenait désormais impossible que le général Canrobert et lord Raglan restassent ensemble investis du commandement suprême de deux armées chargées d'agir en commun.

Dans cette situation, le général Canrobert compléta son œuvre d'abnégation. Il profita de la rapidité des communications due au télégraphe électrique sous-marin, qui mettait depuis peu le quartier général français, devant Sébastopol, à quelques heures du cabinet des Tuileries, pour demander en toute hâte à l'empereur l'autorisation de remettre son commandement en chef au général Pélissier, auquel, par une lettre secrète, devait passer ce commandement, en cas d'empêchement de sa part (1). La demande expédiée du camp, devant Sébastopol, le 16 mai, à dix heures du matin, avait reçu sa réponse à onze heures du soir. La démission était acceptée, et le commandement en chef de l'armée française devait passer au général Pélissier.

Personne, parmi les gens expérimentés, ne se paya de *la santé altérée* du général Canrobert dont il était question dans les dépêches rendues publiques ; et ce motif avancé fit même légèrement sourire, quand, à quelques jours de là, on eût vu le général demander à reprendre modestement le commandement de son ancienne division à l'armée d'Orient. L'empereur désirait qu'il prît du moins le commandement du premier corps; mais il ne put vaincre sa résolution. Il n'y eût qu'une voix dans l'armée, et l'on peut dire dans l'Europe, pour honorer la conduite du général Canrobert. La page que lui fera l'histoire à cet endroit lui tiendra lieu de la plus belle victoire.

Le 19 mai, le général Pélissier fut solennellement investi de ses nouvelles fonctions. Dès le lendemain, il publia un ordre général de réorganisation de l'armée. Celle-ci fut divisée en trois corps.

Le premier corps était commandé en chef par le général de Salles, et se composait de quatre divisions d'infanterie et une de cavalerie : 1° division d'Autemarre, qui se subdivisait en brigades Niol et Breton; 2° division Levaillant, subdivisée en brigades de La Motterouge et Couston ; 3° division Pâté, subdivisée en brigades Georges Beuret et Bazaine; 4° division Bouat, subdivisée en brigades Faucheux et Duval; 5° division

(1) Il paraît que la lettre d'investiture de commandement en chef en cas d'empêchement du général Canrobert avait d'abord été applicable au général Bosquet, mais que depuis l'envoi du général Pélissier en Crimée, elle avait été changée au profit de ce dernier, qui était plus âgé et plus ancien en grade.

de cavalerie Morris, subdivisée en brigades Cassaignolles et Feray.

Le deuxième corps, commandé par le général Bosquet, se composait de cinq divisions d'infanterie et d'une de cavalerie : 1° division Canrobert, subdivisée en brigades Espinasse et Vinoy ; 2° division Camou, subdivisée en brigades Wimpffen et Vergé ; 3° division Mayran, subdivisée en brigades Pecqueult de Lavarande et de Failly ; 4° division Dulac, subdivisée en brigades de Saint-Pol et Bisson ; 5° division Brunet, subdivisée en brigades Cœur et Lafont de Villiers ; 6° division de cavalerie d'Allonville, subdivisée en deux brigades, dont l'une n'avait pas encore de commandant supérieur nommé, et dont l'autre était aux ordres du général Coste de Champéron.

Le troisième corps ou corps de réserve, commandé par le général de la garde impériale Regnaud de Saint-Jean d'Angély, et dont une partie seulement, la garde impériale, était arrivée en Crimée, se composa de trois divisions : 1° division Herbillon, subdivisée en brigades de Marguenat et Cler ; 2° division d'Aurelles de Paladines, subdivisée en brigades Montenard et Perrin-Jonquières ; 3° division de la garde impériale, subdivisée en brigade Uhrich, brigade de Pontevès, et brigade de cavalerie de réserve de Forton.

Le général Thiry conservait le commandement en chef de l'artillerie, ayant sous ses ordres les généraux Lebœuf, commandant l'artillerie du premier corps, Eugène Beuret, commandant l'artillerie du deuxième corps, et Soleille, commandant l'artillerie de la réserve.

Le général Niel était commandant en chef du génie, fonctions qu'il exerçait déjà depuis le mois d'avril, ayant sous ses ordres le général Dalesme, pour le premier corps, et le général (peu de jours encore auparavant colonel) Frossard, pour le deuxième corps.

Le nouveau général en chef de l'armée française avait été, on peut le dire, désigné depuis le commencement de la guerre par l'opinion publique qui, dans l'éloignement de plusieurs illustrations d'Afrique, et avant qu'elle fût édifiée sur les grandes qualités du général Bosquet, n'avait pas hésité un instant. L'âge, les cheveux blancs, les vieux services du général Pélissier le rendaient plus propre qu'aucun autre à exercer un commandement en chef à côté d'un vétéran tel que lord Raglan, et l'on s'étonnait qu'il ne lui eût pas été donné, dès l'origine, pour collègue. Le général Pélissier, né à Maromme, près de Rouen, était alors dans sa soixante et unième année. Ses services remontaient à l'an 1815. Depuis le grade de sous-lieutenant d'artillerie, puis de lieutenant d'état-major, il avait conquis péniblement chacun de ses

grades, ayant fait les campagnes d'Espagne en 1823, de Morée en 1828, d'Alger en 1830, époque à laquelle il n'était encore que capitaine; ce n'était qu'en ne quittant pas un jour, pour ainsi dire, le sol de l'Afrique, qu'il était arrivé, en 1842, au grade de colonel, en 1846 à celui de maréchal de camp, en 1850 à celui de général de division, à la suite de brillantes expéditions dans lesquelles on lui avait quelquefois reproché une certaine dureté de formes plus peut-être que de cœur, mais qui l'avaient, dans tous les cas, signalé comme un homme énergique au plus haut degré et d'une décision qu'aucun obstacle n'arrêtait. Sous le rapport de la discipline, de l'autorité dans l'armée, on le présentait comme une main de fer qui ne prenait pas la peine de se couvrir d'un gant de velours. Telle était la situation des troupes à cette époque en Crimée, qu'elles préféraient hautement cette main de fer pour en finir, à une main plus douce qui ne les ferait jamais aboutir à un résultat. « On sait du moins dans l'armée, écrivait le colonel Guérin, que quand le général Pélissier aura arrêté une résolution, il faudra réussir à tout prix. »

Ce personnage, de formes réputées si abruptes, s'entendit mieux pourtant avec le vieux général en chef anglais que ses prédécesseurs. Il renoua, dès le 20 mai, avec lord Raglan et les amiraux Bruat et Lyons, le projet sur Kertch, de manière à ce que l'expédition pût prendre la mer à très-bref délai. Il estima sans doute que le siége était trop avancé pour qu'on ne le poussât pas immédiatement et sans répit à fond; et, dans tous les cas, il ne jugea pas à propos de renouveler la querelle avec lord Raglan et Omer-Pacha au sujet du plan stratégique reçu de Paris par son prédécesseur. Il accepta la situation, situation bien tendue, bien difficile, telle qu'on la lui laissait, et tâcha d'en tirer le meilleur parti possible. Il ne fit pas la guerre plus savante qu'elle n'avait été avant son commandement en chef, mais il la fit active, incessante, résolue, dans le cadre étroit où l'on avait eu le tort de l'enfermer et d'où l'on aurait peut-être encore pu la faire sortir avec d'immenses avantages. Enfin, ce fut tout simplement la guerre de front contre les ouvrages de Sébastopol, mais sans tergiversation, sans trêve et sans dévier une seule minute du but. Devant ce caractère inébranlable, servi par une armée capable de conquérir un empire en une seule campagne, Sébastopol ne pouvait manquer de tomber, mais à quel prix ! mais en quel état ! mais avec quelles conséquences inférieures à l'énormité des sacrifices, pour le moment de la paix !

Le système du général Pélissier parût être d'abord d'emporter successivement tous les ouvrages extérieurs et détachés des assiégés après de courtes canonnades, à partir de l'extrémité gauche de ses attaques jusqu'à leur extrémité droite; puis, après avoir assuré sa gauche, de faire donner l'assaut à la Karabelnaïa, et plus particulièrement à Malakof, son principal objectif, comme il l'était depuis longtemps du général Niel, pendant que lord Raglan, avec lequel il serait d'accord, ferait attaquer le Grand-Redan. C'est du moins ce qui semble résulter de ce qui se passa par la suite. Toutefois, le général Pélissier témoigna immédiatement d'un certain désir d'élargir son cercle d'action en faisant occuper par son deuxième corps d'armée les hauteurs de la rive gauche de la Tchernaïa et en se montrant disposé à envahir prochainement la rive droite.

Dans la nouvelle organisation de l'armée, le colonel Guérin restait chef d'état-major du génie au premier corps, investi de la confiance sans bornes des généraux et ayant conquis, par son courage, son infatigable activité et ses talents d'ingénieur, une influence qui se faisait de plus en plus accepter. On a dit quelle était sa surveillance incessante en ce qui concernait les travaux entrepris par les Russes à l'ouest de l'ouvrage du Deux-Mai. Depuis l'enlèvement de leurs contre-approches en avant du bastion Central, les assiégés reportaient en effet leurs efforts du côté de la Quarantaine, dans le but d'arrêter les progrès des assiégeants et de prendre des vues sur le flanc de l'attaque française de gauche. Il ne sera pas inutile à la clarté du récit qui va suivre de donner une idée de la position de ces nouveaux travaux que faisait pousser Totleben avec son intelligence et son activité ordinaires.

Quand, de l'attaque française de gauche, on se dirigeait vers la partie des remparts de Sébastopol située entre le bastion Central à l'est et le bastion de la Quarantaine à l'ouest, partie dont le point intermédiaire était la lunette Boutakof, on avait devant soi, au fond d'une baie où le flot faisait entendre son bruit sourd et monotone, une concavité de haute et sombre verdure, entourée d'un mur partout ébréché, avec une humble chapelle environnée de croix funèbres et de pierres tumulaires, lieu de silence, de repos et de méditation avant la guerre, que troublaient depuis plus de sept mois et bouleversaient les sanglantes querelles des hommes. C'était le Cimetière de ce côté de la ville. D'une médiocre étendue, plus long que large, il formait l'extrémité gauche de l'attaque française. Une hauteur le dominait au nord, que l'on montait par une pente douce, avant d'être conduit aux remparts,

distants d'environ quatre cents pas de là. De ce côté, entre les deux bastions, ces remparts étaient précédés d'un long ravin horizontal qui, avant de se perdre au fond de la baie de la Quarantaine, leur servait de fossé depuis la lunette Belkin, à l'orient du bastion Central, jusqu'au delà du bastion de la Quarantaine. Près de la crête, mais pourtant un peu sur la croupe ou la déclivité de la hauteur en regard du Cimetière, dont les Français occupaient une partie depuis la nuit du 13 au 14 avril, les Russes avaient presque toujours eu des embuscades ou logements isolés pour leurs tirailleurs, tandis que d'autres postes de ce genre se prolongeaient sur la même ligne vers la baie de la Quarantaine. C'étaient tous ces postes établis sur des hauteurs non comprises dans les tranchées françaises et qui gênaient beaucoup l'établissement de l'ouvrage du Deux-Mai, que le colonel Guérin surveillait jour et nuit.

Totleben, désireux de tirer tout le parti possible de cette position, prenait ses mesures pour que les logements placés vis-à-vis du Cimetière fussent réunis par une tranchée dans les règles, de manière à former un front de défense connexe d'environ cinq cents pas de longueur ; à cet effet, il faisait élargir et creuser les embuscades, en même temps qu'exhausser et renforcer leurs parapets ; il établissait un fossé de communication avec le bastion du Centre, et, à l'angle que ce bastion formait avec sa ligne, il commençait à élever une batterie destinée à faire face à l'ouvrage maintenant français du Deux-Mai. Ces importants travaux, péniblement, mais énergiquement conduits dans un sol rocailleux, devaient être terminés avec une rapidité inouïe, sous la protection du général Chroulef qui, à la tête d'un corps d'armée, était chargé de la défense de tous les ouvrages extérieurs de la place (1).

De son côté, le génie français commença, dès le 20 mai, des cheminements dans la direction des embuscades russes pour en préparer l'enlèvement, et, dans la nuit du 21 au 22, pendant que les assiégés, à la faveur de l'obscurité et d'un épais brouillard, achevaient d'établir les communications entre leurs différents logements extérieurs et terminaient leur fossé tendant vers le bastion du Centre, on poussa la nouvelle tranchée des attaques de gauche, dont le développement devait être de cent cinquante mètres, sur l'arête qui descendait de ce même bastion du Centre à la baie de la Quarantaine, près du Cimetière. Assiégeants et assiégés devaient se rencontrer dans leurs

(1) *Guerre d'Orient*, par Rustow, et *Guerre de Crimée*, par Anitschkof.

attaques et contre-attaques dès que l'obscurité et le brouillard se dissiperaient.

En effet, dès que quelques rayons de soleil se furent ouvert un passage à travers les vapeurs du matin, les ingénieurs français s'aperçurent que les ennemis, par un effort de travail énorme et habilement dissimulé, avaient réuni tous les postes en question au moyen d'une gabionnade allant se fermer au bastion du Centre et formant sur la gauche des approches françaises l'ébauche d'un vaste camp retranché d'où ils auraient pu faire de grandes sorties, sans courir le risque, en cas d'insuccès, d'être poursuivis jusque dans la ville. Si ce plan eût réussi aux Russes, la préoccupation dans laquelle les Français auraient été pour la sûreté de leur gauche eût entravé au plus haut degré leurs projets d'attaque, même par la droite et Malakof. Il n'y avait rien à tenter de considérable, avant de s'être assuré de son propre salut. Aussitôt que le général Pélissier eut connaissance de ce travail, il comprit toute l'étendue du danger qu'il faisait courir aux assiégeants. C'était d'ailleurs une provocation évidente à un combat, et le général n'hésita pas (1). Il donna ses ordres pour le soir même au général de Salles, qui lui avait succédé à la tête du premier corps. C'était énergiquement inaugurer son commandement en chef.

Le général de Salles prit immédiatement ses mesures et chargea le général Pâté de faire attaquer les nouveaux travaux des Russes, pendant que le général Dalesme et le colonel Guérin, qui s'étaient rendus dans la tranchée, donnaient leurs ordres pour que toutes les dispositions fussent faites sous leurs yeux en ce qui concernait le génie. Le capitaine Roullier, dont la promotion au grade de commandant eut lieu sur les entrefaites, était, ce jour-là, comme au 2 mai, chef d'attaque du génie, ayant pour adjoint le capitaine Vaullegeard ; un détachement de sapeurs était sous les ordres du capitaine Géant et du lieutenant Apffel. La mission du génie était, comme à l'ordinaire, de retourner contre les ennemis leurs propres travaux, œuvre aussi périlleuse que compliquée dont la conséquence devait être de rendre définitivement inexpugnables sur tout leur front, comme sur leurs flancs, les attaques de gauche, devenues aussi fortes que Sébastopol même : car ce ne fut pas un des caractères les moins étranges de cette guerre, qu'il y ait eu longtemps en quelque sorte siége contre siége, et que l'habileté, le sang-froid, le courage des ingénieurs fran-

(1) *Correspondance du colonel Guérin, lettre du 2 juin* 1855.

çais fussent venus à bout de dresser place contre place, pour protéger, pendant plus d'un an, une grande armée d'attaque; c'est ce qui eut lieu spécialement sur la gauche, en face de la ville, absolument sans le concours des ingénieurs anglais. Cet effort est peut-être le plus considérable que le génie ait tenté et exécuté, en présence d'une place de premier ordre, d'une artillerie telle qu'on n'en vit jamais, d'une garnison considérable et d'une puissante armée de secours qui, de concert avec celle-ci, harcelait sans cesse les travaux. Ce fut, pour ne parler ici que des morts, la gloire du général Bizot, ce fut celle du colonel Guérin. Leurs noms sont inséparables dans l'exécution de cette œuvre gigantesque, comme ils le sont aussi dans leur mort glorieusement identique.

Deux colonnes d'attaque, devant agir simultanément, furent disposées par le général Pâté qui en avait la direction, avec le concours du général Rivet, chef d'état-major du premier corps, et de plusieurs officiers d'état-major distingués, au nombre desquels le major de tranchée Raoult. — L'attaque de gauche, sous les ordres du général Georges Beuret, se composait de trois compagnies du 10e bataillon de chasseurs à pied, des bataillons du 2e régiment de la légion étrangère et d'un bataillon du 98e de ligne. Cette colonne devait s'avancer de la baie de la Quarantaine, avec mission d'attaquer le groupe d'embuscades le plus avancé de ce côté. — L'attaque de droite, sous les ordres du général de La Motterouge, était formée des compagnies d'élite du 1er régiment de la légion étrangère, soutenues par deux bataillons du 28e de ligne, qui étaient eux-mêmes appuyés en arrière par un bataillon du 18e de ligne et deux bataillons des voltigeurs de la garde; deux autres bataillons des voltigeurs de la garde, des compagnies de chasseurs à pied et le 80e de ligne étaient encore disposés pour venir, au besoin, prêter aide à la réserve. La colonne de La Motterouge devait déboucher de l'angle sud-est du Cimetière et attaquer les logements russes établis sur la déclivité de la crête qui dominait celui-ci au nord. La réserve principale se posta dans la deuxième parallèle derrière le Cimetière, pour y rester à la disposition du général de Salles. Le colonel Guérin chargea le capitaine Géant de la conduite des travaux qui auraient lieu du côté de la baie, et se mit en devoir d'accompagner la principale attaque avec les capitaines Roullier et Vaullegeard. Le général Lebœuf avait pris d'autre part ses dispositions pour appuyer de son artillerie les colonnes d'attaque et les travaux du génie.

De son côté, sur l'ordre du prince Gortschakof, le général Chroulef prenait position devant le bastion de la Quarantaine, avec les régiments de Podolie et Prince de Varsovie et deux bataillons du régiment de Jitomir, ensemble sept mille hommes, pendant que les régiments Minsk et Ouglitz, ensemble cinq mille hommes, lui étaient envoyés, à titre de réserve, du nord au sud de la grande baie, et que le général prince Ouroussof réunissait, à tout événement, les divisions de la ligne de défense du côté de la Karabelnaïa ; car, depuis que le général Pélissier avait reçu le commandement en chef de l'armée française, il n'était rien à quoi la place et son armée de secours ne s'attendissent. On était continuellement sur pied d'une extrémité à l'autre de la ligne de défense; on ne s'y occupait plus de surprendre, mais de n'être pas surpris. Tel était l'effet produit par la grande réputation d'énergie et d'activité d'un seul homme.

Sur le signal donné par le général Pâté, un peu après neuf heures du soir du 22 mai, les colonnes Beuret et de La Motterouge opérèrent leur mouvement simultané. Malheureusement il ne fut pas exécuté d'une manière irréprochable. Les Français, au lieu d'enlever vivement les crêtes au-dessus du Cimetière et de rejeter les assiégés en arrière dans le ravin de la Quarantaine, s'arrêtèrent trop derrière la gabionnade ennemie, qui leur formait un demi-couvert ; cela donna aux réserves russes le temps d'avancer.

Néanmoins, les compagnies d'élite du 1er de la légion étrangère, tête de la colonne La Motterouge, après avoir eu à essuyer, à moitié de la pente du Cimetière conduisant à la crête de la hauteur, le feu des embrasures des Russes, marchèrent à l'attaque des embuscades et de la tranchée qui les reliait, franchirent le parapet et pénétrèrent dans l'ouvrage. Mais au bruit du feu vif qui partait des retranchements russes, le général Chroulef, de sa position en avant du bastion de la Quarantaine, avait tout de suite mis ses troupes en mouvement. Le régiment de Podolie marcha vers l'angle sud-est des postes attaqués, par là où Totleben projetait d'établir une batterie ; et les deux bataillons de Jitomir prirent la direction de l'angle nord-ouest du Cimetière ; pendant que, plus à l'ouest encore, le régiment Prince de Varsovie s'avançait vers les postes rapprochés de la baie de la Quarantaine, dont on entendait également la fusillade et d'où la colonne Beuret chassait aussi les Russes.

Le colonel Guérin, avec ses officiers, ses sapeurs et ses travailleurs, était arrivé dès le commencement du feu, espérant que l'on conserverait le terrain partout où on l'aurait conquis. Sur la gauche, où il se

rendit en toute hâte quand il vit que le moment n'était pas encore venu d'exécuter les travaux à droite, son attente ne devait pas être déçue. Les trois compagnies du 10ᵉ bataillon de chasseurs à pied, où se signalèrent les capitaines de Bonne et de La Chevardière de La Grandville, ainsi que l'intrépide soldat Rière, avaient les premières franchi les parapets ennemis et enlevé les logements des tirailleurs russes. Elles avaient été promptement aidées par les bataillons du 2ᵉ de la légion étrangère, qui reçurent énergiquement les trois premiers bataillons du régiment Prince de Varsovie, quand ils arrivèrent ramenant l'avant-garde russe au combat. Le commandant Martinez, les capitaines Bombin, Poggi et d'Astis, l'adjudant sous-officier Foerster et le caporal Panetti soutinrent dignement l'honneur de la légion. Toutefois le régiment Prince de Varsovie, quoique nouvellement arrivé de Pérékop, se comportait avec une vigueur peu commune. Ses trois premiers bataillons, appuyés par le 4ᵉ bataillon en réserve, disputèrent pendant plus d'une heure et demie le terrain conquis par les compagnies de chasseurs à pied et par les bataillons de la légion étrangère, tour à tour repoussants et repoussés. Cependant le bataillon du 98ᵉ de ligne, conduit par le lieutenant-colonel Lartigue, mit fin à l'incertitude du combat. La colonne Beuret resta définitivement en possession de l'escarpement qui bordait la rive droite de la baie de la Quarantaine et des embuscades qui le couronnaient. Le colonel Guérin put se mettre immédiatement en devoir de retourner les travaux des Russes contre eux-mêmes et de les relier aux lignes françaises.

Il n'en était pas de même à l'attaque de droite. Par là, le combat, semblable au flux et au reflux de la mer au plus fort de la tempête, était soutenu de part et d'autre avec le plus extrême acharnement, depuis que le régiment de Podolie, par la seule supériorité du nombre, avait rejeté les compagnies d'élite du 1ᵉʳ de la légion étrangère contre le fossé qui reliait les embuscades du Cimetière et sur les bataillons du 28ᵉ de ligne. En vain les capitaines Lachenal, Fischer, Delebecque, Lacour, Franzini, les lieutenants Drumel et d'Espinassy de Fontanelle ramenèrent-ils à plusieurs reprises les compagnies de la légion contre l'ennemi qui les enfonçait la baïonnette dans le ventre. Le régiment de Podolie les rejeta presque entièrement des retranchements russes dont le capitaine Roullier faisait déjà remuer les terres. Les officiers du génie furent obligés de mettre l'épée à la main, les sapeurs et les travailleurs de quitter la pelle et la pioche pour le fusil. Le jeune capitaine Vaullegeard, officier du plus bel avenir, fut tué en ce moment.

Cependant le général de La Motterouge avait déjà fait avancer les deux bataillons du 28e de ligne qui rétablirent le combat et eurent particulièrement à s'honorer de la belle conduite du commandant Trilhard qui périt dans l'action, des capitaines de Saint-Priest, Chapsal et Fontan, du sergent Glatigny, du voltigeur Neu et de plusieurs autres braves. La défaite du régiment de Podolie semblait assurée, quand les bataillons du régiment de Jitomir et d'autres en réserve, sortant incessamment, avec de grands hourras, dû ravin de la Quarantaine où ils étaient massés, vinrent relever les affaires de l'ennemi. Les Français se virent encore rejetés des retranchements russes et même un moment poursuivis jusqu'à leurs propres lignes par les bataillons de Jitomir, qui du reste furent immédiatement obligés de se retirer en désordre devant une première charge de la réserve postée dans la tranchée.

Il y eut alors un court temps d'arrêt, dont les deux partis profitèrent pour se reformer et se remettre en position. Il n'était pas encore dix heures du soir. Cette fois, non-seulement le bataillon du 18e de ligne, commandant de Cargouët, mais encore les principales réserves de la colonne de La Motterouge, c'est-à-dire deux et bientôt quatre bataillons des voltigeurs de la garde, conduits par les colonel et lieutenants-colonels de Marolles, Douay, Mongin, par les commandants Boulatigny (1), d'Anthès, Farine, Grémion (2), et une élite de braves officiers, s'avancèrent contre l'aile gauche des Russes qui venaient de leur côté de recevoir le considérable renfort des régiments de Minsk et d'Ouglitz, bientôt soutenus eux-mêmes par d'autres bataillons. La lutte se renouvela d'abord avec deux des bataillons de la garde, au bruit des hourras des Russes, des décharges précipitées de la mousqueterie, et des détonations de sept à huit cents pièces de canon. C'était une véritable bataille à laquelle avaient pris part successivement ou à la fois plus de vingt bataillons russes. La clarté d'abord vive de la lune était complétement obscurcie par les nuées rougeâtres de fumée et de poudre qui s'avançaient les unes contre les autres, dégageant à la fois mille et mille foudres épouvantables. La lutte fut terrible et corps à corps ; les épées mêmes des officiers supérieurs furent ébréchées, tordues dans le choc (3); il y eut surtout un combat effroyable à l'arme blanche entre

(1) Il avait reçu sa nomination de lieutenant-colonel au 19e de ligne, et tint néanmoins à honneur de rester à son ancien poste, dans la garde, au moment du danger ce qui devait lui être si fatal.

(2) Le commandant Grémion (Jean-Charles-Maurice) venait de passer du 98e de ligne dans la garde.

(3) C'est en cet état que l'épée du lieutenant-colonel Boulatigny fut renvoyée à son frère.

un des bataillons de la garde et le régiment d'Ouglitz, qui tenait à insigne honneur de le vaincre, même avec des forces de beaucoup supérieures. Les voltigeurs de la garde payèrent d'un torrent de sang généreux leur bienvenue. Le commandant d'Anthès fut mortellement atteint en donnant aux siens l'exemple du courage. Le lieutenant-colonel Boulatigny, qui avait voulu partager les périls de ses anciens camarades et remplir encore à leur tête les fonctions de chef de bataillon, reçut deux horribles blessures, en se battant comme un lion; un bras amputé, une jambe et la hanche labourées, il survécut encore quelque temps. Jeune pour le rang qu'il occupait, d'un cœur loyal et héroïque, doué de rares facultés sous une grande sobriété de formes et de paroles, il était appelé à un brillant avenir, quand il fut mortellement frappé (1). Le capitaine Genty, autre modèle de vaillance,

(1) Le colonel Boulatigny était le frère de M. Boulatignier, conseiller d'État, bien qu'il eût pris l'habitude d'écrire la terminaison de son nom autrement que lui. Dans les trop peu nombreux papiers de famille qui nous sont revenus de Crimée, nous trouvons la lettre suivante, en date du 19 mai 1855, adressée de Paris par M. Boulatignier au colonel Guérin, qui ne la reçut que plusieurs jours après les événements des 22-23 mai.

« Mon cher camarade, il ne peut rien t'arriver d'heureux sans que j'en éprouve une satisfaction réelle. Ce matin, c'est les larmes aux yeux que je lis dans le rapport du général Canrobert le récit de ta belle conduite (affaire du 1er au 2 mai), et que je vois ton nom mis à l'ordre de l'armée. Je ne puis résister au besoin de te dire mon émotion, et de t'assurer que nos cœurs te suivent dans cette lutte où vous soutenez si dignement l'honneur de nos armes. Je voudrais pouvoir t'embrasser. J'ai un jeune frère qui vient d'être nommé lieutenant-colonel du 19e régiment de ligne; si tu le rencontres, donnez-vous la main sous mes auspices et en souvenir de moi; vous êtes faits pour vous estimer et vous apprécier tous les deux. Tu as sous tes ordres le lieutenant Vaullegeard, à la carrière duquel j'ai un peu présidé; c'est un brave jeune homme, attaché à ses devoirs, plein d'honneur, d'une âme un peu susceptible; je prends la liberté de le recommander à ta bienveillance. Adieu, mon cher Guérin, reçois avec mes félicitations cordiales l'assurance de mon vieil et constant attachement. Que Dieu te conserve à ta famille, à tes amis, à ton pays dont tu es un des plus vaillants enfants! »

En écrivant ces lignes, le 19 mai, M. Boulatignier ne pouvait croire que le frère dont il parlait et le jeune officier qu'il recommandait seraient mortellement atteints avant que sa lettre fût parvenue au colonel Guérin qui, le 9 juin, dernier jour où il écrivit lui-même à ses amis, à sa famille, lui fit cette réponse :

« Mon cher Boulatignier, je te remercie de ton bon souvenir. Malheureusement chacun de nos petits succès nous coûte bien des braves gens. Dans les affaires des 22 et 23 mai, sur la gauche des attaques de la ville, ton frère, dont je me hâte de te dire que l'état est aussi satisfaisant que possible, a reçu deux blessures graves dont l'une a nécessité l'amputation du bras gauche. Allant visiter l'ambulance l'avant-veille du jour où j'ai reçu ta lettre, j'y avais serré la main au colonel Boulatigny sans savoir qu'il fût ton frère, à cause de l'orthographe différente de son nom. Je suis allé de nouveau le voir ce soir, et j'ai des nouvelles rassurantes à te donner de lui. Le mé-

périt en entraînant ses hommes au plus fort de la mêlée. Le brave capitaine Chicard et plusieurs autres qui se signalèrent avec lui devaient être bientôt perdus pour l'armée, par suite de leurs blessures. Vingt-sept officiers, mille à douze cents sous-officiers et soldats environ des voltigeurs de la garde furent mis hors de combat dans cette seule nuit (1). Le major de tranchée Raoult fut grièvement blessé. Les Français prirent, perdirent et reprirent encore plusieurs fois les retranchements ennemis. Les capitaines Lebailly, Vichery, Bouton, le sous-lieutenant Boscary, les sergents Bessin, Caute, Drouet et Rochette, outre ceux que l'on a déjà nommés et bien d'autres, se signalèrent dans les re-

decin en chef, que je connais particulièrement, considère la cicatrisation du bras comme tout à fait assurée et prochaine. La blessure de la jambe, qui n'a point exigé d'opération, sera d'une guérison plus lente à cause des faisceaux nerveux qui ont été lésés. Il est bien triste de n'avoir à répondre à la lettre que tu m'adresses pour me complimenter que par de mauvaises nouvelles. Le brave jeune homme (M. Vaullegeard) que tu me recommandes et que j'avais contribué à faire nommer capitaine, pour le récompenser du dévouement et du courage dont il avait déjà donné tant de preuves, a été mortellement frappé dans la nuit du 22 au 23 mai. Il n'est point le premier de nos pauvres camarades du génie dont la carrière ait été arrêtée au moment où elle semblait se montrer plus brillante..... »

(1) On trouvera les noms des officiers des voltigeurs de la garde qui ont succombé ou ont été mis hors de service, tant par suite des affaires du 22 au 24 mai, que de celles du 18 juin et du 8 septembre, dans la liste suivante des officiers de l'*annuaire* 1855 manquant sur l'*annuaire* 1856 :

1er VOLTIGEURS DE LA GARDE : colonel Boudville (tué plus tard); commandant Farine (tué plus tard); major Sardun ; capitaines : Valentin (M.-Benj.-C.-Nap.), Monnier (Paul), Chicard (Étienne-Victor), Genty (Guill.-Ét.-M.), Dutrochet (tué plus tard commandant au 6e de ligne), Devoge (L.-A.), Perriat (L.-Hyp.-M.) Fayette (Charles-Joseph), Chauvin (Jos.-Aug.), Gisquet (Henri); lieutenants : Parant (Alex.-Mar.-Arsène), Demay (Ch.-Joseph), Seligmann-Lui (Gustave), Ferrus (Jean-François); sous-lieutenants : Brondel (Raymond), Duhoux de Crefcœur, Riffaud (Pierre); ensemble vingt officiers, dont trois supérieurs, de l'*annuaire* 1855 manquant sur l'*annuaire* 1856, au 1er voltigeurs de la garde.

2e VOLTIGEURS DE LA GARDE : colonel de Marolles (tué plus tard général); commandants : d'Anthès, Boulatigny, Guyot (Georges-Claude-Ét.); capitaines : Patoureau (Charles-Joseph), Barthou (Étienne), Bouton (Nicolas-Édouard), Sommeillier (J.-B.-M.-St.), d'Argiot de La Ferrière ; lieutenants : Girardin (Alexis-C.-Jos.), Gouin (Fiacre Désiré), Hébert (C.-Xavier), Le Breton (M.-Jules-Gust.), Chas (Antoine-Adolphe); sous-lieutenants : Fantin (Bonav.-Denis), Deroussen (Siméon-Marie-Ernest), Berger (Joseph-Auguste), Lafon (Michel-Frédéric); ensemble dix-huit officiers, dont quatre supérieurs, de l'*annuaire* 1855 manquant sur l'*annuaire* 1856, dans le 2e voltigeurs de la garde.

Trente-huit officiers, dont sept supérieurs, pour les deux régiments de voltigeurs de la garde, ayant figuré dans ces régiments en mai 1855 sur l'*annuaire militaire*, manquent donc sur l'*annuaire* 1856, non compris ceux qui, nommés et disparus dans l'intervalle, ne se trouvent nulle part.

tours offensifs de la garde, particulièrement des deux premiers bataillons engagés. Le bataillon du 18ᵉ de ligne faisait aussi des efforts surhumains pour rétablir à chaque instant le combat; son commandant de Cargouët tomba pour ne plus se relever; les capitaines Rigault de Maisonneuve et Lapersonne, les lieutenants Maloizel et plusieurs intrépides sous-officiers et soldats, parmi lesquels les sergents Lachèze, Bursin et Rollin, les soldats Chazalan et Chopin, firent payer cher à l'ennemi la mort de leur chef. Des compagnies du 9ᵉ bataillon de chasseurs à pied et du 80ᵉ de ligne s'étaient aussi avancées après les deux derniers bataillons des voltigeurs de la garde, les unes pour prendre part au combat, les autres pour enlever les morts et les blessés (1). De derniers et suprêmes efforts étaient tentés des deux côtés, et quand vint le crépuscule du matin on se battait encore. La hauteur du Cimetière présentait un tableau de carnage où amis et ennemis, morts et blessés, étaient confondus et entassés.

Le général Lebœuf avait fait amener quelques pièces de campagne qui canonnèrent le ravin, devant le bastion de la Quarantaine, hors duquel les Russes déployaient leurs réserves, pendant que, de l'autre côté, une batterie de la deuxième parallèle balayait ce même ravin dans toute sa longueur, et moissonnait amplement au milieu des bataillons qui y étaient massés.

Le général Pâté, ayant ouï dire que les Français occupaient de nouveau les embuscades du Cimetière, donna ordre de les détruire et de les raser. A deux heures et demie du matin, le capitaine du génie Roullier marcha une seconde fois, dans ce but, avec quatre compagnies de travailleurs; mais on s'était trompé : l'ennemi tenait encore la position, et il fallut, comme naguère, quitter la pelle pour le fusil et prêter main-forte aux troupes engagées. Pendant que le capitaine Roullier faisait cette seconde tentative, le colonel Guérin, après s'être assuré de la conservation du groupe d'embuscades de la Quarantaine, était revenu sur la droite, et, sous les projectiles et les baïonnettes russes, il entreprit, vers trois heures du matin, de jeter un plus grand nombre de travailleurs sur une tranchée commencée la veille et de-

(1) « Les deux bataillons du 28ᵉ, le bataillon du 18ᵉ, les voltigeurs de la garde furent successivement engagés, et cette lutte héroïque dura jusqu'au matin. Cinq fois les embuscades les plus éloignées furent prises et reprises par les Russes et par nos troupes. Ces mêlées à la baïonnette furent terribles. Deux autres bataillons des voltigeurs de la garde, le 9ᵉ de chasseurs à pied et le 80ᵉ de ligne furent encore appelés sur le champ du combat, les uns pour y prendre part, les autres pour relever les morts et les blessés; tous firent leur devoir. » (*Rapport du général Pélissier.*)

vant aboutir près de l'embuscade la plus avancée du Cimetière ; mais le terrain sur lequel il opérait était tellement encombré de morts et de mourants qu'on ne pouvait plus s'y mouvoir ; le travail ne se fit qu'avec une peine extrême, et bientôt le jour vint l'interrompre. De part et d'autre, on était harassé, séparé, décimé. Chacun rentra dans ses lignes, l'ennemi conservant seulement sur la crête du Cimetière ses anciens postes de tirailleurs. Les Russes évacuèrent même deux de leurs embuscades de ce côté, ainsi que le Cimetière, dont le mur oriental formait une partie du parapet français.

Sur la gauche, les Français étaient restés définitivement maîtres de l'escarpement qui bordait la rive droite de la baie de la Quarantaine et des embuscades qui le couronnaient. C'était peu de chose, si l'on en doit croire les écrivains étrangers qui se sont inspirés des opinions russes ; et les généraux de Salles et Pâté, sinon le général Pélissier lui-même, avaient manqué de tout esprit de direction et d'ensemble, en n'envoyant pas au secours de la colonne de La Motterouge la colonne Beuret, après que celle-ci était restée maîtresse des embuscades de cette position, qui, selon eux, ne méritait pas d'être gardée. Mais c'était tout, selon le colonel Guérin, qui fit immédiatement ressortir l'avantage de conserver la position conquise par la colonne Beuret, comme point de départ, pour tourner la gauche des positions gardées par les Russes entre le Cimetière et la ville. Il affirmait que, si l'on renouvelait l'attaque dans la nuit suivante, le succès serait complet et n'ajouterait pas de grandes pertes à celles que l'on avait déjà faites.

Les assiégés n'en doutaient pas, car, inquiets de savoir si les Français recommenceraient leurs attaques, et pour s'en assurer, ils hissèrent le pavillon de trêve ; on ne leur répondit pas, et, dès lors, ils se tinrent pour certains qu'une nouvelle affaire aurait lieu la nuit suivante.

Cependant l'opinion du colonel Guérin ne prévalait pas sans beaucoup de peine. Le nombre des morts et des blessés militait contre elle. Si les Russes avaient eu plus de trois mille hommes hors de combat, parmi lesquels le général Adleberg tué et un grand nombre d'officiers (1), les Français comptaient au moins cinq à six cents morts,

(1) Pertes des Russes, suivant Rustow, dans la nuit du 22 au 23 mai :

Morts.	765, dont 29 officiers.
Blessés	1,750, dont 58 officiers.
Total des hommes hors de combat . .	2,515, dont 87 officiers.

Ces pertes sont fort au-dessous de la vérité, particulièrement pour les morts. Le 24,

dont plus de trente officiers, et douze à treize cents blessés, dont plus de soixante officiers (1).

Les délibérations au sujet d'une nouvelle et immédiate attaque penchèrent longtemps dans un sens opposé à l'opinion du chef d'état-major du génie du premier corps. Mais le colonel Guérin se sentait appuyé par l'esprit énergique et plein de décision du général en chef, qui ne demandait pas mieux que d'être convaincu de l'urgence d'une attaque pour la nuit suivante. On finit par conclure à ce qu'elle eût lieu, et des dispositions furent immédiatement prises en conséquence.

Le général en chef confia au général Levaillant, habilement secondé par le colonel Letellier-Valazé, son chef d'état-major, le soin de compléter le demi-succès de la nuit précédente, avec dix bataillons, au nombre desquels, comme réserve, les deux bataillons des voltigeurs de la garde qui avaient le moins souffert. Décidément, le général Pélissier tenait à élever promptement les bataillons de la garde, dont une partie n'était arrivée pour ainsi dire que de la veille, à la hauteur des plus vieilles troupes de l'armée d'Orient. Le général de brigade Couston, avec quatre bataillons, fut chargé de couvrir la position conquise en dernier lieu à l'extrême gauche, tout près de la baie de la Quarantaine, et le général Duval, — de la division Bouat, — avec six autres bataillons, eut mission de prendre la gabionnade parallèle au grand mur du Cimetière, et de permettre ainsi au génie, que dirigerait encore le colonel Guérin, ayant avec lui le commandant Durand de Villers, chef d'attaque, et les capitaines de Brevans et Fescourt, d'assurer l'établissement définitif des Français sur toute l'étendue de la position si vivement disputée dans la nuit du 22 au 23.

Si l'on en devait croire les récits de source russe, les généraux assiégés, estimant que la conservation de cette position leur avait déjà coûté trop de sang relativement à son importance, n'y avaient laissé que cent cinquante tirailleurs, qu'ils firent simplement renforcer le soir du 23 mai par deux bataillons du régiment de Jitomir, avec l'ordre

malgré tous ceux qu'on avait déjà enlevés dans le ravin, on comptait douze cents cadavres russes aux abords des nouvelles lignes françaises. Les écrits de source russe ne parlent pas des pertes faites par les assiégés dans la nuit suivante, 23 au 24 mai.

(1) Plusieurs chiffres ont été donnés pour les pertes des Français dans cette nuit; ils sont en général au-dessous de la vérité. La *Relation médico-chirurgicale* du docteur Scrive, médecin en chef de l'armée d'Orient, nous permettra tout à l'heure de donner l'ensemble des pertes, en tués ou blessés, d'une manière exacte, pour cette nuit et pour la nuit suivante, qui fut infiniment moins meurtrière pour les Français ainsi que pour les Russes.

de tenir ferme, si les Français n'opéraient qu'une faible attaque, mais de se retirer de tous les points à un signal parti du rempart principal, s'ils se montraient en force et avec l'intention de conquérir la position à tout prix. Mieux encore, toujours selon ces récits basés quelquefois sur la négation des faits les plus évidents, il n'y aurait pas eu du tout de combat dans la nuit du 23 mai. Telle n'est pas l'absolue vérité. Il y eut combat, quoique léger en effet relativement à ce qui avait eu lieu la nuit précédente, et, de part et d'autre, on fit encore des pertes assez sensibles.

La colonne Duval, composée de bataillons tirés des 14e, 46e, 80e et 98e de ligne, était sortie de la tranchée. Le colonel Gault, avec deux bataillons du 46e, à la tête de l'un desquels était le commandant Bouchard d'Aubeterre, se jeta sur la gauche des ennemis qui occupaient la croupe au-dessus du Cimetière ; les lieutenants-colonels Lartigue et Guignard appuyèrent ce mouvement avec un bataillon du 98e et un bataillon du 14e, tandis que le commandant Mathis, avec un bataillon du 80e, contournait le Cimetière pour se rabattre sur la droite de l'ennemi. L'élan de ces braves bataillons fut irrésistible. Les embuscades furent tournées et enlevées ; les Russes, partout enfoncés, se retirèrent en entretenant une fusillade qui s'apaisa peu à peu et finit par s'éteindre.

Le colonel Guérin fit aussitôt commencer les travaux du génie, sous la mitraille et les projectiles de toutes sortes qui, aussitôt après la rentrée des bataillons russes, plurent à la fois de tous les ouvrages par lesquels la position était dominée, principalement de la redoute Schvarz, des bastions du Mât et de la Quarantaine, ainsi que du rempart de communication entre ceux-ci. La tranchée et ses abords étaient littéralement couverts de cadavres russes, qu'il fallut enterrer sous le parapet avant de se remettre à l'œuvre. L'ennemi prenait de loin sa revanche. Ayant la direction du point où le génie opérait, il criblait de mitraille les ingénieurs et les travailleurs. Le capitaine de Brevans, à l'extrême gauche, poussait les cheminements jusqu'à la tranchée russe que l'on avait reprise, et le capitaine Fescourt retournait contre les ennemis leur propre gabionnade. Le colonel Guérin dirigeait avec son sang-froid ordinaire les travaux, que le général Dalesme vint visiter selon son habitude. Un biscaïen, parti d'une batterie russe qui enfilait complétement les travaux, frappa à la nuque le capitaine Fescourt qui perdit une minute connaissance. Le jeune officier racontait au colonel Guérin comment il avait été blessé, quand un second bis-

caïen, parti de la même batterie, l'atteignit encore, mais ne l'empêcha pas de continuer son travail. Le lieutenant du génie Dogny fut aussi blessé, sans pour cela cesser de prendre part à l'œuvre commune. Les Français eurent encore, dans cette nuit, près de cinq cents des leurs mis hors de combat, par suite du feu meurtrier de la place; plusieurs officiers du 80e, parmi lesquels le commandant Mathis, furent tués; nombre d'autres officiers furent blessés (1). Le génie n'en continua pas moins son œuvre, et le colonel Guérin de faire organiser, au profit de l'attaque, la gabionnade conquise, en la transformant en une crémaillère dont les branches successives furent défilées de la

(1) Le colonel Guérin, dans sa lettre du 2 juin 1855, s'exprime ainsi sur les pertes faites dans les deux nuits par les assiégés et les Français : « La lutte de la veille avait découragé les Russes; car, si nous avions fait de grandes pertes, ils en avaient éprouvé de plus grandes par l'action de notre artillerie sur les bataillons massés dans le ravin et près des murs de la ville. Un armistice ayant eu lieu le 24, dans l'après-midi, pour enterrer les morts, on a compté près de douze cents cadavres russes aux abords de nos nouvelles lignes. En y ajoutant tout ce qu'ils avaient enlevé précédemment dans le ravin, à la faveur de la nuit, on estime qu'ils ont dû avoir au moins cinq mille hommes hors de combat, tant tués que blessés. Je pense que nous en avons eu près de deux mille de notre côté. »

M. Bruce Hamley, dans son ouvrage sur la guerre de Crimée, porte à six mille au moins le nombre des Russes mis hors de combat. « Le 24 mai, dit-il, une trêve de six heures eut lieu pour ramasser les morts. Les Français avaient eu seize cents tués ou blessés. Ils rendirent aux Russes onze cent cinquante corps; huit cents autres furent ramassés par les gens envoyés pour enterrer les morts, dont la plus grande partie avaient été tués par le feu de quatre pièces de campagne françaises qui labouraient les épaisses colonnes de soutien des ennemis. La perte de la garnison dans les deux attaques dut être au moins de six mille hommes. »

Le médecin en chef de l'armée d'Orient écrit de son côté ce qui suit dans sa *Relation médico-chirurgicale,* à propos des affaires des 22 et 23 mai:

« Les pertes de l'ennemi ont été quadruples des nôtres et ont atteint pour lui, dans ce double combat, les proportions d'une bataille perdue. Le chiffre de nos pertes, qui s'est élevé à deux mille, et celui des morts à sept cents, n'a pas rendu facile l'exécution du service médical à l'ambulance de la tranchée ; aussi le personnel de santé a dû multiplier ses efforts et rivaliser de zèle et d'activité, sous la direction de ses chefs, pour terminer en moins de trente-six heures cette sanglante besogne; j'ai eu surtout à me louer, dans cette circonstance, du médecin-major Blanvillain, qui reçut la croix de la Légion d'honneur comme récompense de ses bons services. Les voltigeurs des 1er et 2e régiments de la garde impériale, qui avaient combattu avec éclat dans ces luttes nocturnes, ont éprouvé de nombreuses et regrettables pertes : les commandants d'Anthès et Boulatigny ont succombé aux suites de leurs graves blessures. Un de nos aides-majors du 46e, le docteur Petitbon, fut, dans cette attaque, jeté violemment par terre et contusionné fortement par un boulet; le docteur Caumont, des voltigeurs, reçut aussi un éclat d'obus qui le contusionna; ces deux blessures portent à cinq le total des médecins blessés depuis le début du siége; les trois autres ont été MM. Gaullet, médecin-major du 2e de zouaves, le docteur Arcelin (qui a succombé plus tard aux suites de ses blessures) et le docteur Quesnoy. »

batterie de la Quarantaine. La tâche était remplie, quand le capitaine Fescourt, deux fois atteint déjà, eut l'épaule fracturée par un troisième biscaïen parti toujours de la même batterie. Le colonel Guérin, après avoir passé toute cette seconde nuit, comme la première, sous les projectiles russes, sortit sain et sauf d'un si long péril, et put conserver encore, pour un temps, hélas! bien court désormais, le surnom de Trompe-la-Mort que lui avait donné le soldat. Au point du jour du 24 mai, on était solidement établi sur toute la ligne enlevée durant les deux nuits. L'ennemi, toutefois, restait encore en possession du chemin de communication conduisant de l'extrémité sud-est de ses positions perdues au bastion Central.

Huit jours encore de travaux difficiles, accomplis sous la direction du colonel Guérin, devaient permettre aux Français de circuler à couvert depuis la droite du Cimetière jusqu'à la baie de la Quarantaine, et, partout, l'on ne serait plus séparé de la ville que par un seul ravin. Ce ravin, il est vrai, laisserait encore les assiégeants à quatre cents mètres environ de la droite de l'enceinte et du bastion de la Quarantaine, quoiqu'il se fussent portés en dernier lieu, d'un seul bond, à plus de cinq cents mètres en avant des lignes de contrevallation qui fermaient leur gauche. De la sorte, les attaques de la ville, d'abord concentrées sur le bastion du Mât dont les Français n'étaient plus qu'à soixante-quinze mètres, s'étendaient sur le bastion du Centre duquel on s'était rapproché à cent cinquante mètres par l'affaire du 2 mai, et ces attaques pouvaient se prolonger jusque vers l'extrémité droite de la ville depuis les affaires des deux dernières nuits. On avait tout d'abord gagné, aux succès remportés pendant le mois, d'être débarrassé, aux attaques de gauche, des embuscades qui, prenant à revers les travaux de siége, empêchaient de pousser plus loin les cheminements et causaient journellement des pertes cruelles (1). On y avait aussi gagné d'être maître de l'importante baie de la Quarantaine.

(1) *Correspondance du colonel Guérin.* Lettre du 2 juin 1855.

On lit dans la même lettre : « Jusqu'ici chacun de nos efforts et de nos avantages est resté sans résultat parce que, après un pas indiquant l'intention de pousser vivement l'attaque sur quelque point de la ville, nous nous sommes constamment arrêtés, comme pour laisser le temps à l'ennemi de multiplier ses moyens de défense sur le point menacé. C'est ainsi que quelques personnes pensent qu'aujourd'hui le bastion du Centre est devenu presque inabordable par suite des obstacles matériels, tandis qu'au 2 mai, jour où les Russes avaient été complétement surpris, nous y serions peut-être entrés sur les talons des fuyards. On sait du moins à présent que, quand le général Pélissier aura arrêté une résolution, il faudra réussir à tout prix. »

Enfin, une des conséquences importantes de la prise de ces nouvelles positions fut de pouvoir établir contre la ville des batteries foudroyantes et de courte portée.

Le général Pélissier publia, après les événements des deux dernières nuits, son premier ordre du jour relatif à des faits d'armes. Le nom du colonel Guérin s'y trouvait, ainsi que celui du capitaine Roullier, comme dans l'ordre du jour du général Canrobert lancé après les affaires du 1er au 2 mai. C'est une exception dont les fastes de la guerre de Crimée offrent peu d'exemples, qu'un même nom mis deux fois à l'ordre du jour de l'armée dans le même mois (1). Le général Pélissier n'avait pas les pouvoirs nécessaires pour récompenser autrement certains hommes qui, comme le colonel Guérin, par leur grade dans l'armée et dans la Légion d'honneur, n'étaient pas en situation de recevoir de lui le prix mérité de leurs plus éclatants services. Le général Pélissier, à qui, avec le commandement en chef de l'armée, l'empereur avait donné les mêmes prérogatives qu'à son prédécesseur pour conférer des décorations et des grades jusqu'à ceux de chef de bataillon et d'officier de la Légion d'honneur, mais pas au-dessus, récompensa par des croix d'officier, des croix de chevalier et des médailles militaires, autant qu'il le put, non-seulement les services rendus dans les nuits du 22 au 23 et du 23 au 24, mais encore ceux que le général Canrobert lui avait légué le soin d'honorer à la suite des combats du 1er au 2 mai (2).

(1) NOMS CITÉS A L'ORDRE DU JOUR POUR LES COMBATS DU 22 AU 24 MAI 1855.

GÉNÉRAUX : Pâté, Levaillant, de La Motterouge, Beuret (Georges), Couston, Rivet, Lebœuf.

OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR : colonel Letellier-Valazé, chef d'état-major de la 2e division du premier corps ; colonel Borel de Bretizel, chef d'état-major de la 3e division ; colonel Raoult, major de tranchée ; capitaines Petit, d'Ornant, Boussenard.

GÉNIE : colonel Guérin ; capitaine Roullier.

GARDE IMPÉRIALE : colonels de Marolles, commandant les voltigeurs de la garde, Lartigue, Douay ; commandant Boulatigny, nommé lieutenant-colonel au 19e de ligne ; capitaine Chicard ; sous-lieutenant de Sommyèvre ; sergents Jeantrelle et Caute ; caporal Durand ; voltigeurs Lemarois et Rondet.

RÉGIMENTS DE LIGNE : colonel Gault, du 46e ; — lieutenant-colonel Guignard, du 14e ; — capitaine Rigault de Maisonneuve ; sous-officiers Lachèze, Bursin, Rollin ; soldats Chazalon et Chopin, tous du 18e ; — sergent Glatigny ; caporal Grenier ; soldat Neu, du 28e ; — soldat Morel, du 98e ; — capitaine Franzini ; adjudant Foerster ; caporaux Grincourt et Penetti ; soldat Bodelet, de la légion étrangère.

INFANTERIE LÉGÈRE : chasseur Saunière, du 6e bataillon ; chasseur Rière, du 10e bataillon.

(2) DÉCORATIONS DONNÉES POUR LES AFFAIRES DU MOIS DE MAI 1855.

OFFICIERS DE LA LÉGION D'HONNEUR : colonel Mongin, des voltigeurs de la garde ; —

Dans le même temps (23 mai), les divisions d'infanterie Herbillon et d'Aurelles de Paladines, du corps de réserve, étaient arrivées, de Maslak et Constantinople, en Crimée, et avaient immédiatement été préposées à la garde et à l'achèvement des lignes de Kamiesch.

On a vu que le général Pélissier avait fait occuper par son deuxième corps d'armée les hauteurs de la rive gauche de la Tchernaïa, dans la direction de Tchorgoun et du pont de Traktir, comme une incessante menace de porter ses opérations sur la rive droite de la rivière. A la suite de ses succès des 22 et 23 mai aux attaques de la ville, il parut vouloir profiter de la démoralisation plus présumée que réelle encore de l'ennemi, pour faire franchir en effet la rivière à une partie de ses troupes. Le général Canrobert eut ordre de descendre des hauteurs, avec sa division, avec celle du général Brunet, les divisions de cavalerie Morris et d'Allonville, moins le 4e hussards, et cinq batteries à cheval de la réserve de campagne. La cavalerie anglaise et dix mille Piémontais commandés par le général Alfonso de La Marmora, devaient appuyer à droite le mouvement du général Canrobert. Vingt mille Turcs, commandés par Omer-Pacha, revenus devant Sébastopol dans l'espoir de quelque opération importante, se disposèrent

lieutenant-colonel Boulatigny, nommé au 19e de ligne ; — capitaines Lebailly, Chicard, Genty, de la garde; — commandant Faure, de l'état-major; — commandant Leclerc, de l'artillerie; — commandants Bouchard d'Aubeterre, du 46e de ligne, — Courson, du 80e — et Martinez, de la légion étrangère; — capitaines Chapsal et de Saint-Priest, du 28e de ligne ;— Robert et Franzini, de la légion étrangère. (Vers la même époque, mais pour d'autres causes, furent aussi nommés officiers de la Légion d'honneur les officiers de marine Michelin et de Las-Cases.)

Chevaliers : les capitaines de Bouillé, Duval, Boudet, Petit, Hubert, Gaillard, de l'état-major; — les lieutenants Delpech et Cambot; les sous-lieutenants Jacquelot, Boussand, Fourrier ; les sous-officiers Marteau, Frioude, Jeantrelle ; les voltigeurs Rondet et Tardivet, du 1er voltigeurs de la garde ; — les capitaines Vichery et Bouton ; le sous-lieutenant Boscary ; les sous-officiers Bessin, Drouet, Caute et Rochotte, du 2e voltigeurs de la garde ; — les capitaines Gillet, Mader, Welter, Bruneau ; lieutenant Sauve; sergent Fombelle, du 14e de ligne ; — capitaine Lapersonne, lieutenant Maloizel; sous-officiers Lachèze, Bursin, Soupeau et Noiret, du 18e ; — commandant Noël, du 19e ; — capitaine Fontan; médecin Vansteenkiste ; lieutenant Fagotte ; sergent Glatigny ; voltigeur Neu, du 28e ; — sergent Gérard ; caporal Boulot, du 42e ; — capitaines Lagneaux et Piétrucci ; lieutenants Louis et Sement; sous-lieutenants Fournier et Quesnay de Beaurepaire; sergent Pillaud, du 43e ; — capitaines Buisson, Fessy et Duplessy; lieutenant Labbe; sous-lieutenants Ballue, Franc, Lambert et Patriarche; médecin Petitbon; sergent Didelot; caporal Cany; clairon Fronti; soldat Lacombe, du 46e ; — capitaines Duhamel, Vignal et Falconetti ; lieutenant Malliot; sous-officiers Dufo et Moulin ; soldat Dezarnaud, du 79e ; — capitaines Effroy et Pagès (Émile-Jean-François-Hon.), qui ont disparu, comme bien d'autres de cette liste, de l'*annuaire militaire* presque aussitôt; lieutenants Hormeau et Pillet; sergents Lefèvre et Payoux;

de leur côté à descendre du plateau pour soutenir le mouvement au centre. C'était un effectif d'environ cinquante mille hommes qui allait se porter en avant. Une partie de la journée du 24 mai ayant été consacrée, sur la demande réitérée du général Osten-Sacken, à l'enlèvement et à l'inhumation des morts, tout fut néanmoins préparé au corps d'observation pour que le mouvement commençât dans la nuit suivante. A la pointe du jour du 25 mai, les alliés étaient déjà arrivés au pont de Traktir dont ils s'emparèrent sans peine, les Russes n'ayant alors sur la rive droite de cette partie de la rivière que deux bataillons d'infanterie, quelques escadrons de houlans et de cosaques, avec une seule batterie légère. La cavalerie française passa la première le pont et quelques-uns de ses escadrons se portèrent en aval de la rivière pour enlever les avants-postes russes baptisés par les soldats des noms de Bilboquet et de Gringalet. Aussitôt la batterie la plus rapprochée de la route de Mackensie, celle que les Français appelaient Bilboquet, ouvrit un feu bien nourri. Pour l'éviter, la cavalerie se porta brusquement au nord-est, et s'élança vers les positions les plus élevées qu'occupait l'ennemi dont la fusillade ne l'arrêta pas; elle ne se retira que devant les obstacles du terrain. Les brigades d'infanterie Espinasse et

soldat Dupas, du 80e; — lieutenant de La Goublaye de Ménorval, du 82e; — capitaines Deplanque et Fabrizius; lieutenants Salmin et Philippe; sous-lieutenant Pédrille; sergent Soulage, du 98e; — capitaines Boucherie et sergent César, du 5e bataillon de chasseurs à pied; — capitaine Clément, du 6e bataillon de chasseurs à pied; — capitaine Villermain; sous-lieutenant Poilecot; sergent Tissier, du 9e bataillon de chasseurs à pied; — capitaines de Bonne et de La Chevardière; lieutenant Horcat, du 10e bataillon de chasseurs à pied; — sergent Aubert, du 1er de zouaves; — capitaines Delebecque, Lachenal, Fischer, Lacour, Demailly, Tourre; lieutenants Drumei, d'Espinassy et Girard; sergents Lalue et Beaumann, du 1er de la légion étrangère; — capitaines Bombin, Poggi, d'Astis; lieutenant Chave; sous-lieutenant Bernard, du 2e de la légion étrangère; — capitaines de Franchessen, de Callac, Guibret, Fagueret, Lafillière; lieutenants Bouste et Poirot; sous-officiers Bayle, Bouriot, Authage, de l'artillerie; — capitaine Géant; lieutenants Hinstin et Le Coispellier; sous-lieutenant faisant fonction de lieutenant, Appfel; sous-officiers Garbe et Dubois, du génie.

A la même époque furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur, dans la marine, les enseignes de vaisseau Mélizan, Levesque de Varannes, les aspirants Basset et Rieunier; l'abbé Profillet aumônier; le chirurgien Guillou; le capitaine et le lieutenant d'artillerie de marine Thory et Lamour.

Dans le service des hôpitaux du camp furent aussi nommés chevaliers : le médecin-major Blanvillain, le pharmacien-major Cassaigne et l'adjudant d'administration Pierron.

A cette époque encore, environ deux cents médailles militaires furent distribuées dans les régiments de ligne, y compris la garde et la légion étrangère, et dans les bataillons de chasseurs à pied, pour faits militaires du mois de mai; vingt médailles furent distribuées dans l'artillerie, et vingt-six dans le génie.

Vinoy n'avaient pas tardé à franchir le pont à la suite de la cavalerie, et les brigades Cœur et Lafont de Villiers, de la division Brunet, avaient commencé à passer sur la rive droite de la Tchernaïa, quand, après un léger combat d'avant-garde dans lequel une soixantaine de prisonniers étaient restés entre les mains des Français, on vit que l'ennemi se repliait dans les directions de Mackensie et du haut Chouliou, avec l'intention de n'accepter aucun engagement sérieux. Ce que voyant le général Canrobert, il fit repasser la rivière à ses troupes vers neuf heures du matin. Les alliés étendirent alors leurs positions sur la rive gauche. Les divisions Canrobert et Brunet prirent la gauche sur les monts Fédioukinnes, ayant la cavalerie des généraux Morris et d'Allonville en arrière dans la vallée de Balaklava. La divison piémontaise du général Durando et deux régiments de la cavalerie anglaise s'établirent sur la droite occupant les plateaux de Kamara et de Hazfort, et s'appuyant à la rive gauche du cours d'eau qui va de Varnoutka tomber dans la Tchernaïa à Karlovska, devant Tchorgoun ; tandis que trois divisions ottomanes tenaient le centre entre les Français et les Piémontais, sur la ligne de ces mêmes redoutes turques qui avaient été perdues dans la journée de Balaklava. L'étendue des positions des alliés fut ainsi presque doublée, le passage de la rivière fut assuré, on n'eut plus à craindre de manquer d'eau, le général Canrobert ayant même fait rétablir le canal de la rive gauche, coupé par les Russes dès le début du siége ; et les troupes alliées, en grande partie, campèrent désormais dans des lieux qui leur semblaient préférables aux sommets arides qu'elles venaient de délaisser. Dans cette circonstance, le général Canrobert, sur l'invitation courtoise de son successeur dans le commandement en chef, avait encore eu une sorte de haute direction ; mais immédiatement après il la déclina pour rester uniquement à la tête de sa division, et le général Morris, par droit d'ancienneté de grade, eut pour quelque temps sous ses ordres les troupes françaises établies sur la ligne de la Tchernaïa (1).

(1) A propos du mouvement du 25 mai, le général Pélissier cita à l'ordre du jour de l'armée les noms du commandant du Preuil, du lieutenant Renaud d'Avène des Méloizes, du sous-officier Rogier, du chasseur Ollier, du 1er de chasseurs d'Afrique ; — du capitaine Guiraud, du sous-officier Dulac et du chasseur Bourjon, du 4e chasseurs d'Afrique.

Dans le même temps furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur le commandant du Preuil, le sous-lieutenant Jouve du 1er chasseurs d'Afrique; et le sous-lieutenant Delmont du 4e; le sous-lieutenant Marrot, du 7e dragons. — Huit médailles militaires furent en outre données à la cavalerie dont le rôle, par la nature restreinte de la guerre qu'on faisait, n'était pas à la hauteur des mérites.

CHAPITRE VI.

Expédition de Kertch et de la mer d'Azov.

Aspect du détroit de Kertch et de la mer d'Azov. — Dispositions prises par les Russes pour la défense du détroit et leur inutilité. — Forces de l'expédition anglo-française et turque. — Arrivée de l'expédition au détroit. — Entrée dans le détroit. — Débarquement à Ambelaki. — Prise de Kertch et d'Iéni-Kalé. — Pillage et sac de Kertch. — Les alliés se fortifient dans le détroit. — Entrée d'une flottille anglo-française dans la mer d'Azov. — Attaque de Berdiansk. — Attaque d'Arabat. — Expédition dans le canal de Genitchi. — Expédition dans la baie de Taganrog. — Bombardement de Taganrog. — Bombardement de Marioupol. — Incendie des entrepôts russes à Gheisk et à Temriouk. — Position que prennent les alliés dans le détroit de Kertch. — Les Russes abandonnent leurs dernières places dans l'Asie subcaucasienne. — Occupation d'Anapa par Sefer-Pacha. — Situation des Russes et des Turcs dans l'Arménie. — Commencement du blocus de Kars.

Cependant l'expédition dite de Kertch avait chauffé pour le détroit qui de la mer Noire conduit dans la mer d'Azov et, de là, dans la mer Putride. Mais avant de mener le lecteur à la suite de l'expédition, il est bon de lui faire connaître le théâtre des opérations de celle-ci, théâtre éloigné, longtemps fermé par le gouvernement russe aux regards de l'étranger et dont nous avons donné une première et rétrospective idée dans notre Introduction historique.

En suivant la côte de la péninsule de Crimée, à l'est-nord-est, depuis Balaklava, on double le cap Aï-Todor, on passe devant Yalta, devant Aloushta, et, après avoir franchi plusieurs caps, on entre dans une baie dont le fond est formé par un isthme qui se baigne au sud dans la mer Noire, au nord dans la mer d'Azov et la mer Putride. C'est vers l'entrée et sur la côte occidentale de cette baie que s'élève Kaffa ou Théodosia, et c'est sur la côte nord de cet isthme, qu'en arrière de Kaffa, se trouvent Arabat et sa flèche dont il sera parlé.

En poursuivant la route le long du littoral de la mer Noire, de plus en plus en est-nord-est, on arrive promptement à une presqu'île large

d'environ seize kilomètres, qui, partant de la baie et de l'isthme de Kaffa, a ses pointes nord-est à Iéni-Kalé et à Kertch dont elle prend le nom. On rencontre d'abord la pointe de Tash-Katchik, côté oriental de la baie de Kaffa, et bientôt on est à la hauteur du cap Takli, qu'il faut doubler pour entrer dans l'antique Bosphore Cimmérien, auquel les Kimris, aïeux des Gaulois, ont laissé leur nom comme à la Crimée (1), et qui, depuis, a reçu successivement les dénominations modernes de détroit de Kaffa, de Taman, de Kertch et d'Iéni-Kalé. Ce détroit est formé à l'occident par la presqu'île de Kertch, qui n'est qu'un prolongement de celle de Crimée, et à l'orient par la presqu'île et alternativement île de Taman qui se rattache à la région subcaucasienne (2).

A partir du cap Takli, extrémité méridionale de la presqu'île de Kertch, la côte, ondulée de collines, de ravins et de marais salés, s'étend, en ligne presque droite, du sud au nord, jusqu'au cap Kamiesch-

(1) « Cette Chersonèse, dit d'Anville, selon l'expression grecque, ou péninsule, enveloppée du Pont-Euxin et du Palus, fut enlevée par les Scythes aux Cimmériens (Kimris) que leur incursion en Asie, au midi de l'Euxin, avait rendus célèbres, et ceux que distingue le nom de *Tauri* ou *Tauro-Scythæ* paraissent également établis dans les dehors comme dans l'intérieur de la péninsule à laquelle le nom de *Taurica-Chersonesus* est devenu propre; mais il est à remarquer que le nom actuel de *Krim* ou de Crimée, comme on dit ordinairement, pourrait être dérivé de celui de *Cimmerii* (c'est ce qui a été parfaitement établi depuis d'Anville). Dans cette terre qui avait pris le nom de Taurique, une partie montueuse vers le midi conservait le nom de *Mons-Cimmerius*, et on y retrouve une ancienne place appelée *Eski-Krim*, qui signifie *Vieux-Krim*. Des Grecs étant venus s'établir dans la Chersonèse, se cantonnèrent aux environs du Bosphore (Cimmérien), et un petit État qu'ils y avaient formé ayant été cédé à Mithridate, que ses guerres avec les Romains ont rendu célèbre, ce prince réduisit à l'obéissance les Scythes qui étaient restés maîtres de la plus grande partie de la Chersonèse. Après lui, le Bosphore eut une suite de rois qui reconnaissaient la supériorité de l'empire romain. On trouve le nom de Gothie donné à ce pays, parce que les Goths s'y sont maintenus quelque temps sous le Bas-Empire. » (*D'Anville*, *Mémoire publié dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1771-1772, reproduit par M. de Manne.)

Le royaume de Bosphore s'étendait sur les deux côtés du Bosphore Cimmérien, et correspond, suivant quelques auteurs, aux gouvernements russes de Tauride, Kherson, Iekaterinoslav, Cosaques du Don et Cosaques de la mer Noire. Il avait pour capitale Panticapée, et pour autres villes principales Tanaïs, Phanagorie, Théodosie, colonies fondées par les Grecs de Milet. Créé vers le v[e] siècle avant J.-C., il fut détruit par les Goths, au III[e] siècle de l'ère chrétienne.

Quant au nom de Bosphore ou de Bospore, appliqué par les anciens au détroit de Constantinople et à celui de Kertch, il signifie littéralement *passage* ou *trajet du Bœuf*, parce que cet animal peut passer, disait-on, ces détroits à la nage. Nous laissons de côté les nombreuses fables auxquelles ce nom a donné naissance dans l'antiquité.

(2) Le savant et judicieux d'Anville place en conséquence la presqu'île de Kertch en Europe, et celle de Taman en Asie, contrairement à la plupart des géographes, ses successeurs.

Bournou, au-dessus duquel elle forme une baie. C'est la baie d'Ambelaki, d'où descend des coteaux à la mer le village de ce nom. Au nord de la baie d'Ambelaki, la côte qui s'était renfoncée à l'occident, reprend son relief vers l'orient et forme deux promontoires très-voisins l'un de l'autre. Ce sont les caps Paulovskaïa et Ak-Bournou. Celui-ci est la pointe méridionale de l'arc d'une seconde baie au fond de l'hémicycle de laquelle apparaît, pleine de grâce et de majesté, la ville russe de Kertch, là où les anciens connaissaient Panticapée (1), dernier asile de Mithridate le Grand fuyant devant Pompée et la trahison de son fils, après quarante ans de lutte contre tout l'empire romain, là encore où les Génois possédèrent Vospro ou Aspromonte. Kertch est dans une agréable et riante situation qui, à la profondeur et à la beauté des eaux près, n'est pas sans analogie avec celle de Naples. Une chaîne de montagnes, dont la plus élevée porte le nom de Mithridate qui fut celui de sept souverains du royaume de Pont, domine, en arrière, la baie semi-circulaire que borde un amphithéâtre de verdure parsemé de villas. Kertch, dont la richesse et l'importance datent du règne du czar Alexandre I[er], réjouissait la vue par ses maisons éblouissantes de blancheur ou peintes de diverses couleurs, par ses places et ses rues découpées en arcades, ses cafés, ses cercles brillants, sa salle de spectacle, son musée, sorte de temple dans le style grec, où l'on avait recueilli de précieux débris d'antiquités, son jardin public, ses magasins, ses factoreries, ses fonderies, son arsenal et son superbe quai en pierre de taille, ensemble de maisons, de palais, d'édifices de toutes sortes, couronné par une antique basilique byzantine dont quatre colonnes colossales en marbre gris portent dans l'air l'audacieuse coupole. Plus de dix-huit mille habitants animaient cette charmante cité qui, depuis la guerre, a sans doute beaucoup perdu de sa couleur orientale.

Au delà de la baie de Kertch, vers le septentrion, la côte présente

(1) « La principale des villes, sur le Bosphore Cimmérien, dit d'Anville, était *Panticapæum*, qui devait, comme les autres villes maritimes de cette contrée, sa fondation à des Grecs; et on est bien fondé à croire que le nom de *Bosporus* lui est aussi appliqué. Le lieu qui en tient la place se nomme Kerché, au delà duquel est une place appelée par les Turcs Iéni-Kalé ou Nouveau-Château. » Panticapée était la capitale du royaume de Bosphore ou Bospore, et eut aussi ce nom.

Sur la même côte que Panticapée, au débouquement du détroit dans le Palus-Méotide, se trouvait aussi *Achilleum*, avec un temple consacré à Achille. « La plus grande largeur du Bosphore, dit le président de Brosses, dans son *Histoire du* VII[e] *siècle de la république romaine*, est de soixante-dix stades (deux lieues, à deux mille cinq cents toises la lieue). Dans la moindre, *à l'endroit où est le temple d'Achille*, il n'en a pas plus de vingt.

une nouvelle saillie plus prononcée encore que celle d'Ak-Bournou. C'est là, qu'à huit kilomètres de Kertch, se trouve Iéni-Kalé, dont le nom signifie Nouveau-Château, lieu de la plus haute importance en raison de sa situation sur l'étranglement auquel, comme Kertch, il donne son nom, à bien meilleur droit que Taman et surtout que Kaffa qui n'est pas même dans les eaux du golfe sud. Iéni-Kalé se divise en forteresse et en gros bourg. Celui-ci, dominé par un amphithéâtre de hauteurs et descendant des pentes les plus basses au bord de la mer, n'offre guère d'intéressant qu'une belle église byzantine s'élevant à mi-côte au milieu d'habitations assez semblables à des masures. La forteresse était un quadrilatère flanqué de bastions à ses angles, et dont chaque côté avait environ quatre cents mètres de longueur; elle avait pour base en avant un large quai au bord de la mer et pour appui en arrière une montagne sur laquelle elle s'élevait amphithéâtralement et que couronnait un spacieux plateau semé de monticules coniques ou d'anciens *tumuli*. La forteresse d'Iéni-Kalé renfermait dans son enceinte des casernes, des magasins de l'État, un hôpital et un hôtel de ville. Au delà encore d'Iéni-Kalé, on a le cap Fanar, avec un pharè; puis le détroit s'élargit et l'on est dans les sombres eaux de la mer d'Azov. Tel est l'aspect de la côte occidentale du Bosphore Cimmérien.

La presqu'île de Taman, qui en forme la côte orientale, a été, non sans justesse, comparée à une gueule béante dont les deux mâchoires enferment la baie de ce nom. Ces mâchoires ne sont autres elles-mêmes que deux presqu'îles s'avançant tout d'abord d'est en ouest, et se recourbant, celle du nord vers le sud, celle du sud vers le nord, au moyen de ces langues de terre ou de sable étroites, effilées, dont cette côte, dentelée comme celles de la mer d'Azov qu'elle fait pressentir, offre presque partout la singularité. Outre des baies et des anses nombreuses, la péninsule renferme dans ses terres plates des lacs ou plutôt des marais. Avant d'arriver aux côtes mêmes de Taman, en venant du sud-est, on rencontre, à l'ouvert oriental du golfe qui précède l'étranglement du détroit, une baie non moins bizarre et d'une forme presque analogue, dans laquelle s'écoule une des branches du Kouban (l'ancien Hypanis), dont une autre branche va à la mer d'Azov. La côte méridionale de cette baie n'est que le prolongement formant une presqu'île aiguë du littoral de l'Abasie, où les Russes possédaient encore, à peu de distance de là, comme on l'a vu, la forteresse d'Anapa, qui renfermait une garnison de plus de huit mille hommes, et, un peu plus loin à l'est, Soudjouk-Kalé ayant aussi une garnison. Souvent le Kou-

ban, qui donne son nom à cette baie, déborde sur l'isthme étroit et plat qui lie, comme par un manche ou, si l'on veut, comme par un cou pour prolonger la comparaison, les deux mâchoires béantes de la presqu'île de Taman à la région subcaucasienne, et alors la presqu'île se change en île. On peut même ajouter que le delta formé par les deux branches du Kouban ne cesse jamais d'être une île dont les diverses langues de terre de Taman font partie. Sur le côté sud de ces terres, on voit la petite ville de Taman, appelée aussi Tmoutarakan, du nom d'une ancienne principauté fondée en ce lieu par un des descendants de Rourik (1), et, près de là, le fort de Phanagorinskaïa sur un des emplacements présumés de l'antique Phanagorie, ville florissante au temps de Strabon, et que Pompée avait déclarée libre, en détachant le royaume du Bosphore des possessions de Mithridate pour payer la trahison de Pharnace envers son père (2). Tout ce pays est rempli de souvenirs historiques. Le cap Kamenoï forme la pointe la plus nord-est du détroit de Kertch, comme le cap Fanar en forme à peu près la pointe la plus nord-ouest. Dans la partie nord de la presqu'île ou île de Taman, mais après avoir doublé le cap Kamenoï, on trouve Temrouk ou Temeriouk, sur la baie du même nom, qui rappelle celui de Témérinde, c'est-à-dire *mère de la mer*, qui était un de ceux donnés dans l'antiquité à la mer d'Azov, à cause des eaux qu'elle deverse dans le Pont-Euxin (3).

L'étranglement du détroit est formé par les deux courbes ou crochets (mâchoires supérieure et inférieure de la gueule béante dont il a été question) qui enferment la baie de Taman, en s'avançant considérablement vers la côte de la presqu'île de Kertch à peu près à la hauteur du cap Paulovskaïa.

Le détroit de Kertch a une profondeur décroissante en partant de

(1) Oleg, petit-fils d'Iaroslav I[er], se voyant dépouillé par sa famille, rechercha l'alliance et l'appui des Ouzes ou Polovtzes, qui l'aidèrent à fonder une principauté dont la capitale était Tmoutarakan, dans l'île de Taman. Cette principauté fut détruite, vers l'an 1224, par les Tatars-Mongols. *Voir* au surplus notre Introduction historique.

(2) On n'est pas d'accord sur la véritable situation de l'ancienne Phanagorie, qui, selon Diodore de Sicile, avait d'abord formé, avec le territoire voisin, tout l'État du premier roi de Bosphore. Quelques auteurs placent Phanagorie au lieu même où s'éleva Tmoutarakan. D'Anville, qui met Tmoutarakan au lieu où fut une ville appelée Corocondama, place Phanagorie à huit lieues est de Panticapée.

(3) « Suivant les naturels du pays, dit le président de Brosses, le nom de ce lac (Palus-Méotide) était *Témérinde,* c'est-à-dire *mère de la mer,* à cause de la quantité d'eau qu'elle fournit à l'Euxin... *Mœtis* est une espèce de traduction du nom de *mère de la mer,* car *Maïa* signifie nourrice ou accoucheuse. Les Scythes, toujours sur la même idée, nommaient en leur langage l'eau méotide *Karpalouk* comme si elle accouchait de poissons, dont elle produit en effet une quantité surprenante. »

ses deux extrémités vers son centre. A l'entrée par la mer Noire, elle est de soixante pieds; au débouquement dans la mer d'Azov, elle est de trente pieds; elle n'est que de dix-neuf à vingt-quatre pieds dans le côté le plus navigable entre ces deux points, qui est le côté de l'ouest, dont les eaux sont protégées par les batteries de Paulovskaïa et d'Ak-Bournou. Dans le voisinage des bancs de sable et des rochers, la profondeur du canal n'est que de quinze à douze pieds, et même au-dessous. En face d'Iéni-Kalé il n'y a pas plus de treize pieds d'eau, tandis que du côté de la forteresse, on navigue par deux brasses et demie au moins.

Après avoir franchi le détroit, on se trouve dans la mer d'Azov, le Palus-Méotide des anciens, la mer de Zabache des républiques italiennes du moyen âge.

Elle a quatre-vingt-quatre lieues de longueur et quarante-huit dans sa plus grande largeur; le golfe de Taganrog qui la termine au nord-est est long de trente-six lieues. Cette mer n'est à proprement parler qu'un grand lac marécageux formé par les eaux du Don et de plusieurs autres rivières, sur un fond vaseux. Ses eaux, d'un jaune verdâtre, ne sont pas salées, mais seulement saumâtres; elles nourrissent beaucoup de poissons. Aucun rocher n'y gêne la navigation, mais elles sont généralement très-basses; dans leur plus grande profondeur, elles peuvent avoir quarante pieds; le long des côtes, comme dans le voisinage de Taganrog par exemple, elles n'ont souvent que dix pieds. Elles gèlent en hiver, et, à la débâcle, les glaçons sont emportés jusque dans la mer Noire.

Nombre de flèches ou de langues de terre bizarres en traversent et en découpent la partie sud-ouest et nord-ouest. La plus intéressante de ces flèches est celle qui, partant d'Arabat sur le revers nord de l'isthme de Kaffa, s'étend dans une longueur de cent dix-sept kilomètres trente-sept mètres, jusqu'auprès des steppes sablonneux et arides où se trouve Genitchi. Là elle s'arrête pour laisser passage aux eaux de la mer d'Azov par un canal qui n'a pas plus de cent mètres de largeur. Une route est pratiquée et parfaitement entretenue sur la flèche même d'Arabat à Genitchi, et c'est par cette étroite chaussée que se fait presque en entier le commerce de la partie orientale de la Crimée et que s'effectue le transport des vivres et approvisionnements. Elle est aussi une importante ligne de retraite pour les troupes. Il y a un fort à Arabat et un à Genitchi pour garder la voie établie sur la flèche.

Les eaux qui s'écoulent de la mer d'Azov par le canal de Genitchi

prennent le nom de mer Putride dans leur partie la plus large et celui de Sivach dans leur golfe le plus reculé au nord-ouest (1). Mais ce titre de mer, déjà si mal appliqué à l'ancien Palus-Méotide, l'est plus mal encore au grand marais qui se cache derrière la flèche d'Arabat et qui, lorsque le vent souffle de l'occident, repoussant les eaux vers l'orient, ne laisse guère voir qu'un fond fangeux dont les exhalaisons fiévreuses s'étendent au loin. En suivant la partie nord de la mer Putride, dans la direction du Sivach, on rencontre la presqu'île de Tchongar et l'île de Tchourouktioup, entre lesquelles il y a un canal dont les généraux russes tirèrent un grand parti, ainsi que de la flèche d'Arabat dans leurs premières expéditions en Crimée au siècle dernier (2). C'est au fond du Sivach ou du golfe le plus occidental de la mer Putride que se trouve l'isthme de Pérékop qui joint au continent la péninsule de Crimée en séparant le Sivach du golfe de Karkinit sur la mer Noire, golfe que les escadres alliées avaient jugé sans doute trop peu profond et trop difficile pour y tenter une expédition (3). Une ligne de fortifications flanquée d'un bastion à chaque extrémité, et un fossé de soixante-douze pieds de largeur sur vingt-cinq pieds de profondeur, défendent aujourd'hui l'entrée de la Crimée par Pérékop, dont un pont et une porte voûtée forment le seul accès.

Mais rentrons dans la mer d'Azov proprement dite, qui sera le théâtre d'événements plus importants que la mer Putride. Quand on

(1) Généralement on étend le nom de Sivach à tout le lac Putride. Mais la carte de l'état-major russe, publiée sous la direction du général Aloukhin, divise le grand marais situé entre la flèche d'Arabat et la Crimée en mer Putride et en Sivach.

(2) *Voir* les campagnes des maréchaux de Munich et de Lascy, dans notre Introduction.

(3) « L'entrée de la Chersonèse est resserrée d'un côté, dit d'Anville, par un golfe profond qu'une ville adjacente nommée Carcine faisait appeler Carcinites et dont le nom de Nécro-Pyla (Porte-Mortuaire) a fait, par méprise, celui de Négropoli dans quelques cartes, comme d'une ville qui remplacerait Carcine. Ce qui resserre, d'un autre côté, l'entrée de la Chersonèse est un marécage émané du Palus-Méotide, et nommé *Byces, Putris* ou *Sapra,* actuellement (l'auteur écrivait en 1771) *Gniloé-More* en langage du pays, avec la même signification que *Putris* en latin et *Sapra* en grec, ou celle de marais bourbeux. Un fossé, *Taphros,* selon le terme grec, avait été creusé pour fermer cette entrée, et une place du même nom ou Taphræ en faisait la défense, comme on y voit aujourd'hui (1771) la forteresse de Pérékop, autrement nommée Or et Or-Kapi, en y ajoutant un terme turc qui signifie porte. » (D'Anville, *Mémoire inséré dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* années 1771-1772).

Quant au golfe de Karkinit, ainsi appelé sur la carte de l'état-major russe, il est nommé Ulu-Degniz ou mer Morte sur la carte de John Cary, publiée à Londres en 1814 d'après les documents du gouvernement russe. Gérard Mercator est un de ceux qui lui donnent, par méprise, le nom de Négropoli dont parle d'Anville.

a remonté la flèche d'Arabat jusqu'au canal de Genitchi pour faire le tour de la mer d'Azov d'ouest en nord-est, on suit une côte découpée en flèches et en baies profondes, et qui s'ouvre çà et là pour donner naissance à de nombreux cours d'eau fluviale. On double d'abord deux longues flèches formant une baie, qu'une bande de terre seulement sépare d'un lac nommé Molotchnnoë ; le côté oriental de ces flèches et une troisième langue de terre, appelée cap Berdiansk, forment une nouvelle baie dans laquelle s'écoulent deux rivières. Puis, à l'orient de la flèche de Berdiansk, entre celle-ci et le cap Bailosara ou Bielosoraskaïa, on trouve la rivière de Berda, et à son embouchure la petite ville de Berdiansk, qui possède le meilleur port de la mer d'Azov.

Après avoir doublé le cap oriental de la baie de Berdiansk, on entre dans le golfe de Taganrog, et la première ville que l'on rencontre sur la rive septentrionale est Marioupol ou Marianpol, au confluent des deux rivières la Kalmious et la Kaltschouk ; Marioupol compte huit mille habitants, Grecs en général, qui font un grand commerce de blé et de maroquin. Plus avant dans le golfe et sur la même côte, on a, sur un cap à peu près triangulaire qui regarde vers l'orient, la ville et le port de Taganrog (1). Pierre le Grand attachait la plus grande importance à cette position qu'il avait tenté à plusieurs reprises de s'assurer, mais qui, par elle-même, ne valait pas toute la peine qu'il se donna pour l'obtenir, à cause du peu de profondeur de ses eaux. Elles décroissent pour ainsi dire à vue d'œil, au point qu'il faut charger et décharger les navires qui s'y rendent au moyen de charrettes d'abord et de barques plates ensuite, qui vont et viennent de la terre jusqu'à eux. Néanmoins, Taganrog est une ville de vingt-deux mille habitants, qui fait un commerce florissant. On y voit ordinairement des dépôts considérables de grains, de goudron, de bois de construction, dont une partie est propriété de l'État. Les fortifications que Pierre le Grand et ses successeurs avaient fait élever à Taganrog dans le temps qu'ils voulaient faire de cette ville un arsenal militaire, sont tombées en ruines. Taganrog n'est plus qu'une place de commerce ; c'est là que l'empereur Alexandre I[er] trouva la mort en venant chercher la santé. Un monument de bronze y est consacré à sa mémoire. Tout au

(1) Taganrog tire son nom de deux mots russes, dont l'un, *tagan*, signifie trépied, et l'autre, *rog*, corne. On dit qu'il est vraisemblable que le fanal qu'on entretenait jadis à cet endroit devait être posé sur trois piliers, et que de là vient le nom de Taganrog. Il serait plus simple peut-être de chercher l'origine de ce nom dans la forme même du cap.

fond du golfe oriental de la mer d'Azov, le Don (1), si célèbre dans l'antiquité sous le nom de Tanaïs, déverse ses eaux sans profondeur et peu praticables, quoique ce soit par son cours, d'une étendue de quatorze cents kilomètres et qui remonte jusqu'à une médiocre distance de Moscou, que se soient opérées les premières expéditions des fondateurs de l'empire russe dans la mer d'Azov et la mer Noire, et qu'ensuite Pierre le Grand ait formé et entretenu une marine militaire vers son embouchure. C'est à trente-deux kilomètres en remontant le fleuve que se voit Azov, qui a étendu à toute la mer voisine son nom né de celui d'Aas-Gard (ville d'Aas), célèbre dans la tradition des peuples du Nord ; les anciens l'appelaient Tanaïs, et les Génois, qui l'avaient relevée au douzième siècle et en avaient fait une place de commerce importante, l'appelaient Tana. Trompé par ces souvenirs, Pierre le Grand, avant de jeter les yeux sur Taganrog, en avait voulu faire un arsenal maritime considérable et n'y avait pas réussi. Azov n'est plus qu'une bourgade sur la rive gauche du Don. A quelque distance au-dessus, et sur la rive opposée, s'élève Rostov, appelée aussi Saint-Dimitria, ville fortifiée, dont la population est assez nombreuse, et qui possède un petit port et des chantiers de construction pour la flottille des chaloupes armées du Don. Le commerce y est très-actif pour ces contrées. L'ancienne et la nouvelle capitales des Cosaques du Don (Tcherkask et Novo-Tcherkask), plus dans l'intérieur des terres, ne sont pas éloignées de là. Après avoir passé devant l'embouchure du Don, on suit la côte méridionale du golfe ou de la baie de Taganrog, et dans une anse, on trouve Eiskoë ou Gheisk, fondation toute récente, mais qui déjà jouit d'une certaine importance commerciale. On sort de cette anse, on double le cap Dolga qui, avec celui de Bailosara, forme l'entrée de la baie de Taganrog ; on rabat le long de la côte orientale de la mer d'Azov jusqu'à la baie de Temeriouk et à la presqu'île de Taman au sud, et l'on a une idée complète du détroit, de la mer et des côtes qui étaient l'objet de l'expédition d'abord rappelée par le général Canrobert, puis promptement renouvelée par son successeur.

Les Russes avaient songé, au commencement de la guerre, à rendre le détroit de Kertch et la mer d'Azov inaccessibles aux alliés. En 1854, ils avaient à cet effet coulé à fond des bâtiments dans les passages sud et nord du détroit, et ils y avaient établi des mines sous-marines.

(1) Les Tatars l'appellent Duna. Don ou *Doun* est le nom général de l'eau, dans un des dialectes persans, dit Klaproth. Les Kalmouks appellent ce fleuve Tongoul.

Ils avaient construit des batteries le long de la côte pour empêcher que les alliés n'eussent le temps de déblayer les eaux et pour rendre le passage impossible même aux navires les plus petits. Les caps Paulovskaïa et Ak-Bournou avaient reçu de belles et imposantes batteries, et, au nord de ce dernier, on en avait disposé deux de moindre importance pour défendre l'entrée de la baie même de Kertch. Les débouquements dans la mer d'Azov étaient également armés de batteries pour arrêter les bâtiments du plus faible tirant d'eau. Toutes ces batteries étaient bien armées, et, en général, de canons de gros calibre. Il leur manquait toutefois une chose importante : n'étant construites qu'en vue d'une défense maritime, elles n'étaient pas entourées de tous côtés de remparts, et ne présentaient pas, par elles-mêmes, d'obstacles suffisants à des troupes de débarquement.

La mer d'Azov était incessamment sillonnée par de petits bâtiments à vapeur; elle avait une flottille à elle spéciale de canonnières, manœuvrées par les cosaques du Don.

Mais les impérieuses nécessités de la défense de Sébastopol avaient fait appeler dans la péninsule de Crimée une grande partie des troupes et des garnisons de la côte d'Azov et du détroit. Toutefois, à la nouvelle du premier projet d'expédition des alliés, le général Vrangel avait été dépêché, avec un petit corps d'infanterie et de cavalerie, à la défense de ces côtes, où se trouvaient, dès auparavant, des détachements de la 17e division d'infanterie et de la 17e brigade d'artillerie russes, avec plusieurs polks ou régiments de cosaques, les uns sous les ordres du lieutenant général Krasnof, aux environs de Taganrog, les autres sous ceux de l'hetman Chomoutof, commandant en chef des troupes stationnées sur les côtes est et nord-est de la mer d'Azov et dans la presqu'île de Taman. L'hetman des cosaques du Don se renforça bientôt d'un corps considérable de troupes tiré de Soudjouk-Kalé et d'Anapa, dans l'Asie subcaucasienne. Le prince Gortschakof envoya de l'autre côté, en aide à Vrangel, le prince Labanof Rostofski avec de nouveaux détachements d'infanterie et de cosaques pour surveiller les événements, principalement le long des steppes de Genitchi et de la mer Putride. On voit que les côtes du détroit et de la mer d'Azov n'étaient pas si complétement dégarnies de troupes que l'ont voulu donner à entendre des écrivains étrangers.

Seulement les obstacles matériels et artificiels que les Russes s'étaient plu à opposer à l'entrée des alliés dans le détroit de Kertch avaient été rompus, à la fin de mars, par la débâcle des glaces de la

mer d'Azov; les bâtiments coulés avaient été séparés ; le passage était ouvert à qui affronterait le feu des batteries de la côte. Les amiraux Bruat et Lyons, à peu près doués des mêmes qualités d'entreprise et d'audace, n'étaient pas hommes à se laisser arrêter par cet obstacle.

Leur flotte se composait, pour les Français, de trois vaisseaux à hélice, dont l'un *(le Montébello)* portait le pavillon du vice-amiral Bruat, et un autre *(le Charlemagne)* celui du contre-amiral Charner, de six frégates, sept corvettes, six avisos à vapeur, de la bombarde *le Vautour,* d'un transport à vapeur égyptien, et de trois bâtiments du commerce (1); — pour les Anglais, de six vaisseaux de ligne et de vingt-sept autres bâtiments de guerre à vapeur, avec quelques navires du commerce (2).

Les troupes de débarquement, que ces bâtiments prirent à bord, se composaient de la division française du général d'Autemarre (brigade Niol et Breton, 5e bataillon de chasseurs à pied, 19e, 26e, 39e et 74e de ligne, avec trois batteries); de la petite division ottomane Reschid-Pacha et de la brigade anglaise Cameron des highlanders, avec une batterie et un demi-escadron de hussards; ensemble quinze mille hommes, dont sept mille Français, cinq mille Turcs et trois mille Anglais. Le vieux et brave général Brown, par droit d'âge et d'ancienneté de grade, avait le commandement supérieur de ce corps d'armée.

Les divers bâtiments de la flotte étaient partis de Kamiesch et de Balaklava dans la nuit du 22 au 23 mai, le rendez-vous ayant été préalablement fixé pour le 24, dans la matinée, au sud du cap Takli. Le ciel, d'abord d'une grande pureté, s'était ensuite embrumé, et les vapeurs français avaient eu recours, comme signaux, pour se reconnaître et maintenir leurs distances, à des marches, des sonneries et des airs indiqués pour chacun d'eux, l'amiral communiquant ses ordres par le même moyen. La brume n'existait d'ailleurs que par intervalles et la mer était unie comme un miroir. La navigation fut heureuse. A la

(1) Les trois vaisseaux à hélice étaient : *le Montébello, le Charlemagne* et *le Napoléon;* les six frégates : *le Cacique, le Descartes, le Mogador, le Cafarelli, l'Ulloa, l'Asmodée;* les sept corvettes : *le Phlégéton, le Primauguet, le Berthollet, le Véloce, le Laplace, le Rolland* (à hélice), *la Mégère* (à hélice); les six avisos étaient : *le Caton, le Brandon, le Lucifer, le Fulton, le Milan* et *le Dauphin.*

(2) Les bâtiments anglais étaient les vaisseaux de ligne : *Royal-Albert, Hannibal, Algiers, Agamemnon, Saint-Jean-d'Acre, Princess-Royal;* les frégates, sloops et canonnières à vapeur : *Sidon, Valorous, Leopard, Tribune, Simoon, Furious, Highflyer, Terrible, Miranda, Sphynx, Spitfire, Gladiator, Vesuvius, Curlew, Swallow, Caradoc, Stromboli, Ardent, Medina, Wrangler, Viper, Lynx, Recruit, Arrow, Banshee, Snake, Beagle.*

pointe du jour du 24, les bâtiments étaient assemblés au point désigné. On n'aperçut sur la côte occidentale qu'une batterie de cosaques et des postes isolés. Les petits détachements de cavaliers ennemis suivirent, à travers les prairies ou sur les hauteurs voisines du rivage, les mouvements des alliés. Des projectiles partant à propos des vapeurs suffisaient pour les disperser quand ils s'approchaient de trop près. Quelques personnes étaient en observation sur le balcon du phare du cap Takli. A mi-chemin entre ce cap et celui de Kamiesch-Bournou, les vaisseaux de ligne qui portaient de l'infanterie française et ottomane jetèrent l'ancre par trente-six pieds d'eau ; les bâtiments plus légers cinglèrent vers le cap Kamiesch-Bournou, et, à onze heures du matin, se rangèrent en face de la plage près du village d'Ambelaki. Les avisos et plusieurs chaloupes canonnières qui accompagnaient la flotte jetèrent l'ancre à une distance de moins de deux mille quatre cents pas du rivage. Les corvettes et les frégates furent obligées de se tenir plus éloignées de la côte. L'amiral Bruat avait transporté son pavillon sur le vapeur *le Laplace,* et l'amiral Lyons, accompagné de l'amiral Stewart, était à bord du vapeur *le Vesuvius*. Quelques chaloupes canonnières furent expédiées en avant vers le cap Paulovskaïa, reconnurent les débris des bâtiments que les Russes avaient coulés dans le détroit et que la débâcle des glaces avait dispersés. Elles découvrirent aussi plusieurs des mines sous-marines préparées par l'ennemi ; c'étaient des sortes de bouées explosives que de triples fils de laiton, garnis d'une enveloppe de gutta-percha, mettaient en communication avec un appareil électrique placé dans la batterie du cap Paulovskaïa.

Cependant le général Vrangel, qui se trouvait à Kertch le matin de l'entrée des alliés dans le détroit, n'avait eu connaissance de cet événement qu'à neuf heures, par un avis parti du cap Takli, le brouillard ayant empêché de découvrir plus tôt la flotte. Presque aussitôt étaient arrivées des nouvelles de deux autres côtés : un rapport du commandant de Kaffa, annonçant que les vapeurs des alliés avaient passé devant ce port cinglant à l'est, et une communication du chef d'état-major général du prince Gortschakof, disant qu'une armée de vingt-cinq mille hommes de débarquement (il y avait erreur de dix mille) était en route pour le détroit. A ces nouvelles, le général Vrangel, ne se croyant pas en situation de résister à une attaque par terre, parce que, comme on l'a fait observer, les batteries n'étaient construites qu'en vue d'une agression du côté de la mer et pouvaient être aisément prises à revers, dépêcha l'ordre aux commandants de ces batteries, dans le cas

où ils se croiraient forcés de les abandonner, d'enclouer les pièces et de détruire les munitions. C'était là un ordre un peu prompt; car il est positif que, sans pouvoir empêcher les alliés de forcer le passage, les batteries de la côte, bien servies, leur auraient fait beaucoup de mal. Mais le général Vrangel était surpris et n'avait pas le temps de faire beaucoup de combinaisons, les alliés étant déjà aux portes de Kertch.

Bientôt ceux-ci virent des colonnes de fumée blanche s'élever dans l'air et entendirent des explosions successives qui leur apprirent que les Russes prévenaient leur œuvre, en la faisant eux-mêmes. Le commandant de la batterie Paulovskaïa n'avait pas plus tôt aperçu les chaloupes canonnières, qu'il s'était hâté d'enclouer la plupart de ses pièces, pendant que, pour faciliter son opération destructive, il ouvrait le feu de quelques-unes.

Pendant ce temps, une brigade d'infanterie française et une brigade d'infanterie anglaise descendaient des vapeurs sur des chaloupes qui faisaient le service de va-et-vient, et étaient déposées, à midi, la première au nord, la seconde au sud, dans le voisinage d'Ambelaki. Une division de corvettes et d'avisos retourna ensuite aux vaisseaux de ligne pour y prendre l'autre brigade française et les Ottomans. Il y eut quelques retards dans ce second débarquement, mais qui n'empêchèrent pas les alliés de poursuivre leurs progrès dans le détroit. Aussitôt les premières troupes débarquées, on avait occupé les hauteurs d'Ambelaki et envoyé des patrouilles dans la direction de la batterie Paulovskaïa. Dès que le commandant russe les aperçut, il cessa de tirer du côté de la mer, il fit sauter son magasin à poudre et se retira avec ses hommes vers Sultanofka, à cinq lieues en arrière de Kertch, sur la grande route de cette ville à Simphéropol par Kaffa, route qui a un embranchement sur Genitchi par Arabat. Il était une heure trois quarts de l'après-midi. Le commandant de la batterie d'Ak-Bournou suivit, à deux heures un quart, l'exemple de celui de Paulovskaïa, et, à deux heures et demie, le commandant d'une troisième batterie en fit autant (1). Cette manière d'agir était réellement peu digne et peu mili-

(1) Rien n'est plaisant, quand on connaît les choses, comme de voir dans les lettres du *Times*, dont l'auteur a fait deux volumes sans y rien changer, transformer toutes ces explosions opérées de la main même de l'ennemi en une série de combats. Voilà ce que c'est que d'être sur les lieux. Le correspondant y était, et, à chaque explosion qu'il entendait à distance, il se hâtait d'envoyer en Angleterre la nouvelle d'un fait d'armes.

taire. Les Russes avaient donné de meilleurs exemples du côté de Sébastopol et dans la Baltique.

Par suite de cette faiblesse, le sud du détroit fut ouvert aux petites embarcations des alliées, qui certes n'avaient pas compté obtenir si facilement, et sans la coopération des troupes de débarquement, un résultat de cette importance. Rien ne s'opposait plus à leur entrée dans la baie de Kertch. Les alliés pensèrent que sans doute l'ennemi réunissait tous ses efforts pour une énergique défense de Kertch même, d'Iéni-Kalé et des débouquements dans la mer d'Azov. Mais le général Vrangel, qui avait prescrit la débandade, mettait de sa main en quelque sorte ses ordres à exécution. Les magasins de Kertch, contenant, entre autres, deux millions quatre-vingt-trois kilogrammes de blé et deux cent cinquante-quatre mille kilogrammes de farines, furent détruits sous ses yeux ; sous ses yeux furent coulés à fond, par des mains russes, tous les navires marchands et les vapeurs de l'État *le Berdiansk, le Donets* et *le Mogoutchy,* qui étaient en réparation. Quatre autres vapeurs, en meilleur état, reçurent l'ordre de gagner, comme ils le pourraient, la baie de Taganrog; l'un d'eux, remorquant deux chalands, emportait le trésor et les archives de Kertch; ces vapeurs devaient aussi transmettre à l'hetman Chomoutof, commandant de la côte, la nouvelle du péril de tous les établissements du détroit et de la mer d'Azov. Le général Vrangel proclama ainsi le sauve-qui-peut. Il avait pour son excuse l'abandon dans lequel le laissait le prince Gortschakof, dont on intercepta une lettre qui l'informait que les renforts qu'il avait sollicités à plusieurs reprises lui étaient refusés et qu'il devait diriger toute sa cavalerie sur Sébastopol. A trois heures de l'après-midi de la journée qui avait vu entrer les alliés dans le détroit, le général Vrangel faisait sauter les poudrières de Kertch, et dans la soirée il évacuait la garnison sur Sultanofka.

Aussitôt après l'abandon des fortifications des caps Paulovskaïa et Ak-Bournou, une audacieuse canonnière à vapeur anglaise, *le Snake* (*Serpent*), capitaine Mac-Killop, doublant le promontoire d'Ak-Bournou, se montra dans la baie de Kertch, et y apercevant le schooner à vapeur *l'Argonaute,* qui venait de s'enfuir du port, elle lui donna la chasse, traversant avec lui les bas-fonds et le suivant par les passages les plus difficiles dans les débouquements du canal. Le feu des batteries de Kertch ne l'arrêta pas. *L'Argonaute,* voyant qu'il ne pourrait éviter le combat et surtout apercevant le beau schooner *le Molodovez* qui, d'Iéni-Kalé, arrivait à son secours, diminua de vitesse, et

peu à peu se mit en position. *Le Molodovez* se rangea à son côté. *Le Snake* fit une décharge si violente, que *l'Argonaute* perdit contenance et comprit que, malgré sa petite vitesse, son adversaire avait plus de force qu'il ne croyait; il reprit chasse vers Iéni-Kalé accompagné du *Molodovez*. Dans le détroit resserré entre Iéni-Kalé et la langue de terre qui s'avance, repliée en crochet, du côté opposé, il y avait plusieurs chaloupes canonnières et autres petits navires russes. *Le Snake* n'hésita pas néanmoins à poursuivre sa chasse. Mais les batteries du rivage d'Iéni-Kalé et celles de la langue de Tschouska, située plus au nord, ouvrirent leur feu contre *le Snake,* au secours duquel arriva une autre canonnière anglaise. L'action, engagée avec les batteries de la côte, prit une certaine vivacité. L'amiral Lyons, qui du *Vesuvius* était passé sur *le Banshee*, dépêcha bientôt d'autres canonnières et de petits vapeurs en aide aux deux premiers engagés, et l'amiral Bruat les fit appuyer aussi par *le Fulton* d'abord, capitaine Le Bris, ensuite par *la Mégère,* capitaine Devoulx. Les batteries d'Iéni-Kalé prolongèrent le combat jusqu'à la nuit. Cependant les vapeurs russes, à la faveur de ce feu, avaient pu gagner la mer d'Azov, laissant seulement au pouvoir des navires alliés leurs remorques chargées d'objets précieux et d'une partie des archives civiles et militaires de Kertch. Beaucoup de petits navires marchands qui avaient essayé de les suivre furent capturés.

A neuf heures du soir, le commandant d'Iéni-Kalé, qui déjà avait détruit ses magasins d'approvisionnements, encloua ses pièces et fit sauter son dernier magasin, contenant trente mille kilogrammes de poudre. La commotion fut telle, que plusieurs maisons s'écroulèrent et que les vaisseaux mouillés à dix milles au large en eurent comme un mouvement de chasse sur leurs ancres. Le commandant, craignant que la route de Sultanofka ne fût déjà entre les mains des Français, se retira d'Iéni-Kalé, le long de la mer d'Azov, par un chemin détourné qui conduisait à Arabat. C'était un sauve-qui-peut général et médiocrement honorable pour l'armée russe. Les alliés pouvaient dire que leur seul renom la remplissait de terreur, et leur gloire n'était pas moins grande parce qu'elle s'acquérait de ce côté sans perte d'hommes. Les meilleures victoires sont celles qui coûtent peu, et le mérite du vainqueur ne se mesure pas au sang qu'il a fait répandre, mais au succès obtenu avec le moins de sacrifices possible.

De toutes les batteries du détroit, il n'en restait plus qu'une seule dès le soir du premier jour de l'attaque. Le matin du 25, elle recommença

son feu contre les navires qui s'approchaient de l'extrémité nord du canal qu'elle était chargée de défendre ; mais elle fut promptement réduite au silence et abandonnée comme les autres. A midi tout le détroit était libre au sud et au nord, et les alliés pouvaient compléter leur descente et entrer sans aucun obstacle dans la mer d'Azov.

Les troupes débarquées avaient quitté, dès six heures du matin, les bivouacs d'Ambelaki pour marcher sur Kertch ; les Français, avec les Turcs en arrière, suivaient le chemin le plus rapproché de la côte, les Anglais s'avançaient par les hauteurs, pour couvrir le flanc gauche de la colonne principale. La chaleur était accablante et l'on ne fut pas sans en beaucoup souffrir. A midi les alliés firent leur entrée dans Kertch, dont les autorités et une grande partie des habitants russes et grecs s'étaient éloignés. Cependant la population tatare, sympathique aux Turcs par conformité de religion, et les Israélites, qui sont de toutes les nations, accueillirent les alliés avec assez d'empressement. On dit même que le général d'Autemarre reçut une députation qui, selon un vieil usage du pays, lui présenta le pain et le sel. Le général Brown s'occupa de rassembler le plus qu'il put des approvisionnements et des subsistances que l'ennemi n'avait pas eu le temps de détruire entièrement dans sa fuite précipitée. Quatre régiments des highlanders et un détachement français entrèrent à Kertch, et le gros de la colonne expéditionnaire, qui avait passé derrière cette ville sans y pénétrer, se dirigea sur Iéni-Kalé, où il ne trouva plus qu'une trentaine d'individus malades avec un aumônier. Les soldats, écrasés de fatigue et de chaleur, cherchèrent en vain d'abord de l'eau saine pour désaltérer leurs lèvres et leur gosier arides ; les Russes, avant de s'éloigner, avaient coupé les aqueducs ; réduits à se jeter sur l'eau saumâtre et putride des citernes, beaucoup d'entre les alliés furent soudain en proie aux plus violentes crises cholériques. Par bonheur, un Grec ayant indiqué aux officiers du génie la direction des conduits dont les Russes avaient commencé la destruction, les aqueducs purent être rétablis et la position pourvue d'eau.

Les généraux alliés ne perdirent pas un instant pour se fortifier à Kertch et à Iéni-Kalé, de manière à pouvoir se défendre du côté de la terre en cas d'un retour offensif des Russes. Une occupation solide de la côte occidentale du détroit était indispensable ; car, si on l'avait négligée, l'ennemi aurait pu revenir construire de nouvelles batteries et rendre difficile le retour des bâtiments qui seraient envoyés dans la mer d'Azov.

Plus de cent belles pièces de canon trouvées dans les villes et batteries du détroit servirent à cet armement (1).

La journée du 25 mai fut signalée par un événement déplorable. Dans l'après-midi les équipages de plusieurs transports du commerce descendirent à Kertch et livrèrent tout d'abord plusieurs maisons au pillage. Bientôt des Turcs quittèrent leurs bivouacs, se joignirent à ces maraudeurs et ajoutèrent le meurtre et l'infamie à ces scènes déjà malheureuses, guidés, dit-on, dans leurs crimes, par des Tatars qui leur indiquaient les demeures des quelques familles russes, particulièrement de négociants, restées dans la ville. Ce que voyant les soldats français et anglais, sans se souiller dans le sang et toutes les horreurs d'un autre âge, ils voulurent avoir leur part du butin et se ruèrent dans les maisons, dans les édifices publics, partout où il y avait quelque chose à prendre, ou plutôt à gaspiller, à briser. C'est ainsi que l'intéressant musée de Kertch fut dévasté. On a vainement essayé d'atténuer ces actes de vandalisme. Ils n'avaient pas même l'excuse d'un sac venant à la suite d'un siége difficile, où la surexcitation et la colère du soldat sont portées au comble. C'étaient tout simplement les mauvais instincts de l'homme, quand ils ne sont retenus ni par le frein de l'autorité, ni surtout par celui, bien plus puissant, de l'éducation. Les officiers, à la nouvelle de ces affreux désordres, organisèrent des patrouilles qui ne purent réussir à arrêter le massacre des femmes et des enfants par les Musulmans, sans être elles-mêmes obligées de tuer quelques-uns de ces brigands. Deux embarcations françaises, appartenant au *Phlégéton,* capitaine de Russel, mouillé à quatre milles et demi au large, se trouvaient alors dans la baie de Kertch occupées à faire amariner des navires du commerce russe que l'on avait pris. L'enseigne de vaisseau Tréguer, qui commandait ces embarcations, instruisit le commandant du *Phlégéton* de ce qui se passait; celui-ci en référa à l'amiral Bruat, qui donna sur-le-champ les ordres nécessaires pour mettre un terme à une situation capable d'entacher l'honneur de l'expédition. L'amiral Lyons, qui était allé faire une courte excursion dans la mer d'Azov, du côté d'Arabat, sur le petit vapeur *le Banshee,* ne fut pas plus tôt revenu, qu'il joignit ses ordres à ceux de l'amiral Bruat. *Le Caton* et *le Ripon,* l'un

(1) On trouva aussi un grand approvisionnement en charbon. Les Russes avaient dès lors perdu cent soixante mille sacs d'avoine, trois cent soixante mille sacs de blé, cent mille sacs de farine, cent mille kilogrammes de poudre, une soixantaine de navires de transport, trois bâtiments à vapeur, des édifices d'emmagasinage, un atelier de montage et de fonderie, etc.

français, l'autre anglais, allèrent recueillir de malheureuses familles éperdues, poussant des cris d'effroi, qui erraient à demi nues sur la grève pour échapper à l'invasion des barbares que les soutiens et les soldats de la civilisation avaient si déplorablement amenés à leur suite. Dans la confusion, des mères furent déposées sur un navire pour être emmenées à Yalta et Odessa, et leurs enfants furent mis sur un autre bâtiment pour être conduits dans quelque ville de la mer d'Azov. Mais la répression du pillage, qui n'était qu'un détail insignifiant en présence des inénarrables monstruosités dont les Musulmans avaient fait rejaillir la honte sur leurs alliés, ne fut pas l'œuvre d'un jour. « Le pillage de Kertch continue, écrivait-on encore de cette ville le 13 juin. Les mesures prises ne suffisent pas pour l'arrêter (1). » Tout cela est une triste réalité, passée déjà à l'état d'histoire chez les étrangers; il serait inutile de chercher à le nier; il vaut mieux le dire et le flétrir pour en empêcher le renouvellement dans l'avenir, et surtout pour rappeler aux nations qui se sont alliées avec la Turquie contre la Russie, au nom du progrès et des lumières, qu'elles seraient l'objet d'étranges commentaires dans l'histoire, si la conséquence de cette alliance n'était pas, avec la répression de l'ambition russe, escortée de son ignorance et de son servage, le signal certain, et non décevant, de la naissance de l'empire ottoman à la civilisation. L'alliance que la France et l'Angleterre ont contractée avec la Turquie les oblige encore pour bien des années vis-à-vis du monde entier, à peine d'être pour elles une amère condamnation dans l'avenir. C'est une chose à remarquer, dans cette guerre, que partout où l'autorité d'Omer-Pacha était absente, les liens de la discipline et de l'ordre disparaissaient dans l'armée ottomane, pour laisser place au fanatisme, à la férocité, à la barbarie dans toute sa hideur. Il y eut bien aussi de regrettables désordres à Iéni-Kalé, mais ils ne présentèrent pas à beaucoup près le caractère sauvage de ceux de Kertch. D'ailleurs, comme on l'a dit, à Iéni-Kalé il n'y avait plus d'habitants. Les gouvernements de France et d'Angleterre furent péniblement affectés d'une conduite si contraire à leur programme et à leurs intentions. Ce qu'on venait de voir des Turcs à Kertch, joint à ce qu'on savait de l'impolitique et odieuse conduite de leurs pachas en Géorgie, aurait suffi pour enlever jusqu'à l'idée de rendre la Crimée et les pays voisins aux Musulmans, si l'on avait eu la possibilité de le faire.

(1) Lettre en date de Kertch, le 13 juin 1855, écrite par le correspondant du *Times* et qui se retrouve dans l'ouvrage de l'auteur intitulé *la Guerre*.

Cependant, le général Vrangel s'était retiré, le 25 mai, à Arghin ou Argheni, à dix lieues de Kertch, sur la route de Kaffa, dans le but d'appuyer cette dernière ville et Arabat. Dans cette position, d'où il pouvait pousser ses avant-postes vers Kertch, Arabat et Kaffa, il réunit à ses forces le 5e régiment de dragons Prince de Hesse, le 12e régiment de hussards Saxe-Veimar et une batterie de la division d'artillerie volante de réserve, se bornant à faire observer les alliés par des détachements de cosaques.

Mais la petite armée de Vrangel aurait été impuissante à défendre la position d'Arghin, et si les alliés, après s'être si aisément emparés du détroit de Kertch, avaient attaqué immédiatement Kaffa et marché sur Arabat, avec la coopération de leurs chaloupes canonnières, ils se fussent ainsi assuré la possession de l'isthme étroit qui lie la péninsule de Kertch à celle de Crimée, et auraient présumablement obligé le corps de Vrangel à mettre bas les armes. Un simple regard jeté sur la carte suffit pour le donner à penser.

Les généraux alliés ne crurent pas sans doute leurs forces suffisantes pour en agir ainsi, dans l'ignorance où ils étaient encore de celles dont disposait réellement l'ennemi.

La marine fut seule chargée du reste de l'expédition, et, sans beaucoup de bruit, sans la moindre perte, avec de médiocres moyens, fit l'œuvre d'une armée. Une campagne navale dans la mer d'Azov ne pouvait s'entreprendre qu'avec des bâtiments d'un faible tirant d'eau, en raison du peu de profondeur de cette mer. En conséquence, deux escadrilles de corvettes, avisos et canonnières, l'une anglaise, aux ordres du capitaine de vaisseau Lyons, fils de l'amiral, monté sur la corvette *la Miranda,* de 14 canons, l'autre française, conduite par le capitaine de vaisseau Béral de Sedaiges, monté sur *le Lucifer,* de 6 canons, entrèrent dans la mer d'Azov. Le capitaine Lyons y était dès le 25 dans l'après-midi; le capitaine de Sedaiges y arriva le 26 de grand matin. Leurs forces réunies s'élevaient à vingt et un vapeurs, dont cinq seulement français, non compris un nombre assez considérable d'embarcations.

La flottille navigua aussitôt vers Berdiansk, et, à trois heures de l'après-midi du 26 mai, jeta l'ancre à la pointe du cap Berdianskaïa, en face du phare. De là, le capitaine Lyons dépêcha ses chaloupes pour donner la chasse aux petits navires marchands et aux bateaux pêcheurs qui étaient en vue, ainsi que pour reconnaître la côte. Le 27, la flottille entra dans la baie de Berdiansk et mouilla devant la ville, aussi près de

terre que la profondeur de l'eau le permettait. Le capitaine Lyons débarqua un certain nombre de matelots et de soldats de marine, et fit incendier tous les navires caboteurs et les magasins d'approvisionnement. Après cette exécution, il détacha deux vapeurs au canal de Genitchi pour le reconnaître et barrer le chemin aux navires russes qui tenteraient de s'enfuir de la mer d'Azov dans la mer Putride ; un troisième vapeur fut expédié pour croiser à l'entrée de la baie de Taganrog. Le gros de la flottille rabattit sur la baie d'Arabat, où l'on se trouva le 28 mai au matin. Le fort d'Arabat avait une bonne garnison ; il était armé de trente canons, et bien approvisionné ; il n'en serait pas moins tombé promptement s'il eût été menacé à revers par des troupes de terre. On a vu que les généraux alliés n'avaient pas jugé à propos de suivre les mouvements de la marine au delà de la côte même du détroit de Kertch. L'attaque par mer eut pour résultat de faire sauter une poudrière, et d'occasionner quelques ravages au moyen des bombes ; mais Arabat resta au pouvoir de l'ennemi.

On avait reconnu, d'après la nature des côtes de la mer d'Azov, qu'avant de continuer à s'y porter de près, et surtout avant de se diriger sur Taganrog, il était urgent de se munir d'un plus grand nombre de bâtiments plats. C'est pourquoi le capitaine de Sedaiges se sépara du capitaine Lyons dans la matinée du 28, et retourna à Iéni-Kalé, pendant que son collègue anglais naviguait vers Genitchi.

Le prince Labanof Rostofski se trouvait de ce dernier côté avec des détachements de cosaques, un bataillon d'infanterie et deux pièces de campagne. Tous les caboteurs et bateaux pêcheurs des environs s'étaient jetés par l'étroit canal de Genitchi dans la mer Putride, et s'y tenaient à l'ouest de la ville, entre les bas rochers du rivage ; il y avait du même côté plusieurs magasins remplis de grains. A six heures du matin du 29 mai, le capitaine Lyons fit sommer le commandant de Genitchi de lui livrer navires et magasins, sous la condition d'épargner la ville s'il obtempérait à cette exigence. Sur le refus du commandant, la flottille s'approcha autant que possible du rivage, à neuf heures du matin, et commença une vive canonnade, sans beaucoup d'effet, en raison de la distance où elle était retenue par le défaut d'eau. Toutefois, le capitaine Lyons en profita pour envoyer, par le canal, dans la mer Putride, le lieutenant Mackensie, avec quelques embarcations ; elles brûlèrent quatre-vingt-dix petits navires et bateaux pêcheurs qui s'y trouvaient. Le lieutenant Mackensie vira de bord au moment où les Russes prenaient leurs mesures pour diriger sur lui un feu d'artillerie.

Les Anglais se convainquirent dans cette occasion qu'il était impossible aux Russes d'amener leurs pièces au bord de l'eau, de sorte que, si l'on se tenait près de la rive du sud, leur feu serait à peu près inefficace. Alors, le capitaine Lyons envoya de nouveau, par le passage de Genitchi dans la mer Putride, des embarcations qui complétèrent la destruction de tous les bateaux russes de ce côté. L'exécution dans la mer Putride s'accomplit avec perte d'un seul homme.

La flottille chauffa, le 1er juin, pour Taganrog, où elle arriva le soir. Durant la nuit, un fort vent d'est se leva, et l'eau baissa de trois pieds, comme cela arrive en pareil cas dans la partie orientale de la mer d'Azov, pendant que dans la mer Putride elle montait et inondait les bas rivages. La flottille dut se retirer plus à l'ouest pour avoir plus de fond. Le 2 juin, le capitaine Lyons fit une reconnaissance de la ville et de la côte de Taganrog, en attendant le retour du capitaine de Sedaiges.

Ce dernier était parti d'Iéni-Kalé le 1er juin au matin, avec six vapeurs français, trois anglais et vingt-quatre embarcations empruntées aux vaisseaux de ligne. Il se rallia, le 2 juin, au coucher du soleil, au capitaine Lyons.

A trois heures du matin du 3 juin, la flottille s'avança vers Taganrog. L'eau diminuant d'une manière sensible à mesure qu'on approchait de la ville, et ne présentant plus, au bout d'une heure de marche des navires, qu'un fond de onze à douze pieds, la plupart des vapeurs furent condamnés à rester en arrière. Cinq d'entre eux purent seuls continuer de s'approcher jusqu'à une distance de quinze cents pas de la ville. C'étaient, du côté des Français, *le Dauphin,* sur lequel le capitaine de Sedaiges porta son pavillon, et *la Mouette,* capitaine Lallemand; et du côté des Anglais, *le Recruit* (1), *le Mina* et *le Danube*. Les commandants envoyèrent deux officiers, l'un Français, l'autre Anglais, pour exiger la retraite des troupes russes de la ville, la remise de toutes les propriétés de l'État, comme de tous les objets de contrebande de guerre, parmi lesquels seraient compris les approvisionnements en céréales des particuliers. Les autres propriétés privées seraient respectées.

Le lieutenant général Krasnof, chef de la 4e division de l'armée cosaque, se trouvait dans Taganrog, et avait avec lui un bataillon et demi d'infanterie russe et un polk, ou régiment de cosaques, auxquels s'é·

(1) *Le Recruit* était une canonnière qui, bien que portant quatre pièces de 68 et deux pièces de 32, ne calait que sept pieds d'eau.

taient réunis deux cents habitants armés de la ville; le tout formait deux mille cinq cents hommes; mais le général Krasnof manquait d'artillerie.

Dans ces conditions, quoique fort en situation de défendre Taganrog contre une tentative de débarquement des marins anglo-français, il avait, dès la veille, fait évacuer sur Nikolajovska, à trois lieues dans l'intérieur des terres, une grande quantité de grains et toutes les propriétés transportables de l'État.

Lorsqu'à huit heures du matin du 3 juin, les deux officiers parlementaires se présentèrent à lui, l'aimable Barbare (1) les reçut courtoisement et répondit à leur proposition avec un ton de piquante chevalerie à faire tressaillir le vieux Froissard dans sa tombe :

« Messieurs, la bonne intention de ceux qui vous envoient étant d'épargner les propriétés particulières, ils peuvent venir en toute sûreté à terre, et nous conviendrons ensemble de faire décider du sort de Taganrog par un combat en rase campagne, au même soleil et au même vent : s'ils maintiennent le champ de bataille, Taganrog est à eux ; si je reste vainqueur, Taganrog sera à moi et les alliés reconnaîtront mon droit. »

Cette proposition était charmante et avait un parfum exquis de ces temps si peu regrettables du moyen âge, où aux vices, aux crimes, aux atrocités de toutes sortes, au mépris pour le serf et le bourgeois s'alliait à merveille la courtoisie des formes guerrières entre gens qui tenaient hautes, aux carrousels féodaux, la dague et la lance des grands seigneurs, armes superbes, mais ne valant pas mieux pourtant que la modeste épée de nos officiers de roture, ni même que le court briquet des petits soldats de Crimée.

Les envoyés sourirent gracieusement à la proposition, mais ne la trouvèrent pas sérieuse. Elle ne l'était pas en effet. Ils retournèrent à leurs navires. Bientôt les cinq vapeurs et des embarcations armées de pièces d'artillerie et de fusées à la Congrève se rangèrent de front, en face du quai occidental de Taganrog, et ouvrirent, à neuf heures et demie du matin, un feu terrible qui mit en flammes les dépôts de bois, les magasins à grains et plusieurs autres édifices. Sous cette canonnade, en vain le général Krasnof, secondé par le gouverneur militaire général Tolstoï et par un vieux colonel en retraite, fit prendre position

(1) Nous gardons l'expression et nous maintenons à peu près ici le récit d'un écrivain militaire étranger, M. Rustow.

à son infanterie; en vain il posta des tirailleurs dans les maisons et les jardins du quai et chargea les cosaques d'appuyer les fantassins. Ces mesures, d'ailleurs courageuses et beaucoup plus nobles que ce qu'on avait vu au détroit de Kertch, ne firent qu'entraîner la ruine de maisons et d'édifices qui, sans cela peut-être, eussent été épargnés. Dans les premières heures de l'après-midi, malgré l'efficacité de leur artillerie, les capitaines Lyons et de Sedaiges, ne trouvant pas encore avoir obtenu tout le résultat désirable, firent opérer un débarquement de cent matelots appuyés par des fusées et une pièce d'artillerie. La descente se fit heureusement, et les matelots, après avoir accompli une partie de la tâche qu'on leur avait confiée, ne se retirèrent que devant des forces extrêmement supérieures. Quand ils se furent rembarqués, les vapeurs et les chaloupes entretinrent encore le feu, pendant une demi-heure, avec une violence telle que, quatre heures sonnant, ils le cessèrent, n'ayant plus rien à détruire. Cent quarante-huit magasins et autres bâtiments étaient en feu ou en ruines et ce qui restait ne valait guère mieux.

Le 4 juin, la flottille quitta les eaux de Taganrog pour se rendre devant Marioupol, et elle arriva, le soir, en rade de cette ville. Le 5 au matin, un parlementaire porta au commandant du lieu la même proposition qui avait été faite au gouverneur de Taganrog. Ici, les Russes usèrent d'adresse. Pendant qu'un officier civil, inspecteur du port, recevait le parlementaire sans avoir les pouvoirs nécessaires pour rien décider par lui-même, l'autorité militaire employa le temps des pourparlers à faire transporter de Marioupol au village de Sartany, à quatre lieues de distance, sur la Kalmious, autant de céréales que possible. Laissant seulement dans le quartier sud de la ville, situé au bord de la mer, un détachement de cosaques, elle couvrit ce manége avec le gros de ses troupes et suspendit, pendant le temps nécessaire, une tentative de débarquement de la part des alliés.

Les commandants anglais et français, n'ayant obtenu aucune réponse officielle, commencèrent, à neuf heures et demie, le bombardement de la ville. Presque aussitôt le capitaine Lyons envoya un détachement de bateaux légers pour remonter la Kalmious, débarquer sur la rive droite et incendier les riches magasins qui s'y trouvaient. Cette entreprise fut couronnée du plus entier succès; de sorte que l'adresse des chefs russes servit à peu de chose. Un régiment de cosaques qui aurait pu apporter un grand obstacle à l'entreprise des alliés se comporta avec la dernière faiblesse. Après avoir tiré quelques coups de fusil sans effet,

il se retira ; et les alliés purent compléter l'œuvre de destruction. Une ligne fort étendue de magasins sur le quai de Marioupol fut la proie des flammes, avec un certain nombre de maisons particulières, quoique les commandants des deux marines eussent recommandé d'épargner la ville le plus possible ; on dit que le commerce d'un assez bon nombre de sujets autrichiens eut à souffrir dans cette circonstance. Les pertes éprouvées par la Russie à Marioupol furent bien plus considérables qu'à Taganrog. Les vapeurs alliés continuèrent leur bombardement jusqu'à une heure de l'après-midi, uniquement pour empêcher les troupes et les habitants d'éteindre l'incendie. Ils quittèrent la rade à six heures du soir pour se diriger de la côte nord à la côte orientale de la mer d'Azov ; plusieurs d'entre eux se détachèrent de la flottille pour retourner à Kertch.

Le matin du 6 juin, les alliés étaient devant Eiskoë ou Gheisk, où ils firent les mêmes sommations qu'à Taganrog et Marioupol. Le colonel Borsikof, commandant du district, jugea prudent d'y souscrire. Les propriétés des particuliers furent ainsi épargnées, mais les entrepôts, les magasins de l'État et une immense quantité de céréales et de foin, destinés à l'armée russe de Crimée, furent livrés aux flammes.

Le 7 juin, la flottille cingla pour Temriouk et la presqu'île de Taman, dont une violente tempête l'empêcha de s'approcher le même jour. Mais, le jour suivant, l'exécution de Temriouk s'accomplit avec la même facilité que celle de Gheisk. Il en fut ainsi dans tous les environs, particulièrement à la baie de Kiten, où le lieutenant de vaisseau Horton, commandant de *l'Ardent*, détruisit trente mille sacs de farine entassés sur la grève. De légers croiseurs, envoyés le long de la flèche d'Arabat, y avaient opéré des descentes et détruit tous les puits d'eau douce à l'usage des troupes russes. Le gros de la flottille rentra dans le détroit de Kertch, le 11 juin, et quelques petits navires restèrent seuls dans la mer d'Azov pour la surveiller. Quoique tardif et incomplet, puisqu'il laissait les ennemis maîtres des isthmes de Kaffa et de Pérékop, au moyen desquels on aurait pu les enfermer dans la Crimée comme dans une souricière, le coup porté à la Russie dans le détroit et dans la mer d'Azov fut d'une influence capitale sur les événements, surtout au moment où de nouvelles tentatives de négociations étaient faites à Vienne, négociations qui furent plus promptement rompues que les précédentes (1).

(1) Sur la provocation de l'Autriche, une conférence eut lieu, le 4 juin 1855, à

Pendant ce temps, les généraux Brown et d'Autemarre s'étaient puissamment quoique rapidement fortifiés du côté de la terre, particulièrement à Iéni-Kalé et au cap Paulovskaïa, de manière à donner la plus entière sécurité à leurs troupes et à montrer aux Russes ce qu'ils auraient pu faire eux-mêmes pour se défendre. Au nord-ouest d'Iéni-Kalé et de la batterie du Rivage, s'élève une colline de forme elliptique, s'étendant du nord au sud et sur laquelle sont situés les restes de l'ancien château du temps que les Turcs étaient maîtres de ce pays. Cette colline domine tout le pays environnant à la portée du canon vers l'intérieur des terres. On en commença la fortification le 26 mai ; elle devait consister principalement en un solide parapet en terre, avec fossés, un chemin couvert et des batteries, le tout s'appuyant au vieux château comme réduit ; les travaux furent menés avec une telle célérité par le génie, que, dès le 8 juin, les généraux Brown et d'Autemarre crurent pouvoir confier à la garde de cinq mille Turcs cette importante position, qui resta ensuite aux alliés comme appui pour la flottille stationnée dans le détroit, et au besoin comme dernière retraite. Au cap Paulovskaïa, les travaux furent poussés aussi promptement et aussi heureusement. Deux régiments, l'un français, l'autre anglais, et deux officiers du génie des mêmes nations, y furent laissés pour appuyer les Ottomans.

En même temps, les amiraux et les généraux alliés se disposaient, avec le gros de la flotte et des troupes, à se porter sur la côte de l'Abasie, à l'est de la partie sud de la presqu'île de Taman, pour s'emparer d'Anapa et de Soudjouk-Kalé, derniers boulevards de la Russie dans l'Asie subcaucasienne, quand, le 10 juin, la nouvelle leur arriva que l'ennemi leur avait épargné cette peine en se suicidant.

A la nouvelle du débarquement des alliés à Kertch, l'hetman Chomoutof avait immédiatement pris le parti de faire évacuer ces dernières positions. Anapa était pourtant une véritable forteresse, ayant un rempart en forme de pince du côté de la mer, neuf bastions du côté de la terre, de bons fossés, quatre-vingt-quatorze canons, quatorze mortiers, et une garnison de huit mille hommes. Sur l'avis d'un conseil de guerre, Soudjouk-Kalé avait été abandonné dès le 29 mai ; le 3 juin on avait commencé à mettre hors d'état de servir l'artillerie

Vienne. Le comte de Buol fit des propositions que les plénipotentiaires de France et d'Angleterre rejetèrent incontinent et qui, bien que favorables à la Russie relativement aux circonstances, ne satisfaisaient pas cette puissance.

d'Anapa; ensuite on avait incendié les bâtiments militaires, détruit autant que possible les remparts, enlevé ou anéanti les approvisionnements, et, le 9 juin, la garnison s'était honteusement retirée vers le Kouban, après avoir brûlé tous les hameaux des cosaques, et, dans sa panique, mis le feu au pont qu'elle venait de passer. Ces gens-là ne ressemblaient guère aux défenseurs de Sébastopol.

Une telle conduite était si peu croyable, que lorsque les amiraux Bruat et Lyons en eurent reçu la nouvelle, ils envoyèrent les contre-amiraux Charner et Stewart, avec cinq vapeurs, pour s'assurer de la réalité des faits. La confirmation de cet événement fut acquise le 13 juin. Alors les deux amiraux convinrent de laisser seulement une station devant Kertch et de naviguer, avec le gros de leur flotte, vers Anapa, tant pour prévenir le retour des ennemis dans cette place, que pour montrer aux Caucasiens les pavillons de France et d'Angleterre réunis.

L'amiral Bruat partit pour Anapa le 13 juin et fut suivi, le lendemain, par l'amiral Lyons. Ils trouvèrent la place déjà occupée par une troupe de soldats turcs et de cavaliers tunisiens que Moustapha-Pacha, général en chef de l'armée ottomane en Asie, y avait envoyée sous la conduite d'un ancien chef circassien, Sefer-Pacha, passé au service du sultan et qui jouissait encore d'une grande influence dans la montagne. Il s'était fait autrefois remarquer par l'énergique résistance qu'il avait opposée aux progrès des Russes, et, lorsqu'en 1829, la Russie avait définitivement obtenu, par le traité d'Andrinople, les forteresses d'Anapa et de Soudjouk-Kalé, il s'était retiré à Constantinople. Plus tard, des réclamations de l'ambassadeur du czar l'avaient fait interner à Andrinople. Mais la guerre lui avait permis de reprendre du service dans l'armée ottomane. La conservation de l'Abasie ne pouvait pas être confiée à des mains plus sûres. On en peut juger encore aujourd'hui que, malgré la conclusion de la paix de Paris, Sefer-Pacha, resté dans le Caucase, tient, autant au moins que Schamyl, la puissance russe en échec dans cette contrée insoumise.

Il était fâcheux pour les alliés qu'à cette époque les Russes commençassent à acquérir quelques dédommagements dans l'Arménie turque. En effet, le général Mouravief, avec une armée d'environ trente-cinq mille hommes, procédait, dans les premiers jours de juin 1855, à l'envahissement du territoire ottoman de ce côté et poussait déjà ses reconnaissances jusque sous les murs de Kars. Le général Kovalevski avait occupé, le 11 juin, sans coup férir, Ardakan ou Erdehan, bicoque

située à environ soixante kilomètres au nord de Kars. Les Turcs avaient rassemblé dans Kars même toutes les forces de l'Arménie ottomane, formant la partie orientale du gouvernement d'Anatolie. Le général Mouravief en personne étant venu tâter cette place, le 16 juin, éprouva un échec important qui le décida à transformer son projet de siége en blocus. Sa cavalerie s'étant laissé attirer, par une sortie des Ottomans, sous le feu de quelques batteries, fut mise en déroute avec des pertes considérables. Alors Mouravief, se reconnaissant impuissant à prendre Kars de vive force et ayant ouï dire que la garnison n'avait que pour quarante à quarante-six jours au plus de vivres, s'établit, à deux lieues et demie de la place, dans un lieu nommé Mougaradaschik, et attendit là son succès du temps et de la patience. Nous le retrouverons commençant seulement à sortir de cette position le 12 juillet suivant.

CHAPITRE VII.

Prise du mamelon Vert et des Ouvrages-Blancs. — Première attaque de Malakof.

Préliminaires d'attaque. — Reconnaissances. — Avis divisés sur la manière d'attaquer les ouvrages extérieurs de la place. — Décision du général Pélissier. — Dispositions pour l'attaque des Ouvrages-Blancs et du mamelon Vert par les Français, et des Carrières par les Anglais. — Situation et armement de ces positions. — Les alliés sont mal instruits de la situation de la Karabelnaïa et de ses défenses à cette époque. — Dispositions particulières du général Bosquet, spécialement chargé de diriger les attaques françaises. — Commencement des attaques. — La colonne du général de Lavarande enlève la redoute Volinsk. — La colonne du général de Failly enlève la redoute Selenginsk. — Belle manœuvre tournante du lieutenant-colonel Larrouy d'Orion. — Les colonnes qui ont enlevé les Ouvrages-Blancs se laissent emporter au delà du but et reviennent après avoir encloué les mortiers d'une batterie que l'ennemi réoccupe ensuite. — Les colonnes du général Wimpffen attaquent le mamelon Vert. — Le mamelon Vert est emporté. — Les colonnes Wimpffen poursuivent les Russes. — Mort des colonels de Brancion et Leblanc. — Les colonnes de la brigade Wimpffen vont jusqu'au fossé de Malakof et sont repoussées avec des pertes énormes. — Les Russes reprennent un moment possession du mamelon Vert. — Le général Camou lance la brigade Vergé au secours de la brigade Wimpffen. — La division Brunet vient prendre part au combat. — Le mamelon Vert est enlevé de nouveau. — Les Anglais, commandés par le colonel Shirley, s'emparent des Carrières. — Tous les ouvrages extérieurs de la place sont définitivement enlevés. — Ordre du jour et récompenses. — Pertes faites de part et d'autre. — Mort du général de Lavarande. — Petites opérations du corps d'armée de la Tchernaïa. — Travaux du génie aux attaques de droite. — Attaques de gauche. — Le colonel du génie Guérin est tué dans son ouvrage du Deux-Mai. — Ses funérailles. — Recrudescence des maladies et du choléra. — Attaques de droite. — Le général Pélissier enlève le commandement de ces attaques au général Bosquet, et le donne au général Regnaud de Saint-Jean d'Angely. — Le général Bosquet est placé à la tête du corps d'armée de la Tchernaïa. — Malheureuses conséquences de ce changement de commandement. — Plan d'attaque sur Malakof et sur tous les ouvrages de la Karabelnaïa. — Organisation de la défense. — Modification dans le plan au moment de l'attaque. — Première attaque de Malakof et de tous les ouvrages de la Karabelnaïa. — Fatale méprise du général Mayran, qui attaque avant le signal convenu le bastion n° 1 et le Petit-Redan. — Les Russes, sur le qui-vive, repoussent le général Mayran, qui fait des pertes considérables et qui lui-même est tué. — Le général Brunet, à l'attaque du centre, échoue également contre Malakof et trouve aussi la mort. — Le colonel de La Boussinière est tué. — Le général d'Autemarre, à l'attaque de gauche, fait emporter la batterie Gervais, et sa colonne s'établit un moment jusque dans les premières maisons de la Karabelnaïa. — Superbe conduite du 5e bataillon de chasseurs à pied et du 19e de ligne. — Les Anglais échouent, de leur côté, dans l'attaque du Grand-Redan. — Mort du général sir John Campbell. — La colonne d'Autemarre est refoulée. — Le commandant du génie Abinal est grièvement blessé en voulant rester dans la batterie Gervais. — La brigade anglaise du général Eyre prend le cimetière de la colline Verte et pénètre ensuite dans le faubourg de la Karabelnaïa. — Son étrange position et sa curieuse retraite. — Le général Pélissier, après avoir envoyé consulter lord Raglan, renonce à donner l'assaut une seconde fois dans cette journée. — Il se résigne à faire de nouvelles approches et à prendre des mesures plus lentes. — Pertes considérables des Français et des Anglais dans la journée du 18 juin. — Le général Bosquet est rappelé au commandement des attaques de droite. Désastre épidémique du mois de juin. — Mort de lord Raglan.

Cependant de grands événements se passaient devant Sébastopol. Là, le général Pélissier poursuivait presque sans relâche son système d'enlèvement successif des ouvrages extérieurs de la place. Une grande attaque était projetée contre trois positions importantes opposées aux attaques de droite, et, à cet effet, de nouveaux travaux d'approches étaient en cours d'exécution, depuis la fin de mai, contre les Ouvrages-

Blancs, contre le mamelon Vert et contre la position dite des Carrières, en avant du Grand-Redan. Ces travaux, quoique rendus très-difficiles par le feu des tirailleurs russes, se poursuivaient avec ardeur, et, dès le 2 juin, les Français, au moyen de leurs zigzags, arrivèrent sur les derrières de ces tirailleurs, de manière à les forcer d'évacuer au moins leurs logements les plus avancés. A cette époque du siége, comme toujours, le corps du génie paya son tribut de sang. Le jeune capitaine Jacobé, du 1er régiment de l'arme, ne devait survivre que de quelques semaines à une blessure reçue dans la tranchée le 30 mai, et le sous-lieutenant Blaise, faisant fonctions de lieutenant au 3e régiment, reçut, le 2 juin, un coup dont il expira peu de jours après.

Pendant ces préliminaires de siége direct, le général Morris, commandant le corps de la Tchernaïa, reçut ordre de pousser une reconnaissance dans la vallée de Varnoutka et dans celle de Baïdar. Le 3 juin, il partit, à la tête de quatre mille fantassins commandés par le général Canrobert et de dix escadrons aux ordres du général d'Allonville, emmenant en outre, à tout événement, deux batteries à cheval et une de montagnes. Une petite colonne de troupes sardes, conduite par le général Alfonso de La Marmora, se mit également en marche, mais en prenant par les hauteurs. On trouva les vallées de Varnoutka et de Baïdar abandonnées. Une fois arrivé à Baïdar, le général Morris se dirigea, avec quelques escadrons, jusqu'au passage de Phoros, tandis que le général d'Allonville se portait au nord sur la haute Tchernaïa, d'où il forçait les cosaques à se retirer, poussant jusqu'à Ourkousta ou Rioukasta sur la rive droite, et que le général de La Marmora, après avoir suivi les hauteurs, gagnait aussi Baïdar. Cette reconnaissance revint, comme elle était partie, sans le moindre encombre. La stratégie était pour fort peu de chose dans ces excursions à petite distance et dans une partie du pays que l'on savait maintenant dégarnie d'ennemis.

Durant une des nuits qui suivirent, le capitaine Symony, à la tête d'un escadron du 6e régiment de dragons, marcha sur les postes russes dans la plaine de la Tchernaïa, les surprit au lever de la lune, les sabra et les dispersa sous un feu très-vif de mousqueterie. Le général Pélissier, voulant encourager la cavalerie dont on n'avait pu faire encore, dans le système de guerre adopté, qu'un très-médiocre usage, fit de la conduite du capitaine Symony l'objet d'un ordre du jour (1).

(1) Le capitaine Symony et le maréchal des logis Leroux reçurent la croix d'honneur. Trois médailles militaires furent en outre données dans l'escadron.

Les avis étaient divisés au sujet de l'attaque projetée particulièrement contre la redoute du Kamtschatka ou du mamelon Vert, dont on était encore à près de quatre cents mètres et qui était protégée par une double ligne d'embuscades que reliaient des tranchées. Les chefs de service des armes spéciales auraient presque tous désiré que l'attaque fût accompagnée d'une diversion contre les positions de l'armée de secours ennemie. Le général Pélissier, résolu à procéder de front, réunit un conseil composé des généraux Bosquet, Niel, Thiry, Lebœuf, Eugène Beuret, Dalesme, Frossard, Martimprey, Trochu, sir Harry Jones, Dacres et Airey, mais uniquement pour fixer le jour de l'exécution d'un projet qui était invariablement arrêté dans son esprit et pour en combiner les dispositions en dehors de toute diversion. Le général Pélissier posa en principe que l'on ne devait pas dépasser le but qu'il se proposait, à savoir : l'enlèvement des ouvrages avancés de l'ennemi. Sur l'observation qui lui fut faite qu'on pourrait néanmoins prévoir le cas où les troupes se laisseraient emporter au delà du but et se munir des moyens nécessaires de pousser plus loin, il répondit par la négative la plus absolue. C'était là certainement faire acte d'autorité, de bonne discipline et de haute sagesse, si l'on jugeait que toute entreprise poussée hors des limites prescrites serait intempestive et dangereuse. Toutefois, comme cette guerre n'avait ressemblé à aucune autre et comme on y avait vu bien d'heureux résultats obtenus par l'initiative et l'inspiration du soldat, peut-être aurait-on pu encore faire la part d'une telle situation, qu'il était bien tard pour changer, surtout quand on continuait à en appeler plutôt à l'enthousiaste élan des troupes qu'aux froides combinaisons de la stratégie. N'était-ce pas à un entraînement, à l'initiative du 3e de zouaves, si bien saisie par le général Bosquet, que l'on avait dû en partie la victoire de l'Alma? Bien des gens d'ailleurs pensèrent que, si l'on s'y était préparé, on aurait eu plus de chances de réussir contre Malakof, aussitôt après l'enlèvement du mamelon Vert, que plus tard quand les Russes, privés de leurs contre-approches, eurent concentré la majeure partie de leurs forces sur ce point. Pour l'attaque projetée, le général Pélissier rejeta aussi toute idée de diversion soit par les attaques de gauche, soit par le corps d'armée de la Tchernaïa, ce que les Russes devaient mettre à profit pour se masser sur le point qu'ils avaient le plus d'intérêt à défendre. L'opération fut fixée au 7 juin, à six heures et demie de l'après-midi, moment favorable où les hommes marcheraient avec d'autant plus d'ardeur et de sécurité à leur but, qu'ils pourraient encore le voir

parfaitement, et qu'ils s'empareraient présumablement des positions de l'ennemi, de manière à ce qu'ensuite le génie pût les y établir à la faveur de la nuit. Le général Bosquet fut chargé des détails de l'exécution confiée au deuxième corps d'armée, en ce qui concernait les Français. Les divisions Mayran, Dulac, Camou et Brunet eurent ordre de se tenir prêtes pour l'attaque.

Le général Mayran devait faire enlever les Ouvrages-Blancs, sur le mont Sapoune, au-dessus de la baie du Carénage. Il divisa son attaque en deux colonnes. La première de ces colonnes, aux ordres du général de Lavarande et composée de la moitié du 19e bataillon de chasseurs à pied, commandant Caubert, du 2e de zouaves, colonel Saurin, et du 4e régiment de marine, lieutenant-colonel de Cendrecourt, fut chargée d'attaquer la redoute Volinsk, la plus à droite. La seconde colonne, aux ordres du général de Failly et formée de l'autre moitié du 19e bataillon de chasseurs à pied, du 95e de ligne, colonel Danner, du 1er bataillon du 97e, colonel Malher, et d'un bataillon de la gendarmerie de la garde, commandant Baudinet, eut l'attaque de la redoute Selenginsk. La division Dulac devait servir de réserve aux colonnes d'attaque des Ouvrages-Blancs; et, à cet effet, la brigade de Saint-Pol (17e bataillon de chasseurs à pied, commandant Douay, 57e et 85e de ligne, colonels Dupuis et Javel) reçut ordre de venir se placer dans les parallèles du Carénage, aussitôt que le mouvement offensif des colonnes serait dessiné; la brigade Bisson resterait en seconde réserve. En outre, deux bataillons tirés du 61e et du 97e, commandés par le lieutenant-colonel Larrouy d'Orion, devaient être massés dans le ravin du Carénage, pour tourner l'ennemi et lui couper la retraite après l'enlèvement des Ouvrages-Blancs.

Le général Camou, homme très-haut placé dans l'estime de l'armée, fut chargé de faire donner l'assaut à la lunette du mamelon Vert. La brigade Wimpffen, appartenant à sa division, devait occuper les parallèles d'où l'on sortirait pour l'attaque de cette importante position. Les tirailleurs algériens, colonel Rose, prendraient la droite, le 50e de ligne, colonel de Brancion, aurait le centre, et le 3e de zouaves, colonel de Bonnet de Maureilhan-Polhes, tiendrait la gauche. La brigade Vergé (3e bataillon de chasseurs à pied, commandant Tixier, 6e et 82e de ligne, colonels Goze et de Castagny) serait postée en réserve dans le ravin de la Karabelnaïa ou des Docks, pour remplacer la brigade Wimpffen dans les parallèles. Le général de division Brunet, avec neuf bataillons, reçut ordre de se poster en arrière de la brigade Vergé, dans le même ravin, pour appuyer la division Camou.

Le colonel Shirley, à la tête de deux mille Anglais pris dans divers régiments, devait agir contre l'ouvrage dit des Carrières, en avant du Grand-Redan (1).

Huit mille Turcs, sous les ordres d'Osman-Pacha, formeraient la réserve générale de toutes les troupes d'attaque, et se tiendraient derrière la redoute Victoria, entre les ravins de la Karabelnaïa et du Carénage. C'est de cette redoute, ébauchée par les Anglais, terminée par les Français, que partirait le signal.

Ces attaques projetées avaient l'inconvénient d'être séparées l'une de l'autre par des ravins dont les berges étaient escarpées et rocheuses; on fit en sorte de parer à cet isolement au moyen de réserves placées dans les ravins.

Le général Frossard, ayant pour chef d'attaque, aux Ouvrages-Blancs, le commandant Veye-Chareton, et, au mamelon Vert, le commandant Lassalle de Préserville, aurait la direction des travaux du génie. La direction de l'artillerie serait confiée au brave autant qu'habile colonel de La Boussinière. Six détachements de quinze canonniers chacun, conduits par des capitaines, devraient marcher avec les premiers bataillons des colonnes pour être employés à tourner contre l'ennemi les pièces des ouvrages attaqués.

On préluda, le 6 juin, à l'attaque par un feu d'artillerie des plus violents, qui s'ouvrit, à trois heures de l'après-midi, avec plus de trois cents pièces du côté des Français et avec cent cinquante-sept du côté des Anglais, contre les défenses avancées de la Karabelnaïa. Sept batteries de l'attaque de gauche, qui avaient des vues sur le bastion du Mât, prirent part à ce feu pour soutenir celui des Anglais. Dans l'après-midi, six pièces russes et onze affûts furent mis hors de service et les contre-

(1) « Jusqu'au moment du dernier bombardement (avril 1855), ce terrain avait été occupé en grande partie par des monceaux de pierres et de décombres où des tirailleurs étaient postés; mais, depuis lors, l'ennemi y avait élevé un retranchement couvrant le Grand-Redan, à peu près à quatre cents yards de celui-ci, et y avait placé beaucoup de tirailleurs. C'était cet ouvrage qui, bien que tout à fait régulier dans sa forme, gardait le nom de Carrières. Aussitôt que les Français se seraient assurés du mamelon Vert, nous attaquerions ce point pour nous y établir; mais notre attaque devait, pour le moment, se borner au succès de cette opération, parce que le Redan une fois emporté, n'aurait pas été tenable tant que les Russes seraient restés en possession de Malakof... La division légère et la 2e division anglaises étaient destinées à l'attaque des Carrières. Deux corps, de deux cents hommes chacun, devaient tourner les extrémités de l'ouvrage, en chasser les occupants, puis, s'avançant vers le Redan, entretenir de là un feu de mousqueterie pour couvrir les opérations de huit cents travailleurs anglais occupés à élever un parapet contre l'ennemi. » (*The Story of the campaign of Sebastopol*, by lieut.-col. Bruce Hamley.)

approches ennemies furent en plusieurs endroits bouleversées. Du côté des alliés, les batteries qui opéraient contre la redoute Volinsk eurent beaucoup à souffrir et deux magasins à poudre sautèrent. A la nuit, la canonnade cessa, mais, à une heure du matin, un bruit de voitures ayant été entendu vers le bastion du Màt, on dirigea de ce côté un feu très-vif. A deux heures, il y eut une tentative de sortie, sans résultat, contre les Anglais. Les batteries françaises des attaques de gauche allumèrent deux incendies dans la ville, du côté de la Quarantaine. Malgré cela, au matin, l'ennemi avait à peu près réparé ses ouvrages et avait remplacé les pièces démontées par d'autres pièces. Quand le canon se modérait, les mortiers tiraient encore. Le feu recommença au point du jour avec une nouvelle énergie, et la lunette du Kamtschatka, grand ouvrage quadrangulaire situé au sommet du mamelon Vert, en avant de Malakof, portait sur ses énormes parapets, aux pentes escarpées, les traces des projectiles des assiégeants. Le mamelon avait été travaillé jusqu'à l'excès par les ingénieurs russes; il était rempli de traverses, d'abris et d'excavations à l'intérieur, ce qui ne permettait pas d'y placer un corps de troupes nombreux et d'y établir les hommes dans un ordre convenable en cas d'assaut. Il était semé de fougasses ou petites mines destinées à faire explosion sous le seul contact du pied des attaquants (1). D'après les récits russes, les assiégés n'avaient alors à opposer aux assiégeants, du côté de la Karabelnaïa, que seize bataillons. Les principales préoccupations des Russes n'avaient pas cessé d'être pour la ville même, surtout depuis les combats du mois de mai et les progrès faits de ce côté. Les alliés, assez mal instruits généralement de ce qui se passait dans la place, ne savaient pas que les ouvrages de la Karabelnaïa fus-

(1) Il y avait de ces fougasses aux abords de tous les ouvrages russes en général. C'était une forte caisse remplie de poudre et enfouie dans la terre, à laquelle se rattachait un mince tube d'étain ou de plomb, long de plusieurs pieds. Dans la partie supérieure du tube de métal s'en trouvait un autre en verre qui contenait de l'acide sulfurique ou nitrique. Cette partie du tube était placée à la surface du sol, cachée seulement par quelques brins de gazon ou une petite pierre. Si l'on posait le pied sur le tube d'étain, on le courbait et l'on brisait le tube de verre qu'il renfermait. L'acide s'échappait incontinent, descendant rapidement dans le tube de métal jusqu'à ce que rencontrant, au point où celui-ci débouchait dans la caisse, quelques grains de chlorate de potasse, il mît le feu aux poudres. La fougasse, en faisant explosion, non-seulement détruisait tout ce qui l'environnait, mais encore lançait une grande quantité de bitume enflammé dont elle était enveloppée et qui brûlait tout ce qu'elle atteignait. De petits drapeaux indiquaient aux Russes la position de ces machines explosives et étaient enlevés dès qu'on voyait les alliés s'avancer.

sent si médiocrement garnis de troupes ; autrement leurs généraux en chef eussent sans doute pris des mesures pour pousser plus à fond le projet qu'ils avaient contre les défenses avancées seulement. L'artillerie de ces défenses était d'ailleurs imposante. La lunette du mamelon Vert avait trente et une pièces de gros calibre ; la redoute Volinsk comptait douze canons de gros calibre, deux mortiers de treize pouces et six petits mortiers ; la redoute Selenginsk était armée de vingt-deux canons de gros calibre. C'eût été peu, si cela n'avait été soutenu par la formidable artillerie de Malakof et de toutes les batteries en arrière des points que l'on allait attaquer.

A cinq heures de l'après-midi du 7 juin, le général Pélissier, avec les généraux Niel, Frossard, Thiry, Eugène Beuret, Trochu et Martimprey, arriva à la redoute Victoria, pendant que lord Raglan se rendait à l'Observatoire anglais, et que le général Bosquet se plaçait à la batterie de Lancastre, voisine de la redoute Victoria. Une demi-heure environ après, les colonnes d'attaque étaient formées à l'entrée du ravin qui séparait la droite anglaise de la gauche française, et le général Bosquet adressait à chaque bataillon quelques paroles chaleureuses auxquelles les soldats répondaient par des vivats en s'élançant droit devant eux dans le ravin. En tête étaient les tirailleurs algériens, grands, souples, basanés, à la physionomie maure ou arabe ; venaient ensuite, courant plutôt que marchant, les bouillants et tumultueux zouaves qui semblaient triompher d'avoir, ce jour-là, le pas sur les rapides chasseurs à pied. Les chasseurs étaient suivis de l'infanterie de ligne. Toutes ces troupes s'avançaient, par le ravin, vers les tranchées.

A six heures et demie, sur l'ordre du général Bosquet, des fusées filant dans l'air donnèrent le signal de l'attaque.

La première fusée avait à peine éclaté, que l'on vit sortir les troupes des tranchées comme de bourdonnants essaims d'abeilles, officiers et sapeurs du génie précédant la colonne.

Lancée par le général Mayran, la colonne Lavarande, n'étant séparée que de trois cents pas de la redoute Volinsk, arriva la première à l'attaque du point qui lui était dévolu, sous un feu de mitraille des plus terribles ; elle fit irruption dans l'ouvrage par les brèches et les embrasures. Le sergent Thouzellier, du 3e du génie, y entra le premier de tous, et pendant que, se retournant avec quelque fierté vers les zouaves, il s'écriait : « Ah ! Messieurs, vous ne direz pas cette fois que c'est vous qui êtes entrés les premiers », il fut enveloppé par les Russes. Soudain le jeune capitaine Pillault-Delaboissière, du 3e du génie, se jette, l'épée à la

main, à travers les ennemis pour le dégager au moment où il a déjà reçu trois coups de baïonnette et lui fait un rempart de son corps. Mais, victime du plus beau dévouement, il tombe lui-même atteint de coups qui, à quelques jours de là, le raviraient à l'armée. Son action et sa gloire devraient être immortelles. Le sergent Thouzellier fut sauvé (1). Les compagnies du 19e bataillon de chasseurs à pied du commandant Caubert, engagées de ce côté, firent merveille. Le 2e de zouaves, mené par son colonel Saurin et dont la tête avait pénétré dans l'ouvrage au même instant que le détachement du génie et les chasseurs à pied, fit une ample moisson d'ennemis, qui à coups de baïonnette, qui à coups de crosse de fusil ou à coups de pierres et en les saisissant à la gorge; mais ce ne fut pas sans voir nombre de ses plus braves officiers mortellement blessés. Là se firent admirer les capitaines de La Vaissière, Pruvost, Doré, Lescop, Lauer, et le sous-lieutenant Beysser, qui devaient être tous bientôt perdus pour l'armée (2); les capitaines Javary, Pouyanne, le sous-lieutenant de Cetto, les sous-officiers Susini, Vuamet, se distinguèrent aussi dans le 2e de zouaves. Le colonel Cendrecourt donna un vigoureux appui avec le 4e régiment de marine, où les capitaines de Pallières, Trexon, Graeve, le lieutenant Barolet, le sergent Hachon, le caporal Habeille s'acquirent, et quelques-uns d'entre eux au prix de leur vie, les honneurs de l'ordre du jour ou de la décoration. Tant de valeur l'emporta sur la ténacité des Russes qui abandonnèrent la redoute en y laissant des morts et des blessés par monceaux. Le général de Lavarande avait été vu partout au milieu du danger auquel il échappa ce jour comme par miracle.

En même temps, la colonne de Failly avait franchi l'espace de cinq cents pas qui la séparait de la redoute Selenginsk, sous un violent feu de front et de flanc. Le général de Failly, payant de sa personne comme le général de Lavarande, entraîne ses troupes, en masse compacte, à l'escalade du parapet; il entre dans l'ouvrage, et là, comme dans la redoute Volinsk, un affreux carnage a lieu où le sang russe et le sang français coulent confondus dans un étroit espace. Le génie, que le commandant Veye-Chareton dirigeait dans les deux positions avec une activité remarquable, fit là, comme à la redoute Volinsk, admirer son sang-froid et son courage. Le bataillon du 19e chasseurs à pied, dont une moitié formait la tête de colonne du général de Failly, montra la

(1) Il fut nommé peu après sous-lieutenant au 2e du génie.
(2) Tous ont disparu de l'*annuaire* de 1856.

même impétuosité sur tous les points qu'il devait attaquer dans cette journée, où se distinguèrent le capitaine Suire, les lieutenants Cavenne et Mathelin, les sous-officiers Proust et Gras, le sapeur Troté et le chasseur Limoges. Le colonel Danner du 95e fut blessé, et avec lui plusieurs officiers de son régiment. Le capitaine Lestorey, le lieutenant Schwartz, les sous-officiers Rivière, Michel, Nirascou et le caporal Riter s'acquirent beaucoup d'honneur dans le 95e, mais plus d'un le paya de son sang. Le brave commandant Tigé, du même régiment, fut frappé à mort. Il y eut aussi beaucoup de valeur de déployée dans le 1er bataillon du 97e, conduit par le colonel Malher et par le commandant Boissié, qui gagna la croix en ce jour, comme le commandant Guyot de Saint-Rémy (1), comme le capitaine Laurent et le sergent Rappon, dont les noms s'associèrent à ceux des capitaines Lespinasse, Guyot et Kubler, cités à l'ordre du jour de l'armée. La redoute Selenginsk fut emportée à l'arme blanche de même que la redoute Volinsk.

Les ennemis, chassés des Ouvrages-Blancs, se retirèrent en désordre, ceux-ci dans une batterie de mortiers établie en arrière sur le promontoire de Sapoune (2), pour défendre encore l'embouchure du ravin du Carénage dans la baie de ce nom; ceux-là vers le pont-aqueduc qui traversait le fond de la baie même. Mais en ce moment le lieutenant-colonel Larrouy d'Orion, avec le bataillon du 61e, commandant Pradier, et celui du 97e de ligne, accomplissait avec autant de vigueur que d'habileté son mouvement tournant. Après avoir descendu le ravin du Carénage, il gravissait les escarpements de la rive orientale de la baie, et coupait la retraite à une partie des fuyards qui se dirigeaient vers le pont. Douze officiers et quatre cents soldats russes tombèrent en son pouvoir.

Déjà le général Pélissier pouvait s'apercevoir qu'il serait impossible d'arrêter juste au but l'ardeur des soldats. Une partie de ceux qui avaient enlevé les Ouvrages-Blancs se laissa entraîner à la poursuite de l'ennemi, le chassa encore de la batterie de mortiers dans laquelle il

(1) La promotion du commandant Guyot de Saint-Rémy à son nouveau grade ne datait que du 1er juin, et peut-être servait-il encore à ce moment comme capitaine à son ancien régiment, le 95e, faisant partie de la même brigade. Le capitaine Lecomte, du 97e, était nommé, du 1er juin aussi, commandant au 55e, et fut blessé à l'attaque de la redoute Selenginsk.

(2) C'est cette batterie que les Français appelaient du 2 Mai, sur la droite, parce qu'elle avait été formée à cette date. Il ne faut pas la confondre avec l'ouvrage du Deux-Mai, sur la gauche.

s'était réfugié, puis se disposa à se retirer de cette position, impossible à conserver pour le moment, après en avoir encloué les pièces, et alors que de fortes réserves russes s'avançaient pour la reprendre. Une charge à la baïonnette, ordonnée fort à propos par le général Mayran, permit aux Français d'évacuer la batterie de mortiers sans être poursuivis et leur donna même encore soixante prisonniers, parmi lesquels trois officiers. Les colonnes Lavarande et de Failly, soutenues par la brigade de Saint-Pol, se rallièrent dans les Ouvrages-Blancs, que les Russes, complétement déroutés par la manœuvre du colonel Larrouy d'Orion, durent renoncer à reprendre. Ce succès définitif ne fut pas sans coûter des pertes assez nombreuses jusque dans les troupes de soutien, où le commandant Klein, du 57e de ligne, reçut un coup qui devait être mortel. Le commandant Gustave Douay, du 17e bataillon de chasseurs à pied, et le général de Saint-Pol lui-même furent au nombre des blessés.

Cependant la brigade Wimpffen, son général envoyant ses ordres de la tranchée la plus rapprochée, s'était avancée en trois colonnes à l'attaque de la lunette ou plutôt de la redoute du mamelon Vert (1), sous le feu de front de l'ouvrage et sous les feux convergents du Grand-Redan et des batteries situées à la gauche de Malakof. Elle avait enlevé deux coupures de terrain avancées et une ligne d'embuscades. L'intrépide colonel de Brancion, à la tête du 50e de ligne, aborda ensuite résolûment l'ouvrage ennemi par le front, tandis que le colonel de Maureilhan-Polhes, à gauche, avec le 3e de zouaves, l'attaquait par le flanc occidental, et que le colonel Rose, à droite, avec les tirailleurs algériens, enlevait une batterie de quatre pièces, annexe de l'ouvrage principal et s'y établissait avec l'aide du génie. Le colonel de Brancion, après avoir franchi le fossé du mamelon, escalade le talus, s'élance au parapet, mais sans drapeau, donnant aux siens l'exemple du plus fougueux courage. Le brave 50e, où se distinguèrent entre tous le commandant Signorino, les capitaines du Gardin, Mena, Bernard, le lieutenant Gasc, l'adjudant Dubourg, les sergents Champon et Chevalier, le caporal Poussin, et les soldats Delaunay et Colin, tous mis

(1) La lunette est ordinairement un ouvrage ouvert à la gorge, comme le redan; elle s'emploie rarement isolée, parce qu'elle est susceptible d'être emportée par cette gorge. La redoute affecte la forme carrée, qui était celle de l'ouvrage du mamelon Vert; ouvrage d'ailleurs qui, comme beaucoup de ceux imaginés pour la défense de Sébastopol, sortait des règles communes. La redoute du mamelon était accompagnée d'un fossé et avait des annexes, que n'ont pas les redoutes en général.

à l'ordre ou décorés, le brave 50e tue de front tout ce qui ne fuit pas devant lui, tandis que le 3e de zouaves, avec son colonel de Maureilhan-Polhes, et les tirailleurs algériens, sous le colonel Rose, prennent l'ennemi en flanc et lui font subir aussi de rudes pertes. Les commandants du Moulin, de Narbonne-Lara, les capitaines Candolive et Leclerc, les lieutenants Brun et Chevalier, les sous-officiers Lemosy et Capon, les caporaux Grammont et Roulet, tous du 3e de zouaves, s'honorèrent particulièrement dans cette attaque, ainsi que bien d'autres de leurs camarades. Aux tirailleurs algériens, l'intrépide commandant Gibon, les capitaines Piétri, Conot, Monassot, Roquefeuil, les lieutenants Humery, de Lammerz, le sous-lieutenant Moustapha-ben-Ferkatadji et plusieurs autres qui devaient, comme ce brave Africain, sceller leur gloire de leur sang, se montrèrent aux premiers rangs des assaillants. Les Russes, écrasés sur leur front et sur leur flanc, évacuèrent le mamelon Vert ; ils allèrent en désordre chercher un refuge dans Malakof qui courait en ce moment un danger tout à fait imprévu, car il s'y trouvait si peu de défenseurs encore que les Russes arrivèrent du Grand-Redan même pour secourir cette clef de la Karabelnaïa.

L'espace à parcourir entre le mamelon Vert et le bastion de Malakof était d'environ quatre cents mètres, mais le soldat emporté par la victoire calcule rarement la distance. Se préoccupant moins encore de n'être pas munies des moyens nécessaires de franchir les obstacles, les colonnes victorieuses auxquelles manquait pour les retenir la présence immédiate du général Wimpffen, se précipitèrent sur les pas des fuyards. Le colonel de Brancion, après avoir témoigné un instant de son désir de ne pas dépasser le but, s'était laissé emporter avec tous ses officiers par le mouvement de ses soldats, enlevés eux-mêmes par l'exemple des tirailleurs algériens ; il reçut un coup de feu à la jambe qui ne semblait pas encore arrêter son élan, quand un biscaïen le frappa mortellement en pleine poitrine. Le lieutenant-colonel Leblanc, homme aussi d'une superbe valeur, eut le même sort, et le commandement du 50e de ligne passa pour un moment au chef de bataillon Signorino, qui plus tard fut blessé. Comme surexcités par leurs pertes mêmes, les colonnes poursuivirent les Russes jusqu'au fossé de Malakof. Leur rage était au comble de ne pouvoir le passer et de ne se sentir pas soutenues au moment qui leur semblait opportun. Ne pouvant avancer et ne voulant pas reculer, elles tournent un instant autour du fossé, cherchant, farouches et l'œil en feu, par quel moyen elles pénétreraient dans le formidable ouvrage qui les inonde de mitraille. Les

plus entreprenants se jettent dans le fossé, montent à l'escalade et déjà se cramponnent aux embrasures du bastion. Mais ils ne sont pas soutenus ; frappés à bout portant, ils sont précipités de l'escarpement et jonchent les retranchements ennemis de leurs cadavres. Pas un, pour ainsi dire, n'échappe à la mort.

Cependant, les troupes fraîches de l'ennemi qui, depuis un moment, se massaient derrière Malakof n'avaient pas encore paru, et l'artillerie presque seule portait des ravages dans les imprudentes colonnes. Mais, dès que celles-ci commencèrent à se replier, les Russes s'élancèrent, avec de grands hourras, à leur poursuite et arrivèrent presque aussitôt qu'elles au mamelon Vert.

Le général Bosquet, ému du vaillant, quoique si imprudent mouvement de la brigade Wimpffen, jugeant d'ailleurs que la conquête du mamelon courait de grands dangers, avait déjà donné ses ordres pour que la division Brunet vînt prendre part à la lutte et appuyer la brigade Vergé, que le général Camou lançait au-devant des colonnes poursuivies pour les rallier. Le colonel Duprat de Larroquette, commandant par intérim la 1re brigade de la division Brunet, accourut avec le 4e bataillon de chasseurs à pied, commandant de Fontanges de Couzan, le 86e de ligne, colonel Félix Hardy, et le 100e de ligne, qui était son propre régiment, et prit dans la parallèle la position que venait de quitter la brigade Vergé.

Mais avant que celle-ci eût pu arriver d'une manière décisive en aide aux trois colonnes en détresse, les Russes étaient déjà sur le mamelon, où le commandant du génie de Préserville n'avait pas eu le temps nécessaire de faire un commencement d'abri pour les Français. Les détachements de canonniers envoyés par le colonel de La Boussinière avec les colonnes d'attaques, n'avaient pu non plus utiliser encore contre l'ennemi les pièces qu'on lui avait enlevées sur ce point. La position était crevassée; partout elle était encombrée de débris en feu; des fougasses, des magasins à poudre y faisaient explosion à chaque instant et la rendaient intenable pour des troupes en retraite et passées de l'offensive à la défensive.

La brigade Wimpffen, à laquelle les Russes firent deux cent soixante-quinze prisonniers, dont sept officiers, et qui compta encore, parmi ses nombreux blessés, les chefs de bataillon du Moulin et de Narbonne-Lara, du 3e de zouaves, et Gibon, des tirailleurs algériens, se mit en devoir de se reformer dans une position semi-circulaire au pied du mamelon que les Russes réoccupaient.

En même temps, le général Vergé se disposait en colonnes pour donner à son tour l'assaut à l'ouvrage repris par l'ennemi. Bientôt, battant la charge et ralliant les dernières troupes de la brigade en déroute, les nouvelles colonnes, formées du 3e bataillon de chasseurs à pied, commandant Tixier, des 6e et 82e de ligne, colonels Goze et de Castagny, montèrent le mamelon si meurtrièrement disputé. Ce ne fut pas sans semer la route de bien des tués et des blessés. Au nombre de ces derniers étaient le colonel Goze, du 6e, le lieutenant-colonel Adam, le chef de bataillon Saunac de Lanzac, du 82e (1), et le commandant Tixier, des chasseurs à pied, celui-ci gravement atteint par l'explosion d'une fougasse. La 1re brigade de la division Brunet, sortie de la parallèle où lui succéda promptement la brigrade Lafont de Villiers, suivait le mouvement des colonnes du général Vergé. Le colonel Félix Hardy entraînait avec sa vaillance habituelle le 86e de ligne, quand il reçut le coup mortel (2). Mais son sang généreux, de même que celui de tant d'autres braves, ne devait pas être inutilement versé. Les Russes furent culbutés et chassés de nouveau de la redoute, d'où, cette fois, les Français n'eurent garde de descendre pour les poursuivre.

Les petites colonnes anglaises du colonel Shirley, selon le plan convenu, ne s'étant avancées à l'attaque de l'ouvrage des Carrières qu'après la première occupation de la redoute par les Français, avaient trouvé la position évacuée par l'ennemi, menacé du mamelon en flanc et sur ses derrières. Les Anglais, soit pour couvrir leurs travailleurs, soit pour ne pas être en reste avec le mouvement impétueux de leurs alliés sur Malakof, s'étaient alors laissé entraîner vers le Grand-Redan. Dans le premier élan, quelques-uns d'entre eux y pénétrèrent même, et ne furent pas peu surpris de le voir dégarni de troupes, celles qui s'y trouvaient naguère s'étant portées au secours de Malakof en danger (3). Mais aucune disposition n'était prise pour entrer en masse et encore moins pour se maintenir dans une position si importante qui plus tard devait être arrosée de tant de sang. Les Russes eurent le temps de revenir en forces, et les réserves britanniques durent s'avancer au secours des petites colonnes d'attaque du colonel Shirley, repoussées par des volées de mitraille qui leur firent éprouver

(1) Le commandant Saunac de Lanzac disparaît de l'*annuaire* de 1856.

(2) Le commandant Moussette, du 28e de ligne, régiment appartenant au 1er corps et à la gauche des attaques, fut aussi tué dans ces affaires.

(3) Ce fait est constaté par tous les récits anglais, contrairement à ce qu'on lit dans plusieurs récits français, qui font livrer aux colonnes du colonel Shirley un sanglant combat *avant* qu'elles s'emparent des Carrières.

des pertes sensibles, mais sans les empêcher de se maintenir dans l'ouvrage des Carrières.

Tous ces événements, malgré les retours offensifs de l'ennemi, s'étaient passés dans un très-court espace de temps, et, au crépuscule du soir, comme l'avait prévu le général Pélissier, les Ouvrages-Blancs, le mamelon Vert et les Carrières étaient au pouvoir des alliés (1).

L'opinion d'un grand nombre de juges compétents, aussi bien chez les Anglais que chez les Français, fut que si l'attaque de Malakof et du Grand-Redan eût été dans le programme, et que si l'on eût agi avec les forces nécessaires à ce double objet, même comme simple éventualité, on aurait emporté, dès le 7 juin, tout le faubourg de la Karabelnaïa, surpris et presque dégarni (2).

Restait à se maintenir et à se fortifier dans les positions conquises sous le feu de Malakof, du Grand-Redan et de nombre de batteries meurtrières qui balayaient le sol, en avant de la Karabelnaïa, avec

(1) La vérité en apparence la plus simple est déjà difficile à démêler dans des événements qui nous touchent de si près et dont la plupart des acteurs sont encore vivants. Croirait-on, par exemple, que l'on n'est pas d'accord sur l'heure de l'attaque? Voici le docteur Scrive, médecin en chef de l'armée, qui écrit en toutes lettres, dans sa *Relation médico-chirurgicale*, que le signal fut donné par l'explosion de deux fusées, le 7, à *six heures du matin*, et qui, corroborant ce premier dire par un fait capital, ajoute un peu plus loin : « *A deux heures de l'après-midi*, plus de deux mille blessés avaient reçu des soins dans nos ambulances de tranchée. » Ce témoin oculaire et dirigeant tout un grand service, n'est pas le seul qui donne l'attaque des colonnes comme ayant eu lieu le matin. Un auteur russe dit : « A six heures et demie du matin, le général Pélissier donna le signal convenu, de la redoute Victoria. » Néanmoins il est de la certitude la plus absolue que ce signal fut donné de six à six heures et demie du soir, et que les ouvrages furent enlevés dans la soirée.

(2) Cette opinion était partagée par le colonel Guérin, qui s'exprime ainsi à ce sujet dans une lettre en date du 9 juin 1855 : « Dans la soirée du 7 juin, on a enlevé, du côté de Malakof, les ouvrages que l'on avait commis la faute de laisser établir aux Russes, il y a quatre mois. Le premier corps, chargé des attaques de la ville, duquel je fais partie, n'a point pris part à cette affaire. Ce n'est point tant le premier effort à faire pour enlever les positions qui nous a coûté cher, que la condition de nous y maintenir sous un feu violent d'artillerie. Aussi, pour mon compte, je voudrais toujours qu'en entreprenant des coups de main de ce genre, on fût prêt à pousser plus loin. Ainsi, le 2 mai, je pense qu'en suivant l'ennemi, qui avait été surpris, on serait entré avec lui dans le bastion du Centre. Le 7 juin, on aurait peut-être pénétré jusque dans l'enceinte de Malakof, s'il eût été dans le programme d'aller jusque-là et si l'on eût été muni en conséquence des moyens de franchir les obstacles. Les Anglais qui, de leur côté, ont enlevé le même soir des lignes de contre-approches, auraient pu aller plus loin. On dit, avec raison, que la difficulté est de pouvoir communiquer avec les ouvrages pris ; mais si l'on était maître, par exemple, de tous les ouvrages de la Karabelnaïa, il n'y aurait plus aucune difficulté pour communiquer, puisque la difficulté vient du feu même de ces ouvrages. »

d'autant plus de fureur et d'ensemble qu'elles n'avaient pas à craindre d'atteindre les Russes. Le général Frossard dirigea l'ensemble des travaux du génie qui, outre la perte du capitaine Delaboissière, eut à déplorer celle de l'habile et vaillant commandant de Préserville, chef d'attaque au mamelon Vert, déjà gravement blessé dans une circonstance précédente, et mortellement atteint cette fois d'un éclat d'obus dans les reins. C'était un officier d'un mérite supérieur. Le lieutenant Boyre périt aussi au poste du devoir où plusieurs autres officiers du génie reçurent des blessures, et où se distinguèrent, tant sur l'une que sur l'autre attaque, le commandant Veye-Chareton, les capitaines Pornain, Masselin, Salanson, les sous-officiers Thouzellier, Chéry, Maguin, Blancher, Serra, le caporal Segonzac et le maître ouvrier Chauvey.

L'artillerie, tant dans ses détachements de canonniers qui avaient accompagné les colonnes d'attaque, que dans les batteries d'où elle avait dirigé un feu aussi actif qu'intelligent pour appuyer ces colonnes et les travaux du génie, comptait, de son côté, de regrettables pertes, entre autres celles des braves officiers Decasse et Tribouillard.

Les Russes n'avaient pas encore complétement renoncé à reprendre les positions qu'on leur avait enlevées. Après s'être massés, à la faveur de la nuit, dans les ravins, ils dirigèrent plusieurs attaques contre les travailleurs français et anglais. Tout était ténèbres, excepté sur les points où les étincelles de la mousqueterie éclataient comme au sortir d'une forge. Les trompettes résonnaient par moments pour donner l'alerte, et par moments des hourras, auxquels succédait le silence, annonçaient la tentative suivie de la défaite de l'ennemi. Ce ne fut qu'au jour, en voyant les alliés solidement établis déjà dans leurs nouvelles positions, que les assiégés perdirent tout espoir de les recouvrer. Ils évacuèrent même la batterie de mortiers dite du 2 Mai, qui se reliait aux Ouvrages-Blancs. Les vapeurs du fond de la grande baie qui avaient fait tant de mal aux assiégeants, se voyant exposés aux feux de ces ouvrages que les Français armaient en toute hâte, furent obligés de ne plus rester à poste fixe, comme ils le faisaient naguère, vers le fond de la grande baie, où ils servaient de batteries flottantes; ils allèrent chercher un abri dans le port militaire, où l'on apercevait le vaisseau de ligne *les Douze-Apôtres* en face de l'arsenal, présentant son travers aux nouveaux dangers qui menaçaient la place.

Les Russes avaient perdu soixante-treize bouches à feu, mais en général réduites, dans le combat, à un assez mauvais état. On leur avait fait cinq cents prisonniers. Ils accusaient deux mille huit cents

hommes tant tués que blessés. L'intrépide général Timofief, commandant la 5e division de la ligne de défense, était au nombre des morts. Enfin, ils laissaient au pouvoir des alliés toutes leurs contre-approches du côté du faubourg, comme ils avaient déjà été forcés de leur abandonner celles du côté de la ville.

Les alliés, par suite surtout de leur impétueux mouvement hors des limites qu'on leur avait fixées, n'avaient pas été sans payer bien chèrement leur victoire. Les Français comptaient, dès le premier moment, six cent vingt-huit des leurs tués, dont soixante-neuf officiers, et quatre mille cent soixante blessés, dont deux mille cent quatre-vingts légèrement; parmi les blessés, il y avait deux cent trois officiers, dont près de cent grièvement atteints. Une partie de ceux-ci survécut peu au combat. Le commandement du 50e de ligne avait fini par passer au capitaine de voltigeurs, depuis commandant du Gardin. Les zouaves et les tirailleurs algériens n'étaient pas mieux traités. Les Anglais, de leur côté, eurent au moins cinq cents hommes hors de combat (1).

Le général Pecqueult de Lavarande, qui avait échappé, depuis le commencement de la guerre, et la veille encore, à une série de dangers auxquels il s'exposait avec la témérité d'un homme gâté par le bonheur, eut la tête emportée par un boulet, le lendemain matin du combat, en allant reconnaître, en dehors des Ouvrages-Blancs, un pli de terrain où il était en prise au feu d'une batterie russe. Il y avait quinze ans, comme il le disait une minute auparavant, qu'il faisait la guerre, et il ne lui était jamais rien arrivé. Ces hommes-là sont presque toujours tués du premier coup qui les atteint. On en aurait bientôt une nouvelle et triste preuve. La mort de ce jeune général, doué des plus brillantes qualités, au lendemain de son triomphe, fut comptée parmi les plus regrettables que l'armée ait faites en Crimée.

Le général Pélissier, pour honorer sa mémoire et celle d'un autre brave, décida que les Ouvrages-Blancs prendraient le nom d'Ouvrages-Lavarande, et que la redoute du mamelon Vert recevrait celui de Redoute-Brancion.

Le nouveau général en chef de l'armée française s'entendait en ordres du jour électrisants pour le soldat et capables même de saisir les imaginations en France et en Europe, suivant la remarque de cer-

(1) « Les deux divisions anglaises, dit le lieutenant-colonel Bruce Hamley, avaient beaucoup souffert. Dans la 2e, le rapport fait à dix heures du matin (le 8), constatait cinquante tués et deux cent soixante-dix blessés; tandis que, dans la division légère, le 7e et le 88e avaient grandement souffert. »

tains auteurs étrangers. Il en lança plusieurs au sujet de la victoire du 7 juin. L'un d'entre eux mêlait pourtant une leçon aux éloges, en blâmant l'ardeur trop vive par laquelle on se laissait souvent emporter hors des limites prescrites à l'action (1).

L'artillerie et le génie du deuxième corps d'armée et les régiments et bataillons qui avaient pris part aux affaires du 7 juin, furent mis en masse à l'ordre du jour de l'armée, ce qui n'empêcha pas le général Pélissier de citer à part un grand nombre de noms qui avaient mérité cette faveur spéciale. Plusieurs de ceux qui les portaient étaient déjà au nombre des morts (2).

(1) « Un entraînement toujours déplorable, puisqu'il aboutit à répandre inutilement un sang généreux, vous a emportés plus loin que vous n'eussiez dû le faire, et bon nombre en ont été cruellement punis. Il est de mon devoir aujourd'hui de vous renouveler les recommandations faites tant de fois. Aussi répéterai-je aux officiers généraux, aux chefs de corps, aux commandants de compagnies, de faire bien sentir aux hommes qui leur sont confiés, la nécessité de leur réunion et de leur formation régulière après toute action de guerre, et surtout après un assaut : non-seulement le succès de l'opération, mais encore l'honneur de l'armée et leur propre salut individuel dépendent de la rapidité avec laquelle ils se sont reformés et mis en mesure de repousser toute attaque de l'ennemi, de vaincre toute résistance qui serait encore à renverser, jusqu'à ce qu'il soit tout à fait réduit à l'impuissance. »

(2) Voici les noms cités à l'ordre du jour pour les combats du 7 juin 1855 :

Généraux : Bosquet, commandant le deuxième corps; de Cissey, chef d'état-major du deuxième corps; Camou, commandant la 2e division du deuxième corps; Wimpffen, Vergé, généraux de brigade à la 2e division; Mayran, commandant la 3e division; de Pecqueult de Lavarande, de Failly, généraux de brigade à la 3e division; Dulac, commandant la 4e division; de Saint-Pol, général de brigade à la 4e division; Brunet, commandant la 5e division; Frossard, général du génie; Beuret (Eugène), général d'artillerie.

Officiers d'état-major ou officiers faisant un service analogue : colonel Lebrun; lieutenants-colonels Besson, major de tranchée, de Laville; capitaines Fay, Thomas, d'Andlau, de Jouffroy d'Albans; lieutenants Leperche, Harent, du 93e; sous-lieutenant de Gallifet, des guides de la garde. — Capitaine de gendarmerie Peletingeas, prévôt du deuxième corps.

Artillerie : lieutenant-colonel de La Boussinière; commandants Joly-Frigola, Mitrecé; capitaines Melchior, Jaumard; maréchal des logis Ribot; artilleurs Lassaussée, Vaissière, Fèvre, Schweitzen, Canella, ces trois derniers de la marine.

Génie : commandant Lassalle de Préserville (mort); capitaines Pillault-Delaboissière (mort), Pornain (mort du typhus après la prise de Malakof), Masselin; lieutenant Boyre; sergents Thouzellier, Chéry, Maguin, Blancher; caporal Segonzac; maître ouvrier Chauvey.

Gendarmerie de la garde : commandant Baudinet; capitaine Valentin; lieutenant Tellier.

Grenadiers de la garde : commandant Ponsard; capitaine Desmerliers de Longueville; sous-officiers Vanlaton et Courtois.

Régiments de ligne : colonel Roguet de Brancion (mort); capitaine du Gardin (nommé commandant, tué plus tard); adjudant Dubourg (nommé sous-lieutenant le

Seize croix d'officier, cent vingt croix de chevalier de la Légion d'honneur (1), et un plus grand nombre encore de médailles, sans compter les avancements à la discrétion du général en chef, récompensèrent particulièrement la vaillante conduite du corps d'armée du général Bosquet. Beaucoup ne décorèrent malheureusement que des tombes.

29 juin); soldats Delaunay et Colin, tous du 50e; — capitaines Brice (nommé, le 15 juin, chef de bataillon au 47e), Merlin; sous-officiers Vaillier, Germa, du 6e; — colonel de Castagny, commandant Guiomar, capitaine Guillaumé, adjudant Soulier, sergent-major Bouthoux, du 82e; — colonel Danner, commandant Tigé (mort); lieutenant Schwartz (Victor, disparu de l'*annuaire de* 1856); sous-officiers Michel, Nirascou, caporal Riter, du 95e; — capitaines Lespinasse, Guyot, Kubler, du 97e; — commandant Klein (Jean-Joseph-Constant, disparu de l'*annuaire de* 1856); capitaines Lacarcet, Abit; soldat Carrié, du 57e; — capitaine Waldner; clairons Laruelle et Poulet; soldat Dumont, du 85e; — médecin aide-major Goinard; soldats Collange et Vincendon, du 10e; — commandant Pradier; sergent Chabrier, du 61e; — lieutenant-colonel de Chabron; capitaine Chagrin de Saint-Hilaire (nommé chef de bataillon au 57e le 24 juin), du 86e; — colonel Duprat de Larroquette (nommé général le 11 juin); capitaine Pité; lieutenant Lecer; sous-officiers Brian, Guillaume, Chiappe, Tonnelier, du 100e de ligne.

Zouaves : capitaines de La Vaissière (Henri-Jules-Ferdinand), Prévost (Jean-Baptiste-Louis-Joseph-Touss.), Doré (François), Perrot (Pierre-Sylvain), Lescop (Alphonse-Eugène); sous-lieutenant Beysser (Henri) (ces six officiers du 2e de zouaves, morts des suites de leurs blessures ou mis hors de service, disparaissent de l'*annuaire de* 1856); sous-lieutenant de Cetto; sergents Susini et Vuamet; caporal Voirin, aussi du 2e; — commandants de Narbonne-Lara, du Moulin; capitaine Candolive; sergent Lemosy; caporal Roulet; zouave Vareaux, du 3e.

Tirailleurs algériens : commandant Gibon (Émile-Armand); capitaine Piétri; sous-lieutenant Moustapha-ben-Ferkatadji (disparu de l'*annuaire de* 1856); sergent Admet-ben-Masmoudi; clairon Ali-ben-Djelali.

Chasseurs a pied : commandant Tixier; capitaine de Roche; sous-lieutenant Rinaldi (Jean-Charles, disparu de l'*annuaire de* 1856); sergent Bernard, du 3e bataillon; — sergent Lens; caporal Baille; chasseurs Fischter, Berdou; sapeurs Sreff, clairon Leclerc, du 4e; — commandant Douay; capitaines Schobert, Peirolles (celui-ci disparu de l'*annuaire de* 1856); lieutenant Hecquet (nommé capitaine le 9 juin 1855); chasseurs Mestas, Domrault, Moy, Louis, du 17e; — capitaine Suire; lieutenants Cavenne, Mathelin; sergent-major Proust; sapeur Troté; chasseur de Limoges, du 19e bataillon.

Infanterie de marine : capitaines de Pallières, Trexon; lieutenant de Barolet; sergent Hachon; caporal Habeille, du 4e régiment.

(1) Voici les promotions et nominations dans la Légion d'honneur :

Officiers : Danner, colonel du 95e; — Picard, colonel du 91e; — Véron *dit* Bellecourt, lieutenant-colonel du 85e; — commandants Veye *dit* Chareton, du génie; lieutenant-colonel Lelong, de l'artillerie; commandants Pé dé Arros, Wartelle, de Bentzmann, Le Caruyer de Lainsecq, tous de l'artillerie; commandant Lefebvre, de l'état-major; commandant Peyssard, des grenadiers de la garde; commandants Signorino, du 50e, Guiomar, du 82e; capitaines Pelisse, des tirailleurs algériens, Vallerey, de l'artillerie de marine.

Chevaliers : capitaines Conigliano, Gruizard, d'Andlau, de l'état-major; — capitaine Desmerliers de Longueville, des grenadiers de la garde; — sous-lieutenants

A cette époque (1) furent promus dans l'armée d'Orient au grade de général de division, le général de Martimprey ; à celui de général de brigade, les colonels Manèque, Sencier, Latrille de Lorencez et Duprat de Larroquette, des 19e, 28e, 49e et 100e régiments de ligne.

Vic et Aubertin; sergent-fourrier Oury; brigadier Renard, de la gendarmerie de la garde; —capitaines Dauvet (Charles-Michel, disparu de *l'annuaire de* 1856), Voilliard, Berthomier des Prots, Lestourgie, Gary, Laforgue de Bellegarde (disparu de *l'annuaire de* 1856), Pavillion, Bezart, Pongérard; lieutenants Destrem (disparu de *l'annuaire de* 1856), Ploton *dit* Berton; sous-lieutenant Cazejux; sous-officiers Bodiot, Coulon, Estienne; canonnier-auxiliaire Renaud; chef artificier Perrier, tous de l'artillerie de terre; — capitaines Trexon et Graeve, du 4e d'infanterie de marine; — sous-lieutenant Dard, de l'artillerie de marine; — lieutenant de vaisseau d'Apat; enseigne Guien; aspirants de marine de Gaillard et Berry; — capitaines Salanson, Masselin, Pillault-Delaboissière (mort); sergents Serra, Blancher, Chéry, du génie; — capitaines Merlin, Vignaux, Taddée; sergent-major Vallier, du 6e de ligne; — capitaine Chable, du 10e de ligne; — capitaine Meuriche, du 49e; — capitaines Mena (nommé commandant au 96e en août 1855), Jean-Baptiste *dit* Bernard; lieutenant Gasc; sergents Champon, Chevalier; caporal Poussin, du 50e; — capitaine Basset (Sauveur-Lazare, disparu de *l'annuaire de* 1856); sous-lieutenant Javey, du 57e;—médecin-major Peyrusset, du 61e; — commandant Chaunac de Lanzac (disparu de *l'annuaire de* 1856); capitaines Bourgeois, Polonus (Théodore-Frédéric-Jean-Baptiste, disparu de *l'annuaire de* 1856); lieutenants Obry, Vettault; sergent Roubaud, du 82e; — commandant Godine; capitaine Waldner (Godefroy, disparu de *l'annuaire de* 1856); sous-lieutenant Senac (disparu de *l'annuaire de* 1856), du 85e; — capitaines Lanthaume, de Launay, Evrard (Jean-René-Marie, disparu de *l'annuaire de* 1856), Blanquart de Bailleul (Léon-Charles-Henri, disparu de *l'annuaire de* 1856), du 86e; — médecin-major Strauss; capitaine Négrier (Paul, disparu de *l'annuaire de* 1856), du 91e; — lieutenant Harent, du 93e; — capitaine Lestorey; sergent Rivière, du 95e; — commandants Boissié, Guyot de Saint-Rémy; capitaine Laurent; sergent Rappon, du 97e; — capitaines Lumel et O'Sullivan (celui-ci disparu de *l'annuaire de* 1856); lieutenant Lecer, du 100e; — capitaines Bastide, Grégoire (disparu de *l'annuaire de* 1856); sergent Buob, du 3e chasseurs à pied; — médecin-major Lambert; capitaines Legros, Pichard (manque sur *l'annuaire de* 1856), Mennessier; lieutenant Piffard; sergent-major Mayer; sergents Schultz et Lens; caporal Baille; chasseur Fichter, du 4e chasseurs à pied; capitaines Peirolles (disparu de *l'annuaire de* 1856), Schwich, Bressolles, du 17e chasseurs à pied; — médecin-major Saint-Supéry; lieutenants Cavenne et Mathelin; sergent-major Gras, du 19e chasseurs à pied; — capitaines Lauer (Jacques-Louis, disparu de *l'annuaire de* 1856), Pouyanne, Javary; sergent-major Vasseur; sergent Coutery, du 2e de zouaves; — capitaine Leclerc; lieutenants Brun, Chevalier; sergent Capon; caporal Grammont, du 3e de zouaves; — capitaines Monasso, Conot, Roquefeuil (Charles-François-Marie-Joseph, disparu de *l'annuaire de* 1856); lieutenants Humery, de Lammerz; sous-lieutenant Moustapha-ben-Ferkatadji (disparu de *l'annuaire de* 1856); sergent-major Blanpied, des tirailleurs algériens; — capitaine Thomas, du 4e chasseurs d'Afrique; — sous-intendant Lévy-Baruch; — officier d'administration des hôpitaux Petit; — médecin-major et aide-major de Finance et Rioublant.

Le lieutenant-colonel Larrouy d'Orion fut l'objet d'une recommandation spéciale, dans le rapport du général Pélissier, pour le mouvement tournant qu'il avait exécuté avec un remarquable succès; mais on verra qu'il fut tué peu après.

(1) Le 11 juin 1855.

Le 9 juin, de midi à six heures, il y eut un armistice, demandé par les généraux en chef français et anglais et consenti par le général en chef russe, pour ramasser et inhumer les morts. La majeure partie des cadavres français fut trouvée entre le mamelon Vert et Malakof et dans le fossé de ce dernier ouvrage.

Ce même jour, 9 juin, le général d'Allonville, avec plusieurs régiments de cavalerie, alla faire des fourrages dans la vallée de Varnoutka, sans être inquiété par l'ennemi. Le surlendemain, il poussa une reconnaissance sur Biouk-Miskomia, au pied des monts Chirka-kaïasi et Isarchik, qui séparent de la Tchernaïa la vallée de Varnoutka, laquelle est en quelque sorte la porte de celle de Baïdar. Longeant ensuite la petite rivière de Baïdar qui se jette dans la Tchernaïa en face du village de Téliou ou Tioulé, il poussa jusqu'au delà du pont quelques détachements de cosaques, et s'assura que la haute vallée de la Tchernaïa n'était occupée que par quelques sothnies ayant leurs postes principaux à Baga et un peu plus en arrière, à Ourkousta ou Rioukasta. D'autre part, le corps d'armée qui occupait la ligne de la Tchernaïa inférieure détruisit, sans être davantage inquiété, les épaulements des batteries russes placées en avant de la gorge de Tchorgoun et qui étaient destinées à battre le gué de la rivière.

Les positions enlevées aux Russes le 7 juin, habilement et promptement reliées par le génie aux tranchées en arrière, formèrent la troisième et la quatrième parallèles des attaques de droite. Les Français construisirent à la sape volante, en avant et à droite du mamelon Vert, au delà d'un ravin transversal, une place d'armes de deux cents mètres d'étendue qui les rapprocha encore de cent cinquante mètres de Malakof. L'ouvrage du mamelon Vert fut presque aussitôt entouré, sur un développement de trois cent cinquante mètres, non compris la place d'armes à laquelle elle faisait suite, d'une parallèle courbe qui prit le nom de cinquième parallèle, et que l'on poussa jusqu'à une grande tranchée russe descendant du mamelon à Malakof. Ces travaux s'exécutaient sous la mitraille de la place et à la faveur du feu des artilleurs assiégeants qui perdirent, dans ce temps, les capitaines Pruvost, Laforgue de Bellegarde et de Cruzi-Marcillac. Les Anglais, de leur côté, construisirent une place d'armes dans la position des Carrières qu'ils avaient conquise, pour en faire un moyen de marcher à l'assaut du Grand-Redan. Des zigzags, partant de cette place d'armes, conduisaient à une tranchée plus avancée encore d'où les rifles échangeaient incessamment des coups de feu avec la garnison du Redan et des

tirailleurs établis aux fenêtres de maisons en ruines situées au-dessus du ravin ; tandis que l'on construisait, en arrière, une batterie propre à recevoir des canons et des mortiers qui, une fois installés, balayeraient une des communications de Malakof et feraient pleuvoir des bombes jusque dans l'intérieur du Redan. Mais ni la tranchée avancée, ni les Carrières, ni les communications à l'avant et à l'arrière n'étaient à l'abri de l'artillerie des ouvrages russes et des tirailleurs ennemis ; de sorte que dans l'opinion de beaucoup d'Anglais la possession des Carrières ne semblait pas compenser le sang qu'elle avait coûté et qu'on y voyait couler chaque jour. Les pertes journalières des alliés étaient telles que les soldats demandaient que l'on marchât immédiatement à l'assaut, estimant qu'un nouveau et grand combat ne leur coûterait pas plus de monde en masse, que les accidents de détail dans une semaine. Il fallait une grande force de caractère au général Pélissier, avec les dispositions à marcher en avant qu'il avait lui-même, pour ne pas céder à cet entraînement peu raisonné des troupes et pour procéder, malgré leur impatience, avec ordre et méthode. Le soldat vit bien, à quelques jours de là, qu'il faut autre chose que de la bravoure et de la fougue pour assurer la victoire, et qu'on aurait trop tôt encore accédé à ses vœux.

Aux attaques de gauche, tous les travaux étaient à peu près menés à fin. Par là, les approches des assiégeants touchaient pour ainsi dire aux fortifications du corps de la place. Les Russes, qui continuaient à se croire plus menacés, ou au moins aussi menacés encore de ce côté que du côté de la Karabelnaïa, allumèrent, la nuit, des feux de fascines goudronnées dans le voisinage du bastion Central et à la porte du mur crénelé pour se préserver d'une surprise ; ils massèrent, dans le même temps, des troupes derrière la Quarantaine, comme pour tenter un coup de main sur les derniers ouvrages du colonel Guérin.

Rien ne pouvait décider l'infatigable chef d'état-major du génie au premier corps à prendre quelque repos : ni les instances des généraux, ni les prières de ses amis, ni l'état délabré de sa santé. Soutenu par la plus grande force morale qu'il soit donné à un homme de posséder, le colonel Guérin était chaque jour à cheval, au soleil levant, pour visiter en détail cinq à six lieues de tranchées, sous les balles, la mitraille et les bombes.

Le 13 juin, entre quatre à cinq heures du matin, il partit pour accomplir cette première tâche de chaque jour qu'il s'était imposée. Durant la nuit, les assiégés avaient dirigé sur ses travaux un feu épou-

vantable qui y avait occasionné quelques dégâts. Un officier supérieur d'artillerie, qu'il rencontra entre le Clocheton et la maison des Carrières, l'ayant instruit de ces accidents, il prit le parti de faire une visite des travaux plus détaillée encore que de coutume ; il mit pied à terre, envoya son ordonnance avec ses deux chevaux l'attendre du côté du Clocheton, et continua son inspection, souvent monté sur les banquettes, regardant par-dessus les parapets et s'assurant même de l'état extérieur de ceux-ci. Il congédia affectueusement le commandant Martin, qui l'accompagnait et qui lui paraissait harassé de fatigue, et se chargea de faire lui-même la remise du service de chef d'attaque au commandant Roullier. Ce n'était certes pas que le colonel Guérin fût indifférent à la vie : le sacrifice qu'il faisait à l'accomplissement du devoir poussé jusqu'à ses dernières limites, était d'autant plus grand que nul au monde n'eut à un plus haut degré l'amour de la famille et ne sut rendre sa vie plus utile aux siens. Mais, comme ce citoyen accompli dont parle le philosophe antique, « il aimait sa famille plus que lui-même, sa patrie plus que sa famille, et le monde entier plus que sa patrie. » Il est certain que cet homme si brave, dont on a dit qu'il n'était pas seulement un excellent ingénieur mais un héros, regardait la guerre comme la plus grande des calamités, et qu'une de ses consolations de la part qu'il prenait à celle d'Orient, c'était de se complaire dans l'idée qu'elle se faisait pour le progrès contre la barbarie, pour l'indépendance des peuples contre la servitude, pour l'esprit de liberté contre l'esprit de despotisme, et qu'elle serait peut-être, erreur d'un cœur généreux, la dernière de ces grandes calamités que l'on entend quelquefois préconiser, comme une saignée nécessaire, par des docteurs qui se disent des plus sages, et même imbus de principes religieux. Toute sa correspondance respire cette pensée de répulsion pour la guerre entre les peuples. Le colonel Guérin continua donc sa périlleuse tournée, et entra bientôt dans son ouvrage du Deux-Mai, séparé d'à peine cent mètres de la place. Il était huit heures un quart du matin. Il monta sur la banquette, ayant une partie du corps à découvert en vue d'une embuscade russe extrêmement rapprochée ; il examinait un accident de terrain, au moyen duquel il pensait qu'on pourrait s'abriter pour faire un boyau qui mènerait à ruiner cette embuscade. C'est alors qu'une balle, coupant son képi, pénétra dans le crâne au-dessus de l'œil droit, et le renversa raide mort au milieu de ses officiers et dans les bras du lieutenant Hinstin, alors que plusieurs projectiles avaient déjà sifflé à ses

oreilles sans qu'on eût pu le décider à renoncer à l'étude qu'il faisait du terrain pour épargner de nouvelles pertes à l'armée par la destruction de ces funestes embuscades. Le commandant Roullier fit mettre le corps de son chef si regretté sur un brancard et l'accompagna lui-même jusqu'à l'ambulance du Clocheton, par là même où tout à l'heure encore l'infortuné colonel avait dit d'aller l'attendre (1).

Ce n'était pas un jour de combat. La nouvelle de cette mort courut d'une extrémité de la tranchée à l'autre, puis dans tout le camp. Les soldats ne verraient plus ce brave entre les braves, qui venait enfin de démentir le surnom de Trompe-la-Mort qu'ils lui avaient donné. La mort du colonel Guérin fut un événement dans l'armée. Toutes les correspondances des journaux l'annoncèrent en termes sympathiques et douloureux. La perte de ce soldat héroïque, de cet éminent ingénieur, de ce dévoué citoyen était irréparable; c'était ainsi qu'on s'exprimait. Les correspondances privées mirent encore plus d'épanchement dans les regrets et dans l'admiration qu'inspirait la mémoire du colonel Guérin (2). Les funérailles furent à la hauteur de ces regrets et

(1) Ces tristes détails nous ont été racontés par plusieurs témoins oculaires. Au nombre des personnes qui se trouvaient dans l'ouvrage du Deux-Mai au moment de la mort du colonel Guérin, était M. Obretch, sergent du génie, chevalier de la Légion d'honneur et médaillé. Deux lieutenants du génie dont l'un, M. Hinstin, le reçut dans ses bras, étaient au-dessous du colonel dans la tranchée. M. le commandant Roullier était auprès de lui : « Mes regrets ont été d'autant plus vifs, nous écrivait dernièrement ce digne officier, qu'après avoir secondé monsieur votre frère dans de brillantes affaires, je me trouvais encore près de lui pour recevoir ses ordres lorsqu'il fut tué, le 13 juin. Je fis mettre moi-même son corps sur un brancard, et je l'accompagnai jusqu'à l'ambulance de la tranchée. »

(2) Les deux extraits suivants des lettres que nous reçûmes dans le temps au sujet de cette mort, donnent une idée des sentiments dont nous parlons.

M. le colonel d'état-major Letellier-Valazé nous écrivait :

« Personne n'est plus malheureux que moi de la mort de ton intrépide frère. Toute l'armée le regrette, y compris tous les soldats. Il n'y en avait pas un seul dont il ne fût connu, car il leur donnait sans cesse les plus nobles exemples. Ils l'avaient surnommé Trompe-la-Mort, et Dieu aurait bien dû permettre qu'il justifiât jusqu'au bout ce surnom. Mais à force de s'exposer tous les jours et à tous les instants, de témoigner constamment le plus absolu dédain du danger, il a succombé, et sa mort est une grande perte pour l'armée qui aurait plus que jamais besoin de ses talents. Tu ne peux te figurer la réputation que ton frère avait acquise dans ce siége : elle semblait lui assurer le plus brillant avenir. Il serait certainement arrivé très-rapidement au premier degré de la hiérarchie militaire, et c'eût été très-heureux pour son arme et pour nous tous. Sa famille a bien d'autres motifs pour le regretter..... »

M. le commandant Martin, qui avait été son adjoint dans la direction du parc du génie, voulut bien nous écrire ce qui suit, à la même époque :

« La mort du colonel Guérin n'est pas seulement une grande perte pour sa famille ;

de cette admiration. Toute l'armée pour ainsi dire y assista dans ses innombrables représentants de toutes armes. On vit beaucoup d'officiers blessés se lever pour aller rendre les derniers devoirs à leur camarade.

Sur le triste plateau de Chersonèse, à mille mètres environ de Sébastopol, il était, dans un pli de terrain, une petite maison d'agreste apparence, qu'aujourd'hui même encore on ne peut regarder sans un profond sentiment de respectueuse émotion. C'était là que s'exhalaient bien de derniers adieux, bien de derniers soupirs. Le pied y glissait dans le sang des blessés que l'art du chirurgien disputait à la

c'est une grande perte pour l'armée. On peut dire qu'il était l'âme du siége. Personne n'était plus intrépide; dans les tranchées, tous les soldats le connaissaient; sa mort a causé un deuil général. Vous savez que j'étais son adjoint au parc du génie ; pendant six mois j'ai vécu à ses côtés, et, dans le commencement du siége, nous allions toujours à la tranchée ensemble; personne mieux que moi n'a pu apprécier tout ce qu'il y avait de dévouement, de courage, d'intrépidité dans son cœur.... Enfin, après avoir échappé si souvent à des dangers inouïs, une balle est venue le frapper à la tête dans la tranchée, au moment où l'on devait le moins s'y attendre. Sa mort a été instantanée. Le lendemain un cortége nombreux accompagnait ses restes inanimés; le recueillement et la tristesse se lisaient sur tous les visages. L'éloge de notre brave et infortuné colonel a été prononcé successivement sur sa tombe par le colonel Jourjon et par le général Niel. Tout était fini ici-bas. Il ne restait plus que son souvenir qui vivra longtemps parmi nous. On dira : brave comme Guérin... »

Successivement nous vinrent de nombreux témoignages de regrets et de sympathie du même genre, et de tous les rangs de l'armée. Nous ne pouvons nous défendre de citer ce fragment d'une lettre d'un voltigeur du 27e de ligne, nommé Eugène Mahay, à ses parents : « Je viens de voir sur le journal que l'on a appris très-vite la mort de ce brave colonel Guérin. Je connais sa demeure! et chaque fois que je passe en face, je retire mon képi. Quand j'aurai un petit instant à moi, j'irai lui rendre ma visite et prier Dieu sur sa tombe. »

Nous avons souvent entendu parler du colonel Guérin par des sous-officiers et des soldats du génie. Un sous-officier disait un jour : « Personne n'estimait plus que lui l'homme et le soldat; il se faisait un devoir, un plaisir de faire partager au moindre de ses subordonnés le mérite de ses travaux : c'était pour lui un besoin de chaque instant de faire connaître et récompenser les bons services; il était sévère, mais si juste que l'on ne s'en plaignait pas; d'ailleurs il était bien plus sévère encore pour lui que pour les autres. »

Ceux qui approchaient le plus intimement le colonel Guérin lui portaient une affection et un respect profonds. Il avait deux ordonnances : l'un le brave Marijon, qui l'accompagnait partout, qu'il avait fait décorer et qui fut tué peu après lui; l'autre, nommé Bazerte, soldat au 3e régiment du génie, qui ne parlait jamais de lui sans avoir les larmes aux yeux. Ce brave homme avait pour tout souvenir de son colonel, surpris par la mort, sa dernière serviette de toilette, que, dans son excès de loyauté, il nous demandait la permission de conserver. Quand nous le vîmes, au commencement de 1856, à Montpellier, la paix n'était pas encore conclue; il voulait retourner en Crimée, et, comme nous nous en étonnions, il nous dit : « C'est que, voyez-vous, il faut que je revoie encore une fois cette vieille tombe de mon colonel. »

mort et dans celui de plus d'un tué sur le champ de bataille qu'on y avait introduit pour épier si quelque reste de vie n'errait pas encore sur ses traits ensanglantés. Un médecin et un prêtre étaient toujours présents dans ce lugubre asile des grandes souffrances et des dernières heures, où des brancards se succédaient presque sans interruption. L'un cherchait le reste d'existence sur le brancard qui entrait, l'autre bénissait le mort sur le brancard qui sortait. C'était l'ambulance du Clocheton, depuis que le Clocheton lui-même, trop exposé aux boulets de l'ennemi, ne servait plus au même usage. On y avait apporté le corps inanimé du colonel Guérin. Ici, la souffrance et la mort avaient leurs succursales, composées de tentes et de baraques, autour de leur principal séjour. Un terrain, clos de murs ébréchés par les projectiles de la place, y servait de cimetière à ceux qui succombaient du côté des attaques de gauche. La droite des Français avait aussi son ambulance et son cimetière. Les soldats étaient déposés par couches dans des fosses communes ; les officiers avaient chacun sa tombe; mais chacun n'eut pas toujours son cercueil. Le bois était rare sur le plateau de Chersonèse. Le génie avait fait un asile particulier pour ses morts dans l'un et l'autre des cimetières français, et avait souvent honoré d'une tombe particulière et d'une croix le corps du sous-officier comme celui de l'officier; il mettait d'abord une croix de bois sur la fosse de l'officier, puis il la remplaçait par une pierre tumulaire portant les noms, le grade et la date de la mort de celui qu'elle recouvrait. La ligne de ces pierres commémoratives était longue au cimetière du Clocheton. C'est là que le colonel Guérin eut sa fosse, au milieu de celles de ses camarades qui, pour la plupart, étaient morts à ses côtés. C'est là que se dirigea son glorieux mais douloureux convoi, le jour même où l'armée faisait une autre perte dans la personne du lieutenant-colonel Fonfrède, du 52e de ligne; c'est là qu'au milieu d'une foule de braves émus et recueillis, le colonel Jourjon, lui-même homme de devoir par excellence, parla en ces termes de celui qui, depuis l'enfance, avait fait du devoir, pratiqué dans toutes les conditions de la vie, un véritable culte : « La mort de Guérin a enlevé au corps du génie un de ses meilleurs officiers. Vous l'avez vu à l'œuvre, et vous savez ce qu'il valait. Guérin n'était pas seulement un ingénieur habile et un soldat intrépide, il était surtout, et c'était là son plus beau titre, l'homme du devoir. Lui qui se prodiguait avec tant de résolution, il n'avait pas d'autre mobile que sa conscience; il n'avait jamais en vue que l'ac-

complissement de ses devoirs; et telle était son ardeur à les bien remplir, qu'il savait communiquer aux autres l'énergie dont il était animé. Ceux qui vivaient dans son intimité vous diront que sa mort est une perte irréparable pour les siens dont il était la providence, et nous savons tous avec quelle chaleur il s'intéressait aux jeunes officiers qui servaient sous ses ordres, et avec quelle affectueuse bonté il s'empressait d'aller porter des consolations et des encouragements à ceux d'entre eux qui étaient malades ou blessés. Guérin est mort aux lieux mêmes où il s'est le plus fait remarquer par ses qualités militaires. Il emporte tous nos regrets, et laisse parmi nous un grand vide bien difficile à combler. On peut dire de lui qu'il a honoré le corps du génie, et nous devons faire tous nos efforts pour imiter les exemples qu'il nous a laissés, bien qu'il ne soit donné qu'à un petit nombre d'acquérir au même degré les vertus qu'il a pratiquées. » Le général en chef du génie s'approcha ensuite de la tombe encore ouverte où l'on venait de descendre le cercueil qui renfermait le corps du brave colonel, ayant pour linceul les vêtements de guerre qu'il portait quand la mort le frappa. « La mort glorieuse de l'intrépide Guérin, dit le général Niel, termine dignement une vie exemplaire. Cet homme si brave, si dévoué, dont toute l'armée admirait le calme au milieu du feu, poursuivait l'accomplissement de ses devoirs avec une si grande ardeur que quelquefois il a pu paraître un peu sévère pour ses officiers, mais son cœur était excellent; plus on le connaissait, plus on s'attachait à lui. Le colonel Guérin faisait honneur au corps du génie, à l'armée, à l'humanité. Il a laissé à tous de nobles exemples, comme il a laissé dans nos cœurs d'ineffaçables souvenirs (1). »

Le général en chef de l'armée d'Orient s'exprima en termes non moins sympathiques dans une lettre adressée, le jour même de ces funérailles, au général commandant le génie : « Je ne puis prononcer le nom du colonel Guérin, disait-il, sans vous exprimer le regret que m'a fait éprouver la perte de ce brave et digne officier qui, comme tant d'autres de son arme, vient encore de verser son sang pour le pays;

(1) M. le général Niel, en nous envoyant, sur notre demande, les dernières paroles qu'il prononça sur la tombe du colonel Guérin, voulut bien les accompagner de quelques lignes non moins touchantes que ces paroles elles-mêmes : « Je conçois bien, nous écrivait-il, vos efforts pour faire revivre le plus qu'il est en vous votre digne frère. Je l'ai beaucoup admiré, beaucoup aimé, et une de mes consolations à sa mort, c'est que je lui ai bien souvent exprimé le sentiment qu'il m'inspirait. Il n'ignorait pas que j'avais pour lui la plus profonde estime, que s'il avait vécu j'aurais trouvé mon bonheur à faire connaître et récompenser ses services. »

mais je veux du moins saisir cette occasion de remercier le génie des sublimes efforts qu'il aura faits pour atteindre le but que nous nous proposons. »

Ce n'est pas ici la place de nous étendre sur les regrets profonds qu'a laissés l'homme de famille, le citoyen. Les hommages furent spontanés et grands dans le pays qui l'avait vu naître et qu'il avait eu l'honneur de représenter dans les assemblées politiques. Toutes les opinions se confondirent dans la solennité funèbre qui fut votée à sa mémoire : car là, mieux que partout ailleurs, on savait, comme le disait le général en chef du génie, que le colonel Guérin avait honoré par ses vertus l'humanité tout entière. C'est bien de lui que l'on peut dire ce que disait Fontenelle de l'immortel Vauban : « C'était un Romain qu'il semblait que notre siècle eût dérobé aux plus heureux temps de la république (1). »

Nous devions ce dernier hommage à celui dont la correspondance aura été la lumière et le principal intérêt de cet ouvrage. Elle va désormais nous manquer ; nous ne le dirions pas, qu'il serait facile de s'en apercevoir (2).

Malgré la victoire mémorable du 7, ce mois de juin devait être le plus triste de tout le siége, sans en excepter les lugubres mois d'hiver. Maladies et désastres, tout allait tomber à la fois sur les camps alliés. Le mois de mai, sur un effectif de cent sept mille sept cent soixante Français, avait déjà donné sept mille trois cent cinquante entrées dans les hôpitaux de Crimée, près de deux mille de plus qu'en avril ; sur ce chiffre général, mille soixante-quinze hommes étaient morts, quatre

(1) Plusieurs biographies du colonel Guérin, ancien représentant de l'Orne, ont été déjà publiées. L'*Annuaire historique de Normandie* en a donné une signée de M. Julien Travers, professeur honoraire à la Faculté des Lettres ; il en a paru une autre tout récemment dans la *Biographie générale* éditée par la maison Didot ; M. Massiot, avocat, ancien ami du colonel Guérin, en a publié une aussi. Enfin M. de Bazancourt a donné une courte mais chaleureuse notice, dont nous le remercions sincèrement, sur le colonel Guérin, dans la dernière édition de sa brillante *Chronique de l'expédition de Crimée*. L'éloge du colonel Guérin a été prononcé par M. le proviseur du lycée de Caen, dans la séance solennelle de distribution des prix de ce lycée en 1856, et, dans une solennité semblable en 1857, par M. le conseiller d'État Boulatignier, qui s'est rendu à Caen pour payer ce dernier hommage à la mémoire d'un vieil ami, d'un ancien condisciple, témoin et admirateur de la fin héroïque de son propre frère.

(2) La correspondance du colonel Guérin s'arrête au 9 juin 1855. Ce jour-là, il nous écrivit ainsi qu'à plusieurs autres personnes. On nous a communiqué quatre lettres de lui portant cette date, et nous n'avons pu nous en procurer aucune écrite entre le 9 et le 13. Nous avons seulement connaissance de ses dernières instructions pour les officiers du génie des attaques de gauche ; elles sont en date du 12 juin.

mille trois cent trois avaient été évacués sur Constantinople, et dix-sept cent vingt-quatre seulement étaient sortis guéris. Mais les pertes du mois de mai n'étaient rien comparées à celles que présenterait le fatal mois de juin. Le chiffre des cholériques passa en quelques jours de quatre cent quatre-vingt-dix-neuf à quatre mille sept cent cinquante-six. Les chaleurs excessives, l'occupation par les troupes des bords marécageux de la Tchernaïa, les émanations paludéennes, celles de Sébastopol même et de tout le sol environnant, où les couches de cadavres étaient à peine recouvertes de quelques pelletées de terre, amenèrent à la fois tous les différents genres de fièvres qui portaient déjà en germe le typhus, non moins terrible que le choléra. Les pertes des Turcs par les maladies étaient énormes; celles des Piémontais, qui avaient perdu le général Alessandro de La Marmora, frère de leur général en chef, ne l'étaient guère moins. Les Anglais, entre autres hommes éminents, avaient à regretter dès lors l'amiral Boxer, habile organisateur de Balaklava, que le choléra venait d'enlever. Le fléau avait également sévi dans le détroit de Kertch et dans la mer d'Azov, où l'expédition des amiraux Bruat et Lyons compta en peu de jours un assez grand nombre de cholériques.

Le 15 juin, les deux escadres à vapeur rentrèrent en majeure partie à Kamiesch et Balaklava, ramenant les divisions d'Autemarre et Brown, moins ce qu'on en avait détaché pour la garnison du détroit. Ce retour se rattachait à de grands projets; il ne s'agissait de rien moins que d'en finir, avant la fin du mois, avec Sébastopol.

Mais, il faut le reconnaître, les dispositions ne furent pas heureuses en juin pour atteindre cet objet considérable. Pendant que les Russes se fortifiaient avec un redoublement d'ardeur, et donnaient à Malakof, démasqué par la perte du mamelon Vert, les proportions d'une citadelle en terre, occupant tout un plateau de trois cents mètres de long sur cent vingt de large, avec fossé, enceinte, réduit étoilé et armement de soixante-deux bouches à feu; pendant qu'ils faisaient entrer dans la place de nombreux bataillons de leur armée de secours, les alliés flottaient irrésolus dans leur manière de conduire la grande attaque qu'ils projetaient.

Dans un conseil tenu entre les généraux en chef, on convint que l'assaut de Malakof serait immédiatement suivi d'un mouvement offensif, mais très-éventuel, sur Mackensie et Baktchi-Seraï, exécuté par un corps d'armée français de vingt-cinq mille hommes, avec le concours des Anglais et en faisant jonction avec les contingents sardes et

ottomans, après que ceux-ci se seraient d'abord portés à l'est contre le village d'Aï-Todor, au haut et sur la droite du ruisseau du Chouliou. On sait que le général Morris, par rang d'ancienneté, avait depuis quelque temps le commandement de ce corps d'armée. Dans la circonstance, le général Pélissier crut devoir le remplacer par le général Bosquet, auquel, on ne sait sous quelle préoccupation malheureuse, il enleva le commandement, bien autrement important en l'occasion, du corps d'armée chargé de l'attaque de Malakof, pour le donner au général Regnaud de Saint-Jean d'Angely, commandant la garde impériale; nous disons bien autrement important, parce qu'il y avait tout lieu de croire que la marche sur Baktchi-Seraï n'était qu'en cas de déroute complète des Russes, et que son exécution était des plus subordonnées et improbables.

Il était très-vrai néanmoins qu'un corps d'armée plus considérable, conduit, quelques jours auparavant, sur la hauteur de Mackensie, et de là sur l'intérieur de la Crimée, aurait eu les plus grandes chances de succès. Les réserves que l'ennemi attendait de Kherson et de Nikolaïef n'étaient pas encore arrivées; le prince Gortschakof, après les nombreuses pertes qu'il avait faites par le feu et les maladies, n'avait plus sous ses ordres en Crimée, d'après des rapports authentiques, que cent trente mille combattants; tandis que les alliés, recevant sans cesse par mer de nouveaux renforts, pouvaient disposer de plus de deux cent mille hommes, dont cent dix mille Français. Mais, malgré l'opinion contraire du général Niel, on était rivé au siége sans investissement et sans stratégie. Par suite, les deux tiers des armées des alliés étaient réduits à un rôle d'observation et d'expectative, et l'armée russe de secours, concentrée sur les hauteurs entre Mackensie et Baktchi-Seraï se tenait prête à jeter des renforts partout où besoin serait. Il faut donc se placer au point de vue de la passivité du corps de la Tchernaïa, pour apprécier le rôle extrêmement secondaire auquel se trouvait passagèrement condamné le héros d'Inkerman.

Le général Bosquet jouissait d'une grande popularité dans l'armée, popularité qui n'était pas moindre parmi les Anglais que parmi les Français. Il l'avait conquise par un courage à toute épreuve et par des talents hors ligne, par des services de premier ordre qui, sans sortir de la Crimée, remontaient à l'Alma. Irrésolu, dit-on, dans le conseil, il était l'homme des grandes et soudaines résolutions sur le champ de bataille. Là, son coup d'œil était sûr, et sa décision était aussi vive que le regard; la victoire l'avait toujours couronnée. La guerre de

Crimée sera pour le général Bosquet une page immortelle. A peine eut-on enlevé aux troupes de l'attaque de droite le chef sous lequel, pour la plupart, elles étaient accoutumées à vaincre, qu'une sorte de pensée de mauvais augure s'empara de leur esprit.

Cette circonstance seule eût été déjà fâcheuse ; mais, à côté de la faute morale, il y en avait une matérielle. Le général Bosquet, qui, jusqu'à ce jour, avait organisé toutes les attaques sur la droite, connaissait mieux que personne le terrain des opérations de ce côté, et son successeur, à peine débarqué en Crimée, ne le connaissait pas du tout. Le général Pélissier le savait si bien, qu'il écrivait au général Regnaud de Saint-Jean d'Angely, le 15 juin, trois jours seulement avant l'événement : « Je vous invite à vous mettre immédiatement en mesure de connaître le terrain sur lequel vous aurez à agir, pour me soumettre, le 17 au matin, le projet d'action. *C'est une question que le général Bosquet a été en position de préparer, et dont il vous remettra les données.* » Quelle que soit la préoccupation sous laquelle ait agi le général Pélissier, il devait la payer cher et être bientôt mis en demeure par l'événement de ne pas en prolonger les tristes conséquences.

Une grande faute est toujours accompagnée de plusieurs autres qui en forment le corollaire naturel. Les divisions d'infanterie dont, en outre de toute la cavalerie, on composait le corps de la Tchernaïa, et qu'on enlevait à la principale partie du plan arrêté, étaient celles des généraux Canrobert, Camou, Dulac (brigades Espinasse, Vinoy, Wimpffen, Vergé, de Saint-Pol, Bisson), avec la division de réserve Herbillon (brigades de Marguenat et Cler), et comprenaient une partie des troupes les plus aguerries de l'armée et les plus habituées aux grands coups de main. Le corps d'armée destiné à opérer contre la place, sous les ordres du général Regnaud de Saint-Jean d'Angely, serait formé des divisions d'Autemarre, appartenant au premier corps, Mayran, Brunet et Mellinet (brigades Niol, Breton, de Lavarande, celle-ci intérimairement commandée par le colonel Saurin, de Failly, Cœur (1), Lafont de Villiers, Uhrich et de Pontevès). Une partie de ces troupes n'avait pas sans doute une moindre expérience de la guerre que celles du corps d'armée de la Tchernaïa tel qu'il était recomposé, mais une autre partie n'avait pas encore eu le temps d'ac-

(1) Le colonel Duprat de Larroquette, nommé général le 11 juin, avait commandé cette brigade au mamelon Vert, le 7 juin. Le général Cœur ne paraît l'avoir commandée, pour cause de maladie sans doute, dans aucune circonstance importante.

quérir l'expérience nécessaire à l'attaque des positions fortifiées. Le général Pélissier donna des ordres pour que le général de Salles, avec les divisions Levaillant, Pâté, Bouat, du premier corps, et la division d'Aurelle de Paladines, du deuxième corps, se tînt prêt à tout événement, sur la gauche ; mais c'était une mesure de pure forme : car il ne devait y avoir aucune diversion par la gauche, et les Russes pourraient, tout à leur aise, faire filer des troupes de la ville sur le faubourg de la Karabelnaïa seul menacé.

Le plan d'attaque, tel qu'on en tenta l'exécution, fut arrêté comme il suit :

Les Français seraient disposés en trois colonnes d'attaque principales. La division Mayran, sous la protection de l'artillerie que l'on ferait avancer sur la hauteur près de la redoute Selenginsk, formerait la colonne de droite ; la brigade commandée par le colonel Saurin, des zouaves (19e bataillon de chasseurs à pied, 2e de zouaves, 4e régiment d'infanterie de marine), longerait la berge occidentale du ravin du Carénage, en se défilant autant que possible, et s'avancerait par la gorge de ce ravin, vers le bastion n° 1 de la place ou batterie de la Pointe, tandis que la brigade de Failly (95e et 97e de ligne) se porterait sur le bastion n° 2 ou Petit-Redan. Le 1er régiment des voltigeurs de la garde servirait de réserve à la division Mayran, que les combats et les maladies avaient considérablement réduite. On sait d'ailleurs que quand on parle d'un régiment français en campagne, il n'est en général question que de trois bataillons, le quatrième bataillon restant en dépôt. — La colonne du centre serait formée de la division Brunet ; la brigade Cœur (4e bataillon de chasseurs à pied, 86e et 100e de ligne) se placerait dans la tranchée, à droite et en avant de la redoute du mamelon Vert, réorganisée pour l'attaque, et la brigade Lafont de Villiers (49e et 91e de ligne) serait disposée dans la parallèle en arrière, à droite aussi de cette redoute ; elles feraient en sorte de pénétrer par la partie du rempart, autrement dit par la courtine, qui reliait le flanc de Malakof à celui du Petit-Redan ; l'une attaquerait la face orientale du premier de ces ouvrages, l'autre, la face occidentale du second. — La division d'Autemarre composerait la colonne de gauche ; la brigade Niol (5e bataillon de chasseurs à pied, 19e et 26e de ligne) se placerait en avant et à gauche de la redoute du mamelon Vert ; la brigade Breton (39e et 74e de ligne) serait disposée dans la parallèle en arrière ; ces deux brigades, descendant le ravin de la Karabelnaïa, devaient pénétrer par la batterie

Scherve ou Gervais des Russes, couvrant une des portes de la place à l'ouest du bastion Malakof ou Kornilof, et envahir la partie du rempart qui, par le bas du ravin de la Karabelnaïa, s'étendait de ce bastion vers le Grand-Redan.

Les attaques des trois colonnes françaises devaient être simultanées et se prêter un mutuel appui. Le lieutenant-colonel de La Boussinière, avec deux batteries d'artillerie pouvant se manœuvrer à la bricole, se tiendrait en arrière du mamelon Vert, prêt à se porter sur ces mêmes positions pour foudroyer les assiégés. Quatre pièces amenées dans le ravin du Carénage seraient spécialement à la disposition du général Mayran. Des détachements d'artilleurs marcheraient avec les colonnes pour enclouer les pièces ou les tourner contre l'ennemi. Le général Frossard ferait les dispositions nécessaires en ce qui concernait le génie, dont les détachements, commandés par des officiers et munis d'échelles, d'outils, et de moyens de jeter des ponts volants, prendraient la tête de chaque colonne française.

Trois colonnes anglaises, de quatre cents hommes chacune, sous les ordres supérieurs du général Brown, devaient être placées dans les Carrières et dans la tranchée en avant, appuyées en arrière par de fortes réserves. L'une attaquerait l'angle de la face et du flanc gauches du Grand-Redan, une autre se porterait sur l'angle du flanc droit, tandis qu'une troisième, celle du centre, s'avancerait sur le saillant de cet ouvrage pour s'y loger. Chaque colonne devait être accompagnée de vingt artilleurs, avec un officier, pour enclouer les canons ou les tourner contre l'ennemi ; des détachements de matelots étaient chargés de porter les échelles pour l'escalade. Les colonnes de droite et de gauche, se réunissant derrière le Redan, pousseraient la garnison vers l'eau, et attaqueraient les batteries des casernes (batteries Nikonof, Ianovski et Bouditschef) si l'ennemi s'y arrêtait ; elles seraient assistées dans leur opération d'une brigade d'infanterie, aux ordres du général Eyre. Celui-ci devait descendre par le Grand-Ravin sur le cimetière dit de la colline Verte ou de la baie du port sud, monticule situé dans le ravin même, envahir ou tourner les batteries du fond du port sud (batteries Perekomski, Stal, Brilkine, de la Gribka, Kostomarof, dites ensemble par les Russes batteries du Pérésype et par les alliés batteries du Jardin, des Casernes, batterie Verte, etc.) ; la première tentative ayant réussi, il ferait sa jonction avec les deux premières colonnes assaillantes, celle du centre se fortifiant au Grand-Redan. Mais comme cet ouvrage n'eût pas été tenable sous le feu de Malakof, il fut

convenu que les Anglais ne commenceraient leur attaque qu'après que les Français auraient emporté cette position.

L'assaut fut fixé au 18 juin. Un bombardement violent le précéderait la veille et devait, dans le principe, être renouvelé le matin du 18 pendant deux ou trois heures.

Les assiégés, surpris le 7 juin, étaient avertis cette fois et se tenaient sur leurs gardes. Leurs dispositions de défense furent formidables; on en va juger. A la défense du Grand-Redan et aux batteries adjacentes furent préposés, sous les ordres du contre-amiral Panfilof, neuf bataillons; à celle de Malakof et de la batterie Gervais douze bataillons, dirigés par le général Iouférof; à celle du Petit-Redan et batteries adjacentes quatre bataillons; enfin, à celle du bastion n° 1 huit bataillons qui, comme ceux du Petit-Redan, étaient aux ordres du général prince Ouroussof. En outre, huit autres bataillons, avec dix-huit pièces de campagne, furent établis en réserve dans le faubourg de la Karabelnaïa. Les artilleurs de la flotte, hommes d'un tir habile, furent envoyés dans les ouvrages menacés, pour le service des batteries. Six bâtiments à vapeur bien armés, *Vladimir,* commandé par le capitaine Boutakof, *Gromonossetz, Chersonèse, Krim, Bessarabia* et *Odessa,* devaient sortir du port militaire à un moment donné et s'embosser dans la baie partout où besoin serait. Le général Osten-Sacken et son adjoint l'amiral Nakimof avaient le commandement et la direction de la garnison de Sébastopol en général; mais le lieutenant général Chroulef, nommé dans ce temps commandant en chef de la ligne de défense de la Karabelnaïa, était spécialement chargé de prendre les mesures et de donner les ordres en cas d'une attaque de ce côté. C'était un homme d'entreprise et de grande expérience qui avait déjà fait beaucoup parler de lui dans le cours du siége.

Le 16 juin, quelques vapeurs français et anglais s'approchèrent de la ville et tirèrent d'heure en heure, pendant que des chaloupes vomissaient des torrents de fusées; mais les résultats ne furent pas appréciables. Cinq à six cents Russes firent une sortie du Petit-Redan, et se retirèrent presque aussitôt devant le feu de deux pièces françaises de 24. Le 17, à trois heures et demie du matin, les alliés rouvrirent leur feu avec la plus grande intensité contre la Karabelnaïa. Les Russes, après y avoir répondu pendant trois heures, usèrent de feinte, retirèrent leurs pièces des embrasures pour les ménager jusqu'au moment décisif dont ils étaient instruits. Les assiégeants se complurent dans la pensée qu'ils avaient ruiné de ce côté presque toute l'artillerie enne-

mie, et, à deux heures de l'après-midi, ils commencèrent à canonner la ville. Le feu devint général dans toute l'étendue des attaques et continua jusqu'au soir.

Pendant la nuit du 17 au 18, les alliés bombardèrent encore la ville, lancèrent force projectiles creux et fusées à la Congrève dans l'enceinte, sur la rade et aussi du côté des ouvrages du nord. Six vapeurs anglais et trois français, avec des chaloupes armées, prirent part à cette opération nocturne, dans laquelle le capitaine Lyons, qui s'était si distingué dans la mer d'Azov, reçut une grave blessure dont il mourut peu de jours après. « Le capitaine Lyons a été si grièvement atteint d'un obus à la jambe, qu'il m'a fallu l'envoyer à l'hôpital de Thérapia, » disait seulement dans son rapport l'amiral Lyons, avec la simplicité d'une âme toute romaine, quoique sa douleur de père fût profonde. Le vaisseau *la Princess-Royal,* commandé par lord Clarence Page, put seul s'approcher d'une manière vraiment efficace de la place; il lança, non sans succès, des bordées contre les batteries du rivage, ainsi que dans la rade et dans la ville.

Malgré la violence du feu horizontal et vertical qui était dirigé contre leurs ouvrages, les Russes purent réparer, pendant cette nuit, une partie des dégâts dont ils avaient souffert pendant le jour, et s'occupèrent surtout de pousser les travaux du bastion Malakof.

Cependant si, comme on en était d'abord convenu, les alliés avaient renouvelé leur bombardement pendant deux ou trois heures, le matin du 18, contre les ouvrages de la Karabelnaïa, l'assaut en eût été sans doute singulièrement facilité ; mais cette partie du programme d'attaque avait été modifiée, le 17 au soir, à la demande des généraux chargés du commandement des colonnes françaises. Ce silence, fort regretté, de l'artillerie britannique, qui s'était acquis d'assez beaux succès la veille, avait pour but de dérober aux assiégés le mouvement des troupes d'attaque dans les tranchées; mais cet avantage était payé par le maintien des réparations faites aux ouvrages russes durant la nuit.

Le général Pélissier décida que, pour l'action qui allait avoir lieu, son quartier général serait porté, entre les ravins du Carénage et de la Karabelnaïa, à la batterie de Lancastre, en avant de la redoute Victoria. C'était de là qu'il devait donner, avec des fusées étoilées, le signal de l'attaque dont il avait confié la conduite au général Regnaud de Saint-Jean d'Angely. Lord Raglan se proposait de suivre des yeux les opérations des Anglais et des Français en se portant, avec son

état-major, sur un point dominant et très-rapproché de la place.

Toutes les troupes étaient massées, dès une heure et demie du matin, dans les positions qui leur avaient été assignées, quand, vers deux heures et demie, un officier d'ordonnance du général Mayran, le capitaine de Launay, envoyé du côté de la baie du Carénage, entendit sonner le garde à vous! dans la place. Depuis une demi-heure, en effet, un officier russe, qui se tenait caché derrière le bastion n° 1, avait fait savoir au général Ouroussof, commandant la garnison de ce bastion et du Petit-Redan ainsi que de la courtine qui reliait ces ouvrages, que les alliés se concentraient en nombre considérable dans la baie du Carénage. Bientôt, les tirailleurs à leurs postes, les canonniers à leurs pièces, les troupes et les réserves aux points qu'on leur avait assignés, tout s'était tenu prêt à recevoir l'attaque à la minute et dans le plus grand ordre, d'un bout à l'autre de la ligne russe. Quelques coups de feu furent même échangés entre les avant-postes des alliés et ceux des ennemis ; une compagnie du 10e bataillon de chasseurs à pied, appartenant à la brigade Faucheux, des attaques de gauche, enleva une embuscade russe sur un des côtés du cimetière de la colline Verte, pour protéger, sur la gauche, la marche des colonnes anglaises. Ce fut à peu près toute la part que les troupes du général de Salles prirent aux événements, quoique les généraux Faucheux et Montenard, avec huit bataillons, se fussent portés, à huit heures du matin, en avant du ravin du port sud, et eussent été ensuite appelés au quartier du Moulin, sur la droite des attaques françaises.

Il n'était pas encore tout à fait trois heures du matin, quand une fatale méprise eut lieu. Des bombes à trace fusante ayant été lancées de la redoute du mamelon Vert, le général Mayran crut y voir le signal convenu, et, les Russes, dit-on, menaçant d'ailleurs de prendre l'offensive de ce côté, il donna l'ordre à sa division de déboucher par le ravin du Carénage et de commencer l'attaque. Dès cet instant, la simultanéité dans le mouvement de toutes les colonnes françaises d'assaut allait faire défaut. La colonne Saurin, précédée par le capitaine du génie Deudeville, chef d'attaque, et par une brigade de sapeurs que menait le lieutenant Bezard-Falgas, s'élança contre le bastion n° 1 (batterie de la Pointe), tandis que la colonne de Failly, précédée également par le commandant du génie Bailly, chef d'attaque, ayant pour adjoint le capitaine Masselin, et par deux brigades de sapeurs que conduisaient le capitaine Virte et le lieutenant Laloy, s'avançait au pas de course contre le bastion n° 2 ou Petit-Redan. Mais les deux colonnes, en avant des-

quelles marchaient aussi des tirailleurs, furent reçues par une vive fusillade et des volées de mitraille qui suspendirent leur élan au moment où déjà leurs tirailleurs cherchaient à descendre dans les fossés. Les six bâtiments à vapeur russes, et plus particulièrement *le Vladimir*, s'étant aussitôt approchés de la gorge du ravin du Carénage, unirent leur feu à celui des batteries nord pour forcer les quatre pièces de campagne de la division française à se retirer derrière la redoute Selenginsk, et, après y avoir réussi, tirèrent sur les deux bataillons des voltigeurs de la garde servant de réserve à la division Mayran, auxquels ils firent éprouver des pertes assez grandes. Mais c'était peu, comparé à celles qu'essuyaient les brigades Saurin et de Failly, dont les mouvements étaient embarrassés par de hautes herbes.

En tête de la colonne Saurin, le 19e bataillon de chasseurs à pied, qui fut reçu par le régiment Krémentchouk, colonel Serbininof, fit des efforts inouïs pour pénétrer. Le capitaine Suire, le lieutenant Gondallier de Tugny, le sapeur Troté, qui déjà s'était signalé le 7 juin, et plusieurs autres, s'acquirent les honneurs dus au courage malheureux dans ce jour où, pour la première fois, l'ardeur du commandant Caubert et de son brave bataillon fut trompée (1). Le colonel Saurin, qui conduisait à la fois et la brigade entière et le 2e de zouaves, son régiment, eut la douleur de voir moissonner sans résultat bien des braves qui, jusque-là, ne s'étaient jamais avancés que pour vaincre et qui, dans ce jour, durent se contenter de périr. Le commandant Darbois fut blessé ; nombre d'intrépides officiers, sous-officiers et soldats furent mis hors de combat dans le 2e de zouaves, où sept lieutenants conquirent les épaulettes de capitaine, et onze sous-lieutenants les épaulettes de lieutenant en passant sur le corps de leurs camarades (2). Le lieu-

(1) Le commandant Caubert fut nommé lieutenant-colonel du 83e de ligne le 30 juin 1855. Les capitaines Schwend et Commel, les sous-lieutenants Paquin (Joseph-Marie-Félix), Lamagnère, Dutertre (Louis), qui figuraient encore en juin sur l'*annuaire de* 1855, disparurent de l'*annuaire* de 1856. Le capitaine Schwend fut tué le 18 juin.

(2) On donna peu de croix, mais beaucoup d'épaulettes, à la fin de juin 1855, dans le 2e de zouaves, où l'on eut immédiatement à pourvoir à sept emplois vacants de capitaine, à dix emplois de lieutenant et à un nombre correspondant d'emplois de sous-lieutenant. Au nombre des tués, le 18 juin, on comptait les lieutenants et sous-lieutenant Simonin de Vermondans, Gabalda et Reysser.

Nous avons donné précédemment les pertes du 2e de zouaves faites de l'*annuaire de* 1854 sur l'*annuaire de* 1855. Voici celles qui, de l'*annuaire de* 1855, ont été faites sur l'*annuaire de* 1856 : — commandant Darbois (qui fut tué à Traktir), capitaines Pruvost (Jean-Baptiste-Louis-Jos.-Tous.), Morand (Camille-Max.-Alex.-Am.), Le Guelinel de Lignerolles,

tenant-colonel de Cendrecourt qui, le fusil à la main, conduisait à l'assaut le 4e d'infanterie de marine, eut l'avant-bras gauche fracassé par un biscaïen, et devait peu survivre à sa blessure (1). Son régiment fut cruellement éprouvé dans ce jour. Dans le génie, le capitaine Deudeville reçut deux blessures, le lieutenant Bezard-Falgas fut contusionné, et une grande partie des sapeurs de son détachement furent tués ou blessés.

Dans la colonne de Failly, qui avait la rude attaque des deux angles saillants du Petit-Redan, le spectacle que présentait le 97e de ligne n'était pas moins désolant. L'intrépide colonel Malher fut un des premiers tués; le lieutenant-colonel Larrouy d'Orion, qui avait fait une si heureuse manœuvre le 7 juin et qui en attendait encore la juste récompense, resta aussi sur le carreau. Les chefs de bataillon de Morgan et Boissié furent mis hors de combat. Aux pertes de ce régiment en officiers supérieurs, on peut juger de celles qu'il fit en autres officiers, en sous-officiers et en soldats (2). Le commandant du génie Bailly fut fortement contusionné, le capitaine Virte, désespéré, contractait le germe de la maladie qui devait bientôt le mener au tombeau, la plupart de leurs braves sapeurs étaient hors de combat.

A l'aspect de la situation de ses troupes, sur lesquelles l'ennemi pouvait concentrer son effort par suite de leur attaque prématurée, le

Doré (François), Lauer (Joseph-Louis), Lescop (Alph.-Eug.), Delecey de Récourt, Perrot (Pierre-Silvain), Pouyanne (qu'on laisse subsister sur l'*annuaire de* 1856, avec cette observation : *disparu*); lieutenants Arnaud (Paulwitz-Aug.), Simonin de Vermondans (Louis-Antoine-Césaire), Guillon, Michelin; les sous-lieutenants Marchal (Gustave-Ovide), Beysser, Gouillaud, Sillan, Bosc, Gabalda. — Le 2e de zouaves fit aussi une partie de ces pertes le 16 août, à Traktir, pertes auxquelles il faut ajouter celle de plusieurs officiers supérieurs ou autres promus après le 18 juin, et qui, étant morts dans l'intervalle, ne se trouvent, au 2e de zouaves, sur aucun *annuaire militaire*.

(1) Le colonel Bichin de Cendrecourt était un officier plein de courage et d'esprit d'entreprise. Il avait déployé de rares talents dans le commandement difficile de l'île Sainte-Marie de Madagascar; il s'était ensuite fort distingué dans l'Océanie; il avait sollicité, comme une insigne faveur, l'honneur de faire la campagne de Crimée, et, blessé, il se refusa à partir pour Constantinople; il succomba, le 9 juillet, sur le plateau empesté d'Inkerman. L'amiral Bruat voulut assister, avec tout son état-major, aux funérailles de ce brave officier.

(2) Le commandant de Morgan fut obligé de quitter le service actif. Les capitaines Lhotte, Tilly-Kerveno, Naux; les lieutenants Icard (Jos.-Henri-Ov.), Charles (Hector-Lucien), Marchal (Nicolas-Paul), Jannin (Louis-Ant.-Eug.), qui figuraient au commencement de juin sur l'*annuaire de* 1855, manquent sur l'*annuaire de* 1856. — Du 19 juin à la fin d'août, il fut pourvu à cinq emplois de capitaine, à huit emplois de lieutenant et à dix emplois de sous-lieutenant dans le 97e. Quoique ce régiment se soit distingué à Traktir, il fit aussi très-peu de pertes par le feu depuis le 18 juin.

malheureux général Mayran s'élance, éperdu, au milieu de l'action, et reçoit immédiatement un biscaïen au coude gauche ; à demi évanoui, il est sur le point de remettre son commandement ; mais, se ranimant soudain, il le garde et ordonne de faire avancer ses réserves.

Le colonel Boudville, avec le 1er voltigeurs de la garde, et le lieutenant-colonel Paulze d'Ivoy, avec le 95e de ligne, répondent sur-le-champ à cet appel et se disposent à leur tour à donner l'assaut. Oubliant sa cruelle blessure, ardent, désespéré, l'épée à la main, le vaillant général leur montre lui-même le chemin. Le colonel Boudville reste sur le carreau, frappé au flanc par un biscaïen ; le colonel Paulze d'Ivoy a le cou traversé par une balle qui sort par le conduit auditif, et doit survivre miraculeusement à ce coup terrible. Au même moment un énorme biscaïen, sans ouvrir de plaie à la peau, broye les côtes et déchire le poumon gauche du général Mayran, incapable désormais de savoir ce qui se passe autour de lui.

Un aide de camp alla sur-le-champ, à travers une nuée de projectiles, porter le commandement de la division au général de Failly, qui se mit en devoir de rallier et de maintenir les troupes dans un pli de terrain.

Le 1er voltigeurs de la garde perdit encore le commandant Farine, et eut plusieurs officiers hors de combat (1). Le 95e voyait aussi augmenter à chaque instant le nombre de ses morts et de ses blessés (2). Néanmoins ni l'un ni l'autre de ces régiments ne paraissait encore désespérer, si quelque secours arrivait, de rétablir le combat. Malgré le feu épouvantable qui ravageait leurs rangs, « les braves Français, dit le narrateur russe, s'efforcèrent deux fois encore

(1) Dans le 1er voltigeurs de la garde, il fut pourvu le 24 à un emploi de chef de bataillon, et le 7 juillet 1855 à sept emplois de capitaine, à onze emplois de lieutenant, et à douze emplois de sous-lieutenant, en tout trente et un emplois vacants d'officiers. Ce régiment, qui avait déjà pris part à l'attaque du 7 juin, donna encore à la dernière attaque contre Sébastopol et y fit de nouvelles pertes. Nous avons donné, à la suite de l'affaire du 7 juin, les pertes faites par les voltigeurs de la garde de l'*annuaire* 1855 sur l'*annuaire* 1856.

(2) Manquent de l'*annuaire de* 1855 sur l'*annuaire de* 1856, dans le 95e, les capitaines Goze (Jean-Pierre-Victor), Aubry (Nicolas), Loisel (Alphonse-Philémon), Picard (Gabriel-Seraphi), Gromort (Éloi-Rosalie), Chauveau (François-Alex.), Aizier (Jean-Louis) ; les lieutenants Pierron (Étienne), Schwartz (Victor) ; les sous-lieutenants Clerc (Nicolas-Em.-Osc.), Nicot (Xavier-Alph.), Aubrespy (Raym.-Math.-Th.), Cordier (Joseph-Marie), Adrian (Jean-Baptiste), Guichard (J.-P.), Salle-Estradère (Jean-Ferd.), Alieu (Jean-Bap.). — Il fut pourvu, au commencement de juillet, à un emploi de lieutenant-colonel et à un emploi de chef de bataillon dans le 95e, et, du 29 juin au 30 août, à cinq emplois de capitaine, à six de lieutenant et à treize emplois de sous-lieutenant ; en tout vingt-six vacances d'emplois d'officiers.

de se rallier et de donner l'assaut, mais deux fois furent repoussés avec pertes. » Le feu des bâtiments à vapeur russes postés à la pointe du Carénage, uni à celui des batteries du nord, continua jusqu'au dernier moment à porter le ravage dans les colonnes d'attaque. Au bout d'une demi-heure, les deux brigades de la division Mayran avaient vu leur sort à peu près décidé. C'était à peine s'il y restait deux officiers supérieurs debout. On arracha du champ de bataille l'infortuné général Mayran, dont les talents égalaient la haute valeur. Lui qui méritait si bien de mourir dans un jour de victoire, il vécut encore assez pour connaître dans toute son étendue le malheur des armes françaises.

Cependant, le général Pélissier se trouvait encore éloigné de plus de mille mètres de la batterie Lancastre d'où il devait donner le signal, quand sa colonne de droite avait été si cruellement éprouvée. Le général Regnaud de Saint-Jean d'Angely, arrivé avant lui, comme cela était convenu, dans la batterie, entendant depuis quelque temps le feu dans la direction du Carénage, et croyant qu'il s'agissait de quelque agression de la part des Russes, avait dépêché un de ses aides de camp de ce côté. Instruit bientôt de la triste réalité, il n'avait osé prendre sur lui aucune mesure de salut pour la division Mayran avant l'arrivée et le signal du général Pélissier. Quoiqu'on n'entende pas ici faire un reproche au général Regnaud de Saint-Jean d'Angely, resté fidèle jusqu'à l'excès au grand principe de la discipline militaire, il est présumable qu'en pareille circonstance le général Bosquet, homme de haute initiative, habitué depuis l'Alma et Inkerman à ne pas reculer, quand l'occasion était impérieuse, devant une grande responsabilité personnelle, aurait immédiatement, sinon lancé les deux autres colonnes, du moins dépêché des réserves au secours des brigades engagées, sans attendre la venue du général en chef, ou plutôt il est probable que sa vigilance, portée sur tous les points d'un terrain qu'il connaissait en maître, aurait prévenu l'élan intempestif du général Mayran.

Quoi qu'il en soit, le général Pélissier, aussitôt qu'il fut instruit de la position critique des colonnes de droite, donna l'ordre au général Regnaud de Saint-Jean d'Angely de faire marcher à leur secours les généraux Mellinet et Uhrich, avec quatre bataillons de la garde pris à la réserve générale de l'armée. Le général Mellinet fit occuper les Ouvrages-Blancs par un bataillon et demi pour donner un appui certain à la retraite du général de Failly, et avec le reste de la réserve il rallia les deux brigades épuisées.

La confusion régnait presque partout dans ce jour. La division

Mayran s'était élancée trop tôt ; la division Brunet partit trop tard. Celle-ci était loin encore d'avoir complété ses dispositions, lorsqu'au moment de l'insuccès des brigades Saurin et de Failly et de leurs réserves, c'est-à-dire une demi-heure après l'élan prématuré du général Mayran, le général Pélissier donna véritablement le signal de l'attaque. Un moment, les bataillons qui formaient les deux brigades de la division Brunet hésitèrent à sortir des tranchées, faute d'y être suffisamment préparés ; personne n'y avait son rôle parfaitement assigné ; ils s'avancèrent avec peu d'ordre et d'ensemble, comme s'ils ne savaient au juste quel était leur but. Au lieu de ne pas perdre un instant pour atteindre le fossé des ouvrages russes et de s'y réunir en nombre suffisant pour se répandre comme un essaim sur les remparts et les enlever à la baïonnette, ceux qui devaient commencer l'attaque parurent suspendre leur course comme pour attendre les autres ; les bataillons de soutien ralentirent leur mouvement. Le commandant du génie Boissonnet, chef d'attaque, était en tête, avec le capitaine Denfert-Rochereau, son adjoint, et les brigades de sapeurs d'ensemble cinquante hommes du capitaine Renucci et du lieutenant de Lécluse de Longray. Ce détachement spécial avait eu une peine infinie à réunir les travailleurs qui l'accompagnaient. Quand les têtes d'attaque ne furent plus qu'à cent pas du fossé, un feu terrible de mousqueterie et de mitraille les foudroya, et elles perdirent un monde énorme en restant à tirer dans les embrasures et contre les parapets. Le commandant Boissonnet reçut une balle à la tête qui, heureusement, n'était pas mortelle ; le capitaine Denfert-Rochereau en reçut une dans le mollet, et le capitaine Renucci, contusionné à la cuisse, blessé au doigt, qui semblait le moins gravement atteint des trois, n'avait pourtant plus que quelques jours à vivre.

Cependant, la tête de colonne française descendit dans le fossé de la courtine qui reliait Malakof au Petit-Redan, et sur ce point la lutte fut d'une extrême opiniâtreté. Trois bataillons russes, ayant en arrière des compagnies de soutien, garnissaient les banquettes de la courtine, faisant une terrible fusillade et jetant des masses de pierres sur les Français, qui vinrent néanmoins à bout de planter leurs échelles et de commencer l'escalade. Mais alors les Russes sautèrent en foule sur le couronnement du parapet, les uns tirant à bout portant sur les assaillants, les autres les recevant sur la pointe des baïonnettes ou à coups de crosse de fusil. Le 91ᵉ de ligne, mené avec une ardeur indicible par le colonel Picard, ayant vu l'impossibilité de pénétrer d'un

côté, courut plus à droite, sous le déluge de mitraille, de grenades, de fer et de plomb, chercher quelque point plus propre à l'escalade. Mais là, comme ailleurs, les parapets étaient hérissés de baïonnettes. Le sous-lieutenant Marchand vit deux fois la hampe du drapeau du 91e brisée entre ses mains, et le drapeau lui-même était criblé de mitraille, mais le brave officier, atteint de plusieurs blessures, tenait encore son étendard d'un bras défaillant. Le colonel Picard avait reçu un biscaïen au-dessus de la hanche droite, un éclat d'obus au ventre et un coup de pierre à la poitrine. Affaibli par le sang qu'il perd, il se traîne péniblement appuyé sur un sapeur ; en cet état il ne veut point quitter son poste sans avoir vu son drapeau ; on le lui apporte, il le touche de ses mains et le fait transporter en avant de lui. Deux fois rejetés dans le fossé, deux fois les Français se reformèrent, et deux fois encore revinrent à l'assaut. Mais enfin il fallut céder au nombre. Le colonel de La Boussinière, qui était accouru avec ses batteries pour appuyer les troupes, fut une des premières et des plus nobles victimes. Un biscaïen lui fracassa la tête et brisa cette existence déjà si glorieuse, si digne d'être admirée et regrettée. Toute l'armée ressentit la perte que le corps de l'artillerie fit en ce jour néfaste. A l'instant à peu près où tombait ce brillant et habile chef que, depuis l'Alma, on avait toujours vu partout où il y avait du dévouement à montrer, de la gloire à conquérir, le général Brunet était frappé en pleine poitrine par une balle, qui à peine laissa passage à un dernier soupir ; il était dans sa quarante-deuxième année et pouvait, la veille encore, sans témérité, se croire de ceux auxquels le bâton de maréchal était promis. Le général Lafont de Villiers, dont la brigade avait déjà beaucoup souffert, prit le commandement de la division, et chargea le colonel de Latrille de Lorencez (1) de continuer l'attaque avec les troupes engagées ; mais l'effort fut inutile et sanglant. Le colonel de Lorencez et le lieutenant-colonel Granchette, l'un et l'autre du 49e de ligne, furent parmi les nombreux blessés de leur régiment, qui compta en outre beaucoup de morts (2). Le 91e avait vu près de la moitié de ses hommes mis hors de combat ; le commandant Hardouin-

(1) Nommé général le 11 juin, il était encore à la tête de son régiment.

(2) Le 29 juin, il fut pourvu dans le 49e à trois emplois vacants de capitaine, à quatre emplois de lieutenant et à un de sous-lieutenant ; c'était pour ceux dont le sort était dès lors décidé. Du 1er au 30 août, avant l'assaut du 8 septembre auquel prit part ce régiment, il fut pourvu encore à cinq emplois de capitaine, à six de lieutenant et à quatre de sous-lieutenant ; c'était sans doute pour les blessés qu'on avait pu espérer pendant quelques jours conserver à l'armée.

Duparc, comme le colonel Picard, avait été obligé, couvert de sang, de se laisser éloigner du champ de bataille (1), et un autre chef de bataillon du même régiment, le commandant Leverdier, resta sur le carreau. Il fallut pourvoir, après le combat, à vingt emplois au moins d'officiers restés vacants dans le 91e par suite de cette journée (2). La 1re brigade de la division Brunet, composée du 4e bataillon de chasseurs à pied, du 86e et du 100e de ligne, souffrit beaucoup moins en général que la brigade Lafont de Villiers (3). Cependant les chasseurs à pied, en essuyant le premier feu de l'ennemi, avaient perdu plusieurs officiers et beaucoup de soldats. Dans le 86e, le commandant Lebrun fut tué, ainsi que divers autres officiers. Le général Lafont de Villiers fut à son tour blessé. Depuis le pied du mamelon de Malakof jusqu'aux tranchées françaises, le sol était jonché de morts, de mourants et de blessés.

La colonne d'Autemarre était partie la première, au signal du général Pélissier. Le commandant du génie Abinal, chef d'attaque, était en tête, avec le capitaine Bressonnet, son adjoint, et les brigades de sapeurs du capitaine Delaporte et du lieutenant Mandagout. Cette colonne avait eu une route longue et pénible à parcourir. Le 5e bataillon de chasseurs à pied, avec son intrépide commandant Garnier, et le détachement du génie, s'étaient rapidement portés sur la crête difficile du ravin de la Karabelnaïa. Sans se laisser arrêter par la mitraille qui venait déjà de semer leur route des cadavres de cent des leurs, les chasseurs, comme un seul homme, à la voix de leur commandant, s'élancent dans le fossé de la batterie Gervais, entre le Grand-Redan et la colline de Malakof. Les sapeurs du commandant Abinal plantent les échelles, malgré les feux croisés de Malakof et du Grand-Redan, et les Russes ne peuvent empêcher l'escalade. Les chasseurs se por-

(1) Le colonel Picard eut le bonheur de se rétablir assez promptement; mais le commandant Hardouin-Duparc, disparu de l'*annuaire de* 1856, fut enlevé à l'armée comme le commandant Leverdier.

(2) Il fut pourvu, après l'assaut de juin, dans le 91e, à six emplois de capitaine, à huit emplois de lieutenant et à six emplois de sous-lieutenant.

(3) Il fut pourvu, le 29 juin, dans le 4e bataillon de chasseurs à pied à, deux emplois de capitaine, à deux de lieutenant et à trois de sous-lieutenant, en tout sept vacances sur trente-huit officiers, chiffre ordinaire du bataillon.

Dans le 86e, on pourvut, le 29 juin, à deux emplois vacants de capitaine; le 1er août, à un troisième emploi de capitaine, et aux mêmes dates à quatre emplois de lieutenant et à deux de sous-lieutenant. Il y eut de bien plus nombreuses vacances en septembre dans ce régiment.

Dans le 100e de ligne, il ne fut pourvu qu'en août à cinq vacances de capitaine, et, du 29 juin à la fin d'août, à huit emplois de lieutenant et à huit de sous-lieutenant.

tent pour ainsi dire l'un l'autre, se poussent et se précipitent dans la batterie sans avoir encore tiré un coup de fusil, et engagent alors un terrible combat à l'arme blanche avec le régiment Poultava. Le commandant Garnier, atteint déjà par une balle et par un coup de baïonnette, continue de commander sa troupe avec l'assistance du vaillant capitaine adjudant-major Masse ; le jeune lieutenant Roger est atteint aussi en combattant à ses côtés, et, comme lui, ne se laisse pas arrêter par des blessures que fait oublier la chaleur de l'action, et qui, pour lui, devaient être mortelles. Au reste, personne n'est en arrière dans le 5[e] bataillon, où, si l'on eût triomphé dans ce jour, les récompenses bien acquises auraient été décernées en foule. Le 1[er] bataillon du régiment de Poultava, qui occupait la batterie Gervais, soutient vigoureusement la lutte corps à corps sur le parapet ; mais enfin il cède et s'enfuit, en jetant ses armes derrière lui. Le colonel Manèque (1) était arrivé, avec le 19[e] de ligne, sur la trace du commandant Garnier. Tous deux, à la tête de leurs troupes, se précipitent à la poursuite des vaincus, pendant que le commandant Abinal organise la prise de possession de la batterie Gervais, sous le feu même de Malakof dont elle était peu éloignée et sous celui du Grand-Redan, que les Anglais ne paraissaient pas avoir attaqué avec succès. Les chasseurs à pied et une partie du 19[e] de ligne s'engagent dans les rues même de la Karabelnaïa, et s'avancent jusqu'au mur des Docks ; quelques-uns s'établissent en tirailleurs dans des maisons et dans des ruines, au pied du versant septentrional de Malakof.

Cependant, aussitôt que lord Raglan avait pu croire à un commencement de réussite des Français sur cette formidable position, il s'était empressé de donner le signal d'attaquer le Grand-Redan. Le détachement des rifles et celui du 33[e] d'infanterie anglaise qui devaient conduire les assaillants sur la droite quittèrent leur abri ; guidés par leurs officiers et les ingénieurs militaires, ils traversèrent assez vite la pente unie et verdoyante qui séparait les Carrières des ouvrages russes ; mais quand ils eurent atteint les abatis d'arbres qui barraient la route aux approches du Grand-Redan, le contre-amiral Panfilof, qui commandait la défense sur ce point, les accueillit avec une telle quantité de mitraille et de balles, qu'après s'être convaincus de leur erreur au sujet du mauvais état présumé des batteries russes, les Anglais se couchèrent à terre pour tirer dans les embrasures, commettant la

(1) Il était nommé général du 11 juin 1855, mais était encore à la tête du 19[e].

même faute que les Français sur un autre point. Là aussi le défaut d'ensemble eut des conséquences terribles. « En vain, dit un narrateur anglais, les officiers, agitant leurs épées, se tenaient debout sous la pluie de fer, en vain les ingénieurs allaient et venaient pour chercher et entraîner des renforts ; on ne put décider les troupes de soutien à quitter le parapet en corps (1). » Quelques groupes de six à dix hommes s'élancèrent isolément et sans autre résultat que d'augmenter le nombre des tués. Le brave colonel Yea reçut des blessures mortelles en essayant de rallier ces tronçons épars et d'en former un faisceau d'attaque. Le premier détachement d'artilleurs, qui devait suivre la colonne pour enclouer les canons, s'étant porté en avant, eut onze hommes au moins sur vingt mis hors de combat ; les marins qui portaient les échelles et les officiers qui les conduisaient firent des pertes cruelles. Le colonel Shadforth, du 57e d'infanterie britannique, fut tué. Sur quatre cents hommes, son régiment en eut plus d'un tiers mis hors de combat. Le général sir John Campbell, l'épée haute et convoquant les troupes à s'élancer sur sa trace, sortit de la tranchée, entraîna les plus braves jusqu'à l'abatis, et là, il tomba raide mort, en donnant le plus héroïque exemple. Le colonel Cobbe, du 4e d'infanterie, reçut aussi des blessures auxquelles il devait peu survivre. Les Anglais avaient pourtant fini par se grouper et par s'avancer en trois colonnes assez distinctes, tâtant successivement les points de la défense du Grand-Redan qui seraient les plus favorables à l'assaut. La 4e division, guidée par le colonel Windham, avait attaqué de près la pointe du Redan, et des troupes s'étaient dirigées vers la batterie Boudischtschef, arrachant déjà les palissades en avant de la batterie Ianovski et du flanc du Redan. Les Russes couronnèrent alors en nombre leurs parapets, et, après avoir couvert les assaillants d'une grêle de projectiles, les forcèrent à se replier dans le ravin. Les troupes qui attaquaient l'angle saillant du Grand-Redan firent une troisième et dernière tentative qui échoua comme les précédentes. La position où se tenait lord Raglan devint un moment le but du feu du Redan et de Malakof : le général sir Harry Jones qui s'y trouvait eut le front labouré par la mitraille ; le capitaine Brown y fut blessé au bras, et plusieurs hommes eurent la tête emportée autour du général en chef, qui dut se décider à se retirer dans la première parallèle. Les assaillants du Grand-Redan firent définitivement leur retraite par le ravin de la route de Voronsof,

(1) *The Story of the campaign of Sebastopol,* by lieutenant-colonel E. Bruce Hamley.

mitraillés encore jusque-là par la batterie Patiomkine, et foudroyés par les boulets et les obus de la batterie Nikonof.

Au moment même où les Anglais avaient commencé l'attaque du Grand-Redan, la colonne du général Eyre, forte seulement de dix-huit cents hommes, s'était avancée par le Grand-Ravin, vers le cimetière de la colline Verte et les batteries dites des Jardins ou du Pérésype, défenses spéciales du fond du port militaire ; une chaîne épaisse de tirailleurs s'était précipitée sur les postes avancés de l'ennemi, s'en était rapidement emparée et avait occupé le cimetière de la colline Verte ; puis les tirailleurs s'établirent dans les maisons et dans les jardins, au fond du Grand-Ravin, tandis que d'autres détachements s'étendaient en avant de la batterie Brylkine (batterie basse et non encore complétement armée), ou, escaladant une hauteur à la gauche, atteignaient la batterie de la Gribka, préparée pour trois canons (1) et située sur le côté le plus escarpé du ravin, d'où ils ne voyaient aucun obstacle qui pût les empêcher de se jeter sur un mamelon couvert de maisons, à l'extrémité du port des Docks. Ces détachements occupèrent un moment une position de laquelle ils pouvaient opérer des deux côtés de la baie, et, si l'attaque eût réussi contre le Grand-Redan, ils auraient pu, en gravissant sur les rochers à l'est du ravin de la route de Voronsof, effectuer une jonction avec les colonnes anglaises de ce côté, ou encore prêter un puissant concours au commandant Garnier et au colonel Manèque que nous avons en effet laissés poussant une audacieuse pointe dans le faubourg de la Karabelnaïa jusqu'auprès du mur d'enceinte des Docks et du port intérieur. Les Anglais ignoraient d'ailleurs que les Français se fussent avancés jusque-là, comme les Français ignoraient le premier résultat du mouvement analogue du général Eyre sur le côté des Docks opposé au leur (2).

(1) Nous rapprochons ici le récit de l'*Invalide russe* du 14 juillet 1855 de celui du colonel Bruce Hamley.

« Pendant l'attaque des Anglais contre la batterie Brylkine, dit l'*Invalide russe*, plusieurs de leurs tirailleurs se jetèrent sur notre batterie de la Gribka, ou cinq d'entre eux furent faits prisonniers. »

« Les détachements avancés, dit le colonel Bruce Hamley, s'étendaient en avant de la batterie basse, et, escaladant une hauteur à leur gauche, atteignaient une batterie préparée pour trois canons, située sur l'épaule du côté escarpé du ravin, d'où ils ne voyaient aucun obstacle qui pût les empêcher de se porter sur les maisons qui couronnent un mamelon terminant la baie des Docks. »

(2) « Nos détachements avancés, dit le lieutenant-colonel Bruce Hamley, avaient atteint un point d'où ils pouvaient opérer des deux côtés de la baie des Docks ou

Or, sur ce dernier côté, la brigade Niol, à laquelle appartenaient le 5e bataillon de chasseurs à pied, le 19e et le 26e de ligne, continuait à combattre avec acharnement. Mais bientôt le commandant Garnier et le colonel Manèque n'avaient plus été appuyés par les attaques contre le Grand-Redan, à l'ouest, et contre Malakof, à l'est. Les colonnes d'assaut sur ces deux positions étaient repoussées, et pourtant ni ces deux valeureux chefs, ni le commandant du génie Abinal ne se montraient disposés à faire retraite, quand le général Chroulef, amenant des renforts et se mettant lui-même à la tête d'une compagnie, vint changer la face du combat dans la partie de la Karabelnaïa envahie par les Français. Le commandant Garnier fut obligé de se replier sur la batterie Gervais, d'où le commandant Abinal et lui envoyaient messagers sur messagers demander un prompt appui au général d'Autemarre. Plusieurs de ces messagers furent tués successivement, et quand un dernier, le lieutenant de chasseurs Potier, arriverait la mâchoire fracassée, il serait déjà bien tard.

Cependant, ceux des soldats engagés qui n'étaient pas encore rentrés dans la batterie Gervais tenaient avec opiniâtreté dans les ruines et dans les maisons du versant septentrional de la colline de Malakof. Chaque maison, chaque pan de mur dut être pris d'assaut, et au milieu des ruines une terrible mêlée eut lieu à coups de pierres et de baïonnette (1).

Il arrivait renforts sur renforts aux Russes. Le lieutenant général Pavlof d'un côté, et le colonel Alennikof de l'autre, se jetèrent dans le combat avec des masses de troupes fraîches. Tout cet effort était soutenu par deux bataillons français à peine. L'ennemi s'avança en foule contre la batterie Gervais pour la reconquérir. Le commandant

port intérieur. Si l'attaque contre le Redan réussissait, ils pouvaient, en escaladant les rochers du ravin que traverse la route de Voronsof, à leur droite, effectuer une jonction avec les assaillants, ou si les Français avaient pénétré dans les ouvrages qui couvrent la ville, ils auraient reçu un puissant secours de la brigade du général Eyre. On n'avait pourtant pas de motifs de se préparer pour ce dernier cas, puisqu'on n'y avait jamais songé; et c'est un des traits les plus inexplicables de ces opérations, qu'avec nos forces immenses, on n'ait pas eu l'idée de faire sur ce point une diversion, encore moins une attaque réelle. »

(1) « Une sanglante mêlée s'engagea près des maisons et des ruines. Les Français, qui s'y étaient embusqués, s'y défendaient avec opiniâtreté; chaque maison dut être prise d'assaut. Nos soldats grimpaient sur chacune d'elles, enlevaient les toitures et terrassaient à coups de pierres ceux qui s'y étaient embusqués, ou bien, après avoir enfoncé les portes, tuaient l'ennemi ou le faisaient prisonnier. » (*Invalide russe,* du 14 juillet 1855.)

Abinal, qui voulait absolument se maintenir dans la position dont une des pièces était déjà tournée contre l'ennemi, montrait une irritation extrême de ne pas se croire suffisamment soutenu. Une blessure qu'il reçut à l'épaule et qui devait s'aggraver de cette irritation même, ne l'empêcha pas de rester à son poste. Tout le détachement du génie avec ses travailleurs prit le fusil et prêta main-forte à la troupe pour la défense de la batterie. Le commandant Abinal essaya de se retrancher avec sa petite brigade de sapeurs dans une traverse de l'ouvrage conquis. Le capitaine du génie Delaporte reçut aussi une blessure qui ne tarderait pas à devenir mortelle. Écrasés par le nombre, les Français repassèrent en arrière du fossé et se massèrent dans un pli de terrain pour se reformer et recevoir du moins le secours du 2e bataillon du 19e, qu'amenait, à travers la mitraille, le commandant Noël. Dans cette crise terrible, le colonel Manèque, déjà contusionné au flanc gauche, et le commandant Garnier, qui venait de recevoir une troisième et presque aussitôt une quatrième blessure, jettent l'un sur l'autre un regard, comme pour se consulter. Le commandant, rompant le premier le silence, demande au colonel si l'on ne tentera pas un dernier effort. « Allons, le 19e ! » s'écrie le colonel Manèque. Ce fut sa seule réponse, et la troupe héroïque fait une nouvelle et soudaine irruption contre l'ennemi. Mais une cinquième blessure arrête le commandant Garnier dans son généreux élan. Il essaye encore de se traîner dans son sang qui coule à flots ; mais, cette fois, c'est en vain. « Je n'en puis plus ! » dit-il avec l'accent du regret. « Retournez au ravin, lui dit le colonel Manèque, moi je reste. » Le combat s'est renouvelé avec fureur. L'intrépide capitaine Masse, du 3e bataillon de chasseurs, fut mortellement atteint. Le commandant Noël et nombre d'officiers du 19e de ligne furent blessés, d'autres furent tués. Le capitaine de grenadiers de Gramont reçut une grave blessure au moment où, à la tête de sa compagnie, il allait franchir une seconde fois le fossé. Le capitaine Beau conquit là son épaulette de commandant, quatre lieutenants celles de capitaine, six sous-lieutenant celles de lieutenant. Le capitaine Brayer et le lieutenant Fonsales payèrent de leur sang la croix d'honneur (1). Dans le 4e bataillon de chasseurs à pied, le commandant Garnier gagna bien celle d'officier qui lui fut décernée ; ils gagnèrent bien celle de chevalier le lieutenant Potier et l'infortuné lieutenant

(1) Le capitaine Brayer (François) et le lieutenant du même nom, Brayer (Antoine), disparaissent de l'*annuaire* 1856, ainsi que le lieutenant Fonsales. Le capitaine Brayer et le lieutenant Fonsales furent décorés pour l'assaut du 18 juin.

Roger, qui n'en devait pas jouir, et plusieurs autres avec eux (1). Les rangs de l'ennemi étaient parfois eux-mêmes tellement éclaircis que la 5e compagnie du régiment Sevsk, à la tête de laquelle s'était mis le général Chroulef, était réduite à trente-trois hommes. Mais les Russes voyaient incessamment accourir des réserves à leur aide, et leurs rangs s'épaississaient de nouveau.

Le général Niol arriva au milieu des troupes engagées de sa brigade, précédant le 26e de ligne, que le colonel de Sorbiers et le lieutenant-colonel Nicolas amenaient à découvert sous une pluie de mitraille. Avec l'aide de ce régiment, il essaya de reconquérir le terrain perdu et reprit une vigoureuse offensive. L'intrépide commandant Moréno, qui était parvenu, avec un bataillon du 26e, sur le parapet du retranchement ennemi, roula, percé de trois balles, dans le fossé jonché de morts et de mourants. Le colonel de Sorbiers fut à son tour grièvement blessé, et le général Niol reçut une balle dans la hanche, pendant que le colonel Manèque, à la tête du 19e de ligne, était atteint de deux nouvelles blessures, l'une à la main, l'autre à la cuisse. Partout l'ennemi était en force, partout des bataillons, soutenus par de puissantes réserves qui s'étaient encore augmentées pendant l'action, se dressaient sur les banquettes et mêlaient une grêle de balles aux éclats de la mitraille, tandis que la brigade Niol s'épuisait en efforts désespérés, n'ayant plus que deux officiers supérieurs valides, le lieutenant-colonel Nicolas et le commandant Genneau, du 26e, préservés comme par miracle.

Le 39e de ligne, colonel Comignan, appartenant à la brigade Breton, s'avança et prit fatalement position au fond du ravin de la Karabelnaïa qui était balayé par plusieurs batteries ; il eut presque aussitôt deux de ses principaux chefs blessés : les commandants Eterlin et Pouget. Mais tout espoir de succès était perdu, à moins qu'il n'arrivât de plus puissants renforts. Une soixantaine d'officiers et plus de la moitié de l'effectif de la troupe de la brigade Niol étaient tués ou hors de combat ; le 5e bataillon de chasseurs à pied n'avait plus d'autre commandant qu'un lieutenant ; le 19e de ligne avait à sa tête un capitaine ; c'était un spectacle à la fois héroïque et déchirant ; enfin, toute la bri-

(1) La croix d'officier de la Légion d'honneur fut donnée pour l'assaut du 18 juin au commandant Garnier, passé peu après au commandement du bataillon de chasseurs à pied de la garde. — Les croix de chevalier furent données, pour le 18 juin, dans le 5e bataillon, aux lieutenants Roger (Charles-Ferdinand-Édouard, disparu de l'*annuaire de* 1856), au médecin-major Gouget, au sergent Parisot et au sapeur Conjart.

gade Niol était sous le commandement du lieutenant-colonel Nicolas. Il ne restait d'autre réserve à la division d'Autemarre que le 74e de ligne qui, même dans l'inaction et par le seul fait de sa position sous le feu des batteries ennemies, éprouvait des pertes considérables. Toutes les troupes engagées, se repliant sous la mitraille, allèrent attendre dans la tranchée la décision du général en chef (1).

En effet, le général d'Autemarre, après avoir eu tardivement con-

(1) ÉCLAIRCISSEMENTS SUR L'ATTAQUE DE LA DIVISION D'AUTEMARRE.

Un des plus éminents personnages de la division d'Autemarre a bien voulu nous écrire ceci, pour rectifier quelques récits qui ont été faits de l'attaque de la batterie Gervais, et qui, après l'abandon de cette batterie, font attaquer *directement* Malakof par le général Niol.

« La brigade Niol n'a point opéré directement sur Malakof. Seulement, il avait été arrêté d'avance qu'en cas de réussite sur les ouvrages Gervais, annexes de Malakof, la brigade Niol, continuant sa marche en avant, se prolongerait vers le faubourg de la Karabelnaïa, et, tournant brusquement à droite, se précipiterait sur la gorge de Malakof. Ce plan, hardiment conçu, expliqué aux officiers supérieurs, eut un commencement d'exécution heureux. En effet, le génie, le 5e chasseurs à pied, le 19e de ligne s'emparèrent de la batterie Gervais; le 2e bataillon du 19e suivait de près le 1er bataillon, puis venait, à courte distance, le 26e comme soutien de l'effort tenté, et qui ne fut ordonné par le général d'Autemarre que lorsque l'on connut, par la violence du feu de la droite, la fâcheuse attaque prématurée de la division Mayran. Malgré les obstacles et la mitraille, le programme donné à la brigade Niol s'accomplissait victorieusement. Déjà le 5e bataillon de chasseurs et le 1er bataillon du 19e de ligne marchaient dans la voie tracée par les instructions données la veille, lorsque, arrivés aux abords du faubourg de la Karabelnaïa, ils sont arrêtés et écrasés par le feu des réserves russes massées sur ce point. Le 5e bataillon de chasseurs et le 19e de ligne reçurent cette irrésistible attaque avec le courage le plus héroïque; il n'était plus possible de pousser plus loin; *la conservation du terrain conquis devait être le seul but de tous les efforts.* Bientôt, il fallut renoncer même à ce dernier espoir par suite des pertes douloureuses qui éclaircissaient les rangs. C'est alors qu'accourut, à découvert sous une pluie de mitraille, le 26e de ligne, qui ne fit qu'augmenter nos pertes, sans résultat. C'est dans ce mouvement offensif que le commandant Moréno, qui était parvenu sur le parapet du retranchement ennemi, roula, percé de trois balles, dans le fossé jonché de cadavres et de mourants. La conquête des ouvrages Gervais nous fut alors définitivement arrachée. Aujourd'hui plus que jamais ma conviction est qu'il y aurait eu folie de la tenter de nouveau, même avec l'aide du 39e de ligne qui nous fut envoyé et qui prit fatalement position au fond du ravin de la Karabelnaïa. Nous restâmes quelque temps encore en présence des ouvrages reconquis par les Russes. Tous les abords n'étaient que champs de carnage balayés par les feux du Grand-Redan et des batteries de la Karabelnaïa. Tous les officiers supérieurs, moins le général Niol, le lieutenant-colonel Nicolas et le chef de bataillon Genneau, étaient tombés ou s'étaient retirés blessés du champ de bataille; bientôt le général Niol lui-même fut atteint d'une balle à la hanche et dut songer à rallier sa brigade qu'il précéda dans le camp, contraint par sa blessure, et dont il remit le commandement au lieutenant-colonel Nicolas, du 26e, commandement que celui-ci conserva pendant quatre jours de tranchée. »

naissance de l'occupation de la batterie Gervais, avait envoyé un officier d'ordonnance au général Pélissier, pour l'instruire de ce qui s'était passé et lui demander des troupes fraîches en même temps qu'il commandait une nouvelle attaque du Grand-Redan par les Anglais. Mais, à ce moment, le général d'Autemarre ignorait encore la retraite de la brigade Niol et du 39e de ligne; il n'était pas instruit non plus de la réalité de ce qui s'était passé du côté des Anglais. Néanmoins le général Pélissier, agissant d'après le rapport qu'il recevait de sa part, prit promptement des mesures pour recommencer l'attaque, en envoyant toutefois demander à lord Raglan quelle était son intention. Si l'on en devait croire les récits d'outre-mer, ce seraient les Français qui auraient renoncé à renouveler immédiatement l'assaut, et les Anglais s'en seraient montrés fort désappointés (1); mais tout porte à croire que lord Raglan répondit sagement qu'un nouvel effort, tenté immédiatement en l'état des choses, aurait encore des conséquences plus funestes que la première fois. Et la chose était vraie. Le général Pélissier le sentait bien lui-même au fond, quand il répondait à la demande du général d'Autemarre : « Avant de recommencer l'attaque, il faut se compter. » L'ordre fut en conséquence envoyé aux troupes de faire retraite sur toute la ligne et de rentrer dans leurs tranchées. Cette opération, escortée par l'effroyable déluge de projectiles des batteries de la place, ne s'exécuta pas sans coûter encore de grandes pertes aux alliés.

La flotte avait fait une démonstration tacite pendant les attaques, en évoluant devant les fortifications de la mer pour y attirer une partie des forces de l'ennemi; mais elle ne tira pas, et la place n'en dut être que médiocrement inquiétée.

La colonne du général Eyre resta la dernière engagée, et d'une manière de plus en plus étrange. On l'a laissée cantonnée dans les maisons d'un mamelon situé à l'extrémité de la baie des Docks. Pour venir à sa rencontre, les Russes, sortant des batteries du Pérésype, sous la conduite du colonel Malevski, descendirent sur un ouvrage de contre-approche, long et bas, à hauteur d'appui, d'où ils

(1) Le lieutenant-colonel Bruce Hamley, entre autres, s'exprime ainsi : « Quand on sut que les Français n'entendaient pas recommencer l'assaut, le plus grand désappointement eut lieu. » On doit faire observer que la façon dont parle immédiatement après cet écrivain de l'attaque anglaise, qu'il traite de *tentative futile*, qu'il qualifie même de *sottise plutôt que d'échec*, enlève beaucoup d'autorité à sa précédente assertion. Les Anglais, qui avaient fait *cette tentative futile*, mais qui leur avait coûté beaucoup de sang, ne devaient pas être disposés à la renouveler avec les mêmes moyens.

firent d'abord un feu de tirailleurs ; puis, debout sur le parapet, ils échangèrent des décharges avec les troupes anglaises qui les forcèrent, au bout d'une demi-heure, à chercher un abri dans leurs ouvrages. Alors, les batteries Brylkine, Stal et Pérékomski envoyèrent aux assaillants des boulets et de la mitraille à travers les maisons et les murs dentelés des jardins et des enclos ; les pierres de ces ruines et celles des tombes du cimetière de la Colline, volant en éclats dans toutes les directions, causèrent beaucoup de blessures dans l'armée anglaise, aucun des murs n'étant assez épais pour résister aux gros projectiles qui les traversaient de part en part. Les tirailleurs russes revinrent à la charge et firent aussi un feu meurtrier. Le général Eyre, atteint à la tête au commencement de l'action, s'était un instant retiré dans une maison pour panser sa blessure ; mais il en sortit bientôt pour se mêler aux faits d'armes de sa brigade, disséminée en petits détachements qui se maintenaient partout où se présentait la moindre apparence d'abri. Ignorant les événements qui s'étaient passés sur d'autres points, ces vaillantes troupes se comportaient absolument comme si leur rôle était d'achever, dans l'intérieur de la place, la conquête qu'elles présumaient faite des bastions de l'enceinte. Elles se maintinrent ainsi toute la journée, même quand elles eurent pressenti la triste vérité et perdu toute espérance d'être appuyées. Enfin, à la tombée de la nuit, la brigade du général Eyre se retira, après avoir eu six cents hommes tués et blessés sur les dix-huit cents qui la composaient, mais sans être inquiétée dans sa retraite. Elle seule recueillit même quelque avantage de la grande et malheureuse attaque du 18 juin, en conservant le cimetière de la colline Verte.

Tel fut le dernier épisode de cette journée, dont les pertes réelles de part et d'autre ne seront jamais sans doute bien connues. Lord Raglan, dans le premier moment et avant d'être encore parfaitement renseigné sur ce qui concernait la brigade Eyre, évalua celle des Anglais à deux cent soixante et un tués, dont vingt-deux officiers ; à douze cent quatre-vingt-six blessés, dont soixante-seize officiers ; à vingt-deux égarés, dont deux officiers ; en tout quinze cent soixante-dix hommes hors de combat, dont cent officiers ; ce qui, en y ajoutant les six cents hommes tués et blessés dans la brigade Eyre, élève à plus de deux mille le chiffre des Anglais mis hors de combat. Le général Pélissier, le soir même de l'action, porta les pertes des Français à cinquante-quatre officiers tués ou disparus, quinze cent quarante-quatre sous-officiers et soldats également tués ou disparus, et à quatre-vingt-

seize officiers et seize cent quarante hommes entrés aux ambulances; en tout cent cinquante officiers et trois mille cent quatre-vingt-huit sous-officiers et soldats hors de combat. Mais on trouve une première rectification de ces chiffres dans la *Relation médico-chirurgicale* du médecin en chef de l'armée française, qui déclare que, dès deux heures de l'après-midi, il y avait dans les ambulances du deuxième corps quatre-vingt-dix-huit officiers blessés, et que le chiffre des sous-officiers et soldats également blessés envoyés soit dans les ambulances, soit dans les infirmeries des corps, atteignit le chiffre de deux mille cent. « En juin, dit-il plus loin, le chiffre des blessés s'éleva à plus de six mille. » Ce ne sera pas courir risque de s'égarer, que de mettre plus de la moitié de ce nombre sur le compte de l'attaque du 18 juin. Quant au chiffre des tués sur le champ de bataille, la *Relation* dont il est question n'aide en rien à l'apprécier. On sait seulement que, dans une suspension d'armes qui eut lieu, le 19 juin, pour relever et inhumer les morts, trois cents cadavres furent trouvés dans le ravin du Carénage, et huit cent quatre-vingt-dix dans celui de la Karabelnaïa; en tout onze cent quatre-vingt-dix, sans compter ceux qu'on avait trouvés sur l'espace intermédiaire ou qu'on avait emportés, ceux qui étaient restés dans la batterie Gervais et dans la partie du faubourg envahie, et ceux qu'on releva encore sur les autres points de l'attaque. Les Russes gardaient entre leurs mains dix-sept officiers et deux cent soixante-dix soldats français prisonniers (1).

Les assiégés n'avaient pas été sans payer leur victoire de beaucoup de sang. De leur aveu, ils eurent sept cent quatre-vingt-dix-sept tués, dont seize officiers, trois mille cent quatre-vingt-neuf individus grièvement blessés, dont quarante-sept officiers, et neuf cent quarante-huit contusionnés, dont soixante-neuf officiers; en tout quatre mille neuf cent trente-quatre hommes hors de combat, si l'on y comprend les officiers et les contusionnés. Les chefs de batteries Boudistchef et Kislinski, celui-ci aide de camp de l'empereur, et plusieurs officiers d'élite furent au nombre des morts. C'était en somme une journée où, tant d'un côté que de l'autre, plus de douze mille hommes avaient été mis hors de combat.

(1) Le *Journal de Saint-Pétersbourg* exagéra sciemment les pertes des alliés en les évaluant à dix mille Français et à trois mille cinq cents Anglais, tués ou blessés. Anistchkof, faisant à froid des calculs qui se rapprochent davantage de l'exactitude, porte à six mille le chiffre des Français tués ou blessés, et à deux mille celui des Anglais; en tout, huit mille hommes hors de combat.

Les récompenses furent mesurées sur l'insuccès de l'attaque du 18 juin; mais, en raison même de la parcimonie naturelle avec laquelle elles furent comptées, l'honneur fut plus grand peut-être pour ceux qui les obtinrent. Elles furent pour beaucoup de ces braves une consolation des dernières heures plutôt qu'un souvenir glorieux qui les accompagnerait au foyer de la patrie (1).

Quelles que grandes que fussent les pertes causées par le feu dans le mois de juin, elles n'égalaient pas celles qui, dans la même période, résultèrent du choléra et de tous les genres de maladies imaginables. Dans ce mois désastreux entre tous, sur un effectif de cent vingt et un mille huit cent quatre-vingt-sept hommes, l'armée française donna aux hôpitaux de Crimée, devant Sébastopol, six mille soixante-deux blessés grièvement par le feu, quatre mille sept cent cinquante-six cholériques, six cent trente scorbutiques et dix mille et un blessés ordinaires, fiévreux, etc. ; en tout vingt et un mille quatre cent quarante-neuf hommes. Sur ce chiffre désespérant, qui ne comprend ni les nombreux tués sur les champs de bataille, ni les individus susceptibles d'être traités dans les ambulances régimentaires, trois mille huit cent six hommes succombèrent en Crimée même, dix mille quatre cent cin-

(1) Huit croix d'officier de la Légion d'honneur furent données, le 25 juin, par le général Pélissier. Ceux qui les reçurent étaient : le chef d'escadron d'état-major Colson (blessé); le colonel de Sorbiers, du 26e (blessé); le commandant Éterlin, du 39e de ligne (blessé); le lieutenant-colonel Paulze d'Ivoy, du 95e (blessé); le colonel Saurin, du 2e de zouaves; le commandant du génie Abinal (mort en mer de ses blessures lorsqu'on le conduisait à Constantinople); le commandement Garnier, du 5e bataillon de chasseurs à pied; le sous-intendant militaire Viguier.

Par le même arrêté, le général Pélissier nomma chevaliers de la Légion d'honneur ceux dont les noms suivent :

OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR : capitaines Gallot, Royer, Kieffer, de Beurmann.

GARDE IMPÉRIALE : lieutenant Rambaud, médecin-major Courboulis, sous-lieutenant de Gallifet, sergent Berton.

GÉNIE : capitaine Delaporte (mort de ses blessures le 12 juillet), capitaine Renucci (mort de ses blessures le 11 juillet), capitaine Virte (mort ensuite de maladie), sous-lieutenant, faisant fonctions de lieutenant, Mandagout (tué à la tranchée peu de temps après), sergent Biaggini.

ARTILLERIE : capitaine Deville, lieutenants Augier et Brion, adjudant Agnus.

DIVISION MAYRAN. — 1re *brigade*, commandée par le colonel Saurin ; dans le 19e bataillon de chasseurs à pied : capitaine Suire, lieutenant Gondallier de Tugny, sergent Ramond, caporal Cornou, sapeur Troté ; — dans le 2e de zouaves : lieutenant Fayout, sergents Carlin, Liotard, Deleuze; caporal Guignot, zouaves Nicolod, Castaingz et Chouanard ; — dans le 4e d'infanterie de marine : capitaine Noquet, lieutenant Martini, sous-lieutenant Dufresne, sergents Ottavi et Coatalem, sergent-major Dubourg. — *Brigade de Failly*; dans le 97e de ligne : sergent Schwartz (dans ce régiment, comme dans plusieurs autres, les avancements forcés furent surtout les récompenses à la suite de

quante-trois furent évacués sur Constantinople et deux mille neuf cent vingt-neuf seulement sortirent guéris. Les pertes de l'armée ottomane, de l'armée piémontaise et de l'armée anglaise étaient relativement sinon supérieures, du moins égales à celles des Français. Parmi les Anglais, la mort du général Estcourt avait suivi de près celle de l'amiral Boxer, et, sur l'avis impérieux des médecins, le vieux général Brown était obligé de s'embarquer pour éviter un sort pareil. Tous les fléaux écrasaient à la fois les armées alliées.

Il fallait au général en chef français une fermeté d'âme peu commune pour soutenir tant de maux à la fois et se résigner à procéder de nouveau mathématiquement et par approches successives sur la droite, comme cela avait eu lieu sur la gauche. Il ne lui serait pas revenu quelque vague écho des rumeurs occasionnées par la journée du 18 juin, que son expérience des hommes aurait suffi pour lui indiquer que cet échec ramènerait à son prédécesseur, réputé si ménager du sang des soldats, beaucoup d'esprits qui, naguère mieux conseillés, trouvaient et disaient hautement qu'on perdait bien plus de monde en temporisant à l'infini qu'on n'en eût sacrifié en livrant assauts sur assauts. Ainsi est fait le caractère des hommes, ainsi est faite la fortune inégale. Le

l'attaque du 18 juin); — dans le 95e : sous-lieutenant Adrian (disparu de l'*annuaire de* 1856).

DIVISION BRUNET. — 1re *brigade;* dans le 4e bataillon de chasseurs à pied : capitaine Deglesne et lieutenant Rémy; — dans le 86e, capitaines Baudry, Delaine (disparu de l'*annuaire de* 1856), lieutenant Manési, sous-lieutenant Léons (disparu de l'*annuaire de* 1856); — dans le 100e : médecin-major Carmouche, lieutenants Hételle, Deschamps, sous-lieutenant Loustaunau. — *Brigade Lafont de Villiers;* dans le 91e de ligne : capitaines Pelletier et Daniel, lieutenant Fr.-Ch.-Ad.-Ed. Pelletier (disparu de l'*annuaire de* 1856), sous-lieutenant porte-drapeau Marchand (disparu de l'*annuaire de* 1856), sergent Lehoux, soldat Auclaire; — dans le 49e de ligne : commandants de Fauconnet de Fontannois et Adrien, capitaines Giordani et Chauchar.

DIVISION D'AUTEMARRE. — *Brigade Niol;* dans le 5e bataillon de chasseurs a pied : lieutenant Roger (Charles-Ferdinand-Édouard, mort des suites de ses blessures), lieutenant Potier (blessé), sous-lieutenant Jambon (mort), médecin-major Gouget, sergent Parisot; — dans le 19e de ligne : capitaine Brayer (François, disparu de l'*annuaire de* 1856), lieutenant Fonsales; — dans le 26e : capitaines Vermorel et Marchand, lieutenant Cochet (disparu de l'*annuaire de* 1856), tambour Quiring. — *Brigade Breton;* dans le 39e : capitaines Herbet (disparu de l'*annuaire de* 1856), Roux, Quégain (Marie-Fél.-H., disparu de l'*annuaire de* 1856); lieutenant Beaugrand, sous-lieutenant Collot, tambour-major Mazier, sergents Escudier et Coquelet; — dans le 74e : capitaines Renaud et Barrachin, sergent Bréhant.

Par le même arrêté du général en chef, furent aussi nommés chevaliers de la Légion d'honneur : le sous-intendant Curnier de Lavalette, l'officier comptable Poinsignon, les médecins Mercier, Laforgue et Lapeyre.

Le général Pélissier, pour toutes les affaires de juin, distribua quatre cent soixante-quatre médailles militaires, tant dans l'armée de terre que dans la flotte.

général Pélissier ne s'en préoccupa que médiocrement, et le gouvernement eut la sagesse de compter sur son énergie et sa persévérance, après ce malheur, comme après les brillants succès du mois de mai et du 7 juin.

Lord Raglan, qui avait assisté depuis le commencement de la guerre à toutes les phases de ce long et pénible siége, n'eut pas autant de force dans les derniers mois. Il avait supporté la funeste journée de Balaklava, le côté malheureux et sanglant de celle d'Inkerman, toutes les misères et toutes les horreurs d'un hiver désastreux, mais il devait succomber sous le revers du 18 juin. Tombé malade presque aussitôt après cette néfaste journée, il mourut le 28 du même mois, dans toutes les détresses de l'âme. C'était une fin bien triste que celle de ce vieux général mutilé depuis plus de quarante ans sur les champs de bataille, qui n'avait pas eu la fortune d'être emporté par un boulet de canon depuis dix mois que sa vie s'était passée sous la mitraille et les bombes, et qui n'avait pas vu son agonie consolée par un dernier rayon de victoire. Les funérailles du général en chef de l'armée anglaise furent augustes comme sa grande infortune. Mais, il faut le dire, ce vieux et brave soldat n'avait point montré les qualités que réclamait l'immense responsabilité militaire et politique qui lui incombait ; il avait manqué de coup d'œil, de tactique à la fois et de stratégie ; à ces défauts, il avait ajouté une ténacité dans la mauvaise voie, qui, pendant six mois au moins, avait paralysé toute l'action du siége direct, dont il était partisan, et n'avait fait aucune concession à l'action du siége indirect. On pouvait, on devait regretter l'homme, mais le général nullement ; ses propres officiers et ses compatriotes le jugeaient plus sévèrement que les Français.

Le général Brown ayant été obligé de quitter la Crimée, le commandement en chef de l'armée britannique revint, par droit d'ancienneté de grade, au général Simpson, depuis peu arrivé dans la péninsule, et dont on n'avait jamais encore ouï parler dans cette guerre où sir Colin Campbell, comme le général Brown, s'était tant illustré. Le gouvernement anglais confirma l'ancienneté par le choix. Le général Simpson était un homme d'autant de modestie que de mérite. Il déclina un moment, dit-on, l'honneur qui lui était fait, la responsabilité qu'on lui imposait. Mis en demeure d'accepter l'un et l'autre, il comprit que la grande affaire était de finir ce siége qui usait jusqu'à la patience de la persévérante Angleterre, et que, pour cela faire, il ne fallait point paralyser l'énergie et l'activité du général en chef de la

principale armée qui participait au siége. Sans abdiquer sur aucun point touchant à l'honneur, à la gloire, à l'orgueil même de sa nation, qui a tant de droits d'être fière de sa grandeur et de ses libertés, il prêta la main sans faiblesse, quoi qu'on en ait pu dire, à toutes les opérations décisives du général Pélissier; il donna ainsi la force d'union et de cohésion qui fait si souvent défaut dans les armées combinées. Ce sera son honneur dans l'avenir.

Le général Pélissier n'hésita pas à réparer la faute qu'il avait commise en éloignant le général Bosquet des opérations du siége. Dès le 20 juin, il le rappela à la tête du deuxième corps d'armée. Le général Regnaud de Saint-Jean d'Angely n'eut plus sous ses ordres que la garde impériale, qui, sauf quatre bataillons relevés toutes les vingt-quatre heures, quitta les bivouacs du plateau du Moulin où elle était venue pour servir de réserve générale dans l'attaque du 18, et alla reprendre ses premières positions. La division d'Autemarre, détachée sur la droite pour cette même attaque, rentra, sur la gauche, au premier corps d'armée. Le général Herbillon eut, par ancienneté, le commandement des troupes françaises de la ligne de la Tchernaïa, commandement dont l'importance s'accroîtrait prochainement de l'arrivée de renforts considérables à l'armée du prince Gortschakof.

On parut abandonner tout projet d'attaque sur la rive droite de cette rivière et sur le plateau de Mackensie où l'on voyait les Russes se fortifier. Toutefois, les corps d'armée turc et sarde poussèrent successivement quelques reconnaissances en avant de Tchorgoun vers les villages de Chamli-Ozenbash, de Chouliou, d'Aï-Todor et les défilés qui conduisent à la vallée de Korales et au moyen Belbeck. Quelques détachements de l'armée russe qui occupaient Aï-Todor replièrent leurs avant-postes. Finalement, les Piémontais reprirent leurs positions sur la rive gauche de la Tchernaïa, gardant seulement Tchorgoun et un mamelon en avant sur la rive droite, tandis que les Ottomans s'étendaient dans les vallées de Varnoutka et de Baïdar, et qu'Omer-Pacha portait son quartier général à Baïdar même.

CHAPITRE X.

La Baltique. — Les batteries flottantes. — Sveaborg. — L'océan Pacifique.

Flotte anglaise du contre-amiral Dundas dans la Baltique. — Arrivée de la division française aux ordres du contre-amiral Pénaud. — Les anciennes et les nouvelles batteries flottantes. — Réflexions sur la révolution que doit subir la marine militaire par le blindage en fer, combiné avec la vapeur et l'hélice. — Armée russe des côtes de la Baltique. — Mines sous-marines des Russes dans la Baltique. — Affaire de la chaloupe du vapeur anglais *le Cossack* et question du droit des parlementaires. — Notification du blocus des ports et côtes de la Baltique. — Destruction de Svartholm, de Lovisa et de Kotka. — Bombardement de Sveaborg. — Résultat de la campagne navale des alliés dans la Baltique, en 1855. — Expédition dans l'océan Pacifique, sur les côtes du Kamtschatka et de l'Amérique russe.

Ce qui se passait dans la Baltique, vers cette époque, avait plutôt le caractère d'une grande diversion pour retenir une partie considérable des forces russes au nord de l'empire, que d'une attaque décisive par elle-même contre la Russie. C'était la guerre comme l'Angleterre aurait suffi pour l'entreprendre avec quelques petits corps de débarquement, guerre de blocus et de destruction des ports qui, on le répète, aurait pu à la longue amener la Russie à composition, en l'absence même de toute agression continentale.

On a déjà dit qu'en 1855 l'Angleterre avait déployé dans la seule Baltique une force navale à vapeur de dix-huit mille cent quatre-vingt-cinq chevaux et de deux mille soixante-six canons, indépendamment des batteries flottantes, des galiotes à bombes et des chaloupes canonnières, et qu'à côté de ce formidable armement la France n'offrirait qu'une petite division, qui même avait subi de grands retards.

Depuis quelque temps déjà en effet le pavillon britannique se déployait fièrement à courte distance de Kronstadt, quand, le 1er juin, les quatre bâtiments de guerre amenés par le contre-amiral Pénaud

opérèrent leur jonction avec les quatre-vingt-seize bâtiments de toute grandeur et de toute espèce du contre-amiral Dundas. Les Français devaient recevoir encore, il est vrai, l'appoint de quelques avisos à vapeur, chaloupes canonnières et bombardes ; mais les Anglais verraient aussi leurs forces s'augmenter dans le cours des opérations.

C'étaient eux en outre qui, bien que n'en étant pas les inventeurs, avaient mis les premiers à la mer des batteries flottantes de nouvelle construction, à hélice et blindées en fer ; car la batterie flottante proprement dite, descendante en ligne directe de la galiote à bombes imaginée, avec tant de succès, par le grand ingénieur et marin Petit-Renau, sous le règne de Louis XIV, avait été inventée par le colonel du génie Lemichaud d'Arçon, sous le règne de Louis XVI, pour le siége de Gibraltar, et il serait peu convenable de vouloir, par esprit de flatterie, en ravir le mérite à son véritable auteur. Les batteries flottantes de d'Arçon, faites pour être insubmersibles et incombustibles, portaient le cachet de l'enfance de l'invention et se ressentaient de tous les inconvénients d'une époque où, pour si rapprochée qu'elle soit de la nôtre, non-seulement on ne se doutait pas de l'emploi de la vapeur et de l'hélice appliquées aux vaisseaux, mais où l'on manquait même des moyens de construire ou de blinder des navires avec des lames de fer. D'Arçon fit tout ce que son temps lui permettait d'imaginer comme moyen de lutter avec des batteries navigantes contre des batteries fixes et des fortifications taillées dans le roc même. C'étaient des carcasses de gros navires, renforcées de sept pièces d'énormes planches revêtues de liége et de cuirs verts, pour qu'elles fussent impénétrables au boulet, recouvertes d'une charpente pour résister aux bombes, arrosées de tous côtés par des canaux d'eau courante pour obvier à un embrasement, et portant depuis neuf jusqu'à vingt-quatre bouches à feu de 24. Dix de ces machines si compliquées ouvrirent leur feu, le 13 septembre 1782, devant Gibraltar, et firent brèche dans l'ouvrage appelé le Vieux-Môle ; mais l'auteur n'ayant pas été suffisamment secondé, et d'ailleurs plusieurs de ses batteries n'ayant pu éviter la combustion, le procédé en resta là. Il n'en est pas moins le principe de la batterie flottante, en voie de perfectionnement, grâce aux découvertes de la science depuis la mort de d'Arçon.

Le but de la nouvelle batterie flottante, dont on attribue la pensée à l'empereur Napoléon III, est à peu près le même que se proposait d'Arçon, à savoir, d'épargner les vaisseaux de guerre si coûteux et portant un grand nombre d'hommes, en même temps que d'affronter

l'artillerie des murailles de terre et de s'en approcher le plus possible. Il est, de plus qu'au temps de d'Arçon, d'annuler les effets de l'invention du général Paixhans, consistant à lancer horizontalement, avec autant de justesse que les boulets pleins, des projectiles creux de gros calibre dont un seul logé dans la muraille d'un vaisseau, à hauteur ou au-dessous de la flottaison, peut, en éclatant, produire une voie d'eau très-difficile à fermer, ce qui n'a pas lieu quand l'ouverture provient d'un boulet plein, les fibres du bois se resserrant dans ce cas et ne laissant à l'eau qu'un étroit passage facile à boucher. Les nouvelles batteries flottantes devaient donc être d'une construction plus facile et moins coûteuse que les vaisseaux ; elles tireraient moins d'eau que ceux-ci, ce qui leur permettrait de s'approcher davantage des côtes ; elles seraient montées par un faible équipage, par conséquent elles exposeraient moins d'existences, et elles seraient munies d'une carapace de fer, afin que les boulets creux tirés par les canons Paixhans pussent s'y briser comme du verre ; la vapeur et l'hélice leur seraient appliquées, et, à leur quasi-invulnérabilité, elles joindraient ainsi l'inappréciable avantage sur les batteries fixes de la mobilité, de la manœuvre et du changement de direction de tir à volonté.

« Les nouvelles batteries flottantes, écrivait-on en 1855, époque où l'on commença à les mettre en usage, se rapprochent des galiotes à bombes et des chaloupes canonnières. Qu'on se figure un bâtiment, presque sans bastingages, sans gaillard d'avant, sans dunette, à murailles droites, tronqué horizontalement à quelques pieds au-dessus de la flottaison, on aura une idée à peu près exacte d'une batterie flottante. C'est un bâtiment plat sous quille, d'environ cinquante mètres de longueur, large à proportion, présentant au-dessus de l'eau la hauteur d'une batterie, calant au plus deux mètres cinquante centimètres, apte par conséquent à venir mouiller au pied d'une forteresse. Les murailles, à l'épreuve des bombes et des boulets, sont, depuis la crête jusqu'à quatre-vingts centimètres sous la flottaison, recouvertes de plaques de fer forgé en forme de bordages, plaques longitudinales, épaisses de dix centimètres, et ajustées à la membrure par des boulons qui la traversent et reçoivent en dedans un écrou. Le pont, dont les formes fuyantes ne prêtent pas prise au boulet, est, s'il le faut, protégé contre la bombe par un blindage de fer. Les plaques de fer de revêtement, à une portée de quatre cents mètres, sont impénétrables au boulet massif ; à cette distance, il s'y brise, et à plus forte raison le boulet creux. Donc, tout ce qui est abrité par la muraille, couvert par le

pont de la batterie flottante, se trouve complétement hors d'atteinte ; ce qui est le cas du personnel entier et du matériel, tant de combat que de manœuvre. Personne n'est présent sur le pont ou à la mâture ; la roue du gouvernail est à l'intérieur, l'hélice est immergée, la machine est encore plus enveloppée que tout le reste. Une batterie flottante, quand elle vient de s'embosser, ne saurait être mieux comparée qu'à une tortue hermétiquement close entre sa double carapace ; la tête et les membres sont inaccessibles, la carapace résiste aux coups les plus violents. Les projectiles qui peuvent entrer par les sabords sont les seuls à craindre. Pour l'attaque, la batterie flottante porte seize canons de 30 longs. Ses artilleurs, à l'abri dans leurs casemates et pouvant s'avancer à courte portée, grâce au faible tirant d'eau du bâtiment, lancent avec précision soit des boulets pleins, soit des boulets creux. En reportant d'un bord à l'autre quatre de leurs pièces, ils ont la faculté de lâcher des bordées de douze coups, le bâtiment étant percé à douze sabords de chaque côté. Pourvue d'une légère mâture, la batterie flottante navigue à la voile et à la vapeur. Ce n'est point un navire de marche ; sa machine est faible, suffisante toutefois pour lui faire traverser l'Océan sous la surveillance et la protection d'une escadre. Une fois au feu, elle n'a plus à manœuvrer ; au besoin, un remorqueur l'y conduit, un remorqueur l'en retire. A la mer, elle a un équipage insignifiant ; ce n'est qu'à l'heure du combat que les vaisseaux lui déversent le nombre d'hommes nécessaire à son armement. »

Par cet exposé, il est facile de saisir tous les côtés faibles de l'invention à son début. Parmi les principaux étaient la pesanteur de la marche et l'impossibilité de faire route sans l'escorte d'une escadre de bâtiments d'autre sorte.

Tout informe qu'elle était, cette invention, née du besoin d'opposer aux murailles de pierre et aux batteries côtières autre chose que les hautes et vulnérables murailles de bois des vaisseaux, portait en germe la plus grande révolution navale militaire des temps modernes, révolution tendant à faire pour la marine ce que Vauban fit pour les places fortes, quand il substitua aux fiers donjons féodaux, aux remparts hautains, les fortifications au niveau du sol. Le temps n'est peut-être pas loin où toute la marine de guerre, revêtue d'une carapace de fer, ne présentera plus d'autre prise au-dessus de l'eau que les sabords d'une formidable batterie.

Cette pensée est à l'ordre du jour chez la plupart des marins intelligents et studieux. On peut même ajouter qu'elle n'a pas été sans

recevoir déjà un commencement d'exécution. Dans le système nouveau, les batteries flottantes, acquérant la perfection dont elles ont besoin pour rendre les services qu'on en attend, seraient de deux espèces : les unes à fond plat et destinées à remplacer les batteries côtières ou à suppléer les forts en mer sur certains points ; les autres à carènes nautiques, susceptibles de naviguer à la voile et à la vapeur, et d'aller au-devant de l'ennemi. Jusqu'à ce qu'on ait construit des bâtiments de combat appropriés au système en question, il serait possible de se servir des anciens vaisseaux de haut bord, en les rasant au-dessus de la première batterie et en les revêtant, à la faveur de cet allégement, d'une carapace de fer ; leurs pièces d'artillerie, moins nombreuses, devraient être d'un beaucoup plus fort calibre ; leur manœuvre, immense avantage pour les pays où les marins n'abondent pas, ne demanderait que la moitié au plus du personnel qu'il exige en l'état présent des choses. Il est vrai que la marine anglaise, par l'emploi des mêmes procédés, pourrait aussi se doubler tout au moins.

Ce n'est là qu'une légère esquisse de ce que rangent déjà au nombre des réalités beaucoup de bons esprits pour la marine militaire, sans oublier le navire bélier, puissante machine de guerre entièrement revêtue de fer, destinée à être lancée à toute vapeur contre les plus formidables obstacles et à rompre au besoin jusqu'à l'effet de la batterie flottante elle-même, quand elle menacerait les ports et les côtes de ses projectiles creux et incendiaires. Pour la guerre agressive ou défensive, les bâtiments cuirassés seraient d'une puissance prodigieuse.

Toutefois, il ne faudrait pas que le nouveau système, accompagné de la vapeur et de l'hélice, fît perdre de vue le grand art de la navigation et transformât les vaisseaux en sorte de locomotives ou de diligences, bonnes uniquement à transporter des troupes et à faire des descentes : car le pays qui conserverait les précieuses traditions de la science navale unie aux progrès du matériel maritime ne tarderait pas à dominer tous les autres, comme l'intelligence domine la matière qui ne peut être qu'un instrument. Le plus habile sera celui qui alliera le mieux les principes de l'art ancien à ceux de l'art nouveau. S'il en pouvait être autrement, et s'il suffisait du progrès et de la quantité du matériel naval pour donner à un peuple la suprématie maritime, la Russie bientôt, autant que l'Angleterre et la France, pourrait y prétendre. Ce ne serait qu'une question d'argent, dans un temps où aucune découverte faite par une nation ne reste longtemps inconnue à l'autre.

Mais heureusement il n'en est pas encore ainsi, et, quoique sur mer le combattant soit plutôt le vaisseau que l'homme lui-même, les bonnes populations maritimes feront longtemps encore les puissantes marines.

Décidé à ne pas faire sortir davantage la flotte de Kronstadt que l'année précédente, le gouvernement russe avait encore augmenté les défenses de cette forteresse, et, de plus, il avait déployé, dans une étendue de deux cent cinquante milles de son littoral septentrional, depuis Polangen, sur la côte de Courlande, jusqu'à Tornéo, au fond du golfe de Bothnie, une force de terre d'ensemble cent soixante-dix mille hommes. Sur ce nombre total, cinquante mille hommes étaient concentrés autour de Riga et de Libau, vingt mille autour de Revel et de Narva, soixante mille aux abords de Pétersbourg et de Kronstadt, où il y avait en outre vingt-cinq mille deux cents matelots et douze mille hommes de troupes de marine répartis sur dix-neuf vaisseaux de ligne à voiles, trois vaisseaux de ligne à vapeur, quatre frégates, huit brigs, quinze schooners, trois frégates à vapeur, vingt et un avisos à vapeur, et vingt-cinq navires servant de batteries flottantes; quarante mille hommes étaient réunis, dans la Finlande, aux environs d'Helsingfors et de Sveaborg. Des cosaques et des baskirs formaient un corps d'observation sur la côte, et une ligne télégraphique assez étendue complétait le système de correspondance, de manière à faire parvenir rapidement les nouvelles des points les plus éloignés. On peut dire qu'en dehors de l'armée des côtes de la Baltique, de l'armée de Crimée et de celle d'Asie, il n'y avait plus à sérieusement parler de troupes russes dans l'immense étendue de l'empire. On avait même eu grand'-peine à fournir au général Mouravief les quarante mille hommes environ qui lui étaient indispensables pour l'expédition de Kars. En de pareilles circonstances, une campagne des alliés, combinée avec celles qui étaient en cours d'exécution, soit contre la Bessarabie, soit contre tout autre point aussi peu défendu désormais, aurait jeté l'empire russe dans la plus grande détresse. Mais il est inutile de revenir sur les causes qui empêchèrent les puissances occidentales d'attaquer la Russie autrement que par ses deux extrémités les mieux défendues.

Malgré l'imposant appareil de défense des côtes de la Baltique, l'arrivée de la flotte anglaise et de la division française jeta la terreur sur tout le littoral. Kronstadt fut mis en état de siége, et l'on interdit aux habitants de Pétersbourg et d'Orianembaum de s'y rendre sans nécessité absolue. La population de Revel transporta dans l'intérieur

des terres ses effets les plus précieux, et, dans la crainte d'un bombardement, couvrit le sol d'une couche épaisse de sable.

Aux abords de la côte, et particulièrement de Kronstadt, le gouvernement russe établit des mines sous-marines ou bouées explosives, dont l'invention était attribuée au docteur allemand Jacoby, naturalisé sujet russe. Elles différaient sous plusieurs rapports de celles que l'on avait trouvées dans le détroit de Kertch (1).

Les deux contre-amiraux Dundas et Pénaud étant passés à bord du *Merlin* pour aller reconnaître de très-près Kronstadt, éprouvèrent les effets peu dangereux des bouées explosives de la Baltique. Ils en furent quittes pour une ou deux secousses qui ne causèrent aucune avarie au petit bâtiment.

Le plus grand danger fut dans la pêche et dans l'examen que l'on fit de ces appareils. Le contre-amiral Seymour et le capitaine de

(1) Les bouées explosives de la mer Baltique avaient la forme d'un cône de cinquante à soixante centimètres de hauteur sur environ quarante-cinq centimètres de diamètre à la base. Ce cône, fait avec une feuille de tôle galvanisée, était divisé en deux compartiments au moyen d'une cloison horizontale. L'un des compartiments était rempli d'air pour faire flotter l'appareil, l'autre contenait quatre kilogrammes de poudre; ils communiquaient ensemble par un tube de fer-blanc chargé de poudre-coton. Sur la base du cône était posée une tige sensible composée de deux barres de zinc. On attachait une corde à un piston fixé au sommet du cône, on arrêtait l'autre extrémité de la corde à une pierre ou à un corps suffisamment pesant, reposant sur le fond de l'eau et la corde ayant moins de longueur que l'eau n'avait de profondeur à ce point, le cône flottait entre deux eaux, la pointe en bas, la tige sensible en dessus. La longueur de la corde était telle que le cône flottait à une certaine profondeur au-dessous du niveau de la mer, de sorte que le plus faible tirant d'eau des bâtiments de guerre qui tenteraient de forcer les approches déplacerait la tige sensible, le mécanisme du compartiment supérieur du cône jouerait, et une étincelle produite instantanément déterminerait l'explosion de la charge de poudre. La tige sensible, maintenue à la surface extérieure de la base du cône, dans le sens du rayon, et qu'un très-léger ressort tendrait sans cesse à écarter du centre, était repoussée vers ce centre par la pression de tout corps qui venait à heurter la machine flottante. Elle choquait alors l'extrémité libre d'une autre tige, établie suivant l'axe même du cône, et seulement maintenue par son extrémité inférieure encastrée dans une boîte que portait la cloison séparatrice des deux compartiments du cône. La partie de cette tige qui pénétrait dans la boîte était terminée par un tube de verre rempli d'acide sulfurique. Le choc imprimé à la tige avait pour effet de briser ce tube fragile; l'acide se répandait sur le coton imprégné d'une matière chimique qui s'enflammait immédiatement; le feu se communiquait à une petite quantité de poudre qui remplissait le reste de la boîte, et dont l'explosion chassant vers le but avec force une rondelle de fer-blanc maintenue par une légère soudure, produisait l'inflammation de la charge détonante enfermée dans le compartiment inférieur du cône. Le docteur Jacoby, à qui cette invention est attribuée, avait précédemment établi le long des côtes de Finlande des fulgurateurs détonant au moyen de batteries électriques.

vaisseau Lewis furent assez grièvement blessés en examinant de trop près le procédé.

Dans ce temps, les Anglais crurent avoir très-vivement à se plaindre d'une violation capitale du droit des parlementaires de la part de la Russie. Le vapeur *le Cossack* ayant capturé, en vue de Hangoë, un capitaine caboteur, son fils et un autre marin, reçut l'ordre de rendre ces hommes à la liberté à terre. Mais la chose ne s'accomplit pas avec toute la régularité désirable. L'embarcation du *Cossack*, qui était armée d'un petit canon et qui portait un lieutenant de vaisseau et diverses autres personnes avec les prisonniers, se dirigea vers le débarcadère de Hangoë-Udd. N'apercevant personne sur le rivage, l'officier anglais et ses compagnons, sans en avoir pu demander l'autorisation, descendirent à terre et, ne se contentant pas de renvoyer leurs prisonniers, s'avancèrent avec eux du côté du bourg voisin, soit qu'ils voulussent simplement y faire des vivres frais, soit qu'ils ne fussent pas fâchés de profiter de l'occasion pour connaître un peu le pays. Mais ils tombèrent soudain dans une embuscade, on tira sur eux, et ceux qui ne furent pas tués furent faits prisonniers, malgré les cris du capitaine finlandais qui agitait un linge blanc, comme pavillon parlementaire, et qui lui-même paraît avoir été une des victimes du feu des Russes. Ceux-ci tirèrent également sur l'embarcation, dont il n'échappa qu'un mulâtre blessé, qui fut longtemps le seul témoin que purent invoquer les Anglais. Le curieux est que pendant que le contre-amiral Dundas présentait l'affaire comme le plus odieux des guet-apens, le général de Berg, commandant en chef des troupes de Finlande, en faisait le texte d'un assez ridicule bulletin de victoire avec un certain appareil de mouvements stratégiques pour couper la retraite à l'ennemi, dont les pertes étaient pompeusement énumérées. Cela eût prêté fort à rire, s'il n'y avait eu des victimes. Un long débat s'engagea sur les droits des parlementaires. Le gouvernement russe accusa les Anglais d'abuser du pavillon blanc pour opérer soit des sondages, soit des reconnaissances, et il arrêta qu'à l'avenir les amiraux alliés ne pourraient envoyer leurs canots parlementaires qu'à Kronstadt, Sveaborg, Revel, Libau, Vindau, Vasa et Tornéo.

Du 15 juin au 15 juillet, les contre-amiraux Dundas et Pénaud notifièrent, au nom de leurs gouvernements, le blocus de tous les ports et de toutes les côtes russes de la Baltique.

Le contre-amiral Seymour apparut, le 18 juin, à l'embouchure de la Narva, pénétra dans cette rivière, et jeta l'alarme sur la côte sud du

golfe de Finlande. Pendant ce temps, le capitaine Yelverton, avec les vapeurs *l'Arrogant,* de 47 canons, *la Magicienne,* de 16, et la chaloupe canonnière *Ruby,* portait le ravage sur la côte septentrionale du même golfe. Le 4 juillet, il opéra un débarquement à l'île de Svartholm, dont les fortifications, abandonnées par l'ennemi, furent rasées. Le lendemain, il se rendit, en arrière de cette île, à la ville de Lovisa, dont les casernes et les magasins furent également détruits. Dans la nuit du 5 au 6, un accident entraîna l'incendie de la ville elle-même. Le capitaine Yelverton tenta, le 11 juillet, d'entrer dans la baie de Viborg, mais il fut obligé de se retirer devant le feu d'une batterie côtière qui lui fit perdre une chaloupe. La corvette à vapeur *le Cossack,* s'étant ralliée à *l'Arrogant* et à *la Magicienne,* près de l'île de Hogland, le capitaine incendia, le 20 juillet, la ville de Frédérik-Shamm, devant laquelle fut tué le roi de Suède, Charles XII, et où fut signé, en 1809, avec l'agrément de Napoléon Ier, le néfaste traité qui acheva de livrer la Finlande à la Russie. Les trois vapeurs anglais parurent le 26 juillet devant l'île de Kotka, où les Russes possédaient encore des casernes, des magasins et un matériel de guerre. L'ennemi se retira sans opposer la moindre défense. Tout fut détruit dans l'île de Kotka, y compris le bourg de ce nom. Les Anglais faisaient expier chèrement à l'ennemi le malheur de quelques-uns d'entre eux à Hangoë.

Les alliés résolurent de tenter quelque chose de plus considérable dans la Baltique et d'aller attaquer l'importante place maritime de Sveaborg, dont la prise par les Russes, en 1809, au moyen des glaces, qui leur permirent de traverser la baie d'Helsingfors, fit pousser aux Suédois un long cri de désespoir. Sveaborg, ville composée de plusieurs îlots, tous revêtus d'ouvrages militaires, avait coûté des sommes immenses à la Suède, qui la considérait comme son principal boulevard contre les entreprises de la Russie ; les logements, les arsenaux, les magasins passaient, dès lors, pour avoir des voûtes impénétrables aux bombes. Dans l'enceinte de la forteresse principale, il y avait deux bassins, l'un pour la réparation des vaisseaux de ligne, l'autre pour celle des chaloupes canonnières. Au centre de la principale île est le tombeau du comte Ehrenwœrd, feld-maréchal de Suède, qui avait donné le plan de Sveaborg. Depuis la conquête, les Russes, loin de laisser décroître cette place, en avaient fait une position plus formidable encore qu'ils se plaisaient parfois à surnommer le Gibraltar du Nord.

Sveaborg ferme l'entrée de la baie d'Helsingfors, profonde de plus d'un mille, et large, en ses endroits les moins resserrés, d'environ un demi-mille. La côte occidentale de la baie appartient entièrement à cette partie du continent de la Finlande qui prend le nom de Nylande, tandis que la côte orientale se compose à la fois de terre ferme et d'îles, particulièrement des îles de Degerô et de Sandham. Sur une langue de terre, à la côte occidentale, s'élève la ville forte d'Helsingfors, avec un port étendu, profond, bien abrité, qui peut servir de retraite aux plus grands vaisseaux ; au sud-ouest de cette langue de terre, on voit l'île de Drumso. De la pointe méridionale de l'île Sandham, vers la partie du continent située au sud d'Helsingfors, une chaîne d'îlots ou de rochers court dans la direction de l'ouest. Ce sont ces îlots qui portent les ouvrages de Sveaborg. En allant d'est en ouest, on a, près de l'île de Sandham, celle de Backholmen, puis Gustavsfvard ou l'Épée de Gustave, plus loin Vargœ ou l'île des Loups, au nord de laquelle est Oster-Svarto. A l'ouest de Vargœ, on trouve Vester-Svarto et l'île de Langorn, la plus rapprochée du continent, c'est-à-dire de la langue d'Helsingfors. Tous ces îlots, dont quelques-uns petits encore complètent la chaîne, se dressent en pentes escarpées de trente à quarante pieds au-dessus du niveau de la mer, formant ainsi des fortifications naturelles qui avaient singulièrement aidé les travaux de l'art. La forteresse de Sveaborg proprement dite est construite sur les trois îlots de Gustavsfvard, qui porte la citadelle, de Vargœ et d'Oster-Svarto. Ils sont reliés entre eux par des jetées en pierre, munies de contrescarpes et de batteries qui servent aussi à couvrir l'arsenal maritime, situé au nord. Les autres îlots qui complètent le système de défense de Sveaborg ne peuvent être considérés que comme des ouvrages détachés.

La baie d'Helsingfors présente deux accès à travers ces groupes de rochers fortifiés. Il y a un chenal, à l'est, entre Backholmen et Gustavsfvard, il y en a un autre, à l'ouest, entre Vargœ et Vester-Svarto. Partout ailleurs des bas-fonds et des écueils interdisent d'entrer dans la baie. Les Russes avaient fermé le chenal oriental en y plaçant, sur ses ancres, le vaisseau à trois ponts *le Roussland*, de telle sorte que son feu pût enfiler tout le passage dans la direction du nord au sud ; ils avaient fermé de la même manière le chenal occidental au moyen du vaisseau *le Hezekiel*. Des batteries puissamment armées s'élevaient non-seulement sur les côtes du continent au sud d'Helsingfors, mais encore sur les côtes des îles de Sandham et de Drumso.

Sveaborg est un établissement purement militaire, dont la population non combattante est de six mille âmes au plus, mais dont la garnison et la marine donnent en outre un chiffre d'individus beaucoup plus considérable. Tout à peu près y est casernes et magasins.

Les contre-amiraux Dundas et Pénaud vinrent devant Sveaborg, le 6 août, ne laissant devant Kronstadt que dix vaisseaux et cinq autres bâtiments qui suffirent pour empêcher de sortir toute l'armada russe de la Baltique, aux ordres du grand-duc et grand amiral Constantin. Quand on songe que c'est avec quinze bâtiments de guerre que l'Angleterre a pu retenir toutes les forces maritimes de la Russie derrière leurs remparts de granit, qui est-ce qui pourrait s'imaginer que la France aurait jamais eu un intérêt sérieux, comme on le dit à la fin de la guerre, à ménager la flotte du czar dans la Baltique? En cas d'alliance entre la France et la Russie contre l'Angleterre, une jonction des forces navales des deux premières de ces puissances serait, jusqu'à transformation complète de la marine, matériellement impossible. Il suffirait de l'apparition d'une escadre anglaise à l'entrée du Sund pour empêcher tous les vaisseaux russes de penser à mettre à la mer, comme on le vit bien en 1855. En présence d'une fraction seulement de l'armée navale d'Angleterre, pour longtemps encore probablement, la flotte russe sera comme si elle n'existait pas. Donc il n'y a rien à fonder sur son alliance, et la ménager, en temps de guerre, serait simplement aider à sa domination dans la Baltique, au grand danger des trois royaumes scandinaves, les seuls qu'elle puisse inquiéter, à moins toutefois qu'une alliance anglaise prenant la flotte russe par la main, ne la conduise contre la France dans la Manche ou dans la Méditerranée; il n'y a en effet que l'alliance avec la Grande-Bretagne qui puisse, en l'état présent de l'Europe, lui permettre de passer le Sund. Ceux donc qui prétendent que le gouvernement français n'aurait eu garde de faire un autre Navarin au profit de l'Angleterre, ne se rendent aucun compte de la différence des situations. La flotte ottomane pouvait se mesurer avec la flotte russe, mais la flotte russe se gardera bien de se rencontrer de longtemps avec une escadre anglaise ou française (1).

(1) La marine russe, selon l'opinion que nous avons entendu émettre par beaucoup de marins, ne saurait être redoutable hors de la Baltique; elle ne présente de dangers réels que pour les puissances scandinaves. Une escadre russe, sortie de cette mer pour chercher un ennemi, n'aurait de refuge ni sur l'Océan, ni dans la Méditerranée. A peine la fonte des glaces lui aurait-elle permis de passer le Sund, que leur formation hâtive dans ces parages la forcerait d'y rentrer. Dans une telle situation, il

Le 7 août au soir, il y avait devant Sveaborg soixante-quinze bâtiments de toutes grandeurs, en y comprenant vingt-deux chaloupes canonnières et vingt et une bombardes. Seize de celles-ci, à 1 mortier chacune, étaient anglaises; cinq, à 2 mortiers chacune, étaient françaises. Avant la nuit, les vapeurs *l'Euryalus, la Magicienne, le Vulture* et *le Dragon,* remorquèrent les bombardes jusqu'à la position qu'elles devaient prendre à quatre mille pas des ouvrages de l'ennemi, ayant leur centre juste en face de la citadelle de Gustavsfvard. La ligne avait environ cinq mille pas de long, de sorte que son feu pouvait embrasser l'île de Backholmen à l'est et celle de Vester-Svarto à l'ouest. Les Anglais ouvrirent leur ligne en se déployant vers les ailes, pour laisser place, vers le centre, aux cinq bombardes françaises, qui prirent position le 8 au matin. Les bombardes étaient attachées aux vaisseaux, mouillés à neuf cents pas en arrière, par des câbles de deux mille quatre cents pieds de long, ce qui leur permettait d'avancer ou de se retirer à volonté. Les quatre remorqueurs anglais se placèrent entre la ligne des vaisseaux et celle des bombardes pour être prêts, en cas de besoin, à porter secours à ces dernières; on leur adjoignit les vapeurs à aubes *Lightening* et *Locust,* destinés à remorquer en arrière toute bombarde qui serait avariée. Les chaloupes canonnières restèrent provisoirement auprès des vaisseaux.

Le contre-amiral Pénaud, ne paraissant pas avoir autant de confiance que les Anglais, comme du reste la plupart des marins français alors, dans l'efficacité des batteries flottantes, encore à l'état d'ébauche, contre des batteries fixes, s'empara, dans la nuit du 7 au 8 août, de l'îlot d'Abraham, vis-à-vis et à trois mille pas de Gustavsfvard, et y fit élever, avec une remarquable célérité, une batterie de trois mortiers de 27 centimètres. Un bon approvisionnement de poudre fut enfermé dans une anfractuosité du roc et recouvert d'un solide blindage qui défiait les bombes.

Le 8 août, dans la matinée, le contre-amiral Dundas commença à éprouver l'effet de ses mortiers, en dirigeant son feu principalement contre les ailes de la ligne de fortifications russes. En même temps, il fit avancer une partie de ses canonnières, dont deux, armées de Lancastre, eurent ordre de diriger leur feu contre le vaisseau *le Rousssland,* qui barrait le chenal oriental. Cinq autres canonnières furent

ne tiendrait peut-être qu'à la modeste puissance qui tient les clefs du Sund d'empêcher les vaisseaux russes de rentrer jamais dans leurs ports.

envoyées sur l'aile gauche, avec mission d'attaquer les batteries de Langorn et celles de la côte continentale, au sud d'Helsingfors. Le reste des canonnières fut parsemé entre les bombardes. Le feu des canonnières n'eut point d'effet remarquable; celui des bombardes fut au contraire reconnu pour être d'une portée suffisante, bien qu'à cette épreuve il n'eût pas causé de grands dommages à l'ennemi.

Le bombardement s'opéra avec toute l'énergie possible dans la journée du 9 août. Pour diviser l'attention des Russes, le contre-amiral Dundas envoya le capitaine Welesley, avec les vapeurs *le Hastings, le Cornwalis,* de 60 canons chacun, et *l'Amphion,* de 34 canons, attaquer les batteries de l'île de Sandham, pendant que, d'un autre côté, il chargeait le capitaine Yelverton, avec *l'Arrogant,* de 47 canons, *le Cossack,* de 21, et *le Cruizer,* de 14, d'aller se mesurer avec les batteries de Drumso. Au point du jour, et dans le même temps que les capitaines Welesley et Yelverton, les contre-amiraux Dundas et Penaud, le premier ayant son pavillon sur *le Wellington,* de 131 canons, le second ayant le sien sur *le Tourville,* de 80, ouvrirent le feu contre Sveaborg. Au début, les Russes ripostèrent vivement; mais leurs projectiles, quoique lancés à profusion, n'atteignirent pour ainsi dire pas les bombardes. Le général de Berg, pour économiser ses munitions, fit modérer le feu de toutes ses batteries, et donna ordre de prendre pour buts principaux ceux seulement d'entre les navires alliés qui s'avanceraient près des ouvrages ou qui concentreraient leur feu sur des points déterminés. Il parvint ainsi à endommager quelques chaloupes canonnières, que l'on dut retirer de la ligne. Mais, en général, cette manière d'opérer ne lui réussit pas et ne fit qu'affaiblir l'effet de son propre feu, tandis que les chaloupes canonnières des alliés avaient l'immense avantage de distraire son attention des bombardes et de procurer à celles-ci le moyen de rester continuellement en action.

Quelques heures suffirent pour faire éprouver à la place les rudes effets du bombardement. Dès dix heures du matin, une bombe mit le feu à des bâtiments de l'île d'Oster-Svarto, sans qu'aucun effort humain pût se rendre maître de l'incendie. Ce fut là, pour les alliés, le signal de concentrer le feu de leurs bombardes contre la forteresse proprement dite, à savoir les îles de Gustavsfvard, Vargœ et Oster-Svarto, tandis que le feu des chaloupes canonnières était particulièrement dirigé contre les îlots de Vester-Svarto et de Langorn, ainsi que contre le vaisseau *le Hezekiel,* qui barrait la passe occidentale. A onze heures, une autre bombe porta l'incendie dans Vargœ; à midi, un troi-

sième projectile creux tomba sur un des magasins de Gustavsfvard, qui contenait trois cents bombes pleines. Toutes firent explosion. Le vaisseau *le Roussland,* de la passe orientale, en fut criblé, et, en somme, tellement avarié, qu'il ne put garder sa position et dut être retiré.

Ce que voyant le contre-amiral Pénaud, il proposa, dit-on, à son collègue anglais de forcer la passe et d'entrer avec la flotte dans le port de Sveaborg. Mais les batteries de la place étaient loin d'être éteintes, et d'ailleurs on manquait de troupes de débarquement, tandis que la garnison russe était considérable. La partie eût pu se jouer avec chance de succès, mais non sans un grand péril pour les vaisseaux. Le contre-amiral Dundas jugea prudent de ne pas la tenter.

Pendant le bombardement du corps de la place, le capitaine Yelverton s'était approché à quinze cents pas de l'île de Drumso. Il entretint une canonnade non interrompue contre la station du Télégraphe et contre les batteries y adjacentes. Comme les ennemis ne répondaient plus que faiblement, il crut pouvoir essayer un débarquement; mais ses chaloupes furent arrêtées par le feu de l'artillerie et de l'infanterie russes. A deux heures de l'après-midi, il se retira derrière l'îlot de Miolko, au sud de Drumso.

Sur l'extrême flanc droit, le capitaine Welesley s'approcha à trois cents pas de l'île Sandham, dont les côtes étaient non-seulement garnies de batteries, mais encore défendues par des chaloupes canonnières. Sur ce point, les Russes ripostèrent sans discontinuer et quelquefois avec succès. Le vapeur *le Hastings*, ayant éprouvé d'assez graves avaries, le capitaine Welesley cessa le combat dans l'après-midi.

Le contre-amiral Dundas ne crut pas devoir continuer, pendant la nuit, un feu nourri contre Sveaborg, le tir des bombardes demandant la clarté du jour pour opérer avec succès; mais comme d'un autre côté il importait de ne pas laisser aux Russes le temps d'éteindre les incendies, le 9, au soir, il arma de fusées les chaloupes et les canots de la flotte, et les envoya en avant de la ligne des bombardes, de laquelle il avait préalablement retiré les canonnières. Quoique, en raison de la grande distance, peu de ces fusées incendiaires pussent atteindre des buts désirables, elles ne manquèrent pas entièrement leur effet, puisqu'elles maintinrent les Russes dans un continuel état d'anxiété et d'alarme.

Au moment où les embarcations fuséennes commençaient leur opération, sous les ordres du capitaine Caldwell, la batterie fixe de mor-

tiers que les Français avaient établie à l'îlot d'Abraham ouvrait un feu aussi sûr que l'obscurité le permettait.

Mais ce fut surtout le 10, au matin, que ses effets se firent sentir dans la place. Ses projectiles furent alors dirigés avec le plus grand succès sur la partie nord de l'île d'Oster-Svarto, où étaient l'arsenal de marine, ses vastes dépendances et tous les approvisionnements de guerre. Vers midi, plusieurs bombes éclatèrent sur l'arsenal et sur les immenses amas de bois de construction qui s'y trouvaient. Tout y devint la proie des flammes, et l'empire russe éprouva là, dans sa marine, un dommage des plus grands.

Pendant ce temps, les bombardes avaient rouvert leur feu, ayant devant leur ligne les chaloupes canonnières. L'incendie enveloppa, impossible à maîtriser sur aucun point, les îles Vargœ et d'Oster-Svarto dans leur entier. Le désastre fut immense. A dix heures du matin un vaste édifice de l'île de Gustavsfvard, rempli de boulets et de bombes pleines, prit feu à son tour. Sur ce point, après des efforts inouïs, les Russes vinrent enfin à bout de mettre un frein aux épouvantables ravages des flammes au moment où elles allaient atteindre le magasin des bombes.

La nuit ralentit à peine l'action destructive des alliés. Pendant que les Français continuaient à tirer, sans interruption, avec leur excellente batterie de mortiers de l'îlot d'Abraham, les Anglais recommençaient à lancer leurs fusées incendiaires.

Le 11 août, au point du jour, après en avoir délibéré, les deux contre-amiraux cessèrent ce terrible bombardement qui avait ruiné de fond en comble l'intérieur de Sveaborg, mais qui n'avait que médiocrement endommagé les fortifications de la côte. Les alliés ne pouvaient guère espérer davantage, avec les moyens dont ils disposaient. D'ailleurs les bombardes et les mortiers avaient souffert de la violence même de leur propre tir. La plus grande partie de ce matériel avait été fabriquée à la hâte en Angleterre. Un des mortiers avait été mis hors d'usage au quatre-vingt-quinzième coup, un second au cent quatorzième, un troisième au cent quarante-huitième. On n'en avait pas de rechange. Le recul de ces mortiers avait causé de notables avaries aux ponts des navires. Les deux contre-amiraux se rendirent au mouillage de l'île de Narghen, du côté de Revel et du littoral sud du golfe de Finlande, tandis que le capitaine Yelverton continuait à bombarder l'île de Drumso, où il causa de grands dégâts et incendia une forêt. Le 12 août, les Français désarmèrent leur batterie de l'îlot d'Abraham.

Le lendemain, tous les bâtiments qui avaient pris part à l'exécution de Sveaborg furent réunis à Narghen.

Au rapport des Russes, vingt et un mille projectiles du plus gros calibre seraient tombés, dans les journées du 9 et du 10 août, sur les îles de Sveaborg, y compris Sandham et Drumso, ce qui ferait plus de quatre cents projectiles par heure. D'après des calculs anglais, les bombardes seules auraient tiré six mille coups; on aurait dépensé au bombardement deux millions cinq cent mille livres de fer et deux cent cinquante mille livres de poudre; enfin les frais de cette exécution se seraient élevés à cinq millions de francs au moins. La perte matérielle des Russes s'élevait à plus de vingt-cinq millions. Quant aux pertes en hommes, du côté des alliés, elles étaient à peu près nulles; du côté de l'ennemi elles avaient dû être considérables sous cette pluie de projectiles et au milieu de cet embrasement général. Avec le bombardement de Sveaborg finit à peu près la campagne des alliés, en 1855, dans la Baltique. Cette campagne, dont le principal résultat avait été, comme on l'a dit, de retenir une armée de cent soixante-dix mille Russes au nord de l'empire, avait coûté, assure-t-on, à la seule Grande-Bretagne deux cent cinquante millions de francs. La nouvelle du bombardement de Sveaborg arriva à Paris au moment où la reine d'Angleterre rendait à l'empereur des Français la visite qu'elle en avait reçue en avril.

Dans les mers plus lointaines, les alliés avaient à venger l'échec essuyé l'année précédente à Pétropaulovski, sur les côtes du Kamtschatka. Le contre-amiral Fourrichon, successeur du contre-amiral Febvrier-Despointes, décédé en mer, le 5 mars 1855, et le contre-amiral Bruce, successeur du contre-amiral Price, mort aussi, étaient partis dans ce but avec une escadre de quatorze bâtiments de guerre et transports, dont cinq français et neuf anglais. Mais, quand ils étaient arrivés, le 15 mai, en baie d'Avatska, ils avaient trouvé la ville de Pétropaulovski évacuée. La garnison, de huit cents hommes, et les autorités militaires s'étaient embarquées avec tout le matériel de guerre et avaient fait voile pour l'embouchure du fleuve Amour, où, depuis peu de temps, la Russie possédait une station fortifiée. Quant aux habitants, moins trois Américains, ils s'étaient retirés dans l'intérieur des terres. Les alliés, ayant débarqué à Pétropaulovski, se partagèrent en escouades; ils incendièrent ou firent sauter à leur aise tout ce principal établissement des Russes au Kamtschatka, qui, l'année précédente, avait coûté tant de peine sans qu'on eût pu réussir à l'entamer.

Après avoir complété la ruine de Pétropaulovski, les contre-amiraux

Fourrichon et Bruce se dirigèrent sur l'île de Sitka, qui forme un détroit avec la côte nord-ouest du continent de la triste et déserte Amérique russe dans l'océan Pacifique. L'établissement de l'île de Sitka porte aussi le nom de Nouvel-Arkhangel. C'était un port neutre, au moins pour les Anglais, en vertu d'une convention passée entre la Compagnie russe-américaine et la Compagnie anglaise de la baie d'Hudson, convention sanctionnée par les gouvernements respectifs; mais on espérait y trouver des navires ennemis que les Français, n'ayant point pris part à cette convention, auraient pu détruire. Cette espérance fut déçue. Le 20 mai, étant en baie de Castries, le commodore Elliot, détaché, avec deux ou trois bâtiments, à la recherche de la division navale russe, passée des ordres du contre-amiral Poutiatine sous ceux du contre-amiral Zavoïska, l'aperçut dans une baie située au fond d'un étroit chenal. Elle se composait de six bâtiments embossés comme pour recevoir le combat; mais on ne crut pas devoir s'en approcher, et l'on essaya vainement de l'attirer au large. On ignorait qu'elle était presque désarmée, et l'on s'éloigna. Un peu plus tard, quand on l'eût appris, on retourna au même lieu pour l'attaquer, mais elle en était partie. Au mois d'août, le commodore Elliot, auquel s'était joint le commandant Tardy de Montravel avec la division française des mers de la Chine, entra dans le port de l'île d'Ayan, qu'il trouva abandonné, sauf par l'archevêque d'Yakoutsk et deux agents de la Compagnie russo-américaine des fourrures. Tous les points naguère habités du littoral furent également trouvés dans l'abandon.

En décembre 1854, quand l'amiral Poutiatine commandait encore la division russe, *la Diana,* qu'il montait, avait fait naufrage sur les côtes du Japon, et son équipage, — moins l'amiral et quelques hommes, qui gagnèrent l'embouchure de l'Amour sur un bateau construit par leurs soins, — avait été recueilli par le brig de Brême *la Greta.* Ce navire ayant changé son pavillon pour celui des États-Unis, n'en fut pas moins capturé par un vapeur anglais. L'équipage de *la Diana,* composé de trois cents hommes, fut ainsi fait prisonnier de guerre.

Les alliés, avant de quitter les parages russes, allèrent prendre possession, au nom de leurs gouvernements, de l'île d'Ouroup, l'une des Kouriles, où les Russes s'étaient installés depuis peu d'années. On enlevait ainsi à l'ennemi son principal marché d'échange avec le Japon, et l'on acquérait une station d'où il serait facile de surveiller la côte du Kamtschatka et l'embouchure de l'Amour. Les bâtiments alliés se rendirent à la côte du Pérou pour hiverner.

CHAPITRE IX.

Attaques de droite et de gauche. — Lignes de la Tchernaïa. — Bataille de la Tchernaïa ou de Traktir. — Affaires d'Asie.

Les Russes espèrent que les alliés vont lever le siége de Sébastopol. — Les alliés, au contraire, se disposent à le pousser plus activement que jamais. — Discussion sur l'attaque par la ville et sur l'attaque par la Karabelnaïa. — Résumé des travaux depuis le 18 juin jusqu'au 15 août. — Continuation de la guerre de mines. — Changements dans le personnel des officiers généraux. — Mouvements de troupes sur les lignes de la Tchernaïa. — Proposition d'Omer-Pacha de se faire transporter en Asie avec vingt-cinq mille Turcs. — Sorties du 11 juillet, du 14 au 15 juillet, du 16 au 17 juillet et du 24 au 25 juillet. — Pertes par le feu et par les maladies. — Changements dans le personnel des chefs des régiments français et dans celui des armes spéciales. — Arrivée de renforts considérables à l'armée de secours du prince Gortschakof. — Dispositions offensives des Russes. — Nouvelles sorties. — Le général Canrobert est rappelé en France. — Nouveaux mouvements de troupes aux abords de la Tchernaïa. — Lignes de la Tchernaïa. — Plans d'attaque et de défense des lignes de la Tchernaïa par le prince Gortschakof. — Dernières dispositions. — Les Russes se préparent à l'attaque dans la soirée du 15 août. — Bataille de la Tchernaïa, dite aussi du pont de Traktir (de l'hôtellerie), le 16 août. — Les Piémontais reçoivent le premier choc du corps de Liprandi à leurs avant-postes de la rive droite. — Leur belle défense. — Le corps d'armée du général Read attaque les positions des Français par le pont de Traktir et les gués environnants. — Les colonnes Ouschakof et de Martineau forcent les passages de la rivière. — Rôle important de l'artillerie française, et particulièrement de la batterie de Sailly. — Les colonnes russes sont repoussées. — Belles manœuvres du général de Failly. — Les Russes sont rejetés sur le pont de Traktir. — Lutte sanglante sur le pont de Traktir; le général Read est tué et l'on se dispute son corps. — Action puissante des batteries de réserve du colonel Forgeot. — Les Russes sont poursuivis au delà du pont de Traktir. — Ils se rallient à distance. — Le prince Gortschakof, avec ses réserves, se prépare à un prompt retour offensif. — Les alliés prennent rapidement leurs dispositions pour le recevoir de nouveau. — Les généraux Herbillon, de Failly et Cler font des mouvements décisifs. — Les batteries des divisions, celles de la réserve Forgeot et celle des Piémontais, avec une batterie anglaise, foudroient les Russes qui s'approchent. — Le général de La Marmora fait appuyer la brigade Cler par une brigade piémontaise. — Les Russes, qui sont revenus sur la rive gauche de la Tchernaïa, sont battus d'une manière décisive et repassent une dernière fois la rivière. — Les alliés reprennent des positions sur la rive droite. — Appréciation des manœuvres des alliés dans la journée de la Tchernaïa. — Le découragement s'empare de l'armée russe et de la garnison de Sébastopol. — Progrès des travaux d'approche sur la droite. — Affaires d'Asie. — Situation de l'armée du général Mouravief et de la ville de Kars, en juillet et août. — Pointe poussée par Mouravief du côté d'Erzeroum. — Retour dans le pakalik de Kars. — Blocus de Kars. — Singulier caractère des siéges durant toute cette guerre. — Kars, comme Silistrie et Sébastopol, est assiégé sans investissement. — Belle défense du colonel Williams et des Turcs.

A la nouvelle de la défaite essuyée par les alliés, le 18 juin, devant Sébastopol, le gouvernement russe crut, et l'on peut dire la moitié au moins des puissances de l'Europe crurent avec lui, que les alliés seraient obligés de lever le siége et de se rembarquer. Il ne semblait plus être besoin, pour obtenir ce résultat, que d'envoyer au prince

Gortschakof des renforts qui lui permissent de reprendre l'offensive. L'empereur de Russie lui fit donc savoir que ces renforts arriveraient prochainement et qu'il s'attendait *à lui voir nettoyer,* avant l'hiver, le sol de l'empire de la présence des alliés.

Mais ceux–ci, au grand étonnement de beaucoup de stratégistes de cabinet, et en dépit de toutes les brochures qu'on lançait pour démontrer qu'ils avaient tort de persister, ne paraissaient nullement en disposition de faire retraite. Malgré le feu meurtrier de la place, malgré le choléra et les maladies de toutes sortes qui les privaient incessamment de près d'un quart de leurs forces, les alliés poussaient, autant que la situation le permettait, leurs nouvelles approches sur Malakof et la Karabelnaïa, sans négliger les approches sur la ville.

C'est une opinion qui semble avoir pris le dessus en France, mais uniquement en France, que la prise de Malakof pouvait seule livrer Sébastopol aux alliés. Sans nul doute, et l'on n'a pas cessé de le dire dans cet ouvrage avec le colonel Guérin lui–même, le héros des attaques de gauche, suivant l'expression d'un officier supérieur du génie, la position de Malakof était dominante et capitale ; mais, outre que son occupation ne pouvait être d'une valeur décisive qu'autant que la ville préalablement serait elle-même très-resserrée et presque réduite, c'est un fait affirmé par tous les récits russes, allemands ou autres, que l'on aurait pu obtenir un résultat analogue par la gauche des attaques. Le principal mérite de la prise par Malakof et par les ouvrages de droite, dont l'attaque était absolument nécessaire pour réussir sur le point principal, aurait été dans la plus grande économie du sang du soldat, parce que l'on craignait d'avoir un siége meurtrier à faire des rues et des maisons même de la ville et d'y rencontrer partout des mines sous ses pieds ; mais on a vu et l'on verra encore que cette économie ne fut pas, à beaucoup près, telle qu'on l'espérait à la droite des attaques. Pour notre part, nous avons maintes fois entendu dire à des officiers du génie que, si le colonel Guérin eût encore vécu un peu de temps, on serait entré par la ville, particulièrement par le point qu'il avait indiqué entre le bastion du Màt et le bastion Central, vers la lunette Schwarz ou lunette Noire, et que l'activité et la ténacité du général Frossard, venant puissamment en aide à l'opinion du général Niel, acquirent à la droite des attaques, après la mort du colonel Guérin, la gloire que l'énergie et les travaux de celui–ci semblaient avoir destinée à la gauche, bien, on le répète, que son opinion eût été favorable, dès le principe, à une opération par Malakof.

L'assaut par le bastion du Mât, qui avait été beaucoup trop longtemps l'idée fixe du général Canrobert, était dans les règles théoriques de l'art des siéges, parce qu'il offrait un angle saillant; mais alors il aurait fallu concentrer dès l'origine tous les efforts sur ce point, au lieu de les disperser sur une longue ligne d'attaques, et surtout ne pas laisser aux assiégés le temps d'accumuler obstacles sur obstacles en arrière, comme le fit le général Canrobert, qui persista à vouloir entrer par ce bastion quand il n'était plus temps. On assure que le général Bizot avait indiqué, au début du siége, les bastions du Mât et du Centre, encore à l'état d'enfance, comme étant des ouvrages de la nature de ceux qu'on enlève de vive force ; mais que le général Canrobert, craignant de compromettre l'honneur du drapeau et la vie du soldat, avait été arrêté par l'idée que des mines éclateraient dans les rues de Sébastopol sous les pas des troupes qui, par suite, auraient pu être mises en désordre et prises de panique. Ces considérations avaient bien quelque valeur, mais elles n'auraient certainement pas empêché le général Pélissier de faire donner l'assaut en temps opportun par les points précités. Depuis, comme on l'a vu, l'assaut par le bastion du Mât était devenu à peu près impossible, et les travaux d'approche, accumulés de ce côté, n'avaient servi qu'à indiquer aux Russes qu'ils devaient aussi y accumuler des défenses. Il n'en était pas de même du bastion du Centre et surtout des positions au sud-est, entre ce bastion et celui du Mât, quoique depuis que le colonel Guérin les avait indiquées comme très-accessibles on eût commencé à les fortifier en arrière (1). « Il n'y a aucun doute, disent plusieurs récits étrangers, que la prise du bastion Central, du côté de la ville, aurait produit le même résultat que celle du bastion Kornilof. » On aura l'occasion de revenir bientôt encore sur cette opinion. Ce dont les récits étrangers louent surtout le général Niel, c'est qu'une fois l'idée arrêtée dans son esprit qu'on devait pousser l'entreprise surtout par Malakof, il l'ait préconisée et fait exécuter, au point de vue des travaux du génie, avec la plus remarquable persévérance. Ici encore, il faut rappeler que le gé-

(1) Nous avons déjà donné plusieurs documents émanant d'officiers distingués du génie à ce sujet. En voici un autre que nous a, en dernier lieu, adressé un officier supérieur qui a tenu une place importante au siége.

« J'ai plusieurs fois ouï dire au colonel Guérin que l'on pourrait bien prendre la ville par le ravin qui séparait le bastion du Mât du bastion Central; ce ravin se trouvant mal flanqué, à cause de sa profondeur, par les deux bastions. Cela était surtout vrai avant la construction d'une batterie en arrière. En faisant pénétrer une forte colonne par le fond du ravin, on aurait pris à dos les deux bastions. »

néral Bizot, avant même que les Anglais se fussent un peu relâchés de leurs prétentions à tout tenir sur la droite, avant surtout que Malakof n'eût pris l'aspect d'une véritable forteresse, couverte par le grand ouvrage avancé du mamelon Vert, avait été d'avis qu'on donnât promptement l'assaut par ce côté ; mais qu'à cet égard, comme pour l'assaut en temps opportun par la ville, il avait vu ses vœux déçus (1). Nous insistons sur ces questions, parce qu'elles servent à démontrer que, depuis le commencement jusqu'à la fin du siége, les ingénieurs français ont été à la hauteur de leur tâche, et qu'aucune lenteur ne leur est imputable. Cela n'est pas inutile à faire remarquer, lorsqu'il est des personnes assez peu raisonnables pour prétendre que le corps du génie ne fut pas fâché de voir les Russes augmenter à loisir leurs défenses, pour se donner la vaine satisfaction de faire un grand siége. Il faut laisser les lenteurs et les erreurs à qui de droit. Le corps du génie français n'y est pour rien, que pour son sang le plus généreux abondamment versé en essayant de les réparer.

Les travaux des alliés, depuis la malheureuse attaque du 18 juin jusqu'au 15 août, peuvent se résumer ainsi. Sur la gauche, les Français complétèrent une nouvelle tranchée qui achevait de relier l'ouvrage du Deux-Mai à l'attaque du bastion du Mât ; les sapes pleines de cet ouvrage furent prolongées souterrainement ; on entreprit de donner plus d'épaisseur aux parapets dans les parallèles avancées, en face de ce bastion et de ceux du Centre et de la Quarantaine ; mais le feu incessant de la place bouleversait de ce côté les nouveaux gabions à mesure qu'on les posait, et l'on dut se borner définitivement à élargir la tranchée en arrière et à réparer la quatrième parallèle. Dans le même temps, les mineurs du génie firent sauter plusieurs fourneaux de mines, qui procurèrent quelques nouveaux entonnoirs avancés vers les bastions du Mât et du Centre, ou qui servirent à contre-battre et à ruiner les travaux souterrains des Russes. Divers autres travaux d'approche furent encore faits sur la gauche des attaques françaises ; quelques-uns

(1) On se rappelle que la bataille d'Inkerman, le 5 novembre 1854, vint interrompre un projet d'assaut devant être exécuté le lendemain, 6 novembre. Les Anglais, abîmés par la victoire même qui leur avait coûté tant de sang, furent obligés de renoncer pour longtemps à ce projet. Cependant, on assure qu'ils ne prirent pas ce parti sans avoir offert au général Canrobert de livrer l'assaut avec l'assistance d'une division française sur la droite, mais que le général ne consentit à leur accorder qu'une brigade, ce qu'ils trouvèrent insuffisant. Le général Canrobert avait d'ailleurs d'excellentes raisons, en supposant la chose exacte, pour justifier son refus.

furent combinés avec ceux des Anglais du côté du port sud. Les Français avaient conservé l'embuscade russe du côté du cimetière de la colline Verte, au fond du port sud, enlevée le matin du 18 juin par une compagnie du 10e bataillon de chasseurs à pied, dans l'intérêt de l'attaque anglaise. Ce poste fut complété et retourné contre l'ennemi par des hommes appartenant aux deux nations.

Les Anglais continuèrent de cheminer sur le Grand-Redan, soutenus par les batteries françaises voisines des leurs; ils travaillaient sur un terrain extrêmement difficile qui devait les laisser longtemps encore à deux cent cinquante mètres de l'enceinte, pendant que les Français ne seraient plus qu'à cinquante mètres du corps même de la place.

C'était aux attaques de Malakof et ouvrages adjacents que se faisaient maintenant les plus importants travaux, ceux de la gauche, comme on l'a dit, ayant été, du vivant même du colonel Guérin, poussés jusqu'à ce point qu'ils touchaient en quelque sorte les bastions de la ville. Les ingénieurs français de la droite, sous la puissante impulsion du général Frossard qui était présent partout sous les bombes et la mitraille, établirent de nouvelles et nombreuses communications entre les ouvrages; la tranchée qui descendait des Ouvrages-Blancs ou Lavarande fut immédiatement reliée à la pointe orientale du contre-fort du Carénage; une cinquième parallèle fut ouverte et terminée dans la direction de Malakof et en peu de jours se relia à une grande place d'armes, dite des Carrières, parce qu'en effet elle était située derrière des excavations de ce genre. Cette place d'armes fut complétée, couronnée de sacs à terre et mise en communication avec les carrières en question dans lesquelles on put descendre, ce qui devait faciliter le progrès de la marche en avant: sa partie occidentale fut prolongée jusqu'à une route aboutissant à une porte ménagée dans le front d'enceinte de Malakof, position vers laquelle plusieurs boyaux furent successivement ouverts. D'autres places, l'une particulièrement, dans la direction du Petit-Redan, furent encore organisées. De tous côtés on éleva de nouvelles batteries que l'on fit communiquer entre elles et avec celles précédemment construites: on fit des passages pour voitures, destinés à l'armement de ces nouvelles batteries. Une sixième parallèle ayant été ouverte, le parapet en fut couronné avec des sacs à terre. Au ravin du Carénage, un poste fut établi sur un ressaut de terrain situé au-dessus du débouché du pont-aqueduc, près de la route dite du Sapeur, et l'on y put arriver à couvert au moyen d'une gabionnade. Une communication fut établie entre la cinquième parallèle et le fond du ravin de la

Karabelnaïa, sur l'arête même du glacis de Malakof, et l'on y installa un poste au moyen de soixante gabions. Enfin, tant vers Malakof que vers le Petit-Redan et le bastion n° 1 ou batterie de la Pointe, mais surtout dans la direction des deux premières de ces défenses, des travaux de toutes sortes furent exécutés par le génie, des batteries furent élevées et armées par l'artillerie sous un véritable et incessant déluge de balles, de mitraille, de boulets, de bombes et d'obus.

Les Russes n'étaient pas en reste de travaux avec les alliés. Leur zèle fut surexcité par l'arrivée dans les murs de la place de l'archevêque de Kherson et de Tauride, et par la présence d'une image miraculeuse de la Vierge tirée des catacombes de Kiev et envoyée à Sébastopol. Ils organisèrent la défense des passages conduisant à Mackensie et à la route de Baktchi-Seraï ; ils construisirent des ouvrages à faible distance de deux batteries avancées, nommées par les soldats Gringalet et Bilboquet, qui se trouvaient sur la rive droite de la Tchernaïa, entre les ruines d'Inkerman à l'ouest et la route de Mackensie à l'est. Chassés de leurs contre-approches, les assiégés tâchaient de suppléer cette perte en érigeant de tous côtés de nouvelles batteries ; ils augmentèrent ainsi les défenses du fond du port sud ; ils détruisirent les maisons situées de ce côté et sur la pente des ravins aboutissants, pour que les assiégeants ne pussent plus s'y loger lors d'une nouvelle attaque. Mais leur principale préoccupation dans la défense de la Karabelnaïa était désormais pour Malakof, où on les voyait sans cesse donner plus de profondeur aux fossés, accumuler les ouvrages et les obstacles de tous genres. Ils se renforçaient aussi incessamment aux deux Redans et au bastion n° 1. Leurs inquiétudes continuaient à être très-vives au sujet des attaques élevées directement contre la ville, et ils travaillaient en conséquence avec une activité prodigieuse, quoique sous le coup des bombes qu'on lançait continuellement sur eux, à l'érection d'un nouvel ouvrage important du côté de la Quarantaine ; ils élevaient obstacles sur obstacles en arrière des bastions du Centre et du Mât, et de leurs courtines.

En outre, les Russes entretenaient par là une guerre de mines incessante qui donnait fort à faire aux mineurs français, commandés par le chef de bataillon Tholer et le capitaine Berrier (1). Ils firent sauter

(1) Le capitaine Pingault, ayant été nommé chef de bataillon, avait quitté ce service. Blessé à la main dans la tranchée, à la fin de juin, cet officier, méritant et dévoué, mourut du choléra le 6 juillet. A cette époque, les blessures empruntaient une gravité extrême de l'affreuse situation sanitaire.

plusieurs fourneaux de mines en avant du bastion du Mât et du Centre, en face de ceux que les ingénieurs français avaient de leur côté préparés. Ils poussèrent une de leurs galeries souterraines en avant du second de ces bastions presque jusque sous la batterie française n° 53, qu'ils avaient l'intention de faire sauter. L'explosion prématurée d'un de leurs fourneaux avertit heureusement les Français qui ouvrirent alors, dans le terre-plein de la batterie, deux puits à trente mètres l'un de l'autre et du fond desquels on dirigea deux rameaux d'écoute vers le saillant de la flèche du bastion Central, d'où partait la galerie des assiégés. En avant du bastion du Mât, on vit parfois les mines et les contre-mines relier leurs entonnoirs ensemble dans leurs explosions réciproques.

Le feu de l'artillerie fut entretenu avec une vigueur extrême, depuis le 18 juin, par les assiégeants et les assiégés qui, les uns et les autres, opéraient leurs nouveaux travaux sous sa protection, et les uns et les autres essayaient de bouleverser leurs ouvrages à mesure qu'ils s'élevaient.

A tout cela se mêlaient des mouvements de troupes continuels, des prises d'armes et des sorties, quoique en raison de l'état de plus en plus resserré de la place celles-ci devinssent nécessairement plus difficiles.

Les généraux de brigade de Martimprey, Mellinet, Faucheux et de La Motterouge avaient été promus au grade de général de division dans le courant du mois de juin, et les colonels Manèque, Sencier, Latrille de Lorencez, Lefebvre et Duprat de Larroquette, des 19e, 28e, 49e, 61e et 100e de ligne, avaient été, dans le même temps, promus au grade de général de brigade. Le général Faucheux eut le commandement de la 3e division du deuxième corps, succédant ainsi à l'infortuné et si brave général Mayran ; le général Manèque fut mis à la tête de la 1re brigade de cette même division, à la place du général de Lavarande ; la 2e brigade resta sous les ordres du général de Failly, homme d'un mérite hors ligne, comme il devait le prouver bientôt. Le général de La Motterouge eut sous ses ordres la 5e division du deuxième corps, naguère encore commandée par l'intrépide général Brunet ; la 1re brigade de cette division passa sous le commandement du général Latrille de Lorencez qui succéda au général Cœur retournant en France. Le général Duprat de Larroquette succéda au général Duval, retournant aussi en France, à la tête de la 2e brigade de la 4e division du premier corps. Enfin, le général Sencier remplaça le général de Marguenat

dans le commandement de la 1re brigade de la division Herbillon, sur la ligne de la Tchernaïa.

Le 5 juillet, la division Canrobert remplaça aux attaques de Malakof la division Faucheux qui, en raison de son affaiblissement depuis le 18 juin, alla prendre position sur la ligne de la Tchernaïa. Le soir du même jour, une quarantaine de Russes sortirent du bastion Central et furent immédiatement rejetés dans la place par les petits postes du 80e de ligne établis du côté de la tranchée du Cimetière de gauche. Le lendemain, une centaine de volontaires russes et trois compagnies de chasseurs d'Okhotsk ravagèrent des logements inoccupés aux abords du mamelon Vert. Ce même jour, l'armée turque se replia de Baïdar, où Omer-Pacha avait naguère porté son quartier général, sur le revers oriental des hauteurs qui séparent les vallées de Balaklava et de Varnoutka. Dès le lendemain, les généraux d'Allonville et Forton, avec deux régiments de hussards (1er et 4e), deux régiments de dragons (6e et 7e), deux régiments de cuirassiers (6e et 9e), un bataillon du 3e de zouaves, le 3e bataillon de chasseurs à pied, et deux batteries à cheval, se rendirent dans la vallée de Baïdar, dans le double but de protéger les fourrages que l'on devait faire sur la route de la Tchernaïa et d'observer les débouchés des Russes dans cette vallée. La cavalerie anglaise, sous les ordres du colonel Shewel en l'absence de lord Georges Paget, et le corps d'armée sarde firent aussi quelques mouvements.

Le 11 juillet, Omer-Pacha, ennuyé de son inaction en Crimée et du peu de parti que l'on tirait de sa présence et de celle de son corps d'armée, proposa au général Simpson de le faire transporter, avec ses troupes, sur la côte de l'Iméréthie, pour de là se porter, par Koutaïs, sur Tiflis, et opérer ainsi une diversion favorable aux défenseurs de Kars, en obligeant Mouravief à distraire une partie de ses forces pour la défense de la Géorgie. A la suite de cette ouverture, un conseil fut tenu, chez le général Pélissier, entre les généraux alliés, pour discuter la proposition d'Omer-Pacha, qui eut une peine infinie à démontrer à ses collègues que vingt-cinq mille Ottomans seraient plus utiles à la cause commune en Asie, en combattant, que près de Sébastopol, où l'on ne tirait d'eux aucun parti convenable, et même qu'à Eupatoria, dont on n'avait pas su faire, avec leur concours, une base d'opérations offensives. Rien ne fut conclu, on délibéra au lieu d'agir, et quand Omer-Pacha s'embarquerait enfin pour l'Asie, il serait trop tard pour sauver Kars. Mais on ne semblait pas se douter devant Sébastopol que la chute de Kars annulerait en partie les effets de la prise de la première de

ces villes. La guerre ne se faisait ni stratégiquement, ni politiquement de la part des généraux alliés, qui ne voyaient absolument rien en dehors du but immédiat qu'ils se proposaient.

Le jour où Omer-Pacha fit ses ouvertures au général Simpson, 11 juillet, un détachement de quarante à cinquante ennemis essaya d'enlever une embuscade à la gauche de la parallèle française en avant de la redoute Victoria, et fut repoussée avec perte par une section de voltigeurs du 86e de ligne; mais du renfort leur étant venu, les Russes firent éprouver des pertes aux travailleurs.

Le soir de ce même jour, les assiégés eurent à déplorer la mort de l'amiral Nakimof, l'exécuteur de Sinope, tué en examinant les approches françaises dans ce même ouvrage de Malakof où déjà l'amiral Kornilof avait péri. L'amiral Panfilof lui succéda comme chef du port de Sébastopol.

Le 12 juillet, la cavalerie française poussa encore une reconnaissance vers le haut Belbek. Le 14, le général d'Allonville fit surprendre et enlever par un détachement de dragons un poste de cosaques sur le chemin de Chamli-Ozenbash. Dans la nuit suivante, un incendie se déclara dans Sébastopol et dura trois heures.

Les Français avaient couronné d'une forte gabionnade les carrières situées entre le mamelon Vert et la colline de Malakof, formant ainsi une ligne continue dont la droite était assurée du côté du ravin du Carénage par une des nouvelles places d'armes dont il a été question et dont la gauche était protégée par des embuscades du côté du ravin de la Karabelnaïa. Une embuscade volante avait été façonnée à l'extrême gauche pour y attirer les feux de l'ennemi. Cette ligne dont le point central de défense était la redoute Brancion ou du mamelon Vert, donnait de grandes inquiétudes à l'ennemi qui entreprit, dans la nuit du 14 au 15 juillet, d'en enlever la gabionnade la plus avancée sur le glacis de Malakof. Le général Bosquet faisait bonne garde de ce côté, et le général de brigade Uhrich, qui était de tranchée, venait de prendre d'excellentes dispositions. Cette nuit-là, le lieutenant-colonel Granchette, avec trois bataillons du 49e de ligne et le 4e bataillon de chasseurs à pied en réserve, gardait la droite de la ligne; le lieutenant-colonel de Chabron, du 86e, avec un bataillon combiné de son régiment et du 91e, gardait la gauche. Quarante voltigeurs qui occupaient l'embuscade de gauche avaient été renforcés le soir par deux cents hommes d'élite du 91e, sous les ordres du commandant Teillier. Un bataillon du 100e, placé dans la parallèle, devait agir selon les circons-

tances, en se portant soit à droite, soit à gauche. Enfin, le ravin de la Karabelnaïa était fortement occupé en arrière par un bataillon de chacun des deux régiments de la garde impériale et par deux cents travailleurs du 100e de ligne.

Le commencement de la nuit, qui était très-obscure, n'avait présenté rien de particulier, quand, vers une heure du matin, une sortie considérable eut lieu contre les lignes anglaises, mais sans résultat. Une demi-heure après, une colonne russe de cinq à six bataillons s'avança par le fond du ravin de la Karabelnaïa et déboucha sur la position occupée par le colonel de Chabron. Les éclaireurs, placés sous la gabionnade avancée, se replièrent comme ils en avaient reçu l'ordre et vinrent donner l'éveil. A peine étaient-ils rentrés, que les Russes commencèrent leur attaque, en poussant des hourras et en ouvrant un feu très-vif de mousqueterie. Ils furent reçus à bonne portée par le colonel de Chabron et le commandant Teillier, que secondèrent d'une manière digne d'être mentionnée le capitaine Grandvalet, du 91e, et le lieutenant Ragot, du 86e. Les assaillants, malgré des efforts réitérés, ne purent enfoncer la gabionnade; au bout d'une demi-heure, écrasés par la fusillade de l'infanterie et par le feu habilement dirigé de deux batteries françaises, ils se décidèrent à la retraite, emportant leurs blessés et le plus qu'ils purent de leurs morts, mais laissant encore en avant de la gabionnade cinq cadavres, dont un d'officier, des fusils et des effets d'équipement. La division de La Motterouge, qui était de garde à la droite et à laquelle appartenaient les troupes françaises engagées, eut, dans les vingt-quatre heures, y compris le combat de nuit, vingt hommes tués et quatre-vingt-quatorze blessés, au rapport du général Pélissier.

Les assiégés ne renoncèrent point à détruire des travaux qui les gênaient si fort devant Malakof. Ils combinèrent une nouvelle attaque pour la nuit du 16 au 17 juillet, l'une à titre de diversion contre la même aile gauche de la gabionnade, dont ils avaient été naguère repoussés; l'autre tout à fait sérieuse contre l'extrême droite, où se trouvaient trois embuscades qui couvraient les approches françaises. La division Canrobert était alors de service sur la droite, et le général de brigade Vinoy était de tranchée avec les 20e et 27e de ligne et un détachement de zouaves de la garde. Une brigade de sapeurs du génie et des travailleurs du 52e de ligne, régiment appartenant à la division Herbillon, étaient occupés aux embuscades menacées, sous les ordres du capitaine Segrétain, aide de camp du général Frossard, et du lieu-

tenant Laloy. Le chef de bataillon Cardonne, du 20e de ligne, commandait les troupes de ce côté. Vers le milieu de la nuit, sortant du Petit-Redan, deux colonnes russes s'avancèrent sur les extrémités des ailes de la ligne d'approche ; l'une, à l'aile gauche, lâcha promptement prise, mais celle qui avait en vue la droite mit une véritable fureur dans l'attaque. Elle fut reçue par une compagnie de grenadiers du 20e, sous les ordres du capitaine Dufau, et par le détachement des zouaves de la garde, commandé par le lieutenant Chazotte, qui occupaient les embuscades et auxquels se joignirent immédiatement, changeant la pelle pour le fusil, les sapeurs du capitaine Segrétain et du lieutenant Laloy, ainsi que les travailleurs du 52e, conduits par le lieutenant Dufour. L'ennemi ne pouvant ébranler les vaillantes troupes qu'il avait devant lui, fut obligé une première fois de rentrer dans la place sous le feu d'une mousqueterie meurtrière et sous le tir à balles de deux pièces de campagne. Il revint bientôt plus en force, mais, dans l'intervalle, le général Vinoy avait disposé ses réserves, soutenues par les zouaves de la garde. Les Russes furent chassés, plus rudement et plus promptement que la première fois. Après s'être encore reformés, ils firent un dernier et sanglant effort qui ne leur réussit pas davantage. Il leur fallut abandonner aux assiégeants ce petit mais précieux champ de bataille. Comme dans la nuit du 14 au 15, celles des batteries françaises qui avaient des vues favorables s'étaient fait remarquer par l'intelligence et l'excellence de leur tir pour protéger les points attaqués; et l'artillerie des batteries anglaises, voisines des approches françaises, n'avait pas manqué de soutenir celles-ci, suivant son habitude, en envoyant, par un tir très-étudié et très-vigoureux, disait le général Pélissier, un grand nombre de projectiles dans Malakof.

Les Russes comptaient dans leurs rangs beaucoup de morts et de blessés; mais les Français n'avaient pas été non plus sans faire des pertes regrettables. On combattait de si près maintenant, les feux de la mousqueterie et de l'artillerie étaient de part et d'autre si rapprochés, que l'on comptait comme bonnes journées celles où l'on n'avait qu'un ou deux cents hommes mis hors de combat dans la tranchée française. Dans les vingt-quatre heures où avait eu lieu la dernière attaque des Russes, le commandant du génie Boissonnet, qui, bien qu'à peine remis de sa blessure du 18 juin, était venu prendre un poste dans la tranchée des attaques de droite, reçut une balle au-dessous du genou. Du même côté et dans le même temps, le colonel Adam, du 27e de ligne, fut frappé d'une balle à l'épaule gauche. On tint

pour insignifiant d'avoir eu en outre vingt-trois tués et soixante-dix-sept blessés (1).

Pendant la nuit du 22 au 23 juillet, les Russes prirent l'alarme en face de l'ouvrage du Deux-Mai. Une fusillade et une canonnade très-vives s'ensuivirent, qui ne furent pas sans faire d'assez nombreuses victimes. Une fausse alerte eut aussi lieu du côté de Malakof et de la Karabalnaïa. Quelques-uns des vapeurs ennemis vinrent joindre leur feu à celui des batteries de terre. Dans cette nuit, les gabionnades de droite et de gauche de la place d'armes avancée vers le glacis de Malakof furent complétement bouleversées par le feu de la place, et il fallut les rétablir dans toute leur étendue.

Malgré leurs échecs successifs de la nuit du 16 au 17 juillet, les assiégés n'avaient pas encore renoncé à détruire les embuscades de l'extrême droite des Français. Dans la nuit du 24 au 25, le capitaine Bratkovski, à la tête de trois compagnies de chasseurs, soutenus par des réserves, envahit inopinément ces logements qui n'étaient pas si bien gardés que précédemment, quoique dans le moment on essayât de les relier entre eux. Le capitaine du génie Lecucq, qui dirigeait ce travail, fit immédiatement prendre les armes à ses sapeurs et aux travailleurs. A leur tête, et avec l'assistance des postes de chasseurs à pied de la garde, où se signala le lieutenant Roidot, et des compagnies du 10e de ligne, où se firent remarquer le lieutenant Payelle et le fusilier Haas, il vint à bout de rejeter les Russes de ses travaux. Mais ce brave officier devait bientôt périr victime de son dévouement, comme dans le même temps le lieu-

(1) Le général Pélissier fit des affaires du 14 au 15 juillet et 16 au 17 juillet, l'objet d'un ordre du jour et de récompenses méritées. Il cita, avec un honneur particulier, les noms du lieutenant-colonel de Chabron, du 86e, du commandant Teillier, du 91e (disparu de l'*annuaire de* 1856), du capitaine du génie Segrétain, du commandant Cardonne et du lieutenant Dufau, du 20e, du lieutenant Chazotte, des zouaves de la garde, qui avait été blessé.

Par arrêté du 18 juillet, fut nommé officier de la Légion d'honneur, le commandant du génie Boissonnet, qui venait d'être blessé à la jambe, dans la tranchée, après avoir reçu, au 18 juin, une balle à la tête, ce qui ne l'avait pas empêché de vouloir reprendre son service.

Par le même arrêté, furent nommés chevaliers, *dans le génie* : le capitaine Segrétain, le sous-lieutenant faisant fonctions de lieutenant Laloy, le sergent Chevalier; — *dans le* 20e *de ligne* : les capitaines Dufau et Courty, le lieutenant Blouzon, et, postérieurement, les soldats Honoré et Radiguet; — *dans le* 52e : le lieutenant Dufour et le sergent Desroziers; — *dans le* 86e : le lieutenant Ragot; — *dans le* 91e : le capitaine Grandvalet; — *dans le* 49e : le sous-lieutenant Stique (disparu de l'*annuaire de* 1856); — *dans le* 4e *hussards* : le lieutenant Dugon.

tenant Mandagout, de la même arme, qui s'était fait remarquer par son zèle et son courage.

Les derniers jours de juillet et les premiers jours d'août donnèrent encore lieu au général Pélissier de distribuer des récompenses, les unes par l'avancement, les autres par la croix d'honneur et les médailles militaires.

Quoiqu'on en parlât moins qu'à la suite des jours de bataille, et que d'ailleurs, en raison de leur grand nombre et pour n'en pas troubler les fêtes de Paris, on laissât depuis quelque temps s'en aller les morts de tous rangs sans les citer, les pertes furent nombreuses et bien regrettables à la tranchée dans les semaines qui séparèrent la première attaque de Malakof de la seconde. Les lieutenants-colonels Jolly des Hayes, de la gendarmerie de la garde, David, du 80e de ligne, étaient au nombre des morts. Deux mille cinquante-huit blessés entrèrent dans les hôpitaux du camp en juillet, sans compter les contusionnés. Les moindres blessures devenaient graves, à cause de la chaleur, des exhalaisons méphytiques et de la prédisposition générale à la maladie; le tétanos fit beaucoup de victimes parmi ceux qu'on croyait le moins sérieusement atteints par le feu. Mais le côté le plus malheureux du mois de juillet fut encore dans les maladies, quoique le choléra fût en grande décroissance. Sur un effectif de cent dix-huit mille six cent cinquante-cinq hommes, dans ce mois, on comptait, outre les tués et les deux mille cinquante-huit blessés dont il vient d'être parlé, douze cent quinze cholériques, douze cent quarante scorbutiques, soixante-neuf typhiques et dix mille quatre cent cinq blessés ordinaires, fiévreux, etc. Dans cette dernière catégorie, les maladies alors prédominantes étaient les fièvres rémittentes et les dyssenteries. Sur le chiffre total des quatorze mille neuf cent quatre-vingt-sept individus entrés aux hôpitaux du camp français en juillet, dix-neuf cent trente-et-un périrent en Crimée, huit mille cinquante-huit durent être évacués sur Constantinople, et trois mille sept cent trente-neuf sortirent guéris.

Les Anglais souffraient aussi considérablement. Quatre à cinq régiments nouveaux qui leur arrivèrent dans ce temps, suffirent à peine à remplir les vides causés par les pertes de chaque jour. Le général sir Richard England, l'un des derniers généraux de division de l'armée britannique qui datassent en Crimée du début de l'expédition, dut se décider à s'embarquer, sur l'avis des médecins réunis en conseil. Le lieutenant-colonel d'état-major français Vico, détaché depuis le com-

mencement de la guerre au quartier général de l'armée anglaise, succomba aux atteintes du choléra. L'armée piémontaise continuait aussi à être éprouvée par les maladies. Omer-Pacha avait quitté les camps de Sébastopol pour faire ses préparatifs d'expédition en Asie sans le concours des généraux français et anglais, et avait laissé à la disposition de ceux-ci Osman-Pacha, avec un corps d'armée qui présentait une physionomie également triste.

Le gouvernement français, par suite des nombreuses vacances que le feu et les maladies avaient produites depuis peu dans les rangs de l'armée d'Orient, eut à pourvoir à un grand nombre d'emplois de colonel et d'autres officiers supérieurs. Les 6e, 9e, 15e, 19e, 28e, 49e, 61e, 74e, 86e, 98e et 100e de ligne furent commandés par les colonels, récemment promus, Granchette, Bessières, Félix Guérin, Guignard, Lartigue, de Kerguern, de Taxis, Guyot de Lespart, de Bertier, Conseil-Dumesnil et Mathieu (1). Les commandants Aymard, Tixier, de Fontanges de Couzan, de La Bastide et Gustave Douay, naguère chefs des 1er, 3e, 4e, 10e et 17e bataillons des chasseurs à pied, furent promus lieutenants-colonels aux 97e, 95e, 49e, 6e, et 80e de ligne (2). Les commandants Supervielle, de Waubert de Genlis, Lacretelle, de Liniers, Cailloux de La Forgerie, Cambriels, Becquet de Sonnay et de France, furent nommés lieutenants-colonels des 9e, 10e, 19e, 28e, 39e, 61e, 91e et 96e de ligne, qui tous, comme ceux précédemment désignés, faisaient partie de l'armée de Crimée. Le commandant Nayral, qui s'était signalé dans la légion étrangère, fut nommé lieutenant-colonel des zouaves de la garde ; les commandants Archinard, Gynet et Pelletier de Montmarie, de la garde, furent aussi promus lieutenants-colonels en Crimée. A la tête des 1er, 3e, 4e, 6e, 9e, 10e, 17e et 19e bataillons de chasseurs à pied, étaient dès maintenant ou allaient bientôt être les commandants Gambier, Genneau, Clinchant, Fermier de La Provotais, Rogier, Guiomar, d'Audebard de Férussac et Godine.

L'état-major français du génie avait été presque entièrement renouvelé en Crimée. A deux ou trois exceptions près, tous les officiers supérieurs de cette arme qui avaient préparé le succès définitif du siége

(1) Le lieutenant-colonel Paulze d'Ivoy, qui avait été si cruellement blessé le 18 juin, fut promu colonel au 85e de ligne, qui ne faisait pas partie de l'armée d'Orient.

(2) Le commandant Fauvart-Bastoul, du 6e bataillon de chasseurs à pied, fut nommé lieutenant-colonel au 3e régiment des grenadiers de la garde, et le commandant Caubert, du 19e bataillon, lieutenant-colonel du 83e de ligne. Ces deux régiments ne faisaient pas partie de l'armée d'Orient.

étaient ou tués ou mis hors d'état de continuer à prendre part aux opérations (1). A partir du mois de juillet, on ne voit plus guère apparaître que des noms nouveaux en Crimée, dans l'arme du génie, où l'on fut mis en demeure, par la nécessité, de ménager beaucoup plus qu'auparavant les officiers supérieurs d'expérience, dont la pénurie se faisait vivement sentir. Le colonel Coffinières, les lieutenants-colonels Foy et Ribot, plusieurs autres officiers supérieurs et un grand nombre de capitaines du génie, dont on n'avait pas encore ouï parler dans ce siége mémorable, étaient venus ou venaient chaque jour remplir en partie les vides laissés par leurs infortunés frères d'armes. L'artillerie, depuis surtout que le nombre de ses batteries s'était si considérablement accru et rapproché de la place, avait vu une foule de ses officiers mis hors de combat. Telle était la triste situation des armes spéciales, et particulièrement de celle du génie, qu'en vertu d'une mesure transitoire, on abrégea considérablement les études nécessaires pour y entrer.

Le gouvernement russe était plus près encore d'épuiser ses ressources que les gouvernements alliés. Quoique se prétendant si riche en ressources militaires, il voyait tellement décroître ses forces, qu'il voulait absolument en finir à bref délai et dépêchait ordres sur ordres au prince Gortschakof dans ce but. A la fin de juillet et au commencement d'août, le prince reçut les renforts qui lui avaient été annoncés pour frapper le grand coup. Il eut dès lors à sa disposition immédiate, pour attaquer les alliés dans leurs lignes et entreprendre de les jeter à la mer, plus de deux cent mille hommes, dont cent soixante mille d'infanterie en deux cent quarante-sept bataillons. On lui avait aussi envoyé des drouschines ou cohortes de milices mobiles, ce qui achèverait de démontrer que la Russie en était à ses dernières ressources. L'empereur Alexandre II semblait pourtant encore vouloir tenir la parole de son

(1) Le lieutenant-colonel Duboys-Fresney, après avoir quelque temps essayé de se guérir de sa blessure dans sa baraque, fut obligé de s'embarquer. Les commandants Mangin (Auguste), Durand de Villers et Dubost avaient été promus lieutenants-colonels le 23 mai 1855 ; mais le premier était encore retenu par sa blessure, et le second était repassé souffrant en France. Le lieutenant-colonel Richer avait quitté la Crimée à la fin de l'année 1854. Les colonels Tripier et Ardant, qui n'avaient d'ailleurs pris part qu'aux opérations préliminaires, étaient devenus généraux et ne servaient pas en cette qualité en Crimée. Un général, un colonel et sept commandants du génie avaient été tués ou étaient morts des suites de leurs blessures ; dix-sept capitaines déjà avaient eu le même sort, ainsi que plusieurs lieutenants. Les rares commandants du génie qui survivaient et même une partie de ceux nouvellement arrivés, étaient tous plus ou moins gravement atteints; on en pouvait dire autant des capitaines et des autres officiers du génie qui dataient de l'origine du siége.

père et sacrifier son dernier homme et son dernier écu pour la défense de Sébastopol. L'histoire trouvera sans doute que de tous côtés on a mis beaucoup trop sur cet enjeu.

Le prince Gortschakof et le général Osten-Sacken prirent dès les premiers jours d'août des dispositions offensives. Pendant que les assiégeants resserraient de plus en plus le cercle de leurs approches, pendant qu'ils commençaient à établir cent cinquante à deux cent batteries de mortiers à plaque, qui devaient être disséminées sur toute la ligne d'attaque des Français en arrière des canons, pendant que tout annonçait qu'un nouvel assaut serait bientôt livré à la place, les assiégés songeaient à s'ouvrir les passages qui leur permettraient de prévenir cet assaut et de se jeter eux-mêmes dans les lignes des alliés.

La route de Voronsof qui, du fond du port sud, s'élevait par la branche du Grand-Ravin appelée de Laboratornaja ou du Laboratoire vers la position des alliés, avait été barrée par les Anglais, entre les attaques de gauche et de droite, avec d'énormes chevaux de frise bardés de fer (1). Les Russes, au nombre de deux mille, sans compter les réserves, entreprirent de détruire cet obstacle dans la nuit du 2 au 3 août. Ils y réussirent d'abord sur une étendue de quatre mètres et demi ; mais les gardes anglaises de tranchée, sous les ordres des capitaines Lackie, Beyle, Turner et du lieutenant du génie Carr qui se comporta avec autant de sang-froid que de bravoure, les forcèrent à se replier avant qu'ils eussent réussi davantage dans leur attaque.

Le 4 août, le général Canrobert, obtempérant, non sans regret, à un ordre qui avait été expédié pour lui au général Pélissier, quitta le sol de la Crimée pour retourner en France. Sa position était devenue plus délicate que jamais, eu égard à son successeur dans le commandement en chef de l'armée, depuis la malheureuse attaque du 18 juin. Tous les reproches qu'avaient excités ses hésitations s'étaient évanouis ; on ne se souvenait plus que de sa paternité pour le soldat. D'unanimes sympathies l'accompagnèrent à son départ de Crimée et il les retrouva à son arrivée en France. Le général de Mac-Mahon, militaire d'un mérite déjà bien reconnu, mais qui allait se montrer bientôt avec plus d'éclat encore, fut envoyé en Crimée pour succéder au général Canrobert dans le commandement de la 1re division du deuxième corps.

(1) Les chevaux de frise, dont le principal usage est de fermer les ouvertures et la gorge des ouvrages, se composent de poutrelles de trois à quatre mètres de longueur, équarries sur quatre ou six faces, hérissées de lances en bois de trois mètres de longueur, ferrées aux deux extrémités autant qu'on le peut.

Assiégés et assiégeants firent une grande consommation de projectiles de toutes sortes dans la première quinzaine d'août. De part et d'autre, on tirait assez généralement près de trente mille coups par vingt-quatre heures. Plusieurs incendies se déclarèrent dans différents quartiers de Sébastopol. Les bombardes anglo-françaises venaient de temps à autres prendre part à la lutte. Les batteries russes du rivage leur répondaient, mais sans les atteindre, parce qu'elles n'offraient pas de prise, étant à fleur d'eau.

Il y eut de grands mouvements de troupes, accompagnés de quelques escarmouches sans importance, tant du côté des Russes que du côté des alliés, aux abords de la Tchernaïa, en vue de quelque événement prochain en rase campagne.

La Tchernaïa ou rivière Noire, dont les Russes et les alliés occupaient les hauteurs voisines, les premiers au nord et du côté de la rive droite, les seconds au sud et du côté de la rive gauche, prend sa source aux monts Yaïla, se perd un moment sous terre à un kilomètre de son origine, reparaît au village de Skelia, où elle entre dans la vallée de la Dolina, reçoit à gauche le ruisseau de Baïdar en face du village de Teiliou ou Tioulé et un peu plus bas à droite un autre petit cours d'eau descendant des hauteurs nord, par où est situé le village de Rioukasta; elle coule ensuite, très-resserrée au sud par les hauteurs de l'Isarchik et du Chirkakaïasi, et au nord par celles du Chouliou; elle reçoit encore, en face du lieu appelé Alsou-Diamou et de la gorge qui sépare l'Isarchik du Chirkakaïasi, un cours d'eau descendant de Chamli Ozenbash, puis, à peu près en face l'un de l'autre, le ruisseau de Varnoutka et le Chouliou qui a son embouchure au village de Tchorgoun, près duquel se trouve un pont. Là commence le canal de dérivation qui porte des eaux à Sébastopol en longeant, à cent mètres de distance, la rive gauche de la Tchernaïa. En sortant des gorges de Tchorgoun, cette rivière, au cours sinueux, aux berges escarpées, descend, par une vallée étroite, vers Inkerman, en passant sous les hauteurs de Tcherkez-Kerman et de Mackensie au nord, de Kamara, de Hazfort et de Fédioukinnes au sud. A quelque distance au-dessous de Tchorgoun, en un lieu où elle forme un coude assez prononcé qui lui fait raser les premiers contre-forts du Fédioukinnes, elle est traversée par un pont en pierre que l'on appelle de Traktir, c'est-à-dire de l'Auberge, à cause d'un petit établissement ruiné de ce genre qui se trouve sur la rive droite. Ce pont, placé dans un angle rentrant, était par cela même favorable à la défense. La route

qui le traverse forme, en débouchant des hauteurs de Fédioukinnes vers Mackensie, un véritable défilé. Les Français avaient construit sur la rive droite une tête de pont sans capacité et sans relief suffisants, qui était censée couvrir le débouché, plutôt qu'elle ne le couvrait en effet. Deux épaulements élevés en arrière, sur la rive gauche, flanquaient tant bien que mal les faces de l'ouvrage. L'artillerie n'accordait aucune confiance à ces petits ouvrages de campagne chargés de protéger le passage de la rivière, passage que l'ennemi pouvait improviser ailleurs avec les moyens ordinaires de l'attaque, à droite, à gauche et sur une immense étendue. A cent mètres environ, en face du pont de pierre de Traktir, s'en trouve un autre par lequel la route franchit le canal de dérivation, canal formant un second obstacle favorable à la défense et que quelques officiers avaient proposé de renforcer d'un épaulement continu pour la fusillade. Ce projet, dont le commandant en chef des lignes de la Tchernaïa ne méconnaissait pas la valeur, qui fut mieux appréciée encore à quelques jours de là, avait cependant contre lui le tort de ne pas accuser assez vigoureusement les idées offensives des alliés, et cela sans doute l'avait fait ajourner. Deux petits ponts se trouvaient encore sur le canal de dérivation : l'un, solide et de construction russe, était voisin d'une réserve d'eau dite lac Canrobert; l'autre, situé entre le premier et celui de Traktir, avait été établi avec des poutres par les Français pour le passage éventuel de détachements d'artillerie et de cavalerie chargés de ramasser au besoin le fourrage de l'ennemi. En raison de son peu de largeur, le canal pouvait être aisément franchi à l'aide de madriers. Toute semée qu'elle soit de trous nombreux et profonds, la Tchernaïa est en été guéable en beaucoup d'endroits, ce qui ajoutait grandement pour l'attaque, qu'elle vînt des Russes ou des alliés, au bénéfice des ponts permanents que personne ne semblait avoir intérêt à couper (1).

Sur la rive gauche de la Tchernaïa sont les hauteurs qu'occupaient les alliés : à l'est, le Hazfort sur lequel étaient les Piémontais en face de Tchorgoun, et, à l'ouest, dans une position centrale, les mamelons Fédioukinnes, coupés par des ravins dans l'un desquels passe la route

(1) La bataille de la Tchernaïa ou de Traktir, telle que nous allons la décrire, présentera au lecteur beaucoup de détails et d'aperçus qui paraîtront entièrement nouveaux. Nous les devons à l'obligeance d'officiers qui ont pris une part brillante à cette action mémorable. En outre, l'étude de tous les documents et récits étrangers nous a permis de dessiner et de préciser les mouvements des colonnes russes, mouvements que l'on n'avait encore signalés pour ainsi dire qu'en gros.

de Mackensie à Balaklava par le pont de Traktir, mamelons dont un, à l'est de cette route (droite relativement à la défense des lignes), et deux à l'ouest (gauche relativement à la défense), étaient garnis par les troupes françaises. On arrive à la crête de ces hauteurs formant des plateaux couverts de gazon et de maigres broussailles, par des pentes assez faciles qui permettent de prendre des positions à mi-côte pour le combat : si des hauteurs de la rive gauche on portait ses yeux sur la rive droite, on avait, au nord-est, celles du Chouliou qui, après s'être développées en plateaux ondulés, tombent assez brusquement sur la rivière au-dessous de Tchorgoun. A peu près à partir de là jusqu'aux flancs rocheux des plateaux de Mackensie, s'étend une plaine de trois à quatre kilomètres de largeur, et c'est par cette plaine que la route de Simphéropol vient passer au pont de Traktir après un double changement de direction.

Les Russes, de leur côté, avaient aussi fait des ouvrages de campagne en avant de Mackensie s'avançant du côté d'Inkerman jusqu'à la batterie fixe dite de Gringalet qui leur appartenait. Ils multipliaient leurs batteries permanentes, disposées en échiquier sur la plaine en face des positions des alliés, de laquelle ils étaient maîtres dans sa plus grande largeur; ils avaient agrandi et perfectionné une vaste place d'armes voisine de la route du pont de Traktir. Cet ouvrage, connu d'eux sous le nom de Nouvelle-Redoute, leur permettait de dissimuler à tous les yeux de fortes réserves d'infanterie et d'artillerie. Les travaux russes sur la droite de la Tchernaïa formaient alors un ensemble assez complet, favorable à la fois à l'attaque et à la défense.

Quand le moment lui parut opportun pour attaquer les lignes de la Tchernaïa, le prince Gortschakof confia le commandement de son aile droite au général Read, chef du troisième corps d'infanterie russe, qui avait sous ses ordres le général Ouschakof, avec les régiments Mohilev, Vittebsk, Polotzk de la 7e division d'infanterie, et le général de Martineau, avec les régiments Azov, Oukraine, Odessa, de la 12e division d'infanterie, plus deux bataillons de tirailleurs, une compagnie de sapeurs, huit escadrons de houlans et un régiment de cosaques du Don; en tout dix-neuf mille hommes, avec soixante-deux pièces de canon, dont vingt-quatre de position, gros calibre, et quatre d'artillerie volante.

Le commandement de l'aile gauche fut donné au général Liprandi qui, depuis peu, avait remplacé le général Gortschakof second, comme

chef du sixième corps d'infanterie russe. Liprandi avait sous ses ordres le général Vesselitski, avec les régiments Boutirsk, Borodino et Taroutinsk, de la 17e division d'infanterie, et le général Bellegarde, avec les régiments Nisovsk et Simbirsk, de la 6e division d'infanterie, plus un bataillon de tirailleurs, une compagnie de sapeurs et six sothnies de cosaques ; en tout dix-huit mille hommes avec cinquante-huit pièces de canon.

Le prince Gortschakof gardait sous ses ordres immédiats sa réserve principale, composée des régiments Vladimir, Vologda, Kostroma, Galicie, de la 5e division d'infanterie, conduits par le général Vranken, vieux soldat du Caucase qui ne pouvait, par suite d'une blessure à la tête, porter le casque russe et était autorisé à se coiffer partout d'un bonnet. Cette réserve principale comptait environ douze mille hommes, avec quarante-huit pièces de canon.

La 4e division d'infanterie russe devait être disposée en seconde réserve sur les hauteurs au nord d'Inkerman, pour être prête à donner son appui en cas de besoin.

D'après les instructions du prince Gortschakof, le matin du 16 août, jour où il espérait surprendre les alliés dans les vignes de la fête de la veille, le général Read ferait avancer l'aile droite des deux côtés de la route de Mackensie, vers le pont de Traktir ; en même temps Liprandi suivrait la rive droite du Chouliou, marchant vers Tchorgoun. L'un et l'autre balayeraient tout ce qu'ils rencontreraient devant eux. Quand ils seraient arrivés à la lisière septentrionale de la vallée de la Tchernaïa, ils feraient halte, développeraient leur artillerie sur leur front et ouvriraient leur feu contre les positions des alliés. A partir de ce moment de l'opération, le prince Gortschakof se réservait de décider, suivant l'occurrence, où il porterait sa principale attaque, soit que ce fût sur les monts Fédioukinnes occupés par les Français, soit que ce fût, plus à l'est, sur la hauteur de Hazfort occupée par les Piémontais.

Ces dispositions ont été vivement critiquées. D'abord on a reproché au prince Gortschakof de n'avoir pas fait, le pouvant, une armée d'attaque plus forte, ensuite de n'avoir pas eu un plan assez nettement arrêté. Voulait-il agir de surprise contre les alliés ? Mais, quoiqu'il y ait en partie réussi par suite d'un épais brouillard et de l'incrédulité des Français, il ne pouvait en principe se flatter de cacher à ses adversaires un grand déploiement de troupes, et d'ailleurs lorsqu'on cherche sur le champ de bataille son principal point d'attaque, on ne peut songer à surprendre, ajoutent les critiques.

Il est vrai qu'un plan d'opérations, trouvé plus tard sur le général Read, semble donner une explication mieux déterminée des projets du prince Gortschakof. D'après ce plan, son but immédiat aurait été de s'emparer des hauteurs occupées par les Français. Si l'attaque réussissait, il serait maître du cours de la Tchernaïa, il pourrait se porter contre les Piémontais et les détachements anglais de la vallée de Baïdar. La position ainsi conquise par ses troupes lui servirait de point de départ pour une grande attaque de Balaklava et du plateau de Chersonèse, combinée avec une sortie de la ville. Mais, en supposant que tel fût véritablement le plan du prince Gortschakof, il aurait encore eu l'inconvénient d'être commencé avec des forces d'autant plus insuffisantes, qu'ensuite toute son armée même, qu'il aurait préalablement exposée à être battue par fractions, serait impuissante à vaincre les alliés dans leurs formidables lignes, appuyées sur une flotte maîtresse de la mer (1).

En prévision d'une entreprise de l'ennemi à laquelle, à force de l'attendre, on finissait par ne plus croire, ordre avait été donné au général Herbillon, commandant le corps d'armée de la Tchernaïa, de prendre les mesures nécessaires pour recevoir les Russes, soit qu'ils attaquassent de jour, soit qu'ils attaquassent de nuit. Le général Herbillon, sous les ordres duquel étaient, outre sa propre division formant la réserve, les divisions Camou et Faucheux, ainsi que la cavalerie française, avait fait, en conséquence, entre le 20 et le 25 juillet, un dispositif pour ses troupes et son artillerie; mais ce dispositif, établi dès le principe sans que même on y eût tenu compte de certaines mutations entre les corps, et sur lequel (malgré son annexion au rapport sur la bataille de Traktir, inséré dans *le Moniteur*) on n'a pu fonder de récit des faits subséquents sans commettre des erreurs, avait subi d'importantes modifications. Il faut tout d'abord faire observer que l'artillerie française avait été si fort affaiblie en dernier lieu sur la Tchernaïa, qu'on n'y comptait que dix-huit pièces de campagne pour la défense de la première ligne, et que les divisions elles-mêmes

(1) Selon un officier russe très-distingué qui se trouva en rapports amicaux avec les officiers français à la paix, le prince Gortschakof, s'il avait réussi à occuper les monts Fédioukinnes, aurait attaqué à revers les positions de droite des assiégeants faisant face à la Karabelnaïa, en combinant cette opération avec une sortie de la garnison. Son but principal aurait été de reprendre les Ouvrages-Blancs et le mamelon Vert, afin de replacer les choses, avant le nouvel hiver, dans la situation où elles étaient avant le 7 juin (jour où le mamelon Vert avait été pris par les Français).

étaient si peu fournies, que certaines compagnies ne comptaient plus qu'une douzaine d'hommes présents. Le 15 août, les dernières dispositions prises pour les troupes alliées sur la rive gauche de la Tchernaïa étaient celles-ci, en partant de gauche à droite relativement à la défense :

Les Français, comme on l'a dit, étaient établis sur trois hauteurs principales, appelées mamelons Fédioukinnes. La majeure partie de la division Camou, c'est-à-dire la brigade Vergé, composée des 6e et 82e de ligne, et le régiment des tirailleurs algériens appartenant à la brigade Wimpffen, étaient postés, avec la 4e batterie du 13e régiment d'artillerie-monté, capitaine-commandant Dorlodot des Essarts, sur le mamelon le plus voisin des hauteurs sud d'Inkerman, le plus à l'ouest, le plus à gauche enfin relativement à la défense. Sur le mamelon central se trouvaient les deux autres régiments de la brigade Wimpffen, 50e de ligne et 3e de zouaves, avec la 3e batterie du 12e d'artillerie-monté, capitaine-commandant Vautré. Outre les deux régiments de la brigade Wimpffen, appartenant à la division Camou, la brigade de Failly (95e et 97e de ligne), de la division Faucheux, était aussi postée sur ce mamelon central, séparé sur sa droite du troisième mamelon par la route de Balaklava au pont de Traktir. Le troisième mamelon, le plus à l'est, ou le plus à droite relativement à la défense, était occupé par la 1re brigade de la division Faucheux, ne se composant plus, depuis le départ du 4e régiment d'infanterie de marine pour Kertch, que du 19e bataillon de chasseurs à pied et du 2e de zouaves. Là était en position la 6e batterie du 13e régiment d'artillerie-monté, capitaine-commandant de Sailly, ayant le 19e bataillon de chasseurs pour soutien, et spécialement chargée, avec la batterie Vautré, de la défense du pont de Traktir, sur la route duquel la division Faucheux était à cheval. La division Herbillon occupait des positions de réserve : l'une de ses brigades, celle du général Sencier (14e bataillon de chasseurs à pied, 47e et 52e de ligne), était établie à gauche et à mi-côte des hauteurs sud d'Inkerman, séparée par un large ravin du mamelon sur lequel campait la brigade Vergé ; l'autre brigade, celle du général Cler (62e et 73e de ligne), était postée en arrière des mamelons, vers Kadikioï. Cinq ou six batteries françaises, dont deux de la garde, avec le parc de campagne, étaient tenues ordinairement en réserve derrière les mamelons Fédioukinnes, sous les ordres du colonel Forgeot, commandant supérieur de l'artillerie de la Tchernaïa, mais pour le combat seulement, ce qui rendait sa position, subordonnée à celle du général

Eugène Beuret, d'une délicatesse et même d'une difficulté extrêmes; il ne pouvait en effet préparer d'avance par lui-même les éléments du succès des événements dont la responsabilité lui incombait pendant l'action, tandis que le général Beuret devait être presque tout entier au soin des batteries de siége sur la droite des attaques de Sébastopol. La division Levaillant, du premier corps, et la division Dulac, du deuxième corps, ainsi que le général Mellinet, avec la garde impériale, devaient, au besoin, se porter, des attaques de la place, au secours du général Herbillon. La cavalerie du général Morris, formée des quatre régiments de chasseurs d'Afrique, se tenait en arrière de la droite des Français, dérobée par le mamelon qu'occupait la 1re brigade de la division Faucheux, et pouvait être promptement ralliée par la cavalerie anglaise. A l'est ou à droite de ce dernier mamelon, le corps auxiliaire sarde occupait le Hazfort, hauteur assez solidement fortifiée, et les gorges voisines de la crête qui sépare la vallée de Baïdar du plateau de Sébastopol, ayant en face, de l'autre côté de la Tchernaïa, le bourg de Tchorgoun et le mamelon retranché du Télégraphe ou du Ziggag, faisant partie des hauteurs du Chouliou sur lesquelles le général de La Marmora avait ses avant-postes. Le corps auxiliaire ottoman, commandé par Osman-Pacha en l'absence d'Omer-Pacha, campait sur les hauteurs du Chirkakaïasi et de l'Isarchik; une de ses divisions, aux ordres du comte Kocielsky, passé au service du sultan sous le nom de Sefer-Pacha (différent du Circassien Sefer-Pacha qui commandait depuis quelque temps dans Anapa), observait, du mamelon le plus avancé vers Alsou-Diamou, le passage de la rivière au-dessus de Tchorgoun. Plus à l'est encore, vers l'embouchure du ruisseau de Baïdar dans la Tchernaïa, le général d'Allonville bivouaquait avec les 1er et 4e hussards et les 6e et 7e dragons, poussant de temps à autres des reconnaissances dans les directions de Rioukasta et d'Aï-Todor.

Dans les premiers jours d'août, le général Simpson avait fait dire au général Herbillon qu'il savait par ses espions que l'armée russe de secours préparait des ponts et des moyens de franchissement de toutes sortes; on avait même fixé à cinquante-quatre le nombre de ponts pour l'infanterie et à dix celui des ponts particuliers pour l'artillerie et la cavalerie. Les précautions nocturnes usitées en pareil cas furent prises en conséquence, mais avec une sorte d'indifférence provenant de l'incrédulité presque générale au sujet d'une attaque des Russes sur la Tchernaïa.

Le 15 août, dans l'après-midi, Liprandi, avec l'aile gauche des Russes, s'ébranla des hauteurs de Mackensie et s'avança, le long du versant méridional des hauteurs de Tcherkez-Kerman, vers la rive droite du Chouliou supérieur, où, étant arrivé, il campa en deux colonnes, le front tourné contre la Tchernaïa (1). Le général Bellegarde, commandant l'une de ces colonnes, fit passer des troupes sur la rive gauche du Chouliou, et, de là, de fortes patrouilles poussèrent, par Chamli-Ozenbash, sur le chemin de Rioukasta, pour reconnaître si rien ne menaçait le flanc gauche des Russes par la haute Tchernaïa. Ces patrouilles rencontrèrent, à la nuit, les avant-postes du général d'Allonville qui était en observation dans la haute vallée de Baïdar. Celui-ci se hâta d'aviser ses collègues du mouvement de l'ennemi par une dépêche télégraphique restée incomplète en raison de la nuit, mais qui néanmoins fut communiquée telle quelle aux chefs de corps.

Le soir du 15 août, le général Read, avec l'aile droite du prince Gortschakof, descendit à son tour des hauteurs de Mackensie jusqu'à la bifurcation conduisant au pont de Traktir et en aval de celui-ci, bifurcation près de laquelle était établie la Nouvelle-Redoute russe dont il a été parlé. Le général Read, dont le mouvement se prolongea toute la nuit, vint camper sur ce point en deux colonnes, à droite et à gauche du pont de Traktir. Placé au-dessous de la batterie fixe dite de Gringalet, il donnait lui-même ses instructions aux chefs des diverses batteries. C'était un homme de grande valeur, qui mena le mieux les Russes dans ces circonstances, quoiqu'on ait assez peu noblement profité de sa mort pour lui imputer des fautes qui n'étaient pas siennes.

Au crépuscule du matin du 16 août, alors qu'un épais brouillard noyait la vallée de la Tchernaïa et empêchait de distinguer les mouvements des colonnes, les troupes de Liprandi, les premières, couronnèrent en armes la crête des montagnes.

Les extrêmes avant-postes des Russes et des alliés échangeaient, depuis quatre heures moins un quart, des coups de fusil plus nourris que de coutume, lorsque bientôt, indépendamment de quelques fusées que l'on avait aperçues, quatre coups de canon de campagne tirés par l'ennemi à la gauche d'un épaulement élevé à mi-côte devant la divi-

(1) Malgré le soin que Liprandi prenait de se dérober par la contre-pente du terrain, l'irradiation de la lumière, causée par les baïonnettes de ses troupes, se voyait du mamelon Fédioukinnes de l'est. Un officier fit remarquer ce phénomène à quelques personnes qui étaient auprès de lui. Son observation lui profita, car il compta au premier rang de ceux qui se trouvèrent prêts à recevoir les Russes le lendemain matin.

sion Herbillon, ne permirent plus aux Français ni aux Piémontais de douter que le signal de les attaquer ne fût donné.

La colonne du général Vesselitzki menaçait de front, avec une batterie, le mamelon du Zigzag (1), où les Piémontais avaient trois compagnies, dont une de *bersaglieri* (sorte de chasseurs à pied), couvertes seulement par des ouvrages à hauteur d'appui, tandis que la colonne du général Bellegarde, s'avançant par les hauteurs les plus voisines de la rive droite du Chouliou, était près d'attaquer à revers, avec deux batteries, ce même mamelon qui dominait Tchorgoun. Bientôt les Russes commencèrent l'attaque, en ouvrant le feu de trois batteries de pièces de position.

Les trois compagnies piémontaises furent donc aux prises avec cette formidable artillerie et douze bataillons russes qui accouraient les baïonnettes en avant, un certain nombre portant des échelles pour escalader les parapets. Le brouillard les empêcha quelque temps de mesurer les forces auxquelles elles avaient affaire; elles défendirent pendant près d'une heure le petit ouvrage qui les couvrait.

Le général de La Marmora n'avait pas plus tôt entendu les premiers coups de feu, qu'il avait fait prendre à ses troupes leurs positions sur le Hazfort et en face de Tchorgoun. Le 4e bataillon de bersaglieri, qui déjà était en marche pour relever les avant-postes sardes sur la droite de la Tchernaïa, courut porter un immédiat appui aux trois compagnies engagées. Il traversa le canal-aqueduc, la rivière, gravit le mamelon du Zigzag et parvint au sommet juste au moment où les braves qu'elle venait secourir, ayant enfin reconnu à quelles forces considérables ils avaient affaire, se repliaient de leur ouvrage de campagne. Le mamelon, balayé par des pièces de position en face, en flanc et en arrière, n'était plus tenable. Le 4e bataillon de bersaglieri, ralliant les trois compagnies d'avant-postes, se retira en bon ordre sur la gauche de la Tchernaïa, et alla renforcer un poste qui occupait une autre hauteur au bord de l'aqueduc. Le général de La Marmora, pendant ce temps, avait envoyé demander à Osman-Pacha de faire avancer quelques troupes pour appuyer son flanc droit. Sefer-Pacha, en conséquence, amena promptement six bataillons turcs, dont quatre prirent position en face du passage de Tchorgoun.

(1) C'est ainsi que le général de La Marmora nomme cette hauteur dans son rapport, en raison d'une rampe dans cette forme que les Piémontais y avaient pratiquée. Les récits russes et allemands la nomment la hauteur du Télégraphe, parce qu'en effet les Piémontais y avaient établi un signal de ce genre.

Le général Liprandi, après s'être emparé du mamelon du Zigzag, le descendit, et développa son artillerie pour foudroyer celle des Sardes qui lui répondit avec vigueur et fut promptement appuyée par quelques pièces de campagne turques des hauteurs d'Alsou-Diamou, ainsi que par la batterie anglaise d'obusiers de 32 du capitaine Mowbray. Après une démonstration qui avait toutes les apparences d'une fausse attaque dans le but de diviser l'attention et les forces des alliés, le général Liprandi se borna à observer les positions piémontaises, sans essayer de les aborder de nouveau.

De son côté, le général Read s'était porté en avant. Sa colonne de droite, commandée par le général Ouschakof, prit un peu en aval du pont de Traktir, et sa colonne de gauche, conduite par le général de Martineau, s'avança en droiture sur ce pont par la grande route. Dès que ces deux colonnes furent parvenues sur le terrain ouvert au-dessous des hauteurs d'Inkerman, elles se déployèrent vivement en ordre de bataille. La cavalerie fut mise en tête, les houlans en première ligne; les cosaques les appuyaient en arrière. A mille pas environ de la Tchernaïa, Read s'arrêta, fit avancer son artillerie et commença la canonnade, tandis que le général Vranken, descendant à son tour de Mackensie, relevait sa position près de la Nouvelle-Redoute.

Peu après que Liprandi s'était emparé du mamelon du Zigzag, le prince Gortschakof avait marché en personne sur ce point, laissant la 5e division à la Nouvelle-Redoute. Quand il y fut arrivé, il prit la résolution d'attaquer le Hazfort, occupé par les Piémontais sur l'autre rive de la Tchernaïa, et de devancer dans ce but le général Liprandi, en se faisant suivre par la division du général Vranken, restée, on se le rappelle, sous ses ordres directs, ainsi que par la majeure partie de l'infanterie du général Read, pendant que l'artillerie et la cavalerie de celui-ci, appuyées de quelques bataillons, combattraient l'aile gauche des Français. Cette résolution du prince Gortschakof a été aussi l'objet de beaucoup de critiques; son exécution d'ailleurs ne pouvait avoir lieu, comme on vient de le voir, avec le concours des troupes empruntées aux colonnes du général Read qui déjà s'était engagé avant d'avoir pu recevoir les nouvelles instructions de son général en chef.

Le brouillard qui couvrait encore la contrée et la fumée des canons empêchaient de reconnaître au juste les points d'attaque de l'ennemi, et devaient lui faciliter pendant quelque temps le passage de la rivière.

Malgré les avis reçus, malgré le dispositif précédemment adopté, mais dont il avait été finalement tenu un très-médiocre compte, la sur-

prise était à peu près complète. Chaque chef de corps parmi les Français allait être livré à ses propres inspirations; chaque régiment, chaque bataillon allait tout d'abord combattre suivant sa position de campement. Les deux colonnes Ouschakof et Martineau, les chasseurs en avant, les sapeurs derrière ceux-ci avec tout ce qui était nécessaire pour jeter des ponts volants, arrivèrent sans obstacle au bord droit de la Tchernaïa.

Les sentinelles avancées des Français s'étaient repliées sur les petits postes et ceux-ci sur les grand-gardes de la tête de pont de Traktir et du canal de dérivation, renforcées qu'elles étaient d'un faible bataillon de soutien. Ces hommes disputaient le terrain pouce à pouce avec un courage sans cesse renaissant, ramenés peu à peu sur le gros de leurs brigades qui prenaient les armes.

Le 2e de zouaves avait engagé un feu de mousqueterie, qu'il allait appuyer bientôt d'énergiques et nombreux retours offensifs, lorsque la batterie de Sailly, suivie peu après du 19e chasseurs à pied, son bataillon de soutien, vint prendre, au trot, une position de combat étudiée d'avance par ses officiers. Pendant la marche de sa batterie, le capitaine de Sailly avait reçu l'ordre du général Faucheux de détacher trois de ses pièces à l'entrée du pont de Traktir. Le personnel en officiers des batteries françaises était très-incomplet, mais les deux tiers des canonniers étaient des hommes avec lesquels on pouvait tout oser. Le capitaine de Sailly lança le lieutenant Savary, le seul officier dont il disposât, avec ses trois pièces tête de colonne, vers la pointe du mamelon Fédioukinnes de droite le plus voisin du pont de Traktir, mamelon qui domine et côtoie la route jusqu'à la Tchernaïa, et descendit avec les trois pièces qui lui restaient sur la route de Traktir déjà labourée par les projectiles de l'ennemi, non sans faire observer toutefois que se porter à la tête d'un défilé est toujours une mauvaise manière de le défendre. La colonne des six voitures qui accompagnaient les pièces venait déjà d'y être engagée tout entière, lorsque le contre-ordre, et l'ordre de se placer en batterie sur le mamelon furent jetés au capitaine de Sailly, par le commandant Baudoin, du haut en bas des positions françaises. Le demi-tour n'était plus possible par la tête; mais il fut exécuté, par voiture, de la queue à la tête de la colonne, avec un bonheur qui ne s'explique que par le sang-froid plein de hardiesse des artilleurs et par les admirables qualités du matériel français de campagne. Le demi-tour fait, chaque pièce, sans aller plus loin, franchit, par escalade, l'escarpement qu'elle avait à sa

gauche, et la demi-batterie vint prendre position sur la hauteur, à la droite de celle qui déjà y était en action, sous les ordres du lieutenant Savary, intrépide officier qu'une fièvre dévorante travaillait depuis trois mois sans pouvoir abattre ni son courage ni son activité. L'effet de la batterie de Sailly, ainsi partagée, entrée la première en ligne et occupant la clef de la position, fut d'une grande puissance. Elle se composait, comme les deux autres batteries divisionnaires, de six canons-obusiers de 12. Les trois pièces de gauche, postées avec beaucoup d'intelligence par le lieutenant Savary, labouraient les colonnes russes dans toute l'étendue du parcours de la route de Mackensie, depuis le pont de Traktir jusqu'au premier coude de la Tchernaïa. Le capitaine de Sailly plaça ses trois pièces de droite un peu en arrière. Leur direction commune, inclinée sur celles de gauche, leur permettait de battre d'écharpe les bataillons ennemis les plus voisins du pont, et de prendre d'enfilade la deuxième partie des colonnes d'attaque que fournirait Liprandi, jusqu'aux dernières limites de la portée. La réserve, totalement à l'abri des coups directs de l'ennemi, était cachée dans une sorte de bassin naturel situé en arrière à petite distance. Le surplus des servants strictement nécessaires à l'exécution du tir s'y tenait aussi. Le tir était nourri, car il n'y avait pas de temps à perdre, mais il n'était pas précipité, et l'on négligeait d'une manière absolue le canon de l'ennemi pour ne s'occuper que des masses d'infanterie qui se ruaient contre le pont de Traktir. Les trois pièces de gauche tiraient plus d'obus que de boulets; celles de droite opéraient en sens inverse; les obus à balles comptaient comme obus et les boîtes à balles (1) étaient réservées, quoique la distance permît presque d'en faire usage.

L'attaque des colonnes du général Read était menée alors avec une extrême vigueur. La colonne Ouschakof franchissait la rivière à gué, en aval de Traktir, et celle de Martineau se jetait avec fureur contre la tête même du pont.

Les bataillons de cette dernière colonne, retardés dans leur marche par l'héroïque résistance des grand-gardes et des compagnies de soutien, ainsi que par le puissant effet de la batterie de Sailly, finirent par enlever le petit ouvrage qui couvrait le pont de Traktir. Les Russes traversaient d'ailleurs la rivière en amont et en aval de ce pont, les uns à gué, les autres à l'aide de ponts-chevalets jetés à la hâte. Leurs

(1) Les boîtes à balles de l'artillerie constituent ce que l'on appelle dans le langage ordinaire *mitraille*. Les coups de canon se divisent en coups à boulet, coups à obus, coups à balles, coups d'obus à balles.

masses rompues par l'artillerie française, mais électrisées par un commencement de succès, abordèrent le canal avec un enthousiasme sauvage proclamé par un immense hourra.

Deux de leurs batteries de position, correspondant aux calibres de 12 et de 16 des Français, très-habilement dirigées par le général-major d'artillerie de Hagmann, officier jouissant dans l'armée russe d'une haute réputation, et une batterie légère, commandée par le capitaine Bjalostolsky, essayèrent de réduire au silence les deux demi-batteries de Sailly. Les projectiles de la batterie legère russe arrivaient en bonne direction, mais se perdaient dans la route de Traktir qui formait égout pour eux, et, de plus, très-heureusement pour les Français, le chef de cette batterie ne connaissait pas le terrain. Les batteries de position du général de Hagmann causaient plus de mal, et l'une d'elles, parfaitement servie, prenait d'écharpe, par la droite, les canons du capitaine de Sailly. Vingt-quatre pièces ennemies appuyaient avec efficacité l'attaque directe du pont, quand les rayons du soleil commencèrent à déchirer les rideaux brumeux qui dérobaient l'une à l'autre les deux armées adverses.

Les soldats des colonnes Ouschakof et Martineau comblaient le canal-aqueduc avec des fascines et des gabions auxquels s'ajoutaient les cadavres des hommes tués. Les Français, quoique leurs réserves n'eussent point encore paru, défendirent le passage du canal aussi chaudement qu'ils avaient fait pour celui de la rivière. Un grand nombre de Russes périrent dès lors ou furent grièvement blessés. Toutefois le gros des assaillants vint à bout de forcer cette seconde barrière.

La batterie du mamelon central (3ᵉ du 12ᵉ) avait été complétement surprise par l'attaque, et sans l'énergique résistance que présentèrent quelques compagnies, particulièrement du 50ᵉ de ligne, elle aurait couru de grands dangers : ses chevaux étaient à la corde, non garnis, et partie des coffres de munitions étaient à terre, par suite de l'incrédulité qui avait régné de ce côté jusqu'à la dernière minute sur une agression de l'ennemi. Le lieutenant Borély, conservant dans ces graves circonstances toute sa présence d'esprit, s'adressa à deux canonniers conducteurs connus pour leur énergie, parvint à atteler une pièce qu'il emmena, lui troisième, suivant au pas de course, après avoir excité par des moyens qui se puisent dans les circonstances l'ardeur de ces braves gens. Arrivé au bas du mamelon central, le lieutenant Borély mit, comme il le put, avec la plus grande célérité, sa pièce en batterie, courut de sa personne au coffre désétouper les muni-

tions, chargea, pointa sur la masse des assaillants qui, à ce moment encore, étaient perdus dans le brouillard, et tira le premier coup de canon de son côté, le coup de canon pour le moral de la troupe. Une seconde pièce avait suivi la première. Rectifiant bientôt après toutes les erreurs d'appréciation, ramenant l'ordre et la régularité dans sa section qui vint se grouper en partie autour de lui, le lieutenant Borély couvrit de son feu l'espace compris entre la Tchernaïa et la face gauche de la tête du pont. Ce que voyant le brave général de Failly, il vint complimenter cet officier d'artillerie, dont la conduite aussi hardie que judicieuse donna le temps au gros de la batterie de s'apprêter, de descendre à son tour les pentes du mamelon central et de prendre position un peu plus haut, à deux cents mètres à gauche des deux premières pièces. La batterie Vautré se trouva donc ainsi fractionnée, mais plus inégalement que la batterie de Sailly. Les deux pièces du lieutenant Borély étaient à droite dans les positions les plus rapprochées du pont; les quatre autres, avec le capitaine Vautré, étaient à gauche, dans une position un peu plus élevée et plus éloignée.

La batterie des Essarts (4[e] du 13[e]), entrée la seconde en ligne, avait à donner son appui à l'intervention des bataillons de la division Camou sur le mamelon de gauche, qui n'était pas directement menacé. Elle le fit en temps opportun, avec intelligence et courage.

Quand Ouschakof eut franchi la rivière et le canal, poussant devant lui les bataillons avancés de la brigade de Failly, qui lui avaient vendu chèrement chaque pouce de terrain, il s'avança vers les pentes inférieures du mamelon central. Le lieutenant Borély, qui commençait à devenir le point de mire des chasseurs russes, dont la masse arrivait sur lui, avait réservé pour ce moment ses coups à balles, placés à terre à côté des pièces. Il les lança fort à propos, puis essaya de remettre ses avant-trains pour commencer son mouvement de retraite vers le haut du mamelon. Cette opération était très-difficile et le succès en eût été compromis sans l'intervention d'un officier d'infanterie qui cria à ses soldats : « Camarades, tirez à gauche pour l'artillerie! » Aussitôt la fusillade fut dirigée en ce sens. Cet utile secours de quelques minutes sauva les pièces. Les deux pièces du lieutenant Borély, ramenées en arrière, rejoignirent sur la hauteur trois des pièces de la section principale qui elles-mêmes faisaient retraite. La quatrième pièce resta quelque temps égarée dans les ravins. Il y avait là plus de vingt voitures à six chevaux chacune, des pièces et des caissons dans une con-

fusion extrême. Le lieutenant Borély rétablit l'ordre partout, fractionna la batterie selon ses divisions régulières, et eut la satisfaction de la présenter en état à son capitaine quand bientôt celui-ci fut revenu avec la dernière pièce retrouvée.

Accablée par le nombre, la brigade de Failly, l'artillerie qui l'appuyait comprise, avait donc été obligée de faire retraite et de laisser les épais bataillons d'Ouschakof s'emparer du premier versant de la partie centrale des mamelons Fédioukinnes.

La 1re brigade de la division Faucheux, avec la batterie de Sailly, tenait encore, toute débordée qu'elle fût par l'ennemi, contre la colonne Martineau, sur la droite et sur la gauche, quand, surmontant à la fin l'intrépide résistance du 19e bataillon de chasseurs à pied, que conduisait le capitaine adjudant-major Champion, et celle du 2e de zouaves, mené par le colonel Saurin, l'infanterie russe s'avança en profondes colonnes sur les Français décimés, avec cette abnégation réglementaire qui fait sa réputation et quelquefois sa ruine.

Le moment critique approchait. Le 2e de zouaves avait fait des pertes cruelles, entre autres celles des deux braves commandants Darbois et Alpy ; le 19e bataillon de chasseurs avait aussi singulièrement souffert; le chef de la 6e batterie du 13e, le capitaine de Sailly, venait d'être grièvement atteint sur son cheval; son lieutenant Savary, après avoir perdu l'un de ses chevaux sous lui, eut la jambe emportée par un boulet. Les projectiles ennemis labouraient les camps français, que les Russes semblaient près d'envahir. Des hommes de garde, des muletiers chargeaient les bagages en toute hâte. Les Russes paraissaient n'avoir plus qu'à compléter des avantages bien marqués. Mais ils progressaient à la manière de la marée montante, donnant aux Français le temps de se reformer et aux réserves adverses d'arriver.

Calculant sur les habitudes militaires des Russes, beaucoup moins vives et dégagées que celles des Français, le capitaine de Sailly, un instant avant d'être blessé, avait refusé de faire reculer sa batterie que les ennemis ne s'occupaient pas d'attaquer à la course, baïonnette en avant, mais sur laquelle seulement ils continuaient à faire de près un feu de tirailleurs. Le chef d'escadron Baudoin, assisté du capitaine de Contamine, prit le commandement direct de cette héroïque batterie après que ses deux seuls officiers eurent été mis hors de combat, et ne fit qu'augmenter sa gloire s'il était possible. Le capitaine de Contamine eut deux chevaux tués sous lui. L'adjudant Guillemot, les maréchaux des logis Brameret, Hervé, Morbus et Pomelet se distinguèrent

d'une manière particulière. Le commandant Baudoin ne commença le mouvement de retraite de la batterie qu'à la dernière extrémité et au pas, pour prendre une position nouvelle un peu en arrière. La réserve de boîtes à balles était prête ; les servants, armes chargées, attendirent les Russes qui, après avoir un moment dépassé la batterie sans l'envelopper ni essayer sérieusement de l'enlever, se reformaient sur le plateau en faisant leur fusillade à courte distance. Alors, superbe et terrible, la batterie se démasque à petite portée, et de quatre coups à mitraille, elle ouvre dans les masses ennemies quatre larges trouées par lesquelles se ruent les zouaves et les chasseurs à pied jusque sur le bord du canal-aqueduc. Rien ne résiste à cette furieuse attaque, et soudain le sort des armes change.

D'ailleurs le 3e de zouaves, colonel Maurelhan-Polhes, et le 50e de ligne, colonel Douay, prenaient depuis un moment une part brillante à l'action, et, après avoir d'abord ouvert une fusillade meurtrière du versant supérieur du Fédioukinnes central, ils étaient descendus jusqu'au bord du canal, chargeant les Russes à la baïonnette. Le capitaine des Essarts, bien qu'il eût reçu l'ordre de ne pas se porter au bas de la hauteur, prit sur lui de faire appuyer le mouvement de ces deux régiments par deux pièces de sa batterie, qui, sous les ordres du lieutenant Vernay, contribuèrent à la défaite de l'ennemi (1).

Le général de Failly qui, dans cette journée, ne fut pas seulement le commandant de sa brigade, mais, par ce droit tacitement concédé à l'intelligence, à la présence d'esprit et à l'énergie au moment du péril, un véritable général d'armée, avait profité rapidement de ce secours, venu d'une des brigades de la division Camou, pour se rallier, se reformer, coordonner les mouvements de ses bataillons avec ceux des autres brigades qui l'appuyaient de droite et de gauche, et prendre une vigoureuse offensive.

D'autre part le colonel Forgeot était venu couronner la hauteur avec ses batteries de réserve (2), prenant en outre le commandement direct

(1) La batterie des Essarts (ancienne batterie Fiévet) eut cinq hommes tués et treize plus ou moins grièvement blessés, presque tous appartenant à la section Vernay. Elle comptait trois officiers présents à la bataille de Traktir, le capitaine des Essarts et les lieutenants Abrial et Vernay. Le lieutenant Abrial était occupé dans la forêt de Baïdar quand il entendit les premiers coups de canon ; il arriva assez à temps encore pour prendre part à l'affaire.

(2) Les batteries de la réserve du colonel Forgeot qui furent successivement répandues sur la ligne de bataille, étaient *la 3e batterie du 15e d'artillerie à cheval*, capitaine-commandant Armand ; *la 2e batterie du 14e d'artillerie à cheval*, capitaine-commandant

de la 3e du 12e qui, ses six pièces ensemble cette fois, suivait le général de Failly dans son magnifique retour offensif.

Pendant que l'artillerie du général Ouschakof, encore sur la rive droite de la Tchernaïa et d'ailleurs masquée par l'infanterie, était dans l'impossibilité de répondre au feu de l'artillerie française, la plus grande partie de la division Camou entrait successivement dans la bataille. Le 3e de zouaves, à la tête duquel le colonel de Maurelhan-Polhes fut blessé, et le 50e de ligne, qui se comporta selon sa valeureuse coutume, abordaient de front l'infanterie d'Ouschakof ; le colonel Rose, avec ses tirailleurs algériens, les appuyait sur leur gauche, et le colonel de Castagny, avec le 82e de ligne, appartenant à la brigade Vergé, tombait sur le flanc droit de la colonne russe, la rejetait en désordre au delà du canal, puis de la Tchernaïa, et la réduisait à une si entière inaction désormais, que les régiments qui la composaient furent accusés de n'avoir pas fait tout leur devoir.

Les douze bataillons de Martineau se pressèrent en masse compacte et lourde entre le Fédioukinnes et le canal-aqueduc, dirigés comme s'ils ne formaient qu'un seul bataillon, sans qu'on pût y distinguer une disposition de corps séparés et de réserve; on n'y voyait pas même un déploiement de front convenable et approprié aux chances du combat.

Le général de Failly, du haut du mamelon central, reconnut promptement l'avantage qu'il pourrait tirer de cet état de choses. Saisissant le moment favorable, avec une rare sagacité, il fit tourner à gauche sa brigade qui avait le front sur la Tchernaïa ; il envoya le régiment de l'aile droite (95e de ligne, colonel Danner), sur le pont de l'aqueduc et sur celui de Traktir que les Russes avaient eu l'imprudence de ne pas occuper après s'en être emparés ; en même temps le 97e, commandant Guiot de Saint-Rémy, eut ordre de traverser la grande route et d'attaquer le flanc gauche de la masse compacte des bataillons ennemis.

Le mouvement du 97e de ligne, dans lequel se distingua le commandant Copmartin, empêcha les Russes de rétablir l'ordre du combat qu'ils avaient perdu. Ils furent obligés de faire face d'un côté à ce régiment, de l'autre au 19e bataillon de chasseurs à pied et au 2e de zouaves.

Le colonel Forgeot avait envoyé successivement sur le principal théâtre du combat les batteries de réserve Armand et Belu (3e du 15e

Cheguillaume; *la 4e batterie du 17e d'artillerie à cheval,* capitaine-commandant Belu ; *la 3e batterie du régiment d'artillerie à cheval de la garde,* capitaine-commandant Robin ; *la 4e batterie de ce même régiment,* capitaine-commandant Lafaille.

régiment d'artillerie à cheval (1) et 4ᵉ du 17ᵉ) formant la division d'artillerie du commandant Liégeard. La batterie du capitaine Armand vint sur le mamelon Fédioukinnes de l'est soutenir la 6ᵉ du 13ᵉ, maintenant dirigée par le commandant Baudoin. Ses trois pièces de droite tirèrent sur les colonnes russes du côté des Piémontais, et ses trois pièces de gauche sur les masses agglomérées aux abords du pont. La batterie Lafaille, de l'artillerie de la garde, dirigée par le commandant Gagneur, n'entra en scène que quand les deux premières colonnes russes eurent été repoussées. L'autre batterie de la garde, commandée par le capitaine Robin, avait été envoyée dans la forêt d'où elle ne revint que pour tirer environ cent coups de canon. Sous le feu des batteries de première ligne et des batteries de réserve des Français, les bataillons russes ne surent plus où donner de la tête, et leurs rangs épais s'éclaircirent en roulant dans des mares de sang. La 6ᵉ du 13ᵉ d'artillerie n'avait pas déchu un instant de ses foudroyants débuts. Trois fois elle changea de chef; deux de ses coffres firent explosion, mais l'ennemi n'y gagna rien; elle tira dans la matinée neuf cents coups de canon-obusier, et un seul de ces coups coucha par terre une rangée de vingt-et-un Russes (2).

A la vue du désastre de ses colonnes, le général Read, avec son chef d'état-major Veimarn, s'est précipité sur la rive gauche de la Tchernaïa, dans le front des tirailleurs; mais le 95ᵉ de ligne s'élance sur le pont pour lui couper la retraite. Le général veut alors se détacher en arrière pour empêcher les Français de s'établir sur la Tchernaïa. Un combat violent et meurtrier s'engage à la baïonnette, sur le pont même de Traktir. Nombre de Russes tombent sous les coups des Français, nombre d'autres sont faits prisonniers. L'infortuné général Read est obligé de se replier en désordre; mais pendant qu'il lui faut

(1) Du nº 1 au nº 5 les régiments d'artillerie française sont dits d'*artillerie à pied*; le nº 6 est dit d'*artillerie-pontonniers*; du nº 7 au nº 13 inclus, les régiments sont dits d'*artillerie-montés*; enfin du nº 14 au nº 17 inclus, d'*artillerie à cheval*. La garde impériale comptait à l'époque de la guerre d'Orient un régiment d'artillerie à pied et un régiment d'artillerie à cheval.

(2) Du récit, d'ailleurs très-intéressant de M. Rustow, on pourrait conclure que la batterie qui était sur le mamelon de droite, avec la 1ʳᵉ brigade de la division Faucheux, avait été à peu près sinon tout à fait au pouvoir des Russes pendant un moment, et qu'elle n'avait été dégagée que très-difficilement, par l'intervention de l'infanterie, ses servants, selon lui, ayant été tués sur leurs pièces. Il a interverti les rôles. C'est la batterie qui, en foudroyant les Russes, a donné les moyens au 19ᵉ de chasseurs et au 2ᵉ de zouaves de reprendre l'offensive. Jamais les Russes n'ont mis la main sur un de ses canons, ni même sur un de ses caissons.



BATAILLE DU PONT DE TRAKTIR

se défendre à la fois sur son front et sur son flanc gauche, il tombe sous les balles du 19ᵉ bataillon de chasseurs à pied, le général Veimarn est tué à son tour. La lutte recommence plus acharnée autour des corps de ces deux vaillants et infortunés chefs; mais les Russes ne réussissent pas à les conquérir. Leur mouvement rétrograde est décidé; ils se pressent en foule contre le pont de Traktir et sur ceux de leurs ponts volants qui ne sont pas encore coupés, laissant beaucoup de prisonniers entre les mains des Français. La batterie que dirige le commandant Baudoin et les deux batteries de réserve déjà envoyées par le colonel Forgeot, foudroient les fuyards, que, d'autre part, le 2ᵉ de zouaves, le 19ᵉ bataillon de chasseurs à pied, les 97ᵉ et 95ᵉ de ligne abattent, par centaines à la fois, avec leurs balles. Emportés par leur ardeur victorieuse, le 2ᵉ de zouaves, le 97ᵉ de ligne et une partie du 19ᵉ bataillon de chasseurs passent le pont à la suite de l'ennemi; mais bientôt les chefs rappellent leurs impétueux bataillons pour qu'ils ne tombent pas sous les coups des batteries russes restées en position sur la rive droite de la Tchernaïa. Le général de Martineau, sous la protection de ces batteries, vint à bout de rallier les fuyards et de s'établir hors de portée de l'artillerie des alliés.

Cependant le soleil, en dispersant les brouillards, avait permis au prince Gortschakof de distinguer, des hauteurs du Chouliou, la situation de la 12ᵉ division russe. A cet aspect, il avait naturellement renoncé à son dernier projet d'attaque des hauteurs occupées par les Piémontais, avant même d'avoir eu le temps de prendre les dispositions nécessaires pour l'exécuter. Il avait immédiatement envoyé l'ordre au général Vranken de descendre de la Nouvelle-Redoute, avec la 5ᵉ division, pour secourir la 12ᵉ; en même temps, il avait commandé au général Vesselitzki de se porter, avec la 17ᵉ division, dans le ravin du mamelon du Zigzag et d'attaquer sur l'aile gauche de Vranken.

Vesselitzki descendit de la hauteur du Chouliou ; mais à ce moment les bataillons restés sous les ordres du général Martineau étaient déjà en pleine retraite et déjà le général Herbillon avait pris ses dispositions pour recevoir une nouvelle attaque.

En effet, aussitôt que le commandant en chef des lignes de la Tchernaïa s'était aperçu qu'il n'y avait plus rien à craindre de la colonne du général Ouschakof, et que, d'autre part, les troupes de la division Faucheux, devant concentrer leur attention sur le pont de Traktir et sur les deux côtés de la grande route, ne pouvaient plus occuper toutes les hauteurs du Fédioukinnes, il avait donné l'ordre au général

Cler de se porter en avant avec le 62e et le 73e de ligne, colonel de Pérussis et lieutenant-colonel Metman, de soutenir la droite des premières brigades engagées avec deux bataillons du premier de ces régiments et un bataillon du second, et de faire du reste de sa brigade la réserve spéciale du général de Failly.

Le colonel Forgeot, en voyant le nouveau mouvement offensif des troupes russes tant du côté de Tchorgoun que du côté de la grande route du pont de Traktir, saisit avec un coup d'œil parfait les dispositions qu'il devait faire prendre à ses batteries. La batterie Lafaille, au moment de la retraite des premières colonnes russes, avait été envoyée droit sur la rivière, et, chemin faisant, avait rencontré les tirailleurs russes dans leur retour offensif sur le canal. Après les avoir mitraillés et dispersés, elle échangeait des coups de canon avec l'artillerie que l'ennemi avait embusquée dans les saules au bord de l'eau, quand le colonel Forgeot en personne vint la chercher, la fit promptement atteler et la conduisit au galop auprès de la batterie Cheguillaume (2e du 14e régiment d'artillerie à cheval), dans une position plus rapprochée du pont que celle-ci. La batterie Cheguillaume tenait la gauche des deux, ayant elle-même à sa gauche la batterie des Essarts et la division Camou; la batterie Lafaille tenait la droite, en avant de la division Herbillon, ayant elle-même à sa droite le pont de Traktir et les batteries Vautré, de Sailly et Armand. A peine les batteries Lafaille et Cheguillaume eurent-elles ouvert leur feu, qu'elles se trouvèrent en butte à la fois aux balles des troupes russes agglomérées devant elles et aux projectiles de trente-deux pièces de position établies au bord de la rivière. Elles concentrèrent néanmoins leur tir sur les têtes de colonnes des Russes sans répondre au canon de ceux-ci. Il y avait une demi-heure que les deux batteries tiraient de la sorte et leurs munitions étaient épuisées, quand le capitaine Dejean, adjoint au commandant Gagneur, parut avec cinq caissons de rechange. Deux des caissons furent démolis au moment d'atteindre le but; les trois autres arrivèrent juste à temps pour permettre aux deux batteries de continuer leur feu. L'une et l'autre faisaient beaucoup de mal à l'ennemi, mais non sans avoir elles-mêmes fort à souffrir. Le commandant Gagneur eut les muscles du bras gauche arrachés par un boulet; on l'emporta du champ de bataille. Le capitaine Lafaille, légèrement atteint d'abord d'un biscaïen à la gorge, fut ensuite très-grièvement blessé par un éclat d'obus au poignet et à l'aisne. Cloué pour ainsi dire, par la nature même de sa blessure, sur son cheval qui lui-même avait reçu une balle, il n'en

continua pas moins à diriger le feu de sa batterie avec le plus beau sang-froid, et ne se laissa emporter que quand ses regards se furent assurés de l'entière retraite de l'ennemi. Sa batterie compta trente-huit hommes hors de combat et cinquante-six chevaux tués ou blessés. Le lieutenant en premier Berge, fils de l'ancien général d'artillerie de ce nom, le seconda de la manière la plus remarquable ; le lieutenant en second Jamont se fit aussi fort remarquer, ainsi que l'adjudant Maizier et l'artificier Diolès. La batterie Cheguillaume fut plus maltraitée encore que la batterie Lafaille. Le lieutenant Nouel fut mortellement frappé d'une balle à la tête. Le capitaine Cheguillaume eut trois chevaux tués sous lui et n'échappa que par miracle. Malgré cela, les Français n'éprouvaient que des pertes fort inférieures à celles qu'ils faisaient essuyer à l'ennemi, contre qui l'effet des batteries du colonel Forgeot était terrible. Les pièces établies à la droite du pont de Traktir n'étaient pas moins funestes aux Russes que celles qui avaient pris position à gauche de ce pont. Pendant que la 6ᵉ du 13ᵉ continuait à faire merveilles sous les ordres du commandant Baudoin, la batterie Armand, qui appuyait la droite des Français et spécialement la brigade Cler, avec le concours d'une demi-batterie de la garde, se signalait par la vigueur et la précision de son tir. Le capitaine Armand et le sous-lieutenant Crivisier acquirent beaucoup d'honneur en ce jour où le commandant en second de la même batterie, le capitaine Tardif de Moidrey, se distingua en qualité d'officier-adjoint au colonel Forgeot (1). La batterie Robin, de l'artillerie de la garde, à son retour de la forêt, avait aussi pris position dans le combat, et les cent coups de canon qu'elle envoya ne furent pas sans produire quelque effet dans les masses épaisses des Russes. Le capitaine en premier Robin et l'artificier Ferver eurent encore assez de temps pour conquérir la croix dans cette batterie, dont l'officier en second, le capitaine Binet, s'acquit le même honneur en étant détaché auprès du colonel Forgeot.

(1) Le capitaine Tardif de Moidrey étant détaché auprès du colonel Forgeot et le lieutenant Benoist d'Azy étant mort le 3 août, la 3ᵉ batterie du 15ᵉ ne comptait que deux officiers le 16 août : le capitaine Armand qui, peu après, fut nommé chef d'escadron, et le sous-lieutenant Crivisier. Cette situation était celle de presque toutes les batteries qui prirent part à la bataille de Traktir. Elle suffirait à prouver que, malgré le dispositif inséré au *Moniteur*. on se tenait très-peu sur ses gardes ; ce qui est plus concluant encore, c'est non-seulement l'éloignement de la moitié des batteries de la Tchernaïa, depuis quelques jours, au profit du siége direct, mais encore l'envoi à la forêt, le matin même du 16 août, d'une partie de celles qui étaient restées pour la défense des lignes.

D'après ses nouvelles dispositions combinées avec les anciennes, le commandant supérieur de l'artillerie de la Tchernaïa qui avait vu la bataille s'ouvrir avec trois batteries du côté des Français, eut, à la fin de cette importante action, sur le front de la défense, un total de sept et même de huit batteries ou de quarante-huit pièces pouvant porter sur les masses assaillantes, ce qui devait être d'un résultat décisif en faveur des Français. Son intelligente activité fut puissamment secondée par les chefs d'escadron Baudoin, Gagneur et Liégeard, et par tous les officiers des batteries successivement engagées.

En outre le général de La Marmora, ayant reconnu que le prince Gortschakof s'en tenait à faire une démonstration d'artillerie devant les positions piémontaises, tandis qu'il concentrait principalement son infanterie sur l'extrême droite de la division Faucheux, envoya une partie de sa cinquième brigade, sous les ordres du général Mallard, pour prêter main-forte à la brigade Cler, qui venait elle-même, comme on l'a vu, soutenir la droite de cette division ; en même temps il fit prendre position à la brigade du général Montevecchio sur le flanc gauche de la division Vesselitzki, dans la partie la plus à l'ouest du Hazfort, avec deux batteries qui de là pourraient entretenir un feu oblique contre les Russes ; enfin il disposa sur le terrain situé entre cette hauteur et le mamelon de droite du Fédioukinnes, un régiment de cavalerie sarde, appuyé par un régiment anglais, l'un et l'autre prêts à charger.

Quand le général Vesselitzki, qui venait d'être renforcé, eut traversé la Tchernaïa sur le pont situé à peu de distance de Tchorgoun, il monta d'abord avec une trompeuse sécurité par les pentes les plus orientales du Fédioukinnes. Les ondulations du terrain, dont le général Cler avait habilement profité, ne permettaient pas encore aux Russes d'apercevoir les deux bataillons du 62e de ligne et le bataillon du 73e qui appuyaient par là le 2e de zouaves et le 19e bataillon de chasseurs à pied. Tout à coup ils tombent devant ces bataillons déployés, comme dans une embuscade, et la surprise leur fait perdre toute contenance. Ils sont reçus par une décharge terrible qu'accompagne d'un côté le feu meurtrier des deux batteries piémontaises bien postées, et de l'autre celui de la demi-batterie française, ainsi que la fusillade du 2e de zouaves qui vient prendre part à l'action. Le général Vesselitzki, pouvant craindre d'être coupé par la cavalerie des alliés qui se tenait à portée d'être lancée, et d'ailleurs voyant que la 12e division russe renonçait définitivement à l'offensive, repassa lui-même la rivière, et alla prendre, au bas du mamelon du Zigzag, une position de laquelle il ne

bougea plus que pour en être expulsé bientôt par les Piémontais.

Il était déjà battu, quand Vranken, avec la 5e division, s'avança de Mackensie sur le pont de Traktir par la grande route.

On a vu que les généraux français avaient rappelé leurs bataillons sur la rive gauche de la Tchernaïa. Le général de Failly était décidé à ne pas perdre les excellentes positions qui lui avaient tout à l'heure si bien profité.

Vranken traversa la rivière ainsi que le canal, et parvint jusqu'à la déclivité du Fédioukinnes ; mais on ne le laissait avancer que pour le mieux balayer. Soudain ses colonnes sont prises en flanc par les batteries du colonel Forgeot, tandis qu'appuyée par deux bataillons du 73e, qui lui ont été envoyés comme réserve, la brigade de Failly, à la tête de laquelle marche son habile et vaillant général, les charge, les enfonce et les met en complète déroute. Le général Vranken, qui combattait en soldat, mais dont l'exemple ne put maintenir les Russes, fut blessé au bras. Les régiments Vladimir, Vologda, Kostroma et Galicie qui composaient sa division repassèrent précipitamment la Tchernaïa, en laissant sur la rive gauche un grand nombre de morts et de blessés.

Les bataillons russes, dans leur mouvement rétrograde tant par la route de Mackensie que du côté de Tchorgoun, furent en butte au feu des batteries des alliés et firent encore de très-grandes pertes.

Le prince Gortschakof qui, pendant ce temps, était accouru à l'aile droite de son armée et avait pris le commandement direct de la 12e division, naguère sous les ordres du général Read, chargea le général Bjelefzef, chef de la milice du gouvernement de Koursk, de remplacer provisoirement le général Vranken, hors d'état d'agir, et de rallier la 5e division derrière la 12e qui, dans l'intervalle, s'était rassemblée aussi complétement que possible.

Le général en chef russe renonça d'autant plus à toute reprise de l'attaque qu'on voyait déjà descendre des hauteurs sud-ouest, par les ordres du général Pélissier, les divisions Mellinet et Dulac, immédiatement suivies de la division Levaillant. Il avait fait des pertes énormes ; l'arrivée des nouvelles divisions françaises menaçait de lui enlever jusqu'à la supériorité du nombre ; il était près de neuf heures du matin ; ses troupes, sur pied depuis la veille après-midi, étaient harassées, abîmées et souffraient de la faim, quoiqu'elles eussent apporté avec elles pour quatre jours de vivres dans l'espérance de camper le soir sur les hauteurs du Fédioukinnes et du Hazfort, à la place des alliés. Dans la déception qu'il éprouvait, le prince Gortschakof forma son

armée sur la lisière septentrionale de la vallée de la Tchernaïa, derrière ses batteries de position, le flanc droit, qui comprenait sa cavalerie, appuyé à la déclivité des hauteurs nord d'Inkerman, le flanc gauche au mamelon du Zigzag (1). La formation des troupes russes se fit de l'aile droite à l'aile gauche. Le général Vesselitzki fut celui qui resta le plus longtemps immobile à la pointe de l'aile gauche, tout près du bord de la Tchernaïa. Des fusées françaises, lancées des plateaux de la rive gauche, volaient à une distance prodigieuse et faisaient encore explosion jusqu'au milieu des carrés russes les plus éloignés. L'une d'elles, à six kilomètres de son point de départ, qui était la redoute Canrobert, tomba au milieu d'un des escadrons de la cavalerie russe, le dispersa et lui fit éprouver des pertes considérables. En voyant les troupes dépêchées en dernier lieu par le général Pélissier former des masses profondes sur la route de Balaklava au pont de Traktir, l'ennemi envoya tout à coup plusieurs salves de projectiles tirées par ses plus grosses pièces, et quelques-unes de ses bombes atteignirent la tête du pont de Traktir et les versants qui en étaient le plus rapprochés. Ce fut son dernier et bien inutile effort pour venger sa défaite.

Le général Pélissier, qui s'était porté de sa personne sur le champ de bataille, pensait déjà, selon son rapport, à faire franchir le pont de Tchorgoun par les régiments de chasseurs d'Afrique du général Morris, par la cavalerie sarde et par le 12e régiment anglais de lanciers qui formaient la réserve, pour attaquer Vesselitzki et le pousser, du côté du pont de Traktir et de la route de Mackensie, sous le feu des batteries du colonel Forgeot. Mais, d'une part, remarquant les pièces de position russes au versant du mamelon du Zigzag qui auraient pu être aussi funestes à sa cavalerie que, le 25 octobre 1854, celles des hauteurs de Kamara l'avaient été à la cavalerie de lord Cardigan ; d'autre part, voyant bientôt Vesselitzki opérer son mouvement de retraite pour se placer suivant les nouvelles dispositions du prince Gortschakof, il renonça à son projet, et la cavalerie des alliés ne chargea sur aucun

(1) Le prince Gortschakof, par pure forfanterie, s'est vanté, dans son rapport, d'avoir pris position à peine à une portée de fusil de la rive droite de la Tchernaïa, « ce qui, si cela était vrai, dit M. Rustow, aurait constitué une grande sottise, car de cette manière il aurait exposé ses bataillons aux feux de l'artillerie des alliés. » Le lieutenant-colonel Bruce Hamley, qui dit avoir suivi le mouvement des Russes, assure qu'ils se formèrent hors de portée de canon. D'autre part, un officier français fort instruit remarqua que le dispositif des Russes à ce moment était une reproduction de leur ordre célèbre d'Eylau : lignes par bataillons alternativement déployés et en colonnes.

point. La cavalerie russe, de son côté, s'était tenue inactive derrière les divisions d'infanterie du prince Gortschakof, ce qui ne l'avait pas empêchée d'être exposée aux coups non-seulement des fusées, mais à ceux des boulets qui ricochaient par-dessus ces divisions.

Le prince Gortschakof resta jusqu'à une heure de l'après-midi, c'est-à-dire pendant quatre heures, dans ses nouvelles positions, espérant quelque faute des alliés pour réparer les siennes; mais cette satisfaction lui fut refusée.

Le général Pélissier, dont la pensée était d'en finir à bref délai avec le siége tel qu'il était engagé et qui, depuis que l'armée de secours russe s'était élevée à deux cent mille hommes, avait des motifs plausibles de ne pas aventurer la sienne en rase campagne de l'autre côté de la Tchernaïa, retira de la ligne les divisions qui avaient le plus particulièrement pris part à la bataille, et les remplaça par les divisions Dulac et Mellinet (cette dernière de la garde impériale). Il fit rétrograder la division Levaillant sur la gauche des attaques, devant la ville, position qu'elle occupait naguère.

A une heure de l'après-midi, le prince Gortschakof se retira sur les hauteurs de Mackensie; la colonne du général Bellegarde, du corps d'armée de Liprandi, remonta la vallée du Chouliou; celle de Vesselitzki, du même corps d'armée, longea le mamelon du Zigzag. Ouschakof et de Martineau suivirent, couverts par la cavalerie, la grande route de Mackensie.

Le général de La Marmora n'attendit pas que la retraite des Russes fût complète pour pousser de nouveau ses avant-postes sur la rive droite de la Tchernaïa. Lorsque la batterie que les Russes avaient disposée sur le mamelon du Zigzag se fut retirée avec la cavalerie qui la soutenait, le général de La Marmora, à la tête de quatre escadrons de lanciers, traversa la Tchernaïa et, marchant dans une ligne parallèle à ce mamelon, suivit les mouvements de l'arrière-garde de l'ennemi à très-courte distance jusqu'à ce qu'il se fût assuré de sa retraite absolue. Après quoi, le poste avancé du mamelon fut réoccupé par les Piémontais.

Dans cette bataille où l'artillerie des alliés, quoique si peu nombreuse au début, joua un rôle décisif, les pertes des vainqueurs furent insignifiantes comparées à celles des Russes. Les batteries de la première ligne de défense et celles de la réserve du colonel Forgeot, en labourant dans les masses compactes de l'ennemi, avaient fait les plus nombreuses victimes. Trois mille trois cent vingt-neuf cadavres russes furent ramassés sur le champ de bataille. Seize cent soixante-quatre blessés

de la même nation, dont trente-huit officiers, furent emmenés dans les ambulances françaises. Ces deux chiffres ne peuvent être contestés. A cela il faut ajouter un certain nombre de prisonniers valides, qui élevait à environ deux mille deux cents le chiffre des Russes restés entre les mains des Français, mais surtout un nombre considérable de blessés emmenés du champ de bataille par les Russes eux-mêmes et qui varie de quatre à cinq mille. Les pertes du prince Gortschakof furent dans tous les cas si considérables qu'il jugea convenable, et le gouvernement russe avec lui, de rester silencieux sur ce fait. Aussi bien pour les alliés que pour les Russes, nous avons déjà dit et nous répétons, que ce silence doit toujours être interprété dans le sens le plus douloureux.

Les alliés n'avaient eu que dix-huit cents hommes en tout hors de combat, dont deux cents Piémontais environ, parmi lesquels le général Montevecchio mortellement atteint. Le chiffre des morts, compris dans l'ensemble de dix-huit cents, était très-peu élevé, et la proportion d'un tué sur sept blessés parmi les Français démontrait que le feu de l'artillerie russe, quoiqu'elle fût en général de position, avait été aussi peu significatif que celui des alliés avait eu de portée et de précision (1). Le 18 août, le général Gortschakof eut besoin d'un armistice de deux jours pour relever ceux de ses morts que n'avaient pas enterrés les alliés.

Un écrivain militaire étranger explique par la différence d'organisation des armées russes et alliées la prompte défaite du prince Gortschakof, indépendamment des reproches qu'il fait à celui-ci.

« Assurément, dit-il, le sort des batailles est entre les mains de Dieu ; mais généralement Dieu vient en aide à ceux qui s'aident eux-mêmes, et, le 16 août, Gortschakof prit des dispositions qui devaient nécessairement le faire battre, lors même que la direction donnée à

(1) Le rapport du général Pélissier dit : « Nous avons eu huit officiers supérieurs blessés, dix-neuf officiers subalternes tués et cinquante-trois blessés, cent soixante-douze sous-officiers et soldats tués, cent quarante-six disparus et onze cent soixante-trois blessés. » Nous ferons remarquer que les deux officiers supérieurs Alpy et Darbois et plusieurs autres officiers portés dans les premiers moments parmi les blessés, ainsi que beaucoup de soldats, succombèrent presque aussitôt. Le docteur Scrive, médecin en chef, et l'intendant de l'armée, ne portent qu'à huit cent dix le nombre des blessés français entrés aux ambulances, à la date du 19 août. Le surplus du chiffre des onze cent soixante-trois, plus celui des cent quarante-six disparus, donnés par le général en chef, doivent donc être reportés sur le chiffre des tués. En revanche, un assez grand nombre de blessés ne l'étaient que légèrement.

l'ensemble et aux parties n'y aurait pas contribué. Aucune des attaques n'avait été préparée par l'emploi de l'artillerie ; sur aucun point on ne vit de mouvements partiels de corps détachés des divisions ; rien ne mit en demeure les alliés de développer toutes leurs forces à la fois ; nulle part dans l'armée russe on ne vit trace d'organisation d'une réserve pour chaque division engagée. Cela tient surtout à l'emploi réglementaire des divisions russes. L'emploi normal de ces divisions est d'une grande importance, car il dirige leurs commandants dans leurs manœuvres. Il est facile de comprendre pourtant que l'on ne doit pas considérer l'emploi normal d'une division comme celui d'un bataillon. Plus un corps de troupes est considérable, plus sa mission est compliquée, plus le règlement doit donner de liberté à l'emploi des différents membres du corps. L'organisation des divisions russes ne répond nullement à ce principe, et de la manière dont elles sont exercées sur le champ de manœuvres, il résulte que toute vie organique fait défaut dans les parties. Ainsi on explique, mais on ne justifie pas comment Ouschakof n'a pas un seul homme en dehors du combat, lorsqu'il se retire devant la première attaque des Français ; ainsi on explique, mais on ne justifie pas comment de Martineau n'a occupé ni le pont près de l'Hôtellerie (le pont de Traktir), ni son chemin de retraite, ni même la route sur laquelle l'artillerie et la cavalerie devaient suivre. Cependant il avait toute sa division sur la rive gauche de la Tchernaïa. Chez les Russes, aucune coopération efficace des différentes armes, aucun appui réciproque, aucune spontanéité personnelle ; mais tout simplement une obéissance passive à la direction imprimée. Chez les alliés, c'est tout l'opposé qu'on remarque. Partout appui réciproque, détournement de troupes des différents points de la ligne, sans qu'on se trouve nulle part à découvert. La subdivision des troupes françaises donne de la vie à tous leurs mouvements. Les divisions françaises n'ont, il est vrai, que deux brigades comme les divisions russes ; mais les brigades russes présentent une masse unique et homogène, tandis que les brigades françaises sont partout des membres indépendants bien qu'appartenant à un même corps, et que la variété des différentes armes, chasseurs, zouaves, régiments de ligne, souvent dans la même brigade, ou du moins dans la même division, donne une nouvelle importance au démembrement dans leur organisation, ce que les Russes ne connaissent point ; car leurs chasseurs et leurs fusiliers ne se distinguent que par quelques détails d'uniforme, et non par cet esprit de corps particulier qui est vivant dans les différentes armes de l'infanterie

française, esprit plein d'initiative qui les pousse à rivaliser entre elles, à se surpasser, s'il se peut, l'une l'autre (1). »

Somme toute, la victoire de la Tchernaïa ou de Traktir, d'autant plus belle qu'elle avait coûté moins de monde, fut la plus féconde en résultats décisifs des trois que les alliés remportèrent sur les Russes en bataille rangée dans la péninsule Taurique. La bataille de l'Alma engagea les armées alliées dans une longue et regrettable voie; la bataille de Traktir au contraire contribua puissamment à les en faire sortir; car il n'y eut plus que découragement depuis lors chez les ennemis, qui prévirent la chute prochaine de Sébastopol.

Le général Pélissier voulut rendre un éclatant hommage à l'intelligent courage déployé, un peu à l'improviste et sans plan préconçu, sur la Tchernaïa. « Cette victoire, dit-il dans son ordre du jour en date du 17 août, fait le plus grand honneur au général Herbillon, qui commande les lignes de la Tchernaïa, et à sa division. Les divisions Camou et Faucheux ont été à la hauteur de leur vieille réputation. Les généraux de brigade de Failly surtout, Cler et Wimpffen, les colonels Douay, Polhes, Danner et Castagny ont droit à la reconnaissance de l'armée. Je ne puis nommer ici les émules de leur valeur, mais je dois signaler particulièrement l'habile direction que le colonel Forgeot a imprimée à nos énergiques canonniers, la brillante conduite de l'artillerie de la garde impériale et des divisions. »

Plusieurs des officiers qui s'étaient signalés dans la journée de Traktir devaient bientôt recevoir, par des avancements conquis sur le champ de bataille, le prix de leurs services; le général de Failly, après avoir passé un instant dans la garde, serait prochainement élevé au grade de général de division; les colonels Forgeot, de l'artillerie, et Douay, du 50e de ligne, ce dernier, après avoir commandé un régiment de la garde pendant quelques mois, ne tarderaient pas à être promus au grade de général de brigade; le lieutenant-colonel Metman à celui de colonel, les commandants d'artillerie Gagneur et Liégeard à celui de lieutenant-colonel. En attendant, le général en chef de l'armée d'Orient, usant des pouvoirs qui lui étaient donnés, décerna treize croix d'officier de la Légion d'honneur et soixante-treize croix de chevalier, par arrêté du 22 août 1855 (2). Un bon nombre de mé-

(1) Rustow, *la Guerre contre la Russie.*

(2) Officiers de la Légion d'honneur :— *état-major:* lieutenant-colonel de Susleau de Malroy, commandants Lallemand, de La Bonninière de Beaumont, Mancel, de Bar de Lagarde; — *artillerie :* commandant Baudoin; — *infanterie:* colonel Douay (Charles-

dailles militaires furent aussi distribuées dans les régiments et les batteries qui avaient pris part à l'action.

On crut, pendant quelques jours après la bataille de Traktir, que les Russes feraient une nouvelle attaque des lignes de la Tchernaïa, avec toutes les forces dont ils pouvaient disposer en rase campagne. Le général Pélissier fit prendre en conséquence aux Français des positions sur la rive droite, de manière à éviter une autre surprise.

Le 20 août, le col de Chamli-Ozenbash fut occupé par le 3e bataillon de chasseurs à pied, commandant Genneau, tandis qu'un bataillon de

Abel) et capitaine Guichard, du 50e de ligne; colonel de Pérussis et commandant Cottat, du 62e; lieutenant-colonel Metman, du 73e; commandant Maud'huy, du 82e; — *sous-intendant militaire* Baillod; — *médecin principal de 1re classe* Scrive.

Chevaliers de la Légion d'honneur: — *état-major:* capitaines Regnier, Hennequin de Villermont, de Sachy; lieutenant Leperche; — *artillerie:* capitaines de Contamine et Couturier, détachés *à l'état-major;* capitaine en premier Robin, capitaine en second Binet, artificier Ferver, tous les trois de *la 3e batterie du régiment d'artillerie à cheval de la garde impériale;* lieutenant en premier Berge, lieutenant en second Jamont, adjudant Maizier, artificier Diolès, de *la 4e batterie du régiment de la garde* (le capitaine Lafaille, de la même batterie, fut nommé chef d'escadron le 22 septembre); capitaine Meulnotte, de *la 14e batterie du 3e d'artillerie à pied* (le capitaine Meulnotte était détaché au parc de campagne de la Tchernaïa), lieutenant Borély, de *la 3e batterie du 12e d'artillerie-monté;* sous-lieutenant Vernay, de *la 4e batterie du 13e d'artillerie-monté;* le capitaine de Sailly, sous-lieutenant Savary, adjudant Guillemot, maréchal des logis Hervé (et un peu plus tard maréchal des logis chef Brameret, pour lequel on avait demandé le grade d'officier), de *la 6e batterie du 13e d'artillerie-monté;* capitaine Cheguillaume, sous-lieutenant Crouzat, maréchal des logis Guiraud, de *la 2e batterie du 14e d'artillerie à cheval;* capitaine Tardif de Moidrey, sous-lieutenant Crivisier, de *la 3e batterie du 15e d'artillerie à cheval* (le capitaine en premier Armand, de cette même batterie, fut décoré le 14 septembre); capitaine en premier Belu, lieutenant en premier d'Alès, maréchaux des logis Hullard et Favarel, de *la 4e batterie du 17e d'artillerie à cheval* (le capitaine en second Charpentier de Cossigny, de cette batterie, fut décoré le 14 septembre); — *régiments de ligne:* capitaine Canteloup, *du* 6e; capitaines Morin, Guillaumet (Hector, qui cesse de figurer sur *l'annuaire de* 1856), lieutenant Debussac, *du* 50e; capitaine Granier, lieutenants Delage (promu en même temps capitaine, le 30 août 1855), Leguay, *du* 62e; capitaine Frennelet, lieutenant Mourrut, *du* 73e; capitaine Malafaye (longtemps prisonnier de guerre, échangé depuis peu de jours), lieutenant Henriet, sergents Gourmand, Fort, Chamayou, voltigeur Paquette, *du* 82e; capitaines Toussaint et Lemoine, sergent Schmidt, *du* 95e; chef de bataillon Copmartin, promu à ce grade depuis le 11 juillet seulement, capitaine Boncourt, sous-lieutenant Gobin, sous-officiers Gay et Coisel, *du* 97e; — *zouaves:* capitaine Réau, sous-lieutenant Bosc, sergent Girardot, *du* 2e; capitaine Montié, *du* 3e; — *chasseurs à pied:* lieutenant Prouvost (passé capitaine peu après dans la garde), sous-lieutenant Lamy, *du 1er bataillon;* capitaine Champion, sergent-major Couperie, sergent Broyer, sapeur Lasserre, *du 19e bataillon;* — *service de santé:* médecins-majors et aides-majors Burlureau, Leroy, Hémard, Dulac, Imbert; — *administration:* sous-intendant Croizet, adjudant Jalabert, officier comptable Huez; — *train des équipages:* capitaine Laget, lieutenant Brune, sous-lieutenant Jacquier.

zouaves s'établissait sur un autre col appelé Cardone-Bell. Ces mouvements et quelques autres, opérés à la faveur de ceux de la cavalerie du général d'Allonville qui tenait en échec la cavalerie de l'ennemi, rendirent les Français maîtres des passages aboutissant à leurs positions, et permirent d'établir d'une manière avantageuse trois batteries fixes destinées à défendre le pont de Traktir (1).

Mais le coup qu'on avait porté aux Russes et au-devant duquel ils étaient venus, le 16 août, était plus terrible encore qu'on ne l'avait cru. Leur démoralisation en fut extrême ; malgré la jactance du prince Gortschakof, qui proclamait peu après que le vrai terrain de bataille des Russes était en rase campagne, ils désespérèrent de faire perdre un pouce de terrain aux alliés sur la rive gauche de la Tchernaïa et de dégager la partie sud de Sébastopol. Leurs pertes journalières étaient immenses. Le feu des assiégeants leur enlevait désormais près de cinq cents hommes par jour dans la place, et les maladies n'en emportaient pas moins. Les alliés en étaient à leur sixième parallèle, à quarante ou cinquante mètres des ouvrages devant Malakof; ils continuaient leurs approches sous la protection d'un bombardement destructeur dont les effets se voyaient maintenant distinctement et dans les batteries de l'ennemi. Enfin quelques symptômes de désordre et de mutinerie se manifestaient dans Sébastopol, indices certains de misères devenues intolérables et de chute prochaine.

Les Russes, en dehors de leur artillerie, n'opposèrent plus que des sorties par petites colonnes aux efforts des assiégeants pour resserrer de plus en plus Sébastopol. Le 23 août, un détachement du 1er de zouaves ouvrit une communication conduisant de la tranchée française avancée de droite à une embuscade russe établie sur le glacis de Malakof. A l'approche de la nuit, le 3e bataillon du 7e de ligne s'empara de l'embuscade ; mais, un moment après, une colonne de cinq cents Russes sortit de Malakof pour la reprendre, recula d'abord devant la fusillade des Français, puis, revenant à la charge avec deux nouvelles compagnies, réussit à la reconquérir. Dans le même temps, une

(1) L'une de ces batteries, de six pièces de 16 et de six de 12, à laquelle on donna le nom de Raglan, fut placée sur le mamelon Fédioukinnes sud-est, qu'occupait la division Faucheux; la seconde, nommée batterie La Boussinière, aussi de six pièces de 16 et de six de 12, fut établie à gauche du pont, sur les pentes des bivouacs de la division Herbillon. La troisième, appelée batterie Bizot, de douze pièces de 12, fut placée sur le flanc droit de la route de Traktir, qu'elle enfilait jusqu'au pont. Il n'y avait pas encore de batteries de position française sur la ligne de la Tchernaïa au moment de la bataille de Traktir, quoiqu'on en voie une sur certains plans.

petite colonne de deux cents ennemis faisait une attaque contre la gauche des Carrières, défendue par une compagnie de chasseurs à pied et par une compagnie du 7e de ligne; elle fut repoussée avec perte de moitié à peu près de ceux qui la composaient.

Dans la soirée du 24 août, les Français se rendirent maîtres de toutes les embuscades ennemies en avant de Malakof, de manière à pouvoir continuer leurs cheminements sur la capitale de cet ouvrage; mais les Russes étant revenus en grand nombre, force fut de les leur laisser réoccuper momentanément. Vers neuf heures, trois compagnies du 10e de ligne, l'une prenant par la droite, les deux autres prenant par la gauche, s'élancèrent de nouveau à l'attaque des embuscades et en chassèrent les défenseurs qui se replièrent, avec leurs réserves, dans les fossés en arrière. Les embuscades, définitivement acquises aux assiégeants, furent immédiatement couronnées, et au point du jour, malgré le feu incessant de la place, les nouveaux postes enlevés à l'ennemi étaient entièrement reliés aux cheminements des Français par une sape double (1). Ces dernières affaires coûtèrent aux Français, en premier

(1) LES SAPES.

Il y a divers genres de sapes, *sape simple, sape volante, sape pleine, sape demi-pleine, sape double, sape demi-double.*

La sape simple est celle où l'on n'emploie pas de gabions; elle ne peut s'exécuter que dans le commencement du siége, quand on est encore loin de la place. On peut se reporter à cet égard à ce que nous avons dit pour l'ouverture de la tranchée devant Sébastopol.

La sape volante se commence presque toujours de nuit. Pour l'exécuter, on fait sortir de la tranchée, en arrière, un détachement de travailleurs, portant chacun un gabion, une pelle, une pioche et le fusil en bandoulière. Ces travailleurs marchent sur une file, font *par file sur la gauche* ou *sur la droite en bataille*, et déposent leurs gabions à peu près sur l'alignement du cordeau; l'officier du génie place exactement ces gabions suivant le tracé, et les hommes se couchent derrière, à côté de leurs fusils, en attendant l'ordre de travailler; cet ordre n'est donné qu'après le placement de tous les gabions, qui se joignent les uns aux autres et forment un abri.

La sape pleine est une sape régulière, qui ne peut être faite que par des sapeurs exercés. Elle est lente; les gabions se placent au fur et à mesure et l'un après l'autre; ces gabions sont remplis de terre et couronnés de fascines, sortes de gros fagots de branchages, dont on se sert plus ordinairement pour combler les fossés. Cette sape est protégée en avant par un gabion farci que l'on fait avancer avec des crochets au fur et à mesure des progrès du travail. En théorie plus qu'en pratique, à la guerre, le premier sapeur travaille à genoux, coiffé d'un casque et couvert d'une cuirasse; sa tâche est de poser et de remplir de terre un gabion, d'une capacité de 0m,157. Le deuxième sapeur, également couvert de la cuirasse et du pot-en-tête, travaille aussi à genoux, et fait un déblai de 0m,228, correspondant à une longueur de deux gabions. Le troisième sapeur travaille penché, sans casque ni cuirasse, et déblaye 0m,300. Le quatrième travaille debout et déblaye 0m,344. La sape ainsi terminée est remise aux travailleurs ordinaires pour être élargie et disposée pour les feux, les sorties et les

aperçu, cinquante-trois tués, dont trois officiers, et trois cent dix-huit blessés, dont dix-huit officiers, des 1er de zouaves, 7e, 10e, 20e, 57e et 85e de ligne. Elles motivèrent encore plusieurs récompenses, auxquelles s'en mêlèrent un petit nombre qui se rapportaient à des faits antérieurs et particulièrement à la bataille de la Tchernaïa (1).

Dans la nuit du 28 au 29 août, une bombe tombée dans la redoute Brancion, au mamelon Vert, détermina l'épouvantable explosion d'une poudrière contenant sept mille kilogrammes de poudre, dont une partie en munitions confectionnées; elle lança en tous sens des madriers, du blindage, des pierres et de la terre; une énorme poutre sautant à plus de trois cents mètres et dans la direction des tranchées anglaises y tua une vingtaine de soldats; mais ce furent surtout les Français qui eurent à souffrir de ce cruel événement. Cinquante furent tués, cent cinquante furent blessés, en tout deux cents hommes, dont trois officiers, pour la plupart appartenant à la division La Motterouge (5e du deuxième corps), mis hors de service. Telle était la triste situation des assiégés à cette époque, qu'ils ne profitèrent pas même de ce malheur

communications. *La sape demi-pleine* ne diffère de *la sape pleine* que par la suppression du gabion farci, et ne peut s'employer que lorsque l'on a à craindre des feux de flanc perpendiculaires à la direction de la sape.

La sape double est la réunion de deux sapes pleines dont les gabionnades sont parallèles et distantes de $4^m,00$ intérieurement. La masse de terre qu'on laisse entre elles a $1^m,40$ d'épaisseur. La tête de la sape est couverte par deux gabions farcis. *La sape demi-double* s'emploie principalement dans les couronnements de chemins couverts, lorsqu'une des têtes d'une sape double, à cause de la grande inclinaison des glacis, reste en prise aux feux de revers, par-dessus le parapet de l'autre tête de sape. Elle a, du côté de la berme, un parapet ordinaire, et, sur le revers, un parapet provisoire formé par une rangée de gabions remplis de sacs à terre.

(1) Par arrêté du 30 août, furent nommés :

Officiers de la Légion d'honneur : — colonel Decaen, *du 7e de ligne*; commandant d'Agon de La Contrie (disparu de l'*annuaire de* 1856), *du* 10e; Darbois, *du 2e de zouaves* (mort des suites de ses blessures).

Chevaliers : — sous-lieutenant Casanova, *du* 1er *grenadiers de la garde;* sous-lieutenant Bertrand, *des zouaves de la garde*; capitaine Guyot-Desmarais, *du* 7e; lieutenants Marié, Véroudart (tous deux nommés capitaines en même temps, le 30 août, pour actions d'éclat), Perrin (Charles-Mar.-Victor, disparu de l'*annuaire de* 1856), *du* 10e; lieutenant Bouliech et grenadier Lehé, *du* 20e; lieutenant Cunche, *du* 27e; sous-lieutenant Carquille (disparu de l'*annuaire de* 1856), *du* 47e; lieutenant Roche, *du* 49e; lieutenant Brocard, *du* 50e; chef de bataillon Pradier, capitaine Epailly, tous deux *du* 61e; capitaine Duplom *dit* Saint-Pau, *du* 62e; capitaine Aizier (disparu de l'*annuaire de* 1856), *du* 95e; capitaine Balland, *du* 1er *bataillon de chasseurs à pied*; capitaine Joly, *du 2e de zouaves*.

Enfin, par arrêtés des 3, 5 et 7 septembre, furent nommés chevaliers : — lieutenant Castanier, *du* 1er *chasseurs d'Afrique;* capitaine Durbec (disparu de l'*annuaire de* 1856), et sous-lieutenant Boubée, *du* 9e *de ligne;* sous-lieutenant Giocanti *du* 49e *de ligne*.

et du désordre momentané qu'il causa sur la droite des alliés pour tenter une sortie.

Cependant, si les Russes perdaient un monde énorme par suite de leur extrême voisinage des approches des alliés, ceux-ci en perdaient aussi beaucoup par suite de leur extrême voisinage de la place. Les Français, à cette époque, n'avaient pas moins de cent cinquante hommes par jour mis hors de combat (1), et les Anglais moins de cinquante, non compris ce que leur enlevaient aux uns et aux autres les maladies; mais sous ce dernier rapport il n'y avait déjà plus de comparaison à établir entre les Français et les Anglais; la supériorité d'installation de ces derniers, en partie due aux critiques de la presse britannique, organe de l'opinion publique, était devenue incontestable : elle faisait l'admiration de tous les médecins français.

Sur un effectif de cent dix-huit mille deux cent cinquante-et-un hommes, les Français eurent, dans le mois d'août, indépendamment des tués sur le champ de bataille et dans la tranchée, trois mille huit cent cinquante-cinq blessés par le feu, neuf cent quatre-vingt-dix-huit cholériques, deux mille six cents scorbutiques, vingt typhiques, et huit mille trois cent quatre-vingt-dix-huit blessés ordinaires, fiévreux, etc., en tout quinze mille huit cent soixante-et-onze hommes entrés dans les hôpitaux du camp. Sur ce nombre, dix-sept cent quatre-vingt-dix-sept moururent, dix mille cinq cent quinze furent évacués sur Constantinople, et trois mille trois cent treize sortirent guéris.

Les Français, dont les régiments arrivés depuis longtemps en Crimée continuaient à être incessamment renouvelés dans leur propre personnel, ce qui n'empêchait pas leurs bataillons d'être souvent fort au-dessous du complet, reçurent à la fin d'août et dans les premiers jours de septembre le renfort d'une brigade aux ordres du général Sol; elle se composait des 30e et 35e de ligne. Dans le même temps, le régiment de la gendarmerie de la garde quitta la Crimée.

Les affaires de l'Asie Mineure, sans avoir encore un caractère décisif, commençaient à prendre une tournure peu favorable à la Turquie,

(1) « Nos braves alliés, je le dis avec regret, écrivait le correspondant du *Times*, font de grandes pertes dans les Ouvrages-Blancs, qu'ils ont pris le 7 juin. La batterie russe de douze canons, située du côté nord, les prend de flanc et de revers; Malakof les enfile de l'autre côté, et ils sont exposés en avant au feu direct d'un des vaisseaux: nos alliés appellent gaiement ce lieu l'Abattoir. On dit qu'ils y perdent chaque jour la moitié des hommes qui y sont envoyés. Quant à nous, environ cinquante hommes, toutes les vingt-quatre heures, mis hors de combat, diminuent promptement nos forces. C'est en effet l'anéantissement d'un régiment anglais en dix jours. »

et par conséquent aux alliés. Omer-Pacha, désespérant de convaincre ses collègues anglais et français de l'opportunité immédiate du débarquement d'un corps d'armée sur la côte de l'Iméréthie, s'était rendu à Varna et à Constantinople pour stimuler le zèle de la Porte en faveur de Kars. Sauf cette ville, qui en possédait quelques-unes, l'Anatolie orientale était complétement dépourvue de troupes régulières, et l'on n'y voyait même que quelques petits corps d'irréguliers épars, sans direction, agissant à peu près à leur caprice. La plaie cancéreuse de l'administration turque se montrait là surtout dans toute sa hideur, et semblait y indiquer les symptômes de décadence et de ruine des empires.

Nous avons laissé le général Mouravief, à la date du 12 juillet, dans son camp de Mougaradschik, d'où il ne menaçait encore Kars qu'à distance assez respectueuse. Ce jour-là, il leva ses tentes et alla prendre une nouvelle position à Tikmé, sur le bord gauche du Kars-Tchaï, position qui lui assurait de l'eau et lui faisait dominer d'une manière immédiate, par la chaîne Soghanli, la route de Kars à Erzeroum. De là il intercepta autant que possible, au moyen de sa cavalerie, les communications de la garnison de Kars avec les districts environnants pour couper les vivres à la place.

Le 21 juillet, il fit occuper sans opposition la petite ville de Kagisman, sur l'Araxe, qui le rendit maître du district de ce nom et de celui de Getschevan. Le colonel Mélikof établit près de là un camp de cavalerie, pendant qu'une colonne, aux ordres du général Souslef, descendait lentement la vallée de Mourad, et sommait la population kourde de se soumettre.

En cette situation, Mouravief résolut de pousser une pointe sur Erzeroum même, capitale de l'Arménie ottomane et possédant une population de soixante mille âmes. La colonne du général Souslef, renforcée des troupes du colonel Mélikof, placées sous les ordres du prince Dondoukof-Korsakof, devait prendre part à cette opération, qui avait, entre autres, pour but de faire rebrousser chemin à un corps d'irréguliers, commandé par Vély-Pacha, gardant le point de jonction de la route des caravanes avec celle d'Alexandropol, par Kars, près de Kouptikoï. Mouravief laissa la moitié de son armée dans le voisinage de Kars, sous le général Brimmer, et marcha de sa personne avec l'autre moitié, composée de la division Kovalevski, vers la chaîne Soghanli, qu'il atteignit le 31 juillet. Le général Souslef, de son côté, franchit les parties saillantes de la chaîne Agridagh, et se réunit, le 2 août, à l'avant-garde du corps principal et au général Kovalevski, passé sur la rive droite de

l'Araxe. Ils s'avancèrent tous les deux vers le pont de Tschobankopri contre le flanc de la position de Vély-Pacha ; le gros du corps d'armée russe marcha contre son front sur la rive gauche du fleuve, par la grande route. Près de Tschobankopri, il y eut un combat entre les troupes du général Souslef et un corps de trois à quatre mille irréguliers. Ceux-ci eurent le dessous, abandonnèrent leur camp pendant la nuit et se retirèrent derrière l'Araxe, à Hassan-Kalé, vieille forteresse toute délabrée qui pourtant est considérée comme la clef d'Erzeroum. Vély-Pacha, avec le gros de ses troupes, abandonna aussi sa position de Kouprikoï et alla en prendre une nouvelle à Kouradschik, à mi-chemin d'Hassan-Kalé à Erzeroum. Il s'y retrancha et y reçut le secours de Hafiz-Pacha, qui lui amenait quelques mille hommes de troupes indisciplinées, dont toutes les ressources étaient dans la rapine et le pillage, même en pays ami. Malgré ces commencements favorables, Mouravief ne jugea pas à propos d'aventurer son corps d'armée plus avant dans l'Arménie occidentale, et, après avoir fait détruire ou enlever les grains dans les champs de la plaine de Pasin, il fit rétrograder ses troupes pour ne plus s'occuper que du siége de Kars. Il y a lieu de croire que s'il se fût trouvé un corps, même très-peu nombreux, de réguliers dans cette partie de la Turquie, les Russes n'auraient eu garde de s'y montrer ; car il est à remarquer que leur campagne dans l'Asie Mineure se fit à peu près dans le vide, sauf devant Kars, où ils auraient certainement échoué s'il fût arrivé à cette ville quelques secours.

Pendant que Mouravief faisait cette excursion dans le pakalik d'Erzeroum, le général Brimmer, resté au soin de couper les vivres à Kars, recevait des renforts de Géorgie pour compléter sa ligne. A son retour dans le pakalik de Kars, Mouravief, ayant jugé qu'il n'avait rien à craindre, Moustapha-Pacha, mouchir d'Anatolie, envoya une partie de ses troupes réoccuper Erdehan, que Kovalevski avait abandonné en juin. De là, le général Basin s'approcha du côté nord de Kars, où il se réunit à des détachements que Brimmer y avait fait passer. Néanmoins les Russes ne purent encore réussir à empêcher toute espèce de secours de parvenir dans Kars par ce côté. Pour affamer la garnison qui faisait de fréquentes excursions dans la plaine, Brimmer ordonna de brûler les céréales des abords de la ville. Tout cela ne se passait pas sans rudes escarmouches, dans lesquelles les assiégés avaient très-souvent l'avantage. Le 7 août, entre autres, la cavalerie russe s'étant approchée jusque sous l'artillerie de Kars pour incendier

quelques champs de blé, fut repoussée avec des pertes sensibles.

Kars n'était donc point encore aux abois dans le mois d'août, grâce à l'habile direction que le colonel Williams donnait à la défense. Malgré tous les obstacles dont il était entouré, malgré l'incurie inimaginable et poussée parfois jusqu'à la stupidité de l'administration turque en Asie (1), il vint à bout d'approvisionner Kars pour plus de deux mois encore. Ce ne fut pas seulement aux vivres qu'il eut à pourvoir. Il manquait même d'instruments de chirurgie : il fut obligé de faire la plus grande économie de munitions et tint aussi secrète que possible sa pénurie à cet égard ; car il y avait lieu de croire que si Mouravief était instruit de la situation, il ferait promptement épuiser le peu de munitions de la place au moyen de fausses attaques répétées. Le colonel Williams avait d'ailleurs à se plaindre même de l'ambassadeur de sa propre nation à Constantinople, lord Stratford de Redcliffe, qui, mécontent que cet officier eût été envoyé directement de Londres en Arménie, en dehors de son influence personnelle, laissait sans réponse toutes ses dépêches, toutes ses demandes. Ceci, qui est un fait positif, ne sera point, dans l'histoire, à l'honneur du diplomate anglais, doué de grandes qualités sans doute, mais capable quelquefois de sacrifier à sa susceptibilité, à son orgueil, les intérêts généraux les plus considérables. Le colonel Williams ne se laissa pas rebuter par ces innombrables difficultés, et, pendant que d'un côté il travaillait sans relâche aux fortifications de Kars, il établissait, sous les yeux même des Russes, un grand camp retranché. Telle était la situation de Kars à la fin d'août 1855.

A la nouvelle que le gouvernement ottoman paraissait vouloir, selon les vœux d'Omer-Pacha, envoyer une armée de secours à Kars, Williams donna le conseil de concentrer à Batoum les troupes turques destinées à cet usage et de les faire marcher de là directement sur Kars. Pour tendre la main à ces renforts espérés et leur procurer des moyens de transport, il résolut de faire sortir un détachement de huit cents cavaliers et de deux cents artilleurs de train, qui devrait, si possible était, se glisser sans être aperçu par les montagnes jusqu'à Olti, et de là, selon les nouvelles que l'on recevrait de l'armée de se-

(1) Quand il s'adressait à l'intendant général turc d'Erzeroum pour se procurer des céréales, celui-ci répondait toujours qu'il manquait de moyens de transport. Williams répliquait qu'il y avait des milliers d'ânes à Erzeroum et environs, ce qui était vrai. Alors le Turc, à bout de raison, lui disait qu'il n'était pas convenable de transporter des biens impériaux à dos d'ânes.

cours, se diriger soit sur Erzeroum, soit sur Batoum. La petite colonne sortit en effet de Kars, le soir du 3 septembre; mais elle était dénoncée à l'ennemi. Traquée de tous côtés, elle fut en partie prise ou massacrée; ce qui en échappa fut dispersé; quelques hommes retournèrent à Kars, quelques autres gagnèrent Erzeroum. Dès le lendemain, espérant que les Russes, encore occupés de leur poursuite sur la rive gauche du Kars-Tchaï, ne seraient pas en force suffisante sur la rive droite pour empêcher de passer dans la plaine au sud vers l'Araxe et de gagner de là Erzeroum, Willams essaya de faire sortir de Kars le reste de sa cavalerie et la plupart des chevaux de l'artillerie; mais les colonnes russes se montrèrent en telle force qu'il fallut se résigner à rentrer dans la place.

Si les moyens de transport ne pouvaient plus franchir les lignes russes, du moins les assiégés de Kars pouvaient-ils encore expédier des messagers isolés. Ceux-ci rapportèrent qu'Omer-Pacha, après avoir présidé à l'embarquement de troupes de secours tant en Crimée qu'à Varna et à Constantinople, venait d'arriver, vers la mi-septembre, en Asie, pour inspecter sa nouvelle armée et prendre les dispositions nécessaires à la délivrance de Kars. Peu après, Omer-Pacha fit savoir, de Batoum, au colonel Williams, qu'il espérait pouvoir arriver dans un mois à son secours. La place se crut sauvée; elle redoubla de courage et de persévérance. On verra que malheureusement Omer-Pacha prenait ses désirs pour des réalités, que toutes ses opérations projetées seraient paralysées, modifiées par les lenteurs, les difficultés de toutes sortes que lui suscitèrent la mauvaise administration et le déplorable état des finances de la Porte. Il ne lui serait pas donné une seconde fois dans cette guerre de reconstituer une armée comme celle qu'il avait créée au début des événements, et dont, l'Autriche aidant, les alliés s'y prêtant, tous les éléments énergiques avaient été dispersés.

CHAPITRE X.

Attaques de Malakof, du Petit-Redan, de la Courtine, du Grand-Redan, du bastion Central. — Prise de Malakof. — Évacuation et destruction de Sébastopol.

Derniers travaux du siége de Sébastopol. — Situation définitive de l'attaque et de la défense. — Dernières sorties. — Derniers combats d'embuscade. — Découragement du prince Gortschakof et des assiégés. — Dispositions pour l'assaut, qui est fixé au 8 septembre. — Dispositions des Russes pour recevoir l'assaut. — Dernier bombardement de Sébastopol. — Mesures prises pour tromper les Russes sur le jour et l'heure de l'attaque. — Journée du 8 septembre. — Les mines. — Attaque de Malakof, de la Courtine et du Petit-Redan. — Prise de la première enceinte de Malakof. — Le général de Mac-Mahon se couvre de gloire. — Le général Bosquet est gravement blessé. — Insuccès des assauts du Petit-Redan et de la Courtine. — Désastre de deux batteries de campagne conduites par le colonel Huguenet contre la Courtine. — Assaut du Grand-Redan. — Son insuccès. — Assaut et prise du réduit de Malakof. — Nouveaux assauts du Petit-Redan et de la Courtine. — Leur insuccès. — Mort des généraux de Pontevès, de Saint-Pol et de Marolles. — Assaut du bastion Central et de ses annexes. — Son insuccès. — Mort des généraux Rivet et Breton. — Mort de plusieurs généraux russes. — Les Français restent maîtres de Malakof et d'une partie seulement de la Courtine. — Explosion de la poudrière de la Courtine. — L'occupation de Malakof par les assiégeants décide les Russes à évacuer toute la partie sud de Sébastopol. — Dispositions pour l'évacuation. — Les Russes brûlent et font sauter Sébastopol. — Surprise des alliés. — Les Russes prennent position dans les ouvrages du nord sans être inquiétés par les alliés. — Prise de possession par les alliés des ruines de Sébastopol. — Pertes des alliés et des Russes dans la journée du 8 septembre. — Les Russes détruisent eux-mêmes les restes de leur flotte.

Les travaux d'approche de Sébastopol et l'érection des batteries d'attaque paraissaient être arrivés à leur terme. Les cheminements présentaient un développement de plus de quatre-vingts kilomètres. Quatre-vingt mille gabions, soixante mille fascines et près d'un million de sacs à terre avaient été employés aux travaux du siége par les Français seulement. Huit cent six bouches à feu étaient en batterie, prêtes à écraser la place, pendant qu'il semblait qu'on n'eût plus qu'à sauter des ouvrages des alliés dans ceux des Russes. On touchait au moment décisif.

Il ne sera pas inopportun de montrer une dernière fois au lecteur, avec quelques détails, la situation des différentes parties de l'attaque et de la défense, pour qu'il puisse se rendre un compte exact des diffi-

cultés qu'il y avait à vaincre, et des causes premières qui ont amené le succès sur un point, l'insuccès sur d'autres points.

La défense de la partie sud de Sébastopol se divisait, à cette époque, en cinq sections, deux pour la ville, trois pour la Karabelnaïa. Les Russes se considéraient toujours comme aussi vulnérables et menacés du côté de la ville que du côté du faubourg. La défaite éprouvée le 18 juin par les alliés sur cette seconde partie de la ligne de défense, faisait même croire aux assiégés que le prochain effort se porterait plus spécialement sur l'enceinte de la ville, et leur principale attention, de ce côté, était maintenant fixée sur le bastion Central, contre lequel naguère le colonel Guérin avait poussé si vivement et si chaudement les approches, ainsi que contre le bastion de la Quarantaine. La prise de Malakof, position qui dominait toute la ligne des fortifications du côté de la Karabelnaïa ne leur semblait pas devoir inévitablement entraîner la perte de la ville, tandis que la prise du bastion Central était considérée par eux comme la perte probable et de la ville et du faubourg. Mais la situation était telle dans les deux parties méridionales de la place, que la chute d'une seule position importante soit d'un côté, soit de l'autre, devait être fatale à l'ensemble. Le prince Gortschakof, fort irrésolu et profondément découragé depuis la journée de Traktir, méditait dès lors sur les probabilités d'une prochaine évacuation de la ville et de toutes les défenses du sud. On travaillait bien encore à ces défenses; on élevait même une deuxième enceinte entre Malakof et le Petit-Redan; mais ce n'était plus avec cette énergique activité qui naguère accumulait ouvrages sur ouvrages avec une célérité inouïe. On mollissait évidemment dans la place où, chaque jour, comme on l'a dit, cinq cents hommes au moins succombaient sous le feu des assiégeants, indépendamment de ce qu'enlevaient les maladies dans cette place empestée, comme les camps des alentours, par les exhalaisons d'un nombre incalculable de cadavres à peine recouverts d'un peu de terre. Autrefois on était fermement résolu à opposer à un assaut une défense pied à pied, à se barricader dans les rues, à faire de chaque édifice intérieur, de chaque maison un poste difficile à emporter. Dans ce temps, on aurait rapidement construit une deuxième et même une troisième enceinte; on aurait eu soin de transférer le pont de communication entre le faubourg de la Karabelnaïa et la ville, de la partie centrale à la partie nord du port militaire, de manière à ce qu'il ne fût pas sous le coup immédiat des assiégeants quand ils seraient maîtres de Malakof. On se serait surtout moins préoccupé de l'établissement d'un grand pont de radeaux en travers de la

rade, commencé, sous la direction du général Bouchmayer, depuis la journée de Traktir, et allant du fort Nicolas au fort Michel, de manière à se procurer une ligne de retraite du sud sur le nord, tandis qu'au contraire les alliés s'imaginaient encore que c'était un moyen de faire passer à un moment donné des corps nombreux de troupes dans la ville pour une attaque combinée entre celle-ci et son armée de secours.

D'ailleurs, il faut le reconnaître, Sébastopol était depuis quelque temps privé de son principal soutien. Sans doute le général Osten-Sacken, commandant en chef de la garnison, n'était pas tombé au-dessous de la grande et difficile tâche qui lui était imposée depuis neuf mois; sans doute le prince Gortschakof et lui étaient habilement secondés par l'aide de camp général de Kotzeboue, chef d'état-major des troupes de terre et de mer de Crimée, par le lieutenant général chef de l'artillerie Seripoutovski et les majors généraux d'artillerie Pichelstein, Scheidemann et Kryjanovski, par le lieutenant général chef du génie Bouchmayer et les colonels de la même arme de Gennerich et de Gardner, par les lieutenants généraux Chroulef, chef actuel des défenses de la Karabelnaïa, Semiakine, chef des défenses de la ville, Ouschakof, de Martineau, Schépélef, comme aussi par les vice-amiraux Novossilski et Panfilof, et les généraux-majors Vassilchikof, Ouroussof, Pavlof, Lyssensko, Youférof, Sabaschinski, Nossof, enfin par toute l'élite de l'armée russe qui s'était donné rendez-vous à la défense de Sébastopol. Mais le général Totleben, grièvement blessé, ne pouvait plus prendre part qu'en esprit et par ses conseils envoyés du lit de souffrance à cette grande et longue défense, dont le principal honneur lui revenait. Son éloignement du théâtre de l'action se remarquait clairement dans les nouvelles mesures que l'on prenait; son absence était jusqu'à un certain point pour les alliés un gage de succès.

Cependant un dernier espoir restait aux assiégés. Si les assiégeants ne réussissaient pas mieux que le 18 juin dans un nouvel assaut, Sébastopol pouvait encore leur échapper, et cette fois pour tout à fait peut-être : car la mauvaise saison ne tarderait pas à revenir, et il devait paraître peu probable que les puissances occidentales s'obstinassent à faire passer un second hiver à leurs armées devant Sébastopol, ce qui pourtant aurait lieu, même après l'évacuation de la partie sud de la place.

En conséquence, des dispositions étaient prises pour repousser un nouvel assaut, et le prince Gortschakof se tenait prêt à jeter une partie de son armée de secours dans les défenses de la ville et de la Karabelnaïa.

Du côté de la ville, plus de quatre cents bouches à feu, en y com-

prenant celles des batteries du fond du port sud ou du Pérésype, composaient l'artillerie de cette partie de la place, sans tenir compte des batteries du rivage qui ne pouvaient avoir d'action que sur la flotte au cas où elle viendrait prendre part à la lutte.

Les Français étaient à quarante mètres du bastion Central et à trente du bastion du Mât, ouvrages dont ils ne connaissaient qu'à demi la force et la configuration au delà du parapet extérieur. Ils avaient à leur attaque de gauche trois cent quarante-six pièces, réparties en cinquante-et-une batteries, dont quatre-vingt-trois, en treize batteries, contre le bastion de la Quarantaine, cent trente-quatre, en dix-neuf batteries, contre le bastion du Mât, et cent vingt-neuf, en dix-neuf batteries aussi, contre le bastion Central.

La partie de la ville qui avoisinait les fortifications ne présentait plus qu'un amas de ruines informes ; mais, au delà de cette ligne d'anciennes habitations anéanties, l'aspect des églises, des édifices publics, des maisons, des avenues d'arbres, conservait encore quelque grandeur et quelque majesté. Au milieu des ruines et en arrière du bastion du Mât, on voyait plusieurs batteries, généralement construites en flèches, et qui semblaient être les parties avancées d'une seconde ligne de défense dont on pouvait découvrir certaines positions plus reculées. Les alliés étaient persuadés que toutes les rues, tous les édifices de Sébastopol étaient minés, et c'était surtout ce qui leur faisait redouter d'attaquer la place du côté de la ville ; mais les Russes, jusque dans le courant d'août, n'ayant pas désespéré de garder Sébastopol, et d'ailleurs attentifs à leur propre conservation, n'avaient pas abusé à beaucoup près, autant qu'on le supposait, des mines à l'intérieur, et les troupes qui avaient pénétré dans les faubourgs au 18 juin n'en avaient rencontré aucune.

Les défenses centrales des assiégés se composaient des batteries du fond du port sud et de celles du Grand-Redan, que les Anglais étaient chargés d'attaquer.

Les attaques britanniques étaient séparées en deux par le ravin de Laboratornaja ou du Laboratoire, cette branche orientale du Grand-Ravin dans laquelle passait la route de Voronsof qui lui donnait aussi son nom. La partie gauche ou occidentale des attaques anglaises était comprise et isolée entre le Laboratornaja et le Grand-Ravin proprement dit, qui ne lui permettait pas de se relier d'une manière absolue aux attaques de gauche des Français ; elle avait pour poste le plus avancé le cimetière de la colline Verte, seule conquête faite le 18 juin ; elle

menaçait directement les batteries du Pérésype et le fond du port Sud, en même temps que le front occidental du Grand-Redan. L'armement de l'attaque de gauche des Anglais se composait de cent huit bouches à feu réparties en quinze batteries. La partie droite ou orientale des attaques anglaises se trouvait entre le ravin de la route de Voronsof et le ravin de la Karabelnaïa ou des Docks, par lequel elle se reliait à l'attaque française de droite. Elle avait sa cinquième parallèle à trois cents pieds en avant des Carrières conquises le 7 juin, ce qui la laissait encore à deux cents mètres du Grand-Redan ; les difficultés du sol, le défaut de bras, sa position difficile sous le feu de ce redoutable ouvrage, n'avaient pas permis de la pousser plus loin. C'était déjà un immense succès si l'on se reportait à l'époque où les Anglais ouvraient leur première parallèle à plus de douze cents mètres du Redan. L'armement de l'attaque de droite des Anglais consistait en soixante et onze pièces divisées en dix-sept batteries. L'ensemble des deux attaques britanniques était donc de cent soixante-dix-neuf bouches à feu, dont un grand nombre de mortiers.

Le bastion n° 3 qui avait conservé le nom de Grand-Redan pour les alliés, à cause de la forme qu'il affectait dans l'origine, était un des plus formidables ouvrages de la place, sans en excepter Malakof et le bastion du Mât. Il était armé de cent quatre-vingts bouches à feu, et commençait à l'ouest la ligne de défense de la Karabelnaïa. Derrière cet ouvrage, on apercevait la longue rangée des bâtiments de la marine et de l'arsenal, les casernes rendues inhabitables dans leur partie la plus rapprochée du feu des Anglais, les machines à mâter, le vaisseau *les Douze-Apôtres,* un petit nombre d'autres bâtiments et les frégates ou corvettes à vapeur, tristes restes d'une flotte qui avait été l'orgueil de la Russie et la terreur de la Turquie dans la mer Noire.

A partir du Grand-Redan, le terrain s'abaissait jusqu'au fond du ravin de la Karabelnaïa. La batterie Gervais se trouvait à moitié de cette pente et se reliait au Grand-Redan par une ligne d'ouvrages à crémaillères nécessités par les accidents et le peu de largeur du terrain disponible. Cette batterie, quoiqu'ayant été envahie le 18 juin par les Français, faisait en principe partie des attaques anglaises, étant beaucoup plus rapprochée du Grand-Redan que de Malakof, dont le ravin la séparait. Elle défendait une des portes de la place et offrait par elle-même un très-sérieux obstacle.

Le sommet du mamelon de Malakof formant plateau comme en général toutes les hauteurs de cette partie de la Crimée, domine de cent

vingt mètres le niveau de la mer. L'édifice en pierre blanche, à deux étages de feux, connu des Français sous le nom de Malakof, des Anglais sous le nom de tour Ronde, qui le couronnait au commencement du siége, n'existait plus que dans sa partie inférieure, depuis le bombardement du 17 octobre. Après avoir rasé la tour au niveau du rez-de-chaussée, les Russes l'avaient recouverte d'une plate-forme en terre et revêtue, du côté des attaques, d'un hémicycle également en terre et crénelé. Depuis lors, tout, en avant de Malakof, avait affecté cette forme semi-circulaire ; c'était donc celle d'une enceinte que l'on avait élevée pour la protection plus efficace du mamelon, enceinte qui était elle-même précédée d'un fossé profond de six mètres et large de sept, sur un développement total de sept à huit cents mètres. Le plateau, en arrière de la tour, était partagé dans sa largeur par un autre fossé qui marquait le commencement de la seconde ligne de défense. Après l'avoir franchi ainsi que d'innombrables traverses hautes parfois de quatre à cinq mètres, qui coupaient le plateau en tous sens et sous lesquelles étaient d'excellents abris blindés pour la garnison, on arrivait à un ouvrage entièrement fermé, sorte de redoute irrégulière et s'adaptant au terrain, comme toutes les fortifications de Sébastopol faites pendant le siége même. L'ensemble de la forteresse de Malakof, à vingt-cinq mètres de l'enceinte de laquelle se trouvaient maintenant les têtes de sape françaises, avait trois cent cinquante mètres de long sur cent cinquante de large. L'ouvrage était armé de soixante-deux pièces de position de divers calibres, indépendamment d'un certain nombre de pièces de campagne qu'on pouvait transporter d'un point à l'autre du plateau, suivant les nécessités de la défense.

Cependant, il s'en fallait de beaucoup que Malakof fût un ouvrage parfait, même au point de vue de la conformation du sol, que l'on avait prise pour guide. Le retranchement en hémicycle qui couvrait la tour ne permettait pas, en raison même de sa forme, d'apercevoir, des flancs de cet ouvrage antérieur, le fossé au milieu de l'arc, comme cela eût été possible si le saillant avait été formé par un angle ; par suite de la même faute, il y avait un point qui ne présentait qu'un obstacle direct et sans combinaison avec aucune autre partie de l'ouvrage, de telle sorte que les assiégeants, pour le surmonter, n'auraient pas à redouter de feux convergents. Mais un vice plus capital encore, c'était d'avoir fait de Malakof un ouvrage fermé qui ne permettrait pas aux assiégés, si les assiégeants y prenaient une fois pied, d'y revenir aisément en force pour soutenir la

lutte ; tandis qu'au contraire il deviendrait, ainsi construit, un obstacle aussi grand contre les assiégés qu'il l'avait été contre les assiégeants, si ceux-ci venaient à bout d'y pénétrer. A cet égard, plusieurs parties de la défense avaient une grande supériorité sur Malakof. Le bastion du Mât, entre autres, était beaucoup plus fort et beaucoup mieux entendu. Un autre grand inconvénient encore pour la défense, qui se retrouvait à peu près dans tous les ouvrages russes, était dans ces innombrables traverses, formant pour ainsi dire chacune un réduit, qui permettaient aux assaillants, une fois qu'ils en avaient occupé une, de prendre position pour, de là, attaquer la plus voisine, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elles fussent toutes emportées.

Du flanc oriental de Malakof partait la courtine, armée de seize pièces, qui reliait cet ouvrage au Petit-Redan ou Redan du Carénage, bastion n° 2 des Russes. Les ravins d'Apollo et d'Ouschakov étaient en arrière ; celui d'Ouschakov, auquel s'appuyait le flanc occidental du Petit-Redan, prenait naissance entre la partie orientale de cette courtine et la parallèle avancée des assiégeants. Les Français avaient un espace d'environ deux cents mètres à parcourir pour parvenir à cette première courtine, à deux cents mètres en arrière de laquelle s'en trouvait une seconde encore fort imparfaite et non armée ; cette seconde courtine, à laquelle on n'arrivait que par un terrain semé de trous de loup, formait la deuxième enceinte de la Karabelnaïa.

Le bastion n° 2 de la place, à vingt-cinq mètres du saillant duquel s'étaient avancés les Français, n'avait été dans le principe qu'un simple redan ; mais peu à peu, quoiqu'il eût conservé parmi les alliés le nom de Petit-Redan, il s'était transformé en une importante redoute, très-fortement armée. En raison de la nature rocheuse du sol, les fossés de la première courtine et du Petit-Redan n'avaient pas été creusés partout également, et, sur plusieurs points, on pouvait les passer sans trop de difficulté.

La ligne de défense de la Karabelnaïa se prolongeait, par un rempart, en se repliant de plus en plus de sud-ouest en est-nord-est, jusqu'à l'escarpement occidental de la baie du Carénage, où elle se terminait par le bastion n° 1, dont une des batteries, celle dite de la Pointe, balayait le terrain en avant du Petit-Redan.

Trois cent quatre-vingt-douze bouches à feu, en y comprenant les cent quatre-vingts du Grand-Redan et les soixante-deux de Malakof, constituaient l'armement général des défenses de la Karabelnaïa. Deux cent douze pièces étaient plus particulièrement opposées aux Français

de ce côté, où les Russes trouvaient encore l'appui efficace de plusieurs de leurs batteries du nord et celui de leurs vaisseaux.

Les Français comptaient, à leurs attaques de droite, deux cent soixante pièces réparties en trente-quatre batteries; plus, aux redoutes dites du 5 Novembre et Canrobert, quatorze pièces, réparties en quatre batteries, qui du reste ne devaient pas prendre part aux prochains événements.

En somme, si l'on en excepte les batteries du nord et plus naturellement encore celles du rivage, il y avait à peu près huit cents pièces en position d'un côté et huit cents pièces de l'autre. Mais l'égalité du nombre constituait une supériorité certaine pour les alliés.

Une circonstance particulière de la dernière phase du siége de Sébastopol, c'est que, de part et d'autre, on était sur le point de manquer de munitions, mais plus encore du côté des alliés que du côté des Russes, quoique ceux-ci, après les avoir prodiguées jusqu'à la folie dans les premiers mois de leur défense, en fussent maintenant réduits à ne les employer qu'à bon escient et avec parcimonie. Les Français n'en avaient plus que pour huit jours, et les Anglais pour moins encore peut-être. Au défaut de munitions, celui des hommes menaçait de se joindre de nouveau. Il était arrivé, assure-t-on, au général Pélissier de dire qu'il perdait une belle brigade tous les dix jours (1). Ce qui est du moins positif, c'est que le général Bosquet déclarait tout net que ses troupes ne pouvaient plus tenir sous le feu perpétuel et si rapproché qui les accablait, et que, chaque jour, cent cinquante hommes au moins étaient mis hors de combat dans les tranchées de droite, sans qu'il y eût d'engagement. D'autre part, le général Niel, qui ne connaissait pas dans toute son étendue la position critique des assiégés, montrait les obstacles naissants de nouvelles enceintes comme une raison non moins impérieuse de ne pas retarder l'assaut. La nature du terrain ne permettait pas de pousser les approches plus avant sur Malakof et le Petit-Redan sans pertes énormes, et l'opération de creuser une galerie sous la contrescarpe ennemie demanderait huit à dix jours, délai qui aurait le double inconvénient de permettre à l'ennemi de multiplier ses obstacles en arrière et d'épuiser sans résultat les dernières ressources en munitions des assiégeants.

(1) Le général Pélissier disait l'autre jour : « Je perds une belle brigade tous les dix jours. » (*Lettre du correspondant du* Times, *en date du* 3 *septembre* 1855.)

Le 3 septembre, un conseil de guerre fut tenu entre les généraux Pélissier, Bosquet, Martimprey, Thiry, Niel, Frossard et Harry Jones, ce dernier représentant l'armée anglaise et possédant toute la confiance du général Simpson. Cette fois, ce ne fut plus le général Pélissier, devenu d'une grande réserve depuis la malheureuse journée du 18 juin, qui parla avec le plus d'ardeur de la nécessité d'une attaque immédiate; il aurait même désiré qu'on la retardât jusqu'à l'arrivée de quatre cents mortiers qu'il attendait de France et dont il espérait de puissants résultats. Mais, par les motifs qui ont été précédemment exprimés, le général Thiry, au nom de l'artillerie, le général Niel, au nom du génie, le général Bosquet, au nom du deuxième corps d'armée, le général de Martimprey comme chef de l'état-major général de l'armée, se prononcèrent pour la nécessité d'une attaque dans le plus bref délai possible; le général Harry Jones se rangea à leur avis, et le général en chef français, qui au fond probablement ne demandait pas mieux que d'agir immédiatement pourvu que toute la responsabilité ne lui incombât pas comme au 18 juin, dit avec fermeté que, devant l'unanimité de ces avis, il n'hésitait pas, et que l'assaut serait donné. Le général Niel, estimant depuis son arrivée devant Sébastopol que le véritable point d'attaque était la tour et le mamelon Malakof, avait fait passer sa conviction dans tous les esprits de manière à n'avoir pas besoin d'insister, en la circonstance, sur la nécessité de porter le principal effort de ce côté; il n'était pas douteux pour lui que la possession de Malakof amènerait un résultat décisif; il allait même plus loin, et, contrairement à l'opinion de beaucoup d'officiers de son arme et à celle de presque tous les écrivains et militaires étrangers qui ont traité de ce siége, il estimait que, si l'on échouait sur ce point, le succès obtenu ailleurs serait sans grandes conséquences (1). Quoique de bons esprits aient pensé et pensent encore que le succès par le bastion du Centre et ses annexes eût peut-être permis de tourner les communications avec la rade et de faire la garnison prisonnière de guerre, nous n'insisterons pas davantage sur les différentes manières de voir à cet égard qui, probablement, resteront toujours un sujet de discussion ; mais en ce qui concerne l'opinion que

(1) « Prenant les choses au point où elles se trouvaient lorsque l'assaut a été résolu, il n'était pas douteux que la possession de Malakof amènerait un résultat décisif; et, d'un autre côté, il était à présumer que, si l'on échouait sur ce point, le succès obtenu ailleurs serait sans grandes conséquences. » (*Rapport du général Niel, en date du 14 septembre* 1856.)

la prise de Malakof entraînerait la chute de Sébastopol, il faut reconnaître que, dans la situation de cette place, le coup d'œil de l'habile général en chef du génie ne pouvait guère manquer d'être justifié par l'événement si le général Pélissier, comme la chose était probable, prenait le parti d'y sacrifier des masses entières de ses meilleures troupes, et si le secret de l'attaque était assez bien conservé pour que l'ennemi fût surpris. C'étaient là deux conditions de première nécessité. Comme il eût été peu admissible d'attaquer une place si étendue par un seul point, comme d'ailleurs il fallait absolument maintenir dans les forces de l'ennemi la division résultant du grand développement de l'enceinte à défendre, et surtout donner aux assiégés de l'inquiétude pour la ville d'où partait leur route principale de retraite, c'est-à-dire le pont de communication entre le sud et le nord de la rade, il fut arrêté en principe que, si l'on réussissait dans l'assaut donné au front de Malakof, les Anglais, sur un signal donné par les Français, attaqueraient le Grand-Redan, pendant que le corps d'armée du général de Salles s'élancerait à l'assaut de la ville même; de telle sorte que les assiégés ne pourraient pas concentrer tous leurs efforts sur les troupes qui auraient pris possession du bastion Malakof. On convint aussi que l'assaut serait précédé d'un bombardement général, mais conduit avec une irrégularité calculée, de manière à laisser la place dans l'incertitude sur le moment de l'attaque de vive force, et que diverses mesures seraient prises pour tromper l'ennemi sur le jour où elle aurait lieu. Le conseil se sépara en se promettant de garder le plus grand secret, ce qui fut scrupuleusement observé. Cette fois, les espions russes qui avaient si bien renseigné la place sur le projet d'attaque du 18 juin, devaient être complétement dépistés, et de ce mystère résulterait en grande partie, comme on le verra, le succès de l'entreprise.

Entre autres moyens employés pour donner à croire à l'ennemi que le jour de l'assaut était encore assez éloigné, on entamait dans ce temps une guerre de mines sur la droite française, sans pour cela abandonner entièrement celle qui avait lieu depuis longtemps sur la gauche, et la majeure partie de la compagnie de mineurs du capitaine Berrier était passée du côté de Malakof.

Cependant les assiégés se débattaient sous le genou pour ainsi dire des assiégeants. N'ayant pu conserver leurs embuscades en dehors de leur ligne de défense la plus rigoureuse, sauf en face des Anglais, ils en avaient organisé sur leurs contrescarpes, qui étaient souvent fort meurtrières. Ils n'avaient pas non plus renoncé aux sor-

ties, et dans la soirée même du jour où avait été tenu le conseil qui devait décider de leur sort, un certain nombre d'entre eux se jetèrent en désespérés sur les attaques de droite anglaises et françaises les plus avancées. Ils y occasionnèrent quelques dégâts et firent plusieurs victimes; mais leurs pertes s'élevèrent à plus du double de celles de leurs adversaires, et ils se retirèrent sans que leur effort eût pu retarder d'un instant les prochaines destinées de la place.

En effet, dans le même temps, les Français prolongeaient à l'attaque de droite l'amorce de la septième parallèle, et consolidaient le travail de défense de toutes les tranchées avancées des cheminements contre Malakof et contre le Petit-Redan; ils ouvraient, pour le passage des colonnes d'assaut, une voie large de vingt mètres, qui partait d'une ancienne place d'armes russe, à droite de la redoute du mamelon Vert. Les assiégés usèrent alors contre les têtes de sape françaises de petites fusées terminées par une boîte à balles dont l'enveloppe éclatait en touchant le sol. Le 4 septembre fut encore une journée où, de part et d'autre, il y eut beaucoup de monde mis hors de combat. Le commandant du génie Roullier qui, depuis le 19 juin, était passé des attaques de gauche à celles de droite, reçut, étant dans la tranchée devant Malakof, un éclat de bombe dans la jambe, qui priva le siége de ses services au moment décisif.

Les généraux Pélissier et Simpson s'étaient concertés pour commencer le feu sur toute la ligne des attaques le 5 septembre au matin.

Il s'ouvrit effectivement dès l'aube de ce jour par une vive canonnade qui, des attaques de gauche, où il était dirigé par le général Lebœuf, s'étendit promptement aux attaques anglaises et aux attaques de droite des Français. Ferme, mais lent encore de ce dernier côté et surtout au centre occupé par les Anglais, il éclatait devant la ville avec une vigueur et un ensemble plus parfaits qu'à aucune autre époque du siége. Quand vint la nuit, à la canonnade succéda un bombardement qui ne lui cédait en rien pour la violence. Une frégate sur rade, dans laquelle était tombée une bombe française, fut brûlée jusqu'à la ligne de flottaison.

Dans la journée, un corps de dix à quinze mille hommes, appartenant à l'armée russe de secours, poussa une reconnaissance sur Tchorgoun; mais il ne fut pas tenté de faire autre chose qu'une vaine démonstration en voyant la ligne de la Tchernaïa mieux défendue encore que le 16 août. La position française que les ennemis avaient essayé d'emporter à cette dernière date était considérablement renforcée. La

tête du pont de Traktir était bien abritée. Des lignes de tranchées entouraient la base et le sommet des hauteurs. Une certaine partie du canal en aval du pont avait été bordée d'un parapet. Une batterie pour des canons y avait été construite ; il y en avait une aussi vers le milieu des hauteurs, d'autres encore donnaient sur le pont, spécialement une de douze canons, qui le balayait entièrement ainsi que les approches de la rivière. Cependant, il n'y aurait eu d'autre moyen de dégager un peu la place, que dans le succès d'une attaque sur la Tchernaïa, combinée avec une grande sortie de la garnison. Elle était tellement logique, surtout depuis que l'armée du prince Gortschakof avait encore reçu de nouveaux renforts de troupes de la 15e division et du corps des grenadiers russes, que le général Pélissier la faisait sagement entrer dans tous ses calculs de probabilités, comme on le verra bientôt.

Le 6, à cinq heures et demie du matin, la canonnade recommença, toujours avec plus d'intensité aux attaques de la ville qu'à celles de la Karabelnaïa, où l'on était obligé de ménager davantage les munitions, et où elle avait un plus long développement. Elle continua avec l'irrégularité calculée que l'on avait jugée nécessaire pour tromper les assiégés sur les véritables intentions des assiégeants, en ce qui concernait l'attaque de vive force.

Néanmoins, le prince Gortschakof ne pouvait se dissimuler que le moment de cette attaque était proche. Il réunit presque toute son armée, et la plaça partie dans les ouvrages de la Karabelnaïa et de la ville, partie en disponibilité du côté nord de la rade de Sébastopol. La réparation pendant la nuit des dommages que la canonnade des alliés occasionnait pendant le jour était complétement impossible, tant à cause de l'étendue des travaux à relever, qu'en raison du bombardement meurtrier qui ne cessait d'écraser la garnison. Les Russes se bornèrent donc désormais à recouvrir les magasins à poudre avec de forts remblais de terre, et à renouveler autant que possible les blindes qui servaient d'abri aux hommes postés, mais non activement employés, sur les fortifications. Quant aux meurtrières des ouvrages qui tombaient incessamment sous les coups des alliés, ils renoncèrent à les réparer.

La place répondait à ce feu terrible, mais faiblement. Ce n'était plus, comme au 18 juin, pour ménager ses forces et tromper les assiégés ; c'était par impossibilité réelle d'agir autrement. Il n'y avait pas à en douter, à la vue des meurtrières détruites qu'on ne relevait pas, pendant

que de toutes celles qui offraient encore une forme régulière et assez d'ouverture pour faire passer les embouchures des pièces, les assiégés entretenaient le feu autant qu'ils le pouvaient.

Quoiqu'il fût vrai qu'en général les projectiles des assiégeants s'enfonçassent dans les ouvrages en terre des assiégés, pour ainsi dire comme dans la butte d'un polygone, et qu'ils ne formassent pas à proprement parler de brèche, néanmoins les rapports du prince Gortschakof signalaient chaque jour d'irréparables dégâts dans ces ouvrages, où les défenseurs ne se maintenaient qu'à la faveur de leurs abris souterrains.

Le commandant Fournier, qui dirigeait les mines aux attaques de droite, comme le commandant Tholer les dirigeait alors aux attaques de gauche, et le capitaine Berrier, firent jouer, le 6 septembre, contre le Petit-Redan, la première mine de projection dont on ait usé dans ce siége; le tonneau, cerclé de fer, fut lancé, et éclata à quatre ou cinq cents mètres au moins de son point de départ.

Le bombardement et la canonnade se succédèrent, avec le même caractère que précédemment, dans la nuit du 6 au 7 et dans la journée du 7 septembre. L'après-midi du 7, un bâtiment à deux ponts qui était dans le port fut mis en feu par un boulet et brûla toute la nuit. Un magasin à poudre sauta dans la ville, où il occasionna de grands ravages.

Dans les trois journées des 5, 6 et 7 septembre, la perte des assiégés monta à trois mille neuf cent soixante-huit hommes, parmi lesquels cinquante-et-un officiers, sans compter le service de l'artillerie, avec lequel elle s'éleva à environ cinq mille hommes.

Presque tous les canons et les obusiers de la première ligne de défense étaient démontés ou réduits au silence. Les batteries de la seconde ligne avaient été beaucoup mieux sauvegardées. Par leur position dominante, elles devaient balayer en partie le terrain à franchir pour monter à l'assaut, et, par leur proximité de la première ligne de défense, elles devaient rendre très-difficile l'établissement des assaillants sur celle-ci. Mais les alliés avaient compté avec toutes ces difficultés, et ne se flattaient pas d'emporter la place sans faire de nouveaux et grands sacrifices. Il n'y avait plus d'ailleurs un instant à perdre pour ceux-ci; car le bombardement avait en dernier lieu tellement épuisé les approvisionnements de leurs batteries, que, le lendemain, aux attaques de gauche particulièrement, on en aurait à peine assez pour répondre au feu de l'ennemi.

Ce même jour, 7 septembre, le général Pélissier, d'accord avec le général Simpson, fixa l'assaut pour le lendemain à midi. Cette heure offrait plusieurs avantages : elle donnait des chances favorables de surprendre brusquement l'ennemi, et, au cas où l'armée russe de secours ferait une tentative désespérée pour dégager la place, il lui serait impossible de prononcer, avant la fin du jour, un mouvement vigoureux contre les lignes des alliés. Quel que fût le résultat de cette tentative, on aurait jusqu'au lendemain matin pour aviser. Aucun signal ne serait donné pour commencer l'attaque. Toutes les montres seraient réglées sur celle du général en chef français, et quand l'aiguille marquerait l'heure convenue, les commandants des colonnes s'élanceraient, suivis de leurs troupes, hors de la tranchée. Plus tard, un étendard particulier hissé sur Malakof et un signal parti du mamelon Vert, où le général Pélissier se tiendrait pendant l'action, annonceraient aux Anglais que le moment était venu pour eux, les Français occupant Malakof, de donner l'assaut au Grand-Redan; un autre signal indiquerait au général de Salles, commandant en chef du premier corps, qu'il était temps de faire attaquer aussi la ville, pour forcer les Russes à ne pas se concentrer contre la position en partie conquise.

Le général Bosquet, chargé de prendre toutes les dispositions nécessaires pour l'assaut de la Karabelnaïa, avait déjà préparé son projet et s'était entendu pour son exécution avec les généraux Frossard et Eugène Beuret, commandant le génie et l'artillerie aux attaques de droite. D'un autre côté, le général de Salles avait été chargé des dispositions pour l'assaut à donner à la ville, et s'était concerté à cet effet avec les généraux du génie et d'artillerie Dalesme et Lebœuf, commandant les deux armes spéciales aux attaques de gauche. Les Anglais prirent aussi leurs mesures pour la part d'assaut qui leur était dévolue.

Les dispositions du général Bosquet, en ce qui concernait les troupes employées aux colonnes d'attaque sur Malakof et le Petit-Redan du Carénage, points saillants de l'enceinte de la Karabelnaïa, furent celles-ci :

Le général Dulac serait chargé de l'attaque du Petit-Redan, avec les deux brigades de sa division : brigade de Saint-Pol, composée du 17ᵉ bataillon de chasseurs à pied, commandant de Férussac; 57ᵉ de ligne, colonel Dupuis, et 85ᵉ de ligne, colonel Javel; — brigade Bisson, composée du 10ᵉ de ligne, conduit par le commandant d'Agon de La Contrie, et du 61ᵉ de ligne, colonel de Taxis. Le général Dulac aurait pour

réserve la brigade de Marolles (1), de la division d'Aurelles de Paladines, 15e de ligne, colonel Félix Guérin; 96e de ligne, colonel de Malherbe; plus le bataillon de chasseurs à pied de la garde, commandant Cornulier de Lucinière.

Le général de La Motterouge ferait attaquer le milieu de la courtine entre le Petit-Redan et Malakof par les deux brigades de sa division : brigade Bourbaki (2), 4e bataillon de chasseurs à pied, commandant Clinchant; 85e de ligne, colonel de Bertier, et 100e de ligne, colonel Mathieu; — brigade Lafont de Villiers, intérimairement commandée par le colonel Picard, et composée du 91e de ligne, colonel Picard, et du 49e, colonel de Kerguern. Le général de La Motterouge avait pour réserve les deux régiments de voltigeurs de la garde, colonels Montéra et Félix Douay, et les deux régiments de grenadiers de la garde, colonels Blanchard et d'Alton. Le général Mellinet commandait cette réserve, ayant sous ses ordres les généraux de brigade de Pontevès et de Failly, celui-ci passé dans la garde ainsi que le colonel Douay, depuis la bataille de Traktir, comme prélude de sa prochaine et bien méritée promotion au grade de général de division.

Le général de Mac-Mahon aurait l'attaque principale, celle de Malakof, avec les deux brigades de la 1re division du deuxième corps : brigade Espinasse (3), commandée intérimairement par le colonel Decaen, et composée du 7e de ligne, colonel Decaen, et du 1er de zouaves, colonel Collineau; — brigade Vinoy : 1er bataillon de chasseurs à pied, commandant Gambier, appartenant d'ordinaire à la brigade précédente et réuni à celle-ci pour la circonstance; 20e de ligne, colonel Orianne, et 27e de ligne, colonel Charles Adam. Le général de Mac-Mahon aurait pour réserve, outre les deux bataillons des zouaves de la garde, colonel Jannin, la brigade Wimpffen, de la division Camou, amenée, dans la journée du 7, de la Tchernaïa aux tranchées de la

(1) Elle avait été primitivement commandée par le général Perrin-Jonquières, nommé général le 17 mars 1855, et disparu de l'*annuaire de* 1856.

(2) Ancienne brigade Cœur, qui avait été commandée intérimairement par le colonel Duprat de Larroquette, nommé général le 11 juin 1855. Le général Bourbaki tenait son grade du 14 octobre 1854, après la bataille de l'Alma, et avait commandé la brigade passée depuis au général Vergé (3e bataillon de chasseurs à pied, 6e et 82e de ligne). Après avoir été contraint de quitter pendant plusieurs mois le théâtre des événements, il était revenu prendre un commandement en Crimée. On se rappelle son rôle brillant à l'Alma et surtout à Inkerman.

(3) Le général de brigade Espinasse était promu, depuis le 29 août 1855, au grade de général de division.

droite ; cette brigade de réserve était formée du 3e de zouaves, colonel de Bonnet de Maurelhan-Polhes, du 50e de ligne, conduit par le lieutenant-colonel Nicolas, qui venait de quitter à cet effet le 26e de ligne, et des tirailleurs algériens, colonel Rose.

Le lieutenant général Codrington, assisté du lieutenant général Markham, était chargé par le général en chef Simpson de faire les dispositions nécessaires pour donner l'assaut au Grand-Redan. La seconde division d'infanterie de ligne et la division légère britanniques devaient fournir les colonnes d'attaque, comme récompense de leurs longs services dans la tranchée. Mais ce n'était pas sans que les officiers du génie anglais émissent l'opinion que ces services derrière des parapets pourraient leur avoir enlevé, non le courage, mais la prompte audace qui fait courir à l'assaut, sans s'arrêter à faire le coup de feu sous la protection de quelque abri. Quoi qu'il en soit, les deux colonnes anglaises de mille hommes chacune, précédées de détachements du génie et de l'artillerie, devaient être conduites, celles de la division légère par le brigadier général Shirley, celle de la 2e division d'infanterie de ligne par le colonel Windham. Les highlanders, sous les ordres du lieutenant général Colin Campbell et du brigadier général Cameron, devaient servir de réserve et seraient eux-mêmes appuyés par la 3e division anglaise, commandée par le major général Eyre. Le général sir Harry Jones, assisté du major Chapman, quoique malade et obligé de se faire porter dans une litière, prenait toutes les mesures en ce qui concernait le service du génie anglais aux attaques du Grand-Redan.

Devant la ville, le général Levaillant était chargé de l'attaque du bastion Central et de ses lunettes, avec les deux brigades de sa division : brigade Trochu (1), composée du 9e bataillon de chasseurs à pied, commandant Rogier ; 21e de ligne, conduit par le lieutenant-colonel Villeret, et 42e de ligne, conduit par le colonel de Mallet, qui attaqueraient, en deux colonnes, la lunette de gauche (lunette Belkin) et la face gauche du bastion Central ; — brigade Couston (2), composée du 46e de ligne, conduit par le lieutenant-colonel Le Banneur, et 80e de ligne, colonel Laterrade, qui attaqueraient la lunette de droite (lunette Noire), et l'une des faces du bastion.

Sur les traces de la division Levaillant et pour s'emparer de la gorge

(1) C'était précédemment la brigade La Motterouge.

(2) Dans la précipitation de la rédaction, le rapport du général en chef a non-seulement interverti les rôles des deux brigades de la division Levaillant, mais attribué au général Trochu les troupes du général Couston et *vice versa*

du bastion du Mât et des batteries qui y avaient été construites, devaient s'avancer les deux brigades de la division d'Autemarre : brigade Niol, composée du 5e bataillon de chasseurs à pied, commandant Garnier, du 19e de ligne, colonel Guignard, et du 26e de ligne, colonel de Sorbiers ; — brigade Breton, formée du 39e de ligne, colonel Comignan, et du 74e de ligne, colonel Guyot de Lespart.

La brigade sarde du général Cialdini, envoyée aux attaques de la ville par le général de La Marmora, prendrait place à côté de la division d'Autemarre, pour attaquer la face droite du bastion du Mât.

La réserve du général Levaillant se composerait des quatre brigades des divisions Bouat et Pâté : brigade Lefèvre, autrefois brigade Faucheux, composée du 10e bataillon de chasseurs à pied, commandant Guiomar ; 18e de ligne, colonel Dantin, et 79e de ligne, colonel Grenier ; — brigade Duprat de Larroquette, autrefois brigade Duval, formée du 14e de ligne, colonel de Négrier, et 43e de ligne, colonel Broutta ; — brigade Georges Beuret, formée du 6e bataillon de chasseurs à pied, commandant Fermier de La Provotais ; 28e de ligne, colonel Lartigue, et 98e de ligne, colonel Conseil-Dumesnil ; — brigade Bazaine, composée des 1er et 2e régiments de la légion étrangère, l'un commandé par le lieutenant-colonel Martenot de Cordoue, l'autre par le colonel de Granet-Lacroix de Chabrière.

Enfin, pour parer aux éventualités qui pourraient se produire sur la gauche, le général Pélissier avait fait venir de Kamiesch, et placé sous les ordres du général de Salles, les 30e et 35e de ligne, qui, établis à l'extrême gauche des attaques, devaient assurer fortement la possession des lignes françaises de ce côté.

Pour le placement des troupes d'assaut sur la droite, les tranchées avaient été divisées en trois quartiers, dont chacun devait contenir, dans sa partie avancée, la presque totalité de la division d'attaque ; les réserves seraient disposées tant dans les anciennes tranchées que dans les ravins de la Karabelnaïa et du Carénage. En outre, comme il était essentiel, pour mieux tromper l'ennemi, que le rassemblement des troupes pût se faire sans être éventé, celles-ci avaient ordre de suivre avec grand soin les lignes de communication conduisant à leurs places d'armes avancées, et partout où le défilement aurait pu être reconnu, on releva suffisamment les crêtes couvrantes pour le cacher.

Aux différentes attaques, des détachements du génie et de l'artillerie étaient désignés pour être placés en tête de chaque colonne.

Les canonniers, ayant des officiers à leur tête, devaient être pour-

vus de marteaux, égorgeoirs, étoupilles, enfin de tout ce qui serait nécessaire pour enclouer ou désenclouer les pièces, et pour les retourner contre l'ennemi, si la chose était possible. En outre, des réserves de batteries de campagne étaient préparées de manière à pouvoir rapidement venir prendre part à l'action. Aux attaques de gauche, une batterie de campagne devait être placée dans une carrière voisine de l'enceinte, avec ses chevaux à portée, ses canonniers pourvus de bricoles, pour déboucher au besoin de cette position ; deux autres batteries de la 1re division du premier corps devaient se tenir au Clocheton ; enfin, une quatrième se porterait à l'extrême gauche des ruines de la Quarantaine. Aux attaques de droite, vingt-quatre bouches à feu de campagne étaient tenues en réserve : moitié, appartenant aux divisions du deuxième corps, devait se placer à l'ancienne batterie de Lancastre ; moitié, appartenant à la garde, devait s'établir à la redoute Victoria. Des travailleurs étaient postés dans les endroits nécessaires pour faciliter au besoin l'usage des chemins ouverts d'avance à cette artillerie de campagne qui pouvait, pensait-on, sur la droite des attaques du moins, appuyer utilement les troupes dans le cas où l'on aurait à soutenir une sorte de bataille rangée sur le vaste terrain situé entre les deux enceintes de la place. On verra qu'en présence de la grosse artillerie des assiégés, qui balayait de front et d'écharpe tout l'espace intermédiaire des tranchées françaises aux fortifications russes, c'était une idée impraticable et funeste que de prétendre établir avantageusement des batteries dans cet espace.

Les sapeurs du génie devaient, avec les auxiliaires d'avant-garde de chaque attaque, être prêts à jeter les ponts sur les fossés les plus profonds, au moyen d'une manœuvre ingénieuse à laquelle ils avaient été récemment exercés. Des mineurs se tiendraient en mesure de fouiller le terrain et de prévenir l'explosion des mines de l'ennemi partout où besoin serait. De plus, dans les premiers bataillons de chaque attaque, un certain nombre d'hommes avaient ordre de se munir d'outils à manches courts pouvant se porter au ceinturon de cartouchière, pour être en mesure d'ouvrir des passages, de combler des fossés, de retourner les traverses, d'accomplir, en un mot, les travaux urgents et si importants du premier moment.

Les officiers du génie appelés au service de chacune des colonnes françaises étaient : — pour la colonne d'attaque du Petit-Redan (division Dulac), le commandant Renoux, chef d'attaque, le capitaine Salanson, adjoint de celui-ci ; le capitaine Heydt, commandant le détache-

ment, et les lieutenant et sous-lieutenant Ferron et Bezard-Falgas, chefs de brigade; le capitaine Berrier, commandant les mineurs; le lieutenant Hennequin, chargé de la direction des échelles et ponts; — pour la colonne d'attaque de la Courtine (division La Motterouge), le capitaine Schœnnagel, chef d'attaque; le capitaine La Ruelle, son adjoint, les lieutenants Pradelle et Joyeux, conduisant les brigades du génie; — pour la colonne d'attaque de Malakof (division Mac-Mahon), le commandant Ragon, chef d'attaque, le capitaine Bonnevay, son adjoint, le capitaine Aufroy et le sous-lieutenant Rispal, conduisant les brigades; le commandant Commines de Marsilly, chargé de la direction des ponts et des échelles; le commandant Fournier, chargé de la direction des mines; — pour la colonne d'attaque du bastion Central (division Levaillant), le lieutenant-colonel Ribot, chef d'attaque sur sa propre demande, ayant pour adjoint le capitaine Béziat; les capitaines Garnier et Serval, les sous-lieutenants Dreyssé et Thouzellier, dirigeant les détachements de sapeurs, de mineurs et de porteurs d'échelles; le lieutenant Jochem, chargé d'ouvrir les passages à l'artillerie; — pour la colonne d'attaque de la gorge du Mât (division d'Autemarre), le commandant Richard, chef d'attaque; le lieutenant Damerey et quelques autres officiers du génie, conduisant les détachements de sapeurs et de mineurs. — Le capitaine Péret était en outre détaché auprès de la brigade piémontaise du général Cialdini pour la seconder dans son attaque de la face droite du bastion du Mât.

Des précautions étaient prises pour arrêter les ennemis qui viendraient par le chemin d'Inkerman, par le pont de Traktir ou par les gués avoisinants. La brigade Montenard, de la division d'Aurelles de Paladines, prendrait position de manière à repousser, avec l'aide des batteries et des redoutes établies dans cette direction, toute entreprise de l'ennemi sur les contre-forts des hauteurs méridionales d'Inkerman. Le général Herbillon avait ordre de garnir les positions de la Tchernaïa, en faisant prendre les armes à son infanterie, monter en selle sa cavalerie et atteler son artillerie à l'heure fixée pour l'attaque, de telle sorte que l'ennemi vît qu'on était prêt à le recevoir. La brigade de cuirassiers du général Forton se tiendrait en outre à la disposition du général Herbillon. La brigade de cavalerie du général d'Allonville devait, dans la nuit du 7 au 8, se replier de la vallée de Baïdar et venir prendre une position centrale au pont du ruisseau de Varnoutka, près de Koutchouk-Miskomia, pour être plus sous la main du général en chef et pouvoir se porter partout où l'on aurait besoin de son appui.

Le général de La Marmora, Osman-Pacha et le commandant en chef de la cavalerie anglaise étaient également prévenus de tenir leurs troupes en disposition de combattre, si besoin était.

Les escadres des amiraux Bruat et Lyons entraient aussi dans le plan d'attaque des généraux en chef. Elles devaient, si le temps le permettait, venir s'embosser devant l'entrée de la rade de Sébastopol, pour opérer une diversion puissante.

Quant à la défense de la place, voici comment le prince Gortschakof l'avait en dernier lieu organisée.

Le régiment de Krementschouk occupait le bastion n° 1 (batterie de la Pointe) et la courtine entre celui-ci et le bastion n° 2 ou Petit-Redan, avec les batteries Noires ou batteries de la Maison-en-Croix, ainsi appelées de leur position en avant d'une construction dans cette forme. Dans le Petit-Redan se tenait le régiment d'Olonetz, et sur la seconde courtine, entre le Petit-Redan et Malakof, était le régiment de Bielosersk. Trois autres régiments, Tchernigov ou Diebitsch-Sabalkenski, Poultava et Alexandropol, sous les ordres du général Sabaschinski, servaient de réserve de ce côté.

Le régiment de Mourom gardait l'aile occidentale de la courtine antérieure, entre le bastion de Malakof et le Petit-Redan. Dans Malakof même se tenait le régiment de Praga. Quelques compagnies de travailleurs tirées du régiment d'Orlof avaient été détachées sur ce point. Dans les ouvrages Gervais était le régiment de Kasan ou grand-duc Michel Nicolaïevitsch. Les quatre régiments Ieletz, Sevsk, Briansk et Orlof, formaient la réserve de Malakof et des ouvrages Gervais.

Dans le Grand-Redan et les batteries des deux côtés se trouvaient, en première ligne, les régiments de Vladimir et de Sousdal, ainsi qu'un bataillon tiré des régiments de Minsk et de Volhynie. La réserve de cette section était formée des quatre régiments Selenginsk, Iakoutsk, Okhotsk et Kamtschatka.

Le général Chroulef, commandant des défenses de la Karabelnaïa, avait en outre à sa disposition, comme réserve principale, les six régiments de Schlousselbourg, Ladoga, Kostroma, Galicie, Prisovsk et Simbirsk.

Du côté de la ville, sur le bastion du Mât et les batteries adjacentes, étaient postés les régiments Tomsk et Kolivansk, ayant pour réserve les régiments Iekatherinbourg et Tobolsk. La défense du bastion Central et de ses deux lunettes était confiée aux régiments de Podolie et de Jitomir, ayant pour réserve les régiments de Volhynie et de Minsk, qui étaient en même temps chargés de garder le bastion de la Quaran-

taine. Le général Semiakine, commandant du front de la ville, avait en outre à sa disposition les quatre régiments d'Azov, de Dnieper, d'Oukraine et d'Odessa.

Les défenseurs immédiats de la partie sud de Sébastopol, sans y comprendre les artilleurs et les marins et une partie de la milice mobile de Koursk, formaient dans leur ensemble cent quarante-neuf bataillons, dont cent-un pour la Karabelnaïa et quarante-huit pour la ville, où les marins étaient en outre en grand nombre. De sorte qu'à ne compter chaque bataillon qu'à raison de cinq cents hommes, à cause des pertes énormes éprouvées depuis quelque temps par les Russes, on arrive encore au chiffre de quatre-vingt-un mille soldats, dont cinquante-cinq mille pour les défenses de la Karabelnaïa et vingt-six mille pour la ville. En ajoutant à ces chiffres les artilleurs, les marins et la milice, on peut, sans être taxé d'exagération, élever à plus de quatre-vingt-dix mille les défenseurs de Sébastopol dans ce moment décisif, indépendamment des troupes qui n'avaient qu'à traverser la rade pour venir augmenter ce nombre.

En portant au contraire au plus haut le chiffre des divisions alliées alors employées directement au siége, on aurait trouvé à grand'peine, en raison des pertes considérables qu'elles faisaient incessamment par les maladies et par le feu, soixante-dix mille hommes à opposer à cette considérable garnison de la dernière heure de Sébastopol, et encore faut-il faire observer qu'une notable partie des troupes du siége direct devait de toute nécessité rester attachée à la garde des tranchées et des positions des assiégeants (1).

(1) L'auteur de *la Guerre contre la Russie, sous le point de vue politique et militaire*, M. Rustow, évalue à quatre-vingt-cinq mille au moins le nombre des défenseurs de la partie sud de Sébastopol. Il ajoute, en parlant du prince Gortschakof, qui n'a pas son approbation : « Le même homme qui, pour obtenir un résultat positif (le 16 août) sur la Tchernaïa, avait trouvé que soixante-six bataillons étaient suffisants ou qui n'avait pu en rassembler davantage, réunit plus de cent cinquante bataillons pour la dernière lutte dans la défense d'une forteresse dont il avait déjà résolu l'abandon, ou, en d'autres termes, pour en couvrir l'évacuation. » Le même auteur évalue à soixante-dix mille au plus le nombre des assiégeants. Le correspondant du *Times* écrivait du camp, devant Sébastopol, à la date du 3 septembre, que les Français pouvaient opposer aux assiégés cinquante-cinq mille hommes, sans faire quitter leur poste aux gardes de tranchée. Le lieutenant-colonel Bruce Hamley porte à vingt-quatre mille hommes, y compris la réserve, les colonnes françaises d'attaque du Petit-Redan, de la Courtine et de Malakof. Si, acceptant ce chiffre, on y ajoutait, réserve aussi comprise, cinq mille Anglais au maximum pour l'attaque du Grand-Redan, on aurait un nombre de vingt-neuf mille hommes contre plus de cinquante-cinq mille défenseurs de la Karabelnaïa.

Enfin le 8 septembre arriva, froid comme une âpre journée d'hiver. Un vent glacial et violent qui soufflait du nord-est soulevait devant lui des trombes de poussière, s'engouffrait en sifflant dans les ravins, et chassait avec impétuosité dans l'air d'épais nuages d'un gris plombé.

Le vice-amiral Bruat, son digne et habile second le contre-amiral Pellion, qui depuis quelque temps avait été envoyé dans la mer Noire, le contre-amiral chef d'état-major Jurien de La Gravière, le contre-amiral Lyons et tous les officiers des vaisseaux virent avec un amer regret que l'état de la mer ne permettrait pas de faire prendre aux escadres la part d'action qui leur avait été destinée dans le plan d'attaque. Neuf bombardes, dont quatre françaises aux ordres du capitaine Bacheu, et cinq anglaises aux ordres du capitaine Wilcox, purent seules aller prendre position contre les forts Alexandre et de la Quarantaine. Mais les batteries de terre de la marine française, commandées par le contre-amiral Rigault de Genouilly, et celles de la brigade navale anglaise, commandées par le capitaine Keppel, rendirent comme toujours de signalés services.

La canonnade des jours précédents se renouvela plus vive que jamais contre la ville, et avec les mêmes allures irrégulières que précédemment contre la Karabelnaïa, pour dérouter jusqu'au dernier moment les assiégés.

Des déserteurs, si ce n'étaient plutôt des agents russes jouant ce rôle, avaient raconté que non-seulement la colline de Malakof, mais encore le terrain en avant étaient minés par les Russes. Les troupes qui venaient se masser dans les tranchées antérieures étaient vivement impressionnées par ces bruits. Pour leur rendre la sécurité et en même temps pour faire croire aux Russes que l'on ne songeait pas à donner immédiatement l'assaut puisque l'on en était encore à la guerre de mines, le commandant Fournier fit jouer, à huit heures du matin, trois fourneaux chargés de chacun cinq cents kilogrammes de poudre, en avant des cheminements sur Malakof, de manière à bouleverser les voies souterraines de l'ennemi et à couper les conducteurs, s'il en existait réellement. Les généraux, pour achever de vaincre la préoccupation de leurs troupes, firent dire dans tous les rangs que les mines avaient été éventées par le génie et qu'on n'avait désormais à redouter aucune explosion. Néanmoins on n'ajouta qu'une foi médiocre à ces assurances, et les jeunes soldats particulièrement subirent jusqu'à la fin de la journée la fâcheuse influence des bruits mensongers qui avaient d'abord été répandus. Il n'existait pas en réa-

lité de mines au Petit-Redan, à la Courtine et dans la plupart des ouvrages russes ; il n'en existait pas même sérieusement dans la ville, où l'on s'était borné à creuser des galeries, non encore chargées, pour en user seulement après évacuation. Telle était aussi la situation de Malakof, où les Russes avaient préparé des galeries qu'ils n'avaient eu garde de charger, de peur d'en être les premières victimes.

Une mine de projection fut lancée sur Malakof pour jeter le désordre dans l'ouvrage. Le résultat obtenu ne put être apprécié. De son côté, le commandant Tholer, assisté des capitaines Régad et Méreau, fit jouer contre le bastion du Centre deux mines du même genre, chargées de cent kilogrammes de poudre chacune ; les énormes tonneaux tombèrent sur l'ouvrage ou ses annexes, enfoncèrent les talus, et, selon certains récits étrangers, mirent la garnison dans un grand désordre (1).

Pendant que ces mines faisaient explosion, les troupes destinées à donner l'assaut commençaient à quitter leurs campements et à se rendre aux positions qui leur étaient assignées, suivant avec soin les ravins et les cheminements, silencieux et l'arme basse, de manière à tromper l'attention et le regard de l'ennemi. Toutefois, il y eut un grand encombrement dans les parallèles avancées. La division Mac-Mahon s'engagea dans le ravin de la Karabelnaïa, dont elle gravit les pentes de droite par le chemin habituel conduisant à Malakof. Les chasseurs à pied du commandant Gambier arrivèrent les premiers et s'établirent dans la sixième parallèle ; les zouaves du colonel Collineau se firent tant bien que mal une place en arrière dans la même tranchée;

(1) « Auparavant, dit l'auteur de l'*Histoire de la guerre contre la Russie, au point de vue politique et militaire*, ces mines de projection étaient employées avec une charge de cinquante livres de poudre au plus; dans les derniers mois du siége de Sébastopol, elles jouèrent un grand rôle contre les bastions 4 et 5 (bastion du Mât et bastion Central) et la lunette Schvartz (lunette Noire) ; elles reçurent un plus fort chargement: celles du 8 septembre avaient une charge de chacune deux cents livres. »

Nos renseignements particuliers, provenant d'officiers même qui prirent part à la guerre de mines contre Sébastopol, n'attribuent pas une aussi grande importance aux mines de projection dont on usa pendant ce siége.

« On a fort peu employé jusqu'à présent les mines de projection, » nous écrit un de ces officiers, « et, à mon avis, ce serait une erreur de croire qu'elles ont joué un grand rôle contre Sébastopol. On a lancé *en tout* quatre tonneaux, les plus gros en effet qui aient encore été employés. Le premier fut lancé, le 6 septembre, contre le Petit-Redan, au moins à quatre ou cinq cents mètres ; deux autres furent lancés, le 8 septembre, sur la lunette du bastion Central, et le quatrième tomba, le même jour, dans Malakof. Le tir de cette espèce de projectiles, ainsi que leur effet, sont tellement incertains, qu'il faudrait un assez grand nombre d'expériences pour pouvoir compter sur le résultat. C'est une *chicane* qui peut être bonne quelquefois, mais qu'il ne faudrait pas employer d'une manière systématique. »

puis les 7e, 20e et 27e de ligne vinrent remplir la cinquième parallèle. Les zouaves de la garde s'égarèrent quelque temps dans les innombrables replis de communication et tirèrent trop à droite. La brigade Wimpffen, qui formait la principale réserve du général de Mac-Mahon, prit position de manière à pouvoir remplacer les colonnes d'attaque dans les parallèles avancées aussitôt qu'elles en seraient sorties. Le même mouvement à peu près s'opéra dans les autres divisions, mais nulle part avec plus d'ordre et d'ardeur que là où présidait le général de Mac-Mahon qui, malgré son extérieur froid et digne, inspirait à ses troupes la plus entière confiance dans le succès. Le général de Mac-Mahon est un caractère dans une époque où il y en a si peu. Tout le monde le sait dans l'armée, officiers et soldats. L'homme incapable de faire plier sa conscience devant l'ambition, et le général susceptible de conduire à bonne fin les plus grandes entreprises sont confondus dans la même estime. Le succès semblait d'avance acquis à tous ceux qui marchaient sous les ordres du général de Mac-Mahon, dans cette journée dont il devait être le véritable héros.

A dix heures, le général Bosquet qui, peu auparavant, avait exalté l'ardeur de ses soldats par un ordre du jour court, mais entraînant, vint prendre position, selon son habitude, dans la plus avancée des parallèles françaises, près de la division La Motterouge. Le général de Cissey, son chef d'état-major, le commandant Henry, son sous-chef d'état-major, le major de tranchée Besson, et une élite de braves officiers se tenaient à ses ordres ou les exécutaient avec célérité. Le général du génie Frossard, accompagné du lieutenant-colonel Foy, son chef d'état-major, du commandant Veye-Chareton, et des capitaines Segrétain et Fleury, était partout aux attaques de droite, payant de sa personne et ne s'en rapportant qu'à lui-même. Le général d'artillerie Eugène Beuret imprimait sa courageuse direction aux batteries françaises des attaques du même côté.

Le général Pélissier arriva à dix heures quarante-cinq minutes dans la redoute Brancion, sur le mamelon Vert, où il devait rester pendant toute l'action à distance du combat, mais de manière à en pouvoir suivre de l'œil les événements, et où se tenaient auprès de lui, avec son chef d'état-major général de Martimprey, les commandants en chef du génie et de l'artillerie, Niel et Thiry.

Au centre des attaques des alliés, le général Simpson s'établit, avec le quartier-maître général Airey et son état-major, près de la maison du Piquet, sur la route de Voronsof. Le général du génie sir Harry

Jones, incapable de remuer, se fit transporter, étendu sur une litière, en un lieu de la tranchée d'où il pourrait envoyer ses conseils. Le général Codrington, chargé de diriger l'attaque anglaise, prit position devant le Grand-Redan.

Enfin, aux attaques de droite, le général de Salles, commandant le premier corps de l'armée française, le si brave et si actif général Rivet, son chef d'état-major, et les généraux Dalesme et Lebœuf, se mirent en situation de recevoir et de faire exécuter promptement les ordres du général Pélissier, pendant que les troupes des divisions Levaillant et d'Autemarre, ainsi que celles de la brigade piémontaise Cialdini, prenaient aussi leurs positions dans les tranchées avancées.

L'aiguille, sur chaque montre des officiers généraux et officiers commandants, va bientôt marquer l'heure solennelle, l'heure de la fin d'un des plus grands siéges de l'histoire moderne.

Les montres des Russes étaient en retard d'une demi-heure sur celles des Français (1). Le matin, les assiégés avaient bien remarqué des mouvements dans les camps alliés et dans les tranchées; toutefois, ils ne leur avaient pas trouvé un caractère beaucoup plus extraordinaire que les jours précédents. Aucun indice certain d'un immédiat assaut ne leur étant apparu, les généraux russes n'avaient rien changé à l'ordre du jour. Les régiments de la première ligne de défense se trouvaient seuls dans les ouvrages; une partie des hommes faisait le service de garde comme de coutume, le reste était au repos ou occupé des préparatifs du repas de midi. Les réserves étaient dans les casernes de la ville et du faubourg. Il y avait loin de cette situation de la défense à celle si alerte, si éveillée, si présente à tout du 18 juin.

Il y avait loin aussi de la situation si mal conçue, si divulguée, si désordonnée de l'attaque de ce jour néfaste pour les alliés, à celle dont on allait être témoin tout à l'heure. Aujourd'hui mesures excellentes, secret profond, ordre convenable; trois chances contre deux de succès, et peu de reproches à se faire si l'on ne réussissait pas. Le général Pélissier avait résolu de faire emporter Malakof à tout prix, par un choix de troupes qui pourraient être incessamment renouvelées. Mais il lui avait fallu compter avec les munitions plus qu'avec les hommes, car, en moins d'une heure de combat, les soldats, sur plusieurs points,

(1) C'est ce qui résulte du rapport du prince Gortschakof, disant : « Le 8 septembre, à *onze heures et demie du matin*, l'ennemi se précipita simultanément et avec impétuosité de ses sapes sur les angles saillants des bastions n° 2 et Kornilof, » ainsi que de plusieurs autres documents.

manqueraient de cartouches. Dans l'opinion qu'on s'emparerait promptement du Petit-Redan et de la Courtine, les colonnes de droite avaient été prévenues qu'elles trouveraient de nouvelles cartouches vers un endroit de cette courtine où il y avait une poterne et une poudrière. Mais sur plusieurs points de l'attaque l'espérance du général en chef français devait être trompée. On verra même que la surprise ne fut pas de trop pour réussir sur un seul point où, selon l'expression d'un officier distingué, l'affaire devait être conduite par un général habile entre les plus habiles.

L'aiguille marquant midi précis, le feu de l'artillerie alliée se tut soudain sur toute la ligne. Ce silence ne surprit point les assiégés. L'usage des alliés, depuis quelque temps, paraissant être de suspendre le feu de midi à quatre heures, les Russes en conclurent que, ce jour là, comme les précédents, ils allaient pouvoir respirer et prendre leur repas comme à l'ordinaire. La plupart se tenaient dans leurs casemates, et, à demi déshabillés, se désaltéraient, mangeaient ou faisaient la sieste. Ils n'entendirent pas même le bruit des troupes françaises sortant des parallèles, comme des vagues qui se poussent, se pressent et rompent leurs digues.

Cependant les colonnes de Saint-Pol (de la division Dulac), La Motterouge et Mac-Mahon s'élancent en tous sens hors des tranchées, les soldats portant jusqu'au ciel leurs clameurs de guerre.

Les têtes de colonne de la division Mac-Mahon n'ayant guère qu'un espace de vingt-cinq mètres à franchir, étaient arrivées les premières. Le commandant Ragon et les autres officiers du génie, dans un même mouvement que le colonel Collineau et la tête du 1er de zouaves, se portèrent sur la gauche du saillant de l'ouvrage; ils firent jeter quelques ponts volants en travers du fossé, au point où la forme semi-circulaire de l'enceinte de la tour empêchait d'être vu des flancs; le colonel Collineau, le commandant Ragon, plusieurs officiers, des sapeurs et des zouaves s'élancèrent ensemble dans l'enceinte, ne rencontrant devant eux que les compagnies de garde du régiment de Praga; tandis que le gros des zouaves et le 7e de ligne, n'attendant pas que le génie leur eût fourni les moyens de passer, se précipitaient dans le fossé, et montaient, sans échelles, à l'escalade des pentes du parapet, haut de douze à quinze mètres et d'une raideur extrême. Le général de Mac-Mahon resta un moment en dehors de l'ouvrage, dans une position d'où il dirigeait les mouvements de ses troupes et où il y avait bien plus de dangers à courir que dans Malakof; car elle était

balayée par le Petit-Redan et tous les ouvrages de droite. En voyant le changement de direction des zouaves, les chasseurs à pied du commandant Gambier, quoique appartenant à une autre brigade, ne voulurent pas rester en arrière de ceux-ci; ils se jetèrent, tête baissée, avec eux, dans le fossé, et avec eux ils couronnèrent en un instant le parapet de la première enceinte. Le 20e de ligne, avec son colonel Orianne, et la tête du 27e, avec le colonel Adam qui, la clavicule du bras à peine remise, avait voulu conduire son régiment, suivirent de près, par la ligne la plus courte, par celle de gauche. Le général de Mac-Mahon, suivant ses instructions, faisait signe au 27e d'appuyer un peu à droite (1); mais il ne fut aperçu que lorsque le colonel Adam et deux compagnies de ce régiment avaient franchi la première enceinte de Malakof par la gauche du saillant, et quand déjà le commandant Iratsoquy, de ce régiment, avait reçu le coup mortel. Les six autres compagnies du 1er bataillon se placèrent, par l'ordre du général, près de la courtine qui reliait Malakof au Petit-Redan. Le 2e bataillon du 27e, conduit par le commandant Schobert, se fractionna aussi, partie entrant dans l'ouvrage avec cet officier supérieur, partie tirant à droite. Le 3e bataillon, dont le commandant Wirbel fut blessé en montant aux tranchées, prit position le long de la Courtine, du côté attenant à Malakof.

Aucune force sérieuse ne s'opposant encore à l'irruption des Français, plusieurs étendards apparurent simultanément sur les parapets de Malakof. Les spectateurs du dehors distinguèrent les uns ou les autres entre deux bourrasques de poussière, suivant la position qu'ils occupaient. Le général de Mac-Mahon envoya un zouave planter un pavillon de marine, qui devait servir de signal aux Anglais, sur le parapet occidental de la première enceinte. Le 1er de zouaves, les 7e, 20e et 27e de ligne arborèrent leurs drapeaux à l'envi l'un de l'autre, et l'on vit même flotter, sur le rempart en arrière, celui du 100e de ligne, ré-

(1) « Le front de Malakof devait être attaqué par trois colonnes : celle de gauche, commandée par le général de Mac-Mahon, se portant directement sur le fort de Malakof par le front qui nous faisait face et *en le tournant un peu vers la droite*, avait pour mission de s'en emparer et d'y tenir à tout prix ; celle de droite, division Dulac, devait marcher sur le Redan du Carénage, l'occuper, et détacher une brigade sur sa gauche pour tourner la seconde enceinte; enfin celle du centre, division de La Motterouge, partant de la sixième parallèle, ayant plus de chemin à parcourir et arrivant un peu plus tard, devait enlever la Courtine, se porter ensuite sur la seconde enceinte, et envoyer une de ses brigades à l'aide de la première colonne si celle-ci ne s'était pas encore emparée du fort Malakof. » (*Rapport du général Niel.*)

giment qui appartenait à la brigade Bourbaki et à l'attaque de la Courtine (1).

Ceux d'entre les Russes qui se trouvaient hors des casemates avaient donné l'alarme et s'étaient précipités, à demi vêtus, sur leurs armes en faisceaux ; mais les Français ne leur donnèrent pas le temps de se mettre en bataille. Ils se défendirent isolément, avec toute la valeur imaginable, se servant pour combattre de tout ce qu'ils trouvaient sous leurs mains. Ceux qui n'avaient pu sortir des casemates s'y barricadèrent, en bouchèrent l'entrée avec des gabions et entretinrent par des embrasures un feu très-meurtrier. Un ou deux cents Russes surtout qui s'étaient enfermés dans le tronc casematé de la tour même débarrassèrent longtemps autour d'eux un large espace de terrain. La crainte de mettre le feu à quelque mine ou à quelque poudrière fit hésiter à se servir du procédé de l'asphyxie par la fumée pour forcer les Russes à se rendre, quoiqu'ils eussent eux-mêmes fourni les moyens de le mettre immédiatement à exécution avec les gabions qui leur servaient de barricades. On se décida donc tout d'abord à passer outre.

Sans s'arrêter à cet obstacle, les chasseurs à pied et les zouaves, ceux-là d'un côté, ceux-ci de l'autre, s'élancèrent à l'escalade du grand ouvrage fermé qui était en arrière de la tour. Les zouaves parurent promptement sur le parapet de ce réduit où les Russes les reçurent avec une fureur de désespérés, à coups de pierres, à coups de crosse de fusil, à coups de baïonnette, les travailleurs se faisant des

(1) L'histoire du premier drapeau arboré sur une conquête est toujours, comme l'on sait, fort litigieuse. Les drapeaux arborés sur le belvédère du télégraphe à l'Alma sont encore l'objet de contestations, quoiqu'il existe un ordre du jour du général Forey, en date du 20 septembre 1854, sur celui du 39e de ligne et en l'honneur du lieutenant Poidevin. Le drapeau que l'on a fait planter par le colonel Brancion sur le mamelon Vert, au 7 juin, ne paraît pas avoir été vu même du régiment auquel il appartenait et qui n'en avait pas emporté, dit-on, ce jour là. Mais, le 8 septembre, il y en eut tant de déployés et d'arborés que tout le monde peut avoir raison en disant avoir vu le sien. M. Yvon, dans son beau tableau de la prise de Malakof où, comme cela devait être, l'histoire a été sacrifiée à l'effet d'ensemble saisissant, n'a mis qu'un drapeau, celui du 1er de zouaves, *au milieu* de l'ouvrage, concentrant ainsi l'intérêt sur un seul étendard qui ne paraît pas avoir été tenu par celui dans les mains duquel il l'a mis, et qui fut chargé, dit-on, d'arborer le pavillon signal du général de Mac-Mahon non dans l'intérieur, mais sur le parapet de l'ouvrage. Il en est de même de l'introduction immédiate du général de Mac-Mahon dans l'enceinte de Malakof. Quoique la position de ce brave et habile chef fut plus périlleuse entre la parallèle avancée et l'enceinte pendant dix minutes ou un quart d'heure environ qu'il y resta, le peintre devait, comme l'auteur dramatique, grouper ses personnages et ses effets.

armes de leurs pioches, les artilleurs de leurs écouvillons. Une centaine de zouaves firent à la fin reculer les défenseurs les plus rapprochés du parapet, se répandirent sur le rempart et descendirent dans l'intérieur du réduit. Bientôt le colonel de Freund, ralliant à la hâte quelques compagnies de son régiment Praga qui venait d'être enfoncé, chargea les vainqueurs à la baïonnette, et fut blessé au moment où à son tour il les faisait reculer et les criblait d'un feu de flanc meurtrier. Mais déjà d'autres zouaves avaient suivi les premiers. Le 7e de ligne arrivait aussi. Toute la brigade que conduisait le colonel Decaen se rassembla, soit sur le talus extérieur, soit sur le parapet même du réduit. La brigade Vinoy, son général en tête, appuyait fortement l'opération ou continuait la lutte avec ceux des Russes qui s'étaient barricadés dans la première enceinte.

Depuis un moment déjà, l'intrépide général de Mac-Mahon était entré dans Malakof, après avoir passé le fossé sur des sacs à terre que le génie avait disposés à cet effet. Moins exposé peut-être dans l'enceinte même de l'ouvrage qu'il ne l'avait été sur le terrain intermédiaire d'où il avait donné ses premiers ordres avec le plus grand sang-froid, il mettait maintenant toute la régularité possible dans la confusion d'un envahissement où les troupes de ses deux brigades, de tous ses régiments étaient mêlées, obéissant à tout officier qui se trouvait au milieu d'un groupe, qu'il appartînt à un corps ou à un autre, les difficultés du terrain elles-mêmes s'opposant à la réunion de chaque corps séparément. Il réprimait énergiquement les hésitations quand, par hasard, il y avait lieu; il retenait les témérités inutiles; il maintenait incessamment l'avantage acquis et en préparait un nouveau. Son esprit, comme son regard, était partout. Chacun, sous ses ordres, agissait avec l'assurance d'être suivi par l'œil du général. Tout indiquait que le succès se compléterait à Malakof.

Ce qui se passait, dans le même temps, à la Courtine et au Petit-Redan présentait des chances et des alternatives diverses.

La colonne du général de La Motterouge, qui avait un espace beaucoup plus large à franchir que les deux autres divisions françaises, était néanmoins parvenue avec un irrésistible élan, malgré des rangées de fossés ou trous de loups qui sillonnaient sa route, au point de la Courtine voisin de Malakof. Par là se trouvait une porte de sortie, fermée par des chevaux de frise qui ne furent qu'un faible obstacle pour la colonne. Les brigades Bourbaki et Picard pénétrèrent par tous les passages que leur faisait le génie, mirent en fuite le régiment de Mou-

rom, s'emparèrent d'une batterie de six pièces qui flanquait Malakof, puis se répandirent dans l'espace compris entre les deux enceintes, négligeant d'occuper suffisamment la Courtine antérieure. Elles firent plus : elles se jetèrent sur la deuxième enceinte, l'envahirent, et ne surent pas s'y arrêter davantage. Dans l'élan général sur ce large espace, toute direction était inaperçue ou impuissante. Les généraux se prodiguaient de leur personne avec une fougue plus héroïque que réfléchie. Le général de La Motterouge présentait partout sa poitrine ou son côté, soit au feu de mousqueterie des retranchements russes, soit à celui des pièces de campagne et de position que l'ennemi avait établies sur divers points dominants de l'intérieur. Le général Bourbaki, dont la haute valeur était attestée par assez de belles actions pour n'avoir pas besoin de donner ce nouvel exemple d'intrépidité, ne se contenta pas d'appuyer l'attaque de Malakof (1) : il se précipita jusqu'aux portes du faubourg de la Karabelnaïa, en compagnie du 86e de ligne, dont le colonel et le lieutenant-colonel de Bertier et de Chabron furent, comme lui, blessés en ce jour. Enfin, c'était comme un délire, dont l'ennemi allait profiter pour se masser et revenir à la charge avec de puissantes réserves. Ce fut alors sans doute que le drapeau du 100e de ligne apparut sur le parapet qui fermait Malakof du côté oriental de la gorge. On doit croire que le régiment auquel il appartenait n'avait pas eu pour objet qu'une démonstration d'amour-propre, et qu'il se proposait d'assurer à revers l'enlèvement de l'ouvrage que la division Mac-Mahon attaquait de front. Mais, par le malheur présumablement des événements qui allaient avoir lieu à la Courtine, on ne vit rien du 100e de ligne dans Malakof que le drapeau arboré au début et qui resta debout à la même place jusqu'à la fin de la journée, au grand étonnement des troupes auxquelles la conquête de l'ouvrage était due.

Les restes de la flotte russe n'étaient pas inactifs et prêtaient un puissant concours à la défense, les bâtiments à voiles s'embossant dans le port comme batteries flottantes, les bâtiments à vapeur se portant partout où leur présence pouvait être le plus utile. *La Bessarabia* et *le Gromonossetz,* commandés par les capitaines Stchégolef et Koultchiski, tirèrent tantôt pour la protection du fond de la baie du sud, tantôt pour aider les défenseurs de Malakof. *Le Vladimir, le Chersonèse,*

(1) On a vu dans une note précédente, extraite du *Rapport du général Niel,* qu'une des brigades de la division La Motterouge, après s'être portée sur la seconde enceinte, devait donner aide à la division Mac-Mahon dans le cas où celle-ci ne se serait pas encore emparée de Malakof.

l'Odessa et *l'Elborous,* sous les ordres des capitaines Boutakof, Roudnef, Popandopoulo et Astanbékof, prenaient diverses positions dans la grande baie pour appuyer les défenseurs de la Courtine et du Petit-Redan.

Dès auparavant que la colonne de La Motterouge eût pu franchir les deux cents mètres qui la séparaient de la première enceinte de la Courtine, la brigade d'environ deux mille hommes que conduisait le général de Saint-Pol avait sauté de ses tranchées dans les fossés et sur les parapets du Petit-Redan; elle en avait complétement chassé le régiment d'Olonetz; le détachement d'artilleurs qui accompagnait la colonne avait encloué les pièces ennemies dans l'ouvrage emporté. Ici encore les troupes victorieuses commirent la faute de ne pas bien s'assurer de l'ouvrage conquis avant de se porter ailleurs. Pendant que la moindre partie d'entre elles restait en aide au génie dans le Redan, celles-là se répandirent, à droite, du côté des batteries de la Maison-en-Croix et du rempart qui reliait le Petit-Redan au bastion n° 1, celles-ci s'engagèrent inconsidérément à gauche, et sans tâter le terrain, dans le ravin d'Ouschakof pour prendre à revers la partie nord-est de la seconde enceinte de la Courtine. Alors tout change de face. Pendant que les batteries du nord joignent leur feu à celui des pièces de campagne plus rapprochées, le régiment de Bielorsersk se lève à l'improviste du fond du ravin d'Ouschakof, attaque impétueusement les bataillons français étonnés de rencontrer un obstacle après leur rapide succès, et commence à mettre le désordre dans leurs rangs. D'autres troupes russes surgissent du ravin d'Apollo qui touche au premier; l'hésitation se change en véritable panique parmi les assaillants, dont beaucoup étaient des conscrits; ils se rejettent dans le Petit-Redan, où le commandant du génie Renoux et son adjoint, le capitaine Salanson, étaient déjà occupés à se retrancher. Les brigades de sapeurs du capitaine Heydt et des lieutenants Ferron et Bezard-Falgas, ainsi que le détachement de mineurs du capitaine Berrier, aussitôt que les bataillons si malheureusement engagés furent rentrés, firent des efforts inouïs pour barrer l'ouverture de l'ouvrage au retour offensif des Russes; mais le temps et les moyens leur manquèrent. Les bataillons fuyant du ravin d'Ouschakof, composés en grande partie de recrues tout récemment incorporées, enveloppèrent dans leur déroute les troupes qui étaient restées dans le Redan et les sapeurs du génie eux-mêmes. Les plus braves ou plutôt les plus exaltés des Russes de ce côté, ramenés par un pope qui, les mains levées

vers le ciel, enflammait leur zèle religieux, forcèrent la gorge de l'ouvrage, et rejetèrent par-dessus le parapet les Français qui coururent se rallier dans leur parallèle avancée. Beaucoup d'officiers périrent ou furent grièvement blessés dans ce moment critique ; le lieutenant-colonel Magnan, chef d'état-major de la 4e division d'infanterie du deuxième corps, officier de grande distinction, fut au nombre de ceux qui moururent presque aussitôt de leurs blessures. Le colonel Dupuis, du 57e de ligne, qui était en Crimée depuis l'origine de la guerre et comptait dès auparavant de vieux et beaux services, fut traversé par une balle. Il vivait encore et refusa de se laisser emporter par ses soldats. Les Russes le trouvèrent assis à terre, appuyé sur une main, et eurent la barbarie de l'achever. Le colonel Javel, du 85e, un autre vieux et héroïque soldat, eut du moins le bonheur d'être tué raide. Ce n'était que le prélude de bien d'autres pertes pour la brigade de Saint-Pol, qui ne fut pas suffisamment soutenue par la brigade Bisson, formée d'un plus grand nombre de jeunes troupes encore sans doute et restée dans la tranchée. Le général de division Dulac ne crut pas devoir entrer de sa personne dans le combat, comme le faisaient ses vaillants collègues les généraux de division de Mac-Mahon et de La Motterouge. L'intrépide général de Saint-Pol porta tout le fardeau de l'assaut du Petit-Redan.

Ce qui donna de la division Dulac devait entraîner dans son malheur la division de La Motterouge, dont le flanc n'était plus maintenant appuyé. La division La Motterouge, vigoureusement relancée par le régiment de Sevsk, que dirigeait le major Navastki, et par d'autres réserves russes, fut à son tour obligée de se replier avec des pertes énormes dans un parcours de plus de deux cents mètres, seulement pour regagner la première enceinte de la Courtine. Elle se rallia au talus extérieur de cette enceinte et dans le fossé en avant, pour reprendre haleine et revenir bientôt à la charge.

A midi et demi, de leurs trois conquêtes, les Français n'en avaient conservé qu'une, mais la plus importante de toutes, celle de Malakof, qu'on n'était pas toutefois sans leur disputer encore avec la plus sanglante fureur.

L'irritante poussière que le vent du nord poussait par tourbillons au visage des alliés, joint à la fumée des canons et de la mousqueterie, ne permettait guère de distinguer les signaux. Le moment précis auquel les Anglais quittèrent leur parallèle avancée pour attaquer le Grand-Redan, où commandait le major général Pavlof, serait difficile à

fixer. Le pavillon tricolore arboré sur la face occidentale du saillant de Malakof paraît avoir été le seul signal aperçu (1), quoique le général Pélissier s'en fût réservé, dit-on, un autre. Le général Codrington avait très-promptement donné l'ordre de courir à l'assaut. Les détachements des régiments qui formaient les colonnes Shirley et Windham sortirent de la tranchée pour franchir la distance de deux cents mètres qui les séparait du but de l'attaque. Deux cents rifles formaient en avant une chaîne de tirailleurs, suivis de près par trois cent vingt hommes portant des échelles ou devant servir d'appui, enfin par le gros de la troupe. En traversant l'espace intermédiaire, les Anglais eurent à essuyer sur leurs flancs un rude feu de mitraille qui commença à éclaircir singulièrement leurs faibles rangs (2), particulièrement ceux de la colonne du brigadier général Shirley. Le colonel Unett fut grièvement blessé avant d'avoir atteint l'abatis de l'ouvrage et ne devait pas tarder à mourir de sa blessure. Le général Shirley, qui s'était fait débarquer malade pour prendre part à l'action, fut presque aussitôt obligé de se retirer, et le lieutenant-colonel Bunbury prit le commandement de sa colonne, qui se portait sur le saillant de l'ouvrage. La plupart des échelles restèrent dans l'espace intermédiaire avec ceux qui les portaient ; quelques-unes d'entre elles seulement purent arriver jusqu'au fossé, où on en laissa encore plusieurs. On pouvait s'en passer à la rigueur, car au Grand-Redan le bombardement avait amené de grands éboulements de terre dans le fossé. Le colonel Windham, pour éviter le feu d'écharpe des batteries russes, conduisit sa colonne par un léger détour sur le flanc droit de la colonne Bunbury, de façon à gravir le versant de la face occidentale du Redan. Ses hommes sautèrent dans le fossé, et, tant à l'aide de quelques échelles qui leur restaient, qu'en se soutenant les uns les autres, ils gagnèrent le parapet ; les soldats Daniel Mahony, Kenelly et Cornellis y furent les premiers, pénétrant par les embrasures, avec le colonel Windham ; le premier fut tué en avant du colonel, les deux autres furent blessés à ses côtés. Les compagnies du régiment de Vladimir,

(1) « Le drapeau tricolore, planté sur le parapet (de Malakof), fut pour nos troupes le signal de se porter en avant. » (*Rapport du général Simpson.*)

(2) Tout le monde, moins M. Rustow, est d'accord sur les pertes considérables que firent les Anglais dans le parcours. M. Rustow, qui ne paraît pas avoir pris de renseignements suffisants à cet endroit, dit : « On parvint, sans grandes pertes, dans les fossés, ce qui prouve qu'un éloignement de cent pas de plus ou de moins des tranchées n'est pas une chose décisive dans un assaut. » La preuve manque, comme on l'a vu, dans la circonstance du moins.

de garde sur ce point, non moins surprises que les compagnies du régiment de Praga ne l'avaient été à Malakof, se retirèrent précipitamment derrière les hautes traverses de l'ouvrage, qui servaient de seconde ligne de défense. Au lieu de compléter leur désordre et de les empêcher de se reformer sous la conduite de leur colonel Ventzel, et de prendre position sur cette seconde ligne, les assaillants, soit qu'ils redoutassent les mines dont on disait les ouvrages de la place travaillés en tous sens, soit qu'ils se fussent accoutumés dans la tranchée, comme l'avaient craint les ingénieurs anglais, à combattre à couvert et en quelque sorte sur la défensive, perdirent un temps précieux à faire un feu de file du parapet même qu'ils avaient emporté, sans que leurs officiers, l'épée à la main, les appelant à grands cris, se jetant seuls pour ainsi dire dans l'intérieur de l'ouvrage, pussent les décider à se porter plus en avant. Toutefois une compagnie du 90ᵉ s'avança bravement, avec son capitaine Grove et le lieutenant Swift, sur la seconde ligne, mais dut céder à la violente fusillade qui partit de derrière les traverses où les Russes, sortant de leurs casemates souterraines, se portèrent en foule. Le capitaine Grove fut blessé, le lieutenant Swift, qui s'était avancé le plus loin, fut tué. Une partie des régiments d'Iakoutsk et de Kamtschatka accourut aussi et dirigea un feu très-vif et très-meurtrier, à faible distance, contre les Anglais restés ou refoulés au rempart. Le lieutenant-colonel Handcock et le major Welsford, du 97ᵉ britannique, étaient au nombre des morts. Sur treize officiers de leur régiment qui avaient pris part au combat, quatre furent tués et sept furent blessés. Le 41ᵉ irlandais perdit son colonel Eman. Une compagnie de ce régiment, sous les ordres du capitaine Rowlands, tenta une vaillante charge à la baïonnette pour dégager le terrain; mais presque tous ceux qui la composaient furent tués ou blessés. Les Anglais, qui avaient manqué d'élan pour se porter en avant en temps opportun, tenaient comme un mur d'airain le long du parapet du Redan, et plusieurs régiments russes, confondant leurs efforts, ne pouvaient encore venir à bout d'ébranler cette poignée d'hommes qui, selon l'habitude britannique de tenter les plus grandes choses avec de petits moyens, s'était engagée dans une entreprise où huit à dix mille soldats, au lieu de mille à deux mille, auraient à peine suffi pour réussir; d'autant que, non contentes d'avoir donné l'assaut à l'angle saillant et au flanc occidental du Grand-Redan, les petites colonnes britanniques avaient aussi attaqué les deux batteries Ianovski et Boudischtchef, adjacentes au flanc nord-est de ce formidable ouvrage. Le colonel Windham dépêcha suc-

cessivement plusieurs officiers au général Codrington, qui se tenait dans la cinquième parallèle, pour lui demander des renforts. Trois de ces messagers furent blessés avant d'avoir pu repasser le fossé du Grand-Redan, un quatrième fut tué.

Cependant la première réserve des détachements engagés s'avança d'abord en une large colonne carrée ; mais bientôt, au lieu de suivre en masse le chemin qu'avait pris la colonne Windham pour aller joindre celle-ci sur le rempart, elle se dispersa par petites bandes sous le feu de mitraille qui la prenait particulièrement sur ses flancs. Les unes se portèrent vers le ravin de droite, les autres vers le ravin de gauche. C'était le moment où le général Pavlof, qui depuis un instant organisait de nouvelles réserves pour secourir les défenseurs de l'ouvrage, venait de renforcer ceux-ci du régiment Selenginsk, conduit par le colonel Mézenstorf, tandis que le gros des régiments de Sousdal et d'Iakoutsk, colonels Daragane et Velk, et une cohorte de milice mobile, aux ordres du commandant Ammers, protégeaient avec avantage les batteries Ianovski et Boudischtchef, et qu'un bataillon combiné du régiment de Minsk et de Volhynie, conduit par le major Maslof, couvrait les batteries les plus voisines du point où le principal assaut avait été donné. Repoussés des positions vers lesquelles ils s'étaient portés, les groupes épars de la réserve anglaise vinrent l'un après l'autre, non sans subir de grandes pertes, au chemin qu'avait pris la colonne Windham, à laquelle ils n'apportèrent plus qu'un secours tout à fait inefficace. L'intrépide colonel, voyant qu'il ne pouvait réunir assez de troupes pour se maintenir sur le côté occidental (1) du Grand-Redan, passa du côté opposé par une embrasure du retranchement intérieur de l'ouvrage, et se dirigea, avec un calme imperturbable, vers le parapet oriental, sous un feu de mousqueterie pour ainsi dire à bout portant, arriva sain et sauf à ce parapet, examina l'état des choses de ce côté, et y vit les Anglais dans le même état que de l'autre côté. Ils étaient abrités derrière des travaux d'où ils échangeaient des coups de fusil avec les Russes encore mieux postés qu'eux. Windham réunit quelques hommes qui, à peine sortis de leur abri, tombèrent sous la fusillade. Le col étroit du saillant ne permettait pas aux troupes de s'y reformer, et plus les soldats s'y pressaient, plus le désordre et les pertes s'ag-

(1) Gauche, relativement à l'attaque; droite, relativement à la défense. Nous employons volontiers les distinctions ouest et est, occidentale et orientale, quoiqu'elles ne soient pas toujours parfaitement justes eu égard à la position rigoureuse des parties de chaque ouvrage, pour donner plus de clarté au récit.

gravaient. Le colonel Windham et les officiers qui s'étaient rangés autour de lui étaient surtout le point de mire de l'ennemi. Cette situation ne dura pas moins d'une heure, pendant laquelle on comprend à peine que le vaillant et dévoué chef anglais n'ait pas été tué mille fois pour une. Quand Windham vit qu'il n'y avait décidément rien à faire du côté oriental de l'ouvrage, il retraversa le terrain découvert pour regagner le côté où il avait tenté son premier effort, ne désespérant pas encore de rétablir les chances du combat. Dans ce trajet inouï d'audace et de sang-froid, il ne fut pas seulement exposé aux balles des Russes ; il le fut même à celles de ses compatriotes qui, montés sur le parapet du saillant, étaient obligés de répondre à la fusillade incessante de l'ennemi. C'est ainsi qu'au milieu d'un feu croisé il revint au parapet occidental, où il trouva sa petite troupe beaucoup moins nombreuse encore que quand il l'avait quittée.

Les officiers russes, de leur côté, se comportaient avec la plus grande bravoure. Quand les Anglais étaient entrés dans le Redan, ils y avaient vu deux canons de campagne en airain, destinés aux incidents de la défense. Un officier russe monta sur le parapet et en retira lui-même un gabion pour faire place à un de ces canons. « Eh bien ! cria ironiquement Windham à ses soldats qui tiraient par-dessus le parapet, vous qui aimez tant à faire le coup de fusil, est-ce que vous n'allez pas tirer sur ce Russe ? » Les Anglais envoyèrent une volée de mousqueterie qui n'atteignit pas le brave officier. Un instant après la pièce de campagne ouvrait un feu de mitraille sur l'angle du saillant, et bientôt la seconde pièce allait aussi être postée à une autre embrasure, dans la prévision de la prochaine retraite des Anglais.

Le colonel Windham avait dépêché de nouveau des officiers au général Codrington pour demander des renforts, et surtout des renforts en bon ordre ; aucun ne venait. Jugeant qu'il n'y avait plus une minute à perdre, il résolut d'aller les chercher lui-même, en recommandant à ses hommes de tenir bon jusqu'à son retour : « Si je suis tué, leur dit-il, rappelez-vous pourquoi je vous ai quittés. » Le brave colonel repassa le parapet et le fossé du Grand-Redan, traversa de nouveau les deux cents mètres qui le séparaient de la cinquième parallèle anglaise et que balayaient les feux d'écharpe de l'ennemi, et, sans prendre le temps de descendre dans la tranchée, debout sur le parapet, il demanda des secours immédiats au général Codrington. « Croyez-vous réellement pouvoir faire encore quelque chose avec les renforts dont je dispose ? lui demanda ce général. Si vous le croyez, emmenez les

royaux qui sont dans la parallèle. — Que les officiers s'avancent! dit le colonel Windham. Marchons en ordre, et si l'on ne se débande pas le Redan est à nous. »

Mais déjà il était trop tard. Les Anglais restés au parapet de l'ouvrage, après avoir trois fois repoussé les bataillons de Vladimir, d'Iakoutsk et de Kamtschatka, qui s'étaient élancés contre eux, ne purent soutenir l'effort de ceux du régiment de Selenginsk qui venaient de se joindre aux premiers et avaient à venger leur colonel Mézenstorf, tué dès son arrivée sur le théâtre de l'action. Windham aperçut ses soldats qui s'élançaient précipitamment du parapet du saillant dans le fossé, poursuivis à coups de fusil, à coups de baïonnette et à coups de pierres par les Russes. C'était une scène de carnage horrible, à laquelle prenaient une part très-active les deux pièces de campagne chargées à mitraille qui avaient été en dernier lieu placées dans les embrasures, atteignant non-seulement les Anglais jusque dans leurs tranchées, mais encore les Français sur le talus de Malakof. Les gros canons du Redan avaient été heureusement pour la plupart ou démontés ou encloués. Pendant qu'une partie des Russes chargeaient les débris des petites colonnes britanniques à la baïonnette, d'autres, montés sur les parapets et tirant par-dessus la tête des premiers, envoyaient une grêle de balles aux troupes les plus éloignées. La lutte qui suivit fut courte, désespérée. Les Anglais, pris dans une position désavantageuse sous tous les rapports, voulurent pourtant faire face une dernière fois à l'ennemi, et une dernière fois le reçurent à la baïonnette, après s'être établis dans le fossé même du Grand-Redan. Il y eut là une foule de duels, de combats individuels, de traits d'héroïsme qui restèrent pour la plupart ensevelis dans ce sanglant fossé avec leurs acteurs. Des deux côtés l'acharnement était égal; le lendemain on devait retrouver sur le champ du combat des cadavres anglais et russes crispés et enlacés dans une dernière étreinte que la mort elle-même n'avait pu rompre. La masse sans cesse renouvelée des Russes devait finir par l'emporter sur les groupes désespérés, accablés des Anglais, dont aucun lien de discipline ne coordonnait plus les efforts désormais sans autre objet que de vendre chèrement sa vie. Couverts de sang, épuisés, haletants, ceux qui survivaient encore étaient entassés dans le fossé sous le parapet du Redan, les uns s'abritant derrière des pierres, les autres dans les trous creusés par les bombes, tirant encore et répondant par des cris de rage aux hourras des Russes qui, du haut du rempart, les écrasaient d'un déluge de projectiles. L'enseigne russe Doubrovine descendit dans

le fossé avec quarante-huit volontaires, et en expulsa enfin, à une heure et demie, les derniers Anglais. Alors les batteries des assiégeants purent diriger leur feu contre le Grand-Redan pour protéger la retraite des débris des colonnes anglaises, et réduisirent au silence les deux pièces de campagne qui avaient tiré à mitraille. Outre les officiers supérieurs déjà cités, le lieutenant-colonel Cuddy, du 55e d'infanterie britannique, était tué, les brigadiers généraux Straubenzee et Warren, les colonels Percy-Herbert et Lyndsay, les lieutenants-colonels Heyland, Hibbert, Lysons, Gough, Maxwell, Tyler, le major du génie Chapman avaient été blessés, ainsi que les majors Rooke, Turner, Warden, Woodford, Plunkett, Pratt, King, Cure et Daubeney. En somme les Anglais avaient eu cinq officiers supérieurs tués et dix-neuf blessés (1) dans cette sanglante affaire du Grand-Redan, où, en outre, cent quarante-six hommes, dont vingt et un officiers inférieurs, avaient péri, et dix-sept cent vingt-huit hommes, dont quatre-vingt-quatorze officiers inférieurs, étaient plus ou moins grièvement atteints. C'était à peu près tout ce qui avait marché au combat (2). Il y eut un moment de confusion extrême dans les parallèles avancées des Anglais, où les highlanders venaient d'arriver, et où, par suite, les malheureux blessés et ceux qui les transportaient avaient peine à trouver place. La première et indispensable affaire était maintenant de rétablir l'ordre, et il était impossible de songer à renouveler l'assaut.

Toutefois cette malheureuse attaque, pas plus malheureuse pourtant que celle dont on avait été témoin à la Courtine et au Petit-Redan, n'avait pas été inutile à l'occupation de Malakof par les Français, où la lutte était bien loin d'être terminée.

Selon le rapport du prince Gortschakof et certains récits étrangers, la batterie Gervais avait aussi été attaquée vers midi et demi. Le fossé, en partie comblé, aurait été franchi, le parapet, un moment envahi, et le régiment de Kasan qui le défendait aurait été forcé de se replier sur une batterie de quatre pièces commandant le Grand-Redan ; mais

(1) Cela s'explique, malgré le petit nombre d'hommes qui composaient les colonnes d'assaut, par l'usage des Anglais de former celles-ci de détachements seulement de leurs divers régiments, détachements auxquels les officiers supérieurs tiennent à honneur de s'associer le plus possible. On sait aussi que l'usage est dans l'armée anglaise d'avoir des officiers supérieurs *à brevet*, qui remplissent de fait des positions inférieures au titre que leur accorde le brevet. Dans les officiers supérieurs blessés, plusieurs appartenaient à l'état-major général de l'armée anglaise.

(2) Il est vrai que dans ces chiffres sont comprises les pertes faites dans la tranchée anglaise. Le chiffre des morts du 77e régiment n'a pas été donné.

le régiment de Kostroma étant survenu, ramenant au combat celui de Kasan et soutenu lui-même par le régiment d'Ieletz, les assaillants avaient été rejetés sur le fossé d'où ils se bornèrent ensuite à entretenir la fusillade (1).

Cependant le général Chroulef en personne, à la tête du régiment de Ladoga, que suivaient les régiments Risovsk et Simbirsk, conduits par le général Lissensko, était accouru dans Malakof, confiant la défense directe de la gorge de l'ouvrage aux régiments de Briansk et d'Orlof, appuyés en flanc sur sa droite, gauche de l'attaque française, par le régiment d'Ieletz, et du côté opposé par le régiment de Sevsk.

Mais le général de Mac-Mahon avait déjà conquis assez de terrain

(1) Les rapports et les récits anglais ou français ne parlent point de l'attaque de la batterie Gervais dans cette journée, quoique le rapport du prince Gortschakof la mentionne comme il suit :

« Simultanément avec l'assaut des bastions no 2 et Kornilof, l'ennemi attaqua aussi la batterie Gervais, et repoussa le régiment de S. A. I. le grand-duc Michel Nicolaïevitsch (régiment de Kasan) qui s'y trouvait, et qui se replia sur la batterie de quatre pièces qui commandait le bastion n° 3. Afin de soutenir la batterie Gervais, le régiment de chasseurs de Kostroma y fut expédié par ordre du lieutenant général Chroulef, et se rangea en bataille derrière la seconde ligne de défense, en arrière de la batterie attaquée. L'ennemi qui avait occupé le fossé comblé de la batterie Gervais tirait par les embrasures, mais sans se porter en avant. » Le rapport du prince Gortschakof parlant de cette attaque immédiatement avant de s'occuper de celle des Anglais sur le Grand-Redan, l'attribue évidemment aux Français.

L'auteur de *la Guerre contre la Russie,* M. Rustow, semble n'avoir aucun doute sur cette attaque par les Français. Il s'en explique ainsi :

« Le général de Mac-Mahon, avec la brigade Decaen, s'était déjà solidement établi sur l'un des flancs de Malakof (l'auteur dit le flanc gauche relativement à la défense, qui était le flanc droit relativement à l'attaque), lorsqu'à midi et demi la brigade Vinoy quitta les tranchées. Le général Pélissier envoya un régiment contre la batterie Gervais et le flanc de Malakof opposé à celui qu'occupait dès lors le général de Mac-Mahon, pour menacer, par cette attaque sur les derrières, les Russes qui, dans le bastion, formaient le front et le flanc contre la brigade Decaen. Ce régiment se jeta sur la batterie Gervais, y pénétra, vainquit la résistance du régiment de Kasan et se disposait à donner l'assaut au flanc occidental de Malakof, lorsqu'à son tour il fut attaqué de flanc par le régiment de Kostroma que Chroulef avait envoyé de la réserve, et fut refoulé hors de la batterie Gervais. »

Il y a beaucoup de confusion et d'erreur dans ce court récit de M. Rustow. D'abord la brigade Vinoy attaqua avant midi et demi, presque dans le même temps que la brigade Decaen ; les chasseurs arrivèrent aussitôt que les zouaves ; le 20e et le 1er bataillon du 27e coururent à l'assaut pour ainsi dire simultanément avec le gros de la brigade Decaen. Toutes ces troupes, moins les compagnies que le général de Mac-Mahon fit appuyer un peu à droite relativement à l'attaque, côté opposé à la batterie Gervais, se portèrent immédiatement dans l'enceinte de Malakof.

Nous nous sommes enquis auprès de divers officiers de la division Mac-Mahon et de ses réserves. Un officier supérieur, appartenant à la brigade Vinoy, nous a écrit,

dans le réduit même pour pouvoir se développer. Ce n'était pas sans faire des pertes cruelles. Le colonel Collineau avait été des premiers blessés dans le 1er de zouaves, qui perdit en ce jour un grand nombre de ses officiers. Le commandant Gambier, du 1er bataillon de chasseurs à pied, fut aussi blessé. Dans le 7e de ligne, les commandants Armand de Camas, Rivière et Poupard furent successivement atteints, le dernier surtout très-grièvement. Le colonel Orianne et le lieutenant-colonel Mermet, du 20e de ligne, ne furent pas plus heureux ; le second devait même être bientôt perdu pour l'armée. Le 27e de ligne eut dans ce jour deux officiers supérieurs, cinq autres officiers tués, deux officiers supérieurs et neuf autres officiers blessés (1). Mais du moins à

une première fois, qu'il pouvait certifier que, dans la journée du 8 septembre, les Français n'attaquèrent point la batterie Gervais, et qu'il attribuait cette attaque, si elle avait eu lieu, aux Anglais. Sur notre insistance, il a bien voulu nous répondre encore : « La vérité est que je n'ai vu personne attaquer la batterie Gervais. Je viens de consulter un officier qui se trouvait auprès de moi dans Malakof et qui me dit que ni Anglais, ni Français ne se sont approchés de cette batterie. »

Pensant alors que ce pouvait être un régiment de la brigade Wimpffen, réserve du général de Mac-Mahon, qui avait été envoyé contre la batterie Gervais, nous nous sommes adressé à des officiers de cette brigade. Un officier supérieur nous a fait la réponse suivante :

« La brigade Wimpffen (tirailleurs algériens, 50e de ligne, 3e de zouaves), prit position dans la sixième parallèle vers la gauche du poste choisi par le général Bosquet. Nous en débouchâmes à deux heures pour nous rendre à Malakof, sur la demande du général de Mac-Mahon, à travers un champ découvert ; toutes les tranchées étaient encombrées. En arrivant, le 50e de ligne et le régiment des tirailleurs algériens furent lancés, le premier à gauche vers le 27e, le second à droite vers le 20e, qui, peu d'instants après, se portèrent en arrière laissant le terrain libre à la réserve. Le 3e de zouaves suivit le mouvement, mais principalement dans la direction du 50e. La brigade Wimpffen conserva sa position à la gorge et sur les flancs jusqu'au lendemain matin. »

Ainsi aucune troupe de la réserve principale du général de Mac-Mahon n'attaqua non plus la batterie Gervais. Les zouaves de la garde, première réserve, s'étaient égarés vers le Petit-Redan, par conséquent du côté tout à fait opposé à cette batterie, de laquelle aucun rapport, aucun récit français ou anglais ne parle, que nous sachions du moins, comme ayant été directement attaquée le 8 septembre.

Il paraît pourtant, on en conviendra, bien difficile de croire que le prince Gortschakof ait imaginé l'attaque de cette position par les alliés, comme on vient de le voir dans l'extrait de son rapport. Nous ne savons sur quoi M. Rustow a fondé ses détails additionnels qui, dans tous les cas, paraissent erronés en ce qui concerne la brigade Vinoy et toute la division Mac-Mahon.

(1) Les pertes de la division Mac-Mahon de l'*annuaire de* 1855 sur l'*annuaire* 1856, indépendamment de celles qu'on ne peut constater de la sorte, sont celles-ci :

1er *de zouaves* : commandants Barois et Javary ; capitaines Joly, Rousset, Rondot, Dormoy, Henri de Ligniville ; lieutenants Defranoux, Romieu, Sousselier, Villeneuve ;

Malakof un sang généreux n'était pas inutilement versé. A une heure, la division Mac-Mahon était en possession de tout le flanc nord-est, d'une partie de la gorge de ce côté, et occupait même une étendue importante du front de l'ouvrage; de sorte que les renforts du général Chroulef avaient de la peine à se déployer suffisamment; en revanche, ils avaient l'avantage d'une position qui, dans l'enceinte même du bastion, dominait celle des Français, et celui de leurs hautes traverses derrière lesquelles ils pouvaient s'abriter. Mais ces traverses formant des sortes de réduits successifs, n'étaient pas non plus sans être favorables à l'attaque; car, à mesure que les Français s'étaient emparés de l'une d'elles, ils pouvaient s'y établir fortement de manière à procéder de cette position à l'attaque de la traverse suivante, et ce moyen leur réussit parfaitement.

Néanmoins, vers une heure de l'après-midi, la position des Français dans Malakof devint très-critique par suite du défaut de cartouches.

sous-lieutenants Rondelou-Latouche, de La Fournerie, Goedorp, Recco, Lagrange, Chrétien, Sabatier. — Treize sous-officiers passèrent officiers au 1er de zouaves en quelques semaines après le 8 septembre. — Nous avons donné en temps opportun les pertes en officiers déjà éprouvées dans ce régiment avant le mois de juin 1855.

7e *de ligne :* commandant Poupard; capitaines Lamotte, Muller, Thozet, Pagès, Castel; lieutenants Chaucouillon, Benner, Vuillemot, Taillandier, Tourraton, Petitpas; sous-lieutenants Marchal, Louis (Édouard), Nalin, Charbonnier et Chaboud.

1er *bataillon de chasseurs à pied :* capitaine Hucafol. (Plusieurs autres officiers périrent dont on ne retrouve les noms sur aucun *annuaire*, comme figurant dans ce bataillon.)

20e *de ligne :* lieutenant-colonel Mermet; capitaines Jubien, Mutin, Alziary de Roquefort, Thiéry, Lamodière, Chorgnon, Leconte, Lenézet; lieutenants Martin, Blouzon, Roux, Lavialle de Lameillère; sous-lieutenant Lamotte.

27e *de ligne :* colonel Adam (Charles-Joseph), commandants Iratsoquy, Monti; capitaines Moreau, Bacle, Tartarive, Perret, Duguerchets; lieutenants Cunche (Jean-François), Lugand, Lacombe, Bisson; sous-lieutenants Gourdan, Huot de Frasnois, Davesiès de Pontès (Émile-Albert). — Onze sous-officiers passèrent officiers à ce régiment après la journée du 8 septembre.

Dans la journée du 8 septembre, en ce qui appartenait au 27e, le colonel Adam, le commandant Iratsoquy, le capitaine Duguerchets, le lieutenant Cunche, les sous-lieutenants Turtes, Gourdan et Settier furent tués; les commandants Schobert et Wirbel, les capitaines Frémont, Wimille, Allié, les sous-lieutenants Lahaussois, Pereira, Vaquet, Jasserand, porte-drapeau, les sous-lieutenants Arnault, Jean Prene furent blessés; le dernier fut enlevé par les Russes. Soixante-neuf sous-officiers et soldats furent tués, trois cent cinquante-trois blessés le 8 septembre, sur sept cent quatre-vingt-dix qui concoururent à l'assaut. Le 27e, qui avait perdu par le choléra douze officiers et trois cent soixante-quinze soldats, eut, depuis le 1er juillet 1855 seulement, douze officiers et cent dix soldats tués, et sept cent trente-cinq hommes blessés. Il eut en tout douze cent quatre-vingt-un hommes mis hors de combat. On peut juger par les pertes du 27e de celles des autres régiments.



Philippoteaux del.

PRISE DE MALAKOF

Le colonel Adam dépêcha l'adjudant Pigeon, du 27e, au mamelon Vert pour en aller chercher; ce sous-officier fit par deux fois ce trajet dangereux et ne rapporta que très-peu de cartouches. Il y avait lieu d'être inquiet de cette situation, au moment où les troupes amenées par le général Chroulef faisaient des efforts vraiment héroïques pour reprendre le bastion, par la gorge, du côté de la Karabelnaïa.

Le général de Mac-Mahon envoyait chercher partout, mais en vain, les zouaves de la garde, sa première réserve, qui s'étaient égarés, on l'a déjà dit, dans le labyrinthe des tranchées, et avaient tiré beaucoup trop à droite vers le Petit-Redan. Comme on ne les trouvait pas, il envoya au mamelon Vert le lieutenant-colonel Pierson, du 27e, pour y demander l'envoi de la brigade Wimpffen et des réserves de la garde. Cet officier supérieur rencontra le colonel Douay avec un ou deux bataillons des voltigeurs de la garde, et lui dit que le général de Mac-Mahon, pressé par les Russes, l'invitait à venir à son aide. Comme appartenant à la garde, le colonel Douay crut qu'il devait attendre d'autres ordres avant de se porter dans Malakof. Le lieutenant-colonel Pierson poussa jusqu'au mamelon Vert.

Sur les entrefaites, les zouaves de la garde avaient enfin été rencontrés et mis dans leur chemin. Ils entrèrent dans Malakof vers une heure un quart, leur colonel Jannin en tête. Celui-ci envoya aussitôt trois de ses compagnies pour aller remplacer le 1er bataillon de chasseurs qui, en ce moment, ne tirait plus faute de cartouches. Les autres compagnies des zouaves de la garde prirent position comme elles purent dans l'ouvrage, combattant avec leur vaillance et leur élan ordinaires.

L'arrivée de ce régiment, encore bien approvisionné, fut de la plus haute importance, dans la disette de cartouches où se trouvaient les autres troupes.

Cependant ce secours aurait été loin de suffire, sans l'événement qui procura à ces troupes les munitions dont elles manquaient. Le colonel Adam, du 27e, homme doué de grandes qualités et impatient de gloire, eut le cœur traversé par une balle partie des chambres casematées de la première enceinte, au moment où il semblait avoir conquis les épaulettes étoilées de général. Plusieurs officiers, entre autres le capitaine de grenadiers Duguerchets, et nombre de soldats furent ainsi abattus par des projectiles qui partaient des casemates, spécialement de celles de la tour. Les troupes voulaient, malgré le danger des mines et des poudrières, mettre le feu aux gabions qui fermaient les ouvertures des chambres souterraines. Déjà même on se disposait

à procéder à cet expédient, quand on vit les gabions remuer. Les Russes, ayant entendu la conversation, faisaient des efforts pour les pousser et sortir. Un commandant du 27e, collé contre le parapet, à l'abri des balles, cria aux gens des casemates de la tour que si l'un d'eux parlait français, il pouvait se montrer sans crainte. Aussitôt les gabions tombèrent et un très-jeune officier sortit, à moitié vêtu et la figure décomposée par la situation dans laquelle il s'était tenu si longtemps. On lui dit que tous ses soldats pouvaient aussi sortir et qu'il ne leur serait fait aucun mal. Deux cents hommes environ quittèrent les casemates de la tour, demandant avec instances d'être conduits, comme prisonniers, hors de l'enceinte de Malakof, préoccupés qu'ils étaient sans doute de la possibilité d'une soudaine explosion dans le fort. Inquiets eux-mêmes d'un tel empressement, les Français voulurent que le jeune officier leur apprît où se trouvait le magasin à poudre du bastion. Sur son refus de répondre, le lieutenant Elof Battioni dit tout haut et avec intention à son commandant que si cet officier ne voulait pas parler, il fallait le fusiller sur-le-champ. Le simulacre de l'emmener pour le mettre à mort fut fait, et cinq minutes après le lieutenant Battioni annonça à son commandant que le magasin, contenant quarante-quatre mille kilogrammes de poudre, se trouvait dans le deuxième compartiment de l'enceinte. Il était recouvert de terre et ressemblait à un vaste *tumulus;* tous les bois, tous les gabions qui se trouvaient à sa surface étaient en feu. On les éteignit immédiatement en jetant de la terre dessus. Ce magasin à poudre se reliait, à ce qu'il paraît, à une position assez éloignée au moyen d'un fil électrique qui fut accidentellement coupé par une bombe. La poudre et les cartouches ne firent plus défaut aux troupes du général de Mac-Mahon; les capsules seules manquaient encore, mais on put s'en procurer au mamelon Vert. Les soldats, outre qu'ils furent débarrassés de la fusillade meurtrière des casemates, puisèrent dans cette découverte une nouvelle énergie.

Il fallait d'ailleurs aux assaillants un élan semblable à celui qui leur avait fait franchir si rapidement les premiers obstacles, pour achever de se rendre maîtres de Malakof. Les officiers donnèrent l'exemple aux soldats. Les zouaves du colonel Collineau, le 1er bataillon de chasseurs à pied et le 7e de ligne, firent une soudaine irruption sur les dernières traverses russes, les emportèrent à la baïonnette, et rejetèrent les régiments de Praga et de Ladoga à la gorge de Malakof. Les Russes, pressés en avant par les Français, en arrière par les secours qui leur arrivaient incessamment et qui encombraient l'issue, ne savaient comment

se diriger; la plupart cherchaient à se dégager et à sortir du bastion, malgré l'énergie de l'intrépide Chroulef que rien ne semblait pouvoir décider à quitter l'ouvrage. Ce général fut pourtant entraîné à la fin par le mouvement violent de retraite de ses troupes, mais le dernier, et toujours présentant le front à ses adversaires.

Les zouaves, les chasseurs à pied et une partie des régiments de ligne de la division Mac-Mahon se laissèrent emporter, selon l'usage, au delà du but. Ils s'élancèrent de Malakof par la gorge, à la suite des Russes qui descendaient à la Karabelnaïa; mais ceux-ci, secondés par le feu qui partait des constructions voisines, par des batteries de marine et des batteries de terre, ne cessaient de combattre dans leur retraite. Une multitude d'affaires sanglantes se succédèrent sans interruption sur les pentes qui conduisaient au faubourg. Le lieutenant Benner, du 7e de ligne, et le commandant Lauer, des zouaves, furent des premiers, dit-on, à donner l'élan. Le général Chroulef, qui avait fait des efforts surhumains pour reconquérir la position perdue en son absence, fut emporté du champ de bataille très-gravement blessé.

Vers deux heures, sur un ordre parti du mamelon Vert, le colonel Douay amena dans Malakof un bataillon des voltigeurs de la garde qui, malgré l'espèce de confusion dans laquelle les troupes étaient obligées de combattre, n'obéit qu'à la voix de ses officiers. Dans le même temps à peu près arriva la brigade Wimpffen, réclamée par le général de Mac-Mahon. Les tirailleurs algériens du colonel Rose furent lancés à droite vers le 20e de ligne, et le 50e de ligne, conduit par le colonel Nicolas, se porta vivement à gauche, du côté du 27e. Le 3e de zouaves, avec son colonel de Maurelhan-Polhes, suivit à peu près la même direction que le 50e.

Ces renforts arrivaient d'autant plus aisément maintenant au général de Mac-Mahon, que le génie venait d'improviser des communications faciles pour les troupes. Un chemin partant de la tranchée et aboutissant à un pont jeté sur le fossé de Malakof permettait déjà non-seulement aux hommes, mais même à des pièces de campagne de s'introduire dans la forteresse.

Le général Lissensko, qui avait pris le commandement des troupes russes à la place du général Chroulef, rentra dans le bastion avec les régiments de Risovsk et de Simbirsk, à peu près au moment où le général de Mac-Mahon venait de recevoir l'appui de ses réserves. Pendant quelque temps, vingt mille hommes s'entre-choquèrent dans cette étroite enceinte ou à sa gorge. Mais les rôles étaient complétement

changés. C'étaient maintenant les Russes qui étaient les assaillants et les Français qui étaient les défenseurs de l'ouvrage, où ils se fortifiaient de plus en plus et où ils avaient sur tous les points des lieux couverts. Dans un des nombreux retours offensifs de l'ennemi, le capitaine Henri de Ligniville, du 1er de zouaves, fut tué d'un coup de pistolet, en s'élançant au combat à la tête de sa compagnie. Le 1er de zouaves perdit dans cette journée, outre le commandant Lauer et le capitaine de Ligniville, les capitaines Rousset et Dormoy, les lieutenants et sous-lieutenants de Franoux, Villeneuve, Klein, de La Fournerie et Lagrange. Le général Lissensko ayant été si grièvement blessé qu'il en mourut peu après, les Russes prirent le parti de se replier encore, mais toujours sans cesser de combattre.

Le général Iouférof, à son tour, afin de dégager les régiments Praga, Ladoga, Risovsk et Simbirsk, et de leur donner la possibilité de rassembler leurs débris, se porta rapidement dans le bastion avec deux nouveaux régiments. Ce flot de désespérés contraignit un instant les Français à faire un mouvement en arrière et à se retirer jusqu'aux traverses. Dans ce choc, un assez grand nombre d'officiers des dernières réserves accourues furent tués ou blessés, en combattant à la tête de leurs soldats et en refoulant les Russes par la gorge de Malakof. Le brave commandant du Gardin, qui, n'étant encore que capitaine, avait ramené le 50e de l'assaut du 18 juin, périt près de cette gorge avec les officiers du même régiment Chamboredon et Robbe (1). L'intérieur du réduit et la pente qui conduisait de là au faubourg présentaient le spectacle de la plus affreuse boucherie ; on ne prenait pas le temps d'enlever les cadavres et les membres sanglants ; on les écartait du pied ou l'on marchait dessus pour s'atteindre et faire de nouvelles victimes. Dans cette série de combats épouvantables, les pertes des Russes, à Malakof, dépassèrent pourtant de beaucoup celles des Français. Le général Iouférof succomba sur le champ de bataille. C'était

(1) Le 50e de ligne, qui avait déjà éprouvé de grandes pertes avant le mois de juin 1855, en fit de plus considérables encore depuis. Les noms suivants d'officiers qui figuraient encore à ce régiment en juin 1855, manquent sur l'*annuaire de* 1856 :

Le colonel de Brancion; le lieutenant-colonel Leblanc; le commandant du Gardin; les capitaines Guillaumet, Dugot, Colonna, Deschamps, Mosneron-Dupin, Favrau ; les lieutenants Brand, Cordier, Descertine, Gournay, Kouhn, Lecomte, Burel, Desève, Versini; les sous-lieutenants Mignot, Renau, Le Guen, Vincent, Boudard, Pacra, Chamboredon (qui avait été précédemment prisonnier), Robbe.

Dans l'assaut du 8 septembre, où il ne figure que comme réserve active, le 50e eut deux cent quatre-vingt-cinq hommes mis hors de combat.

le troisième commandant en chef russe mis hors de combat à Malakof.

Il en survint presque aussitôt un quatrième, avec de nouveaux renforts. Le lieutenant général de Martineau, suivi des régiments d'Azov et d'Odessa pris dans la réserve générale de la ville, accourut à la gorge de Malakof; il rassembla les bataillons précédemment défaits derrière les premières maisons de la Karabelnaïa et entra ensuite de sa personne dans le bastion Malakof, où les deux derniers régiments amenés par le général Iouférof se battaient encore, pressés contre la gorge, sur un étroit terrain. Le général de Martineau fut à son tour emporté, grièvement blessé, de ce théâtre de carnage, et les Russes perdirent leur dernier espoir de reconquérir Malakof, sans toutefois cesser de combattre, ne fût-ce que pour la protection de leur difficile retraite.

Les affaires des Français étaient loin de se passer partout comme à Malakof. Au Petit-Redan, le général Sabaschinski avait amené les trois régiments de réserve Tchernigov, Poultava et Alexandropol, et remis en action une partie de l'artillerie de défense, quand la brigade de Saint-Pol, de la division Dulac, revint à l'assaut, assistée des chasseurs à pied de la garde qui faisaient partie de sa réserve. Le commandant Cornulier de Lucinière, le capitaine adjudant-major Gaulier de La Grandière et leurs impétueux chasseurs avaient traversé en un clin d'œil les parallèles françaises, et s'étaient précipités du côté des batteries Noires, à la droite du Redan. Dans le trajet, le capitaine Gaulier de La Grandière, frappé d'une balle au bras, avait continué sa course en avant, quoique la blessure fût des plus graves. Le commandant Cornulier de Lucinière, qui ne permettait à personne de le devancer au combat, s'élance sur le parapet des ennemis, brandissant son sabre, et ouvrant la bouche pour crier : « En avant! » Mais la dernière syllabe reste dans sa gorge; une balle dans la hanche gauche lui enlève à la fois la parole et la vie. Le capitaine de La Grandière n'a pas le temps de prendre le commandement des chasseurs de la garde; une minute à peine après la mort de son chef, un second coup l'achève. Le capitaine Boissier et le lieutenant Paquin périrent aussi dans ce jour, où les chasseurs de la garde eurent quatre cent cinquante des leurs mis hors de combat.

Accueillie par un feu meurtrier, la brigade de Saint-Pol ne put se maintenir sur le parapet. Les bataillons qui montaient sur le front de l'ouvrage en regard de la baie du Carénage étaient ravagés par une batterie masquée que les Russes avaient disposée derrière une caserne, entre le Petit-Redan et le bastion n° 1. Les batteries du nord,

malgré leur éloignement, faisaient aussi beaucoup de mal aux Français. Mais le plus désastreux peut-être, ce fut l'audacieuse venue jusqu'au fond de la baie du Carénage, malgré les batteries françaises du mont Sapoune, des vapeurs *le Vladimir, le Chersonèse* et *l'Odessa.* C'eût été vraiment un spectacle héroïque et superbe, s'il n'avait été si fatal aux Français, de voir *le Vladimir* surtout, fameux par ses sorties et par ses exploits en maintes circonstances, filer rapidement, avec son commandant Boutakof, sous la bouche des canons des Ouvrages-Lavarande, tirer sa première bordée, puis, virant de bord avec majesté, lancer sa seconde bordée, sans paraître jamais souffrir du feu de la côte, tandis qu'il portait la mort et la confusion parmi les assaillants du Petit-Redan. Ce qu'il tomba de Français autour de cet ouvrage serait difficile à dire. Jamais, assure-t-on, pareil espace ne fut jonché d'autant de morts et de blessés. La brigade de Saint-Pol fut la plus éprouvée de ce côté. Dans le 85e de ligne, déjà privé du colonel Javel, le lieutenant-colonel Véron-Bellecourt et tous les commandants furent blessés; un capitaine eut le commandement du régiment (1). Le commandant d'Audebard de Ferussac, miné par la fièvre, mais surexcité par l'action, conduisait le 17e bataillon de chasseurs à pied qui, en faisant des prodiges de valeur, eut à regretter aussi beaucoup de braves (2). Le 57e de ligne n'était pas moins cruellement traité; le capitaine de Bermingham et les lieutenants Duboscq, Henry, Landes et Colin furent au nombre des morts (3). Le général de Saint-Pol, mal soutenu, combattant à la fois en général de division, en général de bri-

(1) Les noms suivants d'officiers qui figuraient encore au 85e de ligne en juin 1855, ont disparu de l'*annuaire de* 1856 :

Colonel Javel; major Mirlavaud; capitaines Martin, Jantet, Guidel, Meunier, Duroy, Jardet, Parlier, Fallet, Chapelais, Sauret; lieutenants Dogier, Ceccaldi, Thiriet, Lefaivre, Jobart, Duburcq; sous-lieutenants Senac, Baboye-Villeneuve, Brancaleoni, Cronier, Godon, Mongin, Breton. — Seize sous-officiers passèrent officiers dans ce régiment, de septembre à novembre, pour remplacer les officiers morts ou hors de service. Il ne périt pourtant que deux officiers de ce régiment le 8 septembre : le colonel Javel et le sous-lieutenant Joseph.

(2) Les noms suivants d'officiers qui figuraient encore au 17e bataillon de chasseurs à pied en juin 1855, manquent sur l'*annuaire de* 1856 : capitaines d'Esménard, Curet, Peirolles; lieutenant Le Puillon de Boblaye; sous-lieutenants Gelé, L. de Brossard, Fournier.

(3) Les noms suivants d'officiers qui figuraient encore au 57e de ligne en juin 1855, manquent sur l'*annuaire de* 1856 :

Colonel Dupuis; commandant Klein; capitaines Germain, Cuenin, Biétry, Roujon, Basset, Mingaud, Dupeu, Malgouyré, de Bermingham, Julliot; lieutenants Parrod, Duboscq, Braucourt, Parré; sous-lieutenants Dujay, Henry, Landes, Blanc.

gade et en soldat à la tête d'une poignée de conscrits, montrant à tous le chemin du triomphe ou de la mort, reçut lui-même le coup fatal.

Dans l'autre brigade, difficilement parvenue à la parallèle avancée, le général Bisson fut grièvement blessé et l'on essuya aussi de grandes pertes qui auraient été moins infructueuses sans doute si elles eussent été faites à l'assaut même et en soutenant de plus près la brigade de Saint-Pol. Le 10e de ligne compta parmi ses tués les capitaines Teissier, Payelle, les lieutenants et sous-lieutenants Perrin, Levier et Tournier (1). Le 61e perdit les lieutenants Doudan et Gouzy, et eut, comme le 10e, un grand nombre de blessés (2).

Le génie avait des plaies cruelles à compter au Petit-Redan : le capitaine Salanson, adjoint au chef d'attaque Renoux, et le lieutenant Hennequin, de la section de mineurs que le capitaine Berrier avait amenée sur le terrain, étaient blessés.

Parmi les assaillants, ceux qui s'étaient avancés couverts par des gabions et des fascines n'étaient pas plus épargnés que les autres : les boulets des Russes les avaient balayés avec leurs trompeurs abris. La marche ferme en avant eût été plus sûre.

Néanmoins, la colonne de Saint-Pol et une partie de sa réserve, considérablement affaiblies déjà, se maintenaient au pied de l'escarpe, dans le fossé du Petit-Redan et des batteries Noires, tirant résolûment sur tous les Russes qui se montraient au parapet, tandis que ceux-ci étaient également prompts à la réplique et à tirer sur les Français qui se découvraient trop.

Dans l'attaque des Courtines, la division La Motterouge avait été obligée de se retirer en désordre sur la première enceinte et même en deçà devant les troupes russes reformées et renforcées. La brigade Bourbaki avait dû évacuer le faubourg presque aussi promptement qu'elle y était entrée. Mais, protégée par l'attaque de la brigade Saint-

(1) Les noms suivants d'officiers qui figuraient encore au 10e de ligne en juin 1855, manquent sur l'*annuaire de* 1856 :

Commandants Dalidan, Benquet, d'Agon de La Contrie; capitaines Leroy, Larcade, Pégot, Junquet, Allemand, Lavalète, Bastel, Lepelletier, Teissier, de Lucenay; lieutenants Fontaine, Lenoir (mort capitaine le 4 septembre), Dupont, Payelle, Perrin; sous-lieutenants Lesgourgues, Lasève, Braleret, Artus, Levier. — Seize sous-officiers passèrent presque d'un trait officiers au régiment.

(2) Les noms suivants d'officiers qui figuraient encore au 61e de ligne en juin 1855, manquent sur l'*annuaire de* 1856 :

Commandant Feretti; capitaines Alliou, Bernard, Duchaine, Boissié; lieutenants Hierthès, Bulot, Jolly, Théolier, Riehl, Allemand, Cazes; sous-lieutenants Defond, Gouzy, Doudan, Prisye, Noël, Maisson; — seize sous-officiers passèrent officiers.

Pol, la division La Motterouge s'était avancée de nouveau de la première sur la seconde courtine où elle trouva aussi une résistance puissamment organisée. Quatre régiments, Bielorsersk, Schlousselbourg, Mourom et Sevsk, dirigés par le général-major de Bussau, qui fut tué dans l'action, recevaient le nouvel assaut des Français. Ils n'empêchèrent pas ceux-ci pourtant d'escalader de nouveau la seconde enceinte. Mais ce succès d'un moment coûta plus cher encore aux brigades Bourbaki et Picard que le premier. Un feu de mitraille terrible les accueillit, qui les mit en désordre et permit aux régiments russes de les charger à la baïonnette et de les rejeter une deuxième fois sur la première enceinte. Tous les officiers du génie qui avaient marché en tête de la division La Motterouge, soit dans cet assaut, soit dans le précédent, étaient tués ou très-grièvement blessés : le capitaine chef d'attaque Schœnnagel, excellent officier suivant l'expression même du général Niel, était parmi les morts, et son adjoint le capitaine La Ruelle avait reçu une balle dans la cuisse ; le jeune lieutenant Pradelle perdait un bras au champ d'honneur ; son camarade, le lieutenant Joyeux, recevait une blessure plus grave encore à laquelle il devait peu survivre. Le général de La Motterouge était blessé. Les deux principaux chefs de ses brigades, le général Bourbaki et le colonel Picard, l'étaient plus sérieusement encore. Le commandant Clinchant, du 4e chasseurs à pied, était atteint, et trois de ses officiers, les capitaines Grandjean et Ponsardin, et le sous-lieutenant de Lordes, étaient frappés à mort. Dans le 86e de ligne, dont on a déjà vu le colonel et le lieutenant-colonel Bertier et de Chabron blessés, le commandant Caminade, les capitaines Bonne, Brave, Delaine, les sous-lieutenants Lions, Thuillier, Barbier, Ducatillon, étaient tués, les lieutenants Gauthier et Durochat prisonniers ; dans le 100e de ligne, le colonel Mathieu, le lieutenant-colonel Beschart, le commandant Valentin comptaient parmi les nombreux blessés. Les deux derniers étaient même perdus pour l'armée ; le commandant Champanhet périt dans l'action, avec les lieutenants de Nornac et de Sceaulx. A peine eût-on trouvé dans la brigade Bourbaki un officier supérieur debout ; c'est assez dire quelles étaient les pertes en officiers inférieurs et en soldats (1). La brigade Picard n'était pas

(1) Dans le 4e bataillon de chasseurs à pied, les noms suivants, qui figuraient encore en juin 1855, manquent sur l'*annuaire de* 1856 : capitaines Grandjean, Pichard, Barboille, Ponsardin ; lieutenant Aubry ; sous-lieutenant Remy.

Dans le 86e de ligne, les noms suivants, figurant en juin 1855, manquent sur l'*annuaire de* 1856 : colonel Hardy, commandants Lebrun, Dujardin, Caminade ; capitaines

plus heureuse : le colonel de Kerguern, du 49e de ligne, un brave breton qui était parti simple soldat à dix-huit ans, et, à force de services, après avoir été blessé le 2 mai, avait conquis, dans sa cinquante-septième année, le commandement d'un régiment, périt dans ce jour, où la gloire fut mêlée de tant de regrets ; ses trois chefs de bataillon, Adrien, Houëbre et Lebrun, furent atteints, le premier mortellement ; les capitaines Lemosy, Lajaunie, Giordani, les lieutenants et sous-lieutenants Stique, Vernhes, Zimmermann, Chauvet, Goujon de Saint-Loyal, de Souvigny et Debœuf, tous du 49e, périrent dans le combat (1). Le 91e de ligne, dont le drapeau flottait sur la première courtine, même après que le lieutenant Gomichon, qui l'avait planté, n'existait plus, comptait parmi ses blessés, outre le colonel Picard, dont le sang avait déjà coulé à flots le 18 juin, les commandants Théologue et Becquet de Sonnay, et parmi ses morts le commandant Teillier, les capitaines Laserre, Ruch, Gillot, les lieutenants et sous-lieutenants Serval, Anglade, Blanc, Gautié, Joli et Marchant (2). De la tranchée française, au rempart des assiégés, c'était un flux et un reflux continuels de combattants, et chaque reflux rapportait plus d'hommes mutilés que de soldats valides.

Dans un moment critique, le général de La Motterouge envoya demander au commandant d'artillerie Souty de l'appuyer avec les deux bat-

Blanquart de Bailleul, Ruotte, Séguier, Thiéry, Bonne, Lafont, Evrard, Delaine; lieutenants Brave, Jandini, Drouard, Breton, Bernardy ; sous-lieutenants Verdier, Carrette, Gauthier, Léons, Blaserio.

Dans le 100e de ligne, manquent de juin 1855 sur l'*annuaire de* 1856 : lieutenant-colonel Beschart, commandants Malbet, Champanhet, Valentin (M.-Benj.-Nap.), nouvellement promu; major Rouzé; capitaines Blanvillain, Jaubert, O'Sullivan, Mercier, Dupont, Malet, Dreyfus, Dufresnoy ; lieutenants Hetelle, Duval, Quès, Driant, Gaurichon, Guiliot, Boscal ; sous-lieutenants Angelier, de Sceaulx, Mottet, Giraudan.

(1) Dans le 49e de ligne, manquent de juin 1855 sur l'*annuaire de* 1856 :
Les commandants de Fauconnet de Fontannois et Adrien; les capitaines Lemosy, de Méjanès, Bouet, Fillau, Bonnet, Vivien, Labeyrie, Lajaunie, Barberi, Marcille; les lieutenants Barbé, Fontaine, Piedanna, Valeri, François, Laurens, Vernhes ; les sous-lieutenants Stique, Meuriche, Poumaroux, Zimmermann, Faivre, Arnaud.

(2) Dans le 91e de ligne manquent de juin 1855 sur l'*annuaire de* 1856 :
Lieutenant-colonel Landry de Saint-Aubin; commandants Leverdier et Hardouin-Duparc ; capitaines Laserre, Rampillon, Laporte, Perier, Teillier (mort commandant), Ogier, de Petigny, Gérard, Negrier, Tinlef, de Poilloue de Saint-Mars, du Peloux, Gillot ; lieutenants Ruch, Guenaud, Georges, Lecène, Dorlhac, Leray, Anot, Marmet, Benoist, Villin, Pelletier ; sous-lieutenants Urin, Marchant, Serval, Joly, Durand, Thiboust. — Trente-trois officiers disparus de l'*annuaire* seulement depuis juin 1855. — Seize sous-officiers passèrent presque aussitôt après le 8 septembre officiers au régiment.

teries divisionnaires (6e et 9e du 10e régiment d'artillerie-monté, capitaines Rapatel et Deschamps) massées au Lancastre pour les accidents de la journée, par ordre du général Pélissier, comme les deux batteries de la garde, en réserve à la redoute Victoria, qui n'eurent pas à prendre part à l'action (1). Le commandant Souty dit au messager du général de La Motterouge de s'adresser au général d'artillerie Beuret, qui lui-même déclara s'en rapporter au général Thiry, établi au mamelon Vert à côté du général Pélissier. Le chef d'état-major général de Martimprey, voyant accourir l'officier dépêché de la Courtine, s'avança vers lui, et transmit la demande au général en chef. Mais comme on la lui apportait à peu près en ces termes : « L'artillerie doit-elle soutenir le général de La Motterouge? — Certainement, » répondit le général Pélissier, à qui nulle autre explication n'était donnée. Le colonel d'artillerie Huguenet, intrépide et fougueux soldat, toujours impatient de trouver une occasion de se signaler, était venu de lui-même, et en dehors du poste qui lui était assigné, se mêler à l'état-major du général en chef. Prétextant que le commandant Souty, arrivé depuis trois jours seulement, ne pouvait connaître le chemin, il dit qu'il allait le conduire, partit au galop, et prit la tête des deux batteries, qui aussitôt débouchèrent vers la Courtine en colonne par pièce, en raison de la difficulté des communications. La Courtine était alors garnie d'infanterie russe, sur huit à dix hommes de profondeur, qui fusillait les troupes françaises sur le revers ou dans le fossé. De plus, tout le terrain par lequel s'avançaient les deux batteries était balayé par la mitraille des pièces de rempart ennemies. A l'aspect du mouvement audacieux et sans précédents de l'artillerie française de campagne, le feu des Russes prit une effroyable intensité. Officiers, soldats et chevaux des deux malheureuses batteries étaient littéralement fauchés. Le colonel Huguenet, ayant eu son cheval abattu sous lui, l'acheva d'un coup de fusil, le désella sous la mitraille et jeta ses harnais dans un coin de la tranchée. Après quoi, considérant sa mission de guide volontaire comme terminée, il courut, dit-on, le mousquet à la main,

(1) C'est par erreur qu'un écrivain a fait imprimer un mouvement aux deux batteries en réserve à la redoute Victoria, erreur d'autant moins explicable qu'il met en action le commandant Souty et le capitaine Rapatel, qui étaient aux batteries divisionnaires du Lancastre. Le mouvement et le tir contre les vapeurs russes décrits par le même auteur manquent complétement aussi d'exactitude. Ni les deux batteries de campagne de la garde, ni les deux batteries divisionnaires ne furent dirigées contre les vapeurs. Nos détails sont irréfutables. Nous les tenons d'acteurs mêmes de cette malheureuse affaire.

combattre et se faire tuer au milieu des soldats, dans Malakof même. Là déjà le lieutenant d'artillerie de Farcy, un allié des Chateaubriand, avait trouvé une fin aussi prématurée qu'héroïque; là était tombé le capitaine Michel, de la même arme, tandis que le capitaine Crouzat était blessé en conduisant les encloueurs de pièces dans l'ouvrage ennemi.

Cependant le commandant Souty, quoique déjà couvert de son propre sang, s'épuisait en efforts désespérés pour faire prendre position à ses canons. La batterie Deschamps n'y put réussir et ne tira pas un seul coup. Son adjudant chef de section, son maréchal des logis chef, cinq de ses chefs de pièces, sur six, et grand nombre de canonniers restèrent sur le terrain; à peine trois ou quatre de ses chevaux, sur quatre-vingt-seize, revinrent au camp. On put mettre seulement en batterie trois pièces de la 6e du 10e, qui tirèrent tout au plus une vingtaine de coups contre la Courtine. Le commandant Souty reçut de nouvelles blessures dont il devait mourir à quatre jours de là. Le capitaine Rapatel, ayant eu un cheval tué sous lui, fut atteint, en montant sur un second, d'une manière qui bientôt entraînerait la mort. Son lieutenant Renaud fut tué raide, et les pertes en hommes et en chevaux de la 6e batterie du 10e acquirent en peu de temps une effrayante proportion. Le sacrifice des deux batteries aurait été complet, sans l'intervention du colonel Vernhet de Laumière, qui donna l'ordre aux batteries de siége placées en arrière de tirer sur la Courtine. Vingt pièces de 24, servies avec autant de célérité que de précision, firent disparaître du rempart les Russes qui s'y pressaient et permirent aux rares débris des deux batteries françaises d'échapper à la mort. Trois des pièces de campagne ne purent être emmenées et restèrent sur le terrain. Tel fut cet exploit, plus extraordinaire que sagement calculé, qui néanmoins, selon les expressions du lieutenant-colonel anglais Bruce-Hamley, restera célèbre dans les fastes de l'artillerie française.

Cette arme aussi dévouée que savante fut fort éprouvée en cette journée, où à la perte du colonel Huguenet, du commandant Souty, des capitaines Rapatel et Michel (Vincent-Frédéric), des lieutenants de Farcy et Renaud, elle eut à ajouter celle du capitaine Jaumard, aide de camp du général Beuret, et du capitaine Caremel qui fut vivement regretté du général Pélissier. Parmi ses blessés, l'artillerie compta le colonel du Ligondès, atteint à la tête d'un éclat d'obus qui devait entraîner la mort au bout de quelques mois, le colonel Vernhet de Laumière, les commandants Aubac et Wartelle, les capitaines Guillemin,

Chappe, Dumas, Fraye, Frentzel, les lieutenants Delaistre, Marsal, Grisey et Pachon (1).

Les projectiles de l'ennemi faisaient de grands ravages jusque dans les parallèles des assiégeants. Là, le général Bosquet, appuyé sur le parapet, découvrant sa tête et sa poitrine aux coups des Russes, donnait ses ordres avec sa présence d'esprit ordinaire, quand il reçut

(1) La liste suivante des pertes de l'artillerie française à l'armée d'Orient rectifiera nos omissions, et même nos erreurs s'il y a lieu.

PERTES DE L'ARTILLERIE, EN OFFICIERS, PENDANT LA GUERRE D'ORIENT.

Colonel : Du Ligondès (mort le 13 février 1856, des suites de sa blessure à la tête reçue le 8 septembre 1855); — *lieutenants-colonels :* Prud'homme de La Boussinière (tué le 18 juin 1855), Huguenet (tué le 8 septembre 1855); — *commandants :* Souty (atteint le 8 septembre, mort le 12), Gillon (décédé le 16 septembre 1855), Saurimont (décédé le 20 juin 1855), Sibille (mort de suites de blessures, le 17 octobre 1855), Danié (tué dans une explosion des magasins à poudre du parc de siége de l'attaque de droite, le 15 novembre 1855) ;—*capitaines en premier :* Garnier (tué le 15 avril 1855; sa mort fut héroïque à tous égards), Pélisson (décédé le 9 octobre 1854), Creuzé (décédé le 15 août 1855), Claudet (mort le 9 août 1855, de blessures reçues le 18 juin), Hourcade (tué le 25 juin 1855), Bascle de La Grèze (décédé le 17 août 1855), Vieille (tué le 17 juin 1855), Rapatel (mort le 24 septembre 1855, de blessures reçues le 8 du même mois), Guitton (décédé le 15 juillet 1855), Peloux (tué le 15 novembre 1855, dans la même explosion qui enleva le commandant Danié), Guenot (tué le 7 mai 1855), Michel (tué le 8 septembre 1855), Gouy (tué le 15 septembre 1855), Debout (tué le 29 mars 1855), Jaumard (tué le 8 septembre 1855). De Cayrol (démissionnaire pour cause de blessures); — *capitaines en second :* Hurbain (tué le 12 novembre 1854), Lendroit (tué le 18 septembre 1855), de Vassart jeune (tué le 18 octobre 1854), Lacoste de Lille (mort le 17 septembre 1855 des suites de ses blessures) ; Decasse (tué le 7 juin 1855), Laforgue de Bellegarde (tué le 19 juin 1855), Hérel (décédé le 21 novembre 1855), Neveux (mort de suites de blessures le 30 septembre 1855), Corbin (tué le 15 novembre 1855), Garin (tué le 24 avril 1855), Pruvost (tué le 11 juin 1855), Vergely (décédé le 24 juin 1855), de Crusi Marcillac (tué le 12 juin 1855), Tribouillard (tué le 7 juin 1855), Cauvière (décédé le 19 juin 1855), Dauvet (mort de suites de blessures le 1er juillet 1855), Caremel (tué le 8 septembre 1855), Destrem (mort de suites de blessures le 9 juillet 1855), de Fremond (retraité pour cause de blessures), Boissonnet (tué le 29 mars 1855);—*lieutenants en premier :* Rodolphe (tué le 18 avril 1855), Fournier (tué le 14 novembre 1854), Millet (décédé le 15 août 1855), Mounier (tué le 18 juin 1855), Delafosse (tué le 24 février 1855), Augier (mort de suites de blessures le 25 juin 1855), Bolzinger (mort dans le naufrage de *la Sémillante*), Gindre (décédé le 7 mai 1855), de Farcy (tué dans Malakof, le 8 septembre 1855), Nouel (tué le 16 août 1855), Benoist d'Azy (décédé le 3 août 1855), Renaud (tué le 8 septembre 1855); — *lieutenants en second et sous-lieutenants :* Harel (tué le 29 mars 1855, du même coup qui frappa à mort le capitaine Debout), Bruyant (tué le 9 avril 1855), Cosson de Lalande (mort de suites de blessures le 25 octobre 1854), Jacquet (décédé le 14 juin 1855), Dupend (tué le 5 mai 1855), Melh (mort de suites de blessures le 31 janvier 1856), Braut (décédé le 24 juillet 1855), Scholl (tué le 15 novembre 1855), Daignas (décédé le 3 octobre 1855), Schreiner (mort de suites de blessures le 12 septembre 1855), Dupuy (mort de suites de blessures le 22 septembre 1855).

dans le flanc un éclat d'obus, dont les pointes déchirèrent son poumon et produisirent un épanchement dans la poitrine. Un moment il essaya de rester à son poste et de continuer à donner ses ordres ; mais il fallut céder à la gravité du mal, et le général, à qui la violence de la douleur arrachait parfois des cris aigus, dut se laisser transporter sur un brancard dans l'ancienne batterie de Lancastre pour y recevoir les premiers soins que sa blessure exigeait. Ce n'était pas encore un lieu bien sûr ; car ce fut là que le lieutenant-colonel d'état-major Cassaigne eut la tête emportée par un boulet de canon ; le colonel Cassaigne était un officier vraiment hors ligne pour le savoir et les talents ; sa perte fut vivement sentie par le corps de l'état-major et plus douloureusement encore par le général en chef, dont il était l'aide de camp et qui l'aimait comme un fils. Le corps d'état-major fut aussi impitoyablement frappé que tous les autres dans cette journée. Outre le lieutenant-colonel Cassaigne tué raide et le lieutenant-colonel Magnan près d'expirer, le colonel de La Tour du Pin, qui retiré du service à cause de sa surdité y était rentré comme volontaire pour la campagne, et le lieutenant-colonel Delaville ne devaient survivre que peu de temps aux blessures qu'ils reçurent le 8 septembre. Le commandant Lefebvre de Rumfort, attaché à l'état-major du général Bosquet, les capitaines de La Hitte et de Laboissière, hommes d'élite et pleins d'avenir, furent tués. Le lieutenant-colonel Raoult, le commandant Besson, les capitaines Royer et Déaddé, les lieutenants Merlin, Goursaud, de Cremy, Colle et Servier, tous du corps d'état-major, comptèrent parmi les blessés, et quelques-uns d'entre eux moururent peu après.

Le général du génie Frossard donna un instant de vive inquiétude ; il fut gravement contusionné à la ceinture par un biscaïen ; mais on fut promptement rassuré en le voyant continuer à donner ses ordres comme si de rien n'était. Auprès de lui, le commandant Fournier, aussi du génie, fut frappé dans les reins par un éclat d'obus ; ce coup, quoique très-dangereux, n'eut pas de suites mortelles.

Il faut quitter un instant les attaques de la Karabelnaïa, pour se porter en face de la ville même. A une heure environ, pour appuyer l'attaque du Grand-Redan par les Anglais, l'occupation de Malakof par la division Mac-Mahon, ainsi que les assauts livrés à la Courtine et au Petit-Redan, le général Pélissier avait donné le signal au général de Salles de faire avancer la division Levaillant contre le bastion Central et les ouvrages adjacents ; mais le vent du nord-est qui continuait à sou-

lever d'épais tourbillons de poussière et qui poussait au sud la fumée de toutes les batteries, n'avait pas permis de reconnaître avec sûreté ce signal. De sorte qu'il était déjà deux heures quand le général de Salles, ayant eu enfin connaissance de l'occupation de Malakof, donna l'ordre de marcher à l'assaut de la ville.

Pendant ce temps, plusieurs bombardes des escadres alliées faisaient, de leur mieux, diversion du côté du rivage. Elles avaient commencé leur feu dès huit heures et demie du matin contre le fort Alexandre ainsi que contre l'espace qui régnait entre la baie de l'Artillerie et le fort de la Quarantaine, où l'on supposait que de fortes réserves étaient massées pour la défense du corps de la place. L'efficacité de leur tir fut considérablement diminuée par suite du mauvais état de la mer, bien qu'elles n'eussent pas lancé moins de douze cents bombes.

L'attaque de la ville, qui aurait pu être fort utile aux Anglais et aux assaillants des divers ouvrages de la Karabelnaïa si elle avait été commencée en temps opportun, et qui même, venue après coup, ne laissa pas d'être une diversion puissante pour les conquérants de Malakof, devait trouver les Russes parfaitement préparés à la recevoir. Il n'y avait pas de surprise possible comme cela avait eu lieu sur la droite. Si l'on réussissait, on donnait en plein sur la garnison tout entière de ce côté de la place. Les premiers mille assaillants qui pénétreraient seraient exposés à avoir dix mille Russes sur les bras. Enfin, si l'on envahissait le bastion Central, la nature même de cet ouvrage, qui n'était pas fermé en arrière, permettrait à l'ennemi de faire des retours offensifs avec plus de succès qu'à Malakof. Néanmoins, au dire de quelques hommes compétents, si l'on eût attaché en ce jour à l'attaque de gauche la même importance qu'à l'attaque de droite, et si l'on eût employé les mêmes moyens, fait les mêmes efforts contre le bastion du Centre que contre Malakof, on aurait présumablement réussi à l'enlever et à le conserver, en profitant des compartiments intérieurs et des traverses pour construire un retranchement capable d'arrêter un retour de l'ennemi.

Quoi qu'il en puisse être, les brigades de la division Levaillant, excessivement réduites par leurs pertes antérieures, furent lancées d'une tranchée distante d'environ cinquante mètres des ouvrages russes. La brigade Trochu, — 9e bataillon de chasseurs à pied, commandant Rogier, 21e et 42e de ligne, lieutenants-colonels Villeret et de Mallet, — se dirigea en deux colonnes serrées, précédées de volontaires porteurs d'échelles, contre l'angle saillant du bastion Central et contre la lunette

Belkin, qui flanquait ce bastion à l'ouest ; la brigade Couston, — 80e de ligne, colonel Laterrade, 46e de ligne, lieutenant-colonel Le Banneur, — divisée en trois fractions de chacune deux bataillons et précédée aussi de porteurs d'échelles, marcha contre la lunette Noire (Schvartz) qui flanquait le bastion à l'est, et s'étendit de ce côté dans la direction du bastion du Mât. L'élan des troupes fut admirable.

Pendant que la colonne de droite du général Trochu se portait sur le bastion Central pour l'attaquer par la face occidentale, l'autre colonne descendait rapidement vers le fond du ravin qui régnait entre ce bastion et celui de la Quarantaine ; elle se jeta sur la lunette Belkin, mais elle y fut reçue à mitraille, de front par les canons de cette lunette, de flanc par les batteries de la lunette Boutakof et du bastion de la Quarantaine, ainsi que par les feux de la face occidentale du bastion Central. Elle fut obligée de s'appuyer à droite sur la colonne qui s'était portée contre l'angle saillant du bastion Central et réunit ses efforts aux siens, non sans avoir déjà passablement souffert.

Malgré la grêle de mitraille et de mousqueterie qui décimait leurs rangs, la tête de la colonne de droite du général Trochu franchit le fossé de l'angle saillant, gravit non sans peine le talus extérieur du parapet sous un feu très-vif et une grêle de pierres, culbuta les premiers rangs des Russes, qui se retirèrent précipitamment derrière leurs traverses, pénétra et disparut dans l'ouvrage qu'enveloppait une intense fumée ; un des détachements d'artillerie qui accompagnait les troupes d'attaque encloua même dans l'intérieur du bastion une batterie de quinze pièces ; et si le terrain avait offert plus de facilité pour faire déboucher promptement des réserves et des renforts, ces troupes auraient peut-être pu se maintenir.

D'autre part, la brigade Couston, qui exécutait l'attaque la plus difficile en raison de son éloignement du point du départ, s'était précipitée, le lieutenant-colonel Le Banneur et le 1er bataillon du 46e en tête, sur la lunette Noire, où elle avait trouvé un mur de baïonnettes formé par le régiment de Jitomir. La bravoure dont ce régiment fit preuve ne l'arrêta pas ; après un combat à l'arme blanche, elle dispersa l'ennemi et pénétra un moment dans l'intérieur de l'ouvrage.

Mais, après le premier élan de leurs têtes de colonnes, les Français, tant à l'angle saillant du bastion qu'à la lunette Noire, hésitèrent comme les Anglais au Grand-Redan, comme leurs compatriotes eux-mêmes au Petit-Redan. L'idée que le sol était partout miné sous leurs pieds s'empara d'eux d'autant plus facilement, qu'en effet quelques

fougasses firent explosion sur les glacis du bastion. Perdant des moments précieux à tirer des coups de fusil du parapet qu'ils occupaient, ils donnèrent à l'ennemi le temps de se reconnaître et de faire venir ses réserves, ainsi que des pièces de campagne qui, jointes aux batteries de position des ouvrages adjacents, portèrent le ravage et la mort dans les colonnes d'attaque. A l'angle saillant du bastion, le colonel Alenikof, commandant le régiment de Podolie, en profita pour faire une charge à la baïonnette et rejeter les Français du parapet dans le fossé. Le général Trochu fut au nombre des blessés de sa brigade, et obligé de remettre son commandement. Une partie de ses troupes se retira jusque dans la tranchée. Pour protéger cette retraite, le général Lebœuf commença un beau feu d'artillerie qui força les Russes à rester sous la protection de leurs propres ouvrages. A la lunette Noire, le général-major Kroutschef dépêcha le régiment de Minsk et une partie de celui d'Iékaterinbourg, qui, réunis à celui de Jitomir, commencèrent, par là aussi, à faire changer le sort des armes. D'ailleurs une brillante élite d'officiers de la marine russe s'était portée, avec le général Osten-Sacken, à la défense du bastion Central et de ses annexes. Là combattaient, comme de simples soldats, plusieurs capitaines et lieutenants de vaisseau dont certains, depuis longtemps, avaient donné leurs noms aux principales défenses de la ville, construites par leurs hommes, armées de leurs pièces. Les Français furent repoussés, malgré les efforts désespérés que faisaient pour se maintenir les plus intrépides d'entre eux. Le lieutenant-colonel Le Banneur et une partie du 1er bataillon du 46e restèrent entre les mains de l'ennemi.

Mais un retour offensif fut immédiatement concerté entre les généraux français. Le général Rivet, chef d'état-major du premier corps, et le colonel Le Tellier-Valazé, chef d'état-major de la division Levaillant, le dirigèrent de la tranchée qui touchait presque aux ouvrages russes. Pendant que les deux brigades déjà si éprouvées revenaient à la charge, le général Breton, qui devait les appuyer sur la droite avec le 39e et le 74e de ligne, de la division d'Autemarre, ne réussissait qu'à grand'peine à faire mouvoir ses troupes dans les tranchées encombrées de monde, de mourants et de blessés. Il vint à bout pourtant de frayer un passage à sa tête de colonne.

Si les secours avaient de la peine à parvenir aux Français, il n'en était pas de même pour les Russes, dont les traverses se hérissaient sans cesse de nouvelles baïonnettes, pendant que la mitraille, les boulets et les obus balayaient tout le terrain en avant et sur les côtés des

ouvrages attaqués. Les assaillants furent rejetés dans leurs tranchées avec plus de précipitation encore que la première fois, et avec des pertes qu'augmentait sensiblement leur désordre. Le général Rivet fut atteint d'un biscaïen à la jambe; une hémorragie soudaine se déclara et le laissa au nombre des morts. Il avait été l'un des hommes les plus remarquables de cette guerre. Presque aussitôt ce fut le tour du général Breton, dont le rôle avait été très-brillant aussi; une balle lui traversa la tempe et sa mort fut instantanée. Le général Couston fut contusionné en conduisant la tête de sa brigade. Le colonel du génie Ribot et le capitaine Ansous, aide de camp du général Dalesme, étaient au nombre des blessés. Le lieutenant du génie Dreyssé, qui avait pénétré dans les ouvrages russes avec une section de mineurs, s'était tiré sain et sauf de cette périlleuse position. Les bataillons de la division Levaillant étaient épuisés. Le 9e bataillon de chasseurs à pied avait fait des pertes cruelles; les capitaines d'Estybayre et Allié furent tués raide; les capitaines Ardant du Picq et Villermain, le lieutenant de Bec de Lièvre, tombèrent, blessés, au pouvoir de l'ennemi; le capitaine Villermain mourut captif (1). Le 21e de ligne avait vu, entre autres, tomber morts sur le champ de bataille le lieutenant-colonel Villeret, qui le conduisait en ce jour, le commandant de Bourgoing et les lieutenants de Trentinian, de Joinville, Tourel et Pageault. Le capitaine Tessier et le sous-lieutenant Cornu furent emportés, baignés dans leur sang, par les Russes (2). Dans le 42e, les capitaines Carret, Nicolson-Beauregard, Lafrique, les lieutenant et sous-lieutenant Rémy et Guy furent pareillement blessés et pris; plus heureux, le commandant Aubry, du même régiment, quoique blessé aussi, put rentrer au camp; le capitaine Rolland et le lieutenant Winter furent tués; le capitaine Ragon de Laferrière, les lieutenants Hache de la Contamine, Puissant,

(1) Dans le 9e bataillon, qui datait ses premières pertes de la Dobroudja et qui en avait déjà fait d'assez grandes en Crimée avant juin 1855, manquent les noms suivants qui figuraient encore au bataillon à cette dernière date sur l'*annuaire militaire :*

Commandant Cornulier de Lucinière (tué dans les chasseurs de la garde); capitaines Planel, Dupuy (Jean-Baptiste), d'Estibayre, Villermain (Victor-Jos.-Dés.), Allié; sous-lieutenants Lesergeant d'Hendecourt, de Jacquelot du Boisrouvray.

(2) Les noms suivants d'officiers qui figuraient au 21e de ligne en juin 1855, manquent sur l'*annuaire de* 1856 :

Commandant Jobelin; capitaines de Vathaire, Velleret, de La Moussaye, Noyer, Laroux, Kromer; lieutenants Mayer, Cadouche, Buchot, de Trentinian, de Joinville; sous-lieutenants Duchemin, Job, Pageault. — Douze sous-officiers passèrent officiers peu après le 8 septembre.

Cahen reçurent des blessures mortelles (1). Le 46e de ligne compta parmi ses morts les capitaines Guêtron, Pierret, Lévy, les sous-lieutenants Dablaincourt, Lambert et Gasser; son lieutenant-colonel Lebanneur, très-grièvement atteint, fut pris par l'ennemi, ainsi que le capitaine Padovani (2). Dans le 80e, les commandants Poncet et de Courson étaient parmi les blessés; le premier ne tarda pas à succomber; le sous-lieutenant Hazard eut le même sort (3). Dans la division d'Autemarre, les pertes de la brigade de l'infortuné général Breton étaient déjà sensibles. Le 39e de ligne comptait au nombre de ses blessés les commandants Herment et Cailloux de La Forgerie, au nombre de ses morts le commandant Lempereur, le capitaine Chenut et le porte-drapeau Poussin (4). Les feux les plus

(1) Les noms suivants d'officiers qui figuraient au 42e de ligne en 1855, manquent sur l'*annuaire de* 1856 :

Colonel Lesergeant d'Hendecourt; commandant Ferrand; capitaines Cagnazzoli, Carret, Ragon-Laferrière (L.-F.), Joba, Guyot, Ragon-Laferrière (Am.-L.), Nicolson-Beauregard, Blache, Vergne, Breton; lieutenants Roslin, Wagner, Lecouppey, Puissant, Cahen, Hache de La Contamine; sous-lieutenant Winter.— Du 23 septembre au 31 décembre 1855, dix-neuf sous-officiers passèrent officiers au 42e de ligne.

(2) Le lieutenant-colonel Lebanneur, après sa captivité, passa avec son grade au 11e de ligne.

Les noms suivants, qui figuraient sur l'*annuaire de* 1855 pour le 46e de ligne, manquent sur celui de 1856 :

Les capitaines Mentré, Villain, Mertz, Paillot, Pierret, Levy, Guêtron; les lieutenants Bourbillières et Gaillard; les sous-lieutenants Ducoin, Lambert, Sourdeau et Samin.

(3) Les noms suivants d'officiers qui figuraient au 80e de ligne en juin 1855, manquent sur l'*annuaire de* 1856 :

Colonel Laterrade, qui commandait le 8 septembre; lieutenant-colonel David; commandants Mathys et Poncet; capitaines Pothion, Kaiser, Ferra, de Glapion, Jan-Devilleclair, Chaussadix, Marie, Detrait, Pagès, Hébert, Effroy; lieutenants Jourjon, Guigue, Lormeau, Malard, Doyen; sous-lieutenants Valeau, Boullieu, Maxaut, Hazard.

(4) Dans le 39e de ligne manquent sur l'*annuaire de* 1856 les noms suivants qui figuraient au régiment en juin 1855 :

Lieutenant-colonel Cavaroz (nommé depuis peu colonel au 32e de ligne, et dont il sera parlé tout à l'heure); commandant Dorlodot des Essarts; capitaines Gandouard de Magny, Quégain, Herbet, Vincent, Dufay, Astaix; lieutenants Chenut, Gauthereau, Lyon; sous-lieutenants Poussin, Balcop.

Dans le 74e de ligne, manquent sur l'*annuaire de* 1856, les noms suivants, qui figuraient en juin 1855 au régiment :

Colonel Montera, passé colonel au 1er voltigeur de la garde, et mort des suites de ses blessures, le 21 septembre 1855; le commandant Marchant; les capitaines Hubert de La Hayrie, Verlinde, Fière, Maulbon, Laforgue, Renaut, Sicard; le lieutenant Le Sur; les sous-lieutenants Collardot (mort le 13 septembre 1855), Lionnet, Pize (mort le 21 août à Constantinople).

énergiques du bastion du Centre, croisés avec les feux de revers du bastion du Mât, fauchaient tout le terrain des attaques de gauche, tandis que les batteries de celles-ci, ayant épuisé tous leurs approvisionnements dans le bombardement des jours précédents, restaient pour ainsi dire silencieuses. La seule division Levaillant comptait seize cent vingt-neuf hommes hors de combat.

Beaucoup d'officiers furent atteints dans la tranchée, entre autres l'énergique et intrépide colonel Cavaroz, et les commandants Nivet et de La Voyrie, qui devaient être perdus pour l'armée (1).

Le général de Salles, après avoir ramené les troupes de l'attaque de gauche dans leurs parallèles, les disposa pour renouveler encore l'attaque contre le bastion Central et en ouvrir une contre le bastion du Mât. Il devait avoir le concours de la division d'Autemarre et d'une partie des réserves, dont aucune n'avait encore donné, bien que la brigade piémontaise du général Cialdini entre autres montrât une extrême impatience d'être appelée au combat (2). Il était alors trois heures de l'après-midi.

L'attaque du bastion Central, quoique faite tardivement et sans succès, n'avait pas été inutile, on le répète, comme diversion, à l'attaque de Malakof, en retenant du côté de la ville une grande partie de l'armée russe. Elle avait en outre fait connaître l'organisation du bastion et de ses annexes, qui jusque-là était à peu près inconnue; avec cette connaissance acquise du terrain, on n'aurait pas tardé à prendre sur ce point une éclatante revanche qui eût peut-être eu un plus grand résultat que la prise de Malakof même, en ce que le succès du côté de la ville aurait pu entraîner, outre l'évacuation forcée de la Karabelnaïa, la capitulation de la garnison. La retraite par le pont de bateaux eut dans tous les cas été d'une extrême difficulté.

Le général Pélissier, jugeant qu'il était utile d'assurer d'une manière irrévocable la conquête de Malakof, ne paraissant pas même bien certain, et non sans raison très-plausible, que Sébastopol dût tomber incontinent avec cette importante position, avait fait demander au général Simpson s'il lui était possible de renouveler immédiatement l'as-

(1) Le colonel Cavaroz, du 32e de ligne, eut la jambe emportée en faisant le service de tranchée et succomba peu après; le commandant Nivet, du 98e, disparut bientôt de l'*annuaire militaire*, ainsi que le commandant de La Voyrie, qui appartenait au 62e de ligne, régiment non engagé le 8 septembre.

(2) Le major Govone, le capitaine Piola et le lieutenant Galli, officiers piémontais, furent blessés en faisant leur service auprès du général de Salles.

saut du Grand-Redan; mais, après s'en être concerté avec ses principaux lieutenants, le commandant en chef de l'armée anglaise lui avait fait répondre qu'il ne serait en mesure que pour le lendemain matin. Le général Pélissier envoya l'ordre au général de Salles de renoncer, de son côté, à donner un nouvel assaut à la ville. Par ici, on se borna à rouvrir le feu des batteries contre les ouvrages russes. Celles de la marine, aux ordres du contre-amiral Rigaud de Genouilly, se distinguèrent comme à l'ordinaire. Elles eurent cent quarante-cinq hommes hors de combat et trois officiers blessés.

Tous les efforts des troupes se concentrèrent désormais du côté des attaques françaises de droite, par où le Petit-Redan et la Courtine étaient encore l'objet de retours offensifs des plus furieux et des plus meurtriers.

Les réserves des divisions Dulac et La Motterouge étaient arrivées et s'étaient précipitées tête baissée, avec les débris des premières colonnes assaillantes, contre ces deux derniers ouvrages.

Au Petit-Redan, le drapeau français flotta encore une fois sur la terrasse, mais il n'y devait pas rester. L'intrépide général de Marolles, qui avait amené la réserve principale de la division Dulac, composée du 15e et du 96e de ligne, régiments depuis peu de temps arrivés en Crimée, combattit en héros qu'il était et reçut tout d'abord plusieurs blessures qui ne l'arrêtèrent pas. Le 15e de ligne perdit le commandant Lamarque, les capitaines Gabard, Develey, Dumay, les lieutenants et sous-lieutenants Preux, Netter, Castan, Billy, Londigné, Rodet, Delange, Chaubert ; en outre beaucoup de ses officiers furent blessés, et plusieurs de ceux-ci, tels que le capitaine Gibier, les sous-lieutenants Castayre, Étienne et Pillat, survécurent peu à leur infortune (1). Le 96e eut à regretter les commandants Gréen de Saint-Marsault et Despessailles, les capitaines Pellet, Tirard, Saint-Marc et Brucelle, les lieutenants et sous-lieutenants de Carrière, Daubian-Delisle, Simon, Polti, Fournier, Basset, Aubert et Boynes ; il compta parmi ses nombreux officiers blessés le colonel de Malherbe et le chef de bataillon Mena (2).

(1) Les noms suivants du 15e de ligne, qui figuraient sur l'*annuaire militaire* en juin 1855, ont disparu de l'*annuaire de* 1856 :

Commandant Lamarque ; capitaines Gabard, Garalan dit Iragon, Gibier, Barbarin, Develey, Dumay; lieutenants Castan, Rodet, Londigné, Netter, Mouly, Billy, Preux; sous-lieutenants Delprat, Lafette, Étienne, de Foucher, Pellat, Trinché, Tisserand, Tastayre, Bardez, Chaubert. — Seize sous-officiers passèrent, en quelques semaines, officiers dans ce régiment.

(2) Disparus de l'*annuaire de* 1856, les noms suivants qui figuraient encore au 96e (ancien 21e léger), en juin 1855 :

Commandants Thévenet, Gréen de Saint-Marsault; capitaines Mottet, Marchandeau

A la Courtine, les pertes continuaient à être énormes. Les bataillons des grenadiers et des voltigeurs de la garde, réserves d'élite de la division La Motterouge, y furent traités d'une manière sanglante. Leur général de division Mellinet fut blessé. Le général de brigade de Pontevès, atteint de deux balles et d'un éclat d'obus, tomba sans connaissance et reçut de nouvelles blessures pendant qu'on essayait de le relever; sa vie ne se prolongea que jusqu'au lendemain. Parfait gentilhomme, officier de savoir, de talent et d'un grand cœur, il laissa de profonds regrets. Le colonel Blanchard, du 1er régiment des grenadiers de la garde, était blessé; le colonel Montéra, du 1er voltigeurs, l'était plus gravement encore, car il succomba peu de jours après; le lieutenant-colonel Pelletier de Montmarie et les commandants Gérard et Grémion, du même régiment, étaient aussi atteints, quoique d'une manière moins funeste; au 2e voltigeurs, le commandant Guyot était tué, le commandant Champion blessé; les commandants de Montfort et Ponsard, du 2e grenadiers, avaient également reçu des blessures. Les capitaines Baron de Channoir, Monnier, Grandeyrie, Sommeiller, les lieutenants et sous-lieutenants Reynal, Bellanger, Audin, Ferrus, Girardin, Hébert et Berger périrent, tant dans les grenadiers que dans les voltigeurs de la garde (1).

Le général en chef de la garde, Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, ne fut pas témoin de ces pertes cruelles; il avait quitté la Crimée la veille de cette mémorable et décisive journée.

Cependant la lutte acharnée qui avait lieu moins à l'intérieur, depuis quelque temps, qu'aux abords de Malakof du côté de la Karabelnaïa, touchait à son terme, et les nouveaux défenseurs de l'ouvrage profi-

Pellet, Saint-Marc, Tirard, Borrelli, Saulé, Ramel, Clairier, Brucelle, Moracchini; lieutenants Polti, Basset, Simon, Ribes, Aubert, Daubian-Delisle, Boucheron, de Carrière; sous-lieutenants Dupuch, Roques. Dix-sept sous-officiers passèrent presque aussitôt officiers dans ce régiment.

(1) Nous avons donné précédemment les pertes en officiers faites par les voltigeurs de la garde pendant la campagne de 1855. Voici celles que firent les grenadiers, les chasseurs à pied et les zouaves de la garde.

1er régiment des grenadiers : les capitaines de Nivet, Giraud, Lombard d'Esprel, Laplanche; les lieutenants Rambaud, Millet, Reynal, de Bonnechose; le sous-lieutenant Delclos. 2e régiment : le major Avrillon; les capitaines Davezac et Baron de Channoir; les lieutenants Lacarrau et Pinon; le sous-lieutenant Vever. Bataillon de chasseurs à pied : les capitaines Gaullier de La Grandière, Alpy, Pelletier, Boissier; le lieutenant Coussirat-Herron. Zouaves de la garde : les capitaines Sauvage, Caminade, Castello-Baladrié, Cassaigne, Rey; le lieutenant Regagnon; les sous-lieutenants Bertrand, Groucy et Winterroll.

taient utilement de ce qu'il ne laissait que d'étroits passages à un retour offensif de l'ennemi.

Le général Schepelef, en venant prendre le commandement des troupes russes après la mise hors de combat du général de Martineau, avait amené de nouveaux régiments au secours de tous ceux qui étaient déjà culbutés, écrasés ; avec leur aide, il entreprit de rétablir quelque ordre au milieu de cette situation désespérée. Pendant qu'une partie encore de ses bataillons était à l'ouvert de Malakof, lançant à leurs adversaires des pierres, des soliveaux, des ferrailles, enfin tout ce qu'ils trouvaient sous leurs mains, il postait le plus grand nombre de ses troupes à une certaine distance en face de la gorge du bastion et faisait venir des batteries d'artillerie volante. Mais des pièces de campagne et de nouveaux renforts en hommes arrivèrent aussi aux conquérants de Malakof, entre autres plusieurs compagnies de la garde, qui n'avaient point encore donné et n'eurent point à combattre. Les assaillants, repoussés du Petit-Redan, avaient en partie appuyé à gauche sur ceux de la Courtine antérieure, qui eux-mêmes appuyaient plus à gauche encore sous la protection de Malakof. C'est ainsi qu'un certain nombre de troupes qui n'avaient pris aucune part à l'attaque des colonnes Mac-Mahon affluèrent dans le bastion et se mêlèrent aux vainqueurs quand l'action fut à peu près terminée.

Les Russes toutefois combattaient encore, mais pour l'honneur national et sans espoir de reprendre Malakof. Vers quatre heures moins un quart, un officier russe de haute stature, à l'air fier et martial, à longs cheveux gris, entra dans le bastion avec une colonne, tambours en tête et battant la charge, pendant qu'un feu terrible d'artillerie forçait les Français à rentrer de la gorge dans l'ouvrage. L'arrivée de cette colonne jeta d'abord un peu d'étonnement parmi les vainqueurs, qui formèrent la haie comme pour laisser passer des amis. Les Russes s'avançaient l'arme au bras en quelque sorte et sans porter aucun coup ni à droite ni à gauche. Un de leurs tambours fut blessé ; un soldat français l'attira à lui et s'en saisit. Aussitôt, allongeant la main, d'autres soldats attirèrent successivement à eux tous les tambours russes. La charge ne battait plus et le grandiose de la scène s'évanouissait promptement. Le commandant russe fut atteint d'un coup de feu et tomba sur une main, mais de l'autre il faisait encore un geste superbe et sa voix excitait l'ardeur des siens. On eût dit des hommes qui n'étaient venus que pour faire voir comment les Russes savaient jusqu'au dernier moment se sacrifier passivement et mourir. Ceux des Français qui se trouvaient à la

gorge de l'ouvrage, se précipitèrent la baïonnette en avant et rejetèrent du bastion tous ceux qu'ils ne tuèrent pas. Cet étrange épisode fut un des derniers qui se passèrent dans Malakof. Les Français restèrent maîtres d'une batterie placée à l'est de la gorge et qui leur avait été fort dangereuse.

Le général de Mac-Mahon donna l'ordre de fermer les trois passages qui donnaient encore accès dans le bastion du côté de la Karabelnaïa et interdit à ses troupes de descendre désormais vers le faubourg. On procéda immédiatement à l'opération de la fermeture, sous les balles et la mitraille. Le lieutenant-colonel Roque, des tirailleurs algériens, fut tué raide au moment où, donnant l'exemple à ses soldats, il posait lui-même le premier gabion. Les capitaines Rolland et Bonnemain, du même régiment, comptèrent aussi parmi les morts (1).

Quand le bastion et la gorge de Malakof eurent été complétement évacués par ses troupes, le général Schepelef, en attendant la décision du prince Gortschakof, fit commencer le feu de ses pièces de campagne contre les ouvertures encore mal fermées de l'ouvrage, afin de préparer une nouvelle attaque. Mais, à quatre heures un quart environ de l'après-midi, le général en chef russe vint en personne examiner la situation, et, considérant que pour reprendre Malakof il aurait à surmonter les mêmes difficultés que celles dont les Français avaient eu à triompher pour l'enlever, il donna l'ordre à son lieutenant de s'abstenir de toute attaque. Presque aussitôt après, sans que les alliés s'en doutassent, il prit les mesures nécessaires pour faire évacuer non-seulement le faubourg, mais la ville, où ce qui s'était passé au bastion du Centre et à ses annexes lui avait démontré qu'un assaut poussé à fond par là le lendemain mettrait en danger les communications avec le nord.

En conséquence, les régiments d'Azov et d'Odessa occupèrent des lignes de barricades établies dans le faubourg de la Karabelnaïa, et les régiments de Minsk, de Podolie et de Tobolsk prirent position à celles qui avaient déjà été construites dans la ville aux premières rangées des maisons, derrière la seconde ligne de défense. La retraite devait s'effectuer sous la protection de ces troupes, fraîches pour la plupart. Les généraux qui commandaient aux différentes lignes reçurent l'ordre de

(1) Les noms suivants, qui figuraient encore dans le 1er régiment des tirailleurs algériens, en juin 1855, manquent sur l'*annuaire de* 1856 :

Les capitaines Rolland, Roquefeuil, Bonnemain, Pattier, Schweinberg, Déjoux, d'Uzer, Eberlin; les lieutenants Pacaud, Pelsez, Lange de Ferrières, Baudier, Lautar, Coustère, Meynaar; les sous-lieutenants Bourgeois, Loyer, Bouissou, Serpentini, Gerard.

ne laisser, au crépuscule du soir, sur les ouvrages, qu'un certain nombre d'artilleurs et de petits détachements d'infanterie pour entretenir un feu modéré, et de conduire le gros de leurs troupes, d'un côté vers le fort Nicolas, puis, par le pont de bateaux, vers le fort Michel; de l'autre vers le cap Paul, où le vice-amiral Novossilsky tenait les vapeurs et d'autres navires prêts à les transporter également sur le bord opposé de la rade.

Pendant que le prince Gortschakof faisait ces préparatifs, le général de Mac-Mahon se fortifiait dans Malakof. Il préposa particulièrement la brigade Wimpffen à la garde de cette importante position, après avoir fait retirer en arrière, dans le compartiment où se trouvait la tour, les troupes qui avaient donné l'assaut. Vers quatre heures et demie, le général Vinoy donna l'ordre au commandant Schobert d'envoyer six compagnies du 27e prendre possession d'une partie des trous de loup qui se trouvaient entre les deux Courtines.

Peu après que cette opération fut terminée, vers cinq heures moins un quart, une épouvantable explosion eut lieu qui jeta le désordre et l'effroi parmi les Français. C'était la poudrière située entre la poterne de la Courtine et le Petit-Redan, qu'un accident faisait sauter. Les gabions de ce magasin étaient en feu depuis midi. Tous les ouvrages de droite furent enveloppés dans un nuage de fumée épais et noir. L'anxiété était extrême au mamelon Vert, où l'on ne savait ni ce qui avait causé l'événement, ni ce qui allait en sortir. Les divisions Dulac et La Motterouge avec leurs réserves, qui se trouvaient le plus à droite de la Courtine, mais particulièrement la seconde, furent abîmées par l'explosion. Un grand nombre d'officiers et de soldats furent jetés en l'air, d'où ils retombèrent informes et les membres en lambeaux. On ne sait au juste si ce fut alors que périt le brave général de Marolles, qui fut retrouvé le lendemain en pièces et englouti sous les décombres. La division Mac-Mahon et ses réserves, quoique se tenant à près de cinq cents mètres du volcan, ne furent pas non plus épargnées. Une poutre énorme vint tomber jusque sur le parapet de Malakof. Vingt-neuf hommes du 50e de ligne disparurent; les autres régiments de la brigade Wimpffen éprouvèrent aussi de nouvelles pertes par suite de cet accident. Les troupes des brigades Vinoy et Decaen ne furent pas plus heureuses. Le commandant Schobert, du 27e de ligne, fut grièvement blessé, dans Malakof même, par une pièce de bois qui lui tomba sur l'épaule, au moment où il venait de faire sortir les derniers Russes de leurs casemates.

Il y avait fort à redouter un retour offensif des ennemis à la faveur

de cette explosion, qu'on les soupçonnait à tort d'avoir préparée et qui avait fait refluer une grande partie des troupes françaises jusque dans les tranchées. Mais les Russes n'avaient pas moins à souffrir que leurs adversaires du tragique événement, et songeaient bien plutôt eux-mêmes à s'en tirer qu'à en profiter. L'anxiété du général Pélissier et d'autres spectateurs placés au mamelon Vert se dissipa quand, la fumée se déchirant comme un rideau, ils aperçurent encore debout sur Malakof et la gauche de la Courtine les étendards français.

Il faut être sincère : personne encore, parmi les alliés, n'aurait osé croire que la prise de Malakof amènerait immédiatement l'évacuation de Sébastopol. Repoussés du Petit-Redan, d'une grande partie de la Courtine, du Grand-Redan et du bastion Central, n'ayant pas même encore attaqué le bastion du Mât, l'un des plus formidables ouvrages de la place; voyant devant eux une ville dont on supposait chaque maison fortifiée, chaque rue minée, et qui s'appuyait en arrière, non-seulement sur les forts du nord de la rade, mais plus immédiatement sur les forts Paul, Nicolas, Alexandre, de la Quarantaine, etc.; mesurant non sans inquiétude l'étendue des pertes qu'ils venaient de faire pour aboutir à la conquête d'un seul des ouvrages de la place, les alliés, avant de pousser plus loin leurs avantages, pensaient d'abord à se fortifier eux-mêmes dans Malakof, pour de là opérer avec succès contre la ville, qui semblait pouvoir encore soutenir plusieurs assauts et ne se laisser enlever qu'ouvrage par ouvrage. On se fortifiait même sous la préoccupation d'un retour offensif de la part des assiégés (1). Les Anglais se disposaient à donner de nouveau, le lendemain, l'assaut au Grand-Redan. Les Français installaient des batteries dans Malakof et prenaient des mesures pour appuyer, de cette importante position, l'assaut qu'ils supposaient qu'on serait encore obligé de donner successivement aux autres ouvrages de la droite ainsi qu'à la ville, et il semblait que c'était dans ce but qu'on avait ménagé les forces du premier corps d'armée, en ne lui faisant pas renouveler en dernier lieu

(1) « D'après mes ordres, les généraux Thiry et Niel faisaient prendre, par les généraux Frossard et Beuret, commandant le génie et l'artillerie du deuxième corps, toutes les dispositions propres à nous consolider définitivement dans Malakof et sur la partie de la Courtine restée en notre pouvoir, de manière à résister, au besoin, à une attaque nocturne de l'ennemi, et à être en mesure de lui faire évacuer le lendemain *le Petit-Redan du Carénage, la Maison-en-Croix et toute cette portion des défenses.*» (*Rapport du général Pélissier.*)

On voit par là que le général en chef français ne se flattait nullement de faire évacuer sitôt la ville, dont il ne parle pas.

l'attaque du bastion Central. Enfin, il n'est pas douteux que, malgré l'importance très-grande du succès obtenu à Malakof, on s'attendait à une résistance prolongée, pas plus qu'il n'est douteux que les Russes auraient encore pu, au prix de pertes considérables, vendre chèrement la ville. Mais ces pertes, les ennemis ne pouvaient pas les faire sans qu'à la suite d'une nouvelle défaite la Crimée tout entière ne risquât de tomber avec Sébastopol; et c'est pourquoi ils firent sagement de conserver encore une armée assez respectable pour protéger non-seulement l'intérieur de la presqu'île, mais même pour tenir les alliés en échec pendant plusieurs mois devant les défenses du nord de la rade de Sébastopol, au très-grand avantage de la diplomatie de leur gouvernement.

Les ordres donnés par le prince Gortschakof furent ponctuellement mis à exécution. A neuf heures du soir, le gros des troupes avait déjà filé sur le nord. Les régiments Azov, Odessa, Minsk, Podolie et Tobolsk restaient seuls aux barricades, tandis que pour masquer la retraite dans les premières heures de la nuit, quelques détachements se tenaient sur les remparts qui n'étaient pas encore tombés au pouvoir des assiégeants. Vers onze heures du soir, ils se replièrent sur les régiments chargés de la garde des lignes de barricades et qui déjà passaient au côté nord de la rade, les uns par le pont de bateaux, les autres au moyen des vapeurs. Les troupes restées en arrière avaient ordre de mettre le feu aux bâtiments à voiles dans le port, d'incendier les magasins, les maisons, de faire sauter les forts du sud, enfin de ne laisser que des ruines fumantes au pouvoir des vainqueurs, selon l'usage des armées russes défendant le sol national.

Cependant, dès sept heures du soir, quelques observateurs dans les tranchées des alliés avaient remarqué un grand mouvement du côté de la ville; un peu plus tard, il y en avait même qui avaient signalé aux généraux le passage de masses énormes de troupes de la partie sud à la partie nord de la rade, mais ce pouvaient être des régiments fatigués de leurs combats pendant la journée, que l'on remplaçait par d'autres pour le lendemain. Le général Pélissier lui-même, en voyant vers la fin du jour de longues files de troupes et de bagages passer le pont pour se rendre à la rive septentrionale, n'avait eu qu'un pressentiment très-vague, au moment même où elle s'accomplissait, de l'évacuation de Sébastopol, et n'avait pris aucune mesure pour couper la retraite aux Russes (1). La

(1) Le général Pélissier dit, dans son rapport, qu'il aurait voulu pousser en avant, gagner le pont et fermer la retraite à l'ennemi, mais qu'il en fut empêché par les incendies et les explosions qui avaient lieu dans la place. Nous avons ouï dire que

situation des alliés ne le permettait guère d'ailleurs, car la victoire avait coûté assez cher pour qu'on prît le temps de se reconnaître et de se compter, ainsi que de s'occuper des morts et des blessés restés sur le terrain.

Les premières lueurs des incendies qui se déclarèrent dans la place ne furent pas même, pour les alliés, une preuve de l'évacuation ; bientôt de terribles et successives explosions mirent en émoi les vainqueurs, et alors seulement on commença sérieusement à croire à l'abandon du côté sud par les Russes. Quelques hommes sortirent de la tranchée, se risquèrent dans les fossés, puis sur les parapets de la place qu'ils trouvèrent silencieux et déserts, et l'on ne douta plus que la victoire eût dépassé toutes les espérances. Chacun attendit avec impatience le point du jour, pour juger par ses yeux de la grandeur de l'événement et savoir jusqu'à quel point on devait s'en réjouir.

Le soleil en se levant éclaira cette scène de destruction qui était bien plus grande qu'on n'avait pu le penser, selon les expressions du général Pélissier lui-même. Les explosions continuaient pendant que les derniers bataillons s'écoulaient avec des bagages et des provisions par le pont de bateaux, abandonnant derrière eux de malheureux blessés, des mourants dont parfois on croyait entendre les cris et les gémissements. Les derniers bâtiments à voiles de l'ennemi étaient ou coulés ou en proie aux flammes ; les vapeurs seuls étaient conservés. A plusieurs reprises, dans la matinée encore, le plateau de Chersonèse fut ébranlé jusque dans ses fondements, et plusieurs volcans semblèrent s'ouvrir dans la ville. C'étaient le bastion du Mât, le fort de la Quarantaine, le fort Alexandre, le fort Paul et le fort Nicolas qui sautaient, avec des poudrières et de grands amas de bombes qui éclataient dans toutes les directions. A six heures quarante-cinq minutes du matin, le dernier bataillon russe avait disparu par le pont, qui se replia ; mais les explosions n'avaient pas cessé. Pendant une grande partie encore de la journée, Sébastopol ne présenta plus qu'un vaste cratère lançant au ciel avec fracas des colonnes de feu et de fumée.

Tel fut le bouquet de ce grand et mémorable siége, après juste onze

l'amiral Bruat avait eu la pensée de s'introduire dans le chenal qui subsistait vers le centre des lignes des vaisseaux coulés, avec deux vapeurs, admettant que le premier serait probablement coulé, mais que le second passerait, arriverait à portée du pont de bateaux et le détruirait à coups de canon. On prétend même qu'il aurait proposé d'exécuter en personne cette audacieuse entrée, mais que sa proposition n'aurait pas été agréée comme possible. Nous ne savons jusqu'à quel point est fondé ce dire, fort en rapport d'ailleurs avec le caractère de l'amiral. On ne prête qu'aux riches, aussi peut-on prêter tout ce qu'on veut à l'amiral Bruat en fait d'audace.

mois de tranchée ouverte, pendant lesquels, au rapport du général Niel, l'artillerie des alliés à elle seule avait tiré plus de seize cent mille coups.

Les Russes, avant de prendre cette terrible résolution, avaient encore sacrifié, le dernier jour, à la défense de la place, un monde considérable. Ils avaient eu, de leur propre aveu, environ douze mille hommes mis hors de combat, non compris les artilleurs et les marins (1). Les alliés de leur côté auraient eu, en s'en tenant aux rapports officiels de leurs généraux, neuf mille sept cent quatre-vingt-seize hommes également mis hors de combat, dont sept mille trois cent neuf Français (2). Mais ces chiffres, donnés dans la précipitation des premiers

(1) Cinquante-neuf officiers, dont plusieurs généraux, et deux mille six cent vingt-cinq hommes tués; deux cent soixante-dix-neuf officiers, dont plusieurs généraux, et six mille neuf cent soixante-quatre hommes blessés ou contusionnés; plus, dix-sept cent soixante trois hommes *dits* égarés, mais morts ou prisonniers, dont vingt-quatre officiers; plus, les pertes déclarées inconnues de l'artillerie et de la marine. Le chiffre de treize mille donné par M. Rustow, en comprenant ces derniers, paraît être encore au-dessous de la réalité.

(2) En ce qui concerne les Français : cinq généraux, vingt-quatre officiers supérieurs, cent seize officiers subalternes (ce chiffre est inférieur de près de cent au chiffre réel) et quatorze cent quatre-vingt-neuf sous-officiers et soldats tués; quatre généraux, vingt officiers supérieurs, deux cent vingt-quatre officiers subalternes, et quatre mille deux cent cinquante-neuf sous-officiers et soldats blessés; deux officiers supérieurs, huit officiers subalternes, et quatorze cents sous-officiers et soldats *égarés*, c'est-à-dire morts ou prisonniers; enfin six généraux contusionnés. M. Rustow fait avec raison remarquer en plusieurs endroits de son ouvrage que les rapports français ne tiennent en général aucun compte des contusionnés; ces six généraux font exception à l'habitude.

Ces chiffres, donnés dans le premier moment, sont en partie rectifiés, en ce qui a trait aux blessés, dont beaucoup moururent, par ceux du médecin en chef de l'armée, dans son rapport à l'intendant général, en date du 11 septembre, où il s'exprime ainsi : « Cinq mille blessés environ, dont plus de trois cent cinquante officiers, et quatre cents Russes ont été répartis dans nos établissements. Hier, 10 septembre, tous les blessés avaient été pansés secondairement, et sur les cinq cent cinquante opérations graves à pratiquer, trois cent cinquante ont été faites. Tout sera fini le 11 au soir, dans tous ces services. Ce résultat, vu l'exiguité de notre personnel médical et les fatigues qu'il a déjà éprouvées, est à citer tout spécialement, car il démontre une fois de plus que la qualité de nos braves camarades peut suppléer le nombre. »

Le docteur Scrive parlait à bon droit des médecins de l'armée en ces termes : car, après tant de fatigues et de pertes, ils avaient eu, en faisant leur service sur le champ de bataille, le 8 septembre, plusieurs d'entre eux blessés, entre autres les docteurs Courbet, du 61e, Didiot, du 49e, Daga, du 86e, Goinard, du 10e, Darcy et Huart, des voltigeurs de la garde.

M. l'intendant général Blanchot, dans un rapport au ministre, en date du 11 septembre, disait que la journée du 8 avait fait entrer dans les ambulances quatre mille quatre cent soixante-douze blessés français, dont deux cent douze officiers, et cinq cent cinquante-quatre blessés russes.

Le général Simpson portait les pertes des Anglais à trois cent quatre-vingt-cinq

moments, étaient malheureusement de part et d'autre fort au-dessous de la réalité; car rien qu'en blessés par le feu entrés dans les hôpitaux du camp français pendant le mois de septembre, le médecin en chef de l'armée produit un chiffre de huit mille six cent soixante-cinq hommes, dont treize cents décédèrent presque immédiatement en Crimée même, et l'on ne saurait douter que ce chiffre ne soit en très-grande partie imputable aux circonstances de l'assaut. Le chiffre des morts se trouva aussi fort augmenté par les décès des blessés, tant dans les hôpitaux du camp que dans ceux de Constantinople et durant la traversée. Environ deux cent cinquante officiers français périrent le 8 septembre, ou par suite presque immédiate de cette journée.

Des marins et des zouaves furent les premiers qui se hasardèrent au milieu des ruines, pendant que les vapeurs recevaient encore quelques groupes de Russes, ceux dont la main s'était dévouée à promener la torche incendiaire sur les dernières demeures de la ville et de son faubourg, pour que les vainqueurs n'y pussent trouver ni un abri, ni un secours quelconque. Au fond de la baie des Docks était une caserne spacieuse restée intacte au milieu des incendies qui l'entouraient; on s'étonnait de la voir épargnée; on n'en connut le motif que le surlendemain, lorsque *le Vladimir*, ayant arboré pavillon parlementaire, se montra de ce côté pour demander les blessés qui n'avaient pu être évacués avec la garnison. Il est des pays où l'on aurait commencé par eux; mais ce sont ceux où l'homme n'est pas simplement une chose qui n'a de valeur qu'autant qu'elle peut encore servir. Ce fut la première nouvelle que les vainqueurs eurent de ces infortunés. La scène qui suivit fut une réunion de toutes les horreurs de la guerre. Dans les vastes dortoirs et dans les caves de la caserne avaient été déposés deux mille hommes atteints de blessures désespérées; ils étaient restés là deux jours et deux nuits sans secours, sans rafraîchissements, sans nourriture, entassés les uns sur les autres, nageant dans leur sang, en un lieu enveloppé par les incendies voisins. Quinze cents avaient succombé quand on entra; dans un seul dortoir, il y avait sept cents cadavres pour la plupart amputés; une petite cave était entièrement

morts, dont vingt-neuf officiers; à dix-huit cent soixante-seize blessés, dont cent vingt-quatre officiers, et cent soixante-seize manquants, dont un officier. L'exactitude de ces chiffres, surtout en ce qui concerne les tués, a été contestée par les Anglais eux-mêmes.

Les Piémontais eurent dans les tranchées, devant le bastion du Mât, quatre tués et trente-six blessés, dont cinq officiers.

remplie d'officiers russes (1). Les cinq cents malheureux qui survivaient furent transportés sur le vapeur, et de là au côté nord de la rade.

Les Russes n'avaient pas eu le temps d'emporter tout leur matériel, toutes leurs provisions de guerre, ni même de faire sauter d'une manière complète toutes leurs défenses du sud. Le fort Nicolas, derrière lequel les Français érigèrent une batterie de mortiers pour atteindre les détachements de travailleurs ennemis sur le côté opposé de la rade, était assez bien conservé; le fort Alexandre était loin d'être entièrement détruit, de même que plusieurs autres; mais le fort Paul était totalement en ruines, ainsi que la ville, où il y avait à peine quatorze maisons debout. Les Russes avaient enlevé tout leur matériel de bronze; mais il restait dans le sud quatre mille bouches à feu pour la plupart en fonte, une grande quantité de projectiles de toutes sortes et beaucoup d'approvisionnements nécessaires à la marine (2).

(1) On trouva parmi eux trois officiers anglais blessés, pris à l'assaut du Grand-Redan; l'un était mort, les deux autres languirent encore pendant quelques jours. (*Lieutenant-colonel Bruce Hamley, the Story of the campaign of Sebastopol.*)

(2) Voici le résultat de l'inventaire fait par une commission anglo-française, le 19 septembre :

4,000 bouches à feu; 407,314 boulets; 101,755 projectiles creux; 24,080 boîtes de mitraille; 262,482 kilogrammes de poudre; 470,000 cartouches à balle en bon état, et 160,000 cartouches à balle avariées, pour fusil et carabine; 80 voitures dites *arabas*; une caisse d'instruments de vérification; 2 machines à souffler, pour fonderie; 26 soufflets de forge et autant d'enclumes; 12 meules à aiguiser; 6 yoles, sans compter les embarcations qui restent pour le service du port; 500 billes de bois de gaïac; 200 pièces de bois de mâture, mesurant cent mètres cubes; 180 pièces de bois pour mâture d'embarcations; 100 vergues en mauvais état; 12 mâts de perroquet; 12 chouquets; 400 ancres de corps morts; 90 ancres de différentes grandeurs; 40 espars; 300 outils; 730,000 kilogrammes de fer en barre et acier; 50 grappins et petites ancres; 2,060 manilles pour ancres; 100 caisses en fer ayant contenu de l'huile; 100 chaînes d'ancre; 52,000 kilogrammes de vieux cuivre de doublage; 50,000 kilogrammes de vieux cordages; 2 vieux grelins; 300 caisses à eau; 25,000 kilogrammes de cordages neufs de différentes dimensions; 100 madriers bons à faire des planches; 400 poulies de différentes grandeurs; 200 kilogrammes de fil de fer; 8,000 feuilles de tôle; 7,000 feuilles de fer-blanc; 8,000 feuilles de tôle faible pour boîtes à balles; 150 flasques en fonte; 200 cuves en fonte; 20,000 kilogrammes d'étain; 60,000 kilogrammes de cuivre rouge; 8,000 kilogrammes de clous ordinaires; 200 kilogrammes de menus clous; une très-grande quantité de bois de sapin; 200 barils de brai et goudron; 150,000 barils de matières à peintures; 1 mètre cube d'ocre rouge; 1 mètre cube d'ocre jaune; 200 ressorts et chaînettes en cuivre; 12 balances; 6 cuisines en fonte; 150 pièces de machines de toutes sortes; 3,000 kilogrammes de petites chaudières pour l'hiver; restes d'une machine à vapeur de 220 chevaux, ayant appartenu à un steamer brûlé par les Russes; 8 grandes chaudières en cuivre pesant environ 50,000 kilogrammes; 50,000 kilogrammes de vieux cuivre; 80,000 kilogrammes de vieux fer; 6 grosses cloches; 10 petites cloches; 350 lits d'hôpital; 600 pliants; une

Quand les généraux Pélissier et Simpson eurent pris possession des décombres de Sébastopol, le général Bazaine en fut nommé gouverneur. Il y pénétra, le 11 septembre, avec une garnison composée du 42e, du 82e de ligne et d'une compagnie du génie. Les Anglais devaient partager l'occupation de la Karabelnaïa avec d'autres Français. Mais tout cela était de pure forme : car il n'existait plus ni ville ni faubourg, et déjà les Russes faisaient au nord les travaux nécessaires à la fois pour se maintenir de ce côté et pour rendre bientôt la ville entièrement impossible à occuper. Les alliés continueraient à vivre sous les tentes et dans les baraques de leur camp, comme auparavant. Ceux qui avaient prédit, comme le colonel Guérin, qu'en restant strictement renfermé dans le siége au sud et qu'en ne faisant aucune opération stratégique, aucun genre d'investissement, on ne conquerrerait que des décombres exposés au feu des batteries du nord, étaient pleinement et irrévocablement justifiés par l'événement.

Le général Niel était à cet égard de ceux qui avaient le mieux vu les choses, et de plus il avait l'avantage de ne s'être pas trompé, nous ne dirons pas sur la seule clef, mais sur la plus favorable clef de la place. L'habile autant que brave commandant en chef du génie rappela, dans son rapport, les services de ses dignes coopérateurs, et associa d'une manière particulière à la gloire de ceux qui avaient eu le bonheur de survivre à ce long siége, les noms du général Bizot et du colonel Guérin (1).

grande quantité de livres et de dessins; 2 caliornes pour la machine à mâter; 3 grandes pompes pour les bassins; 8 chaudières en fer pour lesdites pompes; 2 machines à vapeur de 30 chevaux et 1 machine de 16 chevaux, à haute pression, pour les bassins; 2,000 tonneaux de charbon de terre en poussière; 17 grues en fer, dont 3 fixées sur le quai, une sur la rive et 13 en magasin; 1 machine à vapeur de 12 chevaux pour une manutention; 2 machines à draguer hors de service; 2 grandes pompes pour vider les réservoirs des bassins; 1 pompe hydraulique à main; 1 machine pour une boulangerie; 1 machine de 20 chevaux, à haute pression; 6 statues en marbre; 2 sphinx et un grand bas-relief; plus en vivres : 11,000 sacs de pain; 3,700 sacs de farine; 100 sacs d'orge; 1,300 sacs de blé noir; 200 sacs d'avoine; 600 sacs de millet; 240 sacs de blé; 5 sacs de pois; 50 quartiers de blé en grain; 480 barils de viande salée.

(1) Chaque jour il nous arrive de nouveaux témoignages de la haute estime et de l'admiration que le colonel du génie Guérin avait inspirées dans l'armée. Nous ne pouvons nous défendre de citer ce fragment d'une lettre en date du 5 mai 1855, que l'on veut bien nous communiquer, et qui émane du général de Puibusque, témoin oculaire de la conduite du chef d'état-major du génie des attaques de gauche dans les affaires du 1er au 2 mai, dont il donne un récit détaillé dans cette lettre.

« Un homme m'a paru avoir un calme bien plus remarquable que celui des autres c'est le colonel Guérin, chef du service du génie, car il avait été obligé de se rendre

Une batterie française placée au fond de la rade de Sébastopol, près d'Inkerman, essayait en vain d'atteindre les vapeurs russes rangés, au nombre de huit, sur trois lignes irrégulières, à l'est du fort du nord et à l'abri derrière de hauts rochers. Là se trouvaient *l'Elborous* qui, dans les premiers mois de la guerre, avait passé à travers les flottes alliées pour aller brûler des bâtiments turcs près d'Héraclée; *le Gromonossetz,* qui, embossé naguère tantôt dans la baie des Docks, tantôt dans celle du Carénage, avait causé tant de dommages aux alliés, et surtout le fameux *Vladimir,* avec ses deux grands tuyaux et son élégante coque, dont le hardi capitaine aurait essayé, dit-on, de prolonger la flotte anglo-française et de se frayer la route pour Odessa, si le vent qui avait empêché les vaisseaux alliés de prendre part à la journée du 8 ne s'était aussi opposé à sa marche. Quand les Russes virent qu'on élevait une batterie en bonne position pour couler les vapeurs, il les incendièrent de leurs propres mains dans la nuit du 11 au 12 septembre. Ainsi finit la flotte de la mer Noire, flotte mystérieuse dans les jours de paix, et se signalant par des coups de foudre aux approches de la guerre (1). Elle

dans l'ouvrage ennemi au plus fort de la lutte; il y était resté longtemps couché à plat ventre, examinant tout, marquant la place des travaux à faire, indiquant celle où il fallait poser chaque gabion; et lorsqu'il vint rendre compte des dispositions qu'il avait prises, il avait l'air de sortir de son bureau. Comme il avait affirmé que nous pouvions nous maintenir dans l'ouvrage et que les commandants des troupes disaient le contraire, il y est retourné avec eux, et il est revenu avec le même calme, après avoir pris toutes les dispositions nécessaires. »

(1) M. Launoy, dont les intéressants et consciencieux articles insérés dans *le Moniteur universel,* et datés les uns de la Baltique, les autres des côtes de l'Euxin, ont été plus d'une fois pour nous la source de précieux renseignements, a publié un document fort important sur l'effectif de la flotte de la mer Noire; c'est la liste arrêtée par l'amirauté de Sébastopol, pour l'exercice de 1852 à 1853, de tous les bâtiments de guerre qui composaient alors cette flotte. « La flotte, dont ce document donne l'énumération et dont il constate l'importance, dit M. Launoy, est aujourd'hui entièrement détruite ou dispersée. Sur seize vaisseaux mentionnés, quinze ont été coulés par les Russes dans la rade même de Sébastopol; le dernier, *la Maria,* quelques jours avant l'assaut, a été incendié par nos bombes. Cinq frégates à voiles, trois corvettes, sept brigs, onze navires de guerre à vapeur, parmi lesquels se trouvent *le Vladimir,* qui a joué un rôle dans la défense; *la Bessarabie* et *le Gromonossetz,* qui ont conduit à Constantinople la célèbre ambassade du prince Menschikof; *l'Étoile du nord* et *le Pierre-le-Grand,* affectés aux voyages en Crimée de la famille impériale, et un certain nombre d'autres bâtiments, tels que transports, schooners, péniches, bombardes, yachts, formant avec les vaisseaux un total d'environ soixante navires de guerre, ont également péri à Sébastopol. Quelques-uns, réfugiés dans les criques du nord de la rade, sont voués à une destruction certaine. Le reste de la flotte de la mer Noire, composé principalement de vapeurs et de grands transports appartenant à la guerre, servant au passage des troupes et au ravitaillement de l'armée de Crimée, a été dé-

avait été longtemps la terreur de Constantinople. La seule apparition de son pavillon avait longtemps jeté en des transes mortelles toutes les populations musulmanes de l'Asie Mineure. L'anéantissement de la marine de guerre russe dans la mer Noire doublait certainement l'importance de la destruction de Sébastopol, et la grandeur de ce résultat ne saurait être niée. Il était particulièrement dû à la présence des escadres alliées, qui avaient enfermé les vaisseaux ennemis dans le port, les avaient contraints à se couler en partie dès le début du siége, et à ruiner ainsi jusqu'au port même de Sébastopol.

truit dans la mer d'Azov, ou bien se trouve échoué dans le liman du Don et dans la mer Putride. Quelques navires, affectés au service du Dnieper, ont seuls pu, au commencement de la guerre, se réfugier à Kherson ou à Nikolaïef, et ils s'y trouvent bloqués par notre division navale de Kilbourn. On peut évaluer à cent le nombre des bâtiments de guerre de la flotte qui ont été entièrement anéantis, et ce sont les plus importants et les meilleurs ; la Russie a perdu en outre une artillerie navale excellente et nombreuse, mise à terre pour former l'élément principal de la défense. Il faut ajouter à l'anéantissement de son matériel naval une perte plus grande encore pour l'ennemi, celle de ses meilleurs équipages de ligne et de l'élite de ses matelots canonniers, tués pendant le siége. Tous ces hommes, fixés à Sébastopol, faisaient depuis dix ans les exercices de canonnage, et ils avaient acquis dans cette spécialité une instruction supérieure. Vers le milieu de l'année, pour combler les vides produits dans leurs rangs par notre feu, l'empereur avait envoyé des matelots canonniers de l'escadre de la Baltique, et presque tous ont disparu pendant la seconde période du siége. » (*Moniteur* du 8 décembre 1855.)

CHAPITRE XI.

Eupatoria. — Combat de Khanghil ou Khoughil. — Kilbourn. — La mer d'Azov. Kars. — Derniers faits de guerre et derniers mouvements des troupes. — L'hiver de 1855 à 1856.

Récompenses décernées après la chute de Sébastopol. — Situation des armées belligérantes à ce moment. — Les Russes se fortifient au nord de la rade. — Marches et contre-marches des alliés sans résultat. — Illusions et folles imaginations en France et en Angleterre. — Nouvelle répartition de l'armée française en Crimée. — Expédition du général d'Allonville à Eupatoria. — Beau combat de cavalerie de Khanghil ou Khoughil. — Les marins débarqués devant Sébastopol retournent sur leurs vaisseaux; le général en chef leur adresse ses félicitations. — Nouveaux mouvements des troupes alliées aux environs de Sébastopol, aussi pauvres en résultats que les précédents. — Marches des Russes également sans résultat. — Illusions du maréchal Pélissier et des armées alliées. — Projets par Eupatoria. — Singulière dépêche de lord Panmure, venue de Londres. — Nouveaux mouvements du général d'Allonville en avant d'Eupatoria. — Escarmouches qui en sont la conséquence. — Vaines démonstrations de part et d'autre. — On s'observe sans se toucher. — Voyage de l'empereur Alexandre II dans le gouvernement de Kherson. — Le liman du Dnieper. — Expédition de Kinbourn ou Kilbourn. — La marine y joue le rôle principal. — Les batteries flottantes devant Kilbourn. — Prise et occupation de Kilbourn. — Destruction d'Otchakov par les Russes. — Le vice-amiral Bruat est élevé à la dignité d'amiral. — Nouvelle expédition des Anglais dans la mer d'Azov. — Les alliés réduits à l'inaction la plus complète en Crimée. — Événements en Asie. — Assaut de Kars le 29 septembre. — Défaite des Russes. — Conférences pour la paix. — Expédition d'Omer-Pacha dans l'Asie subcaucasienne dans le but de dégager Kars. — Passage de l'Ingour. — Insuccès de l'expédition d'Omer-Pacha et causes de cet insuccès. — Chute de Kars. — Retraite d'Omer-Pacha. — Derniers mouvements des troupes en Crimée. — Elles prennent leurs quartiers d'hiver. — Désastres causés par le typhus.

Le général en chef de l'armée française distribua de nombreuses récompenses après la chute de Sébastopol. La plupart avaient trait directement à la journée mémorable du 8 septembre; mais un certain nombre se rapportaient à des services antérieurs. Le gouvernement les confirma et en ajouta d'autres qu'il n'était pas dans les pouvoirs du général Pélissier de décerner (1). Les promotions furent multipliées

(1) Les promotions et nominations suivantes dans la Légion d'honneur furent faites par le général en chef. Quoique, dans les nominations faites en Crimée même, il y ait bien eu, à différentes reprises, quelque chose donné à la faveur, il faut reconnaître

dans tous les rangs de l'armée. Le général Pélissier fut nommé maréchal de France dès le 12 septembre, et, peu de mois après, reçut le titre héréditaire de duc de Malakof, avec une dotation de cent mille livres de rente à l'appui. Les généraux Canrobert et Bosquet ne tardèrent pas non plus à être nommés maréchaux de France, et le vice-amiral Bruat à recevoir la dignité correspondante d'amiral. Les généraux de brigade Vinoy, Bazaine, de Failly, Lafont de Villiers furent nommés généraux de division ; les colonels Jannin, des zouaves de la garde, de Malherbe, du 96ᵉ de ligne, avaient été nommés généraux de brigade à la date du 8 septembre, avant que l'on connût en France les

que le plus souvent le bon droit a eu le dessus. Quant aux nominations faites à Paris pour les hautes dignités, elles n'eurent pas toutes au même degré l'assentiment de l'armée militante ; à Paris on était placé si loin des événements, que parfois la nomination était faite avant que l'on eût eu connaissance des détails.

ÉTAT-MAJOR. — *Officiers :* les lieutenants-colonels Joinville, de Vercly (disparu de l'*annuaire de* 1856) ; les chefs d'escadron Balland et Manèque ; le capitaine d'Orléans. *Chevaliers :* les capitaines Taffin, Jumel, Tissier, Bresson, Wachter, Rouverié de Cabrières (disparu de l'*annuaire de* 1856), Loizillon, Warnet, Gilly, Déaddé, Lamy ; les lieutenants Capitan, Servier (disparu de l'*annuaire de* 1856), Colle.

GÉNIE. — *Officiers :* le lieutenant-colonel Foy ; les commandants Roullier, Ragon, Bailly, Fournier, Noel ; le capitaine Aufroy. *Chevaliers :* les capitaines Odier, Bonnevay, La Ruelle, Maritz, Méreau, Heydt, Beziat, Regad ; les lieutenants Pradelle, Ferron, Joyeux (disparu de l'*annuaire de* 1856) ; les sous-lieutenants Hennequin, Dreyssé ; le garde de 1ʳᵉ classe Aldebert ; le sergent-major Pironneau ; le sergent Bernard ; le caporal Brou ; le maître-ouvrier Callandris, du 1ᵉʳ régiment ; les sergents Rhumeau et Tertre ; le caporal Roussel, du 2ᵉ ; les sergents-majors Chabbert, Boitard ; les sergents Charles, Metzlard, Radigeois, Bellague, Pfeiffer, Muzard, Chevalme, du 3ᵉ régiment.

ARTILLERIE. — *Officiers :* les chefs d'escadron Faye, Sibille (disparu de l'*annuaire de* 1856), Joly-Frigola, Liégeard, Tellier, Narey, Roche, Dusaert ; les capitaines Crouzat, Rapatel (disparu de l'*annuaire de* 1856). *Chevaliers :* les capitaines Peloux, Pierron de Mondésir, Cournier, Moyse, Grevy, Kesner, Meynal, Torchon, Dubois, Lebeau, Pellé, Bonnefin, Launay, Degournay, Barny de Romanet, Rougier, Pinczon du Sel, Dumont, Putz, Grandmaire, Noury, Lefrançois, Bedoin, Corbin (disparu de l'*annuaire de* 1856), Legardeur, Cavalier, Marie, Clouzet, Thevenin, Teissèdre, Morel, Sauvé, Durousseau de Fayolle, Liégard, Rey, O'Farrel, Bonnet, Janisson, Mesnard, Boucher de Morlaincourt, Lanty, Berthaut, Deschamps, Clerc, Viguier, Astier, Danse, Gobert, Chastaignier de Lagrange, Harel, Degironde, Martel, Denecey, Galle, Armand, Saunier, Charpentier de Cossigny, Logerot, Dubois de Hoves de Fosseux (disparu de l'*annuaire de* 1856) ; les lieutenants Marsal, Bernadac, Boissonade, Malcor, Frentzel, Roussel, Broussouloux, Grisey, Claris, Flye Saint-Marie, Bernard, Schœlcher ; les sous-lieutenants Hellot, Charpeaux, Desruol, Movet, Rigaux, Paret, Marquet, Gay, Bertet, Melh (disparu de l'*annuaire de* 1856), Lefèvre, Kleckner, Baron, Brouet, Dornier ; les médecins aides-majors Poignet et Thomas ; les gardes d'artillerie Guillin, Bohant, Duringer, Arnold, Marquet, Huot ; les maréchaux des logis Baquerie et Lesavetier, du 1ᵉʳ régiment ; Blot et Pied, du 2ᵉ ; Dietz, Lemasson, Blossenhauer, Rabidaire et Courtine, du 3ᵉ ; Lang, Houzé et Mercier, du 4ᵉ ; Gaudaire, Godard, Petetin et le brigadier Perron, du 5ᵉ ; les maréchaux des logis Fischer et Michaud, du 6ᵉ ; Adam, du 7ᵉ ; Charpeney, Loigerot, Jacquey et le canonnier servant Boucherand, du 8ᵉ ; Matha, du 9ᵉ ;

grands événements de ce jour. Le 22 septembre, le colonel de Puibusque, de l'état-major, qui s'était distingué depuis le début du siége et avait été mis à l'ordre du jour de l'armée pour sa belle conduite, les colonels Goze, du 6e de ligne, Decaen, du 7e, et Picard, du 91e, furent nommés généraux de brigade, ainsi que le colonel d'artillerie Forgeot et le colonel du génie Coffinières. Le colonel Mazure, directeur des parcs d'artillerie de l'armée d'Orient, avait été promu au

les maréchaux des logis Grosjean et Perrin; le sous-officier Petit-Laurent; le chef artificier Rissel et le canonnier servant Lepvrier, du 10e; les maréchaux des logis Bellot, du 11e; Delançois, du 12e.

Train des équipages militaires. — *Chevaliers :* les capitaines Violet, Loos; les lieutenants Charles et Niel.

Garde impériale. — Dans le 1er régiment des grenadiers, *chevaliers :* les capitaines Henrion-Bertier, Pieraggi-Bianconi; les lieutenants Faveris, Lombard, Margaine; les sous-lieutenants Bertrand, Igrec; le sergent-major Robin; les sergents Carré, Courtois, Novel et d'Outreligne; les grenadiers Harly et Dombrosky. — Dans le 2e régiment de grenadiers, *officier :* le colonel d'Alton. *Chevaliers :* les capitaines Tonne, Molinier, Phalempin; le lieutenant Pernot; les sous-lieutenants Ardoin (disparu de l'*annuaire de* 1856); Gaud, Trilles, Cholleton; le chirurgien aide-major Duboscq, les sergents Bernier, Conor, Luciani; le caporal Maubon.—Dans le 1er voltigeur, *officiers :* le colonel Montera; le commandant Grémion. *Chevaliers :* les capitaines Fleury, Laferrière, Lapouraille; les sous-lieutenants Faure, Lelay, Niclet; le chirurgien aide-major Darcy; les sergents Rocq, Piernet, Darcagne, Berthucas, Lachambre, Farret, Léger; le caporal Rouger; les voltigeurs Lazare, Ferran, Pierrache, Courtin, Paulmiée, Mauchet, Retor. — Dans le 2e voltigeurs, *officier :* le médecin-major Caumont. *Chevaliers :* les capitaines Stroltz, Marque, Donnève; les lieutenants Dumont, Heute, Mathieu; le sous-lieutenant Donati; les sergents Bois, Javey, Cazenauve, Keller, Deboz, Taisne, Carivenc; les voltigeurs Ranc, Lassimone, Regagnon, Chenevay et Usland. — Dans les chasseurs de la garde, *chevaliers :* le capitaine Verdeil; le lieutenant Laganié; le sous-lieutenant Guignet; le médecin aide-major Corne; le sergent Nicod; le caporal sapeur Joubert; le sapeur Briand. — Dans les zouaves de la garde, *officier :* le chef de bataillon Aurel. *Chevaliers :* les capitaines Fliniaux, Marlier, de Mutrecy; les lieutenants Velay, Andrieu, Boulay; le sous-lieutenant Winterrol (disparu de l'*annuaire de* 1856); le médecin aide-major Mouret; le sergent Hervier; les caporaux Candy et Pellemard; le zouave Guyon. — Dans le génie, *chevaliers :* le lieutenant Damarey; le maître-ouvrier Barboiron. — Dans le régiment d'artillerie à cheval, *officiers :* les chefs d'escadron Renault-d'Ubexi et Clappier. *Chevaliers :* les capitaines Loyer et Bonnin; l'adjudant Moutet; le maréchal des logis Jeanne; le médecin aide-major Herbecq; l'aide-vétérinaire Aubert. — Dans la gendarmerie, *officier :* le chef d'escadron Guisse. *Chevalier :* le chef d'escadron Lafon.

Infanterie de ligne. — Dans le 6e, *chevaliers :* le lieutenant Veil; le caporal Leduc.— Dans le 7e, *officiers :* le commandant Poupart (disparu de l'*annuaire de* 1856). *Chevaliers :* le commandant Rivière; les capitaines Lamotte (disparu de l'*annuaire de* 1856), Wertz; les lieutenants Gérard, Dejean, Taillandier (disparu de l'*annuaire de* 1856); le sous-lieutenant porte-drapeau Desmares; les sergents Blanc et Chevalérias; le sapeur Eymeric; le clairon Richard; les fusiliers Leroy et Marie. — Dans le 9e, *chevaliers :* le capitaine Gayraud; le lieutenant Allard.—Dans le 10e, *Chevaliers :* le chef de bataillon Peychaud; les capitaines Lamboley, Dupont (disparu de l'*annuaire de* 1856), Levron; les lieutenants Roy, Dreyspring, Henry, Berbegier; le médecin aide-major Goinard.— Dans le 14e, *chevaliers :* les capitaines Sassey et Dubois; les lieutenants de Ligniville

même grade dès le 5 septembre. Les lieutenants-colonels Martineau-Deschenetz, Lenormand de Bretteville, Metman, Véron-Bellecourt, Molesworth de Mallet, Huc, Ernest de Maussion, Abel Adam, Nicolas-Nicolas, Martenot de Cordoue, de Chabron et Méric de Bellefon, tous de l'armée d'Orient, furent promus au grade de colonel dans la ligne à la date du 22 septembre, en même temps que les commandants de Tryon, Silvestre, Monfort, Ponsard, Porion, Le Roy de Dais, Bittard-

et Giaccomoni. — Dans le 15e, *officier :* le colonel Guérin. *Chevaliers :* le capitaine Chareyre; les lieutenants Davoust-Langotière, Jalustre, Hoffet; le sous-lieutenant de Foucher (disparu de l'*annuaire de* 1856); les sergents Faure, Lallemand, Luccioni. — Dans le 18e, *chevaliers :* les capitaines Boutillot, Jacques; le lieutenant Benoît; le sous-lieutenant Misler (disparu de l'*annuaire de* 1856). — Dans le 19e, *chevaliers :* le capitaine Brisson; le lieutenant Grimal. — Dans le 20e, *officier :* le capitaine Schubler. *Chevaliers :* le chef de bataillon Baudoin; les capitaines Le Breton et Barrau; les lieutenants d'Afflon de Champié et Lespieau; les sous-lieutenants Dehaye et de Conchy; le médecin aide-major Rollet; les sergents Cantié et Guillot; le caporal Délibès. — Dans le 21e, *officier :* le chef de bataillon Hue de La Colombe. *Chevaliers :* les capitaines Guyot, Friol, Mascarenc de Raissac et Dhouaire; le lieutenant Pittié; les sergents Bême et Fuzon. — Dans le 26e, *chevaliers :* les capitaines Petit et Vallet. — Dans le 27e, *chevaliers :* les commandants Schobert et Wirbel; le capitaine Minart; les lieutenants Pallière et Vaquet; le sous-lieutenant Jasserand; l'adjudant sous-officier Pigeon; le caporal Chapy; le tambour-major Bontus; le sapeur Parsis et le fusilier Bory. — Dans le 28e, *officier :* le colonel Lartigue. *Chevaliers :* le capitaine Abbo; le lieutenant Mourget; le sergent Barbé. — Dans le 30e, *officier :* le chef de bataillon Lamy. *Chevaliers :* le capitaine Binet; le sous-lieutenant Tranche de La Hausse (disparu de l'*annuaire de* 1856); le médecin-major Renard. — Dans le 32e, *officier :* le lieutenant-colonel Cavaroz. *Chevalier :* le capitaine Logerot. — Dans le 39e, *chevaliers :* le capitaine Savary; le médecin-major Bertrand. — Dans le 42e, *chevaliers :* les capitaines Cagnazzoli (disparu de l'*annuaire de* 1856), Montz; les lieutenants Cahen, Lecouppey et Puissant (ces deux derniers disparus de l'*annuaire de* 1856); le sergent Noel; le grenadier Pierrat. — Dans le 43e, *chevaliers :* les capitaines Limayrac et Denuc; le lieutenant Dautrement. — Dans le 46e, *chevaliers :* les capitaines Gasser, Roghi, Questroy, Le Bouedec; le lieutenant Rollet; le sous-lieutenant Pérard; le tambour-major Heymès. — Dans le 47e, *chevaliers :* les capitaines Isnard, Couder, Battini. — Dans le 49e, *chevaliers :* le chef de bataillon Lebrun; les capitaines Hindermann, Pianet, Thouvenel, Roy; le lieutenant Cartier; le médecin-major Didiot; le sergent Theissier. — Dans le 50e, *chevaliers :* les capitaines Busquet, Deplanque, Desplas; les lieutenants Pasquier, Voidy; le médecin aide-major Frison; les sergents Cabé, Martelet et Fisse. — Dans le 52e, *chevaliers :* les capitaines Gaillot, de Baroncelli-Javon; le chirurgien-major Forcioli. — Dans le 57e, *chevaliers :* les capitaines Lacarcet, Roux, d'Armengaud, Kreitzer; le lieutenant Boutroy; les sous-lieutenants Lacroix, Simard; le médecin aide-major Goureau; l'adjudant Binet; les sergents Chaillet et Goubaut. — Dans le 61e, *officier :* le colonel de Taxis. *Chevaliers :* les capitaines Chabal, Tarboché; les lieutenants Bulot, Roulland, Chambry et Péan de Ponfilly; les sous-lieutenants Jacob et Noel; le médecin-major Courbet; le sergent Latour. — Dans le 62e, *chevaliers :* le capitaine Skopetz; le médecin aide-major Gronnier. — Dans le 73e, *chevaliers :* le chef de bataillon Formy de La Blanchetée; le lieutenant Théaux. — Dans le 74e, *chevaliers :* les capitaines Boisson, Rigaud, Hammerlin. — Dans le 79e, *chevaliers :* les capitaines Noel, Perguilhem (disparu de l'*annuaire de* 1856), Pacotte; le médecin aide-major Gueury. — Dans le 80e, *chevaliers :* le

Desportes, Peyssard, de Courson, Godine, Armand de Camas, l'Herilller, Noël Moréno dit Petit, furent nommés lieutenants-colonels. Presque aussitôt après, le grade de lieutenant-colonel fut également conféré aux commandants Jeanningros, Signorino, Deparfouru, Pradier, et à divers autres officiers supérieurs de l'armée d'Orient.

Plusieurs des généraux de division qui s'étaient particulièrement signalés dans cette guerre, à défaut du bâton de maréchal de France, furent dotés des plus hautes dignités dans l'ordre de la Légion d'honneur ou reçurent des siéges dans le sénat. Le général Niel, membre du conseil d'État, fut promu grand'croix de la Légion d'honneur. Les généraux de Salles et de Mac-Mahon furent faits sénateurs, et le

capitaine Suzzarelli; les lieutenants Couston et Valeau (disparu de l'*annuaire de* 1856); les sous-lieutenants Carret et Lœscher; le sergent de Fontevieux.—Dans le 85e, *officier:* le commandant Morandy. *Chevaliers:* les capitaines Musnier de Mauroy, Darguesse; les lieutenants Vassor, Brot, Castelnovo; les sous-lieutenants Breton (disparu de l'*annuaire de* 1856), Graziani, Rolet; le médecin-major Basselet; les sergents André et Mailhé. — Dans le 86e, *officier :* le chef de bataillon Mena. *Chevaliers :* les capitaines Thomas, Jacquinot, Didenot; le lieutenant Landini (disparu de l'*annuaire de* 1856); le sous-lieutenant Giraudon; le médecin aide-major Daga; les sergents Briot et Templier; le fusilier Vigier. — Dans le 91e, *chevaliers :* les capitaines Vuillot, Barrot, de La Barre, Arnouilh; les lieutenants Testart et Rondeau; le chirurgien aide-major Chapuis; l'adjudant Lombard; le sergent-major Mineau. — Dans le 96e, *chevaliers :* les capitaines Dol, Schillinger, Borelli (disparu de l'*annuaire de* 1856), Trinité-Schillemans, Belner, Delpoux; les lieutenants Vitureau, Leborne; le sous-lieutenant Couchot; le médecin-major Ditz; les sergents Bonnet, Bourdais et Gabrielli. — Dans le 98e, *officiers :* le colonel Conseil-Dumesnil; le commandant de Nivet (disparu de l'*annuaire de* 1856). *Chevaliers :* les capitaines Rhor, Brocard, Laffon; le lieutenant Vautherot. — Dans le 100e, *officier :* le colonel Mathieu. *Chevaliers :* les capitaines Bousquet, Jomain, Girard; les lieutenants Seybel, Kieffert; le sous-lieutenant Rives; les sergents Malherbe, Chantemesse; le musicien Denoual.

Chasseurs a pied. — Dans le 1er bataillon, *chevaliers :* le commandant Gambier; les capitaines Bobillier, Dinnat, Célin, Ropper; le lieutenant Gandin; le sergent-fourrier Manin. — Dans le 4e bataillon, *officier :* le commandant Clinchant. *Chevaliers :* le capitaine Carré; le médecin-major Dexpers; le sergent-major Brion; le sergent-fourrier Loste; le sergent Imbert. — Dans le 5e bataillon, *chevaliers :* les lieutenants Gueydon, Le Luyer; le sous-lieutenant Baillet; le sergent Hébrard. — Dans le 6e bataillon, *chevalier :* le capitaine Duburgua; le médecin-major Pilet; le sergent Lucquiaud.—Dans le 7e, *chevalier :* le chef de bataillon Maurice.— Dans le 9e bataillon, *officier :* le chef de bataillon Rogier. *Chevaliers :* le capitaine Duval; le lieutenant Barbot; le médecin aide-major Rueff; le sergent Dupont; le caporal Uzureau. — Dans le 10e bataillon, *chevaliers :* le capitaine Pontié; le lieutenant Moreau. — Dans le 14e bataillon, *chevaliers :* le capitaine Demay; le médecin-major Chaufour. — Dans le 17e bataillon, *chevaliers :* le capitaine Choppin-Merey; le lieutenant Cailliot; les sous-lieutenants Nadal, Pillet; le médecin-major Mérimée; le sergent-major Catala.

Zouaves. — Dans le 1er régiment, *officier :* le capitaine de Roig de Bourdeville. *Chevaliers :* les capitaines Bonnet, Bousson, Ollivier; les lieutenants Bordes, de La Chevardière de La Granville, Blot; les sous-lieutenants Ozenfant, Leroux, Rousseau. — Dans le 3e régiment, *chevaliers :* le capitaine Parguez; le lieutenant Costes; le sous-lieutenant Pierron; le caporal Gentil.

second eut en outre la dignité de grand'croix. Le général Thiry (François-Augustin) fut nommé grand officier, ainsi que le général du génie Dalesme. D'autres officiers généraux encore furent revêtus de nouveaux honneurs qui, à quelques rares exceptions près, reçurent la sanction morale de l'armée et du pays.

Quand les premiers moments eurent été donnés à la satisfaction du succès, satisfaction d'ailleurs mêlée en Crimée de bien des sentiments douloureux au milieu des morts, des mourants et des blessés dont on était entouré, sur le vaste charnier humain où l'on était établi comme à demeure fixe, les alliés recommencèrent à réfléchir.

D'ailleurs, si le feu de l'ennemi était maintenant trop éloigné pour

Tirailleurs algériens. — *Chevaliers :* le capitaine Chevreuil ; les lieutenants Baudier (disparu de l'*annuaire de* 1856), de Boyne ; le médecin aide-major Driard ; les sergents Mohamed-ould-el-adj-Kadour, Mohamed-ben-Omar, Cazaux.

Légion étrangère. — Dans le 1er régiment, *chevaliers :* les capitaines Aubry, de Talleyrand-Périgord (disparu de l'*annuaire de* 1856), de Lavenne de Choulot ; les lieutenants Abrial et Verchère. — Dans le 2e régiment, *chevaliers :* le capitaine Gabrielli ; le lieutenant Désécots.

Gendarmerie. — *Chevaliers :* le capitaine Perrin ; le gendarme Bouillet.

Cavalerie. — Dans le 9e cuirassiers, *chevalier :* le capitaine Morel. — Dans le 1er chasseurs d'Afrique, *chevaliers :* le capitaine Dubessay de Contenson ; le lieutenant de Cherisey ; le médecin aide-major Perrin (disparu de l'*annuaire de* 1856). — Dans le 2e chasseurs d'Afrique, *chevaliers :* le lieutenant Cousin de Montauban ; le maréchal des logis Duneyer. — Dans le 3e chasseurs d'Afrique, *chevalier :* lieutenant Delaremanichère. — Dans le 4e chasseurs, *chevalier :* l'adjudant Grollier.

Service de santé. — *Officiers :* les médecins principaux Malapert Thomas, Cazalas, Mery ; les médecins-majors de 1re classe Pastureau, Bourguillion, Leuret. *Chevaliers :* les médecins-majors de 1re classe Garreau, Cuvillon ; les médecins-majors de 2e classe Moussu, Larrivière, Verjus ; les médecins aides-majors de 1re classe Verdier, Ohier, Tedeschi, Vernay, Gillin (disparu de l'*annuaire de* 1856), Chevassu, Nuzillat, Maugis, Mignot, Savaète (disparu de l'*annuaire de* 1856) ; le médecin aide-major de 2e classe Riolacci ; les pharmaciens Demortain, Bachelet, Bourgeois.

Intendance. — *Officiers :* le sous-intendant de 1re classe de Mercier ; les sous-intendants de 2e classe Robert et Faulte du Puyparlier. *Chevaliers :* les sous-intendants de 2e classe Pérot, Jallibert ; les adjoints Robardey, Tournal.

Administration. — *Officier :* Bourgeois. *Chevalier :* Lacoste, Gennissieux, Bourdin, Frey, Poncelet, Antonini, Moriceau, Rémiatte, Pinel, Latrobe, Sénelar, Crété, Templier.

Flotte. — *Officiers :* le capitaine de frégate du Rousseau de Fayolles ; les lieutenants de vaisseau de Terson, Amet, Rallier, Bon-Amy de Villemereuil ; le lieutenant-colonel d'artillerie de marine Pelissier ; le chef de bataillon d'artillerie de marine Brault. *Chevaliers :* les lieutenants de vaisseau Le Breton de Rauzégan, Lespès, Gougeard, Viller ; les enseignes de vaisseau Poincel, Velleret, Potier, de Tournière, Maher, Hibert, Doré, Carly de Svazzéma, Quentin ; les aspirants Vandier, Guibert, Warneck, Brown, Giquel, Reyniers, d'Anzel d'Aumont, de Serre de Saint-Roman ; les capitaines d'artillerie de marine Delsaux, de Guilhermy, Françon ; le lieutenant Monnier ; le sergent-major Legentil ; les sergents Kindel et Adénier ; les quartiers-maîtres canonniers Steinbach, Madec ; le maître-canonnier Amenc ; le canonnier Henry ; les matelots Sévestre, Étiard ; le chirurgien de marine Aiguier.

continuer à faire parmi eux bien des victimes, il n'en était pas de même des maladies qui élevèrent encore en septembre au chiffre de quatorze mille quatre cent quarante-sept le nombre des entrées aux hôpitaux du camp français seulement. Il est vrai que sur ce chiffre il y avait, comme on l'a déjà dit, huit mille six cent soixante-cinq blessés par le feu; le reste se répartissait en quatre cent quatre-vingt-neuf scorbutiques, cinq typhiques, et trois mille huit cents blessés ordinaires, fiévreux, etc. Deux mille cent soixante-dix-huit blessés ou malades moururent en Crimée, cinq mille sept cent soixante-treize furent évacués sur Constantinople, et cinq mille deux cent quarante-neuf sortirent guéris. A cette époque, la situation sanitaire et l'installation de l'armée anglaise étaient infiniment meilleures que celles de l'armée française, comme l'établissent sans détours inutiles le médecin en chef de celle-ci et l'inspecteur du service de santé Baudens, arrivé dans ce temps en Crimée. Les Français avaient été prompts à faire une première installation au début de la guerre, beaucoup plus prompts que les Anglais; mais ils avaient relativement peu progressé, continuant à se contenter de leur organisation primitive, tandis que leurs alliés, plus lents d'abord, mais plus méthodiques, avaient fait de véritables et considérables établissements que les médecins français, on le répète, voyaient avec une admiration mêlée de sentiments de regrets comparatifs. Ici, comme partout, le caractère des deux peuples se montrait : élan, rapidité, art de se débrouiller promptement dans l'un; débuts pénibles, énergie calme, progrès constants et sûrs dans l'autre. Pendant le prochain hiver, on le verrait mieux encore en Crimée.

Car malheureusement la prise de Sébastopol, moins ses fortifications du nord, ne décida ni les gouvernements, ni les généraux alliés à renoncer aux camps et aux retranchements établis devant la ville détruite. Voilà peut-être ce qui ne se comprendra pas par la suite. On continua à rester là, y augmentant même le nombre des troupes, et faisant de Kamiesch et des campements environnants des sortes de Capoue par l'inaction, mais sans charmes, désolées, morbides, ou plutôt un vaste ossuaire à neuf cents lieues de la patrie. L'histoire fera certainement aux gouvernements sur ce point comme sur plusieurs autres une large part de blâme; mais elle admirera la résignation, l'abnégation, la constance des braves soldats qui supportèrent, après la victoire si chèrement acquise, les misères sans nombre d'un second hiver passé sur l'affreux plateau de Chersonèse, et cette fois dans la plus nostalgique inactivité. Qui l'imposa? Est-ce

l'impuissance? est-ce la politique? L'avenir seul peut dévoiler ce lugubre mystère.

Cependant cette inactivité, malheureuse à tous égards, ne commença pas immédiatement après la prise de Sébastopol. Quelques mouvements de troupes, quelques expéditions même, auxquelles ne concourut qu'une faible partie des troupes, purent faire croire à des projets et à des vues d'une certaine importance. Les pourparlers qui eurent lieu entre le général en chef français et le prince Gortschakof, pour l'échange des prisonniers et au sujet des blessés, donnèrent même cours, dit un écrivain étranger, aux bruits les plus singuliers; on ne parlait de rien moins que d'une capitulation de toutes les forces russes dans la Crimée; on ajoutait que la question en litige était de savoir si les alliés laisseraient retirer ces forces avec ou sans armes, ou si on exigerait une capitulation à discrétion. Mais ces bruits étaient de la même nature que celui qui avait annoncé la prise de Sébastopol et la destruction de toute l'armée russe de Crimée après la bataille de l'Alma. L'imagination française dans le succès, et malheureusement quelquefois aussi dans l'insuccès, va généralement plus vite que la réalité.

L'armée russe ne songeait nullement à capituler. Le prince Gortschakof, dans un ordre du jour, en date du 12 septembre, où il faisait contre fortune bon cœur, promit à ses troupes la guerre en rase campagne : « Sébastopol, disait-il, nous tenait enchaînés à ses murs; avec sa chute, nous acquérons la mobilité, et une nouvelle guerre commence, *la guerre de campagne, celle qui va à l'esprit du soldat russe.* » On en avait pu juger à l'Alma, à Inkerman et sur la Tchernaïa : autant de défaites que de combats en rase campagne. La conduite du général en chef russe fut d'ailleurs en contradiction manifeste avec ses discours, car on le vit se préparer activement à soutenir un nouveau siége au nord de la rade de Sébastopol, élever de nombreuses batteries, et se retrancher sur ce point. Cette idée d'établir une partie de l'armée russe dans des retranchements au nord de la rade, pouvait avoir de graves inconvénients; car c'était s'exposer cette fois à un investissement complet, dans le cas où les alliés, maîtres du sud, se déploieraient au septentrion dans les vallées du Belbeck et de la Katcha, pour couper les communications avec Simphéropol. Mais peut-être le prince Gortschakof avait-il pour but, en arrêtant le plus longtemps possible les alliés dans leurs positions du sud, de les empêcher de tourner les yeux vers les affaires d'Asie, où l'on espérait de plus en plus trouver

des compensations à la prise de Sébastopol pour le moment où l'on traiterait de la paix.

Les positions qu'occupaient les Russes en septembre étaient à peu près celles-ci : la partie du cinquième corps d'armée qui se trouvait encore en Crimée était directement préposée, avec les marins débarqués, à la garde du fort Constantin, sur la langue de terre qui commande l'entrée de la rade au nord ; de la batterie du Télégraphe et autres batteries du rivage du même côté ; du fort du nord et des batteries Sivernaïa et Soukaïa, situées en avant, ainsi que de toutes les autres défenses septentrionales de la rade, depuis le cap Constantin à l'ouest, aux ruines d'Inkerman à l'est; la 11e division du quatrième corps était établie sur les hauteurs nord d'Inkerman et sur celles de Mackensie; en arrière se tenait la 10e division entre le Belbeck et la Katcha; la 12e division était plus en arrière encore sur l'Alma et fut ensuite appelée plus à portée de la route de Simphéropol à Eupatoria. Le troisième corps d'armée russe, placé sous les ordres du général d'artillerie Souchosannet, depuis la mort du général Read, occupait le terrain situé entre le Belbeck supérieur et la Katcha supérieure, au sud-est de la route de Balaklava à Simphéropol. Il était appuyé par le sixième corps d'armée, posté entre Simphéropol et la Katcha, et dont l'extrémité de l'aile gauche occupait Aloupka sur la mer, au revers sud des monts Yaïla et à l'est de la vallée de Baïdar. Le deuxième corps d'armée, servant de réserve générale, était autour de Simphéropol, prêt à se diriger soit sur le Belbeck, soit sur Eupatoria, où il y avait un corps d'armée turc, soit sur Kertch et Iéni-Kalé par où se passaient quelques nouveaux événements. Toutes ces troupes d'infanterie de ligne étaient renforcées par des réserves et milices. Simphéropol était considéré comme centre des opérations. L'armée russe présentait le front vers la Tchernaïa, vers Eupatoria et vers Kertch. On n'avait laissé aux divisions qui faisaient front à la Tchernaïa que la cavalerie absolument indispensable. Le gros des escadrons russes était distribué entre les corps d'observation de Kertch et d'Eupatoria.

La division de cavalerie française du général d'Allonville avait toujours ses bivouacs dans la haute vallée de Baïdar, d'où elle poussait des reconnaissances sur la Tchernaïa supérieure. Le 11 septembre, un détachement ennemi ayant occasionné une alerte, le maréchal Pélissier donna l'ordre au général Morris de se porter sur le village de Choulliou, avec les 2e, 3e, 4e chasseurs d'Afrique et la cavalerie piémontaise. La colonne du général Morris ne trouva au point indiqué que de

petits détachements de cosaques; au retour, son arrière-garde échangea quelques coups de fusil avec les Russes. Le général d'Autemarre fut envoyé le même jour dans la vallée de Baïdar avec sa division d'infanterie (1re du premier corps) et le 1er régiment de chasseurs d'Afrique. Quatre jours après, la colonne d'Autemarre se porta sur le col dit de Kesner-Tchesmé et sur Aï-Todor, pour ouvrir des routes, ce qui semblait indiquer, de la part du maréchal Pélissier, des intentions d'entamer la grande guerre; mais tout devait se passer, sous ce rapport en démonstrations. Le général Espinasse, qui avait remplacé à la tête de la 3e division du deuxième corps le général Faucheux, descendit le mamelon Fédioukinnes de l'est sur la gauche de la Tchernaïa, pour aller renforcer le général d'Autemarre. En même temps la division d'Aurelles de Paladines (2e du corps de réserve) quitta les hauteurs sud d'Inkerman pour relever la position du général Espinasse sur le Fédioukinnes. Ces mouvements, en apparence menaçants pour les Russes, avaient pour contre-partie l'armement des lignes de Kamiesch avec les pièces de position prises dans Sébastopol, ce qui disait assez que l'on était autant occupé de la défensive que de l'offensive.

Pendant que les alliés déblayaient tant bien que mal les rues de Sébastopol sous le canon de l'ennemi, et non sans fréquents accidents pour les travailleurs et les curieux, les Russes, auxquels leur souverain adressait une lettre de félicitations pour leur belle défense, témoignaient d'un renouvellement d'animation fait pour déconcerter les folles imaginations de Paris et de Londres, qui déjà les voyaient, sinon capitulant, du moins en fuite à travers les steppes, et semblaient craindre qu'on ne se laissât engager trop avant à leur poursuite. En les voyant élever batteries sur batteries, particulièrement près d'Inkerman, le génie et l'artillerie des alliés durent se remettre immédiatement en frais de construction de contre-batteries. Les Français en dressèrent six en ville et deux à Malakof, pour tirer sur la rade et les forts du nord.

Le 17 septembre, le maréchal Pélissier fit une nouvelle répartition de son armée. La division Charles Levaillant resta seule du premier corps dans ses anciennes positions. Les divisions Pâté et Bouat (3e et 4e du premier corps) rejoignirent la division d'Autemarre dans la vallée de Baïdar. Le deuxième corps d'armée, passé intérimairement sous les ordres du général Camou, par suite de la grave blessure du général Bosquet, s'établit sur la rive gauche de la Tchernaïa, appuyant sa droite aux Piémontais, sa gauche aux plateaux sud d'Inkerman. La division Mac-Mahon tint le mamelon Fédioukinnes de l'est; la division Espinasse,

revenue de Baïdar, occupa le mamelon de gauche; la division Camou, au centre et au pied des hauteurs, eut pour mission de défendre la route de Traktir à Balaklava ; la division naguère commandée par le général Dulac, qui s'était embarqué pour France le lendemain de l'assaut, fut chargée de défendre le plateau et les pentes au sud d'Inkerman, et la division La Motterouge eut ordre de protéger l'accès vers ces dernières hauteurs. Le général de Mac-Mahon eut le commandement supérieur des lignes de la Tchernaïa, en même temps que de la réserve, composée des divisions Herbillon et d'Aurelles, qui vinrent occuper en seconde ligne le bivouac du général de Salles. La garde impériale resta sur le plateau de Chersonèse, près du grand quartier général. La cavalerie ne quitta pas non plus ses positions. De la sorte, l'extrême droite du maréchal Pélissier, composée du premier corps et forte de trente et un mille hommes d'infanterie, deux mille de cavalerie, avec cinquante-quatre bouches à feu, s'étendait dans la vallée de Baïdar ; le centre et la gauche, composés du deuxième corps, fort de trente-cinq mille hommes d'infanterie, de deux mille chevaux, avec soixante-six pièces, se déployaient sur la Tchernaïa et les hauteurs sud d'Inkerman ; enfin, une réserve de vingt et un mille hommes d'infanterie, huit cents cuirassiers, avec quarante-huit canons, se tenait en deuxième ligne. Une seconde réserve d'artillerie, formée de cinquante-quatre bouches à feu, était campée, avec le grand parc de campagne, près du col de Balaklava.

Le 18 septembre, sur l'ordre qu'il en avait reçu quelques jours auparavant, le général de division d'Allonville s'embarqua pour Eupatoria, avec les généraux de brigade Walsin d'Estherazy et Coste de Champéron. Il emmenait trois régiments de cavalerie, les 6e et 7e dragons, et le 4e hussards, colonels Ressayre, Duhesme et Simon de La Mortière, ainsi que la 3e batterie du 15e régiment d'artillerie à cheval, capitaine-commandant Armand, qui s'était distinguée dans la journée de Traktir. Le 20 septembre, les derniers escadrons embarqués étaient arrivés à Eupatoria, où se trouvait le mouchir Ahmed-Pacha, avec trente pièces de canon et trois divisions turques et égyptiennes, dont deux d'infanterie et une de cavalerie, que les maladies avaient réduites à quinze mille hommes. Par convention entre la Porte ottomane et le maréchal Pélissier, le général d'Allonville devait avoir le commandement supérieur de toutes les troupes d'Eupatoria, dans le but de dégager cette ville tout d'abord, et ensuite d'intercepter les communications entre Simphéropol et Pérékop, pendant que la principale armée des alliés

essayerait de tourner l'aile gauche des Russes. On verra que la première partie seulement du programme du général d'Allonville put être exécutée.

Quant à la tentative de tourner l'aile gauche de l'ennemi, elle ne devait pas avoir de succès. Le 22 septembre, l'avant-garde du maréchal Pélissier franchit le passage de Cardonne-Bell ; elle se porta, en deux faibles colonnes, sur le versant septentrional de la montagne dont les pentes s'infléchissent sur le Belbeck supérieur. La colonne de droite s'avança sur Markoul, celle de gauche sur Koloulouz. La première rencontra une compagnie du régiment de Krementschouk, qui se retira sur Enisala, près du Belbeck, et y fut recueillie par les bataillons de réserve du régiment de Smolensk. Ces troupes russes réunies reprirent la route du village de Markoul, qui fut évacué par les Français et réoccupé par les Russes. La colonne de gauche, après avoir opéré sa reconnaissance sur Koloulouz, qu'abandonna d'abord un détachement du régiment de Smolensk qui s'y trouvait, se replia à son tour, et l'ennemi rentra dans sa position. Tout cela se passait à peu près sans tirer un coup de feu. Le 23 septembre, une autre colonne française, prenant plus à l'ouest, du côté de Chamli-Ozenbash, franchit le passage de Caden-Otar et força plusieurs postes de cosaques à se retirer sur Aï-Todor. Ces reconnaissances furent continuées jusqu'aux premiers jours d'octobre, et favorisèrent les travaux des troupes françaises qui amélioraient les chemins du côté nord de la montagne au delà des passages, et qui construisaient pour les défendre quelques retranchements armés de dix pièces de montagne.

Pendant ce temps, le général d'Allonville commençait ses opérations à Eupatoria, que le lieutenant général Korf observait avec une division de houlans.

Il paraît que l'ordre avait été donné à celui-ci de se retirer sur la grande route de Pérékop à Simphéropol aussitôt que les alliés feraient contre lui une démonstration en force, et qu'il ne tint pas suffisamment compte de cette injonction. Simphéropol était considéré comme le point central du corps d'observation de ce côté. Le général Schabelski, commandant en chef de ce corps, y avait son quartier principal, appuyé par la division de dragons Montrésor, formant sa réserve.

Le général d'Allonville sortit d'Eupatoria, dans la nuit du 24 au 25 septembre, avec un petit corps d'armée composé de trois mille hommes d'infanterie turcs ou égyptiens, seize cents cavaliers ottomans, huit escadrons de dragons et deux pelotons de hussards fran-

çais, le tout appuyé par deux batteries turques, dont une à cheval, et par la batterie française du capitaine Armand. Ces troupes furent divisées en deux colonnes : l'une, commandée par Ahmed-Pacha, fut dirigée au nord d'Eupatoria sur le village d'Oraz ; l'autre, sous les ordres du général d'Allonville en personne, prit au sud-est, pour chasser l'ennemi du village de Sack, situé à peu de distance du lac Touzla, sur la route d'Eupatoria à Simphéropol. Partie à minuit, la colonne d'Allonville était, à quatre heures du matin, en vue de Sack. Les avant-postes russes furent surpris dans leurs cantonnements. Ils se replièrent précipitamment, et des fusées donnèrent dans toutes les directions le signal de l'approche des alliés. Le général d'Allonville se disposait à profiter du désordre des ennemis pour s'élancer à l'attaque, quand un brouillard intense s'éleva, qui ne permettait pas de voir à vingt pas devant soi et de diriger les mouvements. Il fallut absolument faire halte. A huit heures du matin cependant la brume se dissipa, et la colonne se remit en marche sur Sack. Deux bataillons égyptiens, soutenus par deux bataillons turcs, se portèrent en avant, appuyés par le feu de la batterie Armand et par celui de la batterie à cheval ottomane. Trois mille hommes de cavalerie russe, avec deux batteries qui se trouvaient là, n'attendirent pas le choc, et, aux premiers coups de canon, abandonnèrent le village de Sack au général d'Allonville, qui fit mettre le feu aux fourrages et aux grains qu'on y avait amassés. De son côté, Ahmed-Pacha força les Russes à s'éloigner d'Oraz. L'ennemi remonta par la route de Simphéropol. A six heures du soir, les deux colonnes alliées étaient rentrées, comptant à peine deux ou trois blessés.

Cette petite expédition encouragea vivement à en faire presque aussitôt une autre plus importante. D'ailleurs, la cavalerie française, pour qui la guerre s'était montrée jusqu'ici marâtre, brûlait d'une noble ardeur de se signaler et de se mesurer avec la cavalerie russe tant vantée. Il fut décidé que, le 29 septembre, de grand matin, trois colonnes partiraient d'Eupatoria pour opérer de nouveau contre le corps d'observation russe.

Ce jour-là, le général Terpelefski se tenait, avec le régiment de houlans archiduc Léopold, à Tegesk, lieu distant de deux milles d'Aïbar ; et le général Korf, avec le régiment de houlans grande-duchesse Catherine Mikhaïlovna, trois sothnies de cosaques, et une batterie volante de huit pièces, était près de Tip-Mamaï, à environ deux kilomètres d'Eupatoria. Le point de retraite pour le premier de ces généraux était Bosoglou, pour le second Karagourt.

A trois heures du matin, les colonnes du général d'Allonville commencèrent leur mouvement. La colonne de droite, sous les ordres d'Ahmed-Ménékli-Pacha, se composait de deux bataillons turcs, de quatre bataillons égyptiens et de quelques escadrons de carabiniers. La colonne du centre, conduite par le général d'Allonville, était formée des 6[e] et 7[e] dragons, du 4[e] hussards, de deux cents cavaliers irréguliers pour éclairer la marche, et de six bataillons égyptiens, le tout appuyé par la batterie Armand. La colonne de gauche, dirigée par le mouchir Ahmed-Pacha, était forte de douze bataillons ottomans, de trois régiments de cavalerie de la même nation et de deux batteries.

La colonne d'Ahmed-Ménékli-Pacha, se portant sur la langue de terre qui sépare Sasik de la mer et soutenue spécialement par deux chaloupes canonnières, alla prendre position à l'extrémité de cet isthme sur les hauteurs qui dominent le village de Sack. Elle ne trouva devant elle que quelques escadrons ennemis qu'elle contint aisément et qui se mirent hors de portée de canon.

La colonne du mouchir Ahmed-Pacha traversa Oraz et divers autres villages, pour se rendre au village de Tchotaï ou Djolchak, à vingt-quatre kilomètres au nord d'Eupatoria, où elle devait se rallier au général d'Allonville, après avoir détruit sur sa route les approvisionnements de l'ennemi.

La colonne d'Allonville traversa un des bras du lac Sasik sur une jetée par où passe la route de Pérékop; le général français se dirigea de sa personne sur Djolchak, en prenant par le village de Tschiban.

Les avant-postes du général Terpelefski s'étaient repliés lentement vers Tegesk, et ceux du général Korf vers Orta-Mamaï. D'après leur rapport, Korf fit monter à cheval, se retira derrière un ravin qui, près de Djolchak, coupe la route d'Eupatoria à Aïbar, et de là se dirigea au sud, par les villages de Kouroulou-Kénéghèz et Khanghil ou Khoughil, sur le lac Sasik. Ayant perdu les alliés de vue, il fit halte entre ces deux villages, attendant là les événements. Les houlans mirent pied à terre, l'artillerie détela, mais les pièces restèrent en batterie. Des cosaques furent disposés en vedettes, et des patrouilles envoyées vers la route.

De son côté le général d'Allonville, en suivant à la piste les avant-postes de Terpelefski, avait perdu de vue la colonne du général Korf. Terpelefski se retira sur Bosoglou, et aussitôt qu'il eût franchi la grande route, ses avant-postes, devenus son arrière-garde, lâchèrent bride à leur chevaux, courant de son côté.

Il était environ neuf heures du matin quand le général d'Allonville arriva au village de Djolchak qu'il trouva abandonné. Il y attendit Ahmed-Pacha qui le joignit à dix heures et demie, sans avoir rencontré les escadrons du général Terpelefski.

Déjà les éclaireurs avaient signalé au général d'Allonville des mouvements de cosaques et de houlans sur ses derrières, entre Kouroulou-Kénéghèz et Tschiban. C'étaient les patrouilles que le général Korf avait envoyées vers la route. Le général d'Allonville ne mit pas en doute que ces mouvements n'eussent pour but de lui couper la retraite, quoique la situation au repos du gros de la troupe du général russe, situation qu'il ignorait d'ailleurs, ne dénotât rien d'aussi vigoureux.

Aussitôt il disposa la cavalerie française pour l'attaque, en trois colonnes, pendant qu'Ahmed-Pacha prenait position à Djolchak et maintenait la communication avec huit escadrons de lanciers turcs.

Le 4[e] hussards, avec son colonel Simon de La Mortière, formait en avant la première colonne, conduite par le général Walsin-Esterhazy ; le 6[e] dragons, colonel Ressayre, composait la deuxième colonne, dirigée par le général Coste de Champéron ; le 7[e] dragons, colonel Duhesme, troisième colonne, servait de réserve ; la batterie Armand devait appuyer l'attaque. Ainsi formé, le général d'Allonville marcha au trot vers les hauteurs de Kouroulou-Kénéghèz, et découvrit bientôt la batterie russe de huit pièces en position, mais dételée, et les houlans au bivouac dans une position isolée. Son espoir était de l'envelopper.

Le général Walsin-Esterhazy, sur l'ordre du général d'Allonville, chargea impétueusement à la tête du 4[e] hussards qui s'élança, le sabre à la main, partie sur les pièces, partie sur les bivouacs russes, pendant que les cosaques et les houlans montaient en toute hâte à cheval, et que déjà quelques-uns de leurs escadrons étaient prêts à recevoir le choc. Le capitaine d'état-major Pujade, aide de camp du général, le sous-lieutenant de Sibert-Cornillon, officier d'ordonnance, le colonel Simon de La Mortière, le commandant Tilliard à la tête des deux premiers escadrons, le capitaine d'Anglars qui conduisait les deux autres, le capitaine Charmeux, le capitaine de Berthois, le lieutenant Hazotte et le maréchal des logis Bourseul se distinguèrent particulièrement. Ce sous-officier, à peine âgé de vingt et un ans, le sabre au poing et frappant d'estoc et de taille, s'enfonça au milieu des escadrons russes, et reçut lui-même dix-huit glorieuses blessures. Le capitaine Pujade fut aussi atteint en plusieurs endroits, et le sous-lieutenant de Sibert reçut des coups auxquels il devait presque aussitôt succomber. Deux pièces de la

batterie russe attelèrent à la hâte et prirent immédiatement le large. Les six autres pièces, après une première décharge à mitraille dont l'effet n'avait pas été très-grand, se préparaient à renouveler leur feu, quand le capitaine Lenormand, avec le 1er escadron de hussards, et le capitaine Galibert, avec le 2e escadron, le prévinrent en envahissant et enlevant la batterie.

Les Russes, après s'être ralliés, revinrent avec fureur au combat, et reprirent pour un moment une partie de leur artillerie. Alors deux escadrons de houlans, jusqu'alors restés en réserve, parurent vouloir mettre à profit la position des hussards qui, dans l'ardeur du combat, s'étaient un peu dispersés en groupes, pour charger ceux-ci sur leurs flancs ; mais, à la voix du général Walsin-Esterhazy, le commandant Tilliard rallia autour de lui une partie des groupes, pendant que les deux escadrons conduits par le capitaine d'Anglars enfonçaient l'ennemi sur sa gauche, et que les deux colonnes de dragons, s'étant portées dans la direction de Baschmack, menaçaient elles-mêmes de couper la retraite à l'ennemi. Le général Coste de Champéron et le colonel Ressayre, dépêchés par le général d'Allonville, avec le 6e dragons, relevèrent, à la première ligne de combat, le général Esterhazy et le colonel Simon de La Mortière que la lutte avait dû fatiguer. A la vue du mouvement des dragons, les escadrons russes prirent la fuite dans le plus grand désordre, abandonnant définitivement leurs six pièces de canon, plus douze chariots de munitions, une forge de campagne, deux cent cinquante chevaux et cent soixante-neuf prisonniers. Ils furent poursuivis avec acharnement sur la route de Karagourt, jusqu'au ravin de Baschmack, à plus de huit kilomètres de distance du village de Khanghil ou Khoughil, dont ce brillant combat de cavalerie prit le nom. Outre les prisonniers, les Russes avaient perdu cent dix hommes tués. Les Français ne comptaient parmi eux que quatorze hommes morts et vingt-sept blessés, la plupart appartenant au 4e hussards. Les colonnes rentrèrent, vers sept heures du soir, à Eupatoria.

Le combat de Khanghil, auquel le corps turc et l'infanterie n'avaient pris aucune part, fit d'autant plus de bruit que le prince Gortschakof avait proclamé les prochains succès des Russes en rase campagne, et que — l'on ne sait sur quelles données — on avait jusque-là présenté la cavalerie russe comme quelque chose de terrible, dont on n'avait pas d'idée. Et pourtant, comme le remarque un écrivain militaire étranger, elle s'était tirée de la plus triste manière de la première rencontre. Le lieutenant général Korf perdit le commandement de

sa division et fut traduit devant un conseil de guerre qui le condamna pour n'avoir pas exécuté l'ordre de se retirer sur Karagourt. Le maréchal Pélissier lança un ordre du jour pour féliciter le général de division d'Allonville, les généraux Walsin-Esterhazy et Coste de Champéron, ainsi que les trois régiments de cavalerie française et la batterie Armand. Ce succès eut pour résultat de tenir le corps d'observation russe à distance plus respectueuse d'Eupatoria.

Le 4 octobre, le maréchal Pélissier publia un autre ordre du jour en l'honneur des braves marins, débarqués sous les ordres du contre-amiral Rigault de Genouilly, qui, après avoir servi avec tant de constance et d'intelligence dans les batteries des attaques de Sébastopol, se disposaient à retourner sur leurs vaisseaux.

Deux jours après vinrent les récompenses données à la division d'Allonville et quelques-unes décernées à la marine par le même arrêté du général en chef (1).

Cependant le maréchal Pélissier prenait des dispositions sérieuses pour établir et développer ses troupes dans la vallée du Belbeck. Les Russes, en voyant les Français s'affermir sur la rive gauche de la rivière de ce nom, prirent position sur la hauteur de la rive droite, près de Ioukari-Airgoul, ayant derrière eux la Katcha. Le 12 octobre, les Français étendirent leur aile droite vers Tavri et Moukhaldir. Pour couvrir ce mouvement, une de leurs colonnes s'avança de Foti-Sala, qu'elle avait occupé le 8 avec Enisala, jusqu'à Airgoul; elle se trouvait ainsi sur la rive gauche du haut Belbeck; mais ayant vu de ce côté les Russes en ordre de bataille, elle rabattit sur Toti-Sala. Jamais on ne vit tant de mouvements, de part et d'autre, que pendant cette guerre, pour gagner ou conserver quelques pouces de terrain.

Le prince Gortschakof qui, durant une semaine, était resté spectateur inactif des mouvements des Français, avait fini par trouver qu'il ne convenait pas à son honneur militaire de laisser une poignée d'hommes s'établir comme ils l'entendaient dans une position favorable. Il résolut donc de prendre l'offensive et de rejeter ses adversaires au

(1) Officiers de la Légion d'honneur : colonel Simon de La Mortière, commandant Tilliard, du 4e hussards; — commandants Badenhuyer, du 6e dragons, de Landriève, du 7e dragons; — Berthier, capitaine de frégate; Bodot, lieutenant de vaisseau.

Chevaliers : capitaines Pujade et Gatine, de l'état-major; — Becker, artificier au 15e d'artillerie; — capitaine Charmeux, lieutenant Hazotte, maréchal des logis Bourseul, du 4e hussards; — capitaines Raabe, sous-lieutenant de Sibert-Cornillon (mort presque aussitôt), du 6e dragons; — capitaine Dorsanne, du 7e dragons; — lieutenants de vaisseau Bories et Glotin; enseignes de vaisseau Christy de Pallières et Rivière.

moins de la vallée du Belbeck. A cet effet, le 12 octobre, il renforça son avant-garde près d'Airgoul, et en donna le commandement au général Souchosannet, chef du troisième corps d'armée, qui reçut ordre d'attaquer le lendemain matin Enisala et Foti-Sala, et d'engager, s'il était possible, les Français dans un combat sérieux. L'affaire devait être déterminée par un mouvement agressif sur les deux flancs de ceux-ci. En conséquence, le général Ouschakof qui, avec l'aile droite du troisième corps d'infanterie russe, se trouvait plus bas sur le Belbeck, à Albat, était invité à marcher, le 13 au matin, par Otarchouk et Karlou sur le flanc gauche et les derrières des Français ; en même temps, la division de dragons du général Montrésor, qui, le 11, avait quitté ses quartiers entre Simphéropol et Baktchi-Seraï pour se rassembler sur la Katcha, puis avait remonté cette rivière dans l'après-midi du 12 et marché dans la nuit suivante vers Stilia, entre la Katcha et le Belbeck, s'avancerait vers Tatar-Osminkoï, et de là sur Tavri, dans le flanc droit des troupes adverses.

Le maréchal Pélissier ayant reçu, pendant la nuit, un rapport sur les mouvements de l'ennemi, estima, d'après tous les précédents, qu'il lui serait plus favorable d'être attaqué par les Russes que d'attaquer lui-même ; il prit par suite ses dispositions pour que le choc fût reçu en bonne situation, et de manière à profiter des avantages du tir perfectionné, avantages plus grands dans un combat de fusillade quand on se tient sur la défensive que quand on prend l'offensive (1). Il envoya l'ordre à sa division d'avant-garde de se retirer sur les passages dans le cas où elle serait attaquée le 13, et pria le général Simpson de tenir prêt, sur la Tchernaïa, un petit corps de troupes, pour que si les ennemis attaquaient sur son front d'Aï-Todor à Foti-Sala, vers la chaîne Chamli-Ozenbash, pour se diriger ensuite sur la vallée de Baïdar, ce détache-

(1) L'auteur de *la Guerre contre la Russie*, M. Rustow, dit que le maréchal Pélissier croyait à une évacuation volontaire de la Crimée par le prince Gortschakof, et que, par suite, il lui semblait très-vraisemblable que le général russe livrerait encore un combat furieux pour couvrir sa retraite, comme il avait fait à Sébastopol.

C'est ici, pour nous, une occasion de retirer une partie des critiques que nous avons faites, dans une note de notre premier volume, de l'ouvrage de M. Rustow, ouvrage qui ne nous est parvenu que successivement ; nous l'avons accusé, après lecture de ses deux premiers volumes, d'une manie de dénigrement poussée jusqu'à l'excès, et de vouloir partout substituer ses plans faits après coup à ceux des généraux tant d'un côté que de l'autre ; nous avons eu et nous aurons encore occasion d'être en désaccord complet avec lui sur beaucoup de ses jugements et de ses appréciations ; mais nous n'hésitons pas à reconnaître que son ouvrage renferme d'excellentes choses et peut être consulté avec fruit.

ment pût marcher sur leur aile droite par Chouliou et Opau. Le général Simpson désigna à cet effet les Piémontais et la division des highlanders sous les ordres de sir Colin Campbell. Ces troupes se munirent de vivres pour plusieurs jours; leur avant-garde passa la Tchernaïa, le 13 octobre, et prit position près d'Opau.

Le matin du 13, aussitôt que les Russes eurent développé leurs mouvements d'attaque, l'avant-garde française, comme elle en avait reçu l'ordre, se replia, sans combat, de Foti-Sala et d'Enisala. L'ennemi réoccupa ces positions, mais déçut les espérances du maréchal Pélissier en ne poussant pas plus loin. Les alliés, pour se consoler, se complurent dans la pensée que toutes ces manœuvres des Russes avaient simplement pour but de masquer leur retraite.

Le maréchal Pélissier, fondant alors d'assez grandes espérances sur les troupes d'Eupatoria pour décider les Russes à évaquer la Crimée, se proposait d'envoyer des renforts au général d'Allonville. D'autre part il préparait, de concert avec le général Simpson et les amiraux Bruat et Lyons, contre les défenses russes de Nikolaïef et de Kherson, sur le liman du Dnieper, une expédition dont il sera bientôt parlé, et qui pouvait aussi n'être pas sans influence sur les décisions que prendrait l'ennemi à l'égard de la presqu'île Taurique.

Le 8 octobre, le général d'Allonville avait fait une nouvelle sortie jusqu'à vingt-huit kilomètres d'Eupatoria, dans la direction d'Aïbar et de Pérékop; il n'avait pas rencontré un seul Russe sur son chemin. Les bachi-bouzouks, qui lui servaient d'éclaireurs, en avaient profité pour brûler tous les villages abandonnés, et enlever deux mille têtes de bétail. Ce fut peu de jours après cette opération, que le maréchal Pélissier envoya à Eupatoria la 4e division du deuxième corps (naguère division Dulac), commandée par le général de Failly. On avait expédié de Kamiesch, au général d'Allonville, des équipages de pompes mobiles et des outres propres à utiliser les puits d'eau potable, si rares dans cette partie de la Crimée. De son côté, le général Simpson fit embarquer pour la même destination la brigade de cavalerie de lord Paget, composée des carabiniers, des 4e et 13e dragons légers, du 12e lanciers, avec un corps d'artillerie à cheval commandé par le capitaine Thomas. Toutes ces troupes étaient arrivées à Eupatoria dès le 14 octobre. Le maréchal Pélissier aurait désiré que le général Simpson envoyât en outre à Eupatoria la division des highlanders, et le général anglais se montrait disposé à accéder à sa demande, quand une singulière dépêche télégraphique de lord Panmure, ministre de la guerre en Angleterre, lui

annonça que les Russes projetaient une attaque. Après cette dépêche, qui avait la prétention d'apprendre de neuf cents lieues de distance aux généraux alliés ce qui se passait tout auprès d'eux, et à laquelle on aurait peine à croire si le général Simpson ne l'avait officiellement affirmée, celui-ci ne jugea pas qu'il fût prudent de s'affaiblir, et les highlanders restèrent sur la gauche de la Tchernaïa. Du reste ce n'était pas la première dépêche du même genre qui fût arrivée — on l'a pu voir dans le cours de cet ouvrage — de Londres ou de Paris. Le fil électrique sous-marin fut quelquefois la cause de fautes et d'erreurs déplorables.

Avec les renforts qu'on lui avait envoyés, le général d'Allonville essaya d'élargir le cercle de ses opérations. Il sortit d'Eupatoria, le 20 ou le 22 octobre, avec environ trente mille hommes qui se partagèrent en deux colonnes. La première colonne, formée de la division de Failly, prit par le sud, et, après avoir suivi, sur la langue de terre qui sépare le lac Sasik de la mer, la route qui va d'Eupatoria à Simphéropol, elle se dirigea vers l'est et s'arrêta au village de Sack, ayant près d'elle, au sud, le lac Touzla. La seconde colonne longea, par le nord-est, le lac Sasik, et vint bivouaquer au village de Beshi-Aktachi et de Biouk-Aktachi, vers l'extrémité du bras oriental de ce lac. Un corps d'armée russe, fort d'environ vingt mille hommes d'infanterie, dix régiments de cavalerie, avec douze batteries de campagne, se tenait peu loin de là sous les ordres du général Schabelski. Le lendemain, dès la pointe du jour, il y eut des escarmouches entre les bachi-bouzouks et les cosaques. Vers dix heures, les colonnes alliées, la seconde appuyant vers la première du côté de la route de Simphéropol, marchèrent sur le village de Chobotar, situé au versant des hauteurs qui se trouvent auprès de cette route, à quelque distance au-dessus de Sack. Une partie de la cavalerie russe occupait ces hauteurs. Le général d'Allonville fit commencer contre elle la canonnade, en attendant l'arrivée de son infanterie, qui s'avançait péniblement à travers les sables. Mais, remarquant l'excellente position des ennemis qui avaient devant eux un ravin profond et qui pouvaient, sans dégarnir leur centre, lancer des masses contre ses troupes, il ne crut pas devoir risquer la bataille; en conséquence il se retira sur Sack, que l'on abandonna sur-le-champ, les approvisionnements d'eau potable étant épuisés, et les chevaux n'ayant pas bu depuis près de quarante heures.

Le général d'Allonville sortit encore d'Eupatoria, le 27 octobre,

avec vingt-quatre bataillons, commandés par Ahmed-Pacha et le général de Failly, trente-huit escadrons anglais, français et turcs, et cinquante-six pièces de canon. Il arriva devant Sack à deux heures de l'après-midi, et n'aperçut d'abord qu'un rideau de cosaques soutenus par quelques escadrons. Il échelonna les divisions françaises et turques en avant de Sack, leur droite appuyée à un grand ravin bourbeux qui aboutit à ce village, et se dirigea, de sa personne, avec toute l'artillerie à cheval et la cavalerie sur Chobotar, où il trouva encore le corps d'armée du général Schabelski, solidement établi derrière un retranchement défendu par trente-six pièces de 32. A son approche, les ennemis ouvrirent leur feu, qui tua quatre hommes, en blessa dix-huit et mit les alliés en demeure de prendre des positions de combat. Il fut impossible de déloger la cavalerie de Schabelski, forte de soixante-dix escadrons, des hauteurs où elle était établie et d'où elle n'eut garde de descendre pour s'engager dans la plaine; tandis que, de son côté, le général d'Allonville ne se montra nullement disposé à l'aller chercher dans ses formidables positions. La journée s'avançait. Le général français prit le parti de se rabattre sur son infanterie, et, par prudence, établit solidement son bivouac pour la nuit, son front couvert par le village de Sack, et ses ailes par les deux lacs entre lesquels il était posté. Il avait la mer à dos. Quelques bâtiments à vapeur légers français et anglais, embossés près du rivage, se tenaient en mesure de l'appuyer de leur artillerie. Mais il était peu probable que l'ennemi descendît de ses positions pour attaquer les alliés; il ne vint pas en effet.

Ce qui était plus présumable, c'est qu'en présence de la démonstration de son adversaire, le général Schabelski réunirait, des points occupés à proximité, toutes ses forces disponibles pour les faire concourir à la défense de la direction menacée. Pour mieux s'assurer des forces russes et de leurs dispositions, le général d'Allonville s'avança encore de Sack le lendemain, avec une partie de ses troupes, laissant la garde de cette position au mouchir Ahmed-Pacha. Il envoya la division de Failly à quatre kilomètres en avant, et marcha de sa personne, dans la direction du nord-est, entre les villages de Jaamin-Ashaga et de Temish, avec la cavalerie française conduite par le général Walsin-Esterhazy, la brigade de lord Paget et la cavalerie ottomane commandée par Ali-Pacha. Il trouva les Russes dans la même position que la veille, n'éludant pas le combat, puisqu'il ne leur fit pas faire un mouvement en arrière et qu'il serait déraisonnable d'accuser son ennemi de ne pas quitter une bonne position pour en prendre une moins favorable; mais

ne le cherchant pas non plus, puisqu'ils restèrent immobiles sur les hauteurs qu'ils occupaient. Le général d'Allonville regagna le bivouac de Sack et le lendemain revint à Eupatoria.

Quelques jours après, il fut avisé qu'il y avait, à trente-deux kilomètres au nord de cette ville, vers un lieu nommé El-Toch, de nombreux troupeaux destinés aux approvisionnements de l'armée russe. Ayant l'intention de les enlever, le 3 novembre, il dirigea de ce côté Ali-Pacha avec quelques escadrons turcs et les bachi-bouzouks, deux escadrons de lanciers anglais commandés par le colonel Tottenham et deux escadrons français.

Le général d'Allonville sortit lui-même avec le reste des troupes franco-britanniques pour appuyer l'opération. La brigade de cavalerie de lord Paget se porta à Djolchak, et la brigade de cavalerie française à Tionmen ; la division d'infanterie, formant la réserve, prit position entre Orta-Mamaï et Tschiban. Pendant ce temps, Ali-Pacha s'avança vers El-Toch. N'apercevant que de petits détachements de cosaques qui s'enfuyaient à son approche, il opéra sa razzia, et amena heureusement dans Eupatoria deux cent soixante-dix bœufs, trois mille quatre cent cinquante moutons, cinquante chevaux, dix chameaux et vingt voitures qui avaient appartenu à l'ennemi. Les alliés avaient en outre incendié plusieurs villages et détruit trente grosses meules de foin. Cette petite guerre, après la grande, rappelait tout à fait l'Algérie. Il ne se passa plus rien ensuite, à Eupatoria, qui vaille d'être rapporté.

Cependant l'empereur Alexandre II s'était dirigé de Moscou vers la Crimée pour juger en personne de l'état des choses et remonter par sa présence le moral des populations et de l'armée. Le 23 septembre, il était arrivé à Nicolaïef sur le Boug, où il s'était rencontré avec son frère le grand-duc Constantin et le général du génie Totleben qui prenaient des mesures pour la défense d'Odessa et pour celle du liman du Dnieper. L'ingénieur Volokof était chargé d'établir autour d'Odessa cinq redoutes, armées dans leur ensemble de trois cent soixante canons ; on procédait en outre à l'armement des frégates *Vilgar* et *Tiger,* depuis peu mises à l'eau, et l'on pressait la construction de cinq cents chaloupes canonnières destinées à recevoir chacune de deux à quatre pièces à longue portée. Le 25 septembre, Alexandre II, avec les grands-ducs Constantin, Nicolas et Michel, et le général Luders, commandant l'armée du sud, avait visité les fortifications que l'on élevait avec célérité entre l'Ingoul et le Boug, et le 1er octobre, il était allé

lui-même inspecter les batteries qui défendaient le liman du Dnieper.

Par son ordre, des régiments et des milices se concentraient autour de Nikolaïef et de Kherson, deux villes de constructions navales, particulièrement la première, que les alliés ne pouvaient manquer d'avoir en vue de détruire, depuis la prise de Sébastopol.

En effet, dès la fin de septembre, les généraux en chef et les amiraux français et anglais avaient songé à s'emparer tout au moins des forts de Kilbourn et d'Otchakov qui défendent l'entrée du liman, baie profonde dans laquelle s'écoulent les eaux du Boug, après avoir passé sous Nikolaïef, et celles du Dnieper, après avoir passé sous Kherson. Pendant leurs croisières d'hiver, *le Cacique* et *le Milan,* capitaines Guesnet et Huchet de Cintré, avaient fait, les premiers d'entre les navires français, des études et des reconnaissances de ce côté. D'autre part, le capitaine de frégate de Russel, commandant *le Phlégéton*, avait eu pour mission de faire des sondages dans ces parages et d'en dresser la carte.

Le fort de Kinbourn, ou mieux de Kilbourn, dont les alliés voulaient d'abord s'emparer, est situé sur une langue de sable très-aiguë s'avançant du nord au sud, vers le territoire d'Otchakov et formant l'extrémité d'une presqu'île qui s'allonge de sud-est en nord-ouest, entre la mer Noire et le liman du Dnieper. Ce fort était un ouvrage en maçonnerie casematé du genre de ceux que les Russes semblent avoir adoptés de préférence pour la défense des positions péninsulaires et des terrains à fleur d'eau. Il était armé sur toutes ses faces, offrait un étage incomplet de feux couverts, surmonté d'une longue batterie barbette, à parapets en terre ; cet armement s'élevait à cinquante pièces d'un calibre trop faible pour une place maritime et dont vingt-cinq environ battaient la mer. Deux nouvelles batteries, garnies l'une de dix, l'autre de onze pièces, et recouvertes de parapets en sable, s'élevaient à l'extrémité de la pointe et complétaient, avec celles de l'autre côté du canal, la défense de la passe dite d'Otchakov. Quinze cents hommes, commandés par le général Kokhanovitsch, étaient préposés à la garde de la position de Kilbourn, où se trouvait le village de ce nom, composé de cabanes en bois. Quant au fort d'Otchakov, établi sur un petit promontoire de l'autre côté du canal, on ne le croyait pas très-solide ; mais les Russes avaient récemment construit du même côté trois nouvelles batteries, dont deux, placées à l'ouest d'Otchakov, pouvaient atteindre les bâtiments qui entreprendraient de forcer la passe (1).

(1) M. Launoy, sous le titre *l'Embouchure du Dnieper*, a publié, dans *le Moniteur* du 7 septembre 1855, un intéressant article, daté du *golfe de Kherson, au mouillage*

Les amiraux Bruat et Lyons, ainsi que les contre-amiraux Pellion, Jurien de La Gravière, chef d'état-major de l'escadre française, et sir Houston-Stewart, désireux de faire jouer un rôle offensif à la marine,

du Dnieper, à bord de la frégate amirale l'Asmodée. Nous en extrayons les passages suivants, qui compléteront l'aperçu que nous venons de donner. M. Launoy est un des quelques littérateurs courageux qui se sont joints aux expéditions de l'armée française, et de plus il a eu sur tous le privilége unique d'assister à toute la campagne de la Baltique dans sa période la plus brillante, puis d'assister non-seulement au siége de Sébastopol, mais encore aux campagnes de Kertch, de Kilbourn, etc., et enfin de ne revenir de la mer Noire pour ainsi dire qu'avec le dernier de nos soldats et de nos marins. Organisation très-frêle en apparence, il a su, par la sobriété et le régime, triompher des maladies, et nous avons ouï raconter par plusieurs officiers et un digne amiral, de nos amis, qui l'a eu à son bord, que le modeste homme de lettres se montrait d'un sang-froid et d'un calme tout militaires sous les projectiles. M. Launoy a certes bien mérité le ruban rouge dont on l'a décoré à la suite de ses campagnes de la Baltique, de la Crimée, de Kertch et de Kilbourn. Il est à désirer que les intéressantes lettres qu'il a publiées dans *le Moniteur*, jointes à quelques autres qui n'ont pas encore vu le jour, soient réunies en volume ; ce sera un excellent document pour l'histoire.

Voici l'extrait de son article inséré au *Moniteur* du 7 décembre 1855 :

« Le Dnieper prend sa source près de l'endroit où était autrefois le petit village de Dnieprov, au milieu des marécages du plateau de Valdaï, dans le gouvernement de Smolensk et à environ 150 verstes de cette ville. Il arrose les gouvernements de Mohilev, de Minsk, de Tchernigov, de Pultava, où se trouvent les belles plaines de l'Oukraine, d'Ekaterinoslav, de Kherson et de la Tauride ; il passe par Viazma sur la route de Smolensk à Moscou, devient navigable à Dorogobouj, contourne Valontina pour arriver à Smolensk, où sa largeur est d'environ 120 mètres ; puis, en suivant toujours la route de Moscou, il arrive à Krasnoï, ensuite à Orcha, et, prenant la direction du sud, il arrose Mohilev, Kiev, ancienne capitale de la Russie, Ekaterinoslav, et enfin Kherson, où commence le golfe de ce nom, si célèbre dans l'histoire de la Crimée. La puissance des eaux du Dnieper est augmentée par ses affluents, qui sont, sur sa rive droite : la Bérézina, le Prippetz et le Boug, grande rivière qui naît en Podolie, arrose Nicolaïef, où elle est grossie par l'Ingoul, et vient se jeter dans le golfe de Kherson ; sur sa rive gauche, la Desna, qui passe à Briansk, où les Russes ont une fonderie de canons et une manufacture d'armes importantes, et finit à Kiev ; et la Vorkla, qui arrose Pultava, dont le nom est à jamais consacré par l'histoire. La presqu'île de Crimée se trouve enfermée le long de la mer Noire, entre les bouches du Dnieper, et celles du Don, deux fleuves d'une importance égale. Depuis Kherson jusqu'à son embouchure, c'est-à-dire jusqu'au lieu où ses eaux se mélangent à celles de la mer Noire, le Dnieper change complétement de nature et couvre une vaste superficie, dont le fond et les qualités sont très-variables, et qui a une longueur totale de 48 milles. Cet espace, quoique désigné sous le nom général de golfe du Dnieper ou de Kherson, doit être partagé en deux parties distinctes. Le golfe de Kherson proprement dit est l'espace compris entre l'embouchure du fleuve et son liman, c'est-à-dire l'endroit où son ensablement, qui commence immédiatement au-dessous de Kherson, se termine. La longueur de ce golfe, depuis la pointe de Kilbourn jusqu'à la pointe de Kysim d'une part, et le village de Viazelka d'une autre part, est de 33 milles. Sa plus grande largeur est de 9 milles, et sa plus faible est de 4. La longueur du liman du Dnieper, c'est-à-dire de l'espace marécageux et ensablé à travers lequel coulent ses nombreuses branches, depuis

s'étaient montrés fort partisans de l'expédition contre Kilbourn et Otchakov. Les généraux en chef s'en rapportèrent aux amiraux pour la concerter, et trouvèrent en eux le zèle le plus actif et le plus intelligent.

Kherson jusqu'à Kysim, est de 15 milles. On comprend de combien de difficultés est hérissée la navigation d'un pareil golfe. Dans l'affaire du 17 octobre, l'escadre alliée a montré des qualités nautiques supérieures. Il lui a fallu, dans un temps très court et sans aucun point de reconnaissance, faire sous le canon des forts une série de sondages, et établir une passe susceptible d'être franchie par des frégates à vapeur. Tout cela s'est parfaitement accompli. Aucune erreur n'a eu lieu; toutes les indications reconnues exactes ont été scrupuleusement suivies. Le Dnieper étant un centre immense de richesses, et la route donnant accès dans leurs possessions les plus précieuses, les Russes attachaient la plus grande importance à la garde et à la conservation de son embouchure; aussi, la forteresse de Kilbourn était-elle avec raison regardée par eux comme la clef du fleuve, parce que la disposition du fond, en permettant aux navires de guerre qui entrent dans le golfe de s'éloigner d'Otchakov, exige impérieusement qu'ils passent à une très-faible distance et sous le feu même de Kilbourn. La langue de sable sur laquelle cette forteresse est construite va en se rétrécissant, n'ayant à sa pointe extrême que 30 centimètres de largeur; mais, à environ neuf dixièmes de mille de cette pointe, et en suivant sa direction, s'étend sous l'eau un banc d'un peu plus d'un mille de longueur, qui a été reconnu et balisé par M. le capitaine de frégate de Kersauson, chargé de la direction des sondages dans le Dnieper. Cet obstacle augmente beaucoup les difficultés de la navigation. Du fort de Nicolaïef, situé à la pointe d'Otchakov, sur la rive droite du fleuve, à la forteresse de Kilbourn, située sur sa rive gauche, la distance est de 3 milles et un sixième de mille; mais de l'extrémité de la pointe de sable de Kilbourn à la pointe Otchakov, il n'y a que 2 mille quatre dixièmes de mille; c'est la ligne fictive tirée d'un de ces deux derniers points à l'autre qui forme la limite officielle de l'embouchure du Dnieper. Une petite pyramide en pierre, élevée sur la rive droite du fleuve par l'amirauté russe, l'indique. Un quart de cercle, scellé à sa partie supérieure, donne la direction de la ligne fictive. L'île Bérezan, dont il a été souvent parlé, est située à 4 milles un tiers de cette ligne. Sa circonférence occupe environ 1 mille d'étendue. Elle est entourée de bancs. On ne peut en faire le tour par le nord et venir entre elle et la terre; du côté du sud, les bâtiments ne peuvent en approcher plus près que 1 mille et demi, à moins qu'ils n'aient un très-faible tirant d'eau. Des cartes et des notes trouvées dans la forteresse ont permis de reconnaître le chenal que suivent les vaisseaux russes pour se rendre de Nicolaïef à Sébastopol. Ce chenal, reconnu au moyen des sondages exécutés par l'amirauté de Nicolaïef, passe à un demi-mille de l'extrémité de la pointe de Kilbourn et à 1 mille un quart de la grande forteresse; puis il s'en éloigne, suit le milieu de l'espace jusqu'à Adjigiole, où il entre dans le Boug, dont il côtoie quelque temps la rive gauche, et à la pointe Sarikal il prend le milieu du fleuve jusqu'au point d'arrivée. Ce chenal passe dans des fonds qui s'abaissent jusqu'à 3 brasses dans les basses eaux et 4 brasses et demie ou 5 brasses dans les grandes eaux. En comprenant les circuits qu'il décrit, il a une étendue d'environ 45 milles, depuis la pointe de Kilbourn jusqu'à Nicolaïef. Depuis la pointe de Kilbourn jusqu'à Sébastopol, la route nautique est d'environ 180 milles. C'est donc une distance d'environ 225 milles que les vaisseaux russes parcouraient, en moyenne, pour aller de Nicolaïef à Sébastopol. La flotte russe, à part deux vaisseaux de 120, se composait entièrement de vaisseaux de troisième et de quatrième rang, qui, en raison de la nature du bois employé à leur construction, ne calaient pas plus de 21 à 22 pieds d'eau tout armés, c'est-à-dire ayant leur équi-

Les Français fournirent quatre vaisseaux mixtes, six frégates à vapeur, cinq corvettes et quatre avisos également à vapeur, trois batteries flottantes, dont l'expérience était impatiemment attendue, cinq bom-

page au complet, leur plein d'eau et des vivres, et leur artillerie, qui était de 84 pièces. Ces vaisseaux attendaient, pour se rendre à Sébaspotol, le moment de la crue des eaux, c'est-à-dire le printemps, époque à laquelle ils trouvaient, dans les plus bas fonds, de 23 à 25 pieds d'eau. Les gros vaisseaux faisaient le trajet à la même époque, mais ils ne prenaient qu'à Sébastopol leur artillerie et leur plein de vivres. Au centre du golfe de Kherson et sur la rive droite se trouve l'embouchure du Boug, qui, à la pointe Boudli, regardée comme sa limite, présente une largeur d'environ 6 milles et demi. Cette largeur va en diminuant jusqu'à Nicolaïef, et varie entre 3 milles et 1 mille un quart. A environ 7 milles et demi de son embouchure, le fleuve fait un coude très-marqué et se trouve étranglé entre deux pointes qui réduisent sa largeur à trois quarts de mille et contribuent à augmenter la rapidité de son cours. Ces pointes sont défendues par des batteries placées, l'une sur la rive gauche, à Volojsk, et l'autre sur la rive droite, près de Sviatotroitsk. C'est contre la batterie de Volojsk que les canonnières françaises et anglaises envoyées en reconnaissance dans le fleuve ont soutenu, la nuit, une canonnade très-vive et très-bien dirigée. Le Boug est encaissé ; ses bords élevés et escarpés dominent les bâtiments et permettent d'établir contre eux, avec avantage, des feux plongeants. De nombreux bancs de sable et de gros amas de roches gênent son cours et rendent sa navigation difficile, principalement dans les basses eaux. Les Russes considèrent ces obstacles comme très-avantageux pour leur établissement de Nicolaïef, qu'ils regardent comme étant de la sorte plus à l'abri d'une attaque. La rive gauche du golfe de Kherson, qui se termine à la pointe de Kilbourn, renferme un terrain sablonneux et inégal, couvert en certains endroits de roseaux et de grandes herbes, de petits lacs salés, de quatre grands villages dont le dernier est celui de Viazelka, de cabanes de pêcheurs et d'un certain nombre de postes de cosaques. Le terrain est borné au sud par deux langues de sable qui forment, l'une l'île de Tendra, ayant plus de 20 milles de long sur 2 de large, et séparée de la terre ferme par deux petits canaux d'une étendue de 200 à 250 mètres ; et l'autre la presqu'île de Djaril-Agatche. L'île de Tendra, quoique très-basse, abrite la baie de ce nom, où les navires trouvent un mouillage excellent et d'autant plus précieux que, depuis la pointe de Kilbourn jusqu'à cet endroit, sur une longueur d'environ 17 milles, on est obligé de mouiller par de petits fonds sur une côte peu abritée et où les moindres brises du large produisent une houle telle qu'il est très-difficile et souvent impossible d'accoster la terre. La rive droite du golfe de Kherson présente une nature toute différente. Elle est plus haute, plus avantageuse pour la culture, et renferme, indépendamment d'Otchakov, quelques points intéressants, entre autres : Adjigiole, Aleksandrovka, et surtout le gros bourg de Stanislav, où commence la baie de Glaubok, qui se termine à la pointe de Kysim. C'est dans cette baie que stationnent les trains de bois de construction destinés aux chantiers de Nicolaïef et qui viennent par le Dnieper. Les canonnières des escadres alliées se sont emparées d'un de ces trains d'une grande valeur et contenant des pièces de bois magnifiques et de premier choix. Après Tendra et Djaril-Agatche on trouve, en suivant la même direction et du côté de la mer Noire, le golfe de Karkinit, célèbre parce qu'il sépare la Crimée du continent et parce qu'en s'enfonçant dans les terres vers l'est, il conduit les eaux de la mer Noire jusqu'à l'isthme de Pérékop. Il conserve à son extrémité une largeur d'environ 12 milles. Ce golfe aurait, comme position maritime et comme point stratégique, une importance énorme si on y trouvait un fond suffisant. Jusqu'à la pointe Saribou-

bardes à voiles et à vapeur, cinq canonnières à vapeur et six chaloupes canonnières (1). L'amiral Bruat avait son pavillon sur *le Montébello;* le contre-amiral Pellion avait le sien sur la frégate à vapeur *l'Asmodée.*

Le contingent naval anglais se composait de cinq vaisseaux de ligne, parmi lesquels *le Royal-Albert,* sur lequel l'amiral Lyons avait son pavillon, et *l'Hannibal,* sur lequel le contre-amiral Stewart avait le

late, on rencontre encore 3 brasses d'eau ; mais, depuis cet endroit jusqu'à Pérékop, le fond, qui va en diminuant d'une manière sensible pendant une longueur d'environ 25 milles, s'oppose à toute navigation. Le liman du Dnieper forme la partie limoneuse du golfe de Kherson ; c'est un vaste marécage ayant 15 milles de long sur une largeur variant de 5 milles et demi à 3 milles un quart : ce marécage est à sec l'été et couvert de prairies produisant de grands roseaux très-utiles aux habitants du pays, qui les emploient pour couvrir leurs maisons et pour se chauffer l'hiver. Le Dnieper, en arrivant à Kherson, abandonne son lit et se partage en neuf branches peu profondes prenant leurs cours à travers l'espace marécageux qu'il rencontre et décrivant de nombreux circuits. Les deux principales de ces branches et les plus fréquentées sont : celle de Kysim et celle de Bielogrovdov, qui présentent des fonds variant depuis 30 pieds jusqu'à 7 pieds dans les basses eaux. Les autres branches, moins profondes, sont celles de : Zburesk, Solometskaga, Volkofka, Podslevnage, Karabelnaya, Malaya-Konskaya et Koshevaya. On comprend, d'après l'exposé qui précède, l'immense intérêt qu'a la Russie, dont le Dnieper arrose les plus belles contrées, à posséder l'embouchure de ce fleuve. Le port militaire de Kherson est presque abandonné ; mais le cabotage du Dnieper y est encore assez actif, et il s'y fait un commerce très-suivi de bois de construction venant des forêts de la partie haute du fleuve. Quoi qu'il en soit, c'est surtout comme point stratégique que cette ville a de l'intérêt pour la Russie. Elle se trouve à 280 verstes de Simphéropol par la grande route, à 90 verstes de Pérékop, à 45 de Nicolaïef, à 52 de Bereslaf, à 150 d'Odessa, et à 80, par terre, d'Otchakov. Elle occupe le point central qui relie toutes ces villes entre elles. La route nautique pour aller de la forteresse de Kilbourn à Kherson, en passant par la branche principale du Dnieper, celle de Kysim, est d'environ 50 milles marins. »

(1) VAISSEAUX-MIXTES : *Montébello,* portant le pavillon de l'amiral Bruat ; *Ulm,* capitaine Labrousse ; *Wagram,* capitaine Larrieu ; *Jean-Bart,* capitaine Touchard. FRÉGATES A VAPEUR : *Asmodée,* portant le pavillon du contre-amiral Pellion, capitaine Crosnier ; *Cacique,* capitaine Guesnet ; *Labrador,* capitaine Selva ; *Sané,* capitaine de Laplin. CORVETTES A VAPEUR : *Primauguet,* capitaine Vrignaud ; *Berthollet,* capitaine de La Gueronnière ; *Tisiphone,* capitaine de Montour ; *Laplace,* capitaine Caboureau ; *Roland,* capitaine Périgot. AVISOS A VAPEUR : *Milan,* capitaine Huchet de Cintré : *Lucifer,* capitaine Béral de Sédaiges ; *Brandon,* lieutenant Cloué ; *Dauphin,* lieutenant Robillard. BATTERIES FLOTTANTES : *Dévastation,* capitaine Montaignac de Chauvance ; *Tonnante,* capitaine Dupré ; *Lave,* capitaine Cornulier de Lucinière. BOMBARDES A VOILES ET A VAPEUR : *Cassini, Ténare, Vautour, Palinure, Sésostris,* lieutenants Baehm, Krantz, Causse, Moret, de Saly. CANONNIÈRES A VAPEUR : *Alarme, Flamme, Flèche, Grenade, Mitraille,* lieutenants Hulot d'Osery, Palasne de Champeaux, Morier, Jauréguiberry, Bouchet-Rivière. CHALOUPES-CANONNIÈRES : *Bourrasque, Rafale,* lieutenants Ronin et Thomassy ; *Stridente, Meurtrière, Mutine,* enseignes Caubet, Lemazurier, Ollivier.

sien; de dix-sept bâtiments à vapeur, depuis 6 jusqu'à 30 canons chacun; de dix chaloupes canonnières de 1 à 4 canons, de trois flûtes à vapeur, six bâtiments portant des mortiers et dix autres transports. L'amiral Lyons comptait en outre sur cinq batteries flottantes qui, à son vif regret, n'arrivèrent qu'après coup.

Le corps de débarquement formé par les généraux en chef Pélissier et Simpson fut placé sous les ordres supérieurs du général de division Bazaine ; il se composait, pour les Anglais, de deux brigades d'ensemble quatre mille trois cent dix hommes d'infanterie, ayant pour chef le général Spencer, plus douze cents marins royaux; pour les Français, de treize cent soixante-six hommes du 95e de ligne, douze cent cinquante-sept tirailleurs algériens, huit cent quarante-sept chasseurs à pied du 14e bataillon, en tout trois mille quatre cent soixante-dix hommes conduits par le général Wimpffen; plus cent trente-trois hommes du 6e régiment d'artillerie-pontonnier, la 12e batterie du 9e régiment d'artillerie-monté, avec cent cinquante-trois canonniers, sous les ordres du commandant Robinot-Marcy ; cent quarante-deux hommes du 1er régiment du génie, sous les ordres du commandant Cadart, chargé de diriger les travaux de son arme ; un détachement de vingt hussards et un détachement du train et d'ouvriers d'administration. Le corps franco-britannique de débarquement présentait un effectif total de huit mille cinq cent soixante hommes.

Le 5 octobre, les troupes anglaises étaient embarquées; le 6, la brigade française était également à bord. Une escadrille devançait de vingt-quatre heures le gros des escadres combinées. Le 7, à dix heures du matin, l'ordre d'appareiller fut signalé. L'escadre britannique précéda d'une heure l'escadre française, qui fut en marche à midi, portant sur Odessa, dont la rade avait été assignée comme rendez-vous.

Le 8 octobre, la flotte anglo-française parut devant cette ville qui fut en grand émoi, pensant que l'expédition était dirigée contre elle; mais on n'avait pu songer à l'attaquer avec le petit corps d'armée de débarquement dont on disposait. Le 9, dans la matinée, d'après le rapport des chaloupes canonnières qui avaient reconnu Kilbourn, la côte et l'embouchure de la baie, un conseil fut tenu entre les amiraux et les généraux, pour arrêter l'ordre de débarquement des troupes et les dispositions à prendre sur le point même que l'on avait choisi pour la descente, point situé à cinq mille mètres de Kilbourn.

La bombarde *le Sésostris,* commandée par le lieutenant de vaisseau de Saly, rétablit sur une petite île, nommée Bérezan et toute entourée

d'écueils, des balises indiquant la direction à suivre pour venir chercher la tête du banc de Kilbourn, opération qui devait permettre aux frégates de contourner les bancs au sud de l'île, au moyen de bouées précédemment disposées à cet effet.

Dans le plan d'opérations, les Français devaient tenir la gauche ou le sud, et les Anglais la droite ou le nord. Les vaisseaux de ligne qui attaqueraient le fort de Kilbourn et les deux batteries de la pointe, jetteraient l'ancre par un fond d'environ trente pieds, sur une ligne qui s'étendrait au nord du fort, portant vers l'est. Ils lèveraient l'ancre ensemble et formeraient une ligne transversale du nord au sud; ils seraient éloignés d'une encablure l'un de l'autre. Le vaisseau le plus au sud ferait voile vers l'est, de façon à atteindre l'extrémité méridionale du fort de Kilbourn. Pour garantir ce vaisseau de dangers inconnus ainsi que pour l'empêcher de s'approcher trop d'un écueil situé au sud, on le ferait précéder de deux vapeurs placés vers sa joue de tribord, à une encablure l'un de l'autre; ces vapeurs annonceraient le résultat du sondage. Lorsque le vaisseau de ligne du sud se serait porté à l'est, il se dirigerait vers le fort de Kilbourn; les autres vaisseaux suivraient sa trace, en se tenant toujours distants d'une encablure les uns des autres, et ils jetteraient l'ancre ensemble, sur une ligne courant du nord au sud, en dehors des bouées qui auraient été disposées pendant la nuit précédente. Les neuf vaisseaux de ligne anglo-français seraient alors dans une position qui permettrait aux cinq ou six premiers d'attaquer le fort à environ seize cents mètres d'eux, et aux trois autres de prendre de flanc et de revers les batteries de sable à une distance un peu moindre. Les trois batteries flottantes françaises seraient placées sur une ligne nord-nord-ouest et sud-sud-est, au sud-ouest et à mille mètres à peu près du fort. Les bâtiments porteurs de mortiers, remorqués par des vapeurs, jetteraient l'ancre sur une ligne d'est en ouest, beaucoup plus éloignée du point attaqué. Plusieurs frégates et corvettes à vapeur s'embosseraient près des batteries de sable, situées sur la flèche de Kilbourn, et se tiendraient prêtes, au premier ordre, à pénétrer dans le canal où seraient déjà entrées les chaloupes canonnières, pour le cas où quelque gros vaisseau ennemi descendrait de Nikolaïef dans le but de secourir le fort. Les vapeurs restés disponibles pourraient prendre position entre les vaisseaux de ligne et diriger leur tir sur les embrasures des casemates, ainsi que sur tout autre point où l'ennemi maintiendrait son feu; ils pourraient aussi se placer à l'extrémité

nord et nord-est de la flèche pour enfiler les batteries et leurs approches. Les chaloupes canonnières auraient tout d'abord à s'occuper de protéger l'armée pendant le débarquement; elles balayeraient la plage si l'on y rencontrait de la résistance, et continueraient leur feu jusqu'à ce que l'ennemi se fût retiré hors de portée. Les troupes placées à bord des vaisseaux descendraient alors dans des chaloupes qui seraient remorquées jusqu'à la côte par les plus petits des vapeurs. Celles des chaloupes canonnières qui n'auraient pas reçu l'ordre de rester pour couvrir le flanc des troupes, devraient prendre position entre les autres bâtiments de la flotte, suivant les occasions qui se présenteraient. Ordre était donné aux hommes de ne tirer que s'ils voyaient bien distinctement leur but.

Toutes les dispositions étant prises, le débarquement devait s'opérer le 10 octobre, mais l'état de la mer ne permit pas de commencer les opérations avant le 14. Ce jour, la frégate *l'Asmodée,* sur laquelle flottait le pavillon du contre-amiral Pellion, vint mouiller près de l'île de Bérezan ; elle fut suivie de près par le gros de la division française. Durant la nuit du 14 au 15, *l'Asmodée* et une frégate anglaise se rapprochèrent de la tête du banc de Kilbourn, à extrême portée du canon de la côte d'Otchakov et de la batterie dite de la Pointe. Il ne s'agissait plus, dit un écrivain français présent sur *l'Asmodée,* que de contourner le banc pour entrer définitivement dans le Dnieper, opération fort délicate, mais que les sondages précédemment exécutés par les canonnières françaises et anglaises avaient heureusement préparée. Cette même nuit, quatre chaloupes canonnières françaises et cinq anglaises pénétrèrent dans le liman pour attaquer de là, sur le derrière, les deux batteries de sable. Le 15, de très-grand matin, la force principale de la flotte se rassembla au sud de Kilbourn, côté par lequel fut entrepris le débarquement des troupes, à six mille pas sud-est du fort. Les troupes passèrent à bord des chaloupes canonnières. Le général Bazaine, accompagné du chef d'état-major de la marine Jurien de La Gravière, descendit sur la canonnière à vapeur *la Grenade,* commandée par le lieutenant de vaisseau Jaureguiberry. Tous les gros bagages furent laissés à bord des bâtiments; les hommes emportèrent, outre les vivres de réserve pour quatre jours, deux rations de lard cuit fournies par la marine, et une provision d'eau pour faire le café.

A huit heures et demie, l'escadrille de transport, remorquée par les chaloupes canonnières, se mit en marche. On n'aperçut personne sur la plage et l'ennemi ne fit rien pour s'opposer au débarquement. Cette

fois les Anglais furent les premiers à terre, le 17e régiment de ligne en tête; ils se retranchèrent, tournant leur front vers l'est, sur une langue de terre d'environ trois mille pas; leur ligne de défense était abrégée par un certain nombre de petits lacs rentrant dans les terres. Il y avait une demi-heure que le drapeau britannique flottait sur le sol russe quand le général Bazaine mit pied à terre. Aussitôt ce général fit une reconnaissance pour préparer l'installation des troupes françaises au fur et à mesure de leur débarquement. Les Français, débarqués un peu plus près de la place que les Anglais, tournaient le dos à ceux-ci et se retranchèrent le front vers le fort. Les troupes anglaises devaient contenir le corps russe qui aurait pu, partant de Kherson, manœuvrer le long de la langue de terre pour dégager la forteresse; les Français devaient appuyer le feu de la flotte contre celle-ci, et, aussitôt que l'artillerie des vaisseaux aurait produit son effet, marcher à l'assaut. A trois heures de l'après-midi, toute l'infanterie des alliés était à terre. Vers le soir, la suite des opérations fut rendue difficile par l'état de la mer; on eut beaucoup de peine à descendre deux pièces d'artillerie, avec leurs attelages, sur la plage, et il fut impossible de débarquer les vivres. On trouva des puits dans les environs du bivouac, ce qui était d'un immense avantage.

Cependant, dès midi, les bombardes et les chaloupes canonnières, embossées à deux mille quatre cents mètres du rivage, avaient ouvert leur feu du côté sud, sans que de part et d'autre quelque événement d'importance en résultât, si ce n'est que les Russes, au premier coup de canon tiré, incendièrent le village de Kilbourn. Le vent violent et la houle rendant les coups de plus en plus incertains, le feu fut suspendu.

Durant la nuit du 15 au 16, le commandant du génie Cadart fit construire un ouvrage à cornes, destiné à servir de réduit aux troupes débarquées. La mer continua à être mauvaise dans la journée du 16; néanmoins, avec des efforts extraordinaires, on parvint à débarquer le reste de l'artillerie et quelques vivres. Les chaloupes canonnières qui, durant la nuit du 14 au 15, étaient entrées dans les eaux paisibles du liman, purent entretenir leur feu, par le nord, contre les batteries de sable. On mit autant que possible à profit une situation qui ne permettait pas au gros des escadres de commencer l'attaque, pour exécuter des travaux de défense sur le front des Anglais et en avant de la droite de la ligne française occupée par les tirailleurs algériens. Des reconnaissances furent poussées par les Anglo-Français à trois ou

quatre lieues dans l'intérieur de la presqu'île, vers l'est, par le village de Pokrovka, pour s'assurer s'il n'y avait rien à craindre de la marche de quelque corps pour dégager la place. Mais on ne rencontra que deux douaniers garde-côtes que l'on prit et qui donnèrent d'utiles renseignements. Les villages des environs avaient été abandonnés par les habitants. Aux approches de la nuit, le général Bazaine envoya quatre compagnies du 14e bataillon de chasseurs, sous les ordres du commandant Bordaz, pour protéger l'ouverture d'une tranchée ; il fit occuper quelques maisons ruinées pour observer un des postes de la forteresse et surveiller toute sortie que tenterait de faire la garnison. Dans la nuit, la tranchée d'investissement fut ouverte à mille pas de la forteresse, à travers ce village, et l'on y installa deux batteries armées de pièces de campagne.

Le 17 octobre, le vent était tourné au nord, la mer était redevenue calme, et l'on pouvait entreprendre les opérations projetées du côté sud. Les amiraux prévinrent de très-bonne heure les généraux de terre que les escadres se disposaient à commencer l'attaque. Deux bataillons du 95e de ligne, avec leur colonel Danner, furent poussés en avant de la tranchée qu'on venait d'ouvrir et prirent position à quinze cents mètres environ de la ligne de circonvallation qu'ils étaient chargés de garder ; deux pièces d'artillerie et deux compagnies de chasseurs à pied furent mises à la disposition du colonel Danner, pour assurer la défense de la tranchée.

A neuf heures du matin, les trois batteries flottantes à hélice *la Dévastation*, *la Tonnante* et *la Lave*, capitaines Montaignac de Chanvance, Dupré et Cornulier de Lucinières, vinrent, sans le secours de remorqueurs, prendre position à une distance d'environ mille mètres (cinq cents à huit cents pas suivant les rapports russes) de la gorge de la forteresse de Kilbourn, et, vingt minutes après, elles ouvrirent leur feu contre les remparts, cherchant à y faire brèche. Les bombardes françaises et anglaises se disposèrent en ligne, à deux mille cinq cents mètres, de manière à battre la flèche de Kilbourn dans le sens de sa longueur, et, à neuf heures quarante-cinq minutes, elles mirent en action leurs dix-huit mortiers, dont les feux courbes étaient dirigés sur l'intérieur des ouvrages. Vers le même temps, les grandes canonnières, placées en dedans des bombardes, de façon à détourner de ces dernières l'attention de l'ennemi, ricochaient avantageusement les batteries barbettes de la place. Derrière les bombardes étaient quelques avisos à vapeur qui surveillaient la précision du tir et le rectifiaient au

besoin à l'aide de signaux. La gorge sud était la partie la plus faible de la place, dont le côté le plus fort se trouvait vers le nord, pour défendre l'entrée du liman et non pour protéger l'ouvrage en lui-même. Les batteries flottantes occasionnèrent, en moins d'une heure, d'importants dommages aux murailles de la gorge. Leurs boulets de 50 démontèrent les embrasures, entamèrent la maçonnerie, mais, toutefois, suivant un écrivain étranger, n'ouvrirent point de véritables brèches comme on l'a publié plus officieusement qu'officiellement (1). Durant les éclaircies de la fumée, on voyait tomber, autour de ces pontons de sinistre apparence, une véritable pluie de projectiles. Mais les armures de fer des batteries flottantes subissaient sans fléchir le choc des boulets russes qui, selon qu'ils étaient pleins ou creux, rebondissaient impuissants ou se brisaient en fragments, laissant simplement à la surface des plaques quelques empreintes de peu d'importance. Ramenées, par leur enveloppe de fonte, à des conditions analogues à celles des batteries de siége, elles ne pouvaient être atteintes qu'à la façon de ces dernières, c'est-à-dire par des projectiles assez heureux pour faire coup d'embrasure. La plus maltraitée d'entre elles, qui portait sur sa cuirasse environ quatre-vingts coups de boulet, ne reçut que trois projectiles arrivés dans l'intérieur du navire en plongeant par ses étroits sabords, et l'on n'eut à regretter que onze hommes hors de combat (2). Bientôt les bombardes mirent les bâtiments du fort en flammes, bientôt les pièces de trop faible calibre du côté sud furent en partie démontées. A onze heures, la place avait déjà sensiblement diminué son feu. Les canonnières se portèrent alors jusqu'à la hauteur des bombardes. Du côté est, les batteries de pièces de campagne du général Bazaine n'étaient pas non plus sans efficacité contre le fort. A onze heures un quart, le pavillon russe fut renversé; l'ennemi ne le releva pas.

(1) L'opinion de M. Rustow et de plusieurs autres écrivains est que les batteries flottantes n'ouvrirent point en effet de véritables brèches. M. Richild Grivel, dans sa brochure intitulée *Attaques et bombardements maritimes,* dit qu'elles *promettaient* une prompte brèche. Nous avons déjà eu l'occasion de faire remarquer que l'invention des batteries flottantes appartenait au colonel d'Arçon, habile ingénieur de l'armée de Louis XVI. M. Launoy fait observer, d'après les mémoires de Ségur, du prince d'Anhalt et du prince de Ligne, que les Russes en avaient même employé, sous le règne de Catherine II, pour assiéger Otchakov, et que la flotte du prince de Nassau en possédait plusieurs qui produisirent, malgré leur imperfection, d'assez puissants effets.

(2) Ces derniers détails sont empruntés à la brochure de M. Richild Grivel, plusieurs fois citée par nous.

A midi, les amiraux Bruat et Lyons, désireux d'en finir et de donner les principaux honneurs de la conquête à la marine, détachèrent trois frégates françaises, *l'Asmodée, le Cacique* et *le Sané,* sous les ordres du contre-amiral Pellion, et six frégates anglaises, sous les ordres du contre-amiral Stewart, qui, suivant exactement la route étudiée et reconnue par *le Sésostris* et d'autres canonnières, franchirent la passe d'Otchakov en lâchant des bordées contre les batteries ; elles entrèrent fièrement dans le liman pour prendre le fort de Kilbourn à revers et soutenir les troupes de débarquement dans le cas où les Russes essayeraient de s'avancer sur la rive nord de la flèche.

La route parcourue par la division Pellion, après avoir contourné la tête du banc à travers un chenal de six à dix brasses de profondeur, prenant, sur une étendue de deux milles à peu près, la direction du sud-est, obligea les trois frégates à passer à cinq ou six encablures de la batterie de la Pointe et à huit encablures environ du fort intermédiaire. Durant ce trajet, elles eurent à échanger une canonnade très-vive avec les batteries ennemies, dont elles se tirèrent à leur gloire et à celle de leur brave et habile chef. Le contre-amiral Pellion tourna ensuite à l'est-nord-est sur une nouvelle étendue de deux milles. Après quoi il mouilla, par six brasses de profondeur, à l'extrémité du chenal praticable pour les grands bâtiments, la tête de sa division se trouvant à environ trois mille six cents mètres dans le sud-est du fort d'Otchakov et à quatre mille mètres dans le nord-est du fort de Kilbourn (1). En même temps, les neuf vaisseaux de ligne embossés près des canonnières, à seize cents mètres du fort, ayant à peine un demi-pied d'eau sous la quille, envoyèrent leurs bordées aux ouvrages russes ; mais, en ce qui les concernait, le spectacle, disent quelques auteurs étrangers, fut plus imposant qu'efficace.

Des détachements de chasseurs à pied, embusqués à bonne portée, sous le commandement du capitaine de Courcy et du lieutenant de Montille, contrariaient beaucoup le tir des artilleurs russes, obligés de se montrer pour charger et pointer les pièces des batteries à barbette, et prêtaient au feu des escadres un concours des plus utiles.

Dans l'état où l'artillerie de la flotte avait mis Kilbourn, un assaut était devenu possible et imminent. Le feu du fort principal cessa à une heure et demie de l'après-midi, et la flotte discontinua presque aussitôt le sien dans l'attente d'une capitulation. Les troupes de la garnison qui

(1) Ces derniers détails et quelques autres sont empruntés à l'article de M. Launoy, dont nous avons précédemment donné un extrait.

appartenaient au régiment de Modlin ne voulaient plus combattre; elles étaient en pleine révolte contre leurs officiers, qui insistaient pour qu'on tînt encore. Quelques hommes sortirent sans armes de la forteresse et furent bientôt suivis par la garnison tout entière. Les chefs durent céder et le général Kokhanovitsch accepta la capitulation qu'on lui offrait. Le gouverneur, quarante officiers et quatorze cent vingt hommes formant encore la garnison furent faits prisonniers de guerre, après avoir reçu la vaine consolation des honneurs militaires. Cet important succès n'avait coûté que quatre heures de combat.

Le général Bazaine fit aussitôt reconnaître l'intérieur de la forteresse par le major de tranchée Troussaint et le lieutenant du génie Serval, celui-ci dirigeant une brigade de sapeurs. Les casernes étaient en feu et l'incendie menaçait de s'étendre aux poudrières. Toutes les mesures furent prises pour prévenir une explosion, et un grand magasin de farines fut sauvé. Trois cents marins, amenés avec des pompes par le commandant Lejeune, aide de camp de l'amiral Bruat, rendirent de grands services dans cette circonstance. Enfin, la part du feu fut faite et l'on put bientôt commencer à prendre position dans la forteresse même, où, suivant le rapport du maréchal Pélissier, on trouva cent soixante-quatorze bouches à feu, des munitions de guerre et autres.

La perte de Kilbourn décida les Russes à faire sauter eux-mêmes le fort d'Otchakov et à détruire les trois batteries qu'ils avaient établies de ce côté du canal. Cette exécution eut lieu dès le 18 octobre au matin.

La possession de la baie était donc assurée aux alliés, qui tentèrent immédiatement de remonter le Dnieper et le Boug. Le contre-amiral Pellion avec douze canonnières françaises, et le contre-amiral Stewart avec quatre sloops à vapeur et dix canonnières à hélice, appareillèrent à cet effet le 19 octobre.

L'escadrille française se partagea en deux colonnes : l'une d'elles resta en croisière, sous les ordres directs du contre-amiral Pellion, à l'embouchure du Boug; l'autre, placée sous le commandement du capitaine de Kersauson, aide de camp du contre-amiral, explora les bouches du Dnieper et sonda les canaux formés, à la hauteur de Stanislof, par de nombreux îlots boisés : elle captura et conduisit devant Kilbourn un radeau de bois de construction ayant huit cent cinquante pieds de long sur soixante de large, destiné à l'arsenal de Nikolaïef. Plus tard, les Anglais prirent aussi deux radeaux de bois de construction (1).

(1) Les arsenaux de Nikolaïef reçoivent des bois de construction provenant des environs de Minsk, de Mohilev et de Vitebsk, qui possèdent de vastes forêts de beaux

La flottille britannique était venue mouiller auprès de la colonne dont le contre-amiral Pellion s'était réservé le commandement immédiat. Le 20 octobre, le contre-amiral Stewart remonta le Boug avec quatre de ses navires. Il avait fait environ cinq milles, lorsqu'une batterie de six pièces de campagne, établie sur la pointe Voloschkaïa, ouvrit son feu contre lui. Après un court engagement, craignant de rencontrer successivement ainsi plusieurs batteries ennemies, il donna l'ordre de redescendre le Boug.

Pendant ce temps, l'actif contre-amiral Pellion avait quitté la flottille pour revenir diriger les mouvements de la marine française sur la rade de Kilbourn, et il avait laissé ses bâtiments à la disposition du contre-amiral Stewart.

Le 20 octobre, un vapeur, trois chaloupes canonnières et trois bombardes françaises allèrent canonner la batterie de la pointe Voloschkaïa; mais cette escadrille, ballottée par les eaux du Boug que soulevait le vent, fut bientôt obligée de cesser le combat, faute de pouvoir ajuster son tir. Le même jour, sur un ordre de l'amiral Lyons, le contre-amiral Stewart ramena la flottille anglo-française sous le fort de Kilbourn, où les troupes travaillaient activement à s'installer, relevant les anciens ouvrages et en faisant de nouveaux.

Les mesures prises par le grand-duc Constantin et le général Totleben pour la défense de Nikolaïef, ainsi que la position prise à Kherson par le général Luders avec un corps d'armée imposant, ne permettaient pas aux alliés d'espérer un succès plus complet que celui qu'ils venaient d'obtenir avec le peu de forces dont ils disposaient sur le liman. Le maréchal Pélissier, non-seulement ne voulait pas augmenter ces forces, mais était même impatient de les voir revenir en majeure partie auprès de lui, quoique l'occupation de Kilbourn eût été résolue comme point de départ éventuel d'autres opérations après l'hiver.

arbres. Les bois descendent le Dnieper jusqu'à Kherson, en radeaux solidement construits et sur lesquels les mariniers ont des huttes. Chaque radeau est ordinairement composé de quatre mille gros troncs de chênes couverts de morceaux de bois plus petits grossièrement taillés, d'après des dessins et des instructions envoyés aux bûcherons. On agit ainsi pour pouvoir se servir immédiatement dans les arsenaux du bois de construction. Après avoir descendu le Dnieper aussi loin que le courant peut les entraîner, les radeaux rencontrent des vapeurs de l'État qui les remorquent jusqu'à Nikolaïef. Kherson était autrefois le grand arsenal de construction de la Russie pour la flotte de la mer Noire, mais la difficulté d'en faire sortir les gros vaisseaux, à cause des hauts fonds du Dnieper, avait décidé le gouvernement russe à transporter cet établissement à Nikolaïef, au confluent du Boug et de l'Ingoul.

L'amiral Bruat laissa devant la forteresse conquise une station navale, comprenant les trois batteries flottantes et comptant un personnel de quinze cents marins, sous les ordres du capitaine de vaisseau Paris, qui arbora son pavillon de commandement sur la bombarde *le Vautour*. L'amiral Lyons laissa aussi dans les mêmes eaux une station navale anglaise. Le général Bazaine resta, avec le 95e de ligne, dans le fort même de Kilbourn, et des troupes anglaises s'établirent dans les ouvrages de la pointe de la flèche. Les Français se fortifièrent encore avec l'aide de canons fournis par la marine, de manière à rendre la position inexpugnable, sous la protection d'une flottille armée de mortiers de 32 centimètres et de pièces de 50.

Le 27 octobre, le contre-amiral Pellion partit le premier pour Kamiesch, où ses talents connus d'organisateur et d'administrateur l'appelaient à la direction du service général de la marine (1). Le 29 octobre, le gros des escadres leva l'ancre et fut de retour à Kamiesch et à Balaklava le 3 novembre.

(1) L'amiral Bruat annonça à la flotte le départ du contre-amiral Pellion par cet ordre général :

Montébello, au mouillage de Kilbourn, 27 octobre 1855.

« M. le contre-amiral Pellion retourne à Kamiesch, où les besoins du service exigent sa présence et où il doit arborer son pavillon sur le vaisseau à vapeur *le Napoléon*.

« L'amiral commandant en chef ne veut pas laisser s'éloigner cet officier général sans lui témoigner sa satisfaction de la part si honorable qu'il vient de prendre à l'expédition de Kilbourn.

« C'est sous sa direction et par les soins de son premier aide de camp, M. le capitaine de frégate de Kersauson, que la passe d'Otchakov a été balisée et que nos chaloupes canonnières, conduites par M. le lieutenant de vaisseau Allemand, se sont mises en communication avec l'aile droite de l'armée, complétant ainsi, de concert avec les canonnières anglaises, l'investissement de la place.

« Le 17 octobre, les frégates à vapeur *l'Asmodée, le Cacique* et *le Sané* ont franchi, sous le feu des forts de la pointe, la passe d'Otchakov, et, conduites par le contre-amiral Pellion, dont le pavillon était arboré à bord de *l'Asmodée*, elles ont, avec la division du contre-amiral Stewart, pris à revers les ouvrages que les deux escadres combattaient du côté de l'ouest.

« M. le contre-amiral Pellion, après la reddition de la forteresse de Kilbourn, a conduit lui-même la première reconnaissance dirigée vers l'entrée du Boug, et c'est d'après ses instructions que nos canonnières ont continué, de concert avec la flottille de nos alliés, l'exploration du Boug et du Dnieper.

« Cette exploration a fourni à nos canonnières une nouvelle occasion de combattre les batteries ennemies.

« Le 21 octobre à midi, *la Grenade, la Flèche, la Flamme, l'Alarme,* précédées par la chaloupe canonnière *la Stridente,* ont, sous les ordres de M. Jaureguiberry, remonté le Boug jusqu'à la pointe Volofsk. L'ennemi y avait établi une batterie de quatre

Des récompenses furent distribuées dans la flotte française et dans les troupes de débarquement à la suite de l'expédition de Kilbourn (1). Ce fut alors que l'intrépide et habile vice-amiral Bruat se vit élever au grade d'amiral, dignité dont il ne devait jouir que quelques jours.

Depuis que les alliés s'étaient rendus maîtres du détroit de Kertch et que leurs pavillons avaient jeté, pour la première fois, la terreur sur toutes les côtes de la mer d'Azov, quelques nouveaux événements s'étaient passés dans ces parages. Genitchi avait été bombardé par une flottille de petits vapeurs anglo-française, aux ordres du capitaine Sherard Osborne, et le pont-volant établi par les Russes à l'aide de câbles et de bateaux plats entre ce côté du continent et la partie orientale de la flèche d'Arabat avait été détruit. Le lieutenant de vaisseau Hewet, le midshipman Martin Tracey, le canonnier John Hayle et quelques hommes déterminés de la marine britannique avaient été les principaux exécuteurs de cette dernière opération, accomplie sous le feu des tirail-

pièces en vue de commander le passage, que défendait déjà une autre batterie de huit bouches à feu.

« A l'approche de nos canonnières, il a démasqué cette nouvelle batterie et lancé sur notre flottille quelques obus. Nos canonnières ont immédiatement jeté l'ancre et ne se sont éloignées qu'après avoir échangé avec la batterie russe quelques bordées, dans lesquelles la précision de leur tir leur a donné tout l'avantage.

« Cette affaire d'avant-poste fait honneur au sang-froid et à l'aplomb des équipages, des capitaines et des officiers de la flottille laissée par le contre-amiral Pellion à l'entrée du Boug. Elle fait aussi particulièrement honneur au capitaine Jaureguiberry, de *la Grenade,* qui l'a dirigée, et au commandant Caubet, de *la Stridente,* qui se trouva en tête de la colonne.

« L'amiral commandant en chef a chargé M. le contre-amiral Pellion de lui en témoigner, ainsi qu'aux capitaines, aux officiers et aux équipages placés sous ses ordres, sa satisfaction.

« L'amiral commandant en chef,

« BRUAT. »

(1) Furent nommés, dans la marine, — *grand-officier de la légion d'honneur :* le contre-amiral Pellion; — *commandeur :* le capitaine de vaisseau Gussenet; — *officiers :* le capitaine de vaisseau Labrousse, les capitaines de frégate Kersauson et Dupré, les lieutenants de vaisseau Blaise et Krantz; — *chevaliers :* les lieutenants de vaisseau du Temple, Thomassy, Laugaudin, de Saint-Phalle, Delasseaux, Hamon; les enseignes de Besplas et Dorlodot; l'ingénieur hydrographe Ploix; le premier maître-manœuvrier Bouffier; les maîtres-canonniers Guimard et Long; le premier maître-mécanicien Verpinet. Des médailles militaires furent en outre distribuées dans la marine.

Furent nommés, dans l'armée de terre, — *chevaliers :* le capitaine d'artillerie Guevel; le médecin-major Folie-Desjardins, le capitaine Goer et le lieutenant Sisco, du 95e; — le capitaine de Brossard et le sergent Simonin, du 14e bataillon de chasseurs à pied; — les lieutenants Moustapha-ben-Beiram, Mohamed-Hamou-ben-Ali, Mahmoud-ben-Hadji-Mahmoud, le sergent Moustapha-ben-Ali des tirailleurs algériens; — le lieutenant de hussards Delorme; — le sous-intendant militaire Seguineau de Préval.

leurs russes qui bordaient la grève. Néanmoins, on n'avait pas jugé à propos de s'aventurer, par le canal de Genitchi, dans la mer Putride, à cause des dangers qu'elle présente, plus qu'en raison des dispositions qu'y avait prises en dernier lieu le prince Labanof-Rotofski. Trois vapeurs anglais furent laissés en station devant Genitchi, et le gros de la flottille, composé de neuf vapeurs, parmi lesquels deux avisos français, *le Milan* et *la Mouette,* capitaines de Cintré et Lallemand, appareilla pour aller inquiéter de nouveau les autres établissements russes des côtes de la mer d'Azov. On alla d'abord à Berdiansk, où furent incendiés des fourrages et des céréales. Le lendemain on entra dans le golfe situé entre Berdiansk et Marioupol, au fond duquel se trouve le fort de Petrovski, qui était alors défendu par trois bataillons d'infanterie et deux escadrons. Le feu des chaloupes canonnières balaya les retranchements, bouleversa les plates-formes de l'artillerie, ébrècha les embrasures des ouvrages en terre et consuma les magasins. Dans la nuit, la flottille alla détruire, depuis l'embouchure de la Berda jusqu'à Taganrog, des dépôts de fourrage, des barques, des pêcheries destinées à fournir aux armées russes de Crimée du poisson salé, que l'on portait à Simphéropol par la route qui traverse les steppes. Le jour suivant, les alliés reparurent devant Berdiansk pour y compléter, au moyen de mines sous-marines, la destruction de quatre navires à vapeur russes coulés dans la baie. Une fusillade assez vive étant partie d'un des faubourgs de la ville pendant l'exécution, un détachement de marins anglais, conduit par le commandant Rowley-Lambert, ayant sous ses ordres les lieutenants Huber Campion, Lewall et Marryat, opéra une descente audacieuse, s'engagea dans la ville, brûla une partie du faubourg d'où l'on avait tiré la veille, ainsi que quatre cents tonneaux de blé et plusieurs moulins à farine qui fonctionnaient nuit et jour pour l'armée russe. Plus tard, une chaloupe canonnière anglaise ayant échoué sur la flèche de Krivaïa-Kossa, près de Taganrog, le colonel Démaniof et le major Afanassief, avec trois cents cosaques qui avaient mis pied à terre et faisaient un feu de mousqueterie, vinrent à bout d'empêcher l'équipage de la remettre à flot. Des cosaques se jetèrent ensuite à l'eau, entrèrent dans la chaloupe, en enlevèrent deux canons, le pavillon et le jack, puis l'incendièrent. L'ennemi qui, dans la mer d'Azov, était réduit à se contenter de peu, fit beaucoup de bruit de ce misérable succès contre une chaloupe échouée. La flottille continua de détruire tous les bateaux de pêche et ceux chargés d'approvisionnements qu'elle put rencontrer.

Tout cela s'était passé du 15 juin au courant de septembre.

Dans le même temps, les garnisons laissées par les alliés à Kertch, à Iéni-Kalé et au cap Paulovskaïa augmentaient considérablement les défenses de ces positions sur le détroit, sans que les Russes vinssent les inquiéter.

La seule rencontre dont on ait ouï parler de ce côté, eut lieu vers la fin de septembre. Le lieutenant colonel d'état-major Osmont, qui était passé depuis quelque temps du commandement de la place d'Eupatoria à celui des troupes françaises de Kertch, fut avisé que les cosaques réunissaient et emmenaient tous les arabas des environs. Pour s'y oposer, il fit demander au lieutenant-colonel Ready, commandant les troupes anglaises à Iéni-Kalé, l'assistance d'une partie de sa cavalerie. Le colonel Ready lui dépêcha une centaine de hussards. On pensait que les cosaques avaient rassemblé les arabas dans les villages de Koss-Seraï-Min et Seït-Ali, tous les deux à vingt kilomètres environ de Kertch et à huit kilomètres à peu près de distance l'un de l'autre. De petits détachements de chasseurs d'Afrique et de dragons français précédèrent les Anglais dans ces deux directions. Chemin faisant d'un village à l'autre, un détachement de trente-quatre des hussards envoyé par le colonel Ready tomba dans un parti de cinquante cosaques qu'il chargea et poursuivit; mais les cosaques ne tardèrent pas à revenir avec un renfort de trois cents hommes. Le petit détachement anglais, commandé par le capitaine Clarke, fut obligé de se replier, avec perte de quinze hommes emmenés prisonniers. Il opéra ensuite sa réunion avec l'autre détachement de hussards et avec un détachement de chasseurs d'Afrique, qui eux-mêmes avaient eu à échanger déjà quelques coups de feu avec l'ennemi du côté de Koss-Seraï-Min. L'opération projetée ayant eu peu de succès, à ce qu'il paraît, chasseurs d'Afrique et hussards anglais reprirent la route de Kertch; mais, à un kilomètre environ de Koss-Seraï-Min, ils furent assaillis par un corps considérable de cosaques, soutenu par huit escadrons et par huit pièces de campagne. Néanmoins ils s'en tirèrent avec honneur et rentrèrent à Kertch sans être poursuivis.

Il y avait à craindre que si, pendant l'hiver, le canal gelait assez pour que la glace fût en état de porter des troupes, les Russes ne fissent de la presqu'île de Taman une base d'opérations contre les positions des alliés sur le côté opposé du détroit, positions pouvant être menacées d'autre part du côté de la Crimée. Durant tout l'hiver précédent, on avait pu faire passer sur les glaces du canal de nombreux chariots d'approvi-

sionnements partis de la côte d'Asie pour le ravitaillement de Sébastopol et de son armée de secours. Cette année encore, malgré la présence des alliés dans le détroit et dans la mer d'Azov, la presqu'île de Taman redevenait un vaste dépôt de grains, de vivres, d'objets d'habillement, de bois et de baraques, qui ne pouvait plus sans doute avoir pour objet Sébastopol, mais que l'on était fondé à croire destiné à une campagne d'hiver. La résolution fut prise de détruire ce dépôt et d'opérer à cet effet une descente sur la presqu'île.

Le 24 septembre, une flottille de quinze canonnières à vapeur, dont dix de France et cinq d'Angleterre, sous les ordres du capitaine de vaisseau Bouët, commandant la station navale française dans le détroit de Kertch, assisté du capitaine Robert Hall, de la marine britannique, partit, à dix heures du matin, pour Taman. Six cents hommes du 4e régiment d'infanterie de marine française étaient à bord des canonnières, et le vapeur anglais *la Sulina* accompagnait en outre l'expédition, avec trois cents highlanders. Dans la prévision d'une trop grande concentration de troupes russes à Taman, la flottille de la mer d'Azov avait reçu l'ordre de se porter, de la flèche d'Arabat-Genitchi, dans la baie de Témeriouk, pour y opérer une diversion dans la partie nord de la presqu'île que l'on allait attaquer. L'apparition de cette flottille devant Témeriouk suspendit en effet la marche d'une forte colonne russe qui s'avançait pour secourir la ville de Taman. Du même coup, au moyen de ses embarcations, la flottille fit incendier un pont de bois établi sur le canal qui relie la mer d'Azov aux lacs intérieurs et détruisit les postes de cosaques établis sur la côte pour surveiller la garnison d'Iéni-Kalé, sur l'autre côté du détroit. Quant aux canonnières conduites par le commandant Bouët, elles opérèrent, à quatre heures et demie de l'après-midi, le débarquement des troupes qu'elles avaient à bord, tenant en respect, au moyen de leurs obus, un rassemblement de huit cents cosaques qui s'était formé à leur approche. Taman et Phanagorinskaïa furent immédiatement occupés. Le lendemain, les troupes commencèrent à détruire ces deux positions et à enlever, pour les embarquer et les transporter de l'autre côté du détroit, tous les approvisionnements qu'elles y avaient trouvés. Les alliés ne se rembarquèrent qu'après plusieurs jours et quand ils jugèrent leur œuvre suffisamment accomplie. Les lieutenants de vaisseau Guyon et Orsel, de la frégate *la Pomone*, Morier, commandant de *la Flèche*, furent particulièrement signalés pour leur intelligence et leur activité dans cette expédition, qui se fit sans perte aucune et avec d'excellents résultats.

Après l'occupation de Kilbourn, l'amiral Lyons envoya dans la mer d'Azov les petites canonnières anglaises qui avaient pris part aux opérations dans le liman du Dnieper, pour renforcer la flottille du commandant Sherard Osborne. Celui-ci en profita pour frapper un coup sur les côtes de l'anse de Gheisk ou Eïskoë, à droite de la baie de Taganrog, et où plusieurs rivières qui y écoulent leurs eaux forment un liman. Outre Gheisk, on trouve sur ce liman les bourgades de Vodina et Glofira ou Glafirofka. Depuis les incendies précédemment opérés de ce côté, de nouveaux approvisionnements y avaient été réunis, cette fois sous la protection de troupes assez nombreuses. Le 3 novembre, la flottille vint mouiller par six pieds d'eau en vue du liman de Gheisk, où elle entra le lendemain. Le commandant Kennedy, avec des embarcations à rames protégées par cinq canonnières à vapeur, s'approcha de la côte, vers le bourg de Vodina, et y incendia, sous les yeux des cosaques, de longues rangées de meules de blé et d'autres approvisionnements. Le commandant Osborne se porta ensuite, à trois milles de là, sur le bourg de Glofira, autour duquel des approvisionnements plus considérables encore se trouvaient. Ils étaient couverts par une tranchée garnie de troupes, le fusil à la main ; en outre, derrière chaque maison se tenaient des hommes armés. Quatre canonnières ouvrirent le feu contre la tranchée avec des obus à la Scharpelenne, et tirèrent sur les amas de céréales avec des bombes. L'incendie fut immense, la nappe de flammes avait plus de deux milles d'étendue. Toutefois, on épargna autant que possible le bourg même de Glofira qui ne fut atteint que dans les maisons où les cosaques s'étaient embusqués. Les cinq canonnières à vapeur, avec dix chaloupes à rames armées de canons et de mortiers de petit calibre, prirent position, le 6 au matin, devant Gheisk. Là aussi les approvisionnements de toute nature étaient maintenant protégés par des tranchées garnies de troupes, et même par quelques pièces d'artillerie. L'affaire fut chaude. Sur l'ordre et d'après les dispositions du commandant Osborne, les Anglais débarquèrent en trois petits corps aux ordres du commandant Kennedy, des lieutenants Day, Townsend, Mesham-Strode et Hudson. Des canonnières à fusées protégeaient la descente que chaque corps opéra à un mille de distance l'un de l'autre. En vain les troupes russes, défendues par de légers épaulements de terre, essayèrent de s'y opposer. Bientôt les torrents de flammes et de fumée des incendies allumés dans la direction de ces troupes les empêchèrent de diriger leur manœuvre de manière à couper quelques-uns des petits détache-

ments anglais. Une colonne de quinze cents cosaques fit d'inutiles mouvements pour arrêter le désastre qui se propagea rapidement de manière à tout anéantir, fourrages, céréales, entrepôts de poisson salé, magasins d'équipement. Le lieutenant Campion et le canonnier Vercy, chargeant, à la tête des soldats de marine, les Russes établis dans les tranchées, s'étaient emparés, dès le début de l'action, d'un petit canon en bronze. Les officiers de marine George Ferry, Parker, Hamilton, Marryat, Campion, l'aspirant Forquharson, le second maître Tilly, les canonniers Richard Very, Thomas Kerr, Peter Hanlan, David Barry, s'étaient aussi fort distingués tant dans les opérations des canonnières et des embarcations que dans les opérations à terre. A deux heures de l'après-midi, lorsque tout fut détruit, sauf Gheisk même que l'on avait épargné, le commandant Osborne ordonna le rembarquement qui se fit aussi fort heureusement. Dans ces opérations, importantes par les résultats, les Anglais, au rapport du commandant Osborne, n'avaient jamais eu plus de deux cents hommes engagés, quoique, dans Gheisk seulement, les forces de l'ennemi s'élevassent à trois ou quatre mille hommes. Un rapport publié par le gouvernement russe disait que les Anglais avaient été repoussés avec perte ; le fait est qu'ils avaient eu six hommes blessés. Tout en atténuant le plus possible le désastre occasionné par les bombes, les grenades, les fusées à la Congrève, ainsi que par les troupes de descente, ce rapport en confessait toutefois une partie ; il n'admettait pas, et en cela il paraît être d'accord avec les probabilités, que les Anglais eussent autant épargné la ville de Gheisk qu'ils le disaient. Il annonçait l'incendie de quatre-vingt-un bâtiments divers et la destruction partielle de soixante-deux maisons.

Le 9 novembre, la flottille du commandant Osborne quitta le liman de Gheisk. Bientôt la glace commença à se former sur les bords de la mer d'Azov, dont tous les navires se retirèrent. Les Russes incendièrent tous les villages et les campagnes avoisinant les positions des alliés sur le détroit, dans l'espoir d'affamer ceux-ci et de les priver de fourrages, de bois et de baraques pendant l'hiver. Mais l'expédition de Taman avait amplement pourvu aux besoins de l'hivernage, tant pour l'infanterie que pour la cavalerie.

A cette époque, le traité, en date du 3 février 1855, par lequel l'Angleterre prenait à sa solde un corps de vingt mille Turcs, après de longs tiraillements, avait été, tant bien que mal et partiellement, mis à exécution. Les Musulmans s'étaient montrés peu disposés à obéir à des



J Schrœder del et sc

VUE DE KARS

Jornel Imp. r. de l'Ecole de Med.ne 80 Paris

officiers chrétiens dont ils ne comprenaient ni la langue ni les coutumes. Le contingent anglo-turc, fort au-dessous du chiffre convenu, s'était en partie recruté parmi les bachi-bouzouks que les Français avaient été obligés de licencier dès le commencement de la guerre, ou plutôt qui s'étaient licenciés eux-mêmes. Commandé par les généraux Beatson et Smith, ce contingent n'avait pu se faire accepter nulle part, quand les généraux Simpson et Vivan prirent, à la fin d'octobre, la résolution de l'employer à Kertch. Deux petites brigades de cavalerie, formées sous la dénomination de cosaques-ottomans, quoiqu'elles se composassent en grande partie de Polonais, furent aussi envoyées à Kertch sous les ordres du général Shirley, puis rappelées presque aussitôt à Constantinople. Le gros du contingent anglo-turc s'établit au mois de novembre dans les retranchements de Kertch et d'Iéni-Kalé, et l'on y réunit un corps de huit mille Ottomans, commandé par Hadschi-Pacha, qui déjà tenait garnison sur le détroit. Les Français occupaient particulièrement Paulovskaïa, sur le cap de ce nom, où ils étaient fortement retranchés. Telle était la situation dans le détroit de Kertch à l'entrée du nouvel hiver.

Cependant des événements d'une considérable influence sur le dénoûment de la guerre se passaient dans l'Arménie turque, où nous avons laissé, dans la première quinzaine de septembre, le colonel, à présent général Williams, multipliant toutes les ressources de son imagination et de son activité pour la défense de Kars, et faisant d'autre part de courageux, mais inutiles efforts pour tendre la main à Omer-Pacha qui, dans ses prévisions, devait concentrer ses forces à Batoum pour de là marcher au secours de la ville assiégée.

Williams était aussi habilement qu'énergiquement secondé par plusieurs officiers de sa nation, entre autres par le lieutenant-colonel Lake, qui avait construit sur les hauteurs en avant de la ville, sur la rive gauche du Kars-Tchaï, des ouvrages d'une excellente défense (1). Les

(1) On lit dans le rapport du général Williams, en date du 3 octobre 1855, adressé au ministre des affaires étrangères :

« Votre Seigneurie se rappellera peut-être que, dans ma dépêche n° 123, du 28 juin, je disais que le général russe, dans sa seconde démonstration contre le parement sud de nos retranchements, qui est flanqué par Hafiz-Pacha-Tabia et Kanli-Tabia, avait marché au sud et établi son camp à Bougah-Tikmé, village situé à quatre milles environ de Kars. Sachant que le général Mouravief avait servi dans l'armée qui prit Kars en 1828, je compris que sa dernière manœuvre était le prélude d'une reconnaissance ou d'une attaque contre les hauteurs de Thomaso, d'où les Russes avaient poussé avec succès leurs approches en l'année ci-dessus mentionnée. En conséquence, pendant que les colonnes ennemies étaient en marche vers Bougah-

exilés de Pologne, de Hongrie et d'Italie lui prêtaient un concours non moins actif et non moins intelligent. Parmi ces exilés on avait distingué dans l'Arménie ottomane le colonel Kolman, devenu Taïzi-Bey, à qui l'on devait de beaux travaux, et l'ingénieur italien Calendeilli, qui s'était signalé à l'habile et acharnée défense de Rome contre les Français restaurant le pouvoir papal. Mais le plus remarquable de ces hommes si heureux de combattre la Russie, même dans le camp des Turcs, était certainement le général magyar Kmeti, que les Ottomans admiraient sous le nom d'Ismaïl-Pacha, et qui, à la tête de leur principale division, était spécialement chargé des défenses extérieures de la place.

La ville de Kars, avec ses faubourgs, moins un seul, est située sur la rive droite du Kars–Tchaï (rivière de Kars), qui s'y dirige de sud-ouest en nord-est. Près de la ville, la rivière forme un coude très-prononcé, qui s'ouvre vers le nord-ouest, et dont la corde d'arc a une longueur de plus de cinq mille pas, tandis que la profondeur de l'arc, vers le milieu duquel Kars s'élève, n'a pas plus de trois mille pas. Le Kars–Tchaï n'est, à proprement parler, qu'un torrent de peu d'importance. Près de la ville il a, en temps ordinaire, de quarante à quatre-vingts pieds de largeur, et de deux à quatre pieds de profondeur; mais il est encaissé entre des hauteurs escarpées, et les pluies ou la fonte des neiges le grossissent souvent de manière à rendre impraticable la communication entre ses deux rives, sauf par des ponts jetés d'un des escarpements à l'autre. La ville de Kars forme un polygone allongé et très-irrégulier; elle est entourée d'une double enceinte, dont la seconde est crénelée et flanquée de tours alternativement rondes et carrées, dans une direction d'ouest en est; une citadelle datant du règne du sultan Amurat III occupe, à l'occident, un rocher aux flancs escarpés, qui domine d'une centaine de mètres le lit de la rivière. A l'orient, la prolongation de la ville forme le faubourg de Bayram-Pacha, au sud duquel se trouve celui d'Ourta–Kapi. Le faubourg de Tamür-Pacha est isolé sur la rive gauche du Kars–Tchaï en face d'Ourta-Kapi. Avant la guerre, la principale force de la place était sur la rive droite. Dominée de l'autre côté par des plateaux, elle ne pouvait être protégée contre une entreprise de l'ennemi que par des travaux avancés et surtout par le courage et l'habileté de ses défenseurs. Depuis l'ouverture du siége, on avait construit ou augmenté en avant de la ville

Tikmé, je visitai ces hauteurs avec le lieutenant-colonel Lake, et, après avoir étudié le terrain, marqué d'après la nature des ouvrages à construire, le lieutenant-colonel Lake les conçut et les exécuta avec beaucoup de vigueur et d'habileté. »

et de ses faubourgs de nombreuses redoutes ou batteries en terre, appelées Tabias par les Turcs. Du côté de la rive droite, près du débouché de la route de Goumri à Kars, se trouvait, sur la hauteur de Karadagh, la redoute dite Arab-Tabia, qui défendait l'entrée du faubourg Bayram-Pacha. Le faubourg Ourta-Kapi était protégé par la redoute Hafiz-Pacha, et, plus au sud, tout près de la rivière, par la redoute dite Kainli-Tabia. Sur la rive gauche, où la division du général Kmeti avait planté ses tentes près du faubourg de Tamür-Pacha, les ouvrages s'étendaient très en avant, de manière à défendre les plateaux qui dominaient la ville. Au sud-ouest, les lignes dites de Rennison, la redoute dite Youksch-Tabia et surtout celle appelée Tamasch-Tabia, étaient destinées à protéger la place contre les entreprises qui pourraient venir par le chemin de Schoraka, et par ceux de Tikmé et de Tchiftlistschaï. Le fort Lake, situé entre le chemin de Bosgoun et celui de Tschachmach, et les lignes et batteries anglaises, appelées par les Turcs Ingliz-Tabia, couvraient la place, de nord-ouest en nord-est, contre des attaques qui viendraient de Tschachmach et de Melikoï.

Mouravief, voulant prévenir l'arrivée des secours que les assiégés attendaient de Batoum, résolut d'en finir avec Kars par un assaut général. En conséquence, le 27 septembre, il convoqua un conseil de guerre auquel il fit immédiatement agréer son projet.

La principale attaque devait se faire, du côté sud-ouest, par les hauteurs de Schoraka, contre les lignes Rennison, Youksch-Tabia, Tamasch-Tabia, le camp du général Kmeti et le faubourg de Tamür-Pacha. Trois colonnes, soutenues par vingt-quatre canons, y furent destinées. Celle de gauche, devant marcher à gauche du chemin de Schoraka, dans la direction des lignes Rennison, serait sous les ordres du lieutenant général Kovalevski; celle du centre, devant suivre la droite du chemin de Schoraka, pour s'avancer entre Youksch-Tabia et Tamasch-Tabia, serait commandée par le général prince Gagarin; la colonne de droite, qui, par le chemin de Tikmé, devait tourner Tamasch-Tabia, pour marcher sur le camp du général Kmeti et sur le faubourg Tamür-Pacha, serait conduite par le général de Maydell.

Des démonstrations et des attaques accessoires soutiendraient cette principale attaque. Une colonne, aux ordres du général Basin, qui avait son campement à Melikoï, s'avancerait du nord sur les lignes anglaises, tandis qu'une autre colonne, commandée par le général Nierod, marcherait contre le faubourg Ourta-Kapi, en prenant entre la redoute Kainly et la redoute Hafiz-Tabia.

Le général en chef Mouravief aurait sa principale réserve à l'est, près de la route de Bosgoun.

Le 28 septembre, au soir, la colonne Kovalevski sortit du camp de Bougah-Tikmé, village situé à quatre milles anglais de Kars. Elle fut suivie de celle du prince Gagarin. L'une et l'autre marchèrent sur Tadlitsch, où elles rallièrent la cavalerie du colonel Korsakof-Dondoukof et prirent un repos de deux heures. Elles s'avancèrent ensuite sur Schoraka, où elles parvinrent, le 29 septembre, à trois heures et demie du matin.

Alors la colonne Kovalevski prit à gauche, se dirigeant vers les lignes Rennison, et la colonne Gagarin prit à droite, marchant vers les retranchements placés en avant d'Youksch-Tabia et de Tamasch-Tabia. Vers une heure du matin, la colonne Maydell, arrivée à trois mille pas des ouvrages turcs, se trouvait prête à s'unir aux deux premières pour le moment de l'attaque.

D'autre part, le général Brimmer, à la tête d'une réserve importante, accompagnée d'artillerie, quitta le campement de Tchiftlistschaï, situé sur la rive gauche du Kars-Tchaï; il marcha, à une heure de la nuit, sur Goumbet, et prit position sur la route de Bosgoun.

Le général Basin, avec une colonne d'infanterie et de cavalerie, qu'appuyaient dix pièces de canon, se porta, de son camp de Melikoï, au pied des hauteurs de Tschachmach devant les lignes anglaises; tandis que, du côté opposé, le général Nierod, également appuyé par de l'artillerie, venait prendre position à Karadschouran, à faible distance du faubourg Ourta-Kapi.

A trois heures du matin, la colonne Maydell se remit en marche et posta sa batterie sur une petite éminence, au bord de la rivière, éminence qui flanquait la position des assiégés.

Le général Maydell avait ordre de s'emparer des ouvrages turcs, sans coup férir si possible était. Le brouillard et le crépuscule encore épais du matin lui donnaient en effet l'espérance de pouvoir agir de surprise.

Les Turcs, il est vrai, n'avaient rien su du projet, si promptement arrêté par le général Mouravief; mais, depuis le commencement du mois, ils avaient redoublé de vigilance dans l'attente d'une attaque inopinée de la part de l'ennemi. Le général Kmeti, à qui était principalement confiée, comme on l'a vu, la garde des positions menacées, se tenait incessamment prêt à recevoir l'armée russe.

La colonne Maydell gravissait déjà sur les pentes qui conduisaient aux ouvrages avancés, quand un boulet de canon, presque aussitôt suivi

de beaucoup d'autres et d'une grêle de balles, tomba au milieu de ses rangs et lui fit connaître que son plan était déjoué.

Cette réception inattendue ne donna lieu qu'à de violents hourras de la part de l'infanterie russe, dont les trois colonnes continuèrent à escalader les pentes conduisant aux parapets et aux redoutes. De ces ouvrages partait un feu continuel qui semait la mort dans les colonnes serrées de l'attaque, plus particulièrement dans celle du général Kovalevski, exposée aux coups presque toujours certains de quatre cent cinquante chasseurs armés de carabines Minié.

Néanmoins, vers quatre heures et demie du matin, les têtes de colonne de l'armée russe, composées en général de Mingréliens, se jetèrent sur le front des ouvrages les plus avancés. Le 1er et le 2e bataillons de carabiniers russes se précipitèrent sur la redoute la plus voisine de la rivière, tandis que le 4e bataillon longeait le cours de l'eau pour pénétrer sur les derrières de l'ouvrage. Cinq cents hommes à peu près se trouvaient à la défense des postes avancés. Les premiers fossés, disposés pour des chasseurs, furent enlevés par les carabiniers russes. Les Mingréliens rencontrèrent une plus vive résistance, mais enfin, ayant le nombre pour eux, ils vinrent à bout de chasser les Turcs des premières lignes et s'y établirent.

Alors les Ottomans se retirèrent derrière leurs secondes lignes, qu'ils se disposèrent à défendre avec acharnement.

Le général Maydell fit avancer sa cavalerie légère, soutenue par de l'infanterie, et tourna le flanc oriental de l'aile retranchée des défenseurs de Tamasch-Tabia; il pénétra même jusqu'à très-faible distance de la partie sud du faubourg de Tamür-Pacha et du camp de la division Kmeti. En même temps, les Mingréliens s'apprêtèrent à commencer l'attaque des principaux retranchements des Turcs.

Mais alors le général Kmeti fit avancer une forte partie de ses troupes et montra aux Russes, se flattant peut-être déjà du succès, qu'ils étaient bien loin de leur but. Le combat s'engagea de nouveau avec une fureur impossible à surpasser et resta indécis jusqu'à sept heures du matin, moment où les chances tournèrent du côté des troupes du général Kmeti. Le général Maydell, atteint de deux blessures, voulait remettre le commandement de sa colonne au colonel Serebiakof, quand il apprit que cet officier supérieur n'était pas en meilleur état que lui. D'autres côtés, le lieutenant général Kovalevski, contre les lignes Rennison, et le prince Gagarin, contre les ouvrages d'Youksch-Tabia et de Tamasch-Tabia, redoutes qui se flanquaient l'une l'autre, avaient

complétement échoué ; leur défaite prenait le caractère d'une déroute. Kovalevski était très-grièvement atteint et devait peu survivre à ses blessures. Le prince Gagarin était aussi blessé.

Les généraux Kmeti, Hussein-Pacha, Abdoul-Kemin-Pacha et le major anglais Teesdale se couvrirent de gloire dans la défense de ces divers ouvrages.

Le général Maydell, dont la colonne avait été la moins maltraitée des trois, et qui craignait qu'on ne lui coupât la retraite, fit avertir le général en chef Mouravief de sa position et appela immédiatement des réserves à son secours. Peu après, sous la protection du prince Tarchan-Mouravief, accouru avec des bataillons de grenadiers, il réussit à opérer sa retraite derrière les premières lignes qu'il avait d'abord occupées. La batterie de sa colonne, conduite également de ce côté, dirigea ses feux sur le camp turc et sur la redoute Kainly qui prenait les Russes sur leurs derrières. La colonne Maydell réussit ainsi à se maintenir sur une partie de la première ligne des ouvrages des assiégés.

Le général en chef Mouravief réunit, sous les ordres du colonel Korsakof-Dondoukof, les colonnes battues des généraux Kovalevski et Gagarin, et les fit établir derrière une hauteur, hors de la portée du canon. Il détacha deux bataillons de la colonne Gagarin pour les joindre à la colonne Maydell ; en même temps, il mit en mouvement toute la réserve, à la tête de laquelle se trouvait le général Brimmer, réserve qui s'était renforcée de plusieurs bataillons sur le pont de Kitschikoï, par où passe la route de Tikmé au faubourg Ourta-Kapi. Son but était de profiter du mince succès obtenu par le général Maydell sur un seul point très-secondaire, pour tâcher de pousser de là plus loin. A Kitschikoï, il détacha le général Bronevski, avec trois bataillons et quelque artillerie, pour aller au secours de Maydell, en descendant le long du Kars-Tchaï. Le lieutenant-colonel Kaufmann, avec un autre bataillon, eut mission d'opérer une diversion sur la route de Schoraka et de s'avancer par la gauche de la rivière.

Le colonel Kaufmann, s'avançant de la route de Bosgoun sur le chemin de Schoraka, trouva entièrement abandonnés les ouvrages avancés des Turcs à gauche de ce chemin. Il les traversa, marcha au sud-est, rencontra deux petites redoutes en pierre sur une colline dentelée, et y entra. Mais les Turcs l'avaient aperçu, et, après l'avoir laissé s'avancer à leur portée, ils lui firent soudain essuyer le feu plongeant de leurs ouvrages en arrière. Il s'arrêta court et commença à être fort

inquiet de sa position. Telle était, au moment où on allait renouveler l'assaut, la situation de la principale attaque des Russes.

La diversion par le nord était dès longtemps commencée. Le général Basin avait remonté le ravin dit de Kaladikilissa et s'était avancé à l'attaque des lignes anglaises, appelées par les Turcs ingliz-tabias, en commençant par les ouvrages du plateau situé tout près de la rive gauche du Kars-Tchaï, en face de la hauteur de Karadagh, que couronnait la redoute Arab-Tabia. Les ouvrages attaqués par la colonne Basin consistaient en de très-petites redoutes faiblement occupées. Il est vrai que leurs peu nombreux défenseurs étaient pris dans les troupes régulières. Quant aux remparts reliant ces redoutes entre elles, ils étaient sous la garde des habitants de la ville et des montagnards du Lazistan, qui, selon leur coutume, avaient arboré sur les épaulements avancés les bannières de leurs tribus.

Le général Basin emporta sans peine les ouvrages de l'aile droite les plus rapprochés et fit moisson triomphale des bannières des montagnards. Mais s'étant ensuite dirigé à l'ouest, du côté du fort Lake, pour conquérir des avantages plus sérieux, il fut reçu par une décharge meurtrière de ce fort et de ses annexes, en même temps qu'une pièce de canon d'une grande puissance, aussi habilement qu'opportunément amenée par le capitaine anglais Thompson de la partie orientale à la partie occidentale du Karadagh, lui faisait essuyer des pertes considérables sur ses derrières.

Le général Williams, jugeant qu'il n'y avait pas à redouter une attaque sérieuse sur le corps de la place et la rive droite du Kars-Tchaï, donna l'ordre de retirer deux bataillons réguliers de la hauteur Karadagh pour les conduire au secours des lignes anglaises. Ces bataillons arrivèrent par le ravin de Kars, chassèrent les Russes des ouvrages avancés de l'aile droite, et se dirigèrent ensuite contre le général Basin en personne.

Celui-ci, ayant eu de mauvaises nouvelles de la principale attaque, désespéra de s'emparer du fort Lake et prit le parti de faire retraite avec son infanterie derrière un terre-plein s'étendant au bord de la vallée de Tschachmach. Les Turcs le poursuivirent et lui firent éprouver de nouvelles pertes, jusqu'à ce qu'ils fussent arrêtés par la cavalerie aux ordres du général Baklanof.

Au sud-est, le colonel Kaufmann, qui n'entendait plus le bruit du combat ni dans la direction du sud, ni dans la direction du nord, et ne distinguait plus d'aucun côté le moindre symptôme d'attaque, calcula

que Basin devait se trouver aux environs de Tschachmach, et, réduit à une position presque désespérée avec son bataillon isolé, il résolut de se frayer un passage jusqu'à la colonne de ce général. Dans son périlleux mouvement, il fut plusieurs fois assailli par les bataillons turcs et très-maltraité par l'artillerie du fort Lake. Enfin il réussit à gagner le bas du ravin de Tschachmach, où il se trouva à l'abri des coups des Ottomans. Il dépêcha un officier au général Basin pour l'instruire de son arrivée et de sa situation.

Aussitôt celui-ci, qui lui-même, comme on l'a vu, était en pleine retraite, prit le parti de se porter de nouveau en avant et fit prendre position à son artillerie. Ce retour appela sur la colonne Basin l'attention des Turcs et permit au colonel Kaufmann, sur le point d'être coupé, de gagner Tschachmach avec son bataillon.

Retournons à la principale attaque, dont le colonel Kaufmann avait été obligé de s'éloigner.

On a vu que la colonne Maydell, sous la protection du prince Tarchan-Mouravief, s'était retirée derrière les ouvrages de la première ligne, qu'elle avait occupés dès le début de l'attaque; on a vu aussi que le général en chef Mouravief avait dépêché d'autres secours de sa réserve à cette colonne, renforcée en outre de deux bataillons appartenant aux troupes battues du général Gagarin. Dès que le général Bronevski, avec ses trois bataillons et son artillerie, se fût joint à la colonne Maydell et au prince Tarchan-Mouravief, l'attaque recommença contre Tamasch-Tabia, en même temps qu'une partie des Russes marchait sur le camp turc de Tamür-Pacha. Le général Bronevski, remplaçant le général Maydell, disposait pour cette attaque de vingt-deux bataillons d'infanterie, d'une force considérable en dragons et cosaques, et de trente-deux canons. Grièvement blessé presque aussitôt qu'il eût rengagé l'action, il fut obligé de remettre son commandement au colonel Ganetzki, qui mena résolûment, mais inutilement, au combat toutes les troupes fraîches. Désormais l'attaque n'avait plus lieu que sur un seul point; sur tous les autres la défaite des Russes était consommée, et les défenseurs pouvaient concentrer leurs efforts sur la seule partie maintenant menacée. Le lieutenant-colonel anglais Lake dépêcha deux bataillons des ingliz-tabias ou batteries britanniques, et bientôt après deux autres bataillons arrivèrent des ouvrages de la rive droite du Kars-Tchaï. Déjà l'attaque des Russes était arrêtée, quand le général Kmeti, sortant de ses retranchements avec le gros de la garnison, compléta la défaite des assiégeants. Le vaillant

magyar prit une sanglante revanche de l'intervention moscovite dans l'insurrection hongroise. Ses fantassins poursuivirent les Russes, la baïonnette au poing, le sabre et jusqu'au couteau à la main; ils en firent un épouvantable massacre.

A onze heures du matin, le général Mouravief, désespérant de pouvoir de nouveau rétablir le combat, fit opérer définitivement la retraite de ses troupes, sous la protection du général Brimmer, envoyé sur les hauteurs à cet effet. L'armée russe rentra dans ses divers campements à courte distance de la place.

Les assiégeants, dans cet assaut sanglant, avaient eu six mille cinq cent dix-sept hommes tués ou blessés; plusieurs de leurs généraux étaient gravement blessés. Les Turcs n'avaient eu, y compris cent habitants de la ville, que mille quatre-vingt-quatorze hommes hors de combat (1).

Malgré sa défaite signalée, le général Mouravief ne leva pas le siége

(1) Un officier prussien, présent dans l'armée turque, rend ainsi compte de ses im pressions à l'assaut de Kars :

« Nous espérions coucher à Kars le 29 septembre, et sans perdre trop de monde à l'assaut, dont les préparatifs avaient été faits sur une grande échelle depuis quelques jours. La vive résistance des Turcs nous a d'abord étonnés; elle nous a rendus ensuite presque furieux, et a fini par nous inspirer une véritable admiration pour leur courage. Des prodiges de valeur ont éclaté de part et d'autre. Ces combats continuels à l'arme blanche, ces assauts toujours renouvelés dans les conditions les plus meurtrières, cette animosité extraordinaire des deux côtés, cette rage croissante sur des cadavres amoncelés, offraient un spectacle affligeant, inconnu en Europe depuis des siècles. J'ai vu des soldats mortellement blessés s'acharner les uns contre les autres, à genoux ou couchés, et hâter une mort inévitable. Toutes sortes de peuples étaient représentés dans la garnison turque : deux Africains, noirs comme jais, tombés dans la redoute où j'ai pénétré avec un bataillon d'élite, se sont relevés à notre approche et ont encore tué l'un de nos capitaines. Nous avons dû les assommer sur place comme des bêtes fauves. Dix minutes après nous devions reculer à notre tour. La retraite nous a été fatale, car la moitié du bataillon y a péri. J'ai dû faire un millier de pas dans le sang pour rejoindre notre réserve. Si les Turcs avaient eu plus d'artillerie et s'ils avaient pu être soutenus à propos par une bonne réserve, nous aurions immensément souffert, et Dieu sait si la moitié de nos troupes serait sortie de la débâcle. Le soir, cinq mille des nôtres environ ont manqué à l'appel.

« Le courage a été le même de part et d'autre; mais nos généraux, toujours tremblant de mal faire, n'ont pas cette sûreté de coup d'œil et cette audace raisonnée qui caractérisent les officiers français. Attaquer Kars (ville imprenable si elle était bien fortifiée) était une faute; mais le plan d'attaque adopté était une faute plus grande encore, parce que les assauts, mal combinés, devaient échouer devant une résistance un peu vive. On remarque avec surprise que pas un général russe ne s'est distingué depuis deux ans. Ils ne valent certainement pas leurs soldats, qui seraient invincibles sous les drapeaux français.

« Cet horrible échec, qui m'enleva mon meilleur ami, un brave lieutenant polonais, Jean S..., que j'avais suivi en Asie, et le profond dégoût que m'avait inspiré un long

de Kars ; mais il se renferma de nouveau dans le système de blocus, décidé à obtenir par la persévérance et la ténacité ce qui était refusé à la force. Ce général savait que l'attention du vieux parti russe, dont il était un des chefs, était fixée sur lui, et que l'on comptait sur un succès obtenu par ses talents ou sa constance pour le faire porter au commandement de la principale armée russe, à la place de Gortschakof. L'Europe qui, après l'insuccès de l'assaut de Kars, avait généralement cru à la levée du siége, fut fort surprise d'apprendre qu'il continuait. En réunissant toutes ses troupes, Mouravief pouvait encore disposer d'une armée de quarante-cinq à cinquante mille hommes, tandis que Vassif-Pacha, mouchir d'Anatolie, et le colonel, tout à l'heure général Williams, comptaient à peine sous leurs ordres vingt-mille soldats en état de porter les armes.

L'unique espérance de Kars était, comme avant l'assaut du 29 septembre, si glorieusement repoussé, dans l'armée d'Omer-Pacha, revêtu du titre de serdar-ekreim.

Une escadre ottomane, commandée par l'amiral Ahmed-Pacha, avait été en effet chargée de transporter, de Roumélie en Asie, quinze mille Turcs, douze mille chevaux, un matériel de guerre, des munitions, des bœufs, des buffles et des chariots. A leur débarquement, dans la première quinzaine de septembre, les quinze mille Turcs avaient été répartis en deux camps, à Batoum et à Trébizonde. Un corps de Tunisiens débarqua aussi en Asie. Le 14 septembre, Omer-Pacha avait eu une entrevue, à Trébizonde, avec le gouverneur Hafiz-Pacha ; puis il s'était rendu à Batoum, où, par son ordre, on avait réuni seize pièces de campagne, vingt canons de montagne, quelques mortiers et quatre cents paires de bœufs de somme, avec des approvisionnements. Son premier projet était, dit-on, après s'être concentré à Batoum, de remonter le long du profond Batoumi ou Tchorok (Akampsis des anciens), par Artvis, de s'avancer ensuite par Olti et Bardour, enfin de pénétrer dans la province de Kars par les rameaux inférieurs du Sa-

campement dans l'affreuse campagne de Kars, me décidèrent à quitter le corps du général Mouravief. Cet officier, brave et instruit, mais léger et fantasque, passa la soirée à écrire des lettres qu'il voulait expédier le lendemain en Russie. Enfermé dans sa baraque, il refusa de me recevoir, mais m'autorisa sèchement à suivre son messager, avec deux cosaques à cheval. Ce congé verbal fut toute ma récompense pour les services que je lui avais loyalement prodigués. Le 30 septembre, au point du jour, j'étais assis avec l'aide de camp P... dans une méchante charrette à deux roues, conduite par un Tartare et flanquée de deux cosaques muets. Nous prîmes aussitôt la route de Tiflis. »

ganloug (branche lui-même de l'Anti-Taurus). Mais d'une part les forces dont le serdar disposait à la fin de septembre étaient extrêmement insuffisantes : sur quinze mille Tunisiens débarqués en Asie, le choléra, la fièvre et la mauvaise nourriture, la désertion peut-être aussi, ne lui en laissèrent bientôt plus que trois à quatre cents ; d'autre part, la nature du pays qu'il aurait eu à parcourir était d'une difficulté presque insurmontable, au moins pour arriver en temps opportun au secours de Kars.

Quant à la route de Trébizonde à Kars elle n'aurait pas exigé moins de trente jours de marche.

Dans cette situation, Omer-Pacha prit le parti, qui souvent avait réussi à de grands capitaines, de menacer et d'envahir les possessions mêmes de l'ennemi occupé à la conquête des territoires voisins, pour le forcer à venir défendre ses propres foyers. Il voulut marcher sur Koutaïs, Tiflis et envahir le cœur de la Transcaucasie, pour mettre Mouravief dans la nécessité d'abandonner l'Arménie ottomane. Si ce projet eût réussi, Omer-Pacha, dont l'armée était si peu nombreuse, aurait conquis une réputation militaire sans égale parmi les généraux qui combattaient dans cette guerre tant d'un côté que de l'autre. Par contre, son insuccès devait le faire déchoir dans l'opinion des gens qui s'en tiennent, sans aucun examen, au dernier résultat pour asseoir leur jugement. Il en est ainsi de tous les projets qui sont en dehors des voies vulgaires.

En conséquence de ces vues, le serdar concentra ses troupes à Soukhoum-Kalé et environs. Elles étaient déjà considérablement réduites, comme on l'a vu ; mais on y comptait quelques mille soldats aguerris qui avaient fait les campagnes du Danube et de Crimée. De plus, le serdar était assisté de l'expérience et des talents de plusieurs officiers d'élite anglais, hongrois et polonais, parmi lesquels on remarquait le colonel Simmons, commissaire britannique, le lieutenant-colonel Ballan, et l'habile et célèbre baron hongrois Stein, connu des Turcs sous le nom de Ferhad-Pacha.

Avant d'envahir les provinces transcaucasiennes, Omer-Pacha avait à traverser plusieurs cours d'eau qui, venant des montagnes, se jettent dans la mer Noire, entre autres les deux bras de l'Ingour, dont l'un a son embouchure à Anaklia. Une fois l'Ingour passé, le serdar rencontrerait la rivière de Tzenikhtzal, qui se jette dans le Rioni (ancien Phase), puis, traversant un pays fertile et peuplé où son armée trouverait les ressources nécessaires, il arriverait à Koutaïs, ville éloignée d'environ cent vingt kilomètres de son point de départ. De là, en se dirigeant sur le Kour, il se porterait contre l'importante ville de Tiflis, située sur la rive

droite de ce fleuve. Là se terminerait l'expédition projetée. C'est en effet vers cette capitale de la Transcaucasie russe que devaient converger les forces ottomanes qui, lorsqu'elles furent toutes débarquées en Asie, présentèrent un effectif à peu près valide de trente à trente-cinq mille hommes.

Le 4 octobre, une avant-garde, commandée par le baron Stein, marcha au sud, le long de la côte, sur le chemin d'Okoum, tandis que le gros de l'armée restait encore à Soukhoum-Kalé pour achever ses préparatifs d'entrée en campagne. Les moyens de transport manquaient. Pour y obvier, ainsi qu'à bien d'autres inconvénients, Omer-Pacha cherchait à renouer des rapports avec les Circassiens, si maladroitement indisposés par les prétentions de la Porte ottomane. Il n'y réussit pas, au moins d'une manière très-efficace pour son dessein.

Ce ne fut que vers le milieu d'octobre qu'Omer-Pacha put se mettre en marche avec le gros de son armée, pour aller rejoindre son avant-garde à Skim-Saraï, lieu distant d'environ cinq milles de Soukhoum-Kalé. Là, le serdar fit une halte forcée, pour réunir ses approvisionnements. Dans le dernier tiers d'octobre, il poussa son avant-garde, composée de vingt-deux bataillons, sur la rivière Ertiftschale, appelée aussi Erti-Tshali, où le baron Stein jeta un pont de bateaux près de Godova. Omer-Pacha resta jusqu'au 1er novembre, avec ses autres troupes, à Skim-Saraï, d'où il expédia des approvisionnements à Godova, prenant soin d'échelonner des magasins sur sa route, bordée des deux côtés de forêts très-épaisses et hérissée d'obstacles qui à chaque pas, entravaient la marche. Ce même jour, le baron Stein, avec l'avant-garde, s'avança de Godova vers l'Ingour (que les différents rapports appellent aussi l'Onfour, l'Anakara et l'Anakla). Le prince Bagration-Moukhranski, avec huit pièces d'artillerie et quinze à seize mille hommes, dont huit mille d'infanterie régulière, s'était rapproché de ce petit fleuve pour en défendre le passage (1). Il y avait établi des redoutes et des batteries.

(1) « D'après les déclarations des prisonniers, dit le rapport d'Omer-Pacha, les Russes avaient huit bataillons d'infanterie et huit canons, trois mille soldats des milices de la Mingrélie et de l'Iméréthie, et sept mille volontaires. »

M. Rustow, d'après les rapports russes, prétend que le prince Bagration n'avait sous ses ordres qu'une douzaine de bataillons de ligne et quatre mille hommes de la milice mobile mingrélienne à pied et à cheval. « Ce corps, dit-il, était trop faible pour repousser les Turcs par l'offensive, mais assez fort pour les obliger à la prévoyance, en prenant successivement position sur les points favorables, de manière à les amener à de fréquents développements de leurs forces, et par suite, à ralentir leurs mouvements. »

Le 3 novembre, Omer-Pacha se rallia à son avant-garde. Il comptait alors sous ses ordres trente-six bataillons d'infanterie, mille cavaliers, en tout à peu près vingt mille hommes, avec vingt-sept pièces de campagne et dix canons de montagne. Il avait laissé en arrière les dix à onze autres mille hommes de son armée, pour couvrir ses magasins de Soukhoum-Kalé, Skim-Saraï et Godova.

Quand le prince Bagration vit l'armée ottomane s'approcher de l'Ingour, il prit position sur la rive gauche et à environ quatre milles au-dessus de l'embouchure de ce fleuve, près du vieux château de Roukh, dans le but d'attendre là le choc de ses adversaires.

Skender-Pacha, à la tête d'une brigade, suivit la grande route établie par les Russes, traversa le gué dit de Tchirtchin, et dressa et arma rapidement deux batteries près du fleuve, quoique ses travailleurs fussent fortement inquiétés par l'artillerie ennemie. D'autres troupes se mirent en marche, à la dérobée, dans la nuit du 5 au 6 novembre, pour effectuer le passage sur divers points à la fois. Skender-Pacha, avec huit bataillons d'infanterie, six compagnies de chasseurs, dix canons de montagne et deux pièces de campagne, occupa les deux batteries qu'il avait élevées, et ouvrit contre la position du prince Bagration un feu très-actif qui dura toute la nuit.

Le 6, vers midi, sur l'ordre du serdar, trois brigades d'infanterie (vingt-quatre bataillons) avec trois batteries s'avancèrent sur le bord de la rivière, précédées d'une avant-garde de trois demi-bataillons de chasseurs et de quatre canons, sous les ordres du lieutenant-colonel Ballan. Celui-ci, agissant de concert avec Osman-Pacha qui avait sous ses ordres toute l'artillerie disponible, appuyé en outre par la brigade Skender-Pacha qui formait la réserve, poussa jusqu'à un gué désigné sous le nom de Nabébié, là où les deux branches de l'Ingour enserrent une île longue d'environ une lieue, qui était occupée par les avant-postes russes. Les tirailleurs turcs débusquèrent tout d'abord ces avant-postes; mais la profondeur de l'eau était telle, que, malgré l'appui de l'artillerie, il fallut renoncer au passage en cet endroit. Ayant appris qu'il existait deux autres gués, les Turcs tournèrent les retranchements russes. Le baron Stein devait tenter le passage de droite et le colonel Simmons celui de gauche, l'un et l'autre agissant sous le commandement supérieur d'Osman-Pacha. Celui-ci divisa en trois colonnes le bataillon qui formait la tête, entra dans le lit du fleuve, réussit à le franchir, aborda intrépidement les Russes et mit en déroute deux bataillons réguliers de Géorgie, dont le colonel et le lieutenant-colonel,

Jousselian et Ivanskoï, furent tués. Un second bataillon turc passa l'eau et se joignit au premier, à la vue de deux nouveaux bataillons russes expédiés avec trois pièces de campagne pour venir en aide à ceux qui étaient déjà battus. Les Turcs réussirent encore, et les nouveaux bataillons ennemis furent aussi promptement dispersés que les autres. De son côté le colonel Simmons, avec sa compagnie de chasseurs, appuyée par un bataillon d'infanterie régulière, franchit le fleuve, pénétra dans une forêt voisine et tourna la position fortifiée de l'ennemi. A la vue de ce mouvement, les Russes battirent en retraite, essayant de se frayer un passage à travers les Turcs en colonnes; mais, reçus par un feu très-vif de face et sur les flancs, ils rompirent leurs rangs et se dispersèrent dans la forêt, laissant de ce côté au pouvoir des vainqueurs trois pièces de campagne et six chariots pleins de munitions. Le combat avait duré six heures et demie. Les Russes y avaient perdu environ quatre cent cinquante hommes (1); les Turcs, de leur côté, comptaient soixante-douze tués et deux cent trente-huit blessés. Peu après que la nuit fût venue, les forces ottomanes se trouvèrent en communication sur les deux rives de l'Ingour et complétement maîtresses de la rive gauche dans toute sa longueur.

Les Russes se rallièrent au bord de la rivière Zivia ou Tviva, qui tombe dans le Rioni par la rive droite de ce fleuve, entre le Chopi et le Techour.

La Mingrélie était ainsi ouverte aux Turcs. Omer-Pacha porta son avant-garde sur la rivière Djouna, et, dès le 7 novembre, fit occuper la petite ville de Sougdidi, où les princes mingréliens, vassaux de la Russie, ont une résidence d'hiver. Le serdar exigea le respect des propriétés et maintint la plus exacte discipline parmi ses troupes. Le défaut de moyens de transport se fit de nouveau sentir, au milieu d'un pays où l'on ne trouvait aucun secours. Les populations mingréliennes se montraient ouvertement hostiles et inquiétaient tous les mouvements des Ottomans.

Le prince Beboutof, qui commandait dans ces contrées en qualité de lieutenant du général en chef Mouravief, profita des dispositions des

(1) C'est le chiffre donné par M. Rustow. Le rapport officiel russe semble indiquer des pertes plus considérables, en s'exprimant ainsi : « Nos pertes, qui ne sont pas encore exactement connues, ont été sensibles. » De son côté, le commissaire britannique dit, dans son rapport : « On ne connaît pas encore le chiffre de la perte de l'ennemi; mais jusqu'à ce moment (7 novembre) trois cent quarante-sept Russes, dont huit officiers, ont été enterrés. »

populations gréco-chrétiennes pour provoquer les Mingréliens, les Gouriens et les Iméréthiens à une levée en masse, par une proclamation en langue géorgienne où le sentiment religieux était habilement exalté contre les Turcs et leurs alliés. La proclamation du général Beboutof fut presque aussitôt suivie d'une autre envoyée par le général Mouravief lui-même, où les vieilles et nouvelles haines, les souvenirs des ancêtres et l'horreur du joug ottoman, n'étaient pas moins soigneusement rappelés.

Tous les efforts d'Omer-Pacha furent vains pour diminuer l'effet de ces proclamations et faire oublier l'impolitique et d'ailleurs odieuse conduite des Turcs dans ces pays. Le serdar jugea, dans ces circonstances, que sa ligne d'opérations de Soukhoum-Kalé à Sougdidi, quoique de peu d'étendue, était encore trop longue. Il prit la résolution de se porter sur la grande route de Redout-Kalé à Koutaïs, et de faire de la première de ces positions la base nouvelle de ses opérations ultérieures.

Le 15 novembre, il marcha sur Zaiti, et de là, le 16, sur Chopi, lieu situé au bord gauche de la rivière du même nom. Le prince Bagration-Moukhranski, commandant le détachement du Gouriel, avait fait élever des ouvrages autour du bourg de Chopi, où les Russes avaient un de leurs principaux dépôts de munitions et approvisionnements. Huit bataillons s'y trouvaient réunis. Ceux-ci, à l'apparition inattendue de l'armée turque, furent saisis d'une crainte d'autant plus vive que la nouvelle de la défaite de leurs compatriotes, sur l'Ingour, venait de leur arriver. Omer-Pacha mit sur-le-champ à profit ce trouble évident pour faire attaquer Chopi. Les Russes n'opposèrent que la résistance nécessaire pour couvrir leur prompte retraite; ils n'eurent pas même le temps d'enlever ou de détruire leurs approvisionnements. Leurs magasins, dans lesquels on trouva, entre autres objets de valeur, douze mille fourrures en peaux de mouton destinées aux troupes, tombèrent au pouvoir des Turcs.

Le 17 novembre, le gros de l'armée ottomane continua sa marche, et arriva le lendemain à Zivia, point sur lequel le serdar établit son camp, pour y attendre les vivres, les munitions et l'argent que l'administration turque lui avait promis, mais qui, dilapidés par ceux-là mêmes que l'on avait chargés de les faire parvenir, n'arrivaient jamais. De plus, l'hostilité des populations allait croissant. Les voitures de train, les pontons, les outils, tout le matériel enfin, sans lequel il était impossible d'avancer, ne pouvait se trouver dans ce pays ennemi. Le bois

ne manquait pas, il est vrai, sur la route ; mais c'était à peine si l'on avait pu obtenir l'envoi de trente charpentiers. Bref, Omer-Pacha fut retenu quinze jours à son camp de Zivia, n'ayant pas même les pontons absolument nécessaires pour établir des communications entre les différents corps de son armée sur les petites rivières qu'ils auraient à traverser dans une marche en avant. Il aurait fallu qu'il eût pu être là, comme sur le Danube, l'organisateur, l'administrateur et le général ; mais la distance était trop grande entre Constantinople et la contrée où il se trouvait engagé ; il y avait d'ailleurs la mer à traverser, et, de fait, il était à peu près abandonné aux ressources qu'il puiserait en lui-même. La renommée qu'il s'était conquise dans la campagne du Danube, les titres dont il était revêtu, l'opinion qu'il avait de sa propre valeur, excitaient beaucoup de jalousies contre le serdar-ekreim, dont les pachas turcs ne perdaient pas de vue l'origine étrangère et chrétienne. Enfin, l'armée dont il disposait était composée d'éléments disparates qui se conciliaient difficilement. Il y avait peu de cordialité entre les officiers, de nations différentes. Les Polonais, les Hongrois et les Italiens, tous réfugiés et se considérant comme martyrs d'une même cause, s'entendaient fort bien ensemble; mais ils n'étaient pas d'accord avec les Allemands. Quant aux Anglais, ils s'isolaient complétement des officiers des autres nations, sauf leurs médecins, qui se montraient bienveillants et secourables pour tout le monde indistinctement (1).

Il faut ajouter que, par suite des obstacles qu'Omer-Pacha avait rencontrés jusque parmi les alliés de la Porte ottomane, la campagne d'Asie avait été commencée beaucoup trop tard. Dès la première quinzaine de novembre, il tomba des neiges ; les eaux qui descendaient des contre-forts de la grande chaîne du Caucase ravinaient les routes, faisaient déborder les rivières et changeaient les plaines en vastes étangs.

Néanmoins, le serdar fit marcher Skender-Pacha, avec son avant-garde, vers Sinaki ou Senagi, sur le Techour.

Les Russes se concentrèrent dans une position avantageuse sur la rive gauche du Tzenikhtzal, où ils furent renforcés par des troupes venues de l'intérieur.

Le prince Beboutof disposait, pour la défense de la Géorgie, de trente-deux bataillons d'infanterie régulière, des bataillons de réserve

(1) Lettre d'un Allemand, en date du 15 novembre, envoyée au *Correspondant de Hambourg*.

des 19e, 20e et 21e divisions, d'un grand nombre de bataillons de ligne du Caucase, des milices de la contrée, d'un régiment de dragons, de douze polks de cosaques de ligne et d'une artillerie considérable. De plus, il avait l'aide de la levée en masse qu'il avait provoquée.

Omer-Pacha avait à peine vingt mille hommes, mal pourvus, à opposer à toutes ces forces, au milieu d'un pays ennemi et dont les champs et les routes étaient transformés en lacs par des pluies diluviennes. Le 2 décembre, il fit rétablir un pont sur le Techour, et partit, le même jour, de Zivia. Le 3, il franchit le Techour, et, le soir, il planta son bivouac près d'Abacha, en vue du Tzenikhtzal et du camp russe, sur un plateau qui était sec comparativement au territoire avoisinant; mais bientôt la rivière déborda, entraîna les pierres, déracina, emporta les arbres; l'inondation détruisit tout ce qu'elle rencontra.

Dans cette déplorable situation, Omer-Pacha, ayant devant lui un ennemi beaucoup supérieur en nombre, poussa encore plusieurs reconnaissances qui ne lui apprirent rien de précis.

Sur les entrefaites, on eut la triste nouvelle que les plus graves événements s'étaient passés dans l'Arménie turque, et que, par suite, le but de la campagne était manqué.

On a vu que Mouravief, après son infructueux assaut de Kars, le 29 septembre, avait repris son système de blocus. Il s'était préparé à passer l'hiver devant la place. Des cabanes en terre avaient remplacé les tentes dans son camp qui bientôt avait pris l'aspect d'une ville militaire.

Kars s'était vu de plus en plus resserré; des masses de cavalerie légère avaient fait tout autour un service d'observation très-actif. Dès le mois d'octobre, la disette avait commencé à se faire sentir dans la place; on ne s'était plus nourri que de chair de cheval. Néanmoins les assiégés avaient montré autant de résignation et de patience dans la famine, que naguère de courage dans le combat.

Lorsqu'en octobre, on avait su, à Constantinople, qu'Omer-Pacha n'avait pas jugé possible d'aller de Trébizonde ou de Batoum au secours de Kars, l'ordre avait été envoyé à Vély-Pacha de marcher à la délivrance de cette place. Ce général se trouvait alors, avec douze mille hommes, dans le voisinage d'Erzeroum. Il fit une tentative, au moyen de sa cavalerie, par Hassan-Kalé et Delibaba, mais il n'avait pas les forces suffisantes pour entreprendre quelque chose de sérieux. Le général russe Souslof n'eut pas eu plus tôt connaissance de son mouvement, qu'il développa un corps de troupes sur son flanc droit, près de Delibaba, et l'empêcha de donner suite au projet conçu, si toutefois,

comme il est probable, Vély-Pacha n'avait pas fait un semblant de démonstration pour avoir l'air d'obtempérer aux ordres du sultan.

La Porte ottomane rassembla ce qui lui restait de troupes à Constantinople, surtout une partie de la garde, et l'envoya à Trébizonde, sous les ordres de ce même Sélim-Pacha dont la conduite avait déjà été la cause de graves échecs en Asie, et qui s'était fait relever de sa trop juste et trop courte disgrâce. Ce général, aussi incapable et ignorant que paresseux et débauché, vrai type de l'empire turc en décadence et par cela même entouré de nombreux appuis et courtisans, d'ailleurs parent du sultan, débarqua à Trébizonde vers la mi-octobre, et gagna de sa personne Erzeroum, laissant derrière lui ses troupes dépourvues de tous les moyens nécessaires pour faire campagne. Celles-ci ne se mirent en marche pour Erzeroum, au nombre de treize mille hommes, que vers la fin de novembre. Sélim-Pacha voulut tenter, non de délivrer Kars, mais seulement de le ravitailler. Avec un fort convoi sous bonne escorte, il se flattait, sinon de pouvoir se glisser à travers les lignes russes, du moins de se frayer un chemin à travers celles-ci. En cas de succès, la garnison recevrait des vivres de manière à tenir bon jusqu'à l'arrivée d'une armée de secours. En conséquence, le 9 novembre, il partit d'Erzeroum avec son avant-garde, que devait suivre, le lendemain, une caravane de bêtes de somme.

Mais le général Souslof, qui le surveillait, ayant débouché près de Delibaba, Sélim-Pacha rentra incontinent dans Erzeroum.

Le général Mouravief, tenu fort au courant de tout ce qui se passait, somma, le 14 novembre, la garnison de Kars de se rendre, en ayant soin de lui fournir des preuves de la position désespérée dans laquelle elle se trouvait, et de l'impossibilité où elle était de recevoir des secours.

Les assiégés, ne voulant pas croire encore à la réalité de cette situation, demandèrent, par l'entremise du capitaine anglais Teesdale, accompagné d'un officier turc et d'un interprète, la permission d'envoyer un officier à Erzeroum qui pût se convaincre et, par suite, les convaincre eux-mêmes de l'entière impuissance des généraux chargés de leur venir en aide. Mouravief, sachant que cette mission ne le démentirait pas et confirmerait tout ce qu'il avait annoncé, consentit de grand cœur à la proposition; car il craignait de la part de cette valeureuse garnison un effort terrible, désespéré, qui lui ferait payer trop cher son succès.

Le capitaine Thompson, muni d'une passe, partit pour Erzeroum,

avec deux officiers turcs et une escorte. Il ne rencontra sur sa route aucun corps ottoman. Au contraire, parvenu à douze kilomètres d'Erzeroum, il fut arrêté par les avant-postes russes qui le laissèrent passer, après avoir pris connaissance de son sauf-conduit. A Erzeroum, il acquit la certitude que les assiégés n'avaient aucun secours à espérer de ce côté. Sélim-Pacha n'avait garde de s'engager sur des chemins qu'il savait occupés par des forces supérieures aux siennes. Vély-Pacha, dans la crainte d'être attaqué sur ses derrières par Souslof, s'était retiré derrière la rivière Noubschaï. Ces deux généraux qui, en réunissant leurs forces, auraient pu tenter quelque chose d'important, de décisif peut-être, ne semblaient s'entendre que pour l'inaction. Le capitaine Thompson, le cœur gros de douleur, rentra dans Kars le 22 novembre, apportant ces nouvelles désespérantes aux malheureux assiégés. D'autre part, des lettres d'Omer-Pacha, interceptées par les Russes et communiquées aux assiégés, constataient son impossibilité de venir au secours de la place.

Le 23 novembre, la garnison reçut sa dernière distribution de vivres. Tout désormais était épuisé. Dès auparavant, à peu près cent personnes par jour mouraient de faim; ce qui survivait avait peine à se tenir debout. Un tiers des soldats et des habitants gisait mourant sur des grabats, attendant sans murmurer une mort imminente.

C'est dans cette extrémité que, touché de compassion pour le malheur de ces braves, le général Willams s'entendit avec Vassif-Pacha pour obtenir une capitulation honorable. Le 24 novembre, le capitaine Teesdale fut envoyé en parlementaire au général Mouravief pour demander une entrevue, qui fut accordée avec empressement. Il fut convenu qu'elle aurait lieu le lendemain dans l'après-midi. Mais il y avait encore dans la place des hommes qui ne voulaient pas entendre parler de capituler et qui semblaient préférer la mort à un tel parti. Parmi eux, Kérim-Pacha avait dernièrement opiné pour une sortie désespérée et il comptait encore d'assez nombreux partisans. Dans d'autres circonstances peut-être, la garnison aurait pu essayer de se frayer un passage, mais, en l'état d'épuisement où elle était tombée, elle se fût sacrifiée dans cette tentative sans la moindre chance de succès.

En conséquence l'entrevue eut lieu, le 25 novembre, entre le général Mouravief et le général Williams, qui posèrent les bases de la capitulation. Il y eut néanmoins encore une certaine résistance dans la place, et ce ne fut que dans la soirée du 26 que le capitaine Teesdale se présenta au camp russe muni des pleins pouvoirs écrits, donnés par le

mouchir Vassif-Pacha au général Williams pour arrêter définitivement les conditions de la capitulation, qui fut signée dans l'après-midi du 27, par le général Williams d'un côté, et de l'autre par le colonel Kaufmann, chef de la chancellerie de campagne du corps détaché du Caucase.

Les principales de ces conditions étaient que la forteresse se rendrait avec tous les objets militaires qu'elle contenait et dans l'état où elle se trouvait ; que la garnison, qui se rendait prisonnière de guerre, sortirait de le place avec tous les honneurs militaires : avec ses armes, tambours battant et enseignes déployées, les officiers de tout rang conservant leurs épées, en témoignage d'admiration pour leur héroïque défense ; qu'on respecterait la propriété privée du soldat ; que les milices seraient renvoyées dans leurs foyers ; que les habitants de la ville s'en remettraient à la générosité du gouvernement russe, qui les prenait sous sa protection ; qu'on respecterait les monuments et les édifices publics, et, clause de la plus haute importance pour les braves réfugiés hongrois et polonais qui avaient concouru si glorieusement à la défense de la place, que le général Williams aurait le droit de présenter une liste de personnes de l'armée active, non destinées à être prisonnières de guerre, sous la condition de ne pas servir contre la Russie dans la présente guerre, sans que les sujets de l'une ou l'autre des puissances belligérantes pussent en être exclus. De la sorte, le général Kmeti (Ismaël-Pacha), le colonel Kolman (Freizi-Pacha), le colonel belge Schwarzemberg qui avait servi en Hongrie, obtinrent des saufs-conduits. Le général Williams, en posant cette condition, n'avait songé ni à lui-même, ni à ses braves compatriotes ; car il devait être dirigé, avec le colonel Lake, les capitaines Teesdale et Thompson et les autres officiers anglais, sur Goumri (Alexandropol), en qualité de prisonnier de guerre.

La capitulation fut fidèlement exécutée de part et d'autre. Seulement, d'après le désir des pachas turcs, on remit le défilé des troupes à deux heures de l'après-midi, au lieu de dix heures du matin du 28 novembre. On comptait encore sept mille réguliers et six mille irréguliers. Les premiers furent dirigés sur le camp de Mouravief, où ils furent conviés par les soldats russes à un repas qui avait été préparé sur la rive gauche du Kars-Tchaï ; le lendemain on les envoya, sous escorte, à Goumri ; les irréguliers furent conduits à Saganloug.

Le général Mouravief nomma le colonel d'artillerie de Sagel au commandement de la place ainsi conquise. Le 4 décembre, il lanca

une proclamation pour déclarer à l'armée et aux populations que le pakalik de Kars et le pays adjacent d'Olti, étaient réunis sous le nom de province de Kars, et que le gouvernement civil et militaire en était confié au général Melikof (1). Mouravief laissa dans Kars une faible garnison, confia à des détachements de cosaques la garde du pays conquis, fit retirer la plus grande partie de ses troupes à Goumri, et se rendit de sa personne à Tiflis, où la noblesse et les autres habitants lui firent une réception triomphale. Ce n'était ni par l'habileté stratégique, quoiqu'il n'en fût pas dénué, ni par la valeur de ses troupes, qu'il avait fini par se rendre maître de Kars ; mais, vaincu dans presque tous ses chocs avec les assiégés, il avait fait preuve d'une rare constance et d'une ténacité qui ne le cédait guère à celle des généraux alliés devant Sébastopol, quoique, assurément, il n'y ait aucune comparaison à établir entre la lutte gigantesque de Crimée et celle qui avait eu lieu dans l'Arménie turque. Le général Mouravief, qui s'était fait remarquer par sa conduite prudente envers les populations de cette province pendant la guerre, s'honora, après son succès, par sa bienveillance pour les défenseurs du pays conquis.

Ce fut le 7 décembre qu'Omer-Pacha reçut, à son triste bivouac d'Abacha noyé par les pluies et les débordements, la nouvelle de la chute de Kars. Aussitôt il prit le parti d'opérer sa retraite sur Redout-Kalé ; il la commença dès le lendemain. Elle ne se fit pas sans les plus grandes difficultés. L'armée turque non-seulement avait des chemins fangeux et d'une extrême difficulté à franchir, mais encore elle avait à lutter à chaque pas contre les populations des montagnes. Le 8 décembre, les pluies ayant cessé, le prince Bagration en personne, qui disposait de trente-cinq mille hommes et des habitants du pays, prit la direction de cette guerre de détail contre les Turcs, se repliant avec lenteur et toujours prêt au combat. Une série d'escarmouches eut

(1) M. Rustow fait complaisamment ressortir la quantité de mètres carrés que la Russie gagnait en Asie, comparativement au peu de territoire qu'elle avait perdu en Crimée, inclinant ainsi la balance en sa faveur. Mais, outre que la rade de Sébastopol, à elle seule, et même un seul bastion conservé de la ville, aurait eu plus d'importance pour la Russie que tout le territoire de Kars, M. Rustow feint d'oublier que la puissance exclue de la Baltique, de la mer Blanche, de la mer Noire, de la mer d'Azov, de l'océan Pacifique, de toutes les mers en un mot, avait en outre perdu ses territoires subcaucasiens, avec les forteresses qu'elle y avait élevés à grands frais, la côte et les établissements du détroit de Kertch, Kilbourn, les îles d'Aland, les îles Kouriles, sans compter bien d'autres positions qu'elle avait été obligée d'évacuer et où les alliés n'avaient pas jugé à propos de s'établir après l'en avoir chassée. Le calcul de M. Rustow, en même temps qu'il est puéril, est donc tout à fait inadmissible.

lieu, sans que jamais la retraite d'Omer-Pacha prît la moindre apparence d'une débandade. En général, le choc des Russes et de leurs adhérents fut repoussé victorieusement. Le 14 décembre toutefois, le prince Doudian surprit Sougdidi, où les Turcs avaient un hôpital et un magasin; il en enleva la petite garnison, moins une compagnie qui se retrancha dans une maison et fut délivrée par Skender-Pacha, accouru avec de la cavalerie. Enfin, le 18 décembre, Omer-Pacha, avec le gros de son armée, atteignit Redout-Kalé, tandis que ses détachements avancés occupaient les hauteurs voisines. Ce même jour, le prince Bagration qui, dès le 11 du mois, avait franchi la rivière Tznekhtzhal, et dirigé ses cosaques, avec la milice d'Iméréthie, sur la grande route de Rédout-Kalé, réunit toutes ses troupes de ligne et occupa les hauteurs de Chaloni et de Choni, à trois milles de cette place. Dans ces positions, on en vint de nouveau à des escarmouches où les Russes, malgré la supériorité de leur nombre et l'appui de toutes les populations dans un pays qui leur appartenait encore l'année précédente, n'obtinrent jamais le moindre avantage. Le prince Bagration n'osa tenter aucune entreprise sérieuse contre son habile et actif adversaire, qu'il devenait à la mode d'abaisser autant qu'on l'avait naguère exalté, après cette campagne restée infructueuse faute de secours, d'approvisionnements, de moyens de transport, et si tardivement entreprise malgré les efforts qu'il avait faits pour qu'on la commençât en temps opportun. Il y a lieu de croire qu'avec la même absence de moyens, nul autre général n'aurait mieux réussi qu'Omer-Pacha (1). Il fut, dit-on, question à Constantinople de déposer le serdar; mais le gouvernement ottoman, pour son propre honneur, ne poussa pas si loin l'ingratitude, et bientôt l'on se borna à dire qu'Omer-Pacha avait reçu l'ordre d'évacuer la Mingrélie et de se rendre à Trébizonde, d'où, la saison redevenant favorable, il marcherait sur Erzeroum, et, après avoir couvert cette ville, il irait reprendre aux Russes le pakalik de Kars.

La sensation produite en France, en Angleterre et surtout à Constantinople par la chute de Kars fut d'autant plus grande, que le der-

(1) M. Rustow est de ceux qui ont le moins épargné les amères critiques au serdar dans cette occurrence. Il le blâme de ses lenteurs, il le blâme d'avoir modifié son plan, de ne s'être point porté directement au secours de Kars. Mais il oublie qu'ailleurs, à propos des projets un moment prêtés aux alliés, il a fait un tableau des pays à traverser, tant pour se rendre à Kars que pour se rendre à Tiflis, d'où il résulterait que la chose était à peu près impraticable. Elle eût été possible toutefois dans d'autres conditions.

nier assaut, si vaillamment repoussé, avait donné plus d'espérances d'un résultat différent. Toutefois les optimistes quand même, dont la finesse et la perspicacité sont sans bornes, trouvèrent que cet événement avait un bon côté pour les alliés. Selon eux, l'empereur de Russie qui n'aurait pas voulu, qui n'aurait pas pu, en présence du vieux et ombrageux parti moscovite, traiter de la paix sous le coup d'une défaite comme celle de Sébastopol, se montrerait mieux disposé, maintenant que son orgueil et celui de ses peuples avaient obtenu une sorte de revanche. D'autres esprits, non moins féconds en ressources, s'imaginèrent que l'Angleterre, inquiète pour ses propres possessions d'Asie en voyant les Russes dans Kars, se montrerait, de son côté, très-disposée à faire des concessions en faveur de la paix, pourvu que cette place et son territoire fussent évacués. C'était bien peu connaître l'Angleterre, et d'ailleurs c'était fort s'exagérer les craintes qu'elle pouvait concevoir, par Kars, pour ses possessions de l'Inde, qui en sont encore si éloignées.

Les préoccupations que la Russie aurait pu à la rigueur donner à l'Inde anglaise n'eussent guère été susceptibles de venir que par la Perse, dont elle était dès longtemps limitrophe et sur laquelle elle usait alors de toute son influence pour l'entraîner dans ses intérêts, en l'excitant d'une part à revendiquer les territoires que la Turquie lui avait autrefois enlevés, et d'autre part en lui rappelant ses griefs contre le gouvernement de l'Inde dans la guerre du Caboul et d'Hérat. Mais la Perse devait comprendre que son plus redoutable ennemi était le gouvernement russe, et que c'était sur lui surtout, conquérant et maître des provinces caspiennes, ainsi que d'Érivan et d'une partie de l'Arménie, qu'elle aurait eu d'importantes revendications à exercer. Toutefois, ballottée entre plusieurs influences, celle de la Russie d'un côté, et celle de l'Angleterre et de la Turquie de l'autre, la Perse, que la cause de l'islamisme menacé semblait devoir entraîner dans les intérêts des Ottomans, donna tour à tour des craintes et des espérances aux puissances belligérantes ; son gouvernement, aussi cauteleux que celui de l'Autriche, n'aurait pas été fâché de tirer quelques avantages de la situation sans prendre un parti les armes à la main. Bref, il continua de garder une neutralité souvent accusée de peu de franchise et de bonne foi, et, plus tard, quand, sous prétexte d'injures à réprimer, il fit occuper par ses troupes la ville d'Hérat placée sous le protectorat de l'Angleterre, il trouva celle-ci en mesure de prendre des compensations et, par suite, de lui faire évacuer cette ville et son territoire.

La Crimée, pendant ce temps, continuait d'être, pour les parties belligérantes, un théâtre d'observation réciproque, mais où, d'un et d'autre côté, on paraissait peu disposé à en venir aux mains.

Depuis le 13 jusqu'au 24 octobre, les alliés étaient restés dans leurs positions de la vallée de Baïdar et de la Tchernaïa, attendant l'attaque du prince Gortschakof, qui lui-même attendait la leur. Par là, comme du côté d'Eupatoria, c'était à qui n'engagerait pas le premier l'action et ne risquerait pas de se compromettre.

A dater du 24 octobre, les Français recommencèrent à travailler au chemin du col de Cardonne-Bell, vers Koloulouz et Markoul, pendant que les Russes ouvraient des passages, à travers les buissons, sur la déclivité des hauteurs sud d'Inkerman et y installaient de nouvelles batteries.

A la nouvelle du résultat négatif des dernières reconnaissances du général d'Allonville et à la vue de ce qui se passait auprès de lui, le maréchal Pélissier perdit toute espérance de voir les Russes évacuer volontairement la Crimée, en même temps qu'il se convainquit de leur intention formelle d'attendre la bataille et non de l'aller chercher. Il était trop tard pour changer de plan d'opérations ; la mauvaise saison approchait et, d'un instant à l'autre, les neiges pouvaient rendre les routes impraticables. Le maréchal résolut de faire prendre aux troupes leurs quartiers d'hiver.

Le matin du 2 novembre, tous ses postes avancés, qui gardaient les passages sur la crête de la chaîne de Chamli-Ozenbash, prirent de nouvelles positions en arrière sur la déclivité méridionale des hauteurs, à Savatka, Baga, Rioukasta et Tioulé. Le maréchal ne laissa dans la vallée de Baïdar que le nombre de troupes auxquelles ce pays pourrait fournir la nourriture nécessaire. Le gros de l'armée française retourna sur le plateau de Chersonèse, où des baraques s'élevèrent en foule pour l'hivernage. Il fut question un moment d'un projet d'expédition à Kaffa, suggéré par les amiraux Bruat et Lyons, mais on n'y donna pas de suite.

L'amiral Bruat, rappelé en France avec une considérable partie de la flotte française de la mer Noire, devait recevoir sur ses vaisseaux les troupes qui n'hiverneraient pas en Crimée, particulièrement la garde impériale. Celle-ci, en raison de son arrivée après le premier hiver et de son départ avant le second, n'aurait point à revendiquer la plus belle part dans l'admirable résignation que montra l'armée française dans cette guerre. La nouvelle garde impériale d'ailleurs, quoiqu'ici, comme sa glorieuse devancière du premier empire en Espagne et sur d'autres

théâtres, elle ait été quelquefois, par ses prétentions intempestives et en froissant bien des susceptibilités, un embarras moral, avait vaillamment conquis son baptême de gloire, et s'était montrée, dans toutes les circonstances, non la supérieure, mais l'égale en tous points des autres troupes. Dans l'armée française, il n'y a que des troupes d'élite, et le titre de garde impériale donné à un certain nombre de régiments ne change rien à la réalité de la situation générale, qui est une parfaite égalité de courage, d'intelligence et de mérite. La forme, l'habit et le supplément de paye ne peuvent exercer aucune influence sur le fond de cette situation, née de la révolution et qui fait de l'armée française, dans son ensemble, la première armée de l'Europe. Le maréchal Pélissier remercia, dans une proclamation, la garde impériale des services qu'elle avait rendus et du sang généreux qu'elle avait sacrifié à la cause commune.

L'amiral Bruat devait avoir le vice-amiral Tréhouart pour successeur dans le commandement en chef de la flotte de la Méditerranée ; mais jusqu'à la campagne de 1856, la partie de la flotte destinée à rester l'hiver dans la mer Noire et le Bosphore passerait sous les ordres du contre-amiral Pellion. Le 4 novembre, l'amiral Bruat déclara « qu'il remettait avec une entière confiance au brave contre-amiral le dépôt des traditions qui lui avaient été léguées à lui-même par le brave amiral Hamelin. » Il échangea, par écrit et de manière à ce qu'ils pussent être rendus publics, les plus courtois adieux avec le contre-amiral Lyons, commandant en chef de la flotte britannique, qui, en témoignant ses regrets de perdre un si vaillant et habile collègue, s'estimait du moins très-heureux encore « que le commandement de l'escadre française fût dévolu à un officier aussi distingué que l'amiral Pellion, avec lequel il avait eu déjà, disait-il, de si agréables relations. » Le fait est qu'il y avait eu beaucoup moins de susceptibilités mises en jeu entre les deux marines qu'entre les deux armées de terre française et anglaise, peut-être parce que le contact était moins immédiat et moins fréquent. Les deux escadres avaient appris à s'estimer l'une l'autre, sans trop se jalouser.

Le 7 novembre, à quatre heures et demie du soir, l'amiral Bruat sortit de Kamiesch avec le gros de la flotte française et la garde impériale, qui était alors sous le commandement provisoire du général Cler. *Le Montébello,* où flottait le pavillon amiral de France, s'approcha du vaisseau-amiral anglais *le Royal-Albert,* sur lequel l'amiral Bruat passa pour dire un dernier adieu à son brave collègue. C'était bien un dernier

adieu en effet. Après cette cordiale entrevue des deux amiraux, l'escadre française se mit en marche, *le Montébello,* remorqué par *le Magellan,* tenant la tête de la ligne, et les autres vaisseaux voguant groupés autour de l'amiral, à quatre encablures les uns des autres. Le 9 novembre, par un ciel très-embrumé, les bâtiments légers allèrent reconnaître l'entrée du Bosphore, et, peu après, *le Montébello* et *le Jean-Bart* mouillèrent à Beïcos. Les autres bâtiments purent jeter l'ancre, avant la nuit, à Bouyouk-Liman, à l'entrée du Bosphore ; le lendemain ils rallièrent *le Montébello* à Beïcos, où ils devaient rester pour faire des vivres, de l'eau et du charbon. Le vaisseau-amiral appareilla seul pour aller prendre un nouveau mouillage à Tophana, à l'ouvert du port de Constantinople et en face de Dolma-Batché. Le 13 novembre, l'amiral Bruat se rendit au palais de Tchégaran, dans le grand canot du *Montébello,* en compagnie de M. Thouvenel, ambassadeur de France, du contre-amiral Rigault de Genouilly, et de plusieurs généraux français. Conduit auprès du sultan, il lui présenta ces généraux et un certain nombre d'officiers de terre et de mer. Étant ensuite retourné à son bord, il y reçut la visite du grand-vizir, du capitan-pacha et du ministre des affaires étrangères de la Porte. Il y eut pendant quelques jours, tant à terre qu'à bord, un échange de politesses et de fêtes qui semblaient loin de faire pressentir le deuil dont allait être couvert *le Montébello.* Cependant, au milieu même de ces fêtes, le capitaine de frégate d'Heureux, qui s'était distingué pendant la guerre, mourut sur *l'Asmodée* d'un accès de fièvre pernicieuse ; il fut inhumé dans le cimetière de Thérapia. *Le Montébello* quitta le mouillage de Tophana, le 15 novembre, pour aller rejoindre l'escadre. Dès le lendemain, celle-ci sortit des Dardanelles. Il paraît que des symptômes de fièvre commencèrent alors à se manifester chez l'amiral Bruat qui continuait à donner ses ordres, mais par mouvements nerveux et saccadés. Toutefois on ne s'en étonna pas trop, car on l'avait déjà vu souvent dans cet état ; chez l'amiral l'énergie morale avait coutume de triompher d'un tempérament souffrant et fébrile. Cette tendance à la surexcitation devait lui être fatale; le 18 au soir, après avoir doublé le cap Matapan, il sentit soudain les atteintes du choléra auquel il succomba le lendemain, à trois heures de l'après-midi, avant d'avoir revu blanchir à l'horizon les côtes de la patrie. Mais pour un marin la patrie est aussi son vaisseau, et, comme son illustre devancier La Touche-Tréville, Bruat rendit du moins le dernier soupir sous les plis flottants de son pavillon amiral. Le nom de La Touche-Tréville vient naturellement sous la

plume quand on parle de l'amiral Bruat, de même que celui de Bruix. Il y a eu dans ces trois éminents marins beaucoup de parité pour le tempérament, l'énergie morale, l'activité, le courage, l'audace et les talents. Le 5 décembre, *le Montébello* mouilla dans le port de Toulon, où il apportait la dépouille mortelle de l'ancien commandant en chef de la flotte française. Après les premières cérémonies funèbres qui eurent lieu à Toulon, le corps fut transporté à Paris, où le gouvernement lui réservait les obsèques glorieuses et méritées des Invalides. La renommée de l'amiral Bruat est de celles qui grandiront, loin de s'affaiblir, avec le temps. Si l'occasion s'en fût présentée à son audace servie par des talents hors ligne, Bruat peut-être n'aurait eu rien à envier à la gloire des plus fameux marins français.

Une grande partie de la flotte anglaise sortit aussi de la mer Noire pour aller passer l'hiver soit dans les ports de la Manche, soit dans la Méditerranée. Le contre-amiral Stewart, avec quatre vaisseaux, croisa dans les parages orientaux de cette mer. Une division, composée de quatre vaisseaux et de divers bâtiments d'ordre inférieur, retourna en Angleterre. L'amiral Lyons, avec une autre division dont faisait partie *le Royal-Albert*, resta dans l'Euxin, pour surveiller, de concert avec l'amiral Pellion, les événements, tant du côté d'Eupatoria que du côté du détroit de Kertch, et en général toutes les côtes dont l'ennemi avait été dépossédé.

Sur les entrefaites, le commandement en chef de l'armée anglaise passa de sir James Simpson à sir William Codrington. Homme modeste et qui n'avait jamais ambitionné la position qu'il devait à son ancienneté de grade, le général Simpson était accusé par les Anglais de s'être trop effacé devant le général Pélissier, et par suite d'avoir trop effacé leur armée devant celle de France. Nous avons déjà eu l'occasion de dire que son esprit conciliant avait été pour beaucoup dans la chute de Sébastopol. Si les armées alliées avaient continué à être soumises aux tiraillements dont la mésintelligence des généraux Canrobert et Raglan les avait rendues victimes, le siége de Sébastopol sud n'aurait pas encore été fini en 1856. Le général Simpson, en facilitant l'unité de vues et d'action, avait bien mérité de l'alliance, bien mérité de l'humanité et de l'Angleterre elle-même, quoi qu'en aient pu dire quelques correspondants anglais, désireux de satisfaire l'orgueil de la partie la moins sage de leurs compatriotes. Le général Simpson se retira environné de l'estime de tous les gens de bien.

Son successeur, le général Codrington, avait fait ses preuves les plus

éclatantes dans cette guerre même, et personne ne doutait qu'il ne fût à la hauteur de sa mission, quoique, dans l'esprit de beaucoup de monde, sir Colin Campbell eût pu lui être préféré. Le gouvernement britannique prenait des mesures pour le mettre bientôt à la tête d'une armée aussi belle, beaucoup plus nombreuse et surtout beaucoup mieux administrée que celle qui avait été amenée par lord Raglan. Au grand étonnement de l'Europe, cette armée s'élèverait à 70,000 soldats pour l'ouverture de la campagne de 1856. Telles sont les merveilleux résultats de l'esprit de patriotisme et de liberté. Les nations libres sont moins fortes au commencement qu'à la fin d'une guerre ; plus l'obstacle est grand, plus leur effort est persévérant et devient gigantesque. On l'avait bien vu dans la lutte inouïe que l'Angleterre avait soutenue contre le colossal et en apparence invincible empire de Napoléon Ier. La gloire et la puissance d'un peuple qui s'inféode dans un homme passent comme des météores ; celles qui tirent leurs forces vives de l'ensemble et des institutions libres d'une nation, peuvent subir des revers momentanés, mais elles reparaissent bientôt plus éclatantes que jamais. Toute la grandeur du royaume de France à son plus haut apogée sous Louis XIV, échoua devant la petite république de Hollande, comme depuis toute celle de l'empire français devant l'Angleterre, dont le persévérant génie sut tourner en sa faveur la coalition continentale d'abord préparée contre elle. Mais, à deux reprises, sans remonter plus loin qu'aux dernières années du dix-huitième siècle, l'Angleterre vit ses efforts se briser contre la France : ce fut quand celle-ci, sous le règne de Louis XVI, soutint les libertés dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique ; ce fut surtout quand la France, sous la première république, malgré la perte de sa marine, mit en désarroi la formidable coalition enfantée par le génie de Pitt : parce qu'à ces deux mémorables époques, la France représentait des idées et des principes issus de l'esprit d'indépendance nationale et de liberté. Il serait fort à craindre que si une nouvelle lutte, semblable à celle du temps du premier empire et dans les mêmes conditions, venait à s'engager entre la France et l'Angleterre, après des prémisses en faveur de la première, le résultat ne finît par être le même. Avec son jeu de bascule parlementaire et ministériel qui lui permet de changer de politique ainsi que d'alliances du jour au lendemain, selon les positions qu'on lui fait, l'Angleterre, aidée de son or et de sa formidable marine, peut ramener à elle les gouvernements qui la veille lui semblaient les plus hostiles, et s'en faire des auxiliaires sur le continent contre la France ; la Russie elle-

même ne balancerait pas à lui revenir, si elle en espérait quelque chose du côté de l'Orient. Mais il faut espérer que la France et l'Angleterre ne renouvelleront pas la faute énorme de s'entre-déchirer et de préparer ainsi, de nouveau, le triomphe du colosse moscovite; car une guerre acharnée entre ces deux puissances serait, dans un temps plus ou moins rapproché, le suicide de l'Europe occidentale sous ce colosse encore et toujours menaçant.

Ces réflexions entrent parfaitement dans le cadre de notre ouvrage; nous serons même dans la nécessité d'y revenir, en constatant les efforts de certains esprits aveugles ou malfaisants pour amener une coalition entre la France et la Russie contre l'Angleterre, presque aussitôt après celle qui avait eu lieu entre la France et l'Angleterre contre la Russie. Logique magnifique et que Machiavel lui-même n'aurait pas développée sans quelque rougeur au front dans son traité du Prince, pas plus peut-être qu'il n'aurait imaginé cette étrange et si vaniteuse idée qui a eu, qui a même encore cours en France, que les Français en Crimée avaient à la fois vaincu la Russie et l'Angleterre, la Russie par les armes, l'Angleterre par la comparaison. Il faudrait au moins laisser dire cela aux autres nations, aux nations neutres. Or, force est bien de constater qu'aucune ne le dit, et que toutes au contraire raillent cette jactance que l'on ne rencontre jamais, chose digne de remarque, chez les meilleurs esprits de l'armée et de la nation, chez les plus expérimentés et les plus braves militaires en France. Ceux-là rendent pleine justice à leurs alliés, et estiment que les Anglais ont fait tout ce qui leur était possible de faire en Crimée avec les moyens dont ils disposaient.

Mais reprenons le fil des événements, particulièrement dans la péninsule taurique.

Le 6 novembre, le prince Gortschakof envoya son chef d'état-major en reconnaissance sur les hauteurs de Chamli, pour savoir si la vallée de Baïdar était complétement évacuée par les Français. Il put se convaincre qu'il n'en était pas ainsi, et que deux divisions étaient campées sous des huttes en terre, l'une près de la ferme Mordvinof, l'autre près de Roujouk-Miskomia, au bord de la Tchernaïa supérieure.

Le même jour, un déserteur annonça dans le camp français que de grands mouvements et concentrations de troupes se faisaient dans l'armée russe. C'était vrai, mais ce n'était ni en vue d'une attaque, ni d'une autre opération militaire; il s'agissait simplement d'une paisible inspection comme prélude d'une revue que devait passer l'empereur Alexandre II en personne.

En effet, le jeune souverain avait décidé de venir visiter son armée de Crimée avant de retourner à Pétersbourg. Le 7 novembre, il quitta Nikolaïef, où l'on a vu qu'il s'était rendu, et arriva le lendemain, par Pérékop, à Simphéropol. Le 9, il partit pour Baktchi-Seraï, le 10, pour Douvankoï et les forts du nord de Sébastopol. Le 11, il se rendit sur le Belbeck et s'avança jusqu'aux postes les plus avancés des cosaques, au pied des hauteurs au delà desquelles se trouvaient les Français. Le 12, il alla sur la Katcha, puis retourna à Simphéropol. Partout il inspecta les troupes, les magasins et les hôpitaux ; il quitta la péninsule le 13, en faisant savoir à ses troupes qu'il était content et fier d'elles, qu'il avait trouvé tout en bon ordre, et qu'il ne doutait pas que la Crimée ne continuât à être vaillamment défendue pied à pied.

Après ce voyage de l'empereur Alexandre II, la chute des neiges et la rigueur du froid forcèrent les armées à rester dans un repos presque complet sur la Tchernaïa et le Belbeck. Toutefois, il y eut à signaler quelques graves accidents. Le plus terrible fut l'explosion du parc d'artillerie du Moulin, où les Français avaient réuni, en trois magasins, trente mille kilogrammes de poudre, six cent mille cartouches, trois cents obus et d'autres artifices de guerre. Le 15 novembre, entre trois et quatre heures de l'après-midi, une effroyable détonation se fit entendre ; un tourbillon noir et continu de fumée s'éleva dans l'air et se projeta sur les camps des alliés dans une grande étendue, lançant à une prodigieuse hauteur des bombes, des obus, toutes sortes de projectiles qui éclataient avec fracas. Le saisissement fut général et profond, une sombre terreur s'empara des esprits et l'on crut à une catastrophe préparée par l'ennemi. Ce n'était pourtant que le résultat d'un accident, accident terrible, qui du parc d'artillerie français se communiqua au parc anglais, près duquel fort heureusement il ne se trouvait pas de poudre, mais dont néanmoins les magasins furent détruits et où quelques bombes de la marine firent explosion (1). Il y eut

(1) Voici la version la plus répandue sur cet accident :

Quelques artilleurs étaient occupés dans le parc du Moulin à transvaser de la poudre pour la changer de sac. On avait pris les précautions ordinaires contre les accidents que peut entraîner une aussi périlleuse opération. La poudre était versée d'un sac dans l'autre au moyen d'entonnoirs et de tuyaux de cuivre, et il était sévèrement défendu d'approcher avec du feu de l'endroit où les hommes travaillaient. Au moment où un des soldats faisait glisser de la poudre dans l'entonnoir, il aperçut un fragment de bombe qui s'y était mêlé, et ne voulant pas le laisser pénétrer dans le nouveau sac, il le jeta de côté. Le morceau de fer tomba sur des pierres déjà couvertes de poudre et de poussière inflammable, et l'on suppose qu'il en fit jaillir une étincelle fatale, car l'explosion eut lieu immédiatement.

un nombre affligeant de morts et de blessés. Le général Codrington déclara la mort d'un officier et de vingt sous-officiers et soldats anglais tués, les blessures de quatre officiers et de cent douze sous-officiers et soldats. Le maréchal Pélissier estima tout d'abord ses pertes à trente tués, dont deux officiers, et à une centaine de blessés, parmi lesquels dix officiers. Selon le docteur Scrive, cet accident causa la mort de trente-cinq hommes, dont un commandant et un capitaine, et blessa cent vingt-neuf hommes, dont dix officiers et y compris tous les médecins de l'ambulance, MM. Goult, Richepin, Tedeschi, Peigné, Dartigny et Rigal (1). L'artillerie perdit, dans la catastrophe du 15 novembre, le chef d'escadron Danié, le capitaine Peloux et le lieutenant Scholl (2); le capitaine de Callac, de la même arme, fut au nombre des blessés; la perte en approvisionnements fut énorme, et aurait été des plus sensibles si, de part et d'autre, on ne se fût tenu au repos. L'ambulance de la 4e division du deuxième corps avait été complétement détruite par l'explosion.

Dans la nuit du 1er au 2 décembre, ce fut un accident d'un autre genre. Un orage, qui rappelait celui du 14 novembre 1854, fit déborder la Tchernaïa, et emporta les tentes de la division Chasseloup-Laubat, récemment arrivée et campée entre le pont de Traktir et Balaklava. Les soldats furent obligés de se réfugier à Kamiesch.

Le 2 décembre, le lieutenant-colonel de Brayer et le capitaine Francas, du 69e de ligne, appartenant à la division Chasseloup, eurent l'imprudence de s'écarter de leurs troupes et furent pris par un parti de cosaques.

Les Russes, établis sur le côté nord de la rade de Sébastopol, dirigeaient très-souvent leur feu sur les ruines de la place, sur les batteries des alliés, sur le fort Saint-Nicolas, les docks et Malakof. Tous les groupes qui se formaient dans les rues étaient dispersés par les projectiles; toutes les lumières qui brillaient dans la nuit servaient de point de mire. Une bombe éclata dans une des chambres de la maison du général Bazaine, qui dut abandonner ce siége de son singulier gouvernement. Une ambulance spécialement consacrée aux nombreux médecins malades, et qui se trouvait sur les hauteurs de Sébastopol, eut aussi son moment d'émoi. La petite lampe qu'on y tenait allumée pour

(1) Le 5 novembre, le corps médical, en Crimée, avait inhumé le docteur Mercier, qui, depuis le commencement de la guerre, avait montré le zèle le plus ardent, l'abnégation la plus complète, selon l'expression du médecin en chef de l'armée.

(2) Voilà donc déjà plus de deux officiers tués, rien que dans l'artillerie.

le service de nuit fut aperçue des Russes et devint le but de leur tir. Les bombes effondrèrent la toiture de l'ambulance. On se hâta de déménager et d'emporter les malades dans des litières, à dos de mulet. Le danger passé, on revint. « Sébastopol n'offrait plus, dit le médecin auquel nous empruntons ce dernier détail, qu'un spectacle confus de ruines, de tombeaux, de canons égueulés, d'affûts brisés, de bombes, d'obus et de boulets amoncelés. Pour y circuler, il fallait éviter les grandes artères que les projectiles ennemis prenaient par enfilade; on cheminait difficilement dans des rues obstruées de décombres, tracées sur les récifs escarpés de ce promontoire qu'on n'avait pu attaquer de face. »

Des alertes, de petites surprises provenant de l'un ou l'autre camp avaient lieu presque chaque semaine. Le soir du 7 décembre, le colonel Oklobjio, qui commandait les avant-postes russes du haut Belbeck, s'avança, avec trois bataillons du régiment de Smolensk et un détachement de cosaques, sur le col de Cardonne-Bell; il enleva les abattis d'arbres et les autres moyens de fermeture que les Français y avaient apportés, et le 8, de grand matin, tout se trouva disposé pour l'attaque des postes de ceux-ci, près du village de Baga. En même temps, plus sur la droite, un bataillon russe, conduit par le major Danilenka, s'était avancé, par le col de Caden-Otar, sur le village d'Ourkousta. A cinq heures et demie, sur l'ordre du colonel Oklobjio, le major Biroukovith, avec trois compagnies de sa colonne, se jeta sur les avant-postes français, surprit et fit prisonnier un détachement de douze hommes, puis, appuyé par le reste de la colonne, courut à l'attaque du village même de Baga. Mais là se trouvaient, sous les ordres du commandant de Richebourg, trois compagnies du 26e de ligne, une section du 7e bataillon de chasseurs à pied et un peloton du 4e chasseurs d'Afrique; ils reçurent l'ennemi avec tant de vigueur qu'il dut tourner presque aussitôt à gauche sur Savatka pour essayer de prendre Baga à revers. Le bataillon du major Danilenka, qui avait franchi le col de Caden-Otar pour attaquer Ourkousta, n'avait pas, d'autre part, obtenu le plus léger succès : reçu à la baïonnette, il avait été obligé de se retirer précipitamment devant cinq compagnies du 7e bataillon de chasseurs à pied, commandant Maurice, dirigées par le lieutenant-colonel Lacretelle, du 19e de ligne. Le major Danilenka, en entendant le feu près de Baga, se dirigea aussi de ce côté pour prêter main forte au colonel Oklobjio et attaquer la position par le flanc gauche. Pendant ce temps, l'alarme avait été donnée dans le camp principal de la division

d'Autemarre, près de Kalendi. Le général Niol amena promptement deux bataillons à la défense de Baga; mais déjà l'ennemi était en pleine déroute et cherchait son salut dans les broussailles, où il fut poursuivi et traqué de la façon la plus meurtrière, jusqu'à ce qu'il eût repassé le Cardonne-Bell. Les Russes eurent, dans cet engagement, cent cinquante des leurs tués ou blessés, et laissèrent vingt-huit prisonniers aux mains des Français qui, de leur côté, ne comptaient que deux morts, onze blessés et seize hommes enlevés par l'ennemi.

En même temps que l'attaque de Baga et d'Ourkousta, les Russes avaient tenté une diversion sur la gauche de ce dernier village, avec une compagnie de chasseurs, un détachement de volontaires grecs et des cosaques, le tout conduit par le major Moussine Pouschkine ; mais deux compagnies de chasseurs à pied, commandées par le capitaine Michel Pichon, leur avaient barré le passage et les avaient forcés à se replier. Le capitaine Pichon avait, dit-on, tué trois hommes de sa main (1).

Le 19 décembre fut marqué par un froid de quinze degrés et par un coup de vent terrible qui causa la perte de plusieurs navires du commerce devant Kamiesch et le long de la côte.

Les Russes ayant laissé un poste au passage de Cardonne-Bell, le lieutenant-colonel Lacretelle fut chargé de le faire enlever. Dans la nuit du 26 au 27 décembre, quarante chasseurs, le bonnet blanc sur la tête et vêtus de capotes de peau blanche, se glissèrent, à travers la neige et malgré le verglas, sous la conduite des capitaines Michel Pichon et Nehlich, jusqu'au passage de Cardonne-Bell, y surprirent le poste de quatre-vingts hommes, tuèrent dix-huit de ceux-ci et amenèrent prisonniers presque tous les autres. Le capitaine Pichon fut nommé, peu après, chef de bataillon, et le capitaine Nehlich passa dans la garde avec son grade. Ce fut le dernier fait d'armes de l'année et même de la guerre dans la presqu'île de Crimée.

Aux environs de Kertch, une escarmouche avait eu lieu, le 19 décembre. Soixante-cinq cavaliers anglais et turcs, en allant faire du fourrage sous la conduite du capitaine Sherwood, se laissèrent entraîner trop loin et se virent tout à coup cernés par des forces centuples. Qua-

(1) Nous devons dire que, dans les engagements du 8 décembre, le prince Gortschakof attribue l'avantage à ses compatriotes. Selon lui, les Français auraient été culbutés sur tous les points et poursuivis vigoureusement dans la direction de la Tchernaïa. Le mensonge de son rapport est d'ailleurs si grossier, qu'aucun récit étranger n'en a accepté la moindre partie. M. Rustow tient les Russes pour avoir été battus partout, dans l'occasion, et avec des pertes relativement considérables.

rante furent tués ou pris, vingt-cinq parvinrent à s'ouvrir un passage à travers la masse des ennemis. Le capitaine Sherwood fut au nombre des morts.

Vers cette époque, le général de La Marmora remit le commandement de l'armée sarde au général Durando et s'embarqua sur *le Royal-Albert* pour se rendre à Constantinople avec l'amiral Lyons, qui laissa le commandement intérimaire de l'escadre anglaise de la mer Noire à l'amiral Stewart. A Constantinople, l'amiral Lyons et le général de La Marmora prirent passage sur *le Caradoc,* pour se rendre à Paris, où un grand conseil de guerre devait être tenu sous la présidence de l'empereur des Français.

Peu après, le prince Gortschakof, appelé au gouvernement de la Pologne, fut remplacé dans le commandement en chef de l'armée russe par le général Lüders qui, si une nouvelle campagne avait lieu en 1856, devait lui-même avoir pour successeur, selon l'opinion la plus répandue en Russie, le général Mouravief.

Il est à remarquer que, depuis le mois de décembre, les Russes firent plusieurs reconnaissances du côté sud de la baie de Sébastopol, dans le port et dans la ville même, au moyen de petits détachements, passant et repassant sur des chaloupes. Ces reconnaissances d'ailleurs ne pouvaient avoir d'autre cause que la curiosité de savoir ce qui se passait au milieu des débris de la ville, peu à peu presque totalement abandonnée par les alliés, sous le coup des projectiles russes.

Puisqu'on ne pouvait y rester, on ne crut pas devoir épargner les restes d'une cité dont les anciens possesseurs essayaient eux-mêmes de consommer la ruine. Les docks seuls étaient bien conservés, et, après l'évacuation de la Crimée, auraient encore pu être utiles aux Russes. Leur destruction fut résolue, à la fin de décembre, ainsi que celle du fort Alexandre, du fort Nicolas, de la Quarantaine et de l'aqueduc. Les préparatifs furent immédiatement commencés pour faire sauter ces divers ouvrages, dont l'explosion eut lieu quelques semaines après.

Cependant, à cette époque et à la faveur du repos forcé des armées pendant l'hiver, il était sérieusement question de reprendre les négociations pacifiques, quoique, de part et d'autre, on fît les plus formidables préparatifs pour l'ouverture de la campagne de 1856.

La France et l'Angleterre essayaient d'exercer, en dehors même des champs de bataille, une pression très-active sur le gouvernement russe, pour le mettre en demeure de faire les concessions modérées qu'elles

exigeaient de lui. Des efforts incessants étaient faits pour détacher de son alliance et entraîner dans celle de la France et de l'Angleterre les diverses cours de l'Europe.

L'empereur des Français, en faisant, au mois de juillet 1855, l'ouverture de la session du corps législatif et du sénat, avait tracé un tableau très-vigoureux de la situation, renfermant une sorte de sommation à l'Autriche d'exécuter ses engagements. « La Russie, y était-il dit, qui avait consenti théoriquement à mettre fin à sa prépondérance dans la mer Noire, a refusé toute limitation de ses forces navales, *et nous en sommes encore à attendre que l'Autriche exécute ses engagements, qui consisteraient à rendre offensif et défensif notre traité d'alliance si les négociations n'aboutissaient pas.* » Un nouvel emprunt, — celui-ci s'élevant seulement à quatre cents millions, — avait été voté, en même temps qu'une loi qui fixait le contingent de l'armée française pour 1856. Profitant de la séance de clôture de l'exposition universelle, le 15 novembre 1855, l'empereur des Français avait, hommage rendu à l'esprit du temps, tenu ce langage : « A l'époque de civilisation où nous sommes, les succès des armées, quelque brillants qu'ils soient, ne sont que passagers, *c'est, en définitive, l'opinion publique qui remporte toujours la dernière victoire.* Vous tous donc qui pensez que le progrès de l'agriculture, de l'industrie, du commerce d'une nation contribue au bien-être de toutes les autres, et que, plus les rapports réciproques se multiplient, plus les préjugés nationaux tendent à s'effacer, dites à vos concitoyens, en retournant dans votre patrie, que la France n'a de haine contre aucun peuple, qu'elle a de la sympathie pour tous ceux qui veulent, comme elle, le triomphe du droit et de la justice ; dites-leur que, s'ils désirent la paix, il faut qu'ouvertement ils fassent au moins des vœux pour ou contre nous ; car, au milieu d'un grave conflit européen, l'indifférence est un mauvais calcul et le silence une erreur. Quant à nous, peuples alliés pour le triomphe d'une grande cause, forgeons des armes sans ralentir nos usines, sans arrêter nos métiers ; soyons grands par les arts de la paix comme par ceux de la guerre, soyons forts par la concorde, et mettons notre confiance en Dieu pour nous faire triompher des difficultés du jour et des chances de l'avenir. » Malgré ces invitations pressantes, la Prusse et les États secondaires de l'Allemagne gardèrent la neutralité et ne firent pas parvenir à l'empereur de Russie des représentations collectives. La Prusse même continuait à pencher plutôt du côté de l'alliance russe que de l'alliance occidentale. Quant à l'Autriche, elle diplomatisait toujours, en se gardant

bien de combattre. En revanche, l'alliance piémontaise avait été resserrée par le voyage du roi Victor-Emmanuel à Paris. D'autre part, à la suite d'une mission extraordinaire du général Canrobert auprès du roi de Suède et de Norvége, un traité avait été conclu entre ce souverain d'un côté et ceux de France et d'Angleterre de l'autre, traité par lequel la Suède s'engageait à ne céder à la Russie ni territoire, ni droits de pâturage ou de pêche (1); en conséquence de quoi les puissances occidentales s'obligeaient à fournir à la Suède des forces navales et militaires suffisantes pour qu'elle pût résister, le cas échéant, aux prétentions ou agressions de la Russie. Ce traité ne pouvait pas être considéré comme une alliance offensive et défensive de la Suède avec les deux puissances occidentales, d'autant que le gouvernement suédois crut devoir en atténuer immédiatement la portée par une circulaire diplomatique, dans laquelle il maintenait sa neutralité. « Que la Russie respecte nos droits, y disait-on, qu'elle cesse d'inspirer de justes inquiétudes pour le maintien de l'équilibre politique de l'Europe, et ce traité ne lui portera aucun préjudice..... Il n'apporte point de changement à notre position actuelle ; notre déclaration de neutralité subsiste toujours, et elle continuera à être appliquée comme elle l'a été jusqu'à présent. » Quoique ainsi mitigé, le traité du 21 novembre pouvait, d'un instant à l'autre, de défensif devenir offensif ; pour cela, il aurait suffi, dans la campagne prochaine, de fournir sérieusement à la Suède les moyens de recouvrer la Finlande. Il inquiéta très-sérieusement la Russie.

Le gouvernement autrichien, dont la stratégie diplomatique était toujours féconde en ressources, profita de la victoire des alliés à Sébastopol pour lever un peu plus fièrement la tête devant le gouvernement d'Alexandre II. La flotte et les moyens d'action de la Russie dans la mer Noire ayant été anéantis, l'Autriche considéra la neutralisation de cette mer comme une solution pratique, et après s'en être, entendue avec les puissances occidentales, elle formula les propositions suivantes : abolition complète du protectorat russe sur les provinces danubiennes, rectification de la frontière de Russie du côté de la Turquie européenne, liberté du Danube et de ses embouchures, neutralisation

(1) On savait que la Russie négociait depuis quelque temps, pour obtenir de la Suède l'autorisation d'une station de pêche dans la baie norvégienne de Varanger, par où se trouve le port d'Hamesfert, et qui jouit du privilége, presque unique dans ces parages, de ne jamais être prise par les glaces. Une fois au pouvoir du gouvernement russe, la station de pêche n'aurait pas tardé à se transformer en port militaire d'une façon menaçante pour la Suède et fort inquiétante pour l'Europe.

de la mer Noire qui serait ouverte aux navires marchands et fermée aux marines militaires, immunités des sujets raïas de la Porte consacrées sans atteinte à l'indépendance et à la dignité de la couronne du sultan.

Le 22 décembre, le chancelier de Nesselrode, au nom du gouvernement russe, mit en avant des contre-propositions qui consistaient en ceci : fermeture des détroits, interdiction de la mer Noire à tous autres pavillons militaires que ceux de la Russie et de la Porte, qui, d'un commun accord, jugeraient combien de bâtiments de guerre elles pourraient y maintenir, sans participation ostensible des autres puissances dans cet arbitrage. C'était là, certes, répondre en État qui ne se considérait pas même comme humilié par la chute de Sébastopol, et, à vrai dire, qui l'était moins par ce fait que par l'interdiction de son pavillon sur toutes les mers, y compris les eaux qui baignaient ses côtes. Sous ce rapport l'humiliation était profonde, et, en se prolongeant, elle aurait fini par être mortelle à la Russie. L'œuvre des flottes française et anglaise avait donc été d'une incontestable fécondité pour amener la pacification générale, et c'est ce qui nous a fait dire, au commencement de cette histoire, qu'à la longue une grande puissance maritime, comme l'Angleterre, aurait suffi pour amener la Russie à composition.

Quant aux forces continentales des puissances belligérantes, on peut assurer qu'elles s'étaient épuisées presque également dans la lutte, et que, de part et d'autre, on n'aurait plus à s'opposer, à la campagne prochaine, que de jeunes soldats. Les troupes exercées de France, d'Angleterre et de Russie avaient presque entièrement disparu en Crimée, et cela dans l'espace d'une année et sur un petit coin de terre, exhaussé pour ainsi dire par des monceaux de cadavres. La postérité sans doute donnera son admiration aux intrépides soldats que l'on entassa sur cet étroit et morbide théâtre dont ils tirèrent un parti merveilleux pour leur gloire, mais elle se montrera peut-être parcimonieuse d'éloges pour les combinaisons plus ou moins stratégiques qui les y portèrent. Nous n'ignorons pas toutefois, et nous devons le constater, que ces combinaisons trouvent des défenseurs. La guerre par la Pologne étant écartée en principe par la crainte d'une conflagration générale de l'Europe et des tendances à l'indépendance et à la liberté qu'elle aurait surexcitées chez tous les peuples, il avait été, dit-on, politique et habile d'attaquer la Russie par la Crimée et de la forcer à amener toutes ses armées sur ce territoire extrême, où elles avaient trouvé leur tombeau ; c'était, ajoute-t-on, avoir fait la campagne de 1812 à rebours et de la manière la plus avantageuse, puisqu'au lieu de se lais-

ser entraîner à la poursuite des Russes, on les avait au contraire amenés à soi de la manière la plus désastreuse pour eux. Cette opinion aurait une valeur moins incontestable si quatre puissances n'avaient pas dû elles-mêmes aller jouer sur cet étroit terrain contre la Russie leurs armées et leurs trésors, ne les y avaient pas laissés en partie, et surtout si elles avaient tiré de leur énorme enjeu de plus grands et de plus durables avantages.

Pendant que les Parisiens, le 29 décembre, faisaient un brillant et triomphal accueil aux débris de la garde impériale, des 20e, 50e (1) et 97e régiments de ligne, des calamités inénarrables fondaient sur les troupes françaises restées ou arrivées depuis peu en Crimée.

Maintenant ces troupes étaient disséminées sur une étendue de cinquante kilomètres de pays, dans des trous recouverts de tentes et des gourbis en torchis qui n'étaient que de piteux abris contre les rigueurs d'un second hiver ; chaque jour les hommes devaient aller fort loin pour faire du bois, de l'eau, des vivres, des corvées de tout genre, ainsi que pour le service des grand'gardes et les travaux d'enceinte de Kamiesch (2). Les tentes ou les baraques étaient trop rapprochées les unes des autres, elles se touchaient presque ; il eût fallu, dit le docteur Baudens, laisser entre elles un espace suffisant pour les changer souvent de place et assainir le sol, infecté par l'habitation. Le camp du 81e de ligne faisait exception ; là, les tentes, très-espacées, s'alignaient sur de larges rues en pierre, bordées de sapins qu'avait plantés le régiment. Elles étaient toujours ouvertes pendant le jour, et contenaient un lit de camp circulaire dont les planches articulées étaient relevées dans la journée contre les parois et se rabattaient le soir à l'heure du coucher. La plus grande propreté y régnait (3). Mais en général il y avait peu de propreté parmi les soldats français. Tandis que les soldats anglais lavaient deux fois leur linge par semaine, dit encore le docteur Baudens, ceux de France étaient loin de prendre de tels soins. Quand un malade arrivait à Constantinople, on commençait par tremper ses habits dans un bain d'eau bouillante (4).

(1) Un seul bataillon du 50e assista à cette solennité ; deux autres bataillons de ce régiment et trois bataillons du 39e, qui devaient y prendre part, avaient été retenus en mer par un gros temps et n'arrivèrent à Paris que le 9 janvier 1856.

(2) *Histoire médico-chirurgicale de la guerre de Crimée, d'après les travaux des médecins militaires,* par le docteur Adolphe Armand, page 231.

(3) *La guerre de Crimée, sous le rapport médical,* par le docteur Baudens, p. 68.

(4) A ce sujet, le docteur Baudens fait cette observation, qu'au jour d'une revue, les soldats français montrent des habits neufs et bien brossés, un équipement militaire irré-

L'armée anglaise tout entière passa l'hiver de 1856 sous des baraques bien closes. Chaque matin, le plancher sur lequel les soldats couchaient était saupoudré de sable fin, qu'on balayait le soir. Un poêle, sans cesse bourré de charbon, permettait de tenir les ventouses toujours ouvertes. Deux baraques servaient de cabinet de lecture (1). Les Français avaient des salles de spectacle improvisées pour leur distraction. Les Anglais, outre leurs infirmeries régimentaires, parfaitement disposées et outillées, avaient de superbes ambulances pour la guérison de leurs malades; leur service médical, dirigé par le savant sir John Hall, ne laissait plus rien à désirer. Les infirmiers remplissaient avec zèle leurs fonctions sous l'impulsion active et intelligente des femmes hospitalières, à la tête desquelles on remarquait la célèbre miss Nightingale : beauté, jeunesse, fortune, elle avait tout sacrifié à la noble mission de soulager la souffrance; elle confondait dans sa pieuse sollicitude les malades des trois armées ; à l'époque du typhus, elle fit un don considérable aux ambulances françaises et sardes de vin de Porto et de conserves de toute espèce. Le docteur Baudens fait remarquer que la différence très-grande entre les ambulances anglaises et françaises tient en partie à la position du médecin militaire anglais, plus haute et plus indépendante que celle du médecin militaire français, position qui lui permet d'exercer une plus grande autorité pour l'exécution des moyens hygiéniques. Ce n'est qu'après la prise de Sébastopol qu'on avait pu établir définitivement les infirmeries régimentaires dans l'armée française. Jusque-là, les parcs d'artillerie et du génie avaient eu seuls des infirmeries sous baraques. Celles-ci ne laissaient rien à désirer ; le service y était habilement dirigé. A dater de l'automne de 1855, chaque régiment eut deux baraques pour ses infirmeries. L'installation intérieure variait selon les régiments. Beaucoup de baraques étaient calfeutrées et bien closes, mais beaucoup d'autres étaient percées à jour ; dans ces dernières la pluie pénétrait entre les planches mal jointes, et, malgré le feu continuel d'un poêle, un froid très-vif y atteignait le soldat. On accusait le corps du génie, dit encore le docteur Baudens, comme s'il pou-

prochable, mais que cependant ces beaux bataillons laissent sur leur passage une odeur de caserne bien connue, et il se demande si la propreté corporelle est incompatible avec le métier de soldat. Il est certain que, sous ce rapport, il y a tout à faire dans l'armée française, où le soldat n'est pas même pourvu de chaussettes. Le docteur Baudens dit encore : « Les casernes reluisent d'une crasse séculaire. Il est défendu (le croirait-on?) de gratter les parquets, les bancs et les tables, de peur de les user. Pourquoi la caserne ne serait-elle pas tenue aussi proprement qu'un vaisseau? »

(1) Voir l'ouvrage du docteur Baudens.

vait tout faire. Il avait monté les baraques, fermé les jointures avec de la volige; si la sécheresse faisait disjoindre les planches, c'était l'occupant qui devait y remédier. Dans quelques infirmeries, les malades avaient pour lit une forte toile tendue sur un cadre de bois, ou des claies de branchages couvertes de petites paillasses; dans toutes les autres, ils étaient réduits à la planche malpropre du camp. Le régime alimentaire présentait les mêmes irrégularités. Dans telle infirmerie, une légère retenue sur les fonds du travail rétribué permettait d'améliorer et de varier la nourriture; dans telle autre, rien n'était changé au régime alimentaire du soldat: les modifications ne portaient guère que sur des réductions de ration. Mais l'indifférence en matière de propreté était surtout incompréhensible (1). Sauf dans deux ou trois infirmeries exceptionnelles, il n'était tenu aucun registre spécial portant les noms de tous les hommes du corps que le feu de l'ennemi avait atteints depuis le commencement de la guerre, et indiquant le jour, le siége, la gravité, les suites de la lésion reçue (2). On comprend dès lors combien il serait difficile d'établir d'une manière exacte les pertes de l'armée française; aussi ce travail ne sera-t-il jamais parfait. Les ambulances divisionnaires, qui d'abord avaient été sous toiles, étaient maintenant sous des baraques. A la fin de 1855, elles pouvaient loger quatre à cinq mille malades. Le régime alimentaire des ambulances divisionnaires françaises, remarquablement différent de celui des ambulances anglaises, était en principe celui des hôpitaux de France, sauf quelques modifications fortuites nécessitées par des faits imprévus. Les ambulances sardes ressemblaient beaucoup à celles des Français; la plupart des règlements de celles-ci y étaient appliqués. Le service médical des Sardes était, comme celui des Français, placé sous l'autorité de l'intendance militaire; il ne fonctionne pas, comme chez les Anglais, par sa propre initiative.

On sait que l'intendance française a été fortement accusée dans cette guerre, surtout dans le second hiver, de n'avoir pas été à la hauteur de sa mission. Quoique les reproches aient été d'autant plus exagérés

(1) Tout cela est presque textuellement extrait de l'ouvrage du docteur Baudens : *La Guerre de Crimée,* publiée par Michel Lévy, en 1858, ouvrage qui est à peu de chose près la reproduction de la brochure intitulée : *Souvenirs d'une mission médicale de l'armée d'Orient,* extraite de la *Revue des Deux-Mondes.*

(2) Le docteur Baudens ajoute, après avoir constaté ce fait : « Il est regrettable que cette mesure ne soit pas prescrite par une disposition réglementaire. L'authenticité de ces documents serait fort utile pour la statistique et pour toutes sortes de renseignements. Ce serait en outre le livre d'or et les titres de noblesse du régiment. »

qu'on se sentait moins libre de les émettre tout haut, et qu'au début de la guerre on avait trop exalté l'administration française au détriment de l'administration anglaise qui maintenant prenait si bien sa revanche, il faut convenir que l'ordre et la prévoyance manquèrent souvent dans le service administratif de l'armée d'Orient, puisqu'il est vrai que des tribunaux ont été publiquement appelés à se prononcer sur certains méfaits qui d'ailleurs ne sauraient atteindre la haute honorabilité de l'ensemble de ce service, puisqu'il est vrai surtout qu'après que l'armée française eût manqué de vivres frais et de médicaments durant le cruel hiver de 1855 à 1856, on en trouva, sous des toiles, à Constantinople et à Kamiesch même des amas considérables dont on n'avait pas eu connaissance, quoiqu'ils fussent là dès longtemps (1). A Dieu ne plaise que, par ces observations tout historiques, on veuille dénier au corps de l'intendance les services qu'il a pu rendre et le dévouement dont plusieurs de ses membres ont fait preuve durant le cours de la guerre ! La mort du sous-intendant Leblanc, par suite de la blessure qu'il avait reçue à l'Alma, la conduite si digne d'éloges du sous-intendant Lecreurer allant relever, sous les projectiles de l'ennemi, avec les ambulances volantes, les blessés français et russes du champ de bataille d'Inkerman, et plus tard restant pendant cinq heures, avec le soldat Hervier, son ordonnance, sur le champ de bataille de Traktir, à accomplir le même devoir, sont des preuves, entre bien d'autres, de la parenté de courage et d'honneur qui existe entre l'administration militaire et l'armée. Quant au service de santé, il n'y a que de la reconnaissance et de l'admiration à donner au zèle sans limites qu'il a montré : environ quatre-vingt seize des siens morts au milieu de l'accomplissement de leurs devoirs, témoignent assez de son abnégation et de son dévouement. Ce ne fut pas de sa faute si, à force de se sacrifier, son personnel devint insuffisant, et s'il ne fut pas en toutes choses

(1) Ce fait est incontestable et connu de toute l'armée. L'intendance elle-même le reconnaît ; mais elle l'explique, particulièrement en ce qui concerne ceux que l'on trouva à Constantinople après la guerre. A Constantinople, il n'y a pas de quais, et encore moins de magasins ; tous les objets qu'on débarque sont jetés pêle-mêle et au hasard les uns en avant des autres ; dans cette confusion, il est très-difficile de se reconnaître, surtout si les caisses envoyées et débarquées ne portent aucun numéro, aucun signe extérieur qui désigne leur contenu. Peut-être aussi, en faisant des envois aussi importants que ceux qui concernaient le service de santé de l'armée, aurait-on dû les faire accompagner par des personnes *ad hoc* chargées de livrer et de faire connaître à qui de droit le contenu des caisses. Quoi qu'il en soit, après la guerre, d'immenses quantités de conserves alimentaires et de médicaments, qui avaient fait défaut à l'armée d'Orient, furent transportés de Constantinople et de Kamiesch en Algérie.

secondé comme il eût pu l'être, non par l'administration centrale, qui n'épargna rien pour lui venir en aide quand elle eut connaissance de situations trop peu prévues de tout le monde, mais par l'armée elle-même, trop indifférente aux précautions à prendre pour sa propre conservation.

Nous avons arrêté la situation sanitaire de l'armée, en septembre 1855, à quatorze mille quarante-sept entrées aux ambulances de Crimée. En octobre, elle s'était sensiblement améliorée; le chiffre total des entrées, sur un effectif de cent trente-huit mille cinq cent trente-deux hommes, n'avait plus été que de sept mille neuf cent cinquante-cinq individus, dont six cent vingt-six blessés par le feu, cinq cent cinquante-neuf cholériques, sept cent sept scorbutiques, onze typhiques, et six mille cinquante-deux blessés ordinaires, fiévreux, etc.; cinq mille cinq cent dix-huit hommes étaient sortis guéris, treize cent quatre-vingt-trois étaient morts en Crimée, et trois mille cent cinquante-cinq avaient été évacués sur Constantinople (1). En novembre, sur un effectif de cent quarante-trois mille hommes, les entrées avaient été plus considérables, mais la mortalité avait diminué, du moins en Crimée : huit mille six cent huit hommes avaient été reçus dans les ambulances; sept cent cinquante-quatre y étaient morts; trois mille deux cent cinquante avaient été évacués sur Constantinople. Mais, à dater du mois de décembre, le chiffre des entrées et de la mortalité s'accrut d'une manière effrayante, et le typhus, dont on n'avait jusque-là signalé que des cas très-rares, commença de prendre les proportions d'un fléau. Sur un effectif d'environ cent quarante-cinq mille hommes, sept mille neuf cent cinquante-cinq individus, dont sept cent trente-quatre typhiques, entrèrent dans les ambulances; treize cent trente-six moururent en Crimée, et quatre mille quatre cent soixante et un furent envoyés aux hôpitaux de Constantinople. Tous les malades, dans les ambulances de Crimée, étaient restés en communication avec les typhiques, couchant dans les mêmes salles à côté les uns des autres;

(1) Les tableaux dressés par M. le docteur Scrive laissent beaucoup d'incertitude. Les chiffres des sorties, évacuations et décès n'y correspondent pas aux chiffres des entrées pour chaque mois; on en doit inférer ou qu'il y a erreur, ou que les sorties, évacuations et décès portent d'un mois sur l'autre, en ce qui a rapport aux entrées dont ils ne peuvent être rapprochés régulièrement. Ainsi, pour ne citer qu'un mois : mars 1856 porte dans ses tableaux huit mille vingt-huit entrées seulement, et donne pourtant douze cent quatre-vingt-trois sorties, sept mille deux cent quatre-vingt-une évacuations et deux mille huit cent quarante et un décès, total : onze mille neuf cent vingt-cinq; la différence est de près de quatre mille. Une explication eût été nécessaire. Il en est ainsi presque partout dans ces tableaux.

aussi, les hôpitaux de Constantinople virent-ils éclater, du 10 au 20 décembre, plusieurs cas de typhus, préludes d'une infinité d'autres. Dans le mois de janvier, sur un effectif de cent quarante-cinq mille cinq cent douze hommes, treize mille quatre cent dix-huit individus entrèrent aux ambulances, dont quinze cent vingt-trois par suite du typhus; dix-sept cent soixante-trois hommes moururent, six mille deux cent cinquante-huit furent évacués sur Constantinople. En février, avec la situation hospitalière si encombrée, dit le docteur Scrive, l'accroissement des hommes atteints du typhus passa les bornes, et l'on fut complétement débordé. Le corps de santé eut, selon ses propres expressions, la douleur de constater son impuissance médicale : la médecine curative n'eut plus rien à faire, et ses adeptes en furent réduits aux paroles consolantes en faveur des malheureuses victimes du fléau, tout en leur administrant des remèdes trop souvent inefficaces. Trois mille quatre cent deux typhiques, dont quatorze cent cinquante-trois devaient mourir en Crimée, entrèrent aux ambulances. L'ensemble des entrées dans ce mois néfaste fut, sur un effectif de cent trente-deux mille sept cent quatre-vingt-treize hommes, de treize mille neuf cent quatre-vingt-cinq selon le docteur Scrive, de dix-neuf mille six cent quarante-huit selon le docteur Baudens; huit cent quarante-six individus succombèrent presque immédiatement; neuf mille sept cent quatre-vingt-un, d'après le docteur Scrive, furent embarqués pour Constantinople; il dut en périr un assez grand nombre dans la traversée, puisque le docteur Baudens, alors présent à Constantinople, ne constate que huit mille sept cent trente-quatre évacuations. Il ne venait pas de malades que des bords de la Tchernaïa et du plateau de Chersonèse; il en arriva, en un seul jour, six cent cinquante d'Eupatoria. Pendant ce même mois de février, le chiffre total des malades, rien que dans les hôpitaux de Constantinople, s'éleva à vingt mille quatre-vingt-huit, dont deux mille cinq cent vingt-sept moururent, six cent quarante-neuf furent évacués sur Gallipoli et Nagara, et trois mille six cent dix-sept sur les côtes méditerranéennes de la France, où s'élevaient des hopitaux baraqués, lugubres asiles que nous nous rappelons avoir vus avec un serrement de cœur, et des étroites fenêtres desquels chaque malade pouvait mesurer la fosse où il serait le lendemain; car l'hôpital y était, comme on le remarquait avec une vive compassion près de Cette, le centre même du cimetière. En moins d'un mois, six mille malades furent dirigés sur Marseille et sur Toulon. La Crimée se débarrassait sur Constantinople, et Constantinople sur la France, qui

heureusement ne connut pas tout le danger auquel elle fut exposée par le débarquement d'un certain nombre de typhiques sur ses côtes. L'administration n'admettait pas d'abord que le typhus fût contagieux; l'autorité pensait, dit le docteur Baudens, qu'il s'arrêterait de lui-même, comme le choléra, après une certaine période. Mais bientôt on dut prendre les plus sérieuses mesures sanitaires et isoler les typhiques; ce que, malgré les recommandations de la médecine, on avait eu le tort de ne pas faire. Il mourait deux cents soldats par jour entre la Crimée et Constantinople; il en devait mourir au moins autant entre Constantinople et la France. Les matelots tombaient victimes de la contagion, et entraient aux hôpitaux avec les malades qu'ils amenaient. Le directeur des bateaux-postes des Messageries impériales disait que le typhus exerçait tant de ravages sur les navires de la compagnie, infectés par de continuelles évacuations de malades, que le service des courriers allait se trouver forcément interrompu sur toute la ligne de Sébastopol à Marseille. Beaucoup de matelots, de chauffeurs, d'officiers commandant ces navires, étaient morts du typhus; d'autres étaient malades; on ne trouvait pas à les remplacer. On parle avec effroi de la peste d'Égypte en 1792, fait remarquer le docteur Baudens; d'après les renseignements les plus exacts, donnés par le docteur Desgenettes, l'armée française ne perdit pourtant en Syrie, par l'épidémie, qu'environ sept cents hommes. Qu'est ce chiffre comparé à celui des victimes du typhus en Crimée et à Constantinople?

Quarante-deux médecins moururent du typhus (1).

« Le 2 mars, dit encore le docteur Baudens, la population de Péra fut fort attristée par la vue de trois corbillards emportant en même temps trois médecins, tombés ensemble victimes de leur abnégation. Ces lugubres pérégrinations au champ des morts brisaient l'âme; on se comptait, et l'on pouvait se dire : Qui de nous recevra demain ce triste et dernier adieu? C'était au médecin-inspecteur que revenait le plus pénible des devoirs, celui de prononcer les paroles suprêmes sur la tombe de ses malheureux camarades. Les pieuses filles de Saint-Vin-

(1) Voici, d'après le docteur Baudens, les noms des médecins et des pharmaciens morts du typhus. — *Médecins principaux* : Volage, Barby. — *Majors* : Félix, Goult, Bonnet-Masimbert, Frette-Damicourt, Moulinier, Braunwald, Girard, Rampont, Leclère, Pegat, Puel, Berthemot, Peyrusset. — *Aides-majors* : Le Clère, Cordeau, Dulac, Savaëte, Gillin, Miltinberger, Perrin, Molinard, Gueury, Lasserie, Lamarque, Precy, Desblancs, Masson. — *Médecins aides-majors* : Leker, Bouquerot, Servy, Demanet, Dartigaux, Ragu, Lardy, Forget, Sagne, Fournier. — *Médecins sous-aides* : Jacob, Godquin, Sautier, Labretaigne. — *Pharmaciens aides-majors* : Boussard, Caron, Granat.

cent de Paul payèrent aussi un large tribut à la mort; trente et une périrent près des malades émus et reconnaissants, à qui elles prodiguaient, sans éprouver jamais ni fatigue, ni dégoût, ni inquiétude pour elles-mêmes, des soins d'une délicatesse incomparable. Vingt-quatre moururent du typhus. La première qu'emporta le fléau, la sœur Walbin, disait en expirant : « La seule grâce que je demande, c'est d'être enterrée avec les soldats; ils s'ennuieraient sans moi (1). »

Dans la première quinzaine de mars, l'inspecteur du service de santé, qui venait de se rendre de Constantinople en Crimée, constata que le typhus sévissait non-seulement dans les ambulances, mais jusqu'au sein des régiments, par suite de cette fausse et funeste idée qu'il ne se communiquait pas. Dans ces tristes temps, il aurait fallu un observateur judicieux, un administrateur, un organisateur hors ligne, comme le maréchal Bugeaud, à la tête de l'armée française. Aussitôt que le maréchal Pélissier eût reçu les avis de l'inspecteur du service de santé, il donna des ordres pour que toutes les prescriptions de celui-ci fussent immédiatement exécutées dans les régiments et dans les ambulances. Mais il était déjà bien tard. Le chiffre des cas de typhus s'accrut encore, durant le mois de mars, en Crimée ; trois mille quatre cent cinquante-sept hommes furent atteints de la contagion; dix-huit cent trente périrent dans les ambulances du camp; onze cent quarante furent embarqués. Néanmoins, comme ensemble, le chiffre des malades avait décru en mars : il était tombé à onze mille neuf cent vingt-cinq; mais l'effectif de l'armée était diminué de plus de douze mille hommes, et les décès étaient encore de deux mille huit cent quarante et un individus dans les ambulances de Crimée; sept mille deux cent quatre-vingt-un malades furent embarqués pour Constantinople.

Dans ce même mois de mars, l'armée anglaise, qui s'était élevée, tant en Crimée qu'à Constantinople, à un effectif de soixante-dix mille quarante-deux hommes, ne comptait dans ses divers hôpitaux et ambulances que quatre mille deux cent soixante-sept individus, et le chiffre de ses morts était devenu tout à fait insignifiant. Dans ces circonstances, les Anglais, dit le docteur Baudens, offrirent généreusement des ressources de toute nature en personnel et en matériel, à l'armée française. Le général Storks proposa d'aller installer dans un des camps français un hôpital complet pour mille malades, de nourrir même et de traiter ces malades, si on le désirait. « Quoi que nous fassions, disait-

(1) *La Guerre de Crimée* (sous le rapport médical), par Baudens, pages 274 et 275.

il, nous ne nous acquitterons jamais de ce que les Français ont fait pour nous l'an dernier. »

En quatre mois, du 1er décembre 1855 à la fin de mars 1856, quarante-sept mille hommes d'une armée de cent quarante-cinq mille (en moyenne douze mille par mois), entrèrent aux ambulances des camps français voisins de Sébastopol ; neuf mille, au moins, moururent en Crimée ; un nombre égal, parmi les malades évacués, succomba peut-être, dit le docteur Scrive, dans les hôpitaux de Constantinople et de France. Le scorbut principalement avait produit des chiffres énormes au début de la saison froide ; en quelques jours de vieux soldats avaient été atteints par cette maladie. Un peu plus tard avait paru le typhus, engendré par la misère des hommes, par une détestable installation, au milieu de l'infection générale des abris et des ambulances ; plus de dix mille cas de typhus bien caractérisés étaient venus des régiments et avaient bientôt infecté les ambulances. Ce fut la plus terrible des épreuves, surtout pendant un froid excessivement rigoureux qui descendit jusqu'à vingt-deux et vingt-quatre degrés au-dessous de zéro.

En résumé, cette guerre qui, indépendamment des autres troupes alliées, nécessita, en moins de deux ans, l'envoi successif en Orient de trois cent neuf mille deux cent soixante-dix Français, officiers, sous-officiers et soldats, fit entrer dans les seules ambulances françaises de la presqu'île de Crimée plus de quarante-trois mille hommes, depuis septembre 1854 au 1er avril 1855, d'après le tableau, même incomplet, du docteur Scrive ; du 10 avril 1855 au 30 juin 1856, elle amena dans les ambulances de Crimée et les hôpitaux de Turquie, d'après un état récapitulatif dressé par le docteur Baudens, deux cent dix-sept mille trois cent trois malades, parmi lesquels ne sont pas compris les soldats traités dans les infirmeries régimentaires (1). Ce chiffre, additionné avec le premier, de quarante-trois mille hommes, jusqu'au 1er avril 1855, tout incomplet que soit celui-ci, produit un ensemble de plus de deux cent soixante mille hommes. Si l'on y ajoute les nombreuses entrées dans les hôpitaux de Turquie avant le départ pour la Crimée, lesquelles, sans exagération, s'élevèrent à douze ou quinze mille, on aura au moins deux cent soixante-douze mille hommes. D'où l'on peut con-

(1) « Les documents statistiques, à partir du 31 mars 1854, jour du débarquement des premiers régiments français à Gallipoli, jusqu'au 10 avril 1855, n'étant pas parvenus au conseil de santé des armées avec l'exactitude rigoureuse que comportait un tel travail, dit le docteur Baudens, on a dû prendre pour point de départ cette dernière date. Dans le chiffre de deux cent dix-sept mille trois cent trois, ne sont pas comprises les maladies légères traitées dans les infirmeries régimentaires. »

clure que presque toute l'armée française, moins les hommes tués raide sur le champ de bataille ou dans la tranchée, passa par les ambulances et les hôpitaux. Suivant les docteurs Scrive et Armand, cinquante mille Français avaient été traités pour blessures de guerre dans les ambulances de Crimée.

En ne consultant que la statistique médicale des établissements hospitaliers (qui seule occupe le médecin), le chiffre des morts relevés dans les ambulances et les hôpitaux a été, en Orient, pour toute la campagne, d'après le docteur Baudens, de soixante-trois mille hommes environ, dont trente et un mille en Crimée, et trente-deux mille à Constantinople. Les cadavres restés dans la Dobroudja, les morts sur le champ de bataille, dans les tranchées et sous la tente, élèvent sensiblement, tout le monde le comprend, ce chiffre déjà si considérable, et qu'il faut pourtant augmenter encore notablement des nombreux décès qui ont eu lieu dans les hôpitaux de France, des morts dans les campagnes de la Baltique, de l'océan Pacifique, sur les escadres, en Morée, etc. Quelques auteurs étrangers ont estimé que la France n'avait pas perdu moins de cent cinquante mille hommes morts dans cette guerre (1). Un état nominatif, quoique très-incomplet, des officiers qui ont péri, soit par les maladies, soit par le feu en Orient, depuis le mois de juillet 1854 à la fin de septembre 1855 seulement, état dressé par un homme en position de ne constater que des décès certains, porte à plus de neuf cents le chiffre de ces officiers (2). De septembre 1855 à l'époque de l'évacuation de la Crimée en 1856, l'auteur de ce nécrologe estime qu'il est encore mort six cents officiers au moins. C'est donc plus de quinze cents officiers français qui avaient disparu; et combien ont succombé depuis aux suites de leurs blessures !

Quant à l'armée anglaise, ses pertes, que l'on a paru tant se complaire à exagérer en France, n'ont été au total que de vingt-deux

(1) La division Levaillant, qui n'était arrivée en Orient qu'après l'Alma, et qui n'avait en conséquence point eu part aux pertes de Galipoli, de Varna et de la Dobroudja, comptait cent sept officiers tant tués que morts de leurs blessures ou de maladie; cinq mille six cent trente-huit soldats et sous-officiers également tués, morts de leurs blessures ou de maladie; le nombre des blessés survivants dans cette division était, si l'on tient compte des mêmes hommes ayant été atteints dans différentes circonstances, presque du quadruple des morts.

(2) Nous regrettons que cet état si intéressant ne nous ait pas été communiqué plus tôt. Quoique nous y ayons remarqué de très-nombreuses omissions, il nous aurait épargné bien des recherches, et la plupart de ces comparaisons que nous avons données d'un *annuaire militaire* avec l'autre. On trouvera ce nécrologe dans l'*Annexe* de notre ouvrage.

mille quatre cent cinquante-sept hommes, d'après des documents que la tribune, la presse et l'opinion publique ont pu ouvertement contrôler (1). Les généraux anglais avaient pu affaiblir le chiffre de leurs pertes après chaque combat, dans l'intérêt du moment; mais il n'est pas possible, pensons-nous, à un ministre anglais de dissimuler les pertes d'ensemble de l'armée, en présence d'une tribune et d'une presse aussi attentives à la recherche et à la divulgation de la vérité que le sont celles de la Grande-Bretagne. Il est vrai qu'on pourrait ajouter au chiffre des morts, pour l'armée anglaise, celui des hommes mis hors de combat définitivement par leurs blessures et leur santé complétement ruinée, et qu'alors on arriverait à un nombre égal, sinon supérieur, d'hommes incapables de rendre désormais des services de guerre, ce qui explique l'anéantissement presque complet de la première armée anglaise. Mais ce calcul fait pour cette armée, on ne peut se dispenser de le faire aussi pour l'armée française, dont certains régiments se renouvelèrent jusqu'à trois fois en moins de deux ans.

Le contingent piémontais, qui fut porté, par des envois successifs, à plus de vingt mille hommes, présenta, de mai 1855 à juin 1856, d'après le docteur Comissetti, inspecteur du corps de santé militaire sarde, un chiffre total de vingt-deux mille soixante-trois entrées aux hôpitaux, et de dix-sept cent trente-six cas de mort.

Quant aux armées ottomanes, qui avaient ouvert la guerre sur le Danube et en Asie, en 1854, et qui étaient encore répandues sur tant de points, on ne saurait évaluer leurs pertes; on sait seulement qu'elles avaient dépassé celles des trois autres armées alliées à la fois.

Enfin les armées russes qui avaient assisté au début de la guerre s'étaient presque totalement évanouies. Sur mille hommes qui partaient des provinces occidentales et septentrionales de la Russie pour se rendre en Crimée, six cents mouraient avant d'arriver au but, et pres-

(1) On lit dans l'ouvrage du docteur Baudens, inspecteur du service de santé :
« D'une statistique générale donnée en Angleterre par le ministre de la guerre, lord Panmure, il résulte que, du 19 septembre 1854 au 28 septembre 1855, l'armée anglaise a eu cent quatre-vingt-huit officiers et mille sept cent soixante-quinze soldats tués; cinquante et un officiers et mille cinq cent quarante-huit soldats morts de leurs blessures; trente-cinq officiers et quatre mille deux cent quarante-quatre soldats morts du choléra : vingt-six officiers et onze mille quatre cent vingt-cinq hommes morts d'autres maladies jusqu'au 31 décembre 1855. Depuis, c'est-à-dire jusqu'au 31 mars 1856, il est mort de blessures et de maladies trois cent vingt-deux soldats. De plus, deux mille huit cent soixante-treize soldats ont été congelés; ce qui fait un total général de vingt-deux mille quatre cent cinquante-sept hommes. »

que tout le reste ne tardait pas à trouver le même sort dans la péninsule taurique. La Russie perdit dans cette courte, mais si meurtrière campagne, plus de quatre cent mille soldats.

Heureusement toutes les parties belligérantes,— moins l'Angleterre peut-être qui, ayant fait les préparatifs les plus formidables pour la campagne prochaine, aurait voulu que ce ne fût pas en pure perte et que l'on réduisît la Russie tout au moins à une indemnité de guerre, — étaient désireuses de la paix. Elles s'épuisaient non-seulement en soldats, mais en argent. La France avait déjà jeté plus de deux milliards dans cette guerre, l'Angleterre près de trois milliards, la Turquie, si pauvre, trois cents millions, le Piémont quatre-vingts millions; la Russie, dont le gouvernement peut se procurer tout à si bon marché, quinze cents millions. L'Autriche et la Prusse elles-mêmes, sans tirer un coup de canon, et seulement pour maintenir leur influence ou leur neutralité armée, avaient dépensé, la première, seize cents millions, la seconde, cinquante millions. C'était un ensemble approximatif de huit milliards cinq cent trente millions dérobés, en deux ans, par la guerre, aux utiles et féconds travaux de la paix. Triste nécessité imposée par l'ambition de la Russie, et que l'on ne devait pas faire payer assez cher à cette puissance!

CONCLUSION

Congrès et traité de Paris. — Annexes au traité de Paris.

Lassitude générale. — Symptômes de paix au milieu des nouveaux préparatifs de guerre. — Dernier délai donné à la Russie pour accepter les propositions qui lui étaient faites. — Conseil de guerre tenu à Paris. — Le gouvernement russe notifie l'acceptation des propositions. — Préludes du congrès de Paris. — Courtoisies entre les gouvernements alliés. — Ordres du sultan pour la réforme à établir dans son empire. — Ouverture du congrès de Paris. — Armistice. — Signature du traité de Paris. — Avis qui en est donné aux armées de terre et de mer. — Les divisions navales de l'océan Pacifique et des mers de la Chine. — Ratifications et publication du traité de Paris. — Articles du traité. — Leur défaut de conclusion. — Éventualités qu'ils laissent à de nouvelles et plus graves complications. — Difficultés qu'ils font immédiatement naître. — Le traité de Paris laisse la question d'Orient aussi palpitante qu'avant la guerre. — Rembarquement des troupes. — Dernières réflexions stratégiques. — Le congrès s'assemble de nouveau à Paris, en 1858, pour régler les parties du traité restées en litige, particulièrement la question moldo-valaque. — Annexes du 19 août 1858. — La question d'Orient n'en reste pas moins inquiétante. — Considérations sur l'alliance franco-anglaise opposée à l'alliance franco-russe.

L'épuisement général devrait donc être au fond la vraie cause de la paix, et, pour expliquer le désir du gouvernement français de la conclure au plus tôt, il n'était vraiment pas besoin de lui prêter la perfide intention de faire pièce à son allié le gouvernement anglais, en lui refusant le temps et l'occasion de reprendre la supériorité matérielle et morale dont certains esprits aussi fins qu'inventifs prétendaient qu'on l'avait fait déchoir, même en combattant en frères d'armes à ses côtés. Chacun, dans cette guerre, avait en réalité conservé ses qualités et son genre de supériorité ; et, malgré la déchéance qu'on lui prêtait complaisamment en France, l'Angleterre, même au milieu des embarras de l'insurrection générale de ses possessions de l'Inde, ne devait pas perdre un pouce de son influence dans les conseils de l'Europe ; son alliance serait tout aussi recherchée que précédemment ; la Russie elle-même la payerait cher encore, si on voulait la lui donner ; son dédain, s'il en existait, ne viendrait que de l'impuissance de l'obtenir : car que ne ferait-elle pas avec le concours des flottes anglaises, qui lui serait bien plus précieux, pour l'accomplissement de ses desseins, que celui des plus belles troupes de terre ?

Tout en réorganisant des armées, tout en faisant les plus grands préparatifs de rentrée en campagne, on laissait peu à peu entrevoir des symptômes de lassitude et de désir de s'entendre pour la paix, dût celle-ci n'avoir que le caractère d'une trêve. L'Autriche pressait plus vivement que jamais la cour de Saint-Pétersbourg de céder à ses instances, de peur d'être entraînée enfin dans la lice, de peur surtout d'une conflagration générale qui aurait pu surgir d'un changement dans le système de guerre des alliés, qui parlaient, mais qui ne l'auraient probablement point hasardé, d'attaquer à la fois la Russie par la Pologne, au moyen d'un débarquement à Dantzig, par la Finlande, au moyen de la Suède, et par la Bessarabie, au moyen de la Turquie. Fort inquiète elle-même des nouveaux projets qu'on prêtait aux alliés, la cour de Russie entra enfin dans la voie des concessions, par une réponse faite, le 12 janvier 1856, aux propositions qui lui avaient été en dernier lieu adressées.

Toutefois, comme cette réponse n'était pas encore l'acceptation pure et simple des propositions dont l'Autriche se faisait l'intermédiaire, il fut donné au cabinet russe jusqu'au 18 janvier, comme dernier délai, pour les accepter, oui ou non. Dans le cas d'une réponse négative ou du silence, le gouvernement autrichien déclarait qu'il rappellerait son ambassadeur de Pétersbourg, et qu'immédiatement après il ferait présenter à la diète germanique des propositions tendant à obtenir le concours armé de la Confédération dans la lutte. Mais l'Autriche aurait bien encore trouvé, on peut en être sûr, des moyens d'atermoiement pour ne pas combattre plus que par le passé; il lui aurait suffi de prétexter encore du défaut d'entier concours de la part de la Confédération; d'autant que la Prusse aurait persisté dans sa neutralité favorable à la Russie, et rangé à son bord une partie des États secondaires de l'Allemagne. Les gouvernements alliés, ceux qui étaient entrés en lice, s'en rapportèrent plus désormais à eux-mêmes qu'à l'Autriche pour décider la Russie.

Un conseil de guerre fut tenu à Paris, où il est bon d'observer que l'Autriche n'eût garde de se faire représenter. Les membres présents étaient, sous la présidence de l'empereur des Français, le prince Jérôme Napoléon, le prince Napoléon son fils, le duc de Cambridge, lord Cowley, l'amiral Lyons, l'amiral Dundas, les généraux Ayrey, Harry Jones, de La Marmora, le maréchal Vaillant, le comte Valevski, les généraux Canrobert, Bosquet, Niel, de Martimprey, l'amiral Hamelin, les contre-amiraux Jurien de La Gravière et Pénaud. Le gouvernement

prussien, qui se crut lui-même menacé par Dantzig, dont les alliés, disait-on, voulaient faire une base d'opérations, unit alors ses instances à celles du gouvernement autrichien pour engager l'empereur Alexandre II à faire les concessions demandées. Le jeune souverain prit définitivement le parti de céder, et, le 16 janvier, avant-veille du délai fixé, le chancelier de Nesselrode notifia au comte Esterhazy, ambassadeur d'Autriche, l'acceptation pure et simple des propositions contenues dans le dernier ultimatum, propositions qui devraient servir de préliminaires de paix.

En conséquence, il fut décidé que des conférences, en forme de congrès européen, seraient ouvertes à Paris, où les plénipotentiaires devraient être rendus avant le 29 février (1). La Prusse en fut provisoirement écartée, en raison de la conduite presque hostile qu'elle avait tenue pendant le cours de la guerre. Elle devait être seulement appelée à adhérer au traité, quand il serait arrêté.

Dans l'intervalle de la convocation à l'ouverture du congrès, il se fit un grand échange de gracieusetés et de témoignages d'estime entre les gouvernements de France, d'Angleterre, et même de Turquie; on s'envoya réciproquement des décorations pour un certain nombre de personnages qui avaient plus ou moins pris part à la guerre. Mais en fait, ce fut pure courtoisie, parade à laquelle assistèrent quelques-uns dont l'armée militante avait presque ignoré les noms et les visages, ou tout au moins à la conduite desquels elle n'avait guère eu l'occasion d'applaudir. Plus d'un, à défaut de baptême de feu, se fit pompeusement immerger dans l'ordre anglais du Bain ; plus d'un, en guise de gloire, se fit consteller de diamants surmontés d'un croissant. Les armées qui souffraient et mouraient là-bas, en attendant la solution pacifique, ne s'intéressèrent ni à ces détails, ni aux fêtes auxquelles le congrès allait donner lieu. Ce qui les touchait avec raison beaucoup plus, c'était le soin généreux et paternel que le gouvernement français prenait des blessés, des veuves, des enfants et même des collatéraux de ceux qui avaient succombé dans la guerre. A cet égard, il eut été difficile de montrer plus de munificence que n'en déployèrent ce gouvernement et son chef envers l'infortune et la désolation des familles atteintes par les événements militaires.

Depuis l'année 1854, une commission, réunie à Constantinople, s'occupait des mesures à prendre pour faire exécuter le *tanzimat* ou règle-

(1) Ce fut le gouvernement anglais qui demanda le premier, par un sentiment de courtoisie envers la France et son souverain, que les conférences eussent lieu à Paris.

ment fait par le sultan, d'après le conseil de ses alliés, en vue des réformes à établir dans l'empire ottoman, qui en avait et en a encore si grand besoin. Les développements que comportait ce règlement avaient été indiqués dès le 7 septembre 1854 par un ordre impérial ou *hatti houmayoun,* adressé au grand-vizir Reschid-Pacha, et en vertu duquel on avait organisé un conseil dit du *Tanzimat.* Quoique composé en apparence uniquement de musulmans, ce conseil agissait le plus souvent sous l'influence des ambassadeurs de France et d'Angleterre. Après avoir d'abord fait rendre, en octobre 1854, deux firmans, dont les pachas ne tinrent aucun compte, pour interdire le commerce des esclaves chrétiens en Asie, il avait arrêté en principe, dans le courant du mois de mars 1855, l'abolition du *haract,* impôt de rachat dont, par la loi même de Mahomet, était atteint tout individu de nation conquise, et qui mettait une ligne de démarcation entre les musulmans d'une part, et les Grecs, les Latins, les Arméniens et les Israélites de l'autre; il avait aussi arrêté en principe l'obligation pour tous les sujets du sultan d'entrer dans l'armée, avec faculté de parvenir au grade de colonel inclusivement, sans qu'on fût forcé à changer de religion; l'admission de tous ces mêmes sujets aux emplois civils, avec faculté de s'élever au rang de *bala,* qui suit immédiatement celui de pacha; enfin l'autorisation pour les chrétiens de réparer leurs églises, d'en bâtir même de nouvelles dans les localités où les musulmans ne seraient pas en majorité. Par un ordre, en date du 1er novembre 1855, les formalités humiliantes qui étaient souvent exigées pour l'enterrement des chrétiens avaient été supprimées. Mais dès lors on trouvait de grandes difficultés dans l'application des nouveaux règlements au milieu de la population mahométane, moins ardente encore peut-être pour sa religion que pour les abus et les vexations qu'elle exerce séculairement; et la journée du 4 novembre 1855 avait été tristement signalée par une sanglante altercation entre des soldats tunisiens et français présents à Constantinople.

Quelque temps avant la réunion du congrès de Paris, les gouvernements de France, d'Angleterre et d'Autriche avaient été appelés, dans la personne de leurs ambassadeurs, par le sultan lui-même, à déterminer, de concert avec la Porte ottomane, les principes généraux de la nouvelle situation à faire aux sujets non musulmans de l'empire. Cela avait donné lieu aux conférences dites de Constantinople, entre M. Thouvenel, ambassadeur de France, lord Stratford de Redcliffe, ambassadeur d'Angleterre, M. de Prokesch, ambassadeur d'Autriche, le nouveau grand-vizir Aali-Pacha, Fuad-Pacha et le prince Callimaki, ambassa-

deur du sultan auprès de la cour de Vienne. Il en résulta le hatti-chérif du 18 février 1856, qui confirma aux raïas et sujets non musulmans de la Porte ottomane les immunités promises par le hatti-houmayoun dit de Gulhané et les lois du tanzimat; il établit en droit l'égalité, même sous le rapport des impôts, entre tous les sujets du sultan, à quelque religion qu'ils appartinssent; il assura la liberté des cultes et donna des garanties judiciaires aux chrétiens; il posa les principes d'utiles réformes dans l'intérêt de l'empire, décida que les travaux d'utilité publique recevraient une dotation, qu'on s'occuperait de la création de banques, de routes, de canaux; que l'agriculture serait secondée, que les dépenses de l'État seraient annuellement fixées et discutées; que les chefs et un délégué de chaque communauté, désignés par la Porte, seraient appelés à prendre part aux délibérations du conseil suprême de justice dans toutes les circonstances qui intéresseraient la généralité des sujets de l'empire. Enfin ce n'était plus le vieil empire turc pétrifié par le Coran : c'était un empire radieux d'une nouvelle et verte jeunesse qui allait entrer, disait-on, dans le concert du progrès européen. C'était superbe en théorie, mais en pratique hérissé de difficultés, sinon d'impossibilités. Néanmoins, au moment où la paix allait se faire, les cœurs diplomatiques, presque attendris de la générosité un peu contrainte de la sublime Porte, satisfaits d'être sur le point d'aboutir à quelque chose après tant de malheureux efforts, se complaisaient dans toutes les illusions.

Ce fut sous ces favorables influences et après que le sultan, par son hatti-chérif, eût facilité les négociations, que le congrès de Paris s'ouvrit, le 25 février 1856.

La France y était représentée par M. de Valevski, ministre des affaires étrangères, et M. de Bourqueney, ambassadeur à Vienne ; l'Angleterre par lord Clarendon, premier secrétaire d'État et ministre des affaires étrangères, et lord Cowley, ambassadeur à Paris ; l'Autriche, par le comte de Buol-Schauenstein, ministre des affaires étrangères, et M. de Hübner, ministre et conseiller privé; la Turquie par Méhémet-Émin-Aali-Pacha, grand-vizir, et Mehemed-Djémil-Bey, ambassadeur à Paris ; la Sardaigne par le comte de Cavour, ministre des affaires étrangères, et le marquis Pès de Villamarina, ambassadeur à Paris; la Russie par le comte Alexis-Fœdorovitsch Orlof, aide de camp général, membre du conseil privé de l'empire (1), et par le baron de Brunov, mi-

(1) Né en 1784, il est fils de ce Théodore ou Fœdor Orlof qui, avec son frère Grégoire, conspira le meurtre de Pierre III et se souilla de tant de crimes. On sait qu'après l'exécution de la flotte russe à Tchesmé, Fœdor Orlof avait reçu de Cathe-

nistre de la cour de Pétersbourg auprès de la Confédération germanique.

Les membres du congrès dévolurent la présidence à M. Valevski, et s'engagèrent solennellement à garder le secret le plus complet sur leurs délibérations. Mais on fit immédiatement connaître au public que, dans leur première séance, ils avaient arrêté qu'un armistice serait conclu entre les parties belligérantes.

La nouvelle de cet armistice, qui devait expirer le 31 mars, arriva en Crimée le 28 février. Dès le lendemain une entrevue eut lieu au pont de Traktir entre les chefs d'état-major des armées alliées et de l'armée russe ; on y régla les conditions de la trêve. Si sa position n'eût pas été si désastreuse alors, l'armée française aurait mieux senti l'événement qu'on lui annonçait ; mais outre qu'il n'était qu'un mot ajouté à un fait, puisque la saison empêchait de combattre, le typhus, le scorbut, le choléra, la congélation, tous les genres de misères et de maux n'entraient malheureusement pas pour moitié dans l'armistice, et chacun se demandait combien de temps durerait ce congrès, bien assis, bien fêté, dont le dernier mot pourrait seul mettre un terme à tant de calamités, à tant de morts désespérantes, désormais inutiles, si loin de la patrie. Il fallut prolonger l'armistice de quatre semaines.

Le 10 mars, le maréchal Pélissier annonça à l'armée que la reine d'Angleterre, dans le but de resserrer l'alliance de sa nation avec la France et de rappeler une gloire conquise en commun, avait institué une médaille commémorative de la guerre de Crimée que chaque officier, chaque soldat qui avait pris part à cette guerre porterait sur la poitrine (1)

Le congrès tint sa seconde séance le 28 février, la troisième le 1er mars, et successivement il y en eut d'autres les 4, 6, 8, 10 et 12 du même mois. Après bien des pourparlers et des notes diplomatiques, il fut arrêté, dans la séance du 12, que la Prusse serait représentée au congrès. Le baron de Menteuffel, ministre des affaires étrangères à Berlin, et le comte de Hatzfeldt, conseiller privé, furent en conséquence envoyés à Paris par leur souverain ; ils furent admis dans

rine II le surnom de Tchemenski. Son fils, le membre du congrès de Paris, avait, dit-on, sauvé la vie à l'empereur Nicolas lors des conjurations qui eurent lieu après la mort d'Alexandre Ier. Il avait été gouverneur du grand-duc héritier, maintenant régnant sous le nom d'Alexandre II. On lui reconnaît beaucoup d'adresse et d'habileté, et jusqu'à un certain point de modération. Comme la plupart des membres de sa famille, il est doué d'une stature colossale et d'une force herculéenne.

(1) Il en a été institué une autre depuis pour la campagne de la Baltique. Le roi de Sardaigne en a également créé une.

une séance tenue le 18 mars, qui avait été précédée d'une autre où l'on avait entendu la lecture des protocoles devant servir de base à des conventions définitives.

La réunion des plénipotentiaires n'empêcha pas le gouvernement anglais d'envoyer, durant le mois de mars, dans la Baltique, sous les ordres du commodore Watson, l'avant-garde de la plus formidable flotte à vapeur que l'on eût encore vue, flotte, on peut en être certain, qui influa puissamment sur les dernières résolutions de la cour de Russie (1).

Il y eut encore six séances, indépendamment de conférences pour la rédaction, jusqu'à celle du 30 mars, où les quatorze plénipotentiaires procédèrent à la signature du traité. Le canon des Invalides annonça aux Parisiens et toute l'Europe sut bientôt que la paix était signée; chacun, même parmi ceux qu'on avait vus les plus belliqueux en paroles, se sentit dégagé d'une lourde oppression au cœur; on respira. Il y eut de franches et spontanées illuminations dans Paris.

A Londres, quoique les conditions du traité ne dussent être parfaitement connues que dans quatre semaines après l'échange des ratifications, la satisfaction ne fut pas sans réticences. D'après certains bruits, les Anglais craignaient que les résultats ne répondissent point à la somme de leurs sacrifices en hommes et en argent; ils savaient qu'on n'avait exigé de la Russie aucune indemnité de guerre, et que la France s'était montrée très-coulante sur toutes les questions; les plus mal disposés allaient jusqu'à dire, ce qui était une calomnie dont on aurait pu trouver la source en France même dans de maladroites et impertinentes flatteries, que le gouvernement français avait abandonné le leur et ménagé la Russie avec de secrètes intentions; qu'enfin l'honneur et l'intérêt de la Grande-Bretagne n'avaient pas été suffisamment sauvegardés; beaucoup prétendaient que cette paix ne concluait rien, que tout serait bientôt à recommencer, sauf peut-être un déplacement d'alliances, et qu'en réalité on n'avait signé qu'une trêve qui donnerait le temps à chacun, surtout à la Russie, de réparer ses forces. Sous ce dernier rapport, il y avait bien aussi en France quelques préoccupations. De fait, l'Angleterre,

(1) Elle devait être de vingt vaisseaux de ligne de 130 à 80 canons, dix-huit frégates de 60 à 28 canons, dix-huit corvettes, vingt bâtiments à vapeur à roues de 6 canons, trois batteries flottantes, quatre bombardes, dix-sept grandes canonnières, cent quarante canonnières plus petites, ensemble deux cent quarante-trois bâtiments, tous à vapeur. L'Angleterre avait en outre une flotte considérable destinée à la mer Noire, et une armée bien équipée, bien pourvue, de soixante-dix mille hommes en Orient.

comme s'est plu à le reconnaître depuis un des plus influents personnages politiques du nouvel empire, en se déterminant à faire la guerre, puis la paix, de concert avec la France, avait peut-être plutôt pris conseil de la situation de celle-ci que de la sienne propre (1). La paix, après les préparatifs immenses qu'elle venait de faire pour continuer la guerre, était, pour ainsi dire, un acte de condescendance de sa part.

Le 2 avril, les escadres de la mer Noire et les armées de Crimée reçurent officiellement la nouvelle de la conclusion du traité de Paris, au moment où une sensible amélioration avait lieu dans l'état sanitaire des troupes ; car le mois d'avril, sur l'effectif de l'armée française, tombé, par suite des maladies, à cent cinq mille hommes, ne donna que quatre mille six cent soixante-seize entrées aux ambulances de Crimée, quatorze cent seize décès et quatre mille cinq cent soixante-cinq évacuations sur Constantinople.

On devait être beaucoup plus longtemps à recevoir la nouvelle de la paix dans l'océan Pacifique et les mers de la Chine qu'en Crimée. Aussi, l'infatigable commodore Elliot rentra-t-il de ce côté en campagne, au moment même où l'on signait le traité. Il ne désespérait pas de rencontrer les débris de la division navale des contre-amiraux Poutiatine et Zavoïca. Plus heureuse que la frégate *la Diana,* la frégate russe *l'Aurora,* allégée de ses canons, était venue à bout de se réfugier derrière les bancs qui rendent si difficile l'entrée du fleuve Amour; mais, des trois principaux bâtiments qui composaient naguère la division russe dans ces mers, on ignorait absolument ce qu'était devenue *la Pallas,* quand, dans le courant du mois de mai 1856, l'un des vapeurs anglais aperçut, à cinquante lieues environ au sud de la baie de Castries, dans une anse des plus retirées, et naguère connue seulement des Russes, cette frégate à demi incendiée au milieu des glaces. Depuis longtemps déjà l'équipage de *la Pallas* avait accompli ce sacrifice, et avait dû gagner l'Amour dans ses embarcations.

Jusque dans son impuissance à lutter contre les forces navales des alliés et à défendre ses côtes lointaines contre les attaques des Anglo-Français, la Russie trouvait moyen de s'assurer de nouvelles possessions. Peu de temps avant la guerre, en 1852, elle avait enlevé au Japon l'île d'Ouroup, la principale des Kouriles; en 1853, elle s'était établie à la baie d'Aniva, dans l'île Séghalien, l'une des plus longues

(2) Voir le discours de M. de Persigny, prononcé à l'ouverture de la session du conseil général de la Loire, en 1858.

du globe, naguère possession moitié chinoise, moitié japonaise, qui ferme à l'est le grand golfe formé à l'embouchure de l'Amour dans la mer d'Okhotsk; dès lors, elle dominait ainsi à la fois cette mer, l'entrée de l'Amour, la manche de Tarakaï et le nord de la mer du Japon; dès lors, les rives couvertes de forêts du fleuve Amour et de ses affluents, ainsi que les côtes de la Mandchourie jusqu'à la presqu'île de Corée, lui semblaient dévolues dans un avenir prochain, quand la guerre d'Orient avait éclaté, l'avait contrainte à détruire ses établissements du Kamtschaka, et lui avait enlevé l'île d'Ouroup. Cette guerre elle-même n'avait pu la faire dévier de sa politique toujours envahissante; au milieu des ruines de ses établissements les plus éloignés, elle avait su conserver, comme le germe d'un nouveau gouvernement aux vagues et élastiques limites, pour être joint à ceux du même genre qu'elle possédait déjà, son récent établissement sur l'Amour, établissement qu'elle avait baptisé du nom de Nikolaïef, et qui ne devait pas tarder à porter ses fruits. Ses marins débarqués, faute de pouvoir tenir la mer devant les alliés, mirent à profit leur situation pour affermir la puissance des czars sur les bords de l'Amour, et c'est de là qu'elle devait bientôt, par l'entremise du comte Poutiatine, prendre sa part dans le mouvement de la civilisation européenne contre la Chine et dans les traités qui en résulteraient. L'abandon définitif par le Céleste empire des deux rives du grand fleuve Amour, dont le cours est supposé être de trois mille quatre cents kilomètres, et le droit de navigation concédé en même temps sur ses principaux affluents, le Soungari et l'Ousouri, ont contribué presque immédiatement à consoler la Russie de ses derniers revers. Cette puissance ne dédaigne nulle part l'immensité territoriale, même quand cette immensité est à peu près dépourvue d'habitants, comme les contrées nouvelles qu'elle vient encore de s'adjoindre. L'embouchure obstruée de l'Amour ne semble pas permettre d'établir sur ce fleuve même une marine de quelque importance; mais la baie de Castries, découverte de Lapérouse sur la côte orientale de la Mandchourie, présente à la Russie un port sûr et rapproché de ses nouvelles possessions, qui lui donnera la facilité de les exploiter, de tirer parti des mines de charbon dont on dit l'île Séghalien richement douée, et de prendre une position maritime importante auprès de la Chine et du Japon.

La marine française avait été fort éprouvée, pendant la guerre, dans l'océan Pacifique, la mer d'Okhotsk et la mer du Japon. Le contre-amiral Febvier-Despointes, qui avait eu pour successeur le contre-

amiral Fourichon, était mort en mer, comme on l'a vu, dans les premiers mois de l'année 1855, avant d'avoir trouvé une consolation à l'échec qu'il avait subi, l'année précédente, devant Pétropaulovski ; le scorbut et des épidémies avaient fait de cruels ravages dans les équipages de la principale division française, et dans celle dite des mers de la Chine, commandée par le capitaine de vaisseau Tardy de Montravel : la frégate *la Jeanne-d'Arc* et le bateau à vapeur *le Colbert* s'étaient successivement échoués, et n'avaient été que péniblement relevés et réparés ; la frégate *la Sibylle,* de 50 canons, vaincue par le scorbut et transformée en hôpital, avait été à son tour forcée de quitter la partie ; la corvette *la Constantine,* de 30 canons, après être restée seule, de la division Tardy de Montravel, avec la division du commodore Elliot, s'en était séparée à son tour pour gagner Manille et ensuite la France. Mais auparavant, le commandant Tardy de Montravel, dont le guidon flottait sur ce bâtiment, avait eu du moins la satisfaction de pouvoir nouer quelques bonnes relations avec les autorités japonaises, si mal disposées de tout temps à entrer en communication avec les étrangers.

Cependant, le 29 avril, les ratifications ayant été échangées, les stipulations du traité de paix de Paris furent insérées au *Moniteur;* la presse étrangère les avait déjà en partie divulguées. Les délibérations, les protocoles auxquels le traité avait donné lieu furent également rendus publics.

Les principales conditions du traité étaient celles-ci :

La Russie restituait à la Turquie la ville et la citadelle de Kars, et les autres parties du territoire ottoman dont les troupes se trouvaient en possession. La France, l'Angleterre, la Turquie et la Sardaigne rendaient à la Russie les villes et ports de Sébastopol, Balaklava, Kamiesch, Eupatoria, Kertch, Iéni-Kalé, Kilbourn, ainsi que les autres territoires occupés par les troupes alliées. Amnistie pleine et entière était accordée aux sujets des nations qui auraient été compromis par une participation quelconque aux événements de la guerre en faveur de l'ennemi. Les prisonniers de guerre seraient rendus. Tous les contractants s'obligeaient à respecter l'indépendance et l'intégrité du territoire de l'empire ottoman, garantissant en commun la stricte observation de cet engagement, et considérant, en conséquence, tout acte de nature à y porter atteinte comme une question d'intérêt général. En cas de difficulté entre la Porte ottomane et l'une ou plusieurs des autres puissances signataires, la Porte et chacune des puissances, avant de recourir à

l'emploi de la force, mettraient les autres parties contractantes en mesure de prévenir cette extrémité par leur action médiatrice. Le sultan, était-il dit, ayant communiqué aux puissances le firman qu'il avait octroyé pour améliorer le sort de ses sujets sans distinction de race, firman *spontanément émané de sa volonté souveraine* et qui consacrait ses généreuses intentions envers les populations chrétiennes de son empire, les puissances *constataient la haute valeur de cette communication;* mais il était bien entendu qu'elle ne saurait en aucun cas (cette communication) donner le droit à ces puissances de s'immiscer, soit collectivement, soit séparément, dans les rapports du sultan avec ses sujets, ni dans l'administration intérieure de son empire.

La convention du 13 juillet 1841, qui confirmait en partie l'antique règle de l'empire ottoman relative à la clôture des détroits du Bosphore et des Dardanelles, était révisée d'un commun accord, en vertu d'une annexe par laquelle le sultan maintenait la fermeture des détroits aux bâtiments de guerre en temps de paix, se réservant, comme par le passé, de délivrer des firmans de passage aux bâtiments légers sous pavillon de guerre pour le service des légations, et, de plus, étendant cette exception aux bâtiments légers qui seraient envoyés pour assurer les nouvelles conventions relatives à la navigation du Danube, conventions dont il sera parlé. La mer Noire était déclarée neutre : ouverts à la marine marchande de toutes les nations, ses ports et ses eaux seraient formellement et à perpétuité interdits au pavillon de guerre soit des puissances riveraines, soit de toute autre puissance, sauf les exceptions mentionnées en deux articles, dont l'un autorisait chacune des puissances contractantes à faire stationner, en tout temps, deux bâtiments légers aux embouchures du Danube, et dont l'autre consacrait une convention conclue entre la Russie et la Porte, et annexée au traité, convention par laquelle ces deux puissances déterminaient la force et le nombre des bâtiments légers qu'elles se réservaient d'entretenir dans la mer Noire pour le service de leurs côtes (1). La navigation du Danube était déclarée libre, exempte du péage basé uniquement sur le fait de cette navigation, et aucun droit ne serait perçu sur les marchandises qui se trouveraient à bord des navires ; les règlements de police et de quarantaine à établir pour la sûreté des États, séparés ou traversés

(1) La Russie et la Porte ottomane se réservaient d'entretenir chacune, dans cette mer, six bâtiments à vapeur de cinquante mètres de longueur à flottaison, d'un tonnage de huit cents tonneaux au maximum, et quatre bâtiments légers à vapeur ou à voiles, d'un tonnage qui ne dépasserait pas deux cents tonneaux pour chacun.

par ce fleuve, seraient conçus de manière à favoriser autant que possible la circulation des navires. Dans le but de réaliser les dispositions relatives à la libre navigation du Danube, une commission, dans laquelle chacune des puissances contractantes serait représentée, désignerait et ferait exécuter les travaux nécessaires, depuis Isatcha, pour dégager les embouchures ainsi que les parties de la mer y avoisinant, et les mettre dans les meilleures conditions possibles de navigabilité.

Une autre commission permanente, composée des délégués de l'Autriche, de la Bavière, du Wurtemberg et de la Turquie, puissances riveraines, auxquelles se réuniraient les commissions des trois principautés danubiennes, élaborerait les règlements de navigation et de police fluviale, ferait disparaître les entraves, *de quelque nature qu'elles puissent être,* qui s'opposeraient encore à la libre navigation, ordonnerait et ferait exécuter les travaux sur tout le parcours du fleuve, et veillerait, après la dissolution de la commission européenne, au maintien de la navigabilité des embouchures. C'était pour assurer l'exécution des règlements relatifs à la navigation du Danube, qu'on admettait chaque puissance contractante à entretenir une station de deux bâtiments légers à ces embouchures. En échange des villes, ports et territoires rendus par les alliés, et pour mieux assurer la liberté de la navigation du Danube, la Russie consentait à la rectification de sa frontière en Bessarabie. Cette frontière partirait désormais de la mer Noire, à un kilomètre à l'est du lac Bourna-Sola, rejoindrait perpendiculairement la route d'Akerman, suivrait cette route jusqu'au val de Trajan, passerait au sud de Bolgrad, remonterait la rivière de Yalpoulk jusqu'à la hauteur de Saratsika, et irait aboutir à Katamori, sur le Prouth. En amont de ce point, l'ancienne frontière entre les deux empires ne subirait aucune modification. *Des délégués des puissances contractantes fixeraient, dans ses détails, le tracé de la nouvelle frontière.* Le territoire cédé par la Russie serait annexé à la principauté de Moldavie, sous la suzeraineté de la Porte. Les principautés de Valaquie et de Moldavie continueraient, disait le traité, à jouir, sous la suzeraineté de la Porte *et sous la garantie des puissances contractantes,* des priviléges et des immunités dont elles étaient en possession. *Aucune protection exclusive ne serait exercée sur elles par une des puissances garantes.* La Porte s'engageait à conserver aux principautés une administration indépendante et nationale, ainsi que la pleine liberté de culte, de législation, de commerce et de navigation. Les lois et statuts en vigueur dans les principautés seraient révisés. Pour établir un com-

plet accord sur cette révision, une commission spéciale, sur la composition de laquelle les puissances s'entendraient, se réunirait sans délai à Boukharest, avec un commissaire de la Porte. Elle aurait pour tâche de s'enquérir de l'état des principautés et de proposer les bases de leur future organisation. Le sultan promettait de convoquer immédiatement, dans chacune des deux provinces, un divan *ad hoc,* composé *de manière à constituer la représentation la plus exacte de toutes les classes de la société.* Ces divans seraient appelés *à exprimer les vœux des populations relativement à l'organisation définitive des principautés.* Une instruction du congrès réglerait les rapports de la commission avec ces divans. Prenant en considération l'opinion émise par les deux divans, la commission transmettrait, sans retard, au siége actuel des conférences, le résultat de son propre travail. *L'entente finale avec la puissance suzeraine* (la Porte ottomane) *serait consacrée par une convention conclue à Paris entre les parties contractantes,* et un hatti-chérif, conforme aux stipulations de la convention, *constituerait définitivement* l'organisation de ces provinces, *placées désormais sous la garantie collective de toutes les puissances signataires.* Il était convenu qu'il y aurait dans les principautés *une force armée nationale,* organisée dans le but de maintenir la sûreté de l'intérieur et d'assurer celle des frontières. Aucune entrave ne pourrait être apportée aux mesures extraordinaires de défense que, d'accord avec la Porte, elles seraient appelées à prendre pour repousser toute agression étrangère. Si le repos intérieur des principautés se trouvait menacé ou compromis, la Porte ottomane s'entendrait avec les autres puissances contractantes sur les mesures à prendre pour maintenir et rétablir l'ordre légal. Nulle intervention armée ne pourrait avoir lieu sans un accord préalable entre ces puissances. La principauté de Servie continuerait à relever du sultan, mais ses droits et immunités, comme ceux de la Moldavie et de la Valaquie, seraient placés désormais sous la garantie collective des puissances ; en conséquence cette principauté conserverait une administration indépendante et nationale, ainsi que la pleine liberté de culte, de législation, de commerce et de navigation. Le droit de garnison de la Porte ottomane, tel qu'il était stipulé par les règlements antérieurs, serait maintenu. Aucune intervention armée ne pourrait avoir lieu en Servie sans un accord préalable des puissances. L'empereur de Russie et le sultan maintenaient, dans son intégrité, l'état de leurs possessions en Asie, tel qu'il existait légalement avant la rupture. Seulement, pour prévenir toute contestation locale, le tracé de la frontière serait vérifié, et, s'il

y avait lieu, rectifié, sans qu'il pût en résulter un préjudice territorial pour l'une ou l'autre des deux parties. A cet effet, une commission mixte, composée de deux commissaires russes, de deux commissaires ottomans, d'un commissaire français et d'un commissaire anglais, serait envoyée en Asie, et son travail devrait être terminé *dans huit mois* à dater de l'échange des ratifications du présent traité. Les territoires occupés pendant la guerre par les troupes alliées et par celles de l'Autriche seraient évacués *aussitôt que faire se pourrait*. Le gouvernement russe, en vertu d'une annexe au traité, déclarait que les îles d'Aland ne seraient pas fortifiées et qu'il n'y serait maintenu ni créé aucun établissement militaire ou naval. Nulle indemnité de guerre n'était stipulée.

Le congrès couronnait son œuvre par une déclaration qui abolissait la course et faisait prévaloir les principes préconisés par la France, sous le règne de Louis XVI, adoptés ensuite par les États du nord de l'Europe et par les États-Unis d'Amérique, et soutenus par Napoléon I[er]. En conséquence, le pavillon neutre couvrirait la marchandise ennemie, à l'exception de la contrebande de guerre; la marchandise neutre, à l'exception de cette contrebande, ne serait pas saisissable sous pavillon ennemi; les blocus, pour être obligatoires, devraient être effectifs, c'est-à-dire maintenus par une force suffisante pour interdire réellement l'accès du littoral de l'ennemi. Convaincus que les maximes qu'ils venaient de proclamer ne sauraient être accueillies qu'avec gratitude par le monde entier, les membres du congrès de Paris ne doutaient pas que les efforts de leurs gouvernements pour en généraliser l'adoption ne fussent couronnés d'un plein succès (1).

Cependant l'embarquement des troupes alliées avait commencé, et, au mois de mai, tous les moyens disponibles étant mis à la disposition du maréchal Pélissier, on put accélérer celui des troupes françaises, sous l'intelligente direction maritime du contre-amiral, aujourd'hui vice-amiral Pellion. Par suite de cette activité, accompagnée d'un ordre parfait, l'effectif des troupes françaises en Crimée n'était plus, vers la fin de mai, que de soixante-sept mille hommes, sur lesquels deux mille trois cent douze entrèrent dans les hôpitaux du camp, deux mille quatre cent quatre-vingt-dix-sept furent transportés dans les hôpitaux de Constantinople, sept cent quatre-vingt-quatorze sortirent guéris, et trois cent quatre-vingt-un moururent avant d'avoir quitté la péninsule. En juin, l'effectif, tombé à vingt-cinq mille hommes,

(1) On sait que l'Espagne, le Mexique et les États-Unis se refusent encore (en 1858), à y adhérer, *en ce qui concerne l'abolition de la course*.

ne donna plus que neuf cent cinquante entrées aux hôpitaux de Crimée, six cent quatre-vingt-cinq évacuations sur les hôpitaux de Constantinople, et quatre-vingt-dix-neuf décès au camp. Enfin, les dernières troupes françaises, au nombre de cinq mille, furent embarquées du 1er au 5 juillet, après avoir donné, dans ces cinq jours, dix-huit entrées seulement et deux décès aux hôpitaux du camp.

Les loisirs qu'avaient pu laisser aux officiers les opérations du rembarquement depuis la paix, avaient été plusieurs fois employés par eux en visites faites aux Russes, et en excursions sur le sol intérieur de la Crimée, que l'on avait si peu appris à connaître pendant la guerre. Ces visites, ces excursions, faites après coup, sont loin d'avoir éclairci la question stratégique. Selon divers officiers, les partisans du mouvement tournant par Simphéropol et Baktchi-Seraï en partant d'Aloutcha, et ceux du mouvement de flanc en partant d'Eupatoria, auraient été convaincus alors, et mieux encore depuis par les déclarations du général Totleben, de l'impossibilité du succès de telles opérations, ils auraient été contraints de rendre les armes aux partisans absolus du siége direct et sans opérations stratégiques à l'appui. Mais d'autres officiers nient formellement avoir rien modifié à leur manière de voir, et l'opinion plus ou moins désintéressée du général Totleben lui-même, si elle a été émise en ce sens, ne leur paraît pas une preuve concluante. Ils croient plutôt que c'est là une fiche de consolation que l'on se donne, faute d'avoir su faire mieux. Après un examen attentif et sérieux de la topographie de la Crimée, les partisans du siége accompagné de mouvements stratégiques ne pensent, eux surtout, avoir rien à retirer de leur opinion; cette double opération, qui aurait pu être entreprise de diverses manières et dont le plan arrivé peu opportunément de Paris n'était qu'une des formes, leur semble, aujourd'hui comme auparavant, n'avoir prêté sous aucun rapport à la comparaison avec les hautes imprudences de 1812, si on avait borné les mouvements à la péninsule taurique et aux côtes voisines, en s'appuyant sur la flotte, et s'ils avaient été exécutés au moment où l'augmentation de l'effectif des armées alliées coïncidait avec l'affaiblissement et la démoralisation de l'armée russe. Ils ne pensent pas non plus qu'ils aient à revenir sur leur manière de voir, ceux qui reprochaient aux premiers généraux en chef de s'être jetés un peu à l'aventure sur la Crimée, sans s'être au préalable suffisamment renseignés sur la topographie, sur les ressources et les difficultés du pays, sur la situation et la force de l'armée russe qui occupait la contrée, avec la pensée qu'ils enlèveraient Sébas-

topol et détruiraient sa flotte en un coup de main, en une campagne de quinze jours à peine, laquelle se transforma en un siége d'un an, accompagné de plusieurs batailles et de pertes immenses en hommes et en argent; ce qui dénote tout au moins l'absence de prévision et de calculs approfondis. De même, ils ne paraissent pas songer à modifier leurs appréciations ceux encore qui estimaient que l'on n'avait pas obtenu tous les fruits de la victoire de l'Alma, cela faute d'avoir été renseigné, comme on eût dû l'être, sur le pays et sur les forces de l'ennemi, ce qui n'avait pas permis de poursuivre les vaincus comme on aurait pu le faire, moins peut-être pour essayer de pénétrer sur leurs talons dans Sébastopol, bien gardé (ce que l'on avait le tort d'ignorer) par ses vingt mille marins et par des troupes de terre encore assez nombreuses, que pour battre une seconde fois le prince Menschikof, soit avant sa rentrée dans la place, soit lorsqu'il jugea à propos d'en sortir de nouveau pour faire son mouvement de flanc et reprendre la campagne : car alors Sébastopol peut-être eût été obligé de capituler, par suite de la défaite définitive du prince Menschikof que l'on aurait sans doute contraint, à cette époque où il ne pouvait encore ni renouveler, ni augmenter ses forces, d'abandonner la Crimée et de laisser ainsi la place sans communications, sans appui extérieur. Malgré l'avantage que l'on a pu trouver à mettre la Russie en demeure d'envoyer ses armées se fondre successivement autour de Sébastopol, en même temps, du reste, que les armées alliées elles-mêmes (1), bien des

(1) Nous avons entendu dire, par des officiers qui avaient fait quelques excursions aux camps russes et à Baktchi Seraï depuis la paix, qu'il n'y avait pour ainsi dire plus d'armée russe en Crimée, que l'on n'y voyait plus que de pauvres diables complétement démoralisés, et dont *on n'aurait fait qu'une bouchée,* selon l'expression d'un de ces officiers. La réponse à ces opinions un peu hasardées nous semble bien simple et peut se faire sous la forme d'interrogation.

Pourquoi a-t-on laissé ce ramas de pauvres diables se fortifier sur la côte nord de la rade après le grand succès du 8 septembre? Pourquoi n'a-t-on pas jugé prudent de s'engager contre les débris démoralisés de l'armée russe, et n'est-on point allé prendre ses quartiers d'hiver à Baktchi-Seraï et Simphéropol, au lieu de rester dans les affreux et morbides campements du plateau de Chersonèse, où l'on perdit en quelques semaines, par le typhus et autres maladies, plus de monde que n'en aurait coûté une marche victorieuse en avant, même en admettant que l'on aurait eu à combattre une armée russe encore sérieuse et solide? Pourquoi le maréchal Pélissier n'a-t-il pas jugé à propos de risquer de compromettre la gloire acquise le 8 septembre, et s'est-il épuisé en marches et contre-marches sans objet, au lieu d'aller résolûment balayer ces misérables débris, ce ramas de pauvres diables, et de s'emparer de la Crimée tout entière, conquête devenue si facile naturellement pour ceux qui prétendent qu'il n'y avait plus d'armée russe, mais dont le poids eût été bien

gens estiment, au point de vue de l'art de la guerre, tel que le comprenait Turenne par exemple, aussi bien qu'au point de vue de l'humanité, que les campagnes qui donnent de grands résultats en coûtant peu de monde, même à l'ennemi vaincu, sont les bonnes. Et, à ce titre, sans lui dénier ses mérites et ses avantages, ils ne craignent pas de dire que la guerre de Crimée laisse à désirer; selon eux, elle a coûté trop de sang et trop d'or pour ce qu'elle a rapporté.

Avant de quitter les eaux de la mer Noire, l'amiral Pellion s'assura par lui-même de la parfaite observation du traité de Paris, en ce qui concernait l'absence de toute force navale russe dans ces eaux qui désormais devaient être neutres et libres. Sa conviction fut que c'en était fait entièrement de la puissance maritime de la Russie dans l'Euxin. Puisse-t-elle ne pas y renaître sous la forme d'une marine de commerce à vapeur!

Le traité de Paris pourrait à bon droit être nommé le *traité des commissions ;* il pourrait aussi être appelé le *traité provisoire,* car finalement des commissions étaient chargées de tout résoudre, et des questions capitales y restaient en suspens à chaque article pour ainsi dire. Sur ses différents articles planait un vague infini qui pouvait se transformer en nuages gros de nouveaux orages. On voyait qu'on avait eu hâte de conclure avant qu'une nouvelle campagne s'engageât.

Les commissions, chargées de tout terminer en peu de temps, eurent une peine extrême à commencer de fonctionner, et plus encore à s'entendre. Le congrès qui devait se réunir de nouveau dans peu de mois pour clore définitivement l'œuvre de pacification, n'avait pu encore être utilement rassemblé plus de deux ans après la signature du traité.

Le gouvernement russe, qui déclara fièrement *se recueillir,* sans doute en vue de reprendre un jour d'une façon ou d'une autre ses anciens projets, souleva des difficultés sérieuses au moment de la li-

autrement considérable pour les négociations des alliés que la possession disputée des ruines de Sébastopol?

Ou il y avait encore une armée russe en Crimée assez puissante pour qu'il fallût compter avec elle et pour qu'on ne se permît pas de témérités, ou les généraux en chef alliés montrèrent une hésitation, une inertie inexplicables, coupables même, puisqu'elles causèrent en partie la perte de près de quarante mille Français pendant le sinistre hivernage de 1855 à 1856 sur le plateau de Chersonèse. Il n'y a pas à sortir de ce dilemme. Le plus probable est qu'il y avait encore en Crimée une armée russe assez imposante pour qu'on ne risquât contre elle aucune imprudence ; on doit le croire pour l'honneur et la gloire des généraux alliés.

mitation des frontières de Bessarabie. Un petit Bolgrad qu'il trouva on ne sait trop où, et qui n'avait aucun rapport avec celui dont on avait entendu parler dans le traité, lui servit de prétexte à équivoques; il ne se soumettait pas de bonne grâce à laisser échapper une parcelle du territoire qu'il avait autrefois usurpé. Les puissances furent obligées de prendre le ton haut pour le décider. Enfin, les limites furent définitivement fixées. La Russie y perdit Leova, Faletschi, Kagoul, Reni, Kilia, et surtout Ismaïl, qu'elle avait été si fière autrefois d'enlever à la Turquie.

De son côté, l'Autriche s'était habituée à occuper les provinces danubiennes, qu'elle n'ambitionne pas moins de posséder que ne le fait la Russie ; elle prétexta d'abord du mauvais vouloir de cette puissance sur la question de limitation pour maintenir ses troupes en Moldo-Valaquie ; et quand la Russie, en partie pour la mettre elle-même dans l'embarras, se fut exécutée, elle inventa mille autres prétextes. La France et la Russie furent obligées de s'entendre pour la contraindre à une évacuation très-involontaire et faite avec une lenteur calculée, dans l'espérance que quelque incident surviendrait qui lui permettrait de reprendre pied. La pression autrichienne essaya de s'exercer encore sur les provinces danubiennes après l'évacuation.

L'organisation intérieure à donner à ces provinces, pour lesquelles on avait commencé la guerre, devait être d'une difficulté presque inextricable. Le traité de Paris, de la manière dont il avait posé la question, avait, à cet égard, plutôt donné naissance à de nouveaux dangers que résolu les anciens. Les principautés seraient-elles réunies pour former un gouvernement commun sous la suzeraineté du sultan ? Deviendraient-elles, comme c'est la vague espérance de plusieurs, le noyau d'un futur État roumain ? Auraient-elles des lois identiques et chacune un gouvernement ? Comment serait ce gouvernement ? On sait que l'empire autrichien, se posant en gardien des droits du sultan, a été en antagonisme avec la France sur tout ce qui concerne la Moldo-Valaquie, et qu'il ne veut pas de la réunion complète des deux provinces. Les motifs qu'il en a donnés sont spécieux. On a fait, dit-il, la guerre pour maintenir la puissance du sultan, et l'on veut maintenant l'affaiblir en formant en quelque sorte un État dans son État, un État qui ne tardera pas à lui échapper. Ces raisons seraient jusqu'à un certain point valables, si l'Autriche n'avait pas elle-même des vues sur ces provinces, qu'elle a intérêt à maintenir faibles et sous la suzeraineté d'un État faible pour pouvoir y rentrer sous un prétexte ou sous un autre. Par

un changement de front curieux, la Russie a penché pour l'union, peut-être en raison seulement de ce qu'elle déplaisait à l'Autriche qui prétend, elle, que ce changement vient de l'espoir que nourrit le cabinet de Saint-Pétersbourg de mettre plus aisément la main sur la proie quand elle sera une et compacte. La France et l'Angleterre, désintéressées directement dans la question, n'ont pas elles-mêmes été toujours complétement d'accord sur sa solution, et les embarras n'ont pu que s'en augmenter.

Les divans ou conseils, qui devaient être librement élus pour émettre leurs vœux relativement à la manière dont seraient gouvernées désormais les deux provinces, ne furent d'abord que des émanations, sans la moindre indépendance, de la Turquie et de l'Autriche ; ils votèrent en conséquence contre l'union des provinces. Le gouvernement français déclara que les élections avaient été faussées, faites sans aucune liberté, et que, par conséquent, les vœux des membres des divans ainsi nommés étaient nuls ; il demanda la convocation de nouveaux divans, cette fois librement élus. La Russie se réunit, ainsi que l'Angleterre elle-même, à cette opinion, qui n'eut pas le dessus sans peine. Les divans librement élus formulèrent un vœu d'union ; mais ce n'était qu'un vœu sur lequel les conférences de Paris auraient à se prononcer. Les difficultés ne firent longtemps que s'en accroître. Enfin, au moyen de transactions entre la France et l'Angleterre, plutôt qu'entre l'Autriche et la France, on parut tant bien que mal s'entendre sur la question moldo-valaque.

Les conférences furent péniblement rouvertes après plus de deux ans d'irrésolutions. On s'en tint à une solution mixte et viagère, comme dans la plupart des grandes questions de ce temps de transition générale, où chacun sait, même parmi ceux qui proclament le plus haut le contraire, que l'on ne fonde que sur des sables mouvants. Le 19 août 1858, les plénipotentiaires réunis à Paris, le comte Colonna Valevski pour la France, le baron Cowley pour l'Angleterre, le comte Kisselef pour la Russie, le marquis de Villamarina pour la Sardaigne, le baron de Hübner pour l'Autriche, le comte de Hatzfeldt-Vildenbourg-Schœstein pour la Prusse, et Fuad-Pacha pour la Turquie, signèrent la *convention pour l'organisation définitive des principautés de Moldavie et de Valaquie*. Les deux principautés, constituées désormais sous la dénomination de *principautés réunies de Moldavie et de Valaquie*, resteraient placées sous la suzeraineté du sultan ; mais, malgré cette réunion nominale, chacune d'elles serait gouvernée par un hos-

podar particulier, et aurait une assemblée élective spéciale. Il est vrai qu'une commission centrale et permanente, qui aurait son siége à Fockschani, commission composée de seize membres, huit Moldaves et huit Valaques, nommant elle-même son président, et choisie moitié par les hospodars, moitié par les assemblées, servirait de trait d'union entre les principautés, ainsi qu'une haute cour de justice et de cassation, commune aux deux principautés et siégeant aussi à Fockschani (1). Il est aisé de reconnaître dans ces dernières stipulations et dans quelques autres, telles que celles qui déclarent tous les Moldaves et Valaques égaux devant la loi, devant l'impôt, et également admissibles à tous les emplois, les concessions faites à l'influence française. Chacun des deux hospodars serait élu à vie par l'assemblée de sa province. Le pouvoir exécutif serait exercé par les hospodars ; le pouvoir législatif collectivement par les hospodars, les assemblées et la commission centrale ; aucun impôt ne pourrait être perçu s'il n'avait été établi par l'assemblée. Les plénipotentiaires réglaient le mode d'élection aux assemblées et stipulaient les garanties données aux députés. Les milices régulières existant dans les deux principautés recevraient une organisation identique, pour pouvoir au besoin se réunir et former une seule armée. Les deux milices conserveraient chacune son drapeau, mais ces drapeaux porteraient à l'avenir une banderolle de couleur bleue qui leur serait commune. Lorsqu'il y aurait lieu de réunir les deux milices, le commandant en chef serait désigné alternativement par chaque hospodar et devrait être moldave ou valaque de naissance ; il pourrait être révoqué par l'hospodar qui l'aurait nommé, et son successeur serait, dans ce cas, désigné par l'autre hospodar. Il n'est pas difficile de prévoir tous les tiraillements, tous les conflits entre les deux hospodars et les deux provinces auxquels donneront lieu certains articles de la convention du 19 août 1858, espèce de compromis qui, malgré son affirmation, ne semble pas devoir être plus définitif que le traité principal. Les patriotes moldo-valaques paraissaient avoir espéré beaucoup mieux de l'appui de la France. Selon eux, la dernière convention leur aurait enlevé une existence politique propre et les aurait mis dans la même position que les raïas habitant l'empire ottoman. Il y a peut-être de l'exagération dans ces premières appréciations. On ne peut nier que, dans la convention du 19 août, le gouvernement français n'ait fait pré-

(1) Cette haute cour doit exercer un droit de censure et de discipline sur les cours d'appel et les tribunaux, et connaître des poursuites provoquées contre les ministres par l'hospodar ou par l'assemblée ; elle jugera sans appel.

valoir beaucoup de ses idées en opposition au gouvernement autrichien, comme on ne saurait nier que celui-ci n'ait réussi à semer çà et là dans le traité principal et dans ses annexes assez de germes de difficultés pour, au premier moment, se donner de nouveaux titres à faire peser son influence sur les deux provinces en particulier et sur la Turquie en général. Le gouvernement russe, en paraissant entrer dans les idées françaises pour l'organisation des principautés, ne se dissimule pas non plus que la convention mixte du 19 août ne peut manquer de lui donner à quelque jour de nouvelles occasions d'intervention. Au reste, depuis longtemps l'Europe est accoutumée à vivre de provisoire, et cette situation ne paraît pas près de changer.

La question moldo-valaque transitoirement vidée, restent celles des autres provinces sujettes ou tributaires de la Porte, dans lesquelles la religion chrétienne est dominante, de la Servie, de la Bosnie, de l'Herzégovine, du Monténégro, des pays limitrophes du royaume de Grèce et en communauté d'aspirations avec lui, de Candie et des autres îles turques de la Méditerranée; restent les questions, seulement assoupies, de l'Égypte et de la Syrie; reste celle enfin de l'impossible fusion de la race gréco-latine avec la race musulmane, question qui à elle seule contient en germe près d'éclore la dissolution de l'empire ottoman. La commission du règlement de la navigation du Danube paraît s'être enfin entendue, malgré les obstacles de toutes sortes suscités par l'Autriche, et l'on n'attend plus que la sanction à donner à cet arrangement, aussi provisoire présumablement que tout le reste.

Quoique l'on ait assurément bien et pertinemment agi en s'opposant à la dernière tentative de la Russie contre la Turquie d'Europe, la guerre entreprise, disait-on, pour le maintien ou tout au moins pour la prolongation de la puissance ottomane, semble n'avoir fait au contraire qu'en accélérer la ruine, considérée maintenant par presque tout le monde comme inévitable. Les engagements pris par le sultan Abdoul-Medjid en faveur des chrétiens de son empire, particulièrement de ceux du rite grec, loin de diminuer, n'ont fait que surexciter les haines entre ceux-ci et les musulmans; ils ont fait concevoir aux premiers de plus grandes espérances de dissolution de l'empire; ils ont enflammé le fanatisme et l'amour de l'oppression chez les seconds qui, honteux, furieux de n'avoir dû leur salut momentané qu'à la protection des chrétiens eux-mêmes armés contre d'autres chrétiens, enveloppent les uns et les autres dans leur folle exaspération, et paraissent

éprouver comme un vague besoin de s'abreuver une dernière fois dans le sang de la proie séculaire qui est près de leur échapper. Les Ottomans éclairés voient cet état de choses avec douleur, mais auront bien de la peine à en conjurer les conséquences. Le mahométisme sent le sol trembler sous ses pas non-seulement en Europe, mais encore en Syrie et jusque dans le sanctuaire de La Mecque; il suffirait en effet de quelques années d'entente entre les puissances chrétiennes pour bannir les musulmans de l'Europe, les chasser de Jérusalem et de la Syrie, et prendre possession de La Mecque même, où ils ne seraient plus que tolérés dans leurs pèlerinages, comme les pèlerins de la chrétienté le sont par eux dans l'ancienne capitale de la Palestine et autour du tombeau du Christ. Cela ne s'accomplirait pas certainement sans une résistance sanglante, mais enfin cela s'accomplirait. Dans tous les cas, l'alliance rêvée de l'Évangile et du Coran sous le sceptre de l'héritier de Mahomet semble pour beaucoup d'excellents esprits n'être qu'une chimère. La Russie le sait et s'en réjouit; elle a compté toutes les plaies de l'empire ottoman dont elle se tient toujours prête à sonner l'agonie. Mais après, comme avant la guerre, les puissances occidentales peuvent lui dire qu'il s'agit moins de s'appesantir sur l'état du malade, que d'empêcher le docteur moscovite de l'achever pour s'emparer de sa succession.

Un autre médecin que le moscovite s'occupe aussi de la Turquie de manière à inspirer de vives préoccupations aux puissances occidentales, particulièrement à la France : c'est le gouvernement autrichien. Il a changé de rôle plusieurs fois. Avant la guerre, il aidait, les armes à la main, le Monténégro contre la Porte; depuis la paix, il prend diplomatiquement le parti de la Porte contre le Monténégro; dans la Servie, la Bosnie et l'Herzégovine, soulevées maintenant pour obtenir l'exécution des engagements du sultan en faveur des chrétiens, il est également pour la Porte, comme auparavant il était contre elle et semblait abonder dans le sens de la politique russe.

A ces deux puissances qui ont un incessant besoin de protéger leur malheureux voisin, il faut l'entretien permanent des causes de protectorat, jusqu'à ce que l'une d'elles ose se jeter sur la proie, ou jusqu'à ce que, par suite d'un pacte aussi honteux, aussi contre-nature que celui qui amena la dissolution de la Pologne, elles se précipitent ensemble à la curée.

Des hommes d'une certaine portée politique ont pu croire autrefois que l'Angleterre accéderait volontiers au partage de l'empire ottoman,

si l'Égypte était mise dans son lot; mais l'énergique et loyal refus qu'elle a fait à Nicolas Ier d'une telle proposition, la dénonciation qu'elle a été la première à en faire à l'Europe, la guerre dont elle a appuyé le rejet des offres du czar, ne permettent plus, au moins quant à présent, d'accepter cette opinion. Il n'est personne de bonne foi qui ne reconnaisse aujourd'hui que le gouvernement français s'étant laissé, dans le principe, surprendre par la vigilance russe au sujet de l'affaire mal entamée des Lieux-Saints, et ayant dû battre en retraite sur cette question pour en venir à la grande question d'Orient, démêlée, élaborée par la sagacité de lord Stratford de Redcliffe dans cet *imbroglio*, il n'est personne de bonne foi qui ne reconnaisse que, sans l'énergique concours de l'Angleterre, la France eût été obligée de laisser le gouvernement russe tirer le plus funeste parti, contre la Turquie, de la position qu'on lui avait faite, sans y avoir assez réfléchi d'abord. Il n'est également personne de bonne foi qui ne convienne qu'il n'a pas tenu à l'Angleterre que la Russie n'ait été plus abaissée qu'on ne la voit en effet, en prolongeant encore quelque temps la guerre et en la faisant d'une manière plus efficace. Il devient donc, quant à présent, on le répète, bien difficile d'admettre que l'Angleterre ait en vue l'affaiblissement de la Turquie à son profit. Ce ne serait très-probablement qu'abandonnée par la France dans la question d'Orient, et en voyant le partage de l'empire ottoman sur le point de s'accomplir malgré elle, qu'elle chercherait à se ménager un lot en rapport avec sa situation dans la Méditerranée, dans la mer Rouge et dans la mer des Indes, sans pour cela, on peut en être sûr, cesser de disputer vigoureusement à la Russie l'occupation de Constantinople. On peut donc dire que la France, en s'alliant à la Russie, non-seulement contribuerait à livrer, dans un avenir peu éloigné, la Turquie d'Europe à cette puissance, comme faillit le faire si impolitiquement Napoléon Ier lors des traités de Tilsitt, mais, du même coup, forcerait l'Angleterre à prendre possession de l'Égypte et d'autres territoires ottomans qui, joints à Gibraltar, à Malte, aux îles Ioniennes, lui permettraient de tenir pour assez longtemps la Méditerranée sous sa loi et de faire ainsi courir le plus imminent péril à l'Algérie.

Contre l'ambition toujours vivante de la Russie et même contre celle, presque aussi inquiétante, quoique plus couarde, de l'Autriche, l'alliance anglo-française ne semble pas moins nécessaire après qu'avant la dernière guerre, puisque la question d'Orient, qui souleva celle-ci, est bien loin d'être épuisée, et se montre aussi menaçante

en 1858 qu'en 1854, qu'elle s'est même aggravée de nouvelles et irritantes complications.

La France n'a rien à demander de sérieux, de possible à l'alliance russe. Il n'est point au pouvoir de la Russie de lui donner les moyens maritimes de prendre et de conserver l'Égypte, ou tout autre point capital et intégrant de l'empire ottoman; l'offre de Tunis, que l'on ne peut guère considérer comme faisant réellement partie de cet empire, serait à la fois une compensation mesquine et une illusion, en présence des riches et solides conquêtes que ferait la Russie. Napoléon I[er] estimait que l'Égypte, la Syrie et les îles turques ne seraient pas des indemnités suffisantes pour la France de l'occupation de Constantinople par la Russie. S'agirait-il de la Belgique et des provinces Rhénanes, dont l'annexion à la France sourirait à la vanité nationale même d'un assez grand nombre de ces prétendus esprits libéraux qui sont plus près, par leurs tendances involontairement rétrospectives, de 1804 que de 1830 et de 1848, et leur ferait volontiers oublier la perte de ces grandes libertés auxquelles importe peu l'étendue du territoire, quand elles embrassent moralement le monde entier? Mais, outre que la compensation serait encore assez médiocre, outre qu'il est peu admissible que les souverains de la Russie payent d'une ingratitude aussi flagrante, en ce qui concerne les provinces du Rhin, les services que tout récemment ils ont reçus de la Prusse, il serait tout au plus donné à ces souverains de s'engager à ne pas troubler la France dans les tentatives d'annexion qu'elle ferait de ce côté. Il ne faudrait compter sur aucun secours effectif de leur part; les armées russes auraient assez de compter avec la Turquie, avec l'Autriche et avec l'Angleterre.

Si jamais la France doit s'agrandir encore une fois des provinces Rhénanes, et de cette riche Belgique dont l'influence libérale et industrielle est si grande, quoique son territoire soit si petit et qui a tant de droit d'être fière de sa monarchie constitutionnelle, émanation des idées françaises d'une époque qui n'a qu'à gagner à l'examen attentif de la postérité, ce ne serait pas avec le concours armé de la Russie, à moins que celle-ci, faisant acte de désintéressement dont on est fondé à la croire peu susceptible, ne renonce momentanément à ses vues sur la Turquie, pour tourner toutes ses forces contre l'Allemagne et l'Angleterre en faveur de sa nouvelle alliée. Mais y compter serait de la folie.

L'alliance de la France et de la Russie ne saurait donc être, en l'état de l'Europe et en présence de la question d'Orient, qu'une orgueil-

leuse et funeste satisfaction d'un jour, en vue d'une annexion de territoires qu'elle n'amènerait probablement pas pour le premier de ces pays d'une manière durable et solide, ou en vue de rancunes surannées à l'égard de l'Angleterre. Elle serait illogique, elle serait injurieuse pour la mémoire de ceux qui ont couvert de leurs glorieux restes le sol de la Crimée. Ceux qui la préconisent n'y pensent pas. Elle serait la plus funeste de toutes à la civilisation et au progrès. S'il est vrai, comme on le prétend, que le contact de l'armée russe et des armées alliées ait produit un éveil des intelligences et des cœurs en Russie; s'il est vrai que le plus ignoble des servages doive cesser de souiller le sol de cet immense empire, tant mieux; mais, si l'on doit croire fermement aux sages, paternelles et nobles intentions de l'empereur Alexandre II, appuyées sur l'intérêt même de ce souverain, il faudrait être trois fois aveugle pour nier la force de la résistance aux formes multiples des seigneurs et propriétaires moscovites. Il est bien encore permis de douter du succès définitif d'une mesure dans laquelle Catherine II, Alexandre Ier et Nicolas Ier, l'homme de force et de volonté par excellence, ont successivement échoué; il est bien encore permis de garder quelque incrédulité quand il s'agit d'un gouvernement si habile à payer l'Europe de trompeurs mirages, à répandre sur son propre compte tant de mensonges dorés que l'on prend trop souvent pour des vérités. D'ailleurs, si ce progrès de l'abolition du servage, que l'on doit désirer sans doute au point de vue de l'humanité en général, avait un entier succès, ce serait une raison de plus pour l'Europe occidentale de s'unir : car la Russie, déjà si menaçante en l'état d'abrutissement de l'immense majorité de ses populations, ne le serait-elle pas bien davantage encore avec plus de soixante-dix millions d'habitants dont l'intelligence et le cœur se seraient développés par le sentiment enfin acquis de leur propre dignité, de leur propre valeur. La transformation de la force aveugle du peuple russe en une force éclairée, mais pas encore suffisamment pour dédaigner l'esprit de conquêtes territoriales, de prépondérance religieuse, ferait, on n'en peut douter, courir de grands dangers à l'Europe; c'est alors qu'on devrait craindre sérieusement de voir le panslavisme déborder de toutes parts, c'est alors surtout qu'il croirait à sa mission.

Par contre, une rupture de la France et de l'Angleterre serait, dans la situation présente, le plus grand désastre qui pût fondre sur le monde civilisé. Certes, nous ne croyons pas qu'il soit plus donné à la France de rayer l'Angleterre de la carte des nations, qu'à l'Angleterre

d'en rayer la France ; mais, avec un écrivain militaire français, « Nous croyons que si, par impossible, la Grande-Bretagne venait, comme une machine à vapeur trop chauffée, à éclater ; si, comme un vaisseau avarié, elle venait à sombrer, c'en serait fait de la liberté pour notre vieille Europe (1). » L'Angleterre seule, en effet, porte, sans jamais le laisser tomber, le drapeau de la liberté ; dans d'autres mains, il paraît trop souvent vacillant et mal assuré. Voilà pourquoi l'Angleterre est l'objet de l'animadversion des ennemis de la liberté et du progrès; voilà pourquoi surtout les partisans du passé, ingrats envers le pays qui contribua le plus en 1815, à les ramener, il est vrai en compagnie de la liberté, noble escorte de la famille de Bourbon et presque capable de faire oublier celle de l'étranger dans ces néfastes jours, font aujourd'hui tant d'efforts pour soulever les vieux levains entre les deux nations, et iraient même volontiers jusqu'à transformer les rivalités politiques en guerre de religion. L'alliance anglo-française pourtant peut seule empêcher la Turquie de tomber entre les mains des deux puissances qui en convoitent les superbes dépouilles; elle seule peut-être est capable de prévenir l'inondation slavo-russe et de sauver l'Europe du danger que la dernière guerre n'a fait que suspendre; elle seule enfin présente aux peuples des idées de progrès et de liberté.

Ce n'est pas, toutefois, qu'elle n'ait ses aspérités ; mais les inconvénients de cette alliance sont d'autant mieux aperçus, d'autant plus sentis, que les deux pays sont plus rapprochés, et que le contact entre leurs nationaux est plus fréquent ; tandis que les inconvénients de l'alliance avec la Russie, pays éloigné, entrevu seulement à sa surface, et qui, quoi qu'on en dise, est resté, depuis la paix, presque aussi hermétiquement fermé qu'auparavant aux libres mouvements, aux libres observations de l'étranger, ne seraient bien reconnus, bien sentis qu'après une grande épreuve, malgré leur énormité. Tilsitt coûta finalement assez cher pour qu'on ne le renouvelle pas.

On peut être, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, partisan de l'alliance de la France et de l'Angleterre, de cette alliance que Napoléon I[er] regretta tardivement, sur le rocher de Sainte-Hélène, de n'avoir pas formée pour le bonheur du monde entier (2),

(1) Couturier de Vienne, officier supérieur d'état-major en retraite, et docteur en droit. — *Coup d'œil historique et statistique sur les forces militaires des principales puissances de l'Europe.* Paris, 1858.

(2) Opinions de Napoléon I[er] sur l'alliance anglaise et sur l'alliance russe. — Napoléon I[er], en repassant à loisir sa politique et sa conduite passées sur le rocher de Sainte-Hélène, présentait, dans cet affreux exil comme sur le trône, les plus étranges

sans admettre pour cela que l'une des deux nations sacrifie rien à l'autre de sa dignité, de sa grandeur. Un Français peut reconnaître que la prépondérance navale de l'Angleterre existe de fait, mais il ne peut admettre qu'elle existe de droit ; de même un Anglais, tout en reconnaissant de fait, depuis la dernière guerre, que la France

contrastes, et, dans le courant du mois d'avril 1816, lui qui avait confisqué les libertés de la nation, lui qui avait été le plus incessant ennemi de l'indépendance des peuples, lui enfin dont le rêve avait été d'anéantir particulièrement celle de l'Angleterre avec laquelle toutes les autres auraient presque inévitablement succombé, il laissait échapper de son âme, en traits de flamme, mais malheureusement beaucoup trop tardifs, ces grandes vérités qu'il avait niées sur le trône, qu'il niait même encore quelquefois dans sa captivité, quand le bandeau de son aveugle puissance éclipsée retombait sur ses yeux et voilait son esprit aussi orgueilleux que vaste et magnifique.

« La contre-révolution, même en la laissant aller, disait-il, doit inévitablement se noyer d'elle-même dans la révolution. Il suffit à présent de l'atmosphère des jeunes idées pour étouffer les vieux féodalistes; car rien ne saurait désormais détruire ou effacer les grands principes de notre révolution; ces grandes et belles vérités doivent demeurer à jamais, tant nous les avons entrelacées de lustre, de monuments, de prodiges; nous en avons noyé les premières souillures dans des flots de gloire; elles sont désormais immortelles! *Sorties de la tribune française,* cimentées du sang des batailles, décorées des lauriers de la victoire, saluées des acclamations des peuples, sanctionnées par les traités, les alliances des souverains, devenues familières aux oreilles comme à la bouche des rois, elles ne sauraient plus rétrograder! Elles vivent dans la Grande-Bretagne, elles éclairent l'Amérique, elles sont nationalisées en France. VOILA LE TRÉPIED D'OU JAILLIRA LA LUMIÈRE DU MONDE. Elles le régiront; elles seront la foi, la religion, la morale de tous les peuples. » (*Mémorial de Sainte-Hélène,* sous la date du 10 avril 1816.)

Napoléon Ier essayait ensuite de rattacher sa personne et son règne à ces idées, comprenant bien que sa gloire n'avait été qu'une vaine fumée si elle n'avait eu d'autre point de départ qu'une ambition égoïste, d'autre point d'arrivée que des conquêtes matérielles. Cette tentative de se rattacher ainsi à des idées qu'il avait en réalité plus combattues que soutenues, était comme un hommage forcé rendu à l'objet invinciblement dominant de son siècle, à la liberté et au progrès qui naissent de la pacification du monde.

« L'Angleterre et la France, disait Napoléon Ier, ont tenu dans leurs mains le sort de la terre, celui surtout de la civilisation européenne. Que de mal nous nous sommes faits! Que de bien nous pouvions nous faire!..... Nous eussions accompli, maintenu l'émancipation des peuples, le règne des principes; il n'y eût eu en Europe qu'une seule flotte, une seule armée; nous aurions gouverné le monde, nous aurions fixé chez tous le repos et la prospérité, ou par la force ou par la persuasion. Oui, encore une fois, que de mal nous nous sommes faits! Que de bien nous pouvions nous faire. » (*Mémorial de Sainte-Hélène,* sous la date du 20 avril 1816.)

Il est vrai qu'à peu de temps de là (20 mai 1816), rentrant dans sa nature et dans les idées de son règne, qui s'écartaient si souvent de celles de son siècle, sentant renaître toutes ses ambitions malheureuses, toutes ses haines et tous ses dépits de l'insuccès définitif, il s'écriait :

« Avec *ma* France, l'Angleterre devait naturellement finir par n'en être plus qu'un appendice. La nature l'avait faite une de nos îles, aussi bien que celles d'Oléron et de Corse. »

marche militairement à la tête des puissances continentales, ne saurait l'admettre comme un droit. Entre le fait et le droit il y a un monde ; on ne nie pas l'un, mais on n'abdique pas l'autre. C'est pour cela que la France garde, malgré son alliance avec l'Angleterre, le droit d'entretenir, d'augmenter même, si bon lui semble, sa marine, de fortifier

Une telle comparaison était vraiment indigne d'un aussi grand esprit ; mais l'irritation, et la passion aveuglent les esprits les plus perspicaces. Napoléon, qui n'avait pas même pu enlever aux Anglais, nous ne disons pas même Jersey et Guernesey, mais seulement Aurigny dans les eaux françaises, comparait la Grande-Bretagne tout entière, devant la persistance de laquelle il avait succombé, à l'île d'Oléron !... Est-ce que cela ne touchait pas un peu à la démence, sœur puînée de la passion ?

Il était bien mieux éclairé, quoique toujours tardivement, quand, perdant de vue les déplorables sacrifices qu'il avait faits à la Russie lors des entrevues et des traités de Tilsitt, il disait :

« J'ai pu partager l'empire turc avec la Russie (abstraction faite toutefois de l'opposition vigoureuse que lui aurait faite l'Angleterre, appuyée sur une notable partie de l'Allemagne et sur la Turquie elle-même) ; il en a été plus d'une fois question entre nous. Constantinople l'a toujours sauvé. Cette capitale était le grand embarras, la vraie pierre d'achoppement. La Russie la voulait ; je ne devais pas l'accorder ; c'est une clef trop précieuse ; elle vaut à elle seule un empire ; celui qui la possédera peut gouverner le monde. » (*Mémorial de Sainte-Hélène,* sous la date du 28 avril 1816.)

C'était un mélange d'éclairs prodigieux et de nuages épais que l'âme de Napoléon Ier. Dans sa colère de n'avoir pas réussi, il lançait des prophéties qui toutes heureusement ne se sont pas réalisées, et, il faut l'espérer, ne se réaliseront pas. C'est sur le rocher de Sainte-Hélène qu'il disait qu'avant cinquante ans (de l'année 1816) l'Europe serait républicaine ou cosaque. Nous n'avons plus que huit ans de grâce pour voir l'oracle s'accomplir. C'est là qu'il prédisait la chute certaine, inévitable, *à très-bref délai,* de l'Angleterre. C'est là qu'il disait que cette même Angleterre perdrait l'Inde prochainement, non par le fait d'une insurrection, mais *d'une invasion* (russe sans doute). Il disait au docteur anglais O'Meara : « Si Paul Ier avait vécu, vous auriez déjà perdu l'Inde. Nous étions convenus ensemble de l'envahir. J'avais fourni le plan....... » (On pourra juger à la lecture de ce plan, dans l'ouvrage du docteur O'Meara, combien il était impraticable, son exécution devant avoir lieu par terre et sans le secours d'une flotte de débarquement opérant par la mer des Indes.)

C'est à Sainte-Hélène qu'il disait encore, perdant toujours de vue qu'il n'avait que trop donné la main à l'ambition moscovite à Tilsitt et s'exagérant peut-être un peu la puissance russe par la pensée de son propre désastre :

« Toutes les pensées d'Alexandre (Alexandre Ier, empereur de Russie) sont dirigées vers la conquête de la Turquie ; nous avons eu plusieurs discussions ensemble à ce sujet. D'abord, j'étais satisfait de ses propositions, parce que je pensais que cela aurait engagé les nations à chasser de l'Europe ces animaux de Turcs ; mais quand je vins à penser aux conséquences, quand je vis quel immense pouvoir cela donnerait à la Russie, à cause du grand nombre de Grecs que renferme l'empire turc, et qui se joindraient naturellement aux Russes, je refusai d'y concourir, surtout parce qu'Alexandre désirait avoir Constantinople ; ce que je ne voulais pas, vu que par là l'équilibre du pouvoir en Europe aurait été détruit. Je réfléchis que la France n'aurait que l'Égypte, la Syrie et les îles, ce qui n'aurait rien été en comparaison de ce qu'eût obtenu la Russie. Je considérai que les Barbares du Nord n'étaient que trop puissants,

ses côtes, ses villes maritimes, puisqu'on n'en est pas encore, par malheur, à l'ère du désarmement général des peuples; c'est pour cela que l'Angleterre peut, sans que la France ait davantage à lui en demander compte, doubler, tripler sa marine, fortifier aussi ses côtes et augmenter ses troupes de terre. Nous sommes dans des temps où la politique et les gouvernements subissent trop de fluctuations pour que chaque nation ne se préoccupe pas de sa propre conservation, de son propre salut, sans avoir en vue d'empiéter sur la nation voisine.

Mais ce qu'il conviendrait de refréner volontairement de l'un et de l'autre côté de la Manche, c'est beaucoup de morgue d'un côté et une

et que probablement, par la suite, ils envahiraient l'Europe, *comme je le pense encore*. L'Autriche tremble déjà. Une alliance même ne suffirait pas. La France, l'Angleterre et la Prusse réunies ne sauraient s'y opposer. La Russie et l'Autriche pourront l'effectuer en tout temps. (C'est un danger sans doute, mais cela est loin de nous paraître aussi positif, et, on l'a bien vu, de paraître aussi positif à la Russie elle-même qu'au grand capitaine. C'est l'alliance d'une grande marine qu'il faut à la Russie. L'Autriche et la Russie réunies ne réussiraient pas devant les efforts combinés de la France et de l'Angleterre.) Une fois maîtresse de Constantinople, continuait Napoléon, la Russie a tout le commerce de la Méditerranée, devient une grande puissance maritime, et Dieu sait ce qu'il peut en résulter..... La Russie et la Prusse réunies, l'Autriche tombe, sans que l'Angleterre puisse l'en empêcher..... Les Autrichiens sont si lâches qu'ils seront facilement terrassés..... La Russie est d'autant plus formidable, qu'elle ne désarme jamais. En Russie, une fois soldat, toujours soldat; des Barbares qui, on peut le dire, n'ont point de patrie, et à qui tous les pays semblent meilleurs que celui où ils ont reçu le jour... D'ailleurs, les Russes sont pauvres, et il leur est nécessaire de conquérir.... » (*Napoléon dans l'exil*, par le docteur O'Meara.)

Un autre jour, il disait, moitié aveugle, moitié clairvoyant, comme les êtres les plus forts de la faible humanité :

« Si j'étais Anglais, je regarderais l'homme qui conseillerait la guerre avec la Chine, comme le plus grand ennemi de mon pays. Vous finiriez (parlant au docteur anglais O'Meara) par être battus, ce que suivrait peut-être une révolution dans l'Inde. »

« *Dans quelques années* (c'était en 1817, qu'il prophétisait ainsi), disait-il encore ce même jour, la Russie aura Constantinople, la plus grande partie de la Turquie et toute la Grèce. *Cela me paraît aussi certain que si la chose eût déjà eu lieu.* »

C'était là, on en conviendra, une bien grande contradiction avec ce qu'il avait dit naguère au comte de Las Cases, que le trépied libéral de la France, de l'Angleterre et de l'Amérique porterait bientôt le monde. L'imagination, comme on le voit, jouait un grand rôle, à côté de la passion et de la prescience, dans les appréciations de Napoléon. Il est vrai qu'il ajoutait, beaucoup mieux inspiré, comme les faits l'ont prouvé récemment : « Les puissances qui en souffriront (de la conquête de la Turquie par les Russes), et qui pourraient s'y opposer, sont l'Angleterre, la France, la Prusse et l'Autriche. Quant à l'Autriche, il sera très-facile à la Russie de l'engager à embrasser sa cause, en lui donnant la Servie et d'autres provinces limitrophes des États autrichiens, qui s'étendent jusque près de Constantinople. SI JAMAIS LA FRANCE ET L'ANGLETERRE S'ALLIENT DE BONNE FOI, CE SERA POUR EMPÊCHER L'EXÉCUTION DE CE PROJET. »

certaine jactance de l'autre, ce sont des souvenirs irritants, longue traînée de haines à laquelle des mains charitables ne demanderaient pas mieux que de mettre l'étincelle qui fera tout sauter.

Un diplomate français disait dernièrement à Londres, qu'une guerre entre la France et l'Angleterre serait une véritable guerre civile, en l'état des intérêts si connexes, si mêlés des deux peuples. Ajoutons qu'elle en aurait le caractère terrible, impitoyable. Dieu en préserve le monde !

Depuis bientôt trente ans, il faut le reconnaître, l'Angleterre ne s'est point fait faute de transformations dans sa politique, de concessions même pour l'entretien des bonnes relations avec la France. Elle qui semblait devoir être la principale gardienne des traités de 1815, faits contre la France sous son inspiration, elle a donné la première son consentement à leur rupture en 1830; elle a puissamment aidé le gouvernement de Louis-Philippe à briser le faisceau de places fortes que l'étranger avait dressé contre les Français par la création du royaume des Pays-Bas; elle a contribué à la création du royaume de Belgique qui, par sa conformité de principes libéraux avec son plus puissant voisin, par les liens de son souverain avec la famille d'Orléans, ne semblait plus devoir être que l'avant-garde de la France ; elle a laissé s'accomplir, se compléter la conquête de l'Algérie si glorieusement commencée dans les derniers jours de la restauration; elle n'a peut-être pas eu assez de ménagements pour la France au moment où elle signa avec l'Autriche, la Russie et la Prusse le traité du 15 juillet 1840 au sujet des affaires d'Égypte, affaires dans lesquelles d'ailleurs le gouvernement français s'était engagé sans consulter les autres puissances et sans avoir suffisamment étudié le sol mouvant, l'État nouveau, plus illusoire que sérieux, sur lesquels il s'appuyait; mais elle témoigna de son bon vouloir en consentant, en 1845, à l'abolition du droit de visite qui blessait les susceptibilités françaises pour la manière dont il pouvait être pratiqué, quoiqu'il eût été réclamé dans le principe par les adversaires de l'esclavage et de la traite des noirs ; en laissant s'établir le protectorat, puis la pleine domination de la France sur l'archipel des Marquises et surtout sur l'archipel de la Société, où ses nationaux avaient des intérêts à la fois religieux et commerciaux, et où le capitaine de vaisseau d'Aubigny traita leur consul, Pritchard, dont on n'a point à examiner les précédents, leur consul enfin, c'est tout dire pour les gens de bonne foi, avec un sans-façon, une rigueur qu'aucune nation se respectant, et la France en particulier, n'auraient

pu accepter sans réclamation (1); en n'apportant aucun obstacle, que son désir de hâter la paix, aux glorieuses répressions du prince de Joinville et du maréchal Bugeaud contre le Maroc; en ne trempant, quoi qu'on en ait dit ou pensé, dans aucune des révolutions de la France depuis 1815, et en reconnaissant de droit, comme de fait, la première, tous les gouvernements qui se sont successivement établis, depuis 1830, dans ce pays; tandis que le gouvernement russe n'acceptait ces gouvernements que comme un fait, et affectait de traiter leurs chefs avec un suprême dédain. C'est un vieux préjugé, perpétué surtout par les héritiers des hommes qui durent le plus à la Grande-Bretagne en 1815, que les révolutions se font en France par l'or et les menées des Anglais, quoiqu'il soit démontré par l'histoire que la révolution française du dernier siècle n'a pas eu de pire adversaire que l'Angleterre, et que, depuis le règne de Louis XIV jusqu'à la fin du règne de Napo-

(1) Quand l'amiral Dupetit-Thouars, sans ordre de son gouvernement, eut substitué, le 5 novembre, dans l'île de Taïti, la souveraineté au protectorat français, le consul d'Angleterre, M. Pritchard, amena son pavillon, déclarant qu'il n'était pas accrédité auprès d'une colonie française. Le commandant d'Aubigny le fit arrêter inopinément et enfermer, au secret, dans un blockaus. Malgré sa fougue naturelle et son esprit éminemment français, l'amiral Bruat, qui succédait à l'amiral Dupetit-Thouars, comprit toute l'imprudence et la légèreté du commandant d'Aubigny; il n'approuva ni le motif, ni surtout la forme de l'arrestation du consul britannique; il fit transférer le consul à bord de *la Meurthe,* en donnant ordre au commandant de ce bâtiment de le recevoir à sa table et de le traiter avec convenances. Le consul Pritchard avait eu des torts; il avait excité les passions et la résistance des habitants du pays contre les Français; mais, en présence d'une souveraineté improvisée et encore contestable, cela n'autorisait pas les violences dont on avait fait preuve envers lui. Les Anglais s'émurent de cette grave atteinte à la dignité de leurs représentants. L'homme privé, en politique, disparaît devant la qualité de l'homme qui représente une nation. Les Anglais, sans se préoccuper de savoir ce qu'avait pu être M. Pritchard, mirent leur gouvernement en demeure de demander des réparations au gouvernement français. Celui-ci, tout en maintenant son droit d'éloigner de tout établissement colonial un résident étranger qui troublerait l'ordre, et que les autorités françaises à Taïti avaient eu de légitimes motifs de renvoyer de l'île M. Pritchard, reconnut avec raison que l'on avait usé à son égard de procédés inutiles et fâcheux, en exprima son improbation et son regret, et offrit d'accorder à l'ex-consul britannique, à raison des dommages et des souffrances que ces procédés avaient pu lui faire éprouver, une indemnité que les deux amiraux français et anglais dans la mer du Sud reçurent mission de régler; elle fut fixée à une misérable somme dont, en d'autres temps, on n'aurait seulement pas entretenu le public; et, pendant que le gouvernement britannique renonçait à renvoyer M. Pritchard à Taïti et à demander le rappel de M. d'Aubigny, on fit, de cette mince indemnité de quelques mille francs, un bruit d'opposition contre Louis-Philippe à en étourdir la France et le monde; l'opposition partit surtout des bancs de ces imprévoyants députés que nous avons vus depuis si hostiles à la république et plus ardents à l'œuvre des contre-révolutions que ceux qui n'avaient jamais été révolutionnaires.

léon Ier, les gouvernements qui se sont succédé en France n'aient répudié aucun moyen de troubler la paix intérieure de l'Angleterre et de bouleverser cet empire, quoique les Stuarts bannis aient été une arme menaçante pour la puissance britannique entre les mains des Bourbons, avant que les Bourbons bannis à leur tour aient été une arme entre les mains de l'Angleterre contre la France. La France, comme l'Angleterre, fait ses révolutions sans l'inspiration de l'étranger; si l'étranger l'avait inspirée, elle n'aurait pas même fait celle de 1789. Mais, chacune de ces deux nations a des lois et des droits qu'elle ne peut sacrifier aux intérêts du moment de l'autre. Il ne faut pas voir que la paille de l'œil de son voisin; il faut aussi un peu voir la poutre que l'on a dans le sien. L'Angleterre n'a rien changé à sa politique à l'égard des proscrits qu'elle reçoit dans son sein; ce qu'elle fit au temps de la restauration, au temps de Louis-Philippe, elle le fait aujourd'hui. Aussi, en y réfléchissant froidement, la sagesse des gouvernements a-t-elle bientôt compris que ce n'était pas par là que l'alliance de la France et de l'Angleterre pouvait se rompre; et bientôt on vit cette alliance se promener de nouveau sur les mers, exiger de certains gouvernements si mobiles de l'Amérique le maintien des principes d'humanité envers les hommes des pouvoirs tombés, et ouvrir enfin au monde les barrières de l'empire du Milieu. A de telles œuvres, on reconnaît les deux puissances qui forcèrent la Russie et l'Autriche à respecter les droits du sultan, quand il donnait un généreux asile aux victimes des événements de Pologne et de Hongrie; on reconnaît les deux puissances qui naguère encore faisaient reculer la Russie dans ses projets ambitieux, et qui, du même coup, dit-on, l'entraînaient dans les voies du progrès et d'une vraie civilisation. Fasse le ciel que de tels efforts et de tels succès se perpétuent, et qu'une alliance si féconde traverse les âges ! Mais ce ne sera qu'au prix d'une lutte de générosité de part et d'autre, et non en suscitant des obstacles égoïstes et mesquins aux vastes et permanents intérêts de l'humanité tout entière, comme dans la question de l'isthme de Suez, où l'on est du reste heureux de voir la partie éclairée du peuple anglais en désaccord avec son gouvernement.

FIN DU SECOND VOLUME.

NOTA

Le lendemain même du jour (19 octobre 1858) où nous venions de donner le bon à tirer de la dernière feuille de notre ouvrage, paraissait le ***Journal du siége de Sébastopol,*** dû à M. le général de division Niel. En réponse à l'hommage que nous lui avions fait de notre premier volume, l'ancien commandant en chef du génie à l'armée d'Orient avait bien voulu nous annoncer, pour le mois de juillet dernier, le précieux don d'un exemplaire de son important travail. Malheureusement les retards apportés dans cette publication officielle ne nous ont pas permis de profiter, pour la présente édition de l'***Histoire de la dernière guerre de Russie,*** de ce qu'elle aurait eu incontestablement d'utile au premier chef pour nous. C'est un de nos plus vifs regrets; mais nous espérons que l'occasion ne tardera pas à se présenter de les faire cesser; et même l'ANNEXE que nous annonçons au *verso* de cette page, nous permettra de faire immédiatement quelques nouvelles rectifications ou de réparer quelques omissions, s'il y a lieu. Toutefois, après avoir jeté un coup d'œil rapide, le jour même de sa publication, sur le ***Journal du siége,*** qui, sans entrer naturellement dans aucune discussion, autant du moins que nous avons pu juger à première vue, offre un savant et très-lumineux exposé des faits en ce qui concerne l'œuvre du génie français, nous avons cru remarquer que nous avions été parfaitement renseigné, et même avec certains développements et appréciations de ces mêmes faits, par notre correspondance particulière, et qu'enfin, en dehors de la sphère officielle, notre ouvrage offrirait des aperçus nouveaux jusque sur les détails du siége, même aux lecteurs militaires du ***Journal*** de M. le général Niel. Nous en rendons grâces aux officiers distingués qui ont bien voulu, en souvenir de notre brave frère, nous aider jusqu'au dernier moment de leurs avis, de leurs lumières. Nous les remercions de nous avoir indiqué quelques rectifications à faire, et nous leur saurons gré de celles qu'ils nous indiqueront encore.

Le front de l'attaque française, au 8 septembre 1855 (Malakof, la Courtine et le Petit-Redan), qui est annexé à notre plan général de Sébastopol, est l'extrait, en diminutif, d'un travail beaucoup plus considérable que M. le capitaine Colette, du 1er zouaves, a relevé sous un déluge de projectiles, quelques heures avant que les ouvrages russes fussent bouleversés, travail qu'il se propose de publier, et qui offre encore de l'intérêt, même après les magnifiques plans qui accompagnent le ***Journal du siége.***

Nous ne terminerons pas cette note sans exprimer notre reconnaissance à M. le général Niel pour la manière particulière dont il rend, jusque sous la forme sobre et sévère d'un exposé officiel, hommage en plusieurs endroits de son ***Journal*** aux talents, aux services, à la mémoire du colonel Guérin.

ANNEXE

A L'HISTOIRE DE LA DERNIÈRE GUERRE DE RUSSIE

FASTES NOMINAUX

Quoique l'ouvrage de M. Léon Guérin soit réellement terminé avec la conclusion de ce second volume, nous avons cru devoir, à la demande de beaucoup de familles et de militaires, faire une annexe, qui comprendra : 1° UN NÉCROLOGE DES OFFICIERS DE L'ARMÉE D'ORIENT ; — 2° LA LISTE DES NOMINATIONS ET PROMOTIONS DANS LA LÉGION D'HONNEUR, avec les causes qui ont donné lieu à ces nominations et promotions ; — 3° LA LISTE DES SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS QUI ONT REÇU LA MÉDAILLE MILITAIRE PENDANT LA GUERRE, avec les causes qui ont donné lieu à la récompense ; — 4° LES ORDRES DU JOUR des généraux en chef de l'armée française, en l'honneur des officiers, sous-officiers et soldats qui se sont le plus distingués dans chaque affaire.

Cette annexe, qui portera le titre général de FASTES NOMINAUX DE LA DERNIÈRE GUERRE DE RUSSIE, paraîtra dans le courant de décembre prochain.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Lagny. — Typographie de Vialat.

CLASSEMENT DES GRAVURES

PLANS ET CARTES

DE L'HISTOIRE DE LA DERNIÈRE GUERRE DE RUSSIE

PREMIER VOLUME.

SECOND VOLUME.

SUPPLÉMENT

AUX

ERRATA ET RECTIFICATIONS DU TOME PREMIER

Page 37, ligne 11 : *Un annexe*... lisez : UNE ANNEXE.

— 197, lignes 1 et 14 : *Potiakin*... lisez : POUTIATINE.

— 208, lignes 10 et 11 : *Une 5e division française, presque entièrement composée de convalescents*... lisez : UNE DIVISION FRANÇAISE, AUPRÈS DE LAQUELLE SE TENAIENT UN GRAND NOMBRE DE CONVALESCENTS, etc.

— 240, lignes 10 et 11 (Bataille de l'Alma) : *Les quatre batteries du commandant d'artillerie Huguenet, de la division Canrobert, font un long détour pour monter par le même ravin qu'avait pris le commandant Barral*... lisez : LES DEUX BATTERIES DU COMMANDANT D'ARTILLERIE HUGUENET, DE LA DIVISION CANROBERT, ET DEUX BATTERIES A CHEVAL DE LA RÉSERVE, AUX ORDRES DU COMMANDAMT DE LA BOUSSINIÈRE, FONT UN LONG DÉTOUR POUR MONTER PAR LE MÊME RAVIN QU'AVAIT PRIS LE COMMANDANT BARRAL.

— *ib.* ligne 7 de la note : *Avaient tiré dessus à boulets et à bombes*... lisez : AVAIENT TIRÉ DESSUS A BOULETS ET A OBUS.

— *ib.* ligne 8 de la même note : *Une bombe éclata*... lisez : UN OBUS ÉCLATA, etc.

— 245, ligne 33 : *Lançait une grêle de bombes,* etc... lisez : LANÇAIT UNE GRÊLE D'OBUS.

— 253, à la note : *Plusieurs officiers moururent des suites de leurs blessures, entre autres le commandant Coué, du 20e de ligne*... ajoutez : ET LES CAPITAINES COUDROY DE LAURÉAL ET OSCAR SCHOBERT, QUI S'ÉTAIENT DISTINGUÉS DANS LA BATAILLE.

— 256, ligne 28 : *Le capitaine Claudet, du 11e d'artillerie*... lisez : LE CAPITAINE CLAUDET, DU 13e D'ARTILLERIE.

— *ib.* ligne 6 des notes : *Amaudrie du Chaffaud*... lisez : AMAUDRIC DU CHAFFAUD.

— 259, lignes 21 et suivantes : *La première, séparée de la seconde par la rade, se composait du fort du Nord (appelé par les Russes fort Catherine et fort Sivernaia), situé sur une hauteur, juste en face de l'entrée du port militaire, de quelques casernes et d'établissements de manutention, ainsi que de plusieurs batteries importantes, telles que celles auxquelles on a donné les noms du Télégraphe, de la Guêpe, du fort Constantin et de fort Michel, qui défendaient*

l'entrée de la rade, etc... lisez : LA PREMIÈRE, SÉPARÉE DE LA SECONDE PAR LA RADE, SE COMPOSAIT DU FORT DU NORD, SITUÉ SUR UNE HAUTEUR, JUSTE EN FACE DE L'ENTRÉE DU PORT MILITAIRE, DE CASERNES ET ÉTABLISSEMENTS DE MANUTENTION, AINSI QUE DE PLUSIEURS BATTERIES IMPORTANTES, TELLES QUE CELLES QUE LES ALLIÉS CONNAISSAIENT SOUS LES NOMS DU TÉLÉGRAPHE, DE LA GUÊPE, DE FORTS CONSTANTIN, MICHEL, CATHERINE, SOUKAÏA, SIVERNAÏA, ETC., QUI DÉFENDAIENT L'ENTRÉE DE LA RADE...

— 302, (où l'on parle de la mort du capitaine du génie Schmitz), lignes 37 et 38 : *L'infortuné expira, le soir même, dans les bras de son frère, capitaine d'artillerie...* lisez : DANS LES BRAS DE SON FRÈRE, CAPITAINE D'ÉTAT-MAJOR.

— 304, ligne 14 : *Le* 36e *de ligne...* lisez : LE 39e DE LIGNE.

— 309, (en parlant des canons de 50 fournis par la marine) : *Mais l'essai. comme on le verra, n'en fut pas heureux et ne fut pas renouvelé...* lisez : MAIS L'ESSAI N'EN FUT PAS HEUREUX, CE QUI N'EMPÊCHA PAS QUE L'ON NE S'EN SERVIT PLUS TARD AVEC AVANTAGE A LA BATTERIE n° 1 DES ATTAQUES DE DROITE.

— 319, lignes 15 et 16 : *Par la faculté qu'ils avaient de lancer leurs bombes sur une ligne horizontale...* lisez : PAR LA FACULTÉ QU'ILS AVAIENT DE LANCER CERTAINS DE LEURS PROJECTILES SUR UNE LIGNE HORIZONTALE.

— 322, ligne 33 : *Kornilouski...* lisez : KORNILOVSKI.

— 329, lignes 30 et 31 : *Les capitaines d'artillerie Masset et Vassert avaient été tués, ce dernier au milieu d'un éclat de rire et conservant encore sur ses traits l'effrayante expression de la joie saisie par la mort...* lisez : LES CAPITAINES D'ARTILLERIE MASSOT ET DE VASSART JEUNE AVAIENT ÉTÉ TUÉS, CE DERNIER, etc.

— 329, ligne dernière et pag. 330, lig. 1re : *Le commandant d'artillerie de Laville et le capitaine Schmitz, de la même arme...* lisez : LE COMMANDANT D'ÉTAT-MAJOR DELAVILLE ET LE CAPITAINE SCHMITZ, DE LA MÊME ARME.

— 342, lignes 7 et 8 : *Cet habile et courageux officier* (le capitaine anglais Maude), *fut atteint au bras par une bombe...* lisez : PAR UN PROJECTILE.

— 347, lignes 4 et 5 : *Mais les bombes et les balles qui partaient de ces redoutes...* lisez : MAIS LES BOULETS ET LES BALLES QUI PARTAIENT DE CES REDOUTES.

— 358, ligne 3 : *Les six nouvelles batteries construites par le génie furent armées...* lisez : CONSTRUITES PAR L'ARTILLERIE.

— *ib.* lignes 23 et 24 : *Et la batterie 14 bis, de six mortiers de 15 centimètres, à miner les batteries basses du ravin, le magasin à poudre, et l'intérieur du bastion du Mât...* lisez : ET LA BATTERIE No 14 BIS, DE SIX MORTIERS DE 15 CENTIMÈTRES, ÉTAIT DESTINÉE A FOUILLER LE TERRAIN DANS TOUTES LES DIRECTIONS.

— 359, lignes 4 et 5 : *Pendant que ceux-ci* (les Français) *n'étaient plus qu'à cent quarante ou cent cinquante mètres au plus de la place, les Anglais en étaient encore à mille ou douze cents mètres...* lisez : PENDANT QUE CEUX-CI, — A EN JUGER A VOL D'OISEAU, CAR TOUTE AUTRE MANIÈRE D'APPRÉCIER ÉTAIT TRÈS-DIFFICILE ET SUJETTE A ERREUR, — N'ÉTAIENT PLUS GUÈRE QU'A DEUX CENTS MÈTRES ENVIRON DE LA PLACE,

LES ANGLAIS EN ÉTAIENT A UNE DISTANCE SUPPOSÉE DE MILLE MÈTRES.

— 360, lignes 19, 20 et 21 : *Le général Canrobert voulut essayer le feu des six batteries que le génie et l'artillerie venaient de terminer...* lisez : LE GÉNÉRAL CANROBERT VOULUT ESSAYER LE FEU DES SIX BATTERIES QUE L'ARTILLERIE VENAIT DE TERMINER.

— 383, ligne 22 : *Du 7...* lisez : DU 7e.

— 391, lignes 25 et suivantes : *Quant à l'envahissement des tranchées et des batteries françaises, il avait peu duré. Les Russes venaient d'enclouer tant bien que mal huit canons (leurs narrateurs disent quinze), et les gardes de tranchées se retiraient en faisant un feu de tirailleurs,* etc... lisez : QUANT A L'ENVAHISSEMDNT DES TRANCHÉES ET DES BATTERIES FRANÇAISES, IL AVAIT PEU DURÉ. LES RUSSES VENAIENT D'ENCLOUER HUIT CANONS, ET LES GARDES DE TRANCHÉES, QUE DEVAIT RALLIER BIENTOT LE CAPITAINE D'ARTILLERIE DUPREY DESILES, SE RETIRAIENT EN FAISANT UN FEU DE TIRAILLEURS, etc.

— 399, lignes 35, 36, 37, 38 et 39 (bataille d'Inkerman) : *Le général Bosquet, au moment où le feu russe était près de s'éteindre sur le plateau, avait fait mener sur la pointe la plus extrême des hauteurs du côté d'Inkerman la batterie Lauvray, appartenant à la division Napoléon, et le général Bourbaki, dont l'activité ne se lassait pas, était parti pour la soutenir avec deux bataillons...* lisez : LE GÉNÉRAL BOSQUET, AU MOMENT OU LE FEU RUSSE ÉTAIT PRÈS DE S'ÉTEINDRE SUR LE PLATEAU, AVAIT FAIT MENER A LA POINTE LA PLUS EXTRÊME DES HAUTEURS D'INKERMAN LA BATTERIE LE CARUYER DE LAINSECQ, APPARTENANT A LA DIVISION NAPOLÉON, etc.

— 400, ligne 8 : *La batterie Lauvray...* lisez : LA BATTERIE LE CARUYER DE LAINSECQ.

— *ib.* lignes 31 et 32 : *Les hommes frappés par les boulets et les bombes...* lisez : LES HOMMES FRAPPÉS PAR LES BOULETS ET LES BALLES, etc.

ERRATA

ET RECTIFICATIONS DU TOME II

Page 17, ligne dernière, et 18, ligne 1re : *Ces batteries devaient être construites par le génie et armées dans le courant de décembre...* lisez : Ces batteries devaient être construites et armées, etc.

— 44, ligne dernière, et 45, ligne 1re : *La révolution de 1789, en donnant aux Français de toutes classes l'estime de soi-même, a doublé sa force morale,* etc., lisez : La révolution de 1789, en donnant aux Français de toutes classes l'estime de soi-même, a doublé leur force morale, etc.

— 107, ligne 12 : *Mille dix-sept seulement sortirent guéris...* lisez : mille dix-sept hommes sortirent guéris. (Cette rectification, en apparence insignifiante, est exigée, comme celle des pages 272, 331 et autres, où l'on rapporte les chiffres du docteur Scrive, par l'impuissance où l'on se trouve de faire concorder les chiffres de détail avec les chiffres d'ensemble de ce médecin en chef de l'armée d'Orient, et par l'incertitude où sa *Relation médico-chirurgicale* laisse ainsi le lecteur quand il s'agit de savoir au juste s'il ne comprend que les entrées aux hôpitaux d'un même mois dans chacun de ses états mensuels, ou s'il y a un report d'un mois sur l'autre dans ces entrées, ce qui seul expliquerait les différences notables entre ses chiffres d'entrées d'une part et ses chiffres de sorties, mortalités, évacuations sur Constantinople, d'autre part, pour chaque mois.)

— 129, ligne 15 : *Jourjon, Richer et Guérin...* Le colonel Richer n'étant plus alors en Crimée, supprimez son nom, et lisez : Jourjon et Guérin.

— 131, lignes 34 et 35 : *Le prince Gortschakof ordonna que, dans la nuit du 22 au 23 mars, deux fortes colonnes iraient...* lisez : Le prince Gortschakof décida que, etc.

— 142, lignes 5 et 6 : *Fut très-sensible à son arme; la parallèle fut poussée,* etc... mettez un point, au lieu du *point-virgule,* après son arme, et un grand L à l'article la qui suit.

— 171, lignes 25 et 26 : *Le colonel piémontais...* lisez : Le colonel italien.

— 182, ligne 21 : *cent quatre-vingt volontaires...* mettez un s à *quatre-vingts.*

— 206, lignes 13, 14 et 15 : *Là se firent admirer les capitaines de La Vaissière, Pruvost, Doré, Lescop, Lauer, et le sous-lieutenant Beysser, qui devaient être tous bientôt perdus pour l'armée* (1);... lisez : Là se firent admirer les capitaines de La Vaissière, Pruvost, Lescop, Doré, Perrot, Leguelinel de Lignerolles, qui tous succombèrent, Lauer, qui fut promu chef de bataillon, le lieutenant Michelin qui fut tué, et le sous-lieutenant Beysser (1).

— *ib.*, à la note 2 : *Tous ont disparu de l'annuaire* 1856... ajoutez : le commandant Lauer fut tué dans une autre affaire.

— 253, ligne 15 des notes : *Prevost...* lisez : Pruvost.

— 255, lignes 4 et suivantes : *Une charge à la baïonnette, ordonnée fort à propos par le général Mayran, permit aux Français d'évacuer la batterie de mortiers sans être poursuivis, et leur donna même encore soixante prisonniers, parmi lesquels trois officiers...* ajoutez : Le commandant Douay, le capitaine Laurent Schobert qui se

SIGNALA PARTICULIÈREMENT DANS LA RETRAITE ET FUT PROMU CHEF DE BATAILLON DANS LA LIGNE, LES CAPITAINES D'ESMÉNARD ET PEIROLLES, QUI SUCCOMBÈRENT BIENTOT L'UN ET L'AUTRE; LE LIEUTENANT HECQUET, LES CHASSEURS MESTAS, DOMRAULT, MOY, LOUIS, TOUS DU 17e CHASSEURS, S'ACQUIRENT BEAUCOUP D'HONNEUR, SOIT EN ATTAQUANT, SOIT EN SE REPLIANT.

Page 258, ligne 9 du texte principal et ligne 1re des notes : *Saunac de Lanzac...* lisez : CHAUNAC DE LANZAC (comme l'écrit l'*Annuaire militaire*).

— 272, lignes 23 et 24 : *Sur ce chiffre général...* Par les raisons rapportées dans la rectification de la page 107, lisez : DANS CE MÊME MOIS...

— 274, ligne 28 : mettez une VIRGULE après BAKTCHI-SERAÏ.

— 281, ligne 10 des notes : *Reysser...* lisez BEYSSER.

— 292, ligne 26 : *Capitaine Masse, du 3e bataillon de chasseurs...* lisez : CAPITAINE CHARLES MASSE, DU 5e BATAILLON DE CHASSEURS.

— 293, ligne 4 des notes : *Aux lieutenants Roger...* lisez : AU LIEUTENANT ROGER.

— 299, ligne 13 de la note : *Sous-lieutenant Tamban (mort)...* supprimez la *parenthèse* et le mot MORT.

— 331, lignes 10 et 11 : *Les pertes furent nombreuses et bien regrettables à la tranchée dans les semaines qui séparèrent la première attaque de Malakof de la seconde. Le lieutenant-colonel Jolly des Hayes,* etc... Le colonel Jolly des Hayes et nombre d'autres officiers étant morts de maladie, lisez : LES PERTES FURENT NOMBREUSES ET BIEN REGRETTABLES A LA TRANCHÉE OU DANS LES AMBULANCES DURANT LES SEMAINES QUI SÉPARÈRENT LES DEUX ATTAQUES DE MALAKOF. LE COLONEL JOLLY DES HAYES, etc.

— 331, lignes 26 et suivantes : *Sur le chiffre total des quatorze mille neuf cent trente et un entrés aux hôpitaux du camp français en juillet, dix-neuf cent trente et un périrent en Crimée,* etc... lisez : QUATORZE MILLE NEUF CENT TRENTE ET UN INDIVIDUS ENTRÈRENT AUX HÔPITAUX DU CAMP FRANÇAIS EN JUILLET, DIX-NEUF CENT TRENTE ET UN PÉRIRENT EN CRIMÉE, etc.

— 355, lignes 18 et 19 : *Avec le concours d'une demi-batterie de la garde...* ajoutez : LIEUTENANT-COMMANDANT CHAMPY.

— 420, ligne 26 : *Lions...* lisez : LÉONS.

— 421, ligne 8 : *Goujon de Saint-Loyal...* lisez : GOUÏON DE SAINT-LOYAL.

— 424, ligne 20 de la note : *De Vassart jeune, tué le* 13 *octobre* 1854... lisez : TUÉ LE 17 OCTOBRE 1854.

— *ib.* à la note 2, ligne 5 : *Anot...* lisez : ANOT DE MAZIÈRES.

— 497, ligne 1re de la note : *Un officier prussien, présent dans l'armée turque...* lisez : PRÉSENT DANS L'ARMÉE RUSSE.

— 509, ligne 26 et suivantes : *Le* 8 *décembre, les pluies ayant cessé, le prince Bagration en personne, qui disposait de trente-cinq mille hommes et des habitants du pays, prit la direction de cette guerre de détail contre les Turcs, se repliant avec lenteur et toujours prêt au combat...* lisez : LE 8 DÉCEMBRE, LES PLUIES AYANT CESSÉ, LE PRINCE BAGRATION EN PERSONNE, QUI DISPOSAIT DE TRENTE-CINQ MILLE HOMMES ET DES HABITANTS DU PAYS, PRIT LA DIRECTION DE CETTE GUERRE DE DÉTAIL CONTRE LES TURCS QUI SE REPLIAIENT AVEC LENTEUR, TOUJOURS PRÊTS AU COMBAT.

NOTA. Nous nous réservons de donner un supplément d'errata et de rectifications pour le tome II, comme nous l'avons fait pour le tome Ier.



PARIS
Publié par DUFOUR, MULAT & BOULANGER Directeurs
de l'Echo des Feuilletons
1858




[redacted]
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
DK
124
G93
v.2
Guérin, Léon
Histoire de la dernière
guerre de Russie (1853-1856)


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 11 18 10 008 0